HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY O
TORONTO PRE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/selections09npnp

(82) 4073

Contents.

L'Empire des Tsars et les Russes

II Les Classes Sociales

III L'Église Russe

III Les Paysans, l'Emancipation des Serfs

IX La Partie Revolutionaire et le Nihilisme

III La Presse et la Censure

III Les Finances

IV La Famille Patriarchale et le Communisme Agraire

I Le Mercantalisé, les Marchands, et les Bourgeoisie en les Villes.

II Les Races et la Nationalité.

I La Nature Russe, les Steppes et la Population.

III Le Climat, le Tempérament et le Caractère Nationale.

IX Le Raskol et les Sectes

X Les Sectes Excentriques

Le Fils de Pierre le Grand.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

II.

LES CLASSES SOCIALES

II.

LA NOBLESSE ET LE TCHINE (1).

La rareté des villes, le manque d'industrie et de grand commerce, l'absence de professions libérales, ont en Russie retardé jusqu'à nos jours la formation d'une classe moyenne. Ni par le nombre, ni par l'éducation, la bourgeoisie n'a la même importance que dans l'occident de l'Europe. De même qu'au temps de Pierre le Grand, il reste encore en présence et comme face à face, sans intermédiaire pour les unir ou les séparer, deux classes que dans leur opposition même il est difficile d'isoler l'une et l'autre : la noblesse et les paysans, l'ancien seigneur et l'ancien serf. En ces deux classes, en ces deux hommes se personnifient encore aujourd'hui deux Russies : dans la première, la Russie moderne, la Russie européenne de Pierre et des empereurs réformateurs; dans la seconde, la Russie moscovite, la Russie à demi asiatique ou à demi orientale des vieux tsars. Entre le noble et le paysan, le servage était, jusqu'au règne d'Alexandre II, une chaîne matérielle, il n'a jamais été un lien moral. Cette chaîne séculaire une fois rompue, l'ancien seigneur et l'ancien serf se sont retrouvés presque aussi rapprochés par la terre et les besoins de la vie rurale, presque aussi séparés par l'esprit, par les tendances et les mœurs. C'est qu'entre l'esclave et le maître

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

la différence n'était pas seulement dans le degré de culture, elle était dans le principe, dans la nature même de la civilisation. Aussi entre l'un et l'autre, après comme avant l'émancipation, l'intervalle reste-t-il si grand, qu'aux yeux de l'observateur ils semblent moins former deux classes que deux peuples superposés.

De ces deux hommes, du *mougik* et de son ancien maître, l'un est entièrement étranger à l'Europe, l'autre lui est presque familier. C'est ce dernier que nous étudierons d'abord. La France, l'Allemagne, l'Italie l'ont souvent reçu, elles l'ont vu comme voyageur, comme homme du monde ou homme de plaisir. L'Occident connaît le noble russe et ignore presque absolument la noblesse de Russie. De l'institution et du corps de la noblesse, de sa valeur politique, l'Occident ne sait rien. Sous ce rapport, le premier ordre de la société russe n'est guère mieux connu, guère mieux compris de l'Europe que le paysan lui-même : nous n'en savons ni la fonction dans le passé, ni le rôle dans le présent, et sommes ainsi hors d'état d'en augurer l'avenir; nous ne savons quelle place la noblesse occupe dans la nation et dans l'état, quelles prérogatives lui concèdent la coutume ou la loi, quelles perspectives lui réserve le développement normal de la Russie. On parle beaucoup en Europe aujourd'hui de démocratie et d'aristocratie; dans notre France même, rendue plus curieuse de l'étranger, les partis ou les écoles interrogent souvent à ce point de vue les autres nations. On se plaît à chercher dans des exemples plus ou moins fidèlement présentés des argumens en faveur de thèses le plus souvent arrêtées d'avance. Quelles leçons la Russie peut-elle à cet égard offrir à l'Europe? Vers quelle pente incline cette société, par tant de traits si dissemblable de la nôtre? Peut-elle longtemps se retenir sur le versant où se laisse peu à peu glisser tout l'Occident? Y a-t-il en Russie une force aristocratique capable de devenir un jour un ressort politique, capable d'être un appui ou un frein pour le trône ou pour le peuple? Dans ce siècle où tout marche si vite, de telles questions ont beau paraître prématurées, elles se présentent naturellement à l'esprit inquiet des destinées de l'Europe et de la civilisation.

I.

Il existe en Russie une noblesse (*dvorianstvo*). La loi la place en tête des ordres de l'état, mais cette noblesse n'a ni les mêmes origines ni les mêmes traditions que ce que nous appelons du même nom en Occident. Le *dvorianstvo* russe, la classe cultivée héréditaire, disait récemment un noble écrivain (1), est une institution

(1) Le général Fadéief : *Rousskoé obchtchestvo v nastoiachtchem i boudouchtchem.*

spéciale à la Russie, inconnue de l'Europe, unique à sa manière. Deux choses la distinguent particulièrement : c'est d'abord qu'elle n'a jamais été qu'un instrument du pouvoir, n'étant littéralement autre chose que la réunion des hommes au service public; c'est ensuite que l'entrée en a toujours été ouverte et que, se renouvelant incessamment par un afflux d'en bas, elle s'est gardée de tout penchant exclusif, de tout esprit de caste.

De l'aveu de ses plus sérieux panégyristes, la noblesse russe est ainsi sans analogue en Occident; quelques-uns disent même volontiers sans antécédent dans l'histoire. Ce n'est qu'en regardant leur patrie à travers l'étranger ou en se laissant prendre à une ressemblance tout extérieure que certains Russes, élevés à l'européenne et oublieux des traditions nationales, font mine de se draper en *lords* anglais ou en *herren* allemands. Si nous rendons le mot *dvorianstvo* par les termes de *noblesse*, *nobility*, *Adel*, c'est faute d'équivalent dans les langues comme dans les institutions de l'Occident. Le nom qui désigne officiellement la première classe de l'état en indique lui-même l'origine. Le russe *dvorianine* veut dire homme de cour, on pourrait traduire par courtisan, si le mot dans notre langue n'avait pris un sens détourné. Il semble que primitivement le *dvorianine* fût un officier ou dignitaire de la cour moscovite, plus ou moins analogue aux chambellans de l'Occident. Plus tard ce terme fut étendu à tous les gens au service personnel du souverain, ou ce qui revenait au même au service de l'état. Le *dvorianstvo* russe a gardé à travers l'histoire la marque de son origine; c'est une noblesse de cour, une noblesse de service, qui de nos jours comme jadis s'acquiert de droit par le *tchine*, par un grade ou un rang déterminé dans l'armée ou dans l'administration.

La législation russe distingue deux sortes de noblesse, la noblesse transmissible, héréditaire (*potomstvennyi*), et la noblesse personnelle (*litchnyi*) qui ne descend point du père aux enfans. Pour nous, ces mots de « noble personnel » semblent une sorte d'antithèse et l'anoblissement viager une contradiction. Séparée de l'hérédité, la noblesse n'est à nos yeux qu'un non-sens. Une telle institution accuse nettement le caractère particulier de la hiérarchie russe. Le *dvorianstvo* n'étant que la classe des serviteurs de l'état, il a bien fallu, lors de l'introduction en Russie de la bureaucratie compliquée de l'Occident, distinguer entre les fonctions élevées et les emplois inférieurs. De là, parmi les gens au service public, la création de deux noblesses. A l'employé subalterne, ce titre de *dvorianine* personnel assurait les priviléges ou mieux les droits de l'homme libre, dans un pays où le noble ou fonctionnaire avait seul quelques droits reconnus. Aujourd'hui et depuis longtemps déjà le noble personnel n'a en fait aucun privilége de plus que les marchands et les habi-

tans privilégiés des villes. Ses enfans entrent dans la catégorie des *citoyens honoraires* ou bourgeois notables héréditaires, et sous ce titre ils jouissent en réalité d'autant de droits que leur père, dont ils n'ont pas hérité la noblesse. Le *dvorianstvo* personnel est ainsi devenu un vain titre; il n'a jamais du reste eu d'importance, et la suppression n'en changerait rien à la hiérarchie sociale.

La noblesse héréditaire est la seule digne d'attention, la seule ayant une réelle importance. Comme la noblesse personnelle, elle est depuis des siècles ouverte à tous. Durant plus de cent ans, pendant le XVIIIe siècle et la première partie du XIXe, de Pierre le Grand à la fin du règne d'Alexandre Ier, la noblesse héréditaire appartint de droit à tout officier de l'armée et à tout employé civil d'un rang équivalent; elle se gagnait avec la première épaulette, avec le grade d'enseigne, grade inférieur à celui de sous-lieutenant. On comprend ce que devait être une noblesse dont la porte était aussi largement ouverte et le seuil aussi bas. Une qualité ainsi prodiguée ne pouvait manquer de se déprécier et ravaler. Pour en arrêter l'avilissement, l'empereur Alexandre Ier en 1822, son frère Nicolas en 1845, l'empereur Alexandre II en 1854, ont successivement relevé de plusieurs degrés le seuil de la noblesse héréditaire. Aujourd'hui elle ne donne plus accès qu'aux colonels ou aux fonctionnaires civils décorés du titre de conseiller d'état actuel (4e classe). Les premiers grades ou *tchines*, qui longtemps ont eu droit au *dvorianstvo* héréditaire, sont réduits au *dvorianstvo* personnel. Outre la grande porte du *tchine*, la noblesse héréditaire garde des portes de côté : ce sont les décorations, les ordres impériaux qui anoblissent de droit. Le souverain enfin a la faculté, dont il use peu, de conférer la noblesse par gratification (*jalovanié*).

Le premier effet d'un tel système, c'est naturellement le grand nombre des nobles et par suite le peu d'aisance, le peu d'éducation, le peu de considération de beaucoup d'entre eux. Dans la seule Russie d'Europe, les statistiques donnent, pour le *dvorianstvo* héréditaire, environ 600,000 âmes, pour la noblesse personnelle et les petits employés plus de 300,000 (1). Il y aurait là de quoi recruter une grande armée entièrement composée de nobles. En Angleterre, en Allemagne même, dans tous les pays où la noblesse a conservé un prestige politique ou seulement un lustre de vanité, le nombre des hommes qui en sont revêtus est beaucoup moindre. En Russie, la multitude des nobles fait qu'on en trouve partout, à tous les degrés de l'échelle sociale, dont ils sembleraient devoir occuper le faîte. C'est dans le sein du *dvorianstvo* plutôt que dans la classe

(1) 535,000 nobles héréditaires dans la Russie proprement dite, 60,000 dans le royaume de Pologne. La noblesse personnelle compte environ 330,000 membres des deux sexes. (*Statistitcheski Vrémennik*, 1871 et 1873.)

officielle des bourgeois qu'il faut encore aujourd'hui chercher l'équivalent de notre bourgeoisie. « Qu'est-ce que votre noblesse? demandait un de mes compagnons de voyage à la table d'un juge de paix des bords du Volga. — La noblesse, répondit le maître de maison, ce sont nos convives, c'est nous tous ici. » C'est là une réponse qu'on pourrait faire souvent en Russie et partout où se montrent des Russes à l'étranger. Les nobles, c'est tout ce qui n'est point paysan, marchand ou prêtre, tous les gens que l'on rencontre dans le monde, tous les hommes de quelque éducation à la ville et à la campagne, et à cet égard on pourrait encore presque dire : en Russie, la noblesse, c'est tout le monde.

Du fond obscur de cette plèbe noble se détachent naturellement un certain nombre de familles, les unes entourées d'une illustration qui se perd dans les ténèbres de l'ancienne Moscovie, les autres plus ou moins récemment mises en lumière par l'éclat des services. De telles familles, de telles *maisons* existent en Russie comme dans la plupart des pays qui ont derrière eux une longue histoire. La langue russe a même pour les désigner un mot qui lui est particulier, le mot de *znat*. La *znat* (du verbe *znat*, connaître) c'est, sans distinction de titre ou d'antiquité de race, les familles connues, ayant un nom et ayant gardé jusqu'à nos jours un haut rang dans l'état ou la société. Dans cette haute noblesse ou plus justement dans cette couche sociale supérieure, s'il y a des familles titrées d'origine ancienne ou récente, il y a aussi des familles sans titres dont la noblesse et l'illustration remontent aux temps des vieux tsars. Cette noblesse de titre ou de nom sera probablement la seule à survivre à l'effacement progressif du *dvoriantsvo;* le reste n'a, ni dans la forme du nom, ni dans les souvenirs du pays, rien qui le puisse longtemps distinguer de la masse de la nation (1). Le commun des nobles demeure privé de tout signe extérieur, sans rien qui dénonce aux yeux sa qualité, sans autre titre qu'une inscription dans les registres de la noblesse de sa province.

Il y a aujourd'hui en Russie plusieurs sortes de titres et comme une hiérarchie nobiliaire, mais ce n'est là qu'une importation de

(1) Beaucoup de Russes font à l'étranger précéder leur nom du *de* français ou du *von* allemand; il n'y a, nous semble-t-il, rien d'équivalent dans leur langue nationale. Les noms russes ont souvent, il est vrai, la forme d'un adjectif ou d'un génitif; mais, loin d'être particuliers à la noblesse, de tels noms se rencontrent également chez les prêtres, les marchands, même chez les anciens serfs. A une époque reculée, on trouve une sorte de distinction nobiliaire, mais ce n'est point dans les noms de famille, c'est dans la terminaison *vitch*, que les Russes ont l'habitude d'ajouter au prénom de leur père quand ils en font suivre le leur, comme par exemple Alexandre Pétrovitch. Dans l'ancienne Moscovie, cette désinence aujourd'hui banale n'appartenait qu'aux hommes d'un certain rang. Une seule famille de marchands, qui formait à elle seule une sorte de classe privilégiée, la famille Strogonof, y avait droit.

l'Occident, un récent emprunt à l'étranger. Chez les Moscovites comme chez les autres Slaves, toutes ces dénominations de duc, comte, baron, étaient inconnues, par la raison que chez eux il n'y avait jamais eu de féodalité, jamais de duchés ou de comtés vassaux les uns des autres ou vassaux du pouvoir central. L'ancienne Russie ignorait toutes ces gradations de titres; à vrai dire, elle ignorait même les titres héréditaires, et par là encore le *dvorianstvo* russe différait entièrement des noblesses de l'Occident. Il n'y avait qu'une exception, et cette exception confirmait manifestement la règle : c'était en faveur des membres de la famille souveraine, en faveur des branches collatérales de la dynastie régnante. Les descendans des *kniazes*, des princes apanagés, ont continué à porter le titre de prince après la réunion de leurs principautés au domaine de Moscou. Toutes les autres dignités ou distinctions, la qualité de boïar en particulier, étaient viagères et accordées directement par le souverain. Ce n'est qu'en se rapprochant de l'Europe et en s'annexant des provinces longtemps soumises à l'influence germanique, que la Russie s'appropria quelques-unes des dénominations nobiliaires issues de la féodalité. Elle eut ainsi des comtes et plus tard des barons, mais pour ces qualifications il lui fallut emprunter des noms étrangers. A l'imitation des monarques de l'Occident, les successeurs de Pierre le Grand et de Catherine II se mirent à conférer des titres héréditaires. Ces distinctions du reste n'ont pas été aussi prodiguées qu'ailleurs; si l'on met de côté le grand nombre de familles portant des titres d'origine étrangère, elles sont même demeurées relativement rares. Une soixantaine de comtes, une quinzaine de princes et un peu plus de barons, ces derniers pour la plupart gens de finance, c'est à peu près là le chiffre des titres créés par diplôme impérial. Tous sont naturellement de date plus ou moins récente, peu remontent à un siècle; de même que des dorures trop neuves, la plupart gardent encore le poli luisant de la nouveauté, et, comme ils manquent de l'éclat sombre et mat de l'antiquité, les familles qui en sont décorées n'en peuvent toujours tirer grand prestige. L'origine de leur fortune est trop connue, et en Russie comme dans les autres cours de l'Europe, la faveur ou l'intrigue ont trop souvent usurpé ces récompenses honorifiques. Puis à côté même des familles titrées, il en subsiste de plus anciennes dont le nom est assez illustre pour n'avoir pas besoin d'être ainsi relevé. Les Narychkine, par exemple, sont demeurés sans titre et semblent tenir à honneur de n'en point porter.

Une chose frappe dans la haute noblesse russe, dans la *znat* pétersbourgeoise en particulier, c'est le grand nombre des familles d'origine étrangère. Une moitié peut-être de cette aristocratie russe provient du dehors; elle est de sang tatare, géorgien, grec, valaque,

lithuanien, polonais, suédois, allemand, parfois même du sang anglais ou français. Toutes les tribus soumises au sceptre des tsars et tous les peuples voisins de l'empire ont apporté leur contingent au *dvorianstvo*. Par ses origines comme par ses mœurs, par sa composition comme par son éducation, la classe la plus élevée est aussi la classe la moins nationale du pays; de là, pour elle, une autre cause de faiblesse, une autre raison de son peu d'influence.

Entre toutes ces familles étrangères de provenance ou décorées de titres dont le temps n'a pas rehaussé l'éclat, les vieux *kniazes*, les princes qui descendent en ligne directe des souverains russes, paraissent devoir occuper une place à part. Il semble que dans ce pays fondé et si longtemps régi par leurs ancêtres, ces héritiers de la dynastie de Rurik offrent un élément aristocratique indigène auquel une illustration séculaire assure un rôle considérable. Aucune aristocratie de l'Europe n'a une plus haute ou plus lointaine noblesse. « En Russie, disait un jour M. de Talleyrand, tout le monde est prince. » Cette opinion du ministre de Napoléon est encore fort répandue en Occident. Rien cependant n'est plus faux. Après l'afflux de tant d'étrangers, après tant d'anoblissemens de toute sorte, le nombre des familles princières ne dépasse guère, dans cette immense Russie, le chiffre de soixante, et encore plus de la moitié provient-elle d'une seule souche, de Rurik. Les anciens états du pape étaient peut-être aussi riches en maisons princières, la seule ville de Rome en comptait une trentaine. De cette noblesse de *kniazes*, les descendans des anciens souverains et des chefs locaux de la Russie forment encore aujourd'hui environ les deux tiers. Près de quarante de ces familles de princes remontent à Rurik, le fondateur de l'empire russe, et à saint Vladimir, l'apôtre de la Russie; ce sont les agnats des vieux tsars moscovites, et ainsi les représentans de la dynastie qui régna sur leur patrie, du IXe siècle à la fin du XVIe. Cette féconde maison de Rurik, probablement la race souveraine la plus nombreuse que mentionne l'histoire, comptait, il y a un siècle ou deux, près de deux cents branches diverses. Beaucoup n'ont plus de rejetons vivans, quelques-unes ont abandonné ou perdu le titre de *kniazes*. Un autre groupe, composé de quatre familles russes et de quatre polonaises, provient d'une tige non moins illustre, et, aux yeux des Russes, presque aussi nationale : ce sont les descendans de Guédimine et de l'ancienne maison souveraine de Lithuanie, connue en Europe sous le nom de Jagellons, et qui, avant de monter sur le trône de Pologne, régnait sur toute la Russie occidentale. De Rurik et de la première dynastie russe sont issus les Dolgorouki, les Bariatinski, les Obolenski, les Gortchakof; de Guédimine et de la dynastie lithuanienne, les Kha-

vanski, les Galitsyne, les Kourakine, les Troubetskoï en Russie, les Czartoryski et les Sangouszko en Pologne. A cette double descendance des anciens souverains nationaux s'ajoutaient sept ou huit familles sorties d'anciens chefs tatares, tcherkesses ou géorgiens, admis jadis au nombre des *kniazes* russes, et dont la plupart, comme les Tcherkaski, les Mechtcherski, les Bagration, portent également des noms historiques.

Un simple dénombrement montre que ces *kniazes* russes ne le cèdent à aucune noblesse de l'Europe en antiquité ou en illustration; aujourd'hui encore, ils ne le céderaient à aucune en hommes distingués. Et cependant, dans toutes ces maisons de sang presque royal, à côté desquelles se placent encore d'anciennes familles de boïars, dans toute cette haute noblesse russe, il n'y a pas les élémens d'une aristocratie politique, il n'y a pas de quoi faire, par exemple, une chambre des pairs, une chambre de boïars héréditaire. Cette sorte d'incapacité aristocratique a une double raison: elle tient à la constitution historique de la société russe, elle tient aussi et avant tout à la constitution même de la famille russe.

II.

Dans la famille du *dvorianine* et du *kniaze* comme dans celle du marchand ou du *mougik*, règne l'égalité des enfans, égalité de droits, égalité de titres. Avec ce principe démocratique, auquel la noblesse russe est toujours demeurée fidèle, les germes d'aristocratie tombés ça et là sur le sol russe ne pouvaient lever. Dans ces maisons princières du sang de Rurik et de Guédimine, comme chez la commune noblesse, il n'y a point d'aîné, point de chef de famille pourvu de droits particuliers. La fortune du père se partage également entre les fils, le titre paternel passe à tous indistinctement, et, comme c'est le seul bien qui ne soit pas réduit par des partages successifs, c'est souvent le seul héritage qui leur reste de leurs ancêtres. De là fréquemment l'avilissement d'un titre qui, tout en appartenant à peu de familles, peut appartenir à la fois à beaucoup d'individus. A force de se ramifier, plusieurs de ces familles princières, et parfois les plus illustres, ont formé comme un arbre ou un buisson touffu dont les branches enchevêtrées s'étouffent et se cachent les unes les autres.

Quelques-unes de ces maisons de *kniazes*, dont l'unité et la fortune ne sont maintenues ni par le droit d'aînesse ni par l'entrée des cadets dans l'église, sont aujourd'hui de vraies tribus, de vrais clans n'ayant d'autre lien qu'un même nom. Les Galitsyne, par exemple, comptent, dit-on, environ un millier de membres, et par

suite plusieurs centaines de princes, autant que de mâles. Dans ces nombreuses familles issues d'un même tronc, à côté des branches qui se déploient au soleil, florissantes et pleines de séve, il y a naturellement des rameaux privés d'air et dépouillés de feuilles. Au XVIe siècle déjà, lorsque régnait encore la dynastie de Rurik, d'où la plupart sont sortis, Fletcher remarquait que beaucoup de *kniazes* n'avaient d'autre héritage que leur titre, sans rien pour le soutenir. « Il y en a tant dans cette position, écrivait l'envoyé de l'aristocratique Angleterre, que ces titres ne valent pas cher. Aussi voit-on des princes trop heureux de servir un homme de rien pour un salaire de 5 ou 6 roubles par an (1).» Les siècles et la multiplication de certaines familles n'ont pas beaucoup amélioré cette situation. Aujourd'hui encore on voit en Russie des rejetons de Rurik ou de Guédimine dans toutes les positions, dans toutes les professions, et parfois dans les emplois les plus modestes. A Pétersbourg, j'en ai vu un diriger l'orchestre d'un café-concert, et j'ai entendu dire qu'il y avait eu des princesses femmes de chambre. Haxthausen raconte que dans certain village des paysans qui se prétendent d'origine princière s'étaient réservé le droit de porter, comme signe distinctif, un bonnet rouge. De tels faits expliquent comment plusieurs des familles issues de Rurik ont laissé tomber leur titre de prince. Avec une telle division, un tel émiettement des familles et des fortunes, il ne saurait y avoir dans la haute noblesse ni esprit de famille, ni esprit de corps.

Veut-on savoir si un pays incline à l'aristocratie, il faut d'abord interroger la législation ou la coutume qui règle la distribution de la richesse. Selon une remarque de Tocqueville, ce sont les lois sur les successions qui, en concentrant, en groupant autour de quelques têtes la propriété, et bientôt après le pouvoir, font en quelque sorte jaillir du sol l'aristocratie; ce sont elles aussi qui, en divisant, fractionnant, disséminant les biens et la puissance, préparent la démocratie. Or dans la noblesse russe a toujours prévalu la coutume du partage égal des biens entre les fils, cette loi niveleuse « qui, passant et repassant sans cesse sur le sol, renverse sur son chemin les murs des demeures et détruit les clôtures des champs. » Si en Russie la loi du partage égal n'a point encore morcelé et effacé tous les grands domaines, réduit et détruit toutes les grandes existences, c'est que jusqu'à nos jours la Russie est demeurée dans des conditions naturelles et économiques exceptionnelles. C'était d'abord l'immensité du territoire, puis le rapide accroissement de la valeur des terres, grâce à l'ouverture de débouchés; c'étaient ensuite le servage et le droit exclusif de la noblesse à la propriété des

(1) Fletcher, *Russe Commonwealth*, IX.

biens habités par des serfs. En mainte région de l'empire, le rapport des terres a longtemps augmenté si promptement avec la population ou les moyens de communication, que souvent les propriétés doublaient, triplaient, parfois même, dit-on, décuplaient de valeur en vingt ou trente ans. De cette façon, il n'était nullement impossible qu'après s'être partagé l'héritage paternel deux ou trois fils se trouvassent aussi riches que l'était leur père à leur âge. Le maintien des grandes fortunes avait encore une autre raison, en apparence au moins, dans la législation même : c'est que le partage n'a lieu qu'entre les enfans mâles.

Les fils, chargés de perpétuer la famille, s'en divisent les biens. Aux filles qui ont des frères vivans, la législation n'accorde qu'une part minime, un quatorzième de l'héritage paternel. Souvent elles ne reçoivent que leur dot. Selon l'esprit des civilisations anciennes, une fille mariée et dotée est pour ainsi dire retranchée de la famille. Une fois coupé, dit un adage populaire, le morceau de pain n'appartient plus à la miche. Il est vrai que la dot donnée aux filles dépasse parfois la part qui leur serait légalement attribuée; j'ai même connu des familles où les sœurs avaient reçu un lot égal ou supérieur au lot de leurs frères. Cette législation n'a pas du reste pour point de départ le dédain du sexe féminin; la loi russe, si avare pour les filles, est à certains égards plus libérale pour la femme que la loi française, qui, dans les successions, fait d'elle l'égale de l'homme. Si le code n'attribue à la fille qu'une faible part des biens de son père, la législation réserve à la femme, du vivant même de son mari, la libre jouissance et administration de ses propres biens (1). La femme mariée n'est jamais, comme chez nous, une mineure sous la tutelle du mari, et d'une manière générale l'on peut dire qu'au point de vue de l'émancipation ou de l'indépendance des femmes, aucune société de l'Europe n'est plus avancée, n'est plus libérale que les hautes classes de cette Russie dont les lois sont pour elles si peu généreuses.

Le mode de succession qui consacre l'inégalité de l'homme et de la femme compte encore aujourd'hui des partisans dans les pays où règne le code Napoléon. En France même, ce régime a les sympathies des esprits inquiets des progrès de la démocratie, il a les préférences avouées de toute une école de publicistes contemporains. A défaut du droit d'aînesse, le privilége d'un sexe

(1) Avec la loi russe qui n'assure aux filles qu'une part si inférieure à celle des garçons, on est étonné du grand nombre de propriétés appartenant à des femmes qui se rencontrent dans les villes russes. Haxthausen avait déjà été frappé de cette anomalie. Il l'expliquait, probablement avec raison (*Studien*, I, 56, 58), par la crainte des revers de fortune ou des confiscations, beaucoup de maris achetant au nom de leurs femmes pour mettre leur bien à l'abri de toute saisie de l'état ou des créanciers.

sur l'autre leur paraît une garantie sociale, une mesure protectrice de la transmission des fortunes et de la perpétuité des familles; cette opinion ne semble pas toujours confirmée par l'exemple de la noblesse russe. La plupart des défauts reprochés au partage égal entre tous les enfans se retrouvent dans le partage restreint aux mâles. A ne considérer que les classes et non les individus, l'un et l'autre régime ont, au point de vue économique comme au point de vue politique, des effets analogues, presque identiques; il n'y a de sérieuse différence qu'au point de vue moral. Là où la loi reconnaît à tous les enfans un droit égal à la succession paternelle, la part diminuée des fils est recomplétée par le mariage, la femme restituant en moyenne au mari ce que lui enlève sa sœur. Le système le plus favorable à l'aristocratie ou au maintien des grandes situations et des influences traditionnelles n'est même pas toujours celui qui fractionne le moins les biens. Si le partage entre les mâles seuls divise moins les terres et les fortunes, le partage entre tous les enfans offre plus de facilité de les reconstituer ou de les arrondir par des alliances. Avant la révolution déjà la noblesse française, bien que protégée par le droit d'aînesse, avait souvent recours à ce moyen de *fumer ses terres*. Les aristocraties de nom ou de tradition en ont bien plus besoin, aujourd'hui que l'industrie ou le commerce sont devenus presque les uniques facteurs de la richesse, et qu'entre l'opulence des nouvelles familles et les besoins des anciennes il n'y a d'autre passage et pour ainsi dire d'autre pont que le droit de succession des filles. Avec le régime du partage restreint et la séparation morale des classes actuellement en vigueur, la noblesse russe pourrait un jour voir toute la richesse et l'influence passer à une bourgeoisie de parvenus. Le partage exclusif entre les mâles a en outre, au point de vue conservateur, un inconvénient spécial fort sensible en Russie : il dérange l'équilibre des fortunes et la position relative des familles plus rapidement, plus fortuitement que le partage entre tous. Deux pères possédant le même avoir et ayant le même nombre d'enfans laissent leurs descendans mâles dans une situation fort inégale, selon que parmi leurs héritiers prédomine le sexe privilégié ou le sexe exclu du partage. En résumé, la coutume russe ne semble pas plus propice au maintien des influences aristocratiques que notre coutume française, en apparence plus démocratique. Avec la faveur que rencontrent en Russie les idées d'émancipation des femmes, il se pourrait du reste que dans un temps plus ou moins éloigné la législation renonçât à priver de l'héritage paternel les enfans qui sont naturellement les moins capables de faire fortune, et que dans le nord comme en France triomphât l'égalité des sexes.

Du jour où elle s'est rapprochée des noblesses occidentales, la

noblesse russe a compris qu'avec le droit national et le partage égal des biens il ne pouvait y avoir de véritable aristocratie. Aussi certains des héritiers des *kniazes* et des boïars ont-ils tenté d'implanter dans leur patrie la coutume étrangère des majorats. Chose singulière, c'est un des princes les moins enclins aux penchans aristocratiques, c'est Pierre le Grand qui le premier introduisit les majorats dans la législation russe. Était-ce simplement pour imiter l'Occident et mieux assimiler la Moscovie à l'Europe? était-ce vraiment pour créer entre le peuple et le trône une haute et influente noblesse? De telles vues se concilieraient mal avec la conduite du souverain qui fit dépendre toute noblesse et tout rang dans l'état du grade dans le service. Le plus vraisemblable, c'est qu'à l'aide de cet emprunt à l'Europe le réformateur voulut assurer à la Russie, alors à peine ouverte à la civilisation, une classe riche et instruite, et par suite européenne et civilisée. Tels que les établit Pierre Alexiévitch, les majorats étaient du reste aussi manifestement outrés que manifestement opposés aux mœurs nationales. Pour avoir quelques chances de vie, l'institution nouvelle dut commencer par être abolie et transformée. D'après l'ukase de 1714, tous les biens immobiliers de la noblesse étaient assujettis au régime des majorats; la fortune mobilière, alors presque nulle en Russie, restait seule à la libre disposition du *dvorianine* pendant sa vie, et après sa mort était seule partagée entre ses enfans.

Ces majorats forcés et universels différaient des majorats de l'Occident par un point essentiel. Au lieu d'assurer l'héritage paternel à l'aîné des fils, Pierre le Grand accordait au père la faculté de se désigner un héritier parmi ses enfans. Avec ces majorats sans droit d'aînesse s'introduisait dans la famille une sorte d'autocratie : le droit de succession privée semblait calqué sur le droit de succession au trône, qu'en défiance ou en souvenir de son fils Alexis, Pierre avait voulu laisser au choix du souverain. Un tel régime ne pouvait guère avoir de plus heureuses conséquences dans la vie domestique que dans la vie publique. Il est à remarquer qu'en abandonnant au père de famille le choix d'un héritier privilégié, le système inauguré par Pierre le Grand n'est pas sans analogie avec la réforme du code civil réclamée chez nous sous le nom de liberté testamentaire. En Russie, l'expérience n'a pas été favorable à cette sorte de primogéniture artificielle dépendant de l'arbitraire paternel et non plus du hasard de la naissance. L'ukase de Pierre fut abrogé dès 1730, après avoir été pour les familles, durant sa courte existence, un principe de jalousie et de division. L'ancienne coutume nationale du partage égal fut restaurée, et lorsqu'on les autorisa de nouveau, les majorats créés en faveur d'un des fils durent, comme en Angleterre ou en Allemagne, passer d'aîné en aîné.

Dans ces nouvelles conditions, les majorats ne sont pas encore parvenus à se répandre chez la noblesse russe. En dépit de la faveur qu'ils semblent rencontrer dans quelques hautes régions sociales, le nombre en demeure encore peu considérable. Un ukase de l'empereur Nicolas, daté de 1845, eut beau accorder à tout sujet noble le droit de fonder un ou plusieurs majorats, c'est là une prérogative dont la noblesse s'est peu servie. La valeur élevée que la loi exigeait des biens érigés en majorat n'explique qu'en partie cette abstention. D'après l'ukase de 1845, il fallait une terre peuplée d'au moins 2,000 paysans et libre de toute hypothèque. Une institution ainsi réglée n'est qu'à la portée des grandes fortunes, mais pour avoir quelque efficacité politique, un majorat doit toujours être considérable; autrement ce n'est pour la société qu'une inutile et encombrante mainmorte. Le principal obstacle à la diffusion des majorats, et par leur moyen à l'établissement d'un droit d'aînesse, ce sont les mœurs, c'est la tradition nationale et les instincts démocratiques de la nation. L'esprit russe se montre à cet égard fort différent du génie de ses voisins occidentaux, de l'Allemand en particulier, qui dans les provinces baltiques de la Russie a jusqu'ici fait prévaloir ses penchans aristocratiques. Il est des partisans théoriques du droit d'aînesse qui, de peur de jeter parmi eux la discorde, n'osent choisir entre leurs enfans un héritier privilégié. Je connais un grand propriétaire fort épris des institutions anglaises qui, ayant trois fils et n'en voulant léser aucun, a constitué un majorat pour chacun des trois. Malgré de tels exemples et les encouragemens d'un certain monde, le majorat est demeuré en Russie une plante exotique qui ne semble point appelée à une rapide propagation (1). Telle qu'elle existe aujourd'hui chez un nombre limité de familles dont les autres ne reconnaissent pas la supériorité, cette institution étrangère ne peut avoir les effets politiques qui en d'autres pays en font la raison d'être. Il n'en subsiste guère que les inconvéniens économiques et moraux, une partie de la fortune publique enlevée à la circulation, et l'opulence de quelques privilégiés mise artificiellement à l'abri du châtiment naturel de l'inconduite ou du vice. Privé dans le plus grand nombre de ses membres de toute protection légale contre la concurrence des autres classes, n'ayant pour rempart ni majorats ni droits d'aînesse, le *dvorianstvo* russe ne peut, par la concentration de la fortune et la perpétuité

(1) Dans les anciennes provinces polonaises, le gouvernement a lui-même fondé, à l'aide des biens de la couronne ou de biens confisqués, de petits majorats de 2,000 ou 3,000 roubles de revenu. Il y a là manifestement moins une intention aristocratique qu'un procédé politique. Le but est, en empêchant la vente des terres concédées à des Russes, de maintenir dans ces provinces un élément russe.

de la propriété, s'assurer l'autorité et l'indépendance héréditaires qui constituent les véritables aristocraties.

III.

Cette autorité, cette indépendance des aristocraties politiques, la noblesse russe ne les a jamais possédées. Elle n'en jouissait point au temps récent où elle avait seule droit à la propriété personnelle, et où les cultivateurs de ses terres étaient ses esclaves. Pour expliquer cette apparente anomalie d'une noblesse en possession exclusive de la terre et dénuée de la puissance que partout donne la propriété, il faut remonter dans le passé aux origines de la noblesse et de la propriété russes. Une aristocratie est l'œuvre des siècles, et la force s'en mesure à la profondeur des racines. Celles de la noblesse russe sont aisées à mettre à nu. Dès une époque reculée, l'histoire nous montre le *dvorianstvo* sous les deux faces qu'il a conservées, sous le double aspect de serviteur de l'état et de détenteur du sol; l'histoire nous découvre le lien du propriétaire et du fonctionnaire, et nous fait voir comment l'un a toujours maintenu l'autre dans la dépendance et la subordination.

Chez les anciens Slaves russes, il n'y avait, semble-t-il, ni noblesse ni aristocratie d'aucune sorte. Les institutions analogues qui, de Rurik à Catherine II, se sont implantées en Russie, proviennent à l'origine d'une semence étrangère, et ont, à la fin du XVIIIe siècle, reçu leur forme actuelle sous l'influence de l'étranger. Le plus lointain ancêtre de la noblesse russe est la *droujina*, qui apparaît chez les Slaves de Novgorod et de Kief avec Rurik et les Varègues du nord. De même origine et de même race, au début, que les fondateurs de l'empire russe, la *droujina* était la réunion des compagnons du prince, du *kniaz*. De pareils compagnons ou associés se rencontrent presque partout autour des chefs germaniques, qui ont été les fondateurs des états modernes de l'Europe. En Russie seulement, la *droujina* a conservé plus longtemps, plus fidèlement ses traits primitifs, et les circonstances n'en ont pas laissé sortir une féodalité. D'elle sont venus les boïars (*boïarine*, guerrier, combattant), titre qui se rencontre de fort bonne heure avec la signification de conseiller du prince, et qui, dans les premiers temps, semble n'avoir indiqué qu'une dignité ou un rang élevé dans la *droujina*. Le caractère essentiel du *droujinnik* était d'être le libre compagnon, l'associé volontaire du prince; il le servait, il le quittait à son gré, il demeurait maître de passer du service d'un *kniaz* au service d'un autre. C'était là le seul privilége, le seul droit du *droujinnik*, ou le privilége qui pour lui était la sauvegarde de tous

les autres. Ce droit de libre service, les boïars, héritiers de la *droujina*, le maintinrent longtemps. A Moscou même, sous les premiers grands-princes, il y avait pour cela une formule; on disait : les boïars et les libres et volontaires serviteurs, *boïaram i slougam volnym volia*. Le libre service et le libre passage d'un prince à un autre qui en était la garantie, ne pouvaient durer qu'autant que durait en Russie le système des apanages et la division de la souveraineté. L'antique privilége de la *droujina* périt avec les derniers apanages, et, chose remarquable, ce droit de libre passage contribua lui-même à la chute des principautés apanagées sans lesquelles il ne pouvait se maintenir. Les boïars, maîtres de s'attacher au prince de leur choix, tendaient naturellement à se presser autour du plus puissant et du plus riche. Les grands princes de Moscou les attirèrent peu à peu à leur cour, et en abandonnant les princes apanagés, les boïars affaiblirent les apanages et en préparèrent l'annexion à la grande principauté. Une fois la souveraineté russe réunie dans une main, d'associés et de compagnons volontaires du grand-prince les boïars devinrent rapidement ses serviteurs, ou, comme ils s'intitulaient eux-mêmes, ses *kholopy*, ses esclaves.

Aux boïars issus de la *droujina* manquait le point d'appui des aristocraties féodales de l'Occident, une base dans le sol, une assiette dans la propriété territoriale. Le *droujinnik* attaché à la personne du *kniaz*, qu'il suivait dans ses différentes expéditions, n'était attaché à la terre par aucun lien permanent. Le droit même de libre service empêchait cette *droujina*, toujours mobile, de se fixer au sol et d'y prendre racine. Le privilége favorable à l'indépendance personnelle des boïars était ainsi un obstacle à l'émancipation de la classe, la constitution de la propriété en était un autre. Deux choses surtout décident de l'état social d'un pays, le mode de propriété et le régime des successions. Or, en Russie, la propriété foncière s'est longtemps attardée en des phases rapidement traversées par l'Occident; elle n'a eu ni la même fixité, ni la même précision, et par suite elle n'a pu avoir la même importance. Ces destinées différentes s'expliquent par des raisons diverses, les coutumes et le caractère slave, le degré de civilisation et la conformation du pays, l'immensité de la terre jointe à la rareté de la population. Chez les anciens Russes, le droit de propriété est encore mal défini, peu distinct du droit de souveraineté. Le sol, alors si mal ou si peu occupé, est longtemps regardé comme un domaine public. Dans ces vastes plaines sans divisions naturelles, il semble moins naturel qu'ailleurs d'enclore la terre et d'en attribuer la possession à un individu. Le Russe de la Moscovie paraît concevoir la propriété du sol de deux façons, au fond parentes et analogues, et en fait aisément conciliables; à ses yeux, la terre appartient au prince, au

souverain du pays, ou bien elle appartient à la commune, à l'ensemble des habitans qui la cultivent. Dans un cas comme dans l'autre, c'est un bien public inaliénable, un bien de la communauté dont les individus n'ont que la jouissance.

Le *kniaz* dans la Russie apanagée, le tsar dans la Moscovie unifiée se considère comme le maître, le haut propriétaire du sol (*samovlastnim khoziaïnom*). Le caractère de propriétaire l'emporta même pendant longtemps sur le caractère de souverain, et c'est au premier titre, comme son domaine privé que le grand-prince de Moscou gouverne et administre le territoire de ses états (1). Ses terres, le *kniaz* les distribue à sa *droujina*, le tsar à ses boïars comme prix de leurs services. Dans un pays de peu de commerce et de peu de richesse, où l'argent monnayé apparaît tardivement et demeure toujours rare, la terre est pour le souverain le plus facile et le meilleur moyen d'entretenir ou de récompenser ses serviteurs; c'est la solde du capitaine, le traitement du fonctionnaire. Cette terre, ainsi donnée en paie, est prise comme un salaire, une gratification, une pension, non comme une demeure perpétuelle et héréditaire, elle n'est ni un centre de famille, ni un centre d'influence.

Pour la *droujina* et plus tard pour la noblesse russe, la propriété a été un lien de dépendance, une chaîne de servitude plutôt qu'un instrument d'émancipation et de pouvoir. On distingue dans l'ancienne Russie deux modes de propriété personnelle, et par suite deux catégories de biens fonciers, la *vottchina* et le *pomestié*, la terre possédée en propre, reçue en héritage des ancêtres, et la terre attribuée par le souverain, donnée en jouissance aux serviteurs de l'état. On peut trouver là quelque chose de plus ou moins analogue aux alleux et aux fiefs ou bénéfices de l'Occident. En Moscovie, les terres concédées en échange de services rendus ont supplanté les biens patrimoniaux, héréditaires, le *pomestié* absorbé la *vottchina*. C'est du *pomestié* que semble provenir la propriété noble actuelle, si bien que dans la langue le terme de *pomechtchik* n'a plus que le sens de propriétaire. Il y avait une classe importante de *vottchinniki*, d'hommes tenant la terre de leur propre droit et de leurs ancêtres; c'étaient les *kniazes*, les princes apanagés, chez lesquels la propriété du sol avait pu survivre à la souveraineté. Les princes moscovites prirent à tâche de remédier à cet état de choses, qui sous leur domination constituait une sorte d'anarchie. Le grand-prince eut soin de ne pas laisser à ses *agnats*, aux branches collatérales de sa maison, la propriété des domaines annexés à la grande-

(1) Voyez à ce sujet Tchitchérine, *Outchregdénïa Rossii v XVII véké* et aussi du même auteur *Opity po istorii rousskago prava*.

principauté. Les anciens princes apanagés durent échanger leur *vottchina* héréditaire contre des *pomestié* toujours situés loin des contrées où leurs pères avaient régné et dont parfois ils portaient encore le nom. L'Anglais Fletcher, l'ambassadeur d'Élisabeth, remarquait encore à la fin du XVIe siècle ce soin des tsars moscovites d'affaiblir et pour ainsi dire de déraciner les familles issues de Rurik, en les arrachant au sol natal pour les transplanter sur un sol étranger. Les seules familles russes qui eussent une base territoriale, les seules qui en face du grand-prince semblassent destinées à fonder une haute aristocratie, les héritiers des *kniazes* apanagés, furent ainsi ravalés au rang de simples *pomechtchiki*, tenant leur terre et leur fortune du bon plaisir du maître.

Le tsar moscovite resta l'unique haut propriétaire comme l'unique souverain. Les familles les plus illustres demeurèrent éparses sur le sol, sans foyer traditionnel ni centre d'influence locale, pareilles à cette plante de la steppe que le vent d'automne fait rouler au hasard à travers la plaine. Ce manque de centre local, ce défaut d'assiette territoriale, expliquent assez l'incurable débilité des boïars et l'avortement de toutes les tentatives aristocratiques dans l'ancienne Russie. Rien en ce pays ne rappelle les orgueilleuses demeures des aristocraties occidentales héritières de la féodalité, rien n'y ressemble à ces châteaux du moyen âge si solidement assis sur le sol, si manifestement pleins de la puissance des familles dont ils étaient le rempart. La nature russe paraît elle-même repousser ces forteresses domestiques, elle en refusait pour ainsi dire les matériaux et l'emplacement, les rochers abruptes ou les défilés étroits pour les poser, la pierre pour les construire. La maison de bois si souvent brûlée, si vite vermoulue, si facile à transporter ou à réédifier, est un juste emblème de la vie russe dans toutes les classes, le mode même d'habitation est comme un indice des frêles destinées de l'aristocratie.

Grâce au *pomestié*, le noble russe apparaît dès le moyen âge avec la double qualité que nous lui trouvons encore aujourd'hui, comme propriétaire et comme serviteur de l'état. Ces deux titres, parfois séparés depuis, se tiennent étroitement alors, et le second est la condition, la raison d'être du premier. C'est comme serviteur du grand-prince que le noble reçoit son *pomestié*, c'est comme tels que ses enfans en conservent la jouissance. Le *pomechtchik* reste dans la dépendance du souverain qui lui donne la terre, et qui plus tard avec le servage lui donne dans les paysans attachés à la glèbe les instrumens de culture. Pour le noble russe, la propriété n'est qu'un gagne-pain, un moyen d'existence, un moyen d'entretien (*kormlénié*); il ne s'y fixe point, ne s'y attache pas, il sait que le fleuve de la fortune a sa source ailleurs. Sous les vieux tsars comme sous les

successeurs de Pierre le Grand, c'était dans la capitale, à la cour que s'obtenaient les emplois, que se conquéraient l'influence et la richesse. Aussi dans la Moscovie comme dans la Russie moderne, c'était autour du maître, autour du grand dispensateur des grâces que se pressaient les plus illustres familles, toutes se baissant à l'envi pour ramasser les faveurs qui tombaient des mains souveraines. L'attrait fascinateur du Versailles de Louis XIV sur la haute noblesse française, le barbare Kremlin l'exerçait non moins impérieusement sur les *kniazes* et les boïars moscovites. L'esprit de cour, si opposé au véritable esprit aristocratique, animait déjà toute la noblesse russe. En France, dans l'assujettissement même, la noblesse gardait la dignité extérieure du gentilhomme; en Russie, elle n'avait pour soutien ni d'anciennes traditions, ni le culte de l'honneur, ni les habitudes de politesse qui tempèrent l'arrogance du maître et relèvent l'humilité du courtisan. A la cour à demi byzantine, à demi asiatique de Moscou, les grands princes se piquaient peu de déguiser sous une parure la servitude des boïars, et les boïars de couvrir d'un voile la servilité. On sait le propos prêté par Joseph de Maistre à l'empereur Paul Ier. « Monsieur, disait un jour l'autocrate à un étranger, je ne connais de grand seigneur chez moi que l'homme à qui je parle, et encore pendant que je lui parle. » Un Ivan ou un Vasili eût déjà pu tenir le même langage. En dehors de leur faveur souveraine, les tsars n'aimaient à reconnaître dans leurs sujets aucun avantage personnel, aucune supériorité de naissance. S'il demeura permis de tirer gloire ou profit des titres de ses ancêtres, ce fut du rang et des honneurs obtenus par ses pères à la cour du grand-prince. De là dérive une hiérarchie nouvelle, un ordre de préséance singulier qui sous le nom de *mestnitchestvo* est demeuré en usage aux XVIe et XVIIe siècles.

A la cour moscovite, les préséances cessèrent de dépendre de l'origine et le rang du sang; tous les sujets du grand-prince furent soumis à une commune mesure, le service de l'état. L'emploi, la place (*mesto*) fut l'unique règle des prétentions et des titres de chacun, et, au lieu de classer seulement les individus, l'emploi classa entre elles les familles. En vertu du *mestnitchestvo*, un homme ne pouvait servir au-dessous de quiconque avait été mis sous les ordres de son père. Un pareil système devait à la longue aboutir à une sorte d'hérédité des offices. La dignité de boïar, la plus haute de l'ancienne Russie, tout en demeurant en droit viagère, tendait de fait à passer de père en fils (1). Il en était de même de toutes les

(1) Selon l'historien Solovief (*Istoriia Rossii*, t. XIII), seize familles avaient reçu le droit de voir leurs membres entrer immédiatement parmi les boïars; dans une quinzaine d'autres, l'on débutait par le rang d'*okolnik*, la seconde dignité moscovite. De ces maisons privilégiées, vingt portaient le titre de *kniaz* et descendaient de Rurik ou de

grandes charges ou fonctions. Pour constater le droit de chacun et les titres de chaque famille, il y avait des registres spéciaux, des livres d'états de service, appelés *razriadnyia knighi*.

On saisit aisément quel put être aux yeux des grands-princes l'avantage de ce système, d'où semblait devoir provenir une aristocratie nouvelle. A Moscou même, les branches collatérales de la maison régnante jouissaient naturellement au début d'une considération particulière; pour les en dépouiller, les grands-princes cherchèrent d'abord à élever leurs boïars au niveau des descendans de Rurik, sauf à rabaisser ensuite simultanément *kniazes* et boïars. Par le *mestnitchestvo*, les héritiers des princes médiatisés étaient obligés d'abdiquer toute tradition de grandeur indépendante. Comme toute autre famille, ils étaient contraints à ne plus chercher de lustre et de noblesse que dans la faveur e le service du souverain. L'ordre de préséance eut pour effet de confondre les anciens princes apanagés avec les boïars moscovites dans une noblesse de cour tenant toutes ses dignités et prérogatives des grâces du tsar. En moins d'un siècle, cette fusion était si complète qu'à l'extinction de la dynastie régnante ce ne fut point parmi les branches collatérales de la maison de Rurik que fut prise la nouvelle maison tsarienne.

Cette sorte de hiérarchie ou de *tchine* des familles devait naturellement devenir un embarras pour le pouvoir qui s'en était d'abord fait un instrument. Le *mestnitchestvo* avait le grave inconvénient de limiter étroitement les choix du tsar. A la guerre surtout, les effets en étaient désastreux, et les fréquentes défaites de la Russie aux XVIe et XVIIe siècles lui sont en partie imputables. Aucune aristocratie n'eût pu être plus exclusive, plus stationnaire, aucune ne pouvait prêter à tant de rivalités par la difficulté de constater les droits de chacun et de mettre un terme aux compétitions qui se produisaient jusque sur le champ de bataille. Pour s'être maintenue si longtemps avec de tels défauts, cette institution devait avoir un point d'appui dans les mœurs, dans l'âme même de la nation. Cette base morale du *mestnitchestvo*, les historiens croient la trouver dans l'esprit de famille, dans une sorte de sentiment patriarcal qui liait étroitement entre eux tous les hommes du même sang, et rendait ces liens de parenté d'autant plus forts qu'en Moscovie il n'y en avait pas d'autres (1). On ne concevait pas l'individu isolé de la famille, isolé du *rod* (la *gens* des Latins). Les honneurs conférés à un homme l'étaient pour ainsi dire à tous

Guédimine. Chez les autres, le fils entrait au service deux degrés au-dessous du grade obtenu par le père. S'il n'avançait point, le petit-fils commençait encore deux degrés plus bas, ce qui entraînait à la longue la déchéance de la famille.

(1) Solovief, t. XIII, p. 70, 72.

les siens, et quand un de ses membres était élevé à une dignité, toute la famille semblait monter en rang avec lui. De même que de nos jours un homme plus ancien de grade ne consent pas volontiers à servir sous les ordres d'un plus nouveau, ainsi alors les familles moscovites entre elles. Pour maintenir le rang de ses ancêtres, un Russe bravait la mort, et celui qui eût fléchi eût passé pour traître à tous les siens. Le *kniaz* qui s'intitulait l'esclave des tsars, et qui pour se mieux rapetisser devant eux signait son nom d'un diminutif, refusait à leur table de s'asseoir au-dessous d'un homme que le *mestnitchestvo* classait au-dessous de lui. En vain, dit le chroniqueur, le tsar ordonnait de le mettre à table et de l'asseoir de force, le boïar résistait, se redressait violemment et sortait en criant qu'il aimait mieux avoir la tête coupée que de céder une place qui lui revenait. Le *mestnitchestvo* est peut-être seul à révéler chez l'ancienne noblesse moscovite le sentiment du droit, ou mieux le sentiment de l'honneur, si puissant dans le monde féodal de l'Occident.

En dépit des apparences, cet ordre de préséances héréditaires, si défavorable au mérite personnel, était incapable d'engendrer une véritable aristocratie. Ce que consacrait le *mestnitchestvo*, ce n'étaient pas les droits d'une classe, les prérogatives d'une caste, c'étaient des prétentions particulières, privées, c'étaient les droits de telle ou telle personne, de telle ou telle famille. Entre ces privilégiés mêmes, l'ordre de préséance, au lieu de nouer des liens durables, créait un antagonisme perpétuel. Le *mestnitchestvo* était, pour l'espèce même d'oligarchie qui en profitait, un principe de compétition et de division. Avec lui, la première condition d'une aristocratie, l'homogénéité, la solidarité, était impossible, avec lui chaque noble était en lutte avec ses égaux, chaque famille en guerre avec ses émules, et la devise du système eût pu être : chacun contre tous. Il n'y avait pas là de quoi constituer une force durable; aussi lorsque les inconvéniens en devinrent trop manifestes, lorsque les prétentions et les compétitions rivales devinrent trop compliquées, le *mestnitchestvo* succomba, du consentement même des familles qui s'en disputaient les avantages. Il fut abrogé sans effort sous le règne d'un des tsars les plus faibles de l'ancienne Russie, sous Fédor Alexiévitch, le frère et en cela comme en plusieurs choses le pâle précurseur de Pierre le Grand. Pour supprimer le *mestnitchestvo*, le tsar n'eut qu'à faire publiquement brûler les *razriadnyia knighi*, les registres des rangs, et à leur substituer un simple registre généalogique qui, sous le nom de « livre de velours » (*barkhatnaïa kniga*), subsiste encore aujourd'hui.

Au *mestnitchestvo*, à la hiérarchie d'après les fonctions occupées par les familles, devait naturellement succéder la hiérarchie d'après les fonctions remplies par les individus. La mesure du rang

restait la même, c'était toujours le service du tsar, mais les services des aïeux cessaient d'être portés en compte. Au lieu que la noblesse ou la naissance donnât droit aux emplois, ce furent les emplois qui donnèrent et conservèrent le titre de noble. Le *dvorianstvo* russe redevint ainsi strictement la classe des serviteurs de l'état, et, au mépris des titres héréditaires de quelques familles, il n'y eut plus dans son sein d'autre classement, d'autre ordre de préséance que les préséances du service. Pierre le Grand abolit le vieux nom de boïar, qui rappelait d'antiques prétentions. A la barbare et fastueuse hiérarchie moscovite il substitua le tableau des rangs (*tabel o rangakh*), qui dans ses quatorze classes comprend encore aujourd'hui tout le monde officiel russe. Les fonctions civiles, les dignités ecclésiastiques mêmes, y sont assimilées aux grades de l'armée, et depuis l'enseigne et l'*enregistrateur de collége* qui occupent le plus bas degré de l'échelle jusqu'au feld-maréchal et au chancelier qui siégent seuls à l'échelon supérieur, tous les serviteurs de l'état y sont distribués en étages, chacun suivant son *tchine*, en une double série parallèle, sur quatorze rangs ou gradins numérotés (1). Chose souvent oubliée, ce n'est point dans les ténèbres du moyen âge et sous la pression tatare, c'est au XVIIIe siècle et sous la main du grand réformateur moderne qu'a été établie cette institution du *tchine* dont le nom a un faux air chinois, et dont l'ordonnance peut être comparée au mandarinat avec ses différentes classes de boutons. C'est à l'Europe, à l'Allemagne surtout, que Pierre le Grand a emprunté la plupart de ces titres aujourd'hui bizarres et vides de sens : conseiller honoraire, assesseur de collége, conseiller, conseiller actuel, conseiller privé actuel, toutes dénominations étrangères qui en Russie n'ont jamais désigné une fonction réelle, et qui, aujourd'hui comme à l'origine, ne sont qu'une sorte de grade civil souvent indépendant de tout emploi. Si les noms étaient étrangers, l'esprit de l'institution était bien russe, bien approprié à ce sol autocratique où n'avait pu croître ni forte aristocratie ni libre démocratie. En établissant son tableau des rangs, le grand imitateur de l'Europe ne faisait que reprendre les vieilles traditions moscovites, il ne faisait que réaliser sous une forme moderne régulière la politique des anciens tsars.

La suprématie de l'emploi, le règne du *tchine*, voilà le terme logique, le couronnement naturel de l'état social de la Russie. Les élémens aristocratiques qui çà et là se montrent dans l'histoire russe y sont restés épars, sans cohésion et pour ainsi dire sans prendre

(1) Il est à remarquer qu'en ce moment les deux personnages seuls en possession du premier *tchine*, le feld-maréchal prince Bariatinski et le chancelier prince Gortchakof, appartiennent l'un et l'autre aux familles de *kniazes* descendant de Rurik. C'est là une rencontre qui n'est pas ordinaire dans l'histoire du *tchine*.

corps, pareils à un fluide incapable de consistance, incapable de se solidifier. La *droujina* et les boïars trouvent la servitude au lieu de l'indépendance au bout du droit de libre service. Un moment, sous les derniers Rurikovitch et les premiers Romanof, la Russie semble, grâce au *mestnitchestvo*, en possession d'un moule hiérarchique spécial d'où pourrait sortir une nouvelle aristocratie; ce moule est brisé sans effort comme une forme usée, après n'avoir servi qu'à ravaler les *kniazes* descendans de Rurik au rang des boïars moscovites. Cette œuvre accomplie, les tsars travaillent à l'abaissement simultané des deux élémens rivaux, des *kniazes* et des boïars. En vain à chaque changement de règne, à chaque régence surtout, les anciennes familles tentaient de reprendre le pouvoir; ces entreprises mal dirigées, mal exécutées, presque toujours faites sans ensemble au profit de deux ou trois individus ou de deux ou trois familles, n'avaient jamais qu'un succès éphémère et tournaient toujours aux dépens de leurs promoteurs, aux dépens des boïars. Ces tentatives en apparence aristocratiques montrent elles-mêmes combien l'esprit aristocratique, esprit de corps et d'union, manque à la Russie. Aussi en dépit de tant d'occasions favorables, en dépit de minorités répétées et prolongées, en dépit de l'extinction de la dynastie régnante et de l'élection d'une dynastie nouvelle, malgré la faiblesse des usurpateurs du XVIIe siècle, malgré l'instabilité ou l'indécision du droit de succession au XVIIIe, tous les essais d'aristocratie ou d'oligarchie, toutes les imitations de la Suède ou de la Pologne ont misérablement échoué. L'obstacle n'était pas seulement dans la force traditionnelle du pouvoir, il était dans la constitution même du *dvorianstvo*, dans l'indifférence ou l'opposition de la masse de la noblesse, peu empressée à servir d'instrument à l'ambition de quelques familles.

IV.

En aucun pays, le système de classement hiérarchique d'après le grade, d'après le service, n'a été aussi souvent, aussi rigoureusement appliqué. De la vie publique, le tableau des rangs a parfois pénétré dans la vie privée; encore aujourd'hui on peut se heurter au classement officiel en des lieux et des circonstances où l'on est étonné de le rencontrer. Un étranger y croirait reconnaître quelque chose d'asiatique ou de byzantin. Dans aucun pays de l'Europe le grade ou le titre de l'emploi n'a été au même degré la mesure de la valeur ou de la considération de l'homme. Il y a là encore pour beaucoup de Russes une sorte de règle à toiser le mérite et d'échelle à proportionner les égards. A la question si brusquement jetée et si résolûment décidée par Pascal dans ses *Pensées :* qui

de nous passera le premier? la réponse en Russie était aisée. Il n'y avait qu'à regarder le *tchine*. En mainte circonstance, l'application scrupuleuse de ce principe dispensait d'inutiles politesses et de fastidieuses cérémonies. En voici un exemple que je tiens de l'un des héros mêmes de l'aventure. Un général-major, général de brigade, 4e classe, faisait route en hiver dans un pays de montagnes, au Caucase ou en Crimée. Vient à sa rencontre, une nuit, dans un défilé, un autre voyageur. Le chemin était encombré de neige, la piste frayée par les traîneaux était étroite : impossible de passer deux de front. Les gens du général-major, croyant avoir affaire à un *tchine* inférieur, saisissent sans façon le traîneau du nouveau-venu, qui sommeillait enveloppé dans son manteau, et le jettent bas. C'est ainsi que l'on procédait en pareille occurrence : l'un des traîneaux, couché sur le flanc, faisait place à l'autre. Dans sa chute, l'inconnu se découvre : c'était un général-lieutenant, 3e classe. Aussitôt les hommes de le relever et, sans dire mot, sans prévenir leur maître, de verser à son tour dans la neige le général-major. La chose se serait passée à peu près de même entre civils. Aujourd'hui que le *tchine* semble en décadence, la hiérarchie officielle sait encore parfois faire valoir ses droits là où ils ne seraient plus de mise en Occident. A l'Opéra, par exemple, dans les deux capitales, pour occuper une place, il ne suffit pas toujours de la louer, il faut souvent un certain *tchine*. Les premiers siéges de l'orchestre sont réservés par l'usage aux fonctionnaires des premières classes; les simples mortels, les hommes du monde qui n'ont pas de rang, sont relégués aux dernières rangées.

Pendant un siècle et demi, les quatorze classes de Pierre le Grand ont fait de la société russe une sorte d'armée où chacun était placé suivant son grade. Une telle hiérarchie pouvait être bonne, pour une période de transition, chez un peuple encore rempli de préjugés et pauvre de commerce et d'industrie, dans un temps où l'on ne pouvait s'élever par d'autre profession que le service de l'état et où les fonctions publiques étaient la seule école de haute culture. En liant les nobles au service, le tableau des rangs a eu l'avantage de faire de la noblesse l'instrument et l'appui d'une réforme qui d'elle-même lui inspirait peu de sympathies. Le tableau des rangs avait sa raison d'être, alors que les hommes encadrés dans ses quatorze classes formaient seuls la nation officielle et seuls étaient en possession des droits d'hommes libres, alors que, pour affranchir la Russie des châtimens corporels, un diplomate proposait en riant d'élever tout le peuple russe à la quatorzième et dernière classe. Avec un état social plus avancé, dans une civilisation aussi variée et aussi multiple que la nôtre, où l'intelligence et l'activité ont tant

de débouchés divers, une telle classification des services devient artificielle, inutile ou mensongère. Au lieu d'être un ressort du progrès, le *tchine* en est plutôt devenu une entrave : le poids en ralentit la marche de la société qu'il devait accélérer. A tout le moins, c'est un anachronisme, une institution qui survit aux besoins dont elle est sortie. A une époque où l'initiative privée sous toutes ses formes, où la science et l'art, l'industrie et le commerce, tiennent tant de place, les *slougennyé lioudi*, les hommes au service public, cessent d'être toujours les plus utiles ou les plus remarquables serviteurs du pays. Il devient de plus en plus malaisé de faire un classement des talens, il devient impossible de marquer le rang et les mérites de chacun d'un signe extérieur, d'un chiffre. Il ne se trouve plus de poids pour peser les intelligences, il n'y a plus pour l'esprit de mètre légal ou d'étalon officiel, plus de mesure commune adaptée à tant de capacités différentes. On fait un vain effort pour assimiler à des grades militaires des professions naturellement indépendantes et rebelles à toute hiérarchie, ou des carrières naturellement livrées à toutes les chances, à toute la mobilité de la concurrence.

En Russie, l'habitude de tout faire rentrer dans les quatorze cases du tableau des rangs, a longtemps conduit à tout classer, et pour ainsi dire à tout coter, à tout numéroter. Les arts mêmes n'y ont point entièrement échappé : les acteurs, les chanteurs des théâtres impériaux ont été officiellement divisés en plusieurs catégories, ayant chacune son rang et ses droits déterminés. De là vient la bizarrerie de tant de titres ou de qualifications russes, comme le *candidat*, puis le *conseiller de commerce* ou *de manufacture*, titre qui fait monter un négociant souvent plusieurs fois millionnaire au niveau de la septième ou huitième classe, c'est-à-dire d'un major ou d'un lieutenant-colonel. Avec une telle méthode, il eût au moins fallu créer des généraux de commerce, et l'on eût dû avoir des maréchaux de science ou de poésie. On racontait, il y a quelques semaines, que, pour remercier son médecin de l'avoir guéri d'un anthrax, le sultan l'avait élevé au rang de général de division. Des nominations ou mieux des promotions de ce genre sont ordinaires en Russie; le journal officiel en est plein. Il serait difficile de compter les médecins qui ont un *tchine*; il y en a de conseillers d'état actuels (4e classe), rang de général-major; il y en a de conseillers privés (3e classe), rang de général de division. Il en est de même des savans, de même des ingénieurs ou des écrivains : affublés des mêmes titres que l'administrateur ou le magistrat, ils peuvent avancer de même dans la carrière civile. Toutes ces promotions dans le *tchine* n'en empêchent pas d'autres dans les

ordres impériaux. On compte en Russie cinq ou six de ces ordres de chevalerie, les uns plus, les autres moins recherchés, la plupart divisés en plusieurs classes ou catégories. Il y a l'ordre de Saint-André, l'ordre de Saint-Alexandre Nevski, l'ordre de Sainte-Anne, l'ordre de Saint-Vladimir, l'ordre de Saint-George, sans compter les ordres polonais devenus russes de Saint-Stanislas et de l'Aigle-Blanc. Il y a même une décoration spéciale aux femmes, la croix de Sainte-Catherine. En outre du *tchine* et des ordres de chevalerie, la Russie possède encore toute une série de distinctions mondaines qui, à force d'être prodiguées, ont leur lustre quelque peu terni. Ce sont les charges de cour, graduées et échelonnées comme le tableau des rangs et, comme les titres du service civil, devenues le plus souvent purement honorifiques et nominales. En aucun pays, les moyens de classer les hommes, les moyens de marquer et pour ainsi dire de primer le mérite ne sont aussi nombreux, aussi variés; si les fruits n'en sont pas plus abondans, cela ne tient qu'à la stérilité naturelle de ce régime de protectionisme moral.

Dans une pareille classification la science et l'instruction, qui ont toujours été un des soucis du gouvernement impérial, ne pouvaient pas ne pas avoir leur place. Les grades universitaires confèrent un *tchine*, l'examen de sortie du gymnase, collége destiné à l'enseignement secondaire, donne droit à la classe inférieure. En entrant à l'université, l'étudiant a déjà ainsi le pied sur l'échelle, et chaque diplôme lui en fait monter un échelon. Le travail ouvrant l'entrée du tableau des rangs, et par suite l'accès des places et de la noblesse, on pourrait dire que le rang dépendant du grade et le grade de l'instruction, toute la hiérarchie russe n'est que la hiérarchie du travail et de l'étude, et la noblesse qui en sort la noblesse de l'instruction et de la culture. Tel est le raisonnement des apologistes des quatorze classes; c'est par là en effet que le *tchine* se justifie, ou mieux se justifiait dans le passé. Une pareille méthode de classement, bonne dans une école de jeunes gens ou dans une carrière déterminée, n'en garde pas moins les inconvéniens de toute hiérarchie artificielle appliquée à une société entière. De semblables tentatives de distribution des hommes et des mérites en des cases bornées et numérotées, ont toujours manqué leur but et dû être promptement abandonnées; là où par malheur elles ont semblé réussir, ce n'a été qu'en enfermant la société entre d'incommodes cloisons. A la hiérarchie du *tchine* russe on peut citer quelques pendans en Asie, dans la Chine et la Turquie par exemple ; on peut même dans l'Europe moderne trouver quelques institutions plus ou moins analogues, comme la noblesse et la Légion d'honneur de Napoléon Ier. Cette dernière était, dans sa conception originaire, fort semblable au tableau des rangs de Pierre Ier. Le promoteur fran-

çais de la Légion d'honneur avait aussi la prétention d'encadrer, de disposer dans un ordre déterminé toutes les forces sociales de la nation; mais, venue plus tard dans un pays plus avancé, la grande institution de Napoléon a été moins heureuse encore que celle de Pierre et n'a survécu qu'en dégénérant en simple décoration, sans plus de valeur sociale qu'un autre ordre de chevalerie. Tout montre que dans notre état de civilisation il n'est pas plus facile d'établir un classement rationnel parmi les individus que parmi les familles. Toute hiérarchie de cette sorte ne saurait avoir d'autre type que le service de l'état, d'autre mesure que les fonctions publiques; par là même, en donnant une prime aux emplois et aux carrières de l'état, tout classement semblable ne peut qu'encourager la chasse aux places, le fonctionnarisme, décourager d'autant le travail libre, intellectuel ou matériel, et briser le grand ressort de notre civilisation, l'initiative individuelle.

Le *tchine*, qui fait dépendre le rang de l'emploi et l'emploi du mérite, semble au premier abord tout démocratique; il l'est en effet par certains côtés, par d'autres il est au contraire une entrave à toute saine, à toute libre démocratie. Le terme pratique du *tchine* et des quatorze classes, ce serait le triomphe du *tchinovnisme*, le règne exclusif et absolu de la bureaucratie au profit du despotisme, aux dépens de toute démocratie, comme aux dépens de toute aristocratie. Dans l'intérieur même de cette bureaucratie souveraine, ce système, qui de loin paraît si favorable au mérite personnel, l'est plus encore à la routine, à la paresse, à la médiocrité, et l'on peut dire sans injustice que le tableau des rangs a fini par abaisser le niveau moral du service de l'état qu'il avait mission de relever (1).

Au milieu de la transformation de la Russie, le *tchine* perd naturellement beaucoup de son importance, le règne en est moins tyrannique et l'on prend parfois des libertés avec lui. Il est un ordre de réformes difficile à concilier avec le tableau des rangs et qui tôt ou tard en triomphera, ce sont les nouvelles institutions provinciales et les fonctions électives. Le système électif fondé sur le libre choix des personnes, le système représentatif fondé sur la désignation d'un représentant nommé par ses pairs, sont d'eux-mêmes en antagonisme avec toute hiérarchie bureaucratique. Le suffrage a déjà ouvert une brèche à travers le *tchine*, le temps viendra où la vieille

(1) A cet égard, nous pouvons renvoyer à Nicolas Tourguénef, *la Russie et les Russes*, t. II, p. 17 à 33. Dans un temps où le *tchine* était encore dans toute sa vigueur, cet écrivain en a fort bien montré, au point de vue même de l'état et de l'administration, tous les inconvénients pratiques, l'obligation de passer par toute la série des classes, les places données à l'ancienneté plutôt qu'au mérite, les grands corps de l'état changés en chambres de retraite pour les fonctionnaires invalides, etc.

muraille ne pourra résister au bélier du vote et repousser l'assaut que lui donneront les libertés politiques. Déjà pour les hommes mis à la tête des assemblées provinciales il a fallu créer de vaines assimilations de grades. Le développement des fonctions électives relèguera tôt ou tard le tableau des rangs dans les carrières spéciales. L'extension des libertés publiques rendra tour à tour au souverain et au pays la faculté de choisir les hommes d'état de l'empire en dehors de toute espèce de catégorie, et détruira le privilége du *tchine* ou du fonctionnarisme qui s'est substitué au privilége de la naissance.

V.

Sur la noblesse russe, le règne plus que séculaire du tableau des rangs a mis une empreinte que l'abolition même de la hiérarchie officielle ne saurait effacer. A cet égard les effets du *tchine* frappent tellement les yeux qu'il serait oiseux de les indiquer : les conséquences indirectes sont les seules qu'il puisse être utile de signaler. Le tableau des rangs n'a pas eu pour unique résultat de maintenir toute la noblesse dans une étroite dépendance, il l'a éloignée des autres classes de la nation, l'a surtout éloignée de la terre, base naturelle de toute influence durable. Le service de l'état chassait la noblesse hors des campagnes pour la jeter dans l'armée ou l'administration, il la poussait dans les villes et en retenait la meilleure partie dans les capitales, là où s'acquéraient le rang et l'importance. Le riche propriétaire, obligé d'aller conquérir un *tchine*, abandonnait son bien à des intendans qui souvent le ruinaient par leur mauvaise gestion ou leur mauvaise foi. L'institution qui enchaînait le *dvorianstvo* au service le détachait ainsi du sol et du foyer, et contribuait pour une bonne part à son isolement. Le tableau des rangs privait ainsi lui-même de toute influence sociale la noblesse qui lui devait le jour. De là l'aversion d'une partie même de cette noblesse sortie du *tchine* pour ce père qui la tenait toujours en tutelle et lui défendait toute émancipation.

D'après la législation établie par Pierre le Grand, une famille qui, pendant deux générations consécutives, demeurait hors du service, perdait ses droits de noblesse. Cette règle paraît actuellement tombée en désuétude, et le *dvorianstvo* affranchi de cette obligation. Si la plupart des nobles entrent au service, beaucoup ne font plus que le traverser. Après quelques années de jeunesse passées dans la garde ou dans une carrière civile, les nobles, qui possèdent l'indépendance de la fortune, s'adonnent librement au plaisir où à l'étude, au repos ou au travail. Par là même on peut aujourd'hui, dans le *dvorianstvo*, distinguer deux types, deux vo-

cations, deux hommes différens, et par suite deux courans d'idées à la fois simultanés et opposés. Tout propriétaire noble ne demeurant plus au service, et tout serviteur de l'état anobli n'arrivant plus à la propriété en même temps qu'à la noblesse, les deux qualités, les deux fonctions sociales jadis unies et corrélatives du *dvorianstvo*, se sont séparées, et après avoir été depuis le moyen âge la condition l'une de l'autre, sont entrées en lutte plus ou moins ouverte. Depuis qu'ils ne sont plus les deux aspects, les deux faces du même homme, depuis qu'ils se sont dédoublés, le propriétaire et le fonctionnaire, le *pomechtchik* et le *tchinovnik* sont devenus rivaux et jaloux l'un de l'autre. Chez le grand propriétaire, libre de son temps et de sa fortune, se font parfois jour des aspirations nouvelles, des prétentions aristocratiques formulées plus ou moins discrètement au nom des droits de l'éducation ou de la propriété, appuyées ostensiblement sur les besoins conservateurs, sur l'intérêt de l'ordre social et du trône. Chez le fonctionnaire tenu par le manque de fortune dans la dépendance du service, se conserve l'ancien esprit du *tchine*, et parfois surgissent des tendances égalitaires, des instincts niveleurs plus ou moins ouvertement avoués au nom des droits de l'intelligence et du mérite personnel, et ostensiblement fondés sur l'amour du progrès, sur l'intérêt de l'état et du peuple. De ces deux hommes, le premier est naturellement plus aristocrate, mais parfois aussi plus libéral; le second, plus démocrate, mais souvent aussi plus autoritaire.

Les deux rivaux, le *pomechtchik* et le *tchinovnik*, sont chacun dans leur rôle; ils représentent et personnifient deux tendances en lutte dans toute société. L'un, le grand propriétaire, a aujourd'hui pour alliées les appréhensions justement inspirées par l'instabilité et les révolutions de l'Occident; il a pour lui les terreurs conservatrices et la secrète faveur des influences de cour. L'autre, le fonctionnaire, a l'avantage de mieux représenter la tradition nationale et en même temps d'obéir au penchant le plus manifeste de la civilisation moderne. Le *tchinovnik* reproche au *pomechtchik* à prétentions aristocratiques de ne pas se souvenir assez que d'ordinaire il ne tient lui-même ses droits, ses terres, son *pomestié* que du service de l'etat. La noblesse russe, telle qu'elle est sortie de l'histoire, est en effet une sorte de Janus à deux faces : face de propriétaire et de gentilhomme d'un côté, face de fonctionnaire ou de bureaucrate de l'autre, et quand elle se mire le premier visage dans une glace, elle est tentée d'oublier le visage de derrière. Pour certains aristocrates russes, le bureaucrate est devenu l'adversaire naturel, l'ennemi héréditaire. Le *tchinovnik*, et particulièrement l'employé d'un rang inférieur, souvent recruté parmi les séminaristes, ce qu'un de ses nobles adversaires appelle dédaigneusement le

prolétariat frisé, est l'objet de tous les sarcasmes, de toutes les attaques d'un monde qui ne se tient pas toujours lui-même en dehors du service (1). Et pourtant, en Russie, selon le mot d'un écrivain dont les Russes pleurent en ce moment la perte, le bureaucrate n'est que le noble en uniforme, et le noble n'est que le bureaucrate en robe de chambre (2). Cette vérité historique n'empêche pas toujours l'envie et l'aversion réciproque des deux personnages, bien qu'aujourd'hui encore ce soit souvent le même homme. Le tableau des rangs a cessé de produire tous ses effets, le *tchine* ne réussit plus à confondre en une seule et même classe tous les hommes instruits et cultivés de la nation. Le *dvorianstvo* est divisé en lui-même par le divorce moral et la sourde hostilité du *tchinovnik* pauvre et du riche *pomechtchik*. La haute noblesse aristocratique a, pour l'administration locale au moins, une tendance marquée à restaurer, à généraliser même l'union intime des deux qualités de propriétaire et de fonctionnaire; mais c'est à l'inverse, à l'opposé de l'ancienne tradition moscovite, en faisant dépendre l'autorité et le pouvoir de la propriété, et non le rang et la propriété du service de l'état.

En Russie comme partout, il y a des contempteurs de l'ordre social actuel, des hommes qui se plaisent à en montrer le peu de solidité et à en prédire la chute, des hommes qui se font un devoir d'en miner les fondemens; mais ce qui est particulier à la Russie, c'est que les mécontens qui préparent ou désirent la ruine de l'édifice se rencontrent surtout parmi les gens préposés à sa garde ou dans la classe officiellement installée à son sommet, parmi les fonctionnaires ou dans le clergé et la noblesse. Cette anomalie ne s'explique que par l'état social et l'état de culture de la nation. En d'autres pays, les recrues de la noblesse prennent l'esprit, les intérêts, les préjugés de l'ordre où ils entrent; en Russie, les hommes sortis du peuple, de la bourgeoisie ou du clergé, les derniers surtout, gardent souvent contre la noblesse dont le service leur ouvre l'accès, toutes les rancunes de leur premier état, toutes les préventions de leur origine. Le *tchine* n'établit ainsi entre les membres du *dvorianstvo* qu'une assimiliation extérieure, qu'un lien factice. La noblesse russe reste intérieurement divisée, ne possédant ni la cohésion et l'esprit de corps des aristocraties fermées, ni la vigueur et la puissance d'absorption des aristocraties ouvertes. Le *dvorianstvo* russe demeure ainsi sans solidarité, sans force propre; fait de pièces hétérogènes et mal jointes, il est incapable de servir de

(1) Voyez le récent et remarquable ouvrage du général Fadéief, *Rousskoé obchtchestvo v nastoïachtchem i boudouchtchem.*

(2) Samarine, *Révolutionnyi Konservatizm. Pismo k R. Fadeievy*, p. 49 (1875). C'est une réponse au livre précédemment cité.

support à un gouvernement, ou d'étai à une société ébranlée. Pour en faire un corps homogène et consistant, pour y trouver un point d'appui conservateur, il faudrait d'abord briser cette noblesse nominale, démolir cet assemblage disparate de morceaux rapportés, et encore, on aurait beau en trier et en souder les débris, qu'il serait malaisé d'en rien tirer de solide et de résistant.

Le *dvorianstvo* a ses pires ennemis dans son sein, ou plutôt l'aristocratie a ses adversaires les plus décidés dans la noblesse légale, qui semblerait lui devoir servir de cadre. Trop nombreuse, trop pauvre, trop mêlée pour se flatter d'être admise au partage des priviléges d'une aristocratie, la masse de la noblesse ne pardonne point à ceux de ses membres qui rêvent de prérogatives auxquelles tous ne sauraient avoir part. Du *tchine* et de la petite propriété est issue une noblesse indigente et envieuse, un prolétariat à demi cultivé, auquel la civilisation a donné plus de besoins ou de convoitises que de moyens de jouissance ou d'instruction. En Russie, presque toute cette classe, partout la plus aigrie et la plus remuante, provient de la noblesse ou du clergé, sort des bureaux de l'état ou des séminaires de l'église. Les étudians qui dans de secrètes réunions aiment à faire miroiter aux yeux un prochain âge d'or débarrassé de la propriété et de la famille sont pour la plupart des nobles; les jeunes gens récemment poursuivis pour avoir distribué à des paysans ou à des ouvriers des catéchismes révolutionnaires étaient presque tous nobles. Nobles sont les émigrés ou réfugiés qui dans des feuilles russes de Suisse ou d'Angleterre prêchent de loin à leurs compatriotes la révolution et le socialisme; nobles sont au dedans ou au dehors le plus grand nombre des avocats de la démagogie et des apôtres du nihilisme de l'un ou l'autre sexe.

Ce n'est pas uniquement aux marches inférieures et comme sur le seuil de la noblesse officielle que se rencontrent ces tendances radicales, c'est parfois aussi plus haut, dans des familles placées par le rang et la fortune au-dessus des jalousies et des convoitises d'en bas. Selon la remarque encore récente d'un procureur-général, on a vu des fils de hauts fonctionnaires et des femmes du monde se livrer parmi les paysans à une propagande démocratique dont le succès eût fait de tels missionnaires des victimes. Peut-être est-ce là l'effet d'un penchant national pour le radicalisme théorique, ou l'effet d'une aveugle et imprudente générosité naturelle à la jeunesse, qui partout incline aux idées risquées ou avancées, parce qu'elles lui semblent les plus nobles et les plus vaillantes. Au premier abord, de tels penchans dans un tel milieu inquiètent pour une société; en y réfléchissant, on se demande au contraire si de telles hardiesses dans un certain monde n'indiquent pas qu'on s'y sent bien en sûreté. La témérité est encouragée par la sécurité

même : des hommes qui sous leurs pieds n'ont jamais senti trembler le sol de la réalité, courent gaîment à travers les nuageux sentiers de la théorie. Sur la glace épaisse des hivers du nord, que jamais il n'a vu s'entr'ouvrir ou entendu craquer sous ses pas, le patineur se permet sans crainte les plus folles voltiges. La Russie est encore si loin et si différente de nous, que tous nos bouleversemens n'y ont pu rendre la société aussi prudente, aussi timide que dans un pays agité de secousses périodiques. Sous ce rapport, la société russe a plus d'une fois offert le même spectacle que l'aristocratie française avant la révolution. A Pétersbourg aussi, le beau monde a longtemps aimé à jouer avec les idées, et la bonne compagnie jonglait d'autant plus librement avec les plus inflammables ou les plus explosibles, que sur le tapis des salons il n'y avait pas de danger de les voir éclater, et que dans les murs des hôtels il n'y avait point de matières combustibles. Aux hardiesses, aux témérités de cette société, il y avait jusqu'à ces derniers temps une autre raison. La noblesse, la classe cultivée, façonnée aux mœurs et aux manières de penser de l'Europe, sans pouvoir exercer librement ses facultés à l'européenne, se sentait mal à l'aise et comme oppressée dans le pays même où elle était privilégiée. La supériorité d'éducation ne servait qu'à lui rendre plus sensible et plus pénible l'infériorité morale de la vie russe. Dans la Russie antérieure aux dernières réformes, l'air manquait à la poitrine, l'espace à l'activité de l'homme cultivé; il passait aisément d'une mélancolie maladive à une exaltation malsaine, et d'un muet affaissement au délire de la fièvre. Aujourd'hui que, grâce aux réformes, l'atmosphère russe est devenue plus légère, l'homme civilisé y peut vivre, y peut respirer sans abattement, comme sans vaine et stérile excitation. Là, comme partout, l'accroissement des libertés a diminué l'esprit révolutionnaire.

Au sein d'une noblesse aussi ouverte, aussi multicolore et bariolée que le *dvorianstvo* russe, il était impossible qu'il ne se formât pas une société plus étroite, plus exclusive, jalouse de se distinguer de tout ce qui l'entourait, jalouse de s'élever au-dessus de la plèbe vulgaire du *tchine*, qui menaçait de tout ramener à son niveau. Chassé de l'état et de la politique par le tableau des rangs, l'esprit aristocratique a cherché un refuge dans les salons et s'y est retranché comme dans une forteresse. A ce point de vue, il existe encore en Russie une aristocratie de mœurs, de position, de famille, une aristocratie mondaine, se reconnaissant non point aux titres et aux blasons, mais à l'éducation et aux relations. Dans ce milieu même, dans cette haute sphère toute pleine de sa supériorité, l'esprit de caste et les préjugés de naissance, si soigneusement entretenus en d'autres pays, ont peu d'influence; là même le rang ou

l'estime ne se mesurent point au titre ou au nombre des quartiers. Dans cette haute société russe, il y a des familles anciennes et il y en a de nouvelles, il y a de grandes fortunes et il y en a de médiocres : naissance, richesse, position, intelligence, facilitent l'entrée, mais aucun de ces avantages isolés ou réunis n'est la clé de la porte et ne l'ouvre à coup sûr. Cette aristocratie mondaine est d'autant plus exclusive, ou mieux d'autant plus réservée, que, n'ayant point de frontières marquées, elle est obligée de veiller à ne pas laisser effacer ses limites. Quand on ne peut se distinguer par les couleurs, on attache un grand prix aux nuances, et l'on voit de graves différences là où un œil moins exercé n'en aperçoit aucunes. Presque partout, en Europe, un des effets de la démocratie qui renverse les vieilles clôtures sociales est d'en élever au profit du monde de nouvelles, de fines et délicates barrières faites de fils légers, souvent imperceptibles à l'œil vulgaire, et par là même les plus difficiles de toutes à détruire. Nulle part peut-être cet art du savoir-vivre, qui, au sein même de l'égalité, marque si bien les distances, nulle part cette science des usages et des manières ne règne plus despotiquement qu'en Russie.

La noblesse russe se pique de civilisation, elle aime à se désigner elle-même sous le nom de classe cultivée; la haute société renchérit sur cette prétention et pousse la culture jusqu'au raffinement. La manière même dont la civilisation européenne s'est fait jour en Russie l'y exposait à un double danger. Venue du dehors, introduite presque tout à coup au contact et sous l'influence de l'étranger, la civilisation était prédestinée à y rester longtemps superficielle, longtemps peu nationale. Ces deux défauts étaient historiquement inévitables, et les penchans sociaux, l'instinct aristocratique, le besoin de réagir contre le nivellement du *tchine*, les ont accrus et empirés, les ont prolongés tous deux. C'est par le dehors, par la surface et le vernis extérieur que pouvaient le plus commodément se distinguer des autres et se reconnaître entre eux les hommes mécontens d'être légalement perdus dans la foule, c'est en s'éloignant le plus possible des mœurs du peuple qu'ils étaient le plus sûrs de n'être point confondus avec lui. Plus la classe dominante était par la constitution sociale menacée de l'envahissement des parvenus, et plus elle s'ingéniait à les tenir à distance; plus l'assimilation officielle était facile, et plus l'assimilation mondaine était rendue malaisée. De là en partie la grande importance attachée aux langues étrangères, à la nôtre surtout. En Russie, le français était bien moins un instrument d'étude, un moyen d'instruction, qu'un signe d'éducation. C'était la langue polie, l'idiome du monde et des salons, la marque et la mesure de la

bonne éducation et du savoir-vivre. A ce titre, il ne suffisait point de comprendre ou de parler le français comme une autre langue étrangère; la facilité de l'élocution, la pureté de l'accent étaient choses essentielles, car avant tout le français était pour la bonne société un moyen de se reconnaître et une barrière qui tenait à distance les intrus. Une société, une aristocratie légalement ouverte à tous ne saurait s'entourer d'un rempart plus efficace. Le français était devenu une sorte de passeport mondain et tenait lieu de lettres de naturalisation dans les cercles élevés. Le mal n'eût pas été grand, si chez cette noblesse, dans ces salons de Pétersbourg, l'emploi habituel d'une langue étrangère n'eût été le signe et le symbole d'idées, d'habitudes et de prétentions étrangères.

Dans les sphères naturellement les plus aristocratiques, ce défaut de nationalité transmis par l'hérédité menaçait de devenir un vice de constitution. La haute et la moyenne noblesse, la classe cultivée, agrandissait encore par exclusivisme social, par mode et par bon ton, le large intervalle qui la séparait de la masse du peuple, sans s'apercevoir qu'elle aggravait ainsi le mal de la Russie moderne, le dualisme social, le schisme moral, sans comprendre que pour les classes comme pour les individus l'isolement est la faiblesse. Le visage toujours tourné vers la frontière, la société russe finissait par ne plus voir la Russie ou ne la plus comprendre. Ouverte à tous les souffles de l'Occident, elle se faisait cosmopolite, et vivait en étrangère dans sa propre patrie, à peu près comme une colonie européenne au milieu d'un peuple barbare. A force de contact avec l'Occident, à force de s'oindre et de se teindre des idées du dehors, l'homme du monde perdait toute couleur nationale, et parmi ses compatriotes mêmes il avait d'autant plus de succès qu'en lui perçait moins le Russe. Élevé par des précepteurs français ou allemands dans l'ignorance ou le mépris de tout ce qui était indigène, l'héritier des boïars moscovites semblait souvent regarder la langue de ses pères comme un patois de paysans. « Depuis vingt-cinq ans que je suis marié, me disait un Russe, je ne sais si j'ai deux fois parlé russe à ma femme. » Le temps n'est pas loin où tous les hommes bien nés en auraient pu dire autant. Ce dédain pour la langue du peuple s'étendait jadis jusqu'aux livres russes, et ce fut là pour la jeune littérature nationale une cause de débilité qui, jointe à la servile imitation d'autrui, en explique la longue et pâle enfance.

La noblesse a fini par sentir quelle source de faiblesse était pour la civilisation russe, et pour la classe cultivée surtout, cette sorte de dénaturalisation et ce cosmopolitisme superficiel. Dès le règne de Nicolas, il s'est produit dans les lettres, dans l'opinion,

dans les sentimens, sinon toujours dans les idées et dans les mœurs, une réaction accentuée et, comme toute réaction, poussée parfois jusqu'à l'exagération. Sous l'influence d'une école d'écrivains et de penseurs distingués, désignés du nom assez impropre de *slavophiles*, le nom, la langue, l'homme russes ont été remis en honneur. Des fanatiques ou des originaux, comme le poète-théologien Khomiakof, allaient même jusqu'à reprendre le costume moscovite et à tenter de remettre en usage l'*armiak* et le *kaftan*. La nationalité, longtemps honnie, a partout été glorifiée. La mode et l'entraînement mondain ont eu leur part à ce brusque revirement, et là même où la conversion est le plus sincère, elle est souvent peu éclairée et peu conséquente. Après s'être si longtemps faite étrangère et cosmopolite, la classe cultivée ne saurait se dépouiller à volonté de la seconde nature qu'elle-même s'est laborieusement donnée. Après s'être isolée du peuple pendant un siècle et demi, elle ne s'en peut rapprocher en un pas, elle ne peut franchir d'un bond le fossé qu'elle-même a patiemment creusé et élargi de ses mains. La noblesse russe a fait comme un état-major qui, dans son impatience d'aller à la découverte, s'élancerait au galop sans se retourner, pendant que le gros de l'armée avec le matériel et les bagages demeurerait bien loin en arrière, embourbé dans les marécages ou empêtré dans les broussailles, sourd aux appels de la trompette ou du clairon, et d'autant plus incapable de rejoindre qu'il serait resté sans direction.

Ainsi s'est jetée en avant l'élite de la société russe. Attirée par les lueurs fascinantes de la civilisation, elle s'est précipitée vers l'Europe, abandonnant en chemin les traînards, sans s'inquiéter du peuple qui ne la pouvait suivre, comme si tout le pays eût tenu dans ses rangs, comme si avec le monde de Pétersbourg la Russie tout entière fût arrivée au but. En se retournant, elle s'est aperçue de son erreur, mais il lui est difficile de la réparer; elle a beau les appeler de loin, les retardataires n'entendent plus sa voix ou ne distinguent plus ses gestes. La classe cultivée hésitant à rebrousser chemin et le peuple, demeuré en arrière, ne pouvant guère avancer tout seul, la rencontre entre les deux moitiés inégales de la nation est malaisée, et toutes deux restent moralement isolées l'une de l'autre à leur dommage mutuel et au détriment du pays et de la civilisation. Il n'y a que deux moyens de trancher une telle situation : le premier est de reconnaître officiellement, de consacrer légalement la scission des deux classes, en plaçant l'une sous la dépendance et la tutelle de l'autre; le second est de créer entre elles une classe intermédiaire qui les rapproche et leur serve de lien. De ces deux issues, la première a pour elle les théories aristocratiques

et les combinaisons artificielles qui, sous une forme ou sous une autre, tendent à remettre le peuple sous la direction exclusive de la noblesse et la domination des propriétaires; l'autre a pour elle les faits, le courant de la civilisation et la création naturelle d'une classe moyenne, d'une bourgeoisie dont le noyau est déjà formé.

VI.

Une noblesse peut avoir deux espèces de priviléges, des priviléges personnels, dont chaque noble jouit individuellement, des priviléges collectifs, que tous les nobles exercent en corps. La loi reconnaît au *dvorianstvo* russe des prérogatives des deux sortes, les unes et les autres aujourd'hui singulièrement réduites par l'extension même des libertés publiques. La noblesse n'a point d'ordinaire été privée de ses droits, mais ce qui était le privilége d'une classe est devenu le droit de toutes. Ses prérogatives collectives ou personnelles, le *dvorianstvo* ne les tenait du reste ni de ses propres efforts ni des conquêtes de ses ancêtres; toutes étaient un don de la munificence souveraine, et la plupart étaient encore relativement récentes lorsqu'elles furent étendues aux autres classes de la nation. Avant Catherine II, la noblesse n'avait aucun droit corporatif, et, si les nobles possédaient quelques droits individuels, ces droits étaient mal définis ou mal respectés.

Jusqu'aux dernières réformes du règne d'Alexandre II les nobles étaient personnellement en possession de trois priviléges principaux, et encore les partageaient-ils depuis longtemps avec les classes dites privilégiées, c'est-à-dire avec le clergé et les marchands. Ils étaient affranchis de la conscription militaire, affranchis de l'impôt direct ou capitation, affranchis enfin des châtimens corporels. De ces trois immunités, la première vient d'être abrogée par l'introduction du service obligatoire, la dernière a été étendue à toutes les classes, la seconde aura bientôt aussi cessé d'être un privilége. Les paysans restent seuls encore soumis à la capitation, dont la suppression est décidée en principe. Pour le *mougik* comme pour le propriétaire noble, l'impôt sur les terres doit remplacer l'impôt sur les personnes. La noblesse russe n'a point d'exemption d'impôts, d'exemption de la taille. Aux temps du servage, la capitation retombait indirectement sur elle en pesant sur ses serfs, et aujourd'hui ses biens, diminués par l'émancipation, sont directement frappés par le fisc. Les charges des propriétaires nobles sont encore, il est vrai, moins lourdes que les charges des communes de paysans; mais cette différence tient en partie à la différence de constitution de la propriété, en partie aux justes ménagemens d'une

période transitoire où la noblesse a, par l'émancipation même, été singulièrement éprouvée. Quant à l'exemption des peines corporelles, maintenant étendue à toutes les classes, une seule chose étonne, c'est qu'elle ait si longtemps été un privilége, et que ce privilége, la noblesse l'ait acquis si tard. A peine en a-t-elle joui un siècle, et elle n'en fut mise en possession qu'une vingtaine d'années avant les marchands des villes. C'est Pierre III, le mari et prédécesseur de Catherine II, qui, vers 1760, affranchit ses nobles du knout et du bâton. Pierre le Grand, loin d'abolir ce mode de correction, en usait volontiers, et parfois, dit-on, l'appliquait de sa main à ses favoris. Tant que les verges ne furent point supprimées pour tous, le noble du reste n'en fut pas absolument à l'abri. Pour le rendre justiciable du bâton, il suffisait d'une condamnation qui lui enlevât ses droits de noblesse ou d'un ordre qui le contraignît à servir en simple soldat, car dans ce cas, selon le mot d'un Russe, on pouvait toujours être *rossé* en uniforme.

De même que l'exemption des châtimens corporels, la plupart des droits et priviléges assurés par le code à la noblesse ont ce caractère de pouvoir être communiqués à toutes les classes de la nation : ce qui montre qu'au lieu d'être de véritables prérogatives nobiliaires, ce n'étaient que des garanties d'hommes libres, des droits qu'un pays civilisé reconnaît à tous ses habitans. Le *dorianine*, dit la loi, ne peut être sans jugement privé de la vie ou des droits de sa classe; le *dorianine* ne peut être sans jugement privé de ses biens (1). De tels articles de loi aident à comprendre la notion qu'ont de la noblesse certains Slaves demeurés à l'abri des imitations aristocratiques de l'Occident. Les Serbes, par exemple, depuis leur affranchissement du joug ottoman, aiment à dire que tout Serbe est noble, c'est-à-dire homme libre. En ce sens aussi, les Russes pourront bientôt se dire tous nobles.

Le véritable privilége de la noblesse russe, celui qui, n'appartenant qu'à elle seule, lui donnait un caractère distinctif, était le droit de posséder des *terres habitées*, c'est-à-dire des terres peuplées de serfs. L'émancipation a emporté ce privilége avec le servage, elle n'a pu en effacer les traces séculaires. C'est à cette prérogative d'hier que la noblesse doit encore aujourd'hui le monopole presque exclusif de la propriété territoriale, de la propriété individuelle et héréditaire. En dehors de ses mains il n'y a guère que les immenses domaines de l'état et les terres récemment concédées aux paysans émancipés. Dans la langue courante, le terme de propriétaire, de *pomechtchik* ou de *zemlevladélets*, demeure toujours synonyme de

(1) *Svod Zakonof*, t. IX, articles 196 et 221.

noble, de *dvorianine*. C'est de cette qualité de propriétaire individuel que le *dvorianstvo* tire un de ses principaux titres aux sympathies des peuples de l'Occident, où le même mode de propriété est en usage. Vis-à-vis du *mougik*, simple usufruitier d'un bien collectif, vis-à-vis du paysan possédant en commun une terre inaliénable, le *pomechtchik* peut être regardé comme le représentant de la personnalité, de l'individualisme moderne en même temps que de la culture européenne. C'est aussi de cette qualité de propriétaire foncier que dans la Russie nouvelle la noblesse tire toute son importance et en même temps toutes ses prétentions. Elle a aujourd'hui ce qui lui manquait au moyen âge, une base d'influence dans le sol, et c'est sur cette base relativement récente que les théoriciens de la hiérarchie voudraient élever au profit de la riche noblesse une sorte d'aristocratie territoriale. Que faudrait-il pour que de telles vues aient des chances de succès, pour que dans ce pays agricole et rural fût assurée la domination du grand propriétaire, du noble *pomechtchik?* Il faudrait d'abord que la propriété fût stable et que le monopole en fût garanti à la noblesse dans l'avenir comme dans le passé. Or il n'en est rien; avec le servage et la qualification de terres habitées est tombée l'unique barrière qui défendît la propriété noble contre l'envahissement des autres classes.

Sans cette protection, cette sorte de prohibition légale, une grande partie du sol eût pu depuis longtemps échapper au *dvorianstvo*. La preuve en est dans l'état obéré de la propriété à la veille même de l'émancipation. En 1859, près des deux tiers des biens de la noblesse (65 pour 100) étaient engagés dans les *lombards*, dans les établissemens de l'état, et le tiers restant était souvent encore grevé d'hypothèques au profit des particuliers. Si au moment de l'abolition du servage il y eût eu en Russie une nombreuse et riche bourgeoisie, le premier ordre de l'état serait déjà dépouillé d'une grande partie de ses biens. L'absence de concurrence, l'absence de capitaux disponibles et la pauvreté des paysans ont seules maintenu en sa possession les terres que ne lui a pas légalement enlevées l'émancipation. Tôt ou tard il y aura dans la propriété foncière un changement de main au détriment du *pomechtchik* actuel. Pour conserver à la noblesse son ancien monopole de propriétaire, il n'y aurait qu'un moyen, l'érection de ses terres en majorats inaliénables, insaisissables. Le moyen serait sûr, et il s'est trouvé des hommes assez hardis pour le proposer (1); mais un tel procédé d'immobilisation appliqué à la totalité ou à la généralité des propriétés personnelles ne ferait qu'universaliser les inconvéniens inséparables des majo-

(1) Schédo-Ferroti, *Études sur l'avenir de la Russie : la Noblesse.*

rats et paralyser la propriété, la richesse et le pays. Des particuliers peuvent céder à la tentation de mettre leur nom et leurs descendans au-dessus des chances de la concurrence et à l'abri de la ruine, un gouvernement moderne ne permettra jamais à une classe d'enfermer ainsi à perpétuité dans ses mains la propriété du sol. Et cependant, en Russie comme ailleurs, le lien légal et indénouable du majorat peut seul maintenir à la noblesse la possession exclusive de la terre. N'étant plus protégée contre autrui et contre elle-même par l'impossibilité de vendre à des gens d'une autre classe, n'étant point couverte par le régime des successions, la noblesse russe demeure exposée à une lente expropriation au profit de la bourgeoisie ou des paysans, et avec le monopole de la propriété individuelle elle perdra tout caractère propre, toute prépondérance sociale, elle perdra sa principale raison d'être.

Les anciens priviléges garantis jadis au *dvorianstvo* tombant ainsi un à un, ou ses prérogatives dégénérant en fictions, que restera-t-il à cette noblesse sans priviléges pour la distinguer du corps de la nation? Il lui restera bien peu de chose, si peu qu'on se demande ce qu'auraient à perdre les nobles à la suppression de la noblesse. Sans qu'on y voulût toucher, sans qu'on eût l'intention de le diminuer, le *dvorianstvo* s'est vu peu à peu dépouillé de tous ses droits par le fait seul des changemens opérés autour de lui. La noblesse a été pratiquement abrogée sans avoir été attaquée, sans même avoir été mentionnée. Si elle reste debout, c'est comme un arbre au pied duquel on aurait fouillé le sol, dont on aurait atteint les racines par mégarde, et qui, dans la terre bouleversée autour de lui, ne trouverait plus de point d'appui. La noblesse en Russie, comme en d'autres contrées, finira par devenir une simple distinction honorifique sans importance sociale, sans valeur politique, une distinction de vanité ayant d'autant moins de prix qu'elle sera plus commune et aura moins de signes extérieurs pour se reconnaître. En réalité, le *dvorianine* n'a plus qu'un seul privilége personnel, le privilége d'entrer plus facilement au service et d'y faire plus rapidement son chemin. Ce dernier avantage, la noblesse s'y attachera peut-être, d'autant plus que les autres lui échappent. Dépouillé de ses prérogatives et menacé dans la propriété même, le *dvorianstvo*, appauvri, n'aura d'autre refuge que son berceau primitif, le service et le *tchine*. Sur ce terrain même, les priviléges que lui accordent encore la loi ou l'usage tomberont peu à peu devant le nivellement de la culture ou les exigences de l'égalité. Au service comme ailleurs, la noblesse, au lieu de droits, n'aura plus que des faveurs, et elle ne gardera d'autres avantages que ceux qui partout appartiennent au crédit et aux positions prises.

Des priviléges personnels inhérens à l'individu et à la famille peuvent constituer une noblesse, des prérogatives communes exercées en corps par la classe des nobles peuvent seules constituer une aristocratie. De ces prérogatives, le faible *dvorianstvo* en possédait plusieurs et d'importantes. Ce n'était point, il est vrai, un legs d'un passé lointain, ni un reste vénéré de vieilles coutumes nationales, ce n'était qu'une imitation de l'étranger et une copie tardive d'un modèle déjà vieilli. Rien de semblable n'était connu de l'ancienne Russie, où les serviteurs de l'état n'avaient d'autres droits que ceux qu'ils tenaient du service. Comme les priviléges personnels, les droits corporatifs du *dvorianstvo* lui ont été bénévolement concédés, gratuitement octroyés par la couronne. C'est encore Catherine II, entraînée par l'esprit libéral du XVIIIe siècle, qui, entre la guerre de l'indépendance américaine et la convocation des états-généraux français, dota la noblesse russe de droits nouveaux pour elle, et à cette classe, alors la seule cultivée, la seule capable d'exercer quelques droits politiques, remit une partie importante de l'administration et de la justice. Jusqu'à cette date, s'il y avait des nobles en Russie, il n'y avait point de corps de noblesse. Catherine, la première, aggloméra les *dvoriane* en corporations provinciales au profit du *self-government* administratif. Ce n'était point là une nouveauté isolée; ce qu'elle faisait pour la noblesse, la tsarine le répétait à peu d'intervalle pour d'autres classes de la population, pour les villes et la bourgeoisie notamment. Elle cherchait à réunir les diverses parties du peuple en groupes compactes, en corps organisés, ayant un esprit et des intérêts communs, pour les appeler à participer aux affaires locales, chacun dans sa sphère, suivant la seule manière dont on comprît alors la participation d'un peuple à son gouvernement, par classe, ordre, ou corporation.

Quelle fut la cause de l'échec de cette noble tentative? Ce ne fut point seulement la nature du pouvoir autocratique, qui demeure entier alors même qu'il semble se dépouiller et reste impuissant à se borner lui-même; ce fut avant tout l'incapacité des diverses classes, noblesse ou bourgeoisie, à user des droits qui leur étaient attribués. Pour tirer parti de ces priviléges corporatifs, une chose était indispensable, l'esprit de corps, et toutes les classes en étaient également dépourvues. Sous ce rapport, le *dvorianstvo* n'a pas fait exception à la tradition ou au génie russe, le noble rasé du XVIIIe siècle n'a pas différé du *drouginnik* ou du boïar des anciens temps. Le peu de résultats des assemblées de la noblesse s'explique par les mêmes raisons que le peu de succès des *guildes* de marchands et des corporations ouvrières. Pas plus que la bourgeoisie, pas plus que les artisans des villes, le *dvorianstvo* n'a su se constituer en

corps, doué d'instinct de cohésion et de sentimens de solidarité, exerçant des droits connexes dans des vues communes et poursuivant à travers des générations un but politique ou social déterminé. Pas plus qu'une autre classe de la population, la noblesse n'a su former un organisme vivant, animé d'un esprit propre traditionnel, à la fois commun à tous ses membres et distinct de l'esprit des autres classes. Semblable chose a pu se rencontrer sur le territoire russe, chez la noblesse polonaise des provinces occidentales ou la noblesse allemande des provinces baltiques, — dans la Grande-Russie, chez la noblesse nationale, jamais à aucune époque. L'esprit de caste, l'esprit de classe, semble tellement répugner à la nature russe, qu'elle est jusqu'ici demeurée fermée à l'esprit de corps. La noblesse y est encore étrangère aujourd'hui, après avoir pendant près d'un siècle exercé des droits corporatifs.

La patente, l'espèce de charte donnée par Catherine II au *dvorianstvo*, lui concédait des droits considérables : droit de se réunir en assemblées périodiques, droit de toujours se faire entendre de la couronne par voie de pétition, droit de nomination de la plupart des fonctionnaires et juges locaux. En tout autre pays, de telles prérogatives eussent amené un conflit entre la couronne et la noblesse ou servi de point de départ à une constitution aristocratique. En Russie, il n'en a rien été. La noblesse de chaque gouvernement s'est réunie, elle a élu ses présidens ou maréchaux (*predvoditel*), a désigné des fonctionnaires et des magistrats, a exercé le droit de police sans qu'aucun des successeurs de Catherine en ait pu prendre ombrage, sans que le pouvoir absolu en fût jamais entamé. Dans l'exercice de ses droits, le *dvoriantsvo* n'apportait ni tendances propres ni vues traditionnelles, et dans les emplois qui leur étaient confiés les fonctionnaires nommés par les nobles n'agissaient pas en représentans de la noblesse. Ces *ispravniks* et tous ces administrateurs ou juges locaux ne personnifiaient point l'esprit d'une classe, ils ne se considéraient pas comme responsables envers leurs électeurs; s'ils avaient pour quelques-uns des égards particuliers, c'était seulement pour les intérêts des personnages influens. Ces administrateurs élus étaient pour le pouvoir central des instrumens aussi dociles, des agens aussi zélés que les fonctionnaires directement nommés par lui; en sorte que, si par cette institution on avait espéré corriger la trop grande influence de la bureaucratie, on s'était trompé. Cette apparente autonomie de l'administration locale n'atteignit ni la bureaucratie ni la centralisation. La Russie offre là un exemple de l'inefficacité des institutions sans les mœurs, de l'inanité des formes politiques et des libertés publiques sans esprit public.

La création d'assemblées où sont représentées toutes les classes de la nation a naturellement enlevé aux assemblées particulières de la noblesse la plupart de leurs prérogatives; mais, dans ces nouveaux états provinciaux, dans le *zemstvo* de district ou de gouvernement, la noblesse a d'ordinaire gardé la prépondérance. C'est, comme nous le verrons, au maréchal de la noblesse qu'appartient de droit la présidence de ces réunions des diverses classes; ce sont les propriétaires fonciers, les anciens seigneurs de serfs qui, par le nombre ou la situation, y ont une influence prédominante. En réduisant ses priviléges directs, l'extension des libertés publiques a même élargi la sphère d'activité du *dvorianstvo*. Personne ne lui conteste le titre de classe dirigeante, et quinze ans à peine après les réformes qui l'ont dépouillé de ses anciennes prérogatives, certains conseillers de la couronne semblent le convoquer à un rôle plus étendu, si ce n'est plus efficace. Dans ces derniers temps, depuis la guerre de 1870 et la commune de Paris, les attributions de la noblesse se sont multipliées avec les institutions mêmes : une place lui a été réservée dans la plupart des créations nouvelles. Le gouvernement lui a fait appel à un double titre, comme à la classe cultivée et à la classe conservatrice. En une seule année, en 1874, un rescrit impérial l'invitait solennellement à se constituer la gardienne de l'enseignement populaire; des ukases lui assuraient la présidence des conseils scolaires, des conseils de révision militaire et de la régence de district pour les affaires des paysans. Qu'adviendra-t-il de ce concours demandé à la noblesse? Que seront ces fonctions nouvelles dont elle vient d'être investie dans la personne de ses maréchaux élus? Sont-ce là des prérogatives effectives, ou de simples marques d'honneur, d'autant plus inoffensives que le *dvorianstvo* s'est toujours montré moins pressé ou moins capable d'user de semblables droits? Une réponse à cette question semblerait peut-être prématurée; mais dès aujourd'hui, et avant même d'attendre l'expérience, il est un point hors de doute : les droits récemment concédés à la noblesse peuvent exciter les regrets des uns et la joie des autres, ils ne pourront transformer le caractère séculaire du *dvorianstvo*. Quels qu'ils soient et quelque agrandis qu'ils puissent être, de tels priviléges ne suffiront pas à faire dévier le mouvement historique de la société russe. A cet égard toute appréhension est vaine et toute espérance est une illusion.

L'examen du présent et l'étude du passé conduisent à la même conclusion. Il y a en Russie une sorte de noblesse; il n'y a point d'aristocratie, et ce n'est pas de nos jours qu'il s'en peut créer une. Il y a une noblesse qui, prise dans ses grandes familles, est

aussi ancienne, aussi illustre qu'aucune, et prise dans son ensemble est aussi civilisée, aussi éclairée qu'aucune en Europe, une noblesse la plus ouverte de toutes, la plus dégagée de préjugés, la plus exempte de morgue ou d'esprit de caste, et en même temps la plus bariolée et mêlée, la plus dépourvue de traditions, la plus dénuée de vie commune et d'esprit de corps. A ce *dvorianstvo* sans homogénéité ni cohérence manquent les qualités de même que les défauts des aristocraties. Est-ce un mal, est-ce un bien? Peu importe : c'est un fait; le reste n'a qu'un intérêt spéculatif. Il n'existe point d'aristocratie en Russie, il s'y rencontre seulement comme partout des aristocrates de tempérament, de mœurs, de mode, et aussi ce qu'on pourrait appeler des aristocrates de raison ou de conviction. En Russie comme ailleurs, il y a des hommes pour qui une base hiérarchique est le seul fondement solide des sociétés. On entend dire, dans un certain milieu, qu'une aristocratie est aussi nécessaire au corps social que les os au corps humain, qu'il faut chez un peuple des rangs marqués, des échelons gradués, des positions stables placées au-dessus des hasards de la fortune et de la concurrence; on entend dire que pour une monarchie héréditaire le meilleur appui est une classe privilégiée héréditaire. Un tel langage est toujours sûr de trouver quelque écho dans les palais ou à la cour, là où, à défaut d'une aristocratie réelle, il reste une aristocratie d'habit et de manières. Dans toutes ces idées il peut y avoir une part de vérité. Il n'est point douteux que là où existe encore une puissante classe privilégiée, ce ne soit un élément de stabilité; mais, pour servir à une société de charpente et comme d'ossature, il faut qu'une aristocratie ait en elle-même la force de porter le corps social et de le tenir debout. Ni une nation, ni un trône ne se peuvent appuyer sur des supports qui n'ont de force que celle qu'ils reçoivent du trône ou d'une constitution. En Russie, les hommes qui représentent la noblesse comme le soutien naturel de la monarchie, commettent en outre une méprise d'un genre particulier : ils se trompent sur la nature de la puissance souveraine en même temps que sur le caractère de la noblesse dans leur pays. Entre le *dvorianstvo* et le tsarisme, il n'a jamais existé d'autre lien que le lien du service, il n'y a jamais eu d'intimité, d'affinité ou de parenté, comme ailleurs entre le souverain et la noblesse. La théorie ou la fiction du roi, premier gentilhomme du royaume, est absolument étrangère aux mœurs comme aux traditions russes. Le tsar n'appartient en propre à aucun ordre de l'état, il n'est ni noble, ni bourgeois, ni citadin, ni rural. L'autocratie s'est toujours tenue en dehors et au-dessus de toutes les classes; c'est là un des motifs historiques de sa force et de sa popularité;

elle ne saurait descendre de cette hauteur sans faillir à sa mission traditionnelle et s'affaiblir elle-même.

Une aristocratie n'est pas un édifice qui s'élève à volonté, à un endroit marqué et sur un plan donné; il faut que la nature en ait elle-même disposé l'emplacement et taillé les matériaux. Ces matériaux, les aristocrates russes sont obligés de les chercher dans la grande propriété, le *dvorianstvo*, pris dans son ensemble, étant manifestement impropre à une telle construction. Sous le règne de l'empereur Alexandre II, au milieu même de toutes les transformations contemporaines, les architectes politiques ont exposé toute sorte de plans de réédification ou de restauration sociale. Au moment de l'émancipation, les plus hardis, comme le baron Firks sous le pseudonyme de Schedo Ferroti, ne demandaient rien moins que la conversion de toutes les grandes terres en majorats perpétuels. Les plus avisés, comme le général Fadéief et récemment encore l'assemblée de la noblesse de Pétersbourg, se contentent aujourd'hui de réclamer plus ou moins ouvertement pour les grands propriétaires l'administration locale, avec le droit de police domaniale ou une sorte de patronat sur les paysans. Quelques-uns de ces plans, de ces devis sociaux sont fort ingénieux et font fort bien sur le papier; nous en rencontrerons plusieurs en étudiant l'administration et les institutions locales de l'empire. Par malheur, l'état social est indépendant des combinaisons de cabinet, quelle qu'en soit l'habileté, indépendant du législateur, quelle qu'en soit l'autorité. Les calculs politiques et la raison même ont peu de prise sur lui; il est tout entier à la merci du génie d'un peuple et de l'esprit du siècle. Or en Russie, les mœurs, les traditions, l'instinct populaire répugnent hautement à la restauration d'une classe privilégiée héréditaire. Toute la littérature russe en porte témoignage, bien que cette littérature soit presque toute entière œuvre de nobles, écrite par et pour des nobles. Sur ce point, une fable de Krylof résume d'une façon irrévérentieuse le sentiment national. Des oies qu'un paysan mène au marché se plaignent d'être traitées sans égard, disant que leurs ancêtres ont sauvé le Capitole. « Et vous, qu'avez-vous fait? leur demande un passant. — Nous, rien, mais nos ancêtres... — Eh bien, mes amies, vous n'êtes bonnes qu'à rôtir. » L'antiquité de la race en impose peu au sens positif, au sens réaliste du Russe; demeuré en dépit de toutes les divisions de classes libre de tout esprit de caste, il n'a point pour la naissance le respect instinctif dont est souvent imbu l'Anglais ou l'Allemand.

En Russie, les promoteurs des idées hiérarchiques font en réalité la même faute que leurs adversaires, les promoteurs des idées radicales. Aristocrates ou démagogues ne font à leur insu qu'imiter

et contrefaire l'Occident. Les uns et les autres veulent appliquer aux problèmes nationaux des méthodes et des procédés d'emprunt; les uns et les autres prétendent habiller leur patrie sur un patron étranger. La grande différence est que les conservateurs aristocrates ont choisi le modèle qui s'adapte le moins aux mœurs nationales et se heurte le plus aux tendances modernes de la civilisation. Il est facile de découvrir dans les vieilles institutions anglaises ou prussiennes telle ou telle garantie conservatrice; il est malaisé de dérober à d'autres états pour sa patrie ce que la nature ou l'histoire lui ont refusé. Il en est des formes sociales comme du sol, comme de la configuration même d'un pays. En parcourant leurs steppes du sud ou leurs forêts tourbeuses du nord, des Russes peuvent se dire que de hautes collines donneraient aux cultures de la variété et de l'agrément au paysage, que des chaînes de montagnes couvertes de neige serviraient de réservoir aux eaux et de barrière aux vents. Libre à eux de regretter les beautés ou les avantages des contrées plus coupées, plus accidentées, quoique les larges plaines aient leur charme et leur poésie aussi bien que leur richesse. Sur ce sol déprimé, il ne vient à personne l'idée d'élever des collines et de dresser des montagnes. Telle est cependant la prétention des hommes qui, dans une société dénudée de priviléges et nivelée par les siècles, se flattent de reconstruire des hauteurs escarpées et de creuser des ravins infranchissables, de relever des classes dominantes et de remettre debout priviléges et prérogatives. Le pays du *tchine* est un pays de peu de relief, un pays plat au point de vue social comme au point de vue géographique, et c'est une ingrate et inutile besogne que de travailler à y créer ou à y restaurer des inégalités, des aspérités qu'efface le cours naturel des choses. Entre la Russie et la France, l'analogie à cet égard est plus grande qu'il ne le semble : chez l'une et l'autre, c'est en dehors des priviléges de classes et des combinaisons artificielles, c'est dans le fond même de la nation qu'il faut chercher une base conservatrice. En Russie seulement, où l'égalité est encore moins dans les mœurs et dans la culture que dans l'instinct national et dans la logique des faits, en Russie, où les anciens cadres sociaux sont extérieurement demeurés debout, l'illusion des rêves aristocratiques est plus excusable et moins innocente. C'est une chose singulière, en effet, c'est une des apparentes contradictions de ce pays, qui en présente tant, que les habitudes, l'éducation et l'histoire y mettent un tel intervalle entre les hommes sans séparer davantage les classes.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

LE

FILS DE PIERRE LE GRAND

II [1].

LA CAPTURE ET LE RETOUR DU TSARÉVITCH. — L'INQUISITION DE MOSCOU. — LE PROCÈS DE PÉTERSBOURG ET LA MORT D'ALEXIS.

VI.

En entrant le soir dans la baie de Naples, le marin voit deux menaces suspendues sur ces plages enchantées; à sa droite, la fumée rouge du Vésuve ; à sa gauche les feux du château Saint-Elme : deux tristesses que la nature et les hommes ont jetées là-haut, dans ce ciel béni. Des crêtes de la montagne, la morose citadelle couronne et commande la gracieuse cité, comme un casque de pierre au front riant d'une déesse grecque. Les maîtres espagnols et allemands se sont légué tour à tour la vieille geôle qui a gardé tant de prisonniers illustres; prison clémente, semble-t-il, celle qui laisse voir à travers ses grilles la vague lumineuse portée des rochers d'Ischia aux grèves de Sorrente; prison plus cruelle peut-être, celle qui montre à sa victime l'ironie de la mer et de l'espace, le libre infini frémissant du continuel essor des ailes et des voiles. — Ce fut là, après quelques heures passées à la *trattoria* des Trois-Rois, qu'un carrosse de louage amena le tsarévitch Alexis, par des chemins écartés, le 9 mai 1717. Notre malheureux prince, hôte habituel des forteresses, se tint pour satisfait de sa nouvelle demeure; Saint-Elme devait être encore la meilleure étape de cette

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

étrange destinée ; le fugitif y trouvait, avec la sécurité, un peu de soleil d'Italie pour dorer ses pauvres amours. Dès le surlendemain de son arrivée, Alexis écrit à l'empereur et au chancelier avec de nouvelles effusions de reconnaissance. D'autres lettres étaient destinées au sénat de Pétersbourg et aux évêques de Moscou ; ces imprudentes missives pèseront d'un poids fatal dans la suite de sa vie ; le tsarévitch rappelait à ses amis qu'il était encore de ce monde et leur demandait de ne pas l'oublier.

Kühl rapporta ce courrier à Vienne en venant rendre compte de sa mission au chancelier. Ce secrétaire révéla alors pour la première fois au cabinet impérial le secret du jeune page d'Alexis. Le vieux Schœnborn se divertit fort en l'apprenant ; il écrit au prince Eugène : — « Nos pellerins de Naples sont depuis hier de retour, m'ayant apporté la cy-jointe pour Votre Altesse, après avoir bien et heureusement exécuté les ordres de Sa Majesté Impériale et porté le tout à une entière seurté. Si les grandes occupations, lesquelles Dieu veuille bénir, le permettoient, et si elle le veut, j'enverray mon secrétaire à lui faire entier rapport, qui est asseurément ès forme et matière aussi curieux et en plusieurs circonstances aussi drol et aussi digne de risés qu'une chose puisse être. Notre petit page entre autre enfin est avoué femelle, mais sans hyménée, apparement aussi sans hymen, parce que déclarée pour maîtresse et nécessaire à la santé. Le Tyrol s'est trouvé parsemé de plusieurs gens de nation en question et pourveu de passeports de fraîche date de leur maître sous noms empruntés et d'officiers polonais. La sortie a été bien concertée, prompte et secrètement exécutée, ainsi que la délivrance en temps et lieu connu. »

L'avis des ministres impériaux était qu'il fallait désormais répondre d'une façon évasive aux demandes du tsar, ne dire ni oui ni non, et déjouer les questions des agens russes, impuissans à découvrir la retraite actuelle du tsarévitch. Le chancelier était convaincu que ces agens ne surprendraient plus son secret ; son désappointement fut brusque et amer quand, à la fin de juillet, un envoyé du tsar se présenta chez lui avec les réclamations les plus précises. — Voici ce qui s'était passé :

Roumiantzof avait laissé à Vessélovski des indications propres à guider ses recherches ; pourtant le ministre tâtonnait depuis quelques semaines, quand il reçut dans le courant de juillet la visite de son collègue, le résident de Pologne. Ce dernier venait communiquer à l'envoyé moscovite une lettre de l'ambassadeur polonais à Rome ; cette lettre annonçait que le fils du tsar, ce jeune homme dont les aventures faisaient si grand bruit dans le monde diplomatique, se trouvait actuellement à Naples, enfermé au château Saint-Elme. Abraham demanda des instructions le jour même, en man-

dant à Pierre cette grosse nouvelle. De Spa, où il se trouvait alors, le tsar avait déjà réexpédié à Vienne Roumiantzof, adjoint cette fois à un de ses plus affidés conseillers, Pierre Tolstoï. Tolstoï, « l'homme le plus fourbe et le plus éloquent de toute la Russie, » au témoignage de Cajétan, était le sujet désigné pour une pareille mission ; il avait jadis étudié l'art naval à Venise, connaissait l'Italie, parlait la langue de ce pays, et possédait les rares talens diplomatiques que nous allons voir à l'œuvre. Il emportait des instructions détaillées, rédigées de la main de son maître, et une nouvelle lettre autographe pour Charles VI. Aux termes de ces instructions, Tolstoï devait représenter fortement à l'empereur l'injustice des procédés dont on usait vis-à-vis d'un souverain allié et d'un père de famille ; par ce langage résolu, il devait amener la cour de Vienne à s'expliquer clairement, dans une réponse écrite ; s'il ne pouvait obtenir qu'on lui remît le tsarévitch, il devait aussitôt changer ses batteries et solliciter l'autorisation d'entretenir le prisonnier au nom de son père ; il ferait valoir alors toutes les raisons qui commandaient à Alexis la soumission et le retour dans sa patrie, en lui promettant le pardon paternel.

En arrivant à Vienne, Tolstoï et Roumiantzof, mis au courant de la situation par Vessélovski, se présentèrent chez l'empereur. Charles fit aux envoyés un accueil embarrassé, se renferma dans son mutisme habituel, et promit de répondre après réflexion à la lettre qui lui était adressée. En sortant du palais, Tolstoï frappa un coup habile ; il se rendit chez l'archiduchesse de Wolfenbuttel, mère de l'impératrice et belle-mère du tsarévitch ; faisant appel à l'affection de cette princesse pour ses petits-enfans, il montra ces innocens victimes de la malédiction qui allait tomber sur leur père. L'archiduchesse n'avait guère de penchant pour le triste mari de sa défunte fille et le connaissait bien. — « Je connais la nature d'Alexis, dit-elle à Tolstoï ; c'est en vain que son père s'efforce de le contraindre aux travaux des armes ; il est plus propre à tenir en main des chapelets que des pistolets. » — Elle promit de s'entremettre pour faire aboutir la demande du tsar. Tolstoï visita ensuite l'impératrice et divers ministres ; les influences qu'il sut ainsi se ménager jetèrent la division dans les conseils de l'empire. Une commission de trois ministres se réunit en août pour examiner à nouveau l'affaire. Elle reconnut qu'il n'était plus possible de continuer le mystère officiel dans lequel on s'était retranché jusqu'alors ; mais en avouant hautement la protection dont on couvrait le tsarévitch, on ne devait pas aller jusqu'à l'extrémité d'une rupture avec la Russie. L'humanité et la dignité de l'empereur défendaient de livrer le fugitif sans conditions ; on ne pouvait du moins refuser aux envoyés de Pierre la faculté de s'entretenir avec leur prince ; il

fallait attendre le résultat de cet entretien et négocier avec le tsar un accommodement honorable. Ces divers points arrêtés, le comte Zinzendorf reçut Tolstoï, lui narra gravement toute l'affaire d'Ehrenberg et du voyage à Naples, soin bien superflu après les rapports circonstanciés de Roumiantzof; le comte déclara qu'en aucun cas l'empereur n'userait de violence vis-à-vis d'un prince infortuné; que les agens russes seraient admis à converser avec le tsarévitch, et qu'il allait lui envoyer une personne de confiance pour le décider à retourner chez son père. Tolstoï se récria vivement contre ce nouveau délai; comprenant qu'il n'obtiendrait pas la remise du prisonnier à Vienne même et sans conditions, il insista pour porter le premier à Alexis les exhortations paternelles; nul mieux que lui ne pourrait les transmettre exactement et toute mission préalable ne servirait qu'à tenir en garde un esprit prévenu, à reculer la solution. Le ministre autrichien céda; Tolstoï reçut enfin l'autorisation de partir pour Naples, d'y voir Alexis et la promesse que les agens de l'empereur resteraient neutres durant ces pourparlers, sans rien tenter pour influencer leur protégé. Un courrier quitta Vienne le même jour, porteur d'instructions adressées au comte Daun, vice-roi de Naples : — « Vous recevrez Tolstoï courtoisement, en sa qualité de plénipotentiaire du tsar. Vous fixerez immédiatement le jour et l'heure de l'entrevue entre lui et le tsarévitch, mais vous aurez soin de prévenir ce dernier quelques heures à l'avance. S'il refuse de recevoir l'envoyé, vous lui ferez connaître ma volonté expresse que cette entrevue ait lieu. Vous ou l'un des vôtres assisterez aux conférences; le courrier qui vous porte les présentes sait la langue russe et vous servira de truchement en cette occasion. Vous devrez prendre vos précautions pour qu'aucun des Moscovites (gens sans scrupules et capables de tout!) ne porte la main sur le tsarévitch et ne se livre à des voies de fait. Si le prince consent à suivre Tolstoï et à retourner chez son père, vous le mettrez immédiatement en liberté. S'il refuse, il devra consigner par écrit ses raisons et ses demandes, qui me seront aussitôt adressées. Vous pourrez lui représenter que la colère de son père est surtout excitée par la femme déguisée qu'il mène avec lui et que l'éloignement de cette femme aiderait à la réconciliation; mais il serait bon de connaître les intentions du tsarévitch avant qu'il ait pu causer avec cette femme, de peur qu'elle ne le pousse à la résistance. » — La « femme déguisée » va désormais jouer un grand rôle. L'empereur la considérait comme un obstacle à écarter; nous verrons bientôt comment Tolstoï pensait à cet égard et s'il ne connaissait pas mieux le maniement des hommes. Lui et son compagnon Roumiantzof arrivèrent à Naples le 24 septembre; le comte Daun leur fit le meilleur accueil. Ce vieil homme de cour avait pé-

nétré le sens de ses instructions; il y devinait les hésitations du cabinet de Vienne et sentait bien qu'on ne lui demandait pas un zèle trop ardent pour la défense des intérêts d'Alexis. Le vice-roi annonça aux envoyés qu'il les mettrait en présence du tsarévitch le surlendemain, dans son propre palais. Jamais peut-être bataille diplomatique ne s'était livrée dans des conditions plus intéressantes pour la galerie : de l'habileté, de la persuasion du négociateur allait dépendre le gain de la partie qui se jouait entre deux volontés.

Au fort Saint-Elme, l'arrivée de Tolstoï avait été accueillie par une de ces crises d'épouvante habituelles au tsarévitch. La seule idée de se trouver face à face avec des représentans de son père torturait ce malheureux; il fallut l'ordre formel de l'empereur pour qu'il consentît à les voir. Quand on l'amena au palais du gouvernement, le 26 septembre, il était dans un état digne de pitié; « il tremblait de tous ses membres, dans la crainte qu'ils ne le tuassent, » écrit Daun dans son procès-verbal. Surtout il ne pouvait supporter la présence du capitaine Roumiantzof, le hardi soldat dont les entreprises avaient troublé son repos à Ehrenberg, et qui lui apparaissait comme son mauvais génie. Les envoyés lui remirent une lettre de Pierre, datée de Spa, le 22 juillet. Ce « dernier avertissement » récapitulait tous les torts d'Alexis, comme fils et comme sujet; il concluait ainsi : « Si tu te soumets, tu peux tout espérer de moi et je jure par la justice divine qu'aucun châtiment ne t'atteindra; toute ma tendresse te sera rendue, si tu m'obéis et reviens. Mais si tu t'y refuses, comme père et par le pouvoir que je tiens du ciel, je te maudirai à jamais; comme souverain je te déclarerai traître et te poursuivrai sans merci, je punirai ta forfaiture avec le secours du Dieu juste... » — Alexis prit connaissance de cette lettre; Tolstoï la commenta longuement, usant tour à tour de la prière, des larmes et des menaces. Le prince répondit qu'il s'était mis sous la protection de l'empereur pour fuir la colère paternelle; quant à son retour en Russie, il ne pouvait rien dire à ce sujet avant d'avoir réfléchi mûrement. Il retourna à sa prison sans qu'on eût pu tirer de lui d'autres paroles.

Deux jours après, une seconde conférence eut lieu chez le vice-roi, sans plus de résultat. Tolstoï éclata en menaces; il assura que le tsar saurait bien s'emparer du rebelle, mort ou vif : « Moi-même j'ai ordre de ne pas m'éloigner, de ne pas vous perdre de vue, où que vous fuyiez, avant de m'être emparé de vous. » Le tsarévitch prit en tremblant le comte Daun par la main et l'entraîna dans une autre pièce. — « Si mon père me réclame à main armée, puis-je compter sur la protection de l'empereur? » Le vice-roi répondit en termes généraux que sa majesté était assez puissante pour défendre, en toute occurrence, ceux qui s'étaient confiés à elle.

Un peu réconforté par ces paroles, Alexis répéta qu'il ne pouvait prendre actuellement une décision et qu'il écrirait à son père.

A ce moment, Tolstoï était fort découragé. Il mandait à Vessélovski et au tsar qu'il n'espérait plus grand'chose de sa mission : rien ne pouvait vaincre « cette obstination diabolique ; » le tsarévitch ne cherchait qu'à gagner du temps ; on n'aurait aucune prise sur lui tant qu'il se croirait assuré de la protection impériale. — « Je me rends de ce pas chez notre bête fauve, » écrivait le négociateur à l'agent de Vienne ; « travaillez de votre côté pour qu'on ruine ses espérances, nous ne ferons rien sans cela. » — Cependant le « fauve » était ébranlé, affolé par cette persécution morale : le 30, il est malade et ne peut ou ne veut assister à la troisième conférence, fixée ce jour-là. Dans l'intervalle de ces entretiens, Tolstoï travaillait activement, se renseignait, agissait autour de lui, gagnait des hommes, resserrait les mailles du filet tendu autour de sa proie et se préparait à frapper sur elle des coups simultanés. Il avait deviné les hésitations du comte Daun, mal assuré des vraies intentions de son maître ; il confesse en partie le vice-roi et lui fait avouer que des ordres nouveaux prescrivent de hâter la soumission du tsarévitch ou de l'engager à chercher ailleurs un refuge. Un commis aux expéditions militaires, nommé Weinhardt, servait d'intermédiaire habituel entre le palais vice-royal et le château Saint-Elme ; Tolstoï gagne ce commis par un présent de 160 florins et le presse de répéter à Alexis, comme en confidence, les aveux échappés au vice-roi. Weinhardt devait encore les exagérer et persuader au prince qu'il n'avait plus aucun fond à faire sur la protection de la cour de Vienne. D'autre part, Tolstoï a surpris le ressort secret qui arme son adversaire pour la lutte : c'est par Euphrosine qu'on vaincra le tsarévitch. Ce malheureux, déshérité de tout le reste des choses, n'avait plus au monde que cette passion, chaque jour grandissante. Tolstoï écrit alors dans un de ses curieux rapports : « Les mots ne peuvent dépeindre combien il aime cette fille et de quelle sollicitude il l'entoure. » — C'est là le point vulnérable, où doit porter tout l'effort de l'attaque. S'il fallait en croire des *Mémoires* composés par le sieur de Villarceau, consul de France à Moscou, Tolstoï serait parti pour Naples avec le plan fait à l'avance d'agir sur Euphrosine ; il aurait promis à la serve son fils cadet en mariage et mille paysans, si elle décidait Alexis au retour. Le brave consul s'en est laissé conter : la maîtresse du tsarévitch visait plus haut, et c'était en entrant dans ses idées qu'on la pouvait séduire ; le plan de l'habile négociateur était mieux digéré. Il attaque le vice-roi sur ce chapitre : « Il faut menacer Alexis de lui enlever sa compagne. — Mais je n'ai pas d'ordres à ce sujet, objecte Daun. — Qu'importe ? on peut toujours menacer :

c'est la menace qui sera efficace et non la séparation. » Le vice-roi finit par se rendre et promet de présenter l'éloignement d'Euphrosine comme un sacrifice nécessaire. Weinhardt se charge de révéler au prisonnier les intentions de ses geôliers en les aggravant à l'avance. — Enfin une idée victorieuse traverse l'esprit de Tolstoï: il se rendra chez Alexis et lui annoncera le prochain voyage du tsar en Italie; il sait la terreur superstitieuse que cause à ce fils la présence de son père; la seule perspective de se trouver vis-à-vis de lui troublera toutes les facultés du tsarévitch. — « Ainsi, écrit le négociateur avec une certaine satisfaction, j'ai arrangé les choses de façon à ce que de funestes nouvelles lui parviennent en même temps de trois côtés différens: le commis lui ôte l'espérance d'un secours de l'empereur, moi-même je l'effraie avec la prochaine arrivée de son père, et le vice-roi le menace de lui enlever sa maîtresse; il ne lui restera plus qu'à se soumettre et à demander grâce. » — Voilà un assaut cruel. Les âmes douces ne verront pas sans pitié ces trames sombres s'enrouler autour d'une victime sans défense; mais il faut bien admirer, au point de vue du métier, l'art du diplomate, cet autre soldat qui exécute de son mieux une consigne, sans en discuter la valeur.

Immédiatement et suivant le plan convenu, Weinhardt frappa le premier coup. Le commis gagna consciencieusement ses 160 florins; il vint causer amicalement avec le tsarévitch, lui dit que la protection impériale allait cesser de le couvrir, et lui révéla les mesures qu'on méditait de prendre contre Euphrosine. A ces ouvertures, Alexis pâlit, interrompit brusquement et demanda à voir Tolstoï; il écrivit de sa main quelques lignes à son compatriote pour le prier de venir seul, le soir du même jour, 2 octobre; Roumiantzof, dont le prince ne pouvait pas souffrir la vue, devait être exclu de l'entretien. Tolstoï hésita d'abord; il ne croyait pas à un succès si rapide; puis, se ravisant, il monta dans la soirée au château Saint-Elme. C'était dans la cellule même du tsarévitch que devait avoir lieu ce duel décisif; c'était de ce suprême asile qu'il fallait arracher l'hôte de l'empereur. Une longue conversation s'engagea entre les deux hommes, à voix basse, en dehors des assistans autrichiens. Tolstoï assura qu'il venait de recevoir une lettre du tsar, lui faisant part de ses derniers projets: Pierre massait des troupes et préparait une action énergique en Silésie; mais avant de réclamer son fils les armes à la main, il comptait réaliser le dessein, déjà ancien chez lui, d'un voyage d'études en Italie; il viendrait droit à Naples, à son fils rebelle. — « Pensez-vous, ajoutait Tolstoï, qu'on pourra l'empêcher de vous voir? Non, sans doute. Ainsi, préparez-vous à cette entrevue. » — A cette nouvelle, Alexis se prit à trembler de tous ses membres; il lui semblait déjà voir son père devant

lui, dans la personne de ce représentant qui lui tenait un langage si sévère. Cette âme faible s'abandonna elle-même sous la fascination de cette forte volonté qui l'enveloppait depuis huit jours. Le prince demanda à examiner les pleins pouvoirs de Tolstoï : puis, l'entraînant avec lui, il le mena dans la chambre où se tenait Euphrosine. Nul ne sut ce qui se dit entre ces trois personnes. Quand Tolstoï et Alexis revinrent dans la pièce où attendaient les Autrichiens, le tsarévitch s'écria qu'il voulait retourner chez son père et qu'il s'expliquerait mieux le lendemain.

L'agent moscovite, ne se fiant guère à cette volonté mobile, courut au sortir de Saint-Elme chez le vice-roi et pria celui-ci de faire aussitôt la démonstration promise contre Euphrosine. On alla prévenir Alexis qu'il devait se séparer de sa maîtresse. Le prisonnier supplia qu'on attendît jusqu'au lendemain, jurant qu'il donnerait alors satisfaction à tous; il ne demandait qu'une nuit de réflexion. Cette nuit porta conseil. Le 3 au matin, les Russes et les Autrichiens furent introduits au château; ils trouvèrent le prince calme et dispos. Alexis déclara qu'il était prêt à retourner en Russie sous deux conditions : la première que son père lui permettrait d'épouser Euphrosine ; la seconde, qu'il pourrait vivre à l'écart avec elle dans une de ses terres. Tolstoï se porta garant de ces deux conditions, bien qu'il n'eût aucun pouvoir pour le faire, comme il le remarque dans son rapport de ce jour. — Aussitôt Alexis rédigea et signa tout ce qu'on voulut; une lettre à l'empereur, lui exprimant sa reconnaissance et lui manifestant sa résolution; une autre lettre au tsar, humble et contrite, demandant grâce et se remettant à sa générosité. Il semblait que le fugitif, capturé par ses ennemis, eût hâte de se couper toute retraite. Le comte Daun, un peu joué par Tolstoï dans toute cette affaire, ne revenait pas de ce brusque changement en quelques heures, de l'effondrement subit de cette opiniâtreté. — « C'est chose merveilleuse, » écrit-il à sa cour. Le vice-roi ignorait peut-être que l'opiniâtreté des faibles s'abat ainsi, comme le caprice de l'enfant, ne leur laissant aucun ressort pour la lutte; il ne soupçonnait pas non plus le pouvoir d'une fille ambitieuse qui, après avoir poussé son amant à toutes les audaces, le ramenait à tous les périls plutôt que de renoncer à ses rêves. Ceci n'est pas une supposition : Euphrosine l'avouera bientôt dans l'enquête : — « Comme le tsarévitch voulait fuir de Naples, à l'arrivée de Tolstoï, sous la protection du pape de Rome, c'est moi qui l'ai retenu. »

Le négociateur mandait ce succès inespéré à Pétersbourg avec un accent de triomphe. Lui-même avait peine à croire à sa fortune; il suppliait le tsar et les ministres de tenir la nouvelle secrète, « de peur que quelque diable ne lui écrive des fables et ne fasse changer

sa résolution. » Il insistait en même temps pour que Pierre accordât à son fils la permission, que celui-ci sollicitait, d'épouser sur-le-champ Euphrosine. Ce serait là, insinuait Tolstoï, le meilleur moyen de le déconsidérer à jamais, en prouvant au monde qu'il n'a fui que par amour pour une serve. L'ambassadeur craignait quelque déception nouvelle, soit à Vienne, qu'il était difficile d'éviter, soit durant les hasards de la route. Cependant Alexis se remit entre ses mains et refusa généreusement l'escorte d'honneur que le vice-roi dans sa prudence voulait lui donner. Le tsarévitch, fidèle à ses habitudes dévotes, manifesta le désir d'aller avant le départ vénérer les reliques de saint Nicolas à Bari. Tolstoï se prêta à cette fantaisie, et toute l'étrange compagnie, le prince, le faux page et les ambassadeurs, s'en vint en pèlerinage au tombeau du bon saint calabrais. Au retour de cette course, on passa quelques jours encore à Naples. Alexis dit adieu à la forteresse italienne qui l'avait gardé cinq mois, et n'avait pas su mieux que celle du Tyrol le dérober aux poursuites paternelles. Le 14 octobre, la petite troupe quitta Naples pour retourner en Russie par Rome, Venise et Vienne.

VII.

Le voyage fut bien lent au gré de Tolstoï : le tsarévitch l'allongeait sous tous les prétextes, curieux de voir les villes d'Italie, intraitable sur le chapitre de la santé d'Euphrosine, alors enceinte de plusieurs mois. En réalité, il ne voulait pas aller de l'avant qu'il n'eût reçu la permission sollicitée pour son mariage. Pierre répondit de Pétersbourg, à la fin de novembre, aux lettres de Tolstoï et de son fils ; il souscrivait aux deux demandes dont ce dernier avait fait la condition de son retour, il l'assurait de son pardon et de sa bienveillance ; mais le mariage devait être remis à l'arrivée en terre russe, le tsar craignant le mauvais effet produit à l'étranger par une semblable union. Nous voyons là une preuve qu'à ce moment encore, Pierre songeait à soutenir la dignité et les droits de l'héritier du trône ; s'il l'eût voulu perdre, il aurait accueilli les insinuations de Tolstoï, qui plaidait pour le mariage immédiat comme le meilleur moyen de procurer la déchéance du tsarévitch.

Un peu rassuré sur les projets qui lui tenaient au cœur, Alexis consentit à poursuivre sa route. Il avait désiré voir l'empereur son beau-frère pour le remercier de son hospitalité et implorer son patronage dans la suite. A mesure qu'on se rapprochait de Vienne, Tolstoï se montrait de plus en plus soucieux de la façon dont il franchirait avec sa prise ce passage difficile. Vessélovski était le confident de ses préoccupations. Le 1er décembre, Tolstoï lui dépêche de Linz, une estafette lui demandant une entrevue secrète à quel-

ques milles de la capitale. Les deux plénipotentiaires du tsar concertèrent dans cette entrevue les mesures à prendre pour esquiver l'audience impériale. Le 4, à une heure avancée de la nuit, les voyageurs entrent dans Vienne; le lendemain à l'aube, ils en sont déjà sortis et forcent les guides sur la route de Brünn. Ce procédé cavalier donna de l'humeur à l'empereur Charles; il écrivit en hâte au comte Coloredo, gouverneur de Brünn, le chargeant d'éclaircir la situation du tsarévitch. Le gouverneur devait retenir les Russes sous des prétextes de courtoisie; il avait ordre de voir le prince, de le sonder sur ses intentions et de le mettre en liberté si on l'entraînait contre sa volonté. Coloredo, mal instruit de toute la pièce qui se jouait depuis un an en Autriche, demanda aussitôt à saluer le fils du tsar de Russie, descendu dans sa ville. Ce soir-là, le prince dormait. Le digne gouverneur se représenta le lendemain; ce matin-là, le prince méditait et faisait le petit carême. Un serviteur finit par lui déclarer qu'il n'y avait pas du tout de prince. Cette fois Coloredo se fâcha tout rouge et insista pour voir le capitaine Tolstoï. Celui-ci prit les choses de très haut, refusa toute explication et protesta contre l'affront fait à son maître par une arrestation déguisée. Le général autrichien protesta plus fort encore, *solennissime*, dit son rapport, et sollicita de Vienne des instructions immédiates, tout ébahi de la tournure que prenait l'incident. L'empereur assembla son conseil; chacun des ministres consigna par écrit son opinion dans une note conservée aux archives de l'empire. Le cabinet était las de cette trop longue affaire du tsarévitch et des embarras qu'elle lui donnait. Il fut unanime dans le désir d'écarter cet hôte incommode en l'abandonnant à son malheureux sort. Alexis n'avait su se concilier l'estime de personne. Les deux principaux ministres, Schœnborn et Zinzendorf, opinent qu'il n'y a aucun fond à faire sur « ce prince vacillant, dépourvu d'intelligence. » Ils eussent mieux dit : dépourvu de caractère. On convint que, pour sauver la dignité de l'empereur, Coloredo devait être admis près du tsarévitch et lui débiter un compliment de politesse : après quoi on ouvrirait les routes à Tolstoï, sans plus s'inquiéter des sentimens de son captif. Muni d'instructions dans ce sens, le gouverneur de Brünn recommença ses démarches; Tolstoï refusa de nouveau sa porte jusqu'à ce que les communications de Vessélovski et les confidences d'un courrier impérial l'eussent rassuré sur les suites de l'entrevue. Enfin, le 12 décembre, Coloredo se présenta avec une suite imposante, décidé à employer la force; on le reçut, Alexis sortit de sa chambre entre Tolstoï et Roumiantzof. Le gouverneur lui exprima les gracieux sentimens de l'empereur et le regret qu'on éprouvait de ne l'avoir pas vu paraître à la cour. Le tsarévitch s'excusa en

termes laconiques sur le manque d'équipages, la fatigue du voyage. Tandis qu'il parlait, ses deux gardiens guettaient ses paroles et le maintenaient sous leur regard. Le pauvre dominé fut aussitôt ramené dans son appartement par les officiers, qui fermèrent brusquement la porte sur ses pas. Coloredo libella un rapport indigné sur la grossièreté et l'impertinence du seigneur Tolstoï, contre lequel il demandait satisfaction à l'empereur. Quelques heures après, ces gens discourtois montaient en chaise de poste et sortaient de Brünn sans obstacles. — Le 19, ils atteignaient Breslau et bientôt les territoires occupés par les troupes russes. Tolstoï avait pris soin à l'avance de faire doubler les postes militaires : il respirait enfin, sa capture ne lui échapperait plus. Le 10 janvier 1718, il l'abandonnait sans crainte à Riga et courait rendre compte de sa mission à Pétersbourg. Alexis était ressaisi à jamais par sa dure patrie ; les aventures de cette année vagabonde, la triste liberté trouvée dans les forteresses autrichiennes, les solitudes du Tyrol et le ciel de Naples, tout cela n'était plus qu'un mirage fuyant derrière lui sur les neiges mornes des plaines russes, tout assombries des terreurs de l'avenir.

Il n'y ramenait même pas sa consolation accoutumée. Pressé par ses gardiens impatiens de sortir d'Allemagne, il avait dû abandonner à Venise Euphrosine, condamnée par son état de santé à un voyage plus lent. Elle le suivit à petites journées et fut contrainte de s'arrêter à Berlin pour y attendre ses couches. Les lettres échangées entre les deux amans à cette époque nous ont été conservées ; celles d'Alexis respirent la plus inquiète tendresse. De Bologne, d'Inspruck, de Vienne, de Dantzig, il écrit à chaque occasion favorable : « Chère âme, ne te chagrine pas ; au nom du ciel, soigne-toi, ne regarde pas à la dépense : ta santé m'est plus chère que tout au monde. » — Et ce sont de minutieuses recommandations sur les précautions que doit prendre la malade, sur les grandes villes où elle peut se procurer les meilleurs médicamens. Les soins de l'âme ne sont jamais oubliés par Alexis : — « Ordonne à Soudiakof qui t'accompagne de te chanter les vêpres et les matines du dimanche ; mais comme il a oublié la suite des mélodies, depuis qu'il vit comme un sauvage, rappelle-lui que le 1er décembre c'est la mélodie VIII ; il saura alors quel verset il doit chanter (1). A ce propos je te félicite pour la fête de demain, jour du bienheureux Nicolas ; je te confie à sa garde et à celle de tous les saints, toi et

(1) *Glass,* mélodie adaptable à certains versets déterminés par le rituel de la fête qu'on célèbre. La liturgie orthodoxe fait usage d'un registre appelé *Octoïkh,* qui contient huit de ces mélodies, désignées par un chiffre d'ordre, et revenant alternativement dans le canon de l'année.

celui que tu portes. » — De Russie le tsarévitch mande avec joie à Euphrosine qu'il a la permission de l'épouser. A Novgorod, à Tver, où il s'arrête avant de regagner Moscou, Alexis s'agite fort pour qu'on envoie à Berlin des femmes, des médecins, un prêtre. Ses lettres datées de Tver sont remplies de détails sur les personnes qu'il envoie près de celle qu'il nomme déjà sa femme: le prince s'y montre confiant dans l'avenir, occupé d'organiser dans la retraite son bonheur domestique, soucieux uniquement de la crise que va traverser sa compagne.

Les réponses d'Euphrosine sont plus brèves et plus calmes; quelques mots seulement sont tracés de sa main, à cause de sa santé, dit-elle. S'il fallait juger de sa nature d'après ces documens, la femme qui poussa à sa perte le fils de Pierre le Grand aurait été assez vaine et vulgaire. C'est bien une serve ignorante, curieuse de se divertir dans les pays nouveaux qu'elle traverse, sensible surtout aux commodités de la vie et au bon entretien de sa table. De Venise, elle envoie à son amant un fort compte de dépense pour des étoffes, des bijoux en pierre dure. Elle regrette d'avoir trouvé fermés l'opéra et la comédie; elle se console en allant en gondole aux églises entendre les beaux chants des offices; c'est toujours là le grand plaisir d'une Russe du peuple en pays étranger. A Berlin, elle est tout aise de sa bonne installation et de la nouvelle de son prochain mariage. Cette grande espérance lui arrache un élan de joie sincère. Mais on veut la saigner, et son ami doit lui écrire combien de palettes de sang il permet qu'on lui tire; il paraît que les médecins d'alors laissaient ce détail à la décision des maris. La plus longue lettre est de Berlin et renferme une liste de comestibles nationaux qu'il faudra lui expédier de Russie: la petite sauvage demande instamment du caviar, du gruau, diverses sortes de poissons fumés ou salés et autres friandises septentrionales dont elle ne peut se passer. Alexis s'empresse de la satisfaire. Ce médiocre amour a pris tout entier notre pauvre héros. Dans la dernière lettre qu'il écrit de Tver à Euphrosine, le 22 janvier 1718, il met tout son rêve : « Grâce au ciel, tout est pour le mieux désormais. Chère âme de mon cœur, je renonce à tout pour vivre avec toi, où Dieu voudra, quelque part à la campagne, et nous n'aurons plus souci d'aucune autre affaire. » — Tels étaient les beaux projets, les occupations et les illusions, hélas! de l'héritier du trône rentrant dans son empire.

Un parti nombreux l'attendait pourtant, prêt à se serrer autour de lui. Le clergé, les petites gens, la populace de Moscou lui gardaient amour et dévoûment. On avait vu des *moujiks*, apercevant le jeune fils du tsarévitch aux fenêtres du palais, saluer jusqu'à terre en murmurant : « Bénis, Seigneur, notre futur sire! » Le métropolite de

Riazan, interrogé par le tsar sur ce qu'il pensait de la fuite d'Alexis, avait osé répondre : « Il n'y a rien à faire ici pour lui, il voulait vraisemblablement s'instruire à l'étranger. — Si tu me parles ainsi par manière de consolation, avait répliqué le tsar hors de lui, c'est bien; sinon, ce sont les paroles d'un Mazeppa. » Le prélat épouvanté était tombé malade de saisissement. Exaspéré par ces symptômes de défection, Pierre ne balança plus devant une mesure qu'autorisaient les principes encore flottans du droit monarchique en matière de succession; il résolut d'agir vigoureusement et rapidement. Le 31 janvier, Alexis rentrait dans sa chère Moscou; le lendemain, le conseil secret s'assemblait dès l'aube et donnait l'ordre de préparer la grande salle d'audience au Kremlin. Le 3 février, cette salle s'ouvrait pour recevoir le tsar, le haut clergé, les ministres et la noblesse. Les assistans pouvaient se croire reportés à quelque tragédie du temps d'Ivan le Terrible, dans cette pièce basse et sombre, théâtre des vieux drames moscovites, où la cour immobile du tsar se distingue mal des personnages historiques qui la regardent du fond d'or des murailles et des voûtes. Trois bataillons des préobrajenski entouraient le palais, les armes chargées. On introduisit Alexis comme un prisonnier d'état, sans épée, entre des sentinelles. Ce fut la première entrevue du père et du fils après cette longue séparation. Pierre prit la parole et reprocha durement à son fils ses désordres, sa jeunesse inutile, sa révolte, sa fuite, l'injure faite au souverain et à la patrie. Le coupable tomba à genoux en demandant la vie sauve et le pardon. Le tsar le releva et lui promit sa grâce, sous la condition qu'il renoncerait au trône et révélerait les noms de ses complices. Alexis remit aussitôt à son père une lettre en date de ce jour où il s'accusait de ses fautes et en implorait le pardon. Tous deux passèrent alors sans témoins dans une chambre voisine où le tsarévitch nomma ses principaux complices. Des courriers partirent sur l'heure pour en rechercher plusieurs à Pétersbourg. Quand le tsar et son fils rentrèrent dans la salle d'audience, le chancelier Chafirof lut l'acte de renonciation solennel, aux termes duquel le tsarévitch se déclarait justement privé de son héritage, jurait sur la sainte Trinité de ne jamais le revendiquer et de reconnaître pour souverain légitime son frère Pierre Pétrovitch. La cour se rendit processionnellement à l'église cathédrale du Kremlin; un prêtre ouvrit le livre des Évangiles; Alexis prêta serment, la main sur le livre sacré, et signa l'acte dressé par le chancelier.

Le soir même, Pierre faisait publier un long manifeste à son peuple. Le tsar rappelait dans cet acte les peines prises par lui pour l'éducation de son fils, l'insuccès de ses efforts, les refus constans du prince de s'associer aux campagnes et aux travaux paternels; la conduite d'Alexis envers sa femme, morte de chagrin, les

désordres avec Euphrosine, les calomnies dirigées contre un père, la fuite, l'appel aux étrangers; en peine de quoi le souverain destituait à tout jamais de son héritage ce fils coupable, instituait son second fils Pierre son unique successeur, et proclamait traître et félon quiconque oserait s'opposer à sa volonté et soutenir le tsarévitch déchu. — Pendant trois jours, le peuple fut appelé à prêter serment dans la cathédrale selon la nouvelle formule. Beaucoup se dérobèrent, quelques-uns bravèrent la volonté suprême; un certain Dokoukine, employé révoqué et mécontent, tenant forcené de l'ancien régime, osa remettre au tsar, en pleine église, une protestation contre l'acte qui déshéritait Alexis.

VIII.

Pierre croyait-il à ce moment la raison d'état satisfaite? Nourrissait-il déjà des desseins plus implacables contre son fils? On ne peut que constater l'opinion qui avait cours dans son entourage; la plupart des boïars, on le verra par leurs dépositions, estimaient que le tsarévitch, en revenant en Russie, courait à une perte certaine; ces hommes de mœurs violentes envisageaient comme une chance toute naturelle quelque sombre aventure, et, ne l'oublions pas, c'était précisément cet état des esprits qui rendait possible une pareille aventure. Loos, ministre de Saxe, écrivait dans son rapport du 17 février : « Autant que j'ai pu apprendre de bonne main, le sort du tsarévitch sera plus triste que celui-ci ne s'imagine. Il est cependant gai, et ce qui lui fait le plus de peine est d'être séparé de sa belle sans beaucoup d'espérance de la revoir. » Pierre lui-même disait alors à un de ses familiers ces paroles significatives : « Si le feu prend à de la paille, il se répand aussitôt; mais s'il rencontre dans son chemin du fer et des pierres, il s'éteint de lui-même. »

Les sévérités du tsar se tournèrent d'abord contre les ennemis cachés qui conspiraient avec son fils. Le procès instruit contre eux est resté fameux, dans l'histoire du règne, sous le nom « d'Inquisition de Moscou. » Nous dépasserions notre cadre en dépouillant ici le volumineux dossier conservé aux archives de l'empire et reproduit en grande partie par M. Oustrialof. Bornons-nous à en dégager les traits principaux et les détails les plus caractéristiques; ils feront revivre devant le lecteur un siècle sans pitié : à contempler cet effroyable tableau, on sentira mieux le bienfait de vivre dans des temps plus humains. Jamais peut-être la terreur et le soupçon ne furent érigés à ce degré en moyens de gouvernement, jamais les têtes ne tombèrent plus facilement pour une parole imprudente. Mais si révoltées que puissent être nos âmes à ce spectacle, rappe-

lons-nous qu'on n'est pas digne de lire l'histoire quand on juge les hommes du passé avec les lumières qu'ils n'avaient pas, quand on les condamne avec nos lois et non avec les leurs, quand on les sépare de leur temps, de leur milieu, de leur air respirable en quelque sorte; rappelons-nous que dans la Russie de Pierre Ier, comme dans la France de Louis XI ou dans la Venise des Dix, le régime de l'effroi semblait à la masse le gouvernement naturel des sociétés, la torture semblait la procédure légitime de la justice; empruntons pour une heure aux contemporains de Pierre leur dureté de cœur, leur mépris de la vie humaine, alors nous trouverons encore quelque chose de grand et de superbe dans cet homme de fer, qui lutte seul, pour un but supérieur, contre le déchaînement de tous les intérêts, contre la conspiration de toutes les rancunes.

Le lendemain de la scène solennelle que nous avons racontée, on remit à Alexis un questionnaire écrit tout entier de la main de son père et divisé en sept points; les six premiers avaient trait aux circonstances de sa fuite, aux personnes rencontrées, aux lettres écrites durant cette période de sa vie; il était sommé de dénoncer les complices qui avaient trempé dans les correspondances, conversations, *pensées*, se rattachant à cette fuite. Le septième point invitait le tsarévitch, de façon plus générale, à suppléer à toutes les questions omises dans ce formulaire, à dire tout ce qu'il avait sur la conscience, « comme en confession, » sinon « le pardon de la veille ne serait plus le pardon. » — Le malheureux prince, mis en demeure de livrer tous ceux qui lui avaient témoigné quelque intérêt durant le cours de sa vie, s'acquitta rapidement de cette triste tâche. Trois jours après, il retournait à son père une longue déposition olographe et signée de son nom. Alexis chargeait plus particulièrement Kikine, Viazemski, et son premier valet de chambre, Athanasief : il nommait d'autres correspondans ou émissaires et rapportait les phrases suspectes prononcées à sa connaissance par chacun. Euphrosine avait été abusée et croyait le suivre en Mecklembourg, près du tsar.

Les lettres écrites en exil l'avaient été sous la pression de l'Autrichien Kühl; c'étaient de simples missives d'amitié. Sous le septième chef, Alexis groupait sans ordre diverses particularités qui lui revenaient à la mémoire, les dires de quelques mécontens. Après la signature du prince, on voit sur la déposition un *post-scriptum*, ajouté comme un repentir tardif. Il y est fait mention des faits oubliés, de la rencontre et de la conversation à Libau avec la tsarévna Marie Alexéievna, des communications entre l'héritier et sa mère, d'envois à celle-ci de petits objets de piété, d'argent et de cédules. — Ces aveux étaient très incomplets. La préoccupation de décharger Euphrosine de toute responsabilité y est évidente; il n'y est pas question des périlleux propos échangés avec Iakof Ignatief,

des négociations avec l'Angleterre par l'intermédiaire de Bestoujef-Rioumine. Les commissaires autrichiens n'étaient pour rien dans les lettres de Naples, écrites par Alexis de son propre mouvement : bien d'autres faits étaient passés sous silence, dont la suite du procès nous instruira.

Si peu sincère que fût cette déposition, Pierre fit mine de s'en contenter à ce moment, et Alexis ne fut pas inquiété davantage. Toute la colère du tsar tomba sur les personnes dénoncées par son fils. Cinquante prévenus d'importance diverse, gens de haut rang et de petite condition, furent arrêtés par les courriers lancés à Pétersbourg : Menchikof les dirigea sur Moscou ; des boïars illustres, des Dolgorouki, des Narychkine arrivèrent les fers aux pieds. Kikine avait été saisi le premier chez son frère, où il se cachait. Seul ce brouillon incorrigible eût été passible de quelques sévérités devant une justice équitable ; les autres suspects n'étaient que des bavards, des gens mal pensans peut-être, mais qu'aucun acte n'avait compromis ; les juges d'alors jugeaient la pensée et condamnaient le désir. Tous ces malheureux furent internés à *la Misère*, c'était le nom populaire de la grande prison de Préobrajenski ; ils y subirent des interrogatoires minutieux, dont le canevas était souvent tracé de la propre main du tsar, et furent appliqués à la question, quelques-uns jusqu'à trois et quatre fois. La vieille gêne moscovite n'avait rien à envier à celle d'Occident ; elle avait l'estrapade, le chevalet, le knout, la suspension, l'approche du feu. En marge des interrogatoires, une brève annotation revient sans cesse, comme une douloureuse litanie : donné cinq coups, quinze coups, vingt-cinq coups... Cette petite phrase, jetée négligemment sur chaque feuillet du dossier, en rend la lecture particulièrement pénible : on est obsédé par l'écho monotone de ce cri de souffrance, ranimé après un siècle et demi sur ce vieux papier qu'on croit voir taché de sang.

La plupart des aveux ainsi arrachés portent sur des paroles vaines ou ambiguës, souvent sur des songes factieux : la netteté avec laquelle les accusés gardent dans leur mémoire des mots dits ou entendus douze ou quinze ans auparavant montre bien quel degré de culpabilité ils attachaient eux-mêmes à ces puérilités. Un des grands griefs relevé contre beaucoup de prévenus est la composition ou le recel d'alphabets chiffrés ; on voit tout ce monde cauteleux obéir à un besoin de nature en tramant dans l'ombre un réseau mystérieux d'intrigues : menées peu dangereuses assurément, mais qui témoignaient de la sourde hostilité des esprits. A la lumière de l'enquête, Alexis apparaît comme le pivot autour duquel tournaient tous les mécontentemens, toutes les vagues espérances ; certains traits éclairent mieux le singulier caractère de ce prince.

Au moment de la fuite, il est surtout préoccupé de sa maîtresse, d'après les témoignages de ses serviteurs : — « Que ferai-je d'Euphrosine? Comment l'abandonner? » — « Respectez Euphrosine : elle sera ma femme un jour. » — Un songe le décide à partir : « J'ai vu en rêve que je bâtissais une église ; cela signifie qu'il faut me mettre en route. » — Le tsarévitch se jugeait fort bien quand il disait à Kikine : « Je ne suis pas né sot, mais je suis incapable de m'imposer aucun labeur. » — Il se faisait une très haute idée du pouvoir qui devait lui échoir : « Il y a deux hommes sur la terre à l'image de Dieu : le pape de Rome et le tsar de Moscovie : ce qu'ils veulent, ils le font. » — Les popes jouent un grand rôle autour de l'héritier ; l'enquête nous les montre s'agitant dans sa vie, passant avec des alphabets chiffrés, plaidant sa cause dans le peuple ; d'aucuns disaient de lui à la plèbe de Moscou : « C'est un saint. » Alexis était leur patron naturel ; il s'indignait avec eux des nouveautés peu orthodoxes : « Pourquoi mon père aime-t-il l'archimandrite de Nevski? Parce qu'il importe chez nous les idées de Luther. » — Et le bon fils ajoutait énergiquement : « J'aimerais mieux être aux galères qu'aller dîner chez mon père. »

Après Kikine, le plus gravement compromis fut le premier valet de chambre Athanasief ; on établit sa complicité dans la fuite ; on releva contre lui de dangereux commérages qui valaient bien une tête, au mince prix où elles étaient alors. Nicéphore Viazemski se défendit mieux : il nia tout et exposa qu'il était l'objet des calomnies du tsarévitch par suite de la haine que lui portait ce dernier. Il semble en effet qu'Alexis ait obéi à de vieilles rancunes d'écolier en chargeant son ancien maître, sorte de bouffon inoffensif. Viazemski rappela toutes les circonstances où il avait été battu, menacé de mort par son élève. Il fut acquitté. Les personnages mêlés de moins près aux intrigues et à la fuite du tsarévitch passaient sous jugement pour quelques paroles vagues en sa faveur. Le prince Gagarine avait dit, au moment du retour d'Alexis : « Ce fou de tsarévitch revient ici se faire enterrer et non marier. » — Dolgorouki, de même : « L'imbécile, il vient trouver ici la mort et non le mariage ! » — Ces jugemens montrent assez le peu d'illusions qu'on se faisait à la cour sur le sort qui attendait le fils rebelle. D'autres suspects, en grand nombre, étaient poursuivis uniquement pour n'avoir pas révélé les conversations séditieuses qu'ils avaient pu entendre. La pratique judiciaire d'autrefois, on le sait, n'admettait pas la neutralité vis-à-vis de l'état et faisait un devoir de la délation. Dans cette terrible affaire, les prévenus se multipliaient au fur et à mesure des dépositions qui amenaient incidemment de nouveaux noms sous la plume du diacre du conseil. Ainsi se greffa sur l'inquisition de

Moscou la curieuse enquête dite de Souzdal, à la suite de l'interrogatoire de la tsarévna Marie Alexéïevna : cette princesse, appelée à répondre de sa conversation avec Alexis à Libau, s'embarrassa dans des réticences qui la firent soupçonner d'intelligence avec l'ex-tsarine Eudoxie ; un commissaire partit pour Souzdal, s'y présenta à l'improviste et trouva là d'étranges surprises.

Le couvent de la Protection de la Vierge de Souzdal, caché dans les vastes forêts de la province de Vladimir, était un des sanctuaires les plus vénérés de la vieille Russie. C'était là que l'impératrice Eudoxie avait pris le voile, après le divorce de 1698, sous le nom de sœur Hélène. On le croyait du moins, et nul ne doutait qu'elle ne vécût dans ce cloître de la vie paisible et silencieuse des filles retranchées du siècle. Le commissaire, qui arriva de Moscou à Souzdal en février 1718, ne voulut pas effrayer la maison de paix par l'appareil d'une descente de justice ; il frappa à la porte du monastère sans se faire connaître et vint droit à la cellule de sœur Hélène. Au lieu de la religieuse qu'il s'attendait à trouver, il surprit là une femme élégamment vêtue, coiffée du *pavoïnik* (1). Autour d'elle, des coffres étaient ouverts, emplis de parures et de riches costumes. Le commissaire se précipita sur ces coffres et en retira quelques billets que la tsarine tenta vainement de lui arracher. Ces billets, rédigés en termes mystiques et qu'on reconnut plus tard être de la main du frère d'Eudoxie, Abraham Lapouchine, contenaient des avertissemens prophétiques relatifs aux hautes destinées d'un jeune homme inconnu. En poursuivant son enquête dans l'église, le commissaire découvrit sur l'autel un rituel de prières pour la famille régnante, où Eudoxie figurait sous son vrai nom et à son ancien rang (2). Le chapelain, sommé de s'expliquer, avoua qu'il priait habituellement pour la tsarine Eudoxie et qu'elle même assistait aux offices, à une place séparée, dans le chœur, sous le costume séculier. Les religieuses commencèrent à parler ; il se passait bien des choses suspectes au couvent, des allées et venues de messagers, d'étrangers peu édifians ; un officier de recrutement, un certain Gliébof, était depuis longtemps en liaison avec l'ex-tsarine ; on le voyait passer le soir, se rendant à la cellule d'Eudoxie. Une sœur professe, qui vivait elle-même avec l'avoué du couvent, écrivait et portait les messages de l'ex-tsarine à l'officier.

(1) Demi-diadème orné de perles, ancienne coiffure nationale des dames russes.

(2) A la fin de chaque office, dans l'église russe, le prêtre priait à haute voix pour le tsar et tous les membres de sa famille, énumérés dans leur ordre de préséance. Aux époques de révolutions, le maintien d'un membre déchu ou l'introduction d'un imposteur dans la liste officielle étaient des crimes d'état sévèrement recherchés : cette consécration religieuse était en effet le premier souci des prétendans et l'un de leurs plus puissans moyens d'action sur le peuple.

Le commissaire, jugeant qu'il fallait éclaircir toute cette chronique scandaleuse devant le conseil de Moscou, fit main basse sur une partie de la population monacale et ramena pêle-mêle à *la Misère* une troupe de religieuses, de popes, de chantres, de sacristains, où se trouvaient Eudoxie et son séducteur Gliébof, Abraham Lapouchine, l'abbesse, l'archimandrite et un évêque alors en grand renom, Dosithée de Rostof. La chambre de la question s'ouvrit pour tout ce pauvre monde, et les aveux recueillis jetèrent un singulier jour sur cette existence du cloître, où les dévotions, les prophéties, les conspirations, les intrigues politiques et galantes s'enchevêtraient et pullulaient, comme les lianes croupissantes au fond des marais dormans de la vieille forêt de Vladimir.

Eudoxie et Gliébof confessèrent leur liaison; des lettres échangées entre les coupables furent découvertes et produites; la femme répudiée consigna ses aveux dans une supplique adressée à son ancien époux : — « Je me jette à vos pieds, je demande pardon de mon crime; ne me faites pas mourir avant l'âge, laissez-moi retourner sous le voile, au fond d'un cloître, où je prierai Dieu pour vous jusqu'à mon dernier jour, Sire. — Celle qui fut votre femme. — Eudoxie. » — Dans toute cette affaire, Pierre semble passer assez légèrement condamnation sur les droits de la morale outragée : ce qu'il poursuit, c'est l'opposition faite à sa politique; le principal chef d'accusation contre Eudoxie, c'est d'avoir quitté l'habit religieux pour l'habit séculier. Dans les interrogatoires de Gliébof, le grand souci des inquisiteurs est de rechercher le point où les intrigues d'ambition se sont entées sur les intrigues de cœur. Gliébof mis à la question fit bonne contenance et se défendit de toute arrière-pensée séditieuse. Abraham Lapouchine fut aussi impénétrable. Mais les dépositions des autres inculpés établirent l'existence d'un complot latent, complot de désir plutôt que de fait, en faveur du tsarévitch, qui devait délivrer tous les exilés de Souzdal. L'évêque de Rostof, Dosithée, avait prophétisé, lui aussi, la mort du tsar dans l'année, et la libération d'Eudoxie par l'avènement de son fils; en outre il avait prié pour elle à l'autel et conversé avec Gliébof des choses du jour. Pour soumettre un évêque à la question, il fallait préalablement le dégrader; le tsar requit le synode de prononcer la déchéance du prévenu; se voyant perdu, Dosithée se présenta hardiment devant ses frères les évêques et parla avec une terrible éloquence : « Suis-je donc seul coupable en cette affaire? Regardez dans vos cœurs à tous : qu'y trouverez-vous? Abaissez vos oreilles vers le peuple et écoutez de quoi s'entretient le peuple : d'un nom que je ne nommerai pas. » — A partir de ce jour, les actes du procès ne nomment plus Dosithée que le *défroqué Démid*. La torture ne lui arracha que le souvenir de vagues phrases de sympathie en faveur de l'héritier légi-

time. Chez aucun de ces hommes on ne pouvait saisir un acte patent de révolte; chez tous on sentait un cœur hostile, acquis au fils rebelle. Pierre le comprenait et son irritation s'exaspérait d'autant. L'histoire nous enseigne que les politiques absolus pardonnent mieux une tentative violente que la désapprobation sourde; l'ennemi déclaré les trouve parfois pitoyables, l'ennemi soupçonné jamais.

Les résultats de l'enquête aboutissaient au conseil des ministres, constitué en haute cour de justice. Ce conseil, où figuraient seuls les affidés du tsar, prononçait les jugemens, révisés en dernier ressort par Pierre lui-même. Dans la première quinzaine de mars 1718, les interrogatoires des prévenus étant épuisés, la cour rendit une série d'arrêts. Les considérans de ces arrêts retenaient en général cinq chefs d'accusation : la complicité dans la fuite du tsarévitch, les correspondances échangées avec lui ou à son sujet, le désir de la mort du tsar, les propos malveillans tenus contre lui, la non-dénonciation de ces propos pour les moins coupables. Kikine, Gliébof, l'évêque Dosithée furent condamnés à « la mort cruelle; » d'autres, parmi lesquels Athanasief l'économe et un chantre du couvent de Souzdal, à la peine de mort simple. Pour la plupart des familiers d'Alexis, on se contenta des travaux forcés, de la déportation en Sibérie, de l'exil après le châtiment des verges en public. Dolgorouki obtint la vie sauve, grâce aux prières de ses frères, fort aimés du tsar. Troubetzkoï fut fouetté « sans merci » pour avoir donné un jour au tsarévitch une leçon de philosophie en ces termes : « Tu ferais sagement de renoncer à l'héritage de ton père : crois-tu que l'or empêche les larmes de couler? » Bon nombre de gens de Souzdal, boïars, popes, clercs et paysans furent également déportés aux mines ou aux confins de l'empire. Les femmes furent enfermées dans les pénitenciers monastiques de la Mer-Blanche, quelques-unes fouettées publiquement. Abraham Lapouchine, avec plusieurs inculpés, fut dirigé sur les prisons de Pétersbourg, pour y attendre un supplément d'enquête; la tsarévna Marie Alexéievna traînée de forteresse en forteresse sous la surveillance des soldats; enfin Eudoxie, la tsarine deux fois déchue, reléguée dans un couvent du Ladoga et confiée à la garde d'une abbesse plus incorruptible.

Pleyer, l'envoyé autrichien dont les rapports sont d'un si précieux secours pour la connaissance de cette époque, assista aux exécutions et en rendit compte à sa cour dans une dépêche datée du 6/18 avril; il la faut traduire ici : l'histoire veut être lue tout entière et ne ménage pas les nerfs délicats.

« Deux jours avant mon départ pour Pétersbourg, les exécutions ont commencé à Moscou. L'officier Stépane Gliébof, terriblement questionné par le fouet, les fers rouges, les coins brûlans, avait été

cloué trois fois vingt-quatre heures sur une planche avec des chevilles de bois; rien n'a pu le faire avouer. Le 14 mars, on l'a empalé à la troisième heure et il a expiré le lendemain de grand matin. Le lundi 16, l'évêque de Rostof a été roué, décapité après le supplice, le corps brûlé et la tête fichée sur un pal. Alexandre Kikine, l'ancien favori du tsar, a été rompu de même façon; on l'a tourmenté lentement, avec des repos, afin qu'il sentît bien la souffrance. Le second jour, le tsar est passé devant lui; Kikine était encore vivant sur la roue; il a supplié qu'on lui fît grâce et qu'on lui permît d'entrer en religion. Sur le commandement du tsar, on lui a tranché la tête, qui fut exposée sur un pieu Le troisième était l'ancien confesseur de la tsarine, qui l'avait mise en rapport avec Gliébof; il a été de même roué, décapité et brûlé. Le quatrième était un simple scribe, qui avait solennellement invectivé le tsar, en pleine église, pour l'injustice faite au tsarévitch (1); comme on le rompait, cet homme dit qu'il avait un secret d'importance à révéler au tsar; on le détacha et on le mena à Préobrajenski; comme il était si faible qu'il ne pouvait prononcer une parole, on le confia aux soins des chirurgiens; sa faiblesse augmentant encore, on lui trancha la tête, qui fut exposée, et on remit le corps sur la roue. On croit à ce sujet qu'il s'est ouvert secrètement au tsar et lui a révélé les causes de son zèle pour les intérêts du tsarévitch. — On en a fouetté et bâtonné d'autres à foison, on a coupé les narines à quelques-uns avant l'exil en Sibérie. Une dame de qualité, de la famille des Troïékurof, a subi le fouet; une autre, de la famille des Golovine, a été passée par les baguettes. La princesse Golitzyne, apparentée aux plus hautes maisons, a été conduite à Préobrajenski; là, dans la cour de la question, au milieu d'un cercle d'une centaine de soldats, on l'a couchée à terre et grièvement battue de verges; puis on l'a rendue à son mari, qui l'a renvoyée chez son père. — Sur la grande place devant le Kremlin, où eurent lieu les exécutions, on avait élevé un échafaud quadrangulaire en pierre blanche, haut de six coudées, et entouré de pieux de fer sur lesquels étaient fichées les têtes; au sommet se trouvait une pierre carrée d'une coudée, où étaient entassés les corps des suppliciés; celui de Gliébof les dominait. — On raconte (mais c'est peut-être pour effacer la mauvaise impression produite dans le peuple par le supplice d'un évêque), que le secrétaire auquel était confiée l'exécution de Dosithée s'est trompé; au lieu de trancher la tête et de brûler le corps comme il en avait l'ordre, il a roué l'évêque. Quand on lui a demandé pourquoi il avait agi de la sorte, il a répondu

(1) Dokoukine, sans doute, dont nous avons parlé plus haut; sa condamnation devait être d'une date antérieure, car il n'est pas fait mention de lui dans les actes du grand procès de Moscou.

qu'il pensait bien faire. Comme l'arrêt du tsar était moins rigoureux, on estime que Dieu lui-même a pris soin de châtier le pécheur. »

IX.

Il semblerait que cette hécatombe eût dû contenter la colère du maître. Pierre revint à Pétersbourg soucieux et sombre. Il sentait bien que ces quelques têtes prises au hasard ne signifiaient rien : il en trouverait d'aussi rebelles partout où il abaisserait sa main. Le mot effrayant de l'évêque de Rostof, si caractéristique de la situation, sonnait encore aux oreilles du tsar : « Regardez dans vos cœurs à tous, qu'y trouverez-vous? » — Un fait s'imposait avec évidence après les enquêtes de Moscou; le grand danger, c'était ce jeune homme, si faible par lui-même, si fort par tous les mécontentemens qui se ralliaient sur son nom; pour toute la vieille société russe, il s'appelait l'espérance, et cela lui tenait lieu de toutes les autres vertus; on pouvait le faire moine, prisonnier, martyr, il n'en serait que plus cher au peuple; tant qu'il vivrait, il n'y aurait ni repos pour son père, ni avenir pour la grande œuvre! Tous les moyens termes, tous ceux du moins que pouvaient suggérer à Pierre son génie particulier et celui de son époque, avaient été employés sans succès depuis quinze ans pour conjurer ce péril ; au moment où nous sommes arrivés, la pensée du tsar ne peut plus fuir un atroce dilemme. Est-elle allée du premier bond aux extrémités de ce dilemme? Y a-t-elle été conduite peu à peu par une logique fatale? Ce sont là des secrets que connaît seul le souverain juge ; nul n'a surpris les mystères de ces sombres gestations et ne peut dire à quel moment précis l'âme d'un homme devient mère de pareils desseins.

Alexis revint habiter son palais, dans une situation indécise, qui n'était ni la liberté ni la détention. Durant le répit qui lui était laissé, on agissait diplomatiquement à Vienne pour obtenir de l'empereur les lettres écrites du château Saint-Elme au sénat et aux évêques; on supposait en Russie que ces lettres, retenues par la chancellerie autrichienne, constitueraient des charges graves contre le tsarévitch. Vessélovski se mit en campagne avec son activité accoutumée ; malgré ses obsessions, il ne put arracher au comte Schœnborn que la copie de la première; les originaux reposent encore aujourd'hui aux archives de Vienne. Du moins Vessélovski put affirmer au tsar que les ministres de Charles VI se défendaient de les avoir inspirées, ainsi que le prétendait Alexis. — Ce dernier ignorait encore ces démarches et la gravité de sa situation; croyant avoir acheté son repos en livrant ses amis, il n'était occupé que de hâter son union avec Euphrosine. Sa maîtresse arriva d'Allemagne

à Pétersbourg vers la fin d'avril. Le jour de Pâques, à la réception de l'impératrice, Alexis se jeta aux pieds de sa belle-mère et la supplia avec larmes de lui procurer le consentement paternel pour son mariage. — Ces enfantillages n'étaient plus de saison; on y répondit en enfermant Euphrosine à la forteresse pour procéder à l'interrogatoire de cette fille.

Si les âmes sensibles de ce temps attendaient d'elle quelque action cornélienne, elles furent cruellement déçues par l'événement. La serve, voyant tout sombrer autour d'elle, ne pensa plus qu'à son salut et livra froidement celui qu'elle avait contribué à perdre. Le 30 avril, Euphrosine fut amenée, dans une barque fermée, à la résidence de Péterhof; le tsar voulut l'interroger en personne et lui posa des questions minutieuses sur tous les faits, gestes et paroles d'Alexis durant sa fuite à l'étranger. La déposition de ce témoin de chaque jour fut précise et accablante. Elle rapporta fidèlement le sens de toutes les lettres séditieuses adressées par le tsarévitch à l'empereur Charles VI, au comte Schœnborn, à ses amis de Russie; elle produisit la minute de la lettre aux évêques (1); ces lettres avaient été écrites par le coupable sans aucune pression, de son propre mouvement. Les espérances secrètes d'Alexis, telles qu'il les avait confiées maintes fois à sa maîtresse furent mises à nu; il attendait et désirait une révolte des troupes russes, pour accourir à l'appel des mutins et détrôner son père. Un jour, il avait dit que, d'après des nouvelles particulières de Russie, cette révolte éclaterait prochainement aux environs de Moscou : « Voici que Dieu fait son œuvre, » avait-il ajouté. Son espoir était dans le sénat : « J'éloignerai tous les vieux, je me choisirai de nouveaux serviteurs parmi les jeunes... Quand je serai le maître, j'abandonnerai Pétersbourg et vivrai à Moscou... Je détruirai la flotte... Si mon père vient à mourir, il compte que sa femme régnera après lui, mon petit frère étant trop jeune; mais il y aura un soulèvement et beaucoup seront pour moi, je sais lesquels. » — Ces phrases et d'autres semblables, si bien faites pour exaspérer le souverain jaloux, le créateur de Pétersbourg et de la flotte, reviennent sans cesse dans la longue déposition, d'une écriture gauche et tremblée, rédigée et signée par Euphrosine sous les yeux du tsar. Elle s'efforce ensuite de rappeler les noms qu'Alexis citait de préférence parmi ceux des personnages sur lesquels il comptait; elle termine en constatant

(1) Dans cette lettre, où il se rappelait au souvenir de ses amis, le tsarévitch leur disait : « Présentement, ne m'abandonnez pas, présentement. » Puis il avait effacé le mot répété deux fois. Dans ce mot, lu sous la rature, on voulut voir un appel immédiat à la révolte, et cette répétition fut un des chefs sur lesquels on tourmenta Alexis avec le plus d'insistance.

qu'elle seule a retenu le fugitif à Naples au moment de l'arrivée de Tolstoï, qu'elle seule l'a décidé à revenir se livrer en Russie.

Mandé aussitôt par son père, le tsarévitch subit une confrontation avec sa maîtressse. Notre terme judiciaire traduit mal l'énergique expression des procès-verbaux russes, qui donne la sensation d'une torture morale pire peut-être que tous les raffinemens de la question : « Ils furent placés l'œil dans l'œil (1) ». Rien n'est aussi pénible, dans tous les pénibles incidens de ce procès, que le moment où ce malheureux, enfermé avec la femme qu'il aimait encore d'une folle passion, s'entend condamner par les lèvres de cette femme, provoqué par elle à s'avouer coupable, et la voit déchirer froidement les derniers voiles qui cachaient aux regards des juges le secret de son âme. Alexis se tut d'abord tristement ; puis, dominé par celle qui avait puissance sur tout son être, ou désespérant de la vie, il commença à avouer l'une après l'autre toutes les charges nouvelles qu'on lui imputait. L'opinion générale rendit Euphrosine responsable de ce dénoûment. L'envoyé Loos écrit alors dans un de ses rapports : « C'est la maîtresse du tsarévitch qui a révélé le secret de ce complot au tsar; le tsarévitch a avoué d'un grand sang-froid, qui selon moi tient un peu au désespoir. » — Euphrosine reçut le prix de la trahison : seule de toutes les personnes impliquées au procès, elle fut relâchée sans autres désagrémens; le tsar la traita avec bienveillance et lui fit quelques cadeaux. On rapporte qu'elle épousa plus tard un officier des gardes et vécut paisiblement avec lui. La vie réelle n'a guère souci des lois du drame; au sortir des scènes tragiques, elle ressaisit parfois les acteurs les plus engagés dans l'action et les rejette dans sa banalité quotidienne.

Elle n'eut pas cette indulgence pour Alexis. Le 12 mai, on lui présenta un questionnaire en dix-neuf points, portant sur les faits et paroles célés par lui dans la déposition de Moscou et révélés depuis par les témoignages d'Euphrosine et des autres accusés. Il essaya encore de lutter, avouant sur quelques-uns des chefs, interprétant de son mieux les dires suspects qu'on lui reprochait. Le 14 et les jours suivans, nouveaux interrogatoires; cette fois le tsarévitch remet à son père une déposition olographe plus explicite avec des aveux bien curieux à recueillir. L'accusé s'étend sur ses anciens rapports avec les membres du clergé, sur les prophéties, sur les livres que lui envoyaient les moines de Kief, tels que *la Pierre de la Foi*, à lui dédiée par l'évêque de Riazan. On devine que cette conscience du moyen âge est surtout bourrelée

(1) *Otchnaia stafka.*

par le souvenir de ces péchés théologiques. Sommé à nouveau de rapporter les entretiens séditieux dont il a été le confident, il en donne des extraits caractéristiques. Boris Golitzyne lui a dit : « Tu devrais entretenir un espion à la cour de ton père, quelque jeune homme sans conséquence qui t'avertirait de tout. » — Un jour, durant une promenade en traîneau, Simon Narychkine a maudit l'existence impossible que crée aux boïars la furieuse activité du tsar : « La vie n'est pas commode pour nous ; le tsar nous dit : Que faites-vous à la maison? Je ne comprends pas comment on peut rester à la maison sans rien faire. — Il ne sait pas nos besoins, lui ! S'il venait chez nous, il verrait que l'un manque de bois, l'autre de telle chose ; il saurait ce que nous avons à faire à la maison. » — Le tsarévitch termine en faisant le dénombrement des boïars, des évêques, des régimens sur lesquels il croyait pouvoir compter à la mort de son père pour le porter à la régence. Pierre reprend la déposition, insiste, précise les points vagues, fouille la pensée hésitante de l'infortuné. — Se serait-il joint aux troupes révoltées contre son père, du vivant de ce dernier, s'il en avait eu l'occasion? — Alexis finit par confesser qu'il eût pu le faire. En lisant ces interrogatoires habilement menés, il semble qu'on voie un homme se noyer lentement ; chaque jour, il enfonce plus profond dans cet océan de délations, chaque aveu en amène un plus grave ; l'accusé n'échappe à la puissante logique de son père que pour retomber dans les mains de son persécuteur juré, de ce même Tolstoï, le fascinateur qui l'a arraché de Naples, le tourmenteur qui préside maintenant à l'enquête. Tolstoï le presse tout un jour pour lui extorquer le sens vrai de ce mot fatidique, *présentement*, répété deux fois, puis rayé, dans la lettre aux évêques.

Enfin la lumière est suffisamment faite, l'acte d'accusation peut être libellé. Pierre adresse une déclaration à son peuple : dans ce document, rédigé de sa main, il expose les certitudes acquises à la suite de l'interrogatoire, la fourberie de son fils dans toutes ses dépositions précédentes ; il conclut que, le pardon n'ayant été promis à Moscou qu'au prix d'une confession sincère, et la confession d'alors ne l'ayant pas été, « le pardon n'est plus le pardon. » Le 13 juin, le tsar lance un manifeste aux évêques et au clergé : cette pièce, fort adroitement composée, supplie les oints du Seigneur d'indiquer à un père ce qu'il doit faire devant la violation criminelle de toutes les lois, et demande aux tribunaux ecclésiastiques de se substituer à lui pour juger cet Absalom. Les évêques, réunis en assemblée synodale, rendirent une réponse peu compromettante ; ils estimaient que le jugement d'Alexis ressortissait au pouvoir séculier, non aux ecclésiastiques, et fournissaient à l'appui de leur thèse neuf exemples tirés de l'Ancien-Testament et sept du

Nouveau. Ils ajoutaient que si le tsar voulait châtier son fils selon ses forfaits, il y avait dans l'Écriture nombre d'exemples qui l'y autorisaient; s'il daignait lui faire grâce, il aurait pour lui l'exemple et les préceptes du Christ, notamment dans la parabole de l'Enfant prodigue. On peut voir dans ces explications embarrassées un appel évident à la clémence, le dernier exemple devant primer tous les autres aux yeux d'un chrétien. Ce suprême témoignage des sympathies du clergé ne pouvait que compromettre davantage celui qui en était l'objet. Pierre lança un second manifeste au sénat et aux fonctionnaires laïques, les adjurant de juger son fils sans faiblesse comme sans flatterie.

Le 17 juin, une haute cour de justice s'assembla, composée du sénat, des ministres, des grands officiers, des états-majors de la garde, en un mot tout ce qui était personnellement dévoué au tsar dans le gouvernement. Loos, l'envoyé de Saxe, affirme que Pierre plaida lui-même contre son fils en plein sénat; le fait n'est pas suffisamment appuyé pour être reçu par nous, non plus que cette autre assertion du même diplomate, que « le tsarévitch comparut devant cette assemblée avec une fermeté ou, comme d'autres l'appellent, une fierté qui surpasse l'imagination. » Les sources russes ne contiennent rien qui confirme l'on-dit recueilli par le Saxon. — La cour prit connaissance des interrogatoires précédens et en fit subir de nouveaux à l'accusé, introduit devant elle. Les dernières dépositions d'Alexis chargèrent surtout Lapouchine, coupable de rapports équivoques avec le résident autrichien Pleyer; elles mirent également en cause le confesseur Iakof Ignatief, qu'on s'étonne d'avoir vu passer jusqu'ici presque inaperçu (1). Ces malheureux, torturés, et convaincus d'avoir « désiré la mort du tsar, » furent condamnés au mois d'août suivant et exécutés en décembre 1718, avec d'autres survivans de l'inquisition de Moscou.

(1) Il est vrai qu'on n'avait pas alors contre Iakof Ignatief les preuves qui tombèrent aux mains de ses juges deux ans plus tard. En juin 1720, un neveu d'Ignatief, chantre dans une des cathédrales du Kremlin, confia après boire à un sien ami que son oncle lui avait remis, au moment où on venait l'arrêter, tout un sac de lettres du tsarévitch : le chantre avait d'abord pratiqué une cachette dans le plancher de sa maison; puis, mal à l'aise dans le voisinage de cet effrayant dépôt, il était allé l'enfouir dans un champ. — L'ami, devenu malgré lui le dépositaire d'un secret de perdition, sentit ses cheveux se dresser et courut tout droit dénoncer le neveu du protopope supplicié à la commission de la chancellerie secrète; elle fonctionnait encore à cette époque à Moscou, pour rechercher les dernières ramifications de l'affaire du tsarévich. Le pauvre chantre fut aussitôt saisi, questionné, dépêché en Sibérie : le sac, contenant soixante-sept lettres d'Alexis, fut déterré, mais c'étaient là pièces si mortelles que les inquisiteurs de Moscou n'osèrent les lire eux-mêmes et les envoyèrent à Tolstoï à Pétersbourg. Ces épîtres, dont quelques-unes ont été citées au cours de ce récit, sont d'un grand secours pour pénétrer dans l'âme inquiète du fils de Pierre le Grand.

Avant d'en finir avec les complices, on revint à l'accusé principal. Le 19 juin, l'héritier du trône fut pour la première fois appliqué à la question, suivant la version officielle adoptée par M. Oustrialof. Pourtant Loos écrivait déjà à sa cour sous la date du 4 : « Le czaréwicz a eu la knoute privatissime en présence de fort peu de personnes. » Alexis dut certifier les propos prêtés par lui à chacun des individus dont il avait prononcé le nom antérieurement. Il fut confronté « œil à œil » avec Iakof Ignatief; le confesseur et son pénitent durent révéler devant les inquisiteurs les confidences sacrées jadis faites par l'un et reçues par l'autre dans le secret de l'église. « Donné vingt-cinq coups, » ajoute le procès-verbal de ce jour. Le 21, après son dîner, Pierre écrit quelques demandes et donne ordre à Tolstoï d'aller à la citadelle interroger son fils avec ce formulaire. Il ne s'agit cette fois ni de torture, ni de faits relatifs à des tiers. C'est le ton d'un père réprimandant tristement son enfant. « Pourquoi n'a-t-il pas voulu obéir, pourquoi s'est-il obstiné jusqu'à me contraindre à le punir, pourquoi a-t-il poursuivi son héritage par des voies perverses et non par la voie filiale du respect? » Peut-être faut-il voir dans ces questions intimes un éclair d'indulgence, une dernière bouffée de sentiment paternel; peut-être ce langage insinuant n'est-il qu'une habileté pour surprendre de nouveaux aveux. Alexis répondit dans le ton où on l'interrogeait, avec une certaine note de regret mélancolique et d'observation sur lui-même. Il fait un long retour sur le passé, sur son éducation : « J'ai été élevé par des femmes, dans la mollesse... On ne m'a instruit qu'aux mômeries, auxquelles j'étais déjà trop porté de ma nature... J'ai grandi dans ce monde de moines et de compagnons fainéans... je n'étais bon qu'à m'enivrer avec eux... je ne pouvais prendre sur moi de m'appliquer... Je fuyais mon père en tremblant, sa présence m'était insupportable... Il m'envoya à l'étranger, je ne sus pas m'y amender... mon obstination était encore plus forte que ma crainte de mon père... » — Ici se place l'histoire, racontée plus haut, du pistolet et de la blessure volontaire que se fit le tsarévitch plutôt que de fournir à son père le dessin demandé. « Quand j'eus renoncé à acquérir mon héritage par l'obéissance filiale, je ne songeai plus qu'à l'acquérir par le secours de l'étranger... J'étais résolu à demander des troupes à l'empereur, à les payer,.. à ne reculer devant rien pour atteindre la couronne de Russie. »

Le jour de cette confession intime, il y eut peut-être une minute où l'on eût pu avoir raison de cet endurci et tout pacifier. Pierre ne sut ou ne voulut pas saisir cette minute suprême. Le 24, nouvelle application du tsarévitch à la question; cette fois on l'interroge

sur les faits de la cause. « Donné quinze coups. » Mais le patient est épuisé, on ne lui arrache plus rien ou presque rien. Aussi bien l'opinion de ses juges est faite à cette heure. Ce même 24 juin au soir, la haute cour s'assemble, au nombre de cent vingt-sept membres; elle déclare le tsarévitch coupable d'avoir faussement déposé, d'avoir tu ses tentatives, préméditées de longue date, contre le trône et la vie même de son père, d'avoir mis son espoir dans la populace, désiré la fin de son souverain, comploté la ruine de la patrie, de son seigneur, de son père, avec l'aide des armes étrangères : tous chefs établis par ses complices et par lui-même dans les interrogatoires. A l'unanimité et sans discussion, la cour condamne le tsarevitch Alexis Pétrovitch à la peine de mort. Les cent vingt-sept membres ont signé, depuis le chancelier et les ministres, jusqu'à des sous-lieutenans de la garde : un de ces derniers juges n'a pu signer, parce qu'il ne savait pas écrire (1). Nul n'a pris soin de faire connaître à la postérité l'attitude d'Alexis quand on lui communiqua la sentence ; mais rien n'est plus probable que le dernier cri de passion attribué à ce malheureux par Loos, en terminant la dépêche déjà citée : « L'on vient de me raconter une particularité ou fait qui marque une grande faiblesse du czaréwicz, qui doit avoir prié Tolstoï très instamment de faire en sorte qu'il pût embrasser sa dulcinée et prendre congé d'elle avant qu'on lui coupât la tête, à lui le czaréwicz, ou qu'on l'enfermât dans une prison perpétuelle. Si cette particularité est véritable, la trahison que sa maîtresse lui a faite ne doit rien avoir diminué de la passion qu'il a pour elle, et je suis plus d'avis que jamais que la cervelle lui tourne. »

X.

Durant les pauvres jours de novembre, quand le soleil alourdi sur l'horizon ne peut dissiper le voile des brouillards du fleuve, l'étranger qui suit les quais de la Néva voit parfois dans les airs un phénomène singulier; un éclair de lumière déchire ce ciel crépusculaire et s'y maintient immobile, éblouissant, comme un trait de feu ; on croit à un reflet d'incendie, à quelque mirage; c'est la haute et mince aiguille d'or de la citadelle Saint-Pierre-et-Saint-Paul ; un rayon de l'invisible soleil horizontal la frappe au-dessus des brumes, dans la nue, l'allume et la signale comme un mystérieux labarum. Ce signe lumineux indique le lieu où repose le

(1) Ceux qui verraient dans ce fait un signe particulier de barbarie doivent se rappeler qu'il n était pas besoin à cette époque d'aller jusqu'en Russie pour trouver des officiers illettrés. Saint-Simon écrivait, peu d'années auparavant : « Lefèvre, capitaine dans notre régiment, qui de gardeur de cochons étoit parvenu là à force de mérite et de grades, ne savoit encore lire ni écrire, quoique vieux. » — Édit. Chéruel, I, 56.

grand tsar, le point sur lequel porta le suprême effort de sa volonté, le berceau d'où sortirent la nouvelle capitale et le nouvel empire. Quand Pierre aborda au marécage finnois, il marqua la petite île de Yénissari, sur la Néva, pour être la forteresse et le noyau de la ville qu'il rêvait; il la fit épauler de bastions et, sous l'abri de ces remparts, il réunit les premiers organes, les plus nécessaires instrumens d'une monarchie : une citadelle, un arsenal, des casernes, des cachots, un hôtel du trésor, une cathédrale, un caveau funéraire. La forteresse et son église furent dédiées aux apôtres Pierre et Paul. Quand le tsar eut achevé son œuvre, il voulut reposer là, au cœur de sa création. Ses successeurs ont embelli et restauré Saint-Pierre-et-Saint-Paul, en lui gardant le caractère de métropole, de clé de voûte de l'état russe; l'île de la Néva fut désormais ce qu'avait été le Kremlin, ce qu'est Westminster pour la maison d'Angleterre. Fidèles au vœu du fondateur, ces mêmes successeurs sont tous venus se coucher à ses pieds, faussant compagnie aux vieux Ivan et aux premiers Romanof, qui dorment à Saint-Michel-Archange de Moscou.

Il semble que la citadelle mère de Pétersbourg ait voulu, suivant la tradition des monumens antiques, être affermie sur des victimes humaines et consacrée par le sacrifice du sang. Nous y avons déjà conduit l'infortunée Charlotte pour inaugurer la sépulture impériale; quelques années après, Alexis était mis au secret et torturé dans les casemates de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, à deux pas de la tombe de son épouse. C'était là que Tolstoï venait le prendre pour le conduire au sénat ou chez son père; c'était là que ce père venait lui-même s'enfermer avec son fils, dans la chambre du Secret, pour poursuivre en tête-à-tête de douloureux interrogatoires; Pierre arrivait de son palais, suivi de Tolstoï et d'un soldat qui portait derrière lui les instrumens de torture dans une peau d'ours; en lisant ces détails dans le *Journal de la garnison,* on croit revoir Louis XI et son barbier au Plessis-lès-Tours. — Ce fut à Saint-Pierre-et-Saint-Paul qu'on ramena le condamné, le soir du 24 juin, tandis que la sentence de la haute cour était déférée au tsar pour qu'il la révisât dans sa clémence ou la confirmât dans sa rigueur. La plupart des juges espéraient sans doute un arrêt de grâce; le peuple attendait, anxieux. Le surlendemain, 26, à sept heures du soir, on entendit les volées des cloches à la citadelle : elles sonnaient pour un mort; le bruit se répandit bientôt dans la ville que le tsarévitch Alexis avait succombé à une attaque d'apoplexie. On douta d'abord, puis on colporta mille rumeurs sinistres; elles sont parvenues jusqu'à nous, enveloppant de tragiques ténèbres la journée du 26 juin 1718. La fin mystérieuse d'Alexis est restée le problème le plus irritant, le plus insoluble de l'histoire

russe; nous devons mettre sous les yeux du lecteur les extraits des relations contemporaines qui racontent chacune à leur façon le drame de Saint-Pierre-et-Saint-Paul.

Voici d'abord le récit du tsar lui-même dans la circulaire adressée à ce propos à ses représentans à l'étranger le 27 juin : « Comme nous demeurions irrésolu entre nos sentimens de miséricorde paternelle et le devoir de sauvegarder l'avenir de notre empire, le Dieu tout-puissant s'est chargé dans sa justice de nous tirer de cette épreuve; il a mis fin hier aux jours de notre fils Alexis. Après la lecture du jugement qui énumérait ses crimes, ce fils coupable a été frappé d'un mal cruel, en tout semblable au début à une attaque d'apoplexie. Ayant ensuite repris connaissance et participé suivant la loi chrétienne aux sacremens, il nous a fait demander : nous nous sommes rendu près de lui avec tous nos ministres et sénateurs; il a alors confessé franchement tous ses crimes envers nous avec des larmes de repentir et a sollicité notre pardon, que nous lui avons paternellement accordé; après quoi il a fait une fin chrétienne ce même 26 juin, vers les six heures du soir. »

Nous avons deux versions officielles et identiques entre elles sur l'emploi des journées à Saint-Pierre-et-Saint-Paul du 26 au 30 juin. L'une est la note sans signature, conservée aux archives des affaires étrangères, qui décrit les funérailles du prince : sur le fait même de sa mort, il est dit seulement que « le 26 juin, à 7 heures après-midi, le tsarévitch Alexis Pétrovitch a trépassé à Saint-Pétersbourg. » — Les détails qui suivent ne diffèrent pas de ceux que nous allons emprunter au « livre de la garnison de Pétersbourg, » l'ordre de la place, comme nous dirions aujourd'hui, tenu jour par jour à la citadelle.

« Ce 26 juin. — A huit heures du matin ont commencé à se réunir à la place, Sa Majesté, le prince sérénissime (Menchikof), Chafirof, Boutourline, etc... Il y a eu interrogatoire secret. Ils sont restés jusqu'à onze heures à la place, puis ils sont partis.

« Ce même jour, à six heures après-midi, le tsarévitch Alexis Pétrovitch a trépassé à la citadelle, dans la casemate du bastion Troubetzkoï, où on le gardait.

« Ce 27 juin. — Messe et *Te Deum* pour l'anniversaire de la bataille de Poltava, salves d'artillerie en présence de Sa Majesté... A neuf heures du soir, le corps du tsarévitch A. P. a été transporté du bastion Troubetzkoï à la maison du gouverneur; le prêtre de la cathédrale, Féodor Timothéef, l'a accompagné; quatre soldats de la garde portaient sur un brancard le cercueil revêtu de velours noir et couvert d'un poêle de brocart d'or; devant, des hommes tenant des cierges marchaient sur deux files.

« Ce 28 juin. — A dix heures du matin, on a transporté le corps du tsarévitch à l'église de la Trinité, où il a été exposé; le chancelier et deux évêques l'ont accompagné.

« Ce 29 juin. — Fête de Sa Majesté. On a lancé à l'amirauté le vaisseau nouvellement achevé, *le Forestier*, construit sur les plans de Sa Majesté; elle assistait à la cérémonie avec tous les ministres, et on s'y est fort diverti.

« Ce 30 juin. — Sa Majesté s'est rendue à l'église de la Trinité à sept heures du soir; on y a célébré le service de mort du tsarévitch A. P. avec l'assistance de tout le clergé... A neuf heures, on a processionnellement ramené le corps à la citadelle : Leurs Majestés le tsar et la tsarine Catherine, tous les ministres, sénateurs et officiers suivaient le corps, porté par vingt-quatre gentilshommes; ce même soir, on l'a enseveli dans la cathédrale, ensemble avec la feue princesse héritière, dans le parvis près de la porte d'entrée du fond à gauche. »

Ces renseignemens officiels se complètent par l'extrait d'un autre journal, celui du prince Menchikof, tenu par quelque secrétaire ou valet de chambre. Cette dernière relation nous montre le prince accompagnant le tsar à la citadelle, dans la matinée du 26, chez le tsarévitch Alexis, « à ce moment malade; » puis Menchikof est rentré dans sa demeure et n'est ressorti que pour joindre le souverain à l'église de la Trinité, vers le soir. — « La journée a été belle, ensoleillée, avec une légère brise. Ce même jour, le tsarévitch A. P. est passé de ce monde dans la vie éternelle. » — Le rédacteur de ces notes rend compte le lendemain du grand dîner qui eut lieu pour l'anniversaire de Poltava et de la fête dans les jardins de sa majesté, « où l'on s'est beaucoup amusé. »

Weber, dans les mémoires déjà cités, ne s'écarte pas sensiblement de la version officielle. Il rapporte la visite du tsar à la forteresse le matin du 26, et mentionne la venue de plusieurs messagers qui annoncèrent l'agonie du tsarévitch. « A cinq heures du soir, un quatrième messager (c'était M. Ouchakof, major des gardes), vint dire au tsar que le prince son fils souhaitait avoir la consolation de le voir encore une fois... Dans le moment que Sa Majesté entrait dans sa chaloupe pour aller à la forteresse, il vint un cinquième courrier qui lui apporta la nouvelle que le prince venait d'expirer. » — Weber confirme ce fait important consigné dans la note anonyme des archives, que tout le peuple fut admis à voir la dépouille du défunt et à baiser ses mains dans l'église de la Trinité.

Le résident hanovrien est seul à parler sur ce ton. Dès que nous passons des journaux de la cour et de la garnison aux rapports des ministres étrangers, les faits changent totalement d'aspect. Voici

une dépêche de Pleyer, ministre d'Autriche à Pétersbourg depuis vingt-cinq ans, observateur attentif, mais en général hostile à la politique de Pierre Ier. Cette dépêche, adressée au comte Schœnborn, le 7 juillet, rectifie les premières nouvelles mandées à l'empereur Charles VI d'après les communications du cabinet russe. « Monsieur le comte... Je n'ai pu, dans ma première lettre, expédiée par l'ordinaire, rapporter ce qu'on dit ici, je n'ai pas osé chiffrer; si on avait connu mon opinion, qui est d'ailleurs celle de presque tous, il eût pu m'arriver des désagrémens. Le Cronprinz est mort, le 26, à huit heures du soir, et non de mort naturelle, comme on en répand le bruit; à la cour, dans le peuple et parmi les étrangers, on fait de secrets récits qu'il aurait péri par le glaive ou la hache. Cette opinion s'appuie sur plusieurs particularités; on n'avait rien entendu dire auparavant de sa maladie et on l'avait encore torturé la veille; le jour de sa mort, le haut clergé et Menchikof furent chez lui; on n'admettait personne dans la citadelle et on en ferma les portes avant le soir. Un charpentier hollandais, qui travaille à une des nouvelles tours de la forteresse, a passé la nuit à cette place sans être remarqué; de là-haut il a vu, vers le soir, dans la casemate où se donnait la question, se mouvoir les têtes de plusieurs individus; il a raconté le fait à sa belle-mère, sage-femme de M. le ministre de Hollande. La dépouille du tsarévitch a été placée dans une simple bière de mauvaises planches; la tête était à demi couverte, le col entouré d'un linge, avec des plissés, comme à quelqu'un qui va se faire la barbe. Le tsar fut très gai le lendemain et le jour suivant. La famille de Menchikof fit montre de sa joie ce même soir; l'impératrice manifesta les apparences d'une grande douleur. »

Jacob de Bie, ministre de Hollande, mandait aux états-généraux qu'on avait fait périr le prisonnier en lui ouvrant les veines. Sa lettre fut saisie à la poste et déchiffrée: le pauvre diplomate essuya une effroyable algarade, mille vexations des ministres du tsar. On obtint son rappel, ainsi que celui de Pleyer, pour cause d'accusations calomnieuses. Le charpentier hollandais, Herman Boless, sa femme et sa belle-mère, dont Jacob de Bie avait rapporté les dires, furent arrêtés et sévèrement interrogés. Les dépositions des deux femmes établissent certains détails qui ont leur intérêt. La famille du charpentier demeurait dans la citadelle; c'était dans sa maison que les cuisiniers du tsarévitch préparaient les repas du prisonnier. Le jeudi 26, ces gens apprêtèrent les mets comme d'habitude; on les porta à la casemate matin et soir; on rapporta les restes, mais nul ne put dire pour qui ces repas avaient été servis. Ce même jour, on plaça une garde de soldats devant la casemate du Secret et on ne laissa circuler personne, « attendu que le tsa-

révitch était fort souffrant. » Les deux femmes avaient passé la soirée, de cinq à huit heures, chez Beer, l'apothicaire de la forteresse, sans rien remarquer d'extraordinaire. Quand la sage-femme vint le 29 chez l'épouse du ministre de Hollande, à qui elle donnait ses soins, elle y entendit parler de la mort du tsarévitch et dit : « Je le savais malade depuis jeudi. »

En regard des hypothèses et des allégations vagues de la colonie étrangère de Pétersbourg, nous devons maintenant placer deux récits très circonstanciés, très affirmatifs, dus tous deux à des témoins se disant oculaires ; la légende de la mort du tsarévitch s'est faite dans la suite d'emprunts à ces deux récits ; le lecteur jugera s'il est possible de les concilier entre eux. Le premier est la relation d'Henri Bruce, Anglais au service du tsar Pierre, dont les mémoires furent publiés à Londres en 1782. — « Le 25 juin (1) la haute cour condamna, à l'unanimité, le tsarévitch à perdre la vie : on laissait le choix de la peine à Sa Majesté. Le tsarévitch fut amené devant la cour ; on lui donna lecture de la sentence et on le ramena à la prison. Le jour suivant, le tsar parut à la citadelle, suivi des sénateurs et du clergé, et vint à la casemate où l'on détenait le tsarévitch. Peu après le maréchal Veide sortit et me chargea d'aller à côté chez l'apothicaire Beer, pour lui dire que la potion ordonnée devait être très forte, le tsarévitch se trouvant au plus mal. En recevant de moi cet ordre, Beer pâlit, trembla et perdit contenance. Je lui demandai ce qu'il avait ; il ne put me répondre. Sur ce, le maréchal arriva lui-même, presqu'aussi défait que l'apothicaire, et dit qu'il fallait se hâter, que le tsarévitch était au plus mal à la suite d'une attaque d'apoplexie. L'apothicaire lui remit alors une tasse d'argent couverte et le maréchal la porta chez le tsarévitch, chancelant tout le long du chemin comme un homme ivre. Une demi-heure après, le tsar et tous ceux de sa suite s'éloignèrent avec des visages fort tristes. Le maréchal m'ordonna de rester dans la chambre du tsarévitch et de venir le prévenir si quelque modification se produisait. Il y avait là deux médecins, deux chirurgiens et l'officier du poste : je dînai avec eux à la table dressée pour le tsarévitch. Les médecins furent soudain appelés vers lui ; il était pris de convulsions ; après d'atroces souffrances, vers cinq heures de l'après-midi, il expira. Je le fis savoir aussitôt au maréchal, qui prévint le tsar. Par ordre de Sa Majesté, on retira les intestins du corps ; puis on plaça ce dernier dans le cercueil, garni de velours noir, avec un riche poêle d'or. »

Le second témoignage *oculaire* est tiré d'une lettre que Roumiantzof, l'un des acteurs du drame, aurait écrite à un ami du

(1) L'auteur se trompe d'un jour.

nom de Titof, le 27 juillet 1718. L'auteur de la lettre raconte que, dans la nuit du 25 au 26 juin, Tolstoï, Boutourline, Ouchakof et lui Roumiantzof furent mandés chez le tsar; ils trouvèrent leur souverain avec Catherine et l'archimandrite Théodose. Pierre, en proie à une vive agitation, suppliait le prélat de l'absoudre et de lui donner sa bénédiction : l'archimandrite s'étant écrié : « Que ta volonté se fasse, ô sire, suivant que le ciel t'inspire! » le tsar se tourna vers ses officiers, leur rappela leurs fidèles services et leur dit qu'il comptait sur eux pour le débarrasser en secret du criminel Alexis, afin de ne pas infliger au sang impérial le scandale d'une exécution publique. Tolstoï, Roumiantzof, Boutourline et Ouchakof se rendirent sur-le-champ à la citadelle, au quartier du tsarévitch, qui dormait ; ils congédièrent les gens de service et les gardes. A partir de ce point nous traduisons textuellement.

« Nous ouvrîmes sans bruit la porte de la pièce où reposait le tsarévitch; une lampe brûlant devant les saintes images l'éclairait faiblement. Le prince sommeillait, il s'était découvert et, comme si quelque vision d'épouvante le poursuivait, il gémissait fréquemment. Se sentant très faible la veille au soir, il avait communié pour se réconforter, et depuis ce moment il allait mieux, si bien que les médecins donnaient plein espoir de le voir se rétablir. Aucun de nous n'osait troubler son repos; nous nous assîmes. On dit : « Ne serait-il pas mieux de le livrer à la mort durant son sommeil et de lui épargner les cruelles angoisses? » — Pourtant nous eûmes conscience de le faire mourir sans prière. Mû par cette pensée et prenant courage, Tolstoï toucha doucement le tsarévitch, avec ces mots : « Altesse! levez-vous! » — Il ouvrit les yeux, ne comprit pas, se dressa sur son séant et nous regarda, muet de saisissement. Tolstoï se pencha vers lui : « Altesse! les grands de la terre russe vous ont condamné à mort, pour vos trahisons envers le tsar, votre sire et votre père. Par ordre de Sa Majesté, nous venons à vous pour exécuter cette sentence; préparez-vous par la prière et le repentir à sortir de ce monde, car votre vie touche à son terme. » — A peine le prince eut-il ouï ces paroles qu'il poussa un grand cri, appelant au secours. Voyant que personne ne répondait, il commença à sangloter et à se plaindre : « Malheur à moi, malheur à moi, misérable fruit du sang royal! N'eût-il pas mieux valu naître du dernier des sujets? » — Tolstoï essayait de le consoler, lui disant : « Le tsar t'a pardonné comme père et priera pour ton âme; comme monarque, il ne peut pardonner tes crimes, de peur que tu ne causes la ruine de la patrie. Trêve donc aux larmes et aux sanglots, laisse-les aux femmes, accepte ton destin comme il convient à un homme de race royale. Fais ta dernière prière pour le salut de ton âme. » — Mais le tsarévitch ne l'écoutait pas, il mau-

dissait sa majesté et l'accusait de parricide. Voyant bien qu'il ne prierait pas, nous le prîmes sous les bras et nous l'agenouillâmes de force ; un de nous, lequel au juste, je ne sais, l'épouvante m'ayant troublé la mémoire, fit cette prière en son nom : « Seigneur, reçois l'âme de ton serviteur Alexis dans la paix des justes et pardonne-lui ses péchés dans ta miséricorde ! » — A ce dernier mot, nous renversâmes le tsarévitch sur son lit ; prenant deux coussins à son chevet, nous les jetâmes sur sa tête : nous avons pesé dessus jusqu'à ce que les jambes et les bras aient cessé de remuer et le cœur de battre ; c'est venu vite, grâce à la faiblesse où il était. Ce qu'il a dit alors, personne n'a pu le comprendre : l'effroi de la mort qui venait avait égaré sa raison. Dès que ce fut accompli, nous recouvrîmes le corps du tsarévitch, comme s'il dormait, et ayant prié Dieu pour son âme, nous sortîmes sans bruit. Je restai avec Ouchakof près de la chambre pour que personne n'entrât ; Boutourline et Tolstoï allèrent faire leur rapport au tsar. Bientôt vint du palais la dame Krammer, avec un mot de passe de Tolstoï ; nous lavâmes avec elle le corps du tsarévitch, nous le préparâmes pour la sépulture, et nous le revêtîmes de ses habits de parade. »

Si la Russie doit jamais avoir un Shakspeare qui porte sur la scène cette tragédie nationale, ce sera sans doute cet émouvant récit que le poète fera passer dans ses vers ; mais l'histoire a d'autres exigences que le théâtre, et des doutes graves s'élèvent sur l'authenticité de la lettre de Roumiantzof. — Nous aurons fini avec les différentes versions de la mort d'Alexis en rapportant l'opinion confuse du populaire, celle qui se dessina tout d'abord en traits flottans dans l'imagination des masses et devint la tradition. Dès l'année suivante, M. Solovief en retrouve les élémens épars dans les prédications des popes, les récits des bonnes femmes ; pour le *moujik* de Moscou ou le *raskolnik* du Volga, Alexis a été la victime d'une belle-mère ambitieuse : poussé par sa seconde femme, le tsar a pris son bâton de chêne, un souvenir de l'épieu meurtrier d'Ivan le Terrible ; il a été à la forteresse interroger son fils ; dans un moment de colère provoqué par les réponses de ce fils rebelle, il s'est jeté sur lui et l'a frappé, tout comme le tsar Ivan frappa mortellement son héritier. Ivan est la plus vivante figure de la légende populaire, et la légende aime à se répéter.

Ainsi, tous ces témoins entendus, quelques faits seuls restent irrécusablement établis. Le 26 au matin, Pierre, Menchikof et d'autres familiers du tsar sont allés à Saint-Pierre-et-Saint-Paul. En leur présence, la question a été donnée au prisonnier, malade, affaibli par les tortures physiques et morales des derniers jours. Vers onze heures, le souverain et sa suite ont quitté la citadelle. Il est resté du monde jusqu'au soir dans le cachot d'Alexis, on y a

porté un repas et des gardes en ont interdit l'approche. — Vers six heures, le bruit de la mort du prince s'est répandu dans la forteresse; à ce moment, le tsar et la cour étaient à l'église de Troïtza. D'après le récit de Weber, marqué au coin de la vérité, Pierre avait appris un peu avant par une estafette la funèbre nouvelle, à l'instant où il allait retourner à Saint-Pierre-et-Saint-Paul, sur la demande de son fils expirant. Le lendemain 27, personne ne témoigne avoir vu les restes du défunt; ils sont gardés chez le gouverneur, tandis que la journée se passe en fêtes et la nuit dans un banquet; mais le 28 et le 29, tout le peuple a pu voir le corps du prince exposé dans l'église de la Trinité, tous ont pu l'approcher et baiser ses mains. Le 30, il a été solennellement enseveli, avec les honneurs dus à l'héritier du trône, dans le caveau conjugal, à la cathédrale de Saint-Pierre-et-Saint-Paul.

En dehors de ces particularités attestées par les témoins officiels ou privés, toutes les assertions que nous avons reproduites sont contradictoires ou dénuées de preuves. Les rapports des résidens étrangers ne sont que les échos des bruits de la ville, des commérages de la domesticité. Ils n'ont rien vu ni rien su avec certitude. Il faut d'ailleurs se tenir en garde contre l'hostilité systématique habituelle aux agens diplomatiques dans un temps et dans un pays où ils avaient à souffrir de fréquentes vexations, contre le désir de paraître bien et vite informé, qui est l'écueil de cette profession. — Tout autre est le caractère des deux narrations capitales, dites de Bruce et de Roumiantzof, émanant de gens qui affirment avoir vu, avoir agi dans le drame. Si nous ne possédions que l'une des deux, peut-être surprendrait-elle notre conviction. Mais comment concilier les affirmations directement opposées de ces deux soi-disant témoins? Il faut choisir, et nous sommes ainsi conduits à discuter l'authenticité des deux relations. La première n'a paru à Londres que plus d'un demi-siècle après l'événement, après la mort de l'auteur dont elle porte le nom. Aucun contemporain ne nomme Bruce parmi les personnes présentes à la citadelle durant les heures décisives. Qui nous garantit la fidélité de l'éditeur anonyme de ces mémoires? — La lettre de Roumiantzof est au contraire datée du mois suivant et son auteur présumé fut jusqu'au bout avec Tolstoï le plus redoutable instrument du tsar contre Alexis; mais le Titof auquel elle est adressée est inconnu, ce nom ne se rencontre pas parmi ceux des personnages de l'époque; nul n'a jamais vu l'original de cette lettre, des copies dissemblables entre elles ont circulé plus tard dans diverses mains, les historiens récens l'ont enfin recueillie et fixée; la filiation du document se perd dans une nuit mystérieuse, il n'a pas, si l'on peut dire, d'état-civil régulier. Il y a une forte invraisemblance à faire ainsi confesser par

Roumiantzof sa part d'un crime et les secrets du maître, à cette époque de terreur où, comme on a pu voir, chacun pesait la moindre parole et n'écrivait qu'à mots couverts. Enfin toute la rédaction de cette pièce a quelque chose d'apprêté, de peu sincère, la saveur d'un roman composé après coup, peut-être par quelque ennemi de Roumiantzof.

Les contemporains n'ont pas voulu croire à l'apoplexie officielle; mais ils ne nous ont laissé aucun témoignage assez probant pour que nous puissions reconstituer la scène tragique soupçonnée par eux et nommer le bourreau. Pierre, accusé par la voix populaire de s'être fait justice de sa main, était absent à l'heure suprême, d'après tous les récits. Peut-être, entre tant d'hypothèses, faut-il admettre la plus simple, celle dont se contente M. Oustrialof: la question, les tortures avaient brisé ce corps débile, anémié dans ces derniers mois par l'ivresse continue avec laquelle le tsarévitch trompait ses angoisses; l'épouvante du jugement, le désespoir l'avaient achevé, il a suffi durant la dernière épreuve de la main trop lourde d'un aide pour délivrer sans le vouloir l'âme retenue par de si frêles liens.

Au surplus, ce sont là recherches d'érudit et curiosités de chroniqueur. Les sourdes casemates de Saint-Pierre-et-Saint-Paul peuvent garder éternellement leur secret. Si mal édifiée qu'elle soit sur le fait matériel, l'histoire est assez instruite pour se prononcer dans ce grave procès. Nous avons vu naître, grandir et s'exaspérer la lutte entre le père et le fils; nous savons qu'à un moment donné, le père a décidé la mort du fils; il a institué de longues et minutieuses enquêtes pour assembler les élémens d'une condamnation; il a formé le tribunal de ses créatures et provoqué une sentence capitale, il a poursuivi jusqu'à la dernière heure les périlleuses expériences de la question; que ce soit l'acte violent d'une minute, le lent martyre prolongé durant des semaines ou une apoplexie par effroi qui aient mis fin aux jours d'Alexis, le résultat est le même, même est la responsabilité : l'histoire a le droit de prononcer que Pierre a voulu, préparé et procuré la mort de son fils.

En lisant ces lignes, conclusion de ce long et triste récit, chacun jugera Pierre le Grand avec les idées qu'il s'est faites sur la raison d'état. Aux cœurs ardens à s'indigner nous rappellerons seulement l'axiome de notre ancien droit public, que chacun doit être jugé par ses pairs. Les personnages historiques peuvent en réclamer le bénéfice; et le jugement des pairs, pour eux, c'est le jugement rendu en se plaçant au point de vue des mœurs, des idées, des consciences contemporaines. A ce point de vue, le souverain absolu de la Russie de 1718 peut partager les juges. — « Quels durent être les sentimens d'Abraham lorsqu'il consentit à sacrifier son fils

unique? » — se demandait un jour Martin Luther. Si nous nous posons la même question au sujet de Pierre le Grand, la réponse sera qu'il croyait agir dans la plénitude de son droit. La plupart de ses contemporains en Russie et ailleurs ne songèrent pas à discuter ce droit. Pour ces consciences scolastiques, le tsar était dans le cas de David châtiant son fils Absalom, et l'on sait qu'alors un exemple tiré de la Bible était la plus sûre base d'une jurisprudence. On le vit bien par la déclaration du clergé que nous avons résumée plus haut. La meilleure preuve de la bonne foi du tsar est dans le soin qu'il prit de faire publier et traduire les actes du procès pour les soumettre au jugement de l'Europe. Là où nos mœurs adoucies verraient un imprudent victime d'un crime monstrueux, la Russie d'alors vit un criminel d'état justiciable du pouvoir paternel et régalien. Ah! n'écrivons pas l'histoire de ce point de vue enfantin, que la conscience humaine est un terrain immuable, aux aspects éternellement uniformes; elle n'a pas échappé plus que le reste des choses au travail incessant des siècles; faute de comprendre cette vérité, tout nous sera mystère et scandale dans les annales du passé, et nous n'apercevrons pas cette loi radieuse du progrès qui élève sans cesse vers plus de justice la conscience affinée de l'humanité.

Déjà un contemporain qui était un précurseur, l'auteur parfois si sagace de l'*Histoire de Pierre le Grand*, a dit le peu qu'il savait de cet épisode et s'est trouvé embarrassé de conclure : — « Il paraît qu'il résulte de tout ce que j'ai rapporté que Pierre fut plus roi que père, qu'il sacrifia son propre fils aux intérêts d'un fondateur et d'un législateur, et à ceux de sa nation, qui retombait dans l'état dont il l'avait tirée sans cette sévérité malheureuse... Il prévoyait ce qui arriverait à ses fondations et à sa nation si l'on suivait après lui ses vues. Toutes ses entreprises ont été perfectionnées selon ses prédictions; sa nation est devenue célèbre et respectée dans l'Europe, dont elle était auparavant séparée; et si Alexis eût régné tout aurait été détruit. Enfin, quand on considère cette catastrophe, les cœurs sensibles frémissent et les sévères approuvent. » — Ainsi pensait Voltaire. Un siècle a passé et le dernier mot ne nous serait plus supportable : nous ne saurions « approuver, » mais nous pouvons comprendre. Les temps ne semblent-ils pas venir où, dans la plupart des rapports humains, les sages diront de plus en plus : comprendre, et de moins en moins : juger.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LE

FILS DE PIERRE LE GRAND

I.

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE D'ALEXIS. — SON MARIAGE ET SA FUITE.

Il eût fallu le drame d'Eschyle ou de Sophocle pour raconter sa vie. Égaré dans l'histoire moderne, le fils de Pierre le Grand appartient à la lignée fatale qui hantait les vieux tragiques grecs; devant ce prince supplicié, on ne sait par quelle main, Clytemnestre se serait écriée une fois de plus : « C'est le Destin qui a commis le crime! » — Nous dirons autrement aujourd'hui : dirons-nous mieux? L'histoire hésite éternellement devant le problème moral que lui posent certaines destinées. Un homme ordinaire naît dans un rang et une époque extraordinaires; il ne demandait qu'à être médiocre dans une fortune médiocre; réduit à la condition commune, il eût passé tranquille et inaperçu, ni pire ni meilleur que tant d'autres. Voici que la loi, inconnue pour nous, de la distribution des âmes, assigne à cette faible créature une œuvre disproportionnée avec ses forces; elle se trouve jetée dans un tourbillon de volontés puissantes et d'événemens grandioses : ne pouvant se hausser jusqu'à sa tâche, l'être infirme retombe et disparaît, broyé par elle. Il souffre et proteste : pourtant l'œuvre historique qui devait s'accomplir par lui s'accomplit malgré lui et contre lui : son mal est le bien d'un grand peuple. Qui répondra de cette infor-

tune nécessaire? Comment juger le faible qui succombe plutôt que d'avancer, les forts qui le foulent en marchant, quand la marche est le salut de tous? — Fatalité, disait l'antiquité païenne; — prédestination, répond le moyen âge chrétien; — lutte pour l'existence, affirme la science moderne. Ces diverses formules des opinions humaines ne sont que la constatation du fait; elles réservent le jugement de la conscience, qui flotte, indécis.

Nous n'aurons pas la hardiesse de nous prononcer dans un si grand débat. Nous retracerons les faits : le lecteur jugera. Rarement l'intérêt philosophique de l'histoire a été relevé par de plus attachantes péripéties. Nos romans judiciaires rivaliseraient à peine d'imprévu et de passion avec le procès du tsarévitch Alexis; nos plus ingénieux faiseurs n'ont pas imaginé d'aventures plus étranges que celles de ce jeune prince, fuyant sa couronne et emportant ses amours sur les routes d'Europe, caché dans des retraites obscures, poursuivi, dépisté, repris par une diplomatie subtile comme une police, ramené de la baie de Naples à la chambre de torture de Moscou, disparaissant mystérieusement dans le décor d'une tragédie barbare et léguant une énigme insoluble aux historiens. Tenté à notre tour par cette énigme, nous suivrons docilement nos devanciers, MM. Oustrialof, Solovief et autres; leurs recherches érudites ont ranimé les traits de cette pâle figure qui passe comme une ombre et s'évanouit de même dans l'éclat glorieux du règne de Pierre le Grand (1).

I.

Pierre n'avait que seize ans quand il épousa, en 1689, Eudoxie Lapouchine, fille d'un des boïars qui avaient marqué à la cour du feu tsar Alexis Michaïlovitch. L'année suivante, un fils naissait de ce mariage et recevait le nom de son aïeul Alexis. L'enfant entrait

(1) Pour ne pas multiplier les citations au bas de ces pages, nous indiquerons ici les sources de ce travail : — Oustrialof, *Histoire du règne de Pierre le Grand*, tome VI, consacré en entier au procès du tsarévitch, avec les documens originaux en appendice; — Solovief, *Histoire de Russie depuis les origines*, tome XVII; — Essipof, *Documens pour le procès du tsarévitch Alexis Pétrovitch;* — Pogodine, *le Jugement du tsarévitch A. P.*, dans la *Rousskaïa besièda*, 1860; — Guerrier, *la Princesse Charlotte* (*Messager d'Europe* de mai et juin 1872); — Weber, *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Moscovie*, édition française de 1725; — Correspondance des résidens étrangers dans les *Publications de la société historique de Russie;* en particulier, tome XV.

Cette étude était achevée, quand a paru à Heidelberg le livre de M. Bruckner, *der Zarevitsch Alexei;* nous serons heureux de nous rencontrer avec le savant professeur, qui a puisé comme nous son récit aux sources russes.

dans sa neuvième année quand sa mère fut répudiée par le tsar et enfermée au couvent de Souzdal; il avait vingt-deux ans quand Pierre se décida à légitimer son union avec sa seconde femme, Catherine Skavronski, en 1711.

Pour comprendre le drame de famille que nous voulons raconter, il est indispensable de faire plus ample connaissance avec ses principaux acteurs.

Il ne devrait pas être besoin de présenter au public une personnalité historique comme celle de Pierre le Grand. Pourtant, si le souverain a donné son nom à plus d'un livre en Occident, l'homme y est encore mal connu, croyons-nous, faute d'avoir été bien regardé dans son cadre. Cela tient au peu de lumières que nous avions jusqu'à ces derniers temps sur la vieille Russie; le moyen âge moscovite n'avait pas trouvé place dans nos histoires classiques, elles ignoraient de parti-pris ce monde barbare, et la Russie ne commençait pour elles qu'à l'arrivée de son réformateur. C'était déjà un bel hommage rendu à Pierre de ne compter avec son pays que du jour où il y parut. L'hommage serait plus complet si, sachant ce qu'il a fait, nous savions avec quoi il l'a fait. L'homme est grand dans la mesure où il crée : mais pour assigner à un créateur sa vraie place, le philosophe s'inquiète plus encore des élémens dont il disposait que du résultat obtenu. Quand Louis XIV fait un grand siècle avec notre grande France et nos grands aïeux, nous saluons en lui un guide intelligent plutôt qu'un créateur. Quand Napoléon construit l'édifice administratif et civil qui nous abrite encore aujourd'hui, il fait preuve d'un merveilleux génie d'ordre plutôt que de création : les matériaux étaient là, bruts et mal assemblés sans doute, mais déjà réunis par la révolution. Pierre, lui, crée de toutes pièces, presque du néant, suivant la leçon divine. A l'étude des élémens informes, réfractaires, d'où il tira en quelques années un grand empire, on est pénétré d'admiration pour cette immense figure; au calcul des résistances, actives ou inertes, dont il dut triompher, on reconnaît que la force d'âme n'eut peut-être jamais une plus haute expression dans l'histoire. Ceux qui sont arrivés, — et n'est-ce pas la leçon de la vie? — à priser entre toutes les qualités de l'âme le don rare et superbe de la volonté, ceux-là avoueront sans peine qu'excepté peut-être ce même Napoléon, nul homme dans les temps modernes n'a jamais plus fortement voulu.

Regardons-y de près. Au déclin du XVIIe siècle, en dehors de cette Europe déjà en possession de son équilibre, organisée, policée, mûre pour la vie moderne, il y a un état immense dans l'espace, insignifiant dans l'histoire. Le monde civilisé l'ignore; on ne sait même comme il faut le nommer, Moscovie ou Russie, Asie ou

Europe. Ses voisins immédiats, la Turquie, l'Empire, la Prusse, tous grands facteurs de l'ordre européen, ne comptent guère plus avec lui qu'avec ces khans tatars dont on le distingue confusément. Quand Dolgorouki, le premier ambassadeur de Pierre, arrive à Versailles en 1687, il y obtient le même succès de curiosité qu'un envoyé chinois ou birman; il faut, dans ce centre des lumières, recourir aux géographes, et aux académies, pour savoir d'où sortent ces barbares. — « L'Académie des inscriptions, nous dit Voltaire, célébra par une médaille cette ambassade comme si elle fût venue des Indes. »

Quel était le secret de cette faiblesse d'un peuple nombreux? Ses voisins l'ignoraient parce qu'il s'ignorait lui-même. Depuis de longs siècles il dormait dans sa torpeur polaire. Le gouvernement, les mœurs, les arts, le commerce, le costume, tout chez lui était oriental, disons même asiatique, partant immobile. Il tirait toutes ses racines de l'Orient byzantin et de l'Asie tatare : de Byzance, son clergé avait gardé une tradition religieuse étroite, matérialisée, qui pesait sur toute la vie nationale : des Tatares, auxquels il fut si longtemps soumis, ses souverains avaient pris l'étiquette, les procédés de gouvernement, la tactique militaire, l'esprit violent et rusé. A Moscou comme à Damas ou à Ispahan, la femme était recluse au *térem*, on l'épousait sous un voile; son action éducatrice sur les mœurs était nulle. Les seuls instituteurs de ce peuple, plongé dans une noire ignorance, étaient des moines dont rien ne pouvait égaler l'indigence intellectuelle. Une noblesse grossière et anarchique combattait à la manière mongole, avec des levées de vassaux, pour le souverain ou contre lui. La mer, le grand lien des nations civilisées à cette époque, le véhicule des richesses et des idées, n'était connue des Moscovites que dans les légendes : aucun de leurs princes, avant Pierre, ne l'avait vue de ses yeux. Quant à franchir la frontière, nul n'y songeait à moins de force majeure : les langues, les arts, les sciences de l'Occident, autant de choses maudites, repoussées par l'exclusivisme religieux et national; les rares commerçans étrangers étaient parqués dans un faubourg de Moscou, le quartier allemand, sorte de ghetto réprouvé qu'on sabrait sans scrupule aux jours de sédition populaire. Le costume même témoignait des origines et des mœurs du Russe : c'était le long et flottant vêtement oriental, signe extérieur de l'indolence asiatique.

Avec le père de Pierre le Grand, ce tableau n'est déjà plus rigoureusement exact. Dès le règne d'Alexis Michaïlovitch, quelques hommes intelligens sentent leur infériorité nationale, en souffrent, et font effort pour en sortir. Des regards curieux se tournent vers l'Europe, hésitans encore et sans suite. Le patriarche Nicon essaie la réforme du clergé, des lettrés polissent la langue, tra-

duisent les livres étrangers. Nathalie, l'épouse du tsar et la mère de Pierre, quitte la première le voile et se hasarde dans la société des hommes. Alexis Michaïlovitch a l'esprit ouvert, il appelle à lui des marchands d'Occident, des chanteurs d'Italie, des diplomates. Il passe dans ce ciel du Nord des clartés vagues, une aurore qui annonce le grand jour de la transformation. Il en devait être ainsi; les phénomènes de l'histoire, comme ceux de la nature, sont régis par la grande loi de l'évolution; ils n'admettent pas les chutes subites du passé dans l'avenir, les brusques miracles; c'eût été miracle si un Pierre le Grand fût apparu sans préparation. Est-ce à dire, comme l'ont avancé certains érudits russes, dans un courant de réaction très marquée contre l'œuvre de Pierre, que le grand tsar n'ait été qu'un continuateur, et son père le véritable initiateur de la réforme? Nous croyons que les savantes recherches dont le règne d'Alexis Michaïlovitch a été l'objet ont quelque peu exagéré la valeur de ce règne. Le tsar Alexis nous représente assez bien un de ces souverains orientaux, curieux de choses nouvelles, amusés plutôt qu'instruits par les merveilles de la civilisation, qui ont plus d'une fois de nos jours fait prendre le change à la crédule Europe. L'Europe s'émerveille, applaudit aux réformes et s'apprête à traiter de pair avec le barbare si rapidement assimilé; l'observateur prudent qui passe derrière le décor s'aperçoit que le barbare a pris de la civilisation juste ce qu'il fallait pour emplir un théâtre et amuser son ennui. — Avec plus de bonne foi sans doute, Alexis Michaïlovitch n'obtint pas des résultats mieux assurés : il ne sortit pas d'Asie. Tout se réduisit à quelques plaisirs de cour moins grossiers, à une extension des relations commerciales, à un travail dans les idées religieuses qui n'avait rien à démêler avec le progrès occidental. Le poids d'ignorance était trop lourd à soulever pour les hommes de cette génération; l'honneur de l'effort doit être rendu à Pierre le Grand.

C'est dans ce milieu qu'il naît, à un moment de crise politique et de confusion. A dix ans, on le place conjointement avec son frère aîné, l'imbécile et maladif Ivan, sur ce célèbre trône à deux siéges qu'on voit encore au Musée des Armes. Une sœur plus âgée y tient les deux enfans en lisière, intrigue et gouverne sous leur nom. L'éducation du petit prince est pire encore que celle de ses pareils; il grandit dans la rue de Moscou, mêlé aux polissons de son âge, livré à toutes les influences perverses, à l'ignorance, à la débauche précoce. Soudain une lumière se fait, comme une révélation, dans les ténèbres de cette petite âme; elle devine qu'à la place de ce qui est, il faut mettre autre chose qu'elle pressent et qu'elle ignore. Dès lors cet esprit s'agite d'un effort obscur et

constant vers une vie nouvelle, comme l'enfant au sein de la mère. Dans les jeux des gamins du quartier allemand, Pierre apprend qu'il y a un autre monde par delà le sien, il y rêve sans cesse, et sur ce rêve il façonne déjà en imagination son futur empire. A dix-sept ans, avec ses compagnons d'aventure, il balaie la cour caduque de son frère et de sa sœur. Libre et seul, il court d'instinct à la mer : elle est triste et rebutante, dans ce port glacé d'Arkhangel; pourtant il la salue avec amour, reconnaissant la maîtresse mystérieuse qui le mènera au monde nouveau et ramènera ce monde avec lui. Au risque de perdre sa couronne mal assurée, il se précipite en Occident, poussé par une force irrésistible, avec la curiosité ardente d'un sauvage; il voit des flottes, des armées, des fabriques, des académies, de la justice, de la puissance et de la gloire, il veut tout cela pour son pays ; mais les autres monarques ordonnent et des instrumens exécutent au-dessous d'eux : lui devra être à la fois l'ordonnateur et l'instrument; il devra tout apprendre pour tout enseigner aux siens. Il veut une flotte et n'a pas même un calfat dans son empire : il saura le premier ponter une barque, gréer une mâture, gouverner à la barre du premier vaisseau construit de ses mains. Il veut une armée régulière et n'a pas un sergent instructeur; il instruira lui-même les soldats de son premier régiment. Et pour tout ainsi. Qu'on mesure maintenant, si l'on peut, l'ouverture d'esprit et la force de volonté nécessaires à un homme pour passer brusquement d'un monde moral dans un autre, pour se faire tour à tour l'apprenti universel des arts de la civilisation, l'instituteur de ces arts près d'un peuple nombreux, le souverain chargé d'en régler l'emploi, pour vaincre les résistances de tous ceux que ces arts scandalisent, pour changer les consciences, les idées, les formes de trente millions d'êtres humains! Figurons-nous, pour prendre des distances qui nous sont familières, un génie du XVIIe siècle, un Colbert ou un Vauban, apparaissant soudain en plein XIIIe siècle, dans le monde de saint Thomas et de Raymond Lulle, et transformant ce monde à son image. Il semblerait qu'un pareil travail ait dû être l'œuvre de plusieurs siècles; vingt ans après, au lendemain de Poltava, l'empire qu'avait rêvé l'enfant était une réalité, ses escadres couvraient la Baltique et la Mer-Noire, ses armées avaient vaincu la Suède, la Turquie, la Pologne, inquiétaient la Prusse et l'Autriche; l'Europe comptait une grande puissance de plus, une capitale et des ports nouveaux, la Russie célébrait son avènement à la civilisation, civilisation timide encore, mais assurée désormais de ne pas périr dans la moitié du vieux monde.

Faut-il ajouter que cette révolution se fit par les moyens vio-

lens et brutaux auxquels toute révolution est condamnée, par des moyens tels qu'on pouvait les attendre du temps, du pays, de l'éducation première du réformateur? Le contraire n'eût pas été dans les possibilités humaines. Pierre forgea la civilisation avec les instrumens de la barbarie. Acharné à son œuvre de salut, exaspéré par les résistances qu'elle rencontrait de toute part, il frappa furieusement autour de lui et tout près de lui. Comme il prenait la hache dans les chantiers pour donner l'exemple à ses matelots, il la prit peut-être sur les places, suivant la légende, pour donner l'exemple à ses bourreaux. Les strélitz, un corps de janissaires à la turque, se mutinent contre l'armée nouvelle; il les massacre. Des fanatiques jettent l'anathème à la réforme, au tsar antechrist; il couvre Moscou de potences et fait d'effroyables justices. Son excuse, c'est qu'il ne travaillait pas pour lui, mais pour le bien de la patrie, visible au bout de sa tâche. Sans doute la patrie ne fut pas heureuse, ni reposée, durant l'heure de l'enfantement; les charges étaient lourdes, on peinait partout, on se tuait de labeur, on s'épuisait de sang et d'argent. Le règne de Pierre, suivant la juste expression de M. Solovief, fut un immense éveil de forces; comment le concilier avec un idéal de prospérité et de sécurité? Nul rêveur ne renversera la grande loi de ce monde, qui est de souffrir pour entrer en pleine possession de l'existence. Nous ne sommes pas, nous l'avouons, de ceux qui admirent les peuples sans histoire, heureux en gagnant beaucoup d'argent; les nations, comme les individus, commandent le respect et l'admiration à la condition d'être une force en travail, une école de sacrifice au profit de la génération du lendemain. Pierre prit la Russie au moment critique où, devant l'expansion de l'Europe moderne, elle hésitait, indécise, forcée de choisir entre le passé et l'avenir, entre l'Asie et l'Europe, entre la mort et la vie. De sa main puissante, il la jeta à l'Europe et l'appela à la vie. Par ce coup de génie, il devançait son temps et son peuple; par la façon dont il l'exécuta, il rentre dans ce temps et dans ce peuple.

C'est qu'il était bien de sa race, cet homme que nous cherchons ici dans le souverain. Lui, l'apôtre de l'Occident, lui que ses ennemis appelaient l'Allemand, il avait l'âme toute slave, une âme de la steppe, qui allait sans cesse à l'illimité, à l'impossible, aux horizons sans bornes. S'il veut agrandir son empire et renouveler son atmosphère morale, c'est qu'il étouffe presque physiquement dans les limites que les faits et les idées lui assignent, c'est qu'il lui faut prendre des jours sur l'espace, dans tous les sens. La première fois qu'il voit la mer, objet de crainte jusqu'alors, il tressaille d'aise devant cet infini nouveau et s'y lance comme un fou. Plus tard, retenu dans les montagnes à Carlsbad, il éprouvera ce senti-

ment d'angoisse commun à tous les fils de la plaine russe en pareil cas, il écrira à sa femme : « C'est une vraie prison que ce lieu, il est situé entre de telles montagnes qu'on n'y voit pas le soleil. » — Il ignore la mesure dans le plaisir comme dans le travail; il passe de la vie frugale de l'ouvrier et du soldat à ces orgies de Péterhof, où l'on vidait des brocs d'eau-de-vie comme à la cour d'un roi nègre d'Afrique : législateur ou débauché, il nous apparaît de même, un *monstre* au sens antique du mot, assemblage de vertus et de défauts extrêmes, les unes et les autres si en dehors de l'humanité moyenne, que celle-ci récuse également de tels défauts et de telles vertus. Pierre ne supporte guère la contradiction, parce qu'il ne croit pas à l'impossible; malade, il rosse ses médecins en les traitant d'ânes; généreux et bon d'ailleurs pour qui ne contrarie pas son œuvre sacrée. Deux qualités maîtresses commandent dans son âme : l'activité et la sincérité. Elles sont nées du contraste des deux vices nationaux qui l'irritèrent le plus : la paresse, naturelle au tempérament de son peuple; le mensonge, fruit des habitudes serviles contractées sous le joug tatare. Simple et sans faste, bien qu'élevé dans un cérémonial byzantin, il n'aime pas le pouvoir pour lui-même : il se refuse longtemps à l'exercer avant de s'en être rendu digne, il le délègue sans marchander aux ministres qu'il croit plus habiles que lui. Aucune des petitesses du despote, aucune jalousie, aucune crainte de voir sa part de gloire diminuée par le mérite d'autrui. Bien au contraire, sa vie se passe à chercher des hommes; il les prend partout, les élève, les supplie d'agir pour lui, sans lui, à leur guise; il écrit à Menchikof : « Je ne peux donner des ukases pour tout : voyez et décidez par vous même. » — Il s'est fait de la patrie future un idéal grandiose, auquel tout doit être sacrifié, lui d'abord, les autres ensuite; tout ce qui sert cet idéal est bien, tout ce qui le menace est condamné; c'est la seule règle morale de Pierre. Il châtie parce qu'il aime, il broie beaucoup d'hommes en cherchant le bonheur de tous; et dans cet instinct du sacrifice, il pense si peu à lui, que ce justicier cruel trouvera la mort en sauvant d'obscurs matelots de Finlande qui se noient devant sa porte.

On comprendra maintenant ce qu'un tel homme dut être dans les relations de famille. Comme tous les fondateurs, il eût pu dire, lui aussi : « Mes frères et mes sœurs sont ceux qui font la volonté d'en haut. » — Il ouvrit son cœur à ceux qui comprirent et aimèrent son œuvre; ceux qui la méconnurent et l'entravèrent, si proches fussent-ils par les liens du sang, lui parurent des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils étaient plus intimes. Après la révolte des strélitz, ses sœurs vont rejoindre au couvent des Vierges de Moscou

leur aînée la tsarévna Sophie. Aux barreaux de leurs cellules, ces malheureuses filles voient pendre durant cinq mois les corps des rebelles suppliciés; ces cadavres gardaient dans leurs mains les pétitions adressées avant la révolte aux princesses complices. Bientôt après, les rigueurs du tsar s'appesantissent sur sa femme. La puissante famille des Lapouchine, à laquelle appartenait l'impératrice Eudoxie, voyait avec douleur la transformation de l'empire. C'étaient des espérances caressées de longue date qui s'effondraient pour ces ambitieux. Jadis la famille qui avait eu la bonne fortune de fournir une épouse au tsar entrait en partage de la souveraineté, dominait dans les conseils de la couronne, usait et mésusait de la faveur. En lisant la chronique orgueilleuse des maisons alliées au trône sous les règnes précédens, on comprend bien la stupéfaction, puis la colère des Lapouchine se voyant évincés par des aventuriers, des Allemands, des strélitz. Ils se rapprochèrent alors de ceux qui menaçaient leur gendre d'une résurrection du passé. Après la conspiration de Sakovnine, en 1697, le père et deux frères de la tsarine furent exilés dans des provinces reculées. Eudoxie, dont le goût pour l'ancien régime n'était pas douteux, se compromit-elle ouvertement avec les siens? On ne sait, ce point du drame de famille est resté obscur. L'année d'après, au retour du voyage de Hollande, Pierre ordonne à sa femme de se retirer à Souzdal, dans le célèbre monastère de la Protection de la Vierge; quelques mois plus tard, l'impératrice prenait la robe sous le nom de sœur Hélène.

Cette séparation, commandée par la politique, ne coûta guère au cœur du tsar, devenu fort indifférent à sa première femme. Sa morale n'avait jamais été scrupuleuse. Deux ans après, il est en liaison avec une belle personne du quartier allemand de Moscou, Anna Mons. Cette favorite se donna les mêmes torts que l'épouse; elle voulut prendre avantage de sa faveur, mêla ses proches à ses malversations, et après quelques années, sentant son pouvoir décliner, elle intrigua pour se faire épouser par Kaiserling, l'envoyé de Prusse. Un couvent referma ses portes sur la belle Allemande. Celle qui lui succéda n'avait, au témoignage des contemporains, ni beauté ni grâce; mais par ses hautes qualités d'âme, elle sut mériter une tout autre fortune. En 1701, après le sac de Marienbourg, quand tous les habitans de la ville poméranienne furent emmenés en captivité, Menchikof garda dans sa part de butin une pupille, disent les uns, une servante, disent les autres, du pasteur Gluck. Catherine Skavronski vécut quelque temps dans le *térem* du prince; vers 1704 ou 1705, il céda sa captive à son ami et souverain. Elle sut rester humble et discrète, comprendre les grands desseins de Pierre et affermir chaque jour son pouvoir sur ce maître changeant.

Cette inconnue du moins ne traînait pas derrière elle une famille hostile, enracinée au passé; elle suivait le tsar dans ses expéditions, partageait ses fatigues, l'encourageait aux nouveautés hardies. En 1711, durant la désastreuse campagne du Pruth, Catherine donna la mesure de l'énergie de son esprit; elle vendit ses bijoux pour solder les troupes, releva leur moral et aida Pierre à sortir de cette épreuve; dans l'élan de sa reconnaissance, il célébra publiquement son mariage avec la captive de Marienbourg, la fit reconnaître impératrice, lui garda jusqu'à son dernier jour un attachement inébranlable et justifié. Après la mort du réformateur, Catherine Ire régnera sur la Russie, continuera la pensée de Pierre et la sauvegardera de son ferme génie contre toutes les réactions conjurées.

En 1699, après la déchéance d'Eudoxie, qui pouvait attendre de l'avenir cette auxiliaire imprévue? A ce moment critique, dans cette famille détruite par les soupçons et les colères de son chef, tout l'espoir du trône se reportait sur le fils de la recluse de Souzdal.

II.

On imagine avec quelle anxiété Pierre devait épier le développement de cet enfant, destiné à achever après lui la grande œuvre. L'attente n'était pas moins vive dans tout le vieux Moscou hostile à la réforme; Alexis était l'enjeu de la partie décisive qui se jouait entre le passé et l'avenir; par le futur tsar, l'édifice nouveau serait couronné ou anéanti, suivant le pli que sauraient imprimer à son âme les novateurs ou les traditionnels; on le sentait de part et d'autre, on s'efforçait en conséquence. Pierre, sans cesse appelé aux confins de son empire par les travaux et les guerres, ne pouvait veiller lui-même sur son fils. L'enfant resta livré jusqu'à l'âge de neuf ans à sa mère, à ses tantes, à son grand-père Abraham Lapouchine, à tous les ennemis de la révolution. On ne tarda pas à s'apercevoir que les lois mystérieuses de l'hérédité lui avaient transmis le caractère maternel; M. Soloviev va plus loin; cet historien veut voir dans le jeune prince un cas d'atavisme et retrouve en lui la personnalité de son aïeul, le tsar Alexis. L'enfant, grandissant dans cette famille déchirée, s'habituait à prendre parti pour une mère tendre et opprimée contre un père redouté, qui lui apparaissait de loin en loin entre des supplices et des batailles. Eudoxie quitta son fils pour entrer au cloître. On le confia alors à Nicéphore Viazemski, pédant ampoulé et timide, qui lui apprenait à lire dans un livre d'heures, adressait au tsar des rapports triomphans sur les progrès de son élève et recevait de cet élève des coups de bâton quand il

essayait de l'appliquer au travail. Les vrais maîtres d'Alexis furent les hauts dignitaires du clergé moscovite. Ce clergé, menacé dans son influence, dépouillé d'une partie de ses biens, décapité par l'ukase qui supprimait la dignité patriarcale, était attaché de tout cœur à l'ancien régime; la réforme n'avait pas d'adversaire plus violent et plus dangereux. Un prêtre à l'esprit rude et dominateur, le protopope Iakof Ignatief, se chargea d'être auprès du prince l'instrument des rancunes et des espérances de ses supérieurs. Directeur spirituel du jeune homme, il prit sur son âme une influence absolue; il adressait à son pénitent des admonitions terribles dont quelques-unes nous ont été conservées, lui faisant jurer sur l'Évangile d'obéir à son confesseur comme à Dieu même, le menaçant des colères célestes s'il cachait une seule de ses pensées.

Alexis versa dans la dévotion étroite et matérielle des vieux Moscovites. Très sensible à la pompe des cérémonies, à l'attrait mystique des cloîtres, il ne se plut qu'à l'ombre des églises du Kremlin, dans la société des religieux et des théologiens. On crut revoir dans le parvis du couvent du Miracle ce tsar-moine Féodor, dont nous avons conté l'histoire à cette place, qui sonnait les cloches et chantait au chœur, tandis que Boris Godounof régnait sous son nom. La cour de l'héritier se reformait pareille à celle des grands-ducs du XVIe siècle, pleine de chantres, de moines, de faiseurs de miracles, de pieux mendians qui portaient en cachette les messages de l'exilée de Souzdal aux matrones voilées du *térem* de Moscou. Toujours à la mode du vieux temps, une licence grossière et de hâtives débauches se mêlaient à ces dévotions, énervant la santé débile d'Alexis, trop faible pour les traverser impunément, comme avait fait son père. Tout ce monde suranné, haïssant et craignant Pierre, conspirait à mots couverts, du geste, du regard. Parfois le tsar terrible accourait à l'improviste de la frontière, de la Hollande, de ses chantiers de Pétersbourg; chacun composait son visage et sa parole, se prosternait devant le maître, devant les étrangers maudits qui le suivaient; dès qu'il avait repassé les portes du Kitaï gorod, le sourd murmure reprenait, les cellules et les bazars se renvoyaient de nouveau des paroles équivoques. L'enfant était ainsi dressé à la dissimulation, au mensonge, à toutes les servilités de la terreur. On lui enseignait qu'il est méritoire de résister à un père qui use de son pouvoir pour le mal. Un jour, il s'accuse aux pieds de son confesseur d'avoir souhaité la mort de ce père : « Dieu te pardonne! répond Iakof, nous la souhaitons tous, car il pèse sur le peuple. » Indolent, bien que d'un esprit ouvert, Alexis avait l'horreur du mouvement; il n'était à l'aise que renfermé dans son palais de Moscou, comme ses ancêtres, sous les pelisses fourrées et le haut bonnet

lourd de pierreries. A l'exemple de son entourage, il avait une répugnance superstitieuse pour la mer et tremblait quand son père le traînait vers cet élément réprouvé. Dès que son âge l'appelle à suivre les armées, il trouve mille prétextes pour se dérober aux appels de Pierre. Il a vingt ans l'année de Poltava, et la grande victoire se gagne sans lui. Peut-être, s'il eût vu de près ces choses glorieuses, son âme se fût-elle éveillée à des sentimens plus généreux; mais dans la triste Moscou, où chacun souffrait des charges et des lois nouvelles, l'écho des entreprises paternelles lui arrive affaibli et dénaturé; il n'en voit que les plus douloureux effets, il ne peut en comprendre les bienfaits éloignés.

Pierre sentait croître cette opposition sourde; il était averti des relations secrètes d'Alexis avec sa mère, dont le tsar craignait sur toute chose l'influence. Ne pouvant réaliser dès lors son désir d'envoyer son fils à l'étranger, il remplace l'incapable Viazemski par un Allemand, le baron de Huyssen. Ce savant homme arrive avec un superbe programme, une « éducation d'un prince » telle qu'on les réglait alors dans toute l'Europe, sur les modèles donnés par Bossuet et Fénelon. Le *Télémaque* y figure, et Puffendorf, et le *Mercure historique*; le français et l'allemand y tiennent une large place, Huyssen assure bientôt que son élève, qui avait déjà lu cinq fois toute la Bible en slavon, vient de la lire une sixième fois dans la version allemande; mais le prudent précepteur, se voyant perdu seul dans un milieu hostile, épié et combattu par tous, se tient modestement à l'arrière-plan et ne tente pas une lutte impossible avec la cour du tsarévitch. Pierre aurait voulu surtout élever son fils comme il s'était élevé lui-même, à l'école de l'action; à diverses reprises, il lui confie des missions, des transports de recrues, des inspections de forteresses; en 1707, retenu par la guerre de Suède, il investit de la régence le prince âgé de dix-sept ans. Alexis répond à ces efforts par une désolante inertie, proteste de son obéissance, et se dérobe dès qu'il peut à ses fonctions. Le tsar commence à perdre patience devant cette indifférence obstinée. Un jour qu'il a traîné son héritier au siège de Narva, il lui adresse sur la brèche conquise ces belles paroles: « Mon fils! rendons grâces à Dieu pour cette victoire. Les victoires viennent du Seigneur, mais nous devons appliquer toutes nos forces pour les obtenir. Je t'ai appelé à l'armée pour que tu voies que je ne crains ni la peine ni le danger. Homme mortel, aujourd'hui ou demain je peux périr : tu dois te convaincre que la vie te gardera peu de joie, si tu ne suis mon exemple. Tu dois, dès ton jeune âge, aimer tout ce qui procure le bien et la grandeur de la patrie, les conseillers et les serviteurs fidèles, qu'ils t'appartiennent ou qu'ils soient étrangers : tu dois

n'épargner aucune peine pour le bien commun. Si, comme je l'espère, tu suis mes conseils paternels et prends pour règle de ta vie la crainte de Dieu, la sincérité et la justice, la bénédiction du Seigneur sera sur toi; mais si le vent emporte mes paroles, si tu ne fais pas ce que je désire, je te renie pour mon fils : ma prière demandera au ciel qu'il te châtie dans cette vie et dans l'éternité. »

De cette harangue l'enfant sauvage et défiant ne retint que la menace; il baisa en pleurant les mains du tsar, promit d'être fidèle à ses leçons et s'enfuit dans sa retraite de Moscou, gardant son cœur fermé, en défense contre son père. Ses rapports avec lui continuent d'être ceux d'un esclave révolté et tremblant avec un maître redouté. Un trait montrera bien l'entêtement résolu et la terreur qui se disputaient cette jeune âme. A une autre époque de sa vie, un jour que Pierre demandait à son fils, alors âgé de vingt-trois ans et hors de pages, s'il n'avait pas oublié les enseignemens de ses maîtres, Alexis répond qu'il n'a rien oublié. Sur ce, le tsar l'engage à dessiner un plan et à l'apporter. Certain de ne pouvoir sortir à son honneur de cette épreuve, Alexis rentre chez lui, prend un pistolet de la main gauche et le décharge sur sa main droite. Puis il reparaît devant son père avec un bandage sur la main blessée, prétextant un accident. Il reconnut plus tard ce fait devant la commission d'enquête, et l'on retrouva dans le mur de la chambre la balle qui avait déchiré le poignet du prince.

Une douceur intelligente aurait peut-être eu raison de ce caractère buté; mais c'était là un secret inconnu à l'âme violente du grand tsar. Cet homme qui s'était discipliné lui-même par les plus rudes efforts, dont la vie était une lutte de chaque heure contre les résistances brutales de la matière et de la barbarie, cet homme n'imaginait guère d'autre éducation; il ne savait donner à son fils que de nobles exemples et de sévères conseils. M. Solovief définit avec un grand sens le malentendu croissant dès lors entre le père et son enfant: « Le fils chérissait le repos, haïssait tout ce qui veut de la peine, tout ce qui sort de la routine et du cercle accoutumé; le père, à qui rien n'était plus odieux que l'indolence et la fainéantise, exigeait de ce fils, au nom de la Russie future, une activité constante, un mouvement fiévreux. Par suite de ces exigences d'une part, de l'invincible répugnance à les contenter de l'autre, les rapports s'aigrissaient entre le père et le fils, entre le bourreau et le patient, car il n'y a pire supplice que de se voir contraint à changer sa nature, et c'est à quoi Pierre contraignait son fils. »

Oui, sans doute, et nous ne savons pas de plus curieux enseignement: le souverain qui réussit à transformer un peuple, à vaincre les élémens, ne parvint pas à modifier la nature morale d'un enfant.

Un seul espoir restait au tsar : se souvenant de tout ce qu'il devait à ses voyages, il voulut donner la même leçon à son fils et l'arracher à un milieu dangereux. A la fin de 1709, Pierre ordonna à son héritier de se préparer à partir pour l'Allemagne, où il se perfectionnerait dans l'étude des langues et des sciences exactes. Alexis gagna du temps, suivant son habitude ; ce ne fut qu'au mois de mars 1710 qu'il se mit en route pour Dresde. C'était trop tard. Il avait alors vingt ans. Cet esprit mûri par la dissimulation et concentré était déjà tout fermé ; il ne pouvait plus s'ouvrir à des jours nouveaux. Son seul souci, en arrivant à Dresde, est de se procurer un prêtre selon son cœur, qui soit un lien entre l'exilé et les moines de Moscou. Il écrit secrètement à son guide spirituel, Iakof Ignatief : voici cette curieuse lettre : — « Je n'ai pas de prêtre avec moi ! Je ne sais où en prendre un ! Il serait dangereux d'en faire venir un de Moscou ouvertement sans y être autorisé ; je prie votre sainteté de me trouver un prêtre capable de garder le secret. Qu'il soit jeune et partant inconnu de tous. Dites-lui qu'il se rende par devers moi en grand mystère, qu'il dépouille tous les insignes de son état, qu'il rase sa barbe, ses moustaches, sa chevelure, qu'il mette une perruque et l'habit allemand. Il doit partir comme courrier et pour cela cherchez-en un qui ait l'habitude du cheval. Il ne doit pas être marié ; il passera pour un de mes serviteurs et personne, sauf Nicéphore Viazemski et moi, ne sera dans le secret. Qu'il ne prenne ni ornemens, ni missel : j'ai tous les livres sacrés. De grâce ! de grâce ! ayez pitié de mon âme, ne me laissez pas mourir sans pardon. Il me le faut, si je venais à être en danger de mort. Qu'il n'ait pas de scrupule à raser sa barbe ; il vaut mieux commettre ce petit péché que de perdre une âme. » — Le tsarévitch ajoutait de mystérieuses recommandations sur les précautions à garder dans les rapports avec sa mère et son grand-père Lapouchine, « à cause des nombreux espions. » On le voit, l'étudiant de Dresde avait laissé toute son âme dans l'intrigue moscovite.

En regard de la lettre que nous venons de reproduire, il faut en citer une autre, adressée à ce même confesseur, et que notre Rabelais n'eût pas désavouée : elle peint bien ces hommes et ce temps. — « Très révérend père, salut à toi et à tes enfans. Nous mandons à votre sainteté que nous avons fêté ici la commémoration du saint martyr Eustache par les exercices spirituels, vêpres, complies, matines, liturgie ; après quoi nous nous sommes gardés en joie l'âme et le corps, en buvant à votre santé ; et sur cette lettre nous avons répandu du vin, afin qu'il vous soit donné, après l'avoir reçue, de vivre longuement et de boire solidement, en vous souvenant de nous. Que Dieu nous réunisse au plus vite. Tous les chrétiens orthodoxes qui sont ici avec nous signent la présente : Alexis

le pécheur et le prêtre Jean Slonski ont certifié ces signatures avec des verres et les paraphent avec des pots ; et nous avons fêté votre santé non à l'allemande, mais à la russe. Tous vident leurs tasses à votre santé. Pardonnez si vous avez peine à nous lire, mais pour de vrai, nous avons écrit ceci étant ivres. »

Tel était notre pauvre héros, mystique et grossier, timide et volontaire: tel il nous apparaît dans ses portraits, avec le front bombé, l'œil rond et fixe, un pli d'obstination sur la bouche, une expression inquiète et tenace ; l'ensemble de la physionomie n'était pas dépourvu d'intelligence ; on ne pouvait dire qu'Alexis fût borné. Parfois ses jugemens sur les hommes et les choses accuseront un état du cerveau très fréquent chez le Russe, une philosophie clairvoyante, mais toute spéculative, ennemie de l'action, qui n'intervient jamais dans le train de la vie pour le guider. En étudiant cet étrange prince, il nous est arrivé plus d'une fois de penser à cet autre prince du Nord, absent de l'histoire et pourtant si vivant dans la mémoire de chacun, à cet héritier de Danemark qui eût été, s'il eût jamais existé, le digne voisin de l'héritier de Russie. Alexis pourrait prêter des mots à Hamlet ; il a, comme Hamlet, beaucoup parlé d'aller au cloître, tant la vie est mauvaise ; il n'a pas mieux traité la triste Ophélie que nous allons voir passer un instant dans cette tragédie, dont toutes les lignes semblent ordonnées par la fatalité. — Le dessein de Pierre, en envoyant son fils en Allemagne, était de lui ménager une alliance princière qui resserrât les liens de la Russie avec les monarchies d'Europe. C'était encore une victime qu'il fallait sacrifier à la grandeur du jeune empire ; ce fut la plus innocente et la plus touchante, figure si douloureuse, si pressée d'échapper à la vie, que la pitié de l'historien hésite à l'y rappeler comme on hésite à rouvrir une tombe close : le poète qui transfigure et console devrait seul ressusciter de telles ombres ; mais l'histoire est une justice ; ainsi que la justice, elle a droit de citer à sa barre tous les témoins des causes qu'elle entend (1).

III.

Il y avait de par l'Europe, aux deux derniers siècles, toute une classe de diplomates sans nationalité définie, qui faisaient métier

(1) Nous avons suivi, pour cette partie de notre récit, l'intéressante étude publiée par M. Guerrier dans le *Vestnik Evropi* de 1872, d'après la correspondance de la princesse Charlotte.

de conclure des mariages royaux. Agens reconnus et patentés pour cette industrie politique, ils passaient d'une cour à l'autre, élaborant sur les almanachs princiers toutes les combinaisons possibles, les suggérant aux cabinets, et s'employant avec passion à leur réussite. En 1707, un de ces condottieri de la diplomatie, le baron d'Uhrbig, représentait à Vienne le Danemark ; c'était là son moindre souci, il s'occupait en réalité de négocier le mariage de Charles VI d'Espagne, le futur empereur, avec une fille de la maison guelfe de Brunswick-Wolfenbuttel. A ce moment, Huyssen, le gouverneur du tsarévitch Alexis, passait par Vienne. Uhrbig, qui avait encore deux filles à placer pour la maison de Wolfenbuttel, s'ouvrit à lui et fit ressortir l'avantage qu'il y aurait pour tous à voir deux sœurs sur les trônes d'Autriche et de Russie. Pierre le Grand, sondé à ce sujet, accueillit avec empressement l'idée d'une alliance qui mettrait son fils de pair avec l'empereur des Romains. Le vieux duc de Brunswick devait à l'ancienneté de la race guelfe le privilège de choisir entre les trônes pour y placer ses petites-filles. L'aînée, Élisabeth, allait devenir impératrice : la seconde, Charlotte, était élevée à la cour du roi de Pologne, Auguste de Saxe ; Antoinette, la troisième, n'était encore qu'une enfant. Le duc caressait l'idée d'unir Charlotte au héros sur qui toute l'Europe avait les yeux fixés depuis dix ans, à Charles XII de Suède ; mais tous les plans étaient devenus incertains depuis qu'un duel à mort était engagé entre le roi de Suède et le tsar de Russie pour la domination du Nord. Les conseillers de Brunswick cherchèrent à gagner du temps. Ce fut un curieux et mélancolique spectacle de voir cette jeune fille ballottée, au gré des bulletins de victoire, entre deux capitaines qui ne pensaient guère à elle. Le canon de Poltava, qui ne savait pas ajouter cette victime à tant d'autres, décida de son sort : Wolfenbuttel n'hésita plus. Son agent Schleinitz s'aboucha à Eisenach avec Uhrbig, qui devait rédiger le contrat au nom du tsar. Il fut stipulé que la princesse garderait la foi luthérienne, qu'elle emmènerait une cour tout allemande, et nommément sa cousine et amie d'Ost-Frise, « afin que S. A. S. madame la czarowise ait quelque compagne dans ce pays-là. » Sur tous les articles, les deux compères jouèrent au plus fin : il y eut de grandes prétentions entre eux. Uhrbig écrivait d'un ton piqué à son ami Leibniz : « Ce cavalier prétend trop et il ne fait pas bien de faire tant de bruit avant maturité. »

On faisait trop de bruit en effet, et les gazetiers d'Allemagne s'occupaient déjà ouvertement du mariage. Le mécontentement du tsarévitch fut grand en apprenant son sort par les journaux avant qu'il l'eût décidé lui-même. On devine les perplexités d'Alexis. Son père lui avait communiqué ses volontés, qui n'admettaient

guère de réplique : il devrait donc donner le premier ce scandale d'un prince russe ramenant une étrangère, une hérétique dans la sainte Moscou ! Comment annoncer cette impiété à ses pères spirituels de là-bas ? Rien ne pouvait troubler plus profondément cette âme enracinée aux choses du passé. Alexis atermoya, espérant quelque événement qui le rappellerait dans la patrie et lui permettrait de choisir dans le *térem*, comme ses ancêtres, une fille de la vraie foi. — L'enfant dont la politique disposait si librement n'était pas moins effrayée. On ne concevrait guère aujourd'hui toutes les images funestes que l'expatriation en Russie pouvait évoquer devant les yeux d'une fille de seize ans, élevée dans les élégances des cours raffinées de Saxe et de Pologne. C'était peu de l'éloignement, de la rupture irrévocable avec tout le passé, de l'abîme creusé alors entre les âmes par les différences confessionnelles, abîme si profond que le pasteur de Wolfenbuttel disait sans ménagement : « Une de nos filles s'en va chez les païens. » Charlotte ne pouvait se figurer son fiancé que sous les traits de ce tsar Pierre dont les singularités venaient de scandaliser toutes les cours d'Europe où il avait passé. Les chroniqueurs du temps parlent de l'étrange voyageur comme nous parlons aujourd'hui des potentats d'Asie, qui viennent parfois nous visiter et étaler chez nous des habitudes que tout réprouve dans notre civilisation. Nous avons sous les yeux un rapport de M. de Manteuffel, envoyé de Saxe à Berlin, qui raconte un dîner du tsar chez le roi de Prusse : l'ambassadeur tient bonne note à Pierre de s'être abstenu durant tout le repas de certaines énormités auxquelles les convives s'attendaient sur sa réputation : notre langue moderne ne se prête pas à reproduire les étonnemens du diplomate saxon.

Les désirs ambitieux de Wolfenbuttel et les volontés du tsar ne s'arrêtèrent guère à ces répugnances réciproques. On convint d'une entrevue à Carlsbad, où le tsarévitch devait prendre les eaux durant l'été de 1710. La première rencontre ne fut pas séduisante pour le prétendant malgré lui : Charlotte n'était point jolie; elle avait un air plein de majesté, disent ses biographes ; on sait que la courtoisie du grand siècle consolait avec ce brevet les filles laides. Alexis, d'un extérieur agréable, fit meilleure impression. Vivement endoctrinée par ses parens, la jeune Allemande, avec la résignation des filles royales et la mobilité de son âge, se prit à désirer ce qu'on voulait si ardemment autour d'elle; l'inconnu a deux faces, suivant le pli de joie ou de tristesse pris par l'imagination ; pour celle d'un enfant de seize ans, l'étranger barbare put devenir soudain un prince des pays du rêve, accourant à elle de l'Orient comme du fond d'un conte.

Lui pourtant essayait encore de se dérober au destin. Son père avait jadis promis de le laisser libre dans son choix, pourvu qu'il se fixât sur une étrangère. Revenu à Dresde, il manœuvra assez habilement en feignant des assiduités près d'autres héritières. Le prince Furstenberg, lieutenant du roi Auguste en Saxe, convoitait cette proie impériale pour sa propre fille; il n'épargnait aucune avance, faisait dîner sans cesse le tsarévitch à côté d'elle, et soudoyait des laquais de la suite russe pour servir ses intérêts auprès d'Alexis. De là grandes intrigues, durant l'automne de 1710, foule de femmes qui s'agitent, correspondance fiévreuse des ambassadrices, si fort passionnées pour cette partie de leur art : « Je tremble pour nos intérêts, écrit celle de Wolfenbuttel; Furstenberg a donné deux fois la comédie en français à son altesse, qui d'ailleurs n'entend pas cette langue; cependant le tsarévitch, à ce qu'il me semble, est d'une indifférence absolue à l'égard des femmes. » Sans doute, le héros qu'on se dispute reste froid : il est d'un autre monde, son cœur est au couvent du Miracle, là où sonnent les cloches saintes du Kremlin. — Pierre ne se laissa pas amuser longtemps à ces atermoiemens : à la fin de septembre, Alexis reçut l'ordre formel d'aller demander à la reine de Pologne la main de sa pupille. Il obéit, mais en déguisant mal son ennui. La fiancée écrit à sa mère qu'elle est heureuse d'un dénoûment qui comble les vœux de ses parens; elle ajoute, elle aussi : « Il paraît bien indifférent à toutes les femmes. » Si nous ne nous trompons, cela veut dire, dans le langage féminin, qu'il était indifférent pour elle. De son côté, le tsarévitch écrit à son directeur Iakof Ignatief sur un ton de résignation triste : « Puisque mon père ne veut pas que j'épouse une des nôtres, mais une étrangère, autant celle-ci : c'est une bonne créature, je ne trouverai pas mieux. » Alexis retourna à ses études. Le contrat ne fut rédigé dans tous ses détails qu'au printemps de 1711. Schleinitz le porta au tsar, qu'il trouva à Yavorof, prêt à entrer en campagne contre les Turcs, et célébrant lui-même la déclaration publique de son mariage avec Catherine. Tandis que le négociateur débitait quelques complimens officiels sur le bonheur qui attendait les deux époux, Pierre considérait attentivement de nouveaux instrumens de mathématiques; c'était bien ainsi qu'il lui seyait d'entendre parler des choses du cœur. Schleinitz plut au souverain, qui le retint à son service et lui confia sur l'heure une mission en Hanovre; ainsi il prenait les hommes utiles comme ils lui tombaient sous la main, et leur mettait brutalement son harnais de fatigue et de grandeur.

La cour de l'électeur de Saxe, roi de Pologne, se tenait à Torgau, sur l'Elbe, à portée des opérations militaires en Mecklembourg. Le

14 octobre 1711, dans ces jours où l'année du Nord s'assombrit prématurément, Charlotte sortit de la cathédrale où repose la femme de Luther. Le vieux château de Torgau ferma ses fenêtres au jour, comme pour une action mauvaise; des torches s'allumèrent dans la grand'salle, aveuglée et assourdie par des tentures de velours; le tsar, la reine de Pologne, les Wolfenbuttel entourèrent les fiancés; un prêtre russe dit les prières sacramentelles, selon le rite d'Orient; il s'adressa en latin à l'épouse; elle se prêta au sacrifice sans comprendre. Suivant la coutume des orthodoxes, le chancelier de Russie, Golovkine, soutenait la lourde couronne impériale, inclinant sous son faix cette frêle tête de dix-sept ans. — On donna deux jours aux réjouissances : le troisième, Pierre, toujours impatient d'agir, partit en laissant à son fils l'ordre de se rendre à Thorn pour y préparer les quartiers de trente mille Russes qui arrivaient en Poméranie. Alexis ramena sa femme à Wolfenbuttel : la petite cour se mit en fête, on y célébra bruyamment ces joies politiques; le grave Leibniz, qui avait été un peu trop mêlé, pour un philosophe, aux intrigues matrimoniales de son ami Uhrbig, ne dédaigna pas de composer des acrostiches latins et de mauvais vers français. Le 7 novembre, le tsarévitch, sur une lettre pressante de son père, rejoignait son poste à Thorn; un mois après Charlotte quittait son bon foyer allemand pour aller chercher son mari en Poméranie.

Alors commence la noire destinée, pour cette brillante épousée, la gêne, l'abandon. Bien malgré lui, Alexis a dû suivre son père dans les camps de Mecklembourg, au siège de Stettin. La première année du mariage, l'année des rians souvenirs où les heureux de ce monde vont au soleil, Charlotte la passera dans l'ennui, suivant les fourgons d'armée à travers les moroses citadelles de la Vistule. Nulle terre n'est plus mélancolique que ces plaines marécageuses de la Prusse orientale, aux horizons gris et bas, mourant dans les lagunes de Dantzig aux grèves d'une mer froide, sans grâce et sans lumière. La Vistule roule ses boues ou charrie ses glaces entre des berges nues, des solitudes sans villages, reflétant de loin en loin la silhouette de quelque place de guerre, Thorn, Elbing, Marienbourg : rudes remparts, donjons en défense, amas de briques rouges resserrés par les épaulemens des bastions. A cette époque, après les longues guerres de Suède et de Pologne, c'étaient des bourgades ruinées, habitées par le peuple sordide des trafiquans juifs, foulées par les reîtres et les Kosaks, bruyantes seulement du passage des canons russes qui les traversaient sans répit. La princesse écrit de Thorn : « Je vis dans un couvent; en face une maison à demi brûlée, vide; des seigneurs polonais de la campagne me visitent parfois. » Dans ce triste cadre, elle subit l'assaut de

bien des misères, même de celles qu'on aurait le moins attendues pour la belle-fille du tsar. Sa pension n'est pas payée; elle est réduite aux expédiens pour vivre. Elle ne peut obéir aux ordres de son beau-père, quand il lui écrit de suivre à Elbing les réserves de son armée, faute d'avoir un carrosse et des chevaux. Sa cour allemande, aigrie par la gêne, s'agite et intrigue; tous les milieux d'exilés se ressemblent : ceux-ci n'ont déjà d'autre distraction que les brigues de rang, les sourdes calomnies. Un jeune chambellan est élevé en grade : les propos perfides circulent aussitôt parmi les envieux. Charlotte tremble que ces contes de laquais ne parviennent jusqu'au tsarévitch et ne suscitent des tragédies barbares. Elle aime son époux, sans illusion d'ailleurs, et par devoir; durant les quelques jours qu'il a vécus près d'elle à Thorn, il a passé ses nuits à boire. Que de douloureuses épreuves pour une enfant de dix-sept ans, seule, sans conseils, sans secours, entourée de courtisans égoïstes et avides, ne sachant comment parer aux dangers, faisant preuve d'esprit, de prudence et de raison pourtant! Ses lettres à sa mère peignent bien l'état de la pauvre âme. D'Elbing où avril la trouve, son premier avril d'épouse, elle écrit ainsi : « Il n'y a pas de doute que ce monde est plein de tristesse et que la destinée me garde de plus grandes douleurs dans l'avenir. Depuis ma tendre enfance, je ne sais pas ce que c'est qu'un vrai contentement. Si quelque joie me vient d'aventure, elle est bien vite pervertie. Je suis épouvantée en considérant ce qui m'attend, et mon chagrin me vient d'une personne trop chère pour que la plainte me soit permise. Tous les exemples que j'ai sous les yeux, de quelque condition de la vie que je les prenne, m'instruisent qu'il n'y a pas à lutter contre la destinée, car chacun souffre tant qu'il demeure dans ce triste monde. » Six mois plus tard, les aveux sont moins retenus, les situations mieux précisées : « Je suis mariée à un homme qui ne m'a jamais aimée, qui m'aime moins que jamais : pourtant je lui suis attachée parce que c'est mon devoir. Le tsar est bon pour moi, sa femme aussi en apparence, mais sous main elle me hait. Ma situation est terrible. »

Les troupes russes évacuent Elbing : Charlotte reçoit de son beau-père l'ordre de les suivre à Riga. Avant de s'enfoncer plus avant et pour toujours en Russie, la pauvre Allemande, prise d'un accès de nostalgie, s'enfuit à Wolfenbuttel et y passe l'hiver de 1712-1713. Au printemps, le tsar accourt du Hanovre, relance brusquement sa belle-fille, lui donne quelques milliers de florins pour ses équipages, et la voilà en route pour Pétersbourg. — « Ma petite fille quitte l'Europe, » écrit naïvement le vieux duc Antoine à Leibniz. La princesse arriva au mois de juin 1713 dans sa future

capitale. On lui fit un accueil pompeux ; les grands officiers de la couronne vinrent à sa rencontre sur le fleuve : elle traversa la Néva dans une barque tendue de pourpre et de drap d'or. La tsarine lui offrit, suivant le vieil usage, un plat de vermeil empli de perles. Charlotte eût préféré sans doute trouver un époux absent. Alexis était en mission au Ladoga, il ne revint qu'à la fin de l'été. Fatigué des travaux et des courses auxquels son père l'avait condamné depuis un an, heureux de jouir enfin d'un repos qui était sa seule ambition, le tsarévitch fêta la bienvenue de sa femme par une cordialité de rapports inattendue. Il suffit de ce pâle rayon pour réchauffer une âme transie, préparée à toutes les souffrances; pendant une heure elle croit à l'avenir, du droit de ses dix-neuf ans; elle court aux extrêmes de l'illusion. « Je l'aime à la fureur, » écrit-elle alors à sa mère, et elle se loue par surcroît de toute sa nouvelle famille. Une joie plus sûre lui venait bientôt, elle sentait approcher cette grande justice que le ciel fait aux malheureuses, la maternité. Ce fut la seule espérance qui ne mentit pas. Après quelques semaines, Alexis retombait dans sa sauvagerie d'humeur et ses grossières débauches. Ce triste jeune homme, effrayé de tout ce qu'il pressentait de sombre dans sa vie, cherchait l'oubli brutal, continu, que la boisson donne à l'homme du Nord. Il s'y abandonne tout entier, passe ses nuits à festoyer avec les seigneurs de son âge, ne rentre que pour terrifier sa femme par des scènes de violence. Écoutons la déposition que son valet de chambre fit plus tard : elle peint bien l'existence du prince, ses aspirations secrètes, la destinée de son épouse.

« Le tsarévitch avait été prié dans une maison ; il rentra chez lui ivre et passa chez la princesse héritière; de là il revint dans son appartement, m'y appela et commença à parler avec animation. — « C'est Golovkine (le grand chancelier) et ses fils qui m'ont enchaîné à cette diablesse de femme; chaque fois que je vais chez elle, elle se met en colère et refuse de s'entretenir avec moi; que je meure si Golovkine ne me le paie pas! Quant à son fils Alexandre et à Troubetzkoï, qui ont écrit à mon père pour conseiller ce mariage, je planterai leur tête sur des pals. » — Je lui dis alors : « Seigneur tsarévitch, tu es hors de toi; si on t'entendait, on rapporterait tes paroles à ces boïars; ils s'en affligeraient, et ni eux ni d'autres ne viendraient plus chez toi. » — Sur quoi il s'écria : « Je crache sur eux et je fais plus de cas de la populace; quand le temps viendra où je n'aurai plus de père, je soufflerai un mot aux évêques, les évêques le rediront aux prêtres, les prêtres à leurs paroissiens : qu'ils le veuillent ou non, alors on me fera souverain. » Je me tus. — « Pourquoi es-tu muet? » ajouta-t-il, et il me regarda long-

temps dans les yeux. Puis il alla prier dans son oratoire et je me retirai. Le lendemain matin, il m'appela et me dit d'un ton caressant : « Ne me suis-je pas fâché contre quelqu'un, hier au soir? N'ai-je pas bavardé étant ivre? » — Je lui répétai ce qu'il m'avait dit. — « Eh! fit-il, qui ne s'enivre pas à ses heures? et de l'ivrogne il sort toujours des paroles inutiles. Ce qui me chagrine, c'est que j'ai le vin colère et bavard, et après je le regrette. Je t'engage à ne pas répéter ces paroles en l'air. D'ailleurs, si tu les répètes, on ne te croira pas. Je te désavouerai et on t'appliquera à la question. » — Ce disant, il se mit à rire. »

Tel était le mari de Charlotte. Les querelles de ménage naissaient fréquemment d'un motif singulier dans une maison royale, les embarras d'argent. La princesse avait les plus grandes difficultés à faire subsister sa cour allemande. Son cœur saignait en voyant les souffrances des fidèles expatriés pour la suivre : souffrances réelles, car la vie était rude et difficile, parfois bien courte, dans les conditions anormales que Pierre imposait aux siens. Pétersbourg n'était alors qu'un chantier dans un marais : on habitait une ville encore à naître; les princes et les grands s'y disputaient quelques maisons, leurs serviteurs campaient parfois sous le ciel nu, sous un ciel meurtrier. Ainsi le voulait le tsar, payant lui-même d'exemple, et bâtissant sa ville, comme les conquérans de l'ancien monde, sur les cadavres de ses ouvriers. Les courtisans, qui gelaient dans les boues de la Néva pour y attirer les colons à leur suite, maudissaient tout bas cette folie : à plus forte raison les étrangers. Charlotte la première y recueillit les germes de la maladie qui la minait dès cette époque. Elle est toute froissée des habitudes grossières de son nouveau milieu : pendant les fêtes de Noël, un nombre infini de gens viennent boire et manger chez son époux, elle doit servir tout ce monde, ainsi le veut la vieille coutume, et rester sur pied trois heures et demie de suite tandis qu'ils soupent bruyamment. Peu de semaines avant les couches de sa femme, le tsarévitch part pour Carlsbad sans l'avoir avertie; c'est quand la voiture de poste est devant la porte qu'il prend congé de la princesse avec ces quatre mots : « Adieu, je vais à Carlsbad. » Pierre et la tsarine étaient en Finlande. Charlotte reste seule, livrée aux soins soupçonneux de trois matrones russes qu'on lui impose contre sa volonté formelle pour veiller à ce qu'il n'y ait pas de substitution d'enfant et authentiquer la naissance impériale. Alors les lettres à sa mère redeviennent désespérées, elle écrit ces lignes qui résument éloquemment son existence : « Je suis bien en effet une pauvre victime de notre maison, sans qu'elle en ait le moindre avantage, et moi je meurs d'une mort lente à force de chagrin. »

— La naissance de la petite Nathalie, en juillet 1714, vint lui apporter quelques consolations; le retour du tsarévitch, après six mois passés à l'étranger sans donner signe de vie, lui rendit un de ces éclairs de tendresse qu'Alexis semblait rapporter seulement de ses courses lointaines. Celui-ci dura moins encore que le premier : dans l'hiver de 1715, au cours de la seconde grossesse de la princesse héritière, la séparation entre les deux époux devint irrévocable et publique. Alexis recueillit dès lors chez lui, dans la maison de l'épouse, sa maîtresse, la serve Euphrosine, qui jouera un si grand rôle dans la suite de cette histoire. Charlotte soutint avec courage cette dernière épreuve. Weber, l'envoyé de Hanovre, dit à cette date dans ses Mémoires : « Cette pauvre princesse supporte son malheur avec fermeté; les murs seuls voient ses larmes. »

Pourtant les peines s'étaient accumulées trop lourdes sur cette enfant; elle ployait sous leur poids et ne devait plus se relever. Le 12 octobre 1715, elle mit au monde un fils qui reçut le nom de Pierre; ce fut sa courte et suprême joie d'avoir donné un héritier à l'empire : elle le croyait du moins alors. Presque à la même heure, sa sœur l'impératrice d'Autriche accueillait avec quelque tristesse la naissance d'une fille : celle-ci devait être Marie-Thérèse. Comme le destin se jouera de ces espérances aveugles et de ces berceaux inégaux! — Charlotte ne devait plus rien à sa nouvelle patrie, ni à ce monde : quatre jours après ses couches, d'atroces souffrances la prirent et empirèrent rapidement; elle les vit croître avec sérénité, comme la délivrance des autres. Le 20, les médecins envoyés par son beau-père la trouvent sans connaissance, *in mortis limine*, dit leur consultation pédantesque. La mourante fut admirable de fermeté et de douceur; elle supplia qu'on laissât auprès de ses enfans, comme une seconde mère, son amie la princesse d'Ost-Frise; elle régla le sort de ses serviteurs allemands, écrivit une lettre touchante au tsar, remercia tous ses proches et pardonna à tous. Pierre, fort malade alors, se fit porter au lit de sa bru; il avait toujours été bon pour elle sous ses dehors de brusquerie et de despotisme; elle en rend constamment témoignage. L'âme forte du grand homme comprenait la résignation courageuse de cette jeune âme : il disait souvent que son fils n'était pas digne de la femme que le ciel lui avait donnée. — Quand elle eut pourvu au sort de tous les siens, elle sentit un grand calme et se retourna confiante vers la mort qui approchait. Le 21, les médecins lui présentèrent une drogue salutaire; elle la repoussa doucement, disant : « Ah! laissez-moi en paix, je ne veux plus vivre! » Dans la nuit, elle cessait de souffrir, à vingt et un ans.

Les résidens étrangers écrivirent à leurs cours que le chagrin

l'avait tuée; chacun le répétait tout bas en revenant des funérailles. On les fit solennelles comme il convenait à son rang, stérile récompense de la mort hâtée par l'ennui d'une couronne. Le tsar, ce curieux obstiné de toutes les choses de la science, assista à l'autopsie de sa belle-fille et suivit les détails de l'opération avec l'attention qu'il portait à tout. Le 27, on exposa le corps dans la grand'salle du palais, tendue de velours rouge, comme était celle de Torgau, quatre ans avant, au jour du mariage. Mais ce ne fut pas, comme naguère, la barque ornée de pourpre et d'or qui promena la princesse sur la Néva; une frégate noire attendait avec des crêpes sur tout le gréement; elle porta le cortège au delà du fleuve, à cette église de la citadelle où Pierre voulait reposer avec les siens, et que devait consacrer la première une victime étrangère. La basilique n'était pas encore achevée, ni les caveaux funèbres; la ville du tsar n'était prête ni pour les vivans ni pour les morts. La pauvre Charlotte dut attendre encore ce qu'elle avait tant désiré, l'oubli et le repos; sa dépouille resta quelque temps en détresse sous ce ciel glacé.

Tout cela parut si triste aux contemporains que la légende s'empara bientôt de cette mémoire. Dans sa pitié intelligente, l'opinion populaire sentit comme un vague besoin de réparations radieuses, de chaleur et d'amour pour cette jeunesse ensevelie dans les neiges du pôle. Dans la seconde moitié du siècle, il parut en France des mémoires racontant la fuite romanesque de la princesse héritière de Russie; elle aurait gagné la Louisiane sur les pas d'un officier français qu'elle aimait et vécu longtemps heureuse dans les savanes de la Floride; sa trace se serait perdue à l'île de France, où elle aurait suivi son nouvel époux.

IV.

Alexis montra une vive douleur de la mort de sa femme. On y vit le remords, l'épouvante d'une âme faible devant les coups brutaux du sort, surtout une grande part d'inquiétudes personnelles. Il sentait qu'une influence tutélaire abandonnait sa vie à une heure critique et le laissait seul en face de son père, sur les dispositions duquel il ne pouvait plus se faire d'illusions. Déjà l'année précédente, à son retour de Carlsbad, il disait un soir après boire à ses compagnons : « On me rasera la tête; que je le veuille ou non, on me rasera la tête; quand je serai moine, on me jettera en prison, comme Chouiski; ma vie ne vaut pas cher. » Tant qu'il avait été le seul héritier du trône, il s'était senti moins menacé; à cette heure, tout changeait; un fils lui était né, sur qui Pierre pou-

vait reporter tout son espoir; chose plus grave encore, Catherine, l'épouse toute-puissante sur l'esprit du tsar, allait devenir mère, peut-être donner un rival dangereux au fils et au petit-fils d'Eudoxie. — En rentrant des funérailles de sa femme, le soir même du 27, le tsarévitch trouva chez lui une lettre de son père datée du 11 octobre, jour de la naissance du petit Pierre. Voici le sens général et quelques passages de cette missive, tout imprégnée de la force d'âme et de la hauteur de vues du grand tsar.

« Avertissement à mon fils. — Après de longues campagnes, nous avons appris à vaincre nos éternels ennemis les Suédois. C'est une grande joie pour la patrie; mais mon chagrin surpasse ma joie quand je considère celui qui doit me succéder, inutile au gouvernement de l'empire, sans goût pour la guerre. Je ne te demandais pas de guerroyer sans cause juste, mais d'aimer l'art militaire et de t'y instruire; c'est l'une des deux parties du gouvernement, qui sont la bonne administration et la défense du pays. Ne t'imagine pas que tes généraux suffiront à commander pour toi : chacun a les yeux fixés sur le maître et se règle sur ses préférences; on aime ce qu'il aime, on néglige ce qu'il néglige; et puisqu'on quitte si vite jusqu'aux plaisirs dont il ne veut plus, combien plus vite on se dérobera à la dure servitude des armes! Comment pourras-tu juger et punir tes généraux si tu ne connais pas à fond leur métier? Prétexteras-tu ta faible santé? C'est là une mauvaise raison. Je ne te demande pas des travaux au-dessus de tes forces, je te demande le goût de la chose militaire. Vois que de princes, sans payer de leur personne, ont préparé ainsi le succès de leurs armes! Rappelle-toi le feu roi de France; il paraissait peu dans ses armées, mais il s'en occupait avec amour; que de grandes choses il a accomplies! comme il a glorifié son royaume par-dessus tous les autres!

« Voici ce qui me trouble. Je ne suis qu'un homme sujet à la mort; à qui laisserai-je le champ que j'ai ensemencé avec l'aide du ciel, et la moisson déjà grandissante? A celui qui, comme le serviteur fainéant de l'Évangile, a enfoui son talent dans la terre?.. Rappellerai-je ton mauvais naturel et ton entêtement? J'ai eu beau te gronder, te battre, rien ne m'a réussi, rien ne t'a amendé; tu ne veux rien faire, sinon festoyer dans ta maison, tandis qu'auprès de toi tout va de mal en pis... Je pense à tout cela avec douleur, et voyant que je ne puis te ramener au bien, j'ai résolu de t'écrire ce dernier testament et d'attendre encore un peu que tu te réformes. Si tu t'y refuses, sois bien certain que je te rejetterai comme un membre gangrené; ne te fie pas sur ce que tu es mon seul fils, ne crois pas que je veuille seulement t'effrayer; je ferai comme je dis; moi qui n'ai plaint ni mes peines ni ma vie pour le bien de

mon pays, comment plaindrais-je un être inutile comme toi? Plutôt un étranger méritant qu'un fils indigne! »

Le lendemain du jour où Alexis avait reçu cette lettre, un événement menaçant pour lui venait en augmenter l'effet: l'impératrice mettait au monde un fils. Sans tenir compte des dates, quelques historiens ont voulu voir dans l'acte du tsar l'influence d'une épouse ambitieuse pour son propre enfant; il suffit, pour détruire cette allégation, de remarquer que la lettre avait été écrite le 11, remise le 27, et que Catherine ne devint mère que le 28 (1). D'autres ont cru trouver dans ce premier avertissement la résolution, déjà arrêtée dans l'esprit du tsar, de sacrifier son fils. Il nous semble que le langage de Pierre n'autorise pas ces suppositions. On y sent bien l'effort pour réveiller dans une âme endormie quelques étincelles d'énergie, le désir ardent de susciter un homme plutôt que la volonté froide de le condamner. Les sentimens qui éclatèrent chez le souverain en recevant la réponse de son fils démontrent clairement sa bonne foi.

Surpris par cet éclat, le tsarévitch se méprit le premier sur les intentions paternelles et se crut perdu. Il se concerta à la hâte avec ses conseillers habituels, les Lapouchine, Nicéphore Viazemski et un certain Kikine; ce dernier fut son âme damnée et lui souffla ses plus funestes inspirations. Fallait-il se rendre aux désirs de son père, essayer du travail et du métier de roi tel que le comprenait Pierre? Alexis ne se sentit point capable de cet effort; sa mollesse était excédée des épreuves et du mouvement qu'on lui avait imposés depuis son mariage. Ses amis lui conseillèrent de feindre un renoncement hypocrite, en se fiant au temps du soin de l'annuler. Alexis répondit à son père en ces termes :

« Gracieux sire, mon père! Aujourd'hui 27 octobre, après l'enterrement de ma femme, j'ai lu la lettre de toi qu'on m'a remise; je ne puis répondre autre chose sinon qu'il te plaise me priver de la couronne de Russie pour mon incapacité et que ta volonté soit faite. Je t'en fais l'humble prière, sire; je me sens inégal à ma tâche; la mémoire me fait défaut, ce qui est un grand empêchement pour toutes choses; je suis faible de corps et d'esprit par suite de diverses maladies, incapable de gouverner un grand peuple, à la tête duquel il faut un homme plus fort que je ne le suis. Donc je ne prétends ni ne prétendrai jamais à l'héritage de votre majesté, puisqu'aussi bien le ciel m'a donné un frère. J'en prends Dieu à

(1) Nous avons laissé toutes les dates selon l'ancien style pour ne pas créer de confusion avec les auteurs russes que nous suivons. On sait qu'il faut avancer chaque date de douze jours pour rentrer dans notre calendrier.

témoin sur mon âme, en foi de quoi j'écris ceci de ma main. Je confie mes enfans à votre (1) garde et vous demande seulement de quoi subsister jusqu'à ma mort. Sur ce je m'abandonne à votre discrétion et miséricorde. — Votre très humble esclave et fils. — Alexis. »

La lecture de cette humble missive irrita le tsar. Il avait espéré sinon la soumission de son fils à ses désirs, du moins une explication, une discussion, une lutte, quelque chose d'une volonté vivante. Il ne trouvait devant lui qu'un roseau courbé, un fantôme d'âme insaisissable. Rien ne pouvait être plus odieux à ce tempérament d'action. — Sur ces entrefaites, Pierre tomba gravement malade en janvier 1716; un moment ses jours furent en danger et ce danger tourna plus vivement encore son esprit vers la nécessité d'assurer les résultats de la réforme après lui. Il ne put ignorer les sourdes espérances qu'avait fait naître sa maladie, les propos vagues qui avaient circulé, malgré la prudence de son fils et des opposans, persuadés que cette maladie était simulée pour les éprouver. Aussitôt rétabli, il adressa une seconde lettre au tsarévitch.

« Dernier avertissement à mon fils. — ..... Tu ne me parles que de mon héritage et tu ne réponds pas à ce qui me préoccupe... Je t'ai longuement entretenu de ton incapacité, de ton indifférence pour la chose publique; tu sembles ne pas t'en souvenir... Si tu ne me crains pas maintenant, comment respecterais-tu mon testament après moi? Comment croire à tes sermens? L'homme n'est que mensonge, a dit le roi David, et quand même tu serais sincère aujourd'hui, les longues barbes (2) n'auront pas de peine à te persuader après moi. Nul n'ignore que tu hais mon œuvre, que tu détruiras après moi tout ce que j'ai fait pour le bien de mon peuple. Il est impossible que tu restes ainsi, ni chair ni poisson (*sic*). Change ton naturel, montre-toi mon digne héritier, ou sois moine : sinon mon esprit ne connaîtra plus de repos, surtout maintenant que ma santé est chancelante. Réponds-moi sans retard par lettre ou de vive voix. Si tu ne m'obéis pas, je te traiterai comme un malfaiteur. »

Alexis assembla de nouveau ses amis. On décida qu'il devait entrer au cloître et y attendre l'avenir en gardant ses espérances. — « Renonce au trône et tiens-toi en paix, disait Viazemski. — Accepte la robe, ajoutait Kikine, pour ne pas trouver pis; aussi bien, on vous attache le *klobouque* (3), on ne le cloue pas sur la tête. » Dol-

(1) Dans la lettre originale russe, les formes *tu* et *vous* sont employées ainsi l'une après l'autre.

(2) Signe distinctif du vieux parti réactionnaire, qui protestait contre l'ukase de Pierre ordonnant de se raser à l'occidentale.

(3) Coiffure des moines russes.

gorouki, l'un des chefs des mécontens au sénat, murmurait: « Une lettre, mille lettres n'empêcheront pas ce qui doit être; chaque chose vient en son temps. » — Le plan du tsarévitch et de ses amis était juste: laisser passer l'orage au fond d'un de ces monastères, d'où tant de princes russes étaient sortis à l'heure propice, s'armer de patience et de silence, attendre le cours naturel des choses; appuyée sur le temps, qui mène avec lui la mort, la plus imbécile jeunesse lutte à coup sûr contre le plus redoutable politique à son déclin. — Alexis ne répondit que ces quelques mots : « Sire, mon père. J'ai reçu ce matin votre lettre, à laquelle je ne puis répondre plus longuement étant malade. Je souhaite entrer dans les ordres et je vous demande pour ce faire votre gracieuse permission. — Alexis. »

Ce billet laconique porta à son comble l'exaspération du tsar. Il devinait sans peine le secret de cet anéantissement; il sentait combien était vaine la menace du cloître. Toutes les sévérités du père, tous les vœux arrachés au fils ne protégeraient pas l'œuvre sacrée contre une réaction inévitable; cette œuvre était condamnée par un enfant faible et obstiné, qu'on ne pouvait plus se flatter de réformer, que le cloître garderait un temps et rendrait sûrement au trône, plus tenace et plus aigri. Que faire donc? Cette interrogation déjà sinistre dut se poser dès lors dans l'esprit du tsar. A ce moment, il se disposait à entreprendre une campagne en Mecklembourg. La veille de son départ, il entra chez son fils. Alexis était couché sous prétexte de maladie. A la question de son père : quelle décision il avait prise, le tsarévitch répondit qu'il était résolu à revêtir l'habit. — « Réfléchis, interrompit Pierre, ne te hâte pas; il serait mieux de revenir dans le droit chemin; tu es jeune, penses-y bien; j'attendrai encore six mois. » — Et il quitta Pétersbourg, laissant Alexis tout réconforté d'avoir gagné un nouveau délai.

Une idée qui avait déjà hanté cet esprit inquiet du vivant de la princessse Charlotte revint l'obséder et bientôt le dominer. Un seul refuge lui restait contre les persécutions de son père, la fuite dans quelque pays lointain. Alexis avait d'abord pensé à se cacher sous les haillons d'un de ces pieux mendians qui parcouraient les lieux saints de Russie, errans de monastère en monastère. Il s'en était ouvert à Iakof Ignatief; ce projet avait paru peu pratique; il n'y aurait de sécurité pour le prince qu'au-delà des frontières russes. Kikine le poussait vivement à la fuite et lui écrivait alors d'Allemagne : « Je te trouverai un asile. Ne connais-tu pas quelqu'un à la cour de France? Le roi est un homme magnanime; il couvre des rois de sa protection; ce serait peu de chose pour lui que de

te défendre. » — Alexis ayant objecté qu'il n'avait aucune intelligence de ce côté, Kikine revint à la charge. — « J'ai travaillé pour toi à Vienne; va chez l'empereur; ils ne te livreront pas. » — Au milieu de ces indécisions, une lettre du tsar arriva, dans les derniers jours d'août 1716; les six mois étaient écoulés, Pierre rappelait à son fils qu'il attendait sa résolution et l'engageait à venir le rejoindre pour s'en expliquer en personne. — Relancé de nouveau, le sauvage et timide jeune homme se décida brusquement, comme un lièvre affolé par le chasseur, qui part devant lui, au hasard. Le souverain l'appelait, c'était une occasion unique de franchir la frontière sans entraves. Il se rendit chez Menchikof, lieutenant de l'empire, et demanda des passeports et de l'argent pour rejoindre son père en Mecklembourg. Une seule attache le retenait.

On a vu plus haut que, du vivant même de sa femme, Alexis avait recueilli chez lui une fille de basse condition. C'était une serve, née sur les terres de Nicéphore Viazemski et nommée Euphrosine Fédorova; une Finnoise, ronde, rousse, à la lèvre sensuelle, avec le type un peu bestial de sa race. Le tsarévitch l'avait trouvée un jour chez son gouverneur; le caprice était devenu une liaison durable. Euphrosine avait les qualités de volonté et de décision qui faisaient défaut à son amant; elle prit sur lui un empire grandissant chaque jour et l'achemina par ambition aux résolutions extrêmes. A l'heure de la fuite, elle fut pour beaucoup dans les hésitations du prince, qui ne pouvait se résoudre à la quitter; un mot de Menchikof vint à point dissiper ces hésitations. — « Que feras-tu d'Euphrosine? » demanda le ministre au tsarévitch, quand ce dernier lui annonça son départ. — « Elle m'accompagnera jusqu'à Riga, d'où je la renverrai. — Prends-la plutôt avec toi, » dit Menchikof, dont la morale n'était pas farouche. — Fort de cet assentiment, Alexis ne balança plus; il se mit en route le 26 septembre, accompagné seulement de la Fédorova, d'un frère de cette femme, et de trois domestiques; tous croyaient se rendre auprès du tsar, en Mecklembourg. A Riga, le voyageur emprunta au juif Isaïef, fournisseur des armées, quelques milliers de florins. En approchant de Libau, il rencontra sa tante, la princesse Marie Alexeiévna, qui revenait de Carlsbad. Cette sœur de Pierre le Grand tenait ouvertement le parti de la tsarine répudiée, mère d'Alexis. — « Où vas-tu? demanda-t-elle à son neveu. — Chez mon père. — Tu fais bien, qu'adviendrait-il de toi si l'on t'enfermait au couvent? — Je ne sais, je perds la tête de chagrin; j'eusse été heureux de me cacher quelque part. — On te trouvera partout, fit la princesse. Puis elle interrogea son neveu sur le compte d'Eudoxie. — Tu l'as oubliée, tu ne lui écris ni ne lui envoies de l'argent. —

Je tremble d'écrire. — Et quand même il t'en arriverait des ennuis, c'est ta mère! — Ce sera du malheur sur moi sans aucun profit pour elle; et d'ailleurs est-elle encore en vie? demanda le tendre fils. — Elle vit, répondit Marie, et elle ajouta d'un ton mystérieux : — Elle et d'autres ont une révélation que le tsar la reprendra, et voici comment : ton père tombera malade, une sédition éclatera; il se rendra au couvent de Troïtza, au tombeau de saint Serge, ta mère sera là, le tsar la recevra dans ses bras, et la sédition s'apaisera. Pétersbourg nous est hostile; qu'il soit abandonné, c'est le vœu de beaucoup de gens. » — Ce singulier entretien, tel que le firent connaître plus tard les aveux recueillis au cours du procès, donne bien l'idée de ce qu'était cette famille, courbée sous l'épouvante, travaillée par mille intrigues, tramant de vagues complots sous la forme de prophéties qu'on jetait en pâture au populaire.

A Libau, le tsarévitch trouve son confident Kikine et se concerte avec lui. Ce brouillon rend compte des préparatifs qu'il dit avoir faits en Allemagne et qui sont une invention pure; puis il imagine de savantes manœuvres pour se disculper plus tard d'avoir trempé dans la fuite du prince; il fait écrire à de tierces personnes des lettres composées pour être montrées à Menchikof, afin de pouvoir au besoin compromettre le favori. Venise, au temps du conseil des Dix, ne vit jamais ourdir de machinations plus ténébreuses; tous les hommes que nous allons rencontrer ont étudié l'art de jouer du soupçon, la grande arme de cette époque de terreur. — De Libau, on suit la trace du voyageur jusqu'à Dantzig; un courrier d'état, venant de Pétersbourg, l'y voit pour la dernière fois et annonce au tsar, qui se trouvait alors à Lubeck, l'arrivée prochaine de son fils. Pierre attend. Un mois, deux mois se passent, aucune nouvelle. En décembre, l'impératrice Catherine écrit à deux reprises de Schwérin, à Menchikof, qu'on s'étonne de ne rien apprendre du tsarévitch. On n'en sait pas plus à Pétersbourg; un valet de chambre du prince, parti pour le rejoindre, revient sans l'avoir trouvé. A Moscou on s'inquiète; Iakof Ignatief écrit lettres sur lettres à son pénitent pour s'informer de son sort. Au milieu de toutes ces correspondances politiques, on rencontre une lettre, rédigée par quelque gouvernante, au nom des deux petits enfans d'Alexis; appel touchant des deux orphelins qui pleurent après leur père disparu.

Quand il eut compris que son fils lui échappait, Pierre agit vigoureusement, sans perdre une minute. D'Amsterdam, où il se trouvait en décembre 1716, le tsar envoie à son lieutenant en Mecklembourg, le général Veïde, l'ordre de dépêcher des officiers dans toutes les directions à la poursuite du fugitif. Les rapports de ces

officiers signalent quelques indices de son passage à Kœnigsberg et à Dantzig ; après, tous s'égarent sur de fausses pistes, celles d'inoffensifs marchands russes. Pierre avait sous la main, à Amsterdam même, un plus fin limier, son ambassadeur à Vienne, Abraham Vessélovski. Il le lança à la recherche de son fils avec des instructions détaillées, des réquisitions pour l'arrestation où besoin serait de « quelques cavaliers russes de distinction, » et une lettre autographe pour l'empereur Charles VI, prié d'appuyer ces recherches. Vessélovski arriva sans débrider à Piritz, à cinq postes de Francfort-sur-l'Oder, le 1er janvier 1717. Là il apprit qu'un officier russe, avec une femme et quatre serviteurs, avait passé récemment : on l'avait également remarqué aux postes suivantes. Aux portes de Francfort, Vessélovski interrogea les agens qui tiennent le registre des entrées ; sur la feuille du mois d'octobre, à la date du 20, il trouva cette mention : « Le lieutenant-colonel Kochanski, de Moscou, avec sa femme et ses serviteurs ; descendu à l'auberge de *l'Oie d'or*, hors la ville. » Vessélowski courut à *l'Oie d'or :* l'hôtelier ignorait le nom de l'officier, mais il se rappelait ses moustaches noires à la française et sa petite femme rondelette; après avoir dîné et reposé deux heures, ces voyageurs étaient repartis en poste sur la route de Breslau. L'agent du tsar tenait désormais un fil ; il prit la route indiquée, recueillant des dépositions concordantes à tous les relais. A Breslau, à Neisse, à Prague, on se souvenait du colonel russe Kochanski dans les tavernes ; dans la capitale de la Bohême, il avait demandé des chevaux pour la poste de Vienne. Vessélovski craignit un moment de perdre de l'avance; brisé par la fatigue de cette course, sans un instant de repos depuis Amsterdam, le malheureux ambassadeur fut pris de fièvre et d'un flux de sang. Les médecins voulaient le retenir deux semaines à Prague; il s'y refusa et repartit après vingt-quatre heures pour Vienne.

Dans cette ville, c'était le cavalier polonais Kréménetzky qui avait jeté son nom aux préposés de la barrière le 9 novembre. On l'avait hébergé un jour à *l'Aigle noir;* il y avait acheté un vêtement d'homme pour sa femme, qui avait aussitôt endossé le costume masculin ; le lendemain, il avait fait prendre ses effets par une voiture, payé sa note, et s'était éloigné seul, à pied, sans laisser d'indications. Vessélovski fouilla toutes les auberges de la capitale sans succès. Un maître de poste lui avait dit, à quelques milles avant Vienne, que le voyageur qui l'intéressait s'était informé de la distance jusqu'à Rome et du prix d'un équipage. Notre ambassadeur crut pouvoir porter ses recherches dans cette direction. Tout diplomate digne de ce nom, au siècle dernier, avait dans son jeu

un petit abbé de la cour romaine, sur les services duquel il pouvait compter à l'occasion. Vessélovski s'était pourvu depuis longtemps de ce rouage indispensable dans la politique européenne, et le petit abbé de l'envoyé russe avait ses libres entrées chez le secrétaire d'état cardinal Paulucci. Une estafette lui porta une lettre en toute hâte : mais on ne savait rien à Rome. Vessélovski, désespéré, fit lui-même deux relais sur la route d'Italie ; aucun postillon n'avait souvenir de l'officier russe et de la femme déguisée. — Devson, un aide de camp du général Veïde, qui avait poussé jusqu'à Vienne, travaillait pour son propre compte ; il s'alla loger à *l'Aigle noir* et se familiarisa avec un garçon de l'auberge : ce garçon assura qu'il avait soupçonné dans le Polonais le fils du tsar de Moscovie, dont les traits ne lui étaient pas inconnus, mais il ne savait ce que ce personnage était devenu en quittant le Gasthaus. — Cependant Vessélovski sondait adroitement toutes les personnes de l'entourage impérial ; il ne trouvait partout que des visages étonnés ou fermés. Janvier se passa, puis février ; les recherches n'amenaient aucun indice : la police diplomatique de Pierre le Grand dut s'avouer vaincue ; elle avait perdu la piste du fugitif.

V.

L'histoire confesse tôt ou tard les diplomates les plus secrets. Les archives de Vienne ont enfin livré à M. Oustrialof la clé de cette énigme que les agens du tsar s'efforçaient vainement de deviner ; nous en apprendrons les curieux détails en devançant les démarches de l'ambassadeur russe chez le chancelier de l'empire. Le soir du 10 novembre 1716, le vieux comte Schœnborn travaillait dans son cabinet. Vers dix heures, un officier qui sortait de chez lui avec des dépêches rencontra sur l'escalier un inconnu, parlementant en mauvais allemand pour être introduit chez le chancelier. Comme on lui faisait observer que l'heure était mal choisie, l'inconnu se précipita vers la porte pour la forcer ; retenu et interrogé par l'officier, il déclara qu'il ne parlerait qu'au ministre et sur l'instant même. On l'annonça : Schœnborn s'était déjà mis au lit et fit dire au solliciteur qu'il le recevrait le lendemain : celui-ci insista de plus belle, menaçant, si on l'éconduisait, de courir chez l'empereur, son affaire étant de telle nature que sa majesté devait en être instruite sur-le-champ. Le chancelier parut alors, en robe de chambre ; l'étranger l'entraîna dans le cabinet, avec ces paroles : « Monseigneur le tsarévitch est en bas, sur la place, et veut voir votre altesse. » — Schœnborn crut avoir affaire à un fou : comme il se récriait, l'homme ajouta que le tsarévitch, nouvellement arrivé à Vienne,

désirait se présenter au comte, suivant l'habitude de tous les voyageurs de distinction, qu'il ne pouvait le faire qu'en grand secret et sans être vu de personne; qu'à cet effet, il était descendu depuis la veille à l'auberge voisine et avait attendu la nuit. Le chancelier voulut aussitôt s'habiller pour se rendre chez le prince, mais l'impétueux ambassadeur, qui n'était autre que le frère d'Euphrosine, s'écria que son maître était déjà là, dans le vestibule, attendant d'être annoncé. Le comte l'envoya prier par son officier et courut reprendre ses vêtemens; avant qu'il eût achevé sa toilette, le tsarévitch entra brusquement dans le cabinet.

Le digne Schœnborn croyait rêver; jamais, de mémoire de diplomate, un fils de roi n'avait surpris un conseiller aulique dans ce costume et à cette heure. Le vieux chancelier n'était pas au bout de ses étonnemens et des offenses à l'étiquette autrichienne. Aussitôt resté seul avec lui, le visiteur se mit à arpenter la chambre en donnant tous les signes de l'épouvante et d'un grand trouble moral. « Je suis venu, dit-il, prier l'empereur mon beau-frère de me protéger, de sauver ma vie. On veut me tuer, on veut me priver du trône, moi et mes pauvres enfans! Je ne suis nullement coupable envers mon père! Je suis un homme faible, mais c'est Menchikof qui a détruit ma santé par la boisson. Mon père dit que je ne vaux rien, ni pour la guerre ni pour le gouvernement; mais j'ai toujours bien assez d'esprit pour régner! On veut me jeter dans un couvent : je ne veux pas aller au couvent! L'empereur doit me sauver! qu'on me mène chez l'empereur! » Et ce disant, il s'affaissa sur une chaise, hors de lui, en demandant de la bière; on lui apporta un verre de vin.

Schœnborn, lui aussi, avait peine à rassembler ses idées; il se refusa d'abord à croire que son interlocuteur fût le tsarévitch; puis, en examinant le personnage, il dut s'avouer que son extérieur répondait au signalement du prince russe. Il s'efforça de le calmer, lui répétant qu'on n'avait jamais ouï rien de pareil, qu'un père ne pouvait nourrir d'aussi noirs desseins contre son fils, que d'ailleurs il était en parfaite sûreté à Vienne. Les consolations du langage diplomatique ne parvinrent pas à refroidir cet agité, qui répétait avec emportement : « Qu'on me mène chez l'empereur! » Le chancelier représenta qu'on n'arrivait pas ainsi jusqu'à l'empereur, que c'était chose impossible à cette heure indue, et il engagea le tsarévitch à lui raconter en détail son histoire. Alexis se répandit longuement en récriminations contre son père, contre l'impératrice Catherine, contre Menchikof, assurant toujours qu'on voulait sa mort et qu'on l'avait abruti à dessein par l'ivresse. Schœnborn, après avoir écouté attentivement son récit, le sermonna de son

mieux; il lui promit en tout cas aide et assistance, l'engagea à se tenir coi dans le plus grand mystère et à attendre la décision de l'empereur. Une crise de larmes calma l'agitation du fugitif mieux encore que les bonnes paroles du chancelier; Alexis renonça, non sans peine, à son projet de forcer cette nuit même les portes du palais et retourna à son gîte avec toutes les précautions de la peur.

Le lendemain, après le rapport du ministre à son souverain, le conseil privé s'assembla pour aviser à cette difficulté imprévue : d'une part la terreur qu'inspirait déjà le tsar de Russie, d'autre part les obligations qu'imposaient à Charles VI l'humanité et les liens du sang, tout rendait l'affaire délicate. Cependant les politiques autrichiens acceptèrent comme une heureuse chance le hasard qui leur livrait, avec un précieux otage, le moyen de s'immiscer dans les affaires russes et de peser sur l'avenir du jeune empire. Au sortir du conseil, Schœnborn reçut le tsarévitch et lui fit part de la décision de son maître; l'empereur consentait à donner secrètement asile au fugitif et à s'employer en sa faveur auprès du tsar. Il semblait préférable qu'Alexis ne vît pas son beau-frère, pour ne pas ébruiter sa présence à Vienne; on trouverait un lieu sûr où le cacher jusqu'à la réussite des négociations qui devaient le réconcilier avec son père. Alexis consentit à tout, sous la promesse qu'on ne le livrerait pas à ce père; c'était, jurait-il, le livrer au supplice, car aucune réconciliation n'était possible entre eux. Effrayé lui-même de l'audace qui l'avait poussé à fuir, le malheureux tremblait à la seule idée de la colère que Pierre avait dû ressentir de cette fuite.

Deux jours après on le mena, « par ordre souverain et dans le plus grand secret, » à Weïerburg, à six milles de Vienne. Là un des conseillers de l'empereur vint lui faire subir un nouvel interrogatoire. — Quand le tsarévitch eut répondu à toutes les questions qui lui furent posées, son interlocuteur lui déclara que, pour le mieux céler et protéger, Charles VI avait résolu de l'interner dans une des forteresses de l'empire, sous le couvert d'un prisonnier d'état. Alexis n'y fit aucune objection; il se borna à demander instamment l'assistance d'un prêtre de rite grec. Il lui fut objecté qu'il serait impossible de satisfaire à cette exigence sans compromettre le secret de sa retraite. Le 27 novembre, le fugitif et sa petite suite quittèrent Weïerburg avec l'attelage d'un paysan, escorté de deux drabans. Ils se dirigèrent vers Salzburg; de là ils s'engagèrent dans les montagnes et traversèrent le Tyrol septentrional jusqu'à la vallée de la Lech.

Les rares voyageurs qui se rendent de Bavière dans le Vorarlberg ou à Inspruck par cette vallée sauvage doivent franchir près du

village de Reutte un étroit défilé, l'Ehrenberg Klause; sur la montagne isolée, couverte de pins, qui commande cette passe, ils peuvent encore apercevoir des ruines de vaillante mine; c'est le burg d'Ehrenberg, jadis l'une des plus fortes places du Tyrol, vieil invalide des guerres allemandes, tout mutilé de siècles et de boulets, démantelé en 1800 par les soldats de Masséna. C'était ce donjon solitaire que Charles VI avait choisi pour prison à son beau-frère. Tandis qu'Alexis se reposait à Milbach, sa dernière étape, le secrétaire d'état Kühl, chargé de l'accompagner, prit les devans et vint remettre au général commandant la forteresse des instructions détaillées. Cet officier avait ordre de recevoir et de garder à Ehrenberg, dans le plus profond secret, un haut prisonnier d'état dont le nom ne lui était pas confié. Pour éviter toute indiscrétion, on ne devait pas changer la petite garnison ni permettre aux soldats de s'éloigner du château durant tout le temps qu'y passerait le captif. Les fenêtres de sa chambre devaient être armées de barreaux de fer, précaution bien superflue, vu l'impossibilité de fuir de ce nid d'aigle sans se rompre le cou. Le général devait traiter son prisonnier avec respect, veiller à ce que sa table fût convenablement servie aux frais de l'empereur, qui assignait 300 florins par mois pour son entretien. En cas de maladie grave, un médecin ne pouvait être admis qu'en présence du commandant; les lettres écrites ou reçues par l'inconnu devaient être transmises directement à la chancellerie impériale; nul étranger ne devait, sous les peines les plus sévères, approcher des portes ou interroger les sentinelles. Le général répondrait sur sa tête de l'hôte mystérieux dont l'empereur lui confiait la garde. Comme on voit, les instructions de Charles VI ne différaient guère de celles données par Louis XIV à Saint-Mars, quand le gouverneur de Pignerol reçut le Masque de fer. — Ces ordres transmis, Kühl revint chercher ses compagnons de voyage et les ramena à Ehrenberg : les portes du cachot d'empire se refermèrent derrière Alexis le 7 décembre au matin.

Alors il respira librement, le pauvre inquiet. Ses lettres au comte Schœnborn témoignent de sa reconnaissance et de sa joie d'être si bien caché. Il se plaint seulement des difficultés de la vie matérielle dans cette solitude et persiste à réclamer un prêtre de son rite; nous savons d'ailleurs qu'il avait pris soin de se pourvoir de consolations d'un autre ordre. Il ne semble pas qu'à ce moment l'officier chargé de le surveiller ait soupçonné le sexe et la véritable qualité du jeune page d'Alexis. Schœnborn, en répondant au prisonnier, lui mande sous une forme détournée les nouvelles qui peuvent l'intéresser : « J'annoncerai au noble comte, en fait de nouvelles, qu'on commence à raconter de par le monde que

le tsarévitch a péri. Suivant les uns, il a fui les rigueurs de son père ; suivant d'autres, il a été mis à mort par ordre de ce dernier; d'aucuns affirment qu'il a été assassiné en voyage par des bandits. Personne ne sait au juste où il se trouve. J'ajouterai ici, à titre de curiosité, ce qu'on écrit à ce sujet de Pétersbourg. On conseille au gracieux tsarévitch, dans son intérêt, de se tenir bien caché, car on fera d'actives recherches quand le tsar son père sera de retour d'Amsterdam. Si j'apprends quelque autre chose, je le ferai savoir. On prie le bon ami pour lequel M. le comte demande un prêtre de prendre patience : c'est chose impossible pour le moment. »

C'étaient les dépêches de Pleyer, l'envoyé autrichien à Saint-Pétersbourg, que Schœnborn résumait ainsi. Cet agent à l'imagination un peu prompte informait sa cour que l'effet produit en Russie par la disparition du tsarévitch était immense, que tout s'apprêtait pour une sédition et que des régimens de la garde complotaient d'égorger le tsar en Mecklembourg. Alexis ne cachait pas la joie qu'il ressentait de ces nouvelles; son rêve de chaque jour, une révolte populaire en sa faveur, semblait près de se réaliser ; en attendant rien ne pouvait mieux le servir que les bruits qui le disaient mort ; la mort fait le silence sur le proscrit, et le silence est un meilleur gardien que la retraite la plus reculée. Le fugitif se croyait sauvé des recherches paternelles dans cette gorge ignorée du Tyrol, à l'abri des verrous, des tours, des montagnes de l'empereur romain, sous la protection de sa parole et de ses diplomates. Ces derniers allaient pourtant avoir affaire à forte partie.

Nous avons laissé Vessélovski, l'ambassadeur du tsar, cherchant désespérément la piste évanouie encore à la fin de mars 1717. Durant ces quatre mois, le burg d'Ehrenberg avait fidèlement gardé son secret; ce secret était d'ailleurs resté longtemps entre quatre personnes, l'empereur, le chancelier comte Schœnborn, le secrétaire d'état Kühl et le prince Eugène de Savoie, président du conseil aulique, directeur suprême des affaires de l'empire. Mais si rares et si impénétrables que soient les initiés, les gros mystères d'état laissent transpirer à la longue, dans l'atmosphère d'une cour, certaines émanations subtiles; un vétéran des campagnes diplomatiques les sent d'instinct quand il a le don du métier; et l'agent russe avait le don au plus haut degré. Il ne s'était pas laissé distraire un instant aux fables qui couraient sur la mort du tsarévitch : son sentiment obstiné l'avertissait que sa proie était près de lui, à Vienne ou non loin de Vienne. Longtemps ses attaques se heurtèrent aux physionomies courtoises et impassibles de la solide diplomatie autrichienne. Enfin un éclair luit dans les té-

nèbres où il se débat; le 29 mars, un petit référendaire de la chancellerie aulique, gagné depuis longtemps à son service, laisse négligemment tomber ces mots dans une conversation confidentielle : « Kochanski ne serait-il pas sous la protection de l'empereur, quelque part, dans le Tyrol ? » — Le fil est ressaisi; c'est plaisir de voir, dans la correspondance quotidienne de Vessélovski avec le tsar, comment l'habile agent le renoue, le développe; comment les soupçons se changent en certitudes; comment les certitudes se complètent et forment un corps.

Fort du renseignement qu'il a obtenu, Vessélovski court chez le chancelier et chez le prince Eugène : « — Kochanski est au pouvoir de l'empereur, dans le Tyrol... » L'ambassadeur plaide le faux pour savoir le vrai ; il se plaint amèrement du mauvais procédé dont on use vis-à-vis de son maître. Les deux ministres répondent avec étonnement qu'ils ne savent rien et qu'ils consulteront l'empereur, seul instruit sans doute de cette grave affaire. Quelques jours après, on les retrouve désolés : l'empereur ne sait rien. A ce moment, le Moscovite reçoit du renfort. Pierre lui envoie d'Amsterdam un capitaine de ses gardes, Roumiantzof, accompagné de trois officiers déterminés; ces émissaires ont l'ordre formel et la ferme volonté de s'emparer du fugitif, s'ils le découvrent, sur les terres mêmes de l'empereur, et de vive force s'il le faut. L'ambassadeur reçoit en même temps des instructions menaçantes, dont il n'était pas besoin pour stimuler son zèle; il a charge de remettre à Charles VI une lettre autographe du tsar, conçue en termes hautains et exigeant l'extradition immédiate de son fils. Ne jugeant pas le moment venu, Vessélovski garda la lettre en poche, jusqu'à plus ample informé; il dépêcha immédiatement Roumiantzof en reconnaissance dans le Tyrol, sous un faux nom. Le capitaine fouille les montagnes et reparaît à Vienne le 22 avril; il a découvert Ehrenberg; les braves gens du pays se doutent de quelque chose; suivant leurs dires, un grand seigneur hongrois ou polonais doit être détenu dans la prison d'état. Vessélovski n'hésite plus; il demande une audience à l'empereur, lui remet la lettre du tsar et laisse entendre qu'il sait tout, qu'on ne peut continuer plus longtemps à se jouer de son maître, à se dérober aux justes demandes d'un père. Charles répond en souriant que ses ministres l'ont mal informé, qu'il va conférer avec eux et éclaircir ce mystère. Cependant l'ambassadeur renvoie Roumiantzof en Tyrol avec les passeports d'un officier suédois; lui et ses compagnons doivent s'établir à Reutte, au pied du burg d'Ehrenberg, guetter le prisonnier et tenter à l'occasion un coup de main sur sa personne. Roumiantzof croit la chose possible, la garnison de la forteresse ne se composant que d'une

vingtaine de soldats. Le faux Suédois entreprend son siège; troublé plus d'une fois par les tracasseries des autorités impériales, renvoyé à Inspruck, surveillé de près, il revient toujours rôder autour d'Ehrenberg, reconnaît Alexis, renseigne exactement l'ambassadeur sur les faits et gestes du détenu et attend l'occasion. Armé des lettres de cet officier, Vessélosvki multiplie ses démarches à Vienne auprès du prince Eugène et du souverain. Déjà on n'ose plus nier ouvertement; la tactique est maintenant d'éconduire l'agent en assurant que l'empereur écrira directement à son frère de Russie pour le satisfaire au sujet d'un fils égaré, en plaidant la cause de ce dernier. Tout cela n'avançait guère notre diplomate; heureusement le petit référendaire, si utile à l'ambassade russe, y vient causer de temps en temps; ce personnage a surpris une conversation entre le comte Zinzendorf et le prince Schwarzenberg; ces hauts dignitaires sont d'avis qu'il ne convient pas d'entrer en lutte avec le tsar pour une affaire de cette nature et qu'il serait sage de lui céder moyennant quelques promesses. Évidemment le conseil est divisé. Vessélovski mande ces détails à Pierre en lui suggérant de parler haut, d'écrire de nouveau à l'empereur sur un ton de menace.

Le cabinet de Vienne répugnait en effet à s'engager dans des embarras graves pour protéger Alexis. Tant qu'on avait pu céler sa présence ou recourir à de vagues défaites, on s'était estimé heureux de posséder un otage de ce prix; il devenait gênant le jour où il fallait risquer pour lui une rupture avec le tsar. On eut un moment la pensée de recourir au roi d'Angleterre, George Ier, qui était apparenté à la maison de Brunswick : l'envoyé du saint-empire fut chargé de lui exposer confidentiellement la situation du tsarévitch. « Ne laissez pas voir, portaient les instructions de Schœnborn, combien nous craignons le tsar, mais représentez à sa majesté les devoirs que lui imposent, conjointement avec nous, les liens du sang qui nous rattachent tous à ce malheureux prince. » — Alexis, au courant de tout, faisait agir simultanément à Londres le boïar Bestoujef-Rioumine, passé au service anglais. Le roi George, peu désireux de se mettre de nouveaux soucis sur les bras, ferma l'oreille à ces ouvertures. On résolut alors à Vienne de dérouter les Russes par un nouveau coup de théâtre. Dans le courant de mai, le précieux référendaire apprend à Vessélovski qu'un courrier est parti du cabinet même de l'empereur pour Ehrenberg; ce courrier n'est autre que le secrétaire Kühl, le convoyeur ordinaire de notre infortuné voyageur. Kühl arrive au burg tyrolien avec une note de Schœnborn avertissant le prisonnier des mauvais côtés de la situation et lui laissant pressentir les hésitations de la cour.

Alexis, replongé dans ses épouvantes, se jette aux genoux de l'Autrichien et s'écrie en sanglotant : « Au nom de Dieu et de tous les saints, je supplie l'empereur de sauver ma vie, de ne pas m'abandonner dans le malheur ; — je vais périr, ne me livrez pas à mon père ! » Kühl lui déclara alors que le seul moyen de salut était de fuir plus loin, en toute hâte, seul et sans même emmener ses gens. Alexis consentit à tout : il ne demandait qu'à fuir au bout du monde ! Il insista seulement pour garder avec lui son inséparable page. Ce point essentiel accordé, on résolut de partir sur l'heure. Un matin de la première quinzaine de mai (aucune lettre ne donne la date exacte), le burg d'Ehrenberg rouvrit sa herse au prisonnier qu'il avait loyalement gardé durant cinq mois : Alexis quitta cette dure et froide bastille du Tyrol avec plus de regret qu'il n'avait quitté ses palais de Pétersbourg et de Moscou. Kühl et ses deux compagnons prirent la route d'Italie. De Trente, le secrétaire d'état écrit au chancelier : « Tout va bien, mais j'ai grand'peine à empêcher *notre société* de s'enivrer et de faire du tapage ; j'ai remarqué à nos trousses des figures suspectes. »

Ces figures suspectes, c'étaient celles de Roumiantzof et de ses hommes. Prévenu par Vessélovski, l'officier des gardes était aux aguets. A ce moment même, il avait été dérangé par la police impériale, mal édifiée sur ses passeports trop changeans. Pourtant il avait pu se rapprocher d'Ehrenberg à temps pour avoir vent du départ : il prit la poste d'Italie et brûla les routes à la poursuite de son prince. Il le rejoint à Mantoue, d'où il renseigne l'agent de Vienne. La chasse continue sur les vastes territoires de l'empire : de Florence, de Rome, Roumiantzof écrit à l'ambassadeur qu'il est sur les talons des fugitifs. Poursuivis et poursuivans arrivèrent ainsi jusqu'aux portes de Naples. On sait qu'après la guerre de la succession d'Espagne, les traités avaient laissé à l'empereur ses conquêtes d'Italie, y compris le royaume de Naples. Dans le tumulte de cette capitale, Roumiantzof perdit la trace du tsarévitch. Peu importait d'ailleurs ; il le savait arrivé à ce point extrême des frontières impériales, où on ne pouvait dissimuler longtemps sa retraite. Le capitaine revint droit à Vienne rendre compte de sa mission à Vessélovski ; celui-ci le renvoya sur l'heure à Pétersbourg avec un rapport détaillé à son maître. Le coup était manqué pour cette fois : la proie, un moment serrée de si près à Ehrenberg, échappait aux limiers ; c'était une campagne à recommencer.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LES

ÉLECTIONS ANGLAISES

I.

« Samson, les Philistins avancent! tel est le cri qui se fait entendre de toutes parts. Que Samson se montre donc et qu'il fasse encore une fois sentir la force de son bras. » Ainsi s'exprimait à Huddersfield, dans les premier jours de janvier 1874, un député ministériel, M. Leatham, traduisant par un de ces emprunts que les Anglais aiment à faire au langage biblique la confiance des amis de M. Gladstone dans l'éloquence et la popularité de leur chef. Aucun avertissement, aucun revers électoral, n'avaient affaibli cette confiance présomptueuse. Trois semaines plus tard, la dissolution du parlement était prononcée, et c'était en vain que le Samson du parti libéral multipliait ses efforts; c'était en vain qu'il faisait luire aux yeux des contribuables la perspective de la suppression de l'*income-tax*, il échappait péniblement à un échec personnel, et une défaite accablante venait dissiper les illusions de son parti. Libéraux et radicaux réunis atteignaient à peine à 250 voix, et même en ajoutant à leur nombre tous les *home rulers*, ou autonomistes irlandais, le parti conservateur avait encore une majorité de 60 voix sur l'ensemble de la chambre des communes.

Les élections générales de 1880 ont été la contre-partie complète des élections de 1874. Cette fois, c'est le chef du parti conservateur qui a fait appel au corps électoral avec une confiance destinée à la déception la plus cruelle. Les conservateurs ont été décimés, ils ne reviennent à la chambre qu'au nombre de 240, tandis que leurs adversaires réunissent 350 voix et disposeront ainsi d'une majorité assurée, indépendamment des votes des autono-

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

VII[1].

L'ÉGLISE RUSSE.

III.

LA CASTE SACERDOTALE ET LA RÉFORME ECCLÉSIASTIQUE. — LE CLERGÉ NOIR ET LE CLERGÉ BLANC. — MOINES ET POPES.

En Russie, le clergé n'est pas seulement un corps, c'est une classe; jusqu'à ces derniers temps, ce n'était pas seulement, comme en France avant la révolution, un des ordres de l'état, c'était une caste fermée, héréditaire. Le rôle de cette caste n'est pas moins important au point de vue social qu'au point de vue religieux. Outre son influence directe par ses fonctions, ce clergé, pourvu de famille, a par ses enfans, par les hommes qui sortent de son sein, une sérieuse influence sur la société civile. Le clergé russe, qui forme une des quatre ou cinq classes entre lesquelles se divise toute la nation, se partage lui-même en deux groupes, en deux classes différentes et souvent rivales : les popes et les moines, le clergé séculier, paroissial, et le clergé régulier monastique, ou, selon l'expression vulgaire, le *clergé blanc* et le *clergé noir*. Cette désignation ne répond point à la différence des costumes. Si les moines sont toujours vêtus de noir, les popes ne le sont pas de blanc; ils mêlent seulement au noir des couleurs brunes ou foncées. Moines et popes portent également une longue barbe et de longs cheveux; le prin-

(1) Voyez la *Revue* des 15 août, 15 septembre, 15 octobre 1873, 15 janvier, 1er mars et 1er mai 1874.

LES

ÉLECTIONS ANGLAISES

I.

« Samson, les Philistins avancent! tel est le cri qui se fait entendre de toutes parts. Que Samson se montre donc et qu'il fasse encore une fois sentir la force de son bras. » Ainsi s'exprimait à Huddersfield, dans les premier jours de janvier 1874, un député ministériel, M. Leatham, traduisant par un de ces emprunts que les Anglais aiment à faire au langage biblique la confiance des amis de M. Gladstone dans l'éloquence et la popularité de leur chef. Aucun avertissement, aucun revers électoral, n'avaient affaibli cette confiance présomptueuse. Trois semaines plus tard, la dissolution du parlement était prononcée, et c'était en vain que le Samson du parti libéral multipliait ses efforts; c'était en vain qu'il faisait luire aux yeux des contribuables la perspective de la suppression de l'*income-tax*, il échappait péniblement à un échec personnel, et une défaite accablante venait dissiper les illusions de son parti. Libéraux et radicaux réunis atteignaient à peine à 250 voix, et même en ajoutant à leur nombre tous les *home rulers*, ou autonomistes irlandais, le parti conservateur avait encore une majorité de 60 voix sur l'ensemble de la chambre des communes.

Les élections générales de 1880 ont été la contre-partie complète des élections de 1874. Cette fois, c'est le chef du parti conservateur qui a fait appel au corps électoral avec une confiance destinée à la déception la plus cruelle. Les conservateurs ont été décimés, ils ne reviennent à la chambre qu'au nombre de 240, tandis que leurs adversaires réunissent 350 voix et disposeront ainsi d'une majorité assurée, indépendamment des votes des autono-

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

VII[1].

L'ÉGLISE RUSSE.

III.

LA CASTE SACERDOTALE ET LA RÉFORME ECCLÉSIASTIQUE. — LE CLERGÉ NOIR ET LE CLERGÉ BLANC. — MOINES ET POPES.

En Russie, le clergé n'est pas seulement un corps, c'est une classe; jusqu'à ces derniers temps, ce n'était pas seulement, comme en France avant la révolution, un des ordres de l'état, c'était une caste fermée, héréditaire. Le rôle de cette caste n'est pas moins important au point de vue social qu'au point de vue religieux. Outre son influence directe par ses fonctions, ce clergé, pourvu de famille, a par ses enfans, par les hommes qui sortent de son sein, une sérieuse influence sur la société civile. Le clergé russe, qui forme une des quatre ou cinq classes entre lesquelles se divise toute la nation, se partage lui-même en deux groupes, en deux classes différentes et souvent rivales : les popes et les moines, le clergé séculier, paroissial, et le clergé régulier monastique, ou, selon l'expression vulgaire, le *clergé blanc* et le *clergé noir*. Cette désignation ne répond point à la différence des costumes. Si les moines sont toujours vêtus de noir, les popes ne le sont pas de blanc; ils mêlent seulement au noir des couleurs brunes ou foncées. Moines et popes portent également une longue barbe et de longs cheveux; le prin-

(1) Voyez la *Revue* des 15 août, 15 septembre, 15 octobre 1873, 15 janvier, 1er mars et 1er mai 1874.

cipal insigne des premiers est le grand voile noir, qu'ils laissent pendre en arrière sur leur coiffure.

Entre ces deux clergés, la distinction fondamentale est le mariage. Le clergé noir est voué au célibat, le clergé blanc, celui qui forme proprement la caste, est marié. Cette opposition, cette sorte de dualisme du sacerdoce se rencontre dans toutes les églises d'Orient, chez les Orientaux unis à Rome comme chez les autres. Il n'y a, croyons-nous, d'exception que chez les Grecs melchites de Syrie, où, selon l'esprit de Rome, le clergé célibataire a fini par évincer le clergé marié et par le supprimer. Chez quelques peuples orthodoxes, on pourrait un jour voir un changement inverse. Dans toutes ces églises, la tradition réserve l'épiscopat au célibat; c'est là le principe de la domination du clergé régulier, de la dépendance et parfois de la jalousie du clergé marié. Partout où près du sacerdoce ordinaire s'est formée une milice religieuse spéciale, il y a eu des rivalités entre le gros de l'armée ecclésiastique et ces corps d'élite. L'église russe, où tout l'avancement, tous les honneurs étaient le privilége du corps monastique, ne pouvait toujours échapper à de telles compétitions. L'antagonisme y est d'autant plus naturel qu'entre les deux fractions du sacerdoce le contraste est plus grand, et le passage de l'une à l'autre plus difficile. En Russie, le mariage pour le pope est presque aussi obligatoire que le célibat pour le moine. Entre l'un et l'autre, la femme est une barrière qui n'est renversée que par la mort ou rarement par la séparation volontaire des deux époux. Chez les deux clergés ainsi séparés, la diversité des intérêts a produit la diversité des vues et des tendances. Les divergences sont réelles, elles ne doivent point être exagérées. Le clergé noir veut maintenir sa domination, le clergé blanc cherche à s'en affranchir : entre eux, c'est une lutte d'influence, une compétition sourde, souvent inconsciente, non une hostilité ouverte et déclarée. Du terrain matériel des intérêts et du pouvoir, la rivalité a naturellement passé dans le domaine spirituel, dans la sphère religieuse proprement dite. Ces deux clergés sont, par leur situation même, involontairement attirés vers les deux pôles opposés du christianisme, l'un plus porté vers la tradition et l'autorité, l'autre vers les innovations et la liberté. Ainsi que nous l'avons montré dans une de nos précédentes études (1), il y a là pour l'église russe le cadre de deux partis, il y a là un germe de dualisme qui plus tard pourrait amener des conflits semblables à ceux du *high church* et du *low church* au sein de l'église anglicane. Cette époque est du reste encore éloignée, pendant longtemps encore le poids de la tradition et le besoin d'union en face d'adversaires communs empêcheront

(1) *L'Orthodoxie orientale et le culte grec en Russie,* dans la *Revue* du 1er mars 1874.

toute lutte ouverte, toute scission; pendant longtemps, ces deux clergés vivront côte à côte sans que le triomphe de l'un soit assez complet pour amener la suppression de l'autre. De ces deux émules, l'un est plus important par le pouvoir, par la science, par son rôle traditionnel, l'autre par le nombre et par son rôle social; l'un a derrière lui un plus grand passé, l'autre a peut-être devant lui un plus long avenir. Nous commencerons par le premier, par le plus élevé, le clergé noir.

I.

Les monastères et les moines ont longtemps tenu une large place dans l'existence de la Russie; aujourd'hui encore ses vastes couvens sont les plus remarquables monumens de son histoire. Dans aucun pays, le rôle des moines n'a été plus considérable; il n'a pas toujours été le même qu'en Occident. Le monachisme orthodoxe oriental n'a point eu de branches aussi multiples, d'inflorescence aussi complexe, que le monachisme catholique latin. Au lieu de se ramifier en une foule de congrégations et d'ordres divers, il a gardé à travers les siècles une simplicité archaïque; il est à beaucoup d'égards demeuré primitif. Comme toutes choses, l'esprit monastique a eu moins de mobilité, de variété, de fécondité en Orient qu'en Occident. Les Russes et les Grecs n'ont connu que les premières phases du monachisme, celles qui chez nous correspondent à la première moitié du moyen âge, antérieurement à saint Bernard ou au moins à saint Dominique et à saint François. Des deux grandes directions de la vie religieuse, la vie active et militante, la vie contemplative et ascétique, les moines d'Orient ont toujours préféré la seconde, sans doute la mieux adaptée à l'esprit oriental; c'est pour la pénitence et l'ascétisme ou pour la prière et la méditation que se sont fondés la plupart des couvens orthodoxes. Ce n'est ni le besoin de grouper ses forces pour la lutte, ni le zèle du bien des âmes, c'est l'amour de la retraite, c'est le renoncement au monde et à ses combats qui ont jadis peuplé les couvens de la Russie. Le moine russe n'avait point en vue telle ou telle branche de l'activité intellectuelle ou religieuse, telle ou telle œuvre de charité ou de propagande. Pour lui, l'idéal du religieux est encore l'anachorète du désert; c'est le stylite sur sa colonne ou le gymnosophiste chrétien, uniquement vêtu de sa longue barbe, que l'on aperçoit souvent dans les peintures des couvens russes; ce sont les saints ensevelis vivans dans les catacombes de Kief. Les noms des monastères rappellent la Thébaïde, les plus grands portent celui de *laure* (*lavra*), les petits celui de *skite* ou de *désert* (*poustynia*). Les catacombes

ou cryptes de quelques couvens russes ne sont point, comme celles de l'Occident, les tombes des morts; c'était la demeure d'anciens anachorètes retirés dans des grottes souterraines à l'exemple des pères du désert. Le goût de la vie d'ermite n'est pas encore éteint dans le peuple; si l'état n'en autorise plus la fondation, les sectaires dissidens s'érigent parfois encore des ermitages dans des contrées écartées.

Avec de telles tendances, une seule règle monastique suffisait, comme en Occident a longtemps suffi le seul ordre de Saint-Benoît. En Russie, ainsi que dans tout l'Orient, règne la règle de saint Basile, dont les dispositions moins précises, moins systématiques, ne se peuvent comparer aux statuts ou aux constitutions savamment coordonnées de la plupart des ordres ou des congrégations catholiques. Cette règle, qui ne fait guère que poser les bases de la vie monastique sans l'enserrer dans d'étroites observances, a reçu vers le IXe siècle de la main de Théodore Studite des modifications ou complémens admis en un certain nombre de couvens russes. Pour la vie religieuse comme pour la foi, la Russie n'a rien ajouté à ce que lui apportèrent les Grecs : elle n'eut aucun ordre qui lui fût propre. Comme chez nos bénédictins, les monastères russes ont quelquefois été des colonies et par suite des dépendances les uns des autres, mais de ce groupement aujourd'hui disparu n'est sortie aucune puissante congrégation. La vie monastique a ainsi manqué à la fois de variété et de concentration, de diversité et d'unité. Par là les moines n'ont pu donner à la société et à la civilisation ni les mêmes secours ni les mêmes embarras qu'en Occident.

Pour avoir été moins variée, l'influence des monastères en Russie n'a pas été moins profonde. Les couvens ont eu dans la formation de la nation et de la culture russe un rôle analogue à celui des moines de Saint-Colomban ou de Saint-Benoît dans l'Europe catholique. De même qu'en Gaule et en Germanie, les moines ont été les pionniers de la civilisation ainsi que du christianisme : convertissant les tribus barbares et défrichant les landes ou les forêts, ils ont sur leurs pas attiré la population et la nationalité russe au fond des solitudes du nord et de l'est. Là aussi les couvens ont été l'asile des lettres et des connaissances apportées de Byzance par les moines grecs. Peu de nos abbayes se pourraient à cet égard comparer à Petcherski de Kief, où écrivaient Nestor et les premiers annalistes. S'il est un pays qui ait été fait par les moines, c'est la Russie. Les couvens y ont un caractère plus national que partout ailleurs. Dans la vie monastique comme en toute chose, la religion s'est davantage identifiée avec le peuple. Pendant les luttes contre les Tatars, contre les Lithuaniens et les Polonais, les monastères ont été le principal rempart de la nationalité dont, par la diffusion du christianisme, ils

avaient été l'un des principaux fauteurs. L'histoire de la Russie revit presque tout entière dans deux grandes *laures :* Petcherski, le couvent des catacombes des bords du Dnieper, symbolise et résume la première période de l'existence nationale, Troïtsa la seconde. Petcherski personnifie l'âge de Kief, Troïtsa l'âge de Moscou. Les monastères de Russie étaient des citadelles qui le plus souvent gardent encore leurs murailles crénelées; ce sont les châteaux-forts du moyen âge russe. Les plus grands sont de vraies villes contenant de nombreuses églises ou chapelles : Troïtsa en a 14, Solovetsk 7, Simonof et Donskoï de Moscou 5 ou 6.

Beaucoup de ces maisons religieuses réunissent l'intérêt pittoresque à l'intérêt historique. En Russie comme partout, les moines ont choisi les plus beaux sites : les ermitages se sont bâtis au bord d'un fleuve ou d'un lac, parfois dans une île, les cénobites ont occupé les plus belles clairières des forêts ou les oasis boisées des steppes. Troïtsa élève au bord d'un ravin ses grosses tours de briques rouges, qui ont arrêté les Polonais, maîtres de Moscou, et servi d'abri à Pierre le Grand contre les *strelitz* en révolte. Dans une de nos visites à ce sanctuaire national, le moine qui nous faisait faire le tour des murs nous montrait par les embrasures l'emplacement des tentes et des canons polonais auxquels répondaient les canons du monastère (1608-1609). A Petcherski de Kief, le site est plus grandiose, les souvenirs plus sombres et plus mystérieux. Ce couvent, qui fut le point de départ de tous les moines russes, le séjour de saints innombrables et des premiers chroniqueurs nationaux, est construit sur une des collines de la rive droite du Dnieper; au pied du monastère, de l'autre côté du grand fleuve, s'étend un paysage aussi plat et aussi vaste que la mer; au-dessous sont les noires catacombes où vécurent les vieux anachorètes, où leurs corps reposent debout. Dans ces galeries souterraines, aussi étroites que celles des catacombes romaines, se presse au matin la foule des pèlerins. Dirigés par les moines, ils s'y enfoncent en longues files chacun un cierge à la main; de la niche dont ils font leur tombeau après en avoir fait leur demeure, les saints ascètes murés dans la paroi tendent une main desséchée aux baisers des fidèles. D'autres monastères à peine moins illustres, Simonof, Donskoï et Novopaski, dont les murs ont arrêté les Tatars aux portes de Moscou, Saint-George de Novgorod, l'Assomption de Tver, la nouvelle Jérusalem qui, à quelques lieues de Moscou, reproduit les lieux saints de Palestine, Solovetsk, sur la Mer-Blanche, rappellent aussi de glorieux souvenirs et attirent de nombreux pèlerins. Ces sanctuaires rehaussent aux yeux du peuple les contrées ou les villes qui les possèdent. Pierre le Grand, malgré son peu d'amour des moines, ne voulut pas laisser sa nouvelle capitale sans cette sorte de consécra-

tion. Pour rattacher à la sainte Russie le sol à demi finnois de sa ville au nom allemand, le réformateur fit porter de Vladimir à Pétersbourg les reliques du saint Louis russe, d'Alexandre Nevski, qui, par sa victoire sur les Suédois au bord de la Neva, pouvait sembler le précurseur du vainqueur de Charles XII. Autour du tombeau du saint national s'éleva aux portes de la capitale un vaste couvent qui, pour les richesses et les priviléges, fut mis au rang de Troïtsa et de Petcherski.

La population de ces cités monastiques n'est plus aujourd'hui ce qu'elle fut autrefois. Le peuple y afflue encore en pèlerinage, les moines qui s'y enferment sont relativement en petit nombre; souvent ils semblent n'être plus que les gardiens de ces citadelles religieuses, jadis habitées par des centaines de moines. La décadence graduelle du monachisme est déjà indiquée par la répartition géographique des monastères. A cet égard, une carte de la Russie monastique serait instructive. Le nombre des couvens est en rapport non point avec la densité, mais avec l'ancienneté de la population. La plupart se groupent à l'entour des vieilles capitales ou des vieilles républiques, de Kief ou de Moscou, de Novgorod ou de Pskof. Dans les régions de colonisation récente, dans la *terre noire* ou les steppes du sud et de l'est, les couvens sont rares. Les Russes en établissent cependant toujours quelques-uns dans les contrées nouvellement colonisées, ainsi en Crimée, dans le Caucase et en Asie. Chaque évêché en possède au moins un, dont le supérieur est membre de droit du consistoire diocésain. Il y a aujourd'hui dans l'empire environ 500 couvens, contenant un peu moins de 6,000 moines, un peu plus de 3,000 religieuses (1). Le petit état romain, à la veille de la suppression des moines, en comptait presque autant. En Russie, le nombre des religieux est, il est vrai, plus que doublé par celui des frères lais et des novices, mais le total même n'a rien d'alarmant pour un état de plus de 80 millions de sujets et pour 60 millions de fidèles. Il n'y a là rien de comparable au spectacle offert naguère par l'Espagne ou l'Italie.

En Russie plus qu'ailleurs peut-être l'âge monastique est à son déclin. En y conservant plus de prise sur la masse du peuple, la religion y entraîne moins de fidèles dans ses cloîtres que dans beaucoup de pays catholiques. Ce n'est pas seulement que les fonctions sociales jadis remplies par les moines ont passé à l'état et aux laïques, c'est qu'en Orient la vie religieuse ne s'est point, comme chez nous, successivement adaptée à toutes les évolutions de la société pour les seconder ou les arrêter; c'est qu'elle ne s'y est point renou-

(1) Selon le compte-rendu du procureur-général du saint-synode pour l'année 1872, il y avait en cette année 383 couvens d'hommes avec 5,810 moines et 5,617 frères convers, 149 couvens de femmes avec 3,280 nonnes et 11,258 sœurs converses.

velée par la charité. En outre les deux grands faits qui dominent l'histoire ecclésiastique de la Russie moderne, le schisme ou *raskol* et l'institution du saint-synode, ont été presque également défavorables aux monastères. Le raskol a éloigné d'eux la portion la plus fervente du peuple, le synode les a tenus dans une dépendance peu propice à la vie religieuse. La faveur qu'à son origine le schisme rencontra dans plusieurs d'entre eux, à Solovetsk par exemple, amena l'église et l'état à soumettre les couvens à une surveillance plus sévère, à un joug plus étroit. Leur sourde opposition à la réforme de Pierre le Grand fut une autre cause de leur décadence. Le pouvoir s'appliqua à diminuer le nombre, la richesse et l'influence de ces refuges des idées anciennes. Toutes les restrictions qui se peuvent apporter à la vie monastique sans abolir les monastères, Pierre et ses successeurs les imposèrent. Un homme ne peut prononcer de vœux qu'à trente ans, une femme qu'à quarante. On ne peut entrer dans le cloître qu'après s'être libéré de toute obligation envers l'état, la commune ou les particuliers; le moine doit renoncer aux priviléges de sa classe, à toute propriété immobilière, à tout héritage. Un instant, Biren, le favori protestant d'Élisabeth, ne permit la prise du voile qu'aux prêtres veufs et aux soldats en congé; les vocations ne furent admises qu'avec l'autorisation du saint-synode. En 1742, il y avait encore 732 couvens d'hommes; ils furent réduits de plus de moitié. On s'attaqua non pas seulement au nombre et aux biens des moines, mais aussi à leur domination, à leur influence religieuse. Le *règlement spirituel*, tout en les encourageant à l'étude des Écritures, leur défendit, sous peine de châtimens corporels, de composer des livres ou d'en tirer des extraits. Il leur fut interdit d'avoir dans leur cellule encre ou papier sans autorisation de leur supérieur, attendu, dit le *règlement* de Pierre le Grand, que rien ne trouble plus la tranquillité de la vie des moines que leurs insensés ou inutiles écrits. Les religieux ne durent avoir qu'un encrier commun enchaîné à une des tables du réfectoire et ne s'en servir qu'avec la permission de leur supérieur. C'étaient là de singulières réformes : en cela comme en beaucoup de choses, Pierre le Grand risquait de compromettre le but par les moyens. Si de semblables procédés ne pouvaient relever les moines, ils réussirent à leur enlever toute influence. Le bas peuple continua seul à regarder les couvens avec faveur, si ce n'est avec respect. Par un singulier contraste, ces moines tant abaissés ont conservé toutes les hautes dignités ecclésiastiques. Le maintien de ce privilége en de telles conditions serait une aberration, s'il s'appliquait réellement à la plèbe monastique. Ce qui l'explique, c'est que le plus grand nombre des religieux n'y ont aucune part, qu'il est réservé à une élite qui souvent n'a du moine que le nom et le costume.

Sous l'unité extérieure de la profession monastique se rencontrent des vocations et des existences fort diverses. Des 200 à 300 hommes qui prennent annuellement le voile, plus de la moitié sortent de familles sacerdotales; la moitié du reste appartient aux marchands ou aux artisans des villes. Les paysans sont moins nombreux, grâce sans doute aux liens légaux qui les enchaînent encore à la terre et à la commune. Le contingent des classes dirigeantes, de la noblesse et des hommes du monde, des employés de l'état ou des professions libérales, est presque nul: sous le régime du long service militaire, il était dépassé par le chiffre des vieux soldats qui échangeaient l'uniforme contre le froc, et la caserne contre le cloître. Il y a ainsi presque en même temps dans les monastères le sommet et le bas de l'échelle sacerdotale, les hommes les plus intelligens et les plus cultivés, les plus ignorans et les plus grossiers du clergé. Il y a des moines, prêtres ou laïques, que l'âge amène au couvent et qui viennent y chercher un asile pour leur vieillesse; il y a des jeunes gens qui n'y entrent que pour s'élever dans la carrière ecclésiastique. Parmi les recrues fournies par le clergé se rencontrent à la fois les sujets les plus brillans et les fruits secs des séminaires. Les uns sont condamnés à un long noviciat et n'arrivent même point toujours à la prêtrise (en Russie comme aux premiers siècles de l'église, un grand nombre de moines ne sont pas prêtres), les autres ne font que traverser le cloître pour parvenir à l'épiscopat et aux honneurs du clergé.

Les élèves les plus distingués des séminaires entrent à l'académie qui tient lieu de faculté de théologie. Là, après avoir choisi entre l'église et le monde, ils ont à choisir entre les deux clergés, entre la vie du pope, qui permet les joies de la famille, et la vie monastique, qui ouvre l'accès des dignités ecclésiastiques. Les religieux, qui jusqu'à ces dernières années dirigeaient exclusivement les académies, n'épargnaient rien pour attirer dans leur sein les jeunes gens de belles espérances. Pendant que le jeune homme hésitait entre les tendres aspirations du cœur et les flatteuses perspectives de l'ambition, ses supérieurs employaient pour l'amener à eux toutes les séductions de la piété et toutes les séductions de l'amour-propre. Quelquefois l'on allait jusqu'à la ruse, et le recrutement des moines rappelait celui des soldats dans les états où l'armée n'est entretenue que par des engagemens volontaires. S'il faut en croire un livre qui prétend dévoiler les mystères des couvens russes (1), on a vu des supérieurs attirer chez eux un séminariste indécis, le faire boire, et lui faire signer une demande d'admission à la profession religieuse,

(1) *Béloé i tchernoé Doukhoventsvo*, ouvrage anonyme qui donne sur le clergé des détails curieux, mais dont les assertions sont affaiblies par l'esprit de parti.

et le moine sans le savoir se réveillait tonsuré et vêtu de l'habit monastique. Ce fait se passait à l'académie de Moscou, sous le métropolite Platon, au commencement du siècle. Quand ils seraient authentiques, de pareils traits appartiennent à un monde déjà évanoui. D'ordinaire il n'est pas besoin de tant de ruses ou d'efforts; l'amour-propre et les misères de la vie du pope suffisent à défaut de la piété pour faire prendre l'habit religieux aux sujets qu'on a le plus d'intérêt à en revêtir. Une fois ses vœux prononcés, rien de plus facile, de plus rapide, que la carrière du séminariste devenu moine. La loi n'admet les hommes aux vœux monastiques qu'à trente ans; pour l'élève des académies, la limite légale s'abaisse à vingt-cinq ans; pour lui, il n'y a point de noviciat. Ses études terminées, il est nommé inspecteur ou professeur de séminaire; il devient ensuite supérieur ou recteur, et de fonctions en fonctions il peut parvenir à l'épiscopat avant même d'avoir atteint la maturité de l'âge. Ces privilégiés arrivent parfois aux hautes dignités sans avoir jamais mené la vie du cloître, sans presque y avoir vécu. A proprement parler, ce sont moins des religieux que des prêtres voués au célibat et à l'abstinence, et ils ne sont comptés comme moines que parce qu'en Russie le célibat n'est d'ordinaire admis que sous l'égide du régime monastique.

La plèbe des moines a un genre de vie tout différent. Pour eux, point de carrière, une existence monotone, le plus souvent remplie de pratiques minutieuses. L'entretien de leurs couvens, le service de leurs églises, le chant des longs offices du rite grec, voilà la principale occupation de leur vie; le travail des bras ou de la tête n'y tient encore qu'une place secondaire. Jusqu'à ces derniers temps, le régime de la communauté était rare parmi les moines russes; plusieurs patriarches ou métropolites s'étaient en vain efforcés de le répandre. La plupart des couvens étaient une réunion d'hommes vivant sous le même toit sans pour cela vivre en commun. On priait ensemble, d'ordinaire on mangeait ensemble, mais chacun avait son pécule, sa part des revenus du monastère, et en disposait à son gré. Aujourd'hui le saint-synode a l'intention d'introduire dans tous les monastères le régime de la communauté avec une discipline plus sévère. C'est l'autorité ecclésiastique centrale, et par suite le gouvernement, que regarde la réforme monastique. Les couvens en Russie ne sont point des établissemens particuliers : c'est une institution nationale, une sorte de service public. Dans un gouvernement autocratique, de pareilles associations ne peuvent vivre qu'à la condition d'accepter la tutelle gouvernementale. De là en partie l'abrogation des couvens des autres cultes. Comme l'église dominante, la vie monastique a été soumise par le pouvoir à la réglementation bureaucratique. Loin d'être, comme en Occident, de libres

corporations plus ou moins indépendantes de l'autorité ecclésiastique ordinaire, les couvens russes ont perdu le droit de nommer leurs supérieurs. Ils sont placés sous l'absolue domination du saint-synode; sans l'autorisation synodale, on ne peut fonder un couvent; sans elle, on ne peut admettre un novice à prononcer ses vœux. Jusqu'à la réforme actuelle, c'est le synode qui nommait à toutes les dignités monastiques. Les postes d'hégoumène ou d'archimandrite étaient devenus comme des grades et des degrés de la carrière ecclésiastique. Les monastères étaient souvent donnés à des évêques ou à des aspirans à l'épiscopat; de là un ordre de choses qui n'était pas sans analogie avec les *bénéfices* et les *commandes* de l'ancienne France. La réforme projetée doit mettre fin à ce régime. En soumettant les monastères à une vie plus sévère, il est question d'y introduire une administration plus libérale : en appliquant à la plupart des couvens le régime de la communauté, on parle de restituer aux religieux l'élection de leurs supérieurs. Une telle mesure ferait honneur à l'église et au gouvernement, elle serait en harmonie avec les grandes réformes du règne d'Alexandre II. Comme toutes les classes de la nation, les moines y retrouveraient sous l'autorité publique une partie du *self-government* qui est l'âme des institutions monastiques. Reste à savoir si une telle innovation est assez en rapport avec la constitution actuelle de l'église et de l'état pour être sincèrement pratiquée et réellement profiter aux monastères et au clergé.

Les couvens russes sont officiellement divisés en deux catégories, les couvens ordinaires ou subventionnés et les couvens extraordinaires, qui ne touchent rien de l'état. Les premiers sont les plus considérables et les plus nombreux : la subvention qu'ils reçoivent du gouvernement est une indemnité pour les biens dont ils ont jadis été dépouillés. Dans ces monastères, la loi détermine le nombre des moines; ils se partagent en trois classes, en dehors desquelles sont encore les plus illustres monastères de l'empire. Quatre ont reçu l'antique nom de *laure :* ce sont les trois grands sanctuaires des trois âges de la Russie, Petcherski de Kief, Troïtsa au nord de Moscou et Alexandre Nevski à Pétersbourg, enfin Potchaïef en Volhynie, le principal monastère des Grecs unis ou Ruthènes. Au-dessous des laures, qui d'ordinaire dépendent du métropolite voisin et lui servent de résidence, viennent sept ou huit maisons portant le titre de *stavropigies :* ce sont les seules dont les supérieurs doivent rester à la nomination du saint-synode. Après les *stavropigies,* qui comprennent les plus vastes monastères de la banlieue de Moscou, se placent les couvens de première classe, qui comptent encore de célèbres sanctuaires comme Saint-George de Novgorod. Le nombre des moines est généralement en rapport avec le rang du monastère. Dans les

laures, le chiffre légal est d'environ 100 religieux, les novices et les frères lais non compris, ce qui double en réalité l'effectif monastique. Dans les *stavropigies* et les couvens de premier rang, le maximum légal descendait à 33 professes. D'après la réforme en projet, la limitation du nombre des moines serait abandonnée pour les couvens des campagnes et pour les principaux des villes. Dans les autres, le nombre des religieux serait restreint de manière à ne plus garder que ce qui est nécessaire au culte. Les couvens de 1re classe n'auraient plus que 18 moines, ceux de 2e 13, ceux de 3e 10. Le but de cette réforme est, en diminuant la population des monastères, d'en alléger le budget. Les maisons religieuses étant astreintes au régime de la communauté, l'excédant de leurs revenus serait employé à l'augmentation du temporel des évêques, en secours aux pauvres du clergé, à la création d'hospices ou d'écoles.

On entend encore en Russie parler des richesses des couvens : il faut savoir ce que sont ces richesses. Les monastères russes ont perdu la plupart de leurs terres, ils ont conservé les objets mobiliers, les présens, les *ex-voto*, amoncelés dans leur sein depuis des siècles. Rien en Italie ou en Espagne ne peut plus donner une idée de ces splendeurs; l'or et l'argent revêtent les châsses des saints et l'*iconostase* de l'autel, les perles et les pierreries couvrent les ornemens sacrés et les images. A Troïtsa, dans la sacristie ou vestiaire (*ritsina*), on a de tous ces dons sans emploi, joyaux, vases précieux, étoffes tissées d'or et de perles, objets d'art de toute sorte, formé un musée qui en Europe n'a d'autre rival que la sacristie patriarcale de Moscou. Outre ce trésor, les caves de Troïtsa contiennent encore, dit-on, des amas de perles et de gemmes non montées. Ces richesses incomparables appartiennent aux images et aux églises : les moines n'en sont que les gardiens, et peuvent vivre pauvres au milieu d'elles. Jadis les couvens possédaient de vastes domaines : les terres et les villages s'étaient accumulés dans leurs mains aussi bien que les pierres et les métaux précieux. Dans la sainte Russie comme partout, l'état dut de bonne heure chercher à contenir l'extension des biens ecclésiastiques. Les derniers princes de la maison de Rurik avaient déjà posé des bornes à la propriété monastique. Le tsar Alexis en retira l'administration aux couvens, Pierre le Grand en retint une partie des revenus, Catherine II s'en fit concéder l'abandon par le clergé. Les biens incamérés par la tsarine en 1764 comptaient près d'un million d'âmes, les femmes non comprises, selon le système de dénombrement russe. Les deux tiers appartenaient aux moines : Troïtsa seul avait 100,000 paysans mâles. Les villages des couvens leur furent enlevés; on leur laissa des biens sans serfs, des moulins et quelques terres labourables, des prairies ou pâturages, des étangs et des pêcheries, surtout des forêts. La faculté de recevoir

des dons ou des legs leur ayant été laissée, ou l'autorisation leur en ayant été souvent accordée, plusieurs couvens sont redevenus propriétaires de vastes immeubles. Ce sont ces débris de leur ancienne fortune ou ces récentes acquisitions dont beaucoup de Russes voudraient enlever aux monastères la jouissance pour en faire profiter la bienfaisance ou l'instruction publique. L'emploi des biens ou des ressources des couvens n'était pas jusqu'ici à l'abri de tout reproche. La distribution en était inégale, une part démesurée était souvent attribuée au supérieur aux dépens des moines. A Saint-George de Novgorod, l'archimandrite touche, assure-t-on, 8,000 roubles (32,000 francs). Dans d'autres couvens de première classe, les revenus du supérieur dépassaient le double et le triple de cette somme. C'est à ces inégalités que doit remédier la réforme en préparation au profit des monastères en même temps que du public.

Les biens qui leur ont été laissés et la subvention qu'en échange des autres leur alloue l'état ne forment d'ordinaire que la moindre partie des ressources des couvens. Ils ont conservé la principale branche des revenus monastiques, les offrandes. Les moines se sont maintenus en possession de la plupart des reliques et des images miraculeuses de la Russie. Ce double avantage attire de tous côtés à leurs églises des pèlerins et des aumônes. Le pèlerinage est encore en grand honneur chez le peuple russe : c'est un des traits de ses mœurs qui rappellent le plus l'Orient et le moyen âge. Il est peu de paysans qui n'aient l'ambition de visiter Troïtsa ou Petcherski : en Palestine même, les pèlerins russes sont plus nombreux que tous ceux des autres nations ensemble. A certaines époques, il part d'Odessa pour Jaffa ou le Carmel, ou pour le mont Athos, des bateaux presque uniquement chargés de moujiks. Les lois qui l'enchaînent à la terre et à la commune mettent seules des bornes au goût du paysan pour les pieux voyages. Aucune distance ne l'effraie : on a vu des femmes et des vieillards, auxquels les règlemens rendent l'absence moins difficile qu'aux jeunes gens, aller ainsi à pied de Sibérie à Kief, et des bords du Don ou du Dnieper à ceux de la Mer-Blanche. Dans les grands sanctuaires, à Troïtsa et à Petcherski, les pèlerins se comptent annuellement par centaines de mille, qui tous brûlent un cierge et laissent une obole. Lors de certaines fêtes, ces agglomérations d'hommes deviennent même un danger pour la santé publique, et comme dans les grands pèlerinages de l'Inde, de la Perse ou de l'Arabie, le choléra semble avoir parfois pris son point de départ en Europe, à Kief, parmi les pèlerins.

En dehors de ces grands pèlerinages, il est peu de couvens qui n'attirent des visiteurs aux pieds d'une image vénérée : si tous ne peuvent venir à elle, l'image va au-devant des fidèles. Les Vierges

miraculeuses dont chaque monastère est la demeure font chaque année des tournées dans les campagnes voisines. Conduites par les moines, elles vont en procession de village en village. On se presse sur leur chemin, on se dispute l'honneur de les baiser, de les porter, de les héberger la nuit. C'est là pour les moines l'occasion d'abondantes collectes. Chez le peuple russe, si passionné pour les images, il en est dont la propriété suffit à la fortune d'un couvent. Il n'est pas de voyageur qui n'ait remarqué à Moscou une petite chapelle adossée à la principale porte de la *Place-Rouge*, la place qui sépare le Kremlin du bazar. Cette chapelle, devant laquelle peu de Russes passent sans se signer, contient l'image de Notre-Dame d'Ibérie, une des plus vénérées de Moscou. Comme à Rome le *Bambino* de l'*Ara-Cœli*, la Vierge d'Ibérie va parfois visiter les malades à domicile, et possède à cet effet chevaux et voitures. Cette image rapporte, dit-on, 250,000 francs par an : une partie est prélevée par le métropolitain, le reste revient au couvent propriétaire de l'icône. Les reliques et les images miraculeuses sont pour le clergé noir une sorte de monopole; il ne souffre pas volontiers qu'en cette matière de simples popes lui fassent concurrence. De ce double avantage, les couvens en tirent un autre presque également lucratif. Les Russes aiment à se construire des tombes auprès du tombeau des saints, et, la mode ayant suivi la piété, les monastères sont devenus les lieux de sépulture les plus aristocratiques, les plus en vogue. Longtemps en Russie comme en Occident, ce fut pour les princes et les boïars une coutume de prendre, à l'approche de la mort, l'habit monastique, et de se faire enterrer dans les monastères. Aujourd'hui les habitans de Pétersbourg se disputent à prix d'or une place dans le cimetière de Saint-Alexandre Nevski, ou à son défaut dans celui du couvent de Saint-Serge, près de Strelna, au bord du golfe de Finlande.

Dans beaucoup de couvens, les moines semblent n'avoir d'autre mission que d'être des gardiens de reliques et d'images, ou des collecteurs d'aumônes. Leur principal travail est souvent de donner à leurs offices une majesté particulière. Ils y mettent parfois beaucoup d'art; quelques monastères, comme Saint-Serge de Strelna, sont célèbres par leurs chants, ce qui n'est pas un petit mérite dans un pays où la musique sacrée est en grand honneur, où elle est demeurée entièrement distincte de la musique profane, et possède encore ses compositeurs spéciaux. Ailleurs les religieux ont, selon les traditions byzantines, à côté des écoles de chant, conservé des ateliers de peinture; ailleurs encore ils pratiquent une des vieilles occupations monastiques, la copie des livres : seulement l'imprimerie a remplacé les manuscrits. Les presses de Petcherski de Kief

fournissent un grand nombre de ces livres liturgiques slavons qui pénètrent jusque parmi les Slaves de la Turquie. Quelques monastères doivent à leur position des occupations spéciales : Solovetsk, placé dans une île de la Mer-Blanche, a des moines marins et transporte ses pèlerins sur ses propres bateaux à vapeur. Les grandes laures sont le siége des académies ecclésiastiques; beaucoup de couvens possèdent des écoles, quelques-uns des hôpitaux. S'ils ne rendent pas toujours à la société des services immédiats, on voit que les monastères russes ne sont pas toujours oisifs et inutiles. L'opinion forcera l'église et l'état à être pour eux de plus en plus exigeans, si toutefois on laisse subsister assez de moines pour leur permettre des loisirs en dehors du service du culte.

Nous ne dirons que quelques mots des couvens de femmes. Moins nombreux que les couvens d'hommes, ils sont d'ordinaire plus peuplés : au premier abord, les statistiques officielles semblent indiquer deux fois moins de religieuses que de religieux; à y bien regarder, on voit que dans les cloîtres le nombre des femmes égale et dépasse celui des hommes. La loi ne les admettant aux vœux monastiques qu'à quarante ans, la statistique ne compte comme religieuses que les filles ayant dépassé cet âge. Les règlemens qui interdisent aux jeunes filles la profession monastique ne leur défendent pas l'entrée du cloître. Elles y vivent comme novices ou aspirantes et restent libres de rentrer dans le monde et de s'y marier. Beaucoup, préférant cette liberté, vieillissent au couvent sans faire de vœux. Ces novices ou sœurs laies sont ainsi plus nombreuses que les religieuses professes dont elles partagent la vie. Il peut sembler bizarre d'exiger pour des vœux monastiques quarante ans d'un sexe alors qu'on n'en demande que trente à l'autre. Indépendamment du désir de laisser la vie de famille toujours ouverte aux jeunes filles, il y a là vis-à-vis de la femme, de ses engouemens et de sa mobilité, une précaution d'autant moins excessive que l'église orthodoxe n'a point de couvens admettant des vœux temporaires. L'état y supplée en imposant un long noviciat; c'est pour des raisons semblables que dans l'église catholique la cour de Rome accorde aujourd'hui plus difficilement son approbation aux congrégations de femmes qui exigent des vœux perpétuels.

Par leur défaut de spécialité et de groupement, les couvens russes des deux sexes ont une naturelle analogie; par leur composition et leur mode de recrutement, ils présentent un remarquable contraste. Le clergé, qui fournit plus de la moitié des moines, ne donne guère que le demi-quart des religieuses. La noblesse et les classes libérales apportent aux couvens de filles un contingent presque aussi élevé que celui des familles sacerdotales. La raison en est simple :

pour les filles du clergé comme pour les autres, le monastère n'est qu'une retraite; pour les fils de popes, c'est une carrière. En tenant compte de cette différence, on voit qu'en Russie, comme partout de nos jours, c'est sur les femmes que le cloître exerce le plus d'attraction. Dans les couvens de femmes comme dans ceux d'hommes, la Russie compte peu de maisons entièrement occupées du soin des pauvres, des malades, des vieillards, des enfans. Cet admirable essor de la charité, qui dans l'église catholique, en France particulièrement, a rajeuni la profession religieuse et l'a sous tant de formes adaptée à toutes les misères humaines, ce mouvement de fraternité chrétienne, qui est une des plus pures gloires de notre siècle et de notre pays, n'a encore qu'effleuré l'église orthodoxe de Russie. Déjà cependant se manifeste chez elle une sorte de pieuse contagion. Les religieuses se sont toujours dans leur intérieur occupées d'œuvres de charité. En outre il y a déjà des sœurs vouées au soin des malades et des pauvres; en général, elles ne sont pas regardées comme des religieuses, ce titre étant réservé aux femmes qui mènent l'ancienne vie monastique. Il s'est même formé quelques congrégations charitables spéciales, par exemple les sœurs de Johann Illinsky à Moscou. Comme tout en Russie doit commencer avec un but patriotique et national et sous la protection du pouvoir, ces sœurs, placées sous le patronage de l'impératrice, ont été instituées pour soigner les blessés militaires, et en temps de paix les malades des hôpitaux. Ce mouvement charitable pourra s'étendre, et, pour les femmes au moins, renouveler en partie la vie religieuse. Les lois ou les habitudes et la réglementation bureaucratique de l'église ne peuvent laisser à la charité chrétienne la même spontanéité, la même latitude, partant la même variété et la même fécondité qu'en Occident. En cela comme en toutes choses, rien d'important ne peut se faire en Russie sans l'initiative de l'autorité laïque et ecclésiastique. Avec elle cependant beaucoup de bien se pourrait faire, d'autant plus que, par ses penchans affectueux, aucun peuple n'est plus que le peuple russe naturellement propre aux œuvres secourables. Quant à la part qu'en d'autres contrées les couvens ont récemment prise à l'enseignement, il est douteux que les pays catholiques trouvent de longtemps de ce côté des imitateurs en Russie. Le gouvernement encourage la fondation d'écoles dans les monastères, il est peu disposé à laisser s'établir des congrégations d'hommes ou de femmes pouvant donner à la nation une éducation animée d'un esprit particulier.

II.

A côté ou au-dessous du clergé noir se trouve le clergé blanc, le clergé séculier et marié. C'est lui qui, à proprement parler, forme cette classe sacerdotale qui jusqu'à ces dernières années était une corporation héréditaire, une vraie caste fermée, une sorte de tribu vouée au service de l'autel. Ce singulier système s'était établi peu à peu : le lévitisme était la conséquence du servage et de la constitution de la société civile. Le serf lié à la terre ne pouvait entrer dans l'état ecclésiastique sans frustrer son seigneur; le noble, propriétaire de serfs, ne pouvait devenir prêtre sans renoncer à ses serfs et aux priviléges de sa classe. Dans de telles conditions, le recrutement du clergé ne pouvait se faire que par lui-même. Il dut y avoir une classe attachée à l'autel, comme il y en avait une attachée à la terre. C'est ce qui advint; les fils de popes furent obligés de fréquenter les écoles destinées à la préparation du clergé, et les emplois ecclésiastiques furent réservés aux élèves de ces écoles. La coutume ayant rendu le mariage des popes obligatoire, il fallait leur assurer des femmes, à leurs filles il fallait assurer un établissement. Les filles de popes furent destinées aux clercs, et les clercs aux filles de popes. Aux filles comme aux fils du clergé, il fallut une autorisation spéciale pour sortir de la classe sacerdotale et se marier en dehors d'elle. Ainsi par le fait même des besoins de la société, le clergé russe, avec ses femmes et ses enfans, se trouva constitué en véritable caste. En dédommagement de cette sorte de servitude sacrée, il reçut certains avantages : on le compta au nombre des classes privilégiées. Il fut exempt du service militaire, exempt des impôts personnels, exempt de châtimens corporels, précieuses prérogatives, si elles avaient toujours été respectées. Cette constitution du clergé tenait à l'état de choses sorti du servage, elle devait cesser avec lui. En 1864, trois ans après la loi d'émancipation des serfs, l'empereur Alexandre II abrogea la caste sacerdotale; l'accès du sanctuaire fut ouvert à toutes les classes, et toutes les carrières furent ouvertes aux enfans du clergé. Cette émancipation du corps ecclésiastique est une des grandes réformes d'un règne qui en compte tant; elle n'entrera vraiment dans le domaine des faits, elle ne produira ses conséquences que dans un temps assez éloigné. Si la loi permet au clergé de se recruter en dehors de lui-même, les mœurs le lui rendent encore difficile. Tant que les autres classes de la nation, le noble, le marchand, le paysan, seront, par leur éducation ou par des liens civils, retenus en dehors du sacerdoce, le clergé restera dans le peuple une classe à part.

La constitution lévitique du clergé l'avait amené à des habitudes qui ne peuvent disparaître en quelques années. A la faveur de l'hérédité du sacerdoce, tendait à s'établir l'hérédité des fonctions et des emplois ecclésiastiques. Le pope cherchait naturellement à transmettre sa paroisse à l'un de ses enfans; la cure du père était l'héritage du fils, plus souvent elle était la dot de la fille. Les paroisses tendaient ainsi à devenir une sorte de fief privé, de propriété des prêtres. Il s'en fallut de peu que le clergé ne se fît reconnaître ce droit de succession : plusieurs des principaux prélats de la Russie en combattirent vainement l'exercice au XVIIIe siècle (1). La coutume était pour les prétentions du clergé. D'ordinaire, pour entrer en possession d'une cure, le candidat devait épouser une des filles de son prédécesseur mort ou retiré; le plus souvent l'évêque ne le nommait qu'à cette condition. Il y avait pour cela deux raisons. En perdant son chef, la famille d'un pope tombait le plus souvent à la charge de l'église et de l'état, qui s'en déchargeaient volontiers sur le nouveau curé. Ensuite peu de presbytères appartenaient à la commune ou à l'église; il y avait un champ affecté aux besoins du pope, mais la maison qu'il y construisait était son bien, elle faisait partie de sa succession; pour en prendre possession, le nouveau-venu devait se mettre d'accord avec la famille de son prédécesseur et lui proposer un dédommagement. L'arrangement le plus simple était, en entrant dans la maison, d'entrer dans la famille. Le second mariage étant interdit aux femmes de popes comme aux popes eux-mêmes, et, ceux-ci ne pouvant épouser qu'une vierge, il n'y avait point à songer à une union avec la veuve du défunt. C'était donc par un mariage avec une des filles et une pension à la veuve ou aux autres enfans que se réglait le plus souvent la transmission des cures. On évitait ainsi les querelles et les procès, et, pour y couper court, l'autorité avait encouragé ce genre de solution. Les séminaristes n'étant promus au sacerdoce qu'après leur mariage, c'était avant leur ordination qu'ils devaient s'assurer d'une fiancée en même temps que d'une paroisse. Aussi le principal but des jeunes gens désireux d'entrer dans le clergé séculier était-il de chercher une héritière dont la main leur pût apporter une église. La coutume d'arriver aux cures par un mariage ou un marché était si générale qu'il a fallu une loi pour défendre d'en faire une obligation. Ce n'est qu'en 1867 qu'il a été interdit d'exiger pour la collation d'une cure que le candidat entrât dans la famille de son prédécesseur ou lui servît une pension. Cette loi est excellente; elle ne

(1) Voyez Mgr Philarète de Tchernigof, *Istoriia rousskoï tserkvi*, V^e période : *l'Administration ecclésiastique*, 3° *la Hiérarchie et les éparchies.*

suffit point à changer d'un coup des habitudes séculaires. Pour que la collation des cures cesse d'être compliquée d'affaires de mariage et de succession, il faut mettre les veuves et les orphelins du clergé à l'abri du besoin, il faut assurer à chaque pope une demeure paroissiale.

L'hérédité ne s'était pas seulement introduite dans les fonctions de curé et de prêtre, elle était descendue jusqu'aux derniers emplois de l'église. La classe sacerdotale comprend non pas seulement les prêtres et les diacres ayant reçu les ordres, mais aussi les chantres, les sacristains, les bedeaux, les sonneurs, tous les employés et tous les serviteurs de l'église. Le clergé compte en Russie environ 600,000 âmes (1); sur ce nombre, les hommes en service actif, les prêtres en particulier sont peu nombreux. Le clergé blanc est encore moins homogène que le clergé noir; il se divise en trois ou quatre clergés dont chacun forme une classe dans la classe, une sorte de sous-caste séparée des autres par le genre de vie ou l'éducation, et en général ne se mariant que dans son propre sein. C'est d'abord le prêtre, vulgairement appelé pope; les paroisses ordinaires en ont un, les plus importantes deux. Il y en avait en 1872 37,600, dont 1,160 portant le titre d'archiprêtres. C'est ensuite le diacre, qui assiste le prêtre dans les cérémonies et peut le suppléer dans quelques-unes, ainsi dans les enterremens; chez lui, la qualité la plus prisée est une belle voix de basse. Comme il n'est point essentiel à la liturgie, toutes les églises n'en ont pas, et les paroisses qui en possèdent en ont moins que de prêtres. On en compte 13,250. Ils étaient deux ou trois milliers de plus il y a trente ans; cette diminution montre dans l'église une tendance à l'économie et à la simplification du culte. Ensuite viennent le sacristain et le bedeau, le chantre ou le sonneur, les assistans du culte ou serviteurs de l'église. Ce bas clergé correspond aux ordres mineurs de l'église latine, et en exerce les anciennes fonctions au lieu de les abandonner à des mercenaires laïques. La plupart des paroisses ont deux de ces assistans; selon le procureur du saint-synode, ils étaient 58,866 en 1872.

Les trois clergés entre lesquels se partage la classe sacerdotale sont jusqu'à présent demeurés très distincts. Au lieu d'être les degrés successifs d'une même carrière tour à tour parcourue par le même homme, les ordres mineurs, le diaconat et la prêtrise restaient d'ordinaire isolés, exercés pour la vie par des clercs spéciaux. Le diacre demeurait diacre, comme le pope demeurait pope,

(1) 580,000 en Europe, moins la région du Caucase, — *Statistitcheschi Vrémennik*, 1871.

et l'un n'avait guère plus de chance de s'élever à la prêtrise que l'autre à l'épiscopat; grâce à l'introduction de l'hérédité, les générations étaient même souvent rivées au même degré de la hiérarchie. Entre ces familles cléricales vivant côte à côte dans la même paroisse, il y a peu d'alliances. Chaque classe se marie dans son propre sein : sacristain, diacre ou pope épouse la fille d'un de ses pareils. Il est rare que l'un ou l'autre s'élève au-dessus ou descende au-dessous de son rang; souvent même il ne suffisait point pour une union entre deux familles sacerdotales qu'elles eussent le même titre hiérarchique, il fallait qu'il y eût entre elles une certaine parité de situation. Pour l'éducation comme pour l'aisance, le pope des villes est d'ordinaire bien au-dessus des popes des campagnes; aussi y a-t-il peu d'alliances de famille entre le clergé rural et le clergé citadin. L'élite du clergé blanc est formée des protopopes ou archiprêtres, premiers prêtres d'une paroisse qui en a plusieurs. Ces protopopes sont souvent chargés des fonctions de *blagotchinnye*, sorte de doyens ou inspecteurs du clergé paroissial. Un archiprêtre marié peut monter au plus haut emploi où puisse être appelé l'évêque, à un siége dans le saint-synode. Entre ces sommités du clergé blanc et le pope ou diacre des campagnes, il y a ainsi un intervalle presque égal à la distance qui, dans le clergé noir, sépare le moine revêtu de la dignité épiscopale du novice réservé aux plus humbles services du couvent.

Dans le clergé marié comme dans le clergé célibataire, l'intelligence et le travail ne sont point étrangers à cette diversité de destinées. Aux plus mauvais jours de l'hérédité et de la routine, le mérite avait encore sa part dans la répartition des emplois ecclésiastiques. Pour la prêtrise et le diaconat, il y a une gradation de connaissances et d'examens. On n'arrive au sacerdoce qu'en passant par deux ou trois épreuves successives; le candidat qui s'arrête à la première est relégué dans le diaconat, celui qui n'a pu obtenir aucun diplôme n'a, pour conserver les priviléges du clergé et n'être point pris comme soldat, d'autre refuge qu'une place de chantre ou de sacristain. Les emplois ecclésiastiques se trouvent ainsi mis à une sorte de concours. Les écoles du clergé sont partagées en trois catégories : écoles de paroisse et de district, séminaires et académies, correspondant à peu près à nos trois degrés d'instruction primaire, secondaire et supérieure. Les clercs inférieurs sortent des écoles élémentaires, le plus grand nombre des popes des séminaires diocésains, et l'élite des deux clergés des quatre académies qui tiennent lieu de facultés de théologie. De ces académies, les trois plus anciennes sont près des trois métropolites de Pétersbourg, de Moscou et de Kief, la quatrième est à Kazan aux confins du monde

musulman. Toutes ces écoles sont, comme l'église elle-même, fortement centralisées; à leur tête est la *direction centrale de l'instruction ecclésiastique*, administration dépendante du synode et de son haut procureur. Dans son séminaire, comme dans son consistoire, l'evêque est sous la surveillance de l'autorité synodale, et le clergé sous la tutelle de l'état.

L'enseignement des séminaires russes n'est point ce qu'on se figure à l'étranger. En peu de pays, les connaissances demandées au clergé sont aussi variées : c'est le slavon liturgique, puis le latin et le grec, puis les élémens de l'hébreu, sans lequel il ne peut y avoir d'exégèse biblique. L'élève n'est point borné aux langues anciennes et aux lettres sacrées : une langue vivante, le français ou l'allemand à son choix, doit lui ouvrir l'accès du monde moderne et les sources des cultes dissidens. Dans ces programmes, les lettres ne font pas tort aux sciences, ni les études théoriques aux études pratiques. A la géométrie, à l'algèbre, à la physique, s'ajoute pour le futur curé un peu de botanique, d'économie rurale et parfois même de médecine. Le tout est couronné par l'histoire, la philosophie, la théologie, dont chaque branche a son enseignement spécial. Il serait difficile de concevoir pour des ecclésiastiques un plus large système d'enseignement. L'inconvénient est, comme dans toutes nos écoles modernes, que les matières enseignées se pressent dans un temps trop limité, en sorte que l'ampleur des études prend trop sur leur profondeur. Un vice plus funeste, qui malheureusement n'est pas non plus propre aux séminaires russes, c'est l'imperfection des méthodes, la routine et l'emploi de livres ou d'auteurs surannés, c'est l'isolement du monde extérieur, de la marche des sciences et des idées: c'est par-dessus tout l'absence d'esprit critique, d'esprit scientifique. Fondées aux deux derniers siècles à l'imitation de celles de l'Occident, les écoles ecclésiastiques russes ont en élargissant leurs programmes gardé bien des défauts de leurs modèles. La Russie y ajoute les siens, la rareté et le peu de science des professeurs, l'instabilité du professorat. Dans le personnel enseignant des séminaires et des académies, les laïques et les prêtres séculiers se mêlent aujourd'hui aux moines. Malheureusement pour la plupart, pour les plus distingués surtout, l'enseignement est moins une profession que le premier échelon d'une autre carrière. Souvent ces places sont occupées par des jeunes gens qui passent presque subitement du banc de l'élève à la chaire du maître, sauf à bientôt quitter celle-ci pour de plus hautes ou plus lucratives fonctions civiles ou ecclésiastiques. Avec toutes ses lacunes, l'instruction offerte dans les séminaires et les académies a l'avantage en même temps que l'inconvénient d'être moins spéciale, moins exclusive-

ment ecclésiastique qu'en d'autres pays. Les programmes seraient remplis que le clergé russe serait le plus instruit et le plus éclairé du monde. S'il ne l'est point, il n'est guère inférieur à certains clergés de l'Occident, il est supérieur à la plupart des clergés d'Orient unis ou non à Rome. Les connaissances du plus grand nombre des prêtres les mettent encore au-dessus du milieu où ils vivent, et si la plupart en tirent peu de parti, la faute en est moins à l'enseignement du séminaire qu'au poids déprimant de la vie du pope. L'instruction des diacres et des clercs inférieurs est plus faible; beaucoup de ces derniers savent à peine lire le slavon et récitent leur office par cœur. Il fut un temps où le patriarche Nikone se fit taxer d'exigence en prétendant que tous les clercs sussent lire : encore aujourd'hui tous les sacristains le savent-ils en Occident? Dans son ignorance, ce bas clergé en sait assez pour son service ecclésiastique : si on lui demande davantage, c'est moins pour les besoins religieux que pour l'employer à l'instruction du peuple.

L'ignorance n'est point le principal mal du clergé russe, c'est la pauvreté ou plutôt le manque de moyens d'existence indépendans, c'est encore plus l'isolement social. Le clergé paroissial n'est point salarié ou ne l'est que d'une façon insignifiante. Le plus grand nombre reçoit à peine 100 roubles par an (1). Les provinces où les cultes étrangers ont de nombreux adhérens sont les seules où les prêtres orthodoxes reçoivent un traitement sérieux. Dans ces régions, la politique, qui unit l'intérêt de l'orthodoxie à l'intérêt national, empêche l'état de laisser le pope à la charge de son troupeau; alors même le curé russe ne reçoit guère plus de 300 roubles : avec une famille et un tel traitement, il se trouve encore souvent dans une situation inférieure à celle des ministres des confessions rivales, qui d'ordinaire sont, eux aussi, salariés par l'état. Les défiances mêmes du gouvernement contre les cultes hétérodoxes l'engagent à en payer le clergé pour le mieux tenir sous sa main. Il le fait du reste au moyen d'une taxe spéciale appliquée aux membres de chaque confession, en sorte qu'il n'est que l'intermédiaire obligé entre les différentes églises et leurs ministres. Avec le clergé orthodoxe, il n'est pas besoin de tels moyens; l'état le tient sous sa tutelle par assez d'autres liens. Cet exemple montre l'erreur de ceux qui ne font consister la séparation de l'église et de l'état que dans la suppression du traitement du clergé. Peu d'églises reçoivent aussi peu du gouvernement que l'église russe, et peu lui sont aussi étroitement unies. Chez un pays riche où l'initiative individuelle a été

(1) Le rouble au taux normal vaut 4 francs; sous le régime du cours forcé, le change le fait osciller entre 3,30 et 3,75.

mûrie par les libertés publiques, où le sentiment religieux est stimulé par la rivalité des différens cultes, le clergé peut trouver plus de liberté et de dignité à n'avoir d'autre soutien que la piété de ses fidèles; il en est autrement dans un pays pauvre, habitué à se reposer de tout sur l'état. Le clergé dont l'entretien est abandonné au zèle privé y perd en considération et en indépendance, souvent même en moralité. En étant à la charge de ses paroissiens, le prêtre tombe à leur merci. C'est ce qui se voit en Russie, au moins dans les campagnes. A-t-il affaire aux anciens serfs, le pope a peine à leur arracher la nourriture de ses enfans. Compte-t-il sur sa paroisse quelque riche famille, il n'y en a d'ordinaire qu'une, celle des anciens seigneurs, en sorte que la générosité est sans émulation, et que la reconnaissance, n'ayant point à se partager, se change en dépendance et en servilité. Au temps du servage, le pope vivait surtout des bienfaits du seigneur local : à force d'être son obligé, il devenait son homme, sa créature, il était comme l'aumônier ou le chapelain du propriétaire, et cet état de choses n'a pu disparaître en un jour avec l'émancipation.

L'église russe a, comme ses couvens, perdu la plus grande partie de ses terres. Dans chaque paroisse, le pope possède encore la jouissance d'un champ de 30 arpens au moins, et souvent de plus. C'est une petite ressource dans un pays peu peuplé, où la terre n'a souvent de valeur qu'autant qu'on la peut cultiver soi-même. Les paysans prêtent d'ordinaire au pope un travail gratuit, mais fréquemment insuffisant. Parfois le prêtre est réduit à mettre lui-même la main à l'ouvrage; chez les clercs inférieurs, le travail des champs est habituel. La principale ressource du clergé n'est pas là, elle est dans les cérémonies religieuses, dans le casuel. Il y a dans chaque paroisse deux, trois, quatre familles, souvent vingt ou vingt-cinq personnes, à vivre de l'autel. Tout ce monde pourrait encore trouver là un revenu suffisant, si le produit de chaque église était abandonné à son clergé. Or il n'en est point ainsi : certaines aumônes, certaines taxes ecclésiastiques, parfois les plus productives, sont réservées aux caisses du diocèse ou du synode. Dans les églises orthodoxes, chez les Grecs comme chez les Russes, une des branches de revenus les plus régulières est la vente des cierges : cette vente se peut comparer à la location des chaises et des bancs ou *pews* en France ou en Angleterre. Les orthodoxes, qui ne s'assoient point pendant les offices et prient d'ordinaire debout, n'entrent guère dans leurs églises sans acheter à la porte un petit cierge qu'ils brûlent devant une image, les dévots en allument à la fois devant plusieurs saints. Le produit de cette vente alimente la caisse ecclésiastique, dont l'autorité diocésaine ou synodale dirige l'emploi, et qui sert particuliè-

rement à l'entretien des écoles et du clergé. Le pope doit chercher ses ressources ailleurs. Il ne peut guère compter parmi elles les honoraires de ses messes; on en dit bien pour les morts, surtout aux anniversaires funèbres, mais l'usage n'est point d'en multiplier la répétition. Les dispenses de jeûne et de carême ne sont non plus d'aucun secours pécuniaire pour le diocèse ou les paroisses. L'orthodoxie orientale a quatre carêmes; pour aucun, elle ne donne de dispenses, chacun les observe suivant sa conscience; au jeûne, elle ne substitue point l'aumône. L'église gréco-russe a d'autres sources de revenus. Obligée de faire vivre de l'autel un clergé pourvu de famille, on comprend qu'ellé en soit arrivée à faire argent de tout, et qu'aucune de ses cérémonies, aucun de ses sacremens ne soit gratuit. Tout se paie, la confession comme le baptême, la communion comme le mariage. Dans les campagnes, on donne peu de chose : pour les principales cérémonies, à peine quelques francs; pour les plus petites et les plus fréquentes, parfois un kopek (4 centimes). La multiplicité de ces redevances peut seule dédommager le clergé du faible produit qu'il en retire; aussi n'en néglige-t-il aucune. Il tend à se transformer en agent financier, en collecteur d'impôts. Tout se paie, et rien n'a de tarif; les préventions du peuple s'opposent à la tarification des choses sacrées. La misère besoigneuse du pope doit souvent le disputer à l'avare pauvreté du mougik. Pour une cérémonie, un mariage ou un enterrement, on négocie parfois, on marchande comme on ne marchande plus qu'en Russie. On a vu, dit-on, des fiancés venir à l'église et s'en retourner sans être mariés pour n'avoir pu se mettre d'accord sur le prix avec le curé. On a vu des paysans enterrer clandestinement des parens pour échapper aux exigences du prêtre. De telles habitudes ont fait accuser l'église orthodoxe de simonie. Le reproche serait plus juste en Turquie, où les hautes dignités ecclésiastiques s'achètent de la Porte ou des pachas, et où le clergé est obligé de rançonner les fidèles pour payer ses maîtres musulmans. En Russie, il n'y a rien de pareil, le troupeau n'est mis à contribution que pour l'entretien du pasteur. Le clergé, qui vit des offrandes de ses paroissiens, ne peut leur faire remise d'aucune des redevances qui sont l'unique pain de ses enfans; il ne reconnaît point aux indifférens ou aux dissidens la liberté de se soustraire aux taxes de l'église, ce serait frustrer ses ministres ou accroître les charges des paroissiens fidèles. S'il ne veut profiter des cérémonies orthodoxes, le *raskolnik* en doit au prêtre la rançon. De là ces compromis pécuniaires entre les curés et les sectaires de leurs paroisses. Le clergé lève les droits qui lui reviennent sans tenir compte des opinions de ceux qui les lui doivent, à peu près comme en d'autres pays l'état fait contribuer aux

frais des cultes leurs adversaires comme leurs partisans. La modicité de ses ressources défend au pope d'en rien abandonner; le voudrait-il qu'il ne le pourrait guère. Il a sa femme et ses enfans qui le poussent à ne rien omettre de ses droits, il a ses collègues ou ses confrères du clergé, le diacre et les clercs inférieurs, qui, vivant sur les mêmes gratifications, se trouveraient victimes de son désintéressement. Le casuel, qui fait la principale ressource du clergé, doit en effet être partagé entre les différens membres de la classe. Pour éviter les abus ou les querelles, il a fallu soumettre cette répartition à des règles officielles. D'après les ordonnances de 1869 et 1871, le prêtre a trois fois, le diacre deux fois plus que le chantre. Si dans les campagnes la part du premier est peu considérable, on conçoit ce que doit être celle du dernier.

Pour le mieux partagé, ces redevances seraient insuffisantes, si en dehors des sacremens et des cérémonies intérieures de l'église l'usage et la piété du peuple russe n'offraient au clergé d'autres sources de profits. En Russie, la religion tient encore une grande place dans la vie domestique, dans la famille, dans les affaires. Pour tout événement important, pour une fête ou un anniversaire, pour un retour ou pour un départ, lors d'un emménagement ou d'un voyage, au début ou à la conclusion de toute entreprise, le Russe demande la bénédiction de l'église et de ses ministres. Le clergé trouve là une de ses fonctions les plus fructueuses. On l'appelle dans les maisons pour chanter des *Te Deum* et bénir les fêtes de famille; c'est pour lui une occasion de réjouissance et de bonne chère en même temps que de profit. Le pope n'attend pas toujours d'être invité. Il y a des époques, à Noël, à l'Épiphanie, à Pâques, où il est d'usage que le clergé aille bénir les demeures de ses paroissiens. Une coutume semblable existe encore à Rome et dans quelques pays catholiques. Dans la ville comme dans la campagne, le prêtre et le diacre en habits sacerdotaux, suivis des clercs inférieurs, s'en vont de maison en maison chanter un *alleluia*. Introduits dans une salle, ils se tournent vers les saintes images, qui selon l'usage oriental occupent un des angles de la pièce, ils récitent rapidement leurs prières, donnent aux assistans la croix à baiser et s'en vont recommencer ailleurs. Il est des maisons où on les fait parfois recevoir dans l'antichambre par des domestiques, et où, en leur remettant la gratification d'usage, on les dispense du chant des prières. Dans les campagnes, ces tournées périodiques donnent quelquefois lieu à des scènes bizarres; on a vu des paysans fermer leurs cabanes et prendre la fuite à l'approche du pope, au risque d'être poursuivis et ramenés par les femmes et les enfans du clergé. Pour mettre fin à leurs exigences ou à leurs importunités, le synode

a dû défendre aux popesses et à leurs enfans d'accompagner leurs maris dans ces quêtes à domicile. D'autres fois le paysan refuse l'offrande habituelle, et alors s'engagent entre le prêtre et lui de regrettables discussions. On raconte que, ne pouvant obtenir d'un paysan le salaire des prières qu'il venait de réciter sur sa demeure, un pope imagina de retirer les bénédictions qu'on refusait de lui payer et de les remplacer par des imprécations. La superstition triompha de l'avarice du mougik, effrayé des paroles du prêtre comme des sortiléges d'un magicien.

Ces tournées paroissiales, qui se répètent plusieurs fois par an, sont une des causes de la déconsidération du clergé, moins pour cette sorte de mendicité solennelle que pour les circonstances qui l'accompagnent. Dans de telles visites, le clergé, celui des campagnes surtout, est souvent victime d'une qualité nationale, de l'hospitalité russe, qui garde encore quelque chose de primitif. Il n'est si pauvre mougik qui n'offre en ces jours de fête un verre de *vodka* à son curé; le moins généreux se blesse, si le prêtre ne boit chez lui. Un refus est, par la plupart des paysans, considéré comme un outrage; le prêtre est alors un orgueilleux qui méprise le pauvre monde, et les paysans se vengent de lui en lui refusant leurs services pour la culture de son champ (1). Le plus prudent est de se soumettre, et l'honneur accordé à l'un ne se peut dénier à l'autre. Le clergé s'en va ainsi de maison en maison en habits sacerdotaux et portant la croix, distribuant partout ses bénédictions et recevant en échange un verre d'eau-de-vie et quelques kopeks. Les suites sont aisées à deviner. A la fin d'une telle journée, le prêtre est facilement hors de son bon sens. Les paysans s'en scandalisent peu, sur le moment au moins; on en a vu soutenir le pope enivré et le conduire avec précaution de porte en porte jusqu'au bout de sa tournée. Naturellement de tels spectacles sont peu faits pour ramener les dissidens. Il y a dans la galerie d'un riche *raskolnik* de Moscou un tableau représentant une scène de ce genre. Le pope chancelle, la croix à la main, et le diacre ivre souille les ornemens sacrés. De tels accidens ne peuvent inspirer de respect au paysan qui les provoque, et, avec la contradiction habituelle au peuple, il se moque le lendemain de ce qu'il encourageait la veille. Pour un pope, le plus avantageux est d'être en état de supporter la boisson, et, pour ne pas s'exposer à l'ivresse, d'être bon buveur. Les occasions de le devenir ne lui manquent point; aux repas de noces des paysans

(1) *Opisanié Selskago Doukhoventsva*, p. 90 et suiv., révélations d'un pope publiées il y a quelques années à Leipzig et à Paris. L'auteur anonyme, découvert par les autorités ecclésiastiques, ne dut qu'à de hautes protections d'échapper aux rancunes de ses supérieurs.

comme en ses tournées paroissiales, le curé doit rendre raison à tous ceux qui boivent à sa santé. Avec de telles habitudes, on s'explique sa réputation de buveur ou d'ivrogne, d'autant plus que partout le peuple attribue volontiers au clergé le goût du vin et de la bonne chère.

L'existence du clergé russe explique sans peine son peu de considération et son peu d'influence. Le respect que le Russe, le mougik surtout, porte à la religion rejaillit peu sur ses ministres. Il ne se fait pas faute de se moquer du prêtre dont il baise dévotement la main. Dans son exagération même, cette distinction entre l'église et le prêtre fait honneur au sens spirituel du peuple russe; sa religion n'est point si grossière qu'elle lui fasse confondre l'église et le pope, et rendre l'une responsable des fautes de l'autre. C'est là une des raisons pour lesquelles le clergé russe ne peut de longtemps avoir d'influence sociale ou politique. Il se peut rencontrer dans quelques cercles une sorte de piétisme plus ou moins sincère; ce qu'ailleurs on nomme cléricalisme, pour nous servir d'un mot qu'aucun autre ne remplace, est tout à fait étranger aux Russes. Sur le paysan, le prêtre a peut-être moins d'empire qu'il n'en a dans nos campagnes de France, où d'ordinaire il en a si peu. Sur les hautes classes, il n'a pas l'influence que lui donnent ailleurs l'éducation et les femmes. Nulle part l'église et ses ministres ne tiennent moins de place dans ce qu'on appelle le monde. Si dans les campagnes les propriétaires ouvrent parfois leur porte au prêtre, c'est pour une fête ou une cérémonie, et sans intimité comme sans considération. Les hautes classes n'ont pour le clergé ni respect ni sympathie, et ne sentent pas le besoin de lui en témoigner pour rehausser la religion aux yeux du peuple. Plus rapproché du paysan par le genre de vie, le prêtre lui est trop supérieur pour se rabaisser sans souffrance à son niveau. Moralement séparé de toutes les autres classes, le pope se sent mal à l'aise parmi elles; sa position a quelque chose de faux, et par là prête souvent au ridicule en même temps qu'au mépris ou à la pitié. Chez ce peuple si plein de respect pour ses saints, le clergé est l'objet des railleries populaires. Dans les dictons nationaux comme dans l'art et la littérature, le pope et tout ce qui lui appartient, sa femme, ses enfans, sa maison, son champ, sont souvent tournés en dérision. « Suis-je un pope pour dîner deux fois? » dit un proverbe qui n'est pas le plus méchant de ce genre. La superstition, qui semblerait devoir profiter à la considération du prêtre, tourne elle-même parfois contre lui. Dans certaines régions, il passe pour avoir le mauvais œil; on craint la rencontre d'un pope comme celle d'un mort, c'est un augure de malheur.

Méprisé des uns, isolé de tous, le pope des campagnes est dans la dépendance de chacun. Il dépend du paysan, qui cultive son champ; il dépend du propriétaire, qui souvent l'a fait nommer et peut le faire révoquer; il dépend de l'évêque, du consistoire et de toute la bureaucratie ecclésiastique ou civile. L'évêque, le *vladyka*, c'est-à-dire le souverain, le maître, est moins le père et le protecteur de ses prêtres que leur chef et leur juge. Les dignitaires ecclésiastiques sortis du clergé noir laissent voir souvent eux-mêmes pour le clergé des campagnes un dédain peu fait pour le relever aux yeux de ses paroissiens. Le pope est rarement admis en présence de son évêque, et il en redoute vivement les visites diocésaines. Écrasé sous le poids des préoccupations et des intérêts temporels, il ne songe qu'à la vie matérielle; il ne voit plus dans le sacerdoce que l'accomplissement des rites et de la liturgie. La mission du prêtre se rabaisse pour lui à un rôle tout extérieur, tout cérémoniel; la misère et la dépendance du clergé introduisent ainsi dans l'orthodoxie une nouvelle cause de formalisme et de corruption. Dans une pareille existence, la science et l'étude sont superflues, aucun espoir de s'élever au-dessus de cette situation ou de servir plus utilement l'église ne stimule le curé de campagne. La patience et l'humilité sont les vertus de son état. Exposé à être révoqué, parfois même à être dégradé et enrégimenté comme soldat ou colonisé au loin, sur la dénonciation d'un ennemi, le pope de village a pu longtemps être regardé comme le paria de la Russie. S'il en est ainsi du prêtre, qu'est-ce du diacre, qui près de lui est un subalterne, qu'est-ce de tous les clercs inférieurs? Devant tant de causes de misère et de démoralisation, si quelque chose doit étonner, c'est qu'après plusieurs siècles d'une telle existence le clergé russe ne soit pas plus avili.

Le poids sous lequel s'affaisse ce clergé, c'est le mariage, c'est la famille. La politique et la religion peuvent trouver certains avantages au mariage des prêtres; au point de vue économique, quand le sacerdoce est devenu une fonction spéciale exigeant tout le temps et tout le travail d'un homme, un clergé pourvu de famille est cher. Le prêtre marié convient à deux ordres de société : à un peuple patriarcal où, toutes les fonctions étant encore peu distinctes, le prêtre n'a pas besoin d'appartenir exclusivement à l'autel, — à un peuple riche, de civilisation avancée, capable de rétribuer largement toutes les spécialités. Dans une situation intermédiaire comme celle de la Russie actuelle, le clergé ne peut faire vivre sa famille d'un travail manuel, et le pays n'est pas assez riche pour que le sacerdoce suffise aux besoins de toute une famille. Le prêtre n'est plus, comme le curé maronite, un paysan donnant la semaine au travail des champs,

le dimanche à l'église; ce n'est pas encore, comme le pasteur anglais ou américain, un homme instruit, un docteur recevant d'une société opulente et cultivée un traitement honorable. Si l'on analyse toutes les dépenses d'une famille de pope de campagne, on est étonné de l'industrie qu'il lui faut pour vivre. Nous avons ce budget tracé par un prêtre russe (1) : les différens chapitres de dépenses, la nourriture, le vêtement, la toilette de la femme et des filles, la pension des fils au séminaire, forment pour sept ou huit personnes le modeste total d'environ 600 roubles (2,400 francs). Les recettes demeurent souvent bien en-deçà. Pour mettre ce maigre budget en équilibre, l'auteur anonyme supprime un à un tous les objets de luxe, le sucre, le thé, puis la viande et la farine de froment, puis l'entretien de la vache. Avec ces retranchemens sur la nourriture et l'éducation des enfans, il en vient à un maximum irréductible de 407 roubles (1,600 francs) pour toute une famille obligée à une existence décente.

Le malaise matériel et moral d'une telle situation retombe sur la famille du prêtre et dégrade en elle la profession sacerdotale. Jetons un coup d'œil sur les différens membres de cette maison qui doivent perpétuer le clergé ou transporter avec eux dans la société civile l'esprit de la caste cléricale. C'est d'abord la femme du prêtre, la popesse. Elle a d'ordinaire une grande influence dans le presbytère; c'est souvent par elle que le pope a obtenu sa cure, et, s'il perd sa femme encore jeune, le curé est exposé à perdre du même coup son église. « Heureuse comme une popesse, » dit un proverbe par allusion aux soins qui doivent entourer une femme de la vie de laquelle dépend toute la carrière du mari. Triste bonheur souvent! si le pope a encore quelques bons jours, quelques honneurs ou quelques réjouissances, sa popesse y a rarement part. Son éducation et le poids des soins domestiques lui permettent encore moins de seconder ou d'encourager le prêtre dans les travaux de son ministère, dans les œuvres de piété et de charité. Entre elle et lui se voit rarement cette sorte d'union ou de coopération religieuse qui se rencontre souvent parmi les ménages de pasteurs protestans, et qui, faisant de la femme l'aide et l'associée du mari, double les forces et les facultés de l'un de celles de l'autre : entre le pope et sa femme, pour peu que le premier ait rapporté quelque instruction du séminaire, il n'y a point d'intimité morale ni d'harmonie intellectuelle, ou, s'il y en a, c'est que le mari s'abaisse au niveau de la femme. L'infériorité de l'éducation des femmes est une des grandes causes de l'isolement social du clergé : telle maison qui pourrait

(1) *Opisanié Selskago Doukhoventsva*, p. 159.

recevoir dans l'intimité le prêtre instruit n'y peut admettre son ignorante compagne. Chez un clergé comme celui de France, sorti d'ordinaire des classes inférieures, la dignité sacerdotale peut suppléer à la naissance, et l'instruction à l'éducation; il en est tout autrement pour un clergé marié. Entre la société et lui, la femme élève une barrière, et le mariage devient pour le prêtre un principe d'isolement. Pour relever le clergé, il faut relever l'épouse du prêtre. Quel mariage peut exiger d'une femme plus d'élévation, de noblesse et de hautes vertus? Il semble qu'il y faille une sorte de vocation. Il existe des écoles pour les filles des popes : on s'est souvent moqué de ces pensionnats pour les *demoiselles du clergé*, il est cependant difficile de s'en passer. Dans l'état des mœurs, il faudra bien des années pour qu'en dehors de sa classe le prêtre puisse trouver d'autres compagnes que d'ignorantes filles de paysan ou d'artisan. Il y a là une difficulté à laquelle on ne remédiera qu'en améliorant la position matérielle du prêtre, l'aisance peut seule ouvrir à sa famille l'accès de l'instruction, elle seule peut donner aux jeunes filles le goût et le respect de la profession sacerdotale.

Après la femme viennent les enfans du pope. Là est un autre des embarras du régime actuel. Filles et garçons ne peuvent tous demeurer dans la classe sacerdotale; aujourd'hui qu'on leur en a facilité la sortie, un grand nombre en profitent. Parmi les milliers de jeunes gens élevés en vue de l'autel, beaucoup ne veulent pas entrer dans une carrière dont ils ont de trop près aperçu les souffrances; au sortir du séminaire ou de l'académie, beaucoup détournent la tête du calice que leur présente l'église. A ces fils du clergé qui rejettent le froc et la soutane, la vie n'offre pourtant que d'assez sombres perspectives. Leur éducation les met en dehors du monde de l'artisan ou du paysan, et dans les carrières libérales la route leur est barrée par la pauvreté, le manque de relations et les préjugés sociaux, peu favorables aux gens de leur classe. Ce triple obstacle en retient la majorité dans les emplois inférieurs de la bureaucratie. A force de ténacité cependant un assez grand nombre de fils de prêtres, de *séminaristes*, comme on les appelle en Russie, parviennent à un rang honorable. Il s'en rencontre dans presque toutes les carrières, dans celles surtout qui demandent du savoir et du travail, dans le professorat, la médecine, la presse et le barreau, parfois même dans les affaires et dans l'armée. Ils ont pour stimuler leur ambition l'exemple de Spéranski, qui sous Alexandre Ier s'éleva des bancs de l'académie ecclésiastique aux plus hautes dignités de l'empire. On a remarqué dans les pays protestans que d'aucune classe de la société il ne sort autant d'hommes distingués, autant de savans surtout, que des familles de pasteurs. Cela se com-

prend, ces fils de pasteurs tiennent de leur éducation deux grands élémens de supériorité, l'instruction et la moralité. Avec une éducation analogue, les fils de popes fourniraient à la Russie une classe aussi précieuse. Pour le moment, avec toutes les difficultés de leur origine, ils forment déjà dans la société russe un élément important, doué de qualités propres.

En entrant dans les diverses professions, ces enfans du clergé passent officiellement dans les diverses classes entre lesquelles est répartie la nation, ils ne se confondent point pour cela avec le milieu dans lequel ils entrent. Dans toutes les carrières et à travers tous les degrés du *tchine*, ils restent une classe à part, ils gardent une physionomie et des tendances particulières. Un séminariste, un *popovitch* se reconnaît partout; au milieu de la société laïque, l'empreinte cléricale demeure indélébile. Cet esprit porté dans le monde par les élèves des séminaires, cette marque distinctive de la classe d'où ils sortent n'est point ce qu'on attendrait des fils de l'église. C'est un esprit libéral, parfois révolutionnaire, un esprit de dénigrement et de jalousie contre les positions acquises et les hautes classes. Ces penchans, en apparence incompatibles avec leur origine et leur éducation, en sont le résultat; ils sont la conséquence des souffrances, des misères, des dédains reçus et pour ainsi dire accumulés dans la classe sacerdotale. Le clergé blanc lui-même n'a point d'opinion; affaissé par le double fardeau de la vie matérielle et de l'autorité religieuse, il n'en peut guère avoir. Raisonnées ou non, ses tendances sont différentes de ce que sont aujourd'hui dans la plus grande partie de l'Europe les tendances du clergé. Au lieu d'être, par ses priviléges et son éducation, attaché aux intérêts aristocratiques ou conservateurs, le clergé russe, le clergé blanc au moins, a des instincts populaires et démocratiques. A cet égard comme à beaucoup d'autres, il y a entre les popes et le haut clergé monastique un naturel contraste. Les premiers n'ont pas assez lieu d'être satisfaits de l'ordre social pour redouter les innovations dont s'effraient les chefs de l'église. Ce qui chez le prêtre n'est qu'un instinct devient chez ses fils une conviction, une doctrine calculée.

Le contraste entre la haute vocation et l'humble position du prêtre choque de bonne heure le jeune séminariste, les obstacles qu'il rencontre au début de sa carrière blessent son orgueil, les préjugés qui le poursuivent à travers la vie l'irritent. De là l'esprit démocratique et novateur, quelquefois radical et révolutionnaire, des fils de popes. Ils ne gardent souvent pas plus d'affection et de respect pour l'ordre religieux que pour l'ordre social; en sortant de ses écoles, ils se révoltent contre l'église, qui pour eux et leurs pères n'était qu'une marâtre; ils se raidissent contre la compression spirituelle

de leur éducation. Dans ces esprits ulcérés et impatiens de toute autorité, la réaction contre les doctrines traditionnelles va parfois jusqu'aux dernières extrémités. On a remarqué qu'au XVIIe siècle les philosophes les plus téméraires et les plus violens révolutionnaires étaient sortis des écoles du clergé : en Russie, le séminariste libre penseur, athée ou nihiliste, niveleur ou socialiste, est un type fréquent, rendu par le roman presque banal. On a souvent parlé des prétendus périls sociaux de la Russie, de la révolution qui gronde déjà au-dessous de l'autocratie; si elles ne sont chimériques, ces craintes ou ces espérances sont singulièrement prématurées. Veut-on cependant découvrir en Russie une classe de mécontens naturels, une classe révolutionnaire, rêvant par situation le renversement de l'ordre social, c'est parmi les fils de popes qu'il faudrait la chercher. Dans ce pays, où il n'y a point encore de prolétariat ouvrier, ils forment une sorte de prolétariat intellectuel. Parmi eux se rencontrent à la fois des déclassés et des parvenus animés d'une même antipathie contre les anciennes supériorités de naissance ou de fortune. C'est à ces fils de popes, nombreux dans l'administration inférieure, qu'il faut en grande partie faire remonter l'esprit radical et niveleur qui anime souvent la bureaucratie comme la presse russe. Singulière situation où l'existence du pope a fait aboutir l'église! ses séminaires sont devenus un foyer de radicalisme, et les fils de ses prêtres les apôtres de la révolution.

III.

Le bien de l'état et le bien de la religion réclament également la réforme de l'église et une meilleure situation du clergé. Le gouvernement a montré le prix qu'il attachait à cette œuvre en suivant pour elle une marche analogue à celle qu'il avait adoptée pour l'émancipation des paysans. Dès 1862, il formait dans ce dessein une commission composée des membres du saint-synode et de quelques hauts fonctionnaires. Le programme indiqué était vaste; les recherches devaient porter sur quatre points principaux : amélioration de la situation matérielle du clergé, augmentation de ses prérogatives, accroissement de sa participation à l'instruction populaire, ouverture à ses enfans de toutes les carrières civiles. Pour faciliter les travaux, il fut créé dans chaque diocèse une sous-commission encore en fonction. Ces études, poursuivies pendant plus de dix ans, n'ont pas encore produit tout ce qu'on en avait espéré : elles n'auront cependant pas été sans résultat. Il en est sorti d'importantes mesures dont plusieurs commencent à entrer en voie d'exécution.

Alors que d'autres pays en discutent la suppression, la Russie incline au salariat des cultes. Chez un peuple en effet où l'église est liée à l'état, le salariat du clergé offre à tous deux plus d'avantages que d'inconvéniens. Pour que le prêtre ait profit à se passer des subventions du gouvernement, il faut qu'il soit libre de sa tutelle. Dépendre à la fois de l'état par l'administration ecclésiastique et des fidèles par les besoins pécuniaires, c'est pour un clergé une trop lourde servitude. Pour qu'il n'en soit pas écrasé, il faut que l'une de ces deux dépendances l'affranchisse de l'autre. Dans un pays encore pauvre comme la Russie, subventionner le prêtre serait le meilleur moyen de le relever aux yeux du peuple. L'obstacle est dans les finances. Chacune des réformes de l'empire vient temporairement au moins peser sur son budget; cette considération est une de celles qui ne permettent pas l'application immédiate de tous les progrès projetés. Le chapitre du culte orthodoxe est déjà un de ceux qui ont le plus grossi dans un budget dont tous les chapitres se sont singulièrement enflés. L'allocation du saint-synode a décuplé depuis une quarantaine d'années : en 1833, elle n'atteignait pas 1 million de roubles; en 1872, elle était d'environ 10. Pour un clergé qui n'est pas salarié, c'est là un gros chiffre. L'administration bureaucratique de l'église russe est naturellement dispendieuse. Sur ce budget d'une quarantaine de millions de francs, la part du clergé paroissial est faible, et l'état ne peut guère l'augmenter que par des économies sur d'autres branches du service, sur les chancelleries ou les couvens par exemple.

Pour accroître les ressources du clergé sans augmenter les charges de l'état ou des fidèles, on a mis en avant un moyen que la France pourrait avec profit appliquer à son système administratif ou judiciaire : c'est d'élever les revenus de la classe en en réduisant le personnel. On se propose de diminuer le nombre des paroisses, de diminuer le nombre des serviteurs de l'église. A ce projet séduisant et déjà en voie d'application s'oppose un obstacle particulier à la Russie, l'immensité du territoire. D'après les comptes-rendus du procureur du saint-synode, il y a en Russie moins de 39,000 églises, auxquelles s'ajoutent 3,360 petites chapelles : sur ces églises, beaucoup ne sont point paroisses, beaucoup sont groupées dans les villes ou autour d'elles. En se bornant aux campagnes, on trouverait qu'avec un territoire dix fois plus vaste la Russie d'Europe a notablement moins d'églises, de paroisses que la France. Ce rapprochement donne une idée de la grandeur de certaines paroisses russes. Si le nombre en peut être réduit, ce n'est que dans les contrées les plus peuplées et surtout dans les villes, dans les vieilles cités russes, où, comme en Occident avant la révolution, la

quantité des édifices religieux est en proportion de la piété des ancêtres et non de la population vivante. On a posé en principe que chaque paroisse devait avoir environ un millier d'âmes, toujours sans compter les femmes, selon le système mis en usage par le servage. On calcule que chaque âme mâle pourrait être assujettie à donner au pope 1 rouble, ce qui lui ferait un revenu de 1,000 roubles (4,000 fr.). Dans un état où des contrées ne comptant que 35 habitans par kilomètre carré figurent parmi les régions les plus peuplées, des paroisses de 2,000 âmes seront toujours bien vastes. Que serait-ce des provinces du nord ou de l'est, où certaines paroisses dépassent en étendue nombre de diocèses d'Italie ou d'Orient! Aujourd'hui déjà les paroisses russes sont en général formées de plusieurs villages souvent fort éloignés les uns des autres. La religion et l'état ont intérêt à ne point laisser le paysan à trop de distance de son église. L'élargissement démesuré des paroisses rurales mettrait le culte officiel hors de la portée d'une partie du peuple; par là même, il tournerait au profit du *raskol*, au profit surtout des sectes qui se passent de prêtres, des *bezpopovtsi*.

La réduction du clergé revêtu du sacerdoce présente les mêmes inconvéniens que la réduction des paroisses. L'empire ne compte point 40,000 prêtres orthodoxes : pour un tel territoire ou même pour une telle population, ce n'est point trop. C'est sur les clercs inférieurs, sur les diacres, surtout sur les chantres et les sacristains, que peut porter la réduction. Ces serviteurs ecclésiastiques forment aujourd'hui la masse de la classe sacerdotale; ils en sont la portion la plus ignorante et la moins morale. Par leurs vices ou leur misère, ils avilissent tout le clergé dont ils sont membres, et, tout en demeurant individuellement dans la pauvreté, ils sont pour l'église et le pays une lourde charge. Le plus simple serait de supprimer ces rangs inférieurs du clergé, et, comme dans l'église latine, de prendre pour chantres ou sacristains des laïques vivant d'un autre métier. Le respect des habitudes religieuses et les préventions populaires ont fait préférer un terme moyen : au lieu d'être licencié, le personnel des serviteurs d'églises sera réduit; dans certains gouvernemens, la réduction a déjà porté sur des centaines de clercs. Ceux qui sont conservés verront s'ouvrir devant eux une double carrière. Ils seront employés à l'instruction populaire, l'école leur offrira des fonctions et des ressources nouvelles; en même temps, au lieu d'être pour toujours attachés à des postes infimes, ils pourront s'élever au diaconat, même à la prêtrise. En facilitant à ces parias du sanctuaire l'accès des degrés de la hiérarchie, la réforme exige d'eux l'achèvement de leurs études. Ces humbles emplois, ayant cessé d'être l'asile de l'igno-

rance et de la paresse, deviendront une sorte de stage pour le candidat à la prêtrise ou d'apprentissage pour l'instituteur primaire. De cette classe jusqu'ici encombrante et dédaignée, on espère faire une pépinière d'honnêtes instituteurs. C'est par elle surtout que le clergé pourra servir à l'instruction de la nation. Comme les offices rendent parfois difficile le cumul de l'église et de l'école, il faudra souvent choisir entre elles. Aux séminaristes qui quittent le service de l'autel pour se vouer tout entiers à l'enseignement, les priviléges du clergé demeureront assurés. Quelques personnes songent à ouvrir la même carrière aux filles du clergé; il existe à Moscou une confrérie pour en former des institutrices. Les relations de l'église et de l'état excluent en Russie toute crainte d'opposition et de dualisme entre les écoles ecclésiastiques et les laïques. L'unité de direction dans l'enseignement national et l'emploi du clergé dans l'instruction populaire sont aujourd'hui favorisés par l'union sur la même tête des fonctions de haut-procureur du saint-synode et de ministre de l'instruction publique.

Ce n'est pas seulement dans l'école que le clergé doit contribuer à l'instruction du peuple, c'est aussi dans l'église. La participation à l'enseignement scolaire ne lui doit pas faire délaisser son mode propre d'enseignement, la prédication. A ce point de vue, il y a beaucoup à faire dans les pays orthodoxes; le prêtre y a presque abandonné une de ses plus importantes fonctions : le pape ne prêche point ou prêche peu. L'institution par laquelle le christianisme a peut-être le mieux servi le progrès de la moralité, l'église grecque, qui dans son premier âge eut tant de grands orateurs, l'avait aux derniers siècles laissée tomber en désuétude. Cet abandon n'est pas uniquement imputable à l'ignorance du clergé gréco-russe ou au génie des gouvernemens; il est en partie la conséquence de l'esprit même de l'église. Tandis que la réforme, appuyée sur le libre examen et l'interprétation individuelle, faisait du prêche la principale fonction ecclésiastique, l'orthodoxie orientale, étroitement attachée à la tradition, laissait ses ministres renoncer à l'exposition de la foi, comme si en la livrant à leurs commentaires elle eût craint de la leur voir défigurer. La chaire, qui, dans le temple protestant, tend à s'emparer de la place de l'autel, est généralement absente des églises orthodoxes. L'Orient, fatigué de ses nombreuses hérésies, finit par prendre en soupçon la parole vivante, la parole originale et libre. L'initiative individuelle, l'inspiration, l'improvisation excita ses défiances dans la parole comme dans l'art, dans la représentation orale de la foi comme dans ses représentations figurées. Ainsi que la peinture, la prédication fut enfermée dans des lignes rigides et mortes. A l'invention, à l'imitation même, l'église préféra

la reproduction, la copie servile des modèles consacrés; sans prohiber la prédication, elle lui préféra la lecture des pères et des livres autorisés. La parole n'est rentrée dans l'église russe que sous l'influence de l'Occident et de Kief, à l'époque de Pierre le Grand; encore se trouva-t-il des gens pour se scandaliser ou s'inquiéter de cette importation étrangère. Introduite alors dans les hautes régions ecclésiastiques, la prédication n'a point encore pénétré les couches inférieures du clergé paroissial. Chez le clergé noir, l'éloquence est un moyen de distinction, un titre à l'avancement; aussi les principaux orateurs sacrés de la Russie ont-ils été des prélats, ce qui rappelle l'âge de l'église où la prédication était restée une des fonctions de l'évêque. Quelques-uns y ont acquis une grande renommée : ainsi Mgr Philarète, de Moscou, et Mgr Innocent, de Kharkof, naguère comparés aux Lacordaire et aux Ravignan. Cette éloquence excelle surtout dans le panégyrique; la raison en est aux institutions politiques. Les prédicateurs russes, Philarète par exemple, ont cependant parfois montré devant les tsars le même genre de courage que Bossuet ou Massillon devant Louis XIV. On a fait dans ce siècle des efforts pour introduire la prédication dans les habitudes religieuses; on a été jusqu'à ordonner au pope ayant achevé ses études de prononcer chaque mois un sermon de sa composition. La pratique, croyons-nous, ne s'en est pas encore établie. La prédication est peut-être le meilleur signe de la valeur d'un clergé : c'est le côté par lequel celui de Russie est le plus au-dessous de ceux de l'Occident, et cette infériorité est un des motifs pour lesquels la religion n'a point sur le peuple russe l'influence moralisatrice que lui devrait assurer la piété populaire.

La réforme en voie d'exécution améliore la situation matérielle du clergé paroissial : à ses membres et à leurs enfans, elle ouvre au profit de l'instruction nationale de nouvelles branches d'activité; peut-elle faire davantage? peut-on ouvrir au pope l'accès des dignités ecclésiastiques, jusqu'ici réservées au moine? Quelques Russes le pensent. Pour cela, il faudrait renverser la barrière qui sépare le prêtre de l'épiscopat, ce qui ne peut se faire que de deux manières : en permettant le célibat au pope ou en permettant le mariage à l'évêque. A ces deux innovations s'opposent de sérieuses difficultés. Il semble aisé de rendre pour le clergé paroissial le mariage facultatif et non obligatoire : avec la discipline en usage dans l'église orientale, ce n'est qu'une apparence. D'après les lois établies par la tradition, l'homme marié peut être admis au sacerdoce, le prêtre déjà consacré ne l'est point au mariage. L'ordination devant suivre et ne pouvant précéder, les clercs qui ne veulent pas faire vœu de célibat doivent recevoir la bénédiction nuptiale avant l'ordination sacerdotale. De là

l'usage, au premier abord étrange, de ne conférer le sacrement de l'ordre qu'à un clerc uni à une femme. C'est que, s'il ne l'est avant son ordination, le prêtre ne sera jamais marié. Tant que ce point de discipline en vigueur dans tous les pays orthodoxes ne sera point abrogé, le célibat facultatif ne pourra faire disparaître la distance qui sépare les deux clergés; tout au plus en créerait-il un troisième intermédiaire. Il y aurait ainsi dans le clergé paroissial deux catégories de prêtres presque aussi séparés par la vocation et le genre de vie qu'aujourd'hui le moine et le pope. A des hommes aussi différens, il serait difficile de confier des fonctions identiques. Ce n'est pas à dire que le prêtre russe doive toujours être obligé de choisir entre le mariage et le couvent. Il y a déjà eu quelques exemples d'hommes admis au sacerdoce sans être mariés et sans être moines. Il pourrait y en avoir davantage, mais de tels prêtres, placés en dehors des autres par l'obligation du célibat, ne serviraient point à relever le clergé marié.

L'introduction du célibat facultatif ne serait qu'un leurre, à moins qu'il ne préparât le célibat obligatoire, dont aucun Russe, aucun orthodoxe ne souhaite l'établissement. L'abrogation de l'usage qui n'admet à l'ordination que des hommes mariés serait un pas vers le catholicisme; l'abandon de la discipline qui refuse le mariage au prêtre ordonné serait un pas vers le protestantisme. Cette dernière révolution, peut-être plus conforme aux tendances de l'esprit public, rencontre deux grands obstacles : à l'extérieur le besoin d'union avec les autres pays orthodoxes, à l'intérieur la crainte du *raskol* et l'attachement du peuple russe aux traditions. Les mêmes barrières avec la même discipline s'opposent à une autre innovation réclamée par certains esprits, au second mariage des popes. Le prêtre veuf ne peut convoler à d'autres noces; lui ouvrir l'accès d'un second mariage serait encore violer les canons et aller même contre certains textes de l'Écriture. Peut-être le courant de l'esprit public emportera-t-il un jour l'église russe au-delà de ces règles traditionnelles; le moment en est encore éloigné, et, comme en religion de telles réformes vont rarement seules, l'orthodoxie sera ce jour-là sortie de sa voie séculaire. Ce qui serait facile, ce que l'on commence à mettre en pratique, ce serait de laisser le pope veuf à l'exercice de ses fonctions. Le clergé blanc serait par là affranchi d'une des servitudes qui pèsent sur lui; sa vocation, mise à l'abri des coups du hasard, ne dépendrait plus que de sa vertu et non de la vie d'une femme.

Les entraves que la tradition apporte au libre mariage des prêtres, elle les met au choix des évêques parmi les prêtres mariés. La discipline ne permet point la promotion d'un homme marié à l'épiscopat. S'il n'y avait là qu'une habitude, elle serait vite abandonnée;

il y a une loi disciplinaire, et, quels qu'en soient les inconvéniens pratiques, l'état et le pays s'y soumettent. On voit par cet exemple qu'avec leur apparente suprématie l'état et l'autocratie sont, en matière religieuse, maintenus en de certaines bornes, et que, même en dehors des croyances, ils ne se permettent point de modifier tout ce qui les gêne. La coutume de n'admettre à l'épiscopat que des célibataires n'est pas un dogme, ce n'est qu'une tradition disciplinaire. Ceux qui la défendent s'appuient, il est vrai, sur un texte de l'Écriture, mais ce texte semble en contradiction avec la loi en faveur de laquelle on l'invoque et ne se réconcilie avec elle que par une subtile interprétation (1). S'il n'y avait d'autre barrière entre le clergé blanc et le siége épiscopal, on l'aurait bientôt franchie; il y a les canons, la tradition, la pratique générale des églises orthodoxes, et jusqu'ici on les a respectés. Cette règle aboutit assurément à des conséquences bizarres; en forçant à prendre les dignitaires ecclésiastiques parmi les moines, elle a donné à l'état monastique une direction tout à fait opposée à l'esprit de son institution. Au lieu d'une vie de renoncement et d'humilité, elle en a fait une carrière d'ambition : le vœu de pauvreté est devenu la porte de la fortune. Tandis que les premiers moines refusaient tous les honneurs, souvent jusqu'au sacerdoce, l'élite des moines gréco-russes est en possession de tous les avantages matériels de l'état ecclésiastique. Pour résister aux attaques de certaines classes de la société russe, il faut au clergé noir, avec l'appui de la tradition, la vénération et l'appui des classes populaires. Les reproches dont ils sont l'objet n'empêchent pas les moines d'être encore un rouage important dans l'église : ils lui servent de frein sur la pente où l'esprit public pourrait l'entraîner. C'est le clergé noir qui, depuis l'introduction de la foi chrétienne à Kief, a personnifié en Russie la tradition orthodoxe; c'est lui qui, vis-à-vis des autres églises orientales, représente le mieux le côté œcuménique, catholique de l'orthodoxie. Abandonnée au clergé blanc, sans doute plus exclusivement national, plus accessible aux influences du siècle et du pays, l'église russe serait plus ouverte aux innovations, plus exposée au relâchement de l'unité de la foi.

La discipline de l'église maintient au clergé noir le monopole de l'épiscopat. Pour les autres dignités ecclésiastiques, rien n'empêchait d'en ouvrir l'accès au clergé blanc : aussi a-t-il récemment pénétré dans la plupart des fonctions jadis détenues par les moines. Sa plus importante conquête a été le haut enseignement ecclésias-

(1) « Il convient que l'évêque soit irréprochable et qu'il n'ait été marié qu'une fois. » (Ire épître à Timothée, III, 2.) L'épître à Tite (II, 6) dit la même chose du prêtre à peu près en mêmes termes. Selon les interprètes, la première épouse de l'évêque étant l'église, il n'en peut avoir d'autre.

tique, que les moines s'étaient jusqu'ici réservé avec un soin jaloux. Un pope marié a été appelé au rectorat de l'académie ecclésiastique de Pétersbourg, longtemps la citadelle du haut clergé monastique. Cette nomination excita beaucoup de rumeurs; c'est en effet une sorte de révolution dont à la longue les conséquences peuvent être considérables. Placé à la tête de l'enseignement ecclésiastique, le clergé blanc pourra introduire dans l'église un esprit plus moderne, plus libéral. C'est en même temps pour les plus distingués des prêtres mariés un débouché important : avec le haut professorat, avec les grandes aumôneries, avec l'accès même du synode, on ne peut plus dire que le clergé blanc soit sans avenir et sans carrière. Il a déjà enlevé à son rival presque tout le ministère actif. L'épiscopat et les dignités monastiques sont à peu près seuls restés aux moines. Il est difficile de les dépouiller davantage sans les enfermer dans les murailles de leurs couvens et les isoler entièrement du monde et de la nation.

Délivré de la misère et de la dépendance de ses paroissiens, qui pèse plus lourdement sur lui que la domination du haut clergé monastique, le clergé séculier ne sera définitivement relevé et mis à la hauteur de sa mission que par l'extension de ses libertés et des libertés publiques. Comme toutes les classes de la nation, c'est dans l'émancipation morale, par une participation à son propre gouvernement, qu'il retrouvera sa force et sa dignité. Cet affranchissement sera en partie effectué par la réforme actuelle. Aux moines, la réforme promet l'élection de leurs supérieurs, aux prêtres de paroisses l'élection des *blagotchinnye*, sorte de doyens ou d'inspecteurs ayant sur leurs confrères un droit de surveillance et servant d'intermédiaires entre l'autorité diocésaine et le clergé paroissial. Déjà on a institué des conférences locales où le clergé est appelé à débattre ses propres intérêts. En tout pays, de telles mesures seraient dignes d'éloges : en Russie, la réforme ecclésiastique ne sera achevée que le jour où l'église dominante aura été mise en état de supporter la concurrence des dissidens du dehors et du dedans. C'est là, nous devons le répéter, le but imposé au gouvernement et à la nation. Ce n'est qu'à ce prix que la Russie sera devenue un état vraiment moderne; c'est par là seulement qu'elle obtiendra la diffusion d'un esprit sérieusement religieux, d'une intelligente moralité parmi ce peuple rongé de sectes grossières et où couve encore un paganisme latent. La religion est toujours une des bases populaires de la civilisation russe; le relèvement matériel et intellectuel de son clergé doit rendre à l'église le rôle pondérateur et civilisateur qui lui appartient, que rien n'interdit à l'orthodoxie orientale.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

viron, mais qui est devenu plus qu'incorrect. Pour donner au système de la stabilité, il faudrait rendre fixe une pièce prise pour type qui appartiendrait à l'un des deux métaux. Dans la loi de l'an XI, c'était la pièce d'argent de 1 franc; tout le monde aujourd'hui, sauf peut-être M. Rouland, reconnaîtrait que désormais ce devrait être une pièce d'or.

Une première difficulté de ce second programme serait de déterminer le rapport qui devrait être substitué à celui de 15 1/2. Impossible aujourd'hui de le fixer une fois pour toutes ou même pour une durée un peu longue, puisque dans le courant de moins d'un mois nous venons de le voir varier de 10 pour 100. Les receveurs des deniers publics seraient induits par les variations que subirait ce rapport à se lancer dans des spéculations dangereuses pour l'état, au moyen des deux métaux qu'ils auraient en caisse. Substituer à un rapport fixe un rapport mobile, — et quelle mobilité ne faudrait-il pas pour se conformer au cours des métaux sur la place? — aurait de nombreux inconvéniens et rencontrerait beaucoup d'obstacles. Le conseil des cinq-cents et le conseil des anciens avaient voulu, sous le directoire, organiser ainsi une mobilité périodique, mais on n'en put trouver une formule acceptable. Lorsqu'on aurait à changer la valeur des monnaies d'argent, relativement aux pièces d'or, procéderait-on en les refondant, ce qui coûterait fort cher si l'on y recourait souvent, ou règlerait-on par une loi que, ces pièces restant les mêmes, leur cours changerait? L'une et l'autre méthode seraient embarrassantes et incommodes.

Enfin est-il sage, est-il politique, est-il praticable de nous isoler du mouvement qui est commun aux plus grands états de l'Europe et aux États-Unis? De toutes parts aujourd'hui on se porte vers l'étalon unique d'or en restreignant l'argent à des fonctions accessoires. Pouvons-nous faire autrement, sous peine de susciter des ennuis et des gênes à notre commerce international? L'or n'a-t-il pas par sa *portabilité* des avantages dignes d'être pris en grande considération dans tous les pays riches, et qui lui ont conquis déjà la faveur publique? Les états même qui ont l'étalon d'argent reconnaissent la supériorité de l'or en ce sens que, s'ils négocient des emprunts, ils y introduisent la clause que les arrérages seront payés en pièces d'or déterminées d'avance. La force des choses nous ramène ainsi aux conclusions du conseil supérieur à la suite de l'enquête de 1869-1870 et aux mesures qu'il recommande; sachons en prendre la résolution, puisqu'il le faut.

MICHEL CHEVALIER.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

II.

LES CLASSES SOCIALES

III.

LE PAYSAN, L'ÉMANCIPATION DES SERFS ET SES CONSÉQUENCES (1).

Un théâtre de Paris a longtemps joué cette année une pièce française, d'auteur russe et de mœurs russes, — pièce originale et incomplète, accueillie du public français avec une faveur marquée, sans en avoir peut-être été bien comprise, je veux parler des *Danichef*. Cette comédie, ou mieux ce drame qui peint la société russe avant l'émancipation, a pour héros un paysan, et l'on pourrait dire qu'il a pour sujet la supériorité morale du *moujik*. La noblesse vaniteuse et frivole, le clergé dépendant et timide, le marchand enrichi et servile font triste figure devant l'homme du peuple, devant l'ancien serf Ossip. « Cet homme est grand, cet homme vaut mieux que nous, ma mère, » dit de cet affranchi le jeune comte Danichef. Ce mot donne le sens de la pièce. La conclusion peut-être inconsciente et involontaire de ce drame rustique, c'est l'apothéose de l'homme du peuple aux dépens des classes privilégiées par la naissance, l'instruction ou la fortune. A ce point de vue, la comédie de l'Odéon, bien qu'écrite pour des Français et dans notre langue, appartient bien aux lettres russes contemporaines. Cette tendance souvent démocratique, parfois paradoxale, d'une littérature encore si mal connue de l'Europe, est une des choses qui révèlent le mieux le travail intérieur et inachevé de la société russe.

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril et du 15 mai.

Au premier abord, cela semble une singulière anomalie; en y regardant de près, c'est un fait qui se comprend sans peine.

Dans un état presque tout rural, comme le demeure encore la Russie, le paysan forme la classe la plus importante, aussi bien que la plus nombreuse de la nation. Là, plus qu'ailleurs, c'est chez l'habitant des campagnes que se retrouve le fonds national. En présence de l'insignifiance relative des villes et de la population urbaine, le paysan est encore à lui seul tout le peuple russe. Cet homme qui dans la Russie tient une place naturellement prédominante, a longtemps été dédaigné et incompris d'une haute classe façonnée à des mœurs et à des idées étrangères. La réaction de l'esprit national contre le cosmopolitisme superficiel du XVIIIe siècle, la réhabilitation de la nationalité dans l'art, la littérature, la politique, devaient naturellement profiter avant tout au paysan, qui était l'homme russe par excellence. Ce peuple des campagnes, ce peuple de serfs, si longtemps l'objet des mépris et des rigueurs de tout ce qui était au-dessus de lui, se vit tout à coup étudié dans ses mœurs et ses coutumes, dans ses chants et ses croyances. Une fois à la recherche de ce qui était russe, la classe cultivée s'éprit d'autant plus, chez l'homme du peuple, des particularités nationales, qu'elle les avait elle-même depuis longtemps perdues. Ne trouvant plus dans ses hautes classes que des reflets décolorés ou de banales copies de l'étranger, la Russie se sentit soudainement heureuse de se découvrir chez le peuple des campagnes une originalité, un caractère, une personnalité. Satisfaite de s'être enfin reconnue, enfin retrouvée sous ses vêtemens d'emprunt, la Russie se mit à s'admirer elle-même dans le plus inculte de ses enfans, dans le représentant le plus légitime de sa nationalité, le paysan. Pour une grande portion d'une société raffinée, le serf à peine affranchi, le villageois ignorant, sale, grossier, devint ainsi un objet d'engouement et d'enthousiasme, un objet de respect et de vénération. Le *moujik*, l'homme russe naguère encore jugé indigne d'un regard, s'est vu élever sur l'autel, et le culte que lui ont rendu ses contempteurs de la veille n'a pas toujours été exempt de superstition, exempt de fétichisme. La mode n'est naturellement pas restée étrangère au succès de cette nouvelle religion. Comme toute conversion brusque, elle a eu ses excès en sens inverse des excès précédens, ses intempérances de foi et de zèle, et en même temps, à côté des croyans et des dévots, elle a eu ses incrédules et ses hypocrites. Dans ce pays d'ordinaire réaliste, des hommes habituellement incroyans et sceptiques ont été sur ce point pris d'une sorte de mysticisme. Des nihilistes déterminés ont été parmi les plus zélés sectateurs de la foi nouvelle, parmi les prêtres les plus intolérans de l'impersonnelle divinité. Comme d'autres religions du reste, celle-ci est souvent de-

meurée dans le domaine de la théorie, demeurée dans la tête ou dans l'imagination, et l'idole pourrait fréquemment dans la pratique se plaindre du sans-gêne de ses plus fervens adorateurs.

Cette sorte de culte à rebours, du haut de la société pour le bas, cette apothéose du *moujik* et du *touloup*, s'expliquent par des raisons propres à la Russie et des raisons empruntées à l'état social de l'Europe. Au sentiment russe issu de la désillusion des efforts trompés et d'une patriotique impatience de devancer l'avenir, s'est mêlé un écho du sentiment démocratique de l'Occident. Comme ailleurs en Europe, comme en France au XVIIIe siècle, nombre de Russes professent que c'est en revenant à la vie simple du peuple, que c'est en se retrempant aux sources de l'honnêteté et des vertus populaires que les hautes classes de la société retrouveront la vigueur et la santé morale, qu'elles se purifieront de la corruption dont les a infectées le contact de l'Occident (1). Les propagateurs de ces idées ne s'aperçoivent pas qu'ils reviennent ainsi aux doctrines de Rousseau et au culte naïf de l'homme de la nature. En Russie, de semblables tendances proviennent à la fois d'un certain découragement, d'une certaine humilité des classes instruites, et d'un grand orgueil national, d'une grande foi dans l'énergie native et l'avenir du peuple. Des hommes fatigués d'imiter l'étranger, sentant que de longtemps ils ne peuvent guère que s'assimiler les œuvres d'autrui, des hommes résignés à leur propre impuissance et d'autant plus ambitieux pour leur patrie, en sont venus, par lassitude et par irritation de n'avoir pu faire davantage, à célébrer ce qui en Russie est resté pur de tout contact du dehors, ce qui n'a point essayé ses forces, ce qui est neuf, vierge, intact, en un mot la force populaire. De là cette adoration de l'homme inculte par l'homme cultivé, de là ces hommages d'un monde souvent élégant, ces agenouillemens de gens lettrés et instruits devant l'*armiak* et le *touloup*, devant la peau de mouton du paysan. « Nous autres, hommes civilisés, nous ne sommes que des guenilles; mais le peuple, oh! le peuple est grand. » Ainsi s'écrie, dans *Fumée*, un des personnages d'Ivan Tourguénef. Frappés de la stérilité relative des classes dirigeantes en Russie, ces fils désabusés de la civilisation occidentale lui tournent le dos, reviennent au *moujik* et mettent tout leur espoir en lui. Ils contemplent avec une joyeuse admiration ce peuple russe encore muet et comme dans les langes, ce peuple qui occupe la plus

(1) Un des écrivains les plus distingués de la Russie, M. Dostoïevsky, s'exprimait ainsi cette année même dans la livraison de février d'une revue qu'il rédige à lui seul : « Qui des deux vaut le mieux du peuple ou de nous? Est-il à désirer que le peuple prenne exemple sur nous ou nous sur lui? Je répondrai en toute sincérité : c'est à nous de nous incliner devant lui, de lui demander tant l'idée que la forme, de reconnaître et d'adorer sa vérité! »

large demeure de l'humanité, et qui par le nombre l'emporte déjà sur toute autre nation chrétienne du globe. En présence de cette masse compacte de plus de 50 millions de paysans, les patriotes se prennent à faire des songes; pour ce peuple encore ignorant et inculte, ils rêvent une grandeur intellectuelle, un rôle moral proportionné à sa masse et à l'immensité de sa demeure. Ce peuple de paysans est comme un œuf gigantesque qui n'est pas encore ouvert; on ne sait ce qui en sortira, mais on en attend involontairement quelque chose de grand, parce qu'en dépit de la fable il semble qu'une montagne doive enfanter autre chose qu'une souris. On comprend le respect instinctif, la religieuse vénération d'un Russe devant ce lent travail de la nature, devant cette secrète incubation d'un peuple d'où dépendent toutes les destinées de la patrie. Les Russes en attendent volontiers une initiative nouvelle, une révélation politique ou religieuse, une rénovation de l'Europe et de l'humanité. Les devins ou les prophètes qui en annoncent la grandeur peuvent d'autant plus librement prédire ce que dira, ce que fera ce sphinx populaire, qu'il n'a pas encore ouvert la bouche et n'est pas encore éveillé. Certes d'aussi hardies espérances peuvent n'être pas sans illusion. Il n'y en a pas moins là un mystère, un arcane intéressant hautement la civilisation, et l'on doit pardonner au patriotisme qui, à force de le méditer, y égare quelque peu sa raison.

Pour une partie des classes lettrées, le paysan, l'homme du peuple, est ainsi une divinité inconsciente, pareille à ces dieux enfans, à ces dieux embryonnaires de l'Égypte, dont la force divine est en puissance sans avoir encore été en acte, et dont on adore l'énergie secrète avant qu'elle n'ait pu se manifester au dehors. Pour un autre monde, pour une autre école, l'homme du peuple, le paysan, n'est qu'une sorte de matière brute, de matière première humaine, une argile n'ayant d'autre forme que celle que lui donnent les classes supérieures. Ainsi s'exprimait récemment un des plus remarquables défenseurs des tendances aristocratiques en Russie, le général Fadéef. Par opposition aux hautes classes, à la noblesse, qu'il appelle habituellement la couche cultivée, l'ingénieux écrivain désigne d'ordinaire le peuple sous le nom de force élémentaire (*stikhiinaïa sila*) ou de matière plastique, de protoplasme, et regarde cette force élémentaire comme semblable à elle-même en tout pays et partout dénuée d'esprit propre, partout incapable de développement spontané (1). Il est inutile de montrer ce qu'ont de commun ces deux points de vue opposés et ce que l'un et l'autre ont d'outré. Si la littérature s'est singulièrement rapprochée du peuple en Russie, elle l'a trop souvent abordé avec des vues préconçues, n'y cherchant que ce qu'elle

(1) Fadéef, *Rousskoé obchtchestvo v nastoïachtchem i boudouchtchem.*

y voulait trouver. Les uns ont cru découvrir dans les secrètes profondeurs de l'esprit populaire des puissances cachées qu'ils opposaient à l'infécondité de la culture étrangère des hautes classes; d'autres, plus dédaigneux ou plus superficiels, n'ont vu dans l'âme populaire que ténèbres et barbarie, que vide et néant. Dans le monde pratique se rencontrent à l'égard du paysan les mêmes différences de point de vue, les mêmes contradictions que dans le monde théorique et littéraire. « Qu'avez-vous besoin de vous intéresser à notre *moujik?* C'est une brute dont on ne fera jamais un homme, » me disait aux bords du Volga une dame de province, et le même jour, sur les mêmes lieux, un autre propriétaire me disait avec autant d'assurance : « Le paysan le plus intelligent de l'Europe, c'est à mon avis le *contadino* de l'Italie du nord; mais notre *moujik* lui rendrait des points. » Ainsi élevé par les uns, abaissé par les autres, on pourrait dire du paysan russe ce que Pascal dit de l'homme : ni si haut, ni si bas. L'intelligence du *moujik* n'est pas douteuse, et ses panégyristes sont manifestement moins éloignés de la vérité que ses détracteurs; mais cette intelligence a été entravée et comme garottée par les événemens. Il y a dans les légendes russes un géant d'une force prodigieuse, sorte d'Hercule ou de Samson rustique, appelé Ilya de Mourom, et souvent regardé comme une personnification du peuple et du paysan russe (1). Ce colosse populaire n'a pu depuis longtemps montrer sa force ni son génie. Ilya de Mourom était réduit en servitude; jusqu'à ces dernières années, il était enchaîné à la glèbe et ne pouvait librement marcher ou agir. Aujourd'hui que l'émancipation a dénoué ses liens, le géant peut de nouveau se mouvoir, mais, longtemps chargé de chaînes, il n'a point encore retrouvé le libre usage de ses membres et n'a plus conscience de sa force. Ce n'est qu'après des années d'affranchissement, après plusieurs générations peut-être, que ce peuple asservi pourra se reconnaître lui-même et montrer ce que l'avenir doit attendre de lui. Le paysan, courbé sous une servitude séculaire, n'a pu se redresser tout à coup; sous l'affranchi d'hier se sent encore le serf de la veille. L'émancipation a été pour la Russie un événement capital, un événement sans analogue dans l'histoire des nations où le servage s'est effacé peu à peu; l'émancipation a été le point de départ d'une foule de changemens, elle a entraîné des modifications, des réformes, dans le domaine entier de la vie nationale; mais cette grande révolution n'a pu en quelques années donner tous ses fruits. Cela se pouvait d'autant moins que cette vaste opération d'affranchissement n'est pas encore achevée; elle est seulement en voie d'exécution et ne sera entièrement ter-

(1) Voyez *The Songs of the Russian People,* de M. Ralston, et le récent ouvrage de M. Alfred Rambaud, *la Russie épique.*

minée que dans les premières années du XXe siècle. Jusque-là, l'étude du paysan libre est inséparable de l'étude du servage et des conditions mêmes de l'affranchissement.

I.

L'émancipation opérée par l'empereur Alexandre II n'a profité qu'à une moitié environ des paysans de l'empire. Les autres, appelés *paysans de la couronne* et établis sur les biens de l'état, étaient regardés comme libres, bien que leur liberté, soumise à certaines restrictions, ne fût pas entièrement ce que nous entendons sous ce nom en Occident. La grande masse des paysans russes se divisait ainsi en deux portions, en deux classes numériquement à peu près égales, et qui, même après l'émancipation, sont demeurées distinctes. D'un côté sont les paysans de la couronne ou paysans libres, de l'autre les paysans des particuliers ou serfs, aujourd'hui en voie d'affranchissement. Entre ces deux catégories principales s'en plaçait une troisième, à certains égards intermédiaire, c'étaient les paysans des apanages ou des biens réservés aux membres de la famille impériale (1). Ces paysans, longtemps répartis en groupes divers, jouissaient primitivement de la même liberté et des mêmes droits. En Russie plus qu'en Occident, on pourrait dire que pour l'homme des champs la liberté était la condition primitive, la servitude de la glèbe la condition accidentelle, qui, en s'aggravant peu à peu, avait dégénéré en une sorte d'esclavage. Le servage russe n'était point né à la même époque que le servage des peuples occidentaux. C'est seulement à la fin du XVIe siècle, au moment où ils tombaient ou se relâchaient dans la plus grande partie de l'Europe, que les liens de la glèbe se nouaient en Russie.

(1) Voici quelles étaient, au moment de l'émancipation, les proportions relatives de ces trois catégories dans la Russie d'Europe, sans le Caucase, la Pologne et la Finlande. Le nombre des paysans des particuliers ou serfs des deux sexes était en gros de 22 millions et demi, le nombre des paysans de la couronne de 22 millions et plus, en y comprenant certains groupes accessoires de paysans libres, tels que les colons d'origine étrangère, — le nombre enfin des paysans d'apanage, de 2 millions environ. A cette époque, sur 100 habitans de la Russie proprement dite, on trouvait la proportion de 38,1 pour les serfs des particuliers, de 37,2 pour les paysans libres, et de 3,4 pour les paysans des apanages. — Voyez dans Buschen, *Russlands Bevölkerung*, p. 79, le tableau par gouvernement. Quelques années plus tôt, la proportion était beaucoup plus défavorable; en 1838, par exemple, la proportion des serfs était encore de 44 pour 100 de la population totale. Le nombre relatif des serfs allait donc en diminuant, grâce aux émancipations individuelles, grâce au service militaire, qui affranchissait les soldats, grâce aux biens privés hypothéqués au profit de l'état et qui, en cas de non paiement des intérêts, venaient accroître les biens de la couronne. De cette façon, le servage, abandonné à lui-même, eût pu finir par disparaître au bout de quelques siècles sans émancipation formelle.

Dans l'ancienne Russie, il y avait des esclaves (*kholopy*, *raby*); c'étaient des prisonniers de guerre, des débiteurs insolvables, ou des gens qui par misère s'étaient eux-mêmes vendus à un maître. Ces esclaves étaient en petit nombre : la masse des paysans était considérée comme libre. De bonne heure néanmoins, les hommes des champs se trouvèrent vis-à-vis des hommes de guerre et de la *droujina* dans une situation inférieure et dédaignée. Les premiers étaient appelés petits hommes, *moujiki*, ou encore demi-hommes, *polylioudi*, par opposition aux guerriers, aux membres de la *droujina*, auxquels était réservé le titre d'homme (*mouj*y), ou d'hommes complets (*polnylioudi*). Tel est le sens méprisant du diminutif encore aujourd'hui vulgairement employé pour désigner le paysan : *moujik*, c'est-à-dire petit homme, *homunculus* (1). En Moscovie, ce nom était appliqué aux habitans des villes et à ceux des campagnes, aux marchands comme aux villageois. Dès avant l'établissement du servage, les *moujiki* ou petits hommes avaient pour principal rôle de faire vivre les hommes, les *mouj*y, et de cultiver pour ces derniers les terres que le souverain concédait à ses serviteurs en salaire ou comme moyen d'entretien. Les *moujiks*, les hommes noirs, comme on les appelait aussi (*tchernye lioudi*), n'étaient cependant alors enchaînés ni à la personne du maître qu'ils servaient, ni à la terre qu'ils cultivaient. De même que les membres de la *droujina* et les boïars pouvaient passer à leur gré d'un prince, d'un *kniaz* à un autre, les hommes du peuple, les paysans pouvaient changer de maître, pouvaient passer d'une terre ou d'un lieu à un autre (2). Les hommes noirs possédaient ainsi à un certain degré, tout comme les guerriers et le *droujinnik*, le droit de libre service avec le droit de libre passage, et, comme le boïar, le *moujik* perdit le premier de ces droits en perdant le second, qui en était la garantie. Ce droit de libre passage, les paysans de la Moscovie l'exerçaient une fois par an, le 26 novembre, jour de la Saint-George, ou mieux toute la semaine qui précédait et toute la semaine qui suivait cette fête. Avant l'établissement du servage, alors que les bras étaient déjà fort recherchés, le *pomêchtchik*, le propriétaire qui voulait retenir ses paysans, recourait, dit la tradition, au goût séculaire du *moujik* pour la boisson, et maintenait ses tenanciers en état d'ivresse pendant toute la quinzaine où ils pouvaient librement disposer d'eux-mêmes. Quand cette précieuse faculté lui fut en-

(1) Une distinction plus ou moins analogue se retrouve dans l'ancien droit germanique, entre les *leudi* et les *manni*, les *leute* et les *männer*. En Russie, le nom officiel de la classe des paysans est *krestianine*, pluriel *krestiane*, mot qui paraît une forme corrompue de *khristianine*, chrétien, ou peut-être un dérivé de *krest*, croix, et qui sans doute est devenu le nom des paysans russes sous la domination tatare.

(2) Voyez à cet égard Tchitchérine, *Rousskoé Pravo*, chap. I.

levée, le paysan n'en perdit pas le souvenir; aujourd'hui encore, après trois siècles de servitude, la fête qui jadis lui rendait sa liberté, inspire au *moujik* un amer souvenir, et le jour de la Saint-George est devenu chez le peuple l'expression proverbiale du désappointement.

Pour attacher le paysan à la glèbe, il suffit de lui ravir le droit de changer de terre et de domicile à la Saint-George. Cette défense, d'abord temporaire, puis renouvelée et confirmée par plusieurs souverains, finit par devenir une des lois fondamentales de l'état. La principale institution de la Russie des derniers siècles sortit ainsi d'une simple mesure de police. Le fait le plus important de l'histoire du peuple passa pour ainsi dire inaperçu dans l'histoire de la nation. Le servage s'établit en Russie comme ailleurs il disparut, presque insensiblement, sans que les contemporains en fussent frappés. C'était à la fin du XVIe siècle, au milieu des grandes guerres contre les Lithuaniens et l'ordre teutonique. Les serviteurs de l'état pourvus de terres par le souverain se plaignaient de l'insuffisance de leurs moyens d'entretien. La main-d'œuvre était rare et précieuse dans ce pays, où la terre abondait et où manquait la population. Les propriétaires, les *pomêchtchiks*, se disputaient les bras et les paysans : les petits accusaient les grands d'attirer à eux tous les laboureurs. Un tel état de choses mettait en péril la force militaire de la Moscovie au moment le plus critique de son histoire (1). Le système financier de l'état, alors aussi fort primitif, se trouvait menacé en même temps que son système militaire par les fréquens changemens, les émigrations, le vagabondage des gens taillables. C'était l'âge où l'empire moscovite, récemment agrandi aux dépens des Tatars, offrait aux cultivateurs des ingrates régions du nord les terres plus fertiles du sud, l'âge où, pour se soustraire à l'impôt et mener la libre vie de Cosaques, les hommes aventureux fuyaient vers le Volga et le Don, vers le Kama et la Sibérie. L'homme se dérobait au fisc comme aux propriétaires. Pour assurer au pays ses ressources financières et militaires, le plus simple moyen était de fixer l'homme au sol, le paysan au champ qu'il cultivait, le bourgeois à la ville qu'il habitait. C'est ce que firent Godounof et les tsars du XVIIe siècle. Depuis lors jusqu'au règne d'Alexandre II, le *moujik* est demeuré fixé à la terre, affermi, consolidé : *prikrêplennyi*, car tel est le sens du terme russe que nous traduisons assez improprement par le mot de serf. Le servage russe ne fut pas autre chose et n'eut pas d'autre origine; il sortit des conditions économiques, des conditions physiques mêmes de la Moscovie, considérablement agrandie par les derniers souverains

(1) Voyez Solovief, *Istoriia Rossii*, t. XIII, p. 47-48.

de la maison de Rurik et menacée de voir sa mince population s'écouler et se perdre dans ces vastes plaines comme des ruisseaux au sein du désert. Dans cette Europe orientale, dans ce pays de cabanes de bois presque aussi aisées à transporter ou à refaire que la tente ou le *gourbi* de l'Arabe, l'homme avait peu d'attachement pour le sol, peu de goût pour l'agriculture. Trois siècles de servage n'ont pu faire disparaître entièrement chez le *moujik* d'aujourd'hui ce trait de caractère souvent à tort attribué au sang slave, ce penchant pour la vie nomade et vagabonde, encouragé par les longues rivières et les plaines sans fin. Le servage qui lia l'homme à la terre peut être regardé comme une réaction de l'état contre ces instincts aventureux qui, à la suite des Cosaques, entraînaient aux extrémités de l'empire la partie la plus vigoureuse, la plus active du peuple russe, ainsi qu'à la même époque les *Conquistadores* attiraient sur leurs pas en Amérique la jeunesse espagnole. Moins la Russie était limitée par la nature, plus le sol était vaste et plus l'homme avait besoin d'y être enchaîné : le servage le retint et pour ainsi dire l'immobilisa.

C'est en 1593, sous le règne de Fedor, le fils d'Ivan le Terrible, et sous l'inspiration de son beau-frère et successeur Godounof, que fut enlevé aux paysans le libre passage d'une terre à une autre. De ce seul fait, d'une mesure originairement provisoire découla le servage du *moujik*. On avait vu quelque chose d'analogue douze siècles plus tôt dans l'empire romain, lors de l'établissement du *colonat* sous les empereurs chrétiens. Une fois affermi, une fois attaché à la terre, le paysan moscovite tomba peu à peu dans une dépendance que le législateur n'avait point prévue : il devint le bien, la chose du propriétaire. Des ukases des premiers Romanof confirmèrent et complétèrent l'œuvre de Godounof. La réforme de Pierre le Grand resserra les liens du paysan au lieu de les relâcher, la servitude devint plus étroite en étant mieux réglée. Le premier recensement général (*pervaïa revisia*), opéré en 1722 et depuis renouvelé de dizaine en dizaine d'années, fournit au servage des registres réguliers. Par mesure de simplification et par économie, l'état abandonna aux propriétaires presque toute l'administration et la police de leurs terres, et le servage devint d'autant plus difficile à détruire qu'il était devenu un instrument de gouvernement, un des principaux rouages d'une machine politique encore peu compliquée.

Le servage ne s'était pas répandu sur toute la Russie d'une manière égale; dans les pays éloignés et presque déserts, où il y avait peu de propriétaires, dans la région des grands lacs et de la Mer-Blanche, comme dans la Sibérie conquise par les Cosaques, les règlemens sur l'enchaînement du paysan au sol n'avaient point pénétré ou n'avaient point été exécutés. Ces contrées déshéritées de

la nature ont toujours presque entièrement ignoré le servage et la noblesse : la liberté comme l'égalité primitive s'y étaient maintenues jusqu'à nos jours (1). Au sud, les Cosaques avaient également repoussé cette institution, qui grossissait leurs rangs de tous les serfs fugitifs. L'Ukraine, la Petite-Russie de la rive gauche du Dnieper, est, jusqu'au règne de Catherine II, demeurée indemne du servage. Au moment de l'émancipation, le centre historique de la Russie était encore le centre du servage, qui des environs de Moscou rayonnait en s'affaiblissant vers le nord et le sud, vers l'Europe et l'Asie. A l'ouest, le servage moscovite rencontrait dans la Russie-Blanche et la Lithuanie le servage polonais, auquel avait été soumise toute la population russienne ou lithuanienne des campagnes. Par une singulière anomalie, c'était la race dominante, la race slavo-lithuanienne, la race russe en particulier, qui dans l'empire russe était le plus généralement courbée sous le servage, tandis que les Tatars de l'est, les Roumains de la Bessarabie, les colons allemands et les tribus finnoises avaient pour la plupart gardé leur liberté.

La condition des paysans fixés sur les terres des particuliers variait beaucoup suivant les régions, les coutumes et les maîtres. Pour décrire toutes les formes du servage, il eût fallu classer les *krêpostnyé lioudi* en une vingtaine de groupes différens (2). Ces divers modes de servitude se ramenaient à deux types, à deux états principaux, aujourd'hui encore temporairement en usage, la corvée ou *barchtchina* (*boïarchtchina*, le travail dû au boïar ou seigneur) et la redevance en argent ou *obrok*. La corvée, le travail personnel du serf pour le maître, était la forme primitive, rudimentaire. D'ordinaire les paysans travaillaient trois ou quatre jours au profit du propriétaire, l'autre moitié de la semaine ils cultivaient les terres que le propriétaire leur abandonnait pour leur entretien. Comparé à la corvée, l'*obrok* ou redevance annuelle en argent, constituait un véritable perfectionnement ou adoucissement du servage. Ce système était surtout en usage dans le voisinage des centres de production ou dans les contrées peu fertiles. Par l'*obrok*, le paysan rachetait, ou mieux, louait temporairement l'usage de sa liberté, quittant la terre seigneuriale pour exercer tel

(1) Voyez Tchitchérine, *Oblastnyia outchregdéniia Rossii v XVII^m véké*, p. 563, 564 et dans Buschen, *Russlands Bevölkerung*, p. 78, 79, le tableau des serfs et des paysans libres par gouvernement.

(2) Sur l'état des paysans sous le régime du servage, voyez les documens récemment publiés sous le titre de *Materialy dlia istorii krépostnago prava v Rossii*, et *Materialy dlia istorii ouprazdnéniia krépostnago sostoïaniia poméchtchitchik krestian a Rossii*. Le lecteur français peut consulter avec fruit les *Lettres sur la Russie* de M. X. Marmier et de M. de Molinari, et, pour plus de détails, les grands ouvrages de Haxthausen et de Schnitzler.

ou tel métier à la campagne ou dans les villes. Grâce à l'*obrok*, beaucoup de serfs avaient cessé toute vie rurale, mais il suffisait d'un ordre de leur maître pour les rappeler à la charrue. Au moyen de ces redevances en argent, le but primitif du servage, qui devait fixer l'homme au sol, était tourné, le serf à l'*obrok* redevenait maître de lui-même; extérieurement il était libre, mais il demeurait retenu par un lien qui, quelle qu'en fût la longueur, l'enchaînait à son maître. Le taux de la redevance annuelle variait considérablement suivant les régions, les exigences du maître et les aptitudes des serfs. En général, l'*obrok* oscillait entre 25 et 50 francs par an. On voit que sous ce régime on n'était vraiment riche qu'en possédant des villages ou plutôt des cantons entiers. La pauvreté des petits propriétaires les contraignait à tirer de leurs serfs tout ce qu'ils en pouvaient arracher. Les paysans des grands *pomêchtchiki*, auxquels la richesse rendait la générosité facile, étaient d'ordinaire plus heureux; habituellement ils étaient soumis à une redevance fixe; le maître usait même rarement de la capacité ou des bonnes affaires de ses paysans pour augmenter le taux de leur *obrok*. On connaît des grands seigneurs qui avaient pour serfs des marchands millionnaires, qui se seraient fait scrupule de profiter de l'opulence de ces hommes, et dont la vanité ne se faisait point conscience de les retenir dans le servage. Les paysans de la couronne ou paysans libres, établis sur les terres de l'état, étaient au régime de l'*obrok*. En plus de l'impôt de capitation et des taxes locales, ils payaient à l'état une redevance qu'on pouvait regarder comme une sorte de loyer de la terre et qui variait entre 2 et 3 roubles (8 et 12 francs). Ces paysans, n'ayant d'autre seigneur que l'état, avaient deux grands avantages, l'un de payer des redevances plus fixes et moins lourdes; l'autre de ne point appartenir à des maîtres changeans, variant d'humeur d'un domaine à l'autre. Ils étaient en possession de libertés communales, et, lors de l'émancipation, leurs institutions ont servi de modèle à l'organisation administrative des serfs affranchis. En dépit de la pression et des concussions d'employés souvent corrompus, les paysans de la couronne étaient d'ordinaire plus riches que les paysans des particuliers. Encore aujourd'hui leurs villages ont un air de bien-être et de propreté qui les fait souvent reconnaître à première vue.

Le servage en Russie, comme l'esclavage en Amérique, a eu ses défenseurs dans le passé, et compte encore aujourd'hui des panégyristes. Il est certain que d'ordinaire la servitude du paysan n'était pas pour lui sans quelque compensation : le serf avait le bénéfice comme les inconvéniens de la tutelle, il était le protégé en même temps que le serviteur de son maître. Le servage russe, qui n'était fondé ni sur la conquête comme dans les provinces baltiques, ni

sur la différence de race comme l'esclavage américain, avait gardé jusqu'à la fin quelque chose de plus paternel, de plus patriarcal. Il est certain aussi qu'en dépit des adoucissemens apportés par les mœurs, un tel régime était nuisible à l'homme asservi, nuisible au pays, nuisible au maître même. Le paysan des hommes bizarres ou corrompus était exposé à toutes les misères, à toutes les oppressions, à toutes les hontes, la loi ne le pouvant garantir efficacement contre la cupidité, la brutalité ou la débauche du seigneur. Il y avait dans le servage un mal incurable, la violation de la conscience humaine, l'effacement de la responsabilité morale. Le mal économique n'était pas moindre, l'institution profitait peu à la classe qui en devait bénéficier. Bien que le droit d'avoir des serfs appartînt à toute la noblesse héréditaire, on ne comptait, au moment de l'émancipation, qu'environ cent-vingt mille propriétaires de serfs, dont le plus grand nombre était dans une situation médiocre. Trois ou quatre mille de ces propriétaires de serfs n'avaient pas de terre, car au XVIIIe siècle les serfs avaient fini par se vendre sans la terre (1). Pour être à son aise, il fallait posséder des centaines d'âmes, pour être vraiment riche, des milliers, tant le servage produisait peu, tant cette confiscation séculaire du travail humain en avait ravalé le prix. Le travail gratuit des paysans ne suffisait même point à ceux qui en avaient le monopole. Le labeur servile était escompté et dévoré d'avance par un grand nombre de propriétaires. Au moment de l'émancipation, les deux tiers des *terres habitées*, c'est-à-dire peuplées de serfs, ou mieux les deux tiers des serfs eux-mêmes, car c'est sur la tête des paysans que prêtaient les banques, étaient engagés, étaient hypothéqués dans les lombards ou établissemens de crédit de l'état. Le *pomêchtchik* n'avait donc le plus souvent que l'apparence de la propriété, et au lieu de fructifier dans le sol, les sommes avancées par l'état sur le corps des *moujiks* s'évaporaient d'ordinaire en fêtes et en plaisirs. Le servage dans les derniers temps menaçait ainsi d'aboutir à la ruine de la noblesse, pour laquelle il avait été institué, et s'il n'avait pas arrêté tout progrès dans la nation, c'était grâce aux redevances en argent, grâce à l'*obrok*, qui, en restituant aux serfs une liberté conditionnelle, neutralisait les pires effets de la servitude.

On est étonné qu'un tel ordre de choses ait pu durer aussi long-

(1) Cinq millions d'*âmes* environ, c'est-à-dire de paysans mâles, les seuls portés au recensement, se divisaient entre 70,000 propriétaires possédant chacun de 1 à 100 âmes et comptés comme petits propriétaires. Cinq millions d'*âmes* et demi formaient le lot de 22,000 maîtres, ayant chacun de 100 à 1,000 âmes, et regardés comme moyens propriétaires. Enfin 1,400 seigneurs, ayant chacun plus de 1,000 paysans mâles et entre eux 3 millions d'âmes, étaient appelés grands propriétaires. Quelques familles, comme les Chérémetief, avaient sur leurs terres 100,000 serfs. Troinitzki : *Krépostnoié Nacelenié v Rossii*, p. 64, et suiv. : Schnitzler, t. III, p. 193, 194.

temps. A certains égards, on pourrait dire que pendant ses trois siècles de durée, le servage n'avait jamais été entièrement accepté du peuple. Plusieurs fois, aux XVIIe et XVIIIe siècles, à la suite de Stenka Razine et de Pougatchef, les paysans s'étaient laissé soulever au nom de la liberté. La couronne qui l'avait imposé, la noblesse qui en bénéficiait ne regardaient plus depuis longtemps le servage comme une institution irrévocable et définitive. L'émancipation n'a peut-être été autant retardée que grâce aux appréhensions suscitées par les mouvemens révolutionnaires de l'Europe qui en semblaient devoir précipiter l'exécution. L'empereur Alexandre Ier paraissait fait pour une telle œuvre, il la prépara par une expérience partielle en faisant libérer les serfs des trois provinces de la Baltique, les paysans esthoniens et lettons, peut-être les plus opprimés de tous, parce que d'une autre race que leurs conquérans et seigneurs allemands. L'empereur Nicolas, suivant l'exemple de son frère, allégea et relâcha autant que possible les liens qu'il n'osait rompre. L'émancipation était son rêve favori, et l'on assure qu'à son lit de mort Nicolas en légua l'accomplissement à son fils et successeur. Ce fut probablement du reste un bien pour l'empire que cette grande tâche n'ait pas été affrontée plus tôt, la préparation en fut plus sûrement étudiée, l'exécution plus hardiment conduite.

Une des choses qu'il importe le plus de ne point perdre de vue si l'on veut comprendre la transformation contemporaine de la Russie, c'est la part qu'y ont prise l'opinion et l'esprit public. La littérature, qui chez les peuples modernes ouvre toujours le chemin, les lettres sous toutes leurs formes, poème, roman, histoire, critique, avaient d'avance frayé la route; elles n'avaient eu pour cela qu'à ramener l'attention des hautes classes vers le peuple et les mœurs populaires. Comme en Amérique, des romanciers furent les apôtres ou les prophètes de l'émancipation. La Russie a eu mieux que la *Case de l'oncle Tom* et les *novels* à tendances des femmes américaines; elle a eu dans les *Ames mortes* de Gogol, dans les *Mémoires d'un Chasseur* d'Ivan Tourguénef, des tableaux d'une admirable vérité, ou plutôt des miroirs où, comme dans une glace polie, se reflétaient sans travestissement, sans faute de dessin ou de couleur, le visage et la vie des serfs et des maîtres. Les publicistes du dedans et du dehors étudiaient scientifiquement la réforme que faisaient ardemment désirer les peintures des romanciers. Sur ce point, les deux courans qui d'ordinaire se disputent l'esprit russe, le courant européen et le courant national, poussaient dans le même sens. Toutes les écoles, slavophiles et occidentaux, étaient d'accord sur le but; la même cause avait pour avocats Nicolas Tourguénef et Herzen. Ce n'était plus un souverain, un homme isolé, ce n'étaient plus quelques individus formés à la discipline de l'étranger qui me-

naient, en l'éperonnant et la fouettant au besoin, la nation par la bride; c'était de l'esprit public, de l'opinion que venaient l'impulsion et la direction. Il y a eu là un mouvement national comparable sans injustice au mouvement d'où est sortie la révolution française. Ce phènomène nouveau dans l'histoire russe est à lui seul aussi digne d'attention que l'émancipation même. Jusque-là, sous les Romanof comme sous les Rurikovitch, dans la Russie moderne comme dans l'ancienne Moscovie, tout s'était fait par l'impulsion d'en haut, toute l'initiative était venue du gouvernement. Il en a été tout autrement pour l'émancipation et les grandes réformes qui l'ont accompagnée. A cet égard, l'œuvre d'Alexandre II diffère totalement de l'œuvre de Pierre le Grand et montre tout le progrès de la Russie dans l'intervalle; la première était l'œuvre d'un homme, la seconde est déjà l'œuvre d'un peuple. La Russie, au moment de l'émancipation des serfs, n'apparaît plus seulement comme une sorte de matière inerte, de matière à expériences administratives, ou, selon le mot d'un Russe instruit, comme une sorte de laboratoire sociologique, c'est une nation sortie de l'enfance qui, au lieu de s'abandonner aveuglément à la conduite d'un père ou d'un tuteur, travaille elle-même à son propre développement.

Si préparée, si réclamée qu'elle fût de la nation et de l'opinion publique, l'émancipation des serfs se fût peut-être encore longtemps fait attendre sans la malheureuse issue de la guerre de Crimée. Il est chez tous les peuples de ces réformes si graves, si compliquées, touchant à tant d'intérêts, qu'on ne se décide à y mettre la main que sous la pression d'un grand événement, sous le stimulant d'un grand péril ou d'une calamité nationale. Pour les nations comme pour les individus, le malheur est souvent le meilleur conseiller, et une blessure extérieure, une défaite militaire a plus d'une fois été le point de départ de la rénovation, de la régénération morale d'un grand peuple. Ce que Iéna avait été pour la Prusse et l'Allemagne, ce que Novarre a été pour le Piémont et l'Italie, la guerre de Crimée, qui avait à peine entamé la frontière russe, le fut pour la Russie. Cette campagne si stérile pour la Turquie, qui, sous la protection de l'Occident se corrompit de plus en plus, a été d'une admirable fécondité pour l'empire vaincu. La chute de Sébastopol fut pour le servage une irrémédiable défaite. J'ai entendu raconter en Russie qu'un ancien serf avait chez lui le portrait de Napoléon III avec cette inscription : « au libérateur des serfs. » Je ne sais si l'anecdote est vraie, mais ce qui est certain c'est que, sans le savoir, c'était au profit du *moujik*, au profit du peuple russe que se battaient la France et l'Angleterre. A cet égard, la Russie a été heureuse de sa défaite même; jamais un pays n'a peut-être acheté aussi bon

marché sa régénération nationale. D'une guerre dont l'issue ne lui coûta que des sacrifices d'amour-propre, d'une paix dont les clauses humiliantes ont été rapidement effacées, il ne lui est resté qu'une durable transformation intérieure.

II.

C'était un mouvement national qui, sous la pression d'une défaite, poussait de toutes parts à l'émancipation; la nation devait-elle prendre à l'œuvre même une part directe? Allait-on comme Catherine II, et dans un dessein mieux défini, réunir les députés des différentes provinces et des différentes classes de l'état en une sorte d'états généraux? Quelques esprits le pensaient. Plusieurs personnes annonçaient qu'en dédommagement de la perte de ses serfs, la noblesse allait recevoir des droits politiques, et que de l'émancipation sortirait une constitution. En dépit des apparences, il est probablement heureux que les choses ne se soient point passées ainsi, qu'au lieu de faire délibérer directement des députés de la noblesse ou des autres classes, le gouvernement les ait simplement interrogés par voie consultative. Pour être efficace, pour être équitable, une assemblée eût dû comprendre à la fois des représentans des deux intérêts opposés, des représentans des serfs et des anciens seigneurs, et les premiers ne pouvant être appelés à délibérer sur leur avenir, il y aurait eu injustice à remettre la discussion aux seuls propriétaires. Une assemblée où eût nécessairement dominé l'un des deux élémens hostiles eût difficilement échappé à l'alternative d'un replâtrage aristocratique ou d'une loi agraire. Entre le paysan et le *pomêchtchik*, il n'y avait qu'un juge naturel, un arbitre désintéressé, la couronne. C'était une de ces situations où une monarchie élevée au-dessus de toutes les classes et fidèle à sa mission d'impartialité est la plus apte à trouver une solution équitable. Les assemblées de la noblesse des diverses provinces furent appelées à examiner la question et à donner leur avis, mais la rédaction du projet de loi fut confiée à une commission nommée directement par le souverain. Cette commission, composée des hommes les plus distingués, des esprits les plus actifs, mit au jour un projet bien autrement libéral, bien autrement favorable au peuple, que les vues adoptées par la plupart des assemblées de propriétaires. Les décisions en furent même jugées si démocratiques que des influences de cour en firent modifier certaines clauses, et aujourd'hui même que l'opération est en voie d'achèvement, une partie du monde officiel tend plus ou moins ouvertement à réagir contre certaines des conditions de l'acte d'émancipation.

L'œuvre accomplie par les Russes n'était pas sans exemple, sans

modèle en Europe; pour ne parler que des états voisins, la Prusse et l'Autriche avaient dans ce siècle même, à différens intervalles, accompli sur une échelle plus modeste une tâche analogue. L'émancipation, telle qu'elle avait été conduite en Prusse après Iéna, sous l'influence du baron de Stein, offrait à la Russie des leçons dont elle a heureusement profité, sans copier personne (1). Nulle part en Europe le servage n'a été abrogé dans des conditions aussi favorables aux anciens serfs. Au lieu de se contenter de leur donner la liberté personnelle, la liberté nue pour ainsi dire, la Russie a doté les paysans de terres; elle ne s'est pas, comme la Prusse de 1809 ou de 1848, arrêtée à mi-chemin, laissant les paysans émancipés sous le patronat et la tutelle de leurs anciens seigneurs, dans une sorte de servage administratif. La Russie s'est du premier coup décidée à constituer ses serfs en communes indépendantes de leurs maîtres de la veille. Tandis que le *Bauer* de la Prusse orientale est au moins jusqu'aux réformes de 1872 demeuré sujet et vassal de la *Ritterschaft*, le *moujik* russe, grâce à la propriété du sol et grâce à l'autonomie de sa commune, a été émancipé à la fois économiquement et administrativement.

Le grand résultat du système d'émancipation adopté en Russie, c'est d'avoir pourvu les affranchis de terres, d'avoir fait des anciens serfs des propriétaires. C'est là le principal mérite de l'émancipation et cela en fut naturellement la grande difficulté. Aux yeux d'une grande partie de la noblesse, aux yeux des politiques les plus timides, il suffisait de rendre aux paysans la liberté personnelle. C'était ce qu'avait fait l'empereur Alexandre Ier pour les serfs des provinces baltiques. Qu'est-ce que le servage? disaient les théoriciens de ce système. C'est le travail de l'homme concédé gratuitement à un autre homme. Pour abolir le servage, il n'y a qu'à supprimer la gratuité du travail. Comment, continuait-on, s'est établi le servage? Par un règlement de police défendant aux paysans de passer d'une terre à une autre. Comment abroger cette institution? En rendant au *moujik* le droit d'aller et de venir. Ainsi entendue, l'émancipation eût été une opération fort simple; mais quels en eussent été les résultats? Le paysan n'eût recouvré la liberté que pour tomber dans une situation souvent plus misérable qu'au temps de son esclavage. Le *moujik* fût resté pendant des années, des siècles peut-être, complétement exclu de la propriété : tout ce peuple de serfs émancipés eût formé une nation de prolétaires. Tel était le langage des partisans de la dotation territoriale, telle fut l'opinion qui triompha dans la commission.

(1) On peut aisément se rendre compte des exemples donnés à la Russie par l'étranger grâce à l'ouvrage de Samuel Sugenheim, *Geschichte der Aufhebung der Leibeigenschaft und Hörigkeit in Europa,* Saint-Pétersbourg 1861.

Le gouvernement russe a été ainsi conduit à faire au profit des paysans, aux dépens des propriétaires, une sorte de loi agraire, une sorte d'expropriation du sol pour cause d'utilité publique. On le lui a souvent reproché comme une mesure révolutionnaire. On a comparé ces allocations forcées de terres seigneuriales aux confiscations et aux biens nationaux de la révolution française. Il y a dans ces rapprochemens une singulière exagération. Pour apprécier de pareilles mesures, il ne faut pas seulement tenir compte des nécessités politiques, il faut se rappeler l'origine ambiguë, l'indécision, l'obscurité du droit de propriété en Russie. A qui du propriétaire ou du paysan appartenait réellement le sol? Tous deux y avaient des prétentions, et si la loi décidait officiellement en faveur du premier, le second pouvait invoquer la coutume pour les terres dont les seigneurs lui abandonnaient traditionnellement la jouissance. Si le *pomêchtchik* avait reçu son bien du souverain en échange de ses services, le *moujik* en pouvait souvent être considéré comme l'habitant et l'usufruitier, avant la concession faite à son seigneur. A prendre ainsi les choses, le gouvernement russe n'a point enlevé aux uns pour donner aux autres, il a plutôt distingué entre des prétentions rivales, séparé des droits et des intérêts opposés, et cela en imposant aux deux adversaires un compromis. Le paysan eut une portion de la terre, mais il dut dédommager son propriétaire, et si des deux côtés il y a eu des déceptions et des plaintes, c'est qu'étant impartiale la sentence ne pouvait satisfaire entièrement aucune des deux parties.

La décision du gouvernement était d'autant plus sage, qu'une résolution opposée eût difficilement triomphé des résistances des paysans. Le paysan, en effet, tout serf qu'il était, n'avait cessé de se considérer comme propriétaire de la terre qu'il cultivait, de la portion de terre au moins que depuis plusieurs générations le seigneur lui abandonnait pour subvenir à ses besoins. « Je suis à toi, disait le serf à son maître; mais la terre est à moi. » Une liberté qui l'aurait frustré des parcelles dont lui et ses pareils avaient la jouissance, n'eût semblé au *moujik* qu'une hypocrite spoliation. Il a déjà du mal à comprendre que pour obtenir l'entière propriété de cette terre qu'il regardait comme sienne, il soit obligé de dédommager l'ancien seigneur qui la lui abandonne. Lorsque fut publié le manifeste du 19 février 1861, indiquant les conditions de l'émancipation, les paysans ne purent cacher leur déception; beaucoup se crurent dupés, et sur plusieurs points il y eut des troubles. On disait dans les campagnes que c'était le manifeste des seigneurs, un faux acte d'émancipation, que le manifeste impérial, le véritable acte officiel paraîtrait plus tard : peut-être y a-t-il encore des *moujiks* qui l'attendent. Les paysans ont eu besoin de plusieurs années

pour bien entendre les conditions de la liberté qui leur était donnée, et se réconcilier avec elles. A vrai dire, ces pauvres serfs étaient pour la plupart hors d'état de comprendre les clauses de l'édit impérial (*polojenie*). Il leur manquait pour cela l'intelligence du langage juridique, une notion claire du droit de propriété, et la notion même de la liberté; il leur manquait en même temps la confiance dans leurs maîtres ou dans les autorités locales chargées de leur expliquer le nouvel ordre de choses. Dressé à la méfiance par des siècles d'oppression, le paysan ne voulait croire que les rêves de son imagination, les fallacieuses promesses des émissaires démocratiques, ou les menteuses chimères des prophètes de village. Le serf habitué à l'arbitraire et étranger à l'idée de légalité, le *moujik* qui d'ordinaire a peu le sens du définitif et de l'irrévocable, s'est difficilement persuadé que l'acte d'émancipation pût être définitif et irrévocable. Ce peuple encore enfant attendant tout de l'intervention du tsar ou de l'intervention de Dieu, espérait vaguement un soudain changement de fortune, une brusque métamorphose de sa situation. Les traces de ces idées sont visibles dans mainte secte du *raskol*, dans les sectes millénaires qui prêchaient le prochain établissement du royaume de Dieu. Plusieurs années encore après l'acte d'émancipation, des prophètes populaires tels qu'un certain Pouchkine dans le gouvernement de Perm, annonçaient que selon la volonté du ciel, la terre devait être concédée au paysan gratuitement. Les illusions politiques se mêlaient aux illusions religieuses, et les fraudes des faussaires ou des mauvais plaisans aux hallucinations des illuminés. J'en citerai un exemple arrivé à ma connaissance dans le gouvernement de Voronège. Un séminariste en vacances, revenant de la campagne sans argent, et ne sachant comment avoir des chevaux pour achever sa route, imagina de s'en procurer aux dépens de la crédulité du *moujik*. « Je suis, disait-il aux paysans, un grand-duc voyageant incognito, en charrette, pour juger par moi-même de votre situation et voir ce que, dans votre intérêt, il faut changer à l'acte d'émancipation. » La ruse réussit, le séminariste fit ainsi plusieurs postes, gratuitement hébergé, voituré et remercié par ses dupes.

Pour comprendre la position matérielle et les sentimens des paysans émancipés, il faut se rappeler quelles sont les conditions de ce difficile partage de la terre, de cette sorte de liquidation entre le propriétaire noble et l'ancien serf, que depuis 1861 poursuit la Russie. Le principe adopté par le gouvernement est un compromis : le paysan doit avoir la jouissance perpétuelle de sa maison, de son enclos, et en plus d'une portion des terres par lui cultivées; mais cette maison et cette terre, le paysan en doit racheter la propriété au *pomêchtchik* qui la lui cède. A ce principe général, il

y a cependant toute une classe de serfs qui fait exception, une classe émancipée sans terre, et par suite sans rachat; ce sont les serfs domestiques, les *gens de la cour* (*dvorovyé lioudi*), c'est-à-dire les serfs employés à la ville ou à la campagne au service intérieur du maître. Pour ne point leur allouer de terre et d'*isba*, il y avait une bonne raison, c'est qu'ils n'en avaient point au temps du servage, que d'ordinaire ils n'avaient ni maison dans le village, ni part aux terres laissées en jouissance aux autres serfs, que le plus souvent même ils avaient entièrement abandonné la vie agricole. Les *dvorovyé* ont donc reçu purement et simplement la liberté personnelle. Pour eux, l'émancipation a été presque immédiate; après avoir prolongé de deux années leur service gratuit, ils ont pu quitter leurs maîtres, ou se changer en domestiques salariés. Ces *dvorovyé* qui sont venus grossir la population prolétaire des villes, sont peut-être de tous les serfs ceux qui ont eu le moins à se louer de l'émancipation. C'est parmi eux, parmi les vieillards surtout, que se sont rencontrés les hommes les moins empressés à user de la liberté. On comptait au moment de l'émancipation environ 1 million et demi de ces gens de service. La domesticité si aisément recrutée par le servage en était démesurément et inutilement grossie. Comme dans tous les pays à esclaves, les demeures des riches propriétaires étaient encombrées de serviteurs des deux sexes, peu actifs, peu adroits, cuisiniers, valets de chambre, cochers, palefreniers, servantes, ouvrières de toute sorte. Cette population, à demi civilisée et à demi corrompue par le séjour des villes et l'approche du maître, formait souvent la portion la moins saine et la moins recommandable des serfs. Cette facilité d'avoir à son service des tribus d'hommes et de femmes, et le gaspillage de travail humain qui en était la suite, étaient pour les hautes classes une des grandes commodités matérielles et un des grands inconvéniens moraux du servage. Par ce côté, la vie russe se rapprochait plus de la vie du planteur des colonies que de la vie européenne, et le *pomêchtchik* puisait dans le servage les habitudes d'indolence que partout donne au maître l'esclavage.

Le double principe de l'allocation territoriale et du rachat une fois posé, il y avait deux points difficiles à fixer. Quelle serait la quantité de terre concédée au paysan? Quel serait pour lui le mode de rachat? Dans un pays aussi vaste, il était impossible de déterminer un même chiffre, une même quantité de terre pour tous les serfs émancipés. Le gouvernement a suivi une règle générale : il a voulu autant que possible que le lot concédé au paysan pût subvenir à la nourriture et à l'entretien d'une famille. Cette règle admise, il a fallu l'adapter à toutes les différences du sol, à toutes les diversités du climat, à toutes les inégalités de la popu-

lation, et en dépit de la fréquente homogénéité et du peu de complexité du sol russe, cette seule opération exigeait un travail colossal. Il a fallu ensuite prendre en considération les rapports établis par la coutume et la loi entre le maître et le paysan. On fut ainsi obligé de recourir à plusieurs règlemens distincts. La Petite-Russie, la Lithuanie et les anciennes provinces polonaises eurent des règlemens particuliers, et dans la plus grande partie de ces contrées, l'opération du rachat fut précipitée et rendue obligatoire à la suite de l'insurrection polonaise de 1863. La Grande-Russie avec la Nouvelle-Russie, 34 gouvernemens formant plus des deux tiers de la Russie d'Europe ont été, pour le besoin de l'opération, divisés en trois larges bandes, en trois longues zones parallèles selon la nature du sol ou la diversité de la population : la zone des terres diverses, ou zone du nord, comprenant les terres les plus pauvres, la zone des terres noires, comprenant les terres les plus riches, et la zone des steppes, comprenant les terres les moins peuplées. Chacune de ces grandes zones a été elle-même subdivisée en une dizaine de régions, et dans chacune des 29 régions ainsi formées on a fixé un maximum et un minimum des terres à concéder aux anciens serfs, le maximum étant le chiffre le plus élevé auquel pussent prétendre les paysans, le minimum, le chiffre le plus bas auquel ils pussent descendre. En prenant la moyenne de ces différentes régions, l'allocation réglementaire est de 3 ou 4 *dessiatines* par tête de paysan mâle. Elle monte jusqu'à 7 *dessiatines* dans le nord, jusqu'au dessus de 10 dans les steppes du sud, et descend à 2 *dessiatines* et au-dessous, dans les riches contrées de la terre noire, du *tchernozem* (1). Une famille comptant trois âmes, c'est-à-dire trois membres mâles, doit ainsi recevoir en moyenne une douzaine d'hectares, ce qui dans la plupart des contrées est largement suffisant à l'entretien d'une famille, et correspond en général à la quantité de terre dont les paysans avaient la jouissance au temps du servage. Il s'en faut cependant que tous les anciens serfs soient dans une aussi favorable situation. En mainte région, la concession territoriale a été manifestement trop faible, dans d'autres elle a, grâce au taux du rachat, été manifestement onéreuse pour le paysan.

(1) La *dessiatine* vaut 1,09 hectare. Le prix du rachat a été calculé moins sur la valeur vénale de la terre cédée que sur le montant de la redevance payée par le serf pour la terre dont son maître lui laissait la jouissance. Le taux du rachat s'établit en capitalisant à 6 pour 100 le montant de la redevance payée en espèces, autrement dit en multipliant par 16 2/3 le chiffre de cette redevance. De là vient qu'ici, dans les terres noires surtout, le taux du rachat a été inférieur à la valeur vénale du sol, et là au contraire, généralement dans les terres ingrates, il a été supérieur.

III.

Ces terres dont le rachat lui est imposé, le *moujik* n'était pas d'ordinaire en état de les payer comptant. Il ne pouvait s'acquitter qu'à long terme, par annuités. De là l'obligation d'échelonner l'opération du rachat, et par suite l'émancipation même, sur une longue série d'années. Tant qu'il n'a pas entrepris le rachat de sa terre, le paysan doit à son maître la corvée ou l'*obrok* comme au temps du servage. La différence est que ces redevances en travail ou en argent sont librement débattues, ou légalement fixées par les règlemens locaux, et qu'elles prennent fin avec le rachat de la terre. Les paysans soumis à ce régime transitoire sont encore aujourd'hui nombreux; d'après le *Messager officiel*, au 1er janvier 1876 on en comptait plus de 2 millions (2,118,000) dans les 37 gouvernemens de l'intérieur. La loi les appelle paysans *temporairement obligés*. Ils demeurent dans cette situation provisoire tant qu'ils ne sont pas entièrement libérés vis-à-vis de leur ancien maître. Or d'après la loi tous les propriétaires et serfs de Russie ont dû, dans les deux années qui ont suivi l'acte d'émancipation, dresser entre eux une *charte réglementaire* ou convention de rachat indiquant à quelles conditions ils entendaient régler leur situation réciproque. Une classe particulière de magistrats appelés *arbitres de paix*, qui a été tout récemment supprimée, avait été créée pour juger les différends qui pouvaient surgir entre les deux parties intéressées.

Abandonnée aux seules forces des paysans, une telle méthode de rachat eût présenté bien des difficultés, bien des embarras pour le maître comme pour l'ancien serf. Aussi le gouvernement leur a-t-il offert son concours financier. L'état fait aux anciens serfs qui le demandent l'avance des sommes exigées par le rachat, ou plus exactement l'avance de la plus grande partie de ces sommes, car une partie est toujours laissée à la charge des paysans, qui doivent à ce sujet traiter de gré à gré avec leur seigneur. Ce système a pour le propriétaire l'immense avantage de transformer la créance privée du paysan en créance publique sur l'état, l'avantage de convertir la redevance annuelle de l'affranchi en une sorte d'impôt temporaire dont le gouvernement assure la rentrée. L'état se fait ainsi l'intermédiaire et comme le banquier des deux parties intéressées. Les avances faites par le gouvernement aux paysans lui doivent être remboursées en quarante-neuf annuités à raison de 6 pour 100, intérêt et amortissement compris. Les anticipations sont naturellement autorisées, mais naturellement aussi elles sont rares. C'est ainsi en quarante-neuf années, autrement dit en un demi-siècle, qu'avec l'aide du gouvernement le paysan pourra être définitive-

ment libéré et l'immense opération définitivement close. C'est alors seulement, dans le cours du xxe siècle, que le paysan, affranchi des redevances temporaires envers son propriétaire ou envers l'état, sera devenu libre propriétaire de la terre qui lui aura été concédée et pourra sentir tous les bienfaits de l'émancipation.

L'affranchissement des serfs, grâce au rachat des terres, aboutit ainsi à une vaste opération de crédit qui, entreprise au lendemain de la guerre de Crimée, ne manquait pas de hardiesse. Le gouvernement russe ne pouvait verser en espèces aux propriétaires le montant de la dette qu'il se chargeait d'acquitter vis-à-vis d'eux au nom du paysan, il ne pouvait leur remettre que du papier garanti par les versemens annuels des anciens serfs. On créa pour ces besoins des certificats de rachat rapportant 5 pour 100, nominatifs, assujétis, pour prévenir l'encombrement du marché, à de difficiles formalités de transfert, et successivement convertis par tirage en billets de banque ou obligations au porteur rapportant également 5 pour 100 et amortissables dans le délai de trente-sept ans. Je ne puis entrer ici dans le détail de cette vaste et complexe opération, accomplie à la faveur, mais aussi avec tous les risques du cours forcé (1). Le principal besoin des propriétaires fonciers, subitement privés de leur capital humain, était de retrouver un capital argent. Pour eux, il eût fallu que l'indemnité de rachat fût immédiatement réalisable, et le papier donné par le gouvernement ne l'était pas ou ne l'était qu'à des conditions onéreuses. Les détenteurs des obligations de rachat ayant presque tous à la fois besoin d'argent, l'offre des titres en amenait une dépréciation à laquelle les mesures plus ou moins bien combinées du gouvernement ne pouvaient qu'imparfaitement remédier. Là est un des principaux motifs des embarras, des souffrances même apportées à nombre de propriétaires par l'émancipation. Ce qu'il y a d'étonnant, ce n'est pas qu'une telle transformation ait amené une crise foncière et économique, c'est qu'avec des finances déjà embarrassées la Russie soit sortie de cette crise si promptement et sans s'en ressentir davantage.

La façon dont la France a traversé les désastres de 1870, de 1871, dont elle a fait face à sa rançon de 5 milliards et à ses propres dépenses, a justement émerveillé le monde. La manière dont la Russie, avec ses ressources économiques inférieures, avec son crédit encore peu développé, a traversé les difficultés de l'émancipation est moins brillante, moins frappante aux yeux; pour l'esprit, elle n'est guère moins admirable. Les avances du gouvernement pour les prêts de rachat se montent à près de 700 millions de rou-

(1) Voyez à ce sujet M. Golobatchef, *Decjat lêt reform*, première partie, et dans la *Revue* les savantes études de M. Wolowski au moment où parut l'acte d'émancipation.

bles (1) ou plus de 2 milliards 1/2 de francs. Si l'opération était terminée, si tous les paysans avaient usé du concours du gouvernement et racheté le maximum de terres auquel ils avaient droit, les avances du gouvernement se seraient élevées à environ 4 milliards.

Quelques chiffres donneront l'état de l'opération du rachat au moment actuel. Au 1er janvier 1876, il restait encore dans les trente-sept gouvernemens de l'intérieur plus de 2 millions de paysans mâles temporairement obligés, c'est-à-dire encore astreints à la corvée ou à l'*obrok*. Le nombre des anciens serfs ayant procédé au rachat était dans les mêmes gouvernemens de 5,300,000 âmes (2) ayant racheté environ 20 millions d'hectares de terre. De ces paysans 4,660,000 avaient demandé le concours de l'état, et le reste, 640,000 âmes environ, s'était passé de ce concours. A ces chiffres il faut ajouter 2,700,000 âmes pour les neuf provinces occidentales, où, à la suite de l'insurrection polonaise, le lien du servage a été brusquement rompu, et le rachat rendu immédiatement obligatoire. C'est donc pour ces quarante-neuf gouvernemens, qui comprenaient le plus grand nombre des serfs, un peu plus de 8 millions d'âmes aujourd'hui définitivement délivrées des liens de la glèbe et n'ayant plus qu'à servir l'intérêt du prêt de rachat. Ces 8 millions de paysans ont acquis près de 30 millions d'hectares de terre. Dans les autres parties de l'empire et jusque dans les provinces les plus éloignées, l'opération a été conduite de la même manière. Dans la Transcaucasie par exemple, où l'on comptait près de 250,000 serfs, le rachat est, croyons-nous, entièrement effectué. Les 12 millions de paysans mâles, retenus dans le servage au moment de l'émancipation, auront bientôt tous procédé au rachat de leurs terres.

On a cependant dans ces dernières années remarqué un ralentissement dans l'opération du rachat. L'exécution de cette grande mesure se poursuit d'une manière assez inégale selon les provinces. Les divers gouvernemens présentent à cet égard de singulières différences : propriétaires et paysans sont loin de montrer partout le même zèle pour régler leur situation. Dans le gouvernement de Samara par exemple, à peine un cinquième des paysans, dans la Bessarabie, à peine un dixième, avaient entrepris le rachat en 1874. Dans d'autres gouvernemens au contraire, comme ceux de Viatka, Pskof, Kharkof, Kherson, l'opération, à la même époque, était très avancée. La raison de ces différences est dans la diversité même des

(1) Au 1er janvier 1875, les prêts se montaient à 665 millions, et en 1874 les annuités étaient de 41 millions, auxquels s'ajoutaient 15 millions d'arriéré. La banque avait avancé en moyenne 31 roubles 50 kopecks par *dessiatine* de terre et environ 107 roubles par paysan mâle.

(2) Comme au temps du servage, on entend toujours par âme, *doucha*, le paysan mâle soumis à la capitation.

conditions du rachat selon les diverses régions. Il est à remarquer que les rachats effectués du consentement mutuel des propriétaires et des paysans sont les moins nombreux, environ les deux cinquièmes du total, 21,000 sur 57,000 en 1874; le reste a été opéré sur la demande des propriétaires ou des établissemens de crédit, auxquels les propriétaires avaient engagé leurs biens. L'acte d'émancipation accorde en effet au propriétaire le droit d'exiger le rachat, et dans ce cas les paysans ont seulement la faculté de réduire leur lot au minimum légal des règlemens locaux. Les rachats forcés sur la demande des propriétaires prévalent dans les régions du nord, dans les gouvernemens de Pétersbourg, Novgorod, Pskof, Tver, Smolensk, Moscou et généralement dans les contrées peu fertiles. Les rachats opérés par consentement mutuel l'emportent au contraire dans le sud, dans les gouvernemens de Poltava, Tchernigof, Kharkof, Kherson, et généralement dans les riches pays à terre noire. Dans le premier cas, le sol étant peu fertile et le taux du rachat, calculé sur le taux des anciennes redevances, étant relativement élevé, le propriétaire a tout intérêt à tirer de ses terres le prix que la loi l'autorise à en exiger des paysans. Dans le cas opposé, le sol étant d'ordinaire d'une remarquable fécondité, et grâce au développement de la population et des voies ferrées la terre augmentant toujours de valeur, le propriétaire a peu d'intérêt à s'en défaire au prix légal, qui, le plus souvent, se trouve inférieur à la valeur réelle.

On voit par là que, tout en étant fondée sur des règles identiques, l'émancipation n'a pu produire partout les mêmes effets, que là elle a été onéreuse aux paysans et ici aux propriétaires. De là en partie la différence des jugemens qu'en Russie même on entend porter sur cette grande réforme. Parmi les anciens détenteurs du sol, les plus malheureux ont été les moins riches, et la chose était si facile à prévoir, que l'acte d'émancipation a dû promettre des secours aux petits propriétaires qui souvent se sont trouvés à peu près ruinés. Parmi les paysans, aucune catégorie n'a été ouvertement appelée à recevoir une indemnité ou des secours; mais indirectement l'état a dû parfois leur venir en aide en leur remettant une partie des taxes arriérées. C'est ce qui s'est fait en particulier dans le gouvernement de Smolensk, où le rendement des terres est hors de proportion avec le prix du rachat, et où le lot que le paysan a été contraint de racheter est souvent insuffisant à l'entretien de sa famille, incapable de lui fournir de quoi payer ses impôts et redevances. A cet égard, les vues de la commission d'émancipation sont loin d'avoir été partout remplies. Il est juste de rappeler que le projet primitif de la commission eût donné aux serfs des terres plus étendues à un taux souvent moins onéreux. Le gouvernement a, sur les ré-

clamations des propriétaires, modifié à leur profit les clauses de rachat, mais en cherchant à être plus équitable pour les anciens seigneurs, on a peut-être parfois cessé de l'être pour les serfs.

Là où les conditions du rachat leur étaient le plus favorables, les paysans n'ont pas toujours su profiter des avantages que leur offrait le règlement légal. Ils montraient souvent pour l'opération à laquelle on les voulait amener une répugnance qu'expliquaient seuls leurs préjugés et leurs défiances. Comment, disaient-ils, racheter la terre qui nous appartient? Beaucoup voyaient là un piége et s'imaginaient que la terre devant leur être un jour concédée gratuitement, le seigneur seul avait avantage à faire procéder au rachat. Au village de K..., dans un des plus riches gouvernemens du *tchernozem*, un grand propriétaire, homme droit et libéral, avait voulu faire comprendre à ses paysans qu'il était de leur intérêt de racheter le maximum des terres que leur concédait le règlement local. Ses propositions ne firent qu'éveiller la méfiance, et après de longues discussions elles furent repoussées par la commune. C'est par commune en effet, et par engagement solidaire de tous les paysans, que s'opère d'ordinaire le rachat. Dans l'assemblée communale du village en question, les paysans qui, suivant l'avis du propriétaire, opinaient pour le maximum légal, étaient traités par les autres de partisans du seigneur. On leur prenait la barbe et on leur disait : « Vous n'êtes que des serfs, vous êtes les gens du *barine* (maître), vous ne savez pas ce qu'est la liberté. » Ceux qui tenaient ce langage entendaient que la terre allait leur venir d'elle-même, avec le titre d'homme libre. Nombre de communes ont, dans des conditions analogues, agi de même. De tels faits montrent que le législateur avait ses raisons en imposant aux paysans un minimum de terres à racheter. S'ils n'avaient pu être contraints par les propriétaires, les *moujiks*, attendant toujours la propriété gratuite, se fussent souvent refusés à tout accord. Dans le village de K..., que je citais tout à l'heure en exemple, les paysans n'ont ainsi que deux ou trois *dessiatines* par âme, tandis qu'en acceptant le maximum réglementaire ils auraient eu plus du double. Les terres qu'ils n'ont pas voulu lui racheter, les *moujiks* de K... les tiennent en location de leur ancien seigneur à un taux légèrement inférieur au taux des annuités de rachat. En payant quelques roubles de plus par *dessiatine* durant les quarante-neuf années fixées pour le remboursement des avances de l'état, ils seraient devenus propriétaires au lieu de rester locataires. C'est là un point que tous les paysans n'ont pas compris, ou un courage qu'ils n'ont pas toujours eu, remplis comme ils l'étaient de chimériques espérances, et plus attentifs aux charges du présent qu'aux avantages de l'avenir. D'après la loi d'émancipation, le propriétaire, au lieu de vendre aux paysans les lots fixés

par les règlemens locaux, avait le droit de se dégager de cette obligation en leur en cédant gratuitement le quart. Cela s'est fait dans un assez grand nombre de cas, dans les régions naturellement où le sol avait une valeur supérieure au taux légal du rachat, et les paysans qui avaient le plus à perdre à cette combinaison l'ont souvent acceptée avec joie, satisfaits de ne pas supporter le poids des redevances annuelles. Déjà cependant plusieurs de ces esprits égarés sentent leur erreur, ils se plaignent et cherchent à se persuader qu'ils ont été frustrés. Au village de K... les femmes, qui n'ont pas voix à l'assemblée communale, reprochent aujourd'hui aux hommes leur imprévoyante décision. « Vous êtes des malheureux, leur disent-elles; grâce à vous, nos enfans seront toujours des mendians. » De ce mécontentement et de l'inégale situation des diverses communes, selon les conditions par elles acceptées ou imposées par les propriétaires, pourraient peut-être à un moment donné sortir, dans certains districts, de graves embarras.

Tous les paysans sont loin d'avoir les mêmes motifs de regrets, la plupart cependant ont eu le même sentiment de déception. Les mieux traités n'ont pas trouvé dans la liberté la fée merveilleuse dont la main devait magiquement transformer leur *isba;* ils n'ont point rencontré dans leur nouvelle situation le paradis que leur dépeignait leur imagination de serf. L'attente éveillée dans les masses populaires par le nom d'émancipation, attente surexcitée par des aspirations séculaires, était trop haute, trop chimérique pour n'être pas déçue par la réalité. Dans les songes du serf, l'image de la liberté se colorait de teintes d'autant plus chaudes, d'illusions d'autant plus brillantes, que les formes en étaient plus vagues. Le *moujik* émancipé a souvent oublié les maux du servage, la corvée, l'*obrok;* il est tenté de ne plus voir que les charges présentes et l'évanouissement de ses rêves. « Le père, disait devant moi une vieille femme veuve d'un village des bords du Bytiouk, le père avait, au temps du manifeste, vu une nuit un champ en rêve, et au matin il me dit : Je sais ce que cela signifie, nous ne serons jamais libres. » Pour cette vieille femme, ce mot avait un sens profond, et quinze ans après l'acte d'émancipation elle y voyait encore une sorte de prophétie ou de divination. Comment entendait-elle ce songe mystérieux? Le champ entrevu par son mari était-il à ses yeux le symbole de la glèbe, ou au contraire était-ce pour elle l'emblème de la propriété et de la richesse, que le paysan apercevait en rêve sans pouvoir les saisir? Peu importe, le serf et la vieille femme s'étaient compris : « Nous ne serons jamais libres! » Cette naïve exclamation révèle chez le *moujik* de vagues et nuageuses aspirations, qui ne sont pas sans analogie avec les théories des socialistes de l'Occident sur l'esclavage du peuple

et la servitude moderne. Pour le paysan des steppes comme pour l'ouvrier de nos grandes villes industrielles, la vraie liberté, c'est la libre jouissance de la vie, c'est la richesse; l'esclavage dont on rêve l'affranchissement, c'est le travail, le lourd et ingrat travail des mains, le labeur journalier de l'ouvrier. Dans les colonies tropicales, c'est à peu près ainsi que le nègre affranchi entend la servitude et la liberté, tant sous toutes les latitudes et chez toutes les races se ressemblent les chimères des songes populaires.

Dans tout rapprochement de ce genre le paysan russe a cependant un grand avantage; si, comme le prolétaire d'Occident, le serf russe a eu ses illusions et ses rêves, il n'a guère encore de théories et de fausse science; s'il trouve lourd le joug du travail, il le supporte encore patiemment et n'est point en révolte ouverte contre lui. Chez le *moujik* à peine affranchi, les conceptions erronées de la liberté se pourront corriger par l'usage de la liberté; puis, grâce aux précautions de l'émancipation, le paysan russe n'est point un prolétaire : ses rêves même de propriété et de bien-être seront en partie réalisés. Aujourd'hui, et tant que durera l'opération du rachat, il sent tout le poids de sa nouvelle situation, mais quand le demi-siècle d'annuités sera écoulé, quand la terre qu'il a dû payer de ses sueurs sera devenue sienne, il pourra enfin comprendre les bienfaits de l'émancipation, et un jour, à l'inverse de leurs pères, les fils oseront se dire et se sentir libres.

IV.

Ce n'est pas seulement dans les cabanes du *moujik* que l'émancipation a paru donner moins qu'elle n'avait promis. Cette révolution qui, aux yeux des hommes d'état, pouvait mettre en péril tout l'ordre social, s'est accomplie pacifiquement, sans désordre ni trouble; cette grande opération du rachat, qui, aux yeux des financiers, pouvait conduire à la banqueroute un état déjà obéré, s'est effectuée sans faillite au milieu des progrès manifestes de la fortune publique. L'émancipation a été un grand succès, et, pour beaucoup de ceux qui y ont travaillé, elle a été une déception. En dépit de nombreuses souffrances privées, l'émancipation a réussi comme ont réussi dans l'histoire peu de grandes entreprises, et, l'œuvre achevée, les obstacles franchis, l'impression la plus générale est une sorte de désenchantement. Aux deux extrémités du monde civilisé, en Russie et aux États-Unis d'Amérique, s'est accomplie presqu'au même moment, mais avec des moyens bien divers, une œuvre analogue. En Amérique, l'émancipation des esclaves, achetée au prix d'une guerre meurtrière et conduite par la violence, sans pouvoir médiateur, a fini par mettre l'ancien maître blanc aux pieds de

l'affranchi noir, et par établir au bord du golfe du Mexique un état de choses presque aussi attristant, aussi périlleux que l'esclavage même. En Russie, au contraire, l'émancipation n'a amené aucune lutte de classes, et il n'en pouvait sortir de luttes de races, elle n'a engendré ni animosité ni rivalité, la paix sociale n'a pas été troublée, et cependant des deux pays le plus satisfait, le plus content de son œuvre, n'est peut-être pas l'empire du nord. Au lieu d'exaltation, une telle réussite a, chez beaucoup des plus nobles, des plus généreuses natures, produit le découragement.

Comment expliquer cette apparente anomalie? Elle s'explique par l'excès même des espérances qui partout dépassent la réalité, par l'ardeur des désirs toujours trompés par la possession. Comme le serf ignorant, le politique et l'écrivain, le public et l'opinion avaient, eux aussi, nourri des illusions. Les Russes cultivés avaient entrevu dans leurs songes un Éden terrestre presque aussi chimérique que l'Éden rêvé du *moujik*; ils avaient vu une Russie idéale, une Russie libre, toute nouvelle, toute différente de la Russie du servage. Or le changement n'a été ni aussi rapide, ni aussi complet qu'on l'avait attendu, la métamorphose soudaine n'a pas eu lieu. De là les déceptions, le désenchantement, le découragement de beaucoup des meilleurs esprits. C'est là un point sur lequel il importe de ne point prendre le change : l'émancipation et toutes les grandes réformes qui lui servent de cortége n'ont pas amené dans les mœurs, dans les relations sociales, dans la vie nationale, tous les changemens qu'en auguraient adversaires et partisans. Les conséquences en bien ou en mal ont été moins grandes, moins visibles, moins frappantes que ne l'espéraient les uns, que ne le craignaient les autres. Après avoir tant discuté, après avoir eu de si ambitieuses visées ou de si sombres appréhensions, progressistes et conservateurs ont été surpris de se retrouver tellement au même point, surpris d'avoir si peu marché. A cet égard, la Russie ressemble un peu à un homme qui aurait subi une dangereuse opération, et qui n'en sentant pas immédiatement tout le bien qu'il en attendait, se montrerait à la fois satisfait d'en être sorti et mécontent de ne s'en pas trouver mieux.

La Russie n'est pas le seul peuple qui ait passé par ces douloureuses et contraires impressions. Nous aussi, à la veille et au lendemain de nos révolutions, nous n'avons que trop connu ces alternatives d'enthousiasme et d'abattement, ces désillusions des songes par la réalité, et cet abattement, cet affaissement moral qui suit les grands efforts alors que l'excitation de la lutte est tombée. En Russie, la réaction a été d'autant plus vive, le désenchantement d'autant plus amer, que le pays était plus jeune et qu'il avait encore la confiance de la jeunesse en sa propre toute-puissance. Il ne faut

donc pas trop s'étonner du découragement qui se fait souvent jour dans l'opinion et dans la presse russe, en dépit même des magnifiques succès obtenus; il ne faut point surtout ajouter trop de foi aux doléances du pessimisme. En Russie aussi, on se plaint de l'inertie et de l'apathie générale, on parle de sénilité précoce. De même que chez nous on a proclamé l'avortement de 1789 et la banqueroute de la révolution, en Russie on a dénoncé la banqueroute de l'émancipation et l'avortement des réformes. Toutes ces plaintes sont sincères et peuvent même avoir une part de vérité. L'opinion déçue s'est, dans les provinces surtout, désintéressée des réformes et des questions qui la passionnaient à l'avénement de l'empereur Alexandre II. Ce sont là de fâcheux symptômes, mais de telles heures de dépression sont inévitables dans la vie des peuples; on aurait tort de trop s'en alarmer ou de trop en rejeter la faute sur l'inconstance russe. En tout pays, l'arbre grandit lentement au gré de la main qui l'a planté, et les yeux sont toujours disposés à s'étonner de ne point voir plus tôt de fruits aux branches.

Pour n'avoir pas encore donné tout ce qu'en attendait l'impatience de ces promoteurs, l'émancipation est loin d'avoir été stérile. Toutes les transformations, tous les progrès désirés y sont en germe; il ne faut que du temps pour les mûrir et les rendre visibles à tous les yeux. Politiquement, les effets de l'émancipation semblent avoir été presque nuls; à tout autre égard, les conséquences en sont nombreuses et se rencontrent partout. Il serait difficile de les résumer toutes en quelques mots. On pourrait cependant les ramener à trois points principaux : progrès économiques, grâce au stimulant donné à la production par la liberté, par l'activité du travail rémunéré et la concurrence; progrès moral, grâce à l'affranchissement de la conscience populaire et au sentiment nouveau de la responsabilité; enfin transformation sociale, grâce à l'affaiblissement des habitudes patriarcales au profit de l'individualisme. Cette dernière conséquence de l'émancipation, la moins remarquée de toutes, est peut-être la plus digne d'attention. Plus d'un lien s'est relâché en même temps que les liens du maître et du serf, le lien du père et des enfans, les liens de la famille. Le goût de la liberté est entré au foyer domestique. Comme le serf s'est émancipé de son seigneur, le fils tend à s'émanciper de la domination paternelle, jusque-là demeurée entière et absolue. Les jeunes ménages commencent à vivre indépendans de leurs parens, chacun voulant avoir sa maison et son champ (1). En excitant le goût de

(1) Un des hommes qui ont le mieux connu la Russie, M. Le Play, avait, dans sa *Réforme sociale*, t. Ier, chap. III, signalé d'avance, non sans inquiétude, cette conséquence probable de l'émancipation. Les faits justifient aujourd'hui ses prévisions sans justifier encore toutes ses craintes.

l'indépendance et en rendant au paysan la liberté d'aller et de venir, l'émancipation doit aussi tourner à la longue au profit des villes et peut-être au profit de la colonisation des contrées les moins peuplées de l'empire. Telles sont les principales conséquences de la grande réforme; si elles ne sont pas plus apparentes et plus rapides, c'est que la plupart ont rencontré un obstacle dans le maintien de l'organisation administrative qui lie encore les paysans les uns aux autres, dans le maintien de la commune solidaire. C'est en grande partie cette institution qui a retardé la transformation; mais, si elle a entravé et ralenti les effets de l'émancipation, elle en a aussi prévenu ou amorti les contre-coups.

Un des plus considérables, et naturellement aussi un des plus lents bienfaits de la liberté, ce sera l'amélioration morale du serf et du maître, du *moujik* et du propriétaire noble. Tous les paysans, tous les propriétaires à l'âge d'homme ont grandi sous le règne du servage; les uns et les autres se ressentent de l'éducation que leur a donnée ce triste précepteur. Beaucoup des défauts reprochés à la noblesse russe, beaucoup des défauts reprochés au peuple proviennent de ces démoralisantes leçons du servage. Les vices contraires et connexes, dans leur opposition même, du maître et de l'esclave, l'infatuation, la frivolité, la prodigalité de l'un, la bassesse, la duplicité, l'insouciance de l'autre, la paresse et l'imprévoyance de tous deux, découlaient de la même source. Le propriétaire, auquel le servage fournissait des instrumens de culture gratuits et des revenus assurés en dépit de son incapacité ou de son ignorance, est aujourd'hui obligé de compter avec les hommes et les caractères, obligé de sortir de l'orgueil et de la routine; il est contraint d'améliorer son économie domestique et son économie rurale, et condamné à l'activité ou à la ruine par le libre travail et la concurrence. L'émancipation seule pouvait amener une transformation de la noblesse russe.

Chez le paysan, les stigmates laissés par le servage sont trop anciens et trop profonds pour que la marque en puisse être effacée en quelques années. Le *moujik* est paresseux et routinier, il est menteur et rusé; selon un proverbe national, un paysan russe attraperait le diable : tout cela est la suite du servage, de ce long asservissement privé qui pour le paysan s'est venu superposer à l'asservissement politique, lui ravissant sa liberté au moment où sa patrie, émancipée des Tatars, venait de recouvrer la sienne. Le paysan affranchi est certes loin de se montrer toujours digne du culte que rendent au peuple russe en sa personne de nombreux adorateurs. La mystérieuse divinité de cette idole d'une certaine littérature reste encore voilée de vices humilians. Le *moujik* continue à s'enivrer et à battre sa

femme, il n'a pas appris à toujours respecter le bien d'autrui, mais toutes ces mauvaises inclinations ont été longtemps fortifiées par le servage : l'ivresse par le besoin d'oublier son avilissement, la brutalité domestique par les rudesses du maître ou de l'intendant, le goût du larcin par l'habitude de regarder comme sien tout ce qui était à son maître. Ces défauts n'ont point disparu, plusieurs même, selon les pessimistes, se seraient déchaînés en ne sentant plus de frein. L'ivrognerie, disent les esprits chagrins, a fait d'effroyables progrès; pour boire, le paysan vend jusqu'à ses instrumens de culture, et ce fléau suffira à le ruiner (1). Le mal de ce côté est grand en effet, l'excédant des recettes fourni à l'état par les boissons en est chaque année une nouvelle preuve; mais cet excédant n'étant pas accompagné de diminution dans d'autres impôts, dans l'impôt direct surtout, qui pèse presque entièrement sur le paysan, les statistiques financières mêmes montrent que le *moujik* gagne assez pour ajouter à ses impôts forcés la libre contribution du cabaret, sans compter que les annuités de rachat lui font en réalité faire des économies contraintes. L'émancipation, loin d'appauvrir le paysan, l'a ainsi enrichi, de même qu'au lieu d'étouffer la production nationale, elle l'accroît d'année en année.

Un autre des reproches faits à l'affranchi des campagnes, c'est son imprévoyance. Il sait moins bien qu'au temps du servage se mettre, par de larges réserves, à l'abri de l'inconstance du climat et des mauvaises récoltes, auxquelles en Russie les meilleures terres sont toujours exposées. Ce reproche des défenseurs du servage peut être fondé, mais il se retourne contre le servage, qui a jadis habitué le paysan à se reposer de tout sur son maître, comme un enfant sur son tuteur. Le *moujik* est aujourd'hui dans une période de transition, il n'a pu encore se défaire des défauts de la servitude, et y ajoute déjà certains des défauts de la liberté. Longtemps courbé sous le joug, il n'est pas étonnant qu'il ne se soit pas entièrement redressé, et qu'il lui faille du temps pour apprendre à agir en homme maître de ses actions. Rien de surprenant si, ainsi qu'une boisson inaccoutumée, la liberté lui a monté à la tête et l'a parfois au début enivré. Il s'y fait cependant peu à peu, il apprend à connaître la responsabilité morale, et comprend déjà la première vertu de l'homme libre, la dignité personnelle. Des améliorations seraient ai-

(1) Pendant un séjour d'été à la campagne, j'ai vu mourir un ivrogne. Ayant reçu de l'argent, il s'était enivré pendant trois jours de suite; le dernier jour, en sortant du cabaret, il alla se baigner dans la rivière pour se rafraîchir; on l'en retira mort, et sur son cadavre, étendu au bord de l'eau, sa femme et ses sœurs vinrent chanter les lamentations d'usage. « Le pauvre homme! disait-on, son père est mort exactement de la même manière. » Il est du reste à remarquer que dans plusieurs communes les paysans ont d'eux-mêmes pris des mesures pour arrêter l'ivrognerie en réduisant le nombre des cabarets ou en les éloignant du centre du village.

sées à indiquer dans le bien-être, dans le goût pour l'instruction et les efforts pour la répandre. Si les progrès n'ont pas été plus rapides, cela tient en partie à l'énormité de la masse populaire à pénétrer, et au manque de classe intermédiaire pour aider à en atteindre le fond. Les portraits ou caricatures que l'on fait du *moujik* affranchi, au dedans ou au dehors de la Russie, ne peuvent faire mal augurer de son avenir. Aucun peuple de l'Europe n'a encore à cet égard le droit d'être bien fier et de dédaigner autrui. Que l'on se rappelle ce qu'était sous notre ancienne monarchie le paysan français, cet animal à deux pieds et à face humaine de La Bruyère, tel que le laisse voir Fléchier dans ses *Grands jours d'Auvergne*, tel que le montre l'Anglais Young à la veille même de la révolution. Il n'y a certes pas là de quoi faire honte au *moujik*, ou de quoi faire désespérer de la civilisation russe. Je connais des pays en Orient, l'Égypte par exemple, où l'homme des champs, le fellah, tout libre qu'il soit nominalement, m'a paru si abaissé par une oppression séculaire, qu'en le voyant je me demandais malgré moi s'il lui restait encore la force de jamais se relever. En Russie, le paysan n'éveille jamais de telles pensées.

Parmi tous les défauts qu'on peut d'ordinaire reprocher aux affranchis, il en est un auquel le serf libéré semble avoir entièrement échappé, c'est l'irritation ou la rancune vis-à-vis de son ancien maître. Il est curieux de voir combien en Russie les rapports des deux classes, jadis liées l'une à l'autre par un lien si blessant, sont demeurés empreints d'une naturelle cordialité. Cette disposition, qui fait honneur à la fois au paysan et au propriétaire, se manifeste partout, dans la vie publique comme dans la vie privée. Aux assemblées provinciales, où les deux ordres ont été par le réformateur placés côte à côte, les paysans, loin d'entrer en lutte avec leurs anciens seigneurs, en suivent d'ordinaire docilement l'inspiration; souvent même c'est parmi les propriétaires nobles qu'ils choisissent les représentans que leur accorde la loi. L'esprit sage et conservateur du paysan se montre ainsi clairement, et de ce côté toute spéculation sur les rancunes serviles et les luttes de classe serait au moins prématurée. Pour peu que l'ancien seigneur ne soit pas un oppresseur, le *moujik* l'appelle toujours son bon maître, son bon *barine*; s'il n'a plus comme jadis besoin de s'humilier devant le maître dont il implore une grâce, de se prosterner à ses pieds en frappant la terre du front, le *moujik* n'a généralement pas renoncé à saluer le propriétaire de ces grandes inclinaisons de corps dont il use à l'église devant les saintes images. J'ai eu l'occasion d'assister dans un gouvernement du sud à des conférences entre des paysans et un propriétaire dont j'étais l'hôte. Une douzaine de *moujiks*, délégués selon la coutume par leur commune, étaient venus

s'entendre avec le *pomêchtchik* à propos de la location de ses champs. Dès qu'ils approchèrent de la maison seigneuriale, les *moujiks* ôtèrent leur chapeau et restèrent tête nue à la porte attendant patiemment la fin du repas du propriétaire. Ce dernier étant arrivé escorté de son intendant, les paysans, toujours le chapeau à la main et rangés en cercle autour du *barine*, entamèrent avec lui une longue négociation, parlant tantôt tour à tour, tantôt tous à la fois, employant fréquemment les humbles formules du servage : « Petit père, ayez pitié de nous, — notre bon maître, ne nous réduisez pas à la misère; » se faisant petits volontairement, mais ne lâchant pas pied, soutenant leur dire, défendant habilement leurs intérêts et cherchant à faire oublier les siens au propriétaire. En revanche, les anciens serfs qui témoignent au *pomêchtchik* tant de déférence extérieure ne sont pas toujours très fidèles aux engagemens qu'ils ont pris vis-à-vis de lui. Ils ont encore quelque peine à comprendre que les travaux dont ils se sont volontairement chargés doivent être exécutés avec ponctualité. Le respect des conventions, l'obligation qu'impose un contrat n'est pas d'accord avec l'idée que le *moujik* se faisait de la liberté. Par une contradiction fréquente chez les natures simples, l'homme qui par le fait d'être libre se regarde volontiers comme dispensé de toute obligation envers autrui, se croit parfois encore le droit d'user des anciens priviléges du serf. Comme avant l'émancipation, il est disposé à recourir en toute circonstance à la bourse du propriétaire. A-t-il une vache malade, un cheval blessé, il vient naïvement demander à son ancien maître de lui en donner un autre à la place, et ne comprend qu'à demi que ce dernier n'est plus obligé à rien vis-à-vis de lui.

Combien de temps durera cette mutuelle bienveillance des paysans émancipés et de leurs anciens seigneurs? La divergence des intérêts et de l'éducation, les excitations du dehors ne peuvent-elles mettre un jour les deux classes en lutte et les amener à un antagonisme d'autant plus regrettable qu'entre elles deux il y a moins d'intermédiaire? Quelques esprits le craignent ou font mine de le craindre. Non contens de la déférence actuelle du *moujik*, certains propriétaires voudraient pouvoir le remettre en tutelle. L'œuvre de l'émancipation n'est pas aussi incontestée qu'on se l'imagine à l'étranger. Un certain monde influent dans la capitale et à la cour même en critique vivement les résultats. L'assemblée de la noblesse de Pétersbourg a souvent, dans ces dernières années, été l'écho de ces plaintes. Comme si l'esclavage avait pendant des siècles été une école de vertu, on dit que l'immoralité se répand parmi les paysans, que le respect se perd dans les campagnes, que l'esprit de famille disparaît devant l'esprit d'indépendance; on dit que, pour sauver le paysan et la Russie, il faut fortifier l'autorité et la remettre aux

mains de la classe cultivée, c'est-à-dire aux mains de la noblesse, aux mains des grands propriétaires que l'émancipation en a dépouillés. Le servage, de l'opinion de tous, était un lien imparfait, vicieux, impossible à rétablir; mais beaucoup d'esprits n'ont pas encore accepté sans réticence l'abolition de tout lien légal entre les communes de paysans et les propriétaires, et ils cherchent sous quelle forme se pourrait renouer entre les deux classes un lien de cette sorte. On veut ainsi, plus ou moins ouvertement, par des moyens plus ou moins détournés, revenir sur une des parties les plus importantes de l'acte d'émancipation, et sinon restaurer le servage, rétablir l'ancienne dépendance du paysan. Les uns voudraient rendre aux propriétaires le droit de police domaniale et le droit de nommer les fonctionnaires des communes rurales, les autres proposent une réorganisation de l'administration locale avec un système d'élections qui remettrait toute l'influence à la grande propriété. Nous pourrons, en étudiant la commune russe, voir quels sont ces divers procédés, ces diverses méthodes de contre-réforme aristocratique, car toute cette grave question des rapports de la noblesse et du peuple des campagnes, des anciens seigneurs et des anciens serfs, se ramène à la question des rapports de la propriété individuelle et de la propriété commune.

Nous avons montré quel est l'esprit libéral, l'esprit à la fois moderne et national dont a été animée cette grande œuvre de l'émancipation. Nous en avons signalé les mérites et les faiblesses, les espérances et les déceptions, les avantages et les défauts inséparables de toute œuvre humaine. Cette réforme, pacifiquement accomplie sous nos yeux sans bruit et sans éclat, est une des plus grandes choses que mentionne l'histoire et sera une de celles qui feront le plus d'honneur au XIXe siècle. De telles entreprises ne s'achèvent pas sans qu'un pays soit obligé d'y consacrer toutes ses forces. L'opération du rachat était une lourde charge pour le peuple et pour le trésor; l'un et l'autre l'ont vaillamment et heureusement supportée, grâce à une sage administration et grâce à une longue paix. C'est pour ne point compromettre sa transformation intérieure que la Russie a si soigneusement évité toute aventure extérieure et qu'elle s'est longtemps tenue en dehors de toutes les complications européennes. Une telle situation éclaire beaucoup de choses dans la politique des vingt dernières années et jette aujourd'hui sur la politique russe en Orient une lueur rassurante. En dépit des ambitieux desseins qu'on lui prête à l'étranger, la Russie s'est trop bien trouvée de la paix et en a encore assez besoin pour ne point l'aller troubler, à moins d'y être contrainte par les provocations d'autrui ou le salut même des chrétiens d'Orient.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

LA

JUSTICE EN ALGÉRIE

LES TRIBUNAUX INDIGÈNES.

Au temps de nos conquêtes, nous avions pour principe, dès qu'un pays était annexé à la France, d'y promulguer aussitôt le code civil et l'article 7 de la loi du 30 ventôse an XII, qui édicte que, partout où le code civil devient applicable, les législations locales disparaissent. C'est ainsi qu'une même législation civile régissait les ressorts des cours impériales de Turin, de Bruxelles et de Lyon, que notre code s'introduisit en 1810 dans la Hollande, qui l'a gardé et même importé dans ses plus lointaines possessions, notamment parmi les populations musulmanes de Java. Cette substitution de la loi française au droit local pouvait en définitive être sans grand inconvénient rendue aussi absolue dans les états européens, parce qu'il existait déjà entre ces états et la France le lien commun de la civilisation chrétienne; mais il ne parut ni équitable ni politique d'appliquer rigoureusement dès le début la même règle aux populations indigènes de l'Algérie, si différentes de nous par les idées et les mœurs. Tandis que les puissances étrangères, admettant volontiers, comme un principe de droit public international, que notre loi régnât sans partage aux lieux où flottait le drapeau tricolore, ne songeaient point à réclamer pour leurs nationaux établis en Algérie des conditions civiles différentes de celles dont ils jouissaient en France et acceptaient la suppression des justices consulaires, les institutions judiciaires des israélites et des musulmans furent donc maintenues. Chaque communauté conserva sa législation et ses tribunaux

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

IX [1].

LE PARTI RÉVOLUTIONNAIRE ET LE NIHILISME.

Les réformes multiples accomplies en Russie durant le règne de l'empereur Alexandre II resteront comme une des plus belles et une des plus grandes entreprises de l'histoire nationale, de l'histoire même de l'Europe. La vie de l'état, la vie du peuple, ont été touchées de tant de côtés divers qu'elles semblaient en devoir être régénérées. L'émancipation du servage n'a été que le prélude de mesures presque aussi vastes qui, par leur réunion, paraissaient devoir rendre méconnaissable la Russie de Pierre le Grand, de Catherine et de Nicolas. Administration, justice, armée, presse, finances même, bien que dans une moindre mesure, rien de ce qui concerne la vie publique n'a échappé à la sollicitude d'un législateur jaloux de tout renouveler. En aucun pays de l'Europe, autant de changemens n'ont été accomplis en une aussi courte période sans l'aide d'une révolution, en aucun pays, autant de changemens n'auraient été possibles.

Un prophète qui eût annoncé d'avance que toutes ces merveilleuses réformes seraient effectuées en moins de vingt ans, en moins

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril, du 15 mai, du 1er août, du 15 novembre, du 15 décembre 1876, du 1er janvier, du 15 juin, du 1er août et du 15 décembre 1877, du 15 juillet, du 15 août, du 14 octobre, du 15 décembre 1878, du 1er mars, du 15 mai, du 1er septembre 1879, du 1er janvier 1880.

de quinze ans, eût été traité d'imposteur. L'incrédulité eût peut-être été plus grande encore, si, aux beaux jours de l'émancipation, on eût osé prédire que toutes ces mesures, dont en d'autres temps une seule eût suffi à la gloire d'un règne, laisseraient la Russie désabusée, inquiète de sa voie, incertaine de son avenir. Pourrait-on cependant affirmer aujourd'hui qu'un tel prophète eût menti?

Nous l'avons dû constater à chaque pas de nos longues études, pour l'émancipation, pour l'administration, pour la justice, pour l'armée, pour la presse, aucune des grandes réformes, ni les mieux combinées, ni les plus heureuses, n'ont donné au gouvernement et au pays ce que le pays et le gouvernement en attendaient. Presque partout, dans chaque sphère de la vie publique, nous avons vu que l'optimisme confiant des premières années avait fait place à une sorte de pessimisme découragé ou de scepticisme anxieux. Pour surcroît de malheur, moins de vingt ans après l'émancipation des serfs, la Russie a semblé prise d'un malaise nouveau, elle a paru plus troublée, plus agitée que jamais, on dirait que les réformes n'ont profité qu'à l'esprit révolutionnaire. Le nihilisme s'est montré le maître de la jeunesse, il a fait planer une sorte de terreur sur les fonctionnaires publics. Des attentats odieux jusque sur la personne sacrée du tsar libérateur se sont succédé à de courts intervalles (1). L'échafaud rétabli a dû être dressé dans la plupart des grandes villes, et en face de cette agitation dont la Sibérie et les cours martiales n'ont pu entièrement triompher, en face des hésitations et des contradictions du pouvoir, l'avenir de la Russie émancipée du servage, l'avenir de la Russie des réformes, ne semble guère moins sombre qu'aux derniers jours de Nicolas, au temps des défaites de Crimée. Ces études sur la Russie seraient trop manifestement incomplètes, si nous ne cherchions par quelles causes doit s'expliquer une aussi triste anomalie, par quels moyens on y pourrait porter remède.

I.

A toutes ces déceptions, trop nombreuses et simultanées pour n'avoir pas une cause commune, il est aisé de trouver deux raisons

(1) Outre l'attentat de Solovief au printemps dernier et l'explosion de Moscou au commencement de décembre, il semble que plusieurs complots ont été formés en 1879 contre la vie du souverain. On a jugé et condamné cet été à Odessa des conjurés convaincus d'avoir préparé à Nikolaïef les moyens de faire sauter le train impérial, à peu près comme on a depuis tenté de le faire à Moscou. Il y a donc eu, dans l'année 1879, au moins trois tentatives contre la vie du tsar. On en comptait deux précédemment, l'une par le Russe Karakosof à Saint-Pétersbourg en 1866, l'autre par le Polonais Bérézowski à Paris durant l'exposition de 1867.

opposées et d'une égale simplicité. Et d'abord, l'explication de ce phénomène ne serait-elle pas dans le nombre même et la rapidité des réformes ainsi accumulées coup sur coup? C'est, je dois l'avouer, une des réponses le plus souvent faites à cette question et l'une des plus naturelles. On ne saurait, dit-on, toucher à toutes les institutions, à toutes les coutumes ou les lois d'un pays, sans y jeter le trouble et le malaise, sans qu'il en reste dans nombre d'esprits un désordre dont les effets peuvent être redoutables. Tout changement a ses inconvéniens; les plus indispensables amènent une perturbation temporaire. Toute réforme a ses défauts, les meilleures ont les leurs, ne serait-ce que les espérances et les illusions suscitées par chacune. La société russe a été trop remuée depuis un quart de siècle pour avoir pu retrouver son assiette. Dans sa soif de progrès, l'opinion a cru tout possible et n'a été satisfaite de rien. Au lieu de donner aux lois récentes le temps de porter et de mûrir leurs fruits, on n'a eu d'autre souci que de greffer les unes sur les autres des innovations nouvelles. Esprit d'inquiétude, aspirations vagues et exigences ingénues, espérances trompées et désenchantement des rêves déçus, impatience de la lenteur des progrès, colères et ressentimens contre les hommes et les choses, n'en est-ce pas assez, sans parler des fortunes compromises et des situations ébranlées, pour expliquer les conquêtes de l'esprit révolutionnaire dans une jeunesse aveuglément présomptueuse et sans expérience, chez une nation elle-même inexpérimentée, ignorante et ambitieuse d'avenir, novice et confiante en soi, se sentant arriérée en face d'autrui, humiliée de l'être sans toujours l'avouer, et, dans sa hâte de rejoindre ou de devancer les autres, ne comprenant point que la première condition d'un progrès normal et durable est le temps et la patience ?

— Erreur ! entendons-nous crier dans un autre camp, le contraire seul est vrai. La cause de tout le mal, c'est que ces réformes si nombreuses ne l'ont pas encore été assez; c'est que, pour la plupart, elles ont été mal conçues ou mal appliquées; c'est que dans ses lois le législateur n'a souvent pas osé agir conformément à ses principes et que dans l'exécution le pouvoir n'a pas obéi à ses lois. Loin d'avoir trop fait, on n'a pas assez fait; loin de tomber dans le superflu, on a reculé devant le nécessaire. Les réformes comme les révolutions s'appellent les unes les autres, elles se complètent et s'étaient mutuellement, elles ne sauraient rester debout isolées, et de toutes celles tentées par l'empereur Alexandre II, il n'en est pas une qui ne fût indispensable. C'est une chaîne dont chaque anneau se tient, et en Russie la chaîne manque de plusieurs anneaux. Le mal, ce sont les demi-mesures, les restrictions, les contradictions; c'est qu'en innovant on a trop conservé du passé, c'est

qu'oublieux du précepte évangélique, on a trop fréquemment cousu du drap neuf à de vieux vêtemens, et versé du vin nouveau dans de vieilles outres au risque de les faire éclater.

Dans le monde complexe de la politique, la vérité a souvent plusieurs faces; deux thèses en apparence inconciliables peuvent chacune contenir une moitié du vrai. C'est peut-être ici le cas. En tout pays, il est malaisé de faire de grands changemens sans en faire rêver de plus vastes et malaisé de faire de grandes réformes sans agiter le fond social que l'on remue. Dans les transformations politiques, un peuple peut éviter les révolutions, il ne saurait guère éviter l'esprit révolutionnaire.

Les innovations discutées disposent à tout remettre en question; à l'état de projets, elles excitent démesurément les espérances et les impatiences; une fois réalisées, elles engendrent, avec les déceptions, les rancunes et les ressentimens. En Russie, comme partout où les gouvernemens n'ont pas reculé devant une grande tâche, il en est résulté une sorte de trouble temporaire, de malaise transitoire; mais en Russie, ce n'est là, croyons-nous, que la moindre raison des difficultés présentes. La cause principale et la plus profonde, c'est celle que nous avons plus d'une fois indiquée : c'est le manque de logique, le manque de plan général de toutes ces réformes, trop souvent cousues pièce à pièce, sans lien entre elles, sans enchaînement même entre leurs diverses parties, et presque aussi souvent restreintes encore dans la pratique, éludées ou indirectement suspendues par ceux qui ont mission de les appliquer. C'est le défaut d'harmonie et de concordance des lois nouvelles entre elles, et de ces lois avec les vieilles mœurs, avec les débris des anciennes institutions demeurées debout. La Russie des réformes ressemble ainsi à une ancienne maison, reconstruite à neuf dans quelques-unes de ses parties, conservée presque intacte dans les autres, et cela sans que l'architecte ait pris soin de raccorder les diverses pièces, avec des différences de niveau à chaque étage, avec des salles basses et obscures faisant suite à des chambres hautes et bien éclairées. On ne saurait s'étonner que parmi les habitans, les uns regrettent ce qui a été détruit, les autres croient indispensable de régulariser les façades et l'intérieur, tandis que les plus jeunes prétendent tout jeter bas pour tout refaire à neuf.

Ce double défaut d'harmonie entre les institutions entre elles et entre les institutions et les pratiques gouvernementales, fomente naturellement l'esprit révolutionnaire avec le mécontentement, les défiances et l'irritation. Est-ce à dire que ce soit la seule cause de la diffusion du radicalisme et des ravages des idées subversives? Nullement; il en est une autre d'égale importance et qu'on ne doit point perdre de vue. Le mal dont souffre la Russie, il ne faut pas

l'oublier, ne lui est point particulier; bien loin d'être indigène, il est venu du dehors, de la contagion européenne. Les miasmes révolutionnaires en suspens dans l'atmosphère de l'Occident ont avec notre civilisation et nos idées pénétré en Russie; ils y ont fait d'autant plus de victimes que moins aguerri était le tempérament national et plus débilitant le régime politique.

Les Russes aiment à regarder les révolutions comme une sorte de maladie de vieillesse, produite par l'altération ou le manque d'équilibre des organes sociaux, par l'atrophie des uns, l'hypertrophie des autres. Ils se sentent jeunes et se flattent, grâce à leur état social, d'être à l'abri de pareilles affections séniles. C'était là depuis longtemps chez eux une théorie érigée en axiome. A leurs yeux, la révolution étant le résultat du prolétariat et des luttes de classes, comment l'esprit révolutionnaire pouvait-il germer dans un pays qui, grâce à un régime de propriété tout spécial, ne connaissait ni prolétariat, ni luttes de classes? Avec le *mir* du paysan, rien de pareil à redouter. Le socialisme et l'anarchie ne sont à craindre que dans les pays où le plus grand nombre des habitans ont été peu à peu expropriés par la propriété individuelle et légalement dépouillés de leur droit à l'héritage de la terre.

Nous avons déjà montré qu'avec une part de vérité, cet axiome de l'orgueil national contenait une bonne part d'illusion (1). Après les agitations et les complots dont la Russie a été le théâtre depuis la paix de Berlin, on pourrait dire que les événemens se sont chargés de désabuser les plus confians. Contre les revendications révolutionnaires, le *mir* moscovite est une assurance manifestement insuffisante. Toutes les révolutions ne sortent pas des luttes de classes. Les doctrines subversives n'éclosent pas seulement dans les ateliers d'ouvriers prolétaires et si c'est là que les sophismes révolutionnaires trouvent le sol le plus propice, ce n'est pas le seul où ils puissent germer.

Ce qui est vrai, c'est qu'en Russie, les classes où se rencontrent les instincts perturbateurs et les penchans antisociaux sont fort différentes de celles où de pareilles tendances ont le plus de vogue en Occident. Les thèses et les prétentions, les systèmes et les chimères sont au fond fort analogues; il n'en est pas de même des adeptes, des apôtres et des prosélytes du radicalisme. C'est là un des phénomènes qui méritent le plus d'attirer l'attention; cette différence explique à la fois l'énergie factice et la débilité des partis subversifs en Russie, leur vigueur apparente, leur impuissance réelle.

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 mai 1876, notre étude sur *la Commune russe*, et dans celle du 1er mars 1879, le travail intitulé : *le Socialisme agraire et le Régime de la propriété en Europe.*

II.

En Russie, nous l'avons déjà observé dans notre étude des populations rurales et urbaines, ce n'est point dans le bas peuple des villes ou des campagnes, dans les classes inférieures et en apparence les plus intéressées à un remaniement de l'état social que se rencontrent les plus nombreux et les plus zélés artisans de la révolution. C'est au contraire parmi les classes relativement élevées et cultivées, non pas, il est vrai, d'ordinaire dans la haute noblesse, dans le haut clergé ou parmi les hauts fonctionnaires, mais dans la petite noblesse ou la bourgeoisie naissante, dans les rangs inférieurs du tchinovnisme ou parmi les enfans du bas clergé, en un mot dans des classes qui en d'autres pays sont généralement conservatrices.

Les écoles sont les principaux foyers du radicalisme russe, et plus hautes sont ces écoles, plus prononcé est l'esprit révolutionnaire des jeunes gens qui en sortent. C'est dans les gymnases et les universités, souvent même dans les académies ecclésiastiques et militaires que se recrutent les plus zélés soldats du nihilisme. Pour beaucoup de jeunes gens, il est vrai, les penchans subversifs et les théories radicales ne sont qu'une mode ou une pose, un jeu dangereux ou une passagère ivresse de jeunesse, mais depuis longtemps déjà les cadets semblent passer par les mêmes phases que leurs aînés, en sorte que chaque génération lui apportant successivement son contingent, les cadres de l'armée nihiliste réparent leurs pertes par de nouvelles recrues et demeurent toujours au complet.

La plupart des révolutionnaires appartiennent ainsi aux classes naguère dites privilégiées. A y bien regarder, ce n'est pas là un phénomène aussi singulier ou aussi particulier à la Russie qu'on est tenté de le croire au premier abord. Cette apparente anomalie tient non moins à l'âge politique de la Russie et à son système de gouvernement qu'au tempérament national. Plus d'un pays de l'Occident a pu à certaines époques, à la fin du XVIIIe siècle par exemple, ou durant le premier tiers du XIXe, prêter à des obervations du même genre. Tant que les idées révolutionnaires gardent quelque chose de théorique, tant qu'elles n'ont pu encore passer dans la pratique, elles trouvent aisément des partisans dans les classes même qui en seraient les premières victimes. Il faut de douloureuses expériences pour que, dans la noblesse ou la bourgeoisie, la jeunesse résiste à son penchant naturel pour les nouveautés, pour les hardiesses de la pensée et les rêves humanitaires. La Russie, jusqu'à ces derniers temps, avait été presque entièrement préservée

de ces coûteuses leçons, et les peuples comme les individus ne profitent guère que de leur propre expérience. Sous ce rapport comme sous tant d'autres, Pétersbourg et Moscou semblaient en être encore à la fin du XVIIIe siècle, à la veille de 1789.

Pris en masse, le fond du peuple est encore aujourd'hui, dans les villes comme dans les campagnes, entièrement étranger aux idées révolutionnaires. Par ses habitudes comme par ses croyances, par son goût des traditions comme par sa vénération pour l'autorité, l'homme du peuple, le *moujik* surtout, répugne à ces théories subversives qui se présentent à lui sous forme de rupture avec tout le passé et toutes les traditions, sous forme de révolte contre toute autorité terrestre ou céleste. D'ordinaire encore illettré, le *moujik* n'est pas seulement étranger à de telles doctrines, il ne leur est pas seulement hostile, il leur est fermé, il est sourd à toute prédication de ce genre (1). Le grand obstacle aux projets des révolutionnaires russes, ce n'est pas tant la force d'un système que tous les complots ne peuvent ébranler, c'est la défiance et la répulsion des masses populaires que tous leurs efforts ne peuvent entamer.

La propagande radicale venant d'en haut, de la jeunesse des écoles surtout, le grand problème pour les agitateurs est de la faire pénétrer dans les classes illettrées, méfiantes de la science incrédule, dans le peuple, qui, loin de s'ouvrir à la révolution, se refuse à en comprendre l'esprit et les avantages. C'est qu'en effet entre les épaisses couches populaires qui forment le fond de la nation et la mince écorce civilisée de la surface, il y a moralement un intervalle énorme ; on dirait que la dernière ne repose point sur les premières, ou mieux il n'y a entre elles qu'une simple superposition sans que le contact amène aucune adhérence, aucune pénétration des couches inférieures par celles d'au-dessus. Ici se montre toute l'importance du dualisme social qui depuis Pierre le Grand semble avoir coupé la Russie en deux. Il y a dans l'état deux nations presque aussi différentes que si l'une avait été conquise par l'autre, deux peuples presque aussi étrangers l'un à l'autre que s'ils étaient séparés par la race, la langue, la religion.

Au milieu des paysans ou des ouvriers qu'ils prétendent catéchiser, les prédicateurs de la révolution ressemblent fort à des missionnaires débarqués sur une plage lointaine et prêchant un culte inconnu à des hommes qui ne les entendent point. Aussi que de tristes mécomptes ! que de dures épreuves et d'amères déceptions pour les plus ardens apôtres de l'évangile socialiste ! Comment mettre

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er avril 1876 notre étude sur *les Classes sociales en Russie.*

à la portée du peuple des idées toutes nouvelles pour lui? Les termes mêmes du vocabulaire révolutionnaire lui sont souvent incompréhensibles, et s'il comprend les mots, les notions qu'expriment les mots lui échappent. « Qu'a-t-il dit dans son baragouin, ce Français?» s'écrie, dans *les Terres vierges* de Tourguenef, un paysan qui vient d'être assailli de déclamations révolutionnaires. — « Je m'étais installée dans la campagne, près d'Oufa, écrit à l'un de ses complices une des condamnées de l'un des récens procès politiques; mais j'ai dû quitter le pays, on m'y prenait pour une sorcière (1). » Afin de faire accepter aux gens du peuple leurs brochures révolutionnaires, les nihilistes ont souvent été obligés de les leur présenter comme des livres de piété, ornés de maximes tirées de l'Écriture et décorés de reliures et de titres trompeurs. Si quelque paysan illettré conserve, grâce à ce saint déguisement, des volumes qui n'ont rien de chrétien, la plupart, bientôt détrompés, remettent les livres suspects à la police ou, comme ce témoin d'un des nombreux procès politiques, les déchirent eux-mêmes en faisant le signe de la croix.

Les paraboles ou apologues révolutionnaires composés exprès pour le peuple, tels que la fameuse histoire des *Quatre Frères en voyage*, ne sont pas toujours bien compris de ceux auxquels ils s'adressent et produisent parfois sur le naïf lecteur un tout autre effet que celui qu'en attendaient les auteurs. Voici à cet égard une anecdote qui ne manquerait pas de pendans. Un maître d'école de l'un des gouvernemens du centre, quelque peu libéral et démocrate, comme beaucoup de ses confrères, réunissait le soir les paysans pour leur faire une lecture. « Avec cette sorte de soirée littéraire, disait-il, je les amusais et les empêchais d'aller au cabaret. — Et que leur lisiez-vous? lui demandait un propriétaire du voisinage. — Des histoires, par exemple *les Deux Généraux dans une île.* » Or cette nouvelle, qui, si je ne me trompe, est de Chtchédrine (2), sans être une composition révolutionnaire et prohibée, est un de ces récits à tendances dont la littérature russe est si riche. Deux généraux se réveillent dans une île sauvage, ils ne savent que devenir, lorsqu'ils aperçoivent un *moujik* endormi. « Allons, paresseux, lui crient-ils, que fais-tu là couché? lève-toi et prépare-nous à dîner. » Le paysan obéit, attrape un lièvre, le fait cuire et leur sert à dîner. « Ah! çà, disent les généraux, il n'y a pas de maison ici? est-ce que nous allons vivre en plein air comme des sauvages? Allons, imbécile (*dourak*), fais-nous une maison. » Et le paysan prend sa hache et construit une maison de bois. Bien que

(1) Procès jugés en décembre 1877.
(2) Pseudonyme de Soltykof.

logés et nourris, les généraux s'ennuient de cette vie isolée. « Des gens comme il faut ne peuvent vivre ainsi dans une île déserte. Allons, fainéant, prends ta hache et fais-nous un bateau. » Le paysan, toujours grondé et battu, fait un bateau et, la rame en main, il ramène à Saint-Pétersbourg les deux généraux, qui, pour sa peine, lui donnent un rouble. « Et que disaient les paysans de cette histoire? demandait-on au maître d'école. — Les paysans riaient beaucoup; ils étaient flattés que des généraux pussent avoir besoin d'un de leurs pareils ; cela les rendait fiers. C'était toute l'impression qu'ils emportaient de ce récit. »

Dans un milieu pareil, on devine toutes les mésaventures qui attendent les chevaliers errans du nihilisme. Les plus enthousiastes ont pu souvent dire que, semblable aux Juifs de l'Écriture, le peuple russe lapide ses prophètes. Les procès des huit ou dix dernières années ont mis au jour les fréquentes déconvenues des prédicateurs de révolte. Ils ne sont guère plus heureux parmi les ouvriers que parmi les paysans, car le peuple des villes diffère encore fort peu de celui des campagnes. Dans les capitales même, la population est loin d'être sympathique aux séditieux; à ses yeux, ce sont des traîtres au pays. N'a-t-on pas vu en 1878 le bas peuple de Moscou, soulevé tout à coup, malmener les étudians qui dans les rues avaient osé acclamer publiquement un convoi de détenus politiques (1)? Dans les centres ouvriers choisis comme lieux de propagande, à Ivanovo-Vosnesensk par exemple, qui s'enorgueillit du surnom de Manchester russe, l'activité infatigable des racoleurs nihilistes n'a jamais réussi à enrôler qu'un nombre dérisoire de recrues.

A cet égard, la situation semble donc aussi bonne que possible. En aucun pays elle n'est plus rassurante pour le pouvoir. De quelques moyens que dispose l'agitation radicale, elle reste superficielle, cantonnée dans les classes lettrées, sans parvenir à pénétrer dans le peuple. Les plus corrosives des idées révolutionnaires ne peuvent entamer les masses, aucun acide ne mord sur elles. En sera-t-il longtemps de même? Le peuple, soumis depuis des années à une ardente et opiniâtre propagande, refusera-t-il toujours d'y prêter l'oreille? Si sûre que semble la nation, se leurrer d'un tel espoir serait peut-être une illusion qui exposerait un jour à des déceptions terribles. Déjà quelques symptômes montrent que, malgré tous ses instincts, l'homme du peuple, le *moujik* même, n'est pas partout absolument fermé aux chimères révolutionnaires.

(1) Il s'agissait d'étudians de Kief transportés par ordre de la IIIe section après une échauffourée universitaire.

Un fait que je crois devoir signaler, c'est que, dans les nombreux procès politiques des années 1878 et 1879, il s'est presque toujours trouvé parmi les inculpés, parmi les condamnés même, quelques ouvriers, quelques paysans. Si insignifiant qu'en soit le nombre, la présence de plusieurs paysans dans les rangs des conspirateurs est un indice qui mérite d'attirer l'attention. On a beau être rassuré par les sentimens conservateurs, par les préjugés mêmes du *moujik*, de tels exemples contraignent à se demander si les populations ouvrières des villes ou des campagnes demeureront toujours insensibles aux provocations des ennemis de l'ordre. Est-on certain que ces masses indifférentes à toute théorie politique n'offrent aucune prise aux agitateurs?

Nullement à notre avis. Chez ce peuple en apparence si bien gardé contre la contagion, il est un point vulnérable, et ce point, c'est le régime de la propriété, le régime agraire. Le paysan, et avec lui l'ouvrier qui le plus souvent n'est qu'un paysan en séjour à la ville, sont pour l'immense majorité propriétaires; c'est là, nous l'avons dit, ce qui rassure la plupart des Russes contre toute éventualité révolutionnaire. Quelle amorce reste à la révolution ou au socialisme chez un peuple où chaque habitant a sa part du sol? — Et de fait, si chaque paysan émancipé était réellement propriétaire personnel et perpétuel du sol qu'il cultive, il serait peu tenté de mordre aux grossiers appâts du socialisme, mais dans la grande Russie du moins, le paysan, nous le savons, n'est que détenteur temporaire, usufruitier provisoire d'un lot de terres communales. Or peut-on attribuer à ce mode de propriété collective, de sa nature instable et changeant, la même vertu sociale, la même efficacité conservatrice qu'à la propriété héréditaire qui fait de la terre la chose de l'homme et de la famille? Le régime russe a l'avantage de permettre à tous l'accès de la propriété; mais cet avantage perd beaucoup de son importance alors qu'avec l'accroissement de la population, les lots distribués à chacun deviennent de plus en plus petits et cessent de suffire à l'entretien d'une famille. Sous ce régime, les soi-disant propriétaires peuvent tous à la fois être gênés et mécontens parce qu'ils peuvent tous se sentir à l'étroit en même temps et que les mœurs mêmes du *mir*, l'habitude de se regarder comme ayant un droit sur la terre, leur donnent de plus grandes exigences.

Je ne veux rien répéter ici de ce que nous a déjà inspiré ce grave sujet (1). Les lecteurs qui ont bien voulu nous suivre n'auront pas oublié nos conclusions. Quels qu'en soient les avantages dans les pays de faible population, les apologistes du *mir* ont tort de le regarder comme un certain et infaillible antidote contre le poison

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai 1876 et du 1er mars 1879.

révolutionnaire. S'il n'y avait en Russie qu'une seule classe de propriétés et de propriétaires, si à côté de la dotation territoriale des communes de paysans, il n'y avait point le domaine réduit de l'ancien seigneur; si toutes les terres étaient possédées au même titre et en commun, un tel régime pourrait détruire dans son principe toute revendication socialiste, toute revendication agraire du moins, par la bonne raison qu'il n'y aurait plus de propriété en dehors de la communauté; mais, on le sait, il n'en est nullement ainsi dans la patrie du *mir*. Une grande partie du sol en culture, une moitié environ, reste en dehors du domaine des communes, et sur ces terres ainsi soustraites à la collectivité et au partage égal les révolutionnaires peuvent diriger les yeux et les convoitises du *moujik*. Cela leur est d'autant moins difficile que le régime de la propriété commune n'a pas inculqué aux Russes la notion de la permanence, de l'inaliénabilité, de la sainteté de la propriété foncière, que les partages périodiques des communes, et l'allotissement des serfs émancipés lors de leur affranchissement ont accoutumé le paysan à regarder une nouvelle répartition du sol, un remaniement de la propriété territoriale comme une chose toute naturelle, qui, pour être aussi légale qu'équitable, ne demande qu'un ukase impérial. De là on peut dire que chez ce peuple si respectueux des usages et des traditions, et par tant de côtés si éminemment conservateur, circule une sorte de socialisme virtuel et latent, un vague et naïf communisme qui perce dans certaines sectes religieuses et qui, sous l'impulsion de la pauvreté ou des incitations du dehors, peut prendre conscience de lui-même et, à une époque encore heureusement éloignée, devenir un péril.

La situation sociale de la Russie ne saurait donc inspirer à l'observateur la même sécurité qu'à la plupart des sujets du tsar. Il se peut que, de ce côté, le XXe siècle prépare à la Russie de sérieuses difficultés. Pour me servir d'une métaphore fréquemment employée en Russie, si le *mir* russe doit être regardé comme le rempart de la propriété contre les instincts révolutionnaires et les théories socialistes, c'est à la façon de ces ouvrages avancés qui, une fois tombés au pouvoir de l'ennemi, peuvent être retournés contre le corps de la place et servir de base d'attaque aux assaillans.

Eh quoi! dira-t-on, si au lieu d'une sauvegarde, le *mir* moscovite est pour la propriété une menace, ne pourrait-on pas éviter le péril en supprimant le régime du *mir*, en faisant de l'usufruitier temporaire du sol un propriétaire personnel et définitif? — La chose est possible, la propriété collective compte en Russie même de nombreux adversaires qui en réclament hautement l'abolition. Ce ne serait peut-être pas après tout d'une plus grande difficulté que l'émancipation des serfs; mais les difficultés matérielles d'une

telle opération ne seraient pas les seules, et au point de vue politique les résultats en seraient fort incertains. Il ne faut pas croire en effet qu'il suffise de l'abrogation légale du *mir* pour faire disparaître l'esprit et les traditions d'un régime séculaire qui a encore les sympathies des masses. Les familles qui se jugeraient lésées par la liquidation de la communauté, le prolétariat rural qui ne manquerait point de se former rapidement, resteraient pour des générations imbus des notions du *mir* et des souvenirs du partage égal. L'imagination populaire aurait là pour longtemps un principe d'agitation qui, dans les rangs du peuple, recruterait aisément à la révolution des complices et des prosélytes.

Maintenu ou supprimé, le système des communautés de village fournit aux novateurs une arme dont ils ne se feront pas faute d'user. Grâce au *mir* moscovite, c'est sous forme agraire que se présentent en Russie la révolution et le socialisme ; c'est sous cette forme qu'ils ont quelque chance de s'infiltrer dans le peuple. La Russie se croit la nation de l'Europe la moins exposée de ce côté, peut-être est-ce celle qui l'est le plus. C'est le seul état du monde civilisé où l'on puisse tenter de supprimer la propriété par décret. Les nihilistes savaient ce qu'ils faisaient quand il y a une vingtaine d'années déjà ils inscrivaient sur leur drapeau les deux mots de *Terre et Liberté* : *Zemlia i Volia*. C'est pour semer chez le peuple des convoitises et des colères avec des déceptions que les fauteurs de désordre colportent de temps en temps dans les campagnes le bruit d'une nouvelle répartition de terres aux paysans, et forcent le gouvernement à démentir officiellement ces insidieuses rumeurs (1). Si malheureux qu'aient été jusqu'ici les efforts des esprits malintentionnés, la crédulité toujours expectante du *moujik* leur a déjà valu quelques succès et quelques dupes.

Au mois de juin 1879, par exemple, on a jugé à Kief une quarantaine de paysans convaincus d'avoir formé une société secrète dans les communes rurales d'un district de la province. L'impulsion, comme toujours, partait du dehors ; cette fois elle venait de trois hommes qui par leur origine eussent pu personnifier les classes où la révolution recrute ses agens les plus zélés. L'un était fils de prêtre, le second bourgeois d'une ville, le troisième sortait de la petite noblesse. Sous cette direction étrangère, les *moujiks* du district de Tchighirine avaient formé des associations clandestines destinées à prendre possession des terres n'appartenant pas aux communautés de village et à les partager également entre les paysans des communes. Ces associations qui se donnaient à elles-

(1) Le ministre de l'intérieur a été, en juin 1879, obligé d'adresser à ce sujet une circulaire aux administrations locales.

mêmes le nom de *drou'inas* (compagnies ou confréries), comptaient comme membres près d'un millier d'affiliés, tous paysans, sauf les instigateurs. Chose singulière et bien caractéristique de l'état mental de ces populations, il a été constaté qu'en entrant dans ces *droujinas* révolutionnaires, les *moujiks* croyaient obéir à la volonté du tsar, dont les trois meneurs s'étaient donnés comme les émissaires secrets. Et un pareil fait n'est pas isolé, j'en pourrais citer plusieurs analogues (1).

Voilà le peuple russe : s'il a des instincts révolutionnaires, c'est d'en haut, c'est de la main paternelle du tsar qu'il attend le signal de ses revendications. Il a toujours l'oreille ouverte aux imposteurs, et aujourd'hui comme aux trois siècles précédens, comme au temps des faux Dmitri et de Pougatchef, pour avoir quelque chance de soulever un mouvement populaire, il faudrait la voix d'un faux tsar, d'une pseudo-empereur.

En Russie, le principal obstacle aux tentatives révolutionnaires ou aux folies anarchiques n'est point dans la raison publique ou le bon sens national, il n'est pas non plus dans l'état social, dans la satisfaction ou dans la résignation des masses, il est surtout dans l'esprit de vénération du bas peuple, dans son respect presque également religieux pour la personne du souverain et pour la foi, pour la loi divine. Sous ce double rapport, les anarchistes l'ont pris jusqu'ici entièrement à rebours, et c'est ce qui explique leur peu de succès. A bien des égards, on pourrait dire qu'en Russie le trône est la clé de voûte de tout l'édifice social, et c'est pour cela que les révolutionnaires ont tenté de porter leurs coups jusqu'à lui. Le maintien de la propriété et avec elle le maintien de la civilisation européenne, dépendent aujourd'hui de la solidité du trône; tout croulerait avec ce dernier parce qu'au point de vue social non moins qu'au point de vue politique, tout s'appuie sur lui.

Ce que pourrait être une révolution populaire en Russie, le passé suffit à l'apprendre. Avec le socialisme agraire, les provinces reverraient la sanglante jacquerie des jours de Pougatchef (2). Une révolution chez le peuple de l'Europe le plus ignorant et le plus crédule, sous l'inspiration des doctrines les plus anarchiques, dépasserait probablement en barbarie toutes nos terreurs et nos communes. Les Russes qui cherchent à déchaîner les passions populaires ne se font guère illusion, ils n'ont pas sur la placidité, sur la bonté mouton-

(1) Il y a quelques années, par exemple, dans un des gouvernemens du centre, un séminariste en vacances, à court d'argent pour regagner l'académie ecclésiastique, imagina de se donner pour un grand-duc voyageant incognito afin de recueillir les plaintes des paysans contre leurs anciens seigneurs. Ce subterfuge lui valut d'être partout voituré gratuitement.

(2) Dans la *Revue* du 15 juillet 1879, M. Eug.-Melchior de Vogüé nous a donné une vive et fidèle peinture de cette guerre servile.

nière du peuple les naïves assurances des philosophes du XVIIIe siècle, ils sentent qu'eux-mêmes seraient les victimes du monstre par eux surexcité. « Le peuple, écrivait jadis un des coryphées du radicalisme depuis longtemps exilé au fond de la Sibérie, le peuple, ignorant, plein de préjugés grossiers, et d'une haine aveugle pour tous ceux qui ont abandonné ses sauvages coutumes, le peuple ne ferait aucune différence entre les gens qui portent l'habit allemand (européen) ; avec eux tous, il agirait de la même manière, il ne ferait grâce ni à la science, ni à la poésie, ni à l'art, il détruirait toute notre civilisation (1). »

Tel est le péril auquel d'ardens et sincères utopistes exposent sciemment leur patrie. Pour comprendre une telle aberration dans des classes instruites, de la part de gens formés aux leçons de l'Occident et prétendant agir au nom de la science contemporaine, il nous faut jeter un coup d'œil sur les fauteurs habituels des idées anarchiques, sur ceux qu'avec plus ou moins de justesse l'on désigne d'ordinaire sous le nom de *nihilistes*.

III.

Le nihilisme, qui a fait tant de bruit depuis quelques années, n'est pas chose toute nouvelle. Il compte déjà, sous ce nom bizarre même, une longue existence ; voici vingt ans peut-être qu'il est à la mode dans les écoles et les universités, chez les étudians et les étudiantes aux cheveux courts de l'intérieur ou de l'étranger. S'il semblait vieilli et déjà presque démodé avant de retrouver récemment une vogue et une vigueur inattendues, le nihilisme n'avait point cessé d'être en faveur dans la jeunesse, il attirait l'attention de la police et du gouvernement longtemps avant que les attentats de 1878 et 1879 lui eussent valu la curiosité de l'Europe.

Le nihilisme n'est pas un système tel que le positivisme d'Auguste Comte ou le pessimisme de Schopenhauer, ce n'est pas une forme nouvelle du vieux scepticisme ou du vieux naturalisme. En philosophie, ce n'est guère qu'un matérialisme grossier et tapageur, presque dénué de tout appareil scientifique. En politique, c'est un radicalisme socialiste, moins soucieux des moyens d'améliorer la situation des masses que pressé d'anéantir tout l'ordre social et politique actuel. Ce n'est pas un parti, car il n'a d'autre programme que la destruction ; sous ses étendards se rangent des révolutionnaires de toute sorte, autoritaires, fédéralistes, mutualistes, communistes, qui ne restent d'accord qu'en ajournant après

(1) Tchernychevski, *Pisma bez adressa;* Vpered, 1874, page 254.

leur triomphe toute discussion sur l'organisation future (1). Le nom de *nihilisme*, nom qui convient autant à sa nullité scientifique qu'à ses aspirations destructives, n'est qu'un spirituel sobriquet rejeté par la plupart de ceux qu'il désigne (2).

Dans son principe et ses instincts comme dans ses procédés ou ses visées, le nihilisme a en fait peu d'originalité. Au milieu de toutes ses exagérations, il n'est guère que l'élève des écoles révolutionnaires de l'Occident, un élève qui se flatte de dépasser ses maîtres et qui outre à plaisir leurs enseignemens les plus téméraires pour montrer le parti qu'il en a tiré. Bien qu'il ait des milliers d'adeptes zélés et convaincus, on ne peut dire que ce soit une doctrine ou une école, tant l'étude, tant la science ou les méthodes scientifiques dont il aime parfois à faire parade y tiennent au fond peu de place. Presque tout ce qui l'alimente à cet égard a sa source dans les théories ou les déclamations du dehors.

Le nihilisme, ou mieux le radicalisme russe, peut bien, il est vrai, revendiquer un théoricien national, un législateur de l'utopie ou un prophète de l'avenir, qui dans sa courte carrière d'apôtre, de 1855 à 1863, a eu sur la jeunesse une influence que ses malheurs n'ont fait qu'accroître. Ce Proudhon ou ce Lassalle russe est depuis près de dix-huit ans exilé au fond de la Sibérie, où, condamné aux travaux forcés pour propagande révolutionnaire, il a passé sept ans dans les mines, où, sa peine expirée, il vieillit dans l'isolement et l'inaction loin de toute communication avec la Russie et le monde extérieur. Cet homme, c'est Tchernychevski, écrivain instruit et travailleur infatigable, armé tour à tour d'une redoutable logique et d'une mordante ironie, intelligence vigoureuse et souple, caractère enthousiaste et énergique, esprit bien russe par ses défauts comme par ses qualités. Philosophe, économiste, critique, romancier et partout missionnaire des tristes doctrines dont il a été l'un des premiers martyrs, Tchernychevski a dans ses traités scientifiques

(1) Sous l'influence de Bakounine et de l'Internationale, la plupart des révolutionnaires russes du dedans et du dehors semblent avoir eu pour formule la fédération de communes indépendantes et productrices. En 1874, après la fondation du journal le *Vpered* par Lavrof, des discussions s'étant élevées dans l'émigration sur la manière de préparer et de diriger la révolution, un réfugié du nom de Tkatchef, dans une brochure intitulée *de la Propagande révolutionnaire en Russie*, déclara qu'au lieu de se préoccuper de l'organisation future, « le parti d'action » ne devait avoir en vue que son œuvre de destruction. Ce conseil est devenu la règle de l'immense majorité des révolutionnaires russes.

(2) Le terme de *nihilisme* vient, croyons-nous, d'un roman d'Ivan Tourguenef, *Pères et Enfans*, où le célèbre romancier a peint la première génération de nihilistes. J. de Maistre avait déjà, si je ne me trompe, employé quelque part dans ses lettres de Russie le mot de *rienisme* avec un sens plus ou moins analogue. D'ordinaire les nihilistes s'intitulent eux-mêmes révolutionnaires, démocrates-socialistes, ou simplement propagandistes.

donné la théorie ou la *somme* du radicalisme russe et dans un roman bizarre et indigeste, écrit au fond d'une prison, il en a donné le poème et l'évangile (1).

Ce n'est peut-être pas faire tort à Tchernychevski que d'attribuer à son long et fastidieux roman plus d'ascendant sur ses disciples et sur les jeunes têtes russes qu'à ses traités didactiques. Cet homme, dont l'influence avait détrôné celle de Herzen et auquel la Sibérie et de longues souffrances ont donné l'auréole du martyre, était regardé par beaucoup de ses compatriotes comme un des géans de la pensée moderne, un des grands pionniers de l'avenir, un Fourier ou mieux un Karl Marx russe (2). En dépit de toutes les admirations dont il a été l'objet et de l'originalité réelle de son esprit, les idées de Tchernychevski, pas plus en économie politique qu'en philosophie, n'ont rien de bien original. La forme et les détails peuvent être nouveaux et individuels, le fond des théories appartient à l'Allemagne, à l'Angleterre, à la France. Ce qui donne à l'œuvre de Tchernychevski, à son roman du moins, le plus de saveur de terroir, c'est peut-être encore l'espèce de réalisme mystique et visionnaire qui se retrouve chez maint nihiliste. Si grand du reste qu'ait été sur la jeunesse l'ascendant de Tchernychevski et de quelques autres écrivains de la même école, le nihilisme contemporain est loin de suivre servilement les leçons des maîtres qu'il glorifie, il doit plus à leurs visions romanesques qu'à leurs déductions scientifiques (3).

Au point de vue psychologique, on pourrait dire que le nihilisme est sorti de la réunion de deux penchans opposés du caractère

(1) Tchernychevski a débuté, en 1855, par un traité d'esthétique naturaliste sur les rapports de l'art et de la réalité (*Estetitcheskiia otnochéniia iskoustva i désvitelnosti*). Un peu plus tard, dans un essai intitulé *le Principe anthropologique en philosophie* (*Antropologitcheskii princip v filosofii*), il exposait un système de matérialisme transformiste, défendait l'unité de principe dans la nature et dans l'homme, et ramenait toute la morale au plaisir ou à l'utilité. En 1860, il publiait dans une revue, *le Sovremennik,* une traduction avec une critique de l'*Économie politique* de Stuart Mill, ouvrage traduit depuis en français sous le titre d'*Économie politique jugée par la science; critique des principes de Stuart Mill* (Bruxelles, 1874). Dans ce livre, l'écrivain russe se sert, au profit du socialisme, de toutes les armes que lui peuvent fournir certaines théories de l'école économique anglaise, de Malthus et de Ricardo en particulier. En 1863 enfin, le *Sovremennik,* peu de temps après supprimé, a publié sous le voile de l'anonyme le roman *Que faire?* (*Chto délat*) écrit dans les prisons de Pétersbourg. Ce roman a aussi été traduit ou mieux résumé en mauvais français dans une édition de Milan (1876).

(2) Voyez par exemple l'introduction d'une brochure intitulée : *Lettres sans adresse*, petit ouvrage inachevé et inédit de Tchernychevski, traduit en français (Liége, 1874) et donné en russe, la même année, dans la revue révolutionnaire le *Vpered.*

(3) Dès 1867, les éditeurs des œuvres de Tchernychevski (*Sotchineniia Tchernychestkago*, Vevey, 1868), regrettaient de voir la jeunesse s'éloigner des enseignemens du maître en ce sens qu'elle en goûtait surtout le côté négatif.

russe, le penchant à l'absolu, le penchant au réalisme. C'est de cet accouplement contre nature qu'est né ce monstre antipathique, un des plus tristes enfans de l'esprit moderne. Nous trouvons encore là un exemple de cette impatience de tout frein, de cette témérité dans la spéculation, qui sont fréquentes chez les Russes, mais qui chez eux prétendent moins que chez les Allemands à la science ou à la méthode. Au point de vue moral et politique, le nihilisme est avant tout un pessimisme à demi instinctif, à demi réfléchi, pessimisme auquel la nature et le climat ne sont pas étrangers et qu'ont fomenté l'histoire et l'ordre politique. Ne voyant partout que le mal, il aspire à tout renverser, gouvernement, religion, société, famille, pour refaire de toute pièce un monde meilleur. Le nihilisme n'a rien du scepticisme critique qui compare et examine, qui réserve son jugement et sa liberté. C'est une négation qui s'affirme fièrement et n'admet pas d'examen, qui devient une sorte de dogmatisme à rebours, aussi étroit, aussi aveugle et non moins impérieux, non moins intolérant, que les croyances traditionnelles dont il repousse le joug.

Dans l'intempérance et la grossièreté de leur négation jetée à tout ce que l'humanité se faisait honneur de respecter, on sent chez beaucoup de nihilistes quelque chose de la gaminerie de la première incrédulité, quelque chose des écarts désordonnés d'esprits récemment émancipés. Dans ces prétentions à la maturité d'une jeunesse désabusée avant d'avoir vécu perce comme un enfantillage dépravé. Pour beaucoup d'adeptes, les théories nihilistes ne sont qu'une sorte de protestation contre les vieilles superstitions qui dominent encore les masses populaires, contre le servilisme politique, contre l'hypocrisie intellectuelle ou les conventions sociales qui règnent trop souvent dans les hautes classes.

On demandait, dit-on, à un nihiliste en quoi consistaient ses doctrines. « Prenez la terre et le ciel, répondit-il, prenez l'état et l'église, les rois et Dieu et crachez dessus, voilà notre doctrine (1). » Cette définition serait une raillerie d'un adversaire qu'elle n'en serait guère moins exacte. Le mot est du reste moins choquant pour une oreille russe que pour nos oreilles françaises; cracher joue un grand rôle dans les superstitions moscovites. On crache pour détourner un présage, on crache en signe d'étonnement, on crache en signe de mépris (2). Le nihiliste se plaît à cracher sur tout, il aime à mettre au défi l'esprit de vénération et d'humilité si vivace chez le Russe du peuple, qui se courbe encore en deux devant ses

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1873.

(2) Ivan Tourguenef raconte quelque part qu'à Heidelberg, alors fréquenté par de nombreux étudians russes expulsés des universités nationales, il paraissait, vers 1865, un journal nihiliste ayant pour titre : *A tout venant, je crache.*

supérieurs comme devant les saintes images. C'est là un signe de la profonde discordance d'idées et de sentimens dont souffre la nation. Au moral comme au physique, dans l'homme comme dans la nature, s'y rencontrent les deux extrêmes : à la plus naïve vénération politique et religieuse, répond le plus effronté cynisme intellectuel et moral.

Ce grossier matérialisme négatif n'est point tout le nihilisme, ce monstre né de penchans opposés a une autre face, fort différente et également russe, le mysticisme. Ces hommes si dédaigneux de toute croyance, de tout songe métaphysique, de tout idéal, ont eux aussi leurs spéculations ou leurs rêves, et ce ne sont ni les moins timides ni les mieux réglés. Au fond de ce réalisme naturaliste se retrouve une sorte d'idéalisme avide de se donner carrière dans le champ inexploré du possible. Du sein de ce pessimisme qui maudit l'ordre social actuel sort un optimisme effréné qui escompte ingénument les merveilles d'un avenir utopique. En Russie, la plupart des jeunes gens, pour qui la plus blessante des injures serait d'être appelés idéalistes et la plus grande humiliation de passer pour tels, ne craignent pas, dans les matières qui semblent s'y prêter le moins, de s'abandonner aux rêves les plus téméraires. C'est dans le domaine économique et social, dans le domaine des réalités positives que, nihiliste ou non, le Russe se permet le plus volontiers les fumées de l'utopie et la recherche de l'absolu. C'est en s'enfonçant dans les sentiers du réalisme et de l'utilitarisme qu'il retombe dans les théories et les chimères; c'est par une sorte de cercle, qu'à force de s'en éloigner, il revient à l'esprit spéculatif, comme un voyageur qui, après avoir passé par les antipodes, aborderait par une autre rive au pays qu'il a quitté. La sphère qui exige le plus de mesure et de sobriété d'esprit est celle où le Russe (et en cela il n'est pas seul) laisse la plus libre carrière à son imagination. Avec une grande différence de science et de méthode, n'avons-nous pas vu quelque chose de cette spéculation à rebours chez les adversaires les plus déclarés de la métaphysique, chez certains positivistes par exemple, qui, dans les questions économiques et politiques, ont parfois abouti à des conclusions si peu en rapport avec leur méthode et réellement si peu positives? Cette contradiction si fréquente chez la plupart des socialistes ou des radicaux, cette sorte de changement de front qui, dans les écoles les plus négatives, s'explique par un impérieux besoin d'idéal et de foi en un monde meilleur, n'est nulle part moins rare et plus frappante que chez les Russes. Sur ce terrain, l'esprit national se montre avec tous ses contrastes, avec sa défiance et son dédain des croyances reçues, avec sa confiance naïve dans les thèses douteuses et son goût des paradoxes.

IV.

Tocqueville a remarqué que de nos jours l'esprit révolutionnaire agit à la manière de l'esprit religieux. Dans la Russie contemporaine, cela est plus vrai que partout ailleurs. Chez les nihilistes, la révolution est devenue une religion dont les dogmes sont aussi peu discutés qu'un *credo* révélé, dont les obligations sont presque aussi impérieuses que les commandemens édictés au nom d'un Dieu. Chez eux, la négation a pris l'aspect et le caractère de la foi ; elle en a la ferveur enthousiaste, le zèle que rien n'arrête. Le nihilisme a ses dévots et ses illuminés, il a ses confesseurs et ses martyrs comme il a ses dieux et ses idoles. A ce point de vue, l'opinion vulgaire, qui, chez nous, prenait jadis le nihilisme pour une secte, n'était pas aussi fausse qu'elle le semblait au premier abord. Avec son esprit absolu et impatient de toute critique, avec la foi robuste et les dévoûmens passionnés qu'il inspire à tant d'adeptes dispersés, c'est bien une sorte de culte dont le dieu sourd et insensible est le peuple adoré dans ses abaissemens, une sorte d'église dont le lien est l'amour pour ce dieu souffrant, et la loi, la haine de ses persécuteurs. Par l'ardeur aveugle de leur foi, par leur répulsion pour tout ce qui est étranger à leur doctrine, par leur exclusivisme et leur fanatisme, nombre de ces orgueilleux nihilistes se rapprochent singulièrement des grossières sectes populaires pour lesquelles ils n'ont pas assez de mépris.

Ces détracteurs de toute croyance et de toute espérance surnaturelle, ces contempteurs de tout spiritualisme, sont eux aussi à leur manière des idéalistes et des mystiques. On s'en aperçoit souvent dans leur langage, dans leurs écrits mêmes. Bien que la plupart fassent profession de dédaigner comme des enfantillages ou d'inutiles superfluités la poésie, les images, les allégories, ils ne savent pas toujours se défendre de leurs séductions. Ces ennemis de toute superstition et de toute vénération, qui dans les plus nobles dévoûmens prétendent ne reconnaître qu'une simple impulsion instinctive ou un égoïsme raffiné, célèbrent parfois les héros et les héroïnes de leur lutte contre le pouvoir, les martyrs de leur cause, avec un lyrisme et une sorte de piété qui semble moins s'adresser à des conspirateurs modernes qu'à des saints martyrs de leur foi (1).

(1) Je citerai par exemple la traduction de quelques vers adressés à Lydie Figner, l'une des jeunes héroïnes d'un des procès politiques des dernières années (*Detooubiistvo*, Genève, 1877) : « Forte, ô jeune fille est l'impression de ta beauté enchanteresse ; mais plus fort que l'enchantement de ton visage est le charme de la pureté de ton âme... Pleine de compassion est l'image du Sauveur, pleins de tristesse sont ses traits divins ; mais dans tes yeux d'une profondeur sans fond il y a encore plus d'amour et de souffrance. »

Qu'on lise le célèbre roman de Tchernychevski : *Que faire* (1)? et l'on sera surpris de la singulière alliance de mysticisme et de réalisme, d'observations pratiques et prosaïques, et d'aspirations vagues et rêveuses amalgamées dans l'étrange ouvrage du doctrinaire radical. Dans cette longue et lente histoire qui prétend nous peindre les réformateurs de la société et les sages de l'avenir, c'est par des symboles, par des songes que se révèlent à l'héroïne ses propres destinées avec les destins de la femme et de l'humanité. Il est vrai que ces allégories assez transparentes ont pu être suggérées à l'auteur déjà emprisonné par le besoin de ne pas trop éveiller les inquiétudes de la censure. Dans le roman du prisonnier, à côté de ce mysticisme humanitaire se rencontre une sorte d'ascétisme naturaliste, pour nous plus bizarre encore. Le révolutionnaire idéal, le type achevé de l'homme de l'avenir, un certain Rakhmétof, n'a point seulement toutes les perfections morales de la solidarité et de la fraternité rêvées; comme un anachorète chrétien ou un extatique de l'Inde, Rakhmétof se plaît à renoncer aux joies de la vie et aux plaisirs des sens; il aime à se priver, à se mortifier pour ressembler à son dieu souffrant, le peuple opprimé (2). Lorsqu'on lui servait des fruits, Rakhmétof ne mangeait que des pommes parce que en Russie c'est le seul fruit dont le peuple puisse manger. S'il ne portait pas de cilice, ce revendicateur des droits de la chair, au lieu de dormir sur un lit, se plaisait à coucher sur un feutre garni de petits clous d'un pouce de longueur.

Il y a sans doute peu de Rakhmétof en dehors des romans : parmi les admirateurs de Tchernychevski, un trop grand nombre s'abandonne au dévergondage autorisé par leurs tristes doctrines; ce stoïcisme, ce dédain des jouissances matérielles impérieusement réclamées pour autrui, se retrouve cependant parfois dans la vie réelle. Parmi les novateurs de l'un et l'autre sexe qui professent et souvent pratiquent l'amour libre, il s'en trouve qui, par une singulière contradiction, tiennent à honneur de ne pas user des droits qu'ils revendiquent. Cela se rencontre naturellement surtout parmi les femmes, toujours plus disposées aux contradictions, plus désireuses d'ennoblir toutes les aberrations. C'est chez elles, chez quelques-unes de ces dévotes du nihilisme, chez ces jeunes filles qui en sont les plus ardens prosélytes et les plus courageux missionnaires, qu'on voit le mieux tout ce que ce répugnant matérialisme peut recouvrir de sentimens généreux et d'idéalisme inconscient. Entre

(1) Voyez l'analyse qu'en a donnée M. F. Brunetière dans la *Revue* du 15 octobre 1876.

(2) Voici une des maximes de Rakhmétof : « Puisque nous demandons que les hommes jouissent complètement de la vie, nous devons prouver par notre exemple que nous le demandons, non pour satisfaire nos passions personnelles, mais pour l'homme en général. »

ces femmes qui prêchent la suppression de la famille et la libre union des sexes, entre ces jeunes filles aux cheveux courts qui se plaisent à prendre les allures et le langage des jeunes gens, il n'est pas rare d'en rencontrer dont la conduite, loin d'être d'accord avec leurs cyniques principes, reste pure et irréprochable, en dépit de toutes les apparences d'une vie aventureuse et débraillée, en dépit de l'espèce de promiscuité morale où les plus sages semblent se complaire.

Le nihilisme a ses vierges, et beaucoup des conspiratrices de vingt ans, arrêtées et déportées dans les dernières années, ont emporté en Sibérie une vertu d'autant plus méritoire que leurs doctrines en font moins de cas. Chose plus bizarre, le nihilisme a ses unions mystiques ou platoniques, ses couples d'époux sans l'être, qui, mariés ostensiblement aux yeux du monde, aiment à faire comme s'ils ne l'étaient point. C'est ce que, dans la secte, on appelle un mariage fictif. Depuis le procès de Netchaïef, il est peu d'affaires politiques qui n'aient révélé quelques-unes de ces singulières unions. Le difficile est de comprendre ce qui pousse les ennemis de la société à ce simulacre de mariage. Pour beaucoup, pour les jeunes filles principalement, c'est un moyen d'émancipation qui facilite la propagande politique. A la jeune fille gagnée à la sainte cause, on offre un mari pour lui donner la liberté de la femme mariée; parfois c'est l'homme qui l'a catéchisée et convertie, plus souvent c'est un ami, quelquefois un inconnu requis pour la circonstance. Solovief, l'auteur du premier attentat sur l'empereur Alexandre II en 1879, avait fait un mariage de cette sorte. En réalité, la fiancée n'épouse que la secte, souvent, le jour même de leurs noces, les deux époux se séparent pour aller, chacun de son côté, faire de la propagande au loin. Ainsi avait fait Solovief, et quand sa femme et lui quittèrent la province pour Saint-Pétersbourg, ils y logèrent séparément (1). Pour quelques-uns, le mariage fictif est une association, une sorte de coopération de deux camarades; pour plusieurs, ce peut être une manière de témoigner du peu de cas qu'ils font de l'union bénie par l'église et sanctionnée par l'état, une façon de se metre en dehors des lois et au-dessus des préjugés de la société en ayant l'air de s'y soumettre. Le mari ne profite pas des droits que lui donnent la religion et la loi, la femme garde sa liberté dans les liens légaux, et après avoir fait fi des unions régulières et s'être refusée à son mari, elle peut, du consentement dece dernier, pratiquer, si bon lui semble, l'amour libre. Pour quelques autres enfin, le mariage fictif devient une sorte de noviciat ou de

(1) Ces faits ont été mis en lumière par le procès de Solovief. Pour montrer tous les contrastes de ces existences, je noterai que le même Solovief a déclaré devant ses juges avoir passé dans un mauvais lieu la nuit qui précéda son crime.

stage qui, après quelques mois ou quelques années d'épreuve, fait place à une union plus naturelle. C'est ainsi, si je ne me trompe, que dans le roman de Tchernychevski, Vera et Lapoukhof vivent d'abord en frère et sœur, ayant sous le même toit deux appartemens séparés par un terrain neutre, jusqu'au jour où une seule chambre réunit les deux époux, en attendant que le mari découvre le goût réciproque d'un de ses amis et de sa femme, et disparaisse discrètement pour ne point leur causer d'embarras ou de scrupule, sauf à revenir sous un autre nom au bout de quelques années assister en voisin et en camarade au bonheur du nouveau couple (1).

Le nihilisme a cessé d'être purement négatif; il est redevenu ardemment révolutionnaire et socialiste. C'est dans ses procédés de propagande que se manifestent le plus clairement la foi, l'enthousiasme, le dévoûment religieux de ses adeptes, et cela non-seulement dans la témérité de leurs attentats ou dans leur constance à braver la déportation et la mort. Ce triste courage devant le juge ou le bourreau, d'autres sectaires, d'autres révolutionnaires de différens pays l'ont aussi souvent montré; il n'y a pas de folie perverse qui n'ait eu ses croyans et ses martyrs. Ce qui est particulier au nihilisme russe contemporain, c'est sa manière de s'adresser au peuple, *d'aller dans le peuple* (*itti v narod*), selon l'expression consacrée, c'est, pour s'en faire mieux comprendre, de se mêler à lui, de s'assimiler à lui, de vivre de sa vie de privations et de travail manuel, oubliant les habitudes et les préjugés de l'éducation. En cela, les missionnaires du nihilisme semblent avoir voulu imiter les premiers apôtres du christianisme. En quel autre pays a-t-on vu, de nos jours, des jeunes gens de bonne famille, des étudians de l'université quitter les habits et les habitudes de leur classe pour travailler comme ouvriers dans des forges ou des usines, afin d'être mieux à même de connaître le peuple et de l'initier à leurs doctrines (2)? En quel autre pays voit-on, au retour d'un voyage à l'étranger, des jeunes filles bien élevées se féliciter de trouver une place de cuisinière chez un chef d'atelier, afin d'être à même d'approcher du peuple et d'étudier personnellement la question ouvrière (3)? En Russie, où les mœurs, les idées, le

(1) En dehors du roman de Tchernychevski, le mariage fictif a servi de thème ou de motif à plusieurs écrivains russes.

(2) C'est ce qu'avaient fait, par exemple, le prince Tsitsianof et ses complices à Ivanovo-Vosnesensk (procès de 1877), ce qu'avait fait également Soloviof jusqu'en 1878. D'autres agitateurs avaient appris également un métier et ouvert des ateliers en diverses villes, de serrurerie à Toulon, de menuiserie à Moscou, de cordonnerie à Saratof, etc.

(3) Déposition d'une jeune fille dans le procès du prince Tsitsianof (1877). C'est à de pareils modèles qu'est empruntée l'héroïne de Tourguenef dans ses *Terres vierges*.

costume même mettent plus d'intervalle entre les diverses conditions, cette sorte de déclassement social, même temporaire, doit assurément être plus pénible que partout ailleurs. Dans cette manière de faire de la propagande, de se mettre en contact direct avec l'homme du peuple, ne retrouvons-nous pas, au milieu de toutes les aberrations, l'instinct positif, le sens réaliste du Grand-Russe, qui, au lieu de rester à planer dans les nuageuses régions de la théorie, descend auprès de l'ouvrier et du paysan, dans l'usine ou l'atelier, dans l'école ou la maison commune (1). L'esprit pratique du Russe se mêle d'une manière bizarre à ses excentricités théoriques, de même qu'une sorte d'idéalisme se greffe chez lui sur le naturalisme le plus décidé.

Rien peut-être de plus triste pour l'observateur que cette alliance, chez les jeunes gens des deux sexes, de qualités et de défauts opposés et presque également extrêmes, que cette mise au service de doctrines néfastes des plus hauts et généreux penchans du cœur humain. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que le nihilisme, si répugnant dans ses principes, si insignifiant dans ses méthodes, si ridicule dans ses prétentions, si odieux dans ses attentats, révèle quelques-unes des qualités de l'esprit ou du caractère russes, et précisément de celles qu'on est souvent tenté de lui refuser. S'il met en plein jour quelques-uns des plus fâcheux côtés du tempérament national trop fréquemment enclin aux extrêmes, il en éclaire d'une lueur sinistre un des côtés les plus nobles et les moins apparens. Ce peuple, si souvent accusé de passivité et de torpeur intellectuelle, le nihilisme nous le montre capable d'énergie et d'initiative, capable d'enthousiasme sincère et agissant, capable enfin de dévoûment aux idées. A ce point de vue, j'oserai dire que ce triste phénomène fait honneur à la nation qui en souffre. En Russie, ce n'est point, comme ailleurs, la misère et l'ignorance, la cupidité et l'ambition qui sont les plus actifs fermens de l'esprit révolutionnaire, ce sont souvent des passions hautes et nobles dans leur point de départ. Les hommes qui se prétendent les apôtres de la fraternité et de la solidarité humaines savent au besoin participer aux travaux des petits et aux souffrances des pauvres, et ils n'ignorent point que, dans leur pays, la révolution n'est ni une carrière ni un jeu où l'ambition ait tout à gagner et la sécurité des agitateurs peu de chose à redouter.

La plupart des nihilistes, de ceux du moins qui figurent dans les procès, sont de très jeunes gens, de très jeunes filles. C'est parmi les jeunes gens, ou, pour être plus exact, parmi les adolescens que

(1) Un des moyens de propagande revélés par les derniers procès, c'est aussi de se faire instituteur de village ou scribe communal. Soloviéf avait dans ce dessein fait l'un et l'autre métier.

la foi révolutionnaire recrute presque tous ses adhérens. Chez le plus grand nombre, l'âge semble vite amener sinon le scepticisme, du moins la tiédeur ou le découragement avec la prudence. N'est-ce pas un fait singulier que dans les innombrables procès politiques des dix dernières années ne se rencontrent presque jamais que des jeunes gens? Parmi tous les conspirateurs condamnés ou arrêtés, les hommes de trente ans sont déjà rares, peu ont dépassé vingt-cinq ans, beaucoup, tels que Mirsky, l'auteur de l'attentat sur le général Drenteln, sont mineurs. En un pays où les idées radicales se transmettent dans les écoles depuis déjà plus d'une génération, ce phénomène ferait croire que l'âge est pour beaucoup dans cette effervescence de négation et de révolution. La Russie n'est pas le seul pays où les jeunes gens enclins à toutes les chimères deviennent au bout de dix ou quinze ans des hommes pratiques, positifs, terre à terre, faisant bon marché des principes et des idées au profit des intérêts. Rien de plus commun partout que ces palinodies qui rassurent le politique en contristant le moraliste; mais, en Russie, ce contraste entre les saisons de la vie, entre la jeunesse et l'âge mûr, m'a souvent semblé plus prompt et plus marqué qu'ailleurs. Peut-être, en ce qui touche la politique, le Russe, grâce à son sens pratique, est-il plus vite désabusé des rêveries révolutionnaires et frappé de la disproportion entre le but et les moyens des agitateurs. Pour s'attaquer ainsi avec d'aussi pauvres armes à un pouvoir aussi fort, il faut en effet des illuminés ou des enfans. Peut-être aussi y a-t-il là un autre trait du caractère national enclin à tomber d'un extrême dans l'autre. Toujours est-il qu'en peu de pays les parens et les enfans ont autant de peine à se comprendre. A cet égard, les tableaux d'Ivan Tourguenef dans *Pères et Enfans* restent encore souvent vrais. Au contact de la vie réelle, les instincts pratiques et positifs, les instincts égoïstes reprennent d'ordinaire le dessus sur le romantisme révolutionnaire et l'idéalisme utilitaire jusqu'à en étouffer complètement les aspirations ou à les reléguer dans la tranquille sphère des songes, là où les théories les plus risquées ne gênent point la prudence la plus bourgeoise. De là tant de jeunes nihilistes jurant de tout détruire, et tant d'hommes faits résignés à tout supporter, à tout conserver. De là en un mot tant de Russes chez lesquels les idées ne font jamais tort aux intérêts, chez qui le plus hardi radicalisme théorique s'allie sans peine aux soucis de la fortune et aux soins vulgaires d'une carrière.

Est-ce à cette sorte de conversion opérée par l'âge qu'il faut attribuer la singulière transformation de générations entières, de celle de 1860 par exemple? Aucune génération à aucune époque n'a eu plus de foi dans le bien, plus de confiance dans les institutions improvisées, plus de goût pour les innovations libérales. Or, chez la

plupart de ces hommes qui jadis applaudissaient passionnément aux réformes et en sollicitaient chaque jour de nouvelles, le noble souci des intérêts moraux et de la régénération du pays a fait place en quelques années au scepticisme, à l'indifférence, à une préoccupation trop souvent exclusive des avantages matériels et personnels. Certes un tel affaissement, une telle décadence morale après une surexcitation de quelques années, n'a partout rien que de trop naturel; ne nous en sommes-nous pas aperçus après chacune de nos révolutions? Le phénomène n'en est pas moins à noter en Russie. Dans l'âme russe, le découragement semble toujours sur les pas de l'enthousiasme, l'abattement y suit de plus près l'exaltation. La faute en est-elle au régime politique ou au tempérament du peuple? Peut-être à tous deux en même temps.

Le nihilisme, le radicalisme russe est le plus souvent une affaire d'âge, on pourrait dire que c'est une maladie de jeunesse, et cela non-seulement chez l'individu, mais aussi chez la nation (1). C'est sa jeunesse intellectuelle et politique, c'est l'inexpérience historique de la Russie qui pour tant de questions rend le Russe si prompt aux hardiesses spéculatives, si dédaigneux de l'expérience d'autrui, si confiant dans la facilité d'une transformation sociale. A ce penchant se mêle un secret amour-propre. Alors même qu'il accepte les idées de l'Occident, le Russe aime à les outrer, à les dépasser en révolution comme en toute autre chose; c'est un élève qui aspire à devancer ses maîtres, un nouveau venu qui trouve facilement ses aînés timides et arriérés. Le Russe de toute opinion a fréquemment pour l'Occident quelque chose du sentiment des jeunes gens pour les hommes mûrs ou les vieillards; alors même qu'il goûte nos idées ou nos leçons, il est enclin à croire que nous restons en chemin, et il se promet d'aller jusqu'au bout des routes et des idées que les autres ouvrent devant lui. « Qu'est-ce, entre nous, que vos peuples d'Europe? me disait il y a longtemps déjà un des premiers Russes que j'ai connus. Ce sont de vieilles barbes qui ont donné tout ce dont elles étaient capables, et dont raisonnablement on ne saurait plus rien attendre; nous n'aurons pas de mal à vous enfoncer quand notre tour sera venu (2). » — Mais quand ce tour viendra-t-il? Beaucoup se fatiguent d'attendre. Par malheur cette présomption nationale est loin de toujours impliquer un travail, un

(1) Dans un livre récent *(V oulikou vréméni, 1879)*, un écrivain à tendances à la fois aristocratiques et slavophiles, le prince Mechtchersky, a donné du nihilisme une explication pathologique qui pour être paradoxale n'est peut-être pas absolument dépourvue de vérité. Selon lui, ce serait une sorte de maladie nerveuse engendrée par l'anémie et le défaut de fer dans le sang de la jeunesse des universités; la cause en serait le manque d'exercice dans les écoles.

(2) On rencontre des propos analogues dans *Fumée*, de Tourguenef.

effort réel. Trop de Russes attendent le grand avenir de leur patrie comme une chose qui doit arriver à son jour, ainsi qu'un fruit qui mûrit sur l'arbre, trop d'autres, dédaigneux du possible et raillant comme insuffisantes les libertés dont l'Occident leur offre le modèle, posent pour les blasés et les sceptiques, tandis que les plus impatiens s'imaginant métamorphoser leur pays d'un seul coup de la baguette révolutionnaire, recourent sans scrupule aux plus folles et plus odieuses machinations.

V.

Anarchie sanglante, dissolution de l'empire, tels seraient les effets inévitables d'une révolution en Russie. Heureusement pour la civilisation, il est peu de pays où le triomphe même transitoire des révolutionnaires soit aussi improbable. Les dimensions de l'empire, la dispersion de la population, le petit nombre des villes, sont autant d'obstacles à ces surprises, qui ailleurs renversent un gouvernement en quelques journées. Il n'y a point de Paris pour imposer une révolution, et dans la capitale même il n'y a point de peuple pour en faire une. De longtemps encore les seules révolutions possibles en Russie seront les révolutions de palais, et celles-là même le pays en a depuis Paul Ier perdu la tradition : le progrès des mœurs et les habitudes de légalité en rendent aujourd'hui le renouvellement invraisemblable.

Il faut renoncer à se représenter la Russie comme un volcan prêt à une éruption. Voici bientôt un demi-siècle que certains prophètes y dénoncent tous les signes précurseurs d'une explosion révolutionnaire. On entend souvent dire que la Russie est à la veille de son 1789, que chez elle la fin du XIXe siècle rappellera la fin du XVIIIe chez nous. De tels rapprochemens reposent sur de lointaines et vagues analogies. Il se peut que l'empire autocratique ait un jour, bientôt peut-être, son 1789, je serais surpris que dans ce siècle du moins il eût son 1793. Rien de pareil chez les Russes à ce mouvement des esprits qui, sous Louis XV, agitait à la fois toutes les classes de la nation; rien surtout de cette universelle lassitude, de ces haines profondes, de ces défiances incurables qui rendaient la suppression de l'ancien régime impossible sans violence et sans excès.

Dans la France de Louis XVI, le sol était couvert de matières combustibles amassées par les siècles et n'attendant qu'une étincelle pour allumer le plus vaste incendie qu'ait vu le monde. Dans la Russie d'Alexandre II, le ciel est traversé de flammèches apportées par les vents d'ouest; il court parfois des éclairs et des lueurs sinistres qui effraient les yeux, mais les matières inflammables font défaut ou sont trop dispersées pour allumer un grand in-

cendie. Aujourd'hui, comme en 1825 comme en 1848, l'on pourrait dire qu'en Russie les matériaux de la révolution manquent encore.

Quels sont les hommes qui prétendent s'emparer d'un empire de plus de quatre-vingts millions d'âmes? Quelques milliers de jeunes gens sans expérience, sans idées pratiques, sans influence, incapables de produire une révolution comme de la diriger, des inconnus incompris et mal vus du peuple, des enfans présomptueux et ignorans de la vie, croyant tout possible à leur faiblesse. Quels sont leurs armes, leurs ressources, leurs moyens d'action? Des pamphlets, des brochures manuscrites ou imprimées, chez un peuple dont la grande masse ne sait pas lire. Et quoi encore? Le bras de quelque sicaire, l'assassinat, l'incendie. Ils se sont tout permis et ont tout osé dans le champ ténébreux des manœuvres criminelles qui leur était seul ouvert; mais pour faire une révolution, le stylet, les balles et les mines ne suffisent pas. S'il est un pays où tout l'état tienne au mince fil d'une vie humaine, ce n'est plus la Russie.

L'énergie et la ténacité, l'audace et l'abnégation, le sombre et fanatique héroïsme des ennemis de l'état n'aboutiront qu'à faire éclater à tous les yeux leur impuissance. Ce qui leur manque, ce n'est peut-être point l'organisation. Ils n'avaient pour ourdir leurs trames qu'à copier les modèles offerts par les révolutionnaires étrangers, qu'à s'approprier la vieille machine, aujourd'hui si perfectionnée, des sociétés secrètes et des gouvernemens occultes, avec leurs sections affiliées et leur hiérarchie de comités superposés, avec leurs chefs mystérieux et anonymes, aveuglément obéis d'adeptes auxquels ils demeurent inconnus (1). Pour leur organisation et leur propagande, ils ont trouvé, dans l'aveugle enthousiasme de la jeunesse, dans l'indifférence ou la désaffection de la société, dans l'impopularité de la police ou la corruption administrative, des secours ou des facilités que ne leur eût présentés aucun autre état de l'Europe. Ils ont été admirablement servis par les contradictions et les maladresses du pouvoir ou de ses agens; leurs plus téméraires attentats ont eu longtemps le bénéfice de l'impunité. Quel profit ont-ils tiré de tant d'avantages? N'ayant pas, comme autrefois les carbonari ou Mazzini en Italie, comme les révolutionnaires polonais de 1863, l'esprit national pour allié, tous les efforts de leurs comités du dedans ou du dehors ont été en pure perte. Ils

(1) Je dois dire que d'après les comptes-rendus trop sommaires des derniers procès, les nihilistes sont loin de paraître aussi fortement organisés qu'on l'a d'abord cru en Russie comme à l'étranger. La plupart de leurs complots semblent ourdis par de petits groupes isolés, reliés seulement par la communauté des opinions et des desseins, et non par une affiliation régulière et hiérarchique. L'unité de direction parait avoir toujours fait défaut, et, en dépit du fameux cachet portant les mots : *Comité révolutionnaire exécutif*, l'existence même d'un semblable comité est encore douteuse.

ont pu massacrer quelques fonctionnaires, brûler des maisons, des quartiers, des villes presque entières, ils n'ont pu soulever la plus petite insurrection. En vain se sont-ils attaqués à la fois au peuple des villes et des campagnes, à la bureaucratie, à l'armée même. Il ne leur a servi de rien d'avoir des complices parmi leurs adversaires officiels et de gagner des auxiliaires dans les rangs des troupes, comme ce lieutenant Doubrovine, l'*officier terroriste* pendu à Saint-Pétersbourg l'été dernier (1). Ils n'ont réussi qu'à se rendre odieux au peuple et à fournir des armes aux ennemis du progrès. S'ils ont contraint le gouvernement à recourir à des précautions et à des rigueurs inusitées, c'est le pays qui en a souffert, le pays ramené par eux en arrière et qui leur en garde une juste rancune.

L'agitation nihiliste des années 1878 et 1879 a mis au jour l'impuissance absolue avec la faiblesse réelle des révolutionnaires. Est-ce à dire pour cela que tout ce mouvement nihiliste, que cette effervescence des esprits dans certaines classes de la jeunesse, soit sans dommage pour l'état, sans danger pour le gouvernement? Assurément non. Le mal, le péril actuel ce n'est pas une révolution aujourd'hui insensée, chimérique, impossible; c'est une énervante et stérile agitation toujours renouvelée, c'est une sorte de fièvre périodique avec de violens accès succédant régulièrement à des périodes de calme apparent et de dépression. Le péril prochain, ce n'est pas l'anarchie politique, c'est une anarchie intellectuelle, une anarchie morale qui épuise la nation en efforts sans issue, qui laisse le pays inquiet, énervé, sans direction nette, sans voie tracée, sans horizon distinct, qui laisse l'état usé et affaibli dans tous ses ressorts. Il y a plus, une telle situation ne saurait se prolonger indéfiniment; il ne faudrait pas un grand nombre d'années, pas une génération peut-être, pour que toutes les catastrophes devinssent possibles.

De ce qu'il n'atteint guère encore que la surface de la nation, il ne s'ensuit pas que le radicalisme soit un accident passager, une maladie sans gravité, dont le tempérament russe soit assez fort et assez sain pour triompher tout seul. L'esprit révolutionnaire est de ces maux que la nature ne suffit pas à guérir. Le nihilisme est un ulcère qui, s'il n'est pas soigné, menace de devenir incurable, de ronger tout le corps social et d'atteindre peu à peu les organes essentiels.

Le remède, le traitement efficace, on ne saurait le trouver ni dans les mesures répressives, ni dans les mesures préventives. En vain songe-t-on à s'attaquer aux racines du mal dans les universités et les écoles. On aurait beau, selon les conseils de quelques esprits

(1) Doubrovine avait rédigé des notes et une sorte de règlement pour ce qu'il appelait les officiers terroristes russes.

distingués (1), suivant des procédés plus ou moins renouvelés de l'empereur Nicolas, s'en prendre aux études et à la culture modernes, modifier les programmes d'enseignement, substituer les études classiques aux sciences physiques, ou *vice versa;* on aurait beau limiter le nombre des étudians ou borner la sphère des études, refouler les femmes et les jeunes filles aspirant à l'instruction supérieure et à l'égalité avec l'autre sexe; on aurait beau interdire à la charité ou à la vanité publique ou privée ces nombreuses fondations de bourses de gymnase et d'université, qui trop souvent ne servent qu'au recrutement du prolétariat lettré ; il resterait toujours assez d'alimens et de prosélytes pour le nihilisme. On aurait beau, comme il en a été mainte fois question, soumettre les universités et leurs élèves à la discipline militaire, faire porter aux étudians un uniforme, les enfermer dans des pensionnats ou des casernes, ce ne seraient jamais là que des palliatifs plus propres à cacher les progrès du mal qu'à le guérir. Pour la jeunesse et la nation, il faudrait, croyons-nous, une autre cure, un autre régime. Il y a des maladies que l'on traitait jadis par la diète et les saignées, que l'on soigne aujourd'hui avec les fortifians, les toniques, le grand air, l'exercice. Le cas de la Russie est de ce nombre, il serait temps de la mettre à un régime moins débilitant.

Contre l'épidémie révolutionnaire, la science moderne ne possède ni préservatif assuré ni spécifique certain. Les ignorans ou les charlatans en peuvent seuls promettre. Pour les peuples contemporains, l'esprit révolutionnaire est un de ces maux avec lesquels il faut s'habituer à vivre; toute la question, en Russie comme en France, comme partout, c'est d'être assez fort pour le supporter. Or de tous les moyens, de tous les topiques conseillés pour cela le plus sûr semble encore la liberté politique. C'est là une recette déjà vieille, déjà démodée auprès de bien des personnes, pour quelques-unes même pire que le mal qu'elle prétend combattre; à nos yeux, c'est la seule efficace. Tous les gouvernemens qui en ont sincèrement et patiemment usé s'en sont bien trouvés. Le lecteur a déjà pu l'entrevoir dans le cours de ces études : ce dont souffre surtout la Russie, c'est le défaut absolu de liberté politique. Aux vagues aspirations qui s'éveillent dans la jeunesse et la société, il faut, sous peine d'explosion, ouvrir une issue légale. Comment et dans quelle mesure les libertés politiques, les libertés nécessaires, pourraient-elles s'acclimater dans l'empire autocratique? Ce sera quelque jour l'objet de nos recherches.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

(1) Le prince Mechtchersky, par exemple, dans des lettres au *Nord* en 1878.

POVERINA

DERNIÈRE PARTIE (1).

IX.

A Viareggio, le Trouville de la Toscane, la saison avait été des plus brillantes, et, bien qu'elle fût près de finir, les baigneurs étaient encore nombreux. L'établissement à la mode regorgeait de flâneurs. Le *Nettuno* est une baraque en bois, bâtie sur pilotis : au-dessous, on se baigne; au-dessus, on mange. Tout le monde élégant stationne pendant la plus grande partie de la brûlante journée dans une vaste galerie qui entoure le restaurant. On jase le jour, on danse le soir, les hommes jouent aux cartes, les femmes poursuivent plus à leur aise que partout ailleurs le petit ou le grand roman de leur vie, qui ne doit pas se terminer par un mariage, ayant trop souvent commencé par là. On y jouit d'une température tropicale, agrémentée de poussière et de cousins; on y porte des robes de mousseline avec des diamans; sous prétexte de respirer l'air de la mer, on aspire un arome âcre et pénétrant, mélange de fumée de tabac et de toutes les émanations d'une cuisine où dominent la friture, l'huile et le fromage. La petite ville est mesquine, composée de maisons trop petites, chose rare dans ce pays des vastes salles et des voûtes élevées; la plage est nue, sans pittoresque, sans intérêt, l'établissement sans confort et sans goût. A travers les planches mal jointes du restaurant, les gens qui dînent s'amusent parfois à vider leur verre sur la tête de ceux qui se baignent: le cuisinier ne se gène pas pour jeter à la mer les eaux grasses, les épluchures de légumes et autres débris ; la marée ne se charge pas de purifier ces eaux immobiles comme celles d'un

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier et du 1er février.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

VII [1].

LA PRESSE ET LA CENSURE.

—

Dans les états modernes, il existe une puissance redoutable, pareille à certains Titans de la fable, un géant aux cent bras, pourvu de mille yeux et de mille bouches, qui spontanément, gratuitement, se charge de veiller à l'exécution des lois, de découvrir et de dénoncer au pouvoir comme au public les abus de toute sorte, et l'apparence même d'un abus. Cet Argus infatigable, c'est la presse, qui au don d'ubiquité semble joindre le don d'être invisible, la presse qui, avec tous ses défauts et ses vices mêmes, est le contrôle actif et journalier de tous et de chacun sur les actes du pouvoir et des agens du pouvoir. Or si les réformes de l'empereur Alexandre II n'ont pas donné aux Russes tout ce qu'ils paraissaient en droit d'en attendre, une bonne part de leurs déceptions est imputable à la situation faite chez eux à cet inspecteur volontaire, à ce contrôleur sans mandat des pays modernes. L'état légal de la presse explique beaucoup des défauts de l'administration et de la justice, explique bien des contradictions des lois et des mœurs, et l'impuissance même du gouvernement à faire le bien qu'il décrète.

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril, du 15 mai, du 1er août, du 15 novembre, du 15 décembre 1876, du 1er janvier, du 15 juin, du 1er août et du 15 décembre 1877, du 15 juillet, du 15 août, du 15 octobre, du 15 décembre 1878, du 1er mars, du 15 mai, du 1er septembre 1879.

I.

On serait dans l'erreur si l'on imaginait qu'en Russie le rôle de la presse est nul, que les feuilles publiques n'y ont d'autre fonction que d'enregistrer les actes de l'autorité, ou de communiquer aux sujets du tsar les dépêches de l'étranger. La presse russe a depuis la guerre de Crimée une véritable importance, et, si dans l'état autocratique il pouvait y avoir un autre pouvoir que celui du gouvernement, ce serait le sien. Chez un peuple entièrement dénué d'organes politiques, qui, au lieu de chambres représentant la nation, ne possède que des assemblées provinciales éparses et isolées, une presse même tenue en tutelle peut, à certains égards, avoir plus d'ascendant réel qu'en des états où la tribune et la parole vivante relèguent la parole écrite au second plan. C'est ce qui s'est vu déjà plus d'une fois en Russie, surtout aux époques de crise, et c'est là une des nombreuses anomalies apparentes du régime russe. Cette presse si longtemps tenue en servitude est loin d'être toujours servile; ces journaux entourés de tant de chaînes ont, à certains momens, eu de singulières audaces. Leur dépendance vis-à-vis du pouvoir est loin de les priver de toute autorité vis-à-vis du pays, parfois même vis-à-vis du gouvernement.

Si l'on me demande pourquoi les meilleures lois d'Alexandre II semblent si souvent demeurer inefficaces, je répondrai que cela tient en grande partie aux liens de la presse, et si l'on me demande pourquoi ces belles réformes ne sont pas restées entièrement stériles, je dirai encore que la Russie en est particulièrement redevable à la presse et au relâchement de ses liens.

L'empereur Alexandre II n'a point coupé les entraves qui paralysaient la presse sous Nicolas, il les a seulement rendues moins étroites et moins lourdes. C'est encore là une des réformes d'un règne qui en compte tant, et bien qu'incomplète, ce n'est pas une des moindres. Dans les premières années, alors que le gouvernement et la société cédaient presque également au courant libéral, tout le monde sentait que, pour l'œuvre de régénération entreprise, la presse était un naturel auxiliaire. C'était surtout par cet intermédiaire que l'autocratie semblait disposée à admettre le concours de la nation qu'elle se refusait à consulter officiellement. Aussi les chaînes dont la presse avait été chargée par la méfiance de Nicolas furent-elles singulièrement allégées par son successeur, et si, depuis, le pouvoir, devenu à son tour défiant, las de réformes et fatigué de conseils, s'est préoccupé d'éloigner de désagréables remontrances ou d'inutiles demandes, la presse n'a point entièrement perdu les allures plus libres, les habitudes de mouvement et

de discussion prises aux heures les plus libérales du règne. A l'abri précaire d'une liberté relative, journaux et revues de toute sorte ont pris un grand et rapide essor.

Les journaux ne sont pas en Russie chose nouvelle, et leur influence y est antérieure à leur affranchissement. Pierre le Grand fut ici comme en tout l'initiateur. C'est vers 1703 qu'il introduisit dans ses états ce futur adversaire du pouvoir absolu. A cette première gazette, qui paraissait à des intervalles irréguliers et ne s'occupait que de sciences et de nouvelles littéraires, a succédé, croyons-nous, la *Gazette de Moscou* (*Moskovskiia Védomosti*), qui, prenant l'année 1755 comme date officielle de sa naissance, inscrit fièrement en tête de ses pages ses cent vingt-trois ans d'existence. Combien de feuilles européennes ont eu une aussi longue carrière? Sous les successeurs de Pierre le Grand, sous Catherine II surtout, parurent plusieurs feuilles consacrées principalement à la littérature et à la critique. Durant toute la première moitié du XIXe siècle, la presse russe a conservé le caractère essentiellement littéraire qu'elle avait au XVIIIe. Le grand développement de ses journaux politiques ne date vraiment que du règne d'Alexandre II, et jusque sous ce prince la presse a gardé quelque chose des habitudes que lui avaient fait prendre dès sa naissance le régime autocratique et les mœurs publiques. Ce qui la distinguait jusqu'à ces derniers temps, c'était la longue prédominance de la revue sur le journal, suite naturelle de la prépondérance de la littérature sur la politique (1).

Sous le règne d'Alexandre Ier se sont fondées des revues qui, après trois quarts de siècle, gardent encore une grande vogue. En 1802, c'était à Saint-Pétersbourg *le Messager d'Europe* (*Vêstnik Evropy*), qui, dirigé d'abord par Karamzine, est demeuré le principal représentant du libéralisme moderne et de l'esprit occidental. En 1809, c'était à Moscou, *le Messager Russe* (*Rousskii Vêstnik*), qui, après avoir eu des tendances slavophiles, est resté sous la direction de M. Katkof, le principal organe des idées conservatrices et des aspirations nationales (2).

La Russie compte aujourd'hui une dizaine de grandes revues, dont quelques-unes tirent à huit ou neuf mille exemplaires, chiffre

(1) Sur ces débuts de la presse russe comme sur ses principaux organes, le lecteur peut consulter l'*Histoire de la littérature contemporaine en Russie*, de M. Courrière.

(2) A côté de ces deux recueils s'en placent d'autres également considérables, et de tendances fort diverses, tels que *le Fils de la patrie* (*Syn otetchestva*), *le Contemporain* (*Sovremennik*) aujourd'hui supprimé, *le Citoyen* (*Grajdanine*) aujourd'hui suspendu, *la Parole* (*Slovo*), *la Parole russe* (*Rousskaïa retch*), *les Annales de la patrie* et *le Diélo* (*l'OEuvre*); ces deux derniers fortement imbus de l'esprit démocratique. Il y a en outre des revues historiques ou spéciales, telles que les *Archives russes*, les *Antiquités russes*, le *Journal de l'instruction publique*, la *Revue critique*, *etc.*

élevé avec une telle concurrence, pour un pays où le nombre des hommes lettrés est encore restreint, et pour une langue qui compte si peu de lecteurs au dehors. Sous Alexandre Ier, sous Nicolas surtout, les revues, presque entièrement fermées à la politique, ouvertes en revanche à toutes les questions de philosophie, d'histoire, de littérature, riches en compositions originales et en traductions du français, de l'anglais, de l'allemand, régnaient sans rivales. C'était là que classiques et romantiques, slavophiles et occidentaux, se livraient les grands assauts littéraires et historiques sous lesquels se masquaient souvent les préoccupations politiques interdites aux écrivains. En aucun pays la haute presse mensuelle n'a eu plus d'influence ; on peut dire que la Russie contemporaine lui est en grande partie redevable de la diffusion des connaissances et des idées dans la portion lettrée de la société. Grâce à elle, le propriétaire relégué au fond des campagnes, au milieu de serfs ignorans, assistait dans son domaine isolé aux joutes intellectuelles de Saint-Pétersbourg et de Moscou, et suivait sans effort toutes les évolutions des grandes littératures de l'Occident.

Les lois, la sévérité de la censure, tout, jusqu'à la difficulté des communications et à la poste, qui, dans l'intérieur de l'empire, ne faisait guère que des distributions hebdomadaires, favorisait la prospérité des volumineuses publications mensuelles aux dépens des minces feuilles quotidiennes. Les chemins de fer et les télégraphes, non moins que l'adoucissement des lois sur la presse, devaient donner au journalisme quotidien une impulsion jusque-là inconnue. Si les revues russes ont conservé une heureuse vogue, le journal a sous Alexandre II pris une importance considérable. Le siège de Sébastopol et l'insurrection de Pologne, les guerres européennes de 1859, 1866, 1870, les nombreuses réformes opérées dans l'empire, ont de tout côté fait éclore ou fait pénétrer le journal, qui seul pouvait tenir le public au courant des rapides événemens de l'Europe et de la Russie. A cet égard même, la dernière guerre russo-turque, avec ses longs préliminaires diplomatiques, avec ses palpitantes alternatives de revers et de succès, avec les audacieuses tentatives révolutionnaires dont elle a été suivie, semble avoir contribué au développement de la presse quotidienne en excitant le sentiment national et la curiosité publique jusque dans des classes auparavant indifférentes à des événemens qui semblaient ne les pas toucher.

En 1830, la Russie ne comptait encore que soixante-treize feuilles périodiques; en 1850, elle en avait déjà deux fois plus; aujourd'hui elle en compte à peu près cinq cents, dont quatre cents environ de langue russe, et le reste dans les divers idiomes des provinces frontières, allemand, polonais, letton, esthonien, géorgien, arménien,

hébreu même (1). Ce chiffre d'un demi-mille semble peu de chose en comparaison de la multitude d'écrits périodiques de toute sorte chez d'autres nations modernes; il est trois fois moindre environ que celui des feuilles françaises, et notablement inférieur à celui des journaux périodiques imprimés à Paris (2). Qu'est-ce donc à côté des Etats-Unis d'Amérique? Pour la Russie, le progrès n'en est pas moins considérable, et d'ailleurs l'on ne saurait mesurer l'importance et la valeur d'une presse au nombre de ses organes ou à la quantité de papier par elle employé.

Le petit nombre relatif des journaux s'explique assez en Russie, tant par la situation politique que par le peu de diffusion de l'instruction. Ce qui fait surtout défaut, ce sont les feuilles locales et les feuilles populaires. En aucun pays peut-être la centralisation de la presse au profit de la capitale n'est plus grande, en aucun les journaux ne gardent par leur format, par leur contenu, par leur prix même, un caractère plus aristocratique ou bourgeois. Les grandes feuilles y sont notablement plus chères qu'en Angleterre ou en France, et rien n'y ressemble à nos journaux à un sou. En faveur près des classes supérieures, la presse n'atteint pas le peuple et ne semble faire aucun effort pour arriver jusqu'à lui. Les mœurs, les lois, les vues du pouvoir, l'état économique du pays, tout est fait pour décourager les hommes ou les capitaux tentés de se jeter dans une telle entreprise. Aussi l'infériorité de la Russie à cet égard ne semble-t-elle pas près de prendre fin (3).

Pour les grands journaux, la Russie est déjà l'égale des peuples du continent. Le *Golos* (*la Voix*), la *Gazette* (russe) *de Saint-Pétersbourg*, la *Gazette de Moscou*, la *Gazette de la Bourse*, le *Nouveau Temps*, et quelques autres dont le nom est moins familier à l'Occident, ne le cèdent guère à leurs plus illustres émules d'Angleterre, de France ou d'Allemagne, ni pour la valeur littéraire de la rédaction, ni pour l'étendue des informations, ni pour le sens critique ou le tact politique. Les feuilles de Saint-Pétersbourg qui ont la légitime prétention de rivaliser avec les organes les plus en renom de l'étranger, ne sont point pour cela servilement calquées sur le type anglais, allemand ou français.

Le journalisme russe garde son originalité, ses usages, sa phy-

(1) La Finlande possède relativement un plus grand nombre de journaux, cinquante-quatre en 1878, dont vingt-quatre en suédois et trente en finnois. Paris a pu voir à l'exposition de 1878 une intéressante collection de spécimens de la presse finlandaise.

(2) En 1878, on comptait en France sept cent vingt-six feuilles périodiques imprimées à Paris et neuf cent vingt-huit dans les départemens, y compris l'Algérie.

(3) De tous les pays soumis au sceptre du tsar la Finlande est aujourd'hui le seul en possession d'une presse vraiment populaire, pénétrant jusqu'à l'ouvrier et au paysan, cela sans doute grâce aux habitudes du culte luthérien et aux traditions constitutionnelles.

sionomie propre : le régime autoritaire lui imprime naturellement un cachet particulier. La polémique, tout en y tenant une certaine place, est loin d'en remplir les colonnes; sous ce rapport, les journalistes russes semblent à égale distance de leurs confrères d'Angleterre et de France. Les articles y ont souvent un caractère plus spéculatif et doctrinal que chez nous, parce qu'il est plus périlleux de toucher aux faits qu'aux idées, aux actes du gouvernement qu'aux maximes de gouvernement. Des événemens assez minces, des réformes peu importantes, de maigres mesures administratives deviennent aisément le thème de longues et érudites dissertations, car l'on aime en toute chose à remonter aux principes et aux théories scientifiques les plus en vogue. A lire ces feuilles, il semblerait souvent qu'on est dans un état où tout se règle d'après les enseignemens souverains de la raison et de la science.

Les questions sociales et économiques, les questions surtout qui touchent au bien-être ou à l'instruction du peuple ont d'ordinaire le pas sur les questions proprement politiques. La critique et la littérature, la *bellettristique*, comme disent les Russes qui ont emprunté ce barbarisme français aux Allemands, tient encore un rang honorable dans les colonnes ou les feuilletons des grands journaux. Parfois même ces feuilletons sont encore consacrés à une sorte de revue des *Revues*, spécialement à l'appréciation des romans nouveaux, qui sont analysés presque chapitre par chapitre, au fur et à mesure de leur apparition dans les recueils mensuels de Saint-Pétersbourg ou de Moscou. Les affaires judiciaires, les procès civils et criminels défraient aussi largement les journaux, qui en tirent des sujets d'articles ou en donnent tout le compte rendu sténographique, avec interrogatoire des témoins et plaidoiries des avocats. La part de la politique se trouve ainsi proportionnellement réduite, et dans la politique, les affaires extérieures envahissent souvent les colonnes aux dépens des affaires nationales, dont à certaines époques on parle d'autant moins qu'elles sont plus graves et plus actuelles.

Ce qui distingue les journaux russes, ce n'est pas tant que la politique y est moins prédominante ou moins bruyante qu'ailleurs, c'est que les journaux n'y représentent pas comme chez nous une opinion arrêtée et exclusive, qu'ils n'y appartiennent pas d'ordinaire à un groupe politique, à un parti dont le journal n'est que l'interprète ou l'avocat. Il n'en saurait être autrement dans un pays qui n'a pas de vie publique, ou du moins pas de vie politique. Comme l'opinion et la société, les journaux ne peuvent guère être classés en groupes déterminés, sous des enseignes précises. Est-ce à dire, comme on le soutient parfois en Russie, que les journaux n'y représentent point l'opinion publique, mais seulement l'opinion indivi-

duelle de leur rédaction? Ce serait là une erreur, la presse n'en réfléchit pas moins les divers penchans de la société, les divers courans qui la traversent et se la disputent. S'il n'y a point de partis au sens politique du mot, il y a des opinions que la presse personnifie et alimente. Il y a comme partout des conservateurs et des libéraux, des aristocrates ou des démocrates, mais toutes ces dénominations n'y ont ni la même exactitude, ni la même rigueur, qu'en d'autres pays. Pour employer la métaphore habituelle, les feuilles russes ont une couleur moins tranchée, moins vive, moins franche et moins fixe que chez nous. Elles ne se distinguent souvent les unes des autres que par des nuances légères, parfois ondoyantes et fugitives, et plus d'une se plaît aux teintes tendres, aux tons changeans et faux à la mode en ce moment chez nous. En cela, du reste, les journaux russes seraient encore l'organe de la société, qui montre plutôt des penchans et des tendances que des convictions arrêtées, et qui, dans toutes ses impressions ou ses velléités, demeure singulièrement mobile, accessible à tous les engouemens et à tous les découragemens.

Le ton de la presse russe varie naturellement beaucoup selon les feuilles et les écrivains, et aussi selon les époques et la plus ou moins grande tolérance du pouvoir. Les rigueurs dont elle a longtemps été l'objet lui ont donné des qualités de souplesse, de mesure, de tact, qu'elle retrouve chaque fois que l'y contraignent les défiances du gouvernement. Aucun pays n'a poussé plus loin l'art ingénieux des allusions qui laissent deviner ce qu'on ne dit pas, des insinuations qui font soupçonner ce qu'on a l'air de mettre en doute, des sous-entendus qui donnent plus de force et de piquant à la pensée. Cet art de déjouer la surveillance des argus officiels en enveloppant ses idées d'un voile transparent pour le lecteur et irréprochable pour la censure, ce talent de tout faire entendre sans avoir l'air de rien dire, que la presse française a dû jadis pratiquer sous le second empire et où excellaient les Prévost-Paradol et les Forcade, a été porté à un haut degré dans un pays où la presse a si longtemps été obligée de ne pas laisser à la malveillance une phrase à reprendre, un trait à relever. L'empereur Nicolas avait à cet égard admirablement dressé les écrivains russes. Affinée et aiguisée par la main des censeurs, la plume avait une pointe assez perçante pour passer à travers toutes les mailles de la censure. Le lecteur, habitué à comprendre à demi-mot, venait par sa perspicacité au secours de l'habileté de l'écrivain.

Sous le poids des chaînes en apparence les plus lourdes, la pensée obligée de se faire petite et humble trouve des ressources que ne soupçonne pas le journaliste accoutumé à se mouvoir en liberté. La critique apprend à se déguiser sous le masque de l'éloge; en

dehors même de l'ironie souvent périlleuse, le blâme se montre avec discrétion sous les modestes dehors du doute. Si la politique intérieure, presque absolument interdite sous Nicolas, reste toujours un terrain peu sûr, la politique étrangère offre un large champ où les différentes opinions peuvent plus librement se donner carrière et déployer leur bannière au vent. Sous le couvert de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Autriche, on écrit ce qu'on pense de son pays, on combat chez autrui ce qu'on n'ose attaquer chez soi, on défend chez ses voisins les droits et les libertés qu'on n'ose revendiquer pour soi.

En dépit de toutes ses entraves, la presse russe n'a été inutile ni au pays ni au gouvernement. Sous Alexandre II, elle a pu rendre des services d'autant plus grands qu'elle était moins comprimée, et qu'en dehors même de ses franchises légales, les hésitations ou les incohérences d'un gouvernement souvent incertain entre plusieurs voies et disputé entre des conseils contraires, lui ont longtemps laissé une liberté d'allures dont elle n'eût peut-être pas joui sous un pouvoir plus résolu et plus sûr de lui-même. Sans parler de la part prise par les journaux et les revues à l'élaboration et à l'application des réformes, la presse a, dans la mesure de ses forces, plus d'une fois dénoncé et combattu les abus invétérés qui arrêtent ou neutralisent les effets des réformes (1).

Sur les questions les plus graves pour l'avenir du pays, sur celles de paix et de guerre, après comme avant la campagne de Bulgarie, la presse des deux capitales a montré une indépendance attestée par ses divisions mêmes. Si plusieurs feuilles, à Moscou surtout, entraînées par un patriotisme peut-être trop exclusif, ont parfois imprudemment exalté le sentiment national, d'autres, au risque de compromettre leur popularité, ont su résister aux entraînemens de l'opinion et mettre le pays en garde contre l'emportement des passions belliqueuses. Après comme pendant la guerre de 1877-1878, la presse a souvent signalé les défauts ou les lacunes de l'organisation militaire, des services accessoires surtout, avec une liberté qui, en un tel pays, étonnait l'étranger et dont le gouvernement et l'armée ont pu faire leur profit. L'imprévoyance ou l'impéritie de l'intendance, la cupidité et les larcins des fournisseurs, la négligence ou l'insuffisance des services sanitaires, les procédés mêmes de l'administration impériale dans les pays occupés, ont été dénoncés dans les journaux et dans les revues, avec

(1) Ce sont ainsi par exemple des journaux de Saint-Pétersbourg qui, en 1877, ont appris à la Russie la bastonnade infligée dans une prison de la capitale à un détenu politique, et c'est en lisant un article du *Golos* ou du *Nouveau Temps* que Véra Zasoulitch conçut l'idée de punir le général Trépof.

une vivacité de langage qui dans son franc-parler semblait parfois toucher à l'exagération ou à l'injustice (1).

II.

Quand un vaisseau est en mer, est-ce aux passagers à donner des conseils au capitaine ou à critiquer les manœuvres de l'équipage? Pour l'empereur Nicolas et pour les *tchinovniks* de son école, toute prétention d'influer sur la marche des affaires, de donner au pouvoir des avis ou des indications n'était ni moins ridicule, ni moins périlleuse. D'après les vues bureaucratiques alors en vigueur, toute tentative de ce genre, alors même qu'elle eût été dictée par l'amour du bien public, n'eût été qu'une insolente usurpation sur les droits du gouvernement et de ses agens. Si la presse avait une fonction dans l'état, c'était d'informer le pays des actes du pouvoir, c'était d'amuser ou d'instruire le public, jamais de renseigner ou de contrôler l'autorité. Des journaux, des revues, des livres, l'autorité ne pouvait rien apprendre; à leur égard elle n'avait qu'un rôle, les maintenir en dehors de sa sphère. Toute appréciation des intérêts politiques était interdite aux sujets du tsar, ils devaient s'estimer heureux quand le souverain daignait permettre à la presse officieuse de leur expliquer les intentions du pouvoir et de leur en faire comprendre les bienfaits.

Aujourd'hui, comme sous Nicolas, le Russe n'est qu'un spectateur de son gouvernement, il ne fait qu'assister à la pièce politique sans avoir le droit de monter sur la scène où se joue le sort de sa patrie, mais alors c'était un spectateur muet et silencieux auquel toute observation, toute remarque sur l'ordonnance de la pièce ou le jeu des acteurs était strictement interdite. Les applaudissemens seuls étaient tolérés, encore devait-on prendre garde de ne pas sembler désapprouver l'un des actes ou des acteurs de la pièce, en laissant voir trop de préférence pour d'autres. Il n'était pas seulement interdit de blâmer, de critiquer le gouvernement, l'administration, les fonctionnaires, un article du règlement de la censure prohibait formellement *toute proposition d'améliorer aucun service public*. Le respect pour l'autorité ne devait permettre aux sujets aucune audace de ce genre; c'eût été manquer à l'esprit de discipline que l'autocratie prétendait établir dans la vie civile comme dans la vie militaire.

(1) Comme exemple de ce que pouvait récemment encore se permettre la presse, à une époque où elle se sentait déjà moins libre que quelques années plus tôt, je citerai une série d'articles de M. Eug. Outine, intitulés *En Bulgarie*, et réunis en volume après avoir paru dans le *Vestnik Evropy*, 1878-1879. On y trouve des phrases comme celle-ci : « Ailleurs la corruption n'est qu'une exception; chez nous c'est l'honnêteté qui était l'exception, et les difficultés qu'elle rencontrait la rendaient impossible. »

Les désillusions de la guerre de Crimée devaient porter un rude coup à cette conception du rôle des gouvernans et des gouvernés. Ni la société n'avait la même confiante docilité pour les ordres qui venaient d'en haut, ni la hiérarchie bureaucratique la même foi en sa propre infaillibilité. Aussi l'attitude de la presse vis-à-vis des affaires publiques, et l'attitude des agens de l'autorité vis-à-vis de la presse se modifièrent-elles notablement avant même la modification des lois sur la censure. Sous le souffle de l'esprit de réforme qui agitait tout le pays, les écrivains montrèrent une hardiesse, et les agens du pouvoir une tolérance, inconnues jusque-là. Un événement dont on n'eût attendu que des mesures restrictives, l'insurrection de Pologne en 1863, vint accroître l'autorité de la presse en la montrant tout à coup comme l'organe naturel du sentiment national à un moment où le pays se croyait à la veille d'une guerre avec l'Europe. Ce rôle inouï pour elle en Russie, la presse russe le dut à un journaliste moscovite encore aujourd'hui à son poste, au directeur de la *Gazette de Moscou*, dont un étranger peut ne point partager les vues et les haines, mais dont personne ne saurait nier l'énergie et la forte personnalité. Grâce à M. Katkof, la Russie eut alors le singulier spectacle d'un journal érigé en tribune et d'un écrivain sans autre arme que sa plume, sans autre titre que son talent, devenu le guide de la nation et l'inspirateur du pouvoir. Pour la première fois l'autorité étonnée et à demi dévoyée permit à un journaliste de s'ériger en juge et en conseil des actes du gouvernement, de louer ou de censurer les choses ou les personnes, et, fort de l'appui de l'opinion, de soumettre à son ascendant le monde officiel comme le pays, sans souci des intérêts ou des résistances du *tchinovnisme*. Jamais peut-être spectacle aussi insolite ne s'était vu sous un gouvernement absolu. Un jour la publication de la *Gazette de Moscou* fut interdite par le ministère, le journal suspendu n'en continua pas moins à paraître publiquement, le journaliste finit par avoir raison du ministre (1).

En Russie, la presse a ainsi été une puissance avant d'avoir aucun droit reconnu. Une tolérance plus ou moins éclairée ne lui pouvait longtemps suffire. Elle avait largement contribué à la discussion et à l'élaboration des réformes, il était juste qu'elle en profitât; elle attendait, elle aussi, son émancipation. Les nouveaux règlemens judiciaires semblaient faits pour encourager ses prétentions, elle rêvait de n'être plus soumise qu'à des tribunaux réguliers, et, comble de témérité, on affirmait, on imprimait que la parole écrite ne devait relever que du jury. Ces ambitieuses espérances, plus d'une fois exprimées depuis, devaient être déçues. Lors-

(1) Sur cette époque, consultez les études de M. Ch. de Mazade dans la *Revue* du 1er novembre 1864, du 15 mars 1866, du 1er avril et du 15 mai 1868.

qu'en 1865, le gouvernement voulut régler l'état légal de la presse, il se garda d'aller aussi loin. Au lieu d'en remettre le sort au jury ou aux tribunaux ordinaires, il la maintint résolûment sous la tutelle administrative. Il lui laissa des franchises sans lui reconnaître des droits. La censure ne fut pas supprimée, on se contenta d'en limiter le champ, et si la presse eut moins à souffrir de l'arbitraire, on lui refusa les garanties de la loi et de la justice.

Au sortir de la censure de Nicolas, il était facile au pouvoir de paraître libéral, tout en gardant dans ses mains le sort des livres et des journaux. Rien en Europe n'égalait les sévérités des règlemens en vigueur depuis 1828, rien, si ce n'est l'*index* romain avant la révolution italienne, car en Russie l'autocratie laïque n'a jamais eu pour la pensée et la science les mêmes rigueurs que pour la politique (1). Tout journal, toute brochure, tout livre national ou étranger, ancien ou moderne, était soumis à la censure préventive. La censure simple semblait insuffisante : en 1848 avait été institué un comité supérieur avec mission de censurer les censeurs. A côté de la censure ordinaire, l'empereur Nicolas en avait érigé de spéciales, chargées de surveiller telle ou telle branche de l'activité humaine. Telle était la censure ecclésiastique, qui subsiste encore aujourd'hui et qui, naturellement conférée aux évêques et aux hommes d'église, étend sa juridiction sur tous les ouvrages intéressant la religion et le clergé. Pour perfectionner le contrôle de la pensée, pour que rien de dangereux ou de désagréable ne pût échapper à cette police des idées, on avait appliqué à ce service le système de la division du travail et de la spécialisation des organes. Chaque administration était investie du droit de contrôler tout imprimé la concernant. Au ministère de la guerre revenait tout ce qui touchait à l'armée, au ministère des finances tout ce qui regardait la fortune de l'état. Il n'était pas jusqu'à la direction des haras qui n'eût obtenu le même privilége et qui ne fût en possession de juger des écrits de son ressort. Quand vint l'ère des chemins de fer, la direction de la grande ligne de Saint-Pétersbourg à Moscou, inquiète des trop justes doléances du public, réclama le droit d'examen préalable sur toutes les publications touchant à l'administration des lignes qu'elle exploitait pour l'état (2).

Le même système de protection avait été appliqué jusqu'aux

(1) A Rome et à Pétersbourg, la censure se rencontrait souvent dans les mêmes petitesses bizarres. C'est ainsi que dans la capitale russe, comme dans la ville des papes, des opéras tels que *Guillaume Tell* ou *les Huguenots* n'étaient admis sur la scène que défigurés et travestis. Voyez à cet égard notre étude sur la souveraineté pontificale dans le livre intitulé : *un Empereur, un Roi, un Pape.* Paris, 1879.

(2) Voyez Schnitzler, t. III, et *die Petersburger Gesellchaft von einem Russen.*

universités ou aux académies. Les savans en possession des dignités officielles prétendaient naturellement à de pareilles prérogatives et, avant de recevoir des censeurs l'*imprimatur*, les travaux scientifiques devaient être soumis à l'appréciation d'un comité d'académiciens ou de professeurs : ainsi en était-il partout, le même ordre bureaucratique, la même exacte discipline régnait dans toutes les branches de la vie publique. Avec de telles précautions, il n'y avait en vérité rien à craindre de la malignité individuelle ou des passions de parti, mais on peut juger quelle situation faisait un tel régime à la presse et à la littérature, aux fonctionnaires et au tchinovnisme. C'était pour chaque service, avec l'assurance contre toute critique, le droit à la négligence, à la routine, à l'impéritie.

Toutes ces juridictions spéciales sont tombées au début du règne d'Alexandre II. En droit, si ce n'est toujours en fait, les diverses administrations ont perdu la faculté de contrôler tout ce qui les concernait. Sauf en matière ecclésiastique, les écrits et imprimés ne relèvent plus que de la censure ordinaire, qui en 1863 a passé du ministère de l'instruction publique au ministère de l'intérieur. C'est en 1865, dans l'année qui suivit la promulgation des nouveaux règlemens judiciaires, que fut édictée la loi affranchissant de la censure préventive une notable partie de la littérature et de la presse.

Un ukase impérial exempta de toute autorisation les ouvrages originaux ayant au moins dix feuilles d'impression, et les traductions n'ayant pas moins de vingt feuilles. Le même privilège fut reconnu à toutes les publications du gouvernement, des académies, des sociétés savantes et enfin à toutes les éditions et traductions des langues anciennes. Tite-Live et Tacite, Démosthène et Plutarque purent paraître sans les mutilations ou corrections que leur faisait infliger l'empereur Nicolas, imitateur en cela de Napoléon Ier.

Le droit de paraître sous la responsabilité de l'auteur et de l'éditeur n'affranchit pas les écrivains de tout contrôle. Chaque volume ainsi publié sans visa des censeurs doit être déposé entre leurs mains quelques jours avant d'être mis en vente et peut être saisi si la diffusion en est jugée dangereuse. D'après l'ukase de 1865, c'était aux tribunaux de décider si cette saisie devait être levée ou maintenue. Depuis 1872, un ukase restreignant les franchises accordées par le précédent a remis au comité des ministres le droit de décider souverainement de l'interdiction et de la confiscation d'un ouvrage ou d'une livraison de revue, et cela sans préjudice des poursuites judiciaires contre les éditeurs, auteurs, et parfois même imprimeurs. Si élevée que soit l'autorité ainsi érigée en tribunal suprême de la pensée et de la plume, c'est toujours une autorité

administrative qui prononce par ordonnance sans procès, sans débats, comme sans appel (1).

Quant à la presse périodique, à la presse quotidienne surtout, on n'eût osé l'affranchir de la censure préalable sans prendre contre elle des garanties spéciales. Dans leur embarras, les réformateurs de la Néva tournèrent comme d'habitude leurs regards vers l'étranger, vers la Seine; le modèle cherché, ils le découvrirent dans la France impériale. C'est dans la législation du second empire que la Russie, et bientôt après elle la Turquie, ont puisé la plupart de leur règlemens sur la presse. Les liens ingénieusement tressés à Paris pour la pensée et la parole écrite ont été jugés dignes d'être copiés à Saint-Pétersbourg et à Constantinople. C'est au moment où il allait être abandonné en France par l'empire même que le système napoléonien des avertissemens aux journaux a été recueilli par les ministres du tsar et du sultan. Cette double fortune suffirait aux yeux d'un Français pour apprécier la valeur d'une telle législation; mais la même institution ne peut être jugée de la même manière dans les divers pays. Ce qui était rétrograde en France était en Russie un grand progrès : la presse russe eût souhaité d'être tout entière à ce régime si peu goûté de la presse française.

La loi de 1865 en effet maintenait la censure préventive dans toutes les villes de province. Dans les deux capitales mêmes, la loi ne la supprimait point, elle l'y rendait seulement facultative. Par une ingénieuse combinaison, on a laissé aux journaux mêmes de Saint-Pétersbourg ou de Moscou le choix entre l'ancien et le nouveau système. C'est à chaque feuille de déclarer si elle veut être dispensée de la censure préalable pour vivre sous le régime des avertissemens et de la nouvelle pénalité. A la presse on offre ainsi l'alternative de voler librement à ses risques et périls, sauf à être soudainement arrêtée dans son essor et à rester victime de ses hardiesses, ou bien d'avoir les ailes rognées et de continuer une tranquille existence terre à terre à l'abri de la censure qui garantit de toute surprise. Revues ou journaux, les principales feuilles se sont naturellement décidées pour la liberté et le droit de paraître sans l'estampille administrative.

Ce droit, on n'en jouit qu'en payant un cautionnement fixé à la somme assez modeste de 2,500 roubles. C'est à l'aide de communiqués et d'avertissemens ministériels que le pouvoir redresse les écarts de cette presse émancipée du servage de la censure. Comme

(1) En 1872, le nombre des livres édités en Russie se montait à un peu plus de deux mille (2,082) sans compter, il est vrai, les ouvrages religieux soumis à la censure ecclésiastique. Sur ces deux mille quatre-vingt-deux ouvrages, plus de la moitié (1,176) avait paru à Saint-Pétersbourg, plus du quart (568) à Moscou. La même année, il avait paru dans le petit royaume de Pologne plus de huit cents ouvrages.

en France sous le second empire, le journal peut être supprimé après trois avertissemens, mais c'est là l'exception et non la règle. Le pouvoir en use d'une main plus paternelle avec une presse chez laquelle il ne rencontre guère d'hostilité systématique; d'habitude il se contente au troisième avertissement d'une suspension de trois mois, de six mois, ne recourant à la suppression que si les tendances du journal averti lui paraissent décidément mauvaises (1).

Un tel régime étant tout arbitraire vaut ce que valent la tolérance et le libéralisme du pouvoir. La presse étant tenue en laisse, le gouvernement est maître d'allonger ou de raccourcir la corde, il la tend ou la relâche selon ses défiances ou son humeur. Rien de plus variable que les facultés laissées aux journaux; ce qui est permis un jour ne l'est plus le lendemain. Durant une dizaine d'années le gouvernement de Saint-Pétersbourg semble s'être servi de ses prérogatives avec plus de mesure, de discrétion ou de longanimité que le gouvernement dont il s'était fait l'imitateur. La presse des deux capitales a eu là une période de liberté relative qu'elle a largement mise à profit. Dans les dernières années au contraire, avant et durant la guerre de Bulgarie, depuis l'agitation nihiliste surtout, les rigueurs ont été beaucoup plus fréquentes. L'autorité s'est servie de toutes les armes que lui mettait en main la légalité, et il est peu de journaux qui n'aient été plusieurs fois frappés, avertis et suspendus. Dans son goût croissant pour les moyens de répression, le ministère de l'intérieur s'est approprié les plus mesquins et les plus décriés des procédés jadis employés par la France impériale, tels par exemple que l'interdiction de la vente au numéro sur la voie publique. C'est là une sorte de correction dont l'administration russe se sert d'autant plus volontiers qu'elle n'est obligée d'en donner aucun motif. Une pénalité plus bizarre et vexatoire encore, c'est l'interdiction de publier des annonces qui souvent forment le principal revenu des journaux russes.

Cette manière de corriger une à une au moyen de communiqués ou d'avertissemens les erreurs quotidiennes de la presse, a pour le gouvernement un grand inconvénient. Au dedans comme au dehors, on est souvent tenté de lui imputer la responsabilité de toutes les opinions qu'il laisse librement circuler. L'étranger surtout, regardant le pouvoir comme le maître et le régulateur de tout ce qui se publie dans l'empire, voit sa main ou son inspiration dans tout ce qui s'imprime en Russie. De là, aux époques de complications européennes, des jugemens mal fondés et souvent fâcheux pour la politique et la diplomatie impériales. On l'a bien vu avant et depuis la guerre de 1877-1878, on l'a revu tout

(1) Nous mentionnons avec regret qu'un des principaux journaux, le *Golos*, a récemment été suspendu pour cinq mois à propos d'un feuilleton sur les universités.

récemment à propos de l'acrimonieuse polémique soulevée entre les feuilles russes et les feuilles allemandes par la politique de M. de Bismarck. Le ministre tolère-t-il dans la presse des récriminations contre les cabinets étrangers, on reproche au cabinet russe de fomenter l'esprit de guerre, ou d'exciter les passions nationales. Toutes les exagérations ou les imprudentes déclamations des journalistes retombent ainsi sur le gouvernement, soupçonné de connivence avec tout ce qu'il n'interdit pas. Les adversaires de sa diplomatie affectent de prendre la voix criarde des gazettes pour l'écho du ministère des affaires étrangères. Pour la politique du cabinet impérial, cette dépendance de la presse, qu'il est censé faire taire et parler à volonté, est ainsi moins un secours qu'une gêne (1).

Les Russes connaissent trop bien leurs journaux pour les regarder comme des automates montés par le pouvoir, ou comme les confidens de la chancellerie impériale. Eux aussi cependant se sont parfois demandé si, derrière telle ou telle feuille, derrière tel ou tel article, ne se cachait pas quelque haut personnage de la cour ou du gouvernement. Quand, par hasard, au milieu des rigueurs qui frappent ses confrères, on voit un journal poursuivre avec sécurité l'examen des questions les plus hautes ou les plus délicates, on y soupçonne l'inspiration de quelqu'un des membres du gouvernement ou des conseillers de la couronne. On imagine une sorte de La Guéronnière russe caché dans les coulisses et tenant la plume pour autrui (2). Et de telles suppositions ne sont pas toujours entièrement gratuites, non que les journaux soient souvent employés par le pouvoir à sonder l'opinion, mais parce que plusieurs des feuilles les plus importantes ont derrière elles quelques amis haut placés, quelques patrons bien en cour qui, à l'occasion, les appuient de leur influence. Ainsi s'explique une bonne part des libertés ou des licences prises impunément par la presse des capitales avant la réaction des dernières années. Ainsi s'expliquent les insinuations plus ou moins sourdes et les attaques plus ou moins discrètes manifestement dirigées contre telle ou telle administration, contre tel ou tel personnage. Ce qui offensait ou agaçait l'un des hommes au pouvoir réjouissait parfois un collègue ou un émule. Dans les gouvernemens absolus, on ne saurait l'oublier, il y a bien moins d'homogénéité, d'unité qu'on ne se l'imagine d'ordinaire. En Russie, où il n'y a

(1) Aussi le gouvernement est-il parfois contraint de notifier à la presse quelle doit être son attitude dans telle question déterminée. C'est ce qu'il avait fait par exemple le 15 octobre 1875 relativement aux affaires d'Orient. C'est ce qu'il a dû faire au mois d'août dernier pour la polémique avec la presse allemande.

(2) Je citerai par exemple à ce propos une série d'articles anonymes insérés en 1875 et 1876 dans le *Rousski Mir*, et depuis rassemblés en volume par le général Fadeief sous le titre *Tchem nam byt?*

que des ministres isolés et point de cabinet, point de ministère solidaire, les membres du gouvernement n'ont pas toujours sur les affaires et les personnes les mêmes vues ou les mêmes sentimens. Toutes ces divergences d'opinion ou d'intérêt, ces rivalités plus ou moins mal dissimulées peuvent ouvrir dans la bastille bureaucratique quelques minces brèches par où, avec de l'adresse et de l'agilité, peut à certaines heures se glisser la critique.

Les attentats révolutionnaires qui ont suivi la guerre d'émancipation bulgare ont singulièrement empiré la situation de la presse. Si la loi de 1865 n'a pas été abrogée et la censure préventive partout rétablie, la presse a été temporairement dépouillée des faibles garanties qu'elle avait obtenues. L'ukase du 5 avril 1879 reconnaît aux gouverneurs généraux le droit de « suspendre ou de supprimer tout recueil périodique ou journal dont les tendances sont reconnues nuisibles, » et cela sans aucun avertissement préalable, sans aucun exposé de motifs. C'est là du reste une faculté dont ces dictateurs militaires n'ont pas besoin de faire un fréquent usage (1). Ministres ou gouverneurs généraux ont des moyens plus discrets et non moins sûrs et efficaces : ils n'ont qu'à prévenir officieusement la presse qu'elle ait à s'abstenir de discuter telle ou telle question, telle ou telle mesure. A de tels avis les journaux n'ont garde de ne pas se conformer. La censure peut ainsi se trouver indirectement rétablie par des communications verbales ou des ordres écrits, et, selon la remarque d'un écrivain russe (2), propriétaires et éditeurs, jaloux de sauver leur fortune, deviennent pour leur journal les plus défians ou les plus rigides des censeurs. On comprend par là comment à l'heure où triomphent partout les mesures de répression, le gouvernement n'a pas besoin de recourir plus souvent aux moyens de rigueur contre une presse qui se sent trop à sa merci pour provoquer sa colère.

Au milieu de tant d'écueils, une chose diminue pour la presse la difficulté de sa tâche. Les plus importantes, les plus débattues des questions intérieures, ce sont naturellement les réformes d'Alexandre II et leurs effets. Or, à cet égard, les opinions les plus opposées peuvent, grâce aux circonstances, compter sur une tolérance plus ou moins large, plus ou moins franche et bienveillante. Aux adversaires des institutions libérales ou démocratiques octroyées dans la première moitié du règne, les penchans réactionnaires, aujourd'hui en faveur, permettent des critiques et des attaques aisément couvertes des intérêts conservateurs. Aux libéraux, aux partisans des nouveaux règlemens judiciaires et du *self-government* communal ou provincial, il reste l'avantage d'avoir en leur

(1) On s'en est servi cependant à Moscou, par exemple pour *le Courrier russe.*
(2) Golovatchef : *Deciat lét reform* : IIe partie, ch. v.

faveur bien des actes et des déclarations du pouvoir. Pour combattre la réaction, ils peuvent se mettre à l'abri derrière les ukases impériaux, se poser en défenseurs des lois existantes, en apologistes du gouvernement contre les détracteurs qui en attaquent l'œuvre. Aux heures de trouble et de défiance, où toute liberté paraît sur le point de s'évanouir, où toute l'ambition des hommes de progrès est de ne pas trop reculer en arrière, c'est là pour la presse une précieuse ressource; grâce à cet avantage, au milieu même de la compression la plus sévère, des écrivains habiles peuvent faire entendre des voix ou des notes discordantes, et épargner au pays l'humiliante et fastidieuse monotonie d'une presse à l'unisson. Il est vrai que le pouvoir est toujours maître de faire régner le silence autour des grandes questions en les interdisant aux journaux, et c'est malheureusement ce qu'il semble avoir fait trop souvent dans ces derniers mois.

III.

Lors de mon premier voyage en Turquie, il y a déjà une quinzaine d'années, je fus étonné, en débarquant au pied de Péra, de voir un employé de la douane me prier de lui soumettre mes livres. Ce douanier de la pensée était un jeune nègre qui bredouillait et mêlait quelques mots de français, d'italien et d'anglais. Les choses se passent à peu près de même à la frontière russe, avec cette différence que le *bakchich* y règne moins effrontément, et que l'examen des livres ne s'y fait point par des noirs ignorans.

Les livres étrangers, ne pouvant être poursuivis dans la personne de leurs auteurs ou éditeurs, ne jouissent pas de l'exemption de la censure préventive. Comme sous Nicolas, il y a pour eux une censure spéciale (*inostrannaïa tsensoura*). De cette censure étrangère relèvent les livres ou journaux qui se présentent aux portes de l'empire. La besogne ne lui fait pas défaut, car les Russes, grands amateurs des langues de l'Occident, le sont aussi beaucoup de ses littératures. Vers le milieu du règne de Nicolas, la librairie russe importait annuellement trois cent cinquante mille volumes étrangers, français surtout (1); la plupart, il est vrai, appartenaient au genre frivole, si ce n'est licencieux, celui qui trouvait le plus aisément grâce devant le rigorisme des censeurs. Tout en demeurant considérable, le chiffre de ces importations a, si nous ne nous trompons, plutôt diminué qu'augmenté, cela grâce au développement de la littérature et de la presse nationales.

La censure étrangère n'en a pas moins chaque année des milliers d'ouvrages à examiner, surtout en français et en allemand. Elle

(1) C'est là le chiffre donné pour 1836 par Schnitzler, *Statistique de la Russie.*

peut les interdire ou les admettre; elle peut aussi n'en autoriser l'entrée qu'avec des coupures. Une feuille spéciale indique périodiquement au public les opérations des censeurs et donne la liste des ouvrages admis ou prohibés. Sous Alexandre II, la censure étrangère s'est généralement montrée fort large et coulante, peu d'auteurs se voyaient fermer la porte (1). Les ouvrages les plus radicaux en philosophie et en économie, si ce n'est en politique, les plus célèbres traités d'athéisme ou de socialisme, ont pu pénétrer dans l'empire et y être traduits. A l'inverse de l'*index* romain, l'autorité russe s'est toujours montrée beaucoup moins sévère pour les doctrines et les théories que pour le récit des faits et la critique des personnes. C'est là un des caractères de la censure russe, et par ce penchant elle a pu malgré elle favoriser innocemment la diffusion des théories radicales, dont elle devait préserver l'empire. Dans ce domaine comme ailleurs, les dernières années ont amené une recrudescence de sévérité, sans que pourtant la Russie ait de nouveau été soumise au blocus intellectuel, ou au prohibitionnisme moral du règne de Nicolas (2).

L'essor pris par la presse indigène a naturellement diminué la circulation et l'influence des journaux du dehors. Aussi n'a-t-on pas craint d'accorder à la plupart de ces derniers le libre accès du territoire. Environ trois cents journaux étrangers, dont les deux tiers, il est vrai, n'ont rien de politique, sont affranchis de la censure. Les juge-t-on pernicieux ou systématiquement hostiles, on leur ferme les portes de l'empire. C'est ce qui est arrivé durant la dernière guerre d'Orient à l'un des journaux français qui s'était distingué par la vivacité de sa polémique contre la politique russe.

Les revues étrangères, dont quelques-unes, telles que la *Revue des Deux Mondes* ou la *Deutsche Rundschau*, gardent un grand nombre de lecteurs, paient parfois tribut aux susceptibilités de la censure. Les passages suspects ne sont pas coupés avec des ciseaux, comme naguère à Rome sous la souveraineté pontificale ; on se sert à Saint-Pétersbourg d'un procédé plus perfectionné. Les phrases mal sonnantes sont biffées à l'aide d'encre d'imprimerie. Les livraisons ou les volumes ainsi traités présentent de larges taches noires, qui parfois couvrent des pages entières. C'est ce qu'en argot du métier on appelle être *passé au caviar*. J'ai pu voir moi-même dans la *Revue* plusieurs de mes études sur la Russie maculées de cette façon. Malgré la modération et la bienveillance

(1) En 1868 par exemple, trois mille deux cent trente-deux ouvrages avaient été admis, cent vingt-sept avaient été exclus et cent six admis seulement en partie.

(2) Comme exemple récent des procédés de la censure, on peut citer le traitement infligé à l'*Histoire de la Russie* de M. A. Rambaud, qui n'a pu être admise qu'avec des suppressions et corrections.

habituelle de mes appréciations, je ne sais s'il est beaucoup de ces articles qui aient échappé au *caviar* des censeurs; en laissant tout passer, ils craindraient d'avoir l'air négligent, et ne fût-ce que pour attester leur vigilance, ils se croient obligés de noircir çà et là les pages qui leur passent par la main. Aussi en écrivant ces lignes n'osons-nous beaucoup nous flatter qu'elles arrivent intactes aux lecteurs de Pétersbourg ou de Moscou.

Le plus souvent la censure étrangère réserve ses sévérités pour les langues parlées dans l'intérieur de l'empire, pour le polonais et le malo-russe surtout. Le polonais, bien que dans le royaume de Pologne même aujourd'hui proscrit des tribunaux et des écoles, a sous les ciseaux de la censure russe retrouvé une sève nouvelle; la serpe de l'émondeur n'en a pas arrêté la riche végétation. A aucune époque, Varsovie n'a autant imprimé de livres et de journaux polonais; mais journaux et livres sont pour la plupart exclusivement scientifiques ou littéraires, et la censure fait bonne garde contre les productions vénéneuses et les semences suspectes de la Galicie ou de la Posnanie. Le malo-russe ou petit-russien, bien qu'il soit le seul dialecte compris de douze ou quinze millions de sujets du tsar, est moins heureux que le polonais. Préoccupée du réveil de cet idiome populaire et des aspirations fédéralistes de quelques *ukrainophiles*, l'administration pétersbourgeoise cherche à maintenir cet harmonieux provençal russe à l'état de patois, sans culture ni littérature. Une ordonnance de 1876 a soumis à l'examen de la direction supérieure de la presse toutes les publications et traductions petites-russiennes. En dehors des almanachs ou des livres d'église, bien peu d'ouvrages dans le parler du Dniéper trouvent grâce auprès des censeurs. Les écrivains qui veulent écrire librement dans le dialecte de l'Ukraine sont obligés de se faire imprimer en Galicie; je ne crois pas qu'en Russie il existe un seul journal malo-russe, tandis que l'Autriche en possède plusieurs (1).

La presse provinciale en langue nationale n'est pas beaucoup plus heureuse. La loi de 1865, qui avait un caractère manifestement provisoire, a laissé toutes les provinces sous la censure préventive. Tandis que, pour l'administration et la justice, le gouvernement a étendu peu à peu à l'intérieur de l'empire des institutions souvent essayées d'abord dans les capitales, il est resté en route pour la presse et n'a point achevé son œuvre. Le sort des journaux de province n'est point meilleur que sous Nicolas, à quelques égards même il est pire. Sous Nicolas, quand la censure dépendait du mi-

(1) Il est enjoint aux censeurs de surveiller, dans les écrits malo-russes, non-seulement les idées et l'expression, mais la langue et l'orthographe. On doit exiger qu'au lieu d'être conforme à la prononciation ou aux habitudes locales, cette dernière soit autant que possible conforme à l'orthographe russe ordinaire.

nistère de l'instruction publique, les censeurs de province étaient des inspecteurs de l'enseignement ou des proviseurs de collèges, des hommes ne relevant pas directement de l'administration et qui en dehors de la politique, portaient aux lettres ou à la science un intérêt professionnel. Aujourd'hui, ce sont des employés du ministère de l'intérieur, le plus souvent des commis pris dans les bureaux des gouverneurs, n'ayant ni la connaissance ni le goût des choses de l'esprit. Ces bourreaux de la pensée sont du reste autant à plaindre que leurs victimes, ayant toujours à redouter les suites d'un manque de vigilance. Entièrement à la merci de leurs supérieurs, ils n'ont d'autre règle de conduite que de satisfaire les autorités locales, d'en ménager l'amour-propre et les susceptibilités.

Si médiocres que semblent ces arbitres de la pensée, heureuses sont les villes qui en possèdent! Toutes ne peuvent prétendre à cette faveur. Il n'y a dans tout l'empire que huit ou neuf comités de censure, d'ordinaire accablés de besogne. Dans la plupart des chefs-lieux de gouvernement, il y a bien des censeurs isolés, mais pour chaque affaire douteuse ceux-ci sont obligés d'en référer aux comités, qui eux-mêmes doivent souvent consulter la direction supérieure de la presse. Et comme la rapidité des décisions n'est le propre d'aucune hiérarchie bureaucratique, les manuscrits restent des semaines et des mois avant de revenir à la rédaction du journal, et perdent en route leur intérêt avec leur actualité.

Dans les villes possédant des censeurs est-on au moins libre de fonder des journaux? Nullement. Aucune feuille nouvelle ne peut s'établir sans autorisation, et comme si la censure préventive n'était point une garantie suffisante, les autorités locales n'aiment pas à voir augmenter le nombre des journaux, ne serait-ce que pour ne pas accroître la besogne des censeurs, ou ne pas faire de concurrence aux publications officielles. Aussi, à part quelques très rares exceptions, comme le *Kievlanine* de Kief ou *le Messager* d'Odessa, n'y a-t-il en province que des journaux officiels ou officieux presque également dépendans et serviles, et également insignifians. A côté des organes dociles de l'administration et des gouverneurs, on ne rencontre guère que des feuilles spéciales, journaux des *zemstvos* ou des municipalités, des universités ou des évêchés.

Pour cette presse dépourvue de garantie, il ne peut être question de liberté. Sous le couvert de la censure, le *tchinovnisme* local en est entièrement maître, le régime de la presse dépend des idées ou de l'humeur des autorités de la province. Telles sont parfois les rigueurs de cette censure qu'on a vu interdire à ces pauvres gazettes non-seulement la reproduction de tel ou tel article des journaux de la capitale, mais même des citations du journal officiel (1).

(1) Golovatchef : *Deciat lêt reform*, p. 265.

Rien de plus triste, rien de plus humble que la position des écrivains de province, même dans les rares grandes villes de l'empire. « Vous ne sauriez vous imaginer, me disait un journaliste, les ennuis, ou mieux les tourmens quotidiens des rédacteurs de ces misérables feuilles, alors qu'ils sont assez naïfs ou assez novices pour prendre au sérieux leur rôle de publicistes et de vulgarisateurs des idées. Il leur faut jour par jour, feuille par feuille, soumettre leurs articles à la censure locale, souvent en épreuves, car le censeur aime mieux lire l'imprimé que le manuscrit. Dépose-t-il sa copie longtemps à l'avance, le journal perd tout l'attrait de la nouveauté; envoie-t-il ses épreuves à la dernière heure, il n'est pas sûr de pouvoir tirer à temps. Un journal paraît le matin, le censeur a reçu les épreuves le soir, il les lit et les corrige après dîner, souvent en sommeillant, parfois il s'endort avant de les avoir approuvées et retournées à l'imprimerie. Pendant ce temps les typographes veillent, tout est prêt, l'heure se passe, le matin approche, et les épreuves ne reviennent point. Le rédacteur agité se promène fiévreusement attendant le retour de ses placards, dépêchant des messagers au censeur; malheur à l'imprudent qui, las d'attendre, irrité des délais qu'il ne peut s'expliquer et craignant de ne pouvoir paraître à temps, donnerait l'ordre de tirer avant d'en avoir officiellement reçu l'autorisation! »

Un procès récent a mis au grand jour de la publicité tout ce qu'il y a de tourmens ignorés dans les obscurs bureaux de la presse encore soumise à la censure. Il s'agissait d'un des principaux journaux d'une des capitales provinciales de l'empire, l'*Obzor* de Tiflis. Le rédacteur de cette feuille, Arménien ou Géorgien du nom de Nikoladzé, était accusé d'avoir imprimé des articles prohibés par la censure locale, ou d'avoir arraché le consentement du censeur (1). Il s'agissait tout simplement d'un feuilleton pour lequel la gazette en question ne s'attendait pas à tant de difficultés. Rien de plus curieux en ce genre que la déposition du censeur dont le *veto* n'avait pas été respecté; c'est un piquant tableau des mœurs bureaucratiques. Aussi demandons-nous la permission de la traduire en l'abrégeant un peu.

« On m'avait apporté le soir, dit l'inspecteur de la pensée russe, les épreuves d'un feuilleton intitulé : *Entretiens du dimanche*. Après les avoir lues, je renvoyai les épreuves à la typographie avec défense de tirer; cela fait, je me couchai. Il était environ deux heures du matin. Une heure plus tard, je fus réveillé par un coup de sonnette. Je sors sur le balcon, je demande qui est là. C'était le rédacteur de l'*Obzor*, M. Nikoladzé. « Je viens vous demander, me dit-il, pour quelle raison vous interdisez notre feuilleton. — Apparemment

(1) Pour le compte rendu de ce procès voyez le *Golos* du 27 janvier (8 février 1879).

j'ai mes raisons, répondis-je, mais ce n'est pas le moment de vous les donner ; adressez-vous au comité de censure. » M. Nikoladzé insistant pour connaître immédiatement les motifs de l'interdiction, notre discussion se prolongea un quart d'heure, moi sur le balcon, lui dans la rue. A la fin je lui déclarai que je ne le recevrais point et rentrai dans ma chambre. « Je saurai bien vous faire ouvrir! » me cria-t-il d'en bas, et il se mit à frapper, à vociférer, à faire du vacarme. Dans le voisinage habitent plusieurs personnages, messieurs un tel et un tel; le bruit les éveilla; aux fenêtres, aux balcons se montrait du monde, on croyait que j'étais attaqué par des bandits. Craignant un scandale public, je fus obligé de sortir de nouveau sur mon balcon, je déclarai à M. Nikoladzé que son irritation ne me permettait pas de le recevoir. « Ne vous inquiétez pas, je serai tranquille, » répliqua-t-il. Je lui ouvris alors moi-même, parce que ma bonne dormait. Quand il fut entré, M. Nikoladzé me demanda un verre d'eau-de-vie pour se calmer, et nous nous mîmes à lire le feuilleton ensemble. Il disputa tellement, il fut si obstiné, il me fit une telle violence que je fus contraint d'admettre son feuilleton, avec quelques changemens, il est vrai, bien que je crusse préférable de l'interdire. En autorisant l'impression, je n'ai fait, je l'assure, que céder à la violence. »

Le pauvre diable de censeur, effrayé de sa responsabilité, faisait ainsi de son mieux pour excuser sa lassitude et se disculper de son indulgence. L'accusé, le tenace rédacteur, se défendit avec beaucoup d'habileté. Faisant profession du plus grand respect pour les lois de la presse et les ordonnances de la censure, il se plaignit seulement de l'arbitraire personnel des censeurs, des caprices de leur mauvaise humeur, avec laquelle il faut compter pour chaque numéro. « Et songez, disait-il, qu'il nous faut obtenir ainsi trois cent soixante-cinq décisions par an, trois cent soixante-cinq autorisations, pour la plupart attrapées au vol! » L'accusé se changeait en accusateur de la censure. A l'honneur de ses juges, il fut absous, et ce qui caractérise le singulier mélange de liberté et d'arbitraire si fréquent en Russie, toute cette histoire et ces débats ont, avec l'autorisation des censeurs, été longuement racontés dans le journal incriminé, d'où ils ont passé dans les feuilles de Pétersbourg pour faire le tour de l'empire.

On aurait tort de croire cependant que la censure se tint pour battue, ou que son indulgence d'un jour la désarma pour l'avenir. Quelques semaines à peine après cette victoire, l'*Obzor* de Tiflis annonçait à ses lecteurs que des raisons indépendantes de la volonté de ses rédacteurs le contraignaient à suspendre indéfiniment sa publication. De telles annonces ne sont pas rares, depuis quelques mois surtout, et chacun les comprend. L'obstiné Arménien avait

fini par renoncer à la lutte, et ainsi font au bout de peu de temps tous les journaux qui ont la témérité de vouloir concilier leur indépendance avec la censure locale. Le cas est rare, il est vrai, la plupart des *Courriers* ou *Messagers* de province n'ont ni l'énergie, ni la naïveté d'entreprendre une telle lutte; ils se résignent à leur sort, se contentant de reproduire les nouvelles officielles, de réimprimer de vieilles histoires inoffensives et de mentionner officieusement les faits et gestes des autorités locales.

Cet esclavage de la presse de province est un des principaux obstacles à l'efficacité pratique des réformes et au contrôle du gouvernement comme à celui du public. C'est une des choses qui enlèvent au nouveau *self-government* administratif, aux *zemstvos* et aux municipalités une bonne part de leur utilité. C'est enfin là une des raisons pour lesquelles les Russes des deux capitales, les hauts fonctionnaires et le gouvernement lui-même, sont souvent si mal informés de ce qui se passe dans l'intérieur de l'empire. Comment les maux de la population, les abus de l'administration, les illégalités des autorités locales seraient-ils portés à la connaissance des autorités supérieures par une presse qui n'a guère plus d'indépendance que les télégrammes ou les rapports des gouverneurs? En Russie, la province est muette, les faibles organes qui s'essaient à parler en son nom n'ont rien de libre et de spontané : leur langage, tout automatique, n'apprend rien à personne. Ce qui fait le principal intérêt, la véritable utilité d'une presse de province, la publication des nouvelles locales, est ce qui, dans la presse russe, est le plus entravé par la défiante susceptibilité des autorités. Le peu d'échos de la vie provinciale qui parviennent jusqu'aux oreilles du public ou du pouvoir, y arrivent par les correspondances des grandes feuilles de Saint-Pétersbourg ou de Moscou, qui ne peuvent avoir de correspondant partout. Pour les écrivains soumis à la censure, il y a de ce côté de singulières contradictions. La loi permet à la presse de signaler les abus de l'administration ou de la justice, mais la loi défend aux journaux de désigner les personnes et les lieux. Or, les instructions de la censure enjoignent de n'admettre de telles plaintes que sur l'indication précise des lieux et des hommes.

Dans un état où les distances opposent tant d'obstacles à tous les efforts du pouvoir, rien n'est plus regrettable que cette ignorance du pays par ceux-mêmes qui le gouvernent. En réalité, l'on peut dire qu'à Saint-Pétersbourg, aux bureaux mêmes des ministres, on ne sait souvent comment fonctionnent les réformes, comment réussissent les nouvelles institutions dans l'intérieur de l'empire. On a beau multiplier les rapports administratifs, créer des commissions spéciales et des enquêtes de toute sorte, rien ne saurait suppléer à la

presse locale et à la voix des habitans. D'un autre côté, l'abaissement de la presse de province tend à donner aux organes des capitales une autorité qu'un jour le gouvernement pourrait trouver excessive. Par crainte de rendre la surveillance administrative plus difficile, c'est une sorte de monopole intellectuel que le pouvoir a constitué au profit des feuilles de la capitale, comme s'il eût pris soin d'accroître, en la concentrant en quelques mains, la puissance de la presse. On sait que partout, en effet, les journaux ont individuellement d'autant moins d'autorité qu'ils sont plus nombreux, et se font contrepoids les uns aux autres. Le privilège pratiquement concédé aux journaux des capitales les fait régner en maîtres dans toute l'étendue de l'empire; il abandonne aux mains de quelques publicistes de Pétersbourg et de Moscou la direction de l'esprit russe, et par là, ce système restrictif, issu de la défiance contre la presse, tend à en accroître démesurément l'ascendant.

IV.

« Que pensez-vous de cette institution? me disait, après m'avoir expliqué le mécanisme de la censure, un ancien censeur, homme lettré, éclairé et libéral à sa façon. — Je pense, lui répondis-je, qu'un pareil régime appliqué durant des générations a dû avoir sur la vie publique et privée, sur l'esprit et le tempérament national, une influence considérable. La situation précaire de la presse, aux années mêmes de sa plus grande liberté relative, m'explique plus d'un trait de votre caractère, de vos mœurs, de vos goûts. A mes yeux, l'effet n'en est pas seulement sensible dans tout ce qui touche à l'administration, à la politique, au gouvernement, mais aussi dans les idées et dans les habitudes de l'esprit, dans l'art et la littérature, dans la pensée russe en un mot.

« — Et ces effets si multiples sont fâcheux, n'est-il pas vrai? reprit avec un sourire à demi courtois, à demi railleur, mon interlocuteur. Je vous serais obligé de me les faire connaître, car je suis comme les gens qui, à force d'avoir un paysage devant les yeux, n'y voient plus rien de ce qui frappe l'étranger. Vous pouvez parler en toute liberté, il n'y a ni censure ni censeur ici. — Pour être sincère, répondis-je, je vous avouerai que j'ai médiocre opinion de cette institution, perfectionnée en 1828 et insuffisamment remaniée en 1865. Est-ce préjugé ou prévention? elle me semble responsable d'une bonne part de la légèreté, d'une bonne part de l'ignorance et de l'apathie, de la crédulité et de l'engouement de certaines classes de votre société. Je sais qu'ailleurs aussi il y a des gens frivoles et des indifférens; mais en détournant vos compatriotes des grandes questions politiques, religieuses, sociales, la censure

me paraît les confiner involontairement dans les mesquines préoccupations, les condamner aux discussions oiseuses ou aux dissertations futiles, toutes choses fort innocentes ou du moins inoffensives pour l'état, direz-vous, mais qui ont l'inconvénient d'abaisser les esprits, d'amollir les caractères, et de dépenser sans profit pour la société les forces et les passions des individus. Je suis tenté d'attribuer à cette tutelle trop prolongée de l'intelligence plus d'un des défauts, plus d'une des infériorités que vous déplorez souvent vous-mêmes. Sur les lettres comme sur la société, cette sorte de minorité de la pensée, toujours traitée en incapable, me paraît avoir eu une influence débilitante. La censure a malgré elle favorisé artificiellement les parties inférieures et basses, les parties légères et frivoles de la littérature et de l'art aux dépens des genres les plus élevés et les plus nobles. La politique mise de côté, je lui en voudrais de cet énervement de l'intelligence. Vous vous étonnez quelquefois que, malgré tant de marques d'originalité naturelle, malgré tant de signes d'un génie vif, prompt, varié, votre jeune littérature n'ait pas encore égalé celles de vieux pays plus petits que le vôtre; croyez-vous que le long servage de la pensée n'y soit pour rien, et qu'à ce régime les lettres, la science, l'esprit même n'aient point perdu de leur vigueur native en perdant de leur spontanéité?

«— Est-ce bien là votre sentiment, monsieur? interrompit l'ancien censeur d'un ton grave et légèrement sarcastique. Je suis fâché que, sur ce point, vous en soyez resté aux lieux communs et à l'opinion du vulgaire. Vous auriez mieux fait de renverser hardiment cette thèse usée : vous n'auriez pas été plus loin de la vérité. Vous accusez le manque de liberté d'avoir dans le champ des lettres semé ou fait pousser les fleurs légères et les mauvaises herbes aux dépens des plantes utiles et nourrissantes : que vous êtes ingrat envers les surveillans de la pensée! Si vous nous connaissiez mieux, peut-être trouveriez-vous que nous avons bien mérité des lettres. Qui a plus fait pour garder les auteurs et le public à la haute littérature, aux hautes pensées, à la science, ne sont-ce pas ceux qui cherchaient à les protéger contre l'envahissement de la plus exigeante, de la plus redoutable ennemie des lettres : la politique? Le journal est le rival du livre, et la politique courante est le plus grand et le pire adversaire de l'étude et du savoir. Ce n'est pas notre faute, à nous, si la Russie n'a pas échappé à cette cause de l'abaissement intellectuel et de la décadence littéraire de l'Occident. Au lieu de laisser l'esprit se disperser en tout sens, se gaspiller en stériles polémiques, s'user en prétentieux et superficiels bavardages, nous le contraignions à se replier sur lui-même, à ramasser ses forces, nous l'obligions à creuser ses études et à peser ses paroles; nous lui donnions en même temps plus de vigueur et de souplesse,

et il sortait de nos mains à la fois affiné et robuste. Quelle a été la plus brillante époque de notre littérature, de notre poésie, de notre critique? N'est-ce pas celle où la presse a eu le moins de liberté, n'est-ce pas le règne de Nicolas? Comme un arbre taillé par la serpe de l'émondeur, le génie russe, débarrassé des petites branches inférieures qui en déparaient le tronc, poussait en hauteur ou s'épanouissait à son sommet en rameaux touffus. Qu'est-ce trop souvent que la politique pour la littérature? Une de ces branches parasites qui poussent au pied de l'arbre et qui, absorbant le meilleur de la sève, dérobent leur nourriture aux rameaux plus élevés. »

Il y avait dans ce paradoxe une part de vérité, je ne me fis pas prier pour le reconnaître. Encouragé par ma bonne foi et mon attention, le censeur continua : « La critique en particulier, la critique qui touche à tout, interprète et explique tout, a dû chez nous son importance et son incontestable supériorité à la subordination de la politique. C'est à la censure que la Russie est redevable du grand, de l'unique Bélinski (1). Sous un autre régime, Bélinski n'eût été, comme tant d'autres, qu'un simple polémiste de journal. Cela est si vrai que, depuis qu'on a étendu les droits de la presse, la critique n'a plus chez nous ni la même puissance ni la même valeur. Croyez-moi, monsieur, les plus mauvaises choses ont parfois leurs avantages, l'esprit comme le corps peut trouver profit à des privations qui ne dépassent point ses forces. Quoique je sois vieux, je ne regrette pas le passé, j'en comprends les inconvéniens au point de vue public; mais l'art, la littérature, si ce n'est la science, ont peut-être plus à perdre qu'à gagner à cette émancipation tant vantée de la pensée. Pour l'intelligence comme pour les mœurs, tout n'est pas bénéfice dans la liberté. »

A ce langage, j'aurais eu bien des choses à répondre, si en pareille rencontre je n'eusse préféré écouter et faire parler. Serait-il vrai que l'art, la littérature, la science, profitent de l'attention et des loisirs que ne leur dispute pas la politique quotidienne, il n'en serait pas moins certain que, sous un tel régime, littérature, science, histoire, philosophie, critique, sont souvent dénaturées, défigurées, rapetissées par des considérations ou des luttes, par des passions ou des visées qui ne sont point faites pour elles et qui, ne pouvant se montrer librement, se cachent derrière elles comme derrière un paravent ou un masque. Le roman, le conte, la poésie, s'ouvrent à des préoccupations qui eussent dû leur demeurer étrangères, et tout le vaste champ des lettres est subrepticement envahi par cette mauvaise herbe de la politique bannie de son terrain naturel. Poètes et romanciers, dédaignant de raconter, de toucher, de peindre, se drapent en réformateurs sociaux, se guindent en apôtres de l'idée,

(1) Écrivain mort peu de temps avant la révolution de 1848.

s'équipent en chevaliers du progrès. Ainsi en était-il en Russie aux époques où la presse avait le moins de liberté. Mal à l'aise dans le journal ou dans les traités spéciaux, la politique s'installait dans la critique, dans l'histoire, dans la philosophie; elle s'insinuait dans les nouvelles, se glissait dans le drame et la comédie : telle l'eau, arrêtée par une digue qu'elle ne peut emporter, s'infiltre dans toutes les terres voisines. A y bien regarder, à saisir les intentions et les allusions, il y en avait partout. Dans la Russie du milieu du siècle, l'esprit de parti a ainsi trop souvent corrompu et vicié ce qu'il prétendait animer, critique, histoire, belles-lettres.

De là, dans la Russie contemporaine comme dans l'Italie antérieure à la révolution, la vogue de ce qu'on appelle la littérature à tendances, vogue qui n'est pas encore entièrement passée comme en témoignent quelques-uns des recueils les plus populaires de Saint-Pétersbourg. Nulle part au monde l'art pour l'art, et, ce qui est plus grave, nulle part la science pour la science, le beau et le vrai pour eux-mêmes, n'ont eu moins de prise sur les esprits. A cet égard, le pays de l'Europe où la politique tenait légalement le moins de place ressemblait fort à ceux où la politique a fini par tout envahir, tant il est vrai que parfois les extrêmes se touchent. Ce qu'on cherchait dans l'étude du passé ou dans l'étude de l'étranger, c'étaient des allusions au présent et au dedans. Aujourd'hui encore, ce que maint critique, ce que le public de telle revue demande aux romans comme à l'histoire, c'est ce qu'ils prouvent : *scribitur ad probandum*; ce qu'on apprécie avant tout chez l'écrivain, c'est la portée sociale de l'ouvrage, la théorie, le système. On devine quel tort a pu faire un pareil penchant à une littérature d'ailleurs riche, variée, puissante, et qui sans cette prétention ou ce travers n'eût peut-être pas eu de supérieure en ce siècle. Il semble au premier abord que plus étroit était le champ demeuré libre, mieux il devait être cultivé et plus il devait être fécond; mais les ouvriers se complaisaient à y faire croître des plantes qui n'y pouvaient venir : dans le sol léger et peu profond à leur disposition, ils s'obstinaient à semer des graines faites pour d'autres terres, au risque de ne récolter que de la paille ou de maigres et vides épis.

Encore si tout le mal eût été pour la littérature ainsi dévoyée par l'esprit de système et alourdie par le pédantisme doctrinaire! Mais non, le mal était pour le pays, pour l'esprit public égaré et faussé par de tels procédés littéraires. Le poète ou le romancier qui croyait faire œuvre patriotique en donnant à ses rêveries ou à ses théories sociales le voile séduisant de la fiction et du drame, ne s'apercevait point que ces vêtemens d'emprunt déformaient les idées qu'il voulait rendre populaires, qu'ainsi accoutrées et travesties, les plus nobles vérités prenaient par leur romanesque

déguisement quelque chose de faux, de suspect, de chimérique qui les rendait méconnaissables. Sous prétexte de mettre l'imagination avec la fiction au service des idées sérieuses et du bien du peuple, cette littérature de propagande introduisait le sentiment et l'imagination avec tous leurs entraînemens et leurs illusions dans le domaine où, étant le moins à leur place, ils sont le plus pernicieux. Aux questions qui exigent les méthodes les plus sévères, l'esprit dressé à une telle école s'habituait à mêler des idées vagues, des pensées troubles, des rêves désordonnés. C'était moins avec la raison et l'expérience qu'avec la fantaisie et la sensibilité que l'on faisait de la science sociale ou de la politique, et pour le lecteur cette manière de toucher aux grands intérêts publics, qui à la censure paraissait la plus innocente, était la pire de toutes, parce qu'elle était la plus équivoque et la plus décevante.

Un pareil inconvénient est loin d'être particulier à la Russie; mais de telles prétentions sont bien plus à redouter pour la raison publique dans un pays où il est plus facile d'aborder les grands problèmes d'une façon détournée, sous forme dramatique ou romanesque, que de les traiter à fond, avec une méthode réellement rationnelle et scientifique, dans un pays où il a été longtemps plus aisé au conteur ou au romancier de décrire les plaies et les souffrances du peuple qu'à l'économiste ou au philosophe d'y chercher des remèdes. Depuis vingt ans, il est vrai, il a paru beaucoup d'ouvrages traitant *ex professo* de toutes les réformes et de tous les intérêts publics, mais alors même la peur de déplaire et d'être poursuivi engage les écrivains à se maintenir le plus possible dans la sphère aérienne des généralités et des idées abstraites où ils ont moins de chance de se heurter aux choses et aux hommes, plutôt que d'analyser les faits réels et concrets, les pratiques du gouvernement et de ses agens, au risque de choquer le pouvoir ou les hommes en place. En Russie, il a toujours été moins dangereux d'émettre une théorie avancée, radicale même, que de s'attaquer du bout de la plume aux abus existans.

Les écrivains qui échappent le plus aisément à la répression sont ceux qui, en faussant ou pervertissant l'esprit public, ont l'adresse de flatter ou de ménager l'autorité. Et quand cela ne serait point, ce goût pour les thèses générales naturellement entretenu par la censure, est d'autant plus fâcheux qu'il n'est que trop conforme aux penchans du caractère national; ainsi se trouve fortifié par le gouvernement même, avec l'amour des conceptions abstraites, cette inclination aux raisonnemens sur table rase, aux déductions absolues, qui partout est un des principes de l'esprit révolutionnaire, de l'esprit radical. Et le terrain politique étant plus glissant et scabreux, c'est sur le terrain social que les théories se

donnent le plus librement carrière ; ainsi se répandent dans le pays les penchans socialistes, déjà favorisés par certaines traditions, par certains traits de l'organisation communale.

Et ce n'est pas la seule façon dont les moyens employés pour contenir la pensée ont tourné contre leur but. Pour certaines matières, pour celles qui importent le plus au gouvernement, le manque de liberté semble avoir altéré le sens critique. En supprimant la contradiction, en restreignant la discussion, on habitue l'esprit à recevoir, sans les peser, toutes les idées spécieuses ou séduisantes, on accroît le goût pour les sophismes, pour les nouveautés ou les témérités, on encourage la vogue des opinions extrêmes entre lesquelles il ne reste plus de place pour les opinions modérées. Au lieu de s'arrêter à un sage libéralisme, l'esprit se précipite tête baissée vers les solutions outrées avec d'autant plus de promptitude que plus suspects sont ceux qui signalent la profondeur de l'abîme où vont s'engloutir tant de jeunes intelligences. Quand les gouvernemens veulent assurer aux saines doctrines une sorte de protection ou de monopole, ils en déconsidèrent et affaiblissent les défenseurs, qui ont l'air de combattre à l'abri d'un bouclier officiel. Un régime qui prétend fermer la bouche à l'erreur ôte toute autorité morale aux principes et aux croyances qu'il veut laisser parler. Là où la critique n'est pas libre, ou ne semble pas l'être, l'intelligence peu cultivée s'imagine aisément qu'avec plus de tolérance les opinions prohibées triompheraient sans peine des objections de leurs adversaires. La crainte qu'en montre le pouvoir leur donne quelque chose de plus imposant; l'ombre ou les ténèbres où elles sont obligées de s'abriter leur font attribuer une force et une vertu dont le grand jour les pourrait seul dépouiller. Par contraste, les doctrines protégées ou simplement admises prennent un air officiel ou officieux, quelque chose d'obséquieux ou de servile qui en dégoûte et en éloigne le public, la jeunesse surtout.

Pour résumer les effets d'un pareil régime, je dirai qu'il tourne à la fois contre l'autorité les bons sentimens et les mauvais instincts; il éveille contre elle les défiances de l'esprit et la générosité du cœur, en même temps qu'il donne aux opinions obligées de se dissimuler la pénétrante saveur du fruit défendu et le fascinant prestige du courage. Ce qui est permis devient fade et fastidieux, ce qui est prohibé devient intéressant et sympathique.

La Russie actuelle nous montre combien décevante est toute dictature de l'esprit : elle débilite ce qu'elle veut fortifier, elle renforce ce qu'elle prétend détruire. C'est à elle que revient assurément une bonne part de la faveur que rencontrent les idées révolutionnaires les plus risquées dans les classes lettrées de la société. Si jusqu'ici

la stabilité de l'état n'en a pas été ébranlée, c'est que l'immense majorité de la population, étant illettrée, n'en ressent pas les effets. Pour qu'un tel régime réussît, il faudrait qu'il arrivât à détruire dans leurs principes les idées réprouvées du pouvoir. Or alors même que la censure n'en laisserait point passer les germes à travers ses tamis et ses cribles, les semences en seraient apportées dans l'empire par les vents du dehors ou les pas de l'étranger.

Un homme, l'empereur Nicolas, a durant trente ans appliqué logiquement ce système en isolant la Russie de l'Europe, en essayant d'y murer ses sujets comme dans un parc clos. Quand il empêchait les Russes de sortir de ses états et les étrangers d'y entrer, Nicolas suivait le seul procédé qui pût rendre sa censure efficace (1). Par malheur, on ne peut toujours soumettre un grand empire à une telle quarantaine. On s'est résigné à laisser les Russes voyager, et dès qu'il est en territoire étranger, le Russe se jette avec curiosité sur tout ce qui est défendu chez lui, il se repaît avidement des mets prohibés, il goûte aux boissons excitantes et malsaines interdites chez lui, il s'en enivre, et sa raison y succombe d'autant plus vite qu'elle y est moins faite. Le premier soin d'un Russe en passant la frontière est d'acheter des livres interdits, les libraires d'Allemagne le savent, et ils en ont un assortiment pour les voyageurs moscovites. Pour goûter au fruit défendu, il n'est pas besoin du reste d'aller à l'étranger, les livres révolutionnaires ont toujours subrepticement pénétré dans l'empire, il est peu de jeunes gens qui n'en possèdent ou n'en aient lu. Malgré tout, la propagande révolutionnaire a plus d'une fois trouvé le moyen de mettre à son service la presse et l'imprimerie.

V.

Mon premier séjour à Naples remonte au printemps de 1860, les Bourbons y régnaient encore. Voulant lire les historiens du XVIe siècle, je demandai à un libraire de la rue de Tolède Machiavel ou Guichardin : « Monsieur, me répondit-il, l'un et l'autre sont interdits, vous ne trouverez pas cela à Naples. » J'allais sortir quand mon homme me rappela : « Vous êtes étranger, monsieur, vous avez l'air d'un galant homme qui n'a rien à voir avec la police; je pourrai vous procurer l'un ou l'autre ouvrage, » et entrant

(1) C'est pour cela que Nicolas avait élevé démesurément le prix des passeports à l'étranger, et qu'il les refusait au plus grand nombre de ses sujets. J'ai connu un sujet Russe des provinces occidentales qui, durant quinze ans, avait vainement sollicité l'autorisation d'aller aux eaux de Bohême. « Nous avons des sources thermales dans l'empire, au Caucase par exemple, lui répondait-on. Si vous voulez prendre les eaux, allez au Caucase. »

dans l'arrière-boutique, il en ressortait avec Guichardin sous un bras et Machiavel sous l'autre. Pour des motifs analogues, les choses se passent encore parfois de la même façon en Russie; plus d'une arrière-boutique recèle des livres qu'on se garderait de mettre en montre, et tel libraire fort peu radical a fait à l'occasion le lucratif commerce de l'article prohibé (1).

La littérature révolutionnaire s'approvisionne en Russie de deux manières, tantôt à l'aide d'écrits reçus de l'étranger, tantôt au moyen de pamphlets imprimés clandestinement dans l'empire. Dans la poursuite des écrits prohibés, la police et la douane ne sont pas toujours pour les censeurs des auxiliaires très sûrs; il y a là pour les deux institutions une cause de plus de corruption et de vénalité. On achète à l'occasion le silence de la police comme celui de la douane. Cette dernière a beau maintenir autour du pays un vrai cordon sanitaire, cela n'arrête point la contagion, et l'infection est d'autant plus grave qu'elle est secrète. La prohibition intellectuelle n'a d'autre résultat que de rendre la contrebande littéraire plus active. Des brochures séditieuses, imprimées à dessein à l'étranger, sont importées en fraude, et le gouvernement a d'autant plus de peine à mettre la main sur les coupables qu'ils ont parfois des complices dans les rangs de ses agens. N'a-t-on pas un jour découvert, sous Alexandre II même, qu'à Saint-Pétersbourg le principal dépôt des pamphlets révolutionnaires était dans les magasins de la douane? Un haut employé de cette administration se faisait adresser de l'étranger des ballots de ces libelles, et se servait de sa situation officielle pour les faire entrer en franchise.

De tels phénomènes sont loin d'avoir rien de nouveau. Dès le début du règne d'Alexandre II, il y avait à l'étranger toute une riche littérature révolutionnaire, d'autant plus puissante que la censure permettait moins de lui faire concurrence. Ce qui ne pouvait se publier à l'intérieur s'imprimait au dehors. Une imprimerie russe fondée à Londres par Herzen vers la fin du règne de Nicolas éditait des ouvrages de toute sorte, documens officiels dérobés aux archives de l'état, ou violens pamphlets. Un journal, *la Cloche* (*Kolokol*), rédigé en Angleterre par un proscrit, fut durant plusieurs années l'organe principal de la presse russe, la feuille la plus lue et la plus influente de l'empire. *La Cloche* avait autant d'autorité près du gouvernement qui la prohibait que sur le public qui la lisait en cachette. Possédant des correspondans dans toutes les parties de l'empire, le journal de Herzen informait

(1) A cet égard le lecteur peut trouver un piquant portrait d'un libraire de province chez un écrivain anglais M. G. C. Grenville Murray : *Russians at home* (1877) ouvrage traduit en français sous ce titre : *Les Russes chez les Russes.*

le gouvernement, les ministres, l'empereur lui-même, de ce qui se passait, de ce qui se disait en Russie. En l'absence de journaux libres, c'était une gazette du dehors introduite en contrebande qui remplissait auprès du pouvoir et de la société l'office d'information naturellement dévolu à la presse. L'empereur Alexandre était le lecteur le plus assidu du *Kolokol*, où il apprenait maintes choses qu'il eût en vain cherchées dans les rapports de ses ministres. De là une anecdote bien connue et caractéristique de l'époque et du pays. Un numéro du *Kolokol* attaquait avec preuves à l'appui quelques personnages de la cour. Dans leur embarras, les gens ainsi pris à partie ne trouvèrent qu'un moyen de se mettre à l'abri des dénonciations de Herzen; ils firent imprimer pour le cabinet impérial un numéro revu et corrigé de la feuille proscrite. Herzen le sut, et à quelque temps de là l'empereur trouvait sur son bureau un exemplaire authentique du numéro falsifié.

L'émancipation dont le *Kolokol* s'était fait l'ardent promoteur mit fin à cette espèce de dictature morale d'un réfugié. La liberté laissée à la presse et à la littérature du dedans diminua singulièrement durant une quinzaine d'années la vogue de la presse révolutionnaire de l'étranger. Les rigueurs nouvelles et les mesures répressives du gouvernement devaient amener une recrudescence de l'esprit révolutionnaire et rendre de l'importance aux publications clandestines du dedans et du dehors. Il s'est reformé une émigration russe active, remuante, dont le siège principal n'est plus à Londres, mais en Suisse, à Zurich ou à Genève, et qui, sans avoir à sa tête un écrivain du talent de Herzen, a recouvré un réel ascendant sur une notable portion de la jeunesse russe. C'est cette émigration que le gouvernement accuse de tenir les fils des complots tramés de l'intérieur, c'est sur elle qu'il veut faire retomber la responsabilité de la plupart des attentats des dernières années. Ce qui est certain, c'est qu'elle sert de point de ralliement aux adversaires du pouvoir en leur assurant une citadelle où ils peuvent librement se concerter et braver impunément les colères de la IIIe section. Cette émigration a ses journaux et ses revues en russe et même en petit-russe. Si toutes ces feuilles réunies n'ont pas l'autorité de *la Cloche* de Herzen, elles ont comme cette dernière des correspondans jusqu'au fond de l'empire, et bien qu'à bon droit suspectes, elles nous ont parfois donné sur la province de curieux renseignemens qu'on chercherait en vain dans la presse de Saint-Pétersbourg ou de Moscou (1).

(1) Les organes de ces réfugiés russes, tous inspirés par l'esprit le plus révolutionnaire et d'ordinaire nettement socialistes, ont été fort nombreux dans les dernières années. Quelques-uns n'ont qu'une existence intermittente et ne paraissent pas à époque fixe. Nous citerons le *Vpered* (*En Avant*), *l'Obchtchéé Dièlo* (*la Cause com-*

Cette presse révolutionnaire éditée à l'abri des lois étrangères n'est pas la seule aujourd'hui. Depuis le temps de Herzen, les ennemis du pouvoir ont fait des progrès en audace ou en adresse; non contens d'avoir des imprimeries et des journaux au dehors, ils ont voulu avoir des presses à l'intérieur de l'empire et jusque dans la capitale. C'est ainsi qu'en dépit de la censure et de la police, d'innombrables pamphlets et des placards de toute sorte ont été imprimés en Russie même pour être secrètement distribués par les adeptes ou publiquement affichés sur les murs des villes. Afin d'empêcher la distribution ou l'affichage des placards, le général Gourko n'a, on le sait, rien trouvé de mieux que de mettre en sentinelles autour des maisons de la capitale toute une armée de portiers (*dvorniks*).

Dès avant la guerre de Bulgarie, il circulait de nombreuses proclamations anonymes : *A la jeune Russie! à la jeune génération! au peuple russe! etc.*, sans parler des contes allégoriques spécialement destinés au peuple, tels que l'*Histoire des quatre frères* et *la Machine ingénieuse*. Depuis, de telles brochures n'ont plus suffi à l'ambition des agitateurs; ils ont fondé une revue ou journal auquel ils ont donné pour titre la devise habituelle du radicalisme russe *Terre et Liberté* (*Zemlia i Volia*) (1). Cette feuille a réussi à paraître durant l'année 1878 et la première moitié au moins de 1879, à l'heure même où la police et la IIIe section redoublaient de vigilance et de sévérité. Imprimé sur un papier grossier, en caractères irréguliers et peut-être à la main, ce petit journal clandestin est, on le sait, durant les derniers mois, devenu pour les nihilistes une sorte de moniteur officiel. C'est là que se publiaient les jugemens et les sentences rendus par des chefs mystérieux. Outre des articles de fond et une partie pour ainsi dire officielle, cette singulière feuille contenait des correspondances, des feuilletons, voire des annonces, et jusqu'aux conditions d'abonnement, ce dernier point sans doute par pure bravade. Pour ces journaux ou ces pamphlets, le mode de distribution varie; tantôt on les envoie sous enveloppe par la poste; tantôt on les insère dans des journaux conservateurs; parfois on les fait distribuer dans les rues

mune), *le Rabotnik* ou *Travailleur*, *le Nabat* ou *Tocsin*. A cette liste on peut ajouter la *Gromada* ou *Commune*, revue fédéraliste rédigée en petit-russien par des réfugiés ukrainophiles.

(1) On traduit quelquefois ces mots par *pays et liberté;* mais ici c'est un contresens manifeste, car, pour les révolutionnaires russes, le mot *zemlia* fait allusion à un remaniement de la propriété territoriale au profit des communes de paysans. *Terre et Liberté* était déjà le titre ou la devise des brochures révolutionnaires répandues vers 1860 et 1862 pour exciter le peuple des campagnes à la révolte et obtenir aux anciens serfs une distribution gratuite de terres.

par d'innocens complices ne sachant pas lire; le plus souvent on les dépose aux portes des maisons ou sous les banquettes des omnibus et des voitures publiques. Comme autrefois le *Kolokol* de Herzen, *Terre et Liberté* a été placée par des mains invisibles dans les papiers de tel ou tel haut fonctionnaire. On a plus d'une fois arrêté des distributeurs de la feuille insaisissable, on n'a pu, croyons-nous, mettre la main sur les éditeurs.

Ces imprimeries, ou pour mieux dire ces presses clandestines, ne pouvaient toujours échapper à la police; on en a découvert plusieurs dans les villes et les campagnes, à Kief, à Moscou, à Saint-Pétersbourg même, et où étaient-elles cachées? était-ce toujours chez des particuliers, chez des étudians ou bien dans ces usines où les propagandistes servent de contre-maîtres ou d'ouvriers? Non, on en a parfois découvert dans des monumens publics, dans des bâtimens appartenant à la couronne, dans des dépendances du ministère de la guerre ou du ministère de l'intérieur, dans des séminaires ecclésiastiques ou des couvens (1). Un jour peut-être on saisira des presses clandestines dans les bureaux de la censure ou de la direction de la presse.

Pour mettre fin à de pareils désordres, le pouvoir n'a rien trouvé d'autre que de rendre plus rigoureux encore les lois et règlemens sur la presse et l'imprimerie. Il y avait déjà des inspecteurs de la typographie, il était déjà défendu de fonder des imprimeries sans autorisation préalable; cela n'a plus semblé suffisant : on a interdit de vendre ou d'acheter sans autorisation des presses ou des appareils typographiques ou lithographiques, appliquant ainsi à tout ce qui touche l'imprimerie les restrictions imposées vers le même temps au commerce des armes. Comme pour rendre l'assimilation plus complète, les hommes qui violent les règlemens sur la typographie viennent, comme les auteurs d'attentats sur les fonctionnaires, d'être placés en dehors des lois civiles. Un arrêté du général Gourko, gouverneur de Saint-Pétersbourg, en date du 17/29 juin 1879, a soustrait temporairement à la connaissance des tribunaux toutes les affaires de ce genre (2). Comme la presse elle-même, l'imprimerie est, depuis les derniers attentats sur l'empereur, dépouillée de toute garantie légale et entièrement à la discrétion de la police.

Avec de tels procédés, le gouvernement peut arriver à rendre impossible la publication des journaux et des brochures de la révolution; mais quand il parviendrait à saisir toutes les presses

(1) L'ancienne *Terre et Liberté* était imprimée, assure-t-on, dans l'imprimerie du ministère de la guerre.

(2) Un arrêté du 5/17 juillet renchérit encore sur le précédent.

aux mains de ses adversaires occultes, il ne leur aurait point pour cela retiré tous leurs moyens de propagande. A défaut de l'imprimerie et des inventions modernes, il resterait aux agitateurs les vieux procédés de l'antiquité et du moyen âge; il leur resterait la copie manuscrite, et dans les pays soumis à certain régime de compression on ne saurait dire ce qu'il peut se conserver et se divulguer d'idées par ce procédé primitif et archaïque. Sous le règne de Nicolas, c'était la principale ressource des révolutionnaires ou des frondeurs. Il y a eu longtemps ainsi toute une littérature manuscrite et clandestine, qui en popularité ne le cédait point aux œuvres les plus répandues par l'imprimerie: plus d'une pièce connue de tous n'a jamais été imprimée, en Russie du moins, car à l'étranger des recueils de ces morceaux prohibés ont eu plusieurs éditions. Les libertés accordées à la presse sous Alexandre II n'ont jamais dans les écoles mis entièrement fin à la diffusion de cette littérature manuscrite. En arrivant au gymnase ou à l'université, jeunes gens et jeunes filles ont la plupart pour premier soin d'apprendre et de copier des pièces interdites.

A défaut de la copie manuscrite, il reste la parole qui ne laisse pas de trace, et la mémoire où l'on peut impunément graver les propos séditieux ou les chants révolutionnaires sans que la censure ou la police y aient rien à voir. C'est ce qui se fait tous les jours; plus d'un Russe m'a raconté avoir appris par cœur des vers ou des contes prohibés, dont, par défiance de la police, il n'osait garder copie. Tout cela peut paraître assez innocent et puéril, mais ces curiosités d'écolier, qu'on est tenté de prendre pour des espiègleries enfantines, ont un grand inconvénient; elles dressent les jeunes gens à la dissimulation, aux mystères, aux entretiens occultes, elles leur donnent insensiblement le goût ou l'habitude des affiliations clandestines.

Si l'on nous demandait ce qui partout profite le plus du manque de liberté de la presse, nous répondrions que ce sont les sociétés secrètes. On pourrait dire *a priori* que dans tout état il y a d'autant moins de sociétés occultes que la parole et la pensée sont plus libres. La propagande souterraine hérite de tout ce qu'on enlève à la presse publique. C'est là un phénomène facile à constater dans la Russie actuelle, comme dans l'Italie d'avant 1860. En Russie, cette habitude ou ce penchant se prend de fort bonne heure. Je demandais, il y a déjà quinze ans, à un ancien étudiant russe, si de son temps il y avait à l'Université des sociétés secrètes. « Non pas précisément, me répondit-il, nous nous réunissions seulement par petits groupes pour lire en cachette des livres prohibés et réciter des chansons interdites. » C'est ainsi qu'a commencé plus

d'une association révolutionnaire, de tels conciliabules en portent le germe. On se prête des livres défendus, on les copie à l'insu de ses maîtres, on se cotise pour en acheter, et peu à peu on est lié par un secret commun et compromettant, la crainte des espions ou des délateurs fait qu'on se jure le silence, et plus la police est ombrageuse et la délation redoutable, plus on se sent solidaire. Avec de telles habitudes, les amitiés de jeunes gens deviennent aisément de la complicité; ce sont des chaînes souvent difficiles à briser. Les sociétés secrètes ou mieux les réunions clandestines éclosent d'elles-mêmes, et une grande partie de la jeunesse en devient fatalement victime. Là même où, à proprement parler, il n'y a pas de sociétés organisées, distribuées en cadres réguliers, il y en a tous les élémens. C'est ainsi, à l'abri même des lois contre la liberté de la pensée que se développe chez les jeunes gens l'esprit révolutionnaire sous la forme la plus ténébreuse et la plus pernicieuse. Et en Russie cela n'est pas nouveau, les dernières explosions ne sont que la manifestation d'un mal signalé depuis longtemps et qui remonte jusqu'à Nicolas ou mieux jusqu'à Alexandre Ier puisqu'à la mort de ce prince les sociétés secrètes du nord et du sud se croyaient assez fortes pour tenter une révolution. Quelle est l'époque où les sociétés secrètes ont eu le moins d'influence? C'est celle où la presse et la littérature ont eu le plus de liberté, c'est le milieu du règne de l'empereur Alexandre II. Cela est naturel: publicité et clandestinité ne sauraient longtemps vivre côte à côte.

On dit souvent que les mauvaises doctrines se propagent par la presse, cela est vrai; mais de tous les moyens de propagande révolutionnaire c'est peut-être encore le moins redoutable, car c'est le plus facile à surveiller et à combattre à armes égales. La propagande orale et cachée telle qu'elle est en usage en Russie, cette propagande mystérieuse et insaisissable dont les progrès ne peuvent être suivis et la marche arrêtée, mine sourdement des institutions qui semblent respectées de tous et exerce des ravages d'autant plus profonds qu'elle prête plus aux illusions et aux surprises.

C'est une chose singulière que le pays de l'Europe où la presse semble le plus redoutée est un état où les journaux ne peuvent trouver accès qu'auprès du petit nombre, l'immense majorité de la nation restant illettrée et comme telle n'étant accessible qu'à la propagande orale. En comprimant la presse, croit-on empêcher la diffusion des bruits alarmans et des fausses rumeurs qui troublent parfois le peuple russe? Si le gouvernement s'en est jamais flatté, il a dû avoir mainte déception; moins un peuple est habitué à des informations sûres et libres et plus il est crédule, plus il a l'oreille

ouverte aux discours des imposteurs. N'a-t-on pas vu cette année même, en juin 1879, se répandre en plusieurs provinces la dangereuse nouvelle que l'empereur allait donner aux paysans de nouvelles terres en procédant à une nouvelle répartition du sol? A de certaines heures, ces sourdes rumeurs habilement répandues par les émissaires de la révolution peuvent être plus à redouter que toutes les indiscrétions ou les témérités d'une presse, d'autant plus aisée à contrôler qu'on lui laisse une plus grande liberté.

Dans sa lutte avec les doctrines subversives, tout gouvernement devrait faire le vœu du héros homérique qui, pour lutter avec les dieux, ne leur demandait que de se laisser voir. Aucun n'aurait plus d'intérêt que le gouvernement russe à combattre ses ennemis à visage découvert, car s'il ne leur laisse pas le temps de multiplier dans l'ombre, le premier effet de la lumière serait de montrer à tous le peu de nombre et le peu de force des ennemis ténébreux qui, grâce à l'obscurité dont ils s'enveloppent, semblent le tenir en échec.

L'exemple de la Russie prouve que de nos jours la liberté de la presse n'est pas seule responsable des progrès de l'esprit révolutionnaire. Certes, cette liberté n'est pas une panacée, elle ne cicatrise pas toutes les plaies qu'elle se plaît à sonder, elle envenime parfois le mal qu'elle prétend guérir; plus qu'aucune autre elle a ses défauts et ses inconvéniens; mais, en dehors des considérations politiques, elle a pour l'état et les individus des avantages que rien ne saurait remplacer. Avec elle l'esprit révolutionnaire n'aurait peut-être pas beaucoup moins pénétré dans certaines classes de la nation, à coup sûr il n'aurait été ni plus redoutable, ni plus contagieux, et le gouvernement et la nation auraient été plus éclairés sur leurs propres besoins et leurs propres forces. Avec le droit de discussion et le droit de critique, le pouvoir eût été mieux informé; l'administration, la justice, l'instruction publique, les finances, l'armée même, y eussent plus gagné que la révolution. La Russie montre combien il est malaisé aux peuples modernes de se passer de cette liberté de la plume. On peut dire que si les pays où la presse est affranchie de toute gêne nous dégoûtent parfois d'une liberté qui semble inséparable de la licence, le spectacle offert par les états où elle est trop incomplète est bien fait pour nous réconcilier avec la liberté de la presse.

Deux raisons font qu'à nos yeux l'émancipation de la pensée aurait en Russie plus d'utilité et moins d'inconvénient que dans la plupart des autres états. La première, c'est qu'il n'y a pas de question dynastique, pas de lutte sur la forme même du gouvernement; c'est que, l'immense majorité de la nation étant dans toutes

les classes d'accord sur le principe de l'autorité, il ne saurait y avoir, en dehors des extrémités du parti révolutionnaire, d'opposition systématique et purement négative. Cela suffit pour rendre les luttes de la presse, en même temps que moins acerbes et moins acharnées, moins périlleuses et plus fécondes. La seconde raison, c'est que, sous le régime autocratique, la presse est aujourd'hui l'unique moyen qu'ait le pays d'influer sur son gouvernement. Pour la société, c'est le seul moyen de ne pas rester étrangère à la direction et même à l'étude des affaires publiques; pour le gouvernement, qui n'a pas près de lui des représentans élus de la nation, c'est le moyen le plus simple et le plus inoffensif de connaître les vœux et les besoins de ses peuples.

Les gouvernemens de nos jours, quels qu'en soient le principe et la forme, n'ont de force réelle qu'à condition de gouverner avec l'opinion. On le sent à Pétersbourg : aux époques de crise, comme celle que traverse aujourd'hui la Russie, à chaque menace de ses ennemis du dedans ou du dehors, le pouvoir qui, en face de l'étranger ou de la révolution, ne veut point rester isolé dans son omnipotence, fait un appel solennel au concours du pays, mais ce concours, comment le pays le lui peut-il prêter si sa parole n'est pas libre? comment tirer la société de son indifférence ou de son apathie si on ne laisse à ses organes la libre expression de ses sentimens ? Plus puissant est le gouvernement et moins il peut redouter les indiscrétions, les témérités, les objurgations, les attaques mêmes de la presse, car il reste toujours maître de ne lui point prêter l'oreille et maître de lui clore la bouche. Sous le régime autocratique, en effet, il ne suffit pas des lois pour assurer les droits de la pensée; dans cette sphère, comme dans toute autre, le pouvoir souverain ne saurait être lié par ses propres ukases. Les franchises dont il gratifierait la presse seraient pour lui d'autant moins à craindre et d'autant moins exposées à dégénérer en licence que, de quelques garanties légales dont on la décore, cette liberté ne serait jamais qu'une liberté de tolérance.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

III.

LES FINANCES.

II.

LES DÉPENSES, LA DETTE ET LE PAPIER-MONNAIE (1).

L'étude du régime fiscal de la Russie nous a montré ses recettes grossissant rapidement depuis la guerre de Crimée, depuis 1870 surtout, jusqu'à égaler le revenu des plus riches et des plus florissans états des deux mondes. C'est peu pour un pays de voir ses recettes grandir d'année en année, si elles n'atteignent point le niveau toujours montant des dépenses. Or dans cette période, où il a dû liquider le double héritage de la guerre de Crimée et du servage, le gouvernement russe a su élever ses ressources à la hauteur de ses besoins ou abaisser ses dépenses au niveau de ses moyens. Ce n'était pas là une chose aisée pour un grand empire, ayant à la fois toutes les charges militaires des vieux pays de l'Occident et tous les besoins des jeunes nations d'Amérique. Les budgets russes sont depuis plusieurs années en équilibre, chaque exercice laisse des excédans de recette, et l'on peut dire qu'équilibre et excédant étaient entrés dans les habitudes de l'administration impériale. C'est là une chose digne d'admiration, dans un état où le gouvernement est exposé à toutes les tentations, à tous les entraînemens

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril, du 15 mai, du 1er août, du 15 novembre et du 15 décembre 1876.

du pouvoir absolu. C'était là certainement un des grands résultats du règne d'Alexandre II : doit-il être compromis par la politique, et le budget russe devra-t-il être submergé de nouveau par le débordement du déficit?

I.

C'est en 1871 que les finances russes ont atteint pour la première fois les bords escarpés de l'équilibre budgétaire. Jusqu'à cette date récente, le poids des charges imposées par la guerre de Crimée et l'émancipation des serfs retenait le budget dans le déficit. Le revenu avait beau s'élever, les dépenses grandissaient plus vite encore. En 1866, le déficit annuel était de 60 millions de roubles; en 1868, de 19 millions; en 1870, de 5 millions. Depuis 1871, la balance est renversée, et, sauf un léger écart en 1873, elle est toujours demeurée du côté des recettes. Les excédans sont devenus habituels et ont été en grossissant : 14 millions de roubles en 1874, 33 millions en 1875. C'est pour cette seule année, en comptant le rouble au cours avili des derniers mois, un boni d'une centaine de millions de francs (1). Ce dernier exercice a présenté un double phénomène partout d'une extrême rareté : les dépenses de 1875 ont été inférieures aux dépenses de l'an précédent, et elles sont demeurées au-dessous des prévisions et des allocations budgétaires. Grâce à l'excédant des recettes en 1875 et aux reliquats des exercices antérieurs, le trésor avait en caisse, au 1er janvier 1876, une somme entièrement disponible de plus de 40 millions de roubles.

Ce brillant résultat n'a été atteint qu'avec une sévère économie, en mesurant rigoureusement les crédits accordés aux services publics. Dans la dernière période quinquennale, les dépenses ne se sont accrues que de 8 à 9 pour 100; dans les deux dernières années (1874 et 1875), elles sont même restées à peu près stationnaires. Ce fait montre la sagesse du gouvernement russe et aussi le besoin de ménagement et de paix qu'ont ses finances. Pendant longtemps, le grand ennemi de l'équilibre a été l'habitude des diverses administrations de réclamer des crédits supplémentaires. Les efforts du conseil de l'empire, stimulé par les rapports du contrôleur, sont en train de clore peu à peu cette porte de derrière par où les différens services échappaient aux limites budgétaires. Les supplémens de crédit, dont jusqu'en 1872 la moyenne annuelle montait à 35 millions de roubles, ont été ramenés à 26 millions en 1873, à 23 en 1874. Pour 1875, les allocations extraordinaires avaient été réduites à moins de 16 millions, qui ont été fournis par le bud-

(1) Le rouble, on le sait, vaut au pair 4 francs. Les événemens d'Orient ont fait tomber le rouble de papier à 3 francs et au-dessous.

get même à l'aide d'annulations de crédits ou d'excédans de recettes.

Les crédits alloués à chaque ministère sont déterminés chaque année dans un budget de prévision présenté au conseil de l'empire. Il n'y a d'exception que pour la guerre et la marine. Depuis 1873, le montant des subsides accordés à ces deux départemens est fixé pour cinq ans. C'est là un procédé emprunté à la Prusse, où il avait été adopté dans le dessein de soustraire les dépenses militaires aux discussions et aux réductions des chambres. En Russie, le même système ne peut avoir les mêmes raisons : la fixation d'un budget de la guerre et de la marine pour une période quinquennale doit avoir eu pour but de dresser une barrière contre les allocations extra-budgétaires, jadis réclamées par l'armée et la flotte. Le nouveau règlement leur interdit en effet de solliciter aucun crédit supplémentaire en dehors de cas strictement déterminés. En revanche, les départemens de la guerre et de la marine gardent à leur disposition, pour les exercices suivans, les économies faites annuellement dans leur ressort. En 1874, ces deux ministères avaient un reliquat disponible de plus de 5 millions de roubles; en 1875, ils ont eu un *boni* de plus de 10 millions, qui, tout en demeurant dans leurs caisses, doit s'ajouter aux 40 millions de roubles légués au trésor, en janvier 1876, par les excédans des exercices précédens. Cette fixation d'un budget normal pour une période de plusieurs années semble ainsi avoir été favorable aux économies. Aussi a-t-on parlé d'étendre le même régime à d'autres ministères, sans réfléchir peut-être qu'un budget quinquennal, devant laisser une certaine marge pour l'avenir, est naturellement supérieur aux besoins présens; les économies des deux ministères soumis à cette règle exceptionnelle en sont elles-mêmes la preuve. Étendu aux départemens civils, ce système d'un budget invariable aurait pour résultat d'abroger la double réforme financière du règne actuel, l'unité de caisse et la spécialité des crédits. Ce serait un retour au passé, un recul vers les anciennes pratiques de la bureaucratie russe; les diverses administrations redeviendraient indépendantes chacune dans son ressort, et le contrôle en serait affaibli d'autant.

Le total des dépenses ordinaires de l'état était évalué, pour l'exercice 1876, à 532 millions de roubles; en 1875, les dépenses effectuées, y compris les crédits supplémentaires, n'ont pas dépassé 543 millions. Sur cette somme, la dette publique, comprenant le service des obligations de chemins de fer garanties par l'état, prélève 108 millions, c'est-à-dire 20 pour 100; le ministère de la guerre exige 180 millions, celui de la marine 25, soit pour l'armée et la flotte 205 millions, c'est-à-dire près de la moitié des ressources laissées disponibles par la dette. Il ne reste pour les services civils

qu'environ 220 millions de roubles. Sur ce budget déjà si réduit, le saint-synode et l'église orthodoxe reçoivent une dizaine de millions. Le ministère de la maison de l'empereur est inscrit pour 9 millions; mais il demande chaque année des allocations supplémentaires, en sorte qu'il coûte au budget une douzaine de millions de roubles (1). Le ministère de l'intérieur reçoit plus d'une cinquantaine de millions de roubles, la justice un peu moins d'une quinzaine. Les finances sont portées au budget de 1876 pour 66 millions; mais, chose singulière, c'est de tous les départemens celui qui use le plus des crédits extraordinaires, peut-être parce qu'ayant la garde des deniers publics, il est le plus libre d'en disposer. En 1875, ce ministère a ainsi absorbé près de 80 millions, et en 1874, 100 millions de roubles.

Après de tels prélèvemens, il ne peut rester que des sommes relativement minimes pour les services spécialement affectés au développement matériel ou intellectuel du pays. La dotation de l'instruction publique pour 1876 ne dépassait pas 15 millions de roubles, et l'année précédente elle était inférieure encore. Ce ne sont là que de maigres subsides pour une population de plus de 80 millions d'âmes. C'est pourtant le chapitre du budget qui a le plus grossi dans ces dernières années : de 1870 à 1875 il s'est accru de 50 pour 100. L'état est du reste loin d'être seul à contribuer à l'instruction populaire; les assemblés provinciales et les communes lui prêtent un concours aussi généreux que le leur permet le poids des charges locales. Les besoins de la culture matérielle sont principalement représentés par deux ministères, celui des domaines et celui des voies de communication. Le premier, chargé de l'administration des immenses propriétés foncières de l'état, a certaines attributions de notre ministère de l'agriculture avec le service des forêts et des mines; son budget, inutilement enflé par de nombreuses charges improductives, est d'une vingtaine de millions de roubles. Les voies de communication n'ont qu'une allocation inférieure : à l'inverse de celui de l'instruction publique, le budget de ce ministère a été réduit d'année en année : en cinq ans, il a perdu près de 50 pour 100. Les crédits accordés aux voies de communication étaient en 1870 de plus de 38 millions de roubles ou d'une centaine de millions de francs; en 1875, ils sont restés au-dessous de 18 millions de roubles. Cet abaissement continu des ressources affectées à l'un des plus importans services

(1) L'entretien des palais, des musées, des bibliothèques, des théâtres impériaux, doit absorber une notable partie de cette somme. En revanche, la famille impériale a la jouissance des biens d'apanages qui, au moment de l'émancipation, portaient une population de près de 2 millions d'habitans, payant une redevance de 6 millions 1/2 de roubles, sans compter un revenu foncier d'environ 5 millions de francs.

publics, semble au premier abord un sujet d'inquiétude; en s'en expliquant les causes, on y trouve au contraire un motif de satisfaction. La rapide diminution des dépenses de ce ministère provient de la diminution des paiemens en garantie d'intérêts accordés aux compagnies de chemins de fer, c'est-à-dire du rendement supérieur des voies ferrées. De cette sorte, loin d'être un symptôme de l'épuisement des ressources nationales, ainsi que l'ont imaginé certaines feuilles anglaises, la réduction des crédits destinés au ministère des voies de communication est un signe non équivoque du développement de la richesse générale et du trafic des chemins de fer. Les travaux publics, loin d'être suspendus, ont du reste été poursuivis avec activité dans les dernières années; mais les sommes affectées à la création de lignes nouvelles ne figurent pas habituellement a ux dépenses du ministère des voies de communication. Un crédit extraordinaire de près de 11 millions de roubles pour les chemins de fer et les ports était inscrit au budget de prévision de 1876, et en outre, en dehors du budget général, il y a, sous le nom de fonds spécial des chemins de fer, tout un budget particulier des travaux publics, alimenté au moyen d'une portion de la dette nationale.

En Russie, comme dans tous les états modernes, une grande partie des recettes est destinée à couvrir les charges du passé et non les dépenses du présent. La dette consomme une part importante du revenu, et, en dépit d'un amortissement régulier et rapide, ce prélèvement de la dette publique sur le budget va toujours en augmentant. La Russie n'est entrée dans la voie des emprunts qu'à la fin du XVIIIe siècle et comme héritière de la république de Pologne; c'est un des côtés par lequel les successeurs de Pierre le Grand se sont le moins hâtés d'imiter la vieille Europe. La Russie s'est jusqu'ici heureusement distinguée de la plupart de ses modèles étrangers en faisant constamment honneur à ses engagemens; elle n'a jamais fait subir à ses créanciers ni faillite, ni réduction, ni retenue d'aucune sorte (1). Cette sage conduite avait profité à son crédit, qui, à la veille des complications actuelles, était presque égal au crédit de la France. La dette russe s'est, comme celle de la plupart des autres peuples, rapidement accrue en un demi-siècle sous l'impulsion successive des besoins militaires et des travaux de la paix. En 1831, la dette de l'empire se bornait encore à 220 millions de roubles; en 1842, elle montait à 281 millions; en 1847, à 315 millions. La guerre de Crimée dou-

(1) Il y a eu une exception temporaire pour une portion de la dette de Hollande, provenant de la république de Pologne; mais le paiement des intérêts, suspendu pendant les guerres de l'empire, a été repris ensuite et les créanciers dédommagés.

là presque ce chiffre : vers 1860, le capital de la dette consolidée était de 515 millions de roubles, ou 2 milliards 60 millions de francs. Depuis lors, l'émancipation des serfs, l'insurrection de Pologne, la création des chemins de fer, ont triplé en quinze ans les charges du trésor. Des dix dernières années, 1868 et 1874 ont été les deux seules où la Russie n'ait pas emprunté à l'étranger, et chacun de ces emprunts annuels a été d'une centaine de millions de roubles. Avant le récent emprunt intérieur de 100 millions en papier, le capital nominal de la dette non amortie dépassait déjà 1 milliard 1/2 de roubles et flottait entre 6 et 7 milliards de francs. Ce chiffre n'a rien d'énorme pour un si vaste empire et n'aurait rien d'effrayant, si l'état n'avait d'autre fardeau que sa dette à intérêts.

La dette consolidée de la Russie a ceci de particulier qu'elle se divise en deux catégories : une dette extérieure empruntée à l'étranger et payable en monnaie métallique, une dette intérieure empruntée au-dedans de l'empire et payable en papier. La première est aujourd'hui la plus considérable et provient des emprunts les plus récens. Ce seul fait indique une situation monétaire embarrassée. Pour la Russie, la dette extérieure n'est pas seulement, comme dans les états orientaux ou comme en Espagne, la conséquence de l'impuissance des nationaux à satisfaire aux besoins du trésor, elle est aussi un des résultats du régime du papier-monnaie sous lequel vit l'empire depuis de trop longues années. Pour diminuer le trop plein de son papier ou pour en relever les cours à l'aide de réserves métalliques, le gouvernement russe a eu besoin de faire appel à l'or étranger. Une partie du numéraire ainsi obtenu a formé l'encaisse de la banque d'état, une autre a servi aux travaux publics, aux chemins de fer surtout. C'est en Hollande d'abord, puis en Angleterre, que la Russie a contracté la plupart de ses emprunts, en sorte que la Grande-Bretagne a fourni à sa rivale une bonne part de ses ressources financières, et qu'en leur qualité de créanciers du tsar, les Anglais sont aujourd'hui le peuple le plus intéressé à la prospérité de ses états.

Les intérêts du service de la dette consolidée ont exigé en 1875 107 millions de roubles et sont inscrits au budget de prévision de 1876 pour 108 millions. Ce n'est guère qu'un cinquième du total des dépenses budgétaires, ce qui est une proportion plus favorable qu'en France ou en Angleterre (1). Là-dessus les annuités pour la

(1) Ce chiffre comprend, outre le service des intérêts, le service de l'amortissement, qui fonctionne avec rapidité et régularité, la plus grande partie de la dette étant à terme et non perpétuelle. Ce système, dans un pays qui a besoin d'argent pour mettre ses ressources en valeur, entraîne à des emprunts successifs. C'est ce qui s'est vu en Rus-

dette extérieure, qui est payée en or, s'élèvent au moins à 60 millions de roubles et à près de 250 millions de francs. Le service de ces annuités est la grande difficulté présente de la Russie; la baisse récente du change est venue accroître la charge du trésor russe, pour lequel les intérêts de sa dette extérieure vont, par la perte du papier, avoir été élevés de plus de 12 pour 100 dans l'espace de quelques semaines. Outre la division en dette extérieure et intérieure, la dette russe est classée dans le budget officiel sous deux titres différens, selon son origine et son affectation. Dans les 108 ou 109 millions d'annuités de la dette publique, le budget distingue le service des emprunts d'état proprement dits et le service des obligations de chemins de fer garanties par l'état. Le premier exige 75 millions, le dernier près de 33. Cette distinction n'est pas entièrement affaire de comptabilité : il y a entre les deux portions de la dette cette différence, que les intérêts versés par le trésor pour la seconde lui doivent être remboursés par les compagnies de chemins de fer. Nous touchons ici à l'un des aspects les plus satisfaisans de la dette russe. Une grande partie des emprunts de l'état ont été faits non pas pour ses propres besoins ou les nécessités de ses finances, mais pour des compagnies auxquelles le gouvernement a prêté vis-à-vis de l'étranger l'autorité de son crédit. Tous les derniers emprunts, jusqu'à concurrence de 91 millions de livres sterling ou de 2 milliards 275 millions de francs, ont été effectués dans ces conditions au nom de l'état, mais pour le compte des compagnies de chemins de fer. C'est ce qui permet aux Russes de dire que leur gouvernement n'a rien emprunté depuis 1866, bien qu'il ait fait à l'étranger de continuels emprunts.

Dans toutes ces opérations, l'état n'a été en effet qu'un intermédiaire entre les compagnies russes et les places étrangères. Les capitaux procurés par ces émissions d'obligations paraissent avoir été réellement et exclusivement affectés aux travaux auxquels ils étaient destinés. Du 15 janvier 1870 au 1er janvier 1875, il a été effectué quatre émissions d'obligations d'une valeur nominale de 54 millions de livres sterling, et qui, déduction faite des frais, ont donné un produit net d'un peu moins de 324 millions de roubles. Sur cette somme, il a été opéré dans la même période pour près de 304 millions de rou-

sie. De 1871 au 1er janvier 1874, le trésor russe a remboursé pour 88 millions de roubles, ou 352 millions de francs, mais dans la même période il a emprunté près de 300 millions de roubles, plus de 1 milliard de francs. L'amortissement ainsi pratiqué est plus apparent que réel et a peut-être plus d'inconvéniens que d'avantages, car le gouvernement se trouve obligé de faire face à la fois à l'amortissement et aux intérêts de sa dette, ce qui, dans les momens de crise où il lui est difficile d'emprunter, complique sa situation.

bles de travaux ou d'achats de matériel de chemins de fer (1). Afin d'éviter toute confusion avec les deniers ordinaires de l'état et d'échapper à toute tentation d'en faire un autre emploi, le gouvernement russe a constitué, avec le produit de ces obligations, un fonds spécial ayant son budget à part, différent du budget général. On a pour cette caisse des chemins de fer fait une exception à la règle nouvellement adoptée par la trésorerie russe de l'unité de caisse. A défaut de leur destination, le mode même d'émission de ces emprunts, appartenant à une vingtaine de compagnies privées, obligeait à une comptabilité distincte et séparée. Voici, d'après le récent compte-rendu du contrôleur de l'empire, quel a été le mouvement du fonds des chemins de fer en 1875 (2). Au 1er janvier, l'encaisse s'élevait à 57 millions de roubles, solde des exercices précédens. Dans le courant de l'année, des rentrées diverses, et en particulier le produit de la cinquième émission d'obligations, ont porté les ressources à plus de 147 millions de roubles, c'est-à-dire à près de 600 millions de francs. Les dépenses effectuées dans l'année en travaux pour les chemins de fer ou les ports, en achat de matériel, en prêts ou en versemens aux compagnies pour les valeurs émises par l'état à leur compte, ne se sont élevées qu'à 65 millions de roubles. Au 1er janvier 1876 il restait ainsi en caisse plus de 82 millions. Je ne sais quelles ont été les dépenses de l'année qui vient de s'écouler, mais il est vraisemblable que ce solde de près de 250 millions de francs n'a pas été entièrement absorbé, en sorte que le fonds des chemins de fer pourrait en certaines éventualités mettre temporairement à la disposition du trésor des ressources toutes disponibles.

Comment les compagnies de chemins de fer répondent-elles aux avances de l'état, comment lui remboursent-elles l'intérêt des sommes empruntées à leur profit? Il est difficile qu'en pareille matière il n'y ait pas eu quelques déceptions. Les recettes provenant des voies ferrées et applicables au service de leurs obligations se sont souvent, dans les dernières années, trouvées inférieures aux prévisions : évaluées à 20 millions de roubles pour 1875, elles en ont à peine donné 17, laissant un déficit d'une dizaine de millions de francs. Seules les lignes de l'état, inscrites au revenu du do-

(1) D'après les comptes-rendus annuels du contrôleur de l'empire, cette somme se décompose ainsi : en 1870, 73 millions; en 1871, 53 millions; en 1872, 56 millions; en 1873, 69 millions; en 1874, près de 51 millions. Dans le cours de 1875, il a été en outre dépensé 65 millions. A ces sommes doivent s'ajouter les dépenses du ministère des voies de communication effectuées sur le revenu ordinaire de l'état et les crédits extraordinaires alloués aux travaux publics, ce qui en 1875 donnait encore 37 millions de roubles, soit un total de 400 millions de francs pour cette seule année.

(2) Rapport du contrôleur de l'empire sur le règlement définitif du budget de l'exercice 1875. Saint-Pétersbourg, novembre 1876.

maine pour 3 millions de roubles, n'ont donné lieu à aucun mécompte. Ces résultats n'ont rien d'étonnant ni rien d'effrayant. Avec un réseau aussi récent et traversant des pays aussi divers, les recettes ne pouvaient partout répondre dès le début aux dépenses et aux espérances. Les chemins de fer n'en sont pas moins en progrès sensibles et constans; la preuve en est la diminution progressive des paiemens en garantie d'intérêt effectués par l'état. Cette dépense s'est notablement réduite d'année en année, descendant de 15 millions de roubles en 1872 à 11 millions en 1873, à 5 millions seulement en 1874. Dans cette dernière année, les dépenses du ministère des voies de communication se sont ainsi trouvées inférieures de 4 millions 1/2 de roubles aux prévisions budgétaires. Si en 1875 la garantie d'intérêt a de nouveau coûté au gouvernement 8 millions de roubles, c'est là encore un chiffre fort inférieur à ceux de 1872 et 1873, et une part de l'augmentation sur l'année précédente doit être attribuée à l'ouverture de deux ou trois nouvelles lignes. L'extension du réseau dans les contrées les moins peuplées ou les moins riches pourra naturellement accroître cette source de dépenses, ou compenser les économies faites sur les lignes les plus anciennes et les meilleures. Il y a des compagnies peu nombreuses encore, il est vrai, celles de Moscou à Riazane, de Kozlof à Voronege et Rostof, de Koursk à Kief, par exemple, qui depuis longtemps n'ont plus besoin de recourir à la garantie gouvernementale et font déjà de beaux bénéfices.

Les sommes versées par l'état en garantie d'intérêt aux obligataires des chemins de fer ne sont à ses yeux qu'une avance que les compagnies lui doivent rembourser en lui tenant compte des intérêts. Le trésor a de ce côté sur les chemins de fer une créance que chaque année augmente. Au 1er janvier 1875, cette dette des compagnies vis-à-vis de l'état s'élevait à 215 millions de roubles; elle s'est accrue en 1875 de 14 millions provenant des nouveaux paiemens en garantie ainsi que des intérêts des sommes payées précédemment. Il est évident que cette énorme créance, toujours croissante, ne pourra jamais être intégralement remboursée. Il y a là, semble-t-il, une sorte de fiction : l'état, en considérant tous les versemens de garantie par lui effectués comme une simple avance, se fait volontairement illusion. Ce n'est là, en tout cas, qu'une fiction innocente, car, tout en regardant ces subsides aux compagnies comme un prêt remboursable, le gouvernement les inscrit parmi ses dépenses ordinaires et les couvre avec les recettes budgétaires. L'état a donc tout à gagner et rien à perdre sur ce compte des chemins de fer; les créances à faire valoir étant soldées par d'autres ressources, ce que le trésor recevra de ce côté l'enrichira, ce qu'il ne pourra toucher ne l'appauvrira point.

La dette russe, la dette la plus récente surtout, a, comme on le voit, été employée en travaux fructueux, en dépenses productives, et non stérilement engloutie par la cour ou l'armée. L'or emprunté à l'Europe a réellement été semé sur le sol russe, et s'il n'a pas encore rendu au centuple, il promet à l'avenir une ample moisson. Avec un tel emploi des ressources mises à sa disposition, de continuels emprunts de la part de la Russie ne devaient exciter chez ses créanciers aucune méfiance. La progression des recettes générales, l'équilibre et les excédans budgétaires donnaient aux fonds russes le droit de prendre rang parmi les plus solides et les plus populaires des fonds d'état. Aussi les a-t-on vus, recherchés sur toutes les places de l'Europe, monter rapidement d'année en année, en dépit des appels de fonds presque annuels de la Russie. Le taux auquel ces différens emprunts ont été contractés témoigne de leur rapide fortune. En 1870, la Russie ne pouvait placer un emprunt 5 pour 100 qu'en abaissant le prix d'émission jusque vers 80 francs. En 1875, le même gouvernement trouvait aisément des preneurs de 4 1/2 à 93 francs. L'emprunt 5 pour 100, émis presque en même temps et presque au même taux que le premier emprunt destiné à la rançon de la France, a monté parallèlement à ce dernier, s'élançant en trois ans, de 81 ou 82 francs, jusqu'au-dessus du pair, à 103 ou 104 francs. Jamais peut-être deux fonds d'états aussi divers n'avaient eu des destinées aussi semblables. Avec une égale loyauté et une égale sagesse dans la direction de leurs finances, les deux pays d'émission différaient du tout au tout. La France inspirait confiance, en dépit de son instabilité politique, par sa richesse et son esprit d'économie. En Russie, c'était l'inverse : ce qui rassurait avant tout les intérêts, c'était la fixité du gouvernement. Toujours est-il que les fonds des deux états étaient depuis près de cinq ans cotés sur les bourses de l'Europe à des prix analogues, lorsque les affaires d'Orient sont venues précipiter le cours des fonds russes et fermer au cabinet de Saint-Pétersbourg les marchés de l'Occident.

Comment les fonds russes, tenus au-dessus du pair si récemment encore, sont-ils si vite tombés au-dessous des cours d'émission, s'affaissant plus rapidement encore dans leur chute qu'ils ne s'étaient élevés dans leur ascension? Comment avec des plus-values d'impôts constantes et de magnifiques excédans budgétaires, le crédit de la Russie, estimé naguère presqu'à l'égal de celui de la France, s'est-il rapidement effondré devant de simples inquiétudes de guerre, avant l'ouverture et la certitude même des hostilités? C'est que tout ce bel édifice des finances russes, si laborieusement construit, s'élève sur une base fragile et sur un sol mouvant : le cours forcé, le papier-monnaie.

II.

La dette inscrite au budget n'est ni la seule ni la plus lourde qui pèse sur les finances russes. Au passif provenant des emprunts intérieurs ou extérieurs, à la dette consolidée s'ajoute la dette flottante, et en particulier les billets de crédit en circulation, qui constituent une véritable dette, tout comme si le gouvernement les avait empruntés à une banque au lieu de les émettre lui-même. La Russie est depuis longtemps déjà sous le régime du cours forcé des billets ou, autrement dit, sous le régime du papier-monnaie, qui en ce moment règne sur plus de la moitié du monde civilisé : en Autriche, en Italie, aux États-Unis comme en Russie. L'on sait quelle est la vraie nature du cours forcé accordé par la loi aux billets de credit de l'état ou aux billets d'une banque privilégiée : c'est tout simplement un emprunt, et un emprunt forcé. Ce qui a fait la fortune du papier, en tant de pays des deux mondes, c'est que de tous les modes d'emprunt le papier-monnaie est le plus aisé, le plus prompt et souvent le seul à la portée des gouvernemens dans les momens de crise; c'est encore plus peut-être que cet emprunt ne coûte à l'état aucun intérêt, ou qu'un intérêt minime, et qu'en apparence au moins c'est un crédit gratuit. Les avantages du cours forcé en font les périls : plus il est facile de se créer ainsi des ressources, plus les états augmentent leur dette et se mettent dans l'impossibilité de la rembourser. La Russie en est un des plus remarquables exemples : c'est au XVIIIe siècle qu'elle est entrée dans le papier-monnaie, et il n'est pas certain qu'elle en puisse sortir avant le XXe siècle.

Il y a deux manières pour un gouvernement de battre monnaie avec le papier. L'une est de créer directement des billets dont l'état est le seul garant, l'autre est d'autoriser un établissement privé à mettre en circulation du papier qu'il n'est pas obligé de rembourser en numéraire, et, en échange de cette concession, d'emprunter à cette banque son capital métallique ou ses billets. La seconde méthode a été adoptée en France, le premier procédé en Russie. Ce dernier semble avoir un double avantage, c'est qu'en se passant de tout intermédiaire, l'état est plus libre de ses émissions, et ensuite que le papier émis par lui ne lui coûte aucun intérêt. En fait, cette absence de contrôle et cette entière gratuité du crédit ne font qu'augmenter les périls du cours forcé en stimulant l'émission du papier. La méthode française et la méthode russe sont comme deux routes parallèles descendant, à travers les mêmes accidens, vers le même précipice; mais dans l'une la pente est moins raide, et par suite la chute moins probable ou moins rapide. Une institu-

tion privée, une banque d'actionnaires est intéressée à maintenir son crédit et le taux de son papier, sans compter qu'en dehors de son encaisse absorbée par l'état, le papier d'une banque peut représenter des effets de commerce. Si peu de résistance qu'elle offre, une société d'actionnaires est toujours un frein, une barrière. Aussi le billet de banque a-t-il un naturel avantage sur les assignats jetés directement dans la circulation par les gouvernemens. En Russie, il y a bien une banque de l'état chargée des émissions du papier-monnaie; mais ce n'est qu'une institution publique, une administration gouvernementale dont toutes les opérations doivent être portées au compte du gouvernement. C'était une tradition et peut-être jusqu'à ces derniers temps une nécessité en Russie, où naguère encore il y avait fort peu de banques privées. En matière de crédit comme en toutes choses, le gouvernement avait dû prendre l'initiative, fondant ou suscitant par sa garantie banques d'émission, caisses de prêts et de dépôts, institutions hypothécaires, caisses d'épargne et monts-de-piété. Aujourd'hui l'initiative privée est assez éveillée pour que la Russie puisse renoncer à ce que M. Léon Faucher (1) appelait une espèce de communisme financier. Les institutions de crédit élevées en dehors de la garantie gouvernementale sont nombreuses, et l'opinion n'est plus unanime en faveur du maintien d'une banque d'état.

Il y a plus d'un siècle que la Russie a fait connaissance avec le papier-monnaie, et il y a longtemps que le peuple russe a perdu dans ses échanges l'habitude de se servir de métal autre que les petites monnaies d'appoint. Les impératrices Anne et Élisabeth, la nièce et la fille de Pierre Ier, initièrent la Russie à cette périlleuse invention de l'Occident; Catherine II en usa largement, et l'on peut regarder la situation monétaire actuelle de l'empire comme remontant directement à cette princesse. Les guerres contre les Turcs avaient motivé les émissions de Catherine, les guerres contre la révolution et l'empire français en déterminèrent de nouvelles sous Paul Ier et Alexandre Ier. Chaque guerre, chaque révolution soulevait un nouveau flot de papier, et la Russie se trouva bientôt submergée sous cette marée toujours montante. La valeur des billets baissait à mesure que s'élevait le chiffre des émissions. En 1790, avec 111 millions de roubles d'assignats en circulation, le rouble d'argent ne valait encore qu'un rouble 15 kopeks de papier. En 1800, avec 213 millions d'assignats, le rouble d'argent valait déjà un rouble et demi de papier. En 1810 enfin, les assignats atteignaient le chiffre de 577 millions, et il en fallait trois pour acheter un rouble d'argent. La marche croissante des émissions et la marche

(1) *Les Finances de la guerre*, — *Revue* du 15 août 1854.

rétrograde du cours des billets continuèrent à travers diverses vicissitudes sous l'empereur Nicolas. L'on peut dire que sous le règne de ce prince, comme sous celui de son frère Alexandre Ier, la grande préoccupation du gouvernement fut de réduire la circulation et de retirer le papier. Tous les ministres et les hommes d'état de la Russie le tentèrent en vain; les guerres étrangères, les révolutions de Pologne, des dépenses multiples rendirent tous les expédiens inutiles. Les assignats, retirés à grands frais de la circulation, grâce à des emprunts intérieurs ou étrangers, y rentraient bientôt sous la pression des besoins du trésor. La lutte prolongée des hommes d'état russes contre le débordement du papier-monnaie fait songer au combat homérique du héros grec avec le fleuve Scamandre. Je ne puis raconter ici toutes les péripéties de cette histoire financière vraiment dramatique, et dont en ce moment la Russie ne doit point oublier les leçons. (1) J'en rappellerai seulement le triste dénoûment, la banqueroute partielle, d'où sont sortis les billets russes actuels.

Vers 1840, l'empereur Nicolas ayant perdu tout espoir de relever le cours de ses assignats, se décida à les abandonner en leur substituant un nouveau papier. Pour un rouble métallique, il fallait alors donner plus de trois roubles et demi en assignats. Le gouvernement, s'avouant vaincu, fixa lui-même à ce taux dérisoire la valeur légale du papier qu'il voulait liquider. Cette sorte de consolidation était au fond une banqueroute que la nécessité seule excusait. Le rouble d'argent redevint légalement la monnaie courante; mais, comme le métal manquait, il fallait toujours recourir au papier. On imagina de nouveaux billets appelés *billets de crédit*, ayant la double garantie des biens de la couronne et d'un fonds en numéraire administré par une commission de financiers et de marchands. L'ancien papier, échangé contre les nouveaux billets, se trouva ainsi démonétisé. Les assignats en circulation avaient une valeur nominale de près de 600 millions de roubles; il suffit pour les retirer de 170 millions de billets de crédit. A ce moment, en 1844, le fonds de garantie s'élevait à 70 millions de roubles; quelques années plus tard, en 1849, il montait à 115 millions dont une partie fut placée par le gouvernement en rentes françaises et anglaises. Une telle somme était suffisante pour garantir les billets en circulation; la Russie semblait rentrée dans des conditions normales, ses finances étaient comme aujourd'hui pleines de promesses lorsque la révolution de 1848 et la guerre de Crimée revinrent compromettre les fruits de toutes ces combinaisons et rouvrir brusquement les écluses à peine fermées de l'émission du papier-monnaie.

(1) Sur cette histoire, voyez Nicolas Tourguénef, *la Russie et les Russes*, t. II, p. 400 et suivantes, et Schnitzler, *l'Empire des tsars*, t. III, p. 625, 650.

Dès 1849, les nouveaux billets en circulation montaient à plus de 300 millions de roubles; en 1855, cette somme était doublée. En même temps que les billets s'accumulaient pour fournir aux frais de la guerre, le fonds d'échange qui leur servait de garantie se réduisait et s'évanouissait peu à peu pour faire face aux mêmes besoins. Le remboursement en numéraire, temporairement suspendu, devenait définitivement impossible. Le billet de crédit, qui portait, qui porte encore aujourd'hui le nom presque dérisoire de *rouble argent*, devenait du papier-monnaie, comme les assignats qu'il avait remplacés, et subissait à son tour une dépréciation considérable. C'est au lendemain du traité de Paris, en 1857, que les émissions de billets parvinrent à leur apogée, 735 millions de roubles, soit près de 3 milliards de francs. Depuis lors, le gouvernement réparateur d'Alexandre II s'est, pendant vingt ans de paix, employé à remédier au mal et à faire rentrer l'excédant des billets qui encombraient le marché. Au moment où, après un règne entier d'efforts, la Russie semblait se rapprocher du but, voilà que des complications extérieures parties du même côté viennent remettre en question l'œuvre d'Alexandre II, de même que jadis celle de Nicolas Ier, comme si les affaires d'Orient, qui sous Catherine II ont précipité la Russie dans le papier-monnaie, devaient toujours l'empêcher d'en sortir ou l'y replonger. A l'heure où nous écrivons, le papier en circulation, patiemment réduit pendant la paix, est remonté au même niveau qu'à la fin de la guerre de Crimée. D'après les derniers bilans de la banque de l'état (1), il est en ce moment de 735 millions de roubles, exactement le chiffre maximum des années qui ont suivi le siége de Sébastopol, comme s'il y avait dans ce rapprochement un jeu ironique ou un salutaire avertissement de la fortune.

Le principal instrument du gouvernement russe, dans cette lutte nouvelle contre le débordement du papier-monnaie, a été la banque de l'état inaugurée en 1860. Le but de cet établissement devait être de raffermir le système de la monnaie fiduciaire. La banque, écrivait M. Wolowski (2), est une vaste machine de liquidation du papier et de la dette flottante. La première chose était naturellement de reconstituer le fonds de garantie métallique, entamé et presque épuisé par la guerre de Crimée. C'est ce qu'a fait le gouvernement à l'aide d'emprunts à l'étranger, et, en cas de besoins extraordinaires, il pourrait aujourd'hui trouver là des ressources importantes. A cet égard, la Russie peut profiter des facultés momentanées qu'assure aux états modernes le papier-monnaie. Selon la juste image d'un de nos collaborateurs qui, récemment étudiait ici même les effets de la circulation fiduciaire en

(1) Bilan de la banque de l'état du 22 novembre (4 décembre) 1876.
(2) Wolowski, *les Finances de la Russie.*

France (1), une banque en possession du cours forcé est comme un réservoir qui reçoit toujours et ne rend jamais. Le cours forcé sert de barrage pour empêcher l'écoulement des métaux précieux. En Russie comme en France, bien qu'à un moindre degré, il s'est accumulé dans les caves de la banque des réserves métalliques qui, en cas de nécessité, mettraient à la disposition du gouvernement des sommes considérables, aussi facilement disponibles que le traditionnel trésor de guerre enfoui par la Prusse dans les caves de la citadelle de Spandau. L'encaisse métallique de la banque de l'état, or, argent et fonds étrangers réunis, s'élevait au 1er janvier 1876 à la somme fort respectable de 231 millions de roubles, soit 924 millions de francs. C'était presque la moitié de l'encaisse de la Banque de France à la même époque.

Ces réserves métalliques n'ont pas été amassées dans le dessein de faire face aux événemens d'Orient. Ce n'étaient pas des emprunts astucieusement réalisés dans les beaux jours de la paix pour les jours d'inquiétude où les capitalistes d'Occident refuseraient leur concours au trésor russe. Le but de ces réserves était de servir de garantie, de couverture aux billets de crédit, après qu'aurait été retiré l'excédant du papier en circulation. La banque de l'état, on doit le reconnaître, n'a pas été infidèle à cette mission; dès ses premiers jours et jusque dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, au milieu même des complications actuelles, la banque a procédé consciencieusement à son œuvre. Une ou deux fois elle a failli y réussir, et au moment où le papier semblait sur le point de remonter au niveau du métal, les événemens sont venus en ravaler de nouveau les cours. En 1863 par exemple, à la veille de l'insurrection polonaise, le billet de crédit perdait à peine quelques centimes sur le rouble métallique. Le soulèvement des Polonais remit tout en question; la banque dut arrêter ses retraits de papier. Le billet se relevait quand la campagne de Sadowa vint de nouveau le rejeter en arrière. En juin 1866, le rouble était, comme dans ces derniers temps, au-dessous de 3 francs. Il se remit à remonter encore une fois, mais lentement, comme il convenait après tant de secousses. Depuis la guerre de 1870, le rouble ne perdait plus que 15 ou 12 pour 100, et les cours semblaient devoir s'améliorer progressivement jusqu'à laisser entrevoir l'époque où la Russie pourrait ainsi sortir du papier-monnaie. Les budgets étaient en équilibre, la circulation fiduciaire était ramenée à un chiffre presque normal, l'encaisse métallique étant aux billets de crédit dans la proportion d'un cinquième ou d'un quart. Les affaires d'Orient sont encore une fois venues fermer, pour longtemps peut-être, toutes ces conso-

(1) M. Victor Bonnet. — *Revue* du 15 novembre 1876.

lantes perspectives. Les traces de l'inquiétude publique et des préparatifs militaires sont déjà visibles dans la circulation du papier et dans le fonds de garantie métallique.

Le chiffre des billets en circulation est en ce moment de 735 millions de roubles; en juillet dernier, il n'était que de 693 millions (1). Il y a donc eu dans les derniers mois, depuis les menaces de guerre, 42 millions de roubles ou 168 millions de francs de rejetés dans la circulation. Le fait est d'autant plus digne de remarque que cette année même, quelques mois auparavant, la banque avait à grands frais retiré et détruit solennellement une masse considérable de billets de crédit. En janvier 1876, en effet, la circulation du papier s'élevait à la somme énorme de 797 millions de roubles. L'encaisse métallique était à la même époque de 231 millions. La banque prit sur son encaisse pour réduire la circulation. Au mois de mai, 38,720,000 roubles furent publiquement brûlés en présence du contrôleur de l'empire et du gouverneur de la banque. Jamais, disent les comptes-rendus, l'on n'avait anéanti en une seule fois pareil nombre de billets. Pour cette opération, la banque avait retiré de son fonds métallique 32 millions de roubles; le reste, 6 millions environ, avait été fourni par un bénéfice sur la vente des monnaies. De pareils actes montrent hautement la bonne foi du cabinet de Pétersbourg dans les négociations orientales. Ce n'est point là la conduite d'un gouvernement qui nourrit en secret des desseins belliqueux. Aujourd'hui, par malheur pour les finances de l'empire, les circonstances ou la politique russe ont changé, et le bénéfice des courageuses opérations du printemps dernier est déjà perdu.

Les réserves métalliques ont été inutilement entamées sans profit pour la circulation fiduciaire, plus dépréciée que jamais. De 231 millions de roubles en janvier dernier, l'encaisse s'est abaissée à 180 millions, soit 50 millions de roubles ou 200 millions de francs en moins. Un trésor disponible de 180 millions de roubles (2), soit 720 millions de francs, reste toujours pour le gouvernement une précieuse ressource. La Russie n'est donc pas aussi dépourvue d'or et de numéraire qu'on se le figure souvent. Cette réserve toutefois, les ministres des tsars feront bien de n'y puiser qu'avec une extrême prudence. Le fonds métallique de la banque de l'état est la garantie des 755 millions de roubles de papier en circulation. Le découvert du trésor pour le papier-monnaie est ainsi au-dessous de 555 millions de roubles ou, autrement dit, de 2 milliards 220 mil-

(1) Bilan de la banque de l'état du 1er juillet et du 22 novembre (4 décembre) 1876.

(2) D'après le bilan du 22 novembre (4 décembre) 1876, les 180,500,000 roubles de l'encaisse métallique se décomposaient ainsi : 122 millions en or, près de 27 millions en argent, et 31 millions 1/2 en valeurs réalisables en or.

lions de francs. Si avec une couverture de 720 millions de francs le rouble, tombé à 3 francs, perd déjà 25 pour 100, que serait-ce si l'encaisse métallique venait à décroître et le nombre des billets à augmenter? Voilà pourtant la double perspective dont une guerre menace le marché monétaire de la Russie : réduction de l'encaisse, augmentation de la circulation fiduciaire, c'est-à-dire diminution ou disparition des garanties et aggravation des risques. Dans une telle situation, on ne saurait dire jusqu'à quel cours pourraient s'abîmer les billets russes. Le gouvernement semble l'avoir compris et, ayant besoin d'argent, il a convoqué ses sujets à un emprunt de 100 millions de roubles, plutôt que de puiser dans le réservoir métallique de la banque ou de répandre sur ses états de nouveaux flots de papier.

Cette sage conduite, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne pourra longtemps la tenir, si la guerre s'engage. Les capitaux étrangers ne voudront plus répondre à son appel, les capitaux indigènes ne le pourront bientôt plus. Il ne restera que les deux ressources dues au cours forcé : l'encaisse de la banque et les émissions de papier. Or la circulation fiduciaire est déjà de plus de 3 milliards de francs, c'est-à-dire égale au chiffre maximum admis en France à la suite de la dernière guerre. Des émissions nouvelles amèneraient une dépréciation qui par l'impôt retomberait directement sur le trésor : si les finances russes n'étaient pas englouties dans une banqueroute monétaire, elles seraient au moins replongées dans les déficits annuels. La circulation fiduciaire, aggravée par les dépenses d'une guerre, rendrait toute reprise des paiemens en espèces de longtemps impraticable. La Russie se verrait pour un demi-siècle de plus peut-être enlacée dans les liens inextricables du papier-monnaie. Grâce à la paix, au contraire, et aux progrès financiers des dernières années, il était permis à la Russie d'entrevoir le moment où elle pourrait se dégager des chaînes du cours forcé.

La masse des billets en circulation n'est pas le seul empêchement à la reprise des paiemens en espèces; il y a plusieurs obstacles préliminaires à écarter, et pour ainsi dire plusieurs barrières, plusieurs ouvrages avancés, qu'il faudrait renverser avant de s'attaquer au cours forcé lui-même. C'est d'abord le passif laissé par les anciens établissemens de crédit auxquels a succédé la banque d'état actuelle et que cette banque est chargée de liquider (1). C'est ensuite

(1) Ces établissemens de crédit sont principalement les banques d'emprunt ou lombards, qui faisaient aux propriétaires des prêts hypothécaires proportionnés au nombre de leurs serfs. En 1859, à la veille de l'émancipation, 44,000 propriétés avec 7 millions d'*âmes*, c'est-à-dire les deux cinquièmes des propriétés et les deux tiers des serfs de la noblesse, étaient engagés à ces établissemens pour une somme d'environ 400 millions de roubles. Cette liquidation est par suite une des conséquences de la

les bons du trésor en circulation, sans compter les billets de banque rapportant intérêt, et spécialement une cinquantaine de millions de roubles de billets 4 pour 100, dits métalliques. Ce sont là des charges diverses qui retombent toutes sur l'état et contribuent à l'encombrement de la circulation. Je ne sais quel est en ce moment le chiffre des bons du trésor provenant d'arriérés d'impôts ou d'anticipation de recettes : dans les dernières années, en 1874 et 1875, le chiffre avoué des bons en circulation s'élevait à 216 millions de roubles, et avec les besoins d'argent de l'année 1876 il peut difficilement être inférieur aujourd'hui. L'on calcule qu'en temps ordinaire le trésor, obligé d'anticiper les recettes dont la rentrée est prochaine, doit avoir un découvert d'au moins 130 ou 140 millions de roubles, chiffre correspondant au revenu trimestriel de l'état. Quant au déficit laissé par les emprunts du trésor dans la liquidation des anciens établissemens de crédit, il était, au milieu de 1875, de 115 millions de roubles; à la fin de 1876, il n'était plus, croyons-nous, que de 103 millions. Si maintenant nous réunissons ces diverses créances, 216 millions pour les bons du trésor, 103 millions de roubles pour le déficit des anciens *lombards*, nous trouvons, en laissant de côté les billets dits *métalliques*, une dette flottante d'environ 320 millions de roubles, c'est-à-dire de près de 1 milliard 300 millions de francs, qui vient s'ajouter à la dette flottante sans intérêt du papier-monnaie. Si l'on y joint les 755 millions de billets en circulation, on trouve que la dette flottante de l'état monterait à 1 milliard 54 millions de roubles. En défalquant l'encaisse métallique, soit 180 millions, l'on a le total du découvert de la dette flottante de l'état avec ou sans intérêt, total qui s'élève au moins à 874 millions de roubles, à environ 3 milliards 1/2 de francs (1).

grande liquidation du servage. L'hypothèque mise sur les terres de la noblesse est levée au moyen des annuités de rachat payées par les paysans. Il y a en outre un passif provenant des emprunts faits par l'état aux anciens établissemens. Une partie de cette créance sur le trésor a été liquidée au moyen de billets de banque rapportant intérêt; mais l'état reste encore débiteur de sommes importantes pour les avances qu'il n'a point remboursées.

(1) En mars 1875, un écrivain russe du *Vestnik Evropy* portait le découvert de la dette flottante à 947 millions de roubles. Comme nous avons adopté les mêmes chiffres pour les bons du trésor, la différence en moins provient de la diminution des billets en circulation, d'une légère réduction du déficit des anciens établissemens de crédit, et enfin de ce que nous n'avons pas porté en compte les 50 millions de roubles de billets de banque 4 pour 100 métalliques, qui nous paraissent devoir plutôt rentrer dans la dette consolidée. En revanche, il y a plusieurs dettes de trésorerie vis-à-vis de la banque, ou du fonds de rachat par exemple, ou encore vis-à-vis des établissemens du royaume de Pologne, qui doivent porter le découvert réel de la dette flottante au-dessus de 900 millions de roubles. L'émancipation a en outre imposé à l'état des engagemens qu'il faut rappeler pour mémoire : ce sont les avances faites aux paysans

Près de 900 millions de roubles, près de 3 milliards 500 millions de francs de découvert en pleine paix, avant les armemens et les inquiétudes des semaines dernières; c'est là, il faut l'avouer, un chiffre assez peu rassurant. Avec la paix cependant, dans des conditions budgétaires normales, cette énorme dette flottante ne serait pas aussi effrayante qu'elle le semble au premier abord. Les écrivains russes ne désespéraient pas, avant les derniers événemens, de débarrasser le trésor de ce lourd fardeau. Ici, comme en toutes choses, les plans ne manquaient point; j'en citerai un des plus récens et des plus remarqués, dont le but était de montrer comment la Russie pourrait revenir à la circulation métallique. La marche la plus naturelle serait de délivrer l'état de la dette flottante autre que le papier-monnaie, afin de s'attaquer ensuite à ce dernier. Le premier obstacle qui se présente, c'est le déficit des anciens établissemens de crédit. Cette dette n'est pas seulement importante par elle-même (plus de 100 millions de roubles), elle a le grand tort de pousser à étendre les émissions. Lors de la création de la banque actuelle, en effet, le trésor avait pris l'engagement de lui fournir les moyens de liquider les établissemens de crédit auxquels elle succédait. Cette stipulation n'a pas été remplie. La banque de l'état s'est ainsi trouvée dans l'obligation de recourir à des ressources destinées aux opérations commerciales et aux fonds déposés dans ses caisses par les particuliers. Pour combler le vide ainsi laissé dans ses opérations ordinaires, la banque a été réduite à des émissions de papier. La liquidation des anciens établissemens de crédit est ainsi une des causes de la trop grande abondance et de la dépréciation de la monnaie fiduciaire. Avant de supprimer le cours forcé, il convient donc de tarir ou de détourner cette source, ignorée de l'étranger, dont les eaux viennent grossir le fleuve déjà trop plein de la circulation fiduciaire. Pour cela, il n'y a qu'à convertir le déficit des anciens établissemens de crédit en dette à longue échéance, c'est-à-dire à consolider cette partie de la dette flottante. C'est ce que proposait un écrivain russe, M. Kauffmann, dans le *Vestnik Evropy* (1). Pour les bons du trésor et les billets 4 pour 100, le publiciste du *Messager d'Europe* recommandait le même procédé, on pourrait dire la même recette, conversion et consolidation; d'autant plus que, d'après M. Kauffmann, la conversion des titres rapportant déjà intérêt ne

pour le rachat de leurs terres, avances dont le montant est aujourd'hui de 681 millions de roubles, représentés par des titres remis aux anciens propriétaires avec la garantie de l'état. Ce n'est là pour le trésor, en temps normal, qu'une dette purement nominale, puisque les intérêts et le capital lui en sont remboursés par les annuités des paysans. En cas de crise, si ces annuités venaient à ne plus rentrer régulièrement, ce n'en serait pas moins pour l'état une source d'embarras.

(1) *Vestnik Evropy*, livraison de mars 1875.

grèverait pas le trésor d'une surcharge de plus de 3 millions de roubles. Cette double consolidation réduirait le montant de la dette flottante d'environ 40 pour 100, et le trésor, sans s'être chargé d'un fardeau hors de proportion avec ses forces, se trouverait face à face avec le cours forcé, avec les 554 millions de papier dont la banque n'a pas la contre-partie dans son encaisse métallique.

La route ainsi aplanie, comment revenir au paiement en espèces? Deux moyens se présentent, ayant chacun leurs difficultés et leurs avantages, deux moyens qui pourraient au besoin se combiner ensemble : l'un, le plus simple, est un emprunt à l'étranger du numéraire nécessaire au retrait ou à la garantie des billets en circulation; l'autre, plus à la portée du gouvernement, est un emprunt à l'intérieur, pour consolider le papier formant le solde de la dette flottante. Le premier procédé serait dispendieux, et le métal venu de l'étranger pourrait en reprendre bientôt la route. Le second paraît moins pratique encore, car le papier une fois retiré sans que le métal en ait repris la place, le pays se trouverait, dans l'intervalle, privé de signes monétaires. Ce dernier procédé a cependant été soutenu par le publiciste du *Vestnik Evropy*, et voici comment il propose de résoudre ou plutôt de tourner le problème. Le papier, enlevé de la circulation à l'aide d'un ou de plusieurs emprunts successifs, permettrait au trésor de rembourser sa dette envers la banque; mais ce papier ne serait point détruit, la banque de l'état aurait la faculté de le rejeter dans la circulation, non plus pour subvenir aux besoins du trésor, mais pour répondre aux demandes de l'industrie et du commerce. De cette façon, la circulation fiduciaire pourrait, selon l'auteur russe, être transformée de qualité sans même avoir été réduite en quantité. Les billets de crédit jugés nécessaires à la circulation et émis au fur et à mesure du besoin des affaires seraient garantis par le portefeuille de la banque. Le papier en circulation aurait cessé d'être du papier-monnaie pour devenir un billet de banque tel qu'il en circule en Angleterre ou en Allemagne. En même temps, la banque, devenue maîtresse de ses mouvemens, pourrait, au moyen de l'abaissement ou de l'élévation du taux de l'escompte, lutter contre les tendances du métal à émigrer. D'un autre côté, les bénéfices de la banque, accrus avec l'augmentation de son portefeuille et les demandes du commerce, pourraient, selon M. Kauffmann, couvrir en tout ou en partie le service des intérêts de l'emprunt qui aurait permis la transformation des billets.

De telles combinaisons sont ingénieuses, et la critique est trop aisée en pareille matière pour nous arrêter à montrer ce que dans la pratique tous les plans de ce genre présentent de malaisé ou d'inefficace. Les procédes indiqués pour reprendre les paiemens en

espèces, ou simplement pour relever les cours du papier, se réduisent tous à l'augmentation de l'encaisse métallique ou à la diminution des billets en circulation, et dans le premier cas un emprunt extérieur, dans le second un emprunt intérieur, sont la voie la plus prompte. Le cours forcé accordé au papier n'étant en somme qu'un emprunt déguisé, il va de soi qu'en remboursant cet emprunt, l'on peut sortir du papier-monnaie. Il ne suffit point toutefois de restaurer momentanément la circulation métallique, il faut pouvoir la maintenir une fois qu'elle est rétablie. Pour mettre fin au régime du papier-monnaie, deux conditions sont nécessaires, écrivait récemment ici M. Victor Bonnet (1) : l'équilibre financier à l'intérieur, une balance du commerce favorable à l'extérieur. Un état obligé d'emprunter chaque année pour couvrir les déficits de son budget, ne peut songer à rembourser son papier-monnaie, et, si d'autre part la balance du commerce lui est défavorable, s'il est tenu d'envoyer au dehors le peu de numéraire qui lui reste, il n'en peut retenir assez chez lui pour reprendre les paiemens en espèces. A ces deux conditions s'en doit ajouter une autre, la sécurité des intérêts, la confiance dans un lendemain assuré. C'est une erreur en effet de croire que l'or et l'argent ne disparaissent d'un état qu'en en franchissant les frontières; les métaux précieux n'ont pas besoin d'émigrer à l'étranger pour se faire rares dans un pays : ils n'ont qu'à se cacher. C'est ce qui se voit partout aux époques de crise, en temps de guerre ou en temps de révolution. Pour que les métaux précieux se montrent et s'étalent au jour, il faut qu'ils aient confiance dans la situation intérieure et extérieure d'un pays. Rien n'est timide comme la richesse, comme l'or en particulier : le ciel est-il menaçant, l'or, devenu tout à coup plus pesant, descend à des profondeurs où il disparaît; l'horizon politique est-il rasséréné, l'or comme allégé remonte peu à peu à la surface de la circulation. C'est là un phénomène économique, tout aussi bien établi et tout aussi facile à expliquer que les phénomènes physiques dont on répète à volonté l'expérience dans nos cabinets ou nos laboratoires. Quand un pays est tombé dans le cours forcé, la première condition, pour en sortir, c'est l'ordre à l'intérieur et la paix au dehors.

III.

A la veille des complications actuelles, l'équilibre budgétaire de ses finances permettait à la Russie de songer au moyen d'abroger ou d'atténuer le cours forcé. La relation de ses exportations et de

(1) *Une Expérience nouvelle du papier-monnaie*, *Revue* du 15 novembre 1876.

ses importations n'y mettait pas d'obstacle infranchissable. La balance du commerce en Russie est fort variable, parce que ses exportations, consistant presque uniquement en matières premières et surtout en grains, ont plus de fluctuations que ses importations. Les premières dépendent entièrement de la récolte, et rien, on le sait, n'est moins régulier que la production agricole. Aussi voit-on dans les tableaux du commerce de la Russie de gran des oscillations : l'importation et l'exportation font tour à tour monter et descendre les deux plateaux de la balance. La dernière l'a souvent emporté plusieurs années de suite, en 1865 et 1866, en 1870 et 1871 (1). Or cet excédant des entrées sur les sorties, qui dans ces dernières années s'est souvent reproduit en France, est en règle générale une véritable anomalie. La valeur des marchandises importées étant augmentée des frais de transport, qui pour les marchandises exportées ne sont pas comptés à la sortie, les premières doivent naturellement, toutes choses égales d'ailleurs, avoir un prix supérieur. Aussi, en faisant le compte du total des importations et des exportations dans tous les pays du globe, trouve-t-on toujours pour ces dernières un chiffre plus élevé, bien que le calcul embrassant l'ensemble du commerce universel porte identiquement sur les mêmes marchandises. Chez le premier peuple commerçant du monde, en Angleterre, ce que l'on appelle la balance du commerce est habituellement en faveur des entrées; en sorte que d'après le préjugé courant l'énorme chiffre d'affaires de la Grande-Bretagne n'aboutirait qu'à son appauvrissement. La Russie au contraire a été longtemps un des pays du globe où les sorties étaient le plus élevées par rapport aux entrées, et à ces époques même où il semblait que le

(1) Voici le tableau du commerce extérieur de la Russie dans les dernières années :

	Exportation.		Importation.	
1865.....	203,000,000	roubles.	155,200,000	roubles.
1866.....	212,100,000	—	195,800,000	—
1867.....	228,200,000	—	252,400,000	—
1868.....	226,600,000	—	260,900,000	—
1869.....	264,400,000	—	342,000,000	—
1870.....	360,000,000	—	359,900,000	—
1871.....	369,300,000	—	368,500,000	—
1872.....	327,000,000	—	435,200,000	—
1873.....	364,000,000	—	443,000,000	—
1874.....	431,800,000	—	471,400,000	—

Il est à remarquer que dans les années où l'importation a été moindre que l'exportation, en 1865 et 1866, en 1870 et 1871, le papier russe a eu parfois des cours très bas, ce qui montre que le taux du papier-monnaie est loin, comme beaucoup de personnes semblent le croire, de dépendre uniquement de la balance du commerce. L'histoire commerciale et monétaire de la Russie sous les règnes précédens en est du reste une preuve.

change lui dût être favorable, le papier-monnaie russe n'en était souvent pas moins fort déprécié. Si dans quelques-unes des dernières années, en 1872 et 1873 en particulier, la balance des deux facteurs du commerce extérieur s'est violemment retournée au profit des entrées, la raison en est aux mauvaises récoltes, et ce sont là des alternatives auxquelles un pays agricole comme la Russie ne saurait échapper. Les expéditions au dehors se sont du reste vivement relevées en 1874 et 1875, et aussi, croyons-nous, en 1876; elles se sont sensiblement rapprochées des importations, et ce phénomène est d'autant plus remarquable que ces dernières n'ont cessé de croître. En somme, en prenant la moyenne du commerce extérieur de la Russie pendant la période décennale de 1865 à 1875, l'on n'y trouve rien d'anormal, rien d'inquiétant; peu de pays même ont eu aussi souvent, dans un tel laps de temps, la balance du commerce de leur côté. Ce n'est point là qu'est la principale cause de la dépréciation du papier et le plus sérieux obstacle au retour du numéraire dans la circulation.

Pour examiner la question sous toutes ses faces, nous ne devons pas, il est vrai, oublier que l'achat des marchandises importées ne constitue pas tous les paiemens en espèces que la Russie doit faire au dehors. Il y a d'abord les intérêts de la dette extérieure qui, comme nous l'avons vu, est considérable; mais si les intérêts retournent au pays d'où est venu le capital, celui-ci, renouvelé par d'incessans emprunts, reste en grande partie dans le pays qui se l'est procuré, et tant qu'elle a été à même d'emprunter, la Russie n'a pu de ce côté faire de perte de numéraire. Il y a en outre une autre sorte de rente que la Russie a depuis longtemps l'habitude de payer à l'étranger; c'est la dépense des milliers de sujets russes qui voyagent ou séjournent en dehors de l'empire, en France, en Allemagne, en Italie. Il y a de ce chef une exportation de métaux et comme une sorte de drainage des capitaux nationaux par les classes riches vivant plus ou moins à l'étranger. Certains pays, l'Italie par exemple, dont la situation monétaire n'est pas sans analogie avec celle de la Russie, voient chaque année des milliers de visiteurs leur apporter un tribut d'or qui contribue à soutenir leur papier. La Russie n'a point cet utile secours des *forestieri;* elle voyage beaucoup chez les autres, et l'on voyage peu chez elle. A cet égard, on peut la comparer aux États-Unis d'Amérique, qui envoient également à l'Europe beaucoup plus de riches touristes qu'ils n'en reçoivent. Dans les deux pays, cette situation a attiré le regard et excité les inquiétudes des patriotes; elle a même menacé de donner lieu à un protectionisme, à un prohibitisme d'un genre nouveau. Dans cette voie, la Russie n'aurait qu'à revenir à la politique ou à la police de

l'empereur Nicolas, aux passeports démesurément chers et aux permis de voyage désespérément difficiles à obtenir; le tsar retiendrait peut-être ainsi dans ses états quelques millions de roubles de plus. Au point de vue économique du reste, en Russie comme en Amérique, cette exportation du numéraire par les voyageurs n'est pas toujours sans compensation : dans les deux pays, l'émigration des touristes a pour contre-partie l'immigration des hommes d'affaires, des commerçans, des artisans. Certes la Russie, sous ce rapport, est loin d'égaler les États-Unis, qui, en capitaux comme en bras, enlèvent annuellement à l'Europe beaucoup plus que ne lui restituent les touristes américains. En Russie cependant, s'il n'y a plus depuis longtemps de grand courant de colonisation, il y a toujours de sourdes infiltrations du dehors, de l'Allemagne surtout, et les étrangers venus pour y gagner leur vie ou y faire fortune lui apportent souvent leur pécule ou leur petit capital. S'il ne vient pas en Russie un plus grand nombre de bras ou une plus grande quantité de capitaux, la faute en est en partie aux Russes eux-mêmes. Dans cette sphère aussi, il s'est manifesté une sorte de protectionisme qui, sous prétexte d'éviter la concurrence ou d'empêcher l'exploitation du sol national au profit de l'étranger, écarte, au lieu de les attirer, les capacités et les capitaux du dehors. Les sociétés étrangères industrielles et financières ont contre elles aujourd'hui le préjugé public ou les méfiances d'un patriotisme jaloux, et, comme d'autres peuples des deux mondes, la Russie se prive parfois ainsi d'un concours qui, au point de vue monétaire comme au point de vue économique, lui serait souvent précieux.

L'excédant des importations et les annuités de la dette extérieure, les voyageurs enfin qui visitent l'Europe et les malades qui vont passer l'hiver dans le midi ou prendre les eaux d'Allemagne, enlèvent annuellement à la Russie une partie de ce qui lui reste de numéraire. Comment donc en a-t-elle trouvé assez jusqu'ici, non-seulement pour solder ses comptes avec l'étranger, mais pour augmenter constamment le chiffre de ses affaires avec lui? Ce seul phénomène, ce seul fait de l'accroissement régulier et continu de l'importation et des achats de la Russie au dehors, montre que, malgré cet incessant drainage, ses ressources ne sont pas épuisées, et prouve par là même que le manque de numéraire n'est ni le seul ni le grand obstacle au rétablissement du paiement en espèces. Pour expliquer cette apparente anomalie, on a dit que la Russie payait l'étranger avec l'or qu'elle lui empruntait. Il peut y avoir là quelque chose de vrai, au moins pour la dette contractée par l'état, et ce dernier pourra se trouver embarrassé s'il lui est longtemps interdit de recourir à l'emprunt. On ne saurait cependant expliquer entière-

ment de cette façon l'admirable progression du commerce extérieur de la Russie. Et d'abord, si les importations se sont accrues, les exportations ont fait de même, et ce sont elles qui ont fourni la plus grande partie des sommes remises à l'étranger. La difficulté est pour l'excédant des entrées sur les sorties. Certains pays, l'Angleterre par exemple, récupèrent la différence entre leurs importations et leurs exportations sur les bénéfices de leur marine. En Russie, la marine, en grande partie aux mains des étrangers, ne peut beaucoup contribuer à combler le vide laissé par la balance du commerce dans les années défavorables. Quelles ressources accessoires peut donc posséder la Russie? Il lui en reste une, ses mines de métaux précieux, car il est trois moyens de se procurer du numéraire : en emprunter, en recevoir en paiement ou en arracher au sol.

La Russie, on le sait, est un producteur de métaux précieux : après les États-Unis, c'est même le principal producteur d'or du globe. Chose digne de remarque, les deux peuples qui souffrent le plus du papier-monnaie sont précisément ceux qui possèdent le plus de mines ou de gisemens aurifères. Cela seul montrerait que l'absence du numéraire n'est pas la seule cause du cours forcé ou de la dépréciation du papier. A l'époque de la guerre de Crimée, M. Tegoborski estimait à plus de 20 millions de roubles la quantité d'or ou d'argent jetée annuellement dans la circulation par les mines de l'empire (1). Depuis lors la production des métaux précieux a eu de fréquentes oscillations : elle s'est tour à tour abaissée et relevée sans atteindre, croyons-nous, un chiffre beaucoup supérieur. Soit difficulté croissante des travaux, soit renchérissement de la main-d'œuvre à la suite de l'émancipation, l'augmentation des frais d'exploitation a empêché ou ralenti les progrès de l'extraction. Elle n'était pas dans ces dernières années beaucoup plus élevée que sous le règne de l'empereur Nicolas. D'après les statistiques russes, la production annuelle de l'or oscillait entre 50,000 et 60,000 livres. Cela donnerait une contribution annuelle de 90 à 100 millions de francs, ce qui pour la circulation monétaire ne laisserait pas que d'être un afflux important (2). Les mines d'argent, beaucoup moins nombreuses et moins riches, sont plutôt en décadence; elles ne doivent pas fournir à la Russie un tribut métallique de plus de 2 millions 1/2 de roubles. Depuis 1840, l'on peut calculer que la Russie

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1854.

(2) D'après plusieurs feuilles russes, la production de l'or aurait dans ces derniers temps donné jusqu'à 40 millions de roubles ou 160 millions de francs. Je doute de l'exactitude de cette assertion, qui semble démentie par certains documens. Le rendement des mines de l'état a, d'après les rapports du contrôleur de l'empire, été moindre dans les dernières années, en 1874 par exemple, qu'en 1873; et, d'un autre côté, les mines d'or privées de la Sibérie orientale ont été en diminution en 1875.

a retiré des mines ou des lavages d'or de la Sibérie plus de 3 milliards de francs, et toute cette richesse métallique n'a pu la préserver de la gêne du cours forcé. L'exploitation des mines, et surtout la législation qui les régit, laissent, de l'aveu de tous, beaucoup à désirer : la production pourrait ainsi s'élever au-dessus de ce qu'elle est aujourd'hui. Le gouvernement russe l'a senti, et pour faire face aux difficultés présentes, une de ses premières mesures a été d'abolir l'impôt sur l'extraction de l'or, impôt qui rapportait au trésor 2 ou 3 millions de roubles. C'est là une décision qui, si elle stimule la production, peut avoir des effets utiles en temps de paix comme en temps de guerre, dans un cas en aidant la Russie à traverser une crise monétaire, dans l'autre en l'aidant à s'affranchir définitivement du cours forcé (1).

En résumé, le papier-monnaie n'est, en Russie comme ailleurs, qu'une dette nationale, et, comme toute autre dette, celle-ci est d'autant plus dépréciée qu'elle est plus considérable et que le débiteur est exposé à plus d'embarras. Là comme ailleurs, cette masse de papier, qui pèse si lourdement sur la Russie, est le legs de la guerre, et chaque fois qu'une guerre nouvelle menace de venir l'accroître, le poids du papier devient instantanément plus lourd, et le commerce privé et les finances publiques le sentent davantage s'appesantir sur eux. Les émissions de papier ne peuvent impunément se multiplier, un pays n'en saurait supporter au-delà d'une certaine charge. Un accroissement démesuré du nombre de billets en circulation serait pour la Russie une entrave qui pourrait retarder sa marche d'un quart ou d'un demi-siècle, et risquerait de la faire choir en route. Avec le maintien de la paix, rien de semblable à craindre, plus de raison de forcer les émissions et, par contre, plus de motif de dépréciation pour les billets.

C'est là un point qu'il ne faut pas perdre de vue : si lourd que

(1) Il est intéressant de connaître les tableaux dressés par la douane du mouvement des métaux précieux; ces tableaux ne peuvent du reste présenter la même précision que pour les autres marchandises. Au 18/30 novembre 1876, l'importation de l'or et de l'argent, en monnaie et en lingots, aurait été pour l'an dernier de 3,261,000 roubles, inférieure de 1 million à celle de 1875 et de près de 5 millions à celle de 1874. L'exportation des espèces métalliques atteignait à la même date le chiffre de 87 millions de roubles, supérieur de 66 millions de roubles à celui de 1875 et de plus de 75 millions à celui de 1874. Une pareille émigration du numéraire dans l'année qui vient de s'écouler donne la mesure des inquiétudes et des besoins des derniers mois. Aussi ne sont-ce pas là les chiffres habituels. En 1874, la douane accusait 17 millions de roubles à l'exportation et 16 à l'importation; en 1873 et 1872, cette dernière l'avait même notablement emporté (29 millions contre 13 et 14 contre 8), en sorte qu'à s'en tenir aux tableaux officiels, la Russie aurait dans ces deux dernières années, grâce sans doute à ses bonnes récoltes précédentes, reçu plus de numéraire de l'étranger qu'elle ne lui en aurait envoyé. Il en avait été de même en 1868 et 1869, tandis que dans l'intervalle les exportations d'or et d'argent avaient été très supérieures à l'importation.

semble le fardeau de son papier-monnaie, il n'est pas aujourd'hui au dessus des forces de la Russie. Dans des circonstances normales, rien n'oblige le gouvernement à étendre la circulation, rien ne l'empêche de la diminuer. Ce fléau du papier-monnaie n'est nullement inhérent à la constitution politique ou économique de la Russie; ni ses finances, aujourd'hui en équilibre, ni même les oscillations de la balance du commerce ne la condamnent irrévocablement au cours forcé. Pour guérir ce mal déjà invétéré qui ronge tant de peuples modernes, elle a même dans ses mines d'or, non un remède infaillible, car il n'en est point en pareil cas, mais un secours qui manque aux autres nations européennes atteintes du même mal. La Russie ne doit pas oublier cependant que tout état soumis au régime du cours forcé est un malade ou un blessé en convalescence : en s'exposant à de nouveaux périls avant que sa plaie ne soit fermée, il risque de la voir s'envenimer et devenir incurable. A la manière dont, en quelques semaines, de simples appréhensions de guerre ont aggravé le mal, on peut juger de ce que ferait une guerre difficile ou prolongée. Il y a quelques mois, la Russie brûlait pour plus de 120 millions de francs d'assignats, le bon état de ses finances lui permettait de songer à réduire sa circulation fiduciaire; aujourd'hui elle voit cette légitime espérance encore une fois dissipée ou indéfiniment éloignée. Quand elle saurait obtenir pacifiquement de justes garanties pour les Slaves de Turquie, la Russie n'en aurait par moins payé cher l'appui prêté par elle aux chrétiens d'Orient. Sa campagne diplomatique soutenue de coûteux armemens aura forcément élargi sa dette consolidée ou sa dette flottante et prolongé le règne du papier-monnaie.

Je n'examinerai point ici quels sont, en Russie, les effets économiques de ce régime du cours forcé, que les événemens actuels viennent de raffermir. Ces effets sont les mêmes partout et ne diffèrent que selon le degré de dépréciation du papier; ils sont connus et ont été récemment trop bien décrits ici même, pour que nous nous y arrêtions longtemps (1). En Russie comme ailleurs, le cours forcé a eu pour conséquence l'instabilité des affaires et des relations commerciales, par suite de l'instabilité des cours. En Russie comme ailleurs aussi, le cours forcé, en multipliant les signes monétaires et les instruments d'échange, a donné aux affaires, à la spéculation, aux opérations de crédit, une vive et dangereuse impulsion. L'abondance factice du numéraire créée par la circulation fiduciaire, les faciles bénéfices offerts par le change et l'agio n'ont pro-

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1876.

bablement pas été étrangers à la création des nombreuses banques qui depuis une dizaine d'années ont de tous côtés surgi en Russie. Sans ce stimulant ou cette sorte d'excitant capiteux, il est douteux que le peuple russe se fût au même degré livré à la fièvre des affaires et à l'ivresse de la spéculation. De ce côté, Pétersbourg et Moscou ont peu de choses à envier à Vienne ou à Berlin, qui tous deux s'étaient aussi laissé griser l'un par les milliards français, l'autre par ses milliards de papier (1). En Russie, l'impulsion donnée au crédit par le papier n'a pas été sans compensation; peut-être sans elle le pays fût-il resté plus longtemps engourdi dans la torpeur, et le gouvernement eût encore été obligé de suppléer à l'insuffisance de l'initiative privée. S'il y a eu avantage dans le passé, ce n'est pas sans danger pour le présent ou l'avenir. Toutes ces affaires, rapidement montées à l'aide du léger échafaudage du cours forcé, risquent de crouler avec la dépréciation des billets : le crédit, dont on a usé et abusé pendant la paix et sur lequel tout repose, serait singulièrement ébranlé par une guerre. Un des grands événemens de l'année 1876 en Russie a été la faillite d'un des premiers établissemens de l'empire, la banque de commerce et de prêts de Moscou. La chute de cette maison a eu un retentissement considérable; avec une guerre et une nouvelle dépréciation du papier, d'autres catastrophes de ce genre pourraient troubler le marché.

Les effets du cours forcé sur les finances publiques sont moins apparens; quand la paix ne semblait pas menacée, ils étaient même presque insensibles. Aux époques de crise, il en est autrement : le gouvernement sent retomber sur lui tous les inconvéniens de l'instabilité et de l'avilissement de ses billets. Le défaut capital du papier-monnaie, c'est qu'il lui manque le principal mérite d'une véritable monnaie, la fixité; c'est qu'il ne peut, comme l'or ou l'argent, servir d'étalon de la valeur, et par là de juste mesure aux échanges. Un état qui a son budget dressé en monnaie métallique sait sur quoi il peut compter à la fin de l'année, car la valeur du métal ne peut beaucoup varier à si bref délai. Tout autre est la situation d'un peuple réduit à faire ses calculs en papier, dont la valeur en temps de crise peut monter ou descendre de 10, de 20, de 30 pour 100 en un an, en un mois, parfois en une semaine. Le trésor a beau dresser les états les plus exacts de ses recettes, il ne

(1) Les exemples ne manquent pas en Russie; j'en citerai deux. En 1873, le gouvernement avait, pour mettre fin aux spéculations des financiers concessionnaires des voies ferrées, imaginé de mettre en souscription publique les chemins de l'Oural et de la Vistule. Le capital du premier chemin fut couvert 58 fois, celui du second 174 fois.

sait en réalité de quelles ressources il pourra disposer. Il y a là de quoi déjouer les plus habiles combinaisons financières, de quoi rendre inutiles ou défectueux les budgets les mieux établis et les plus en équilibre. Le budget russe est aussi bien assis qu'aucun budget de l'Europe, il présente dans ces dernières années des excédans de recettes considérables; mais il a une grave, une irrémédiable infirmité : tout ce bel édifice, élevé avec tant d'art, est fait de matériaux changeans, instables, sans solidité ni résistance. Pour emprunter une comparaison au climat de la Russie, un budget fondé sur l'or est comme un palais bâti en moellons de pierre : il n'a rien à craindre des variations de température; un budget assis sur le papier-monnaie est comme une maison de glace dont les blocs polis demeurent intacts et solides tant que dure le froid; mais vienne le printemps et le dégel, tout l'édifice fond et se liquéfie au soleil.

IV.

La principale difficulté des finances russes, aux époques de crise, c'est que le gouvernement, qui ne perçoit à l'intérieur qu'un papier déprécié, est obligé de verser à ses créanciers du dehors des sommes considérables en monnaie métallique. Cette situation n'est pas uniquement celle de l'état, elle est aussi en partie celle du pays; les annuités de la dette nationale doivent être augmentées des annuités de certaines institutions privées, de la Banque centrale de Crédit foncier, par exemple, dont plusieurs séries d'obligations ont récemment été placées en Occident. Le papier russe perdait dans ces derniers temps 25 pour 100; c'est pour le gouvernement comme si les intérêts de la dette avaient eux-mêmes augmenté d'autant. Il est clair qu'avec ces alternatives du change un budget en équilibre, en excédant de recettes même, lorsqu'il a été dressé, peut se trouver tout à coup en déficit considérable. Tant qu'il avait la ressource de l'emprunt à l'étranger, le trésor pouvait solder les intérêts des anciens emprunts avec le capital métallique provenant des nouveaux. Cette ressource vient à lui manquer au moment même où il en avait le plus besoin, car les causes qui avilissent le papier-monnaie abaissent en même temps le crédit de l'état.

Voilà en ce moment la grande préoccupation du trésor russe. Les annuités de la dette extérieure montent à environ 250 millions de francs, et le pays doit en outre payer les créanciers étrangers des institutions privées, tels que les obligataires de la banque centrale foncière, dont toute suspension de paiement aurait un grave contre-

coup sur tous les fonds russes (1). Un état, en pareil cas, n'a guère de choix entre les moyens de se procurer du numéraire. La Russie garde, dans ses embarras même, l'avantage de pouvoir puiser à trois sources inégalement abondantes et inégalement ouvertes, il est vrai : l'encaisse métallique de la banque d'état, l'exportation nationale et les mines d'or indigènes. Il y a, dans les 180 millions de roubles en espèces de l'encaisse métallique, de quoi faire pendant longtemps honneur à tous les engagemens du trésor; mais l'état n'y saurait toucher sans affaiblir la garantie déjà faible de ses billets et précipiter lui-même la chute de son papier-monnaie.

Restent l'exportation et les mines d'or. Isolées ou réunies, ces deux sources ne sont pas assez abondantes pour verser au trésor tout le numéraire dont il a besoin : aussi les financiers russes ont-ils cherché à en accroître le débit annuel. Dans ce dessein, le gouvernement a pris presque en même temps deux mesures identiques quant au but, quoique fort différentes quant aux moyens. Un décret a, comme nous l'avons dit, affranchi temporairement de tout impôt l'extraction de l'or indigène; un autre a ordonné qu'à partir du 1er janvier 1877 tous les droits de douane seraient perçus en or ou en valeurs échangeables contre de l'or. Le premier décret se comprend aisément : il a pour but de développer la production de l'or, et il y réussira sans doute. Le second est plus complexe : il y a là à la fois un procédé fiscal pour se procurer du métal par l'impôt et un moyen d'accroître artificiellement le numéraire que ses exportations font entrer en Russie. La Russie exporte dans ses bonnes années pour plus de 400 millions de roubles, c'est-à-dire pour 1 milliard 1/2 ou 2 milliards de francs. Pourquoi les denrées par elle vendues à l'étranger ne lui fournissent-elles pas de quoi solder l'intérêt de sa dette extérieure? Parce qu'à côté de l'exportation il y a l'importation, parce que le courant de numéraire que l'une fait entrer en Russie a pour contre-partie le courant de numéraire

(1) La banque centrale foncière de Russie ne fait que centraliser les opérations de nombreuses banques foncières locales. L'hypothèque n'a pas toujours la même valeur dans certaines parties de la Russie que chez nous, parce que les propriétés n'y sont pas toujours sûres de trouver un acquéreur. Dans plusieurs districts de la Nouvelle-Russie par exemple, on a vu, après des années successives de mauvaises récoltes, un grand nombre de biens mis en vente sans trouver d'acheteurs à la moitié ou au tiers même du prix d'estimation. La banque centrale foncière, pour mettre ses obligations à l'abri des éventualités, a du reste eu la sagesse de faire dernièrement un appel de fonds sur ses actions, augmentant par là le capital de garantie offert par ses actionnaires.

(2) Le ministre des finances autorise à recevoir, outre la monnaie d'or russe et les monnaies d'or étrangères, les coupons prochains des emprunts russes métalliques, des billets de banque métalliques 4 pour 100 et des obligations de chemins de fer. L'on admet en outre les billets de banque étrangers échangeables contre de l'or.

que l'autre en fait sortir, et comme ce dernier est fréquemment supérieur à l'autre, il peut entrer moins de métal dans l'empire qu'il ne s'en écoule au dehors. Comment remédier à cet inconvénient? Rien de plus simple, semble-t-il : il n'y a qu'à mettre une vanne, un barrage aux sources du fleuve qui emporte l'or de la Russie à l'étranger, et le numéraire national, arrêté dans sa fuite, ne s'écoulera plus qu'avec peine, tandis que le fleuve rival, demeuré libre dans son cours, pourra grossir ses eaux. Voilà ce qu'attendent beaucoup de Russes du décret ordonnant de payer en or les droits de douanes. Avec la dépréciation actuelle du papier, ce décret revient à une énorme élévation des droits d'entrée, et, grâce à ce redressement soudain de tous les tarifs, à une restriction aux importations du dehors et aux achats de la Russie à l'étranger. Une grande partie de la presse russe se flatte ainsi d'avoir d'un trait de plume renversé et retourné au profit national la balance du commerce.

Au premier abord, la nouvelle mesure semble avoir un double mérite : on y découvre un avantage pour le trésor et un avantage pour l'industrie nationale. Ce n'est là qu'une trompeuse apparence; un pareil expédient ne saurait ainsi réussir des deux côtés à la fois : ce que les importations perdront, la douane et le fisc le devront perdre aussi. Le paiement des droits de douane en or équivaut à un rehaussement des tarifs de 25 à 30 pour 100, et cela avec un régime déjà protectioniste, avec des tarifs souvent excessifs. Il est impossible qu'une telle surélévation de droits déjà élevés n'influe pas sur les entrées; l'importation sera réduite, et si le trésor espère de l'augmentation de l'impôt un accroissement de recettes, son espoir sera déçu. Les douanes, qui en 1875 ont donné plus de 60 millions de roubles de revenu, les douanes qui venaient au troisième rang dans le budget des recettes, et dont le rendement présentait chaque année des excédans considérables, donneront des résultats sensiblement inférieurs. Au lieu de plus-value, le trésor risque de trouver une moins-value : s'il perçoit de l'or, il en recevra peut-être moins qu'il n'en eût pu acheter avec le produit des droits perçus comme naguère en papier. L'état doit s'estimer heureux s'il ne perd pas à la diminution des entrées plus qu'il n'aurait perdu sur l'*agio* des billets. Au point de vue fiscal, cette mesure ne peut donner au trésor que des mécomptes, et il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire qu'en 1877 le rendement des douanes, au lieu de suivre la progression des dernières années, restera au-dessous des prévisions (1).

(1) Il est à remarquer qu'en Russie même cette mesure ne semble point avoir ren-

La perception des droits de douane en or est un expédient dont des états aux abois se peuvent servir, mais encore faut-il par là ne point tarir une de leurs principales sources de revenu. S'il veut se procurer du numéraire, le gouvernement russe est libre de s'adresser à la douane; mais, pour que celle-ci lui en pût fournir, au moins eût-il fallu abaisser les droits d'entrée dans la proportion de l'agio durant les derniers mois. En tout cas, il y a une illusion dont il faut se garder, c'est de croire que l'or ainsi perçu à la frontière est prélevé sur l'étranger et non sur les nationaux. Ce serait là une erreur des plus grossières : c'est l'importateur de Pétersbourg ou de Moscou qui soldera les droits de douane, et c'est le consommateur russe qui les remboursera à l'importateur (1). A cet égard, il en est de la douane comme de tout autre impôt, c'est toujours de l'argent russe que touche le trésor russe, et si l'on voulait tenter d'atteindre la bourse des étrangers, ce n'est pas à l'importation, c'est plutôt à l'exportation qu'il eût fallu mettre des droits. L'état pourrait tout aussi bien demander de l'or à d'autres impôts. Les douanes n'offrent de ce côté qu'un seul mais réel avantage au trésor, c'est qu'à la frontière il lui est plus qu'à l'intérieur loisible d'exiger de l'or, et que cette inégalité mise dans la perception des taxes est moins sensible et moins choquante pour la masse des contribuables. Ce qu'il fait pour les douanes, le gouvernement russe pourrait cependant se trouver amené un jour à le faire pour d'autres taxes. D'autres états lui en ont donné l'exemple et ont voulu percevoir en numéraire l'impôt sur le tabac ou les droits de poste. De semblables procédés, alors même que la nécessité les excuse, ont toujours un grave inconvénient. C'est pour échapper aux conséquences de la dépréciation de son papier qu'un gouvernement recourt à de tels expédiens, et l'un de leurs effets naturels est de contribuer à l'avilissement de ce papier. L'état, en refusant malgré ses engagemens inscrits sur ses billets de les recevoir au pair, enseigne lui-même à ses sujets comme à l'étranger à s'en défier et à s'en défaire.

En matière de douane, l'intérêt du fisc est secondaire, disent certains apologistes de la nouvelle mesure; ce qui importe avant tout, c'est la balance du commerce. Tant mieux pour la Russie si

contré une approbation unanime. Un arrêté du ministre de l'intérieur, daté du 16 novembre 1876, suspend pour trois mois une des principales feuilles économiques de l'empire, la *Birja* (Bourse), à la suite de deux articles sur la perception des droits de douane comme mesure financière. Il est difficile de ne point voir dans un pareil titre une allusion au nouveau décret, et dans l'arrêté du ministre une regrettable intervention du pouvoir administratif dans des questions scientifiques où l'autorité n'a que faire.

(1) Voyez à ce sujet *l'Économiste français* du 9 décembre 1876.

les importations diminuent et les recettes de la douane avec elles : il sortira d'autant moins d'or du pays; la balance du commerce pourra être retournée, et du même coup cesseront tous les effets pernicieux du cours forcé; la Russie, recevant des espèces en échange de ses produits et n'en livrant plus à l'étranger en paiement des siens, aura de quoi satisfaire aisément tous ses créanciers du dehors. Il y a dans cette manière de raisonner, fort à la mode en Russie et ailleurs, une erreur et une illusion. L'erreur, c'est, comme nous l'avons montré plus haut, de croire que tous les embarras du cours forcé tiennent à l'absence ou à l'émigration du numéraire. L'illusion, c'est de se persuader que l'on puisse à volonté, sans nuire à la circulation générale de la richesse, barrer ou rétrécir l'un des deux canaux du commerce extérieur et élargir ou approfondir l'autre. L'importation et l'exportation d'un pays sont loin d'être entièrement indépendantes : elles se tiennent, pour le commerce maritime au moins, par le fret, qui se trouve doublé grâce au manque de marchandises à l'aller ou au retour des navires. Elles se tiennent plus intimement encore par les instrumens de production. L'exhaussement des tarifs de la douane russe ne frappe pas seulement des objets de consommation souvent indispensables à la santé publique, il frappe aussi les fers et les machines de toute sorte, les rails et les wagons de chemins de fer; en sorte que cette aggravation des droits atteint indirectement l'exportation nationale dans ses moyens de production et ses moyens de communication. L'on peut affirmer ainsi qu'au lieu d'un stimulant l'exportation de la Russie trouvera une entrave dans l'élévation des tarifs douaniers (1). Il est vrai qu'elle pourrait diminuer d'une manière absolue en augmentant d'une manière relative par rapport aux importations. Cela n'a rien d'impossible, et sous un régime devenu souvent prohibitif un tel revirement de la balance du commerce pourrait s'allier avec la défaillance même de la production nationale; mais serait-ce tout profit pour la Russie, et le renversement de la balance du commerce suffirait-il à mettre fin aux embarras du cours forcé?

Pour sortir du papier-monnaie ou en relever les cours, il faut, disions-nous, deux conditions, outre la première de toutes, la paix

(1) On ne doit pas oublier qu'en Russie l'exportation dépend surtout des récoltes, et qu'à la suite d'une guerre il suffirait d'une ou deux mauvaises années pour mettre le pays dans une situation grave. Une élévation des droits de douane est du reste d'autant moins nécessaire à l'industrie nationale que, selon une remarque faite par plusieurs chambres de commerce d'Italie, par celle de Turin en particulier, le cours forcé agit d'ordinaire comme un moyen de protection, le salaire des ouvriers indigènes ne s'élevant pas toujours en proportion de l'avilissement du papier, et les consommateurs de l'intérieur ne pouvant avec une monnaie dépréciée acheter autant de produits du dehors.

intérieure et extérieure, il faut un budget en équilibre et une balance du commerce normale. Or, quand cette dernière condition serait remplie, la première ne le serait pas, loin de là : pour remplir l'une, l'on rend l'autre plus difficile, et des deux c'est la plus manifestement indispensable qui se trouve sacrifiée. Il n'est nullement certain qu'un état ne puisse abroger le papier-monnaie sans avoir en sa faveur la balance du commerce; il est avéré qu'il ne le saurait faire sans avoir de bonnes finances. Peu importe que les ventes de la Russie à l'étranger viennent à égaler, à dépasser même ses achats, si les mesures prises pour y arriver diminuent les recettes du trésor et mettent le budget en déficit; au point de vue financier, la première chose est partout d'avoir des finances en équilibre. Or, au moment où elle s'expose à diminuer les recettes de ses douanes, la Russie a plus que jamais besoin d'argent.

Quand elle saurait s'arrêter sur le seuil de la guerre, la Russie aura du fait de ses derniers armemens de nouvelles charges à supporter. Tout le monde le sent déjà à Pétersbourg, et les projets d'impôts nouveaux sont actuellement à l'ordre du jour. S'il y a déficit dans les douanes, qui viendra combler ce vide? Le peuple, le *moujik*, qui plie déjà sous le faix, en est incapable; il faudra s'adresser à la grande propriété, et aussi à l'industrie, au commerce. Les marchands des guildes de Pétersbourg en ont le pressentiment; ils ont, au mois de novembre dernier, offert au gouvernement une contribution volontaire égale aux droits actuels de patentes. Le gouvernement a répondu que, lorsqu'il le jugera nécessaire, il fera appel au concours des marchands et de toutes les classes de la nation. Il est à craindre que ce moment ne vienne, et que la production agricole et industrielle ne doive subir des aggravations de taxe. S'il y avait une guerre de quelque durée, les nouveaux impôts devraient être lourds, et alors se trouveraient renversés tous les calculs sur le développement de la production et de l'exportation au moyen de l'élévation des droits de douane. On voit que l'on tourne dans une sorte de cercle vicieux. Avant même d'être frappées de nouvelles taxes, production et exportation subissent déjà le contre-coup des inquiétudes publiques et les effets avant-coureurs de la guerre. Sur la Mer-Noire, les transports maritimes ont été interrompus avant la saison d'hiver, de peur de trouver la porte du Bosphore fermée. Les marchandises du sud de la Russie ont dû prendre la voie plus longue et plus coûteuse de la Baltique, et Kœnigsberg a profité du marasme d'Odessa. Les chemins de fer ont été encombrés et, pour surcroît de difficultés, les transports militaires sont venus confisquer à leur profit, pendant plusieurs jours, les principales voies ferrées. En même temps, les marchandises d'im-

portation, pressées d'entrer sur le sol russe avant le 1er janvier 1877, pour échapper au paiement des droits de douane en or, s'entassaient dans les gares des frontières de l'empire; en sorte que, si les deux branches du commerce extérieur sont toutes deux entravées, ce ne sera point encore en faveur de l'exportation qu'aura penché la balance en 1876 (1).

Quelle que soit l'issue des affaires pendantes en Orient, la Russie n'en pourra probablement sortir sans une aggravation de ses charges et une augmentation des impôts. Le grand résultat financier des dernières années, l'équilibre budgétaire, est déjà compromis. S'il n'y a point de guerre, le mal, croyons-nous, sera aisément réparable. Avec une campagne de quelques durée, la Russie au contraire serait rapidement condamnée aux expédiens. Ses recettes se réduiraient en même temps que grossiraient ses dépenses. Le difficile pour elle ne serait point de soutenir la lutte, ce serait d'en solder les frais après le retour de la paix. Une nation pourvue d'avance d'une armée bien équipée et d'un bon matériel peut se battre avec du papier. La Turquie en est un nouvel exemple; il est vrai que, dans son désarroi financier, la Porte a sur la Russie l'avantage de ne plus se préoccuper de ses créanciers. Dans un conflit avec la Turquie, le gouvernement de Pétersbourg ne peut avoir l'espoir de se faire rembourser par l'ennemi les frais de la campagne. Loin de là : le triomphe des armes russes sur le Danube ne serait pour le trésor national qu'une nouvelle occasion de dépenses. La Bulgarie conquise par les armes, il faudrait l'occuper, l'organiser, l'administrer, et dans ce malheureux pays, déjà ruiné par les massacres et foulé par les armées turques, les Russes auraient plus de subsides à fournir à leurs frères slaves qu'à en recevoir d'eux.

Avec le maintien de la paix même, il faudra du temps aux finances ou du moins au crédit de la Russie pour se remettre de son ébranlement. Il y a quelques mois, l'équilibre budgétaire et les plus-values d'impôts permettaient de songer à une réforme fiscale impérieusement réclamée par toutes les autres réformes de l'empire; aujourd'hui on se voit toujours en face des remaniemens d'impôts, mais, au lieu de dégrèvemens, il s'agit d'aggravation des charges. La question des nouvelles contributions est déjà à l'étude dans la presse, les uns préconisant un impôt foncier régulier, les autres un impôt sur le revenu, d'autres des taxes sur le

(1) Malgré cette hâte à profiter des derniers jours où les droits s'acquittent en papier, la recette des douanes a pu, dans l'année 1876 même, rester inférieure aux recettes de l'année précédente. A la date du 18/30 novembre dernier, le revenu des douanes s'élevait à 46,700,000 roubles, soit une diminution de près de 7 millions de roubles ou de 25 millions de francs sur la même période de 1875.

commerce ou la consommation. Le système fiscal de la Russie est une lourde machine aux ressorts primitifs et grossiers, mais c'est encore peut-être celle qui pouvait le mieux fonctionner sous ce rude climat. En tous cas, la vieille machine faisait son office de moissonneuse ou de tondeuse, fauchant et récoltant à peu près tout ce que le fisc pouvait tirer du sol. Si le contribuable souffrait, le trésor était satisfait. Malgré les défauts de son régime fiscal, les finances de la Russie avaient devant elles un bel et sûr avenir. Pour prospérer, il ne leur fallait qu'une chose, c'est que rien ne vînt entraver le jeu régulier de l'impôt ou en forcer les ressorts déjà tendus. Entre des mains sages, le mécanisme financier actuel pouvait, sans trop de mal, pourvoir aux besoins journaliers du trésor; il ne saurait suffire à des exigences plus grandes et à des nécessités nouvelles.

Accroissement de la dette et des dépenses militaires, diminution des ressources destinées aux dépenses productives, tel sera pour les finances de la Russie le bilan probable de la crise orientale. A l'aide de la paix et d'une sage administration, le pays triompherait rapidement de ces difficultés. Une guerre comme celle de 1828 pourrait le rejeter en arrière de dix ans, de quinze ans, selon la longueur et les dimensions de la lutte. L'état aurait beau multiplier les canaux qui alimentent le trésor, il ne saurait grossir le fleuve de son revenu sans risquer d'en tarir les sources. Je sais qu'il y a en Russie des esprits que la perspective d'une crise financière n'épouvante point. L'impuissance du trésor public pourrait, selon certains patriotes, être pour l'empire le point de départ d'une rénovation politique. Comme la monarchie française à la veille de la révolution, le gouvernement des tsars, à bout de ressources, pourrait se voir obligé d'en appeler à la nation et de convoquer une sorte d'états-généraux. C'est là un rêve ou une espérance qui n'est pas nouvelle en Russie; je crains bien que ce ne soit aussi qu'une illusion. Quand de tels songes viendraient à se réaliser, c'est une mauvaise chose pour un peuple que d'arriver à la liberté politique par cette porte étroite et escarpée du déficit, sous la conduite de la pauvreté, de l'ignorance et des haines qui partout accompagnent les lourds impôts et les mauvaises finances. Ce fut là une des causes de la violence et de l'insuccès de la révolution de 1789. Le chemin qui mène le plus sûrement à la liberté, c'est la grande route du progrès pacifique, c'est le développement normal des ressources et des facultés d'une nation. A tous égards, les intérêts moraux de la Russie ont autant à perdre à une guerre que ses intérêts matériels.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

II.

LES CLASSES SOCIALES

IV.

LE PAYSAN, LA FAMILLE PATRIARCALE ET LE COMMUNISME AGRAIRE (1).

L'affranchissement des serfs n'a point changé toutes les conditions d'existence du paysan russe. En le dotant de terres, l'acte d'émancipation l'a laissé dans des conditions économiques analogues à celles où il vivait du temps du servage. Le sol dont son seigneur lui concédait jadis la jouissance, le paysan en est aujourd'hui propriétaire, mais le mode de propriété est demeuré le même que l'ancien mode de jouissance. Après comme avant l'émancipation, les terres des paysans sont par eux possédées en commun, et non à titre personnel, individuel, héréditaire. Au lieu d'avoir été répartis entre les divers habitans d'un village, les lots obtenus par le rachat, restent la propriété collective, indivise de tous les membres de la commune. Le paysan, honoré par la loi du nom de propriétaire, ne possède d'ordinaire d'une manière fixe et permanente que sa cabane, son *izba* et le petit enclos y attenant; pour le reste, il n'est en réalité que l'usufruitier du lot par lui racheté.

Tel était de temps immémorial le mode de tenure du sol en usage chez les paysans de la Moscovie ou Grande-Russie. L'acte de libération n'y a rien changé. Loin d'abroger ce communisme agraire,

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril, du 15 mai et du 1er août.

le gouvernement émancipateur en a tiré parti pour la mesure la plus difficile de l'émancipation, pour le rachat des terres allouées aux paysans. La tenure du sol étant le plus souvent collective, le rachat, au lieu de se faire individuellement, a été fait d'ordinaire par communes, et ainsi singulièrement facilité. C'est le village entier et non l'individu ou la famille qui reste solidairement responsable des redevances de rachat vis-à-vis de l'état ou du seigneur. Grâce à cette nouvelle solidarité, ajoutée à l'ancienne charge solidaire du paiement des impôts, on pourrait dire qu'au lieu de renverser la vieille commune russe et la propriété collective, l'émancipation l'a temporairement fortifiée en intéressant le fisc à son maintien, jusqu'à l'entier paiement de la rançon du servage.

Le respect de l'antique mode de tenure du sol a singulièrement aplani pour le paysan le passage de la servitude à la liberté. En de telles conditions, l'affranchissement ne pouvait avoir brusquement toutes les conséquences, tous les dangers ou tous les avantages qu'il aurait eus avec des institutions nouvelles. En devenant indépendant du propriétaire noble, le *moujik* est tombé dans la dépendance de sa commune. Par là le lien qui enchaînait le paysan à la terre, à la glèbe, n'a pas été entièrement rompu, ou a été en partie renoué. La propriété indivise et l'impôt solidaire sont comme une double chaîne qui, en retenant les paysans dans la commune natale, les fixe encore au sol : s'ils ne sont plus légalement attachés à un maître, ils sont toujours légalement attachés les uns aux autres. Leur liberté comme leur propriété est dans une certaine mesure collective et indivise; dégagés des lisières du servage, ils peuvent difficilement se mouvoir en dehors de la communauté. S'ils n'avaient le droit de se donner mutuellement congé et si l'exercice de ce droit n'avait été récemment étendu, l'on pourrait comparer les serfs émancipés à un troupeau délivré du berger, mais dont les animaux, liés les uns aux autres et obligés de marcher ensemble, seraient contraints de brouter là où le berger les aurait laissés. On a dit que le paysan, affranchi du joug du propriétaire, était devenu le serf de sa commune. Il y a là une manifeste exagération. La domination de la commune, qui n'est au fond que le règne des paysans sur eux-mêmes, ne saurait se comparer à l'empire d'un homme d'une autre classe, d'une autre éducation. Pour la liberté individuelle, ce régime de solidarité forcée n'en est pas moins une entrave qui, tout en ayant pu avoir des avantages dans une période de transition, risquerait à la longue de compromettre les résultats mêmes de l'émancipation.

La commune russe, la commune rurale, nous offre ainsi deux côtés principaux, deux faces à considérer : le mode de propriété ou de tenure de la terre, et le mode d'administration ou de gouverne-

ment. Ce sont là deux choses fort importantes pour la connaissance de la Russie et toutes deux fort originales. Liées assez intimement l'une à l'autre et tenues dans une mutuelle dépendance, la commune économique et la commune administrative sont cependant assez distinctes pour mériter d'être étudiées isolément. Nous nous occuperons aujourd'hui de la première, c'est-à-dire de la commune en qualité de propriétaire collective du sol. Pour l'Europe, le communisme agraire est peut-être le trait le plus digne de remarque comme le plus étrange de la Russie contemporaine. Dans un siècle de théories et de systèmes comme le nôtre, une telle étude offre aux peuples inquiets de leur état social et tourmentés d'un vague malaise, d'intéressantes et inappréciables leçons. Par malheur, notre éducation occidentale, nos habitudes nationales ou nos préjugés d'école, nous disposent peu à une intelligence calme et impartiale d'un tel régime de propriété. Devant le communisme, devant la communauté des biens, sous quelque forme atténuée qu'elle se présente, les esprits les plus sobres ont peine à se défendre de tout parti-pris. Plus les phénomènes sociaux ont de nouveauté ou de bizarrerie à nos yeux, et plus il importe de savoir considérer les faits en eux-mêmes, indépendamment de toute théorie et de toute idée préconçue; plus le problème est grave et irritant, et plus nous devons nous garder des solutions aisées et hâtives, telles que nous en fournissent si souvent les notions toutes faites de notre éducation (1).

I.

La propriété collective en usage chez les paysans, qui pour nous semble le trait le plus saillant de la Russie, a été l'une des dernières choses que l'Europe occidentale y ait aperçues, l'une des dernières que les Russes eux-mêmes aient remarquées dans leur patrie. C'est un gentilhomme westphalien, le baron de Haxthausen, qui en a fait la découverte dans son voyage de 1842-1843; c'est lui au moins qui le premier l'a révélée à l'Europe dans ses célèbres études sur l'état intérieur de la Russie. L'Europe savante fut justement frappée de rencontrer dans l'empire autocratique du Nord une

(1) M. Émile de Laveleye, dans ses savantes études sur les formes primitives de la propriété, a fait ici même connaître les communautés de village de la Russie, en même temps que celles de Java, en même temps que l'ancienne *mark* germanique et les communautés de famille des Slaves du sud (voyez particulièrement la *Revue* du 1er juillet 1872). Je n'aurai rien à reprendre ni rien à rectifier dans les tableaux de M. É. de Laveleye; j'aurai seulement à les compléter en tirant parti de nombreux écrits russes publiés sur la matière, et spécialement de la grande enquête agricole de 1873, dont les résultats ont été rassemblés par le gouvernement en cinq volumes sous le titre de *Doklad vysotch. outchregd. kommissii dlia izslédovaniia nynéchniago pologéniia selskago khoziaistva.*

institution qui semblait en partie réaliser les rêves des utopistes de l'Occident. Les Russes, appelés soudainement à la connaissance ou à la conscience de cette singularité nationale, s'en emparèrent avec joie. Naturellement portés à mettre partout en avant l'originalité des Slaves, comme les Allemands celle des Germains et nous-mêmes parfois celle des Celtes, de nombreux écrivains russes firent honneur de ce communisme agraire du *moujik* à l'esprit russe, au génie slave. Slavophiles respectueux du passé et de la tradition moscovite, démocrates disciples de l'Occident, exaltèrent à l'envi la commune du Grand-Russe. On y voulut voir l'institution primordiale de la nation et en même temps la formule d'une nouvelle civilisation, le principe futur de la prochaine régénération de l'Europe en proie aux luttes de classes et mise en péril par les excès de l'individualisme. Aux yeux de certains patriotes, la communauté du sol, obscurément maintenue chez le *moujik* asservi, devint comme une secrète révélation confiée à un peuple choisi et dont, pour le bien de l'humanité, les Russes devaient se faire les apôtres et les missionnaires.

Les études récentes d'histoire et de droit comparés ont dissipé ces illusions de l'amour-propre national. Des communautés agricoles, analogues à celles qui subsistent encore en Russie, se sont rencontrées chez les peuples les plus divers, à Java, dans l'Inde, en Égypte. On les a retrouvées dans le passé aux deux extrémités de l'univers, au Mexique et au Pérou, comme en Chine et en Europe. A la commune propriétaire de la Grande-Russie répondent l'*ager publicus* des Latins et la *mark* germanique, dont les traces se laissent suivre à travers le moyen âge en Allemagne, en Scandinavie, en Angleterre, en France même. Sur ce point, les beaux travaux de sir Henry Maine et de M. É. de Laveleye ne sauraient guère laisser de doute (1). La propriété collective de la terre semble la forme la plus ancienne de l'occupation du sol par l'homme. Ce n'est qu'après être restée pendant des siècles le domaine indivis de la tribu, du clan ou de la commune, que la terre, partagée périodiquement entre les différentes familles, a fini par devenir la propriété permanente et héréditaire des individus. Au rebours des conceptions de certains démocrates de la Russie ou de l'Occident, la propriété individuelle est relativement le mode nouveau et moderne de la tenure du sol, la propriété collective le mode ancien, primitif, archaïque. Au lieu d'être une innovation, un présage ou une ébauche de l'avenir, le régime russe des communautés de village est un débris d'un monde ailleurs disparu, un témoin d'un passé évanoui. A cet égard, comme à plusieurs autres, l'originalité de la Russie et des Slaves ne tient ni à la race, ni aux aptitudes du génie national; elle tient sur-

(1) Henry Sumner Maine, *Village Communities in the east and west.* — É. de Laveleye, *la Propriété et ses formes primitives.*

tout à ce que les Russes et la plupart des Slaves en sont demeurés à un état économique et par suite à un état social déjà ancien ou déjà oublié ailleurs. Entre eux et l'Occident, la différence sous ce rapport est moins dans l'homme que dans les conditions extérieures de l'existence, moins dans le caractère du peuple que dans l'âge de la civilisation.

Il serait d'un haut intérêt de pouvoir suivre à travers les siècles les transformations des communautés de village de la Russie. Par malheur, il en est de la commune russe comme de la plupart des institutions reléguées au fond du peuple. Pour la philosophie et l'histoire, ce seraient les plus importantes à connaître, et ce sont toujours les plus enveloppées de voiles; elles restent dans les ténèbres où le dédain des chroniqueurs laisse dormir les masses populaires et les classes rurales. L'obscurité est telle à ce sujet, qu'entre les écrivains russes il a pu s'engager de vives polémiques, non-seulement sur l'origine, mais sur l'antiquité des communautés de village en Russie. Des publicistes distingués, en particulier M. Tchitchérine, ont contesté l'antiquité ou la filiation patriarcale de la commune solidaire. Longtemps avant les récens travaux de l'Occident sur cette délicate matière, M. Tchitchérine, déjà précédé de Granovski, montrait, en Russie même, que loin d'être une institution nationale spéciale aux Slaves, la communauté de la terre avait longtemps existé chez maint autre peuple, chez les Germains et les Celtes, chez les Grecs et les Hébreux (1). Contrairement aux préjugés de beaucoup de leurs compatriotes, ces écrivains rappelaient que partout la propriété s'était constituée avec le sentiment de la personnalité, et que les progrès de l'une étaient en rapport avec le développement de l'autre. Par une sorte de contradiction, des publicistes qui mettaient si bien en relief le caractère primitif et cosmopolite du communisme agraire, le regardaient en Russie comme une institution relativement récente. A les entendre, les Slaves, d'où est sorti l'état russe, sont bien originairement partis de la propriété collective, mais rien ne prouve que la commune russe actuelle, le *mir* solidaire, provienne directement de ce communisme patriarcal primitif. Loin de là, selon la théorie de M. Tchitchérine, la communauté du sol et surtout le partage périodique des terres auraient été étrangers à la Moscovie aussi longtemps que les paysans étaient demeurés libres. C'est le servage, c'est la solidarité des paysans pour le paiement des impôts et le recrutement militaire qui auraient introduit chez le serf russe le partage égal du sol (2). En faveur de

(1) Tchitchérine : *Opyty po istorii rousskago prava : Obzor istoritcheskago razvitiia selskoï obchtchiny v Rossii.*

(2) Dans ce débat, il faut distinguer entre la propriété commune et la coutume des partages. Un Anglais, qui a consacré de longues années à l'étude des institutions

ce point de vue, on cite d'anciens documens historiques, on cite l'exemple de la Petite-Russie, pays foncièrement slave et russe, qui, avant la domination moscovite, avant l'introduction du servage et des institutions rurales de la Grande-Russie, ne connaissait que des propriétaires personnels, nobles ou cosaques, et des paysans attachés au sol par de libres contrats. Au lieu d'une institution patriarcale ou familiale (*rodovaïa*), la commune russe n'est, selon M. Tchitchérine, qu'une institution d'état (*gosoudarstvennaïa*). Le *mir* moscovite n'a ni la même origine ni le même caractère que le communisme agraire d'autres peuples slaves, des Serbes ou des Bulgares, par exemple, dont les communautés de familles ont, à travers toute l'histoire, gardé l'empreinte patriarcale. La commune russe, au contraire, n'est pas sortie spontanément de la propriété primitive ou de la libre union des cultivateurs du sol, elle est issue de la servitude de la glèbe et des besoins de la souveraineté politique, sous l'influence de certains procédés de gouvernement.

Dans ce système combattu par la plupart des écrivains russes, du grand critique Bielaïef à l'infatigable historien Solovief, il y a une part de vérité et aussi une part d'erreur ou d'exagération. On ne saurait admettre que les Russes, qui de tous les Slaves ont le mieux conservé ce mode primitif de tenure de la terre, y soient un jour revenus, après l'avoir entièrement abandonné. On ne saurait croire que les paysans moscovites aient suivi la marche inverse de tous les autres peuples et devancé les conseils des utopistes modernes pour passer sans bruit, à la fin du XVIe siècle, de la propriété personnelle à la propriété collective. Ce qui est acceptable, ce qui est vraisemblable même, c'est que l'établissement du servage et la solidarité des impôts ont rajeuni, ont fortifié au fond du peuple un mode de propriété dont, sans cela, la Russie fût peut-être sortie aussi bien que les autres peuples de l'Europe. Les serfs et le maître, l'état et les particuliers, pouvaient en effet trouver intérêt à mainte-

agricoles de la Russie, M. Mackenzie Wallace, faisait récemment remarquer (*Macmillan's Magazine*, june 1876) que dans certaines parties de la Russie où la terre est très abondante, chez les Cosaques du Don, par exemple, la coutume du partage était d'introduction récente. Tant que le nombre des habitans était trop faible pour occuper tout le sol, chacun était libre de cultiver autant de terre qu'il lui plaisait et là où il voulait, pourvu qu'il n'empiétât point sur les cultures des autres. L'accroissement de la population devait naturellement mettre un terme à cette sorte de droit de jouissance du premier occupant. Pour que chaque Cosaque eût sa part du sol et fût capable de remplir ses obligations vis-à-vis de l'état, il a fallu recourir aux partages périodiques. Autrement, si les nouvelles générations eussent pu librement émigrer, par exemple, et si chacun fût demeuré en possession de la terre par lui cultivée, ces Cosaques auraient pu passer sans transition de la propriété commune indivise à la propriété personnelle. Il en eût pu être de même en d'autres parties de la Russie, si l'intérêt de l'état et des seigneurs n'y eût mis obstacle. Cette remarque fournit un moyen de rapprochement entre M. Tchitchérine et ses adversaires.

nir ou à restaurer, là où elle avait disparu, une collectivité agraire qui assurait aux paysans une plus égale répartition des charges et au seigneur ou à l'état une plus sûre perception des revenus ou des taxes.

Bien d'autres causes cependant ont dû contribuer au même résultat et prolonger dans la partie orientale de l'Europe un ordre de choses depuis longtemps disparu de l'Occident : l'esprit de la race ou plutôt le degré de civilisation, l'état économique de la Moscovie, le régime politique et le mode patriarcal de gouvernement, enfin le sol et la nature même du pays. Dans ces vastes plaines que rien ne borne, où la terre semble sans limite, l'homme toujours au large ne sentait pas le besoin de s'assurer un champ en l'entourant de clôtures. Chez des populations nombreuses, pressées sur un sol restreint comme en Grèce et en Italie, le dieu Terme a pu de bonne heure être une divinité révérée, un des gardiens essentiels de la vie sociale. En Russie, où le sol était vaste et la population diffuse, les hommes devaient être longtemps avant d'avoir besoin de recourir à un pareil culte. Partout l'accroissement de la population a été une des choses qui ont hâté le passage de la propriété collective à la propriété individuelle. Partout la réduction du lot de chacun par la multiplicité des copartageans a été une des raisons qui ont mis fin à la communauté en mettant fin aux partages périodiques, pour laisser chaque famille en possession du lot dont elle avait la jouissance. *Facilitatem partiendi camporum spatia præstant*, dit Tacite en expliquant la propriété collective des Germains, qui, comme les Russes d'aujourd'hui, avaient encore conservé la communauté primitive du sol. *Arva per annos mutant*, continue l'historien romain, *et superest ager*; ils changent de champs chaque année et il demeure encore de la terre inoccupée. A quel pays de telles paroles pourraient-elles mieux s'appliquer qu'à la Moscovie? De toute l'Europe, la partie orientale, la plus riche en terres et longtemps la moins peuplée, devait naturellement être la dernière à renoncer à la communauté et aux partages périodiques. L'isolement moral de la Moscovie y contribuait aussi bien que son isolement géographique. Unie plus intimement à l'Occident par la religion, la politique ou les mœurs, la Russie eût pu voir la propriété individuelle détrôner chez elle la propriété collective sous l'influence latine ou germanique, sous l'influence du droit romain ou des coutumes féodales.

Dans la Grande-Russie, c'est-à-dire dans toute la Moscovie, chez les anciens serfs des particuliers aussi bien que chez les paysans de la couronne, prédomine encore aujourd'hui, ou mieux règne exclusivement, la propriété collective. Dans cette immense région de la Néva à l'Oural, le nombre des paysans possédant la terre à titre

personnel, ne dépasse guère 1 ou 2 pour 100 de la totalité, et encore ces propriétés individuelles sont-elles presque toutes d'origine récente, issues de partages définitifs faits depuis l'émancipation. Jusqu'en 1862, les seuls propriétaires personnels, en dehors des nobles et de quelques colons étrangers, étaient les *odnovortzy*, qui par là même formaient une petite classe à part au milieu de la société russe (1). Dans la Russie occidentale, jadis soumise à la domination de la Pologne ou de la Suède, et par là en plus étroite relation avec l'Europe, règne au contraire la propriété individuelle. A cet égard on pourrait presque dire que les limites des deux modes de tenure de la terre marquent encore les anciennes frontières de l'état moscovite et de l'état lithuano-polonais (2). Dans quelques gouvernemens, il y a mélange des deux formes; dans un ou deux, les Russes ont sans beaucoup de succès tenté d'acclimater la communauté. C'est ce qui s'est fait par exemple dans le gouvernement de Moghilef. Le système collectif et solidaire de la commune grande-russienne y a été introduit après l'émancipation et l'insurrection polonaise de 1863; mais si l'on en croit certaines dépositions de l'enquête agricole, les paysans n'effectuent réellement pas le partage des terres et regardent ce régime comme une autre sorte de servage. Dans la province voisine de Minsk, rien n'a pu les décider à substituer à notre mode occidental d'occupation du sol le mode grand-russien. Les Petits-Russes passent, comme les Bielo-Russes, pour répugner à la communauté. Il n'en est pas cependant toujours ainsi : sur la rive orientale du Dnieper, dans le gouvernement de Voronège par exemple, on rencontre des Petits-Russiens non moins habitués et non moins attachés au régime de la communauté que leurs voisins grands-russiens (3).

II.

Aux communautés de village de la Grande-Russie, on peut trouver un type primitif plus ancien, plus simple encore et cependant tou-

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

(2) Dans la Lithuanie proprement dite, c'est-à-dire dans les gouvernemens de Kovno et de Vilna, de même que dans les trois provinces baltiques, on ne connaît que la propriété individuelle. Cette dernière a même été introduite dans quelques districts voisins de la Grande-Russie, du gouvernement de Pskof en particulier, par les colons esthoniens ou lettons de la Livonie et de la Courlande. En Russie-Blanche et en Petite-Russie, la propriété individuelle l'emporte encore sans comparaison, bien que son règne ne soit plus aussi exclusif.

(3) Ceci ressort de l'enquête agricole, t. II, gouvernement de Voronège. Pour terminer ce tableau, nous ferons remarquer que dans le gouvernement de Kherson, région d'Odessa, règne la propriété individuelle. En Bessarabie, où les Russes se mêlent aux Roumains, les deux systèmes coexistent. Il est à noter que plusieurs des colonies allemandes les plus florissantes, celles du Bas-Volga en particulier, ont adopté l'usage russe des partages périodiques.

jours vivant, la famille. Dans l'*izba* du *moujik*, la famille en effet a jusqu'à nos jours gardé un caractère patriarcal, antique, archaïque. Chez les paysans la propriété reste indivise entre les enfans ou les frères qui habitent ensemble; chaque fils, chaque homme de la maison y a un titre égal. Ce que nous voyons dans la commune, nous le retrouvons en germe dans la famille; l'une semble faite sur le modèle de l'autre. La commune russe peut ainsi être regardée comme une famille agrandie et gouvernée par un chef élu, l'*ancien*, le *starosta*. Chez elle aussi le sol, la terre est la propriété collective de la communauté; chaque homme ou chaque ménage en reçoit en jouissance une part égale; aussi Haxthausen et bien d'autres à sa suite ont-ils considéré le *mir* russe comme une simple extension de la famille devenue trop nombreuse pour habiter sous le même toit ou dans le même enclos (1).

Chez le paysan russe, le lien de la famille et de la commune, de la vie domestique et de la vie du *mir*, est en tout cas trop étroit pour que l'on puisse bien comprendre la seconde, sans connaître la première. Il y a d'autant plus d'intérêt à jeter un regard sur la maison et le foyer du *moujik*, que les vieilles mœurs conservées jusqu'à ces derniers temps dans les campagnes sont en voie de modification, et la famille dans un état de transition. Ce qui, jusqu'à la libération des serfs, caractérisait la famille de l'homme du peuple, c'était son unité, c'était l'habitation en commun, l'indivision des biens, l'autorité paternelle. Or, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer (2), l'affranchissement a en quelques années ébranlé ces mœurs séculaires. La pacifique révolution qui a tranché les liens du maître et du serf a relâché le lien du père et des enfans, le lien traditionnel de la famille. En même temps que la liberté, le goût de l'indépendance est entré au foyer domestique. Comme le serf s'est

(1) Ce point de vue peut être parfois conforme à la vérité sans l'être toujours et partout. Il est difficile de regarder les membres de la plupart des communautés de village comme descendant d'un ancêtre commun, alors même qu'ils se regardent traditionnellement comme tels. Haxthausen semble en tous cas s'être mépris sur les conditions historiques de la filiation de la commune et de la famille. Suivant lui, dans les communautés de village formées par l'extension ou le démembrement de la famille, la jouissance comme la propriété serait d'abord restée collective, ainsi que cela se voit encore aujourd'hui chez les Slaves du sud, dans la *zadrouga* serbe. Ce n'est qu'à une époque postérieure, et grâce aux difficultés de l'exploitation commune, que l'on aurait eu recours aux partages périodiques et à l'exploitation individuelle. Il se peut que les choses se soient passées ainsi pour les partages; mais, contrairement à cette théorie, les communautés de famille, dans leur forme actuelle au moins, paraissent plus modernes que les communautés de village, la *zadrouga* serbe que le *mir* russe. Les communautés de famille, en effet, telles qu'elles subsistent encore chez certains Slaves du sud, présupposent l'appropriation héréditaire du sol au profit d'un groupe, d'une famille déterminée. A ce titre, c'est un progrès de l'individualisation et une transition entre la propriété du clan et la propriété individuelle.

(2) Voyez, dans la *Revue* du 15 août, notre étude sur les résultats de l'émancipation.

émancipé du joug de son seigneur, le fils en âge d'homme tend à s'émanciper de la domination paternelle. C'est là une des principales et une des plus naturelles conséquences de l'émancipation; c'est en même temps un fait qui ne peut manquer de réagir sur la commune, sur toute l'existence matérielle et morale du *moujik*.

Le père de famille, selon les vieilles mœurs russes, est souverain dans sa maison, comme le tsar dans la nation. Pour retrouver en Occident quelque chose d'analogue, il faut remonter au-delà du moyen âge, jusqu'à l'antiquité classique et à la puissance paternelle des Romains. Chez le paysan russe l'âge n'affranchit point l'enfant de l'autorité du père; le fils adulte et marié y reste soumis, jusqu'à ce qu'il ait lui-même des enfans en âge d'homme, ou qu'il soit devenu à son tour chef de maison. La souveraineté domestique était demeurée intacte à travers toutes les transformations, toutes les révolutions de la Russie; comme le tsar, le père semblait tenir du ciel une sorte de droit divin contre lequel toute révolte eût été une impiété. Au XVIe siècle, dans un manuel d'économie domestique, intitulé le *Domostroï*, le prêtre Sylvestre, conseiller du tsar Jean IV, exalte l'autorité du père de famille et son droit de répression vis-à-vis des enfans comme vis-à-vis de l'épouse. Dans la noblesse cette puissance paternelle s'est usée et émoussée au long frottement de l'Occident et de l'individualisme moderne; il n'en reste guère que quelques rites extérieurs, comme ce touchant usage slave qui, après chaque repas, fait baiser aux enfans la main de leurs parens. Dans le peuple, chez le paysan et aussi chez le marchand, les vieilles traditions ont survécu. Chez ces deux classes les plus nationales de la Russie, la famille était restée jusqu'au dernier quart du XIXe siècle plus fortement constituée qu'en aucun pays de l'Europe. A cet égard comme à bien d'autres, on peut dire que la Russie était naguère encore aux antipodes morales des États-Unis d'Amérique, bien que dans les deux pays prévalût le régime de l'égalité des enfans, tant le maintien de l'autorité paternelle mettait d'intervalle entre deux familles à d'autres points de vue constituées sur des bases analogues, et tant les mœurs ont plus d'importance que les lois ou le mode de succession.

Chez le peuple russe, la puissance paternelle s'appuie sur un sentiment religieux et se lie au respect des vieillards. Aucune nation n'a mieux sous ce rapport gardé les simples et dignes mœurs du passé. Le Russe du peuple salue les hommes d'un âge supérieur au sien des titres de père ou d'oncle : en toute circonstance, en public comme en particulier, il leur témoigne une pieuse déférence, et ce respect de la jeunesse pour la majesté et l'expérience de l'âge n'a pas été sans rendre plus aisé le *self-government* intérieur des communes de paysans. « Où sont les cheveux blancs, là est la rai-

son, là est le droit, » disent avec mainte variante de nombreux proverbes populaires. D'un vieillard, de son père en particulier, le Russe supportait tout avec soumission. Dans une rue de Moscou passaient un jour de fête deux *moujiks*, l'un dans la maturité de l'âge, l'autre déjà courbé sous le poids de la vieillesse. Ce dernier, qui paraissait pris de boisson, accablait son compagnon de reproches et aux injures ajoutait les coups. Le plus jeune, le plus vigoureux le laissait faire, n'opposant aux violences du vieillard que des excuses ou des prières, et, comme on voulait les séparer : « Laissez, dit-il, c'est mon père. » Pour le paysan, comme pour les assistans, ce mot expliquait tout. De pareils traits ne sont pas rares. Le malheur est que, tout sentiment pouvant tomber dans un excès, et toute vertu pouvant mener ceux qui en profitent à en abuser, l'autorité paternelle ainsi vénérée dégénérait parfois en véritable tyrannie. Le père inculte et grossier, avec le double modèle du despotisme du servage et du despotisme de l'état, se conduisait dans sa cabane en seigneur et en autocrate; il dépassait souvent les limites naturelles de ses droits, et le fils, formé par les mœurs et la servitude même à l'obéissance, ne savait pas toujours faire respecter sa dignité d'homme ou la dignité de sa femme. La puissance paternelle s'était trop souvent chez le *moujik* endurcie au dur et rude contact du servage; il n'est pas étonnant que l'émancipation l'ait affaiblie, et qu'affranchis du joug du seigneur, les jeunes ménages aient voulu secouer un joug parfois non moins pesant.

A l'autorité paternelle se joignait, dans la famille encore patriarcale du *moujik*, la propriété indivise, le régime de la communauté. La famille peut ainsi être considérée comme une association économique ou une corporation dont les membres sont liés par le sang et ont pour chef, pour gérant, le père ou l'ancien, portant le titre de chef de maison, *domokhosiaïne*. Souvent plusieurs générations, plusieurs ménages collatéraux, vivaient ensemble dans la même maison, dans le même enclos, travaillant en commun sous l'autorité du père ou de l'aïeul. La famille était ainsi comme une commune au petit pied, une communauté gouvernée par un chef naturel (1). Dans la maison en effet, devant l'inégalité native du père et de l'enfant, il y a un chef, ne tenant son droit que de lui-même et de la nature; il ne saurait y avoir de démocratie, et l'élection ne peut intervenir qu'à défaut du chef naturel. Quand le père selon la chair vient à manquer, il est, d'après l'ordre de succession patriarcale, remplacé par un des membres les plus âgés, par l'oncle ou le frère

(1) M. Le Play a, dans ses *Ouvriers européens*, p. 58 et 59, donné une monographie du régime économique d'une famille russe avant l'émancipation. On trouve dans le même volume une description semblable et à bien des égards analogue d'une famille bachkire des confins de l'Europe et de l'Asie.

aîné, selon les usages locaux. Quelquefois c'est la veuve qui prend la direction de la maison, d'autres fois, comme dans le *mir*, l'ancien est choisi par les membres de la famille, et au lieu de l'aîné c'est le plus capable, le plus sage. Le père ou chef de famille a pleine autorité pour l'administration des biens de la communauté. Il en est de droit le représentant dans toutes les affaires privées ou publiques; c'est en se réunissant avec ses pareils qu'il forme l'assemblée de la commune, car là encore c'était moins l'individu qui siégeait que la famille dans son représentant.

Comme tous les membres mâles de la commune ont un égal titre à la terre communale, tous les membres mâles de la famille ont un droit égal aux biens de la maison. Au temps du servage, la famille rurale aimait à rester agglomérée. Les partages étaient redoutés, ils n'avaient lieu que lorsque la famille, devenue trop nombreuse, ne pouvait plus habiter ensemble. Cette nécessité était regardée comme un mal, et la division du petit capital patrimonial appelée le *partage noir*. L'intérêt du seigneur, obligé de fournir le bois et les matériaux pour la construction de la nouvelle *izba*, était d'accord avec la tradition pour s'opposer au morcellement des familles. Grâce à ces mœurs, le sol racheté par les anciens serfs eût été, lors de l'émancipation, définitivement attribué aux différentes familles, — celles-ci continuant à exploiter leur lot en commun, aux grandes communautés de villages eussent pu succéder de petites communautés de famille assez semblables à la *zadrouga* serbe. Aujourd'hui qu'avec la liberté l'individualisme et l'esprit d'indépendance ont envahi la demeure du *moujik*, si la tenure collective du sol vient à être abrogée, ce sera au profit de la liberté individuelle, et le paysan russe ne passera probablement point par l'étape intermédiaire où se sont arrêtés d'autres peuples slaves.

Dans la famille où la propriété reste indivise, la fortune étant commune, survit aux individus. Ce ne sont pas les décès qui donnent lieu aux successions, c'est la séparation des vivans qui donne lieu à un partage. D'ordinaire ce partage se fait par tête d'homme. Les membres de la famille qui sortent de la maison pour s'établir en dehors, reçoivent une part de la fortune commune proportionnelle à leur nombre. On n'a point d'habitude égard au degré de parenté; il n'y a pas seulement égalité entre les fils, il y a égalité entre tous les parens. Tous sont considérés comme ayant des droits égaux, le neveu autant que le fils, le cousin autant que le frère, parfois même l'étranger vivant dans la maison, autant que le parent. Le mode de division des biens est conforme au mode de jouissance. Ce n'est pas tant le lien du sang que la coopération qui donne un titre à une part de l'avoir commun. De tels partages font directement dériver la propriété du travail et l'hérédité de l'asso-

ciation. A cet égard, on pourrait même dire qu'il n'existe là ni succession, ni hérédité, mais qu'il y a seulement dissolution ou liquidation d'une société en commandite, chaque associé ayant droit à une part égale de l'actif social.

L'hérédité suppose partout la propriété ; là où l'une n'est pas encore bien fixée, il est naturel que l'autre ne soit pas encore établie sur des règles précises. Ce qui regarde le partage des biens dans la famille, comme tout ce qui touche au partage des terres dans la commune, est laissé par la loi à la tradition, à la coutume. Le règlement général de l'acte d'émancipation dit textuellement : Les paysans sont autorisés, quant à l'ordre de succession dans les héritages, à suivre les usages locaux (1). Par ce simple article de loi, la commune rurale est mise en dehors du droit civil, en dehors du droit écrit. La justice des paysans a de même pour règle des coutumes juridiques spéciales et non point le code de l'empire, le *Svod zakonof*. Une telle liberté est en harmonie avec la nature et les conditions d'autonomie du *mir* russe. Le droit privé des paysans est cependant trop souvent obscur et indécis pour que, dans une époque de transition et de changement de mœurs comme l'époque actuelle, une telle latitude ne puisse prêter à des abus, à des erreurs, à des injustices. Aussi, dans l'enquête agricole, des personnages éclairés comme le ministre des domaines, M. Valouief, et le prince Vasiltchikof ont-ils demandé qu'au lieu d'être entièrement abandonné à la coutume, le droit privé des paysans fût réglé législativement. La difficulté est de ne pas violenter les usages en voulant en régulariser l'exercice. Les coutumes locales juridiques varient beaucoup suivant les régions ; en plusieurs contrées, dans les gouvernemens de Kazan, de Penza, de Samara par exemple, elles semblent tenir à l'origine de la population ou au mélange de races. Aussi ont-elles été récemment l'objet des recherches de la section ethnographique de la Société géographique de Russie. Dans une région par exemple, c'est le fils aîné qui, en cas de partage, conserve la maison paternelle; dans une autre, c'est, comme en quelques parties de la Suisse, le plus jeune, car l'on suppose que l'aîné a pu s'établir ailleurs du vivant du père. Lorsqu'on parle du droit de succession des paysans, il ne faut pas perdre de vue que ce qui fait d'ordinaire la principale ressource de la famille, les terres communales, tout en ne tombant pas directement sous le coup de l'hérédité, sont indirectement affectées par ces divisions de ménages.

Les partages ont aujourd'hui cessé d'être rares. Les jeunes gens, les jeunes femmes surtout, souhaitent l'indépendance, et les nouveaux ménages aiment à se voir chefs de maison pour être complé-

(1) Première partie du *Règlement général*, ch. II, art. 38.

tement libres. Cet esprit, qui semble en opposition avec le régime de la communauté des terres, y trouve un encouragement, car c'est cette communauté qui à chaque homme ou à chaque ménage offre un lot de terre. D'un autre côté, la construction d'une maison de bois coûte relativement peu de chose; tout Russe est charpentier, et chaque paysan sait en quelques semaines s'élever une demeure. Aussi depuis l'émancipation le nombre des *izbas* a-t-il considérablement augmenté. Cette division des familles, qui n'est qu'une conséquence de l'affranchissement, semble être une des principales causes du peu de résultats apparens de la liberté des paysans. Ces partages, aujourd'hui fréquens, ont deux sortes d'inconvéniens presque également graves pour l'agriculture et la prospérité du peuple. Le premier est, en séparant les parcelles attribuées par la commune aux membres de la même famille, d'amener un morcellement excessif du sol et des cultures; le second est, en divisant à l'infini le capital d'exploitation et le matériel agricole, de mettre les paysans hors d'état de tirer de la terre ce qu'il pourrait lui faire rendre (1). Si le *mir* fournit le sol, il n'avance point en effet les moyens de le mettre en valeur. De cette façon, les inconvéniens inhérens au régime de la communauté et au partage des terres communales sont encore aggravés par les partages de famille.

La décadence des mœurs patriarcales peut ainsi devenir indirectement un obstacle au progrès du bien-être des paysans et à la production nationale même. Les dépositions de la grande enquête agricole sont à peu près unanimes à cet égard (2). Aussi a-t-on songé à porter remède à ces inconvéniens en apportant des restrictions légales aux partages. La commission d'enquête demande que les biens de la famille, et surtout son matériel agricole, ne soient partagés avec les membres sortans que dans des conditions déterminées par la loi. Le ministère que regardent plus spécialement les affaires des paysans, le ministère des domaines, s'est dans ces deux dernières années occupé de cette question. On a proposé par exemple

(1) On peut trouver des calculs à ce sujet dans un livre russe imprimé à Stuttgardt, *Molodaïa Rossia*, 1874, p. 65-66.

(2) Cette commission, réunie sur la proposition et sous la présidence du ministre des domaines, M. Valouief, était composée de hauts employés des ministères de l'intérieur, des domaines et des finances. Le principal objet de ses observations, dirigées à l'aide d'un vaste questionnaire, a été l'étude des effets de la propriété collective. La commission a reçu et publié environ un millier de rapports ou dépositions écrites, elle a entendu de vive voix plus de deux cents personnes, pour la plupart gouverneurs de province, maréchaux de la noblesse, membres des assemblées provinciales, etc. Par malheur, au milieu de tous ces déposans, il y a fort peu de paysans ou de fonctionnaires ruraux, fort peu d'hommes participant directement à la propriété commune ainsi soumise à l'enquête. En dépit de la haute intelligence et de l'impartialité voulue des rapporteurs, cette absence des représentans naturels des communautés rurales affaiblit en partie les conclusions de la commission.

de ne permettre les partages que s'il n'y avait point d'arriéré d'impôts et si la séparation laissait à chaque lot de terre une étendue suffisante pour l'exploitation. On a même parlé de remettre aux parens ou au chef de famille le droit d'autoriser ou de refuser la division. Quel que soit l'intérêt de l'agriculture et du paysan lui-même, il est difficile d'user de telles restrictions sans attenter à la liberté rendue par l'émancipation au paysan, sans remettre l'individu sous le joug de la famille, de la commune ou de l'administration centrale. Le meilleur moyen de parer aux dommages des partages de famille, sans léser les droits individuels, serait de retarder les partages des terres communales, en allongeant la période de jouissance, et de ce côté l'expérience et les mœurs sont en train d'amener d'elle-même la population rurale à d'utiles réformes.

Tout du reste n'est point à regretter dans cette séparation des familles et ces progrès de l'individualisme. A côté de graves inconvéniens économiques, les partages ont aussi quelques bons côtés, ils contraignent les jeunes gens à compter sur leurs propres forces, et en stimulant l'énergie individuelle, ils peuvent accroître la somme du travail. Il y a surtout profit au point de vue de la santé et au point de vue de la moralité. Chez un peuple pauvre et chez des hommes grossiers, tout n'est point vertu sous le régime patriarcal. On sait combien de maux de toute sorte dérivent, dans les grandes villes de l'Occident, de l'étroitesse des logemens et de l'entassement des individus. Les inconvéniens ne sont pas moindres en Russie, quand une étroite *izba* réunit plusieurs générations, plusieurs ménages, et que durant les longues nuits d'un long hiver, les pères et les enfans, les frères et leurs femmes couchent pêle-mêle autour du large poêle. Il en résulte une sorte de promiscuité aussi malsaine pour l'âme que pour le corps. Chez le *moujik*, l'autocratie domestique était souvent un danger pour l'intégrité et la chasteté de la famille. De même que le noble propriétaire sur les serves de ses terres, le père, le chef de la maison, s'arrogeait parfois une sorte de droit du seigneur sur les femmes soumises à son autorité. Le *vieux*, qui, grâce à la précocité des mariages, avait souvent à peine quarante ans, prélevait sur ses belles-filles un tribut que la jeunesse ou la dépendance de ses fils leur défendait de lui contester. Il n'était pas rare de voir ainsi le foyer domestique souillé par l'autorité qui en devait maintenir la pureté. La chose était si fréquente que ce genre d'inceste n'excitait guère dans les villages que des railleries. « Feu mon père, disait en se signant un *isvochtchick* (cocher) de Moscou, feu mon père était un homme sage et honnête, il n'avait qu'un défaut : il aimait trop ses belles-filles! » Aujourd'hui les jeunes ménages peuvent plus aisément se soustraire à ces droits paternels, et la vie domestique se purifie en s'isolant.

Les habitudes patriarcales concouraient ainsi, avec le servage, à la corruption des mœurs, et en même temps à l'abaissement de la femme, dont la situation inférieure est le plus mauvais côté de la vie populaire en Russie. Là comme partout, le despotisme domestique amène la servitude des femmes. Dans les hautes classes, la femme est, par l'éducation, par l'instruction et les mœurs, l'égale de l'homme, souvent même elle lui est ou lui semble supérieure. Dans le peuple, chez le marchand et le paysan, il en est tout autrement; nulle part ne se manifeste plus clairement le dualisme moral encore sensible entre la Russie des successeurs de Pierre le Grand et la vieille Moscovie. Le peuple a gardé les idées, les habitudes de l'ancienne Russie, et c'est par ce côté surtout qu'il se ressent des mœurs asiatiques ou byzantines. L'infériorité de la situation des femmes, soumises à d'ignominieuses pratiques lors de leur mariage, et à d'ignobles traitemens de la part de leurs maris, le mépris du sexe est une des choses qui ont le plus choqué les voyageurs étrangers, du XVIe au XVIIIe siècle, de l'Allemand Herberstein, qui le premier a révélé à l'Europe l'intérieur de la Moscovie, jusqu'à l'académicien français Chappe d'Auteroche, dont l'impératrice Catherine II prit la peine de réfuter les assertions. C'est Herberstein, dans ses *Rerum moscoviticarum commentarii*, qui raconte l'histoire, tant répétée depuis, de la femme russe épousée par un Allemand, et se plaignant de n'être point aimée de son mari, parce qu'elle n'en était pas battue. Un proverbe populaire dit en effet : « Aimez votre femme comme votre âme, et battez-la comme votre *chouba* (pelisse fourrée). » — « Les coups d'un bon mari ne font pas longtemps mal, » dit un autre adage mis dans la bouche d'une femme (1). Et, comme au temps d'Herberstein ou du prêtre Sylvestre, les maris du peuple usent de cette prérogative patriarcale, et aux corrections d'un époux souvent ivrogne et brutal, venait naguère ajouter le bâton du beau-père. La justice cherche à protéger les femmes sans en avoir toujours le moyen. Avec de telles mœurs, des coups et des sévices ne peuvent être des injures graves entraînant la séparation des époux. Le *moujik* a encore peine à comprendre qu'on lui puisse disputer le droit de châtier sa compagne. Un paysan, appelé pour ce délit devant le juge de paix, répondait à tous les reproches : « C'est ma femme, c'est mon bien. » Un autre répliquait aux leçons d'un magistrat sur le respect dû aux femmes : « Qui donc alors peut-on battre ? » Absous ou mis à l'amende, c'est sur sa femme qu'en dernier ressort le délinquant fait d'ordinaire retomber la sentence de la justice.

(1) M. Ralston, dans une étude sur les proverbes russes (*Quarterly Review*, octobre 1875), cite d'autres proverbes de ce genre. Ainsi : La liberté gâte les femmes. Femme trop libre, mari volé, etc.

Le sort de la femme du peuple, en tout pays si souvent encore triste et pénible, est particulièrement affligeant dans les campagnes russes. « Les siècles ont passé, dit le poète Nékrasof, tout en ce monde a tendu vers le bonheur, tout a bien changé de face; le sombre lot de la femme du *moujik* est la seule chose que Dieu ait oublié de changer. » Et ailleurs une héroïne villageoise du même poète s'écrie : « Dieu a oublié l'endroit où sont cachées les clés de l'émancipation de la femme (1). » Les chants populaires mêmes portent des traces discrètes des douleurs que d'ordinaire la femme étouffe dans son sein. Fleur souvent fanée avant de s'être entièrement épanouie, employée à de rudes labeurs dès son enfance, la jeune fille était communément mariée avant d'être sortie de l'adolescence, souvent contre son gré, par la volonté du seigneur ou du chef de famille, à un homme qui d'ordinaire ne voyait en elle qu'une servante ou un outil. Esclave d'un esclave, la femme du paysan sentait retomber sur sa tête tout le poids d'un double édifice de servitude. Aujourd'hui encore le joug est parfois si lourd que, pour échapper à la brutalité maritale, nombre de paysannes ont recours au meurtre de leur tyran domestique. Ce genre de crime est fréquent, et le plus souvent le jury, mû de pitié, acquitte les coupables.

En dépit d'un long abaissement, elles ne sont pas sans grâce aux yeux de l'étranger, ces jeunes filles ou ces jeunes femmes de la Grande-Russie, quand, avec leurs corsages blancs et leurs jupes rouges, elles s'en reviennent des champs un soir d'été, marchant en ligne sur un ou deux rangs, occupant toute la largeur des larges rues d'un village russe et chantant ensemble une de leurs mélancoliques chansons populaires. La femme russe ne semble pas avoir tant dégénéré « de la belle et forte femme slave, » que le dit en ses vers le poète démocratique (2). Pour lui rendre la dignité avec le bonheur, il suffira d'un peu de liberté et de bien-être. L'émancipation de l'homme finira par amener l'émancipation de la femme. Déjà dans les villages la mère d'enfans adultes, la veuve d'un chef de famille surtout, jouit d'une réelle considération; parfois même on accorde à la veuve la gestion des affaires de la maison, et souvent dans les assemblées communales les femmes représentent leurs maris absens. Là, comme en tout, l'instruction viendra au secours de la civilisation et les progrès mêmes de l'individualisme auront

(1) Nékrasof, *Annales de la patrie,* n° de janvier 1874. Dans une élégie du même écrivain, qui s'est attaché à peindre les souffrances de la vie populaire, un paysan pleurant sa femme dit, en cherchant à se consoler : « Je ne la grondai jamais sans motif, et, quant à la battre, je ne l'ai presque jamais battue, hormis quand ma tête était prise de boisson. »

(2) Nékrasof.

leur part au relèvement de la femme. Si les mœurs patriarcales nourrissent davantage l'esprit et les sentimens de famille, l'individualisme développe mieux dans les deux sexes le sentiment de la dignité personnelle. Seule en face de ceux dont elle possède le cœur, entre son mari et ses enfans, la paysanne russe deviendra plus aisément la compagne et l'égale de l'un, la mère et la tutrice des autres.

L'individualisme et l'esprit d'indépendance en train de miner aujourd'hui la famille patriarcale n'atteindront-ils pas à la longue la propriété collective? La commune russe est-elle d'une trempe assez solide pour n'être point entamée par cet actif dissolvant qui, avec les vieilles mœurs et l'autorité paternelle, ronge et décompose le communisme autoritaire de l'ancienne famille russe? La famille et la commune, la vie domestique et la vie du *mir* avaient même base, même principe, même esprit; l'une ne peut point ne pas se ressentir des modifications de l'autre. Tout affaiblissement des traditions et des coutumes populaires est un affaiblissement pour les communautés de village, où tout repose sur la tradition et la coutume. L'homme qui s'émancipe du joug paternel aura bientôt besoin de s'affranchir du joug collectif de la commune. Celui qui est las de rester toujours enfant dans la maison ne voudra plus demeurer toujours mineur devant le *mir;* celui qui redoute la solidarité de la famille se fatiguera bien vite de la solidarité de la commune. L'esprit d'indépendance est ainsi fait, qu'une fois entré dans une sphère il ne s'y laisse pas aisément enfermer; on aurait beau calfeutrer la maison, une fois introduit au foyer, il saura bien se répandre au dehors.

Pour survivre à la transformation actuelle, il faut que la commune cesse de peser sur l'individu, il faut qu'elle laisse toute liberté à la personnalité. De même que pour garder ses enfans devenus grands, le père de famille cherche à leur rendre insensible le poids de l'autorité paternelle, pour retenir le paysan dans les liens de la communauté, la commune russe en doit alléger les chaînes et adoucir le joug. L'antique communisme agraire n'a de chance de durée qu'en s'alliant à l'individualisme moderne. Une telle alliance est-elle possible? Dans le communisme de la famille patriarcale, la solidarité des membres est inévitable; en est-il nécessairement de même dans les communautés de village? Avant d'examiner cette question, nous en allons étudier une autre non moins importante, celle du mode de jouissance actuellement en usage dans les communes de la Grande-Russie. En voyant les inconvéniens, les dangers du régime actuel pour la culture et la richesse du pays, nous aurons aussi à nous demander si ces maux sont inséparables de la

propriété collective. Dans notre âge de liberté individuelle et de libre concurrence entre les peuples comme entre les hommes, une institution économique ou politique ne peut en effet subsister qu'à deux conditions étroitement liées l'une à l'autre : la première est de ne pas gêner l'activité individuelle, la seconde, de ne point entraver la production nationale.

III.

Dans les temps où la population était plus diffuse, les communautés russes aujourd'hui restreintes à de simples villages ont parfois pu s'étendre à des divisions territoriales plus importantes. On en trouve un exemple contemporain chez les Cosaques de l'Oural, Cosaques grands-russiens d'origine, pour la plupart vieux croyans de religion et aussi attachés aux anciens usages qu'aux anciens rites (1). Là, aux bords du fleuve Oural, a subsisté jusqu'à nos jours une vaste commune, un *mir* embrassant une grande région géographique; là une armée entière, seule propriétaire du sol qu'elle occupait, ne formait qu'une communauté indivise. On retrouvait presque intact au XIXe siècle le mode de propriété et le mode de jouissance de la tribu ou du clan des âges préhistoriques. Des steppes immenses, peu fertiles et peu peuplées, il est vrai, un espace de près de 9 millions d'hectares était la possession collective des Cosaques de l'Oural. Sur tout le cours du grand fleuve, dont on a fait la limite conventionnelle de l'Europe et de l'Asie, il n'y avait encore en 1874 pas un lot de terre appartenant en propre à un particulier, pas un lot même appartenant à une ville ou à une *stanitsa* (village ou division administrative et militaire des Cosaques). La jouissance ainsi que la propriété était commune. Au jour fixé par l'*ataman*, au signal donné par les officiers de chaque *stanitsa*, commençait la fenaison des prairies du bord des rivières, la principale richesse de cette ingrate région. Tous les hommes jouissant du titre de Cosaque se mettaient simultanément à l'œuvre, chacun traçant avec la faux dans les hautes herbes les limites du sol qui lui devait revenir. Tout ce qui, dans la première journée, avait été ainsi enclos par un cosaque lui appartenait de droit, et il pouvait ensuite le faucher à son aise avec sa famille. Dans cette vaste communauté, la terre comme l'eau, les champs ou les prairies, comme les pêcheries de la mer ou des fleuves, sont la propriété de tous, et sont exploités de la même manière, tous se mettant à l'ouvrage au même moment, sur un ordre et sous la surveillance des chefs, mais chacun

(1) Haxthausen, *Studien*, t. III, p. 153-162, donne une description du régime de ces Cosaques avant les récentes réformes.

travaillant pour soi, car cette commune propriété et cette commune jouissance restent étrangères au système d'égale rémunération prêché par certains socialistes (1). Malgré cette importante restriction au principe communiste, ce régime d'exploitation en commun laisse peu de liberté à l'activité individuelle; il mène à la démocratie autoritaire ou à la réglementation bureaucratique, et, s'il a pu durer jusqu'à nos jours aux bords de l'Oural, c'est grâce à l'organisation militaire des Cosaques.

Les Cosaques de l'Oural sont le dernier reste de ces grandes communautés qui ne peuvent subsister que dans des pays déserts, où l'agriculture même tient encore peu de place. Les communautés russes se bornent en général aujourd'hui à de simples villages, d'ordinaire aux paysans qui avant l'abrogation du servage appartenaient à un même propriétaire. En érigeant les serfs de chaque domaine en commune, la loi du reste n'a fait que consacrer ce qui existait sous le règne du servage. Dans toutes ces communautés, après comme avant l'émancipation, le mode d'exploitation en commun pour le compte de tous ou chacun pour son compte, est depuis longtemps un fait anormal. Dans les régions lointaines, peut-être subsiste-t-il quelques communautés où les fruits de la terre et du travail sont partagés entre les copropriétaires. Cela s'est rencontré chez quelques vieux-croyans dans des *skites* écartés, mais là même, il faut probablement moins voir la persistance des vieux usages, qu'une influence religieuse, et l'esprit communiste des associations monacales. Dans les communautés russes, les pâturages et les bois restent seuls sous le régime de jouissance indivise. Par malheur, ces deux sortes de biens, qui étant les plus faciles à exploiter en commun sont ailleurs demeurés le plus longtemps soumis à la propriété collective, ne forment guère en Russie qu'un insignifiant appoint des terres communales. En ce pays si riche en forêts, où le bois est d'un usage si fréquent, les villages, souvent riches de terres, ne possèdent le plus souvent ni forêt, ni bois. La cause de cette anomalie est simple. Au temps du servage, les paysans n'avaient généralement en jouissance que des champs cultivés accrus de quelques pâturages ou prairies. La loi d'émancipation n'a guère cherché qu'à leur assurer la propriété des champs dont ils avaient l'usage. Les bois, là où ils ne sont point la propriété de l'état, sont ainsi demeurés à l'ancien seigneur, ce qui est d'autant plus regrettable, que primitivement la jouissance

(1) Au mode de propriété correspondait jadis, dans cette singulière communauté militaire, le mode d'administration et de gouvernement. Ce qui survivait de l'ancienne constitution de ces Cosaques a été modifié par un oukase de 1874 pour être rapproché des institutions du reste de l'empire; mais cette réforme n'a pas été acceptée sans provoquer quelque résistance.

des forêts devait appartenir aux paysans, et que sous le régime du servage ils avaient habituellement le droit de tirer leur bois des forêts du maitre. Les serfs ayant racheté l'équivalent des terres dont ils jouissaient, le domaine communal est généralement formé de terres cultivées et de quelques prairies. Les dernières sont souvent encore exploitées en commun, les premières sont presque partout aujourd'hui partagées à intervalles réguliers entre les membres de la commune, pour être exploitées par chacun séparément, à ses risques et périls. La jouissance individuelle est ainsi universellement associée à la propriété collective.

Le communisme agraire conduit à une répartition périodique du sol. Il y a trois points à considérer dans ces partages, d'abord les titres qui donnent droit à un lot, ensuite les époques de division du territoire commun, enfin le mode même de parcellement ou d'allotissement. Sur ces trois points, sur les deux premiers surtout, il y a de grandes différences, de nombreuses variantes, selon les régions et les coutumes. Pour ce qui regarde les ayant-droit, il y a deux manières de procéder : tantôt le partage se fait par âme (*doucha*), c'est-à-dire par tête d'habitant mâle, tantôt il se fait par famille ou mieux par ménage, par *tiaglo* (1). Le premier mode est généralement en usage chez les paysans de la commune, qui n'étaient soumis qu'à la capitation; le second chez les anciens serfs des particuliers, qui, répartissant leurs charges vis-à-vis du seigneur par *tiaglo*, répartissaient de même la terre que leur abandonnait le seigneur. Le lot de chaque famille est ainsi en raison du nombre de ses membres mâles, ou du nombre de ses membres adultes et mariés. On voit tout de suite quel encouragement donne à la population, dans un cas comme dans l'autre, ce système de partage. Chaque fils venant au monde, ou chaque fils arrivé à l'âge d'homme, apporte à sa famille un nouveau lot de terre. Au lieu de diminuer en le divisant le champ paternel, une nombreuse progéniture l'agrandit. En droit, les femmes n'ont rien à prétendre à la terre; dans la pratique, elles y ont à peu près autant de part que les hommes, car avec le système de *tiaglo*, un lot étant donné à chaque couple, c'est la femme qui ouvre au mari l'accès de la propriété. Aussi la Russie est-elle le pays de l'Europe où il y a le plus de mariages, et en même temps le pays où les mariages sont le plus féconds. Grâce à cette double supériorité le nombre des naissances, en Russie, est proportionnellement presque le double du nombre des naissances en France. La rigueur du climat, le manque de bien-être, et par-

(1) Le mot *tiaglo* signifie une charge, une redevance ou contribution, et par suite les gens qui doivent cette redevance. Au temps du servage, on désignait par ce terme l'unité de travail à fournir au seigneur par famille, par ménage. Aujourd'hui on entend d'ordinaire par *tiaglo* tout couple marié.

dessus tout la mortalité des enfans, sont seuls à retarder la rapide croissance de la population rurale.

L'augmentation même de la population contraint à renouveler périodiquement les partages. Pour fournir un lot aux nouveaux venus, sans recourir à une nouvelle répartition du sol, certaines communes, surtout chez les paysans de la couronne, ont des réserves de terre. Ce fonds de réserve est tantôt loué au profit du *mir*, et tantôt utilisé comme vaine pâture. La densité croissante de la population, l'exiguïté des lots souvent accordés aux paysans lors de l'émancipation privent un grand nombre de villages de cette ressource. Les nouveaux venus ne peuvent alors faire valoir leur droit au sol que moyennant un partage nouveau. Le principe communiste suffirait seul à exiger des divisions périodiques, car sans de fréquentes répartitions les familles croissant inégalement, la propriété commune se trouverait bientôt inégalement répartie. On est là en face d'une des difficultés du communisme qui tend à se détruire de lui-même et de l'égalité absolue qui, pour ne pas s'évanouir sans cesse, a continuellement besoin d'être rétablie à nouveau. De là des partages fréquens; plus ils sont répétés, plus ils sont conformes au principe de la communauté et de l'égalité, mais plus aussi ils entravent l'agriculture et font obstacle à la prospérité générale.

Pour les prairies domine encore le système des partages annuels; on cite même, dans le gouvernement de Tambof, des communes qui partagent deux fois par an (1). Il y a des districts où, comme les prairies, les champs cultivés sont encore soumis à une répartition annuelle; on en trouve des exemples dans les gouvernemens de Kalouga, de Nijni, de Voronège, etc.; dans celui de Perm, c'était jusqu'en 1872 une coutume fort répandue. Un tel régime est trop manifestement incommode, trop opposé aux intérêts du cultivateur pour être général. Les partages se font le plus souvent tous les trois ans, ce qui correspond au mode de culture le plus fréquent, à l'assolement triennal. Souvent aussi cette période de trois ans est doublée, triplée, quadruplée, et la terre est partagée tous les six, les neuf, les douze, parfois tous les quinze ans. Ailleurs, comme dans le gouvernement de Moscou, on s'est arrêté à une période décennale; ailleurs encore, comme chez les Grands-Russes du gouvernement de Voronège, les terres ne sont soumises à un nouveau partage que lors des recensemens officiels, lesquels se faisaient à des intervalles irréguliers et jusqu'ici supérieurs à une douzaine d'années. Le partage triennal a sa raison d'être dans le mode de culture, le partage aux époques de recensement dans le système

(1) Les faits et les exemples mentionnés ici et plus loin sont d'ordinaire empruntés aux dépositions de la commission d'enquête agricole.

d'impôt. Ce sont ces *révisions* (*revizia*) qui fixent pour une période donnée le nombre des *âmes* soumises à la capitation, nombre qui d'une révision à l'autre demeure invariable, quels que soient les décès ou les naissances. On comprend que pour la répartition des terres communales l'on ait adopté les époques fixées pour la répartition de l'impôt. La commune est solidaire devant le fisc, et grâce à un nouveau partage où chaque famille obtient un lot proportionnel aux charges qu'elle supporte ou aux bras dont elle dispose, l'impôt qui d'après la loi pèse sur les personnes, se trouve indirectement ramené à un impôt sur les terres, à un impôt proportionnel aux ressources agricoles de chacun.

Les fatales conséquences des fréquentes répartitions du sol n'ont pas besoin d'être indiquées. Sur ce point les dépositions de la commission d'enquête sont presque unanimes. Le paysan détenteur d'un lot de terre qu'il sait ne devoir pas conserver, ne s'y attache pas, et ne cherche qu'à en tirer un produit immédiat sans s'inquiéter du lendemain. Il réserve ses soins et sa prévoyance pour le petit enclos qui entoure son *izba* et n'est point sujet au partage périodique. Ainsi semblent se montrer chez le *moujik* même les avantages de la propriété fixe et individuelle sur la propriété collective. Le cultivateur du champ communal redoute de s'imposer un travail ou des frais dont ne profiterait qu'autrui. Le manque de toute fumure, de tout engrais dans beaucoup de villages de la Grande-Russie est attribuée à cette absence d'intérêt du cultivateur dans l'amélioration de la terre. De là appauvrissement inévitable du sol le plus riche, et aggravations constantes des mauvaises récoltes. A ce mal il y avait jadis un remède, au moins un palliatif : on abandonnait les terres épuisées pour des terres neuves, parfois vierges de la charrue; aujourd'hui l'accroissement de la population et de la culture rend le recours à ce moyen de plus en plus difficile et de moins en moins efficace.

Est-ce là un mal irréparable, un fléau naturellement inhérent à la propriété collective? Pour un esprit impartial, cela n'est point encore démontré. Certaines communes des gouvernemens de Simbirsk et de Penza entre autres, se sont mises à imposer aux paysans des fumures obligatoires, sous peine de garder le même lot à la nouvelle répartition. Cet exemple pourrait être imité, et l'autorité communale étant toujours sur les lieux serait mieux à même qu'un propriétaire éloigné de veiller à l'observation de semblables conditions. Il est du reste un moyen plus simple et d'un usage plus facile encore, c'est de reculer les époques de partage. Or, d'après l'enquête agricole, c'est ce qui se fait de plus en plus presque partout. Tantôt de leur propre mouvement, tantôt sous l'impulsion d'un fonctionnaire intelligent, comme à Kazan, les paysans allongent la

période de jouissance. La répartition annuelle, pour les champs du moins, n'est déjà plus qu'une exception; la répartition triennale se fait rare. Des périodes de dix, quinze, vingt, parfois même trente ans, deviennent de plus en plus fréquentes. En certains districts du gouvernement d'Orel, les paysans, instruits par l'expérience, ne recourent plus à une nouvelle répartition qu'à la dernière extrémité. Le ministère des domaines a, dit-on, fait mettre à l'étude la question de fixer un terme minimum pour la jouissance des terres arables, mais les mesures officielles sont déjà prévenues, et seront peut-être rendues inutiles par les décisions spontanées des communes rurales. Le cours naturel des choses apporte ainsi un remède à l'un des principaux inconvéniens de la tenure collective des terres (1). En retardant les partages, on rend au paysan le précieux aiguillon de l'intérêt individuel, et à la terre le profit des longues jouissances et de la sécurité du travail. Le bénéfice de cette réforme est déjà sensible. Dans les gouvernemens de Toula et de Koursk, par exemple, la fumure et le rendement des terres ont augmenté avec l'allongement des périodes de jouissance. L'abrogation des partages fréquens des terres du *mir* a un autre avantage : elle retarde et limite les partages de famille. Les jeunes gens ou les jeunes ménages restent obligés de demeurer au foyer paternel ou d'aller vivre ailleurs en ouvriers salariés, jusqu'à ce qu'une nouvelle répartition leur donne accès à un lot du champ communal.

IV.

Le mode de répartition n'a pas moins d'importance, et aujourd'hui pas moins d'inconvéniens que l'époque même de partage. Là aussi le dommage est d'autant plus grand qu'on reste plus fidèle à l'esprit communiste et aux pratiques strictement égalitaires. Le principe communiste veut que chaque membre du *mir* ait un lot égal au lot de son voisin, et la commune russe s'y conforme d'ordinaire servilement. Pour qu'il n'y ait pas d'injustice possible, on cherche à faire des lots égaux à la fois en superficie et en valeur,

(1) Il est à noter qu'en Russie un grand nombre de propriétés personnelles sont soumises aux mêmes inconvéniens. La plupart des propriétaires, en effet, louent leurs terres aux communes de paysans, qui naturellement les cultivent de la même manière que leurs terres communales, en sorte que le régime de la collectivité s'étend indirectement au-delà du domaine de la communauté. » Quelle différence y a-t-il, disait récemment à ce propos un écrivain russe, entre une propriété personnelle mise chaque année en loyer et une propriété collective mise chaque année en partage? Il est plus difficile d'amener les propriétaires à allonger leurs baux que les paysans à reculer leurs partages. S'il faut une loi pour régler l'époque des derniers, pourquoi n'en faudrait-il pas pour régler la durée des premiers? » Kochelef, *Ob obchtchinnom zemlevladénii v Rossii*, p. 12-14, Berlin 1875.

et le plus souvent on les tire ensuite au sort. L'on ne peut d'ordinaire arriver à cette double égalité en donnant à chacun un champ d'un seul tenant. Chaque paysan reçoit une parcelle d'autant de sortes de terrain qu'il y a de qualités de terre dans la commune. Les arpenteurs commencent donc par délimiter les terres des différentes catégories, et dans chacune de ces divisions on taille autant de parcelles qu'il y a de copartageans. Quand les terres seraient toutes de même qualité, ce qui, avec l'homogénéité du sol russe, est heureusement moins rare qu'en Occident, l'inégale distance du village leur donne encore pour le paysan une inégale valeur. L'une des conséquences de la communauté des terres est en effet l'agglomération des demeures. Des maisons isolées, des fermes dispersées supposent l'appropriation permanente du sol. Pour être à portée du lot qui lui peut échoir, chaque membre de la communauté doit être établi près de ses frères, au centre de la propriété commune.

Dans la Grande-Russie, les maisons des paysans sont ainsi réunies en gros villages, renfermant souvent plusieurs milliers d'habitans. Les maisons de bois sont alignées sur deux longues files, qui, pour donner moins de prise aux incendies, laissent entre elles une rue démesurément large et autant que possible disposée le long d'un cours d'eau. Les *izbas*, toutes voisines, sans jamais se toucher, s'appuient d'ordinaire à la rue, non par leur façade, mais par un de leurs côtés, souvent orné d'un balcon ou de dentelures de bois. Autour de l'*izba* est une cour avec des écuries et des granges, et derrière, l'enclos non soumis aux partages périodiques. Ce mode d'habitation par villages, en harmonie avec le mode de propriété, a aussi d'autres causes dans le climat et la nature du sol russe. Au sud et à l'est, là où les terres sont le plus fertiles, c'est la rareté de l'eau et des sources; partout c'est la difficulté des communications aux époques de dégel, au printemps ou à l'automne, sans compter la crainte des vols ou des meurtres. Ces gros villages russes sont aujourd'hui un des principaux obstacles à l'établissement de la propriété individuelle qui, avec ce système de maisons agglomérées, ne saurait avoir tous ses avantages. La culture est en effet dans une dépendance presque aussi étroite du mode d'habitation que du mode de propriété. Dans un pays où la population est peu dense et où les distances sont grandes, la propriété individuelle ne peut avoir tous ses effets utiles que si le cultivateur, avec son matériel et ses bestiaux, réside au milieu de ses champs. Or dans la Grande-Russie les fermes, les habitations isolées, appelées du nom de *khoutory*, sont presque entièrement inconnues; elles sont encore rares, même chez le paysan ayant acheté des terres en propre.

Une bonne part des inconvéniens reprochés en Russie au régime des terres communes, tient en réalité au régime des agglomérations

rurales. Or, pour substituer à ces gros villages, à ce que les Allemands appellent le *dorfsystem*, des fermes isolées, il ne suffirait point d'abolir la tenure collective de la terre. La substitution d'un mode d'habitation à un autre est partout chose difficile, longue, dispendieuse; elle le serait peut-être encore plus en Russie qu'ailleurs. On a parfois proposé de profiter des fréquens incendies de villages pour disperser les habitations. L'on aurait à cela un autre avantage : l'éloignement des maisons réduirait les pertes régulièrement infligées à la Russie par les centaines de villages qui chaque année sont la proie des flammes. Par malheur, les mœurs, la nature du sol et du climat, le caractère éminemment sociable du Russe ne sont pas les seuls obstacles à de tels plans. Les conditions de l'acte d'émancipation en ont mis un de plus, c'est l'attribution à chaque *izba* de l'enclos qui la touche, et dont elle garde la jouissance permanente. Grâce à cet enclos qui échappe au partage, la plupart des familles resteront fixées à leur emplacement actuel et longtemps attachées au village, quand même l'on partagerait définitivement entre elles les terres aujourd'hui communes. Alors même il faudrait probablement des siècles pour transformer le mode d'habitation, et en attendant la Russie demeurerait soumise à tous les désavantages qu'entraîne pour la culture l'éloignement du cultivateur. Ces inconvéniens sont d'autant plus sensibles aujourd'hui que les villages sont plus grands et leur territoire plus vaste, ce qui augmente d'autant la perte de temps, le prix des transports et la difficulté de restituer en engrais à la terre ce qu'on lui enlève en produits. Ce sont là du reste des défauts auxquels en Russie la propriété individuelle est loin de toujours échapper. Les anciens domaines seigneuriaux, restés souvent démesurément vastes, sont d'ordinaire encore moins à la portée des bras qui les doivent mettre en valeur.

Dans le système de partage généralement en usage, le territoire de la commune est le plus souvent divisé en trois zones concentriques, ou trois champs, conformément aux pratiques de l'assolement triennal. Du centre formé par le village partent autant de rayons qu'il y a de copartageans, et les secteurs ainsi obtenus donnent les lots à répartir entre les habitans. Grâce à cette méthode, les parcelles à distribuer affectent fréquemment la forme d'un coin et en reçoivent parfois le nom (*kline*). Le tirage se fait communément de telle sorte que chacun ait une part de chacun des trois champs, et de chaque catégorie de terres, sans qu'on ait soin de joindre ensemble les parcelles attribuées au même ménage. Chaque lot se compose ainsi le plus souvent de morceaux de terre séparés les uns des autres et enclavés dans ceux d'autrui. La part d'une âme ou d'un *tiaglo* peut être faite de parcelles dispersées en cinq ou six,

neuf ou dix endroits, et parfois plus. Pour se rendre compte de la petitesse, de l'exiguïté des parcelles ainsi obtenues, il suffit de se rappeler que l'étendue moyenne des terres allouées aux paysans lors de l'émancipation est de 3 à 4 hectares par mâle, et que souvent les paysans n'ayant racheté que le minimum légal, la part de chacun est notablement inférieure. Dans les communes bien peuplées et mal pourvues de terre, ce parcellement du domaine communal aboutit à un fractionnement sans fin, à un véritable émiettement du sol. L'enquête agricole cite des parcelles, dans le gouvernement de Koursk entre autres, qui n'ont que 2 mètres de largeur. Sous le régime de la propriété individuelle, les partages de succession aboutissent rarement à un plus grand morcellement. Grâce à ce fractionnement indéfini, le système de partage aujourd'hui en vigueur ajoute ainsi les défauts de l'individualisme, qui morcelle la terre à l'excès, aux défauts du communisme, qui diminue l'attachement au sol et l'énergie du travail.

Les inconvéniens de ce mode d'allotissement sont aussi visibles que nombreux. C'est d'abord que les parcelles éparses qui forment un lot ne constituent point un ensemble se prêtant à une culture rationnelle. C'est ensuite que le paysan, obligé de faire valoir à la fois de minces lopins de terre, situés souvent à plusieurs lieues de distance, dépense une bonne part de son temps et de ses forces en voyages inutiles, à tel point qu'il n'est pas rare de voir des parcelles éloignées entièrement abandonnées de leurs détenteurs. C'est encore que beaucoup de terre est perdue en limites et beaucoup de grain en semence. C'est enfin que ces parcelles emmêlées manquent de libre issue et qu'elles sont fréquemment si étroites qu'elles en deviennent difficiles à labourer ou à herser. Tous ces morceaux de terre incomplets se tiennent mutuellement dans une dépendance fatale à toute initiative individuelle. Les voisins incapables d'agir seuls sont contraints de s'entendre, et l'on arrive à la culture obligée, au *flurzwang* des Allemands. Pour assurer le droit de pâture de la communauté sur les terres cultivées, les paysans doivent décider d'un commun accord de l'époque où les champs seront ouverts au bétail. On est ainsi conduit par deux chemins différens à remettre au *mir* le soin de décider du temps, si ce n'est toujours de la nature des travaux. L'égalité dans le partage n'a ainsi entièrement triomphé qu'au détriment de la liberté dans la jouissance. L'excès même du morcellement ramène indirectement à une sorte d'exploitation commune ou du moins simultanée, que des moyens de culture perfectionnés pourraient rendre profitable, mais dont la routine, aujourd'hui régnante, fait une entrave de plus au progrès.

Pour corriger de tels défauts, il faudrait d'abord renoncer à la décevante chimère de lots absolument identiques, et aux pratiques

enfantines d'une égalité toujours visible et indéniable. Au lieu d'attribuer à chaque famille un morceau de chaque classe de terre, il faudrait composer des lots arrondis plus grands ou plus petits, selon la qualité du fonds ou l'éloignement du village. De pareils lots, équivalens en valeur, pourraient comme aujourd'hui être tirés au sort. Une telle réforme ne mettrait cependant pas toujours un terme à l'extrême morcellement du sol. Dans les communes les plus pauvres en terre, les lots resteraient d'une exiguïté, que de génération en génération viendrait encore aggraver l'accroissement de la population (1). Pour prévenir ce danger, on a proposé d'établir un minimum légal au-dessous duquel ne saurait descendre aucun lot de paysan. De pareilles mesures n'auraient pas seulement contre elles le principe théorique de la communauté, dont chaque membre du *mir* tient un droit égal à la terre, elles se heurteraient à de grandes difficultés pratiques et triompheraient malaisément de la diversité des conditions locales. Il ne faut point du reste oublier qu'un excessif fractionnement du sol n'est point un mal propre au régime collectif. Les partages de famille peuvent, sous le régime de la propriété individuelle, amener à des résultats analogues. Nous en pouvons voir quelque chose en Occident, dans certains districts de la France. En Russie même, cet inconvénient ne se rencontre pas uniquement dans les provinces où se sont conservées les communautés de village, il se retrouve en Lithuanie où règne la propriété personnelle. Dès qu'on veut que le paysan soit propriétaire, il est difficile de déterminer *à priori* si le morcellement du sol sera beaucoup moins grand avec la propriété individuelle et ses partages de succession qu'avec la propriété collective et ses partages périodiques. A ce point de vue, le régime de la collectivité a même un avantage, c'est qu'en cas de besoin il permettrait de recourir à l'exploitation par grandes fermes ou à l'exploitation commune, ce qui, avec les progrès de l'instruction et des mœurs, pourrait être aussi favorable à la fécondité du sol qu'aux intérêts des copropriétaires.

Le système de rigoureuse et matérielle égalité qui prévaut aujourd'hui dans les partages est loin d'empêcher toute inégalité dans la vie des paysans, ou même toute injustice dans le mode de distribution du fonds commun. Les écrivains russes, entre autres Herzen, Tegoborski, Gerebetzof, ont souvent loué la bonne foi et le bon sens des paysans dans leurs rapports entre eux et dans toutes leurs dé-

(1) A Java, où domine également la propriété collective, des causes semblables ont produit des effets analogues. Le rapide accroissement de la population a réduit le lot de chaque travailleur à des parcelles encore bien autrement petites qu'en Russie. Là aussi on a demandé de mettre une limite au fractionnement du sol, ou mieux de substituer au mode de tenure actuellement en usage la propriété individuelle et héréditaire. Voyez l'ouvrage de M. de Laveleye sur *la Propriété*.

licates opérations d'arpentage et de partage. L'arbitraire, l'intrigue, la corruption, ont cependant aujourd'hui trouvé moyen de faire brèche à ce régime en apparence d'une si stricte équité, qu'il semble vouloir donner à chacun une motte de terre pareille. L'enquête agricole est remplie à cet égard de plaintes qui, pour venir généralement de fonctionnaires ou de propriétaires étrangers au *mir*, ne peuvent être dédaignées. Ces petites démocraties autonomes sont exposées à deux fléaux contraires, à la tyrannie de la foule ou à la tyrannie des individus. Tantôt c'est la masse, ce sont les pauvres qui font la loi aux riches, leur imposant d'autorité des lots supplémentaires chargés de lourds impôts et faisant ainsi payer aux gens aisés les contributions des pauvres. Il ne faut pas oublier en effet que, là où la terre est peu féconde et a été estimée trop cher, l'intérêt de chacun est de restreindre sa part et non de l'accroître (1). Tantôt au contraire ce sont les riches qui, par corruption ou intimidation, font la loi au nombre, s'emparent des meilleurs fonds, et créent au sein et aux dépens du *mir* une sorte d'oligarchie oppressive. Ce dernier vice, bien qu'en apparence moins en rapport avec la constitution du *mir*, semble en ce moment le plus fréquent; c'est du moins celui dont se plaignent le plus les dépositions de l'enquête agricole. Il y a dans ces villages russes ce que le peuple d'occident appelle des *exploiteurs*, des hommes habiles, entreprenans, qui s'engraissent aux dépens de la communauté : le *moujik* les désigne du nom expressif de *mangeurs du mir*, *miroiédy*. Dans beaucoup de gouvernemens, à Kalouga, à Saratof, par exemple, les villages nous sont représentés comme étant sous la domination de deux ou trois riches paysans qui, pour rien ou pour peu de chose, se font céder les meilleures parts du fonds commun. Pour cela il n'est besoin ni d'injustice dans la répartition ni de tricherie dans le tirage des lots.

Au sein de ces villages russes, comme dans l'ancienne Rome, c'est d'ordinaire en qualité de débiteur que le pauvre est dans les mains du riche. Les *miroiédy* font au paysan imprévoyant ou malade des prêts qu'il est hors d'état de leur rembourser. Les fréquentes disettes du sud-est sont à ce point de vue un danger périodique pour l'indigent et une occasion d'illicites profits pour le riche. Le débiteur insolvable est obligé d'abandonner à son créancier, souvent pour un prix dérisoire, un lot que lui-même n'a plus les moyens de mettre en valeur. La boisson est l'appât le plus employé et le plus en faveur près du pauvre *moujik*, l'ivrognerie la

(1) Dans le nord, où l'industrie et le commerce sont fréquemment les principaux moyens d'existence des paysans, il n'est pas rare de voir des communes imposer à un artisan plus habile ou à un commerçant plus heureux deux lots de terre, c'est-à-dire double contribution, ce qui en somme revient à une sorte d'impôt sur le revenu.

source habituelle des dettes, et le cabaretier l'un des principaux *mangeurs du mir*. L'usure est en effet une des plaies qui rongent le paysan russe, et la collectivité de la terre n'est pas sans y contribuer. La propriété étant commune, le *moujik* ne peut donner hypothèque sur son bien. L'enclos même du paysan, qui n'est pas soumis au partage, ne peut être aliéné au profit d'un étranger au *mir*. Chez les paysans russes comme dans nos tribus arabes d'Algérie, il n'y a donc pas de crédit foncier, mais seulement un crédit personnel; par suite, le *moujik* paie jusqu'à 100 pour 100 l'argent des *mirouiédy* (1). Aussi la misère est-elle fréquente chez ces villageois parés du titre de propriétaire. D'après un grand nombre de témoignages, il n'y a plus depuis l'émancipation que deux classes de paysans, des riches et des pauvres. La classe moyenne a disparu avec le servage, qui, en courbant les têtes sous le même joug, maintenait artificiellement une sorte de niveau au-dessous duquel il était presque aussi malaisé de tomber qu'il était difficile de s'élever au-dessus. Le frein de la tutelle seigneuriale une fois rompu, les qualités et les vices individuels, l'activité et la paresse, ont eu libre carrière, en sorte qu'en dépit de la communauté du sol, un des premiers effets de la liberté a été l'inégalité des hommes.

Le tableau que trace des communes rurales l'enquête agricole n'est point fait pour leur attirer des admirateurs ou des imitateurs. Les partages fréquens aboutissent à l'appauvrissement de la terre par le manque de fumure. Le parcellement égalitaire amène à un absurde et incommode morcellement du sol, qui, pour que chacun en ait même quantité et qualité, est pour ainsi dire réduit en poussière, sans même que ce mode de division maintienne parmi les familles un certain niveau d'égalité et de bien-être. La propriété indivise, dit le rapport de la commission, est un obstacle insurmontable à l'agriculture, une chaîne pour la liberté individuelle, une entrave à tout esprit d'entreprise, une prime à l'incurie et à la paresse. Le grand avantage de la communauté, le grand argument mis en avant par ses défenseurs, c'est qu'en ouvrant à tous l'accès de la terre, elle empêche tout prolétariat, et déjà, grâce aux pratiques du communisme agraire, ce régime, en Russie comme à Java, menace de transformer la plus grande partie de la population rurale en un peuple de prolétaires (2).

(1) Rapport M. de Bouchene, *Enquête agricole*, t. III. Il résulte de là que tout crédit foncier populaire est fort difficile à établir en Russie. Cette délicate question a été récemment examinée par le prince A. Vasiltchikof et M. A. V. Jakovlef dans un ouvrage intitulé *Melkii zemelnii kredit v Rossii*, Saint-Pétersbourg 1876.

(2) On doit remarquer qu'en prenant le mot de prolétaire dans son sens étymologique, producteur d'enfans, rien n'encourage plus le prolétariat que le système communiste, qui donne une prime aux nombreuses familles. Par là aussi, en enlevant aux

La garantie contre le prolétariat est moins en effet dans une égale répartition des terres que dans la libre création et l'équitable répartition du capital. Aujourd'hui même, il n'est pas rigoureusement exact que chaque homme dans les campagnes russes ait sa part du sol. Le droit théorique de tous à la terre ne peut toujours être exercé. Non content de s'étendre dans les villes, dont rien ne lui défend l'entrée, le prolétariat pénètre peu à peu dans les campagnes, qui semblaient gardées contre lui par le régime de la communauté. Nombre de paysans se trouvent aujourd'hui sans un coin de terre, les uns parce qu'ils ont renoncé à leur part pour se livrer au commerce ou à une vie vagabonde, les autres parce que leurs pères y ayant renoncé n'ont pu leur y transmettre aucun droit; ceux-ci parce que les communes, n'ayant pas toujours de réserves et retardant de plus en plus les partages, ne les ont point encore admis à une répartition; ceux-là parce qu'ils ont perdu leur père avant d'être majeurs, et que la commune, qui est leur tutrice légale, leur a enlevé le lot paternel, craignant que des orphelins mineurs ne laissassent retomber sur la communauté les impôts dont chaque lot est chargé. Les statistiques provinciales donnent à cet égard des chiffres instructifs. Il y aurait ainsi 98,000 paysans dépourvus de tout lot dans le gouvernement de Kostroma, 94,000 dans celui de Tambof, 77,000 dans celui de Koursk (1). Ce mal, dit-on, ne peut que s'accroître, les familles sorties des communautés de villages n'y pouvant retrouver accès qu'en rachetant le droit d'y rentrer, et les lots à distribuer devant devenir de plus en plus exigus par l'accroissement même de la population. La propriété collective est ainsi doublement accusée d'inefficacité, accusée de ne pouvoir réellement mettre la terre à la portée de tous et de ne pouvoir tirer de la misère ceux qu'elle parvient à doter de terre.

parens une grande part du souci que donnent naturellement les enfans, le communisme agraire peut indirectement encourager le prolétariat, dans le sens économique du mot, car, le sol étant restreint, ce régime risque d'amener à une multiplication des hommes plus rapide que la multiplication des moyens d'existence ou de bien-être. Cette considération a fait de Stuart Mill un adversaire de la propriété collective du sol; mais elle n'aurait toute son importance que si la famille ne possédait ni instrument de travail, ni capital en dehors de la dotation territoriale à recevoir de l'état ou de la commune.

(1) Le prince Vasiltchikof, *Melkii zemelnyi krédit v Rossii.* La plupart de ces prolétaires ruraux semblent, il est vrai, devoir être des jeunes gens, des célibataires ou d'anciens soldats, parmi lesquels beaucoup pourraient plus tard recevoir un lot, car dans le même ouvrage on trouve que sur 1,193,000 ménages de paysans recensés dans une statistique partielle, il n'y en a que 75,000 complétement dépourvus de propriété foncière et 7,400 ne conservant plus que l'enclos héréditaire.

V.

La propriété collective a été condamnée par la commission d'enquête agricole. Est-ce là une décision sans appel, ou une sentence unanimement ratifiée? Aujourd'hui comme au temps du servage, la commune russe a d'ordinaire deux sortes de partisans et deux sortes d'adversaires. Elle a pour elle les slavophiles, défenseurs des traditions nationales, et les démocrates radicaux, disciples plus ou moins avoués de l'étranger. Ceux-là y voient une institution slave et patriarcale destinée à préserver la Russie des convulsions révolutionnaires de l'Occident; ceux-ci y voient un débris de la communauté primitive du sol, et un précieux germe des associations populaires de l'avenir. Entre ces deux écoles d'esprit et de point de départ si différens, entre le slavophilisme orthodoxe et le radicalisme cosmopolite, ce goût pour la commune agraire établit même une sorte de trait d'union. Par malheur, ces deux alliés compromettent chacun par un côté la cause qu'ils défendent, l'un la rendant suspecte aux conservateurs autoritaires ou aristocrates, l'autre aux libéraux épris des institutions occidentales. Dans le camp nombreux des ennemis de la commune se distinguent aussi deux groupes également peu habitués à combattre sous le même étendard. Au secours des politiques qui redoutent la commune russe pour la société ou le gouvernement, viennent les hommes pratiques, préoccupés surtout de la production et de la richesse matérielle. Les communautés de village ont contre elles la plupart des économistes, d'ordinaire ennemis de tout obstacle à l'activité individuelle et à la libre concurrence. C'est de ce côté surtout, du côté de la production, que la question a besoin d'être étudiée, car au point de vue politique, au point de vue social même, adversaires et partisans de la commune semblent en avoir exagéré les qualités et les inconvéniens.

Dans la lutte engagée autour d'elle, la commune russe semble plutôt en train de perdre du terrain que d'en gagner. La popularité du *mir* a eu son apogée vers 1848 et à la fin du règne de l'empereur Nicolas; elle a visiblement décliné sous le règne d'Alexandre II. Le préjugé public, qui jadis était pour lui, tourne aujourd'hui à son préjudice. C'est là une conversion toute naturelle. Avant l'émancipation des serfs, tous les vices sociaux, toutes les plaies économiques de la Russie étaient rejetés sur le servage : aujourd'hui tout retombe sur la propriété collective. Les peuples, comme les individus, résistent difficilement à la tentation d'avoir un bouc émissaire qu'ils puissent rendre responsable de leurs défauts, de leurs faiblesses ou de leurs déceptions. Or, pour beaucoup de Russes d'éducation et de tendances différentes, c'est là en ce

moment le rôle de la commune rurale. Elle porte devant l'opinion le lourd poids des erreurs inévitables et des espérances trompées; on la charge de tout ce qu'on reproche au *moujik* émancipé, à l'agriculture encore arriérée. L'imprévoyance ou l'ivrognerie des paysans, le manque ou la cherté des bras, les mauvaises récoltes, l'épuisement prématuré du sol, les disettes périodiques même de certaines contrées de l'empire, deviennent autant de textes d'accusation contre l'institution nationale des slavophiles. A en croire de nombreux écrivains russes et étrangers, pour vouer la richesse nationale à une décadence certaine, il n'y a qu'à conserver ce legs des temps barbares; pour ouvrir à l'agriculture et à la production une ère de prospérité sans exemple, il n'y aurait qu'à débarrasser la propriété des langes de la communauté. Quand le régime actuel mériterait toutes ces attaques, de telles vues, de telles espérances n'en seraient pas moins dangereuses, car en réunissant et confondant en un seul tous les maux dont souffrent la production et la population rurales, on s'expose à de graves mécomptes pour le jour où serait fermée la plaie dont on fait découler tout le mal.

Les reproches le plus fréquemment et le plus justement faits à la commune russe, le sont au nom de l'agriculture d'un côté, au nom de l'activité individuelle de l'autre. Nous avons signalé les inconvéniens agricoles en décrivant le mode de partage usité. La plupart se peuvent ramener à deux points : courte période de jouissance, et par suite négligence du cultivateur et épuisement de la terre; extrême fractionnement du sol et dispersion des parcelles, rendant toute culture rationnelle impossible. Les tristes effets de ce régime sont partout mentionnés dans l'enquête agricole. C'est ainsi que, dans certaines régions, dans le gouvernement de Symbirsk par exemple, le prix de location des terres communales serait en moyenne d'un tiers ou de moitié inférieur au prix de location des terres individuelles. C'est ainsi que les récoltes en froment, en seigle, en avoine, seraient généralement d'un ou deux *tchetvert* par *dessiatine* (c'est-à-dire de 2 ou 4 hectolitres par hectare), plus élevées sur les terres des propriétaires que sur les terres des paysans. Si tout cela est vrai, répondent les avocats de la commune, c'est avec le système de répartition en usage jusqu'à ces dernières années; mais ces méthodes peuvent changer, elles sont déjà en train de le faire. Ni les partages annuels ou rapprochés, ni même le parcellement extrême et la dispersion des parcelles, ne sont de l'essence de la propriété collective et n'en sont inséparables. Ce mode de propriété a pu se lier dans le passé à la culture extensive sans qu'il lui soit interdit de se prêter à une culture plus savante, à mesure que le nombre des habitans, l'ouverture des

débouchés ou l'appauvrissement d'un sol jadis vierge, le rendront nécessaire. A cet égard, êtes-vous bien sûrs que les communautés de village seront plus fermées au progrès que la petite propriété personnelle de paysans ignorans et routiniers?

Et les entraves apportées à l'activité individuelle, reprennent les accusateurs du régime collectif, ne sont-elles point le fait de la communauté? N'est-ce pas elle qui dans nos campagnes décourage toute initiative et par là énerve le travail et stérilise le sol? La sécurité même que donne au paysan la certitude d'avoir toujours un lot ne tourne-t-elle point souvent au profit de l'indolence, au profit de l'imprévoyance et de l'ivrognerie? N'est-il pas vrai qu'assuré d'avoir toujours et quand même un coin de terre, le *moujik* fait peu d'efforts pour accroître son bien-être? — Cela encore peut être vrai, répliquent les apologistes du *mir*, mais de telles habitudes de paresse, longtemps fomentées par le servage, se rencontrent en d'autres pays, sous un régime de propriété comme sous un climat tout différent de celui de la Russie. Le remède chez nous, de même que dans le sud de l'Italie ou de l'Espagne, est moins dans le régime de la terre que dans le développement de l'instruction, et surtout dans le développement des besoins de consommation et les progrès du bien-être. En quoi la propriété indivise du fonds enlève-t-elle au cultivateur l'indispensable aiguillon de l'intérêt personnel? Dès que, grâce aux partages, la jouissance de la terre commune est individuelle, il n'y a nulle application du principe desséchant de l'égale rémunération des travailleurs indépendamment de leurs mérites et de leurs labeurs; chacun est récompensé suivant ses œuvres, chacun peut librement frapper aux deux grandes portes de la richesse, le travail et l'épargne. Pour qu'il donne tous ses soins et toutes ses forces à la culture du sol, est-il donc indispensable que le cultivateur en soit propriétaire, bien plus, qu'il en soit propriétaire personnel et héréditaire? Ne suffit-il pas que la jouissance lui en soit assurée pendant un laps de temps assez long pour qu'il soit certain de recueillir tous les fruits de son travail? En reculant les époques de partage, le paysan de la commune se trouve dans la situation d'un fermier à long bail. Entre ces deux hommes ou ces deux situations, quelle est la différence? Il n'y en a qu'une toute à l'avantage du *moujik*, c'est que, l'opération de rachat une fois terminée, il ne paiera d'autre loyer de la terre que l'impôt. Si avec une jouissance de douze, quinze ou vingt ans il peut y avoir encore des améliorations coûteuses, des travaux d'avenir que le détenteur temporaire du sol n'ose entreprendre, la même difficulté n'existe-t-elle point avec le régime des fermages en vigueur dans les régions agricoles les plus florissantes de l'Europe? Une solution

équitable de ce délicat problème ne serait-elle même pas plus aisée avec la propriété collective russe qu'avec la propriété individuelle anglaise, car dans le premier cas le propriétaire n'étant que la collectivité des cultivateurs réunis, ses intérêts sont identiques aux leurs, et près d'un tel maître les fermiers ne pourraient avoir grand mal à faire triompher leurs droits (1)?

Pour l'esprit impartial une chose est manifeste, c'est que beaucoup des inconvéniens du régime actuel ne sont nullement inhérens à la propriété collective. Ils tiennent souvent à des circonstances locales que l'on voit agir également sur la propriété personnelle; ils tiennent au manque d'instruction, au manque de capitaux, à l'agglomération des villages et à l'éloignement des terres, ils tiennent enfin aux conditions que la loi et le fisc font aujourd'hui à la commune russe. Nous touchons ici à un point important que nous ne pouvons aujourd'hui qu'effleurer. Beaucoup des plus graves défauts du régime rural de la Russie proviennent de son régime administratif et financier. C'est en partie l'état qui, en se servant du *mir* ainsi que d'un agent commode, en a fait un instrument d'oppression. C'est en grande partie l'impôt qui, en pesant d'une manière exorbitante sur la propriété commune, en a fait un instrument de gêne et de misère. La propriété collective se trouve ainsi placée en Russie dans des conditions qui l'ont complétement faussée et viciée.

C'est d'abord un fait général, une loi universelle, la solidarité devant l'impôt. Tous les détenteurs du sol communal sont également et réciproquement responsables des taxes les uns des autres. Voilà ce qui, non moins que le partage à bref délai, décourage l'initiative individuelle et ralentit le travail; ce n'est point la communauté de la propriété foncière, c'est, si l'on peut ainsi s'exprimer, le communisme de l'impôt qui, de même que tout système communiste, tourne uniquement au profit de l'ignorance et de la paresse. Le paysan aisé et laborieux craint de travailler au profit d'un voisin ivrogne et paresseux, qui ne tire point de la terre de quoi solder des taxes souvent hors de proportion avec le revenu de la terre. De là ce singulier et navrant spectacle, dans la Russie moderne comme dans notre France d'avant la révolution, du paysan se faisant parfois pauvre et misérable extérieurement pour éviter la saisie du collecteur d'impôts. On cite des cultivateurs aisés qui, pour se dégager de cette solidarité, ont renoncé à tout droit sur les terres du

(1) Cette question des améliorations du sol par le fermier et des dédommagemens auxquels ces améliorations lui peuvent donner droit à sa sortie, est une de celles qui préoccupent le plus aujourd'hui les agronomes et les économistes anglais. Voyez William E. Bear, *The Relations of landlord and tenant in England and Scotland*, publication du *Cobden Club*, Londres 1876, chap. I, III.

mir et acheté à deniers comptans le droit de sortir de la commune agraire. Le fisc saisit les bestiaux et parfois jusqu'aux instrumens de travail des débiteurs arriérés du trésor, au grand détriment de la culture, ainsi obligée de se passer de fumier et d'engrais. De là un mal plus grand encore, la dépendance où les membres de la commune sont vis-à-vis de l'autorité communale, des entraves à la première et à la plus simple des libertés, la liberté d'aller et de venir. De là obstacle au développement intellectuel et moral en même temps qu'au progrès matériel, affaiblissement de la conscience et de la responsabilité individuelle, destruction de l'originalité, de l'esprit d'invention et d'initiative.

La solidarité des taxes peut, il est vrai, être regardée comme la conséquence naturelle et légitime de la communauté du sol. La propriété foncière étant indivise, l'impôt foncier semble devoir être également indivis et collectif; c'est à la commune d'en répondre pour tous ses membres. Ceci peut être vrai sans justifier le système aujourd'hui en usage. Si elle ne s'appliquait qu'à un impôt foncier normal, prélevant seulement une portion du revenu de la terre, la solidarité aurait peu d'inconvéniens pour l'agriculture et la liberté, elle serait d'ordinaire purement formelle et nominale. Chaque lot de terre, en effet, rapportant plus que l'impôt dont il est chargé, il serait toujours aisé à la commune de remplacer un contribuable en retard par un autre qui prendrait à la fois son lot de terre et sa dette vis-à-vis de l'état. Or aujourd'hui il est loin d'en être ainsi partout. Dans nombre de communes, il s'en faut que le revenu de la terre soit toujours supérieur aux taxes de la terre. Cela tient à deux choses : au poids excessif des impôts qui frappent le paysan, au poids plus lourd encore de la taxe de rachat, qui pendant près d'un demi-siècle doit peser sur lui. L'acte d'émancipation a placé la commune russe dans une situation transitoire souvent précaire. Le sol dont on lui attribue d'ordinaire la propriété indivise, le serf ne l'a pas encore racheté, il est obligé de le payer par annuités, dont tous les membres de la commune sont solidaires, aussi bien que de l'impôt. C'est ainsi par erreur ou par anticipation que l'on appelle le *moujik* ou sa commune « propriétaire. » La tenure commune du sol existe bien en Russie; la propriété commune, c'est-à-dire la jouissance gratuite du sol, n'y existe réellement pas : elle n'y est encore qu'un fait exceptionnel ou une espérance que le paysan doit acheter par des années de labeurs et de privations. Quand on envisage les communautés de village en Russie il ne faut point perdre de vue qu'elles ne seront, dans un état régulier, normal, qu'après le paiement complet de l'indemnité de rachat. Tout aujourd'hui y est provisoire, et par suite elles ne peuvent donner lieu à un jugement définitif.

L'émancipation même a ainsi temporairement empiré et compromis l'antique régime communal russe, d'abord et d'une façon générale en resserrant le lien de la solidarité des paysans; ensuite, et selon les localités, tantôt en exigeant des *moujiks* un taux de rachat hors de proportion avec le rendement de la terre, tantôt en leur concédant des allocations insuffisantes. Ces deux cas sont malheureusement fréquens, et ils déforment, dénaturent presque également la communauté foncière. Dans telle région, dans le pays de Smolensk, par exemple, le prix de rachat a été estimé 50 pour 100 au-dessus de la valeur vénale, et le rendement de la terre suffit à peine à en couvrir les charges annuelles. Parfois, dans le gouvernement de Novgorod entre autres, les lots de terre sont offerts pour rien à qui se chargera de l'impôt, et il ne se rencontre pas toujours d'amateurs. En de telles circonstances, la propriété individuelle ou collective ne peut être qu'une charge onéreuse, une sorte de travaux forcés temporaires au profit de l'ancien seigneur ou de l'état, et de fait un grand nombre de paysans n'ont racheté que sous la contrainte de la loi. Dans d'autres régions, et parfois dans les mêmes, les paysans n'ont eu que des allocations exiguës, deux, trois ou quatre fois moins de terre qu'ils n'en avaient en jouissance au temps du servage. Les lots attribués à chaque famille sont incapables de suffire à son entretien, et par suite, les communautés de village hors d'état de donner les fruits qu'elles semblent promettre. Dans ces districts, la modicité des allocations expose dès aujourd'hui la commune agraire au péril dont la menace ailleurs l'accroissement de la population. Le paysan, incapable de vivre sur la terre qui lui a été abandonnée, est souvent obligé de demander son pain à un métier industriel ou à la location de ses bras. L'insuffisance du fonds communal est parfois si notoire que l'assemblée provinciale de Tver, par exemple, a décidé de faire des avances aux communes de la province pour leur permettre d'arrondir le lot de leurs membres, et que cette conduite a pu dans la presse être donnée en modèle aux autres assemblées provinciales.

Les communautés de village, telles que les a laissées l'émancipation, traversent ainsi une sorte de crise; elles y doivent périr ou en sortir adaptées aux mœurs modernes. Le *mir* est embarrassé de liens qui paralysent sa libre activité et en dénaturent le fonctionnement. On ne saurait juger de ce que peut être la commune russe par ce qu'elle est aujourd'hui. Pour s'en former une opinion équitable, il faudrait d'abord la délivrer de ses entraves fiscales, l'alléger du lourd et immoral fardeau de la solidarité, et cela ne sera facile, cela même n'est peut-être possible que lorsque sera clos le compte du rachat, lorsque la commune sera réellement devenue propriétaire. Alors seulement la communauté agraire étant dépouillée de

tout accessoire et libre de toute chaîne, l'épreuve se pourra faire et l'expérience prononcer. Dès aujourd'hui, quelques réformes que l'on puisse adopter à l'égard de la solidarité des taxes, on peut dire que la commune russe ne donnera toute sa mesure que le jour où, pour jouir de son lot, le paysan n'aura plus de lourdes annuités à verser au trésor. Or cette rançon du servage, échelonnée sur quarante-neuf années, ne sera soldée que vers 1910.

VI.

L'opinion et le gouvernement auront-ils la patience de laisser à la propriété commune le temps de faire ses preuves, ou, entraînés par les inconvéniens actuels, se décideront-ils à couper par la racine l'arbre séculaire du *mir*, au lieu de l'émonder et de le débarrasser des plantes parasites qui l'étouffent? Peu de personnes réclament l'abrogation immédiate de la tenure commune, beaucoup demandent des mesures qui en préparent et facilitent la suppression. Aujourd'hui même, les communautés de village ne sont point indissolubles; la loi qui les a maintenues laisse aux intéressés le droit de les anéantir en faisant entre eux un partage définitif du domaine communal. Il suffit pour cela d'une décision de l'assemblée des paysans; cette décision doit seulement être prise à la majorité des deux tiers des voix. Les adversaires de la propriété collective sollicitent l'abrogation de cette disposition. Ils voudraient abandonner le sort des terres communes au vote de la simple majorité, se flattant qu'une telle modification amènerait à la longue la disparition de toutes ces sociétés agraires. Contre cette demande, en apparence modeste et légitime, peut s'élever une grave objection. La dissolution de la communauté n'est pas la seule question que, d'après la loi actuelle, le *mir* ne puisse trancher qu'à la majorité des deux tiers des votans. Il en est de même aujourd'hui de toutes les affaires de quelque importance. Il en est ainsi par exemple de tout ce qui concerne les partages, et cette restriction à la domination du nombre n'est pas sans motif. C'est un utile frein à la liberté du paysan, une sage précaution contre l'entraînement d'une assemblée ignorante, qui a d'autant plus besoin d'être contenue et protégée contre elle-même que dans sa sphère d'action elle est souveraine et omnipotente. Remettre à la simple majorité la plus grave décision que puisse prendre le *mir*, lui abandonner la dissolution de la communauté, ce serait renoncer, pour toute mesure administrative ou économique, à la salutaire garantie des deux tiers des voix.

Avec cette restriction même, la législation russe actuelle est une de celles qui opposent le moins de barrières à l'aliénation ou aux

partages des terres communes. En France, où ils occupent encore la onzième partie du sol national, les biens communaux sont autrement protégés contre toute velléité de vente ou de partage (1). La loi laisse les communes libres de faire certaines acquisitions, elle leur interdit d'aliéner sans l'autorisation du pouvoir central. La jurisprudence du conseil d'état est même entièrement opposée à tout partage entre les habitans. En Angleterre, où elles jouissent d'une si large autonomie, les communes ne peuvent non plus aliéner leurs terres sans l'approbation du gouvernement (2). Si l'on introduisait en France le régime actuellement en vigueur en Russie, si, pour se partager le domaine communal, il suffisait du vote des deux tiers des habitans, la plupart de nos biens communaux auraient vite disparu pour arrondir les champs des uns et alimenter les dépenses des autres. Comment en Russie une législation qui étaie aussi peu la propriété commune ne l'a-t-elle pas encore laissé s'écrouler et se réduire en champs individuels?

Jusqu'ici la propriété collective a d'ordinaire gardé la majorité légale dans les assemblées des paysans; elle n'y a point toujours et partout réussi. On a dit souvent qu'il y avait des exemples de terres communes partagées jadis entre les anciens serfs par leurs propriétaires et depuis remises en commun par les paysans émancipés, tandis qu'on ne connaissait encore aucun exemple d'une commune rurale ayant librement abandonné la tenure collective du sol. C'est là une erreur. Les partages définitifs sont rares, exceptionnels, il y en a cependant; l'enquête agricole en mentionne dans plusieurs gouvernemens de la Grande-Russie. Dans quelques districts même les cas de division sont relativement nombreux, et l'on pourrait voir là chez les paysans l'indice d'un revirement d'opinion en faveur de la propriété personnelle. D'après un propriétaire du gouvernement de Pskof, une des principales raisons qui amènent à un partage définitif, c'est l'augmentation de la population qui, en restreignant la part de chacun à chaque nouveau partage, fait tomber les lots au-dessous des allocations fixées par l'acte d'émancipation et déjà elles-mêmes insuffisantes. Or il y a là pour les communautés de paysans

(1) Environ 5 millions d'hectares (4,718,000), l'Alsace comprise. La propriété commune est très inégalement répartie en France. Nulle en certaines régions, elle est importante en d'autres. La commune où j'écris ces pages, par exemple, Rouvres-sur-Aube (Haute-Marne), possède 1,100 hectares de bois et une centaine d'hectares de pâturage, le tout pour une population qui dépasse à peine 400 âmes. C'est beaucoup pour un pays qui compte 70 habitans par 100 hectares. Ces communaux semblent contribuer à entretenir l'aisance dans les régions de l'est qui en sont encore pourvues; peut-être sont-ils aussi pour quelque chose dans le bon état des écoles et la diffusion de l'instruction, qui dans la Haute-Marne en particulier est universelle.

(2) Sur la législation française et anglaise à cet égard, voyez l'ouvrage de M. Paul Leroy-Beaulieu, *de l'Administration locale en France et en Angleterre*, p. 284-287.

un danger que le temps peut aggraver jusqu'à le rendre mortel, à moins qu'au partage périodique on ne sache substituer à temps un autre mode d'exploitation. Les exemples de dissolution de la communauté suffiraient en toute circonstance à montrer que la loi actuelle est loin d'opposer à la division du fonds communal une barrière insurmontable. Avec la législation en vigueur, le sort du régime collectif est entre les mains des paysans, et le jour où il aura contre lui une sérieuse majorité, il tombera devant un simple vote. Un large mouvement d'opinion parmi les *moujiks*, et c'en est assez pour que la Russie, si riche encore en terres communes, en soit plus dépourvue que notre France.

Ce moment n'est pas encore arrivé. Outre la coutume et la tradition qui sur les *moujiks* gardent un grand empire, il y a plusieurs raisons et plusieurs préjugés militant contre un partage définitif. C'est d'abord l'agglomération des demeures, chacun appréhendant d'avoir à jamais un lot trop éloigné du village où tous habitent. C'est aussi la crainte d'avoir un mauvais lot, sans avoir comme aujourd'hui l'espoir d'être dédommagé par le sort à un prochain tirage. Dans le gouvernement de Tver, par exemple, l'enquête cite une commune ayant passé à la propriété individuelle, où beaucoup de paysans se plaignent de la part qui leur est échue. Un autre motif de répulsion pour la propriété personnelle est tiré des mœurs communistes du *mir*. Dans le partage définitif, les paysans redoutent l'inégale multiplication des familles, qui en une ou deux générations rendraient naturellement les lots inégaux. En somme, la plupart des *moujiks* sont encore attachés à l'ancien mode de jouissance. Parmi les propriétaires interrogés par la commission d'enquête, plusieurs déclarent qu'ils ont en vain tenté d'amener leurs paysans à un partage définitif; j'ai moi-même entendu des hommes fort opposés au régime actuel faire le même aveu.

Il est du reste difficile de connaître avec précision l'opinion des paysans sur ce sujet qui les touche de si près. Quels sont dans le *mir* les partisans de la communauté? Sont-ce les paresseux, les ivrognes, les imprévoyans, ou au contraire les paysans laborieux et aisés? Dans l'enquête agricole et ailleurs se rencontrent sur ce point les affirmations les plus opposées. On représente aujourd'hui les paysans comme étant divisés en deux classes d'ordinaire sans intermédiaire, les riches et les pauvres. Vers quelle pente inclinent les uns et les autres? L'opinion la plus fréquente représente les premiers, ceux mêmes qui se sont enrichis avec le régime actuel, comme en étant généralement les adversaires; les seconds au contraire, ceux qui n'y ont trouvé que la misère, comme en étant les plus chauds défenseurs. Les plus aisés étant les plus industrieux ou les plus travailleurs, seraient pour le mode de propriété qui leur

assurerait le mieux le fruit de leur travail; les plus imprévoyans ou les plus paresseux, pour celui qui leur garantit l'existence la plus facile. A prendre l'enquête agricole, il s'en faut cependant que partisans et adversaires de la commune soient partout distribués de cette sorte. Plusieurs déposans, le gouverneur de Koursk entre autres, nous disent bien que ce sont les paysans les plus aisés qui réclament la dissolution de la communauté, que parfois même ils adressent dans ce dessein des pétitions au gouvernement; mais dans la même enquête, de nombreux propriétaires nous viennent répéter que quelques riches paysans sont seuls à profiter de la communauté, que ces oligarques de village, tenant tout le *mir* sous leur dépendance, usent de leur autorité pour maintenir le régime qui leur permet d'exploiter leurs associés. Un déposant, M. Jéréméiéf, va même jusqu'à dire que, grâce à la tyrannie de ces *mangeurs de la commune*, de ces *miroiédy*, un pouvoir placé au-dessus de la communauté en peut seul prononcer l'abrogation. Pour faciliter la dissolution du *mir*, une commission de la noblesse de Saint-Pétersbourg proposait naguère d'en exclure les mauvais sujets et les contribuables en retard. Au projet pétersbourgeois un écrivain moscovite répondait que les vauriens, les paresseux, les ivrognes, étaient précisément les plus enclins au partage définitif, les plus désireux d'avoir en propriété un lot qu'ils pussent vendre et boire à volonté (1)! Lorsque les Russes qui connaissent le mieux le *moujik* nous donnent des renseignemens aussi différens, parfois aussi contradictoires, un étranger aurait de la peine à choisir entre des avis si opposés, et ne saurait sans témérité en tirer une conclusion. De telles divergences ne peuvent s'expliquer que de deux manières : ou le paysan ne se pose pas encore cette grosse question que d'autres discutent en son nom, ou il n'a pas encore à ce sujet d'opinion arrêtée et a besoin, pour s'en faire une, de mieux se rendre compte des avantages et des inconvéniens de la communauté.

Un point est certain, c'est que tout en maintenant, là où elle existe, la propriété collective, les paysans russes n'ont point pour le régime opposé, pour la propriété individuelle et héréditaire, l'espèce de répugnance instinctive ou d'aversion raisonnée que leur a longtemps attribuée l'imagination de Herzen et des socialistes russes. Ils ne semblent nullement, comme le voudraient certains de leurs panégyristes civilisés, voir dans la communauté la seule forme naturelle et légitime de l'occupation du sol, et dans la propriété personnelle une monstrueuse anomalie, une inique usurpation. Les plus aisés aiment à acquérir un champ à eux, et chez le *moujik*, ce goût de tous les paysans du monde pour la terre

(1) Dmitrief, *Revolutsionny conservatism*, p. 96-97.

n'est contre-balancé que par le goût national pour le négoce. Tous les inconvéniens qui dans l'avenir semblent devoir pousser à la dissolution de la communauté, poids de la solidarité communale, insuffisance des allocations, poussent déjà aujourd'hui à l'acquisition de la propriété individuelle. Les serfs émancipés achètent de la terre, mais c'est à leurs anciens seigneurs, en dehors des terres du *mir*. Cet appétit du paysan pour la propriété est remarqué de tous depuis l'émancipation. Les marchands achètent aussi beaucoup d'anciennes terres seigneuriales, mais d'ordinaire c'est pour les revendre par parcelles aux villageois. La demande des paysans est telle, que ce système de morcellement est d'ordinaire très rémunérateur, et qu'il y a un écart considérable entre le prix des terres vendues en bloc et le prix des terres morcelées. Dans le seul gouvernement de Koursk, les paysans des communes ont en une année acquis pour 2 millions de roubles de terre. Dans le district de Lioubine, du gouvernement de Jaroslaf, où il n'y avait avant l'émancipation qu'une vingtaine de propriétaires étrangers à la noblesse, on en compte aujourd'hui plus de 700, pour la plupart paysans (1). Le *moujik* achète d'ordinaire seul; parfois cependant plusieurs se réunissent pour faire une acquisition. De grands biens sont ainsi tombés en possession des paysans; quelquefois ils gardent la terre en propriété indivise; le plus souvent ils se la partagent. De cette façon, beaucoup de *moujiks* sont en même temps usufruitiers d'un lot de terre communale, et seuls et uniques propriétaires d'un champ acheté de leurs deniers. Les deux modes de propriété se réunissent souvent ainsi dans le même homme.

Toute la terre russe est loin en effet d'être la propriété des communautés de village. A côté des biens communaux, il y a les biens individuels des anciens seigneurs, il y a des domaines souvent très vastes et parfois démesurés, souvent mal cultivés, parfois même encore incultes, et que leurs détenteurs ne demandent qu'à aliéner ou à diminuer (2). Pour devenir propriétaire individuel, le *moujik*

(1) Voyez le prince Vasiltchikof, *Melkii zemelnii kredit v Rossii.*

(2) Je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui de statistique complète des terres des communes russes. Selon le prince Vasiltchikof (ouvrage cité plus haut), 65 millions de dessiatines (70 millions d'hectares) seraient demeurées entre les mains des anciens propriétaires, réduits au faible chiffre de 71,000 individus. Il y a quelques années, le même écrivain attribuait encore à cette classe 70 millions de dessiatines; la différence doit être récemment passée aux mains des paysans. L'état ou la couronne possédait environ 113 millions de dessiatines, les petits cultivateurs des diverses classes 4 millions 1/2, les paysans près de 123 millions. Il y a une douzaine d'années, le même publiciste n'attribuait à ces derniers que 109 millions de dessiatines. Il s'en faut que toutes ces terres de paysans soient des terres communes. Le régime de la communauté étant propre à la Grande-Russie, et les acquisitions récentes des paysans étant personnelles, l'étendue des terres communes ne doit pas, croyons-nous, dépasser 80 millions d'hectares, c'est-à-dire le cinquième ou le sixième du sol russe, et peut-être reste-t-elle fort au-dessous

n'a pas besoin d'abroger la propriété collective du *mir*. Il n'y a point aujourd'hui en Russie à faire un choix entre deux régimes opposés, tous deux séculaires et également conformes aux habitudes nationales. Rien n'oblige à sacrifier l'un à l'autre. Chacun des deux modes d'occupation du sol a ses avantages sociaux, moraux, économiques. L'un encourage mieux l'esprit de solidarité et d'association, l'autre stimule plus l'esprit d'initiative et fortifie mieux la personnalité. Grâce à l'étendue du sol russe, les deux formes rivales peuvent encore longtemps coexister, soit pour se redresser et se compléter mutuellement, soit pour triompher un jour définitivement l'une de l'autre, après avoir chacune fait leurs preuves.

VII.

La compétition entre la propriété personnelle et la propriété collective se compliquera en Russie de la compétition habituelle entre la grande et la petite propriété, la grande et la petite culture. L'on n'a pas seulement à se demander quel est le mode d'appropriation du sol, mais aussi quel est le mode d'exploitation qui doit finalement l'emporter. Les habitudes et les lois de succession ne sont pas seules à régler l'étendue des terres possédées ou exploitées par un seul individu; la structure du sol, les aptitudes agricoles de la terre ou du climat y ont aussi leur part. Il est des pays coupés, morcelés par la nature même, qui semblent voués d'avance à la petite propriété. Il est des cultures, comme celle de la vigne par exemple, qui semblent appeler la division du travail et par suite la division du sol. Or quel peut-être, à ce double point de vue, le mode de propriété, le mode d'exploitation agricole le plus rémunérateur et le plus naturel en Russie? Si une contrée semble tenir du sol la vocation de la grande culture et de l'exploitation mécanique, ne sont-ce pas ces larges plaines unies du *tchernozom* où rien n'arrête la charrue ou les machines? ne sont-ce pas ces steppes sans fin où les troupeaux ne peuvent souvent trouver à s'abreuver qu'à des lieues de distance? Il est vrai qu'aujourd'hui, dans la zone fertile surtout, la propriété tend plutôt à se diviser, à se fractionner, qu'à s'agglomérer. Il est vrai que ce sont les grands propriétaires qui vendent, les paysans qui achètent. C'est là un fait incontestable, mais qui me paraît dépendre de conditions économiques transitoires plutôt que de conditions naturelles permanentes. Rien n'assure qu'au mouvement actuel de morcellement des immenses domaines des anciens propriétaires ne succédera pas

de ce chiffre. Il est à remarquer du reste que la relation des deux modes de propriété varie beaucoup suivant les régions. En général, dans les gouvernemens les plus fertiles et les plus peuplés, la plus grande partie de la terre appartient déjà aux paysans.

un jour un mouvement en sens inverse. Rien n'assure que, lorsque les capitaux seront plus abondans, la population plus nombreuse, l'agriculture plus savante, la grande propriété et l'exploitation en grand ne reprendront pas rapidement l'avantage. Il y a là, comme en toutes choses dans le monde économique, une question de concurrence. Le jour où la grande culture serait plus productive, plus rémunératrice que la petite, la petite propriété individuelle serait exposée à de sérieux dangers. Elle ne serait guère mieux en état de soutenir la compétition de sa puissante rivale que les petits ateliers et les petites boutiques la compétition des grandes usines et des grands magasins, que la petite industrie ou le petit commerce la concurrence du grand commerce et de la grande industrie (1). Les lois de succession offrent de ce côté à la Russie de sérieuses garanties; peut-être cependant serait-elle heureuse un jour d'avoir dans le *mir* une seconde barrière contre l'envahissement des grands domaines. Aujourd'hui même, dans la compétition naturelle de la grande et de la petite propriété, le régime communal russe est pour celle-ci un utile auxiliaire. Grâce à lui, la lutte entre les deux adversaires n'est pas égale. Actuellement en effet, la petite propriété, la petite culture, a dans le *mir* un retranchement derrière lequel son antagoniste ne peut l'atteindre, tandis que la grande propriété, dépourvue du rempart des majorats, combat à découvert, exposée à toutes les attaques et à toutes les conquêtes de sa rivale.

A cet égard, la propriété commune, qui est inaliénable, constitue au profit des paysans une sorte de majorat collectif, une sorte de substitution ou d'*entail*, comme disent les Anglais, avec cette différence que le majorat nobiliaire n'assure que l'avenir des aînés d'une famille, tandis que l'héritage communal profite à tous les habitans d'un village. On n'en dirait pas moins d'une institution aristocratique retournée au profit de la démocratie. Dans les deux cas, les garanties offertes sont du même genre. Dans les deux cas, les générations à naître sont protégées contre les dilapidations ou l'imprévoyance des vivans et l'enfant contre les conséquences des vices de ses pères. Du *moujik* de la Grande-Russie on peut dire comme du lord pourvu d'un majorat, que le fils hérite de la richesse de

(1) En Angleterre par exemple, c'est là, croyons-nous, une des causes de l'excessive prédominance de la grande propriété. Longtemps il y eut chez nos voisins des petits propriétaires, et la force de l'état fut chez les *yeomen*. La grande propriété a englouti les débris de la petite, encore fréquente au XVIIIe siècle. La réduction des biens communaux par les *enclosure acts* n'a profité qu'à la première. Selon Fawcet, *Manual of political economy*, les *enclosure acts* ont depuis 1710 enlevé 8 millions d'acres aux communes pour les donner aux grands propriétaires. Voyez Taine, *Notes sur l'Angleterre*, ch. V, et l'étude de M. Wren Hoskyns dans les *Systems of land tenure in various countries*. De là, en Angleterre, un prolétariat, un paupérisme rural comparable au prolétariat industriel d'autres pays.

son père et n'hérite point de son indigence. Il est un degré de bien-être et de fortune au-dessous duquel un père ne peut laisser tomber ses descendans, ou un homme se précipiter lui-même. Aux déshérités, aux appauvris par leur faute ou celle de leurs ancêtres, le *mir* offre un asile. C'est ainsi que le considèrent les paysans eux-mêmes, et c'est pour cette raison que les *moujiks* aisés, devenus propriétaires individuels, abandonnent rarement leur commune. S'ils ne peuvent cultiver leur lot, ils le cèdent ou le louent à d'autres, regardant les terres du *mir* comme un en-cas, une réserve pour leurs enfans ou pour eux-mêmes en de mauvais jours.

Dans un ordre d'idées analogue, l'un des plus modérés et des plus sages défenseurs du régime actuel, M. Kaveline, a pu dire que la propriété commune était, pour la population des campagnes, une sorte de société d'assurance. Grâce à elle, chaque famille est certaine de conserver un coin de terre et un foyer. Sans elle, l'ancien serf pourrait être tenté d'aliéner son lot, tenté de manger ou de boire le patrimoine de ses enfans. Il n'est pas douteux que le *moujik* récemment émancipé n'ait un besoin au moins temporaire de cette protection contre lui-même. Ce qui le prouve c'est qu'en dépit de ce régime tutélaire, il n'est pas rare de lui voir engager frauduleusement la terre, le *nadêl* qu'il n'a point le droit de vendre (1). Quand les hommes les plus entreprenans sortiraient du *mir* pour s'établir sur leurs propres terres, ou se livrer dans les villes au commerce ou à l'industrie, la commune agraire resterait le refuge des pauvres, des faibles ou des timides. Avec un grand développement de la richesse, elle pourrait demeurer comme une sorte d'atelier national, ou, selon l'expression d'un de ses critiques (2), comme une sorte de *workhouse* agricole librement administré par ses habitans mêmes, et indépendant de la charité publique ou privée.

Sans la réduire à un rôle aussi humble, les progrès de la richesse et de la population pourraient un jour étrangement transformer les destinées de la propriété indivise. Aujourd'hui, en face des grands domaines des anciens seigneurs, la terre communale représente en Russie la petite culture en même temps que la petite propriété. Si les achats des paysans continuaient à morceler les domaines seigneuriaux, il ne serait pas impossible que les rôles des deux modes de propriété ne fussent un jour intervertis. La grande et la petite propriété, la grande et la petite culture ont chacune leurs avantages, chacune leurs défauts. Si, au point de vue social, on peut toujours préférer la seconde, au point de vue économique, au point de vue de la production, il est difficile en certaines régions de ne point

(1) Samarine et Dmitrief, *Revolutsionny conservatism*, p. 96, 97.
(2) Le Dr Julius Faucher, *Systems of land tenure in various countries*, p. 336.

préférer la première. Or la propriété commune a cette singulière qualité de se prêter également à la petite culture et à la grande, de pouvoir réunir les avantages agricoles de l'une et les avantages sociaux de l'autre. Au partage temporaire entre les familles, rien n'empêche un jour de substituer une exploitation en bloc par la commune, ou par grandes fermes louées au compte de la communauté. Certes ce serait là pour le *mir* une transformation qui le dénaturerait aux yeux de beaucoup de ses partisans, mais qui, si elle devenait nécessaire, n'en reste pas moins praticable. Dans un pays de grandes plaines et dans un âge de machines à vapeur, le régime de la communauté s'adapterait mieux que son rival à une exploitation rationnelle et scientifique. Réunis en une association, en une sorte de syndicat permanent, les paysans trouveraient sur les terres communales un champ libre à la grande culture. Sous le régime actuel des partages périodiques, la communauté pourrait encore parfois faciliter aux *moujiks* l'amélioration de leurs terres et de leur système d'exploitation. L'autorité même du *mir* a déjà, dans certains villages, introduit des méthodes plus rationnelles. On cite des communes qui ont ainsi abandonné par délibération l'ancien mode d'assolement triennal, d'autres qui ont rendu la fumure des champs obligatoire. Les progrès de l'instruction pourraient un jour tirer de cette réunion des forces un parti considérable. L'association semble seule en état d'utiliser toutes les ressources du sol russe, seule en état de parer à tous ses défauts naturels. La commune saurait mieux que le paysan isolé entreprendre les grands travaux nécessaires à la mise en complète valeur du territoire national, dessécher les marais du nord et de l'ouest, irriguer ou reboiser les steppes du sud et de l'est.

En résumé, il ne serait pas impossible que le mode de propriété des âges primitifs s'adaptât aux besoins du monde moderne. De toutes les objections adressées à la propriété collective, la plus forte et la moins souvent faite est pourtant celle que fournit l'antiquité même de la tenure commune du sol. S'il était utile aux habitans et conforme à la loi naturelle, comment le régime de la communauté a-t-il presque entièrement disparu des pays les plus riches et les plus civilisés? Cette décadence ne saurait s'attribuer à des circonstances fortuites. Lorsqu'une institution qui a existé autrefois sur toute la terre ne se retrouve plus qu'à l'état de vestiges dans quelques contrées isolées, n'est-il pas permis de la croire inconciliable avec le développement des sociétés humaines? C'est là, on ne saurait le nier, un sérieux motif de douter de l'avenir de la propriété commune. Quelle qu'en soit la valeur, cette objection n'est toutefois pas décisive. Rien ne démontre qu'un procédé économique de l'enfance des sociétés ne puisse être rajeuni et appro-

prié à l'esprit d'une civilisation déjà mûre. Ne pourrait-on pas découvrir dans les lois ou les usages politiques de l'Europe, plus d'une trace qui remonte aux barbares, plus d'une coutume que la Grèce et Rome avaient connue et abandonnée? Et quand cela ne serait point, n'y a-t-il pas quelque témérité à interdire aux sociétés humaines toute voie en dehors des routes frayées, ou à prétendre que tous les peuples doivent exactement passer par les mêmes étapes?

Dans le monde moderne se livre depuis la révolution française un grand combat. Deux principes ennemis, parés de noms et de titres divers, l'un ramenant tout à l'individu, l'autre tout à la communauté, se font une guerre dont nul ne saurait prévoir l'issue. Une époque où l'on parle tant d'association et de coopération, où des millions d'êtres humains rêvent de mutualité et de solidarité, serait-elle bien choisie pour abroger une forme de propriété qui réalise partiellement ce qui en d'autres pays semble une utopie? En lui léguant la propriété collective, le passé a chargé la Russie d'une expérience qui, une fois abandonnée, ne saurait être reprise sans bouleversement. Plus l'objet en est grave, plus il importe que l'expérience soit complète, patiente même. La Russie en doit pour ainsi dire compte à la civilisation. L'un des grands avantages du monde moderne, c'est la variété, l'individualité des peuples. Les nations sont pour la civilisation autant d'ateliers, autant de laboratoires différens et rivaux; chacune est un ouvrier ayant son génie et ses outils propres, et il y a profit à ce que toutes ne travaillent pas toujours sur le même patron et ne se copient pas sans cesse les unes les autres. Grande encore au point de vue politique, religieux, juridique, la variété est presque nulle au point de vue du droit de propriété. Seuls dans le monde chrétien, les Slaves gardent encore à cet égard quelque originalité; c'est un point sur lequel ils se devraient faire scrupule d'imiter prématurément l'Europe. Seule dans les deux mondes, la Russie est, par ses traditions et l'étendue de son territoire, à même d'expérimenter concurremment les deux modes opposés de propriété. On ne saurait beaucoup compter sur les Slaves du sud, moins avancés en civilisation et toujours exposés à la tyrannie musulmane, ou envahis par les influences germaniques et latines. Si la communauté du sol doit être mise à l'épreuve en dehors de l'île d'Utopie ou des *Icaries* révolutionnaires, c'est en Russie, et si l'épreuve veut être concluante, il faut qu'elle dure au moins jusqu'à la libération des terres du *moujik*.

Quand elle sortirait victorieuse d'une telle épreuve, il serait encore difficile de prédire les destinées de la propriété collective chez des nations où l'étendue de la terre et la densité de la population sont

en de tout autres rapports qu'en Russie. Le communisme agraire saurait-il jamais s'implanter de nouveau dans les pays dont depuis des siècles il a été presque entièrement extirpé? En Russie même, le régime de la communauté pourrait-il jamais reprendre assez de vigueur pour y étouffer son rival et s'y emparer de tout le sol? Un tel succès ne paraît ni probable ni encore moins prochain. En dépit des aspirations de certaine école russe, il est fort douteux que la Russie doive donner au monde un pareil exemple. Si jamais un peuple civilisé a, sous une forme ou sous une autre, recours à ce qu'on a nommé la *nationalisation* du sol, ce sera plutôt un pays comme l'Angleterre, où la population est dense, le sol restreint et la propriété concentrée en peu de mains. Une contrée comme la France au contraire, où, sous le régime de la propriété personnelle, la plus grande partie de la terre tend à passer dans la possession directe des cultivateurs, sera toujours peu tentée d'emprunter des institutions d'un autre âge ou d'un autre peuple pour introduire chez elle une transformation qui se fait sans cela. Dans un pays comme le nôtre, la démocratie même y gagnerait peu. Il faut se garder en effet d'exagérer les conséquences d'une telle révolution, si grande qu'elle semble. Le triomphe de la propriété collective ne serait point le triomphe du communisme ni même de l'égalité des conditions, car, si elles peuvent revivre en Russie ou ailleurs, les communautés agraires ne le feront qu'en s'adaptant à la liberté individuelle et par suite à une certaine inégalité. Quant à croire qu'il y ait là une solution complète et rationnelle de ce qu'on appelle le problème social, c'est une erreur manifeste. Peut-être serait-ce une solution dans un pays tout primitif, tout rural et agricole, tel que l'a longtemps été la Russie. Chez les peuples modernes, avec la division du travail entre l'agriculture et l'industrie, entre les campagnes et les villes, il n'en saurait être de même. Quel lot de terre donner aux millions d'habitans de nos capitales? Où prendre une dotation foncière pour les familles entassées dans nos villes, qui, grâce à l'industrie et au commerce, iront toujours en attirant dans leurs murs une plus notable partie de la population? Ce dont souffre surtout l'Europe occidentale, ce dont souffre presque uniquement la France, c'est d'un prolétariat manufacturier et urbain, et ce que certains démocrates russes nous offrent comme un remède, comme une sorte de panacée sociale, n'est qu'une recette villageoise tout au plus bonne pour les campagnes.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

dépêche. Elle annonçait l'assassinat du président Lincoln, la tentative contre M. Seward et le soupçon que le même sort était réservé à Grant et aux principaux chefs fédéraux. Craignant l'effet d'une pareille nouvelle dans un moment aussi grave, Sherman met la dépêche dans sa poche, défend au télégraphiste d'en révéler à qui que ce soit le contenu et se rend à l'entrevue. Laissant derrière eux leurs escortes, les deux chefs ennemis se rencontrent à cheval sur la route, se serrent la main, puis mettent pied à terre devant une ferme.

Dès qu'ils furent tête à tête : « Je lui donnai, dit Sherman, la dépêche annonçant l'assassinat de M. Lincoln, et je l'observai attentivement. De grosses gouttes de transpiration tombèrent de son front, et il n'essaya pas de cacher sa désolation. Il dénonça l'acte comme une honte en manifestant l'espérance que je n'en rendrais pas responsable le gouvernement confédéré. » La situation était sérieuse. M. Lincoln était particulièrement populaire auprès des soldats. Il y aurait de la rage aussitôt que la nouvelle serait connue, et il suffirait de quelque sot propos tenu par une femme, pour que cette rage eût des conséquences terribles. Il fallait donc beaucoup de prudence. Johnston l'admettait. Il admettait aussi qu'au point où en étaient les choses, continuer la guerre serait commettre un meurtre, seulement il voulait traiter à la fois pour son armée et pour toutes les forces de la confédération.

Quelques jours se passèrent en négociations, les questions politiques reprirent le dessus; les questions militaires tombèrent au second rang. M. Lincoln n'était plus là pour mettre la paix dans le ménage et surmonter les difficultés à force de bon sens et de patriotisme. Les hommes d'état de Washington, n'ayant plus besoin des hommes de guerre, traitèrent fort mal Sherman, et il en ressentit une vive indignation; mais sa renommée fut loin d'en être atteinte. Enfin, le 26 avril 1865, il signa avec le général Johnston la convention qui mettait fin à la grande guerre civile.

Ici s'arrêtent les mémoires de l'homme dont nous avons essayé d'esquisser la remarquable carrière. Nous laissons au lecteur le soin d'en tirer les conclusions qu'il voudra.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

II.

LES CLASSES SOCIALES (1).

I.

LES VILLES, LES MECHTCHANÉ, LES MARCHANDS ET LA BOURGEOISIE.

Le fait le plus saillant que présente à l'observateur français la constitution sociale de la Russie, c'est la répartition de la population en groupes distincts, en classes nettement déterminées, pendant longtemps on aurait presque pu dire en castes. L'histoire et la loi ont divisé le peuple russe en compartimens divers, superposés les uns aux autres comme des étages qui, de la base au sommet, iraient en se rétrécissant brusquement. La société russe offre ainsi à distance l'aspect d'une pyramide à degrés comme la pyramide de Saqqarah aux bords du Nil, chaque degré se partageant encore en gradins secondaires. A ne regarder que l'extérieur, cette société savamment distribuée en cadres réguliers paraît faite pour les hommes qui, dans la classification des différentes couches sociales, voient la première condition de la grandeur d'une nation, de la durée d'une civilisation. De loin, avec toutes ses dénominations et ses rubriques officielles, la Russie semble réaliser les rêves des uto-

(1) Voyez, pour la première série de ces études, la *Revue* des 15 août, 15 septembre, 15 octobre 1873, 15 janvier, 1er mars, 1er mai, 15 juin, 1er novembre 1874, 1er mai et 1er juin 1875.

pistes de la hiérarchie : on dirait une vaste Salente où chaque homme en naissant trouverait son rang, ses occupations et presque son vêtement indiqués et fixés par la loi. De près, c'est tout autre chose. Au temps même où les démarcations en étaient le plus nettes et le plus respectées, ces cadres officiels où sont rangés suivant un ordre déterminé les différentes classes de la population, eussent peut-être réservé aux théoriciens des distinctions sociales plus de déceptions que de satisfactions. A plus forte raison en est-il ainsi aujourd'hui que des réformes multiples sont venues remanier, modifier, altérer de toutes façons l'ancienne constitution du peuple russe. En Russie même, les partisans de l'ordre hiérarchique se plaignent des atteintes portées à la hiérarchie sociale; quelques-uns s'en effraient, et du point de vue où ils se placent leurs inquiétudes ne sont pas sans fondement. Si sa force est là, comme l'imaginent certains esprits, surtout à l'étranger, la Russie aura bientôt perdu la force intérieure que lui ont longtemps attribuée l'admiration ou les appréhensions de l'Occident.

La constitution sociale de la Russie, telle qu'elle était sortie des deux ou trois derniers siècles, avait sa base dans le servage des paysans : l'émancipation des serfs ne pouvait pas ne point l'ébranler. Dans cette société régulièrement stratifiée, il était difficile que la couche inférieure se pût soudainement redresser sans soulever et incliner les étages qui reposaient sur elle. La grande transformation accomplie au fond du peuple en devait remuer jusqu'à la surface. L'affranchissement des serfs forçait à toucher aux prérogatives des anciens seigneurs, il conduisait à l'abrogation ou à la modification de toute une partie importante de la législation, il invitait au renouvellement de tous les rapports sociaux. A cet égard, le gouvernement russe n'a peut être point tenté tout ce qu'il lui eût été loisible de faire; il a fait certainement beaucoup plus qu'on ne pouvait exiger ou attendre de lui, beaucoup plus que l'indispensable. L'ancienne classification en ordres ou en états subsiste devant la loi, elle subsiste au moins nominalement, extérieurement; en réalité, elle a été singulièrement réduite, atténuée. Ce relâchement, cet amoindrissement progressif des distinctions de classes et des priviléges sociaux est même à y bien regarder le trait caractéristique, le trait encore trop peu remarqué de la Russie contemporaine.

Si l'on cherche à résumer en un seul tous les changements accomplis de nos jours dans l'immense empire du Nord, on trouvera, je crois, qu'ils se ramènent à ce fait essentiel, à la diminution, l'abrogation progressive des différences de classes ou de castes, ou ce qui revient au même, à la suppression, à l'élimination, non inter-

rompue des prérogatives ou des charges particulières aux diverses classes du peuple. C'est là le point central où convergent les nombreuses réformes du règne actuel, là le point culminant d'où l'observateur en découvre le mieux la marche et la portée. Réforme administrative ou judiciaire, réforme ecclésiastique, financière ou militaire, tous ces changements qui touchent à toutes les branches de la vie publique, toutes ces parties d'une même œuvre qui se complètent chaque jour, tendent au fond, plus ou moins directement, plus ou moins consciemment à la même fin, à l'abaissement des barrières de castes, à l'effacement des vieilles lignes de démarcation, à l'élargissement des anciens compartiments sociaux, en un mot à l'égale distribution entre toutes les parties de la nation des faveurs et des charges de l'état. Que le but soit ou non distinctement aperçu des hommes qui s'en rapprochent, qu'ils l'aient poursuivi avec une libre et claire volonté, ou qu'ils aient à leur insu cédé à un secret et involontaire entraînement, le terme final n'en apparaît pas moins après coup avec une parfaite netteté. Quelque partie des affaires, quelque branche de l'administration que l'on veuille étudier, sous quelque côté que nous voulions prendre la Russie moderne, tribunaux, armée, impôts, institutions municipales ou provinciales, nous y retrouverons toujours la même tendance. Là, encore une fois, est le lien qui rejoint toutes les réformes récentes et leur donne ce qui fait les grandes œuvres, l'unité. Certes il y a des incohérences, des restrictions, des contradictions de détails, on peut signaler çà et là, depuis quelques années surtout, des incertitudes, des velléités de réaction, des tentatives de retour en arrière; mais nous aurions tort de leur donner trop d'importance et de nous y laisser distraire. Dans la Russie d'hier, dans la Russie de Pierre le Grand et de ses successeurs, tous les droits, toutes les immunités administratives, judiciaires, militaires étaient attribuées à chaque classe du peuple séparément; aujourd'hui prévaut le procédé inverse, le procédé démocratique, devant lequel il y a un peuple et non des classes isolées. Au milieu du XIXe siècle, la Russie en était encore sous ce rapport aux vues et aux usages du moyen âge; sous le règne actuel, elle est définitivement devenue un pays moderne. A cet égard, l'œuvre encore inachevée de l'empereur Alexandre II ressemble singulièrement à l'œuvre aujourd'hui incontestée de notre révolution française, et le terme final, le résultat capital en sera le même, l'égalité civile sans distinction de classe, de race ou de religion.

Entre la réforme russe et la révolution française il y a cependant une double et importante différence: la première dans la manière dont chacune d'elles a été préparée, la seconde dans la manière dont l'une et l'autre ont été conduites. Dans la France de l'ancien

régime, les barrières morales entre les différentes classes, entre la noblesse et le tiers-état particulièrement, avaient été renversées et effacées par les mœurs avant de l'être par la loi. L'intervalle entre le noble et le bourgeois, encore immense au XVIIe siècle, avait été franchi au XVIIIe; les salons et les lettres avaient rapproché, souvent même avaient confondu les deux hommes. Ils ne se distinguaient plus l'un de l'autre que par l'extérieur, par l'habit, et le jour où le noble mit de côté l'épée et les broderies, toute différence s'évanouit. La parité des façons et des dehors ne faisait que manifester la parité des esprits. Selon la remarque d'un récent historien de l'ancien régime, l'égalité de fait avait précédé l'égalité de droit, la noblesse et le tiers étaient de niveau par l'éducation et les aptitudes quand ils étaient encore séparés par des priviléges (1). En France, à la veille de la révolution, le gentilhomme et le bourgeois étaient le même homme, la loi seule établissait entre eux des distinctions factices. En Russie, à la veille même des dernières réformes, il en était tout autrement. Le noble, le prêtre, le bourgeois, le paysan, le premier et les derniers surtout, n'étaient pas seulement séparés par les priviléges légaux, mais par les habitudes, l'éducation, l'esprit même; c'étaient autant d'hommes différens, et pour les rendre pareils, il ne suffisait point que la législation les mît sur un pied d'égalité. Les classes n'ayant pas été rapprochées par les mœurs avant de l'être par la loi, l'abaissement des clôtures légales qui les isolaient ne suffit point à les fondre ensemble, et ce n'est qu'à la longue et indirectement que pourront se manifester les grands résultats des réformes sociales.

Entre la révolution française et les réformes impériales, il y a une seconde différence, et comme une opposition jusque dans la ressemblance. Alors même qu'elles tendent au même but, les réformes d'un monarque et les révolutions populaires ne suivent pas la même marche : les unes ne procèdent point de la façon violente, brusque, entière, dont usent les autres. Tandis que les révolutions parties d'en bas s'attaquent avant tout aux dehors palpables et en veulent autant aux noms qu'aux choses, les réformes venues d'en haut sont souvent disposées à respecter l'enveloppe, les dehors des institutions qu'elles modifient, s'estimant d'autant plus heureuses que les innovations sont moins apparentes. Les distinctions de classes n'ont pas été abrogées en Russie, les formes, les moules extérieurs en subsistent dans leur intégrité. Au lieu de les abandonner comme des cadres vides ou de les laisser tomber comme un inutile échafaudage qui ne supporte plus rien, le légis-

(1) M. Taine, *les Origines de la France contemporaine : l'Ancien régime*, p. 407.

ateur a maintenu la plupart de ces compartimens, de ces cases multiples. Les partisans du passé peuvent ainsi rêver d'y faire un jour ou l'autre rentrer effectivement les diverses classes de la nation et de reconstruire sur les anciennes bases, avec quelques légères modifications, une nouvelle hiérarchie sociale. Les lois qui ont tant fait pour rapprocher, pour mettre sur le même niveau les différents groupes de la population, n'ont presque rien changé à la complexe nomenclature de la classification officielle. Ces distinctions, il ne faut point le perdre de vue, ont dans l'histoire et dans les mœurs du peuple des racines trop profondes pour s'effacer en quelques années. Elles ont gardé en Russie des raisons d'être que dans l'Europe occidentale elles n'ont plus depuis longtemps ou n'ont jamais eues. L'une est la manière exotique dont s'est introduite en Russie la civilisation moderne, et par suite la grande, l'incomparable diversité de mœurs et de culture; une autre, c'est la constitution même de la propriété territoriale, commune et inaliénable chez le paysan récemment émancipé, individuelle et héréditaire chez l'ancien propriétaire de serfs. Appuyée sur de tels fondemens, la distinction des classes pourra longtemps persister en Russie, bien qu'à l'avenir chaque réforme nouvelle semble destinée à en diminuer la valeur et l'importance. La législation et la société même paraissent à cet égard dans un état de transition dont il serait téméraire de prétendre fixer le terme; l'étude des différentes classes sociales en est devenue d'autant plus ardue et compliquée. Il est souvent difficile à un étranger de discerner ce que les récentes réformes ont abrogé et ce qu'elles ont respecté, de démêler les droits et priviléges nominaux des priviléges et droits effectifs. Pour la connaissance de la Russie, pour la distinction des faits et de l'apparence, rien cependant n'est plus important. A l'extérieur, cette société russe, la mieux encadrée, la plus nettement répartie en classes, semble une des plus aristocratiques de l'Europe; au fond, elle est une des plus démocratiques. Il y a là entre l'apparence et la réalité un de ces contrastes encore si fréquens en Russie, et qui en rendent l'intelligence malaisée. L'étude attentive des diverses classes d'une société n'a pas seulement pour résultat de dissiper les erreurs et les équivoques de ce genre, elle ne sert pas seulement à faire comprendre l'état intellectuel et économique des divers groupes de la population, elle va au delà du présent. Quand on connaît l'état social d'un pays, on peut sans témérité en préjuger, en conjecturer l'avenir politique le jour où les progrès de l'esprit public lui permettront de prendre une part active à la direction de ses affaires et de ses destinées.

I.

En Russie, l'individu n'est point, comme en France, isolé en face de l'état; le Russe serait peut-être encore effrayé d'un tel isolement. Chaque homme est classé dans la nomenclature administrative sous une certaine rubrique, chacun appartient par la naissance ou la professien à un groupe déterminé dont il partage les droits et les obligations. L'état n'a point devant lui des citoyens ou des sujets, tous à ses yeux semblables et égaux, pareils à des unités abstraites, mais des groupes concrets, des classes (*soslovié*) dont chacune a ses charges et ses priviléges particuliers. La loi distingue l'un de l'autre le noble, le prêtre, le paysan et l'habitant des villes. Jusqu'à ces dernières années, chacun d'eux avait une position différente devant l'administration et l'impôt, devant la justice et le recrutement militaire. Chacune des classes ou des ordres de l'état avait son organisation propre, ses formes corporatives, ses assemblées et ses chefs élus, quelquefois ses tribunaux et ses juges; chacune d'elles avait la tutelle de ses membres mineurs, et parfois était responsable et solidaire de ses membres majeurs. Ces charges ou ces immunités, ces liens communs et ce *self-government* intérieur persistent souvent encore, mais les diverses classes ont cessé d'être tenues à l'écart les unes des autres.

Le gouvernement de l'empereur Alexandre II, en dotant la Russie d'assemblées provinciales, a pour la première fois appelé les différens ordres de la nation à délibérer en commun; mais telle est encore la distance entre eux que, dans les réunions qui leur sont communes, dans les assemblées de toutes classes ou sans-classes (*vsesoslovnyia* ou *nesoslovnyia sobraniia*), chaque classe a le plus souvent ses représentans spéciaux, élus par elle dans ses assemblées particulières. Le gouvernement réformateur semble hésiter à rompre avec cette vieille tradition, ou avant d'oser les confondre dans un même moule politique, il croit devoir attendre que la civilisation et ses propres réformes aient amené la fusion morale des différentes conditions. En introduisant le *self-government* dans ses administrations locales, la Russie paraît demeurer en suspens entre le système qui donne à chaque groupe de la population des représentans spéciaux et celui qui mêle tous les habitans dans une seule et même représentation. La première méthode était naguère encore partout en usage; elle domine dans les conseils provinciaux, dans le *zemstvo*, la plus importante des assemblées délibérantes de la Russie actuelle; elle a été récemment abandonnée en faveur de la méthode opposée pour le conseil communal des deux capitales et d'O-

dessa. Lequel des deux systèmes triomphera définitivement? lequel sera préféré le jour où l'empire recevra une constitution générale? La noblesse, les villes et les paysans auront-ils encore des représentans distincts, élus séparément et délibérant seulement en commun? ou bien l'un des ordres de l'état, la noblesse par exemple, avec ou sans le clergé, aura-t-il, comme en Angleterre, une chambre particulière? Il y a là pour l'avenir de la Russie une question analogue à celle qui se posa chez nous au début de la révolution, lors de la convocation des états-généraux : question délicate qui, en demeurant en suspens, contribuera peut-être à retarder l'avénement d'une constitution politique. C'est encore là un problème qu'on ne saurait résoudre sans s'être familiarisé avec la vieille organisation sociale, sans avoir mesuré la valeur et la force réelle, le degré de civilisation et le degré d'individualité de chacun des grands groupes dont se compose la nation.

Tout un tome du volumineux code russe, *svod zakonof*, est consacré aux classes, états ou conditions (1). Le *svod* n'offre pas moins de seize cents articles sur cette difficile matière, et de nombreux changemens, corrections et appendices en accroissent constamment la complexité. La loi reconnaît en Russie quatre classes principales, la noblesse, le clergé, les habitans des villes, les habitans des campagnes. Cette division sort naturellement de l'histoire de l'ancienne Russie; on pourrait dire qu'elle sort de l'état social de tous les peuples primitifs. De l'Inde à la Scandinavie, presque partout à un certain âge de la civilisation, se retrouvent ces quatre ordres fondamentaux, les deux derniers tantôt séparés comme en Suède, tantôt réunis sous un même nom comme en France, sans être réellement confondus : en haut, les guerriers ou la noblesse, les prêtres ou le clergé, au-dessous les marchands ou la bourgeoisie, en bas enfin le paysan, cultivateur de la terre. Cette analogie de classification et de hiérarchie ne suppose point partout une identité parfaite des choses. Pour porter dans notre langue au moins les mêmes noms que les classes équivalentes de l'Europe, de la Suède par exemple, les classes sociales de la Russie n'en diffèrent pas moins profondément de leurs homonymes étrangères, et ce serait s'exposer à de graves méprises que de juger des unes par les autres. Dans l'Europe occidentale, quel que soit l'état social actuel des différens peuples, en Espagne ou en Allemagne, en Italie ou en Angleterre, les mots de noblesse, de bourgeoisie, de paysans ont au fond le même sens, ils ont le droit de porter à l'esprit des idées analogues, parce que les classes que ces termes désignent sont nées au même

(1) Tome neuvième du *Svod Zakonof*, — *Zakony o sostoianiiakh*, plusieurs fois remanié en 1863, 1864, 1868, 1871, etc.

âge sous l'influence des mêmes circonstances, à une époque où, selon une remarque de Tocqueville, toute l'Europe latine et germanique avait des institutions identiques. La Russie, comme la plupart des peuples slaves, ne faisant point alors partie de cette communauté européenne, les mêmes noms n'y sauraient avoir la même signification. Ces mots de nobles ou de bourgeois, nous ne les employons en parlant d'elle que faute de termes meilleurs, pour ne pas toujours nous servir de sons peu familiers aux oreilles françaises. En Russie aussi, toute cette hiérarchie, toutes ces dénominations de classes sont nées au moyen âge, mais dans un moyen âge isolé et différent du nôtre. Par l'origine, par l'esprit et le rôle historique, le *dvorianine* et le *mechtchanine*, le noble et le bourgeois russes s'éloignent peut-être encore plus du bourgeois ou du gentilhomme européens que le clergé grec du clergé latin, le pope orthodoxe marié du prêtre catholique voué au célibat. Entre l'un et l'autre, à peine y a-t-il un air de famille.

Comme toutes choses en Russie, c'est de Pierre le Grand, et après lui de la grande Catherine, que date la constitution des quatre principales classes de la société dans leur forme moderne. C'est Pierre qui, en établissant le *tchine*, la hiérarchie officielle des rangs selon le grade ou l'emploi, a définitivement donné à ce que les Russes appellent noblesse (*dvorianstvo*) son caractère national; c'est Catherine qui, sous l'influence du libéralisme occidental, a érigé cette noblesse, ainsi que la bourgeoisie des villes, en corporations pourvues de certains droits communs. Dans la société réglementée par Pierre Ier, chaque citoyen semblait avoir sa place marquée par la loi, chaque classe sa sphère d'activité définie, et pour ainsi dire sa spécialité. Au paysan le travail de la terre comme au bourgeois des villes le commerce ou l'industrie, au noble le service public comme au prêtre le service de l'autel. Chaque rouage, chaque engrenage avait son rôle indiqué dans la machine de l'état, et aucun ne s'en pouvait écarter. Ces classes, si nettement délimitées, entre lesquelles aujourd'hui même les mœurs et l'éducation tracent souvent une démarcation plus nette que la loi, ces groupes à vocations si étroitement déterminées n'étaient cependant point des castes fermées. La nature même du pouvoir dont elles étaient l'œuvre ne leur pouvait permettre de s'enclore et de se murer en elles-mêmes. Les unes comme les autres, les supérieures comme les inférieures, n'existaient que dans l'intérêt du trône et de l'état, non par elles-mêmes ou pour elles-mêmes, et, selon ses besoins ou ses vues, le souverain restait le maître d'élever ou d'abaisser ses sujets d'une classe à l'autre.

Dans une telle société, aucune classe ne tenant ses droits et pré-

rogatives de sa propre initiative, de ses ancêtres ou de la tradition nationale, aucune, ni la noblesse, ni la bourgeoisie des villes, ne pouvait avoir de droits, avoir de pouvoir vis-à-vis du pouvoir souverain. Toutes demeuraient également dépendantes de l'autorité absolue dont elles étaient la création, dépendantes du bon plaisir dont elles avaient reçu leurs prérogatives. Il n'y avait point dans ces classes russes, dans la noblesse et la bourgeoisie en particulier, d'organisme vivant pourvu d'un moteur spontané et d'un mouvement propre, intérieur et personnel; il n'y avait qu'un mécanisme inerte, docile à la main qui le dirigeait. L'exemple de la Russie montre que la hiérarchie et la délimitation des classes ne sont pas toujours un sûr garant de la liberté des peuples ni un solide obstacle au despotisme. Il est facile de se plaindre de l'émiettement des forces sociales dans les pays tels que le nôtre où, devant l'état, les individus sont dans leur égalité théorique à la fois confondus et isolés comme des grains de sable au bord de la mer. A ce mal, quelque grand qu'on le juge, il est difficile de remédier artificiellement. Pour donner aux groupes sociaux de la cohésion et de l'unité, il ne suffit point d'une législation qui agglomère les individus en corporations, en ordres, en classes. Au point de vue politique, il n'y a de vraiment consistans que les produits spontanés de la nature et de l'histoire, que les corps qui se sont formés et cimentés d'eux-mêmes, qui ont en soi et non au dehors leur principe de vie et de force.

En Russie, aucune classe ne possède de droits politiques d'aucune sorte; chacune assure à ses membres des droits ou priviléges personnels qu'elle tient de la loi et de la volonté du souverain. A cet égard, la société russe se divise, ou mieux se divisait, car dans la pratique les récentes réformes sont en train d'annihiler cette distinction, en deux groupes principaux, les classes privilégiées et les classes non privilégiées. Les premières étaient exemptes du service militaire, exemptes du plus lourd impôt direct, la capitation, exemptes enfin des châtimens corporels, du knout ou des verges. Comme partout, ces privilégiés étaient la noblesse et le clergé, auxquels on avait joint l'élite de la population urbaine et du commerce, ce que nous appellerions la grosse bourgeoisie. Le reste des habitans des villes, les petits bourgeois, les petits marchands et les artisans étaient, comme les serfs des campagnes, soumis au recrutement, à la capitation, aux verges. C'était, comme nous disions jadis en France, le peuple taillable et corvéable, et de plus, selon le mot russe, le peuple *rossable* à merci. La plèbe des campagnes et des villes formait ensemble une classe déshéritée, que par d'expressives métaphores on appelait de temps immémorial la *smerd*, la puante, et la *tchern*, la noire.

Parmi les classes privilégiées, il s'en fallait du reste qu'il y eût l'unité d'esprit, la conformité de culture, en un mot l'homogénéité morale qui s'est en d'autres pays rencontrée en semblable occurrence. Entre la noblesse et le clergé, il n'y avait rien de cette alliance ou de cette solidarité, il n'y avait aucun de ces liens multiples de famille ou d'intérêts qui dans l'ancienne France unissaient entre eux les deux premiers ordres de l'état. Dès avant Pierre le Grand, les dignités ecclésiastiques étaient désertées de la noblesse; déjà le clergé, condamné à se recruter lui-même, formait une sorte de caste héréditaire, la plus fermée de toutes les classes russes, non que l'accès en fût légalement interdit, mais parce que les fils de prêtres étaient presque seuls à en solliciter l'entrée (1). Le clergé, confiné dans ses devoirs ecclésiastiques et longtemps soupçonné de malveillance à l'égard des innovations et des imitations de l'étranger, était généralement depuis Pierre le Grand demeuré, comme la masse du peuple, attaché aux anciennes mœurs, aux anciens usages, à l'ancienne Russie. La noblesse, au contraire, recrutée d'étrangers de tous pays, de favoris du souverain et de fonctionnaires de toute sorte, s'était, après une courte résistance, ouverte au souffle de l'Europe; seule en Russie, elle avait pris le costume, la façon de vivre et les idées de l'Occident. Entre cette noblesse de propriétaires de serfs ou de fonctionnaires de l'état et la bourgeoisie privilégiée des villes, il n'y avait point davantage de liens d'intérêt ou de sentiment, le commerce et la bourgeoisie russes s'étant jusqu'à ce jour, moins que partout ailleurs, détachés du peuple par les goûts et l'éducation.

Ces classes, matériellement et moralement isolées les unes des autres, n'ont dans leur propre sein guère plus d'unité et de cohésion qu'elles n'ont de liens et de sympathies entre elles. De là un autre motif de leur peu de puissance, de leur peu de force vis-à-vis du pouvoir souverain. C'est une des singularités de la constitution sociale de la Russie que chacune des quatre classes de la population y est divisée en catégories, en sous-classes souvent fort étrangères, parfois même hostiles les unes aux autres. Le dualisme que nous avons rencontré dans le sein du clergé entre le prêtre et le moine, entre le clergé blanc et le clergé noir, se retrouve à un certain degré dans toutes les classes de la société. Dans la noblesse, il y a les nobles héréditaires et les nobles personnels, parmi les habitans des villes les marchands, les bourgeois notables d'un côté, les artisans et les petits bourgeois de l'autre; dans les campagnes même, il y a

(1) Pour tout ce qui concerne la classe du clergé, on peut se reporter à notre étude dans la *Revue* du 25 mai 1874.

les paysans des particuliers et les paysans de la couronne. Toutes ces catégories, toutes ces subdivisions multiples, avaient leurs obligations et leurs droits particuliers, et, dans les premières classes au moins, elles conservent encore des intérêts et un esprit différens.

La complication de la constitution sociale ne s'arrête pas là. En dehors de ces quatre grands cadres déjà coupés de cloisons intérieures, il y a des compartiments plus petits, des classes accessoires ou secondaires; les unes, débris d'une organisation antérieure, les autres, destinées aux habitans des pays plus ou moins récemment annexés qui rentraient difficilement dans les anciens cadres nationaux. Jusqu'aux récentes réformes, l'armée, de même que le clergé, pouvait être regardée comme une classe particulière. Dans la statistique russe, les soldats, leurs femmes et leurs enfants, figurent au milieu de la nomenclature sociale sous une rubrique spéciale (1). C'était là une conséquence du long service militaire : quand il fallait servir vingt ou vingt-cinq ans, on entrait dans l'armée à peu près comme dans le clergé, pour la vie. Le paysan devenu soldat cessait d'appartenir à sa commune natale, et perdait à jamais ses droits aux biens communaux de son village. La conscription était une sorte de mort civile. Le soldat, une fois rasé, ne revêtait plus le costume de sa jeunesse; le plus souvent, lorsque l'âge le faisait sortir du service actif, il gardait sa capote militaire dans les places qui lui étaient accordées, ou dans les lieux où il sollicitait la charité publique. Ce n'est que dans les dernières années que l'appel sous les drapeaux a cessé d'enlever le conscrit à la classe où il était né, et que la loi a rouvert au paysan l'entrée de sa commune.

Dans la première moitié du siècle, sous le règne d'Alexandre Ier, il y eut un moment où, grâce aux colonies militaires d'Araktcheief, le métier des armes sembla devenir, pour une notable portion de la nation, une profession viagère, profession héréditaire. Dans certains districts dont les habitants portaient le nom de soldats cultivateurs, les filles, comme les garçons, étaient de par la loi vouées à l'armée, et destinées en naissant à épouser et à nourrir des soldats. C'était une sorte de servage d'un nouveau genre, dont les promoteurs se flattaient de tirer grand avantage pour les forces et les finances de l'empire. La résistance du paysan, qui alla parfois jusqu'à la ré-

(1) C'est ainsi que, dans le *Statistitcheskii Vrémennik* de 1871, on trouve pour la classe militaire 3,743,000 âmes en Europe et près de 1 million en outre au Caucase et en Asie. Ces statistiques, mal comprises de l'Occident, deviennent souvent la cause de singulières erreurs. On donnait le chiffre de la classe comme celui de l'armée sans s'apercevoir que ce chiffre était pour plus de la moitié composé de femmes et d'enfans.

volte, dut, sous le règne de Nicolas, faire abandonner cette tentative, dont il n'est resté que peu de traces. Le règne d'Alexandre II obéit à cet égard à des tendances tout opposées à celles qui prévalurent sous Alexandre Ier. Pour les lois récentes qui entrent aujourd'hui en application, ce ne sera point assez de cesser de faire de l'armée une classe à part dans la nation. Le service militaire, abrégé de durée et rendu obligatoire pour tous, portera un coup sensible à toutes les distinctions de castes. Au lieu d'être un corps isolé et un sujet de priviléges ou de servitudes, l'armée deviendra un instrument d'égalité, elle sera un des principaux moyens de fusion des classes et des rangs.

Il est dans l'armée, ou plutôt dans les forces militaires de la Russie, un groupe considérable qui continue à former une catégorie à part, et demeure à quelques égards une classe distincte, une caste guerrière; ce sont les Cosaques. Là, sur les frontières méridionales de l'empire, sur le cours inférieur du Don, du Volga, de l'Oural, du Kouban, du Terek, se retrouvent encore des populations d'origines diverses, toutes vouées également à une organisation militaire. Les Cosaques n'ont que cette ressemblance avec les colonies de soldats cultivateurs d'Alexandre Ier. S'ils sont soumis à certaines conditions particulières pour le recrutement, ils ne vivent point d'ordinaire sous le joug de la discipline militaire, et, en échange de leurs charges spéciales, ils ont eu de tout temps des immunités auxquelles ils sont fort attachés; aussi sont-ils regardés comme des populations privilégiées, bien que leurs prérogatives personnelles et corporatives aient été singulièrement réduites dans le cours des siècles. A l'étranger, le nom de Cosaque, lié à des souvenirs d'invasion, éveille l'idée de barbarie et de pillage; en Russie, le même nom, lié aux souvenirs de la vie indépendante de la steppe, éveille l'idée de la liberté, de l'égalité. « Libre comme un Cosaque, » est pour le Russe une locution fortement expressive, car elle désigne l'homme qui n'a subi ni le joug étranger, ni la servitude de la glèbe. Chez les principaux groupes cosaques, chez ceux du Dnieper et ceux du Don, régnait jadis l'égalité, non moins que la liberté. Les uns et les autres, les premiers sous la suzeraineté de la Pologne, les seconds sous le sceptre moscovite, formaient une sorte de république démocratique. Ils élisaient eux-mêmes leurs chefs, leurs *atamans* et ne reconnaissaient entre eux pas plus de nobles que de serfs (1).

(1) Sur les anciens Cosaques de la Petite et de la Grande-Russie, le lecteur français peut consulter avec fruit *les Cosaques d'autrefois*, de Mérimée, qui ne sont qu'une réduction des travaux d'un des plus éminens historiens actuels de la Russie, M. Kostomarof.

A cet égard, l'extrême sud de la Russie ressemblait à certaines régions de l'extrême nord, où le servage et la noblesse n'ont pour ainsi dire point pénétré. Comme les paysans d'Archangel ou de Viatka, les Cosaques semblent avoir longtemps conservé les formes d'une ancienne société russe, d'une société étrangère aux distinctions de classes, ou bien au contraire on pourrait regarder ces libres colons de la steppe comme ayant laissé ou rejeté derrière eux dans la patrie qu'ils quittaient toute trace de hiérarchie sociale. Quoi qu'il en soit, les distinctions de classes sont peu à peu rentrées chez eux avec l'administration de la Russie moderne. La noblesse a été conférée à leurs officiers, et de l'ancienne égalité comme de l'ancienne liberté cosaque, il ne reste guère qu'un souvenir. Les Cosaques du Don, de l'Oural et de la Mer-Noire, les principaux héritiers de ce vieux nom national continuent à former des circonscriptions particulières jusqu'à ces derniers temps en possession d'une administration spéciale. Ils étaient exempts de certains impôts et avaient droit à un certain nombre de places dans l'administration du pays; ils avaient un budget particulier et gardaient la possession gratuite des terres de la communauté. Tous ces priviléges sont naturellement entamés et peu à peu rétrécis par les progrès constans de la centralisation, aussi bien que par les progrès du commerce et des voies de communication. L'individualité des Cosaques en est diminuée en même temps que leur autonomie.

Parmi les classes accessoires placées en dehors et comme dans l'intervalle des classes normales, une seule mérite encore une mention pour la singularité de sa situation, c'est celle dont les membres portent le nom bizarre d'*odnovortsy* (mot à mot, unicour), c'est-à-dire hommes d'une seule cour ou d'une seule maison, possesseurs d'une seule terre. Ces *odnovortsy* sont des hommes libres, qui, à l'inverse du paysan russe ordinaire, possèdent la terre qu'ils cultivent en pleine propriété individuelle et héréditaire. A cet égard, ils se rapprochent des nobles, tandis que, par l'éducation et la situation de fortune, par la capitation et le recrutement, qui pesaient sur leur tête comme sur les dernières classes de la nation, ils méritent plutôt d'être comptés parmi les paysans. Cette classe, ainsi intermédiaire entre les deux grands ordres de l'état compte, croyons-nous, de 2 à 3 millions d'âmes des deux sexes; parmi ses membres, plusieurs ont atteint une aisance rare chez le paysan russe. Les *odnovortsy* pourraient, de même que les Cosaques, être envisagés comme les représentans d'un autre âge de la société russe et d'anciennes forces sociales. Leur origine est assez obscure, et leurs rangs semblent s'être recrutés dans plusieurs classes différentes. Les *odnovortsy* se regardent eux-mêmes parfois, peut-être avec

raison, comme des nobles appauvris et depuis longtemps dépouillés de leurs priviléges. La plupart paraissent descendre d'anciens soldats ou d'anciens colons établis jadis pour protéger la frontière méridionale de la Moscovie, et, en échange de leurs services, pourvus de terres longtemps exemptes d'impôt. Répartis dans des habitations à la fois isolées et peu distantes, que depuis l'on a réunies en villages, ces cultivateurs militaires formaient vis-à-vis des Tatars une ligne d'observation et de défense qui, en se reportant peu à peu vers le sud, pénétrait graduellement dans les steppes. Encore aujourd'hui c'est dans les gouvernemens de Voronège, de Koursk, d'Orel, dans les gouvernemens limitrophes de l'ancienne Moscovie que se rencontrent le plus de membres de cette petite classe. Quelle qu'en soit l'origine, les *odnovortsy* peuvent, dans l'échelle sociale de la Russie, occuper une place plus importante que leur nombre. Ils sont, en dehors de la noblesse, presque les seuls représentans de la propriété territoriale, telle que nous la connaissons en Europe; à ce titre, ils sont le seul anneau intermédiaire entre l'ancien serf et l'ancien seigneur, et, plus facilement que le paysan des communes, ils pourraient peut-être doter la Russie d'une des choses qui lui manquent le plus, d'une classe moyenne rurale.

La plupart des classes entre lesquelles était divisée la population russe étaient si particulières à la Russie, si propres à son état social, qu'il était difficile d'y faire entrer des populations d'origine étrangère sans augmenter pour elles le nombre des subdivisions spéciales. Aussi d'ordinaire, pour ne point faire violence aux mœurs, pour ne point enfreindre les droits reconnus des pays conquis, le gouvernement russe était-il, à chaque annexion en Europe ou en Asie, contraint de créer pour ses nouveaux sujets de nouveaux cadres, de nouvelles rubriques. Chaque région, chaque race, et même chaque culte, en passant dans l'empire, y donne lieu à des division particulières, à des catégories sociales ayant chacune ses droits et obligations. Il y a dans la diversité des nationalités qui habitent l'empire une des difficultés qui, en Europe même, retardent la fusion et l'unification légale de toutes les populations comprises sur le sol russe. Les tribus nomades, comme en Europe les Samoïèdes ou les Kalmouks, restent naturellement en dehors des quatre classes normales. Les Tatars, les Bachkirs et toute la population mahométane gardent encore dans les villes ou les campagnes une position spéciale ; il en est de même à certains égards des cultivateurs libres de la Bessarabie, des bourgeois de l'ancienne Pologne ou des provinces baltiques, des colonistes allemands ou grecs de l'intérieur, de même enfin des Juifs des provinces occidentales. S'ils ne constituent plus, comme dans la république de Pologne, un cinquième ordre de l'état

et une véritable caste, les Israélites, même après les dernières réformes, demeurent encore, quant au domicile, quant à la propriété et aux fonctions électives, soumis à certaines restrictions qui continuent d'en faire une catégorie particulière au milieu même des classes dont ils sont membres.

II.

La première chose qui frappe dans la répartition des classes de la population russe, c'est la proportion ou mieux la disproportion de leur force numérique, et en particulier la disproportion du nombre des habitans des villes et des habitans des campagnes. Cette dernière rubrique comprend à elle seule l'immense majorité des sujets russes. Dans la Russie d'Europe, sans le royaume de Pologne et le Caucase, les statistiques donnent pour la classe rurale (*selskiie obytately*), en y comprenant les Cosaques, le chiffre d'environ 55 millions d'habitans; pour les classes proprement urbaines, marchands, bourgeois, artisans des villes de toute sorte, les mêmes documens offrent un chiffre inférieur à 6 millions (1). Ces évaluations laissent en dehors la noblesse et le clergé, la première comptant dans ses deux subdivisions de 800,000 à 900,000 âmes, le second environ 600,000, le clergé habitant en majorité les campagnes, tandis que la noblesse se partage entre elles et les villes. Cinquante-cinq millions de paysans contre cinq ou six millions de bourgeois, de citadins de toute sorte, c'est là un fait considérable, un fait d'une importance capitale pour l'état social, l'état économique, l'état politique de la Russie.

L'importance de cette disproportion entre les deux principaux éléments de la population apparaît encore mieux, si l'on se rend compte de ce qui porte le titre de ville dans les statistiques russes. Ce n'est pas uniquement par leur rareté, leur dispersion sur un vaste territoire ou la faiblesse relative de leur population que les

(1) Les statistiques russes, et en particulier le *Statistitcheskii Vrémennik*, donnent à cet égard un double dénombrement en des tableaux séparés. La population s'y trouve à la fois répartie par classe, selon la qualité personnelle des habitans, et par localités, par villes ou districts ruraux, selon le domicile ou la résidence réelle des mêmes personnes. Ces derniers tableaux, s'appliquant à toute la population y compris la noblesse et le clergé, offrent naturellement pour les villes comme pour les campagnes un chiffre plus élevé. Le recensement de 1867 donnait ainsi pour la population rurale plus de 57 millions d'âmes, et pour la population urbaine 6,540,000. La comparaison des tables des deux modes de dénombrement montre que dans le second l'augmentation de la population des villes est en grande partie produite par le séjour des paysans qui y sont en résidence temporaire, et qui presque partout sont un des élémens importans de la population urbaine.

villes de Russie diffèrent des villes de l'Europe occidentale. Avec leurs maisons de bois basses et espacées, avec leurs rues d'une largeur démesurée qu'explique seule la crainte des incendies, leurs rues non pavées où, comme sur les routes de la campagne, règnent tour à tour et parfois côte à côte la neige, la boue et la poussière, la plupart de ces cités russes manquent, dans leur aspect comme dans leurs habitans, de ce qui pour nous constitue la ville et le caractère urbain. Au lieu de serrer leurs habitations les unes contre les autres comme nos anciennes villes de France, d'Italie ou d'Allemagne, au lieu d'entasser les étages vers le ciel, et de former un petit monde entièrement distinct des campagnes et uniquement rempli de l'homme et des œuvres de l'homme, les villes russes s'étalent et se répandent dans les champs jusqu'à se confondre avec eux, laissant entre les maisons et les édifices publics de vastes espaces que la population ne peut remplir ni animer et où l'homme semble à demi perdu. Aussi, pour les voyageurs arrivant de l'Europe, la plupart des villes moscovites ont-elles quelque chose de vide, de désert, d'incomplet ou d'inachevé; elles font souvent l'effet de leurs propres faubourgs, et l'étranger en est sorti quand il se croit sur le point d'y entrer. Pour lui, le plus grand nombre de ces villes ne sont que de grands villages, et de fait entre ville et village, pour le mode de construction comme pour la manière de vivre des habitans, il y a moins de différence en ce pays que partout ailleurs. La Russie tout entière ne fut pendant des siècles qu'un village de plusieurs milliers de lieues carrées. Pendant une longue partie de son histoire, pendant la période moscovite, il n'y avait guère, à proprement parler, en Russie qu'une ville, la capitale, la résidence du souverain, et encore celle-ci n'était-elle qu'une vaste bourgade de bois dispersée autour d'une forteresse de pierre. Ce n'est que depuis l'incendie de 1812 et la reconstruction qui l'a suivi, depuis que la pierre ou mieux la brique ont relégué les édifices de bois dans les faubourgs et permis aux maisons de s'élever et de se rapprocher, que Moscou a réellement pris l'apparence d'une grande cité. Les chefs-lieux de gouvernement, peu à peu réédifiés sur le modèle de la vieille capitale rajeunie, sont d'ordinaire encore pour nous les seules villes dignes de ce nom.

En comparant les surfaces, on trouve que dans la Russie européenne, même quand on décore de ce titre une foule de bourgades aux trois quarts rurales, les villes sont dix, quinze, vingt fois plus espacées que dans l'Europe occidentale. Il y a là un contraste des plus frappans et qui n'est point sans influence sur toutes les relations de la vie. En Russie, les villes sont comme des îlots isolés et dispersés à de grandes distances sur un océan de campagnes, tandis qu'en Occi-

dont elles se pressent les unes contre les autres comme les îles voisines d'un archipel : c'est à peu près la différence du Pacifique et de la mer Égée. Le contraste au point de vue de la population n'est guère moindre. En France, en Belgique, en Prusse, en Angleterre, les villes renferment le tiers, parfois même la moitié de la population totale. En Russie, les villes n'en contiennent guère plus du neuvième, peut-être même du dixième, et encore beaucoup des habitans qui leur sont ainsi attribués méritent-ils peu le nom de citadins. Malgré ses récens et constans accroissemens, la population urbaine de la Russie reste ainsi bien en deçà de la même population en Europe. Le peu d'importance, l'insignifiance des villes, dont les matériaux même semblaient lui manquer, est un des caractères historiques de l'ancienne Moscovie : toute proportion gardée, c'est encore aujourd'hui un des traits distinctifs de la Russie, de la Grande-Russie en particulier. Les deux principaux élémens de la population y sont dans un tout autre rapport que dans la plupart des pays de l'Europe ou de l'Amérique. Que de diversités dans les mœurs, dans les idées, dans les aspirations, que de diversités dans toute la civilisation n'implique pas ce seul fait! A la lueur de la statistique, le vaste empire du Nord, en dépit de ses rapides et incessans progrès, apparaît toujours comme un état rural, un empire de paysans. La Russie et les États-Unis d'Amérique qui, pour l'étendue du territoire et la répartition de la population, offrent tant de points de comparaison, sont à cet égard dans la plus complète opposition et figurent aux deux pôles contraires de la civilisation moderne (1).

Le même phénomène, la même disproportion entre les villes et les campagnes, se rencontre, à des degrés divers, chez la plupart des peuples slavons, chez les Slaves de l'occident comme chez les Slaves de l'est et du sud. C'est, on peut le dire, un des principaux signes et en même temps une des principales causes de l'infériorité historique des nations slavonnes vis-à-vis des nations latines ou germaniques. Au premier abord, les Slaves de l'ouest, les Tchèques et les Polonais semblent à cet égard comme à bien d'autres se séparer de leurs frères slaves pour se rapprocher de l'Europe occidentale. Le royaume de Pologne en particulier s'éloigne singulièrement par ce côté de l'empire auquel il est attaché. La population urbaine et la population rurale y sont à peu près dans le même rapport que dans les plus riches contrées de l'Europe germano-latine. La proportion de l'une à l'autre est comme 1 à 3 : environ

(1) En Russie même cependant, il est à remarquer que parmi les régions qui possèdent relativement la plus grande population urbaine figurent l'Ukraine, la Nouvelle-Russie, la Tauride et la plupart des pays récemment colonisés; ce qui fait penser que là comme ailleurs la colonisation moderne procède en grande partie par les villes.

1 million 1/2 d'habitans dans les villes contre 4 millions 1/2 dans les campagnes (1). Par malheur, cette ressemblance même est trompeuse, et la statistique induirait en erreur celui qui n'en saurait pas analyser les données. La population de ces villes polonaises est en grande partie israélite ou allemande, et trop souvent par l'esprit et les intérêts comme par l'origine elle est restée étrangère au peuple slave qui l'entoure. Ces villes de Pologne, souvent fondées par des colons allemands et toutes plus ou moins peuplées de Juifs parlant un patois allemand, ces villes jadis régies pour la plupart par le droit allemand de Magdebourg, demeuraient isolées au sein d'une république de gentilshommes, confinées dans leur étroite enceinte, enfermées dans leurs priviléges, sans place dans la constitution, sans rôle dans l'état, sans influence sur la civilisation et la politique du pays, pour lequel ce défaut de bourgeoisie nationale ne fut pas une des moindres causes de ruine. Dans l'ancienne Pologne, les villes étaient au milieu du peuple comme des colonies à demi étrangères; selon l'expressive image d'un publiciste d'outre-Rhin, elles étaient comme des gouttes d'huile sur un étang (2). En Russie, au contraire, les villes étaient bien sorties du sol national, mais elles étaient rares, diffuses, chétives et, sans institutions comme sans vie propres, elles émergeaient à peine de l'immense océan de campagnes. Sous une autre forme, le mal était le même, et l'esprit de progrès, l'esprit d'investigation et de liberté y manquait de son berceau naturel. Point de bourgs ou de cités, partant pas de bourgeoisie dans l'ancienne Russie. Novgorod et Pskof, toutes deux élevées à peu de distance de la Baltique, toutes deux en contact avec les marchands de l'Europe, sont une glorieuse et stérile exception. La Moscovie, qui les engloutit, était un pays essentiellement rural, et de là, en grande partie chez les Russes comme chez d'autres Slaves, la persistance tant remarquée de l'esprit patriarcal. Dans cet état de paysans et de propriétaires, les mœurs, les institutions, tous les rapports sociaux, ont longtemps conservé quelque chose de simple, de primitif et comme de rudimentaire. Le défaut de villes eut pour la Russie une autre grave conséquence : avec la population urbaine lui manquait le premier élément économique de la civilisation moderne, la richesse mobilière, le capital circulant, principe essentiel de tout grand développement matériel, de toute féconde activité sociale.

(1) *Statistitcheskii Vrémennik.*

(2) Hüppe, *Verfassung Polens,* p. 57. Dans toute la Russie occidentale, dans la Lithuanie, la Russie-Blanche et les parties de la Petite-Russie jadis unies à la Pologne, la situation est encore à peu près la même que dans la Pologne proprement dite. Les Juifs agglomérés dans les villes et les bourgades y forment également un des principaux élémens de la population urbaine et ne s'y fondent point avec les autres habitans.

Ce n'est heureusement pas au caractère du peuple russe ou aux prétendus goûts nomades de la race slave qu'il faut attribuer cette longue absence et cette rareté persistante des villes. La raison en est ailleurs; elle est dans les mœurs économiques de la Russie, et ces mœurs mêmes tiennent en partie à de vieilles habitudes qui changent chaque jour, en partie à des causes permanentes, au sol, au climat, à la conformation même du pays. Il n'y a pas encore en Russie de besoins de consommation capables d'alimenter la production d'une nombreuse population urbaine. Les métiers ou les professions, les industries de toute sorte, qui d'ordinaire ont leur siége dans les villes, y sont encore peu développés ou y restent dispersés dans les villages. L'ancienne constitution du servage amenait les propriétaires à faire tout fabriquer sur place, dans leurs domaines, par leurs serfs; les objets de luxe faisaient seuls exception, et la plupart se tiraient de l'étranger. La sévérité du climat, l'éloignement des distances, ont encore des effets analogues. Nulle part l'homme n'est à ce point excité à se suffire à lui-même. Dans la région du nord surtout, la pauvreté du sol, les longs chômages de la mauvaise saison et la longueur des nuits hibernales contraignent le paysan à chercher ailleurs que dans la culture de la terre ses moyens d'existence. De là vient que cette immense population rurale est loin d'être exclusivement agricole. La vie des champs et la vie industrielle sont moins séparées, moins spécialisées en Russie qu'en Occident. Ce qui en d'autres pays se fabrique dans les ateliers ou les manufactures des villes par des ouvriers essentiellement citadins se confectionne souvent en Russie dans les villages et la cabane du *moujik*. Les villes avaient ainsi contre elles l'état social, qui jadis liait le paysan à la glèbe et aujourd'hui encore le lie à sa commune, le peu de besoins ou le peu de richesse des masses et jusqu'à l'ingratitude du climat, jusqu'aux qualités mêmes du peuple. La facilité d'imitation, la dextérité et l'habileté de main du Russe tournèrent elles-mêmes contre les agglomérations urbaines en tournant contre les professions permanentes, contre les métiers sédentaires, contre la spécialité. Le paysan capable de fabriquer par lui-même tout ce qu'exigent ses faibles besoins est rarement obligé de recourir aux habitans ou aux produits de la ville. Avec de telles mœurs, celle-ci n'est guère qu'un centre d'administration ou un lieu d'échange, un marché souvent animé et encombré de population à l'époque des foires, vide et désert pendant la plus grande partie de l'année. Beaucoup ne sont que des créations artificielles de l'activité souveraine, qui en retirant sa main d'elles les laisserait retomber dans le néant des campagnes.

Ce mode de formation des centres urbains explique comment, en Russie, les villes et les campagnes diffèrent d'ordinaire si peu et

comment parfois elles diffèrent tant. Entre les unes et les autres, on ne voit d'un côté qu'analogie et similitude, et d'un côté que contraste et dissemblance. A cet égard, les grandes cités russes, les capitales en particulier, semblent des colonies d'un autre peuple ou d'une autre civilisation. On y trouve tout le luxe, tous les plaisirs, tous les arts de l'Occident, la vie y paraît tout européenne, tandis que dans les campagnes elle semble encore moscovite, à demi orientale, à demi asiatique. L'opposition est saisissante, et cependant tout ce contraste est extérieur, superficiel; les dehors de la vie diffèrent, l'homme est le même. A part une haute classe, élevée à la discipline de l'étranger, la masse des habitans de la ville est, par l'éducation et les goûts, par les usages comme par l'esprit, demeurée voisine des habitans de la campagne. Dans ces villes, souvent bâties de toutes pièces et parfois déjà populeuses, les paysans sont nombreux et les mœurs restent encore à demi rurales. Il n'y a le plus souvent ni bourgeoisie, à notre sens français du mot, ni plèbe urbaine comparable à la population ouvrière de nos grandes cités et de nos faubourgs.

III.

L'ancienne Moscovie faisait peu de distinction entre les villes et les campagnes, entre le bourgeois et le paysan, dont la Russie moderne a formé deux classes séparées. Aux voyageurs étrangers, la position de l'un semblait peu différente de celle de l'autre. L'Anglais Fletcher, ambassadeur de la reine Élisabeth près du fils d'Ivan le Terrible, regardait le marchand et l'artisan comme faisant partie de la dernière classe du peuple, désignée par lui sous le nom humiliant de *moujiks* (1). Ce n'est guère qu'au XVIIe siècle que les villes sont, devant l'administration, généralement distraites des campagnes. Ce n'est qu'à cette époque, lors de l'établissement du servage pour les paysans, que les populations urbaines commencent à être regardées comme une classe distincte et les villes comme des communes à part, constituées sur un plan spécial (2).

(1) Fletcher, ch. IX. « La dernière classe est celle des *moujiks;* on range parmi eux les marchands et les artisans. » Ivan le Terrible lui-même, dans ses lettres à la reine Élisabeth, donne aux négocians anglais venus en Russie pour y trafiquer le nom dédaigneux de *moujiks de commerce.* — Voyez l'étude de M. Alfred Rambaud sur *Ivan le Terrible et les Anglais en Russie,* dans la *Revue* du 15 février 1876.

(2) Tchitchérine : *Oblastnyia outchregdéniia Rossii v XVII^m véké,* p. 562-567. Il va sans dire que ce qui suit sur le régime des villes moscovites ne s'applique point aux villes occidentales, à Novgorod et à Pskof, dont les habitans avaient gardé le droit de se gouverner eux-mêmes et où, comme dans les villes d'Italie, se retrouvent les luttes des riches et des pauvres, du *popolo grasso* et du *popolo minuto.*

Jusque-là, les villes ou bourgs des provinces et les paysans des districts étaient souvent réunis dans le même *mir* ou commune, et soumis au même droit et aux mêmes autorités. La position du bas peuple des villes n'était guère plus enviable que celle des cultivateurs de la campagne. Le bourgeois, l'homme taillable (*tiaglyi tchelovek*), était fixé (*prikreplen*), était enchaîné à sa ville natale comme le paysan l'était à la terre, et cela pour des motifs analogues, afin que le fisc ne fût point frustré par le départ du contribuable, et que les bourgeois, taxés solidairement, n'eussent pas à payer pour les absens. Des dispositions qui rappellent celles inventées pour les *curiales* aux derniers temps de l'empire romain interdisaient sévèrement de passer d'une ville ou d'un bourg à l'autre, et pour cette fuite, pour cette sorte de désertion, les Romanof établirent en 1658 la peine de mort (1).

Il y avait cependant dans les villes de la Russie une classe privilégiée : c'étaient les riches marchands, les commerçans en gros et spécialement ceux qui faisaient le commerce extérieur. On les appelait les *hôtes*, *gosti*, probablement parce qu'à l'origine, et pendant longtemps, le plus grand nombre étaient étrangers. Ces *gosti* sont mentionnés dès l'époque des Varègues. Dans la Russie primitive, où l'éloignement et les guerres intestines rendaient le commerce à la fois plus précaire et plus précieux, les hommes assez entreprenans pour s'y livrer étaient entourés d'une considération qu'ils conservèrent plus ou moins à travers toutes les vicissitudes de l'histoire russe, au milieu même de l'abaissement où les guerres des princes apanagés et la domination tatare plongèrent le commerce national. Ce nom de *gosti*, sans doute d'origine germanique, était accordé par les grands-princes comme un titre d'honneur, et plusieurs de ces *hôtes* servirent aux *kniazes* de conseillers ou d'ambassadeurs. Au-dessous des *gosti* venaient les marchands inférieurs et les *posadskii* ou bourgeois, les uns et les autres répartis entre plusieurs catégories dont chacune avait son conseil ou *douma*, pourvu du droit de juger les contestations de ses membres.

Ces marchands et bourgeois pouvaient difficilement être une classe influente dans un pays comme la Grande-Russie, coupé de l'Europe et de la mer, coupé de toutes les grandes routes commerciales par la Lithuanie, l'ordre teutonique et les Tatars. Jean IV, Ivan le Terrible, l'ennemi des vieilles familles de *kniazes* et de boïars, avait cherché à relever les habitans des villes, les bourgeois de Moscou en particulier; mais la main des tsars ne sut pas faire revivre en Moscovie les libertés municipales qu'elle déracinait à

(1) Solovief, *Istoriia Rossii*, t. XIII, p. 100-130.

Novgorod et à Pskof, où elles avaient longtemps fleuri. L'absence même de féodalité, qui au premier abord semblerait avoir dû favoriser l'éclosion de la bourgeoisie, y fut plutôt un obstacle. Les souverains n'eurent pas autant d'intérêt à s'appuyer sur les villes, et les villes ne trouvèrent point dans les discordes des grands-vassaux et du pouvoir central une occasion d'affranchissement ou un moyen d'élévation. Un instant peut-être, lors de la crise qui suivit l'extinction de la maison souveraine, les cités russes se montrèrent capables de jouer un rôle politique; elles prirent part à la délivrance du sol national, envahi par les Polonais, en même temps qu'à l'élection de la dynastie nouvelle; puis, ruinées par cette longue période de trouble et comme épuisées de leurs propres efforts, elles abandonnèrent d'elles-mêmes, sous les premiers Romanof, les franchises que leur avaient accordées les derniers princes de la race de Rurik. Dans toutes ces villes sans industrie, sans moyens de communication, presque sans population, il n'y avait à l'avénement de Pierre le Grand, en dépit de quelques nouvelles tentatives de son père Alexis, rien qui méritât le nom de bourgeoisie.

Une telle lacune ne pouvait manquer de frapper le tsar artisan dont le modèle de prédilection était le pays le plus bourgeois de l'Europe, la Hollande. Une classe moyenne, une bourgeoisie ne se pouvait malheureusement improviser aussi vite qu'une flotte et une armée. Les règlemens spéciaux de Pierre le Grand, l'autonomie administrative et le *self-government* dont il dota les villes, contribuèrent peut-être moins à la création d'une classe urbaine que l'activité générale du réformateur, l'introduction de nouvelles industries et de nouveaux moyens de communication et surtout l'ouverture de la Russie à l'Europe. Les progrès furent cependant lents. La mauvaise administration des successeurs de Pierre le Grand, les restrictions apportées aux priviléges des villes et des marchands, enfin sous l'impératrice Élisabeth, l'érection des principales branches de commerce en monopoles concédés à des favoris de cour, retardèrent de plus d'un demi-siècle la naissance d'une classe moyenne. Catherine II, ici comme en toute chose, reprit et compléta l'œuvre de Pierre Ier. Elle voulut en même temps constituer une noblesse et une bourgeoisie, deux choses dont manquait presque également la Russie. C'est par elle que les habitans des villes ont été divisés entre les différens groupes qui subsistent encore aujourd'hui. Marchands, petits bourgeois, ouvriers, reçurent de sa main une organisation corporative, chacun de ces groupes divers eut ses chefs élus et tous furent réunis en corporations municipales auxquelles fut restitué le droit de justice avec le droit d'administration intérieure.

Dans l'organisation de la classe urbaine, la princesse d'Anhalt et le charpentier de Saardam imitèrent naturellement les institutions contemporaines de l'Europe occidentale, en particulier les institutions des pays germaniques, de l'Allemagne et de l'Angleterre, de la Hollande et de la Suède. De là une partie des défauts et une partie de l'insuccès d'une œuvre mal à propos copiée de l'étranger et imitée de modèles déjà en décadence. C'est quand ils étaient sur le point de disparaître des états les plus avancés de l'Occident, que les corps de métiers d'artisans et les *guildes* de marchands, que les maîtrises et jurandes furent introduits en Russie. De pareilles erreurs ne sauraient surprendre, quand on voit encore en France des hommes instruits regretter ces institutions du passé ou en rêver le rétablissement. Quels qu'en fussent les mérites et les inconvéniens, cette organisation en corporations à laquelle se prêtent volontiers les peuples germaniques était aussi étrangère au génie qu'aux habitudes de la Russie. Le Russe, selon une juste remarque de Haxthausen, a l'esprit d'association, il n'a point l'esprit de corporation, et entre l'un et l'autre la différence est grande. Le Russe a un mode national d'association, l'*artel*, dont tous les membres ont des droits égaux et travaillent pour le bénéfice commun, sous des chefs librement élus par leurs pairs; il a peu de goût pour les corporations fermées, pourvues au dehors de priviléges et de monopoles, et au dedans subdivisées hiérarchiquement en rangs ou échelons inégaux, comme nos anciens corps de métiers avec leur gradation de maîtres, de compagnons et d'apprentis. A cet égard, le peuple de l'Europe chez lequel les divisions extérieures de classes ont le plus persisté est peut-être de tous le plus naturellement étranger à l'esprit de caste et de subordination hiérarchique. L'esprit corporatif, qui en Occident n'était qu'une forme de l'esprit féodal, l'esprit qui dans le monde du travail avait introduit le même principe de privilége et de vasselage que dans la propriété et la noblesse, ne se retrouve nulle part dans l'ancienne Moscovie et n'a pu triompher dans la Russie nouvelle. Les tribus ouvrières aux frontières déterminées, les maîtrises et jurandes qui en Occident ont fait le noyau de la population urbaine, étaient aussi inconnues de la Russie que la féodalité occidentale, qui leur servait de type ou de patron. Sous ce rapport le mode d'existence des villes russes ne différait guère moins du mode d'existence des villes européennes que ne différait l'organisation rurale de la Russie et de l'Europe. Catherine II tenta en vain de réunir les artisans en corps de métiers et de les diviser régulièrement en maîtrises; en vain elle donna à chaque groupe des chefs élus, une administration et des bannières; les corps de métiers, les *tsekh*, selon le nom emprunté

de l'allemand (*zeche*), sont restés en Russie des cadres inanimés, presque de simples registres d'inscription pour la police.

La population des villes demeure depuis Pierre Ier et Catherine II partagée en cinq ou six rubriques réparties en deux groupes principaux : le gros commerce ou les marchands, formant la classe supérieure, classe longtemps privilégiée, et les petits commerçans, les artisans de toute sorte, divisés en plusieurs catégories qui ne diffèrent guère entre elles que par le nom. Il y a les *mechtchané*, petits bourgeois ou citadins, les *remeslenniki* ou artisans, les *tsekhovye*, membres des corps de métier; il y a les *raznotchintsy*, sorte de *caput mortuum*, contenant tous les gens qui ne sont rangés dans aucune autre classe. De toutes ces catégories, la première est la plus importante et peut être regardée comme le type de toute la population inférieure des villes. Le terme de *mechtchanine* est d'ordinaire traduit par bourgeois; l'homme qui porte ce nom russe répond cependant bien peu au mot français. Le *mèchtchanine* est l'habitant des villes qui, n'étant ni noble ni prêtre, n'est pas assez riche pour être inscrit parmi les marchands et ne fait pas non plus partie d'une corporation d'ouvriers. Il vit d'ordinaire d'un petit commerce ou de métiers divers. Beaucoup n'ont point de moyens d'existence assurés. Il y a ou il y avait, jusqu'à ces derniers temps, une limite imposée à leur commerce et à leur fortune immobilière; ils ne pouvaient dépasser un certain chiffre d'affaires ni posséder un immeuble de plus de cinq ou six mille roubles. Pour aller au delà, ils devaient se faire inscrire parmi les marchands. Bien qu'il soit proprement l'habitant légal des villes, le citadin par excellence, le *mechtchanine* est souvent obligé d'aller chercher fortune au village. Dans certains gouvernemens, le nombre des *mechtchané* établis à la campagne est considérable, tandis que le paysan qui dans le travail de la terre ne peut toujours trouver une occupation permanente ou une rémunération suffisante, se presse fréquemment dans les villes et y a conquis le monopole de divers métiers. A Saint-Pétersbourg seul, vivent plus de 100,000 paysans (1). Les deux classes changent de résidence et prennent souvent ainsi la place l'une de l'autre, tantôt se faisant concurrence pour le travail manuel et le petit commerce dans les fabriques ou dans les foires, tantôt gardant chacune leurs professions de prédilection, le *mechtchanine* apportant à la campagne les arts et les procédés de la ville, le *moujik* apportant à la ville ses bras, sa hache, son cheval : tous deux exposés dans cette interver-

(1) Selon le *Statistitcheskii Vrémennik* (1871, p. 85), il y en avait 151,000 à Pétersbourg et à Kronstadt.

sion des rôles et du domicile à des chances diverses, plus sévères souvent pour le citadin que pour le villageois.

Cette classe de *mechtchané* et les groupes voisins d'artisans comptent environ 5 millions d'âmes, formant la grande majorité de la population des villes. C'est peut-être la portion la moins fortunée du peuple russe. Le paysan, le *moujik*, a, de par la loi d'émancipation, sa maison, son enclos à lui; il a de plus sa part du champ communal à cultiver; son existence et l'existence de sa famille sont ainsi toujours assurées. Tout autre est la situation du *mechtchanine*. Il vit, comme notre population ouvrière, à ses risques et périls; la loi n'a pas de garantie pour lui, la commune n'a ni terre ni travail certain à lui fournir. Si quelques *mechtchané* arrivent à l'aisance ou même à la richesse, la plupart n'ont qu'une existence précaire. Un dixième peut-être d'entre eux possède dans les villes une maison à soi. Le reste vit en loyer comme en Occident. Ceux qui vont chercher un refuge à la campagne n'y ont pas droit à la jouissance des biens communaux. On m'a montré de ces citadins qui avaient voulu se faire paysans, mais pour cela il leur avait fallu être admis par la commune rurale et acheter à deniers comptants le droit à la terre communale que le paysan tient de sa naissance.

Jusqu'à ces dernières années, le *mechtchanine* et le *remeslennik*, le petit bourgeois et l'artisan, étaient seuls, avec le paysan, soumis aux deux plus lourdes charges de l'état, à l'impôt de la capitation et au recrutement pour l'armée. La nouvelle loi militaire adoucit pour eux le poids du service en le répartissant sur toutes les classes de la société. Quelques années auparavant, une autre loi de l'empereur Alexandre II avait relevé de la capitation le *mechtchanine* et ses pareils. Cette réforme, une des plus modestes et des plus utiles du règne, a été, pour ainsi dire, l'acte d'émancipation du peuple des villes. La loi lui a donné l'égalité des charges et des droits; elle ne saurait aller plus loin et ne pourrait, comme au paysan, lui donner la propriété. Les Russes, grâce à leur système de vastes terres communales, se vantent de n'avoir pas de prolétaires et contemplent d'un œil dédaigneux les dangers dont cette plaie sociale leur paraît menacer l'Occident. La Russie n'a point en effet de prolétariat agricole; elle a déjà un prolétariat urbain, partout le plus embarrassant, le plus turbulent, et parfois presque le seul dont souffrent certaines nations d'Occident, le seul au moins dont souffre sérieusement la France. Il est des difficultés sociales auxquelles un pays quelque neuf et hardi, quelque vaste et riche de terres qu'il soit, semble ne pouvoir échapper; le prolétariat, le salariat des villes est de ce nombre. S'il n'est pas plus nombreux en Russie, c'est que les

villes elles-mêmes y sont relativement peu nombreuses et peu peuplées. L'avenir, le progrès de l'industrie et de la civilisation, le progrès même de la population ne feront là comme partout qu'augmenter le prolétariat urbain en accroissant les villes. Le *mechtchanstvo* a reçu de l'émancipation même d'importans renforts; il a été l'unique asile de plusieurs catégories de serfs, d'une en particulier, des *dvorovyé*, les serfs domestiques. Ces hommes que, depuis plusieurs générations, parfois le service de leurs maîtres avait soustraits à la culture des champs et détachés des communes de paysans, n'ont pu, en redevenant libres, recouvrer leur part des terres communales. De l'émancipation, ils n'ont reçu d'autre bien que la liberté personnelle, et, affranchis de la tutelle de leurs maîtres, ils doivent vivre de leur travail, vivre de leur salaire, sans droit de propriété sur la terre qu'ils foulent ou dans la maison qu'ils habitent, sans autre héritage à transmettre à leurs enfans que le léger pécule de minces économies. Pas plus la Russie qu'un autre état n'a encore trouvé le secret d'assurer à chaque homme une demeure permanente, à chaque famille un foyer héréditaire, et de mettre la population toujours croissante de nos fourmilières humaines au-dessus des atteintes du vice ou de l'imprévoyance (1).

Pour les conditions d'existence, ces *mechtchané* et ces artisans russes ressemblent à la population la moins favorisée de nos villes; ils en diffèrent par un point important : l'absence d'esprit particulier, l'absence d'esprit urbain. Le prolétariat des villes, le salariat ouvrier n'a pas, comme ailleurs en Europe, d'esprit de classe opposé à la fois à la haute bourgeoisie et au peuple des campagnes. C'est à ce point de vue que l'on peut dire que les grandes cités russes manquent de la plèbe urbaine de nos capitales européennes. Elles en ont déjà l'étoffe ou la matière première, mais ces élémens ne sont encore ni assez nombreux ni assez forts, ils n'ont pas encore assez conscience d'eux-mêmes pour avoir les aspirations ou les exigences ambitieuses des classes ouvrières de l'Occident. Par les idées, par les croyances et les sentimens comme par le costume et les mœurs, le peuple des villes russes se distingue encore peu du peuple des campagnes. Le *mechtchanine*, l'artisan surtout, n'est que le *moujik* des villes. La religion, qui en Russie est demeurée une des grandes forces sociales, retient encore sous son empire ces masses urbaines que, dans plusieurs pays de l'Occident, le christianisme catholique ou protestant semble avoir perdues sans retour.

(1) Il est juste de remarquer que les artisans des villages, aujourd'hui encore les plus nombreux, ont comme les autres paysans leur lot de terre. Nous aurons du reste occasion de revenir sur cette importante question en étudiant la situation de la classe rurale.

C'est au fond des villes aussi bien que dans les villages écartés, chez le *mechtchanine* aussi bien que chez le paysan, que germent et se propagent les sectes bizarres, dont la naissance même témoigne de la vitalité et de la naïveté de l'esprit religieux dans un peuple (1). Le *mechtchanine* est observateur des rites et des traditions, il est conservateur des mœurs de ses ancêtres, il est respectueux de Dieu et de son souverain tout comme le *moujik;* entre ce dernier et lui, il n'existe point encore de divorce, d'antagonisme moral. Il y a ainsi dans le fond du peuple russe une unité, une harmonie de sentimens et de croyances qui mérite d'autant plus d'être signalée qu'elle devient plus rare, et que là même où elle subsiste, le temps la rendra plus précaire. La Russie a là, pour une période plus ou moins longue, un principe de force et de stabilité qui fait défaut à tous les autres peuples du continent. S'il n'a point encore toute la fécondité, toute l'activité de notre civilisation urbaine, l'empire du Nord peut trouver dans cette infériorité même des dédommagemens, des compensations qui ne sont pas sans prix. Il n'est point encore exposé à ces luttes d'influences des villes et des campagnes dont l'Occident a déjà tant souffert, à cette guerre intestine des citadins et des ruraux qui, par de perpétuelles révolutions et réactions, entrave tout progrès; il échappe encore à ce conflit intermittent de l'esprit à la fois sceptique et utopiste de l'ouvrier des villes avec l'esprit grossièrement conservateur et aveuglément positif du paysan des campagnes.

IV.

La législation russe divise les habitans des villes en deux groupes, elle sépare nettement les artisans, ou petits bourgeois demeurés au bas de l'échelle sociale, des bourgeois parvenus aux degrés supérieurs. Ces derniers sont d'ordinaire compris sous la rubrique de marchands, *kouptsy*. Ce titre n'est légalement reconnu qu'aux négocians en possession d'un certain capital et payant certains droits de patente. Ces marchands, longtemps dotés de priviléges importans, n'ont pu naturellement constituer une classe fermée; le *mechtchanine*, le paysan, le noble même, qui se livrent au commerce, sont maîtres de se faire inscrire parmi eux : c'est une question de fortune et d'impôt. Ces *kouptsy* sont subdivisés en plusieurs catégories qui conservent le nom étranger de *guilde* introduit jadis par Pierre le Grand. Il y eut longtemps trois de ces *guildes* pourvues de

(1) Voyez notre étude sur les sectes populaires de la Russie dans la *Revue* du 1er mai et du 1er juin 1875.

prérogatives assez différentes; aujourd'hui, croyons-nous, il n'en reste que deux en possession de droits civils identiques. La distinction des deux *guildes* repose uniquement sur le chiffre du capital déclaré par les marchands et sur la patente par eux payée à l'état. Les membres de la première ont le privilége du libre commerce dans toute l'étendue de l'empire ainsi qu'à l'étranger; les membres de la seconde doivent se borner au négoce intérieur. Ces *guildes*, comme les autres fractions de la population urbaine, ont dans chaque ville leurs assemblées et leurs chefs ou syndics élus. Les marchands du reste s'élèvent ou descendent d'une *guilde* à l'autre, selon que s'enfle ou décroît leur fortune, et les mauvaises affaires les laissent exposés à retomber dans la classe inférieure des *mechtchané*.

Les membres des deux *guildes* font ou plutôt faisaient partie des classes privilégiées. Les empereurs leur avaient accordé tous les droits personnels de la noblesse : exemption de la capitation, exemption de la conscription militaire, exemption des verges et des peines corporelles. Dans un pays comme la Russie, on ne pouvait faire plus pour l'encouragement du commerce et de la bourgeoisie. Les marchands étaient libres de s'enrichir, libres de jouir de leurs richesses; une seule chose leur était refusée, et cette restriction même imposée aux négocians pouvait, aux yeux du législateur, passer pour un stimulant au commerce. Il était interdit au marchand, comme à toute personne étrangère à la noblesse, de posséder des terres habitées, *naselennyia imouchtchestva*, c'est-à-dire des terres peuplées de serfs. Or, dans ce pays de population faible et diffuse, ces terres habitées étaient en général les seules productives; par suite, les marchands qui n'y pouvaient prétendre se trouvaient de fait exclus de la propriété terrienne, de la propriété rurale au moins. Les seuls immeubles qui leur fussent accessibles étaient des maisons de villes ou des maisons de campagne aux environs des villes. Les placemens de fonds en terres de rapport leur étant interdits, les négocians pouvaient sembler moins enclins à retirer du commerce les capitaux qu'ils y avaient amassés. Cette prohibition avait un effet plus certain et moins avantageux : elle isolait le commerce de l'agriculture, elle maintenait le négociant ou l'industriel séparés à la fois du noble propriétaire et du paysan cultivateur. Alors que le servage rendait presque impossible la formation d'une classe moyenne dans les campagnes, le monopole nobiliaire des terres habitées empêchait la classe moyenne, lentement formée dans les villes, de se répandre sur les campagnes. Les marchands restaient enfermés dans la ville et comme emprisonnés dans les affaires; de là une autre cause de la faiblesse, du peu d'expansion,

du peu d'influence sociale de la bourgeoisie. Aujourd'hui que l'abolition du servage a supprimé la distinction entre les terres habitées et les terres non habitées, la propriété terrienne est devenue libre, l'accès en est ouvert à toutes les classes. Par cette conséquence indirecte, l'émancipation touche profondément la bourgeoisie russe, elle lui rend la libre disposition de sa fortune, elle lui ouvre les campagnes, et ce seul fait est une révolution qui sur l'avenir social de la Russie peut avoir une portée considérable.

Les marchands de la première guilde possédaient presque tous les priviléges personnels de la noblesse; les plus fortunés n'en cherchaient pas moins à sortir de leur condition. Cette noblesse, dont le législateur semblait leur avoir accordé les prérogatives utiles, ils la convoitaient pour eux ou pour leurs enfans, et beaucoup d'entre eux prenaient un chemin qui y menait rapidement, le chemin du service de l'état. De là encore une cause de débilité, d'amoindrissement pour la bourgeoisie, qui ne semblait grandir et s'enrichir que pour une autre classe. Le mode d'anoblissement par le *tchine*, par le grade ou l'emploi, resté en usage depuis Pierre le Grand, avait le double effet d'entraver à la fois la constitution d'une vraie noblesse et la formation d'une vraie bourgeoisie; un tel système appauvrissait la seconde en encombrant la première : de l'une il faisait un lieu de passage, un vestibule, une antichambre presque vide, de l'autre une salle confuse, une assemblée mêlée.

Dans cet appétit des marchands pour les fonctions ou les décorations qui anoblissaient, il serait injuste de ne voir en Russie, comme en d'autres pays, que puérile vanité et futile ambition. Le marchand russe jouissait de tous les droits réellement utiles de la noblesse; mais ces droits il ne les tint longtemps que de son inscription dans la guilde. Un revers de fortune les lui pouvait enlever, en lui faisant perdre le titre et le rang de marchand; un revers de fortune pouvait en un moment le ravaler au niveau du *mechtchanine*, soumis à la taille, à l'enrôlement forcé et aux verges. La noblesse héréditaire et par suite le service de l'état pouvait seul mettre une famille russe à l'abri d'une telle chute.

Cette instabilité de la position des marchands, cette fragilité des droits de la bourgeoisie, amena l'empereur Nicolas à créer pour elle une nouvelle rubrique, une nouvelle catégorie officielle. En même temps qu'il rétrécissait le chemin conduisant à la noblesse, ce prince instituait pour les bourgeois un titre qui leur devait assurer les avantages jusque-là cherchés dans l'anoblissement. Ce nouveau degré de l'échelle sociale russe porte le nom de *potchetnyi gragdanine, citoyen honorable*, ou mieux bourgeois notable. Ces citoyens honorables ont les priviléges des marchands de la première

guilde, sans être astreints à demeurer inscrits dans les guildes. C'était, en fait, une sorte de noblesse d'un nouveau genre, de noblesse bourgeoise conférée par le souverain ou par lettre du sénat, en récompense de certains services et de certaines fonctions. Comme la noblesse russe proprement dite, celle-ci comptait deux degrés, deux catégories. Il y eut le citoyen honorable personnel et le citoyen honorable héréditaire, ce dernier ayant le droit de transmettre à ses enfans sa qualité et les exemptions qui y étaient attachées. Cette rubrique existe toujours dans la nomenclature sociale de la Russie; mais le nom de *potchetnyi gragdanine* semble n'être plus qu'une distinction honorifique. Les principales exemptions attribuées à ce titre ont été accordées à tous les habitans des villes. L'abrogation de la capitation et des peines corporelles d'un côté, l'établissement du service militaire obligatoire pour tous d'un autre, ont singulièrement diminué la valeur de toutes ces distinctions. Les bourgeois honorables et les marchands ne peuvent conserver beaucoup de priviléges, alors qu'il n'en demeure presque plus à la noblesse. Les noms et la terminologie, les cadres des anciennes subdivisions, persistent comme des souvenirs ou des points de repère commodes pour l'administration et la statistique, ils ont peu de valeur effective. Dans l'intérieur des villes, naguère encore coupées en compartiments si multiples et si tranchés, l'égalité civile nous paraît si bien établie qu'il reste peu de chose à y ajouter.

Ce sont aujourd'hui les mœurs, l'éducation, le degré de civilisation, qui en Russie continuent à maintenir séparées les diverses classes de la société. Les habitudes dressent entre elles des barrières que la loi ne peut renverser. A cet égard, les distinctions de classes sont encore en Russie plus nettement marquées que dans le reste de l'Europe. De la façon inégale dont la civilisation a pénétré dans les diverses couches de la société, il n'en saurait être autrement. La noblesse, qui a longtemps eu le monopole de l'éducation européenne, continue à vivre à part, isolée des marchands et d'une bourgeoisie à laquelle la richesse n'a point encore fait franchir le seuil de la culture. C'est ainsi que dans les grandes villes il y a d'ordinaire deux cercles, deux clubs, l'un pour la noblesse, l'autre pour les marchands. Les deux classes forment, au point de vue du monde, deux sociétés, deux villes à part, se voyant peu dans la vie privée, différant même par le genre de vie. Déjà cependant se manifestent des signes d'une prochaine révolution. La noblesse et la bourgeoisie ne se rencontrent pas seulement dans les assemblées publiques pour les affaires de la ville ou de la province, elles commencent à se rapprocher l'une de l'autre par les mœurs, par les goûts, par la culture, l'une se faisant plus nationale, l'autre se faisant plus européenne.

Il y a quelques années, un marchand russe était toujours un homme à longue barbe, à long caftan, à grandes bottes de cuir; il était aussi fidèle que le paysan aux traditions moscovites comme au costume national. Aujourd'hui il y a le marchand du vieux temps, conservateur des vieux usages, parfois possesseur d'une grande fortune sans en être moins attaché à l'ancienne manière de vivre, le *koupets* orthodoxe ou *raskolnik*, comme le bas peuple, comme le *moujik* ou le *mechtchanine*, dont il ne diffère réellement que par la richesse, fidèle observateur des jeûnes et des fêtes, unissant à un singulier degré la superstition à la finesse, la simplicité de l'existence à la grandeur des opérations commerciales. Il y a aussi le marchand moderne, souvent le fils ou le petit-fils du précédent, le marchand au menton rasé qui abandonne les usages de ses pères pour imiter la noblesse et les modes françaises. Ces derniers sont déjà nombreux, et le nombre en croît naturellement chaque jour; ils ont des hôtels et des salons meublés avec luxe, si ce n'est toujours avec goût, et possèdent tout le confort de l'Occident. Leurs fils apprennent le français et voyagent à l'étranger; beaucoup déjà mènent à Paris une vie aussi mondaine, aussi dissipée que les jeunes nobles de leur pays, et à leur retour quelques-uns savent se faire admettre dans les salons de la noblesse. Entre ces deux types de marchands, il en est un intermédiaire, faisant pour ainsi dire la transition de l'un à l'autre, et ayant souvent les prétentions et les travers des deux : c'est le négociant enrichi, épris du luxe moderne, et ne s'y pouvant faire lui-même, s'entourant de meubles et de frivolités dont il méconnaît l'usage, et toujours mal à l'aise dans sa propre maison, dans ses propres vêtemens. Ce parvenu ignorant et plein de contrastes, ridicule victime de la vanité, est plus fréquent et plus étonnant en Russie que partout ailleurs. Soit amour du luxe, soit calcul de commerçant désireux d'établir son crédit, le marchand russe a fréquemment un goût de l'extérieur, un goût de la montre et de l'apparat qui, en Russie même, où ce penchant est général, se rencontre rarement ailleurs à un tel degré. Il est de ces marchands qui ont de riches appartemens où ils ne logent point, de somptueux salons qu'ils n'ouvrent qu'aux étrangers, une vaisselle où ils ne mangent pas, des lits auxquels pour dormir ils préfèrent à la vieille mode russe des tapis ou des divans. L'un d'eux, faisant admirer à un ingénieur anglais sa chambre à coucher et son lit sculpté recouvert d'un surtout de dentelle, lui disait avec un malicieux sourire : ce lit-là m'a coûté une somme folle, mais voyez-vous, je ne couche pas dedans, je couche dessous (1). On en rencontre

(1) Herbert Barry, *Russia in 1870*, p. 119. Bien que l'usage s'en répande de jour en jour avec les chemins de fer, les lits sont encore, dans quelques contrées de la Russie, un objet de luxe qui n'est pas toujours à la portée du voyageur. J'ai eu parfois

encore de cette force, mais le fils un jour couchera dans le lit du père et y dormira.

Comme la population inférieure des villes, comme le *mechtchanine*, le marchand appartient encore, par les idées et les habitudes, par le milieu et l'éducation, au même peuple, au même monde que le *moujik*. Il n'y a dans les guildes russes rien qui rappelle notre ancien tiers-état, avec son mouvement d'esprit, son instruction, ses ambitions. On y sent à peine encore un ferment d'activité politique ou intellectuelle. Jusqu'à ces dernières années, la science et la littérature ne devaient presque rien en Russie à la bourgeoisie (1). Comme l'indique ce nom même de *kouptsy*, de marchands, donné à la portion la plus élevée du tiers-état, il n'y a eu jusqu'ici en Russie qu'une bourgeoisie de comptoir, il n'y a eu chez elle d'autre classe moyenne que le commerce et l'industrie, tous deux dominés par un esprit exclusivement mercantile, conservateur et routinier. C'est encore là un des motifs du peu de culture, du peu d'influence de cette classe en Russie. La plupart des professions qui ont le plus relevé la bourgeoisie en Europe, celles qui en touchant à la science, aux lettres, aux lois, lui ont valu le plus de considération et souvent même lui ont assuré dans l'état et dans la société une autorité que la législation ne lui reconnaissait pas encore, la plupart des professions vulgairement appelées libérales, manquaient presque autant à la Russie de Pierre Ier et de Catherine II qu'à la Moscovie des Ivan et des Vassili. Chez elle, ni juristes, ni médecins, ni écrivains, ni professeurs, ni ingénieurs, pas même de notaires, d'avoués ou de procureurs, rien que des employés et des scribes, sans instruction et sans ressemblance pour l'éducation ou la considération sociale avec leurs analogues d'Occident. Il ne pouvait y avoir beaucoup d'avocats dans un pays où en 1860 la procédure était encore écrite et secrète; il n'y avait guère de jurisconsultes, alors que la législation était un chaos, que la justice était arbitraire ou vénale. La Russie ne connut jamais cette noblesse de robe qui par le rang et l'esprit tenait déjà une si grande place dans notre ancienne France; elle connaissait à peine une magistrature: les fonctions de tout ordre étaient exercées par la même classe de fonctionnaires, souvent par les mêmes personnes, sans spécialité et sans éduca-

moi-même de la peine à m'en procurer, et j'ai fait l'étonnement de certains aubergistes en ne me montrant pas satisfait d'un divan ou d'un canapé.

(1) A cette règle il n'y a guère, dans la littérature de la première moitié du XIXe siècle, qu'une double exception : deux poètes de province, jumeaux par le talent et l'inspiration comme par l'origine, Koltsof et Nikitine, l'un petit marchand, l'autre petit *mechtchanine*, et encore cette apparente exception confirme-t-elle indirectement la règle par le caractère naïf, tout national et tout populaire, des deux poètes. Aujourd'hui on pourrait citer quelques écrivains ou quelques savans sortis de la même classe.

tion professionnelle. La Russie de la première moitié du XIXe siècle était encore sous ce rapport en arrière de la vieille France du XVIIe ou du XVIe siècle. Les réformes de l'empereur Alexandre II, la réforme judiciaire en particulier, aideront à combler ce vide, et ce ne sera pas un de leurs moindres bienfaits. Ces réformes récentes n'ont pas seulement à modifier, à améliorer les institutions, elles ont à créer toute une classe nouvelle en créant des emplois ou des professions qui exigent une sérieuse culture de l'esprit, en ouvrant à l'activité intellectuelle des débouchés multiples et honorables. Les universités et les progrès de l'instruction, les chemins de fer et l'accélération des communications, l'élargissement même du commerce et de l'industrie, agiront dans le même sens et à côté de l'ancienne bourgeoisie, exclusivement marchande, contribueront à faire surgir une bourgeoisie libérale, à l'esprit en éveil, aux aptitudes variées. Cette classe nouvelle est en train de se former; mais, chose à remarquer, c'est souvent en dehors du cadre officiel de la bourgeoisie qu'il faut chercher cette future et véritable bourgeoisie russe : elle se recrute dans toutes les classes, parmi les fils de prêtres comme parmi les fils de marchands, et plus encore au sein de la noblesse. La bourgeoisie de l'avenir, la prochaine classe moyenne qui tôt ou tard sera la classe dirigeante, empruntera ses membres à toutes les catégories, à toutes les rubriques sociales de l'empire, en demeurant indépendante des unes et des autres; elle grandira en dehors de toutes les distinctions de castes, et aura d'autant moins de peine à s'élever au-dessus des préjugés de naissance, qu'en dépit des apparences, de tels préjugés n'ont jamais chez les Russes été bien puissants.

Pour la Russie, le principal résultat du XVIIIe siècle et des réformes de Pierre Ier et de Catherine II, a été la formation d'une haute classe cultivée, d'une noblesse élevée à l'européenne; pour elle, un des principaux résultats du XIXe siècle et des reformes de l'empereur Alexandre II sera la création d'une classe moyenne, d'une bourgeoisie vraiment européenne et moderne. Les progrès faits en ce sens depuis cinquante ans sont faciles à suivre. « Le tiers-état n'existe pas en Russie, écrivait Mme de Staël sous le règne d'Alexandre Ier, c'est un grand inconvénient pour le progrès des lettres et des arts;... mais cette absence d'intermédiaire entre les grands et le peuple fait qu'ils s'aiment davantage les uns les autres. La distance entre les deux classes paraît plus grande parce qu'il n'y a point de degrés entre ces deux extrémités, et, dans le fait, elles se touchent de plus près, n'étant pas séparées par une classe moyenne (1). » Il y aurait plus d'une réflexion à faire sur ces

(1) Mme de Staël, *Dix années d'exil.*

paroles de l'illustre écrivain. Il est vrai que les deux classes extrêmes, que le noble et le *moujik*, l'ancien seigneur et l'ancien serf, se touchaient de près, n'ayant entre eux aucune classe mitoyenne; mais ce n'était là qu'un contact matériel. Entre l'un et l'autre il n'y avait ni sympathie mutuelle, ni intelligence réciproque, il n'y avait ni lien moral ni communauté spirituelle. Entre le peuple russe demeuré fidèle aux vieilles mœurs moscovites et la noblesse à demi-française l'intervalle était énorme, la distance réelle d'autant plus grande qu'il n'y avait rien pour en rapprocher les extrémités. Cette distance, en grande partie le fruit de la révolution précipitée de Pierre le Grand, l'ancienne bourgeoisie officielle des *mechtchané* et des marchands était incapable de la diminuer, incapable de la combler, toute cette bourgeoisie mercantile des villes appartenant elle-même au peuple par l'éducation, les mœurs, les préjugés. Cet intervalle, qui longtemps sembla impossible à remplir, c'est à une bourgeoisie nouvelle de le faire disparaître, à une bourgeoisie cultivée, tenant à la fois au peuple par les intérêts et les sympathies, et à la civilisation moderne par l'éducation. Jusqu'ici, il n'a point existé en Russie de chaîne continue le long de laquelle les idées, les connaissances, les impressions, pussent descendre insensiblement du sommet au bas de la société. C'est là le grand obstacle au progrès économique, au progrès politique de l'empire. La masse de la nation était condamnée à ramper dans la routine pendant qu'une élite dépaysée s'envolait égoïstement à l'étranger ou se perdait vainement en de nuageuses utopies. Le remède est dans la formation d'une classe moyenne, d'une grande, et peut-être plus encore, d'une petite bourgeoisie servant d'intermédiaire entre les idées d'en haut et les besoins d'en bas. Alors seulement pourra prendre fin le dualisme social, le schisme moral, qui depuis Pierre le Grand est le mal de la Russie et survit à l'abrogation des priviléges et aux progrès de l'égalité. Alors seulement cette nation, divisée en elle-même et aujourd'hui encore coupée en deux moitiés séparément impuissantes, pourra donner à l'Europe la mesure de son génie, la mesure de ses forces intellectuelles. La tâche est malaisée et demandera des années; nous en verrons les difficultés aussi bien que l'importance en étudiant les deux classes, que naguère encore le servage enchaînait l'une à l'autre, en considérant de plus près la noblesse et les paysans, l'ancien seigneur et l'ancien serf, et en nous rendant compte des effets de l'émancipation sur l'esclave et sur le maître.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

LE

SYSTÈME MONÉTAIRE

LE SIMPLE ET LE DOUBLE ÉTALON.

On parle beaucoup aujourd'hui du système monétaire et des combinaisons qu'il doit offrir pour le plus grand avantage du commerce et la sûreté des transactions. Le sénat s'en est occupé dans la séance du 21 mars. On discute spécialement une question qui s'appelle celle du simple ou du double étalon. On verra bientôt en quoi elle consiste. Ce ne sont pas les seuls théoriciens qui échangent leurs idées à cette occasion, le monde des affaires s'en montre préoccupé. Le métal argent est affecté d'une forte baisse qui pourrait bien s'aggraver, et ce fait brutal a modifié brusquement les rapports entre les débiteurs et les créanciers dans les pays où ce métal est la base du système monétaire, et par réaction il trouble les autres pays.

Les questions qui concernent les monnaies ne sauraient être regardées d'un œil indifférent par personne, car elles touchent aux intérêts de tout le monde, à ceux du pauvre comme à ceux du riche. Elles sont dignes de la vive sollicitude des hommes d'état qui ont pour mission de veiller au maintien et au développement de la prospérité publique, et d'écarter du chemin des peuples tout ce qui pourrait y porter préjudice. Des esprits supérieurs qui ont consacré une partie de leur vie à étudier et à écrire l'histoire ont signalé les désordres monétaires comme un des plus grands fléaux que puisse subir une nation industrielle. Macaulay a, sur ce sujet, des pages éloquentes.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

II.

LES RACES ET LA NATIONALITÉ. — LES FINNOIS, LES TATARS, LES SLAVES (1).

Terre vierge récemment découverte, encore privée d'habitans ou parcourue seulement par quelques tribus nomades, la Russie nous offrirait bientôt le même spectacle que les États-Unis ou l'Australie. Elle serait de ces pays où, laissant derrière elle les vieilles institutions qui protégèrent son enfance, la civilisation s'ouvre sur un sol neuf une carrière plus large et plus active. Abandonnée à la colonisation européenne, elle rivaliserait rapidement avec l'Amérique, car, selon une remarque déjà faite par Adam Smith, alors qu'aucune des colonies modernes n'avait encore pris un grand développement, rien, une fois que les fondations en sont bien assises, n'égale la rapide prospérité d'une colonie qui sur une terre libre peut construire un édifice entièrement nouveau. C'est sa population déjà ancienne, avec ses vieilles mœurs et ses vieilles traditions, qui a fait l'infériorité de la Russie; c'est elle qui, en la fermant à l'émigration de l'Occident, lui enlève les chances de cette prodigieuse croissance des terres coloniales. En contraste profond avec l'Europe occidentale, le sol russe était incapable de servir de berceau à la culture européenne, mais il est admirablement propre à la recevoir. En est-il de même des peuples qui l'occupent? Les conditions physiques ne sont point seules à déterminer le sort d'un pays, elles ne peuvent rien

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1873.

sans l'homme, sans la race qui doit en tirer parti. La nature a préparé en Russie la place d'un vaste empire; l'histoire y a-t-elle conduit un peuple capable d'y former une grande nation? Nous devons nous faire pour le peuple la même question que pour le pays. Appartient-il à l'Europe ou à l'Asie? A-t-il avec nous une parenté d'origine qui lui donne pour notre civilisation une aptitude innée, ou bien, étranger par le sang comme par l'éducation à la famille européenne, est-il par sa naissance condamné à demeurer un peuple asiatique sous les vêtemens d'emprunt qu'il a dérobés à l'Europe?

La solution de cette question, que les Russes comme leurs adversaires ont retournée sous toutes les faces avec une égale passion, n'intéresse rien moins que la capacité de civilisation du peuple russe. On a de notre temps, en certain pays, fait jouer à l'ethnographie et à l'étude des races un rôle aussi déplacé qu'équivoque en leur déférant le jugement de questions de nationalité qu'en tout cas elles ne pouvaient trancher toutes seules. Ces exagérations intéressées ne nous doivent point faire perdre de vue la portée réelle de semblables recherches; il n'en est pas moins vrai que pour connaître un peuple, un peuple nouveau surtout, qui n'a pu manifester encore son génie propre, il faut avant tout connaître les élémens dont il se compose, les races d'où il est sorti. En Russie, poser un tel problème, c'est se demander si la civilisation occidentale a pu être greffée par Pierre le Grand sur la vieille Moscovie, ou si, faute d'une séve européenne, elle ne peut prendre sur ce tronc étranger. A côté de cette question de la filiation et de la valeur native de la nation russe s'en place une autre tout aussi importante pour le politique, celle du degré de cohésion de ce vaste empire. L'unité physique du sol ne suffit pas pour assurer l'unité politique, il faut aussi l'union matérielle ou morale des populations, une certaine parenté du sang ou de l'esprit, sans quoi pas d'unité nationale, et sans celle-ci pas de force réelle. Y a-t-il en Russie, comme en France ou en Italie, une nationalité compacte, fortement cimentée par l'histoire, ou bien est-ce, comme la Turquie ou l'Autriche, une marqueterie de peuples hétérogènes ayant chacun ses traditions et ses intérêts?

I.

Le sol russe est fait pour l'unité. Nulle part il n'y a sur une telle surface une telle homogénéité; en même temps nulle part il n'y a plus de races diverses. Le contraste qui se montre partout en Russie est à cet égard des plus frappans. L'aire géographique la plus uniforme est occupée par les familles humaines les plus différentes. Races, peuples, tribus, s'y multiplient et s'y subdivisent à l'infini,

et leurs divisions sont accusées et augmentées par celles du genre de vie, des langues, des religions. On y trouve toutes les confessions chrétiennes, des orthodoxes, des arméniens, des catholiques, des protestans; on y trouve toutes les croyances de l'Asie avec celles de l'Europe, et chacune avec ses sectes, juifs talmudistes et karaïmes, mahométans sunnites et chiites, bouddhistes, chamanites et païens de toute sorte, La seule énumération des diverses races de la Russie d'Europe est effrayante; on n'en compte pas moins d'une vingtaine, et si l'on ne veut oublier aucun groupe, aucune peuplade, il faut doubler ou tripler ce chiffre.

Les Russes ont plusieurs cartes ethnographiques de leur patrie, et n'en ont pas une qui les satisfasse. Celle de M. de Kœppen paraissait excellente, et la Société géographique de Pétersbourg vient d'en entreprendre une nouvelle. Les Russes ont fait plus : dans le musée Dachkof, fondé à Moscou à l'occasion du congrès slave de 1867, ils ont essayé de donner une représentation à la fois scientifique et pittoresque, comme une carte vivante et animée des différentes populations de l'empire. A l'aide de mannequins de grandeur naturelle et de figures en cire sculptées par les meilleurs artistes d'après les moulages les plus exacts, on a réuni, dans toute la variété de leurs types et de leurs costumes, les peuples et les tribus de la Russie. Au nord de la vaste salle qui sert de carte se voient dans leurs vêtemens de peau de renne le Samoyède, qui rappelle l'Esquimau, et le Lapon, qui ressemble au Mongol. Au-dessous, à l'ouest, viennent le paysan finnois de la Finlande et le paysan esthonien des provinces baltiques, trahissant tous deux par leur face plate une lointaine parenté avec le Lapon et le Samoyède. A l'est sont les représentans des autres groupes de la race finnoise disséminés dans le bassin du Volga, du nord au sud de l'empire, et montrant des traits de moins en moins européens, de moins en moins nobles : des Permiens, des Votiaks, des Tcheremisses, des Mordvines et des Tchouvaches, au milieu desquels se distingue par sa beauté orientale une jeune Tatare de Kazan. En face, à l'occident, sont les paysans letton, samogitien et lithuanien, puis le Biélo-Russe, au visage carré, contrastant avec un marchand et un artisan juifs à la mine longue, au nez effilé. Au milieu de la salle, sur une large estrade, figure le maître de l'empire, le Grand-Russe, dans toute la diversité de ses métiers et de ses costumes provinciaux, — les hommes en *lapti* d'écorce ou en grandes bottes, avec la blouse rouge ou le long caftan, les femmes en riches sarafanes, avec des *kokochniks* en forme de diadème ou des *potcheloks* en forme de couronne. Au-dessous des Grands-Russes se tiennent les Petits-Russes, aux traits plus fins, aux vêtemens plus élégans, les hommes coiffés de hauts bonnets de peau de mouton, les jeunes filles de fleurs entrelacées de rubans. Derrière les Petits-Rus-

siens viennent les Polonais et, de l'ouest à l'est, toutes les nombreuses populations du sud de l'empire, un couple moldave de Bessarabie, un mourza ou prince tatar de Crimée, voisin d'un mendiant tsigane, une fiancée caraïte, fille d'un de ces Juifs, ennemis des autres, qui prétendent descendre des dix tribus déportées par Nabuchodonosor, — deux colonistes allemands de la Nouvelle-Russie ou du Bas-Volga, encore aussi différens des Russes par le type et le costume qu'au jour de leur émigration. Au sud-est figurent les tribus musulmanes ou bouddhistes des steppes orientales, avec leurs traits asiatiques, leurs habits éclatans : Kirghiz portant la *tubéteika*, sorte de bonnet pointu, Kalmouks des gouvernemens de Stavropol et d'Astrakan, au visage complétement chinois, vêtus du *bechmet* de soie ou de velours aux couleurs les plus tendres. A côté est une femme bachkire d'Orenbourg ou de Samara, en *khalat* de drap rouge et coiffée du *kachbaru* orné de pièces de monnaie. A l'extrême sud se montrent les peuples du Caucase, les plus beaux du monde par les traits, les plus élégans par le costume; c'est un marchand arménien en simple caftan noir, un de ces marchands établis dans le sud-est de l'empire, un Tcherkesse ou Circassien chaussé de maroquin rouge, portant le caftan garni de cartouchières et le *bachlik* de poil de chameau, qui sert tour à tour de capuchon et de manteau, — un Géorgien aux *lapti* de cuir, vêtu d'un *arkhalouk* et d'un *tchokha* aux longues manches brodées, fendues sur le devant. Une Mingrélienne en robe de soie bleu clair porte le *letchaki*, long voile de mousseline, et une femme kurde des bords de l'Araxe, en chemise de soie et en pantalon de satin rouge, a un anneau passé à travers les narines. L'Arménienne, en *khalat* vert, s'enveloppe d'un de ces immenses voiles dont s'entourent pour sortir les femmes du Caucase; la Géorgienne en robe de satin noir, avec un corsage violet clair et un bandeau de brocart pour coiffure, danse en agitant un tambour de basque. Derrière la grande salle, dans une niche obscure, un groupe à demi nu des derniers guèbres de Bakou adore le feu sacré. L'impression bigarrée que donne ce musée, où un seul état offre tant de types humains, une simple carte ethnographique de la Russie la donne presque au même degré. Les couleurs ont à peine assez de nuances pour qu'on en puisse assigner une à chaque tribu, et par leur variété et leurs bizarres entrelacemens elles rappellent les cartes géologiques des pays aux formations les plus compliquées. Devant la carte de M. de Kœppen, comme dans le musée Dachkof, il semble qu'il n'y ait que confusion parmi les populations de ce pays, où la terre et la nature inanimée ont une telle unité.

Cette quantité de races diverses, qui semble si peu en harmonie avec elle, la configuration de la Russie l'explique. Sans frontière dé-

finie du côté de l'Asie ni du côté de l'Europe, avec des rives plates et basses sur toutes ses mers, la Russie a été ouverte à toutes les invasions, elle a été la grande route d'émigration d'Asie en Europe. Nulle part les couches des alluvions humaines n'ont été plus nombreuses, nulle part elles n'ont été plus mêlées, plus brisées et disloquées que sur ces espaces aplanis où chaque flot poussé par le flot suivant ne rencontrait d'obstacle que dans la vague qui l'avait précédé. A l'époque historique seule, il est difficile d'énumérer les peuples qui se sont établis sur le sol russe et y ont formé des empires plus ou moins durables, Scythes, Sarmates, Goths, Avares, Bulgares, Ougres ou Hongrois, Khazars, Petchénègues, Koumans, Lithuaniens, Mongols, Tatars, sans compter les vieilles migrations des Celtes et des Germains et toutes celles des peuples dont les noms mêmes ont péri, mais dont les plus obscurs ont pu laisser dans la population russe une trace aujourd'hui impossible à retrouver.

La configuration de la Russie la livrait aux invasions de toutes les races, la structure du sol russe interdisait à ces races de s'y constituer en nations, en peuples indépendans les uns des autres. Au lieu de provenir de la lente élaboration des conditions physiques, cette multiplicité de races et de tribus n'était qu'un héritage historique. En dehors des landes glacées du nord, où ne peuvent vivre que des peuplades de chasseurs ou de pêcheurs, en dehors des steppes de sable ou de sel du sud-est, faites pour des pasteurs nomades, cette complexité de races et de tribus, loin d'être le résultat d'une adaptation au sol, loin d'être en harmonie avec les conditions de la vie, était en opposition avec elles. Au lieu de diversifier les races, les influences du milieu tendaient à les rapprocher et à les ramener à l'unité. Le sol leur refusait des frontières, des barrières, entre lesquelles elles pussent se retrancher, se grouper et mener une vie isolée. Dans l'immense quadrilatère compris entre l'Océan-Glacial et la Mer-Noire, entre la Baltique et l'Oural, pas une montagne, rien de ce qui partage, rien de ce qui divise. Dans toutes ces plaines, aucun de ces compartimens naturels qui servent de limite et comme de cadre aux peuples. Sur cette surface, les différentes races ont été obligées de se répandre comme au hasard, ainsi que des eaux qui ne trouvent pas de faîte pour les séparer, point de bords pour les contenir. Alors même que les coutumes, la religion, la langue, les empêchaient de se mêler, elles étaient contraintes de vivre à côté les unes des autres, de se pénétrer, de s'entre-croiser de toute façon, comme des rivières qui se jettent dans le même fleuve, et qui à leur confluent roulent sans les confondre leurs eaux dans le même lit. Ainsi épars et juxtaposés, souvent enclavés les uns dans les autres, les peuples et les tribus de la Russie n'ont pu atteindre à une

pleine individualité nationale. Épuisées en se déversant sur un trop grand espace ou réduites à un état fragmentaire et comme brisées en morceaux, toutes ces races se sont plus facilement laissé soumettre à une domination unique, et sous l'empire de cette domination se sont plus rapidement unifiées et fondues les unes dans les autres. De cette fusion, commencée depuis des siècles sous l'empire du christianisme et de la souveraineté moscovite, est sorti le peuple russe, cette masse de plus de 55 millions d'hommes, qui dans l'empire forme comme une mer où les débris des autres populations, encore debout au milieu ou autour d'elle, s'éboulent peu à peu.

C'est de ce peuple qui se donne le nom de russe qu'il faut trouver la filiation. Occupant le centre de l'empire entre les races diverses qu'il a repoussées aux extrémités, il contient encore de nombreuses enclaves finnoises et tatares, demeurées comme des témoins de l'étendue de l'aire géographique anciennement occupée par leurs races. Dans leurs cartes ethnographiques, les Russes représentent les diverses populations de leur pays en leur distribution locale actuelle. C'est là le procédé le plus naturel, mais il ne peut donner qu'un moment, une phase transitoire de la répartition des races dont chaque modification exige une carte nouvelle. On prend un signe extérieur, la langue, et l'on compte pour Russes et Slaves tous les hommes qui parlent russe. Aucune méthode de dénombrement n'est plus simple, seulement il ne faut point oublier qu'une telle classification des peuples ne prouve rien quant à l'origine, et que pour la race la langue est de tous les signes le plus équivoque. Pour adopter l'idiome russe, les tribus finnoises ou tatares en train de se russifier ne changent pas le sang de leurs pères, pas plus que les Celtes des Gaules ou les Ibères d'Espagne n'ont pris un sang latin avec une langue latine. Au point de vue de la connaissance des origines d'un peuple, ces cartes ethnographiques, uniquement fondées sur le langage, apportent des données et non des résultats. Pour une telle recherche, il faut réunir des élémens bien plus complexes; avant la philologie, il faut consulter l'anthropologie, c'est-à-dire la constitution physique, les traits mêmes des populations, ce qu'elles ont directement hérité de leurs ancêtres, et malheureusement les types ne se laissent pas dénombrer et classer avec la même précision que les langues ou les religions.

Ce qui nous importe cependant pour déterminer la place des Russes parmi les familles humaines, c'est moins la répartition actuelle des races de la Russie que la composition même de ce fond national russe, qui tend à engloutir toutes les autres populations. Quelle part ont eue, dans la formation du peuple russe, ces divers élémens dont nous voyons encore au milieu ou autour de lui les

restes épars? C'est là une des questions qu'agitent le plus les Russes, que soulèvent le plus leurs adversaires. Pour la poser comme la posent les uns et les autres, le fond du peuple russe est-il européen ou asiatique? Est-il slave, frère et voisin du Latin et du Germain, et par le même sang appelé à une civilisation analogue, ou bien est-il touranien, tatar ou mongol, destiné par sa constitution même à ne prendre que les formes d'une culture étrangère à sa race? Si ce problème a reçu les solutions les plus contradictoires, c'est qu'il a été plus débattu par la passion, par la rancune ou l'orgueil national que par l'étude et l'observation, et que des deux côtés on ne s'est pas assez souvenu que l'impartialité est la première condition de toute recherche scientifique.

II.

Du chaos apparent de l'ethnographie russe émergent nettement trois élémens principaux, le finnois, le tatar et le slave, qui aujourd'hui a en grande partie absorbé les deux autres. En dehors des Juifs de l'ouest, des Roumains de Bessarabie et des Allemands des provinces baltiques ou des colonies du sud-est, en dehors des Kalmouks des steppes du Bas-Volga, des tsiganes répandus çà et là, des Circassiens, des Arméniens, des Géorgiens, de la babel du Caucase, tous les peuples, toutes les tribus qui ont envahi la Russie dans le passé, tous ceux qui l'habitent aujourd'hui, se rattachent à l'une de ces trois races. Aussi haut que l'on remonte dans l'histoire se retrouvent sur le sol russe, sous un nom ou sous un autre, des représentans de chacun de ces trois groupes, et leur mélange n'est pas encore tel qu'il nous cache leur origine, leurs caractères distinctifs ou l'aire primitive de leur domination respective.

La race finnoise paraît celle qui a le plus anciennement occupé le plus vaste territoire dans ce que nous appelons aujourd'hui la Russie. Elle est manifestement étrangère à la souche âryenne ou indo-européenne, d'où avec les Celtes, les Latins, les Germains et les Slaves sont sortis la plupart des peuples de l'Europe. Les classifications ethnologiques placent généralement les Finnois dans un groupe plus ou moins vaste, portant l'étiquette de touranien, allophyle, mongolique, mongoloïde, dénominations plus ou moins justes d'un cadre aux contours indécis, qui ressemble parfois à une sorte de *caput mortuum* où philologues et anthropologistes auraient rejeté les peuples de l'Europe et de l'Asie qu'ils ne pouvaient classer parmi les Aryens et les Sémites. Dans l'intérieur de cette race mongolique qui, du Japon à la Hongrie, embrasse tant de familles humaines, les Finnois sont le plus souvent rattachés à un rameau désigné sous le nom d'*ouralo-altaïque*, l'es-

pace compris entre les chaînes de l'Oural et de l'Altaï ou le voisinage de ces montagnes paraissant le point de départ des peuples de ce rameau. Les Mongols proprement dits sont, ainsi que les Tatars, rangés à côté des Finnois dans ce groupe ouralo-altaïque, qui laisse au contraire en dehors de lui les Chinois et les autres grandes nations de l'Asie orientale. Cette classification est celle qui semble le mieux répondre aux faits; il est seulement à remarquer que pour les deux sciences sur lesquelles reposent toutes les études ethnographiques, pour la philologie comme pour l'anthropologie, ce groupe ouralo-altaïque est loin de présenter la même homogénéité que le groupe âryen ou le sémite. La parenté entre les différentes familles qui le composent est bien moins saisissante, bien moins intime qu'entre le Latin et le Germain, elle paraît plus reculée qu'entre le brahmine ou le guèbre de l'Inde, et le Celte de l'Écosse ou de la Bretagne. Cette parenté semble remonter à une époque où l'homme, s'il possédait la parole, n'en connaissait que les premiers élémens, et au fond elle est peut-être moins étroite qu'entre l'Indo-européen et le Sémite.

Au point de vue philologique, les races touraniennes ou ouralo-altaïques se distinguent par des langues agglutinatives, c'est-à-dire où la déclinaison et la conjugaison se font par simple juxtaposition, au lieu d'unir et de fondre l'une dans l'autre la racine et la terminaison jusqu'à les rendre méconnaissables, comme dans nos langues à flexions. Ces langues agglutinatives, qui, selon Max Muller, caractérisent des peuples nomades, toujours obligés par leur vie voyageuse de ne pas laisser altérer la physionomie de leurs mots, ne montrent point entre elles d'aussi intimes relations que les idiomes âryens ou sémitiques, ce qui est d'autant plus remarquable que par l'absence des flexions elles paraissent moins susceptibles de corruption et de déguisement. Leur parenté, au lieu de se montrer à la fois dans l'unité des racines et la concordance des formes grammaticales, se réduit à des ressemblances de structure et de procédés, en sorte que leurs liens généalogiques sont ou plus éloignés ou plus difficiles à suivre.

Au point de vue anthropologique, l'unité de ce vaste groupe n'est pas beaucoup plus intime. Les caractères extérieurs par lesquels on distingue aisément d'autres races, la couleur de la peau et la qualité des cheveux, sont ici de mauvais guides : ils laisseraient en dehors de la race mongolique la plupart des Finnois et même des Tatars. Les caractères anatomiques sont les seuls qui puissent s'appliquer à tous les rameaux de la souche mongolique; encore parmi les peuples ouralo-altaïques les plus essentiels varient-ils jusqu'à disparaître complétement. Les plus importans sont ceux que fournit la tête, et parmi eux le plus général et le plus persistant est la saillie

des pommettes. Dans la famille finnoise même, on trouve ces vestiges mongoliques à des degrés fort différens, accusés et frappans chez certaines tribus, comme chez les Lapons, fort affaiblis ou corrigés chez d'autres, comme chez les Finnois de Finlande.

Il est à remarquer que ces caractères craniologiques, ainsi que d'autres, voisins et moins favorables, comme un certain prognathisme ou proéminence des mâchoires, se sont rencontrés chez beaucoup des anciennes populations de l'Europe dont l'archéologie préhistorique a récemment découvert les traces. La plupart des tribus humaines de l'âge de la pierre brute et surtout de l'époque quaternaire dont les restes ont été retrouvés dans les grottes de l'occident de l'Europe semblent avoir appartenu à cette race mongolique, dans laquelle on classe les Finnois (1). Ces races primitives paraissent avoir occupé tout le nord et le centre de notre partie du monde avant l'émigration des Celtes, les premiers venus en Europe de la race âryenne. Ce n'est point seulement dans les cavernes souterraines, parmi les débris des mammifères de l'époque géologique antérieure à la nôtre, c'est peut-être jusque dans les traits des populations européennes qui ont pris leur place que ces races primitives ont laissé des vestiges de leur passage. Recouverts par les invasions postérieures et comme enfouis sous les couches successives des tribus âryennes, ces anciens habitans de l'Europe ont disparu pour l'œil du vulgaire; celui de l'anthropologiste croit parfois saisir sur des visages contemporains, au milieu des pays les plus civilisés de notre Occident, des traces encore vivantes de ces premiers Européens (2).

Au lieu d'être exclusivement asiatique, l'élément touranien pourrait avoir joué dans notre Occident un rôle ethnologique en même temps qu'un rôle historique; il peut avoir été comme le premier fond, le *substratum*, depuis longtemps disparu, des populations du centre de l'Europe. Une telle conjecture devient moins invraisemblable quand on se rappelle à quel point certains peuples de ce groupe, comme les Magyars de Hongrie, ont par le changement de milieu et le croisement avec les Aryens perdu la plupart des caractères physiques de leur race. Quelques savans ont été jusqu'à regarder les Finnois du nord-ouest de la Russie comme les débris de ces tribus quaternaires qui, chassées du centre de l'Europe par les peuples indo-européens, se seraient réfugiées aux bords de la Baltique, dans des terres basses récemment émergées. Il est plus probable qu'au lieu de provenir

(1) Voyez l'ouvrage d'ethnologie générale le plus récent, *Allgemeine Ethnographie*, von Dr Fr. Müller; Vienne 1873, p. 67.

(2) Nous pouvons renvoyer à ce sujet à la *Race prussienne* de M. de Quatrefages, bien que ce savant nous paraisse avoir exagéré l'infériorité de la race finnoise, et que dans le cas particulier de la Prusse il ait pu grossir outre mesure le rôle de l'élément finnois aux dépens des élémens slave et germanique.

directement de ces populations primitives, auxquelles ils semblent généralement fort supérieurs, les Finnois de Russie n'ont avec elles qu'une parenté lointaine, et qu'eux-mêmes ne sont descendus de l'Oural qu'à une époque postérieure. Quelle qu'ait été la date de leur émigration, on peut les regarder comme établis en Europe au moins aussi anciennement que les plus anciennes populations âryennes, qui dans leur invasion ont dû, comme les barbares du ve siècle, faire route au-dessous d'eux par les steppes du midi. Fixés en Europe à une époque aussi reculée qu'aucune de nos familles européennes, aussi autochthones ou aborigènes qu'aucune, les Finnois ont eu plus tard une part considérable dans les invasions de la fin de l'empire romain. Les plus terribles des barbares, les Huns, semblent avoir été d'origine finnoise, comme aussi les Avares, les Bulgares et les Hongrois, le seul peuple contemporain directement issu de cette souche.

Le rang ethnographique de la famille finnoise déterminé, il nous reste à chercher quelle part lui revient dans la formation du peuple russe, et quelles aptitudes physiques ou morales elle lui a léguées. Le travail d'absorption qui la fait disparaître partout en Europe, excepté en Hongrie, se poursuit en Russie depuis des siècles, et n'y est moins avancé que parce qu'il y est plus récent. Lentement refoulés ou engloutis par les races rivales, les Finnois, dans leur submersion, ont laissé çà et là sur la Russie d'Europe des îlots qui témoignent de leur expansion primitive, ainsi que des buttes de formations anciennes dans une plaine où les eaux ont emporté les terrains originaires et tout recouvert de leurs alluvions. Les groupes finnois dispersés dans l'empire sont singulièrement différens par le degré de culture, par la religion comme par les langues et dialectes. Ils comptent au plus 4 ou 5 millions d'âmes, et pour tous les élémens de la civilisation ils offrent plus de diversité que les grandes familles latine ou germanique. Leurs rapports de parenté ont été découverts par les anthropologistes et les philologues; ils ont longtemps échappé à la masse des intéressés, qui n'ont ainsi jamais pu avoir une conscience nationale commune, et sont demeurés vis-à-vis les uns des autres dans un isolement moral aussi grand que leur isolement géographique.

La race finnoise, qui en dehors de la Hongrie est presque tout entière comprise dans la Russie d'Europe, s'y divise en une douzaine de tribus différentes, que l'on a classées en trois ou quatre familles, et dont la distribution géographique est le point capital de l'ethnologie russe. C'est d'abord au nord la famille ougrienne, la seule qui ait encore des représentans en Asie. Elle ne comprend plus en Russie que deux petites peuplades de quelques milliers d'âmes menant à peu près la même vie que le Samoyède, et comme lui professant le chamanisme : les Ostiakes, dans la Sibérie occidentale, les

Vogules, dans le nord de l'Oural; mais à cette famille, qui renferme les tribus finnoises les plus misérables et les plus dépourvues de culture, se rattache le seul peuple finnois qui ait joué un rôle en Europe et soit arrivé à une haute civilisation, les Magyars de Hongrie. Au nord-est vient le rameau permien, comptant de 300,000 à 400,000 âmes, chaque année diminuées par une rapide russification, et réparties entre la tribu des Permiens dans le bassin de la Kama, celle des Votiaks sur la Viatka, celle des Zyriaines dans les déserts glacés de la Petchora, toutes trois orthodoxes, les deux premières adonnées à l'agriculture, la dernière à la chasse. Au-dessous vient la famille du Volga, appelée aussi bulgare, du peuple, aujourd'hui slavisé, qui du Volga est descendu sur le Danube. A ce groupe appartiennent encore les trois plus importantes tribus finnoises de la Russie proprement dite, les Tchérémisses, qui, au nombre d'environ 200,000, habitent la rive gauche du Volga, autour du gouvernement de Kazan, — les Mordvines, qui, subdivisés en deux branches, comptent de 500,000 à 600,000 âmes, au cœur même de la Russie, entre le Volga et l'Oka, dans les gouvernemens de Nijni-Novgorod, Pensa, Simbirsk, Tambof, Saratof, — les Tchouvaches, à peu près aussi nombreux, dispersés sur les rives du Volga, dans l'ancien territoire des Tatars de Kazan, dont ils ont adopté la langue. Enfin au nord-ouest vient la famille finnoise même, dont les principaux représentans sont les Finnois de la Finlande, les *Suomi*, comme ils se nomment eux-mêmes, à peu près les seuls de leur race en Russie qui aient un sentiment national, une patrie, une histoire et une littérature, les seuls qui aient quelque chance d'échapper à la lente absorption où s'engloutissent tous leurs congénères. Ils forment les cinq sixièmes de la population du grand-duché de Finlande, mais une population presque toute rurale, l'élément suédois, mêlé d'allemand et de russe, dominant toujours dans les villes. Dépassant le chiffre de 1,500,000 âmes dans le grand-duché, les Suomi comptent encore pour environ 200,000 dans la population des gouvernemens russes voisins. Pétersbourg est, à vrai dire, bâti en plein pays finnois, ses alentours immédiats sont seuls russifiés, et cela tout récemment. Il y a un demi-siècle à peine, on ne comprenait point le russe dans les villages situés aux portes de la capitale; aujourd'hui encore elle est à peu près de tous côtés environnée de tribus finnoises ou de leurs débris. Au nord-ouest, ce sont les Suomi de la Finlande qui descendent presque jusqu'à ses faubourgs, à l'ouest les Karéliens et les Tchoudes, qui, après avoir longtemps occupé un vaste territoire, sont les uns et les autres en train de disparaître; au nord-ouest, ce sont 900,000 Esthoniens, peuple d'origine peut-être plus mêlée, qui, soumis pendant quatre à cinq siècles à la domination des seigneurs allemands, a dans l'Esthonie et la Livonie

septentrionale résisté à la germanisation. A cette branche finnoise appartiennent encore les Lives, qui ont laissé leur nom à la Livonie, et qui, refoulés par les Lettons et les Allemands, n'occupent plus qu'une étroite bande de terre le long de la mer, à la pointe septentrionale de la Courlande; à elle enfin se rattachent les Lapons, le plus laid physiquement, le moins développé moralement, des rameaux de cette branche, dont il a peut-être seul conservé le genre de vie et les traits primitifs. Il semble que les Lapons ont jadis occupé toute la Finlande avant d'avoir été repoussés par les Suomi dans les régions hyperboréennes où ils sont confinés aujourd'hui. Quelques autres peuples de la Russie, comme les Bachkirs, qui, forts de plus d'un demi-million d'âmes, habitent au pied de l'Oural les gouvernemens orientaux de la Russie d'Europe, doivent, pour le fond de leur population, être compris parmi les tribus d'origine finnoise, bien qu'ils soient musulmans et parlent une langue tatare.

Telle est l'extrême division de cette race professant toutes les religions, du chamanisme à l'islamisme, et de l'orthodoxie grecque au luthéranisme, menant tous les genres de vie, depuis celle du nomade lapon jusqu'à celle du cultivateur esthonien, ayant reçu le culte et parfois les langues des uns et des autres, partout dominée par des peuples d'origine étrangère, russifiée après avoir été en partie tatarisée, en sorte que tout s'est joint pour la réduire en fragmens impuissans. A considérer la répartition géographique de ces tribus, du gouvernement d'Astrakan à la Néva, on voit que tout l'ancien grand-duché de Moscou et les apanages voisins étaient compris dans leur ancien territoire. Leur diffusion apparaît encore plus grande, si l'on observe les noms géographiques, car dans beaucoup de contrées aujourd'hui entièrement russes les noms de lieux, de villages ou de rivières sont demeurés finnois. Moscou, comme plus tard Pétersbourg, comme avant elle Novgorod, a été bâtie en plein pays finnois. Il en a été de même de Souzdal, de Vladimir, de Tver, de Riazan, de toutes les capitales des kniazes russes. En présence de tels faits, il est permis de regarder, dans tout le centre et le nord de la Russie, l'élément finnois comme ayant une part considérable dans la formation de la population. Ce n'est pas seulement la distribution géographique des races et l'histoire qui conduisent à cette induction, ce sont aussi les traits du peuple russe. Sans cette marque anthropologique, on pourrait se demander si les colons qui ont apporté la langue slave en Russie se sont mêlés aux indigènes, ou si, comme les Anglo-Saxons en Amérique, ils les ont simplement repoussés en prenant leur place. Un examen attentif montre que l'un et l'autre phénomène ont eu lieu simultanément, et que, pour admettre l'un, il ne faut point rejeter l'autre. La répartition actuelle de leurs tribus fait croire que les Finnois ont été en

effet repoussés par les Slaves de deux côtés, à l'ouest vers la Baltique, à l'est vers l'Oural et le cours moyen du Volga; le visage du peuple russe prouve qu'il n'y en a pas moins eu un mélange dont il porte encore la trace. La façon dont l'élément russe absorbe aujourd'hui ces groupes finnois intérieurs ou extérieurs, comme une mer qui ronge ses côtes, fait comprendre ce qu'il a dû faire dans le passé. Par leur russification même, toutes ces tribus accroissent la part ethnologique de leur race dans la nation qui les engloutit. C'est comme un courant perpétuellement renouvelé, comme des sources finnoises qui, se déversant depuis des siècles dans les veines du peuple russe, y augmentent toujours la proportion du sang finnois. La langue russe pourrait fournir d'autres signes de cette fusion, mais un sérieux travail de confrontation entre le russe, les autres idiomes slaves et les dialectes finnois est encore à faire, et les résultats en seraient peut-être plus curieux au point de vue de l'influence morale des anciens Finnois et de leur degré de civilisation que concluans pour leur mélange avec les Slaves. La russification des Finnois, leur répartition géographique, l'empreinte qu'ils ont laissée sur les traits russes, empreinte aussi frappante à un second voyage qu'à un premier, sont les deux grandes preuves de cet alliage finnois : la première la fait supposer à l'esprit, la seconde la fait voir aux yeux.

Quel est ce type, dont tant de Russes portent la marque? Les tribus finnoises de Russie diffèrent considérablement par les caractères physiques comme par le degré de culture. Quelques-unes, comme les Tchouvaches et les Lapons, accusent assez fortement un type mongolique; d'autres, les plus importantes, comme les Finnois de Finlande et les Esthoniens, grâce à des influences de milieu ou plutôt à des alliances de race dont la trace est perdue, offrent des traits plus nobles et décidément plus voisins du type caucasique que de celui des peuples de la Haute-Asie. Tous ces groupes cependant gardent certains caractères communs qui n'ont guère disparu que chez le peuple magyar, celui qui, le plus mêlé avec l'Europe, s'est le plus modifié. Le squelette est moins robuste que chez les Aryens et les Sémites, les jambes sont plus courtes et plus grêles. Les tribus finnoises inférieures sont les seules qui présentent une tendance au prognathisme, fréquent chez les races européennes analogues de l'époque quaternaire; comme les Aryens, les Finnois ont en général la tête orthognathe, mais avec les os des pommettes plus saillans. Si le visage est orthognathe comme chez les Aryens et les Sémites, c'est-à-dire sans projection des mâchoires, la tête est le plus souvent ronde, courte, peu développée par derrière, en un mot brachycéphale, comme chez l'une des deux principales races géologiques éteintes de l'Europe. La face est généralement aplatie, les arcades

sourcilières sont droites au lieu d'être courbées, les yeux petits; le nez est large, la bouche grande, avec des lèvres épaisses. C'est un portrait peu gracieux, tenant à la fois du type caucasique et du mongolique, se rapprochant plus de l'un ou de l'autre selon les tribus et selon leur position géographique. Ces caractères plastiques se retrouvent fréquemment chez les Russes, surtout chez les femmes, qui partout conservent plus longtemps et plus fidèlement l'empreinte de la race. L'aplatissement du visage en premier lieu, la proéminence des pommettes en second, sont les deux plus répandus et les deux plus manifestes de ces vestiges finnois, que, par une regrettable confusion, un grand nombre de voyageurs attribuent aux Tatars ou aux Mongols. De pareilles traces, plus ou moins accentuées selon les classes, les contrées, le plus ou moins grand mélange des races, se laissent découvrir dans toute l'aire géographique où sont disséminées les tribus finnoises, c'est-à-dire dans la plus grande partie de la zone des forêts et dans presque les deux tiers de la Russie d'Europe.

En face des marques de parenté de cette race à demi disparue et de la plus nombreuse des nations européennes, l'observateur se demande quelles sont les aptitudes, le génie, la capacité de civilisation des Finnois. Est-il vrai que leur alliance soit pour la Russie une cause irrémédiable d'infériorité? Il est permis d'en douter. Dans leur isolement et l'extrême fractionnement de leurs tribus, sur les terres ingrates où ils sont relégués, les Finnois n'ont pu parvenir à un développement original; en revanche, ils ont partout montré une singulière facilité à s'assimiler aux races plus avancées, chaque fois qu'ils ont été en contact avec elles. Leur absorption intellectuelle a été encore plus rapide que leur absorption physique. Il en est d'eux comme du pays où se rencontrent la plupart de leurs débris, comme du sol russe : ils se laissent aisément conquérir à une civilisation qui n'a pu naître chez eux; si par le sang ils n'appartiennent pas à l'Europe, ils se laissent facilement annexer par elle. La religion en est la meilleure preuve. La plupart sont depuis longtemps chrétiens, et c'est cette acceptation du christianisme qui, plus que toute chose, a préparé leur fusion avec les Slaves, leur assimilation à l'Europe civilisée. De la Hongrie à la Baltique et au Volga, les Finnois ont embrassé avec une égale facilité les trois principales formes historiques du christianisme, et la plus moderne, le protestantisme, a mieux réussi dans leurs tribus de Finlande et d'Esthonie que chez les peuples celtes et latins.

Veut-on chercher dans ses langues le signe le plus net de l'intelligence d'une race, certains Finnois, les Suomi de Finlande comme les Magyars de Hongrie, ont porté leurs langues agglutinatives à une perfection qui, pour la force, la beauté et la richesse, les a fait comparer

aux plus complexes de nos langues à flexions. Ils ont pour la musique, pour la poésie un goût inné, dont les germes se rencontrent chez les plus barbares de leurs tribus nomades, et qui a valu à la Finlande toute une littérature populaire, tout un cycle poétique indigène, avec une épopée dont les nations les plus avancées de l'Occident se feraient honneur. A ces qualités d'âme et de sentiment s'en joignent d'autres d'intelligence et de raison. Si les Finnois ont quelque parenté avec les Mongols, ils ont les vertus de cette race, qui, là où elle se trouve en lutte avec elle, soutient si bien la concurrence de la nôtre : ils en ont la solidité, la patience, la persévérance. C'est peut-être pour cela qu'à tous les pays, à tous les états, où ils ont formé un élément considérable, les Finnois ont communiqué une singulière force de résistance, une singulière vitalité.

Ces qualités se sont manifestées avec éclat chez les Magyars, qui en dépit de leur petit nombre ont maintenu leur domination entre les Allemands, les Slaves et les Turcs; elles se montrent modestement chez les Bulgares, le plus rude, le plus travailleur, le plus moral des peuples chrétiens de la Turquie, et si l'élément finnois a réellement joué un rôle important dans ses provinces occidentales, la Prusse lui doit peut-être quelque chose de la solidité, de la ténacité, qui ont fait sa fortune. En Russie même, les Finnois, loin d'être partout inférieurs aux Russes proprement dits, laissent voir parfois à plus d'un égard une réelle supériorité. Si rien n'est plus pauvre que l'*izba* d'un Tchouvache du Volga avec son toit d'écorce et son unique fenêtre, les maisons de bois des paysans de la Finlande sont plus vastes et plus commodes que celles de beaucoup de mougiks russes. Sur une terre plus ingrate dont le sol de granit suffit rarement à leur nourriture, ils sont plus travailleurs et plus économes, et se sont fait une juste réputation de probité et d'honnêteté. Il est seulement difficile de décider si cette supériorité morale des Finnois occidentaux doit être attribuée à la différence de race, ou à la différence de religion, ou simplement à un plus long et plus large usage de la liberté. Toujours est-il qu'au milieu des paysans finlandais, au menton rasé, aux vêtemens courts, le voyageur européen se sent moins étranger que parmi les paysans russes, qui lui sont plus parens par le sang. Le Finnois de Finlande a été favorisé par la liberté civile et politique; l'Esthonien, demeuré jusqu'au commencement du siècle serf du seigneur allemand, ne s'en montre pas moins par certaines qualités au-dessus du mougik russe. Plus travailleur, plus patient, il a été dans ces derniers temps appelé avec profit sur les terres de plusieurs propriétaires de Russie, et il s'est ainsi fondé plusieurs colonies esthoniennes dans les gouvernemens voisins de Saint-Pétersbourg, de Pskof et jusque dans la lointaine Crimée. Enfin veut-on se rendre compte de ce que, sous l'influence des autres races et dans

leur mélange avec elles, savent devenir pour la beauté du corps et la vigueur de l'esprit des peuples d'origine finnoise, il suffit de regarder les Magyars, une des races les plus belles, comme une des plus énergiques de l'Europe. S'il y a infériorité, ce n'est ni au point de vue politique, ni au point de vue militaire, car les Magyars ont été de tout temps une des nations les plus guerrières de l'Europe, et, comme on l'a remarqué, ils sont, à travers toutes les révolutions, demeurés plus attachés aux institutions libres que la plupart des peuples âryens, slaves, latins ou germains.

III.

La seconde des trois grandes sources d'où l'on peut faire découler le peuple russe, celle-là plus particulière à la Russie, plus décidément asiatique, a reçu de l'usage le nom de tatare. Jamais dénomination plus équivoque ne s'est introduite dans l'histoire, dans la philologie, dans l'ethnographie. A son apparition en Russie, ce nom de Tatar était porté par une des tribus mongoles qui fondèrent l'empire de Ginghiz-Khan. Dans sa terreur de ces nouveaux barbares, qui lui semblaient sortis de l'enfer, l'Europe du XIIIe siècle transforma leur nom par une réminiscence classique en celui de Tartares, et l'étendit à la foule hétérogène des peuples entraînés à la suite des sauvages conquérans. Enlevé aux tribus auxquelles il appartenait, ce nom mongol de Tatar a fini par désigner la branche de la race ouralo-altaïque dont le Turkestan a été le point de départ, et dont les Turcs sont les principaux représentans. Les Tatars demeurés aux bords du Volga sont proches parens des Turcs, ou mieux, ce sont des Turcs au même titre que les Ottomans, sortis du même berceau et parlant des dialectes d'une même langue; toute la différence est qu'ils ont envahi l'Europe par une autre route et qu'ils n'ont embrassé l'islamisme qu'après leur invasion. Turc et tatar sont devenus à peu près synonymes en philologie comme en ethnographie, bien que le premier terme soit le seul autorisé par la vérité historique. Aujourd'hui encore les rejetons des tribus du Turkestan qui, sous la pression ou la conduite des Mongols, se sont établies en Russie n'ont point perdu le souvenir de leur origine; les Tatars de Kazan ou d'Astrakan se donnent à eux-mêmes le nom de Turcs, que l'ancienne gloire des Osmanlis et la communauté de religion leur ont rendu plus cher.

Le rameau turc est plus voisin du rameau finnois que du mongol; tous deux se sont souvent rencontrés et unis à tel point qu'il est encore des tribus, comme les Bachkirs, chez lesquelles il est difficile de démêler la part de chacun. Cela est encore moins aisé chez certains peuples éteints, comme les Huns, les Avares et les Bulgares,

chez lesquels le sang finnois semble l'avoir emporté, les Alains et les Roxolans, qui semblent avoir été en majorité Turcs ou Tatars. L'union du Turc et du Mongol a été plus rare, et l'antagonisme des deux rameaux plus décidé. Il n'y a guère en Europe qu'un exemple de leur fusion : ce sont les Tatars-Nogaïs, qui habitaient dans les steppes du Kouban et de la Crimée, et dont un grand nombre a émigré en Turquie dans les années qui suivirent le siége de Sébastopol. Les traits de ces nomades témoignent manifestement d'un fort alliage avec les Mongols. Ils en ont gardé la taille trapue, les yeux relevés obliquement vers l'angle extrême, le nez épaté, le menton dénué de barbe. C'est là un cas isolé parmi les Tatars. En général, si le visage des Turcs de Russie indique un croisement de race, c'est plutôt avec les Finnois ou les populations caucasiques.

Il y a encore aujourd'hui dans la Russie d'Europe un peuple d'origine mongole, c'est, dans la dépression caspienne sur les rives du Volga, les Kalmouks. Au nombre d'environ 150,000, ils promènent leurs tentes avec leurs chameaux et leurs troupeaux dans les steppes arides des gouvernemens d'Astrakan et de Stavropol. Ce sont ces 40,000 ou 50,000 familles nomades, errant à une extrémité de l'empire, dont le nom a si souvent été appliqué comme un sobriquet au peuple russe. A première vue, leur type à la chinoise les distingue presque aussi nettement des Tatars que des Russes, et dans ces régions du Bas-Volga, encore aux trois quarts asiatiques et de sang si mêlé, l'isolement ethnologique du Kalmouk est sensible à l'œil le moins exercé. Chose remarquable, au lieu d'y être entrés à la suite de Batou et des successeurs de Ginghiz, ces Mongols du Volga ne se sont établis dans cet angle désert de la Russie qu'à une époque relativement récente. C'est à la fin du XVIIe siècle et comme vassaux du gouvernement russe qu'après une longue migration des frontières de la Chine au fleuve Oural ces sujets spirituels du dalaï-lama du Thibet entrèrent dans les steppes du Volga. Profitant de la rivalité héréditaire des tribus mongoles et des tribus tatares, la Russie employa avec succès ces nouveau-venus dans ses guerres contre les Turcs et les Tatars de Crimée; mais les tentatives du gouvernement de Pétersbourg pour les mettre dans une dépendance plus directe en décidèrent le plus grand nombre à reprendre le chemin de leur première patrie. Ils partirent en masse, donnant au XVIIIe siècle le spectacle des grandes migrations de peuples de l'antiquité. Dans l'hiver de 1770, de 200,000 à 300,000 Kalmouks passèrent avec leurs troupeaux le Volga et l'Oural sur la glace. Le dégel arrêta les autres, qui se décidèrent à rester en Russie, pendant que, malgré les attaques des Kirghiz, leurs frères regagnaient leurs anciennes demeures dans l'empire chinois.

Les Kalmouks demeurés dans les steppes caspiennes sous la souveraineté russe sont encore bouddhistes; ils ont pour chef un grand-lama nommé depuis le commencement du siècle par le tsar, et dont la résidence est dans le voisinage d'Astrakan. C'est un fait qui sur leur destinée respective a eu une influence capitale que les trois principaux rameaux de la race ouralo-altaïque se sont partagés entre les trois principales religions du vieux continent. Le Finnois s'est fait chrétien, le Turc ou Tatar musulman, le Mongol bouddhiste. A cette distribution ethnologique des croyances, il y a peu d'exceptions dans une branche ou l'autre. Cette seule répartition des trois groupes sous les trois étendards religieux les plus hostiles ne se peut entièrement expliquer par la position géographique et les influences de l'histoire. Avec un égal manque d'invention et d'originalité, elle suffirait à montrer dans le tempérament et la constitution morale des trois familles humaines, qui ont emprunté aux Aryens et aux Sémites les trois conceptions religieuses les plus opposées, des différences considérables. Quant aux effets, ils ont été énormes. C'est dans cette diversité de croyances par-dessus toute autre chose qu'il faut chercher les causes du sort si différent de ces trois groupes, et en particulier des deux plus voisins, le finnois et le tatar. C'est la religion qui a préparé l'un à la vie européenne; c'est la religion qui y a soustrait l'autre. Avec l'islamisme, le Tatar a eu une civilisation plus précoce et plus nationale; il a construit des villes florissantes comme Kazan, il a fondé en Europe et en Asie des états puissans; avec l'islamisme, il a eu un passé plus brillant, mais avec lui il est exposé à un avenir plus difficile : la foi musulmane, qui l'a préservé de l'absorption de l'Europe, l'a en même temps laissé en dehors de sa civilisation.

Ce sont les Tatars qui ont si longtemps valu aux Russes le nom de Mongols, et les Tatars eux-mêmes n'y ont aucun droit. Devant la réforme aujourd'hui entreprise au Japon par une sorte de Pierre le Grand asiatique, on ne peut savoir si de semblables épithètes seront toujours une injure; elles n'en doivent pas moins être abandonnées à l'égard des Russes, non parce qu'elles sont blessantes, mais parce qu'elles proviennent de l'ignorance ou d'une équivoque (1). Les Russes n'ont point dans leurs veines de sang mongol; ont-ils beau-

(1) Pour éviter tout malentendu, il faut se rappeler qu'en ethnologie les termes de *mongolique* et de *mongol* sont loin d'être synonymes, et que l'un est beaucoup plus général, plus compréhensif que l'autre. Le mot mongolique s'applique à une des grandes races humaines appelée jadis race jaune, par opposition à la race blanche, caucasique ou méditerranéenne. Dans cette race mongolique se classe la branche ouralo-altaïque, qui se subdivise à son tour en plusieurs rameaux, dont les principaux sont le finnois, le tatar ou turc et le mongol, de même que de la souche caucasique provient la branche âryenne ou indo-européenne, qui se subdivise également en plusieurs rameaux, le celte, le germain, le slave, l'iranien, etc.

coup plus de sang tatar? S'il n'y avait eu en Russie d'autre invasion tatare ou turque que celle du XIIIe siècle, la solution de cette question serait aisée. On se convaincrait promptement que le peuple russe a moins de sang tatar que le peuple espagnol de sang arabe. En Espagne, les Arabes sont demeurés bien plus longtemps : ils ont occupé une bien plus grande portion du territoire; ils se sont établis en bien plus grand nombre et ont tenu la péninsule sous leur domination directe. En Russie, les Tatars, entrés au XIIIe siècle, ont été repoussés aux extrémités dès le XVIe siècle; ils n'ont guère régné que sur une moitié de la Russie d'Europe, et la plus grande partie de ces possessions, ils les ont maintenues non pas sous leur domination directe, mais seulement sous leur suzeraineté; ils n'ont pas détruit les souverainetés russes, mais se sont contentés de les rendre tributaires. Les Arabes ont occupé les plus belles parties de l'Espagne, celles qui sont encore aujourd'hui les plus fertiles et les plus peuplées; les Tatars se sont répandus dans les parties encore les moins habitées de la Russie, sur les steppes du sud et de l'est. Dans le centre, ils ne se sont avancés que le long des fleuves, remontant le Volga et ses affluens, comme le montre encore leur répartition actuelle. Ce n'était même point au milieu des Russes que pénétraient ces colons tatars; les Russes avaient à peine atteint le bassin central du Volga et le confluent de ce fleuve avec l'Oka à Nijni-Novgorod; c'était au milieu de tribus finnoises dont nous voyons encore les débris dans les Mordvines, les Tchérémisses, les Tchouvaches, et dont plusieurs, comme ces derniers, se sont laissé tatariser. Les Turcs de Russie n'ont point, comme les Arabes d'Espagne, développé une riche et industrieuse civilisation; loin de s'adonner tous à la vie sédentaire et agricole, ils étaient en grande partie demeurés nomades. Leurs villes étaient peu nombreuses, et les plus grandes petites en comparaison des capitales des Maures d'Espagne. Avec un territoire trois ou quatre fois plus grand, il est douteux que la Horde-d'Or ait jamais approché de la population du khalifat de Cordoue. L'analyse des deux langues fournit les mêmes remarques. L'influence de l'arabe sur l'espagnol dans le vocabulaire comme dans la prononciation paraît avoir été plus grande que celle du turc ou tatar sur le russe.

Les musulmans de Russie ont-ils eu sur la formation de la population chrétienne une plus grande influence, parce que, au lieu de les expulser violemment ainsi que la catholique Castille, la Moscovie orthodoxe leur a laissé leur religion et leur nouvelle patrie? Le contraire est peut-être plus vraisemblable. En Russie comme en Espagne, les motifs de séparation entre les vainqueurs et les vaincus restaient les mêmes au temps de la domination de la croix qu'au temps de sa sujétion; ils se résumaient tous dans la religion, qui entre les deux races mettait une barrière difficile à franchir : de l'une

à l'autre, avant comme après la libération du sol national, il n'y avait qu'un chemin, l'apostasie. Si la prédication et l'intérêt ont fait des conversions parmi les musulmans de Russie, il s'en est dû faire bien davantage parmi ceux d'Espagne, soumis pendant de longues années au prosélytisme le moins scrupuleux, jusqu'au jour où ils n'ont pu conserver leur foi qu'au prix de leurs biens et de leur patrie. En Russie, jamais pareil choix n'a été imposé aux mahométans. Pour diminuer chez eux la puissance de l'élément tatar et mahométan, les tsars n'ont point eu besoin de recourir à de telles barbaries. Ce que le plus aveugle fanatisme a fait faire violemment à l'Espagne, à son éternel dommage, s'est fait lentement, graduellement par la Russie. Elle n'a eu qu'à laisser opérer la nature. A côté du phénomène d'absorption, d'assimilation des élémens finnois, il y a eu chez elle pendant des siècles un phénomène inverse de sécrétion, d'élimination des élémens tatars et musulmans qu'elle ne pouvait assimiler. Depuis leur soumission, un grand nombre de Tatars ont quitté la Russie, ne voulant pas être les sujets des infidèles dont ils avaient été les maîtres. Devant le progrès des armes chrétiennes, ils se sont repliés spontanément sur les terres où dominait encore la loi du prophète. Après la destruction des khanats de Kazan et d'Astrakan, ils tendent à se concentrer dans la Crimée et les steppes voisines, dans ce que le XVIIIe siècle appelait encore la Petite-Tatarie. Après la conquête de la Crimée par Catherine II, ils ont repris leur exode vers l'empire de leurs frères osmanlis, vers la Turquie et la Circassie, et de nos jours même, après la guerre de Sébastopol et la soumission du Caucase, l'émigration des Tatars et des Nogaïs a repris sur une immense échelle, en même temps que celle des Tcherkesses. Dans la Crimée, on peut calculer que, depuis la conquête de Catherine II, la population tatare, diminuée déjà de plus de moitié du temps de la tsarine, a été encore réduite des deux tiers de nos jours, en sorte qu'elle ne forme pas le cinquième de ce qu'elle était lors de l'annexion à la Russie. De 1860 à 1863, près de 200,000 Tatars ont quitté le gouvernement de Tauride, abandonnant 784 *aouls* ou villages, dont les trois quarts sont demeurés déserts comme les *despoblados* laissés par l'expulsion des Maures sur les cartes d'Espagne. Par la défaite et l'exil volontaire, en dehors même de toute absorption et de tout mélange, les Tatars ont été ainsi réduits à ne plus former que des groupes minimes, que des îlots inoffensifs dans des pays où ils avaient régné des siècles, dans ceux même, comme la Crimée, dont ils étaient, il y a cent ans, les seuls habitans.

Des exemples récens nous montrent la diminution naturelle et spontanée de l'élément tatar et mahométan en Russie; l'exemple voisin de la Turquie d'Europe, où, jusqu'à l'émancipation de la Grèce

et des principautés danubiennes, les Turcs ne formaient que le tiers ou le quart de la population, nous montre qu'au temps même de leur domination les Tatars ont pu, dans leur propre empire, être en minorité numérique. La marche suivie par ces envahisseurs et la position actuelle des groupes tatars le long des fleuves, dans des contrées déjà occupées par les Finnois, donnent à penser qu'ils n'ont été en majorité qu'autour de leurs capitales du Volga et dans les contrées, comme la Crimée et les steppes du sud-est, destinées par la nature même à la vie nomade. Le chiffre des armées des khans, au temps de leur puissance, ne nous doit pas faire illusion sur le nombre de leurs sujets. Dans ces armées tatares, tout homme valide accourait au service; à défaut du fanatisme ou du patriotisme, l'appât du gain était suffisant pour ne laisser personne manquer sa place dans ces expéditions, dont le principal but était le pillage. Un khan de Crimée pouvait réunir de 100,000 à 150,000 guerriers sans avoir un million de sujets. Dans le centre de la Russie, les Tatars ne pénètrent guère qu'à main armée sans jamais s'y établir. Ainsi la Moscovie resta vis-à-vis d'eux, au point de vue de la population, dans une situation analogue à celle où demeurèrent longtemps la Serbie, la Hongrie, la Roumanie et la Grèce vis-à-vis des Turcs, qui dans toutes ces contrées n'eurent jamais que de rares colonies. Si l'on veut comprendre l'influence de l'élément tatar sur les Russes, ce sont les Grecs et les Slaves de Turquie qu'il faut regarder, de même que pour se rendre compte de la position des Ottomans en Roumélie, s'ils venaient jamais à perdre leurs possessions européennes, c'est sur les Turcs de Russie qu'il faut jeter les yeux. Rarement il y eut deux situations aussi identiques que celle des Russes sous le joug tatar et celle des Slaves du sud sous le joug turc. Dans les deux cas, on voit en présence les mêmes races, dans les deux cas les mêmes religions, en sorte que, les acteurs étant les mêmes sous différens noms, il n'y a que la scène de changée. Au milieu de toutes ces analogies, les Moscovites ont eu un grand avantage sur les Bulgares ou les Serbes; ils ont été les vassaux et les tributaires, jamais les sujets directs des Turcs. Aussi est-il permis de croire qu'il n'y a pas eu plus de mélange des deux races sur les bords du Volga que sur ceux du Bosphore. S'il y en eut par les mariages, par le rapt et la polygamie, s'il y en eut par les conversions sincères ou contraintes, ce fut plus probablement aux dépens des Slaves au temps de leur sujétion, et par toutes ces voies le sang chrétien s'introduisit plus facilement dans les veines du musulman que le sang de celui-ci dans les veines du chrétien.

On a souvent remarqué combien de tout temps ont été rares, anormales, les conversions des mahométans au christianisme, on a moins observé que le passage inverse de la doctrine du Christ

à celle de Mahomet avait été beaucoup plus fréquent. Toute l'Asie occidentale, la Syrie et l'Asie-Mineure, toute l'Afrique septentrionale, l'Égypte et la Barbarie n'en témoignent que trop. Dans l'Europe même, dont les extrémités seules ont été entamées par l'islamisme, les Serbes de Bosnie, les Albanais, les Pomaks ou Bulgares mahométans, certains Grecs de Candie et les populations d'origine grecque ou gothique de Crimée ont montré le même phénomène, tandis qu'il serait difficile de citer un peuple, presque une seule tribu musulmane, qui ait jamais embrassé la foi chrétienne. La raison n'en est pas seulement que l'islam est mieux adapté à certaines races et à certains pays; elle doit être aussi cherchée dans la position réciproque des deux religions. L'islamisme est une doctrine plus nouvelle que le christianisme et en grande partie dirigée directement contre lui; c'est une foi plus simple au point de vue dogmatique, et, en apparence au moins, plus rigoureusement monothéiste, plus éloignée de tout anthropomorphisme. Le musulman émigre ou dépérit devant le chrétien, il ne se convertit point, et le mélange des deux races ne peut avoir lieu que par la conversion de l'une à la foi de l'autre. Certes en Russie l'exemple ou l'intérêt, le prosélytisme privé ou officiel, ont depuis trois ou quatre siècles fait au profit du christianisme plus d'une conquête parmi les Tatars. Quelques-unes des grandes familles russes proviennent de cette source, et avec le baptême ont échangé le titre de *mourza* tatar pour celui de *kniaz* russe; mais ces apostasies, alors même qu'elles se faisaient en troupe, ont toujours été relativement rares, incapables de troubler la pureté du sang moscovite. Elles avaient lieu parmi des populations en partie déjà mêlées elles-mêmes à leurs nouveaux maîtres chrétiens ou à leurs anciens sujets finnois. En dehors de la Russie et de ses habitans slaves, les Tatars devaient avoir subi un certain croisement avec les races caucasiques, d'abord dans leur berceau même, dans le Turkestan, où de temps immémorial ont habité de nombreuses tribus persanes et iraniennes, comme les Sarthes, puis sur les routes d'invasion, dans le Caucase, où la communauté de religion facilitait des alliances que la beauté des Circassiennes dut faire souvent rechercher des Turcs de Russie comme de ceux du Bosphore.

Si dans les veines du peuple russe s'est introduit un notable courant de sang tatar, ce n'est point des hordes de Batou et des envahisseurs du XIIIe siècle qu'il découle, c'est des peuples congénères qui pendant des milliers d'années ont parcouru ou habité le midi de la Russie, depuis les Scythes de l'antiquité jusqu'aux Khazars, aux Petchénègues, aux Koumans ou Polovtzi du moyen âge. Sous le nom de Scythes, les anciens ont, comme ils le faisaient souvent, confondu des populations qui n'avaient entre elles aucune parenté ethnolo-

gique. Il se peut même qu'il y ait eu parmi ces Scythes quelques tribus âryennes; mais la plupart étaient manifestement d'origine finno-turque. La chose est encore plus certaine pour les Khazars, les Koumans et les autres nomades, qui jusqu'à la grande invasion tatare se disputèrent le sud de la Russie. Longtemps ces peuples évanouis furent les seuls occupans de ces immenses contrées, dont les Grecs et les Italiens ne connaissaient que les côtes. En faut-il conclure qu'ils soient les ancêtres de la mince population de ces pays encore à demi déserts? Le territoire de tous ces peuples, des Scythes d'Hérodote aux Tatars de Rubruquis, était la zone déboisée, la zone des steppes, où la population est encore ou très disséminée, ou très récente. Pour livrer les plaines à la culture, il a d'abord fallu en chasser ces nomades. Les Scythes et tous leurs congénères finno-turcs étaient des peuples pasteurs, qui menaient avec leurs chariots et leurs troupeaux, dans les steppes en-deçà du Volga et du Don, la vie que leurs frères kirghiz mènent au-delà. Tous ces peuples si redoutés de l'Occident et qui disparaissent si vite étaient aussi peu nombreux que les tribus d'Asie, de même race, qui conservent aujourd'hui le même genre d'existence. Une famine, une épidémie, une bataille suffisait pour les anéantir. Ils se détruisaient les uns les autres sans presque laisser d'autres vestiges que leur nom. C'est dans la moitié méridionale de la Russie qu'il faut chercher les traces de l'élément scythe ou tatar, et c'est de l'ouest et du nord, c'est des régions boisées que sont venus peu à peu, et pour ainsi dire sous nos yeux, les habitans actuels de la Russie méridionale. Descendus pour la plupart des contrées restées à l'abri des incursions de ces nomades, et par leur conformation même peu propres à leur genre de vie, les Russes de la Nouvelle-Russie ou de l'Ukraine n'ont souvent pas plus de parenté avec le Scythe, le Kouman ou le Tatar que les colons allemands, grecs ou slaves établis dans les mêmes régions.

IV.

L'influence des Tatars en Russie a été grande; elle a été immense, mais plutôt historique qu'ethnologique, elle a tenu à la conquête plutôt qu'au mélange de races. Elle ressemble bien plus à l'influence germanique en France ou en Italie qu'à l'influence anglo-saxonne en Angleterre. Pour repousser un préjugé vulgaire, il ne faut pas cependant se jeter dans l'excès opposé : l'influence ethnologique des Tatars a été minime; elle n'a point été absolument nulle. Sur plus d'un point, il y a eu mélange entre eux et le peuple d'où sont sortis les Russes, sur les bords du Dniéper, lorsque les princes de Kief recueillaient les débris des Polovtzi ou des Petché-

nègues, sur le même fleuve ou sur le Don parmi les Cosaques, sur le Volga même et ses affluens; mais, quoi qu'on fasse, on trouvera leur influence toujours inférieure à celle des Finnois dans les régions du nord, d'autant plus que les Tatars eux-mêmes ont souvent été croisés de Finnois. Qu'on exagère ou diminue le rôle des Tatars dans la race russe, il n'en est pas moins essentiel de connaître les aptitudes, le génie et la situation actuelle de ce peuple, qui dans l'histoire de la Russie a tenu une si grande place et en occupe encore une importante sur son territoire. Quels sont aujourd'hui ces Tatars dont le nom est devenu synonyme de barbares? Qu'ont les Russes à en craindre? qu'ont-ils à en espérer?

Les Tatars ont subi tant d'alliages qu'au point de vue physique même il n'est pas toujours facile de les réunir sous un même type. Leur visage témoigne souvent du mélange des races, et dans de petites régions, sur un nombre d'hommes relativement faible, les types sont parfois fort différens. Dans la seule Crimée, où les émigrations successives les ont réduits à une centaine de mille, on trouve la plus grande diversité. Dans les steppes de l'est se rencontre le Nogaïs au nez aplati, aux yeux relevés en dehors, au type parfois presque mongol, kalmouk, — dans les montagnes de la côte sud-ouest, un visage ovale, des sourcils arqués, un nez droit, parfois aquilin, un type tout caucasique, âryen, presque grec. Dans les deux cas, c'est l'effet du mélange des races : le Nogaïs est la seule tribu tatare fortement croisée de Mongol; les Tatars du sud-ouest descendent en grande partie des Grecs de la côte ou des Goths de l'intérieur, qui, devant les invasions tatares, se sont réfugiés dans les montagnes, et n'ont été convertis à l'islam qu'un siècle ou deux avant de tomber sous le pouvoir de la Russie. On peut signaler des différences analogues chez les Turcs ottomans, selon les provinces, les villes et les classes, selon le degré de mélange avec les races conquises, en sorte que le rameau tatar n'a pas aujourd'hui beaucoup plus d'homogénéité anthropologique que le rameau finnois. C'est peut-être à Pétersbourg, au musée de l'Hermitage, sur les admirables bijoux trouvés dans les tumuli de Crimée, aux portes de Kertch, l'ancienne capitale du Bosphore cimmérien, le royaume de Pharnace, qu'il faut chercher le portrait des premières tribus tatares ou finno-turques de Russie. Là, sur des boucles de ceinture d'or ou sur des coupes d'argent, revit après plus de vingt siècles le cavalier ou l'archer scythe en longues bottes, en pantalon serré, en tunique courte rappelant la blouse du paysan russe. En dehors de ces bijoux grecs de Kertch, aussi supérieurs à ceux de Pompéi que l'art d'Athènes le fut à celui de Rome, des figures analogues ornent des bijoux moins fins découverts dans les tombeaux des steppes du sud, et qui semblent l'œuvre des Scythes eux-mêmes, déjà assez épris de l'art grec pour

l'imiter. Dans ces portraits, où la noblesse du style n'enlève rien à la vérité, les Scythes ont généralement le front peu élevé, plus large à la base qu'au sommet, les sourcils droits, rigides, ou légèrement relevés en dehors, le nez court et gros, et à l'opposé du type mongolique, dont l'ensemble s'éloigne déjà fortement, le menton et les joues sont garnis d'une barbe épaisse. De pareils traits se retrouvent parfois chez les paysans russes, et ont une certaine analogie avec ceux des Tatars actuels de Russie. Une face moins plate que celle des Finnois, élargie au-dessus du front, grâce à une légère proéminence des pommettes, un nez lourd souvent relevé, des yeux petits, tels sont les caractères qui sont communs à la plupart des Tatars sans toujours les distinguer. Plus nobles que ceux des tribus finnoises inférieures comme les Lapons, les traits actuels de la plupart des Tatars de Russie, comme ceux des Finnois de l'Occident et des Turcs de Constantinople, se rapprochent souvent plus de notre type caucasique que du mongolique de l'Asie orientale.

C'est dans la Crimée et sur la côte voisine, dans ce qu'on appelait encore au dernier siècle la Petite-Tatarie, qu'il est le plus aisé d'étudier les mœurs et le caractère des Tatars. Il n'y a pas cent ans qu'ils en étaient les maîtres et presque les seuls habitans. Grâce à des émigrations répétées, ils y sont aujourd'hui à peine plus nombreux que les colonistes allemands, grecs ou bulgares, qui sont venus prendre leur place; dans certaines parties de la péninsule cependant, dans les plus arides et les plus vastes, on sent qu'ils sont encore chez eux. Dans les steppes du centre et du nord, peu propres à la culture, ils continuent leur existence nomade. Dans la région fertile, ils ont encore des villes dont ils forment la principale et presque l'unique population, comme Karassu-Bazar et Baghshi-Saraï, l'ancienne capitale des khans. Là, autour des jardins et des fontaines de marbre du palais des khans, vit une population musulmane plus purement orientale, plus asiatique que celle des villes de la Turquie d'Europe ou des échelles de l'Asie-Mineure. Là le voile et le confinement des femmes règnent dans toute la rigueur de la loi mahométane, et rien, si ce n'est la solitude des salles du palais, ne rappelle la chute de la puissance tatare. Les Tatars de Baghshi-Saraï et de Karassu-Bazar sont marchands et agriculteurs. Il en est de même de ceux du Volga; habitans d'un pays à sol fertile, ils ont pour la plupart quitté la vie nomade et sont artisans ou marchands dans les villes, laboureurs dans les campagnes. A Kazan, l'ancienne capitale du plus puissant des trois khanats sortis du démembrement de la Horde-d'Or, les Tatars habitent un quartier à part, situé au pied de leur ancienne ville, et relégué loin du Kremlin, que leur ont enlevé les tzars orthodoxes. Leur ville a l'air propre, tranquille et prospère. Ils y ont leurs mosquées et

leurs écoles, leurs bains et leurs bazars, et, grâce à la lecture du Koran, comme les protestans à celle de la Bible, ils sont parfois plus instruits que les Russes. A Kazan ainsi qu'en Crimée, les Tatars ont gardé la spécialité de certaines industries orientales, comme la confection d'objets en cuir et en maroquin : bottes, babouches, selles, étuis, fourreaux. Certains ont conservé la force musculaire qu'un proverbe attribue aux Turcs, et ce sont des Tatars qui servent de portefaix à la foire de Nijni. Le haut commerce ne leur est pas fermé, et plus d'un de leurs négocians de Kazan est arrivé à une fortune considérable. Bien qu'au moral comme au physique il y ait entre eux de grandes différences, ils sont souvent travailleurs et économes, et ils se distinguent par la moralité domestique et l'union des familles. Pour toutes ces qualités, les Turcs de Russie se sont généralement montrés supérieurs aux Turcs de l'empire ottoman, supériorité qu'ils doivent peut-être à leur sujétion politique; pour d'autres, ils sont souvent préférés aux Russes par les Russes mêmes. Plus propres, plus probes, plus sobres, ils sont recherchés pour plusieurs métiers, et se sont fait de certaines places, de celles qui exigent le plus de confiance, d'activité et d'honnêteté, une sorte de monopole. Les grandes familles russes qui ont des villas sur la côte de la Crimée ne craignent pas d'admettre dans leur intérieur des domestiques tatars, et les hôtels ou les restaurans de Pétersbourg préfèrent leur service, en sorte que dans les grandes villes l'étranger est souvent, sans le savoir, servi par le moins européen des habitans de la Russie.

Les qualités des Tatars viennent en grande partie de leur religion, qui de la sobriété leur fait un devoir strict; leurs défauts, les causes qui retardent leur progrès, en viennent presque uniquement. La race ne semble inférieure qu'à un point de vue, le manque d'originalité. Les anciennes villes tatares ont péri avec leurs édifices; pour retrouver les restes de leur civilisation, il faut aller jusqu'au fond du Turkestan, aux admirables monumens de Samarkand. En Russie, rien n'est plus rare que des constructions tatares. En Crimée, il ne reste d'eux que quelques mosquées, dont les plus belles sont peu remarquables, — à Kazan, une bizarre pyramide, qu'on leur attribue à tort. C'est dans une ville depuis longtemps détruite, à Bulgary, près de la rive gauche du Volga, que nous avons vu les plus intéressantes ruines orientales de Russie, deux espèces de turbés à coupoles qui seront bientôt écroulés, et dont l'élégante architecture rappelle de loin les belles tombes des environs du Caire. Chez les Turcs du Volga et de l'Asie centrale comme chez ceux du Bosphore, dans l'architecture comme dans la poésie, l'imitation du génie arabe ou persan remplace l'originalité. Un tel défaut condamnait ces peuples à ne pouvoir s'élever à une certaine civilisation sans

l'impulsion étrangère; leur religion les réduit à ne pouvoir dépasser celle qu'ils avaient reçue de leurs voisins musulmans qu'en perdant leur indépendance.

A le bien prendre, le grand vice de l'islam, sa grande cause d'infériorité politique n'est ni dans son dogme ni dans sa morale, elle est dans la confusion du spirituel et du temporel, de la loi religieuse et de la loi civile. Le Koran étant à la fois la Bible et le code, la parole du prophète tenant lieu de droit, les lois et les coutumes sont à jamais consacrées par la religion, et par ce seul fait toute civilisation musulmane est forcément stationnaire; le progrès indéfini, qui constitue l'essence de notre civilisation chrétienne, est impossible, et, quelle que soit la rapidité apparente de son développement, la société, dans son ensemble, est réduite à l'immobilité. Cette infériorité de l'islamisme est publique plutôt que privée, elle affecte les nations musulmanes plutôt que les individus, qui sous l'influence étrangère peuvent accepter des progrès et des coutumes qui n'eussent pu sortir de leur milieu. Il peut arriver aux mahométans ce qui, dans les sociétés chrétiennes, est arrivé aux israélites, non moins enchaînés par la loi religieuse, et qui, restés sous sa domination en corps de nation, n'eussent pu s'élever à une civilisation plus complète que celle des peuples musulmans. Pour ceux-ci comme pour les Juifs, la domination chrétienne peut par là être un bien, l'émancipation morale sortant de la servitude politique. C'est ainsi que dans les endroits où les Tatars russes sont en minorité et où ils ont le plus subi l'influence étrangère ils ont abandonné le principal signe extérieur de l'islamisme, le voile et la réclusion des femmes : encore en strict usage au centre de la Crimée, à Baghshi-Saraï, le voile a été rejeté par les musulmanes de la côte sud comme par celles de Kazan. Les mêmes influences font disparaître la polygamie, comme elles ont mis fin à l'esclavage. Les Tatars isolés en petits groupes dans la Russie tendent ainsi à passer par les mêmes phases que les Juifs, qui en gardant leur culte acceptent peu à peu notre manière de vivre. L'islamisme ne sera point un plus grand obstacle à leur entrée dans notre civilisation que ne l'est le judaïsme, bien plus embarrassé d'étroites prescriptions ritualistes. Sans se confondre avec la masse de la population, gardant plus ou moins longtemps leurs langues particulières, les musulmans demeurés en Russie y formeront une classe aussi paisible et laborieuse que les autres, jouant un rôle à peu près analogue à celui des Juifs et des Arméniens, avec cette différence à leur avantage que, vivant dans la campagne comme dans les villes, pratiquant l'agriculture comme le négoce, leur agglomération dans les provinces de l'est ne saurait donner lieu aux mêmes inconvéniens économiques que dans les provinces de l'ouest l'agglomera-

tion des Juifs, tous voués à la vie urbaine et à une seule carrière.

Au point de vue politique, les Tatars de la Russie d'Europe n'offrent déjà guère plus de difficultés au gouvernement russe que ses sujets juifs ou finnois. On l'a vu dans la guerre de Crimée; bien qu'ils formassent encore à peu près la moitié de la population, ils n'ont rendu aucun service aux envahisseurs, parmi lesquels étaient leurs coreligionnaires et presque leurs compatriotes du Bosphore. S'ils préféraient dans leur cœur la domination de la Porte à celle des tsars, ils avaient déjà appris à connaître la force de la Russie, et ils sentaient que, si jamais ils lui pouvaient être arrachés, ce serait pour retomber bientôt sous sa domination. La chute de Khiva et la dépendance des autres khanats du Turkestan leur ont enlevé leurs dernières illusions. Divisés comme les Finnois en petits groupes isolés et enclavés de tous côtés entre les Russes, les Tatars de Russie ne forment plus un peuple; pour eux, la religion a nécessairement pris la place de la nationalité, et des émigrations répétées les ont délivrés des fanatiques. Partout en Europe, dans les lieux mêmes où ils ont le plus longtemps régné, les Tatars tendent à être en minorité, et cette disproportion ira en augmentant devant la colonisation de l'est russe. Dans le gouvernement de Tauride, l'ancienne Petite-Tatarie, où ils étaient encore 300,000 lors de la guerre de Crimée, l'émigration les a réduits à 120,000 âmes, et vis-à-vis des chrétiens ils sont à peine dans la proportion de 1 à 5; ils n'ont gardé la majorité que dans les steppes du nord et les montagnes du sud-ouest. En Europe, en comptant les habitans du Caucase septentrional, la Russie n'a que 3,200,000 sujets mahométans. En laissant de côté le Caucase, dont les deux versans sont réunis dans une même circonscription politique, le nombre des musulmans tombe à 2,360,000 (1), et là-dessus, pour avoir les vrais Tatars, les descendans du peuple de la Horde-d'Or, il faut déduire plus d'un tiers pour les Bachkirs et les autres tribus tatarisées où prédomine le sang finnois. Environ 1,500,000 âmes forment tout le résidu de cette race turque ou tatare qui a si longtemps dominé la Russie et terrifié l'Europe. Dans l'Asie russe, ils ont pour congénères en même temps que coreligionnaires les Kirghiz, le plus étendu de tous les rameaux turcs, les Turcomans et les Osbegs dans le Turkestan, et dans le Caucase les Kumuks et quelques autres petites tribus. En Europe, les musulmans ne forment la majorité, c'est-à-dire plus de la moitié de la population, que dans un seul gouvernement, celui d'Oufa, et cela grâce aux Bachkirs et dans un gouvernement de l'Oural à demi asiatique. Dans les autres gouver-

(1) *Statistitcheski Vréménik* de 1871. — *Naselenie, Evropeiskoï Rossii po veroispovedaniam.*

nemens où ils sont le plus nombreux, dans ceux de Kazan, d'Orenbourg et d'Astrakan, ils n'atteignent pas le tiers de la population totale. Sur le Volga même, contrairement aux préjugés courans, la majorité a passé aux chrétiens. Ainsi réduits, on voit qu'ils ne sauraient être d'un grand embarras pour la Russie, et qu'en leur accordant les mêmes libertés qu'à ses autres sujets le tsar peut leur imposer les mêmes charges.

V.

Au-dessus des Finnois et des Tatars, dont en Russie le rôle ethnologique a été fort inégal, vient la race qui a subjugué ou absorbé les autres, celle dont le nom sonne fièrement à toute oreille russe, la race slave. Sur la place et la parenté des Slaves, point de doute possible. Comme les Latins, les Celtes et les Germains, ils font partie de cette grande race âryenne à laquelle semble échue la domination du monde. De cette communauté d'origine, ils ont pour garans leur type physique, leurs langues, leurs premières traditions. Ainsi que le grec, le latin et l'allemand, les langues slaves ne sont, à vrai dire, que des dialectes de cet idiome indo-européen dont le sanscrit est le plus ancien type. Ainsi que ceux de l'Allemagne, les contes et les légendes slaves reproduisent et complètent les données d'où sont sortis les mythes de l'Inde et de la Grèce. Pas plus que nous, les Slaves ne sont asiatiques, ou, s'ils le sont, ils ne le sont pas autrement que nous. Leur établissement en Europe remonte au-delà de toute époque historique. On ne sait qui des Slaves ou des Germains ont les premiers quitté l'Asie; en tout cas, leur émigration a dû se faire à peu d'intervalle. Entre les grandes tribus âryennes qui se partagent l'Europe, il est difficile de décider du degré de parenté; quelques savans ont voulu voir un lien plus intime entre les Slaves et les Germains, mais par leurs langues les Slaves semblent à peu près aussi loin de leurs voisins de Germanie que des Hellènes et des Latins; pour le caractère, ils se rapprochent plus de ces derniers. Aryens comme nous, les Slaves, comme les Celtes, les Hellènes, les Latins et les Germains, appartiennent à la branche occidentale, à ce qu'on pourrait appeler la branche européenne des Aryens. Dès les temps les plus anciens, on les trouve établis en Europe sur la Vistule et sur le Dniéper.

A travers les obscurités de l'histoire, il est difficile de découvrir le type primitif des premières tribus slavonnes. Celtes, Germains ou Slaves, l'antiquité classique confondait tous les peuples étrangers sous le nom de barbares, les peignant des mêmes couleurs, leur attribuant des mœurs analogues, ce qui permettrait peut-être de supposer qu'au moral comme au physique ces tribus ne différaient pas

encore autant qu'elles l'ont fait depuis, et conservaient plus de traces de leur commune origine. D'après ces descriptions, souvent également appliquées aux barbares des races voisines, les anciens Slaves que nous reconnaissons sous les noms d'Antes, de Vendes, de Slovènes, et peut-être aussi de Sarmates, semblent avoir été grands et robustes, avoir eu les yeux gris ou bleus, les cheveux châtains, rouges ou blonds, traits qui se retrouvent encore souvent d'un bout à l'autre de la Russie. L'anthropologie archéologique ne nous donne pas de renseignemens beaucoup plus précis. Les plus anciens tombeaux slaves ont fourni, dit-on, par exemple aux environs de Cracovie, des crânes de la forme allongée ou dolichocéphale qui caractérise le plus pur type âryen. Par suite d'un précoce mélange avec les races ouralo-altaïques, les Finnois ou les tribus voisines, beaucoup des peuples slaves aujourd'hui existans ont perdu ce trait caractéristique de la race indo-européenne, ou ne le possèdent qu'à un degré inférieur à la plupart des peuples latins ou des Germains. Aussi, dans les classifications ethnologiques uniquement fondées sur la forme du crâne, ont-ils été parfois placés à côté des Finnois parmi les brachycéphales ou peuples à tête courte, tandis que leurs frères âryens étaient avec les Sémites rangés dans la classe dolichocéphale (1). Quelque défectueuse que soit une pareille classification, appuyée sur un seul caractère, elle a l'avantage de montrer que, par leur mélange avec les Finnois, les Russes ne se sont pas autant éloignés des autres Slaves qu'on est porté à se l'imaginer.

Il est plus difficile d'esquisser les aptitudes intellectuelles de cette race, qui dispute le monde aux Latins et aux Germains. C'est dans une longue carrière de civilisation, c'est par les lettres, les arts, les institutions politiques, que se dessine le génie des races et des nations. La plupart des Slaves sont trop jeunes à la vie nationale ou à la culture européenne pour que leur individualité ait pu se mettre dans le même relief que celle de leurs rivaux. Longtemps méprisés par les peuples de l'Occident, qui de leur nom (Esclavons) ont tiré le mot d'esclaves, dédaignés par leurs voisins d'Allemagne, qui ne veulent voir en eux qu'une pure matière ethnologique (*ethnologische Stoff*), les Slaves n'ont probablement dû l'infériorité de leur rôle qu'à leur position géographique. Restés à l'orient et comme à l'entrée de l'Europe dans sa partie la plus massive et la plus exposée aux invasions de l'Asie, ils ont été naturellement les derniers civilisés et ceux qui l'ont été le moins profondément. Ne pouvant élever de prétentions sur la culture de l'Europe moderne, quel-

(1) Voyez la classification craniologique la plus complète de ce genre donnée par un savant suédois, Anders Retzius, *Ethnologische Schriften;* Stockholm 1864.

ques Slaves ont fait valoir des droits sur celle de l'antiquité. Des écrivains serbes ou bulgares ont imaginé de réclamer comme un patrimoine des Slaves la plus grande part de la civilisation grecque, du Thrace Orphée au Macédonien Alexandre. De pareilles prétentions, appuyées sur les chants populaires des Bulgares de Macédoine et sur de confuses notions ethnologiques, reposent malheureusement plutôt sur le patriotisme que sur la science. Comme ils étaient demeurés presque entièrement étrangers à la discipline de Rome et de la Grèce, les Slaves par leur situation, par leur langue ou leur religion, sont restés plus ou moins à l'écart des grands foyers intellectuels de l'Europe moderne, et n'ont pu prendre à son œuvre la même part que les deux autres grandes familles européennes. Il n'y a point à le nier : comme la civilisation antique, la civilisation moderne, celle dont ils jouissent eux-mêmes et dont ils se font les apôtres, s'est faite presque sans eux. Les Russes et les Slaves du sud n'y ont point apporté une pierre, et l'édifice se fût aisément passé du concours des Slaves occidentaux de Pologne et de Bohême. Il n'eût point existé de Slaves, l'Europe se fût terminée aux Alpes de Carniole et au Bœhmerwald, que la civilisation n'eût point été moins complète, tandis qu'on ne saurait, sans la mutiler, lui enlever l'œuvre d'une des grandes nations latines ou germaniques. Relégués à l'extrémité de la chrétienté, les Slaves n'ont guère pu lui servir que par leurs armes, en gardant ses frontières, de la Save et du Danube au Dniéper et au Volga, contre les incursions de l'Asie.

Ce n'est point le génie qui a fait défaut à la race, il s'est montré dans le peuple, il s'est montré dans de grands hommes. Par un fait digne de remarque, ce sont des Slaves qui ont ouvert la voie à l'Occident dans les deux grands mouvemens qui ont inauguré l'ère moderne, dans la renaissance et dans la réforme, dans la découverte des lois de l'univers et dans la revendication de la liberté de la pensée humaine. Le Polonais Kopernik a été le devancier de Galilée, le Tchèque Jean Huss le précurseur de Luther. Ce sont là de glorieux titres pour les Slaves; mais la propriété leur en est contestée par les Allemands, car le malheur a voulu qu'après s'être établie dans la patrie de leurs grands hommes une race rivale ait pu leur en disputer jusqu'au nom. Les Slaves, en tenant compte des empiétemens séculaires de l'Allemagne sur eux et du fond slave de la population de la Prusse et de la Saxe orientale, auraient peut-être plus de droits à réclamer comme leurs beaucoup des grands noms dont se vante l'Allemagne. Au-dessous de Kopernik et de Jean Huss, les deux peuples slaves les plus unis à l'Occident par la situation et la religion, la Pologne et la Bohême, pourraient citer un long catalogue d'hommes distingués dans les lettres, dans les sciences,

dans la politique et dans la guerre. Chez les Slaves du sud, une petite république comme Raguse a pu à elle seule fournir toute une galerie d'hommes de talens de tout genre (1). Là où l'éloignement de l'Occident et l'oppression étrangère ont rendu l'étude impossible et empêché tout nom propre de se produire, le peuple lui-même témoigne de son génie dans des chants qui n'ont rien à envier aux plus belles poésies de l'Occident. Pour cette littérature populaire, impersonnelle, que nous admirons tant dans les *romanceros* espagnols et les ballades de l'Écosse ou de l'Allemagne, les Slaves ne le cèdent ni aux Latins ni aux Germains, et l'emportent peut-être sur les uns et les autres. Rien n'est plus vraiment poétique que les *pesmés* serbes et les *doumi* de la Grande-Russie et de la Petite-Russie, car, par une naturelle compensation, c'est chez les Slaves les moins initiés à la culture occidentale que la poésie populaire a eu la plus libre floraison. La Pologne et la Russie ont depuis environ un siècle, les petits peuples slaves, la Bohême et la Croatie, depuis trente ou quarante ans, une littérature nationale et multiple, dont l'ignorance de leurs langues a seule empêché la diffusion en Europe. Tous, grands et petits, marchent chacun selon ses forces dans la carrière intellectuelle où Latins et Germains les ont précédés.

Apporteront-ils à notre culture européenne une originalité personnelle, apporteront-ils à nos recherches scientifiques, à nos conceptions poétiques, religieuses ou politiques, un nouveau point de vue, un nouveau sentiment? C'est là une des questions les plus sérieuses et les plus grosses pour l'avenir. Peut-être les Slaves sont-ils venus trop tard pour se faire un Panthéon ou un Walhalla de grands hommes aussi glorieusement rempli que ceux des Latins et des Germains; peut-être dans la littérature et dans l'art l'âge héroïque, l'âge des grandes créations est-il passé, et dans les sciences les grandes lois aisément accessibles à l'esprit humain sont-elles découvertes et sommes-nous réduits pour longtemps aux inventions de détails et aux applications. Les Slaves, les Russes en particulier, n'ont pas pour leur race moins d'ambition intellectuelle que d'ambition matérielle. Avec la témérité de la première jeunesse, qui, avant d'avoir appris toutes les leçons de ses maîtres, rêve déjà de les devancer, ils montrent vis-à-vis des vieux peuples de l'Occident un dédain que nous devons pardonner à la présomption de leur âge. Ils se flattent déjà de résoudre les problèmes qui s'agitent stérilement chez nous, et croient avoir le secret de la régénération

(1) Sur la civilisation des Slaves du sud comme sur celle des Tchèques, on peut consulter avec profit *le Monde slave* de M. Louis Leger, un de nos compatriotes qui s'est livré avec le plus de succès à la difficile étude de ces peuples, que leur lutte contre le germanisme rend aujourd'hui si intéressans pour la France.

morale et politique de l'Europe et du monde chrétien. L'avenir en décidera. En attendant qu'ils élargissent et renouvellent notre civilisation, ils se l'approprient et l'étendent territorialement; après n'avoir eu longtemps d'autre rôle que d'en garder les frontières, ils les reportent en avant : de l'arrière-garde de l'Europe, ils sont devenus son avant-garde dans la conquête de l'Asie.

Considérés dans leur tempérament moral, les Slaves présentent un ensemble de défauts et de qualités qui les place peut-être plus près des Latins et des Celtes que de leurs voisins les Germains. Au lieu du flegme germanique, ils montrent souvent, jusque sous le ciel du nord, une vivacité, une chaleur, parfois une mobilité et une pétulance, une exubérance et un penchant à tout outrer, qui ne se retrouvent point toujours au même degré chez les peuples du midi. Chez les Slaves du sang le moins mêlé, cette disposition a produit dans la vie politique un esprit remuant, inconstant, anarchique, un esprit d'incohérence, de division, de morcellement, qui a rendu difficile leur existence nationale, et qui, après leur position géographique, a été le grand obstacle au progrès de leur civilisation. La faculté qui distingue le plus généralement toute la race, indépendamment des alliages de ses divers peuples, est une certaine flexibilité, une certaine élasticité de tempérament et de caractère, des organes et de l'intelligence, qui la rend propre à recevoir et à reproduire toutes les idées et toutes les formes. On a souvent parlé du don d'imitation des Slaves : il s'applique à tout, aux mots comme aux pensées; il s'étend à tous les âges, à toutes les classes. Ce don tant remarqué, cette malléabilité slavonne du Polonais comme du Russe n'est peut-être au fond qu'un des résultats de leur histoire et par suite de leur position géographique. Derniers venus à la civilisation et longtemps inférieurs aux races voisines, ils ont toujours été à l'école d'autrui; au lieu de vivre d'invention, ils ont vécu d'emprunt, et l'esprit d'imitation, d'assimilation, est devenu leur faculté maîtresse, parce que c'était pour eux la plus utile aussi bien que la plus exercée.

Le retard de leur développement, en même temps que l'imperfection de leurs frontières et de leurs cadres géographiques, n'ont point laissé les différentes tribus slaves arriver à une individualité aussi tranchée, aussi complète que celle des nations latines ou germaniques. Aussi haut que l'on peut remonter dans le passé, on les trouve cependant divisées en deux groupes que les influences historiques devaient pousser à un fatal antagonisme. A l'est, vers le Dniéper, ce sont les Slaves orientaux, d'où avec les Russes sont sortis les Slaves du sud, Bulgares, Serbes, Croates et Slovènes. A l'ouest, sur la Vistule et l'Elbe, ce sont les Slaves occidentaux ou Lékites,

souche des Polonais, des Tchèques et des Slovaques, et d'autres peuples aujourd'hui détruits ou absorbés par les Allemands et dont les Wendes présentent encore un débris dans la Lusace saxonne et prussienne. Entre ces deux grandes branches des Slaves, et formant comme un coin entre elles, apparaît au nord, sur le Niémen, un groupe étrange, d'origine incontestablement indo-européenne et cependant isolé parmi les familles de cette race, se rattachant incontestablement aux Slaves, mais formant plutôt une branche voisine de la branche slave qu'un rameau de cette branche, — c'est le groupe lette ou lithuanien. La position géographique de chacune de ces trois tribus a décidé de leur histoire, et a fait aux deux principales des destinées ennemies. A l'ouest, les Slaves occidentaux ont rencontré l'influence de Rome, à l'est les Slaves orientaux celle de Byzance, et de là est sorti un antagonisme qui pendant des siècles a mis aux prises les deux plus grands peuples slavons. Unis par la communauté d'origine et le voisinage de la langue, ils se sont trouvés séparés par tout ce qui est le plus fait pour lier les hommes, par la religion, par l'écriture et le calendrier, par les élémens mêmes de la civilisation. De là entre la Russie et la Pologne une lutte morale autant que matérielle, lutte qui, après avoir failli anéantir l'une, a coûté l'existence à l'autre, comme si des Karpathes à l'Oural, sur cette surface plane si unie dans son immensité, il ne saurait exister à la fois deux états distincts.

Relégué au nord dans des forêts marécageuses, comprimé entre ses deux grands voisins, le groupe central, le lithuanien, est demeuré pendant longtemps fermé à toute influence de l'Orient et de l'Occident. Il a été de tous les peuples de l'Europe le dernier à recevoir le christianisme, et encore aujourd'hui ses langues sont de tous les idiomes européens les plus voisins du sanscrit. Nulle famille humaine n'a eu moins de migrations, nulle n'a habité un territoire aussi compacte, et aucune n'a été à ce point morcelée par l'histoire, par les conquêtes et la religion. Pressés entre des races plus vigoureuses qui les absorbent petit à petit, les Lettes sont aujourd'hui réduits à environ 3 millions d'âmes, parlant trois langues, le lithuanien, le samogitien et le letton, partagés entre deux états, la Russie et l'Allemagne, sans compter le royaume de Pologne, dont ils occupent le nord-est. Disputés par trois nations, les Allemands, les Polonais et les Russes, qui ont tour à tour pris pied chez eux, ils ont reçu la religion des uns et des autres, et se trouvent ainsi divisés en catholiques, en orthodoxes et en protestans. Leurs deux groupes principaux, le lithuanien et le letton, ont eu des destinées dont l'opposition répond à tous ces contrastes. Le premier, le plus nombreux, a joué longtemps un rôle considérable entre la Russie et la Pologne, et a été un moment avec les Jagellons sur le point de saisir l'hégé-

monie du monde slave. Unie pendant quatre siècles à la Pologne sans se confondre avec elle, agrandie aux dépens des anciennes principautés russes, la contrée à laquelle les Lithuaniens ont donné leur nom a été annexée à la Russie lors des premiers partages de la Pologne, et est demeurée entre ces deux pays l'objet d'une contestation historique qui est le principal obstacle à leur réconciliation. Mêlés aux Polonais et aux Russes, qui les menacent d'une double absorption, les Lithuaniens proprement dits comptent encore dans l'ancienne Lithuanie environ 1,600,000 âmes, pour la plupart catholiques, et formant la majorité de la population dans les deux gouvernemens de Vilna et de Kovno. A côté persiste encore en Prusse un groupe de 200,000 Lithuaniens, représentans des anciennes populations de ce pays, dont le nom même vient d'un peuple de race lette (Prussiens, Borussiens) qui conserva sa langue jusqu'au XVIIe siècle. Le deuxième groupe vivant de cette race, les Lettons. tribu peut-être croisée de Finnois, compte à peu près 900,000 âmes Ils forment la majorité des habitans de la Courlande et de la moitié méridionale de la Livonie; mais, convertis, assujettis et mis en servage par les chevaliers teutoniques, ils vivent encore sous la domination des seigneurs allemands des provinces baltiques, avec lesquels ils n'ont de commun que la religion, le luthéranisme. Comme les tribus finnoises en dehors de la Finlande, Lettons et Lithuaniens, dans leur petit nombre et leur extrême morcellement, sont par eux-mêmes hors d'état de former une nationalité.

C'est du cours supérieur du Dniéper et de la Dvina, à peu près du point de partage des eaux entre la Mer-Noire, la Baltique et la Caspienne, que sont partis les Slaves qui devaient former le ciment de la grande nation destinée à régner dans l'intervalle des trois mers. S'avançant le long des fleuves de l'ouest à l'est en rayonnant vers le nord et le sud, ils pénétrèrent dans les profondeurs des forêts, chassant devant eux les tribus finnoises, ou les coupant en plusieurs points, les séparant en massifs isolés pour les absorber peu à peu. Du mélange des deux races par l'assimilation de la plus rude à la plus cultivée, sous la double action d'une commune religion et d'un milieu commun qui tendait à les ramener toutes deux à l'unité, s'est formé un peuple nouveau, une nation homogène. En effet, à l'encontre de certains préjugés, il n'y a pas seulement en Russie des races plus ou moins fondues, il y a une nation, ce qu'on a de nos jours appelé une nationalité, aussi unie, aussi compacte, aussi consciente d'elle-même qu'aucune nation du monde. Avec toutes ses races diverses, la Russie n'est rien moins qu'une masse incohérente, une sorte de conglomérat politique ou de marqueterie de peuples, comme se la représentent certains esprits. Ce n'est point à la Turquie ou à l'Autriche, c'est plutôt à la France qu'elle ressemble

au point de vue de l'unité nationale. Si la Russie peut être comparée à une mosaïque, c'est à un de ces pavages antiques dont le fond est d'une seule substance et d'une seule teinte, dont le cadre seul est fait d'une bordure de différentes pièces, de différentes couleurs. La plupart des populations d'origine étrangère sont rejetées aux extrémités de la Russie et forment autour d'elle, surtout vers l'est et vers l'ouest, comme une ceinture d'une plus ou moins grande épaisseur. Tout le centre est rempli par une nationalité à la fois absorbante et expansive, au milieu de laquelle s'effacent de maigres colonies allemandes ou de minces enclaves finnoises ou tatares, sans cohérence et sans lien national.

VI.

Dans l'intérieur de cette Russie, au lieu des dissemblances et des contrastes, ce qui frappe le voyageur, c'est l'uniformité des populations et la monotonie de la vie. Cette uniformité que la civilisation tend à répandre partout se retrouve chez les Russes à un plus haut degré que chez aucun peuple de l'Europe. La langue même règne de Pétersbourg à l'Oural, sans cette variété de dialectes et de patois, sans ces perpétuelles dégradations de teintes que sur une bien plus petite surface présentent la plupart de nos langues occidentales. Les villes ont même figure, les paysans même air, mêmes habitudes, même genre de vie. Il n'est point de pays où les gens se ressemblent davantage, il n'en est point d'aussi dépourvu de cette complexité provinciale, de ces oppositions de type et de caractère qu'offrent encore l'Italie et l'Espagne, l'Allemagne et la France. La nation s'y est faite à l'image de la nature, et le peuple y montre la même unité, la même monotonie que les plaines qu'il habite.

Dans la nation, comme dans le sol russe, il y a cependant deux types principaux, deux élémens parlant deux dialectes différens et nettement séparés dans leur ressemblance même, ce sont les Grands-Russiens et les Petits-Russiens. Par leurs qualités comme par leurs défauts, ils représentent en Russie le contraste éternel du nord et du sud, et l'histoire n'a pas moins fait pour les diversifier que la nature. Les premiers ont leur principal centre à Moscou, les seconds à Kief. Étendus les uns au nord-est, les autres au sud-ouest, ces deux moitiés inégales de la nation russe ne correspondent pas exactement aux deux grandes zones physiques de la Russie. La faute en est en partie à la nature elle-même, en partie à l'histoire, qui, entravant le développement de l'une, a protégé celui de l'autre. Les steppes du sud, ouvertes à toutes les invasions, ont longtemps arrêté l'expansion du Petit-Russien, qui pendant des siècles est resté cantonné dans les bassins du Dniéper, du Bug et du Dniester, tandis que le

Grand-Russe s'étendait librement dans le nord et l'est, s'établissait dans l'immense bassin du Volga, et, maître de presque toute la région des forêts, des grands lacs à l'Oural, redescendait dans la terre noire et dans les steppes le long du Volga et du Don. Entre ces deux élémens principaux s'en trouve un troisième moins important auquel l'histoire, comme la nature, a fait un rôle plus ingrat : c'est le Biélo-Russe ou Blanc-Russien, habitant, dans les gouvernemens de Mohilef, Vitebsk, Grodno et Minsk, une région qui possède quelques-unes des plus belles forêts de Russie, mais dont le sol souvent marécageux est en général peu favorable à la culture. Plus voisins des Grands-Russiens par leur dialecte, les Biélo-Russes ont été rapprochés davantage des Petits-Russiens par les vicissitudes politiques, et souvent les deux tribus sont réunies sous le nom de Russes occidentaux. De bonne heure sujette de la Lithuanie, dont son dialecte était devenu la langue officielle, la Russie-Blanche fut, comme la plus grande partie de la Petite-Russie, réunie à la Pologne, et pendant des siècles elle demeura entre celle-ci et les tsars de Moscou l'objet d'une lutte dont elle saigne encore. Les Blancs-Russiens sont des trois tribus russes celle dont le sang slave est le moins mêlé; grâce à la stérilité de leur sol et à l'éloignement de la mer, ils n'en sont pas moins demeurés la plus pauvre et la moins avancée en civilisation. Les Biélo-Russes comptent de 3 à 4 millions d'âmes, les Petits-Russes de 13 à 14 millions, les Grands-Russes de 36 à 37 millions.

Le Grand-Russien forme l'élément le plus vigoureux, le plus expansif, de la nation russe; c'est aussi le plus mêlé. Le sang finnois a laissé plus de traces dans ses traits, la domination tatare dans son caractère. Avant l'avénement des Romanof, il formait à lui seul tout l'empire des tsars de Moscou, qui ne prirent le titre de souverains de toutes les Russies qu'avec Alexis, père de Pierre le Grand. De là le Grand-Russien, désigné sous le nom de *Moscovite*, a été considéré par certains étrangers comme le vrai, le seul Russe. Ce nom, bien qu'usité en Russie même, est impropre, car le Grand-Russe, produit de la colonisation de la Russie centrale par les Russes occidentaux avant l'invasion des Tatars, est antérieur à l'état et à la ville de Moscou. Si de son sein est sortie l'autocratie moscovite, il est impossible de couper les liens qui lui rattachent la grande république slave de Russie, dont le nom est encore un symbole d'activité et de liberté, Novgorod. Le moins slave de tous les peuples qui prétendent à ce nom, le Grand-Russien, a été le grand colonisateur de la race slave. Flétri par ses ennemis du nom de touranien et d'asiatique, il a comme les autres Slaves eu son point de départ en Occident, dans la Petite-Russie, dans la Russie-Blanche et à Novgorod. C'est de l'Europe qu'il a marché vers l'Asie, c'est des sources

de la Dvina et du Dniéper qu'il est parti pour cette gigantesque odyssée qui devait en cinq ou six siècles le mener par-delà l'Oural, la Caspienne et le Caucase. Nous avons une image des destinées et de la route du Grand-Russe dans le fleuve dont il a descendu le cours de la source à l'embouchure, et qui lui a pour ainsi dire tracé son itinéraire; comme le Volga, il a coulé de l'Europe à l'Asie. Quand avec Ivan III et Ivan IV, quand plus tard avec Pierre le Grand il fit un retour offensif vers la Baltique et l'Occident, il ne faisait que remonter à sa source, que chercher à retrouver sa base européenne. Toute son histoire a été une lutte contre l'Asie; ses conquêtes ont été un agrandissement de l'Europe. Longtemps vassal des khans tatars, la domination asiatique ne lui a jamais fait oublier son origine européenne, et, jusqu'au fond de la Moscovie, le seul nom d'Asiatique, d'Asiate, est pour le paysan russe demeuré une injure.

Vainqueur de l'Asie, le Russe de la Grande-Russie n'a pas traversé l'intervalle de six siècles et tout l'espace du Dniéper à l'Oural sans prendre sur sa route, au moral comme au physique, plus d'un trait des populations assimilées ou assujetties. Le corps et l'esprit ont plus de pesanteur que chez les Slaves moins mêlés, la beauté âryenne est plus rare. De son croisement avec les Finnois, le Grand-Russien a souvent retenu une face plate, des yeux petits, des pommettes proéminentes. De cette influence finnoise ou de l'oppression tatare, il a gardé quelque chose de plus âpre, mais aussi de plus vigoureux que les autres Slaves. Il a moins d'indépendance, de fierté, d'individualité; il a plus de patience, de persévérance, d'unité de vue et d'esprit de suite. Selon la remarque de Hertzen, si le sang slave s'est alourdi chez lui, le Grand-Russien, dans son mélange avec des races plus pesantes, a perdu la mobilité qui a été si fatale à d'autres tribus slavonnes. L'extrême ductilité slave a été corrigée par l'alliage étranger, et, dans sa fusion avec le cuivre ou le plomb finnois, l'élément russe a plus gagné en solidité qu'il n'a perdu en pureté. C'est peut-être à ce mélange que le Grand-Russien doit de l'avoir emporté sur tous ses rivaux et d'être devenu le noyau du plus grand empire du monde. Au lieu d'une anomalie, le triomphe de ces tribus de sang mêlé sur des concurrens moins mésalliés est un phénomène qui s'est souvent reproduit dans l'histoire. Ces peuples, issus d'un croisement de races, regagnent en vigueur ce qui leur manque en délicatesse. Ainsi la Prusse en Allemagne, le Piémont en Italie, ont donné à nos voisins l'unité qu'ils n'avaient pu recevoir d'élémens nationaux moins mélangés, et dans l'antiquité la Macédoine et Rome elle-même avaient déjà offert des exemples analogues.

Un des moins slaves parmi les peuples qui se glorifient de ce nom, les Grands-Russiens ne sont pas sans y avoir des droits. Pour

être croisés de Finnois ou de Tatars, ils ne sont devenus ni l'un ni l'autre, et de ce qu'ils ne sont point de pure race indo-européenne, il ne suit pas que ce soient des Touraniens. La langue et l'éducation historique ne sont pas leurs seuls titres au nom de Slaves. Le Russe de la Grande-Russie n'est point seulement slavon, comme la France ou l'Espagne sont latines, par les traditions et la civilisation, par adoption, pour ainsi dire par l'âme; le Grand-Russe est slave aussi par filiation directe, par le corps, par la race. Une part notable du sang de ses veines est slavonne et caucasique. La proportion est difficile, impossible à déterminer; elle varie suivant les régions, elle varie suivant les classes, qui longtemps ont formé des castes plus ou moins fermées. Elle est plus grande dans les pays d'ancienne colonisation, par exemple au bord des rivières le long desquelles les Slaves se sont jadis avancés. Parfois, en marchant du bord d'un fleuve dans l'intérieur des terres, on peut passer d'un type presque tout slave à un type presque tout finnois, jusqu'à reconnaître de simples Finnois russifiés, qui, en perdant leur langue, ont conservé leur costume. La part du sang slave dans la masse de la nation n'en reste pas moins considérable, si ce n'est prépondérante. Toutes les raisons qui nous ont montré chez le Russe un alliage finnois nous font retrouver chez lui un fond slavon. C'est d'abord l'histoire, puis la situation relative des différens groupes finnois, puis l'anthropologie et le type russe lui-même. La Grande-Russie n'a pas été soumise par les Slaves de Novgorod et de Kief en quelques brèves expéditions militaires. Ce ne fut pas une conquête, une simple occupation à main armée, sans autre révolution qu'un changement de dynastie ou de propriétaires du sol : ce fut une longue et lente colonisation, comme une infiltration sourde et séculaire des Slaves, qui a cela de remarquable, qu'elle a presque échappé aux annalistes contemporains, et que l'histoire en devine le début sans en pouvoir fixer les phases (1). A cela, il n'y a rien à comparer en Occident; mais pour donner une idée des résultats possibles d'une pareille occupation, et montrer comment, à une époque historique même, une race peut dans un pays succéder à une autre, on pourrait citer l'établissement des Angles et des Saxons dans l'Angleterre, qui alors était celte, et à laquelle on conteste peu aujourd'hui le nom d'anglo-saxonne. La colonisation de la Grande-Russie par les Russes occidentaux, à travers d'immenses forêts peu peuplées, dut être assez semblable à celle qui se poursuit encore de nos jours dans les provinces à demi désertes de l'est et du sud. On ne saurait se représenter ces forêts du nord à l'époque

(1) Cette importante question des origines historiques du Grand-Russien a été savamment discutée dans le tome II de la première année du *Vestnik Evropi*, par M. Kavéline, *Mnili i Zametki o Russkoï istorii.*

finnoise comme aussi habitées que celles des Gaules ou même de la Germanie à l'époque de l'invasion romaine. Le climat, le sol, le genre de vie de ces populations souvent encore nomades et sans cesse exposées à être détruites par de nouvelles invasions ou entraînées par elles, s'opposent à de pareilles vues. Le peu de résistance qu'elles offrent à l'invasion russe témoigne également de leur petit nombre. Il en est de même d'un phénomène moins remarqué, de la grande distance physique et morale que présentent entre elles les différentes tribus finnoises encore éparses sur le sol russe. Un tel intervalle doit être antérieur à la colonisation slave, et rappelle de loin l'extrême morcellement des tribus indigènes de l'Amérique du Nord et de l'Afrique centrale. La colonisation russe était facile au milieu de ces peuplades éparpillées, dont plus d'une lui a dû probablement sa concentration en groupes relativement compactes, et peut-être la russification des Finnois n'a-t-elle pris des proportions considérables que lorsque ces tribus, agglomérées par la pression des nouveaux arrivans, ont été de tous côtés serrées par eux.

Il ne faut pas oublier du reste que le mélange n'est pas la seule façon dont deux races mises en présence réagissent l'une sur l'autre. Leur seul contact sur le même sol sans lutte à main armée suffit souvent pour déterminer la diminution de l'une au profit de l'autre. Ce phénomène, qui de nos jours s'est manifesté sur de telles proportions en Amérique et en Océanie devant les Européens, s'était produit jadis en Europe même lors de la disparition de ses populations primitives devant la race indo-européenne. N'est-il pas probable qu'en Russie le sang slave, c'est-à-dire le sang indo-européen, a eu sur le sang touranien les mêmes avantages que dans le reste de l'Europe? Quoique malheureusement on n'ait à ce sujet aucune donnée statistique, certains observateurs assurent qu'aujourd'hui même les populations finnoises tendent à diminuer partout où elles se trouvent en contact direct avec la population russe ordinaire, et cela indépendamment des mariages, qui sont généralement rares entre Finnois et Russes, indépendamment de tout mélange, par le seul fait du voisinage des deux races. Cette loi si générale ne dut-elle pas avoir une application plus marquée lorsqu'au lieu de se trouver en face de Russes déjà croisés avec eux les Finnois se trouvaient vis-à-vis de Slaves plus purs? En dehors de toutes conjectures sur les conditions du mélange des deux races et sur les conséquences de la concurrence vitale entre elles, les traits du peuple russe témoignent déjà de sa filiation slave. L'œil, qui dans le visage du paysan grand-russien reconnaît clairement un alliage finnois ou tatar, sent aussi vivement que le tout n'est ni finnois ni tatar; la preuve en est qu'en général le Grand-Russe se distingue à première vue du Finnois.

Issu d'une lente absorption de groupes slaves, finnois et parfois tatars, le Grand-Russien a rassemblé des fragmens hétérogènes épars et sans consistance, et de toutes ces parcelles de peuples il a formé un tout compacte dont les divers élémens, associés avant d'être confondus, se laissent encore reconnaître, de même que dans le granit le quartz, le feldspath et le mica, qui, mêlés sans être combinés, forment une des substances les plus dures qui soient au monde. Dans le peuple russe en effet, chez le Grand-Russien en particulier, différens élémens nationaux restent souvent dissemblables à l'œil : ils ne sont encore qu'agrégés, la fusion physique, physiologique des races, commencée depuis des siècles, n'est point encore achevée; la fusion morale, politique, la seule qui importe à la constitution d'un peuple, l'a devancée. Le type russe est encore en élaboration; mais, s'il est moins formé que ceux des peuples occidentaux, la nationalité russe n'est pas dans le même cas, et n'a rien à gagner à la disparition de traces d'origine que le peuple ne saisit point, ou dont les causes lui sont inconnues ou indifférentes. Dans la plus grande diversité de traits et de constitution des populations de Russie, il n'y a rien de ces oppositions violentes de types et de couleurs qu'un mélange séculaire est presque impuissant à effacer, et qui exposent certaines parties de l'Amérique à des luttes ou à des rivalités de races capables de mettre en péril la liberté en même temps que la sécurité. Pour l'unité ethnologique comme pour l'unité physique du sol et du climat, la Russie a l'avantage sur les États-Unis, où les nègres du sud seront pendant longtemps un plus grand embarras que les Tatars dans l'est russe.

Dans ce type russe encore à l'état d'ébauche, l'élément le plus robuste, l'élément indo-européen, par le seul fait de sa supériorité, tendra de plus en plus à l'emporter sur le fond finnois ou touranien. Déjà malgré les traces anatomiques d'alliage étranger que présente souvent son visage, le Grand-Russe est en parfaite communauté avec la race caucasique par les caractères extérieurs qui la distinguent le plus nettement des autres races, par la taille, par la couleur de la peau, par celle des yeux. A l'inverse de tous les rameaux de la race mongolique, sa taille est plus souvent haute que basse, sa peau est blanche, ses yeux sont fréquemment bleus, ses cheveux blonds, châtain clair ou roux, couleurs qui sont l'apanage de la souche caucasique ou méditerranéenne, à l'exclusion de toutes les autres. La barbe longue et épaisse qu'aime à porter le mougik, et que toutes les persécutions de Pierre le Grand n'ont pu lui faire couper, est elle-même un signe de race, rien n'étant plus dénudé que le menton du Mongol, du Chinois et du Japonais. Que si ces caractères étrangers aux races de la Haute-Asie se rencontrent déjà chez beaucoup de tribus finnoises ou tatares, cela suppose chez elles un mélange an-

cien avec des rameaux caucasiques, et par là même augmente indirectement la parenté des Russes avec nous. Comme il est impossible de le rejeter de la race caucasique dans la mongolique, il est difficile de refuser au Grand-Russe le titre de Slave; il faudrait alors l'enlever à la plupart des peuples slavons, dont pas un peut-être n'est resté sans subir d'alliage. Les Slaves occidentaux ont été mêlés avec les Germains et peut-être, sur la Vistule, avec les Finnois, les Slaves du sud avec les Grecs, les anciens Illyriens, les Albanais, les Turcs, et l'un de leurs deux principaux peuples, le Bulgare, est le résultat d'alliances ethnologiques fort analogues à celles d'où est sorti le Moscovite.

En résumé, pour la race comme pour le sol, si la Russie diffère de l'Occident, elle diffère encore plus de la vieille Asie : pour l'un comme pour l'autre, elle est une conquête progressive de celui-là sur celle-ci; mais la vie et la civilisation européenne s'y trouvent dans des conditions nouvelles qui rendent sa marche impossible à prévoir. Des deux grands élémens ethniques de la Russie, l'élément le plus européen, le slave, nous est dans son génie presque aussi inconnu que l'autre, et nous ne pouvons savoir quelles surprises réserve à l'avenir le singulier peuple sorti de leur fusion,—ce peuple absorbant toutes les autres populations, se les assimilant moralement comme matériellement, et n'ayant encore rien produit lui-même.

Les Petits-Russiens sont les méridionaux de la Russie. Plus purs de race que leurs frères de la Grande-Russie, plus voisins de l'Occident, ils tiennent leur caractère d'un sang moins mêlé, d'un climat moins sévère, d'une histoire moins rude. Ils sont plus beaux de visage et plus grands de taille, ils sont plus vifs et plus gais d'esprit, à la fois plus mobiles et plus indolens. Moins éprouvés par le climat et par le despotisme oriental, le Petit-Russien et le Russien-Blanc ont plus de dignité, plus d'indépendance, plus d'individualité que le Grand-Russien; ils ont l'esprit moins positif, plus ouvert au sentiment, plus rêveur et poétique. Toutes ces différences de caractère se retrouvent dans les poésies de chacun des deux groupes, dans leurs fêtes et leurs coutumes populaires, bien que les diversités provinciales aillent en s'atténuant sous l'influence du rameau grand-russien, qui tend à s'assimiler les Russes occidentaux tout comme les autres populations de l'empire. Le contraste est encore visible dans la famille et dans la commune, dans la maison et dans les villages des deux tribus. La commune russe, avec la propriété collective du sol, est une institution spéciale aux Grands-Russiens et originairement étrangère aux Petits-Russiens. Chez ceux-ci, l'individu est plus indépendant, la famille moins agglomérée, les maisons plus librement construites et espacées, les champs moins symétrique-

ment et moins souvent partagés. C'est à la Petite-Russie que se rattachent les Zaparogues, la plus célèbre de ces tribus cosaques qui, entre la Pologne, les Tatars et les Turcs, jouèrent un si grand rôle dans l'Ukraine et les steppes du midi, et dont le nom est encore demeuré en Russie synonyme de vie libre et indépendante. Des Cosaques d'aujourd'hui, ceux de la Mer-Noire, transportés sur le Kouban, entre la mer d'Azof et le Caucase, sont seuls Petits-Russiens, les Cosaques du Don sont Grands-Russiens; pour les autres, ils ne sont le plus souvent que des sujets russes de race étrangère. Aux 13 ou 14 millions de Petits-Russiens de la Russie, il faut ajouter, au point de vue ethnologique, environ 3 millions d'âmes en Autriche, des deux côtés des Karpathes, dans la Galicie orientale, l'ancienne Russie-Rouge, et dans les comitats de la Hongrie septentrionale.

On a contesté aux Petits-Russiens comme aux Russiens-Blancs, c'est-à-dire à près d'un tiers du peuple russe, le nom et la qualité de Russes. Pour les séparer des Grands-Russiens, on leur a cherché des désignations nationales différentes. Tantôt, réservant le nom de Russe pour les Grands-Russiens, on a donné aux autres le nom latin de Ruthène ou le nom hongrois de Rousniaque, qui ne sont qu'une traduction et un synonyme du nom qu'on leur voulait enlever. Tantôt au contraire, conservant le titre de Russe pour les Slaves de la Petite-Russie et de la Russie-Blanche, premiers centres de l'empire des descendans de Rurik, on l'a refusé à la Grande-Russie, à laquelle on a infligé le nom de Moscovie. Ces disputes de mots, suscitées non par des Petits-Russiens, mais par des Polonais, n'ont rien changé aux faits. Elles n'ont abouti qu'à maintenir entre la malheureuse Pologne et la Russie des prétentions inconciliables, qui ont amené la plus forte à méconnaître la nationalité de la plus faible, comme la Pologne méconnaissait celle de ses anciens sujets russes. L'examen détaillé de cette question ruthène, la recherche des limites dans lesquelles quelques groupes petits-russiens d'origine ont été polonisés, et des relations qui doivent s'établir entre les paysans petits-russiens et les seigneurs polonais, appartient à l'étude de cette épineuse et pénible question polonaise. Il nous suffit de constater que ces termes de Ruthène, Rousniaque, Roussine, comme ceux de Russe et de Russien, employés indifféremment les uns pour les autres par les anciens écrivains, ne sont que des formes d'un même nom, désignant même nationalité, au moins dans les limites de la Russie. Séparée de la Grande-Russie lors de l'invasion des Tatars, la Petite-Russie est en vain restée cinq siècles sujette de la Pologne et de la Lithuanie. Grâce surtout au rit grec, l'immense majorité des habitans de Kief, de l'Ukraine et de la Podolie s'est retrouvée aussi russe que ceux de

Novgorod ou de Moscou. Peu importe que l'idiome du Petit-Russien mérite le titre de langue au lieu de celui de dialecte, — il en était bien ainsi de notre provençal, — peu importe que chez lui le sang slave soit moins mêlé, la nationalité ne se mesure ni à la langue ni à la pureté du sang : elle réside dans la conscience populaire, et à ce point de vue il n'y a pas de doute possible; en Russie, le Petit-Russe est aussi Russe que le Grand-Russe. Si quelques esprits, comme le poète Schevtchenko, ont été soupçonnés de songer à ériger la Petite-Russie en nation également indépendante de la Russie et de la Pologne, de pareils rêves n'ont pas trouvé plus d'écho chez les Petits-Russiens que n'en ont rencontré dans le sud de la France les projets de ligue du midi, et chez leurs rares partisans même les tendances accusées de séparatisme se bornaient peut-être à des souhaits de décentralisation et d'autonomie provinciale. Les différences de race, de dialecte, de caractère, qui distinguent les deux grandes tribus russes ne sont pas plus grandes que celles qui se rencontrent entre le nord et le midi des états de l'Occident dont l'unité ancienne ou récente est la mieux assise. Pour la race même, au nom de laquelle on prétend les séparer, il y a entre les tribus russes moins de distance qu'on ne l'imagine. Si le Grand-Russien a été plus mêlé aux Finnois, le Petit-Russien l'a été davantage aux Tatars, dont les princes de Kief ont recueilli des tribus entières, et les Cosaques des steppes de nombreux fugitifs ou compagnons d'aventures. Loin d'être en antagonisme naturel, le Petit-Russe et le Grand-Russe sont unis l'un à l'autre par tous les liens complexes qui rendent intime et durable l'unité dune nation, par la géographie, par les traditions historiques, par les intérêts, par la religion, encore la première puissance chez l'un comme chez l'autre, et même par la parenté de la langue et de la race. Ils forment ensemble une des nations les plus compactes comme les plus nombreuses du globe et se complétant mutuellement, ils lui donnent dans l'unité cette complexité de caractère et de tempérament qui a fait la grandeur de tous les grands peuples de l'histoire.

La nation russe forme une masse de plus de 55 millions d'habitans placée au centre de l'empire sans pouvoir encore le remplir; presque nulle part, si ce n'est sur la Mer-Blanche et la Mer-Noire et le long de la Galicie orientale, le peuple russe n'atteint les limites de la Russie. Sur presque toutes ses frontières, il est entouré de populations d'origine étrangère divisées en deux bandes principales, l'une à l'est, vers l'Asie, composée de Finnois, de Tatars, de Kalmouks, — l'autre plus considérable à l'ouest, vers l'Europe, à son côté le plus vulnérable, au seul où elle confine à de puissans voisins. Il est encore à remarquer que le principal élément de la nation, celui qui en forme le noyau, le Grand-Russien, ne touche

lui-même à ces populations frontières de races différentes que sur un point, et cela au moins exposé, vers le golfe de Finlande, et par une de ses parties les plus pauvres et les moins peuplées. Au centre et au sud, entre lui et les conquêtes de Pierre le Grand et de Catherine, entre la Grande-Russie d'un côté et les provinces baltiques, la Lithuanie et la Pologne d'un autre, il y a la Russie-Blanche et la Petite-Russie, toutes deux aussi russes de cœur que la Grande-Russie, mais par leurs diversités provinciales bien moins propres à russifier autrui. Cet inconvénient s'augmente d'un autre par le peu de population de la Russie-Blanche et des marais de Pinsk dans la partie voisine de la Petite-Russie. Ces deux contrées creusent entre les régions les plus peuplées de la vieille Moscovie et ses conquêtes des deux derniers siècles une sorte de golfe à demi désert qui, grâce à la mauvaise qualité du sol, ne paraît pas de longtemps devoir se combler. Les Polonais, les Lithuaniens, les Lettons, les Allemands et les Juifs de l'ouest se trouvent ainsi défendus contre la russification par une double barrière qui en explique le peu de progrès.

En face des 55 ou 57 millions de Russes, les populations non russifiées ne forment pas dans la Russie d'Europe, en dehors de la Finlande, du royaume de Pologne et du Caucase, plus de 8 à 9 millions d'âmes, divisées en plus de dix peuples et en presque autant de langues et de religions. En comptant le royaume de Pologne et la Finlande, ce chiffre monte à 15 ou 16 millions, à 18 ou 19 millions avec le Caucase, qui devrait plutôt être regardé comme une colonie, et qui à lui seul compte presque autant de peuples et de tribus que le reste de l'empire. Parmi toutes ces populations, la plupart sont trop faibles, trop morcelées, pour avoir aucune prétention à l'indépendance, et se laissent assimiler par le seul fait du progrès de la civilisation, peu favorable aux petites tribus et aux langues fermées. Beaucoup, comme les Finnois de l'intérieur ou les Géorgiens, sont aussi dévoués au tsar que ses sujets russes proprement dits. D'autres, comme les 2,600,000 Juifs de Russie et de Pologne, sont pour la plupart indifférens aux questions nationales; d'autres enfin, comme les 2 millions d'Esthoniens et de Lettons des provinces baltiques, n'ont d'autre protecteur que le gouvernement russe vis-à-vis d'une aristocratie de 180,000 Allemands. Parmi ces peuples sans nombre, il n'en est qu'un en Europe ou deux au plus qui peuvent avoir la prétention de constituer une nationalité, ce sont les Polonais et les Finlandais. S'il lui était permis de donner satisfaction aux premiers comme aux seconds, la Russie n'aurait rien à craindre de la diversité de ses populations, rien en dehors du parti qu'en pourraient tirer des ambitions étrangères.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

L'EAU DORMANTE

SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE.

I.

Au sud de la petite ville de Cordova, construite sur la limite qui sépare la terre chaude de la terre tempérée, et sur la route qui de Vera-Cruz mène à Mexico, s'élève l'*hacienda* de Santa-Rosa. Lorsque l'on sort de la ville par le chemin du Fortin, on traverse le *Rio-Seco*, que le moindre orage transforme en torrent, et dont les eaux limoneuses roulent alors des blocs de lave. Un large sentier, grimpant sans aucun souci de la pente sur le flanc d'une colline, conduit en ligne droite sur un plateau couvert d'orangers, de citronniers, d'avecatiers et de manguiers. Au-delà de ce bois, long d'un kilomètre à peine, on se trouve devant une muraille de roches sans autre issue visible qu'une étroite échancrure taillée par la main des hommes. En face de cet obstacle, sorte d'escalier aux marches mesurées pour les pas d'un géant, les cavaliers s'affermissent sur leurs étriers, serrent les coudes, se penchent sur le cou de leur monture et jouent de l'éperon. Accoutumés à ces mauvais pas, les petits chevaux mexicains se ramassent, bondissent, leurs sabots sans fers s'éraillent sur le granit; mais toujours les braves animaux atteignent le sommet. Là, au lieu de la plaine que l'on s'attend à découvrir, les regards surpris, effrayés, plongent sur un vaste entonnoir aux bords garnis de pierres titanesques, gouffre au fond duquel dorment les eaux paisibles d'un lac.

L'écroulement d'une colline, lointaine catastrophe dont les Indiens ont perdu le souvenir, a dû creuser cet abîme envahi par une onde souterraine, morne, glacée, que l'ombre rend noire durant le jour, que le soleil couchant, par une disposition singulière des

LA

RUSSIE ET LES RUSSES

I.

LA NATURE RUSSE, LE TCHERNOZIOM, LES STEPPES ET LA POPULATION.

L'ignorance de l'étranger a été l'un des principaux défauts de la France, l'une des principales causes de ses récens revers. A ce vice de notre éducation nationale, nous cherchons aujourd'hui un remède : nous nous décidons à apprendre les langues de nos voisins; mais, pour nous être d'une sérieuse utilité politique, notre connaissance de l'étranger ne doit point se borner aux peuples qui touchent nos frontières. L'Europe est solidaire; dans un moment de surprise, elle peut sembler l'oublier; à la longue, il lui faudra toujours se le rappeler. Comme l'ancienne Grèce, l'Europe moderne forme une famille, dont au milieu même de leurs querelles les membres se tiennent tous dans une réciproque dépendance. Les intérêts de la politique extérieure sont généraux, ceux de la politique intérieure ne le sont guère moins. La connaissance de leurs ressources, de leurs tendances, de leurs institutions mutuelles, est un des premiers besoins des peuples et des gouvernemens de notre âge.

Parmi les états européens, il en est un qui, malgré son éloignement, a plus d'une fois pesé d'un grand poids sur l'Occident. Il est relégué aux confins de l'Asie; mais entre nous et lui il n'y a que l'Allemagne. C'est le plus vaste des états de l'Europe, c'est celui qui compte le plus d'habitans, et c'est le moins connu : l'Orient

musulman et les deux Amériques le sont davantage. La distance ne peut plus le séparer de nous, mais les mœurs, les institutions, la langue, maintiennent entre la Russie et le reste de l'Europe de difficiles barrières; les préventions politiques ou religieuses en élèvent d'autres. Libéraux ou démocrates, catholiques ou protestans, il nous est également malaisé de ne point laisser nos idées occidentales donner de fausses couleurs à nos peintures de l'empire des tsars. La pitié même excitée par les victimes de sa politique a longtemps troublé la sûreté de notre jugement sur la Russie. On ne la regardait qu'à travers la Pologne, le plus souvent on ne la connaissait que par les tableaux de ses adversaires.

Devant tant d'obstacles, nous nous sommes demandé si, même après plusieurs voyages dans toutes les parties de l'empire, et avec une certaine connaissance de sa langue, nous nous pouvions permettre de parler de la Russie, ou si, comme ils le disent, les Russes seuls peuvent écrire sur leur patrie. Nous leur laisserions volontiers la charge de se peindre eux-mêmes, s'ils pouvaient mettre à nous faire comprendre leur pays le même zèle, la même impartialité, le même intérêt que nous mettons à le connaître. Puis, si l'étranger a ses préventions, chaque peuple sur son propre compte a naturellement les siennes. Aux préjugés nationaux se joignent les vues de parti, les théories d'école. Nulle part nous n'avons entendu la Russie jugée de manières plus différentes que chez elle. De là une des grandes difficultés de toute étude sur la nation russe. Il faut expliquer un peuple qui cherche encore à se deviner lui-même, dont la marche saccadée n'a point de but encore distinct, qui, selon l'un de ses proverbes, a quitté une rive et n'a point atteint l'autre. Dans ces transformations successives, il faut distinguer ce qui est superficiel, extérieur, officiel, de ce qui est profond, permanent, national. Aucun pays du monde, aucun peuple de l'histoire peut-être n'a subi de tels changemens en un ou deux siècles, aucun n'en a vu de pareils en quelques années. Les réformes du règne actuel ont été si nombreuses que pour l'observateur le plus attentif elles sont difficiles à suivre; l'application en est encore si récente, parfois si contestée, qu'il est malaisé d'en apprécier tous les effets. La vieille Russie, celle que nous connaissions tant bien que mal, a péri avec le servage; la nouvelle est un enfant dont les traits ne sont pas encore formés. Les anciens voyages dans l'empire des tsars, ceux même qu'ailleurs on appellerait récens, frappent par l'inexactitude de leurs peintures : les plus véridiques ont cessé d'être vraies. Il y a là un monde nouveau, une civilisation en travail dont il faut suivre les phases jour par jour.

Est-ce à dire que devant la Russie contemporaine il faille oublier le passé? Non, loin de là : partout le passé se retrouve sous le présent. Toutes les institutions, tous les caractères particuliers à la Russie, tout ce qui la fait différer de l'Occident a des racines profondes qu'il faut mettre au jour, sous peine de ne rien comprendre à ses difficultés. Quelque violence que la main d'un despote de génie semble avoir faite à ses destinées, le peuple russe est demeuré sous le joug des lois qui règlent le développement des nations. Sa civilisation est liée à la terre qui le porte, au sang d'où il est sorti, à l'éducation séculaire que lui a donnée l'histoire. Comme pour tous les peuples, en dépit d'apparentes solutions de continuité dans son existence, le présent de la Russie est sorti de son passé, et l'un est incompréhensible sans l'autre. Pour avoir de cette nation, à la fois si différente de nous et si semblable à nous, une connaissance efficace, la première chose est d'avoir sous les yeux les grandes influences physiques et morales sous l'empire desquelles elle s'est formée, et qui malgré elle la tiendront longtemps sous leur domination. Avant d'étudier les importantes réformes qui la métamorphosent, il faut savoir quel est le fond national auquel elles s'appliquent. La portée réelle, les chances de succès de tous les changemens qui s'opèrent en Russie nous échappent, si nous ignorons les aptitudes et les conditions de développement de la nation qui les subit. En un mot, pour se rendre compte de la vitalité de la Russie nouvelle, il faut savoir quelle est la capacité de civilisation du pays et du peuple. C'est là une grande, une immense question, et, comme si elle n'était pas entourée d'assez de ténèbres, elle est obscurcie par des préventions invétérées. A vrai dire, c'est la première et la dernière question, sans la solution de laquelle toute étude sur la Russie demeure sans base comme sans conclusion. Moins le pays, moins le peuple nous sont connus, plus les élémens de la puissance et du caractère de la nation sont complexes, et plus est indispensable une analyse des principales conditions de son existence. Pour apprécier son génie et ses ressources présentes et futures, il faut savoir quel est le sol qui la nourrit, quels sont les peuples dont elle est composée, l'histoire qu'elle a vécue, la religion qui l'a élevée. Commençons par la nature, par la terre et le climat; voyons quel est le développement moral et matériel qu'ils lui permettent, la population et la puissance qu'ils lui promettent.

I.

La première chose qui frappe le regard dans l'empire russe, c'est l'étendue. Il couvre près de 20 millions de kilomètres carrés;

en Europe seulement, il en occupe 5 1/2, c'est-à-dire environ onze fois plus que notre France mutilée, quinze ou seize fois plus que l'Italie unifiée ou les trois royaumes britanniques. Ces dimensions colossales sont tellement hors de proportion avec la petitesse de nos grands états européens que, pour en donner à l'imagination une juste idée, un des plus illustres savans de notre siècle, a eu recours aux astres. Selon la remarque de Humboldt, la partie de notre globe soumise au sceptre de la Russie est plus grande que la surface de la lune que nous voyons. Dans cet empire d'une immensité sidérale, tout est sur une autre échelle que dans notre Occident. La terre n'y a point de borne; ses plaines, les plus vastes de notre planète, se prolongent au cœur du vieux continent jusqu'aux montagnes de l'Asie centrale, les plus hautes du monde; entre la Mer-Noire et la Caspienne, elles aboutissent à la gigantesque muraille du Caucase, dont le pied est en partie au-dessous du niveau de la mer, et dont les sommets les plus élevés surpassent de 800 mètres le Mont-Blanc. Au nord-ouest, dans le Ladoga et l'Onéga, elle a les plus grands lacs de l'Europe, en Sibérie dans le Baïkal le plus grand de l'ancien continent, au sud dans la Caspienne et l'Aral les plus grands de la terre. Ses rivières sont en proportion de ses plaines : en Asie l'Obi, l'Ienisei, la Lena, l'Amour, — en Europe le Volga, un fleuve qui, avec son cours sinueux de près de mille lieues de long, n'est plus européen. Les neuf dixièmes du territoire de la Russie sont encore à peu près vides d'habitans, et elle compte déjà une population de plus de 80 millions d'âmes, le double de celle des autres états chrétiens les plus peuplés.

A ne regarder que la Russie européenne de l'Océan-Glacial au Caucase, ce pays où la terre s'étend sur de tels espaces appartient-il bien à l'Europe? Les proportions seules sont-elles agrandies? N'y a-t-il de changé que l'échelle des dimensions? ou plutôt cet élargissement prodigieux des terres ne suffit-il point à lui seul à séparer la Russie de notre Europe occidentale? Les conditions de la civilisation ne sont-elles point modifiées par l'agrandissement démesuré de la scène qu'elle doit remplir? Le seul contraste des proportions mettrait entre la vieille Europe et la Russie une différence capitale; mais est-ce la seule? De cette première opposition n'en découle-t-il point d'autres non moins importantes? La structure géographique, le sol, le climat de la Russie, sont-ils européens?

Au lieu d'être, comme l'Afrique, rattachée au tronc commun du vieux monde par une étroite articulation qui l'en distingue nettement, l'Europe forme une presqu'île triangulaire dont la base large et déprimée s'appuie sur toute sa surface à l'Asie et fait corps avec elle. Entre l'une et l'autre, il n'y a qu'une chaîne de montagnes

sans élévation, et au-dessous de cette chaîne qui ne divise rien une large porte que rien ne ferme. Ainsi liée à l'Asie, la Russie en a gardé la configuration. Deux grands traits distinguent l'Europe entre toutes les régions du globe et en ont fait la patrie naturelle de la civilisation : c'est d'abord sa structure découpée par les mers, taillée en petits morceaux selon l'expression de Montesquieu, péninsulaire, articulée selon le mot de Humboldt; c'est ensuite un climat tempéré du nord au midi comme il ne l'est nulle part sur la même latitude, — climat qui est en grande partie le résultat de cette configuration. Tout autre est la structure de la Russie. Adhérente au massif de l'Asie sur sa plus grande dimension, bornée au nord et au nord-est par des mers auxquelles les glaces laissent peu des avantages des côtes maritimes, la Russie est une des contrées du globe les plus compactes, les plus éminemment continentales.

Avec la structure morcelée, articulée de l'Europe, le climat européen, le climat maritime et tempéré, fait défaut à la terre russe. Comme sa forme géographique, son climat est continental, c'est-à-dire également « extrême dans les rigueurs de l'hiver et les ardeurs de l'été. » Aussi les températures moyennes y sont-elles trompeuses, et n'y donnent-elles que la plus fausse idée du climat. Les lignes isothermes s'y redressent en été vers le pôle, s'y creusent en hiver vers le sud, en sorte que la plus grande partie de la Russie est comprise en janvier dans la région froide, en juillet dans la région chaude. Le seul élargissement des terres la condamne à des saisons excessives. Les mers qui la baignent sont trop loin ou trop petites pour lui pouvoir comme à nous servir tour à tour de réservoirs de chaleur ou de bassins de fraîcheur. Nulle part en Occident, il n'y a sur la même latitude d'hiver aussi dur ou aussi long, d'été aussi brûlant. La Russie demeure étrangère aux grandes influences qui réchauffent le reste de l'Europe, à celle du *gulf-stream* comme à celle du Sahara. Elle est le seul des pays septentrionaux de l'Europe dont les côtes ne sentent point les tièdes émanations du courant du golfe du Mexique; la longue presqu'île scandinave qui s'avance entre elle et l'Atlantique l'empêche d'être baignée par le grand « fleuve d'eau chaude » que le Nouveau-Monde envoie à l'ancien. Au lieu du *gulf-stream* ou des déserts de l'Afrique, ce sont les glaces du pôle, c'est la Sibérie, la région boréale de l'Asie, qui tiennent la Russie sous leur influence. Contre ce voisinage, l'Oural n'est qu'une faible barrière. En vain la Russie s'étend-elle en bas vers le sud à la latitude de Pau ou de Gênes, il lui faut descendre jusqu'au-dessous du Caucase pour trouver un rempart contre les vents du nord. La conformation du sol, plat, déprimé, la laisse ouverte à tous les courans de l'atmosphère, aux souffles des-

séchans des déserts du centre de l'Asie comme aux vents du cercle polaire.

Cette absence de montagnes et par suite de vallées est un autre des grands traits qui distinguent essentiellement la nature russe et la nature européenne; elles diffèrent autant par le relief de la terre que par la configuration des contours et par le climat. Nulle des contrées de l'Europe n'est à ce point dépourvue de montagnes; la nature extra-européenne, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique ou l'Australie, offrent seules de ces immenses surfaces géographiques uniformes. Cette horizontalité du sol russe n'est point seulement superficielle, c'est un trait essentiel de la géologie comme de la géographie du pays. L'aplatissement de l'écorce n'est que le résultat du parallélisme des couches souterraines. Au lieu d'affleurer fréquemment à la surface comme en Occident, en y offrant une riche variété d'aspects, de sols et de cultures, les différens étages géologiques demeurent horizontalement superposés, ne présentant sur d'immenses espaces que les mêmes terrains propres aux mêmes cultures. Les formations géologiques ont une étendue, les stratifications une régularité, les roches une identité de composition comme il ne s'en rencontre nulle part en Occident. C'est le trait commun de tous les âges géologiques en Russie, des époques primaires, comme des époques récentes. Sur la plus grande partie de cette vaste surface, la croûte terrestre semble demeurée à l'abri des commotions qui ont partout laissé tant de traces dans l'Europe occidentale. Les plus vieilles formations s'y retrouvent sans dislocation, sans altération apparente de l'eau ou du feu. Lentement émergées de la mer, ces terres en conservent l'aspect dans leurs immenses plaines légèrement ondulées. L'imagination en présence de ce spectacle se reporte aisément à la période relativement récente, où à travers cette vaste dépression la mer Baltique s'unissait à la Mer-Noire et à la Caspienne, isolant l'Europe de l'Asie; l'œil se figure sans peine l'époque glaciaire, alors que les glaces flottantes emportaient dans le sud de la Russie jusqu'à Voronége, sur le Don, les blocs de granit de Finlande, dont tout le centre de l'empire est encore jonché.

La structure géographique, le climat, la conformation du sol, distinguent également la Russie de l'Europe; bien d'autres caractères propres à la nature européenne lui font défaut avec ceux-là, un en particulier d'une grande importance, le degré d'humidité. La configuration même de la Russie, le manque de mers et le manque de montagnes la privent en grande partie de l'humidité que l'Atlantique nous apporte, que les Alpes nous conservent. Elle est ainsi frustrée d'une des grandes causes de richesse de l'Europe

occidentale. Les vents de l'Océan ne lui parviennent que privés de presque toute leur vapeur d'eau ; ceux de l'Asie l'ont perdue longtemps avant d'arriver jusqu'à elle. De l'ouest à l'est, l'humidité en Russie va constamment en décroissant jusqu'à disparaître presque entièrement dans le centre de l'Asie. Plus le continent s'élargit, et plus il devient pauvre en pluie. A Kazan, il pleut déjà deux fois moins qu'à Paris : de là dans une vaste région de la Russie la séparation des deux principaux élémens de fécondité, l'humidité et la chaleur; de là en partie ces steppes déboisées, arides, ces steppes à l'aspect anti-européen du sud-est de l'empire.

Pour toutes ces conditions physiques de structure, de climat, d'humidité, la Russie est en opposition complète, et pour ainsi dire en antagonisme avec l'Europe occidentale, l'Europe historique; pour toutes, elle est en relation étroite avec les contrées de l'Asie auxquelles elle adhère. Les différences avec nous deviennent des ressemblances avec elles. A consulter la nature, l'Europe proprement dite ne commence qu'au rétrécissement du continent entre la Baltique et la Mer-Noire : la Russie, qui lui sert de base, se rattache mieux à l'épais massif de l'Asie, dont elle n'est que le prolongement, et dont les limites des géographes la distinguent sans la séparer.

Au sud-est, il n'y a aucune frontière entre elle et l'Asie, et c'est parce qu'il n'y en a point que les géographes ont tour à tour été prendre le Don, le Volga, l'Iaïk ou Oural. Les steppes désertes du centre du vieux continent pénètrent en Russie par la large ouverture que l'Oural laisse entre la Caspienne et lui. Du cours inférieur du Don au lac Aral, toutes ces steppes basses des deux côtés du Volga et du fleuve Oural forment une région naturelle indivisible, ancienne mer desséchée, dont on peut encore en certains endroits reconnaître les côtes et dont les vastes lacs de la Caspienne et de l'Aral ne sont que les restes. Par un accident hydrographique qui sur la vocation et les destinées du peuple russe a eu une influence considérable, c'est dans une de ces mers fermées, décidément asiatiques, que, tournant le dos à l'Europe presqu'à partir de sa source, se jette la grande artère de la Russie, le Volga.

Au nord des steppes de la Caspienne, du 52e degré de latitude aux régions inhabitables du pôle, une longue chaîne de montagnes, la plus longue chaîne méridienne de l'ancien continent, semble de loin mettre une muraille entre la Russie et l'Asie. Les Russes l'appellent la ceinture de pierre, et le nom tatar d'*Oural* n'a point d'autre sens; mais en dépit de son nom elle ne marque un instant la fin de l'Asie que pour la laisser recommencer presque semblable sur son versant européen. Descendant lentement par terrasses du

côté de l'Europe, l'Oural est moins une chaîne qu'un « plateau couronné d'une ligne de faîtes peu élevés. » Le plus souvent il ne présente que des croupes basses couvertes de forêts telles que celles des Vosges ou du Jura. Sa partie centrale est tellement déprimée, que, dans les principaux passages de Russie en Sibérie, à Ekaterinebourg par exemple, l'œil cherche en vain des sommets. A cette haute latitude, où les plaines basses restent six ou sept mois sous la neige, aucune des cimes de cette longue chaîne n'atteint la limite des neiges éternelles. L'Oural ne sépare réellement ni les climats ni les faunes ou les flores. Dirigé presque perpendiculairement à l'équateur, il laisse les vents du pôle souffler presque également sur ses deux pentes; le léger abri qu'il offre à l'Europe modère un peu le climat, mais ne le transforme point. La nature semble se répéter des deux côtés de la chaîne. La Russie est la même sur ses deux versans, ou mieux la Sibérie n'est qu'une exagération de la Russie d'Europe, ou celle-ci un adoucissement de la Sibérie. Les plaines russes recommencent au-delà des pentes orientales de l'Oural, aussi vastes, aussi monotones dans le bassin de l'Obi que dans celui du Volga, offrant les mêmes assises d'atterrissement uniforme, la même horizontalité du sol et des sédimens géologiques. Des deux côtés, la végétation reste semblable. A peine un seul arbre, le pin de l'extrême nord, le *pinus cembra*, distingue-t-il les forêts de la Sibérie de celles de la Russie cisouralienne. Il faut aller jusqu'au centre de la Sibérie, jusqu'à l'Ienisei et au lac Baïkal, pour rencontrer une nature nouvelle, une autre flore, une autre faune. Le soulèvement de l'Oural n'a pas rompu la ressemblance et l'unité des deux régions qu'il divise. Au lieu d'une limite ou d'une barrière, il n'est pour les Russes que le réceptacle des plus précieuses richesses minérales. Dans ses roches d'origine éruptive ou métamorphique, il donne aux deux Russies les filons et les métaux qui manquaient aux stratifications régulières de leurs larges plaines : il ne les sépare pas plus l'une de l'autre que le fleuve auquel on a donné son nom, et, quand l'heure d'être peuplée sera venue pour la Sibérie occidentale, on pourra regarder l'Oural comme l'axe central, l'arête médiane des deux grandes moitiés de l'empire.

Ainsi envisagée comme un tout, formée de deux moitiés analogues, la Russie se montre décidément étrangère à notre Europe. Est-ce à dire pour cela qu'elle soit asiatique, et qu'au nom de la nature il la faille rejeter vers le vieux monde en compagnie des peuples endormis ou stationnaires de l'extrême Orient? Non, loin de là. La Russie n'est pas plus asiatique qu'elle n'est européenne. Par le sol et le climat, par l'ensemble de ses conditions

naturelles, elle ne diffère pas moins de l'Asie historique que de l'Europe proprement dite, et ce n'est point par un pur accident que les civilisations asiatiques ont échoué dans leur établissement chez elle. Des deux côtés de l'Oural, la Russie forme à elle seule une région particulière, avec des caractères physiques spéciaux, région embrassant toutes les plaines septentrionales de l'ancien continent, descendant trop au sud pour qu'on l'appelle boréale, mais qu'on peut nommer *région russe*, et qui du centre de l'Asie au pôle comprend toute la dépression colossale du nord du vieux monde, la Basse-Europe et la Basse-Asie de Humboldt. Plutôt qu'à la vieille Asie ou à l'Europe occidentale, c'est à l'Amérique du Nord, à l'Amérique, qu'elle va joindre par la Sibérie, que pour la nature et toutes les conditions physiques il convient de comparer la Russie. Avec son climat excessif et ses immenses espaces, elle était de ces terres trop âpres, de ces régions construites sur un plan trop large pour être le berceau de la civilisation. Impropre à en nourrir les premiers jours, elle est de ces pays admirablement disposés pour la recevoir et la faire grandir. Comme l'Amérique du Nord, comme l'Australie, la Russie, en dehors de ses parties extrêmes, offre à l'Europe un sol assimilable, un champ où l'activité humaine peut se déployer sur une plus large échelle, et de fait elle est l'aile orientale de notre civilisation, comme l'Amérique en est l'aile occidentale, et, faisant le tour de notre hémisphère, toutes deux iront un jour se donner la main par-dessus l'Asie.

Avec son ciel inclément, avec ses maigres forêts et ses steppes déboisées, la Russie peut sembler une chétive demeure pour la culture européenne. La terre et le ciel y promettent peu; mais ce qu'il faut à l'homme, c'est moins la richesse spontanée du sol que la facilité de s'en rendre maître, de le plier à ses besoins et pour ainsi dire de le domestiquer. Bien des contrées plus belles dans les deux hémisphères offrent à la civilisation un champ moins fécond. Il y a dans le Nouveau-Monde un empire auquel les forêts et les savanes de l'Amérique du Sud offrent une carrière presque aussi vaste, aussi indéfinie que celles de la Russie. Sa position tropicale, ses fleuves, les plus grands du globe, l'humidité que lui apportent les vents alizés, y donnent à la végétation et à la vie sous toutes ses formes une vigueur incomparable. La flore et la faune y ont une variété sans borne, une puissance indestructible; mais cette fécondité même de la nature est hostile à l'homme, qui ne sait comment la dompter. Herbes et forêts, animaux féroces et insectes lui disputent également le sol du Brésil. La nature est trop riche, trop indépendante, pour se laisser aisément réduire au rôle de servante, et alors même qu'ainsi que dans l'Inde l'homme se sera emparé

matériellement du sol, il courra le risque de rester encore moralement sous le joug, énervé par le climat, esclave d'impressions d'une nature qui le rapetisse. Tout autre est la Russie : si les forêts n'y couvrent pas moins d'espace, nulle végétation sous leur maigre feuillage; point de ces lianes, point de ces belles parasites de toute sorte qui rendent inextricables les forêts tropicales. La faune comme la flore est pauvre pour un si vaste pays; peu d'insectes, point de serpens, point d'animaux féroces, seulement quelques loups dans les bois, quelques ours dans les déserts du nord. La monotonie et l'indigence sont les caractères de cette nature. En dehors des grands déserts, on ne rencontre peut-être pas sur le globe une aussi large surface où la vie présente aussi peu de variété et de puissance. La nature inanimée, la terre seule est grande; la vie est faible, peu féconde en espèces, peu robuste dans ses produits, hors d'état de lutter avec l'homme. A ce point de vue capital, la Russie est aussi européenne qu'aucune partie de l'Europe. La terre y est docile, facile à asservir. A l'inverse des plus magnifiques contrées des deux hémisphères, elle est faite pour le travail libre, le travail du blanc. Le climat russe n'exige point le labeur de l'esclave, il n'a pas besoin du nègre de l'Afrique ou du coulie chinois. Le sol russe n'use point celui qui le cultive, il ne menace point sa race de dégénérescence, il ne produit point de créoles. L'homme n'y rencontre que deux obstacles, le froid et l'espace, — le froid, plus facile à vaincre que l'extrême chaleur, et plus qu'elle congénère à notre race et à notre civilisation, — l'espace, dans le présent l'ennemi déjà à demi vaincu de la Russie, et son grand allié pour l'avenir.

II.

Le principal caractère de la Russie, c'est l'unité dans l'immensité. Au premier coup d'œil, en comparant les extrémités de ce vaste empire, les *toundras* glacées du nord aux déserts brûlans des bords de la Caspienne, les lacs à vasques de granit de la Finlande aux chaudes montagnes de la côte méridionale de la Crimée, on est frappé de la grandeur des contrastes. Il semble qu'entre ces limites, entre la Laponie, où vit le renne, et les steppes du Volga, où vit le chameau, l'intervalle soit si vaste qu'il faille bien des régions différentes pour le remplir. Il n'en est rien. La Russie à ses extrémités, en Europe même, a des échantillons de tous les climats; mais les contrées de l'aspect le plus tranché, la Finlande, la Crimée, le Caucase, ne sont que des annexes de l'empire, annexes

naturelles, quoique bien différentes de la Russie proprement dite. Dans l'intervalle entre les contre-forts des Karpathes et l'Oural s'étend une région d'une analogie de climat, d'une monotonie de structure, impossible à rencontrer à pareil degré sur de pareils espaces. De l'énorme muraille du Caucase à la Baltique, cet empire, à lui seul presque aussi grand que le reste de l'Europe, présente dans ses nombreuses provinces moins de variété que les nations occidentales dont le territoire est dix ou douze fois plus petit. C'est l'uniformité de la plaine. L'ouest est plus tempéré, plus européen, l'est plus aride, plus asiatique; le nord est plus froid, le sud est plus chaud; mais, sans abri contre les vents du nord, le sud ne peut différer de lui par les aspects et la végétation d'une manière aussi frappante qu'en France, en Espagne ou en Italie. La Russie a des étés; au nord du Caucase, on pourrait dire qu'elle n'a point de midi.

Dans cette unité fondamentale, à travers cette homogénéité de climat et d'aspects, se présentent cependant plusieurs régions marquées avec une singulière netteté par la nature elle-même, et dont la connaissance est la première condition de toute étude des ressources actuelles ou futures de la Russie. De ces régions, distinctes par un ensemble de caractères spéciaux et comme par une vocation physique, une énumération complète et minutieuse devrait bien compter dix ou douze; un examen général peut les ramener dans une vue d'ensemble à deux grands groupes, deux grandes zones embrassant toute la Russie d'Europe (1). Toutes deux également plates, avec un climat presque également extrême, ces deux zones, à travers leurs analogies, présentent le plus singulier contraste. Pour le sol, pour la végétation, pour l'humidité, pour la plupart des conditions physiques et économiques de la vie, leurs différences vont presqu'à une complète opposition. Superposées l'une à l'autre selon la latitude, ces deux régions, en laissant de côté les extrémités inhabitables du nord, se partagent l'empire russe, le coupant par le milieu de l'ouest à l'est et toutes deux franchissant l'Oural pour se prolonger en Asie. L'une est la région des forêts, des *polessia*, l'autre la zone déboisée, la zone des steppes. La première, la plus vaste en même temps que la plus homogène, occupe tout le nord et la plus grande partie du centre de la Russie en s'abaissant vers l'ouest jusqu'à Kief. A

(1) Pour une étude détaillée des différentes régions de la Russie par rapport à la nature et à la population, nous renvoyons au savant travail de M. Séménof, chef du bureau de statistique de l'empire, dans le *Statistitcheski Vréménik* de 1871 : *Nasélennost Evropeiskoï Rossii v'zavisimosti ot pritchine obouslovlivaioustchikh rasprédélénié nasélénia Imperii.*

l'extrême nord, aux abords du cercle polaire comme sur les sommets des hautes montagnes, aucun arbre ne peut résister à l'intensité et à la permanence du froid. Dans le voisinage de la Sibérie, des deux côtés de l'Oural, il n'y a que des *toundras*, déserts marécageux où la mousse cache une terre presque perpétuellement durcie par la glace. A ces latitudes, point de culture possible, nul autre pâturage que le lichen, nul autre bétail que le renne, dont ces contrées boréales sont devenues la seule demeure. La chasse et la pêche sont les seules industries des rares habitans de ces landes de glace. Dans le nord de la Russie d'Europe, légèrement réchauffée par le voisinage de l'Atlantique et la profonde échancrure de la Mer-Blanche, les forêts commencent dès le 65e ou 66e degré de latitude, sous un ciel presque aussi défavorable à l'agriculture et à la vie humaine.

De la Mer-Blanche, au-dessus d'Archangel, ces forêts coupées de larges clairières s'étendent jusqu'au sud de Moscou et aux environs de Kief (1). Le mélèze se montre le premier au nord, puis viennent le pin sylvestre et le bouleau, les deux arbres les plus communs de la Russie, dont plus de la moitié du territoire leur paraît abandonné. Avec le bouleau et le pin alterne souvent le sapin, auquel se mêlent l'aulne et le tremble; plus au sud se montrent le tilleul, l'érable, l'orme, et enfin vers le centre apparaît le chêne. Il y a dans ces régions, surtout dans le nord-est, des forêts que jamais le pied de l'homme semble n'avoir foulées, d'immenses forêts vierges que le manque de voies de communication laisse abandonnées à elles-mêmes, mais des forêts clair-semées, diffuses, interrompues par de vastes landes où ne viennent que de maigres broussailles. Le sol de la plus grande partie de ces bois, dans le nord-ouest au moins, de la Mer-Blanche au Niémen et au Dniéper, est une plaine basse, marécageuse et tourbeuse, entrecoupée d'arides bancs de sable. Les plus hauts plateaux, les monts Valdaï, n'ont guère plus de 300 mètres d'altitude. Cette région est riche en eaux; c'est le point de départ de tous les grands fleuves de la Russie, des principaux tributaires de ses quatre mers. Le peu de relief du sol y prive souvent les cours d'eau d'une ligne de partage nettement indiquée. Aucune crête ne sépare les bassins, et à la fonte des neiges les affluens des diverses mers se confondent parfois en énormes marais. Sur ce sol à peine incliné, les fleuves ont un cours lent, indécis; les eaux, incertaines de la pente, se perdent en marécages sans fin, ou se rassemblent en lacs sans nombre,

(1) La proportion des bois, croissant en général de l'occident en orient, varie de 35 à 75 pour 100 de la superficie totale. *Statistitcheski Vréménik.*

les uns immenses vasques comme le Ladoga, vraies petites mers intérieures, les autres chétifs étangs comme les 1,145 lacs du seul gouvernement d'Archangel.

Dans toute cette zone, l'hiver, durant plus de la moitié de l'année, laisse peu de temps à la végétation et à la culture. Le sol reste souvent plus de deux cents jours sous la neige; les rivières ne dégèlent qu'en mai ou à la fin d'avril. Sans l'actif printemps du nord, qui fait pour ainsi dire éclater la végétation en une soudaine explosion, tout travail de la terre serait inutile. L'orge, puis le seigle, sont les seules céréales de ces ingrates contrées. La culture du froment est rare et peu productive; le lin est la seule plante que ce ciel rigoureux laisse vraiment prospérer. La terre pourvoit mal à la nourriture de ses habitans. La population a beau être disséminée sur de vastes espaces, elle a beau ne pas dépasser dix habitans par kilomètre carré et tomber souvent fort au-dessous de ce faible chiffre, elle n'obtient point du sol qu'elle cultive un pain suffisant; elle est obligée de demander à une foule de petites industries la vie que lui refuse l'agriculture. Rare et diffuse comme elle est, la population de ces pauvres contrées ne croît que d'une manière insensible. De toute cette région, qui occupe plus de la moitié de son territoire européen, la Russie ne peut espérer quelque augmentation du nombre de ses habitans, de sa richesse et de sa force que grâce à l'industrie, comme aux environs de Moscou ou dans l'Oural.

Plus féconde en promesses d'avenir, au moins dans plusieurs de ses régions, est la zone déboisée, la plus originale, la moins européenne des deux. Moins vaste que la zone des forêts, elle est sans cesse agrandie par d'imprudens déboisemens. Occupant tout le sud de la Russie, elle va en s'élargissant de l'ouest à l'est à partir des anciennes provinces polonaises, se relevant fortement vers le nord sur les méridiens du Volga et de l'Oural, au-delà duquel elle se prolonge dans les solitudes de l'Asie. Cette zone est plus plate encore que celle des forêts; sur une surface plusieurs fois grande comme la France, elle n'offre pas une colline de 100 mètres de haut. Les Karpathes y envoient une ramification granitique qui redresse le cours des fleuves, et parfois, comme le Dniéper, les embarrasse de cataractes sans presque accidenter le pays. Tantôt la terre s'étend en plaines ondulées, tantôt elle présente l'horizontalité parfaite de la mer au repos. Parfois elle s'abaisse lentement vers la Mer-Noire ou la Caspienne; parfois elle s'affaisse brusquement, formant comme des plateaux superposés de différent niveau, des étages de hauteur inégale, mais également plats. Rien ne limite ces surfaces à perte de vue que l'horizon, qui se confond avec elles. Aucune proéminence, si ce n'est dans certaines contrées de petites

collines artificielles appelées *kourganes*, innombrables tertres arrondis, de 6 à 12 ou 15 mètres de haut, qui parfois semblent disposés sur une ligne régulière comme pour marquer un chemin à travers ces solitudes, — tombes de peuples éteints ou phares de routes perdues, du sommet desquels le berger des steppes surveille au loin son troupeau. Dans ces plaines, point de montagnes, point de vallées, car les fleuves qui descendent du nord n'en forment vraiment pas. Suivant les contours des plateaux qu'ils rencontrent sur leur passage, ils coulent le plus souvent au pied d'une sorte de falaise; mais ces falaises, que le Dniéper, le Don, le Volga, laissent d'ordinaire sur leur rive droite, ne sont que l'escarpement d'un étage supérieur, aussi uni, aussi plat à son sommet que les plaines basses de l'autre bord, sur lesquelles les eaux s'étendent au printemps à perte de vue. Les rivières et les petits cours d'eau qui naissent de la fonte des neiges creusent le sol sans y former plus de vallées que les grands fleuves. Ils roulent d'ordinaire au fond de fissures profondes, à pentes abruptes, véritables ravins qu'on n'aperçoit que lorsqu'on est arrivé au bord, et au fond desquels les villages comme les arbres cherchent souvent un abri contre les vents de la plaine.

L'absence d'arbres est le caractère distinctif de toute cette zone. Dans sa partie septentrionale, là où elle confine à celle des forêts, le déboisement est sans aucun doute le fait de la main de l'homme; parfois même il est récent, ou, pour mieux dire, contemporain. Plus au sud, dans les steppes proprement dites, la chose est moins certaine; s'il n'est l'œuvre de la nature, le déboisement est celle des plus anciennes migrations. Aujourd'hui, par la faute du sol ou du climat, dans la plus grande partie de ces immenses régions des steppes, on ne rencontre presque aucun vestige de végétation arborescente. La faute en est surtout au manque d'eau et au manque d'abri. Les seuls arbres qui viennent spontanément se réfugient au fond des ravins qui servent de lit aux ruisseaux. La plaine est souvent recouverte d'une terre fertile, mais peut-être trop meuble, en tout cas trop exposée à tous les souffles de l'air, pour que les arbres y prennent racine, et le sous-sol, généralement crayeux, est peu favorable à la végétation forestière. Ailleurs c'est un fond pierreux ou imprégné de substances salines, partout c'est la sécheresse qui fait obstacle à la croissance des bois. Cette région traversée par les plus grands fleuves de l'Europe souffre du manque d'eau; le ciel est avare de pluies et le sol de sources. Ce mal augmente du nord au sud, et de l'ouest à l'est. Souvent rares et toujours irrégulières, au moins pour la quantité, de façon qu'à des années humides succèdent des années de sécheresse, les pluies ne tom-

bent qu'au printemps et en automne. L'été, la terre, échauffée par un soleil d'Asie, cède toute son humidité à une atmosphère qui ne la lui restitue point : les nuages se maintiennent à une élévation qui ne permet pas à leurs vapeurs de se condenser en eau. On a vu dans certains districts de l'extrême sud des années entières, des périodes de dix-huit mois sans une goutte de pluie. La craie perméable qui le plus souvent forme le sous-sol de ces plaines absorbe leur humidité sans pouvoir la leur rendre en sources. Les différences de niveau sont si insignifiantes que, même dans les terrains les plus poreux, il ne se peut rassembler une quantité d'eau suffisante pour donner à fleur de terre des sources perpétuelles. Les ravins appelés *bolka* qui sillonnent le terrain uni de la steppe restent souvent à sec pendant la plus grande partie de l'année, comme les *wadi* du désert, et les ruisseaux qui coulent au fond de ces crevasses se trouvent fréquemment trop au-dessous des terres pour les pénétrer et en rafraîchir la végétation. Le manque d'eau en été est souvent tel que, dans beaucoup de villages des steppes, les paysans, faute de source ou de ruisseau, boivent la boue liquide des mares toutes noires de poussière où ils ont retenu les eaux du printemps. Après le manque de montagnes, le manque de forêts est lui-même un grand obstable à l'accumulation des eaux, comme à la croissance des arbres, qu'il laisse sans abri dans ces plaines ouvertes aux quatre vents. Que ce soit l'œuvre de l'homme ou de la nature, les contrées au nord du Pont-Euxin et de la Caspienne ont été déboisées dès la plus haute antiquité, et leur nudité a eu une influence capitale sur l'histoire de la Russie et de l'Europe.

Cette zone, qui occupe la Russie méridionale, semble par sa latitude devoir jouir d'un climat plus tempéré que les *polessia* du nord : cela est vrai pour les anciennes provinces polonaises, mieux abritées par les forêts et plus voisines de l'Europe. Pour les autres régions, c'est tout différent. Le sud de la Russie est par excellence le pays du climat excessif, des saisons fortement contrastées. Il passe la même année par les froids du nord et les chaleurs du midi, subissant tour à tour la domination du pôle et de la Sibérie et celle de l'Asie centrale, des déserts de glace du nord et des déserts de sable du sud-est. Sur la latitude de Paris et de Venise, les contrées placées au nord de la Mer-Noire et de la Caspienne ont en janvier la température de Stockholm, en juillet celle de Madère. Deux saisons extrêmes s'y succèdent l'une à l'autre presque sans transition, le printemps et l'automne n'y durant que quelques semaines. Ces oppositions de saisons comme le manque d'humidité augmentent d'occident en orient, de l'Europe vers l'Asie. De l'ouest à l'est, les lignes isothermes présentent entre leur di-

rection d'hiver et leur direction d'été un écart croissant. Dans ces régions du sud, les hivers sont moins longs que dans le nord; ils ne sont guère moins rigoureux; quand ce n'est pas sous celui de la température moyenne, c'est sous le rapport des abaissemens extrêmes. A Astrakan, sous la latitude de Genève, il n'est pas rare qu'à six mois d'intervalle les variations thermométriques embrassent jusqu'à 70 et même 75 degrés de l'échelle centigrade. Les influences contraires de la Sibérie et de l'Asie centrale enlèvent à la Caspienne le rôle modérateur des grandes surfaces d'eau. Sur les côtes de cette mer intérieure jusqu'au pied du Caucase, sous le 44e parallèle à la hauteur d'Avignon, le froid descend jusqu'à 30 degrés au-dessous de la glace : en revanche la chaleur en été peut s'élever jusqu'à près de 40 au-dessus. Aux confins de l'Asie, dans les brûlantes steppes des Kirghizes, sur la latitude du centre de la France, le mercure demeure quelquefois congelé pendant des journées entières, et en été le même thermomètre, mal surveillé, éclate au soleil. C'est au centre du continent, vers les bords de la mer d'Aral, que ces températures excessives atteignent leur maximum. Il y a là des intervalles de 80, peut-être 90 degrés centigrades entre les plus grands froids et les plus grandes chaleurs, et c'est ainsi que dans leur récente marche sur Khiva les troupes russes ont eu à braver tour à tour l'extrême de l'hiver et l'extrême de l'été. Dans le sud de la Russie d'Europe, en dehors du bassin inférieur du Volga, le climat n'est point aussi inhumainement outré. Les contrastes des saisons sont cependant encore fort sensibles au nord de la mer d'Azof et même de la Mer-Noire dans le bassin du Don et du Donets. Là aussi l'écart entre le jour le plus froid et le jour le plus chaud dépasse parfois l'intervalle de 70 degrés centigrades (1). La Crimée elle-même, que baignent deux mers, n'est pas à l'abri de ces redoutables contrastes; pour leur échapper, il faut que les Russes franchissent les montagnes de la côte méridionale de la presqu'île ou les escarpemens du Caucase.

Pour produire une distribution de la chaleur aussi inégale entre les diverses saisons, il suffit de la concordance de l'aplatissement du sol avec les influences continentales, jointes au déboisement de ces régions. Ces oppositions de température sont en Russie un des grands obstacles à la vie civilisée; ils ne sont une barrière insurmontable que là où, comme au-delà de la Caspienne, ils atteignent à des excès effrayans pour l'imagination. Il ne faut point oublier que notre climat tempéré est de tous les priviléges de l'Europe celui

(1) Le Play, *Description du bassin du Donets; Voyage du prince Demidof dans le sud de la Russie*, t. III.

que l'Européen retrouve le plus rarement dans les plus belles de ses colonies. Les autres continens présentent souvent, pour des raisons analogues, ce même défaut de la Russie; le climat du nord des États-Unis ressemble beaucoup à cet égard à celui du sud de la Russie, et les états les plus peuplés de l'Union, ceux de la Nouvelle-Angleterre, New-York et la Pensylvanie, passent presque par des températures aussi extrêmes que les steppes désertes du nord de la Mer-Noire.

Pour être dénuée d'arbres, la Russie méridionale est loin d'être privée de végétation. Dans une grande partie de ce vaste territoire, la richesse du sol compense la parcimonie des eaux. Là où les conditions atmosphériques ne sont point par trop hostiles, la fécondité de la terre est souvent merveilleuse. Pour le sol, pour la culture et la population, toute la zone déboisée se partage naturellement en trois régions différentes, en trois bandes superposées du nord-est au sud-ouest. L'une est la région agricole de la terre noire, la seconde celle des steppes à sol fertile, la troisième celle des steppes base sablonneuse ou saline.

La première, un des plus féconds comme un des plus vastes pays agricoles du globe, occupe la partie supérieure de la zone déboisée à son point de jonction avec la zone des forêts. Participant encore de l'humidité de celle-ci et abritée par elle, la contrée de la terre noire est dans des conditions climatériques beaucoup moins défavorables que les steppes de l'extrême sud. Elle doit son nom de terre noire, *tchernoziom*, à une couche d'humus noirâtre, d'une épaisseur moyenne de 50 centimètres à 1 mètre et plus. Ce terreau est principalement composé de marne et d'une moindre proportion d'argile grasse. Il se dessèche rapidement en se convertissant en une fine poussière; mais avec une égale promptitude il s'imprègne d'humidité, et sous l'action de la pluie reprend l'aspect d'une pâte noire. La formation de cette couche d'une admirable fécondité doit probablement être attribuée à la lente décomposition des herbes de la steppe, accumulées pendant des siècles. Le tchernoziom s'étend en longue bande sur toute la largeur de la Russie d'Europe. Partant de la Podolie et de Kief au sud-ouest, il monte vers le nord-est jusqu'au-delà de Kazan, et, interrompu par l'Oural, il reparaît en Sibérie dans le sud du gouvernement de Tobolsk. Confinant aux régions des forêts, le tchernoziom, surtout dans sa partie septentrionale, conserve encore quelques bois. A mesure que l'on avance vers le sud, ils diminuent de nombre et d'étendue pour disparaître peu à peu. Au milieu des plaines sans bornes, les derniers bouquets de chênes, de trembles ou d'ormes semblent de petites îles perdues dans l'immensité. Les arbres isolés, les buissons même finissent

par s'effacer; il ne reste que la terre cultivée, un champ sans limite, s'étendant à perte de vue sur une longueur de plusieurs centaines de lieues, comme une Beauce gigantesque de 600,000 à 700,000 kilomètres carrés.

Non contente de suppléer à l'insuffisance en grains de la moitié septentrionale de la Russie, cette région est, avec le bassin moyen du Mississipi, un de ces grands magasins de blé qui permettent au monde moderne de défier toute famine. Médiocrement pourvue d'humidité, médiocrement cultivée, avec des procédés d'agriculture souvent encore primitifs, la terre noire est capable de nourrir l'Europe et la Russie. La fécondité de son sol encore neuf semble inépuisable, et jusqu'à ces dernières années ses propriétaires pouvaient croire qu'elle n'aurait jamais que faire de fumier et d'engrais d'aucune sorte. Une telle fertilité en a fait la partie la plus habitée de la Russie. Sa population totale s'élève à 25 millions d'âmes, elle va en croissant avec les débouchés que lui ouvrent les chemins de fer et à mesure des conquêtes de l'agriculture sur les steppes voisines. Grâce au tchernoziom, on peut dire que le centre de gravité de l'empire tend de plus en plus à se déplacer du nord vers le sud.

III.

Au-dessous du tchernoziom, entre les mers du midi et lui, viennent les steppes proprement dites, car les champs de la terre noire sont souvent en Russie même désignés de ce nom, qu'on finit ainsi par appliquer à toute plaine dénuée d'arbres. C'est dans les steppes que l'aplatissement du sol, l'absence de toute végétation arborescente et la sécheresse de l'été atteignent leur maximum. Inclinées vers la Mer-Noire, la mer d'Azof et la Caspienne, occupant les bassins inférieurs du Dniéper et du Don, du Volga et de l'Oural, ces steppes sont les parties les plus basses de ces basses plaines de Russie. Encore abandonnée à elle-même ou à demi sauvage, peu ou point cultivée, la steppe est une plaine déserte sans arbres, sans ombre, sans eau. Sur des surfaces à perte de vue, on chercherait souvent en vain pendant des journées entières un arbuste, une maison; mais pour être dégarnie de forêts, la steppe n'est point toujours le désert stérile que l'Occident s'est figuré sous ce nom. Dans ces vastes espaces plus ou moins inhabités, qui occupent encore en Europe de 900,000 à 1 million de kilomètres carrés, se confondent sous la même désignation des terrains de qualité fort différente, et qui, avec une certaine analogie d'aspects extérieurs, sont appelés

par leur fond même à des destinées fort diverses. Les steppes se divisent naturellement en deux types nettement tranchés par le sol : les steppes à terre végétale identique ou analogue au tchernoziom. et les steppes de pierre, de sable ou de sel. Les premières, qui en Europe occupent la plus vaste surface, offrent à l'agriculture un champ dont elle n'a qu'à s'emparer, les secondes lui sont à jamais rebelles. Si par ce nom de steppe on entend un espace inculte et désert, celles-là ne le méritent que transitoirement, celles-ci d'une manière permanente; les unes sont des steppes accidentelles qui ne le restent encore que grâce à l'absence de l'homme, les autres sont des steppes éternelles du fait même de la nature (1).

Les steppes fertiles remplissent la plus grande partie de l'intervalle entre le tchernoziom, qu'elles continuent, et la Mer-Noire et la mer d'Azof. Elles occupent le cours inférieur de tous les fleuves qui se jettent dans ces deux mers, du Dniester et du Boug au Don et au Kouban; elles restent à une distance d'une centaine de lieues de la mer Caspienne et du delta du Volga, mais remontent au nord-est entre ce fleuve et l'extrémité méridionale des monts Oural. La plus grande partie de cette surface repose sur un fond de craie, — seulement dans la Nouvelle-Russie, au nord d'Odessa et vers le Dniéper, sur un fond granitique, continuation des Karpathes. Ce sous-sol est généralement recouvert d'une épaisse couche végétale, identique à l'humus de la terre noire, ou comparable à lui. Laissées à elles-mêmes, ces steppes témoignent magnifiquement de leur fécondité naturelle. Dépourvues d'arbres, elles ont leur végétation, leur flore à elles, qui dans sa libre croissance ne leur laisse rien à envier aux plus belles forêts. Au lieu de bois, elles se couvrent au printemps d'herbes et de plantes de toute sorte qui les font ressembler à une mer de verdure. Ce n'est point aux déserts d'Afrique, c'est à la *prairie* d'Amérique qu'il faut alors comparer la steppe. La nature montre une vie, une exubérance souvent extraordinaire. Dans leur sauvage végétation, les herbes des steppes atteignent une hauteur de 5 à 6 pieds, parfois dans les années de pluie de 8 à 10. En les traversant en été, nous avons compris les légendes de l'Ukraine, racontant que dans leurs aventureuses expéditions les cosaques à cheval se cachaient dans le fourré de la steppe. Cette puissance de la végétation herbacée peut être regardée comme une des causes de l'absence de bois; les hautes herbes dans leur rapide croissance étoufferaient les jeunes arbres.

(1) *Zufällige steppen, — Ewige steppen,* dit M. Tutzmann dans un mémoire joint à celui de M. de Kœppen, — *Beiträge zur Kenntniss des russischen Reiches,* Saint Pétersbourg, t. XI. — M. Séménof se sert des noms, pour nous un peu barbares, de *région tchernozémienne steppienne* et *région steppienne non tchernozémienne.*

A vrai dire, les herbes proprement dites, les graminées, sont loin de former à elles seules toute la flore steppienne. Ce ne sont point elles qui lui donnent cette vigueur d'aspect, ce sont des plantes plus hautes, qui les recouvrent, ombellifères, dipsacées, malvacées, légumineuses, labiées, composées, dont au printemps les tiges fleuries émaillent la steppe de mille couleurs. Comme dans les bois du nord, dans ces frêles forêts les espèces sont peu variées; ce sont des plantes sociales dont chacune couvre de grands espaces, la plupart espèces annuelles, les autres ayant de la peine à supporter un climat qui unit les hivers de la Baltique aux étés de la Méditerranée. En dépit des idées reçues, la steppe n'est point absolument dépourvue de plantes ligneuses. Il s'y rencontre quelques arbustes, quelques arbres même, mais petits et rabougris, entre autres le poirier sauvage, dont les ballades cosaques ont fait le symbole de l'amour méconnu. Dans le court printemps de ces régions, la végétation des steppes, comme celle du nord de la Russie, se développe avec une prodigieuse rapidité. Elle prend dans les pluies printanières de quoi résister aux chaleurs intenses de l'été; mais, si les pluies ne viennent à temps, elle succombe à la sécheresse. Dans certains terrains ou dans certaines années, toute cette brillante végétation ne dure que quelques mois; tout est flétri en juillet, un soleil sans ombre a tout brûlé, et les hautes plantes qui en faisaient un océan de verdure hérissent la plaine de leurs tiges dénudées; les steppes sont devenues des pampas desséchés. Sous cette forme même, leur ancienne parure n'est point perdue pour l'homme; ces plantes, brûlées par le soleil dans leur pleine maturité, fournissent aux troupeaux des steppes comme un foin naturel qui les nourrit pendant le reste de la saison. Chaque année, toute la végétation disparaît à l'hiver; ce qui a résisté au soleil périt sous la neige.

Cette steppe vierge à la libre végétation, la steppe de l'histoire et des poètes, se rétrécit chaque jour pour bientôt disparaître devant les envahissemens de l'agriculture. L'Ukraine des cosaques et de Mazeppa avec toutes ses légendes a déjà perdu son ancienne et sauvage beauté. La charrue s'en est emparée; les plaines désertes où se perdait l'armée de Charles XII sont déjà en culture régulière. La steppe de Gogol, comme en Amérique la *prairie* de Cooper, ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Entamée de tous côtés par le laboureur, elle est destinée à être peu à peu conquise par lui et annexée à la région voisine du tchernoziom. Entre les deux zones, il est difficile de tracer une limite exacte, l'une augmentant toujours aux dépens de l'autre, pour finir par l'absorber tout à fait. Dans les deux, le sol est le même et d'une égale fertilité. C'est à

l'histoire autant qu'à la nature qu'il faut demander les causes de leur inégal développement. Pendant des centaines et des milliers d'années, ces steppes ont été la grande route de toutes les émigrations d'Asie en Europe; jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, elles sont demeurées exposées aux incursions des nomades de la Crimée, du Caucase et du Bas-Volga. Pour les assurer à la culture, il n'a fallu rien moins que la soumission des Tatars de Crimée, des Nogaïs des bords de la mer d'Azof, des Kirghizes de la région caspienne. Avant les steppes du sud, l'agriculture et la population ont naturellement occupé tout le tchernoziom, le premier conquis sur les nomades, ou mieux c'est par le nord qu'elles ont entamé ces immenses plaines, longtemps condamnées à une inutile fécondité par la domination des Asiatiques, car la plus grande partie de la terre noire n'a pendant des siècles formé avec les steppes qu'une région, comme elles n'en feront plus qu'une lorsque ces dernières auront toutes passé sous le joug de la culture.

Égales au tchernoziom pour la fertilité du sol, les steppes n'ont vis-à-vis de lui qu'un désavantage qui rendra leurs progrès plus lents : le climat y est plus excessif et en même temps l'air et la terre plus pauvres en humidité, les bois encore plus rares. Cette sécheresse et ce manque de bois sont des obstacles presque égaux dans un pays où les étés sont très chauds et où les froids de l'hiver réclament d'abondans moyens de chauffage. Au premier défaut il est difficile de trouver un remède, et, grâce à lui, lorsqu'elles seront en culture, les plus fertiles de ces plaines resteront exposées à des années stériles après des années d'abondance. Aujourd'hui le manque d'arbres est peut-être un plus grand obstacle à la population, ainsi privée à la fois de combustible et de matériaux de construction. Pour le chauffage, on n'a que les tiges des hautes herbes de la steppe et le fumier des troupeaux, ainsi enlevé à la terre. De pareilles ressources ne pourraient suffire à une population dense, mais l'achèvement des voies de communication et l'exploitation des mines de houille et d'anthracite, dont cette région est fort bien pourvue, remédieront bientôt à ces inconvéniens, apportant ou remplaçant le bois et rendant le fumier à l'agriculture. Avec toutes ces causes d'infériorité, une grande partie des steppes fertiles a sur tout le reste de la Russie un avantage considérable, redoutable un jour pour leurs concurrens agricoles de l'Occident : la position géographique. Placées aux embouchures des grands fleuves, dans le voisinage de la Mer-Noire et de la mer d'Azof, elles ont vers l'Europe les débouchés les plus faciles et sont même la seule région de la Russie qui ait accès sur une mer libre en toute saison.

Entre cette région des steppes arables et le tchernoziom propre-

ment dit, jadis séparés l'un de l'autre par l'agriculture et aujourd'hui en train d'être de nouveau réunis par elle, le mode même de culture et la densité de la population sont les seules distinctions qu'on puisse établir avec quelque précision. Dans la steppe, la population est rare, la culture encore nomade. Les champs n'occupent que la moindre partie du sol, au plus 25 pour 100 de l'étendue totale; le reste, la steppe inculte, forme d'immenses jachères qui servent de pâturages. La terre est cultivée pendant plusieurs années de suite, puis abandonnée pour une plus longue période à sa végétation naturelle, pendant que le laboureur va chercher dans ces vastes espaces des champs d'une fertilité vierge. Cette culture de translation et comme nomade ne peut persister qu'avec une faible population. Il ne faut que 22 ou 23 habitans par kilomètre carré pour la rendre à peu près impossible par l'insuffisance des jachères et lui faire céder la place à la culture triennale, le mode habituel d'exploitation du tchernoziom. Ainsi avec le progrès de la population s'accomplit graduellement l'annexion des steppes à la terre noire. Ces conquêtes sur la nature sauvage s'opèrent sans efforts, sans souffrances du premier occupant, sans martyrs de la civilisation. A vrai dire, il n'y a pas même de défrichement. La steppe à sol fertile, couvrant près de 600,000 kilomètres carrés, est encore presque aussi vaste que toute la zone du tchernoziom actuellement en culture régulière , dans laquelle elle doit s'absorber. Cette riche contrée est ainsi appelée à doubler d'étendue. Dans un avenir plus ou moins prochain, ces steppes et la terre noire ne formeront qu'une seule région agricole, comme un seul et même champ de blé, à la fois peut-être le plus fertile et le plus vaste du globe, occupant en Europe seulement de 1 million à 1,100,000 kilomètres carrés d'un seul tenant, environ deux fois la surface totale de la France. La *prairie* d'Amérique, qui passe par des phases à peu près analogues, sera probablement la seule contrée à lui pouvoir être comparée.

Au sud et à l'est de la région du tchernoziom steppien viennent les steppes infertiles, les steppes éternelles, qui semblent à jamais impropres à l'agriculture. Là toute couche végétale disparaît pour ne laisser voir que la pierre, le sable ou un sol imprégné de sel plus défavorable encore à la culture. Cette région inféconde est formée de la vaste dépression ouralo-caspienne, fond de mer récemment desséché, où l'eau en s'évaporant a laissé le sel, et qui est encore çà et là couverte de petits lacs salins, comme les grandes surfaces de la Caspienne et de l'Aral, débris de l'ancienne méditerranée aujourd'hui disparue. Ainsi que le Sahara, cette région est un vrai désert qui n'offre à l'homme que de rares oasis. Occupant

tout le cours inférieur du Volga, à partir de Tzaritzine sur la rive droite, de Saratof sur la rive gauche, ces déserts de sel se mêlent et se relient, sur les rives septentrionale et orientale de la Caspienne, à des déserts de sable qui forment les vastes steppes des Kirghizes, et se prolongent en Asie jusqu'au cœur du Turkestan. Une partie de ces steppes salines sont au-dessous du niveau de la mer, comme la Caspienne elle-même, dont elles forment l'ancien bassin, et qui, rétrécie et abaissée, se trouve aujourd'hui de 28 mètres au-dessous de la surface de la Mer-Noire. Cette steppe ouralo-caspienne est de toute la Russie d'Europe la partie la plus sèche, la plus dénuée de bois, la plus exposée à des saisons excessives. C'est une contrée décidément asiatique par le sol et le climat, par la flore et la faune, comme elle l'est encore par la race et le genre de vie de ses habitans. S'il y a de ce côté une limite naturelle entre l'Europe et l'Asie, ce n'est pas au fleuve Oural qu'il la faut chercher, c'est aux extrémités de cette concavité caspienne, prolongement du désert de l'Asie centrale; c'est au point où le Don et le Bas-Volga se rapprochent le plus l'un de l'autre, sans que l'art ait encore pu les réunir, si nette est la délimitation physique des deux régions où ils coulent.

De l'autre côté de la mer d'Azof, la moitié septentrionale de la Crimée et les côtes adjacentes entre l'isthme de Pérécop et l'embouchure du Dniéper forment une petite région, qui n'est guère moins rebelle à l'agriculture, comme un autre morceau de l'Asie transporté au nord de la Mer-Noire. Ici, sur les steppes salines dominent les steppes pierreuses ou les sables, et là même où se montre quelque terre végétale, le manque de cours d'eau et le manque de pluies semble condamner toute cette moitié supérieure de la Crimée, d'où l'on se promettait tant de merveilles au temps de Catherine II, à demeurer longtemps inculte. Des montagnes du sud de la Crimée et du Caucase au tchernoziom encore steppien, les steppes infertiles occupent en-deçà du fleuve Oural près de 400,000 kilomètres carrés qui ne comptent pas 1,500,000 habitans. Sur toute cette surface, le reboisement, facile dans le tchernoziom, possible encore dans les steppes à sol analogue, devient entièrement impraticable. Impropres à l'agriculture et presqu'à la vie sédentaire, ces vastes espaces, comme les parties voisines de l'Asie, ne paraissent convenir qu'à l'élève du bétail et à la vie nomade. Aussi de toute la Russie d'Europe sont-ce les seules contrées qui soient demeurées jusqu'à nos jours habitées par les tribus nomades de l'Asie, les Kirghizes et les Kalmouks, et jusqu'à ces dernières années par les Tatars de Crimée et les Nogaïs. Sur ces steppes, ces Asiatiques semblent aussi bien chez eux que dans leur

patrie originaire et ils y mènent naturellement la même vie, conduisant leurs troupeaux brouter les herbes des sables ou les plantes salines qui sur le sol aride poussent en petits îlots ou en touffes. A cette extrémité sud-est de la Russie d'Europe se rencontre presque le même genre d'existence qu'à l'extrême nord, chez le Lapon et le Samoyède : la vie nomade, la tente de peau et seulement le chameau à la place du renne. Aussi ces deux régions sont-elles les moins peuplées de toute la Russie en-deçà de l'Oural. En comprenant les nombreux pêcheurs du Volga et les ouvriers des salines, les steppes du sud-est ne comptent pas en moyenne 4 habitans par kilomètre carré. Dans certaines parties, dans la steppe des Kalmouks en particulier, entre le Volga et l'isthme du Caucase, il n'y a guère que 1 habitant par kilomètre. Il faut remonter dans l'extrême nord, jusqu'à l'embouchure de la Dwina, pour trouver une population aussi faible. Les bords de la Caspienne ne sont guère plus peuplés que ceux de la Mer-Blanche et n'offrent guère plus d'avenir. La richesse n'y fait pas plus de promesses que la population. Avec le sol le plus ingrat, ces steppes ont le ciel le plus inclément, subissant tour à tour l'influence des glaces de la Sibérie et des chaleurs de l'Asie centrale. Pour tout bien, elles n'ont que leurs troupeaux de moutons, nourris sur un sol maigre et exposés à tous les contrastes du climat le plus excessif, souffrant souvent de la soif en été, et en hiver souvent dispersés par les tempêtes de neige ou ensevelis par les montagnes mouvantes qu'elles soulèvent. En dehors des troupeaux, les seules richesses de ce pays sont ces salines, qui rendent l'agriculture impossible, mais qui alimentent de sel les parties les plus continentales de l'empire, et enfin les pêcheries du Volga et de la Caspienne, les riches pêcheries de l'esturgeon et du caviar.

Pour compléter le tableau des régions naturelles de la Russie, il nous en reste une à indiquer, de moindre étendue et d'acquisition récente, mais à laquelle un sol montagneux et un climat méridional donnent dans l'empire une place à part. C'est le Caucase, et la côte sud de Crimée, dont la haute muraille n'est que le prolongement de la chaîne caucasique. La nature, qui n'a marqué à la Russie de limite nulle part, ni vers l'Europe, ni vers l'Asie, semblait ne lui avoir opposé de vraie barrière que d'un côté, entre la Caspienne et la Mer-Noire. Quelle frontière mieux marquée que cette chaîne de 4,000 à 6,000 mètres de haut, dressée entre deux mers? C'était comme des Pyrénées près de deux fois plus élevées que celles qui nous séparent de l'Espagne. Et pourtant cet obstacle qui paraissait lui devoir fermer la route, la Russie l'a franchi. La nature même, en lui opposant cette muraille, lui avait fourni les moyens de la tourner.

Étendu au milieu d'un isthme, d'une longueur à peu près égale à sa largeur, entre deux mers fatalement soumises à l'influence russe, du jour où la Russie aurait atteint leurs rivages, le Caucase devait être débordé des deux côtés, et aisément pris à revers par les armes des tsars. C'est ce que nous avons vu. C'est par le versant méridional, par la Géorgie, par Bakou et les anciennes provinces persanes, que la Russie s'en est emparée, et ce n'est qu'au nord, parmi les montagnards mahométans des hautes vallées, qu'elle a rencontré une sérieuse résistance. Il lui fallait franchir cette barrière pour atteindre le midi, l'éternelle tentation des peuples du nord. Le Caucase et la côte méridionale de Crimée nous offrent non pas une nouvelle région du sol russe, — la nature russe finit avec la plaine, — mais une contrée toute différente, aussi multiple et variée que sont uniformes dans leur immensité les régions de la Russie proprement dite. Là se retrouvent dans les vallées du Caucase les forêts disparues depuis le centre de l'empire, non plus maigres, monotones et diffuses comme dans le nord, mais épaisses, vigoureuses et d'une puissance de végétation inconnue à l'Occident et à l'Europe. Là réussissent les arbres fruitiers et toute cette variété de plantes et de cultures que la Russie eût en vain demandée à ses plaines, des rives de la Mer-Glaciale à celles de la Mer-Noire, — la vigne, qui, sur les bords du Don et même en Bessarabie, ne trouve encore qu'un abri précaire, — le mûrier, l'olivier. Il semble que les diverses zones de culture, ailleurs désignées par ces trois arbres, se soient rapprochées et réunies sur les pentes de ces montagnes comme pour dédommager la Russie de la monotonie de ses plaines. Il y a peu de plantes qu'on n'ait acclimatées dans les jardins suspendus sur la mer de la *Corniche* de Crimée. Dans la Transcaucasie, on cultive avec succès le coton et la canne à sucre, et les marchands russes ont déjà parlé d'y introduire des plantations de thé.

IV.

La diversité des régions physiques de la Russie et la grandeur du tout ne doivent point nous faire illusion sur son homogénéité. Il importe de ne le point perdre de vue : l'unité de la Russie est si naturelle qu'à moins d'être une île ou une presqu'île aucun pays du globe n'a été plus clairement marqué pour l'habitation d'un seul peuple. A travers toutes leurs différences, toutes leurs oppositions physiques et économiques, les deux grandes zones de la Russie sont attachées l'une à l'autre comme deux moitiés qui se com-

plètent et qu'on ne saurait isoler. Pour premier lien elles ont le sol, la plaine, qui entre elles ne laisse aucune barrière, aucune frontière possible; pour second lien, elles ont le climat, l'hiver, qui presque chaque année les confond pendant de longues semaines sous le même manteau de neige. Au mois de janvier, on peut aller en traîneau d'Archangel ou de Pétersbourg à Astrakan. L'absence de neige est pour le sud de la Russie une calamité presque aussi grande, presque aussi rare que pour le nord. Dans les steppes du midi comme dans les forêts voisines du cercle polaire, les fleuves demeurent plusieurs mois enchaînés par la glace. La mer d'Azof gèle comme la Mer-Blanche, la moitié septentrionale de la Caspienne comme le golfe de Finlande. La Mer-Noire est la seule des mers de la Russie d'Europe dont la glace ne ferme les ports que dans les années exceptionnellement rigoureuses; mais les larges embouchures de ses grands fleuves se prennent presque régulièrement. D'ordinaire la navigation n'est point interrompue; mais au souffle du vent du nord, sur les côtes de la Crimée comme sur celles du Canada, les bateaux ont parfois leurs agrès durcis par la glace et leur carène couverte d'une croûte congelée, qui les alourdit et les met en danger.

Sans montagnes pour les séparer, les forêts et les steppes des deux zones sont réunies par leurs fleuves. Les plus grands ont leur source dans l'une, leur embouchure dans l'autre. Les différentes régions physiques de la Russie ne correspondent point à ses bassins: celui de la Mer-Arctique ne possède que l'extrême nord, celui de la Baltique que les contrées de l'ouest; tout le centre et l'est de l'empire inclinent vers le sud par le Dniéper, le Don, et surtout par le Volga, le Mississipi russe, qui porte à la Caspienne les eaux des forêts du nord de l'Oural avec celles des lacs du sud de Novgorod. Ce n'est pas seulement ce qu'elles ont en commun, ce sont leurs dissemblances mêmes qui lient les deux grandes zones de la Russie. Plus leur sol, plus leurs produits diffèrent, plus exclusive est la vocation qu'elles semblent avoir reçue de la nature, et plus chacune est obligée de recourir à l'autre. Seul le centre de la Russie, où les forêts et les champs se touchent et se mêlent (l'ancien grand-duché de Moscou), pourrait se suffire à lui-même. Le nord et le sud ne le peuvent. Il faut au nord les blés du sud, au sud les bois du nord. Ils se tiennent dans une mutuelle dépendance qui, en dépit de tous leurs contrastes et par leurs contrastes mêmes, assure éternellement leur union. Si la nature a jamais tracé les contours d'un empire, c'est en Russie, de la Baltique à l'Oural, de l'Océan-Arctique à la Caspienne et à la Mer-Noire. Le cadre était nettement marqué, l'histoire n'a eu qu'à le remplir. Ces vastes régions étaient aussi

fatalement vouées à l'unité politique que des contrées douze ou quinze fois plus petites, comme la France ou l'Italie; bien plus, la plaine y devait rendre l'unification plus aisée et plus rapide. A cet égard, la Russie a l'avantage sur l'autre colosse du monde moderne; dans l'aplatissement général de son sol, dans l'homogénéité relative de son climat, elle a de plus solides garanties d'unité que les États-Unis d'Amérique, dont le sud et le nord sont, eux aussi, fortement reliés par un grand fleuve, mais où les contrastes de tout genre sont plus prononcés, et pourraient être encore augmentés par des acquisitions de territoire au nord et au midi. En Asie comme en Europe, c'est la nature qui a préparé le champ au règne de la Russie. Des hauts plateaux de l'Oural, elle domine les plaines de la Sibérie, des bas plateaux du Don et du Volga, la dépression caspienne et l'Asie centrale. La Russie d'Asie, la Sibérie et même le Turkestan, ne sont point pour la Russie des colonies exotiques, impossibles à assimiler, difficiles à conserver; l'un et l'autre sont un prolongement, une dépendance naturelle de ses territoires européens. Loin de ressembler aux constructions éphémères des conquérans asiatiques, l'empire russe est un édifice solide dont la Providence même a posé les fondemens. Ses limites définitives peuvent être incertaines vers l'ouest, au point de contact avec l'Europe occidentale, là où l'histoire a créé des forces vivaces indépendantes des conditions physiques; mais qu'elle perde ou gagne quelques provinces entre la Baltique et les Karpathes, la Russie est assurée de demeurer une dans son ensemble, dans ses deux grandes zones du nord et du sud, assurée de garder l'empire de la région basse et froide du vieux continent, immense région faite pour l'unité, mais en même temps pour la centralisation et par suite peut-être pour l'autocratie, pour le pouvoir absolu.

La nature avant Pierre le Grand a marqué la place de l'empire russe : quand et comment ce cadre immense sera-t-il rempli? Par combien de centaines de millions se compteront ses habitans? Quelle sera la population de cet état, le plus vaste du globe, et dans la plus grande partie de ses territoires encore l'un des moins peuplés? C'est là une grande, une difficile question; mais, s'il paraît téméraire de la prétendre résoudre, il est impossible de ne se la point poser. En face de ces immenses espaces, l'imagination se demande involontairement quel est le nombre d'hommes qu'ils peuvent, qu'ils doivent un jour contenir. Le politique se fait malgré lui la même question, et il est obligé de tenter d'y répondre. Autrement il lui faut renoncer à se faire aucune idée de l'avenir et des destinées plus ou moins prochaines de la Russie. Avec une population en proportion de celle des îles britanniques, la Russie

pourrait contenir, en Europe seulement, 600 millions d'habitans. En face de ce mirage de fourmilière humaine deux ou trois fois plus vaste que la Chine, il y a un autre mirage de vide et de solitude qui fait regarder ces immenses territoires comme incapables de jamais nourrir des peuples aussi agglomérés que ceux de l'Occident. Pour trouver la vérité entre ces deux extrêmes qui dans leur vague font tour à tour illusion à l'imagination, il faut mesurer la capacité naturelle de population des deux moitiés de l'empire. L'étude des principales régions physiques de la Russie d'Europe nous a fourni les premiers élémens de ce calcul; nous demanderons les autres à la répartition actuelle de la population, aux causes de sa distribution dans le passé, et de son mode d'accroissement dans le présent.

Le fait qui frappe d'abord les yeux, c'est l'inégale densité de la population. En Europe même, dans la Russie proprement dite, il y a des districts ruraux qui, pour une même superficie, sont plus de cent fois plus peuplés que d'autres. Deux grands ordres d'influences ont présidé à cette inégale répartition des habitans : les conditions historiques et les conditions physiques, celles-ci permanentes, essentielles, celles-là transitoires, accidentelles, et par conséquent devant s'effacer devant les autres. L'histoire, grâce à leur situation géographique, a longtemps fait aux deux grandes zones de l'empire des destinées peu en accord avec la nature du sol et du climat. Confinant aux steppes de l'Asie centrale, la zone déboisée a été la première exposée, la dernière arrachée aux invasions des nomades asiatiques. De là est venu pour la Russie un développement anormal de ces deux régions et une distribution de la population en quelque sorte artificielle. En dehors de l'ouest, auquel l'éloignement de l'Asie a fait un sort à part, les régions les plus fécondes ont été les dernières habitées, les dernières mises en culture. L'agriculture, et par suite la richesse et la civilisation, ont été des siècles avant de pouvoir fleurir à la place que la nature leur avait marquée. Repoussés du sud par les incursions des nomades (1), les Russes ont été relégués dans les régions du nord, incapables de nourrir une grande population, une grande civilisation. Encore très sensibles au XVIIIe siècle, les effets de cette anomalie s'effacent rapidement. Déjà la moitié méridionale de l'empire contient beaucoup plus d'habitans que la septentrionale, et des contrées du tchernoziom en grande partie désertes il y a un siècle ou deux

(1) Il fallait toute l'ignorance occidentale sur la Russie pour laisser les russophobes parler « de renvoyer les Russes dans leurs steppes, d'où ils n'eussent jamais dû sortir. » Loin de venir des steppes, les Russes n'y ont mis le pied qu'à une époque très recente; on pourrait même dire qu'ils ne font qu'y entrer.

comptent parmi les plus peuplées de l'empire. La population la plus dense se presse encore autour des deux centres historiques de la vieille Russie, Kief et Moscou; mais l'ancienneté de la population n'est plus la principale raison de sa densité. A Kief, c'est le sol et le climat, à Moscou, c'est la position centrale et l'industrie qui retiennent les habitans agglomérés, tandis que la reine du nord, la grande Novgorod, n'a autour d'elle que de rares habitans, aussi pauvres que les ressources de ses campagnes.

L'influence de l'histoire sur la répartition de la population russe tend à s'effacer devant celle des conditions physiques; elle persiste cependant indirectement par un côté important, le degré de culture du peuple. Dans des conditions physiques égales, la population d'un pays, sur une surface donnée, peut être d'autant plus élevée que plus haute est sa civilisation. Chaque passage d'un degré de culture à l'autre, de la vie de chasseur à celle de pasteur, de la vie pastorale et nomade à la vie agricole et sédentaire, de l'état purement agricole à l'état industriel et commercial, chaque progrès même d'un mode d'exploitation de la terre à un autre, de l'agriculture instable comme celle des steppes à l'assolement triennal, de la culture extensive à l'intensive, chaque pas en avant dans cette longue carrière du développement des peuples élargit le champ de la population. En Russie, où, dans les limites mêmes de l'Europe, se retrouvent tous les modes d'existence depuis la vie de chasseur et la vie nomade, il n'y a de capable d'une augmentation considérable de population que les régions qui peuvent passer d'un degré de culture à l'autre. Ce passage, la nature l'interdit à plusieurs : l'extrême nord est voué à la chasse et à la pêche, les steppes ouralo-caspiennes sont condamnées à la vie pastorale et nomade; la civilisation ne le promet à d'autres que dans un avenir lointain dont nous ne pouvons supputer la date.

L'industrie ne faisant qu'éclore en Russie, c'est de la vie agricole qu'il faut attendre presque tout le développement prochain de la population de l'empire. Or l'agriculture est plus que l'industrie dans la dépendance immédiate des conditions physiques; aussi en Russie l'accroissement de la population est-il presque complétement sous l'empire de ces conditions naturelles du climat, du degré d'humidité et d'arrosement, de la situation géographique, et par-dessus tout de la fertilité du sol. Le plus ou moins de fertilité du sol, voilà l'agent qui préside manifestement à la répartition des habitans de la Russie, et, sans le retard que l'histoire a fait subir au sud de l'empire, la densité de la population y serait à peu près en raison directe de la fécondité de la terre. Cette tendance donne la raison d'un curieux phénomène statistique,

d'une sorte de contradiction qu'on ne saurait trop méditer. Si l'on prend la Russie d'Europe avec la Pologne, la Finlande et le Caucase, on trouve que les deux tiers de ses habitans n'occupent pas un tiers de son territoire, et, chose plus singulière, c'est dans cette zone la plus peuplée que la population augmente le plus (1). Cette apparente anomalie s'explique aisément : cette zone, où la population est la plus dense ou la plus progressive, renferme les parties les plus productives de l'empire. Elle est composée de quatre régions, dont trois possèdent les meilleures terres de la Russie, et dont la quatrième en est le grand, presque l'unique centre industriel. Les régions agricoles sont la terre noire, le grenier de la Russie et de l'Europe, — les steppes à sol arable, qui déjà commencent à rivaliser avec le tchernoziom, en attendant qu'elles se confondent avec lui, — enfin les frontières occidentales de l'empire, le royaume de Pologne avec une partie de la Lithuanie et des provinces baltiques, pays dont le sol est moins riche, mais dont la position géographique et l'ancienneté de la civilisation favorisent l'essor. La région industrielle est celle de Moscou et des gouvernemens voisins, qui doit sa nombreuse population moins à des causes historiques qu'à sa position centrale entre les deux grandes voies fluviales de l'intérieur de l'empire, le Volga et son affluent l'Oka, et au voisinage des plus belles contrées forestières du nord en même temps que des plus fertiles terres du tchernoziom. Réunies, ces quatre régions n'occupent en-deçà de l'Oural que 1,700,000 kilomètres carrés sur une surface d'environ 5 millions 1/2, tandis qu'elles comptent de 53 à 54 millions d'habitans sur un total de 77 à 78. Avec une population d'une densité moyenne, plus de quatre fois supérieure au reste de la Russie d'Europe, elles ont une augmentation proportionnellement deux fois et demie plus forte (8,6 pour 100 contre 3,4 pour 100 dans une période de neuf ans). C'est à leur point de réunion, vers le méridien de Moscou et au sud de cette ville, que se trouve le centre de gravité naturel de l'empire. Ce sont là les parties vitales de la Russie; les autres régions, qui comprennent les deux tiers de son territoire européen, n'en sont que des appendices plus ou moins indispensables : toute leur importance est déterminée par leurs relations avec ce noyau central, les unes le reliant à la mer et par de longs fleuves lui ouvrant des débouchés sur l'Europe ou l'Asie, les autres lui offrant dans leurs montagnes de précieuses richesses minérales; la plupart lui gardant dans leurs forêts d'immenses réserves de bois, quelques-unes lui servant au midi de jardin et comme de serre ou de verger.

(1) Séménof : *Statistitcheski Vréménik*, p. 154-155.

C'est de ce noyau de ces forces productives, qui n'a guère que trois fois l'étendue de la France, que doit venir à la Russie presque tout l'accroissement de sa population; mais dans ces régions mêmes le progrès ne peut être partout identique. Une grande partie de cette zone semble n'être pas très éloignée des limites naturelles de sa population, au moins dans l'état actuel de culture de la Russie. La région industrielle centrale, qui autour de Moscou, entre le Volga et l'Oka, renferme de 9 à 10 millions d'habitans, n'a pas encore atteint une moyenne de 35 par kilomètre carré, et déjà elle ne croît plus que lentement (1). La zone agricole la plus fertile, le tchernoziom, a généralement dépassé cette moyenne de 35 âmes; dans certaines de ses parties, au centre et à l'ouest, ce nombre moyen s'élève même à 45, et dans un de ses gouvernemens agricoles, en Podolie, presqu'à 55, aussi haut que le gouvernement avec la ville de Moscou. Dans cette vaste zone du tchernoziom, c'est encore la partie la plus peuplée sur la rive droite du Dniéper qui offre l'accroissement le plus rapide. Là, autour et au sud de Kief, tout se réunit pour stimuler la population : le voisinage de l'Europe et de la mer, la facilité des débouchés, la clémence relative du ciel, les forêts qui fournissent du combustible, une industrie agricole prospère, les raffineries de sucre, tout, jusqu'aux Juifs, qui s'entassent dans les villes de ces anciennes provinces polonaises. Parvenues déjà au chiffre de 45 habitans par kilomètre carré, ces régions gagnent plus de 1 pour 100 par an. Il y a une autre partie de la terre noire en progrès notable et probablement plus durable, ce sont les contrées au sud et à l'est, qui ont récemment passé de la culture instable des steppes à la culture fixe, et qui travaillent à rattraper la population des terres voisines plus anciennement cultivées. La région centrale du tchernoziom, sur les deux rives du Don et sur la rive droite du Volga, moins favorisée par le climat et les débouchés, demeure au contraire presque stationnaire avec environ 40 âmes par kilomètre carré. A ce chiffre, il semble que dans les conditions actuelles la terre soit comme saturée d'habitans. Dans cette contrée et en général dans toute la zone de la terre noire, il n'y aura d'accroissement considérable de population qu'avec l'abandon du système d'assolement triennal, avec la substitution de la culture intensive à la culture extensive. Or ce progrès est encore éloigné. Il ne sera possible que lorsque toutes les steppes auront été livrées à la charrue, et peut-être est-il difficilement com-

(1) Comme terme de comparaison, on se rappellera qu'en France la population est approximativement de 68 habitans par kilomètre carré, d'à peu près autant en Prusse, dans la Grande-Bretagne de 95, en Autriche de 55, en Danemark de 45, en Portugal de 40, en Espagne de 31.

patible avec le mode d'exploitation plus ou moins solidaire de la commune russe, telle qu'elle est constituée aujourd'hui. S'il n'accomplit cette dernière évolution, le tchernoziom, malgré toute sa fécondité, aura de la peine à atteindre le chiffre moyen de 60 habitans par kilomètre carré, peut-être même celui de 50 à 55. Une augmentation de population d'un tiers, soit de 8 à 10 millions d'habitans, est tout ce que cette zone, la plus belle de ses domaines, peut offrir à la Russie d'ici à un siècle ou deux.

Il en est autrement des steppes à sol fertile. C'est de tout l'empire la région où la population russe peut recevoir le développement le plus considérable, la seule même en Europe où elle puisse aisément doubler ou tripler. Ces steppes sont en train d'accomplir l'évolution économique la plus féconde pour la population, le passage de la vie pastorale à la vie agricole ou au moins de l'agriculture instable, errante, à l'agriculture fixe, permanente. Aussi est-ce la zone où l'accroissement est le plus prompt. Encore en grande partie désertes au commencement du siècle, ces steppes comptent aujourd'hui de 8 à 9 millions d'habitans. La densité de la population y est de 14 à 15 âmes par kilomètre carré; elle est déjà supérieure à celle de presque toutes les contrées de la région des forêts, bien plus anciennement peuplées. Dans la Nouvelle-Russie, autour d'Odessa, elle a dépassé notablement 20 habitans par kilomètre, et avec le secours de l'émigration elle augmente de près de 3 pour 100 par an, s'approchant avec rapidité de cette limite de 23 âmes par kilomètre, au-delà de laquelle l'agriculture fixe devient une nécessité. Dans les contrées plus centrales et surtout à l'est, la population est moindre et le progrès plus lent. L'éloignement et peut-être aussi l'organisation militaire de ces pays, en grande partie occupés par les cosaques, expliquent ces différences; mais quand le sud-ouest, favorisé par le voisinage de la mer et de l'Europe, aura atteint un certain chiffre, l'émigration refluera vers le centre et l'est. D'une moyenne de 14 habitans par kilomètre carré, la population du tchernoziom steppien s'efforcera de monter au niveau de celle de la terre noire proprement dite, à 40, peut-être à 50. Ses 8 ou 9 millions d'habitans pourraient ainsi s'élever à 20, peut-être à 25 millions. Aller au-delà semble difficile malgré toute la fécondité de la steppe, atteindre à ce niveau ne sera même pas l'affaire de quelques années. Ces plaines au sol si fertile ont de redoutables adversaires dans le climat, dans le manque d'eau, dans le manque de bois; même avec l'aide des chemins de fer et des mines de charbon, qui leur fourniront les matériaux de construction et le combustible, il est douteux qu'elles arrivent de longtemps à une population continue égale à celle que possède aujourd'hui la terre

noire. Les steppes arables en Europe même ne seront pas encore toutes en culture régulière à la fin du XIXe siècle; elles ne seront pas toutes arrivées à une population normale avant le milieu du XXe, et jusque-là elles seront pour l'agriculture de l'Occident tour à tour une précieuse réserve et une redoutable concurrence.

Sur la frontière occidentale viennent les dernières contrées qui promettent une augmentation notable. Ce sont des pays d'acquisition plus ou moins récente pour la Russie, les plus européens par l'histoire et l'éducation comme par la position, la Pologne, la Lithuanie, et deux des provinces baltiques, la Livonie et la Courlande. Sans égaler le tchernoziom, le sol de ces provinces est d'une fertilité suffisante, et le voisinage de l'Europe et de la mer, le climat, le degré d'humidité et l'abondance de l'irrigation naturelle, une heureuse proportion des bois, des champs et des prairies, leur donnent de grands avantages sur tout le reste de l'empire; leur civilisation, plus ancienne, plus occidentale, leur en donne un autre. Les procédés de culture y sont plus avancés, et le sol, à fertilité égale, y rend plus. Naturellement c'est dans le royaume de Pologne que toutes ces causes favorables agissent le plus; aussi, en dépit de la situation politique et des maux des diverses insurrections, en dépit de l'émigration ou de la déportation, en dépit des droits mal réglés des propriétaires et des paysans, est-ce la partie la plus peuplée de tout l'empire et une des plus prospères. Avec une surface d'environ 120,000 kilomètres carrés, le royaume de Pologne touche à une population de 6 millions d'habitans. Il a une moyenne de près de 50 âmes par kilomètre, ce qui est presque autant que l'Autriche, plus que le Portugal et le Danemark, beaucoup plus que l'Espagne. Malgré ce chiffre élevé, un pays ainsi éprouvé ne peut avoir atteint l'extrême limite de sa population, d'autant plus qu'au secours de son agriculture vient l'industrie, à laquelle l'union de la Pologne avec la Russie ouvre de larges débouchés. Plus grand et plus rapide est cependant le développement à espérer de la Lithuanie et des provinces baltiques, au moins des deux méridionales, la Courlande et la Livonie. Dans ces pays également privilégiés pour la position géographique, si ce n'est autant pour le sol et le climat, la densité de la population est presque de moitié inférieure à celle des *gouvernemens de la Vistule*, comme les organes officiels appellent aujourd'hui le royaume de Pologne. Tout en étant en progrès sensible, notablement au-dessus de 1 pour 100 par an, il leur faudra bien du temps, s'ils y parviennent jamais, pour atteindre au chiffre actuel de la Pologne. Ce serait alors un maximum de 5 à 6 millions d'habitans que l'empire pourrait recueillir de ce côté.

Dans toute la vaste région du nord, l'industrie seule peut ac-

croître la population avec la richesse de l'empire. Or la Russie n'est pas moins bien douée sous ce rapport que sous celui du sol agricole. La nature lui a donné les deux grands instrumens de travail, le fer et le charbon. On ne sait pas bien encore quelles richesses de charbon recèlent les plaines russes; on en découvre de tous côtés et de toute sorte, au centre, autour de Moscou, au sud dans le bassin du Donets, dans les gouvernemens de Kief et de Kherson, sur les deux versans du Caucase et jusqu'en Asie, dans les steppes des Khirgizes et dans les monts Ourals et les monts Altaï. Longtemps entravé dans le nord par le manque de débouchés, dans le sud par le manque de combustible, le développement industriel sera bientôt accéléré par l'achèvement des chemins de fer et l'exploitation des mines de charbon. Pour la population, ce sera d'abord surtout d'une manière indirecte qu'il servira à la grossir, en lui ouvrant des régions désertes et en l'attirant sur ses pas jusqu'aux extrémités de l'empire. L'agriculture s'avancera sur la route frayée par l'industrie. Ainsi les mines de l'Oural conduiront aux fertiles plaines de la Sibérie occidentale, celles des monts Altaï et des montagnes du fleuve Amour entraîneront jusqu'au cœur de l'Asie, comme en Californie et en Australie la population est venue sur les pas des chercheurs d'or.

V.

Quel est en somme l'accroissement de population que les conditions physiques et économiques des diverses régions de l'empire permettent à la Russie? La terre noire peut fournir un contingent de 8 à 10 millions d'âmes, les steppes de 20 à 25 millions, les provinces des frontières occidentales de 5 à 6. A ces chiffres doit s'ajouter l'apport de quelques régions moins vastes, dont l'augmentation est encore notable. C'est l'Oural avec ses mines, auxquelles les chemins de fer de Sibérie vont bientôt ouvrir des débouchés; c'est la Crimée et le Caucase septentrional, où les immigrans comblent les vides laissés par l'émigration des indigènes mahométans. Au sud-ouest, ce sont les marais de Pinsk, où l'homme se met à occuper tout ce que ne lui disputent point les eaux; au nord-est, sur les bords de la Kama, de l'Oufa et de la Viatka, c'est une contrée boisée, dont les forêts par exception recouvrent un sol fertile assez analogue à la terre noire. En doublant le nombre actuel des habitans de ces quatre régions encore parmi les moins peuplées de l'empire, on obtiendrait 7 ou 8 millions d'âmes.

Pour toutes les possessions russes en Europe, nous aurions ainsi

un total de 40 à 55 millions d'habitans, d'augmentation possible et en partie prochaine. Si l'accroissement n'avait d'autre limite que les moyens de nourriture, la Russie méridionale, avec ses champs de blé sans bornes, pourrait seule contenir des peuples innombrables; mais dans notre civilisation le besoin de nourriture n'est point seul à régler les mouvemens de la population. L'augmentation modérée dans les terres mêmes qui donnent le plus d'excédant de grains permet d'espérer qu'en Russie la multiplication des hommes n'ira point, comme dans certaines contrées asiatiques, jusqu'aux limites de la faim. Le climat même de la Russie a des exigences qui tendent à borner le nombre de ses habitans, et les progrès de la civilisation auront une influence analogue en développant avec le bien-être les besoins de consommation du peuple russe.

Aux millions d'âmes que peut fournir à la Russie son territoire européen, ses possessions asiatiques en viendront ajouter d'autres. Là les calculs, n'ayant point les mêmes bases, ne sauraient avoir la même précision. Couvrant plus de 14 millions de kilomètres carrés, la Russie d'Asie est plus de deux fois et demie plus vaste que la Russie d'Europe, et dans ses trois grandes divisions, Transcaucasie, Asie centrale et Sibérie, elle ne contient pas 10 millions d'habitans. Ce n'est pas 1 par kilomètre, et le climat au nord, le sol au sud, destinent la plus grande partie de ces immenses espaces à ne jamais dépasser cette moyenne qui signale de vrais déserts. Avec la place occupée par ses montagnes, la plus favorisée de ces trois divisions, la Transcaucasie, sera longtemps avant de doubler ses 2,500,000 âmes. Bien plus vaste et aujourd'hui à peine plus peuplée, l'Asie centrale est couverte de steppes de sable, entrecoupée de monticules également de sable et de plateaux pierreux. L'agriculture n'y rencontre que des oasis, comme celles où sont placées les capitales des khans tatars que la Russie réduit au vasselage. La seule zone du Turkestan qui paraisse susceptible d'un large développement est placée à son extrémité sud-est, au pied des hautes montagnes de l'Asie centrale, dont les eaux entretiennent la fécondité du sol. La colonisation russe trouvera un autre champ d'activité dans la vallée du fleuve Amour. Au nord de ce fleuve, en dehors des côtes voisines de la mer du Japon, la Sibérie orientale n'aura jamais d'autres habitans que des tribus de chasseurs; mais entre l'Oural et l'Altaï, dans le bassin de l'Obi, la Sibérie occidentale offre à l'agriculture des terres magnifiques, comparables à celles des steppes fertiles, et qui après elles forment la région de tout l'empire qui promet aux tsars le plus grand contingent de population. Dans la Transcaucasie et dans le Turkestan, la Russie devra s'estimer heureuse si avant un siècle ou deux elle voit

doubler la population, ce qui lui donnerait un accroissement de 5 à 6 millions de sujets plus ou moins civilisés et plus ou moins soumis. De la Sibérie occidentale au contraire, elle peut recueillir à une époque relativement prochaine 10, 15, 20 millions peut-être d'habitans, tous Russes et n'étant séparés de l'Europe que par les basses croupes de l'Oural.

De 40 à 55 millions d'âmes en Europe, un chiffre plus difficile à déterminer et plus tard réalisable, 20, 30 millions en Asie, voilà toute l'augmentation dont se puisse flatter la Russie d'ici à un ou deux siècles. Ce ne sera jamais la population de la Chine, ce ne sera même pas probablement celle des États-Unis d'Amérique au XXIe siècle; mais, quelque remaniement de la carte que l'on suppose, aucune puissance de l'Europe n'aura jamais à prétendre à rien de pareil. Ce sera beaucoup pour la Russie, si elle arrive à doubler sa population actuelle; mais elle compte aujourd'hui 85 millions de sujets dont 76 en Europe, et le progrès de sa population totale est d'environ 1 pour 100 par an, de plus de 1 pour ses territoires européens seuls. On dit parfois que la Russie aura 100 millions d'habitans dans un siècle; ce ne sera point dans cent ans, ce sera dans vingt. Au milieu du siècle prochain, tout permet de croire qu'elle comptera de 130 à 150 millions de sujets, dont près des neuf dixièmes en Europe et de nationalité russe.

L'analyse de la population russe fournit plus d'un grave enseignement. Une première remarque, c'est l'énorme prédominance de la population rurale sur la population urbaine, celle-ci ne formant qu'un dixième du nombre total des habitans. Ce seul fait montre la Russie comme un empire de paysans, un état patriarcal où les villes et tout ce qu'elles supposent, la bourgeoisie, la vie publique, le mouvement intellectuel et politique, n'occupent qu'une place secondaire. Une autre remarque plus importante, c'est que, malgré la faible moyenne de l'ensemble, les parties les plus productives de l'empire, la région industrielle de Moscou, la région agricole de la terre noire, ont une densité de population qui approche déjà sensiblement de celle de l'Europe occidentale, et en Russie, comme partout, l'agglomération des habitans tend à élever le niveau de la civilisation en même temps qu'elle donne plus de cohésion au peuple, plus de moyens et d'action au gouvernement.

De ces tableaux statistiques ressort une autre leçon plus instructive encore. La Russie est un pays en train de se peupler; c'est, à beaucoup d'égards, une vraie colonie, et ce fait a une importance capitale pour qui veut sérieusement apprécier et ses ressources et ses difficultés. La Russie est une colonie, et, à vrai dire, elle l'a toujours été : toute son histoire n'est que l'histoire de sa colonisa-

tion. Ce fut d'abord le tour de l'ouest, puis du nord et du centre, aujourd'hui c'est celui du sud et de l'est. Les bassins inférieurs du Dniéper, du Don, du Volga, sont comparables sous ce rapport à ceux du Mississipi et du Missouri, l'est russe à l'ouest américain. C'est pour des motifs analogues qu'à mesure que ses territoires se peuplent la Russie forme de nouveaux gouvernemens, comme l'Amérique de nouveaux états. Le caractère colonial se montre dans les dates de la fondation des villes, comme dans la rapidité de leur progrès et dans leur aspect même. Sébastopol, Kherson, Nicolaïef, Kharkof, Taganrog, Saratof, Samara, Perm, la plupart des chefs-lieux de gouvernement ou de district du sud et de l'est, sont moins anciens que les capitales des états de l'Atlantique dans l'Amérique du Nord. Il est d'autres villes en Russie de construction presque aussi récente et de progrès presque aussi admirable que celles de l'ouest américain. Odessa est aussi jeune que le siècle, et déjà aussi grand que Rouen et Le Havre mis ensemble. La Nouvelle-Russie, qui l'a pour capitale, mérite aussi bien son nom qu'aux États-Unis la Nouvelle-Angleterre le sien, et elle est de colonisation bien autrement moderne. A peu près déserte au commencement du siècle, cette contrée a quintuplé, sextuplé de population en moins de cent ans (1). Le développement des villes et des campagnes des bords du Volga entre Simbirsk, Samara et Saratof, n'a guère été moins rapide.

L'aspect de toutes ces villes du sud et de l'est répond à leur récente origine. Comme dans le *far-west* des États-Unis, elles sont toutes bâties sur un large plan, toutes semblables les unes aux autres, sans intérêt, sans individualité, sans autre différence que celle de la position. Comme en Amérique, elles couvrent bien plus d'espace que les villes européennes d'égale population; on sent qu'elles sont construites moins pour le présent que pour l'avenir, pour un développement indéfini qui ne vient point toujours aussi vite qu'on l'espérait. Avec leurs vastes édifices publics, leurs ambitieux boulevards et ces larges rues que les générations futures seules rempliront, les plus prospères ont un air inachevé, peu agréable au voyageur. Comme en Amérique, les villes, au lieu de suivre les pas de l'agriculture et de la population, les ont souvent précédées, bâties de toutes pièces dans des lieux déserts; mais aussi, comme en Amérique, plus d'une de ces orgueilleuses cités a été, au lendemain même de sa fondation, abandonnée pour une rivale mieux placée, et demeure avec ses places démesurées qu'aucune foule n'animera jamais.

(1) Buschen, *Aperçu statistique des forces productives de la Russie.*

Il est curieux de mesurer dès maintenant les conquêtes de la colonisation russe, de compter combien de parallèles de latitude, combien de degrés de longitude, elle a du nord au sud, de l'ouest à l'est, gagnés sur la nature ou sur la barbarie. C'est toute cette vaste région des steppes et de la terre noire, l'ancienne demeure du cavalier scythe, tatar ou cosaque. Ce sont les côtes de la Mer-Noire et de l'Azof, où au commencement des temps modernes les Génois avaient encore des comptoirs fortifiés, comme nous en avons le long des côtes d'Afrique. C'est le bassin du Don, qui coule à l'est du Jourdain, et le cours central du Volga, qui coule à l'est de l'Euphrate. C'est la plus vaste, presque la seule conquête de l'Occident sur l'Orient, de l'Europe sur l'Asie, ou, pour mieux dire, grâce aux Russes, la première a presque doublé aux dépens de la seconde.

Ces résultats sont grands; ils le paraissent bien davantage quand on se rend compte de la manière dont ils ont été atteints. Avec quels élemens s'est faite et se continue cette immense et rapide colonisation? Avec le peuple russe, qui pour cette grande œuvre n'a obtenu de l'étranger que des secours nuls ou insignifians. Les deux Amériques, l'Australie et toutes les colonies des deux hémisphères reçoivent chaque année un contingent plus ou moins considérable d'émigrans et de capitaux européens; la Russie a été obligée de se coloniser elle-même, sans aide d'hommes ou d'argent de personne. Une colonisation sans immigration, par un pays lui-même peu peuplé, par une nation elle-même encore peu ou tout récemment civilisée, telle est la tâche accomplie par la Russie.

Si l'empire russe s'est colonisé tout seul, ce n'est point faute d'avoir demandé des secours à l'Europe. Nul état nouveau n'a fait aux émigrans d'aussi belles promesses, nul ne les a tenues plus scrupuleusement. Il lui en est arrivé de deux côtés, de l'Allemagne et des provinces gréco-orthodoxes de la Turquie et de l'Autriche. Ces deux classes de colons, venus les uns et les autres au XVIIIe siècle ou au commencement du XIXe, ont joué un rôle également digne d'attention pour le politique et l'économiste, mais toutes deux n'ont eu qu'une part secondaire, une part locale dans cette œuvre immense. Les Allemands sont les plus nombreux. Appelés par Catherine II et d'autres souverains russes, établis dans les meilleures terres de l'empire, un peu de tous côtés, depuis Péterhof, aux environs de Pétersbourg, jusqu'au-delà du Caucase, mais surtout dans la Nouvelle-Russie, dans la Crimée et sur le Bas-Volga, ces Allemands sont restés agglomérés en groupes distincts, comme des enclaves au milieu de la population russe, sans mélange avec elle, sans influence sur elle. Ils sont aujourd'hui en

Russie environ 600,000, conservant leur religion, leur langue, leurs mœurs, portant le nom de *colonistes* et formant sous ce titre une classe à part, en dehors des quatre ou cinq castes entre lesquelles est répartie la nation russe, et, comme celles-ci, ayant ses priviléges particuliers, entre autres l'exemption du service militaire. Vivant en étrangers dans l'état dont ils sont sujets, ces colonistes ont développé admirablement, mais exclusivement, plusieurs des qualités germaniques, l'esprit d'ordre, l'esprit de famille et d'économie. Ils se sont fait dans leurs petites républiques une civilisation villageoise et pour ainsi dire domestique. Ils ont formé des colonies agricoles fort prospères, fort curieuses pour le politique comme pour le philosophe; ils sont arrivés à un bien-être honnête et modeste, mais sans chercher à s'élever au-delà matériellement ou moralement. Aussi presque nulle au point de vue matériel par leur isolement, leur influence sur le peuple russe a été moindre encore au point de vue moral. Si l'Allemagne a eu une si grande part dans le développement de la Russie, elle l'a dû bien moins à ces colonies, toutes repliées sur elles-mêmes, qu'aux Allemands des provinces baltiques et à ceux de l'empire.

Tout différent a été le rôle des émigrans gréco-slaves. Alors même qu'ils ne se sont pas encore complétement fondus dans le peuple russe, ils ne forment pas, comme les Allemands, un corps à part dans l'empire. La ressemblance de langue pour les Slaves, l'unité de foi pour presque tous, ont été un trait d'union entre ces émigrans et leur nouvelle patrie. Il y a parmi eux de toutes les tribus chrétiennes de l'Orient : Grecs, Roumains, Serbes, Dalmates, Bulgares, Tchèques, Ruthènes, anciens sujets turcs ou autrichiens, venus jadis en Russie par sympathie politique ou religieuse. Cette émigration, contemporaine du premier réveil national de ces petits peuples d'Orient, a peu à peu cessé à mesure des progrès de leur indépendance ou de leur autonomie sur le sol natal. C'est dans la Nouvelle-Russie et en Crimée que se sont établies la plupart de ces colonies, fondées le plus souvent, comme celles des Allemands, par villages et même par villes. La contrée autour d'Odessa, avant son nom actuel de Nouvelle-Russie, reçut même de ses colons serbes le nom de Nouvelle-Serbie. Beaucoup de ces Orientaux ont pris en Crimée ou sur les côtes voisines la place laissée vide par les émigrans tatars ou nogaïs, en sorte qu'entre les deux empires russe et turc il s'est établi un double mouvement d'émigration et d'immigration, l'un attirant à lui les chrétiens, l'autre les musulmans. Chose singulière, ces petites colonies orientales, grossies d'Arméniens et de Juifs, ont eu sur le développement de la Russie une influence plus considérable que ces florissantes colonies allemandes,

qui n'ont vécu que pour elles-mêmes. Inférieures au point de vue agricole, elles ont donné à la marine et au commerce russe une impulsion qui, vers le commencement du siècle, ne leur pouvait guère venir d'ailleurs; elles leur ont fourni à la fois des négocians et des matelots. Les ports de la Mer-Noire et de l'Azof, Odessa, Kherson, Mariopol, Taganrog, ont été longtemps des villes à moitié grecques, et le sont encore en partie.

Allemands ou Orientaux, quels qu'aient été leurs services, ni les uns ni les autres ne peuvent réclamer une large part dans les millions d'habitans et les millions d'hectares de terre cultivée dont se sont enrichis en moins d'un siècle le sud et l'est de la Russie. Le grand colonisateur du sol russe, c'est le peuple russe lui-même. Dans ce fait si simple en apparence, que de difficultés, que d'infériorités de tout genre, si l'on y regarde de près! Au lieu des hommes les plus entreprenans des états les plus avancés de l'Europe, comme en Amérique ou en Australie, un peuple que des circonstances physiques et historiques ont longtemps maintenu en arrière, un peuple de paysans, hier encore serfs, — au lieu de toutes les libertés politiques et civiles, au lieu de l'indépendance et presque de la royauté de l'individu, un état autocratique, un empire militaire, une solidarité communale qui lie l'homme à l'homme et attache le laboureur à la terre. La Russie a eu devant elle une tâche double et comme inconciliable : emprunter la civilisation européenne et en même temps la porter dans des pays déserts. Elle a eu à la fois une nation à élever, un sol à coloniser. Cette colonisation, il la lui a fallu faire dans les circonstances qui partout répugnent le plus à l'expansion coloniale, avec des armées permanentes et un long service militaire, avec une étroite centralisation et une administration omnipotente. C'est cette situation contradictoire, bien plus qu'une infériorité du sol ou du climat, qui a rendu son développement moins rapide et surtout moins complet que celui de l'Amérique du Nord. C'est cette situation, et non le sol ou le climat, qui a éloigné de la Russie l'émigration européenne, et qui l'en privera probablement toujours. Elle a beau posséder des deux côtés de l'Oural d'admirables terres qui n'attendent que la charrue, les colons de l'Occident ne se dirigeront point vers elle. A climat égal, à sol inférieur, ses voisins mêmes du nord scandinave lui préféreront le *far-west* américain ou le Canada.

La Russie est un pays de colonisation; c'est là, quand il s'agit d'elle, une des choses qu'il ne faut jamais perdre de vue. Beaucoup de ses qualités, beaucoup de ses défauts privés ou publics viennent de cette situation. De là en partie cet esprit positif, réaliste, de la plupart des Russes; de là ce manque de sentimentalité, de là

aussi ce défaut trop reproché de manque d'originalité dans les plus hautes facultés humaines, et cette superficialité dans tout ce qui n'est que le luxe de l'intelligence et de la civilisation. Ces défauts se retrouvent à un plus ou moins grand degré chez les Américains et dans toutes les colonies, où plus qu'ailleurs les exigences de la vie pratique priment toute autre préoccupation; mais d'ordinaire ils vont avec certaines qualités, la confiance en ses forces, un heureux tempérament de solidité et de flexibilité, un certain esprit de conduite et aussi d'entreprise. Ces avantages, comme ces lacunes, se rencontrent chez les Russes; mais les uns et les autres y sont alliés à d'autres élémens qui parfois les dissimulent ou les neutralisent. La Russie est une colonie âgée d'un siècle ou deux, et en même temps c'est un empire âgé de mille ans. Elle tient de l'Amérique et elle tient de la Turquie. Cette antithèse peut seule donner l'intelligence de son caractère national comme de sa situation politique. C'est un pays à la fois neuf et vieux, une ancienne monarchie à demi asiatique et une jeune colonie européenne; c'est un Janus à deux têtes, occidental par devant, oriental par derrière, vieux et usé par une face, adolescent et presque enfant par l'autre.

Dans cette opposition est le principe des contrastes qui nous frappent partout en Russie, dans la vie privée, dans le caractère, dans le gouvernement, contrastes si fréquens qu'ils deviennent la règle, et qu'en Russie on pourrait ériger la contradiction en loi. Tout y a contribué, la situation géographique entre l'Asie et l'Europe, comme à cheval sur les deux, — le mélange de races encore mal fondues, — un passé historique disputé entre deux mondes, et formé de phases violemment opposées. Cette loi des contrastes domine tout. De là les jugemens si différens portés sur la Russie, et qui le plus souvent ne sont faux que parce qu'ils ne montrent qu'un côté. Cette loi des contrastes se retrouve partout, — dans la société par l'immense intervalle entre les hautes et les basses classes, en politique dans l'initiative libérale des lois et l'inertie stationnaire des habitudes; elle se retrouve jusque dans l'individu, dans ses idées, dans ses sentimens, dans ses manières. Le contraste est dans la forme comme dans le fond, dans l'homme comme dans la nation; il se découvre à la longue en toutes choses, comme il éclate au premier regard dans le costume, dans les maisons, et dans ces villes de bois aux larges rues parallèles, qui tiennent à la fois des nouvelles cités d'Amérique et des échelles du Levant.

Cette dualité qui domine toutes les conditions d'existence de la Russie a une influence directe sur son développement matériel et politique comme sur son développement moral. Vieille monarchie et jeune colonie, elle a les faiblesses de chacune, sans en avoir

tout s les forces. L'empire militaire nuit à la colonie, et celle-ci à l'empire militaire. État d'un nouveau monde, ayant des déserts à peupler, à défricher, la Russie par son contact avec l'Europe est soumise aux mêmes charges d'armées et de finances que nos vieux états peuplés et civilisés depuis des siècles. Quand, il y a quelques années, les États-Unis furent menacés de sécession, ce qu'ils eurent le plus à redouter, ce ne fut pas l'amoindrissement de leur territoire et de leur puissance, ce fut, par la création même de deux états rivaux sur le même continent, le changement radical de toute leur situation économique et politique. La géographie a placé la Russie dans la position où la sécession du sud ou de l'ouest eût mis les États-Unis. Isolée de l'Europe par un océan comme l'est l'Amérique, elle eût eu un développement bien plus facile et plus sûr; elle ne serait pas obligée de se partager entre deux tâches contradictoires. Les inconvéniens de cette situation matérielle sont singulièrement accrus par les désavantages moraux. Avec l'œuvre de l'Europe et de l'Amérique à la fois, la Russie a dans ses habitans des instrumens inférieurs pour la préparation à ceux de l'Amérique et de l'Europe. Elle ressemble à un acteur obligé d'entrer en scène avant d'avoir pu apprendre son rôle, à un homme dont l'éducation n'a pas été faite dans l'enfance, et qui est obligé de l'achever au milieu des travaux et des luttes de l'âge adulte.

La Russie est un peuple en état de formation au point de vue moral comme au point de vue matériel. Pour l'un comme pour l'autre, on ne peut sans injustice la comparer aux états de l'Europe occidentale. Vis-à-vis d'eux, elle se trouve dans la position d'une armée en train de se former et encore dispersée vis-à-vis d'une armée dont les cadres sont complets et les corps concentrés. Elle peut être faible aujourd'hui devant des peuples qui dans un siècle ou deux seront hors d'état de lutter avec elle. On l'a bien vu lors de la guerre de Crimée. Depuis elle a fait d'immenses progrès, et une entreprise comme celle de Sébastopol aurait actuellement bien peu de chance de succès. Aucun peuple n'a jamais tiré meilleur parti d'une défaite; cependant aujourd'hui encore la force de la Russie est moins grande que sa masse, moins grande que sa population. Les Russes le sentent mieux que personne; mais ils savent aussi que le temps et le travail mettront bientôt leur puissance réelle au niveau de leurs ressources naturelles et de la grandeur de leur territoire.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

guérir. Les assemblées représentatives, excellentes, indispensables pour contrôler les actes du pouvoir, ont besoin de trouver dans ce pouvoir même une initiative et une unité de vues qui ne sauraient leur appartenir, un modérateur qui domine la lutte des intérêts privés, trop enclins à se coaliser sous l'apparence du bien public. Tel était surtout le cas en 1789. On réclamait des réformes, mais aucun ne voulait les subir quand elles étaient préjudiciables à ses propres priviléges. M. Louis Legrand, dans une excellente étude sur un intendant du Hainaut, Sénac de Meilhan, racontant l'enquête judiciaire qui s'ouvrit en 1788, fait remarquer que tous les déposans étaient d'accord pour applaudir au changement en tant qu'il pouvait leur être favorable ou du moins ne pas leur nuire, mais chacun, dans la réforme de la législation mise à l'étude, cherchait à préserver la part d'abus dont il bénéficiait et qu'il représentait comme nécessaire au bien public. En revanche, ils offraient volontiers leurs voisins en holocauste. Devant de pareilles résistances qui dataient de loin, il fallait aux ministres une autorité étendue et une énergie peu commune; ils ne pouvaient toutefois triompher à eux seuls de tous ces obstacles. Le conseil du roi ordonnait, mais il fallait sur tout le territoire des exécuteurs de ses volontés. Tel avait été l'objet de la création des intendans sous Richelieu, ou, pour mieux dire, le but pour lequel on les éleva à la position qu'ils occupèrent aux deux derniers siècles. Ce sont les intendans qui ont opéré sans bruit, sans éclat, sans verser de sang ni ébranler la fortune publique, la révolution qui changea les fondemens de l'autorité. Grâce à eux fut assuré le triomphe du pouvoir administratif sur le pouvoir judiciaire; nous verrons comment les chefs de l'administration, une fois placés dans la dépendance immédiate du roi, enchaînèrent toutes les juridictions locales à l'autorité du conseil, dont ils étaient devenus les principaux ressorts.

Les intendans firent pénétrer dans les détails de l'administration le principe de la centralisation, que les conseils du roi et les secrétaires d'état avaient introduit. La suppression des grands-officiers de la couronne venait d'achever la ruine de ce gouvernement aristocratique qui avait concentré autour du monarque les grands pouvoirs de l'état et préparé ainsi l'établissement du régime nouveau. Le rôle assigné aux ministres faisait du gouvernement une vaste machine administrative dont les mouvemens pouvaient se régler suivant les besoins du pays, et qui entraînait dans son action tous les pouvoirs locaux livrés aux hasards d'une indépendance presque sans contrôle.

ALFRED MAURY.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

III.

LE CLIMAT, LE TEMPÉRAMENT ET LE CARACTÈRE NATIONAL. — PAYSAGES ET PORTRAITS (1).

C'est quelque chose pour avoir d'un peuple une connaissance sérieuse que de connaître la race d'où il est sorti et le pays qu'il habite; c'est peu, si l'on ne se rend compte de l'influence de l'un sur l'autre, de la nature sur l'homme. De cette réaction et de l'éducation historique ou religieuse résulte le caractère national des peuples, une des choses les plus difficiles, en même temps que les plus importantes à pénétrer, moins encore pour le philosophe que pour l'homme d'état. La politique pour les nations, comme les affaires pour les particuliers, se fait avec le tempérament en même temps qu'avec les intérêts. Cette science du caractère des peuples est une de celles dont la France a eu depuis un siècle le plus à regretter l'absence. C'est ce défaut, bien plus que beaucoup d'autres dont on parle plus souvent, qui, après de beaux succès, a préparé la chute rapide du second comme du premier empire. L'ignorance du caractère des Allemands et des Espagnols sous Napoléon Ier, des Italiens et des Allemands sous Napoléon III, sans compter les méprises sur celui de l'Angleterre et des autres nations, tel a été le principe des faux calculs, de la fausse politique, qui nous ont deux fois conduits à l'invasion et au démembrement. Pour qui veut y réfléchir, là est une des causes premières de nos récens désastres, une des causes permanentes des imprudences, des intempérances de lan-

(1) Voyez la *Revue* du 15 août et du 15 septembre 1873.

gage qui ont recommencé à compromettre notre avenir, et tout en parlant de nous faire des alliances parviennent à nous rendre impossibles jusqu'aux plus naturelles. L'illusion sur le caractère de nos voisins était complète, et vis-à-vis de ceux auxquels nous avions rendu le plus de services nous avons agi comme des gens qui, faute de les connaître, se conduisent de façon à se brouiller avec leurs amis. Si nous avions su ce qu'il y avait de gravité, de réflexion et de maturité, ce qu'il y avait de patience, de décision et d'esprit de suite chez le peuple italien, si souvent taxé de légèreté, nous ne lui aurions pas prêté notre appui pour faire mine de le lui retirer, et aujourd'hui tout le monde en France prendrait à tâche de ne pas nous faire un ennemi du pays qui nous est rattaché par le plus de liens de parenté. Si nous avions su ce qu'il y avait d'âpre et de dur, mais en même temps de solide et de résolu, ce qu'il y avait de convoitises cachées, mais aussi d'esprit pratique, d'esprit d'ordre et de discipline dans ce peuple germanique, si souvent raillé pour son idéalisme et son incohérence, nous ne nous serions pas si légèrement laissé mettre en travers de ses aspirations unitaires et exposer à de terribles rancunes.

Le caractère d'un peuple, comme celui d'un homme, dépend du tempérament ou du sang, du milieu physique et de l'éducation morale, sans compter ce qui chez l'individu tient à l'âge, chez le peuple à l'état de civilisation. Entre ces trois ordres d'influences, la race, la nature et l'histoire, on a, dans l'étude des nations, donné la primauté tantôt à l'une, tantôt à l'autre. Toutes trois ont leur importance; mais, les peuples étant d'un sang plus mêlé que les individus, la première est plus difficile à déterminer, partant plus obscure, plus équivoque. En Russie même, on a souvent discuté si le caractère du Grand-Russien, ce qui le distingue des tribus russes occidentales, doit être attribué à son mélange avec les Finnois et les Tatars ou bien à son établissement sur une terre nouvelle. Les deux causes ont dû s'exercer concurremment, et la dernière, étant la plus persistante, a dû être la plus puissante. Deux raisons lui donnaient chez les Russes une prédominance particulière. C'est un des effets de la civilisation de neutraliser les forces du climat et du sol en élevant l'homme au-dessus de leurs atteintes; en Russie, la culture étant plus récente et par suite moins profonde, la masse du peuple est demeurée plus près de la nature, plus soumise à son empire. En outre, sous le ciel du nord, la domination du climat est plus absolue, son joug plus difficile à secouer. Le sol russe n'est point pour l'homme une demeure facile, construite et comme meublée complaisamment pour lui par la nature, c'est une conquête faite sur elle à main armée et gardée de même. Un tel pays, à une époque de civilisation peu avancée, n'a pu manquer d'avoir une

grande action sur le tempérament comme sur le caractère de ses habitans. Pour le voyageur, dans les monotones trajets en chemin de fer ou en bateau, comme dans les rapides courses en traîneaux ou en *tarantass* durant les longues nuits d'hiver ou les longues journées d'été, c'est un besoin de comparer l'un à l'autre le climat et l'homme, de trouver le lien qui les unit. Il y a entre eux assez de ressemblances accusées pour qu'on n'ait point à craindre de se perdre dans une vaine recherche. S'il est difficile de remonter sûrement jusqu'à la source cachée des passions et des penchans, il devient promptement sensible à l'observateur que chez le Russe il faut attribuer à la nature bon nombre de qualités ou de défauts, rejetés ordinairement sur la race, sur l'histoire ou sur la religion.

I.

Pour déterminer le rôle de la nature dans la formation du caractère russe, il faut remonter dans la moitié septentrionale de la Russie actuelle, dans la zone qui a servi de berceau au Grand-Russien et formé le noyau de l'ancienne Moscovie. Grâce aux incursions tatares, cette région est tout entière au-dessus du 54e degré de latitude. Là, outre Novgorod et Pskof, qui à tous égards composent à l'ouest un groupe à part, se rencontrent Tver, Iaroslaf, Kostroma, Vladimir, Souzdal, Riazan, Toula et toutes les anciennes capitales des kniazes russes, décrivant comme un cercle autour de Moscou. C'est là une contrée essentiellement continentale, plus froide que Pétersbourg et à climat plus extrême, où la température moyenne de l'hiver est de 9 à 10 degrés centigrades au-dessous de zéro, celle du mois le plus froid de 11 à 12, c'est-à-dire de 13 à 14 degrés plus basse que celle de Paris. C'est, en dehors de la Scandinavie et de l'Écosse, l'une et l'autre réchauffées par deux mers, la seule région des deux hémisphères ayant une population sédentaire et agricole dans ce voisinage du cercle polaire. A cette distance de la mer et de l'équateur, elle n'est habitable que grâce à son peu d'élévation.

L'action d'un tel climat sur la vie et le corps de l'homme doit être énorme, nous le sentons; mais nous avons peine à le démontrer. Depuis un siècle ou deux, on a en Europe beaucoup discouru, beaucoup écrit sur les effets politiques du climat : il n'y a point de sujets qui reviennent aussi souvent et sur lesquels nous sachions moins; l'habitude d'en parler nous fait illusion sur notre ignorance. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons même déterminer scientifiquement les effets directs de la nature extérieure sur l'organisme et le tempérament. Montesquieu a le premier essayé de donner une théorie politique des climats; mais cette tentative, appuyée sur des récits de voyages infidèles et sur des ob-

servations incomplètes, était prématurée. Depuis le siècle dernier, la sience, qui a éclairé tant de questions, n'a guère jeté de lumière sur celle-ci. L'effet le plus général du froid sur la vie végétale ou animale est l'engourdissement, parfois la suspension de l'activité vitale. La séve s'arrête dans les plantes, le sang se ralentit ou se ramasse dans les veines des animaux. Beaucoup passent l'hiver dans un état de somnolence, et pendant les mois les plus froids se couchent dans une tombe temporaire. L'homme échappe à cette demi-mort de l'hivernage qui, à côté de lui, ensevelit des animaux tels que l'ours; il y échappe par son industrie et sa civilisation autant que par sa constitution sans éviter entièrement ce refroidissement du sang et de la vie si général dans la nature. Montesquieu faisait des pays du nord la patrie de l'activité, du courage, de la liberté. Cet axiome peut être vrai pour les pays où le froid est modéré, il est contestable pour ceux où il dépasse certaines bornes. Dans le nord, l'extrême froid arrive à des effets analogues à ceux de l'extrême chaleur dans le midi, de même que dans les contrées tropicales au sommeil de l'hivernage correspond celui de l'estivation dans les saisons ou aux heures les plus chaudes de l'année. Stimulant pour les poumons et pour l'activité, quand il reste dans certaines limites, le froid devient déprimant lorsqu'il atteint un degré trop bas ou une trop longue durée. Il peut alors disposer à une certaine indolence physique et morale, à une sorte de passivité du corps et de l'âme; à l'excitation des premières gelées peut succéder la torpeur des grands froids. L'hiver a sa paresse comme l'été, le nord comme le midi, le feu exerce dans l'un la même fascination que l'ombre dans l'autre, et invite de même au repos ou à la nonchalance. Le poids seul des vêtemens alourdit, et les formes longues embarrassent. Le nord garde cependant un grand, un immense avantage. Si le froid conseille à l'homme le repos, il l'y condamne rarement; l'action est un des remèdes contre lui. Au lieu de diminuer les besoins, le nord les accroît; au lieu de les atténuer, il les développe et par là incite au travail. S'il porte au sommeil, le froid tue celui qui s'y abandonne. Il s'en faut du reste qu'en Russie, à la latitude de Pétersbourg ou de Moscou, le froid soit souvent insoutenable au dehors, et contraigne le Russe à demeurer comme le Lapon ou l'Esquimau enfoui dans sa cabane. Quand l'air est calme, — et par les grands froids il l'est généralement, — une température de 25 à 30 degrés centigrades au-dessous de la congélation est fort supportable; une de 10 ou 12, ce qui est la moyenne des mois les plus froids, donne souvent un temps fort beau, même fort agréable et très propre à l'activité extérieure. Sous ces latitudes, c'est le mouvement de l'air, le vent, et non le degré de la température qui produit la sensation du froid et

le rend pénible. L'hiver a ses travaux comme il a ses plaisirs, le traînage, le patinage, les montagnes de glace, plaisirs qui donnent le sentiment le plus intense du mouvement et de la vie. En Russie, comme partout, l'hiver est la saison des villes, du monde et des fêtes. Dans les campagnes, c'est la saison des charrois, ce qui est une grande affaire dans un pays où les distances sont le grand obstacle. En été, le paysan n'a que des routes insuffisantes par leur nombre, leur construction ou leur entretien; en hiver, la neige lui en fait de magnifiques dans tous les sens, et c'est alors que les chemins s'animent. Le traînage est cependant interrompu par le dégel; souvent, ce qui est une calamité, le défaut de neige en retarde longtemps l'établissement. C'est pendant ces alternatives de froid et de dégel, pendant la période d'insuffisance des neiges que le paysan est le plus fréquemment contraint à la vie close, et que, borné aux travaux de l'intérieur, il est le plus exposé aux tentations de l'oisiveté. Ce sont ces longs loisirs de l'hiver qui ont créé dans le nord tous ces petits métiers dont vivent tant de villages russes, et qui à leur tour ont enfanté le commerce ambulant et les nombreuses foires ou s'échangent les produits de ces industries villageoises.

Il y a dans le nord, en dehors de l'action directe du froid sur les organes, une raison qui fait au travail des conditions moins favorables que dans les pays tempérés : ce sont les alternatives et l'opposition violente des saisons. S'il nous est difficile d'en déterminer les effets physiologiques, nous apercevons un peu plus clairement quelques-uns des effets économiques du climat. Un des grands esprits de l'Angleterre, H.-Th. Buckle, a remarqué que les peuples vivant dans les latitudes élevées n'avaient point pour le travail le même goût, la même énergie que les habitans d'un climat moins rigoureux. Il attribue ce défaut à l'interruption forcée du travail pendant l'hiver, qui, par la sévérité du temps et parfois par la brièveté des jours, brise chaque année pendant des mois entiers la chaîne des occupations agricoles. Cette intermittence du travail, due aux brusques variations de l'atmosphère, lui donne quelque chose de décousu et d'instable qui réagit sur le caractère des populations, et nuit à l'esprit de suite et aux habitudes de régularité. A cet égard, Buckle allait jusqu'à comparer le nord au midi, le Danemark et la Norvége au sud de l'Espagne et de l'Italie, où l'interruption du travail pour des causes opposées, la chaleur ou la sécheresse, produit des effets analogues. S'il y a là de l'exagération, il n'en reste pas moins vrai que le nord oppose à l'agriculture et à l'industrie des difficultés particulières en mettant le travail dans la dépendance d'un climat à la fois rigoureux et capricieux, et peut-être ces inconvéniens s'étendent-ils jusqu'au caractère. Les étrangers

qui ont fait travailler en Russie ont généralement remarqué qu'ainsi que les hommes du midi, le Russe était plus capable d'un vigoureux effort que d'un travail long et soutenu. Avec une plus grande vivacité, héritage probable du sang slave, il montre souvent moins d'activité que les peuples du nord de race germanique; il laisse même voir souvent, surtout dans les classes inférieures, moins de goût pour le mouvement corporel. Il semble ne l'aimer que dans la course rapide des traîneaux ou des voitures, dont la vitesse étonne parfois l'étranger, mais qu'il faut attribuer au froid, qui presse d'arriver et donne l'habitude d'allures précipitées. On a souvent été frappé du peu de penchant des paysans russes pour l'exercice et l'activité physique; pendant leurs nombreuses fêtes, leur principal plaisir semble être le repos et l'immobilité. Leur jeu corporel favori est la balançoire, qu'ils ne lancent pas hardiment dans les airs comme nos enfans, mais dans laquelle ils se contentent de se bercer mollement à l'aide d'une corde. Leurs danses les plus usuelles, telles que le *khorovod,* sorte de ronde chantée qui paraît provenir d'anciens rites païens, sont lentes et d'une indolence monotone. Le climat et la race sont probablement pour quelque chose dans cette disposition; l'état de civilisation et le régime même du peuple y sont aussi pour beaucoup.

Le principal effet physiologique du froid est d'activer la respiration, de déterminer dans les poumons et dans le sang une combustion plus intense, et par suite d'exiger pour l'entretien de la chaleur intérieure et de la vie des alimens plus substantiels. Plus on approche du pôle, plus il faut à l'homme une nourriture riche en carbone et en azote, une nourriture animale. Or dans les pays de l'extrême nord, par l'effet même du froid, la fertilité du sol est rarement en rapport avec les exigences du climat. Nulle part cela n'est plus sensible que dans la moitié septentrionale de la Russie, peu propre à la culture du blé, et soumise pour l'élevage du bétail à des obstacles inconnus des pays tempérés. Dans toute cette région, la terre accorde difficilement à l'homme la nourriture que réclame le ciel : un tel manque d'équilibre entre les ressources et les besoins a exercé une fâcheuse influence sur le tempérament du peuple russe. La masse de la nation a été condamnée à un régime maigre, presque entièrement végétal. Sous un climat du nord, elle a vécu comme un peuple du midi; l'usage de la viande, de la viande de porc même, ne fait que commencer à s'introduire dans l'alimentation du peuple. Bien que depuis l'émancipation il se soit déjà fait de ce côté de sérieux progrès, le plus grand nombre des paysans ne goûte encore à la viande qu'aux jours de fête. Le fond de l'alimentation est toujours le pain de seigle, le gruau et le *stchtchi,* sorte

de soupe aux choux fermentés, qui est le mets national par excellence. On y joint des champignons desséchés et du poisson gelé ou salé, deux choses dont il ne se fait nulle part une aussi grande consommation qu'en Russie. Une religion venue du sud avec des jeûnes orientaux, dont les siècles n'ont pas adouci la rigueur, a augment le mal provenant de la nature. Cependant les exigences du climat ne se pouvaient entièrement éluder; la boisson a pourvu au défaut de nourriture. Les Russes ont deux boissons nationales : le kvass, sorte d'eau panée légèrement fermentée, et le thé, dont en Russie l'usage est aussi général qu'en Chine, et qui depuis des siècles y rend des services inestimables. La bouilloire à thé, le *samovar* de cuivre, est toujours le premier ustensile d'un ménage : il n'est si pauvre cabane qui en soit dépourvue. Le thé, surtout dans un pays où l'eau est souvent de médiocre qualité, est d'un grand secours; mais sous ce ciel ce n'est point un tonique suffisant. On y ajoute l'eau-de-vie de grain, la pâle, la blanche *vodka*. Il y a longtemps que l'on a remarqué que l'ivrognerie va en augmentant avec le degré de latitude. Le goût de l'alcool est aussi naturel chez le paysan russe que la sobriété chez le Sicilien ou l'Andalou; c'est le défaut du climat plus que le vice de l'homme. Tant qu'il n'aura pas un meilleur régime, l'eau-de-vie sera pour le mougik un remède malsain, mais difficile à remplacer. Ce qui est le plus à regretter, ce n'est pas qu'on n'en puisse proscrire l'emploi, c'est qu'on ne le puisse régler, c'est qu'en un jour de débauche il faille voir absorber (les Russes ne boivent pas les liqueurs, ils les engloutissent d'un trait) des quantités de vodka qui, sagement réparties, serviraient à la santé du paysan au lieu de tourner à son abrutissement. Ces tristes résultats physiologiques en amènent d'autres économiques non moins défavorables. La pauvreté de son régime diminue chez le paysan russe la capacité du travail, et avec l'énergie du travail elle lui en enlève le goût et le besoin. Habitué à une faible nourriture, il finit par s'en contenter; comme l'habitant du midi, il suffit à ses maigres besoins avec un médiocre labeur et laisse sa paresse profiter de ses habitudes de frugalité. Il perd ainsi le principal avantage des pays du nord, le stimulant de la nécessité, et ne le recouvre qu'à mesure que la civilisation développe ses besoins avec ses goûts.

Un tel régime, sous un tel climat, ne peut manquer d'avoir une regrettable influence sur le tempérament et sur la durée même de la vie. Les effets en sont visibles dans les statistiques de la population. Là se rencontrent les deux extrêmes, une de ces anomalies qui en Russie nous ont fait ériger le contraste en loi. C'est un des pays où la mortalité est la plus grande, la vie moyenne la plus courte, et c'est un de ceux où il y a le plus de cas de longévité, où la vie

humaine atteint au terme le plus reculé. Cette opposition est surtout frappante dans les contrées du nord. Dans le gouvernement de Novgorod par exemple, sur une population d'un million d'âmes, il est mort en une année (1871) vingt-neuf centenaires, ce qui en suppose davantage en vie (1). A côté de cela, dans toute la Russie, le nombre des hommes qui dépassent trente-cinq ans est plus faible qu'en France, le nombre de ceux qui dépassent soixante plus de deux fois moindre (2). C'est surtout sur les enfans que frappe la mortalité. Sous ce ciel, l'apprentissage de la vie est plus pénible, l'enfant a besoin de plus de soins, et les soins sont moins aisés à lui donner; il souffre de la difficulté de prendre l'air, de la difficulté de l'allaitement artificiel, il souffre même des distances qui, dans la saison des travaux des champs, forcent sa mère à l'abandonner pendant de longues heures. Les enfans délicats sont condamnés à une mort précoce; les plus forts survivent seuls pour être soumis chaque année à une épreuve qui chaque année est fatale à beaucoup. Il y a par la main de la mort un triage successif qui, à force d'éliminer les faibles, ne laisse debout pour la vie et la reproduction de la race que les plus robustes. Si la population rencontre dans ces épreuves périodiques du climat un grand obstacle à son développement, on peut espérer qu'étant mieux armée contre la nature elle lui saura un jour mieux résister. Les cas de longévité suffisent à montrer que, si sévère qu'il soit pour la faiblesse, le climat n'est point hostile à la vie, et ils font entrevoir qu'avec une meilleure hygiène et un meilleur régime la durée moyenne de l'existence pourrait beaucoup s'accroître.

Il semble que, dans une population soumise à cette sorte de sélection successive, la vigueur du tempérament doive être commune; malheureusement il est loin d'en être toujours ainsi. Dans ce pays de hautes tailles et de fréquente longévité, où l'on voit des hommes de près de six pieds vivre plus de cent ans, la force est souvent plus apparente que réelle. Ce climat, qui en peu d'années corrode le granit, ébranle les constitutions qu'il ne détruit pas. Il n'éteint point l'activité vitale, il ne condamne point le corps ou la race à une précoce dégénérescence, comme dans les régions tropicales; mais à la longue il est souverainement déprimant, débilitant. Le tempérament lymphatique est le plus général en Russie. Les scrofules sont fréquentes, les maladies contagieuses communes, faciles

(1) *Pamiatnaïa knigka Novgorodskoï Gouberni na 1873*, god.

(2) Sur 1,000 habitans, on n'en compte en Russie que 45 au-dessus de soixante ans, en France notablement plus de 100. Dans les gouvernemens du nord, comme celui de Iaroslaf, la proportion des sexagénaires est plus forte, elle atteint 63 pour 100; dans quelques-uns de ceux du sud, comme Kief, elle descend au-dessous de 30. *Statistitcheski Vréménik* de 1871, *Svédéniia o vozrastakh.*

à gagner, malaisées à guérir. Ce qui est le plus à redouter, ce ne sont pas les grands froids, ce n'est même pas le contraste des rigueurs de l'hiver et des ardeurs de l'été, ce sont les saisons intermédiaires, le printemps et l'automne, avec leurs longues alternatives de gelées et de dégel qui durent souvent des mois, avec leurs brusques variations de température qui, en une journée, peuvent atteindre 20 degrés. Dans ces oppositions et cette instabilité du climat, toutes les maladies, toutes les épidémies trouvent des conditions favorables, encore accrues par l'insuffisance de l'alimentation. Grâce à une plus grande sécheresse de l'air dans le centre et dans l'est au moins, les maladies de poitrine sont moins fréquentes qu'en Angleterre. En revanche, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, les fièvres puerpérales, les angines et bien d'autres maladies font chez cette population mal nourrie, mal logée, de périodiques ravages. Si les hautes classes ont un régime alimentaire mieux en rapport avec le climat, leur genre de vie leur en enlève souvent le bénéfice. Nulle part l'ordre naturel de la veille et du sommeil n'a été à ce point renversé, nulle part on ne fait à ce point de la nuit le jour, et peut-être est-ce encore une conséquence indirecte du climat qui dans le nord supprime tour à tour le jour ou la nuit, ou exagère démesurément l'un aux dépens de l'autre. A l'influence débilitante du climat se joignent ainsi des habitudes qui tendent à exagérer la sensibilité nerveuse. Pour la plus grande partie de la population, qui fait entrer la viande dans sa nourriture habituelle, cet aliment substantiel a peut-être perdu quelques-unes de ses qualités par suite du procédé au moyen duquel on le conserve. En Russie, on fait geler au commencement de l'hiver la viande et le poisson dont on a besoin pour la saison; cela facilite singulièrement les transports et les approvisionnemens; mais il n'est pas impossible que cette viande qu'on fait dégeler au moment de l'apprêter soit moins salutaire que de la viande fraîche.

Les précautions mêmes que le climat oblige à prendre sont peu saines. Pour résister à l'hiver, il faut vivre dans une atmosphère lourde, épaisse, d'air vicié rarement renouvelé; contre le grand froid, il faut accumuler d'avance des provisions de chaleur et se faire dans la maison, avec du bois et des poêles, un climat artificiel plus chaud que celui que le soleil donne au midi de l'Europe en été. Plus la température est basse au dehors, plus elle doit s'élever au dedans. Derrière leurs doubles fenêtres enduites de mastic pour toute la saison, les habitans des villes changent leurs maisons en serres tièdes, où ils respirent le même air que les plantes des tropiques, dont ils aiment à embellir leurs demeures. Dans sa cabane de bois, souvent entourée d'un rempart de fumier pour empêcher le froid d'y pénétrer, le paysan s'entasse avec toute sa famille autour d'un énorme poêle, sur lequel tous dorment la nuit. De cette

atmosphère énervante, il faut chaque jour passer à l'air glacial du dehors; après avoir fait provision de chaleur pour le sang et les membres, il faut faire provision d'air pour les poumons. Ainsi l'on va pendant plusieurs mois, traversant sans cesse, de la maison à la rue, des intervalles de 40 à 55 degrés centigrades, comme si l'on passait plusieurs fois dans la même journée de l'été du midi à l'hiver du nord, des bords de la Mer-Rouge à ceux de la Baltique. Le corps, grâce aux fourrures imprégnées de chaleur, supporte sans souffrance, parfois presque sans s'en apercevoir, ces perpétuels voyages d'une zone dans l'autre; à la longue, la constitution ne s'en ressent pas moins.

Le climat n'est guère plus favorable à la propreté qu'à la santé. Les maisons, dont l'hiver clôt hermétiquement toutes les ouvertures, sont difficiles à tenir propres. Les poêles, uniquement employés pour le chauffage, ne peuvent purifier l'air des chambres dans lesquelles ils ne s'ouvrent pas. Les familles riches ou aisées remédient à ce défaut par la grandeur des appartemens, qu'on laisse librement communiquer ensemble, et où l'on brûle fréquemment des parfums. Le paysan est condamné à vivre dans une atmosphère étouffante et malsaine. L'air chaud et fétide de ses cabanes fait éclore des myriades d'insectes, et les parasites de toute sorte y pullulent. Au dehors, les immondices jetées autour de la maison disparaissent dans les neiges pour retrouver leurs mauvaises odeurs au printemps. Dans les villes mêmes, elles ne peuvent pas toujours s'écouler par les égouts que ferme la glace; rendues inoffensives par la gelée, elles se conservent longtemps, et aux premiers jours de chaleur remplissent les rues d'exhalaisons fétides. Rien n'égale la puanteur du dégel russe dans les villes. La neige, qui, sous les traîneaux, ressemble à du sable ou à du verre pilé, se transforme en une boue épaisse, nauséabonde, dont les pieds rapportent les émanations dans les maisons.

La nécessité de rester toujours couvert est elle-même pour le peuple un obstacle à la propreté. Le paysan dort tout habillé et passe la nuit dans le même *touloup* de mouton que le jour. Il est vrai qu'il prend un bain de vapeur chaque semaine, le samedi, avant la fête dominicale. Malheureusement il est obligé de remettre ses vêtemens remplis de vermine; il ne se déshabille guère et ne change de linge, quand il en porte, que ce jour-là; souvent, n'en ayant pas d'autre, il lave lui-même sa chemise après le bain, avant de l'endosser de nouveau. Chaque village a ses étuves, de misérables baraques de bois, où l'on obtient la vapeur en versant de l'eau sur une sorte de fourneau de pierres qu'on fait rougir; quelques planches inclinées servent de couches aux baigneurs, et des poignées d'écorces de tilleul tiennent lieu d'éponges et de gants

de crin. Venu des Grecs ou des anciens Slaves, cet usage sert peut-être plus à la santé qu'à la propreté. Ce bain de vapeur, souvent suivi d'un bain de neige ou d'eau glacée, est un stimulant énergique sous un climat débilitant; c'est le seul, après l'alcool, que se puisse donner le mougik, et il remplace pour lui les eaux minérales, auxquelles pour les mêmes raisons les Russes des hautes classes recourent plus que tout autre peuple dans la belle saison. Ce bain hebdomadaire n'a qu'un inconvénient, c'est qu'une fois que le corps s'y est fait, il ne peut plus s'en passer.

L'opinion qui attribue plus de moralité aux peuples du nord n'est pas toujours plus fondée que celle qui leur reconnaît une plus grande propreté: l'une et l'autre dépendent autant du degré de civilisation que du degré de latitude. En Russie, le climat est peu favorable, si ce n'est à la moralité, au moins à la délicatesse des mœurs. Le grand nombre et la précocité des mariages diminuent les chiffres des enfans naturels, base du reste assez équivoque pour juger de la moralité: mais il est à remarquer qu'en Russie, pour des causes diverses, le nombre des naissances illégitimes est beaucoup plus considérable dans le nord que dans le midi, bien que le premier soit plus dépourvu de villes (1). La réclusion de l'hiver, les longues nuits, l'entassement de la famille dans la même pièce autour du même foyer, le sommeil en commun sur le dos du large poêle qui sert de lit à toute la maison, étaient peu favorables à la sainteté de la vie domestique. Il en résultait parfois des vices graves au temps encore récent où plusieurs ménages vivaient ensemble sous le toit du chef de famille; de pareils dangers, joints à d'autres abus d'autorité, rendent désirable en Russie l'abolition de ces coutumes patriarcales. L'usage des bains en commun, alors même que les deux sexes étaient rigoureusement séparés et qu'il ne s'y passait aucune de ces scènes que d'anciens voyageurs leur ont reprochées, cet usage si salutaire a pu contribuer à développer chez le paysan une certaine grossièreté. Chez les deux sexes, la décence en Russie semble moindre qu'en Occident, la pudeur y est moins vive, et les hommes, si ce n'est les femmes, y sont moins embarrassés de leur nudité. Le voyageur en est frappé dans certains bains de mer, sur la Mer-Noire par exemple; dans les rivières, près des villes du Don et du

(1) La moyenne dans les gouvernemens du nord est de 3,8 pour 100, dans ceux du centre de 2,3, ceux du sud de 1,9, ceux de l'est de 1,7, ceux de l'ouest de 1,3. *Statistitcheski Vréménik de 1871*, p. 215. Une des raisons qui augmentent la proportion des enfans naturels dans le nord est l'absence d'un grand nombre d'hommes qui vont chercher de l'ouvrage dans le centre, en sorte que la population féminine excède de beaucoup la masculine. Le chiffre moyen des naissances illégitimes en Russie, 2,9 pour 100, est, en dehors de la Grèce, un des plus faibles de l'Europe. En France, il est de 7,6 pour 100, d'un peu moins en Angleterre, de notablement plus en Allemagne et en Autriche.

Volga entre autres, il n'est pas rare de voir des filles ou des femmes se baigner sans costume dans des endroits peu écartés. Si dans le nord le tempérament est plus froid, si, comme on le dit, les sens y sont plus émoussés, il y a souvent aussi moins de délicatesse dans les sensations et dans les sentimens.

II.

L'influence directe du climat sur l'organisme et sur les habitudes, sur les conditions physiques et économiques de la vie, n'est pas la seule, et, pour être la plus apparente, n'est pas toujours la plus profonde. La nature exerce indirectement une action considérable sur les idées, sur les sentimens, sur le caractère tout entier, par les passions qu'elle provoque et les facultés qu'elle met en jeu. La première remarque que suggère le sol de la Grande-Russie, c'est que la vie y est plus que partout ailleurs une lutte contre le climat, lutte corps à corps contre un ennemi toujours présent et jamais vaincu. Sous ce ciel, l'homme ne peut, comme dans nos climats tempérés, oublier son adversaire; il n'en peut triompher complétement, et, tout en lui disputant pied à pied le terrain, il doit souvent céder à une force supérieure. De là plusieurs des traits en apparence opposés du caractère national russe. Cette guerre est une école de patience, de résignation, de soumission, en même temps que de persévérance et d'énergie. Ne pouvant rejeter de sa tête le joug de la nature, le Grand-Russe a supporté plus patiemment celui de l'homme; le premier l'a plié au second. La tyrannie du climat l'avait préparé à celle que lui a imposée l'histoire. Tout son effort étant de vivre, le despotisme lui a paru moins lourd. Il ne faut point adopter sans distinction l'ancienne théorie qui vouait les peuples du nord à la liberté, ceux du sud à la servitude. A une certaine latitude, dans un ensemble donné de conditions physiques, le nord peut courber les âmes comme les corps, et la civilisation seule être capable de les redresser. Le grand avantage du nord est que chez lui cette efficacité libérale de la civilisation est toujours possible, tandis que dans les contrées tropicales le succès final même en est douteux.

Une des qualités que le climat et la lutte contre la nature ont le plus développées chez le Grand-Russien, c'est le courage passif, l'énergie négative, la force d'inertie. L'endurcissement au mal est depuis longtemps l'idéal populaire du Grand-Russe. Ce sentiment se fait jour dans un vieux jeu national, une sorte de lutte à coups de poing qui, au lieu d'un assaut de force ou d'adresse, était un assaut de patience, le vainqueur étant non pas celui qui terrassait son adversaire, mais celui qui recevait le plus de coups sans demander grâce. La vie, d'accord avec l'histoire, a formé le Grand-Russe à

un stoïcisme dont lui-même ne comprend pas l'héroïsme, stoïcisme provenant d'un sentiment de faiblesse et non d'un sentiment d'orgueil, et parfois trop simple, trop naïf, pour paraître toujours digne. Personne ne sait souffrir comme un Russe, personne mourir comme lui. Dans son tranquille courage, devant la souffrance et la mort, il y a de la résignation de l'animal blessé ou de l'Indien captif, mais relevée par une sereine conviction religieuse.

La première fois que nous avons rencontré le paysan russe, c'était en Palestine au mois de mars, au commencement du carême. Nous campions sous la tente au bord des étangs de Salomon, aux environs de Bethléem. La nuit fut agitée par une de ces tempêtes de vent et de pluie assez fréquentes en Syrie dans cette saison. Nous avions été rejoints par un groupe de ces pèlerins russes qui parcourent la terre-sainte en troupe, à pied, un bâton à la main, sans autre bagage qu'une besace et une écuelle. C'étaient tous des paysans; il y avait parmi eux des hommes et des femmes, et la plupart étaient âgés. Fatigués par les privations d'un long voyage et d'une longue marche, ils cherchaient le long de nos tentes ou au pied de murailles en ruines un abri contre les rafales de pluie qui les pénétraient. A l'aube, ils voulurent regagner le couvent grec de Bethléem; mais, bien que la distance ne fût que de quelques kilomètres, le froid, la faim, la lassitude, empêchèrent plusieurs d'y arriver. Quand leurs forces étaient à bout, ils se laissaient tomber à terre, et les autres passaient en silence à côté, les abandonnant comme ils s'abandonnaient eux-mêmes. Nous les suivîmes de près à cheval, transis, fatigués aussi, et allant chercher un refuge au couvent latin de Bethléem. Nous rencontrâmes ainsi deux de ces mougiks couchés sur le sol dans le sentier changé en ruisseau. On essaya en vain de les relever, de les ranimer avec une liqueur, de les mettre à cheval : ils semblaient ne vouloir que mourir. Arrivés à Bethléem, nous pûmes envoyer à leur recherche : on avait déjà enterré dans la matinée un homme et deux femmes russes trouvés morts sur les chemins des environs. C'est avec le même sentiment, le même calme et doux fatalisme qu'au temps de la guerre de Crimée les soldats russes se laissaient acheminer à travers les steppes du sud, marchant jusqu'à l'épuisement et mourant le long des routes par centaines de mille, sans un cri de révolte, sans une plainte, sans un murmure.

De cette lutte contre le climat, qui l'a si bien formé à la résignation, sont venues au Grand-Russe deux tendances, deux qualités opposées. Comme elle lui a communiqué une singulière alliance de force et de faiblesse, de ténacité et d'élasticité, cette guerre avec la nature lui a donné un curieux mélange de rudesse et de douceur, d'insensibilité et de bonté. En l'endurcissant pour lui-même,

l'âpreté du monde physique lui a souvent appris à s'attendrir pour autrui. Sachant ce qu'est la souffrance, il compatit à celle de son prochain, et le secourt selon la mesure de ses forces. Les sentimens de famille, la bienfaisance pour les pauvres, la pitié pour les malheureux de toute sorte, sont parmi les traits les plus accusés du caractère russe. Contrairement au préjugé vulgaire, le Russe sous sa rude écorce est le plus souvent un homme affectueux, doux, tendre même; mais rencontre-t-il un obstacle, entre-t-il en lutte avec un adversaire, la rudesse et l'âpreté reprennent le dessus. Habitué à un combat sans trêve contre une nature ennemie, il s'est fait aux dures lois de la guerre, et les applique avec une entière inflexibilité comme il les subit lui-même. C'est dans les luttes nationales, dans celles où l'existence même de la Russie semble en jeu, que se montre tout ce contraste. Dans les autres, comme dans la campagne de France en 1814 ou dans celle de Crimée, le Russe reste le plus généreux ennemi. Doux et prompt à la commisération comme homme privé, le Russe peut, dans ses luttes nationales ou civiles, devenir impitoyable comme soldat ou comme homme public; mais après la victoire il redevient souvent aussi naïvement bon qu'il s'était montré naïvement dur et cruel. Dans le pays qui a eu le triste privilége d'attirer ses rigueurs, en Pologne, on entend parfois raconter des traits touchans de ce contraste de caractère. En voici un exemple qui nous a été redit par des Polonais. Dans une des funestes insurrections dont les suites pèsent encore si lourdement sur ce malheureux pays, un sous-officier russe cantonné dans une famille polonaise se permit d'embrasser l'enfant de la maison. La mère, qui alors était grosse, eut l'imprudence de donner à l'audacieux un soufflet. Au lieu de se fâcher ou de se plaindre à ses chefs, le bon Russe tendit l'autre joue, et se laissa mettre à la porte de la salle. Peu de temps après, il quittait la ville, et, s'étant fait informer par un camarade de la naissance du second enfant, il lui envoya de petits cadeaux pour son baptême. D'ordinaire le Russe comprend peu les résistances que l'espoir du succès n'encourage point; accoutumé à se courber sous la fatalité, il trouve juste que les autres s'y soumettent comme lui. S'il n'a point le culte de la force, il en a le respect. Il existe quelque chose de cette alliance de sentimens chez les Allemands, surtout chez les Prussiens, bien que chez ces derniers le côté affectueux soit plus exclusif, plus tourné en dedans, plus égoïstement domestique, et que le côté rude et brutal soit plus en dehors, et se mêle à des calculs et à une morgue naturelle qui sont presque également étrangers aux Russes.

La qualité que la lutte contre cette froide et implacable nature a le plus développée chez le Grand-Russe, c'est l'esprit pratique et

positif; par là surtout, il se distingue du Petit-Russien et des Slaves occidentaux ou méridionaux. Cette qualité dominante se trouve partout chez lui, et tout sert à l'expliquer. Selon la remarque d'un écrivain russe (1), c'est dans les peines séculaires de la colonisation de la Grande-Russie que s'est formée cette disposition à voir en toutes choses le but immédiat et le côté réel de la vie. De là sont nés cet esprit de ressources, cette souplesse physique et morale, cette fertilité de moyens, ce tact des hommes et des choses qui distinguent le Grand-Russe. De cette lutte, qui, employant toutes ses forces, ne lui en laissait aucune pour de plus hautes recherches, lui est venue cette défiance des idées générales, ce dédain des conceptions théoriques, par lequel il contraste si vivement avec l'Allemand. Apparente dans les mœurs, les usages, la politique, les écoles, cette tendance n'est pas moins saillante dans les choses d'où elle semblerait devoir être le plus absente, la poésie et la religion. Les poésies populaires du Grand-Russe montrent peu de goût pour les abstractions ou les personnifications d'aucune sorte. Sa philosophie et sa littérature portent les mêmes traces. Nul peuple n'a l'esprit moins métaphysique, nul ne se préoccupe moins de l'essence des choses. Ses sciences favorites, celles qui déjà l'attirent le plus, sont les sciences physiques, les sciences naturelles et les sciences sociales. Il règne dans la nation, dans les sphères instruites comme dans les masses ignorantes, un positivisme plus ou moins réfléchi. La qualité qu'estime le plus le paysan russe est le bon sens; le plus grand mal qu'il puisse dire du Polonais, c'est de l'appeler tête sans cervelle. Il y a peu de peuples aussi dépourvus de sentimentalité et s'en faisant davantage un mérite; il y en a peu qui soient aussi en garde contre les tentations de l'enthousiasme. Aucun peuple n'est moins sujet à de subits entraînemens, aucun ne s'éprend moins de chimères, quelque nobles et brillantes qu'elles soient; aucun n'est moins porté à se faire le champion d'une idée, le chevalier d'une cause désintéressée ou d'une nation malheureuse. Quand la politique russe a eu de ces airs de naïve générosité, en 1814 en France, en 1849 en Hongrie, c'était le fait de ses souverains, non celui de la nation, et sous ces nobles apparences de désintéressement se cachaient peut-être quelques calculs plus ou moins réfléchis, quelques combinaisons plus ou moins consenties. Avec une grande ambition matérielle et morale pour son pays, le Russe a l'esprit net, ennemi des aventures et des risques; sachant se rendre compte de la force d'autrui et de ses propres faiblesses, il aime à ne rien compromettre et à marcher sûrement. Il a des sympathies et des antipathies nationales, mais ne se

(1) M. Kavéline, *Mnili i zamétki o Russkoi istorii, Vestnik Evropi*, 1864.

laisse conduire ni par les unes ni par les autres, et personne ne peut compter sur son appui ou son alliance, à moins qu'il n'y ait un intérêt bien sûr et un profit bien direct.

III.

Rien n'est complexe comme le caractère d'un homme, à plus forte raison comme celui d'une nation; après en avoir décrit une face, il faut décrire la face opposée, sous peine d'en donner une fausse ressemblance. La nature n'agit pas seulement sur le tempérament par le climat, par le régime et les habitudes, sur le caractère par les besoins qu'elle impose ou les facultés qu'elle développe; elle agit d'une manière non moins puissante sur l'imagination et l'âme tout entière par ses aspects, par les tableaux qu'elle présente, les impressions qu'elle éveille. La nature n'étant nulle part plus simple, plus une qu'en Russie, nulle part ces impressions ne sont plus nettes et moins sujettes à contestation. Une des premières qu'éprouve le voyageur est un sentiment de tristesse. Cette tristesse vient du ciel et du climat : les peuples du nord en sont tous plus ou moins atteints; elle s'exhale non moins de la terre plate, une et monotone. Le fond de l'âme russe est mélancolique. Si l'ennui incurable, si le *spleen* britannique y est plus rare qu'en Angleterre, c'est que, tout en étant plus sévère, le climat est moins humide, moins nébuleux, c'est peut-être aussi que la tristesse du Russe est voilée ou dissipée par sa sociabilité, une des qualités les plus générales chez les Slaves, et une de celles qu'en Russie la réclusion même de l'hiver et ses longues nuits ont le plus contribué à développer. Le goût du Russe pour les distractions, pour le plaisir ou les émotions n'est souvent, comme chez d'autres nations du nord, qu'un effort pour échauffer une âme froide ou combler un vide intérieur. Son amour des voyages, sa passion pour le jeu, son penchant à l'ivresse, tiennent également de ce besoin de se fuir, de s'oublier ou de se tromper soi-même. Cet instinct est plus profond chez les classes qui sont restées plus près de la nature. C'est dans la poésie et la musique populaires, dans les *pesny* et les chansons de la Grande-Russie, dans ces airs d'un rhythme lent et en tons mineurs, que perce le mieux cette mélancolie du sol et du climat. Entre les chants russes et les *canzoni* de Naples ou de Sicile, qui sont comme imprégnés de soleil, il y a toute la distance des antipodes. Cette teinte de tristesse douce colore dans les chants de la Grande-Russie de nuances harmonieuses et délicates le fond réaliste du caractère national; avec les affections de famille et le sentiment même de la nature, c'est là une des principales sources de la poésie russe. Chez l'homme du peuple, cette mélancolie est, par une résignation inconsciente,

jointe à une tranquillité, à une sorte de placidité qui surprend. Dans les jeux, dans les foules, dans l'ivresse même, le Grand-Russe est généralement paisible et peu bruyant. Parmi les hommes comme parmi les enfans, il y a peu de luttes, peu de tumulte. La foule est silencieuse comme la nature, comme la neige qui dans les rues des villes éteint tout bruit.

La tristesse chez le Russe vient d'une source profonde d'où découle avec elle une secrète humilité. Représentons-nous les impressions séculaires des colons de l'Occident durant leur lent établissement sur le sol de la Grande-Russie. Devant ces espaces aussi illimités que la mer, l'homme se sentait petit. La conscience de sa force et de son individualité s'affaiblissait devant l'amplitude de la terre qui l'environnait, et que jusqu'à notre temps il se trouvait incapable de remplir, incapable de faire vivre pour lui. Ces lacs et ces marais sans bornes ou sans nombre, ces fleuves dont aucun pont ne pouvait joindre les rives, ces forêts sans fin, ces steppes sans horizons, lui rappelaient son infériorité.

Si l'on analyse les principaux traits extérieurs de la nature russe, on voit que toutes les impressions qui en sortent se résument en un contraste : les tableaux qui se présentent à l'homme dans la Grande-Russie lui montrent sa propre petitesse sans lui rendre sensible la puissance de la nature. C'est par l'étendue seule que la terre y diminue l'homme : elle lui offre ce qui distend et élargit l'imagination, sans lui fournir, comme dans le midi, ce qui la remplit et l'enrichit, ce qui la dispose à cette riche poésie que nous admirons dans les poèmes de l'Inde ou de la Grèce. Plate et nue, terne et inerte, cette nature a peu de stimulant pour l'esprit, et est peu favorable à la poésie et à l'art. Elle laisse l'imagination flasque et lâche au lieu de la rendre forte et féconde; elle la porte à des rêves vagues, indéfinis et vides comme elle-même, non à des conceptions puissantes ou à de vivantes images. A ce point de vue, par sa maigre fertilité même, le sol de la Grande-Russie est inférieur au désert dans sa nudité, où rien au moins ne diminue l'impression de l'immensité. C'est cette vacuité de l'imagination qui l'empêche de demeurer maîtresse et de prendre le dessus sur le sens pratique et réel développé par les besoins de la lutte avec le climat. Le sol de la Grande-Russie est dépourvu de tous les spectacles grandioses qui exaltent ou étonnent l'esprit; elle n'a ni les montagnes, ni la mer, et manque de l'excitation que donne à l'individualité la vie de la mer et des montagnes. Les forêts basses et clair-semées n'ont point de majesté; les nombreux lacs ont des bords plats comme des mares. La Russie est privée des grandes scènes du nord; elle n'a ni les côtes battues par les vagues, ni les îles de glace, ni les golfes et les *fiords* aux replis sans fin, ni les ro-

chers de granit, ni les glaciers, ni les torrens et les cascades. Elle n'a rien de cette puissante nature septentrionale sous l'influence de laquelle s'est formée la rude mythologie du nord; elle a peu de ce qui stimule la personnalité.

La nature russe a deux caractères opposés : l'amplitude et la vacuité, l'étendue de l'espace et la pauvreté de ce qui l'occupe. Sur des surfaces énormes, elle ne montre ni variété de formes, ni variété de couleurs. Il y a une égale indigence de grandeur et de force dans la nature vivante et dans la nature inanimée. Le pittoresque est absent ou réduit à une échelle mesquine que la fatigue seule fait admirer à l'œil. En hiver comme en été, le voyage dans ces plaines mamelonnées, où les villes et les villages sont rares, donne presque le même sentiment de satiété qu'une traversée en mer. On peut pendant de longs trajets en chemin de fer ou en bateaux à vapeur fermer les yeux le soir et les rouvrir le lendemain sans s'apercevoir que l'on a changé de place. L'œil trouve peu où se reposer. Les rares beautés de la nature sont concentrées au bord des fleuves, où quelques villes étagées avec leurs vieilles murailles et leurs coupoles de couleur, ainsi que Kief, les deux Novgorod, Pskof, Kazan, offrent de loin un spectacle imposant. La grandeur même des rivières en diminue le charme : en vain ont-elles sur une de leurs rives une falaise assez élevée, parfois couverte de grands arbres; ces falaises sont d'ordinaire trop basses pour la largeur du fleuve et sont écrasées par elle. Cette disproportion gâte le plus beau passage du Volga, dans son grand coude de Samara, entre Stavropol et Sysrane, alors qu'il se creuse une route entre deux chaînes de collines plus hautes que celles de la Seine, du Danube ou du Nil : le fleuve, étant plus large que les collines ne sont hautes, les rapetisse et leur enlève de leur effet. Tout souffre en Russie de ce manque de relation entre la coupe verticale et le plan horizontal des paysages. Ce qui est peut-être le plus réellement pittoresque, ce sont quelques lacs dans les bois, quelques ravins découpés par les eaux de la fonte des neiges, quelques gorges étroites où, comme la Vilia à Vilna, serpente une rivière entre des arbres.

Sur ce sol sans relief s'étale une végétation de peu de variété comme de peu de vigueur. La nature répète partout les mêmes espèces comme les mêmes objets, les mêmes plantes et les mêmes arbres, et les répète avec une égale pauvreté. L'homogénéité des conditions de la vie entraîne l'uniformité des êtres vivans, la rigueur du climat leur faiblesse et leur débilité. La nature libre a dans la Grande-Russie la monotonie qu'ailleurs l'homme donne à la nature asservie; elle n'en a pas l'air de force et de santé. A cet égard, les *polessia*, la zone boisée, qui comprend la plus vaste et la plus vieille partie de la Grande-Russie, diffère à peine de la zone

déboisée. Les forêts sont aussi tristes que les steppes, peut-être plus pauvres d'aspect, car au printemps les steppes ont leur luxuriante végétation herbacée. Les beaux arbres sont rares et ne se rencontrent guère que dans quelques contrées privilégiées du centre ou de l'ouest. Ce sont les mêmes essences qu'en Suède et en Norvége, mais elles n'y ont pas la même vigueur. Au lieu de l'idée de la richesse et de l'énergie de la nature, ces forêts donnent celle de l'impuissance et de l'indigence : elles donnent le sentiment du sommeil et de l'épuisement au lieu de celui de la fécondité et de la vie. Tantôt les arbres sont malingres et rabougris, petits en ayant l'air d'être vieux, tantôt ils sont minces et longs sans être hauts, tous de même taille et de même grosseur, jetant peu d'ombre sur la terre nue au-dessous d'eux. C'est l'éternel contraste du pin au tronc rouge avec le bouleau à l'écorce blanche, — le pin droit et nu avec une maigre tête, le bouleau aux rameaux ténus, au feuillage grêle. Les champs et les prés offrent encore moins de diversité d'aspects que les bois. La terre n'y reçoit point de la main de l'homme la vie et la variété qu'il lui prête parfois ailleurs. La campagne cultivée a la même monotonie que la végétation spontanée. Partout il y a peu de ces cultures différentes et mélangées qui donnent tant d'animation aux campagnes. C'est comme le même champ qui se prolonge à l'infini, interrompu seulement par de vastes jachères. Point de hameau, point de maison ou de ferme isolée. Dans les steppes comme dans les forêts, le Russe semble avoir peur de se trouver seul dans l'immensité qui l'environne. Le mode de propriété commune augmente le défaut de la nature; il prive la Russie de ces enclos, de ces haies aux formes capricieuses qui sont pour beaucoup dans le charme des campagnes d'Angleterre et de Normandie. Rien ne saurait rendre la triste platitude, le morne ennui, le manque de vie de ces terres communes, de cette campagne impersonnelle et socialiste où les champs sont confondus ou coupés en longues bandes égales et régulières.

Ce goût pour l'association et la propriété en commun, pour ce que le Russe appelle la vie d'*artel*, a souvent été attribué au sang slave. Il est plus probable qu'il a ses principales sources moins dans la race que dans la nature d'un côté, dans l'état de civilisation de l'autre. La persistance des communautés agricoles et ouvrières dans la Grande-Russie, ce besoin de se rapprocher, de se grouper pour vivre, n'a certainement pas été sans lien avec cette froide immensité où l'homme isolé se sentait comme perdu et impuissant.

Aux mêmes racines tient un penchant qui prend une direction contraire : c'est le goût d'aventure, de voyage, de vagabondage, ce que chez les Russes on a appelé du grand mot de goûts nomades. Il est facile d'expliquer le peu d'amour du paysan pour le travail de la terre, son peu d'attachement pour le sol ingrat et triste de la vieille

Moscovie, bien que, si le mougik mérite ce reproche, souvent exagéré, il faille en accuser pour une bonne part les institutions, le servage et la propriété commune. En général, les peuples du nord ont moins d'attachement pour le sol que ceux du midi. L'émigration leur coûte moins; on le voit par l'Allemagne du nord, on le voit surtout par les pays scandinaves, qui, avec une population peu nombreuse, envoient chaque année au Canada et aux États-Unis un contingent d'émigrans considérable. Le Russe, le paysan du moins, quitte peu sa patrie; il y est retenu par les institutions, par les préjugés, par la religion; mais la Russie est assez grande pour ouvrir un champ à son humeur voyageuse. La plaine invite à marcher, à aller devant soi; rien n'y borne les sens et l'imagination, rien sur ce sol monotone n'invite à s'arrêter, à se fixer. De là en partie cette facilité de déplacement du paysan russe qui se manifeste de tant de façons dans les foires, dans les pèlerinages, et qui, selon beaucoup d'écrivains, fut un des motifs de l'établissement du servage.

Cette disposition à aller devant soi sans peur a sa contre-partie dans une tendance morale peut-être plus digne de remarque, bien que moins remarquée : nous voulons parler des penchans aventureux de l'esprit russe, souvent avide de se jeter en avant dans les spéculations les plus téméraires, esprit impatient d'obstacles, qui ne s'effraie d'aucune hardiesse philosophique, sociale ou religieuse, et qui pour toutes montre une complaisance ou une indulgence qui nous étonne. La pensée du Russe ne connaît souvent pas plus de bornes que ses campagnes ou ses horizons, elle aime l'illimité, elle va droit au bout de ses idées, au risque de rencontrer l'absurde. L'esprit russe présente par ce goût logique, par ce penchant pour l'absolu, une certaine ressemblance avec l'esprit français; mais il a le plus souvent comme correctif le penchant pratique, positif, qui ne le laisse point sortir du domaine spéculatif. De là ce contraste frappant, chez tant de Russes, d'une grande audace dans la sphère intellectuelle et d'une égale timidité dans la vie réelle, d'une excessive témérité dans l'une, jointe à la plus prudente réserve dans l'autre.

La platitude et la débilité de la nature doivent être rendues en grande partie responsables d'un des reproches le plus souvent faits au peuple russe : le manque d'individualité, le manque d'originalité, le manque de facultés créatrices. L'histoire et l'état de civilisation n'en sont certainement pas innocens, et si ce défaut, ce dont il est encore permis de douter, est général, invétéré et incurable, c'est sur cette nature éminemment simple, sans variété et sans puissance, qu'en doit retomber la faute. Si le Russe manque de personnalité, il ressemble encore en cela à ses campagnes. La pauvreté de la nature n'a pu enrichir l'esprit auquel elle fournissait peu d'alimens, et de là

peut venir en partie la stérilité relative de la pensée russe. Cette terre nue et terne n'offre guère d'images au poète, de couleurs au peintre; elle ne renouvelle point les impressions et les idées. Si cette infécondité peut être corrigée dans l'avenir par les larges horizons qu'ouvrent de tous côtés sur le monde la science et la civilisation, c'est à elle qu'il faut dans le passé attribuer beaucoup de l'infériorité du génie russe et slave, par exemple le manque de vie et de vigueur de leur ancienne mythologie à côté de celle des Scandinaves comme de celle des Grecs.

IV.

Les deux principaux traits de la nature russe, sa grandeur et son inanité, sont en relation intime avec un des plus marqués et des plus multiples penchans du peuple russe, l'esprit de vénération, l'esprit religieux, la tendance à la superstition et au fatalisme. Il est bon de faire une étude spéciale des sources de ce sentiment, encore l'un des plus vivaces, l'un des plus profonds de la nation. Nulle part il n'y a eu en Europe un tel enfantement de sectes, nulle part il n'y a tant de superstitions de formes païennes ou chrétiennes. On l'oublie souvent en Russie comme à l'étranger, car souvent ce penchant se cache sous le vernis de scepticisme d'une société élégante. Il a joué un grand rôle dans l'histoire du peuple russe et dans la formation même de la nation, et avant d'en étudier les manifestations, dans l'église et dans les sectes, il sera utile de saisir dans son principe cet instinct religieux qui a gardé d'autant plus de puissance sur le peuple russe qu'il est resté plus près de la nature. C'est à celle-ci en effet qu'il en faut demander les premiers germes. On a encore voulu les trouver dans la race, dans le sang slave; mais cet instinct n'a vraiment un empire particulier que chez le Russe et le Polonais, en tant de choses si différens, en cela si semblables, et chez les uns comme chez les autres l'influence de ce sentiment, que l'on chercherait en vain à ce degré chez les Slaves de l'Elbe et du Danube, s'explique surtout par la nature et par l'éducation historique.

C'est dans le contraste même des deux grands caractères de la nature russe, l'immensité et la pauvreté, que réside le germe du sentiment religieux des Russes. Par ces deux aspects si différens et en apparence si opposés, la nature incline l'âme du même côté. Par le premier, elle vous pénètre de la petitesse de l'homme; par le second, elle vous rend sensible sa propre faiblesse, éveille dans le cœur des aspirations qu'elle ne peut satisfaire. L'âme se trouve ainsi du mêmecoup atteinte par les deux grandes impressions qui sont à la racine de tout mysticisme, l'instinct de l'infini et celui de

l'inanité de la vie. A ces premières impressions s'en joignent une foule d'autres secondaires qui les confirment, et dont la connaissance est intéressante pour comprendre l'énergie du sentiment qui découle de tant de sources.

C'est d'abord le climat, l'hiver, le froid. C'est un fait trop peu remarqué que la force de l'instinct religieux dans les pays du nord. A cet égard comme à tant d'autres, à propos de l'influence du climat, nous vivons peut-être sur un préjugé. Le nord n'est pas moins religieux que le midi, parce que c'est là où la nature est le plus tranchée, qu'elle éveille le plus le sens du surnaturel. L'histoire en fait foi : en dehors de l'Espagne, les pays les plus septentrionaux de l'Europe, trois états de confession différente, la Russie, la Suède et l'Écosse, ont été ceux où les croyances ont pris sur les âmes l'empire le plus absolu et le plus persistant. Nulle part la foi n'a obtenu un tel pouvoir sur les mœurs privées et sur les mœurs publiques, nulle part la tolérance ou ce qui en est le dernier terme, l'égalité civile des cultes, n'a eu plus de peine à se faire admettre. Le sentiment religieux des peuples du nord diffère de celui des peuples du midi comme les phénomènes qui le provoquent, comme les lacs de l'Écosse, de la Suède ou de la Russie diffèrent des côtes de Naples ou de Valence. Des aspects du nord, il prend une teinte plus sombre et plus austère; il devient plus mélancolique et plus rêveur qu'ardent et passionné, peut-être est-il plus profond, plus constant. C'est à la latitude même que tiennent les phénomènes qui nourrissent le sentiment religieux des pays du nord, c'est au long recueillement de l'hiver, c'est au sommeil périodique de la nature, ensevelie pendant la moitié de l'année sous la neige, et dont la mort apparente fait une impression funèbre et solennelle. Dans les régions septentrionales où ont longtemps été confinés les Grands-Russes et où ont pris naissance la plupart des sectes mystiques de Russie, le contraste même des saisons, les longues nuits de l'hiver, les longs jours de l'été, tendent également à ouvrir l'âme aux impressions vagues et indéfinies qui favorisent l'instinct religieux. Partout la nuit est le temps des craintes mystérieuses, qui, ainsi que les phalènes et les oiseaux du soir, se cachent dans le jour pour voltiger autour de l'homme la nuit. Ce n'est pas seulement au figuré que les ténèbres engendrent la superstition, elle naît directement de l'obscurité physique et des heures nocturnes. Les longues soirées d'été avec leur pâle crépuscule, qui n'est ni la nuit ni le jour, donnent, elles aussi, une impression rêveuse doucement triste, aux suggestions de laquelle l'esprit a peine à se soustraire.

Les phénomènes communs aux pays du nord ne sont pas seuls en Russie à fomenter et comme à couver l'esprit religieux; la terre

même, le sol y contribue autant que le climat: c'est avant tout l'influence de la plaine, forêt ou steppe, influence comparable à celle du désert sur l'Arabe. Ces plaines sans fin réagissent sur l'imagination de deux façons opposées, que, sans les analyser, les écrivains russes ont souvent admirablement décrites. Ces immenses espaces effraient l'homme, le diminuent, le rapetissent, ou bien devant ces vastes horizons il se prend à respirer plus largement; avec le sentiment de l'air libre, ils lui donnent l'idée de la liberté, de l'indépendance, des courses illimitées et vagabondes, et éveillent en lui le goût de l'entreprise et de l'aventure. Ces deux impressions se retrouvent chez le Russe: la seconde a contribué à ses migrations et à sa longue colonisation; elle a eu surtout une grande influence sur le Cosaque, le libre enfant de la steppe, le vigoureux cavalier de l'Ukraine, ou le hardi nautonier du Dniéper, du Don et du Volga, qui ne pouvait tolérer de limite à sa liberté, de borne à ses courses et à ses expéditions. Les traces de l'influence opposée se découvrent dans les habitudes religieuses du paysan, dans l'ascétisme de quelques moines, dans les rêves des sectes mystiques de la Grande-Russie. Vues d'en haut, du sommet des falaises qui bordent le Dniéper, le Don, le Kouban ou le Volga, de Kief, de Rostof, de Stavropol ou de Nijni, ces plaines russes donnent la même impression d'infini qu'ailleurs la mer. Vu de plain-pied, ce paysage horizontal laisse généralement au ciel la plus grande place; souvent il occupe tout seul tout le tableau; la terre, à force d'être plate, disparaît pour ainsi dire, et le regard et la pensée, que rien n'arrête, vont se perdre dans le vague de l'horizon. Les forêts qui couvrent le centre et le nord modifient cette impression sans l'effacer. La forêt, comme la nuit, est partout mystérieuse, et plus celles de Russie sont maigres et diffuses, plus elles disposent l'âme à une rêveuse mélancolie.

A ces influences permanentes du climat et du sol s'en joignent d'accidentelles ou de temporaires, dont les retours intermittens ou soudains frappent vivement l'imagination populaire et lui donnent une sorte d'ébranlement. Les premières portaient à une vague religiosité; celles-ci, inspirant davantage le sentiment de la terreur, mènent directement à la superstition. Partout ce qui trouble et déconcerte l'esprit, ce qui étonne ou effraie les sens, diminue l'empire de la raison et avec l'idée de l'inconnu éveille celle du surnaturel. Il semble au premier abord que la Russie soit entièrement libre de ces grands phénomènes, de ces commotions violentes qui dans certains pays, au Pérou ou à Java, sur les pentes du Vésuve ou de l'Etna, donnent à la superstition de vivaces racines. Elle n'a ni volcans, ni tremblemens de terre, ni montagnes, ni avalanches, ni épaisses forêts, ni bêtes féroces. Pour être moins grands ou moins terribles,

les phénomènes qui, avec l'admiration et la crainte, engendrent la superstition, sont loin de faire défaut à la Russie : ils y sont incontestablement plus nombreux et plus frappans que dans l'Europe occidentale. Au lieu de provenir du sol, ils appartiennent aux saisons, au climat, qui en Russie fournit souvent à l'imagination les alimens que le sol lui refuse. L'hiver a le *bourane* ou chasse-neige, tempête de terre non moins effrayante que la tempête de mer. La neige, soulevée violemment du sol, se mêle à celle qui tombe d'en haut, en sorte que la terre semble se confondre avec le ciel. Tous les objets disparaissent dans une obscurité trouble; les chemins s'évanouissent dans le tourbillon dont les vagues menacent d'engloutir les troupeaux et les voyageurs. Le printemps a la débâcle, phénomène moins effrayant, mais encore frappant pour l'imagination, sur ces golfes, ces lacs ou ces larges fleuves, transformés par l'hiver en plaines immobiles, qui tout à coup se fendent avec un sourd craquement, se divisent en énormes bancs de glace et se mettent en marche vers la mer en entrechoquant leurs blocs et en les entraînant pendant des centaines de lieues. Avec ou après la débâcle viennent les inondations, qui dans tous les pays qui y sont exposés sont demeurées un des fléaux où l'homme croit le plus sûrement reconnaître la main divine. Les fleuves, grossis par la fonte d'un océan de neige, débordent sur les plaines ou sur les plates vallées sans bords qui se transforment en lacs. La Russie tout entière est comme une mer basse ou un immense marais dont les eaux s'écoulent par quelques canaux. Rien alors n'égale la majesté des fleuves; ils ont plusieurs kilomètres, parfois plusieurs lieues de large. Le Volga va porter ses grands bateaux à plusieurs étages jusqu'aux murs de Kazan, à plus d'une lieue de sa rive ordinaire. Pétersbourg, pris entre le Ladoga et le golfe de Finlande, semble en danger d'être submergé, et souvent les eaux de la Néva, enflées de celles des grands lacs, franchissent leurs quais de granit et débordent sur les places. Les villes construites sur les fleuves ne sont à l'abri qu'en se mettant, comme Kazan, à plusieurs verstes de distance, ou en s'établissant, ainsi que les deux Novgorod, sur les pentes des falaises qui dominent les rivières. L'été a d'autres phénomènes plus innocens, mais plus mystérieux, qui dans le cœur de l'homme simple éveillent de vagues terreurs. Ce sont les innombrables marais du nord et du centre qui souvent comme en Occident ont reçu de craintes naïves le nom de mare au diable, et sur lesquels voltigent des feux follets fréquemment pris par le paysan russe pour des âmes en peine. Dans le nord, ce sont les aurores boréales qui mettent le ciel en feu, et dont les reflets couleur d'incendie ou couleur de sang ressemblent à de sinistres présages. Dans le sud et même dans le centre, dans les steppes ou les plaines dénudées,

c'est un spectacle plus rare et plus émouvant encore, le mirage, qui, ainsi que dans les déserts de l'Asie, rend les objets lointains mobiles et présente aux yeux les mêmes images fantastiques. En quelques contrées de la Russie, certaines apparitions miraculeuses rappelées par des chapelles commémoratives semblent devoir être attribuées à des illusions de cette sorte.

En dehors de ces phénomènes naturels, les Russes de la Grande-Russie sont restés pendant des siècles sous le joug de trois fléaux qui ont plus fait encore pour les incliner à la superstition ou au fatalisme : ce sont les famines, les épidémies et les incendies. Cette Russie, qui fait à nos blés une si facile concurrence, ou vient si aisément au secours de nos disettes, a eu pendant longtemps de la peine à suffire à sa maigre population. Le sol et le climat se réunissaient pour rendre les terres du nord et du centre peu productives; il suffisait d'un retard dans le printemps pour empêcher les grains de mûrir dans le court délai que leur accorde l'été. Dans le sud et la plus grande partie du *tchernoziom*, la culture, grâce aux Tatars, fut longtemps impossible ou précaire. Là même, l'insuffisance ou l'irrégularité des pluies, ces sécheresses pour lesquelles il implore en vain pendant des mois la clémence du ciel, exposent le cultivateur à voir souvent des récoltes misérables succéder à de magnifiques. Aussi a-t-il fallu dès longtemps instituer dans chaque commune ou dans chaque exploitation seigneuriale des greniers de réserve qui, mal surveillés, trahissaient l'espérance publique, et laissaient les disettes aboutir à des famines. Nul pays de l'Europe n'a plus longtemps et plus horriblement souffert de ce mal dont la facilité des voies de communication et la liberté commerciale ont à jamais affranchi l'Occident. C'étaient des famines comme celles de l'Asie ou de l'Afrique, comme nous en avons encore vu de nos jours en Perse et en Algérie, qui font périr en une année jusqu'à un cinquième ou un quart de la population. Dans notre siècle même, la Russie a éprouvé de ce côté des souffrances qu'on croirait impossibles en Europe.

La rigueur du climat ou l'infertilité du sol exposait la vieille Russie à de fréquentes famines; sa position géographique la livrait souvent à un fléau non moins terrible. Le contact de l'Asie l'a pendant des siècles soumise à des invasions plus dangereuses que celles des Mongols ou des Tatars et plus difficiles à repousser, aux invasions d'épidémies asiatiques. Innombrables sont les pestes enregistrées à côté des famines par les annalistes, et, sous le nom de *peste noire*, de *mort noire*, le choléra y a peut-être mis le pied bien avant d'avoir apparu dans le reste de l'Europe; depuis la Russie est restée une des grandes routes suivies par cette terrible maladie dans sa marche d'Asie en Europe. Le choléra s'y réveille même si souvent,

après des assoupissemens apparens, qu'on pourrait dire qu'il est en train d'y devenir endémique. A ces épidémies, les animaux n'échappent pas plus que les hommes; la peste sibérienne est en Russie un des plus grands obstacles à l'élève du bétail. Ces épidémies et ces famines, répétées pendant des siècles, ont mis longtemps des barrières insurmontables à la population et à la richesse de ce pays. Le tempérament moral des Russes n'a pas moins été affecté par ces épreuves, à l'impression desquelles ont encore peine à résister les peuples les plus civilisés.

Tout ce qui rend la vie instable, précaire, tout ce qui semble la mettre dans la dépendance de causes extérieures à la nature, tout ce qui fait implorer plus vivement un secours surnaturel est un obstacle à la maturité des peuples et à leur civilisation. C'est peut-être là le côté le plus funeste de ces maladies, dont l'apparition soudaine et mystérieuse, sans cause apparente ou explicable, est attribuée par le peuple à des crimes de l'homme ou à des vengeances du ciel. Rien n'entretient plus la conception primitive de la maladie, que l'ignorance regarde comme le résultat d'un sortilége ou d'une punition divine qui n'a d'autre remède que les prières ou les enchantemens. En Russie, le contraste que nous avons signalé entre la brièveté de la vie moyenne et la durée exceptionnelle de quelques existences est à lui seul une source permanente de fatalisme ou de superstition, car plus la durée de la vie est inégale et incertaine, et plus elle paraît à la merci du caprice de causes surnaturelles. Cet esprit d'ignorance ne peut céder que devant le progrès et la diffusion de la médecine, diffusion difficile dans un pays si vaste et au milieu de préjugés qui aux secours du médecin font souvent préférer des paroles mystérieuses, une amulette ou un pèlerinage. Pour chacune des principales épidémies dont il souffre, pour la petite vérole, pour le choléra comme pour la peste bovine, le paysan a des charmes traditionnels, des rites magiques sortis de l'ancien paganisme. Parfois, par une sorte de religion, il repousse comme diaboliques les spécifiques les plus efficaces. C'est ainsi que, dans plusieurs contrées, on a regardé la vaccination comme un péché, sous prétexte que c'était le sceau de l'antechrist. Quand il a recours au médecin, le mougik en attend souvent le même genre de service que du magicien, et, si ses remèdes sont impuissans, il le traite comme un imposteur. Aussi, dans plusieurs épidémies, a-t-on vu la vie des médecins mise en péril par l'aveugle colère du peuple. Les médecins sont encore rares en Russie, et, malgré les nobles efforts du gouvernement et des administrations provinciales, il s'en faut qu'il y en ait un à la portée de chaque malade. En général, chaque district a un ou deux docteurs, qui chaque année en doivent parcourir les différentes parties; mais, dans l'état des routes

et avec l'énormité des distances, cette visite annuelle est souvent tout le secours que la science offre au paysan. Les maladies de la plupart n'ont d'autre remède que l'aide d'un sorcier ou d'une de ces innombrables images miraculeuses dont aucun couvent et presque aucune chapelle russe n'est dénuée.

La peste et la famine sont près de disparaître de la Russie comme de l'Occident. L'une et l'autre ne sont déjà plus ce qu'elles étaient dans l'histoire; mais elle reste en proie aux menaces d'un autre fléau dont nous pouvons encore moins comprendre les innombrables ravages et l'impression décourageante, l'incendie. En Russie, où tous les villages sont de bois depuis la cabane du paysan jusqu'à l'église et à la maison seigneuriale, où, en dehors des steppes entièrement dépourvues de forêt, il en est de même de la presque totalité des maisons de la plupart des villes (1), le feu, *le coq rouge*, comme les Russes l'appellent vulgairement, est un des plus terribles ennemis de l'individu et de la société. On est plus exposé au feu par les matériaux mêmes dont les habitations sont construites; on y est plus exposé aussi par la brièveté des jours et la longueur de l'hiver, qui exigent plus de chauffage comme plus d'éclairage. Le feu s'attaque aux forêts, aux villes, aux villages; il prend par accident, il est allumé par une main criminelle, car il fut longtemps une sorte d'arme populaire des faibles et des opprimés contre les puissans, et la Russie a été désolée par de véritables épidémies d'incendies qui n'ont point épargné les débuts du règne de l'empereur Alexandre II. Pour donner moins de prises au danger, les maisons des villages, tout en formant d'ordinaire une rue régulière, sont bâties à une certaine distance les unes des autres, et c'est pour cela aussi que les rues des villes sont si larges et les maisons si basses. Dans les grandes villes on commence à être bien outillé contre l'incendie; comme en Turquie, il y a des tours garnies de veilleurs de nuit et de jour. Les pompes deviennent nombreuses et plus puissantes : c'était une des parties les plus intéressantes de l'exposition de Moscou de 1872. Dans les campagnes, les précautions sont plus difficiles et les remèdes insuffisans. Une maison est sûre d'être brûlée un jour ou l'autre; c'est une affaire de temps,

(1) Bien qu'il soit en continuelle augmentation, le nombre des habitations en pierre ou en brique dans les villes dépasse rarement le dixième du total général, et en reste fort loin dans les bourgs. On en a dressé la statistique pour toutes les villes et bourgades de l'empire. Voici quelques chiffres pris au hasard : à Arkangel 116 maisons en pierre sur 2,246, — à Vologda 99 sur 1,829, — à Viatka 200 sur 1,816, — à Kazan 664 sur 4,344, — à Riga 893 sur 7,160, — à Orenbourg 204 sur 2,399, — à Perm 94 sur 3,052. A Moscou, à Pétersbourg et dans quelques autres grandes villes, la proportion, grâce aux reconstructions récentes, est déjà fort différente. Dans la première de ces villes, elle est de 5,234 sur 15,030, dans la seconde de 7,708 sur 16,245. (*Statistitcheski Vréménik. — Economistcheskoe Sostoïanie Gorodof.*)

et les chances de durée d'une habitation peuvent, selon les régions, se calculer avec la même précision que celle de la vie humaine. C'est un cas toujours prévu, et l'usage laissait au paysan incendié le droit de reprendre du bois dans les forêts du seigneur pour se faire une nouvelle cabane. On sent ce que cette perspective d'incendie qui plane sur toute l'existence a de décourageant, combien elle entrave toute amélioration, tout embellissement de la maison, et par suite tout bien-être et tout progrès. A quoi bon orner cette cabane de bois que le premier souffle de vent et la première étincelle peuvent consumer? A quoi bon s'y attacher? Aussi les paysans laissent-ils souvent avec une sorte d'insouciance leurs *isbas* pencher sur leurs bases comme si elles allaient s'affaisser, et semblent-ils attendre le feu pour les réparer ou les renouveler. Peut-être est-ce encore là une des causes des goûts nomades trop reprochés aux Russes; en tout cas, c'est un obstacle à l'affection pour la maison, pour la demeure de la famille, affection qui partout a été un des grands agens de moralité, d'ordre et d'économie, et qui serait plus facile aux Russes qu'à tout autre peuple, puisque depuis l'émancipation chaque paysan est propriétaire de la maison qu'il habite.

Ces inconvéniens moraux ou matériels sont graves, les pertes des incendies sont chaque année considérables, et cependant ces dommages économiques, directs ou indirects, ne sont pas les seuls que le feu ait coûtés à la Russie. Le caractère du peuple en a été aussi éprouvé que sa fortune. Comme les famines et les épidémies, comme tout ce qui rend la santé, la vie ou la fortune instable, l'incendie a fomenté dans le peuple russe des craintes et des espérances superstitieuses; comme les famines et les épidémies, les incendies ont souvent donné lieu en Russie à ces soupçons méfians, à ces violences odieuses qui sortent d'un peuple atteint d'un mal dont la cause lui semble inexplicable. L'origine du feu qu'allume parfois la foudre elle-même est souvent aussi difficile à saisir, aussi mystérieuse, aussi frappante pour l'imagination que celle d'une épidémie; c'est une punition divine contre laquelle il n'y a d'autre remède que la prière ou l'image d'un saint. Jadis, dit-on, ce sentiment était assez fort chez le paysan pour paralyser ses bras contre le fléau. On prétend qu'on en a vu déménager leurs maisons, enlever leurs images, leurs vêtemens et leurs ustensiles, décrocher les châssis de leurs fenêtres et laisser leur village brûler en s'écriant : C'est la main de Dieu! L'établissement des compagnies d'assurance, plus bienfaisantes en Russie que partout, trouva dans cette croyance un obstacle inattendu. Par une sorte de scrupule de fatalisme, le vieux paysan se faisait un remords de prendre des précautions contre

un mal envoyé du ciel, et d'acheter à prix d'argent l'immunité contre la Providence.

V.

Les phénomènes que nous venons d'analyser ont nourri chez les Russes divers sentimens qui ont gardé un grand empire dans les masses : ce sont l'esprit de vénération, le fatalisme, le mysticisme et la superstition. L'esprit de vénération est vivant chez le peuple, il l'a pour l'église, il l'a pour le pouvoir et pour le tsar, qu'il entoure d'une sorte de culte religieux parfois superstitieux. C'est là une des bases morales de la société russe, une de celles qui lui donnent le plus de solidité. Le fatalisme est général chez les paysans, et persiste dans des classes ou chez des hommes qu'on croirait élevés au-dessus de pareilles faiblesses. Il se lie à tout le caractère russe, à sa manière de considérer le monde, la vie et la mort, la religion et la politique. Il perce jusque dans les plaisirs et les goûts, comme celui des jeux de hasard, goût qui est fort commun en Russie dans toutes les classes et qui au fond est une forme de superstition, une sorte d'acte de foi à la chance et aux pouvoirs mystérieux du sort. Le mysticisme, par sa nature même, est plus rare. C'est un mot bien éthéré, bien ailé pour ce peuple, qui est essentiellement positif, et dont les pieds tiennent solidement à la terre. Il existe cependant, non point communément, mais chez certaines âmes ou plus fines, ou plus ardentes, ou plus maladives. A l'inverse d'autres pays, il est plus fréquent dans le nord que dans le midi, et chez le peuple que chez l'aristocratie, parce que celle-ci est moins voisine de la nature, et qu'en Russie la nature est à la fois plus mélancolique et plus frappante dans le nord. Ce mysticisme se ressent du reste du sol et de la nation; il a comme une saveur de terroir, il est parfois grossier, matériel même dans ses inventions. Il perd rarement tout à fait le sens du réel, et il mêle souvent les songes les plus bizarres de l'imagination religieuse aux calculs de l'esprit le plus pratique, curieuse alliance qui se rencontre dans d'autres pays du nord, en Angleterre et surtout aux États-Unis, et qui est une des ressemblances entre les Américains et les Russes. Nous avons analysé les sources de ce mysticisme dans la nature russe elle-même; nous aurons à en étudier les manifestations dans les sectes du *raskol*, qui offre un des plus curieux chapitres de l'histoire religieuse du christianisme.

De tous ces sentimens, la superstition est le plus commun. Générale dans les campagnes, elle revêt différens costumes et se montre sous forme de sorcellerie, sous forme païenne comme sous forme

chrétienne. On ne peut demander au mougik d'avoir perdu toute foi dans les sorciers et les formules magiques, alors que de semblables croyances rampent encore au fond des campagnes dans les pays de l'Occident les plus anciennement civilisés; mais elles sont et plus communes et plus grossières en Russie. Rien par exemple n'y est plus répandu que la crainte du mauvais œil, de certaines rencontres et de certains présages, que la foi dans les songes et les enchantemens. Pour tout cela, le paysan russe pourrait fournir mainte illustration des superstitions et des usages de l'antiquité classique. Bien des rites, bien des mythes des Grecs ou des Latins trouvent leurs analogues dans l'isba d'un paysan russe ou dans les chants de ses *kaliki*. Parfois les rites païens se célèbrent encore en certaines parties de la Russie, parfois, comme dans les feux de la Saint-Jean, ils ont pris un déguisement chrétien. Si les dieux slaves ont généralement disparu de la mémoire populaire, elle a souvent gardé le souvenir des divinités secondaires, de celles surtout dont le rapport avec la nature est resté le plus nettement indiqué par le nom ou par les attributs.

Le principal caractère de la superstition comme de la dévotion du Grand-Russe, c'est l'attachement aux formes extérieures, visibles, concrètes, c'est la croyance à l'efficacité des cérémonies et du rit matériel, de l'*obriad*, comme disent les Russes. Ainsi sous la foi au surnaturel reparaît le réalisme. Le mougik se sert de la prière ou des sacremens comme d'un enchantement ou d'une conjuration magique dans un dessein défini et positif. Cette tendance a valu au Russe un reproche également adressé aux peuples du midi de l'Europe, qui en cela ne sont pas sans analogie avec lui. On a dit qu'à proprement parler il n'avait point de sentiment religieux. Le mougik a des superstitions, il n'a point de religion, entend-on répéter en Russie même. C'est là une conclusion forcée. La religion du Russe est souvent grossière, toute formaliste, toute ritualiste; elle ressemble parfois à une sorte de fétichisme immédiat des forces de la nature et des objets sacrés. Elle s'arrête toujours trop au dehors et a trop peu d'efficacité au dedans; ce n'en est pas moins de la religion. Partout cette confiance dans la vertu des rites, cette adoration des forces surnaturelles, constituent un grand élément du sentiment religieux, et pour beaucoup elles en demeurent malheureusement toujours le principal ou le seul. Il n'est point vrai du reste que cette religion naïvement réaliste soit la seule accessible aux Russes. L'histoire de leur église et de ses sectes qui toutes ont eu leurs saints et leurs martyrs, comme leurs légendes et leurs miracles, proteste contre une telle opinion. Si en Russie le mysticisme même s'envole rarement assez haut pour planer au-dessus des rites et des for-

mules, l'idée religieuse, à travers ses égaremens, a su souvent s'y élever à l'héroïsme et à la sublimité. La sévérité, l'austérité de mœurs et d'habitudes, souvent engendrée par la religion dans les pays du nord, n'est nullement étrangère à la Russie, et plus d'une de ses sectes populaires n'a rien à envier aux puritains d'Écosse ou de la Nouvelle-Angleterre. La délicatesse même, l'exquise délicatesse de l'âme, de la conscience et de la foi, qui semble moins naturelle au ciel et au génie russes, ne leur a point absolument été interdite. On en peut citer un exemple familier au public français, plus connu même de lui que de la Russie, dans les lettres de Mme Swetchine, qui, pour avoir embrassé la foi catholique, n'en était pas moins russe de race comme elle l'était de type.

A la superstition ou au mysticisme, auquel elle inclinait le peuple, la nature a fourni elle-même un énergique correctif dans la tendance au réalisme. Ce penchant ne s'est pas contenté de donner à la dévotion russe une direction particulière, pratique et pour ainsi dire utilitaire. Au lieu de borner la religion et de la contenir, il va souvent se heurter contre elle. Un tableau du caractère national russe serait incomplet, si, à côté de ce penchant vers l'invisible, nous ne montrions la réaction opposée, le triomphe du réalisme. Il est une forme contemporaine de ce réalisme qui sous une grossièreté répugnante met vigoureusement en relief certains côtés du caractère russe : c'est ce qu'on a appelé le *nihilisme*. Le nihilisme n'est pas une philosophie, un système coordonné comme le positivisme d'Auguste Comte, ce n'est pas une forme scientifique nouvelle du vieux scepticisme ou du vieux naturalisme; c'est un matérialisme bruyant et tapageur, dénué de tout appareil philosophique et trop dédaigneux de toute métaphysique pour se donner la peine de se démontrer lui-même. On ne peut dire que ce soit une doctrine, c'est une mode déjà passée, une pose, un costume de circonstance. Le nihilisme est une négation universelle, politique autant que religieuse et morale, une négation fière d'elle-même, heureuse que tout ne soit qu'illusion dans les espérances religieuses et les croyances morales de l'humanité, heureuse de pouvoir les bafouer, et triomphant cyniquement de ce qui fait la tristesse d'âmes plus hautes. Le nihiliste se complaît dans cette foi à l'inanité de la vie et au vide de l'univers, c'est pour lui un sujet d'orgueil en même temps que de gaîté, cela l'amuse, cela le réjouit, il serait bien fâché qu'il en fût autrement. Il y a dans cette triste satisfaction quelque chose de la gaminerie de la première incrédulité. C'est un enfantillage dépravé qui perce jusque dans la prétention à la maturité. C'est en même temps une sorte de revanche contre les vieilles superstitions qui dominent encore la masse de la nation, contre toutes ces

pratiques extérieures d'une dévotion minutieuse qui fatigue l'œil.

Le nihilisme serait embarrassé de se définir lui-même; son nom, qui convient autant à sa nullité scientifique qu'au vide de sa philosophie, n'est qu'un spirituel sobriquet. Sans études, sans recherches, sans méthode d'aucune sorte, toute son originalité est dans sa crudité. On demandait à un adepte en quoi consistait le nihilisme. « Prenez la terre et le ciel, répondit-il, prenez la vie et la mort, l'âme et Dieu, et crachez dessus, — voilà le nihilisme. » C'est bien cela en effet. Le mot est du reste moins choquant pour une oreille russe que pour une oreille française : cracher joue un grand rôle dans les superstitions des Russes. On crache pour détourner un présage, on crache en signe de mépris, on crache en signe d'étonnement, on crache pour tout. Les jeunes prosélytes du radicalisme russe n'ont eu garde d'oublier cette coutume nationale, et au besoin ils lui empruntent volontiers des images; c'est encore là une des marques de cette gaminerie juvénile qui est au fond de toutes ces bruyantes prétentions. A Heidelberg, alors fréquenté par de nombreux étudians russes à la suite de certaines affaires des universités de Russie, se publiait, il y a quelques années, un journal ayant pour titre : *A tout venant, je crache.* Il serait difficile de jeter un défi plus net à l'esprit de vénération, si puissant chez le Russe, qui se courbe encore en deux devant son ancien seigneur, et qui pour le plus petit profit est prêt à se jeter à ses pieds et à les lui baiser. C'est un signe de la profonde discordance des idées et des sentimens dont souffre cette nation, arrivée à l'âge critique qui sépare l'adolescence de la maturité. Au moral comme au physique se rencontrent les deux extrêmes, et à la plus servile vénération politique et religieuse répond le plus effronté cynisme intellectuel et moral. Entre les deux, la grossièreté, une grossièreté naïve chez l'un, réfléchie chez l'autre, sert de lien, la seconde comme la première étant un signe d'enfance, et l'orgueilleux nihiliste ressemblant en cela à l'humble mougik, dont il se croit séparé par un monde.

Au point de vue psychologique, le nihilisme est sorti de la réunion de deux des penchans opposés du caractère russe, le penchant à l'absolu, le penchant au réalisme. C'est de cet accouplement contre nature qu'est né ce monstre antipathique, qui n'est pas sans ressemblance avec quelques-uns des plus tristes enfans de l'esprit occidental. Nous trouvons encore là un exemple de cette impatience de limite, de ce goût de témérité dans la spéculation, qui sont fréquens chez les Russes, mais, à l'inverse des Allemands, y prétendent peu à la science ou à la méthode, et procèdent par bonds et par caprices. Le nihilisme est déjà passé de mode; éclos il y a quelques années, il est déjà vieilli, mais les tendances d'où il est sorti

persistent. Il y a encore de ces jeunes gens, comme en peint Ivan Tourguenef, pour qui la plus grossière injure serait d'être appelés idéalistes, la plus grande humiliation de passer pour tels. Le nihilisme était du reste autant social et politique que religieux et philosophique. C'était une sorte de radicalisme intellectuel, universel, et ce penchant à l'esprit radical, niveleur, se retrouve souvent en Russie jusque dans les classes et dans les rangs où il est le moins attendu. Corrigé par le sens pratique, il demeure généralement à l'état de théorie, ce qui, pour le présent du moins, le rend peu dangereux. Ce n'est guère qu'en matière économique et sociale, en matière réelle et positive, que le Russe se permet les songes de l'utopie et la recherche de l'absolu. C'est en s'enfonçant dans les sentiers du réalisme qu'il retombe dans les théories, c'est par une sorte de cercle qu'à force de s'en éloigner il revient à l'esprit spéculatif, comme un voyageur qui, après avoir passé par les antipodes, aborderait par une autre rive au pays qu'il a quitté. C'est dans le domaine qui exige le plus de sobriété d'esprit que le Russe laisse la plus libre carrière à son imagination; l'avenir social et politique de l'humanité lui inspire des espérances et des chimères non moins singulières que celles qu'il raille si cruellement dans les vieilles doctrines. Avec une grande différence de science et de méthode, nous avons chez nous quelque chose de cette spéculation à rebours chez les plus grands adversaires de la métaphysique, chez les positivistes, qui dans les questions économiques et politiques ont souvent abouti à des conclusions si peu en rapport avec leur point de départ et si peu positives.

Les instincts radicaux de l'esprit russe se manifestent dans certaines sectes religieuses, dans certains mouvemens de l'opinion, parfois même dans certaines institutions anciennes ou récentes. Dans les sectes, ces instincts, joints au sentiment opposé de mysticisme ou de vénération, jouent souvent un rôle prépondérant. Dans les institutions, ils se lient à la vieille commune russe et sont fomentés par elle en même temps qu'ils la couvrent de leur protection. Dans l'opinion, on pourrait citer différens symptômes de cet esprit hardi et radical. Le plus caractéristique est le mouvement pour l'émancipation des femmes. C'est là une des tendances les plus dignes de remarque en Russie, et, les exagérations mises à part, une de celles qui lui font le plus d'honneur. Fort différent du nihilisme, bien que dans ses écarts il s'y soit parfois associé, ce curieux mouvement a en partie son point de départ dans le même principe, dans le même côté du caractère russe, dans le mépris des préjugés, le goût pour les théories hardies et les réformes sociales. La femme russe, qui au commencement du dernier siècle était encore voilée et enfermée

dans le *terem*, a eu, comme l'homme, ses aspirations de liberté et d'affranchissement. Il y avait quelque chose de téméraire et de peu sympathique dans la désinvolture hardie des premières réclamantes; aujourd'hui l'esprit pratique a déjà corrigé les travers du début. L'instruction des femmes prend la place de leur émancipation, et l'on commence à faire sous ce rapport des expériences sérieuses dont nous profiterons un jour. L'esprit russe ne recule pas toujours devant de pareilles tentatives, et de ce côté, d'où nous attendons si peu, nous aurons peut-être dans l'avenir plus d'un exemple à recevoir. De tous les peuples, le Russe est un de ceux qui, une fois qu'ils se sont dégagés de leurs idées traditionnelles et de leurs préventions nationales, en sont le plus complétement affranchis. Il se glorifie souvent de n'avoir point d'histoire, et se pique d'être un peuple nouveau sans généalogie et sans tradition. D'autres fois, s'il aime son passé, c'est qu'il y croit découvrir les germes des institutions de l'avenir, les bases de l'ordre nouveau qui doit régénérer la société européenne. Par un des perpétuels contrastes de la Russie, tandis que le paysan demeure obstinément conservateur des rites et des formes, l'homme du monde et l'étudiant se félicitent d'avoir rejeté derrière eux toutes les vieilles traditions. « L'esprit russe, aiment-ils à dire, est comme une table rase sur laquelle le passé n'a laissé aucune trace, il ressemble à nos landes ou à nos steppes encore en friches. » Le grand travail de quelques-uns des plus nobles esprits a longtemps été de se débarrasser de toutes les idées de leur éducation, d'effacer ainsi tout ce qu'ils avaient reçu de leur pays sans y vouloir substituer ce que leur offrait l'Occident, dont la vieillesse leur inspirait un certain dédain. C'est encore là une forme du radicalisme intellectuel des Russes, un autre symptôme de cette témérité théorique qui rend la marche de la Russie dans l'avenir et les lignes de son développement difficiles à dessiner.

VI.

Nous voilà loin de la nature et du climat; il nous y faut revenir pour en signaler un des traits les plus saillans et une des analogies les plus frappantes avec le génie de la nation. Nous avons assez décrit l'uniformité des campagnes de la Russie; elles aussi ont pourtant leur principe de variété, qui réagit puissamment sur l'homme et contribue à expliquer les contradictions apparentes du caractère du grand peuple du nord. Ce principe de variété est dans le climat et non dans le sol. En Russie, la diversité, et avec elle le pittoresque et la beauté, proviennent du temps plus que de l'espace, de la succession des saisons plus que de celle des contrées. C'est l'inverse

des pays du midi, des pays tropicaux surtout, où la végétation et les aspects extérieurs de la terre et du ciel changent peu, où, les saisons ne différant guère que par des nuances, la vie coule au milieu d'elles d'un cours égal et monotone. Dans le nord, dans une région continentale surtout comme la Grande-Russie, les saisons s'opposent fortement les unes aux autres, elles revêtent tour à tour la terre de vêtemens aux couleurs les plus tranchées. Grâce à elles, le Russe, avec la variété des aspects de la nature, recouvre la variété des impressions et des sentimens que lui refusait le sol. Sans quitter son village, il passe à six mois d'intervalle par des climats et en même temps par des tableaux aussi différens que si, entre le pôle et l'équateur, il descendait et remontait alternativement de 25 à 30 degrés de latitude. L'influence de pareils changemens n'est pas moins grande sur le caractère que sur le tempérament, sur l'imagination que sur l'esprit. En Russie, chaque saison a ses travaux, ses fêtes et ses plaisirs; chacune a ses chants et même parfois ses danses, et elles tiennent une si grande place dans la vie et la poésie populaires qu'elles pourraient servir de cadre à la classification de beaucoup de *pesny* chantés par le paysan. Pour décrire la Russie, c'est peu d'en décrire le sol, c'est par-dessus tout les saisons qu'il faut peindre. Rien dans notre climat, où l'opposition de l'hiver et de l'été est déjà assez marquée, ne donne une juste idée de la grandeur ou de la persistance du contraste des saisons au bord du Volga ou de la Néva, et qui n'a vu la Russie que sous l'un des deux aspects ne la connaît point.

Des saisons russes, l'hiver est la plus longue et la plus originale; dans sa monotonie même, elle est peut-être aussi la plus pittoresque et la plus belle. Elle couvre cette pâle nature de la plus éclatante robe de fiancée; la neige est la plus brillante des parures, et à sa blancheur uniforme les nuances et les tons ne font pas entièrement défaut. Tout disparaît sous la neige, la terre, la mer et les lacs, les rivières, les routes et les champs; mais dans cette unité sans limite la nature prend une grandeur que ne pouvait lui donner la maigre variété du printemps ou de l'été. Sous ce manteau uni, il ne reste de sensible à l'œil que les creux et les reliefs, les dépressions et les aspérités du sol; mais ce fond monochrome reçoit du soleil l'éclat le plus éblouissant, et de la lune ou des nuits les teintes les plus tendres et les plus délicates. Au grand soleil, qui luit souvent dans les belles journées d'hiver, l'œil a peine à supporter la splendeur égale et continue de cette campagne : aussi en Russie, où la neige reste cinq ou six mois de suite sur la terre, y a-t-il autant de maladies d'yeux et d'aveugles que dans les pays du midi. Cette blancheur unie n'est point le seul aspect de la neige. Il y a souvent une sorte

d'irisation des rayons du soleil qui, ainsi que dans un prisme, y fait découvrir toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. C'est dans les forêts surtout qu'il faut chercher les beautés de l'hiver. Le givre y prête au bouleau ou au tremble une parure d'argent plus brillante et plus fine que leurs feuilles, tandis que sur le fond de neige blanche aux reflets bleus les sombres massifs de pins et de sapins, prenant des tons chauds et veloutés, semblent presque noirs. La nuit, ces paysages ont une grandeur solennelle. Au clair de lune, ces plaines froides et blanchâtres ressemblent dans leur pâleur aux limbes des poètes catholiques. Sur les arbres ou sur les monumens, la neige prend des reflets fantastiques et couronne les coupoles des églises de Pétersbourg et de Moscou d'une auréole mystérieuse. En l'absence de la lune, les étoiles scintillent avec cette vivacité que leur donnent les grandes gelées. Les nuits les plus obscures sont éclairées par la blanche réverbération de la neige; il semble alors qu'au lieu de venir d'en haut la lumière parte de la terre. En hiver, la nuit est l'heure favorite des promenades et des parties de campagne; à la sortie du théâtre ou du salon, les jeunes femmes, enveloppées de fourrures, montent dans la *troïka*, le traîneau à trois chevaux de front, et vont goûter aux îles ou aux environs de Pétersbourg le triple plaisir de la rapidité, du froid et de la nuit. Dans les rues des villes ou sur les routes, les traîneaux donnent lieu à une impression bizarre due à la simultanéité du mouvement et du silence. Dans les *perspectives* les plus fréquentées, où les chevaux, stimulés par le froid, galopent ou trottent de ce trot rapide qu'on ne rencontre qu'en Russie, les traîneaux et les voitures de toute sorte se pressent, se devancent sur ce tapis de neige qui éteint tout bruit, présentant à l'œil l'image la plus animée de la vie et laissant à l'oreille l'impression du repos. Les longues nuits d'hiver si fêtées dans les capitales ne sont pas sans plaisir pour les paysans. Eux aussi éprouvent le besoin de se réunir pour le travail ou pour la distraction, et imitent de loin la vie des villes. Les femmes et les jeunes filles se rassemblent dans la plus grande isba du village, parfois louée en commun à cet effet, et à la clarté des vacillantes *loutchines*, sorte de torches faites d'éclats de bois résineux, y tiennent leur *posidelka*, soirées rustiques d'un peuple que l'hiver même forme à la sociabilité. Après avoir filé en causant du lin ou de la laine, les jeunes filles, rejointes par leurs fiancés, se mettent à danser une de leurs danses lentes, qu'accompagne la *balalaïka*, ou à chanter quelques-uns de ces chants mêlés de chœurs chers au peuple russe.

Le printemps met fin à ces soirées villageoises en rendant au paysan la terre et les tapis de gazon, et en ramenant la *khorovod* en plein

air. Le premier printemps ou la fin de l'hiver est le plus triste et le plus désagréable moment de l'année. Au lieu de l'herbe verte, c'est une mer de boue; au lieu des parfums de la campagne, c'est la puanteur du dégel. Il y a comme une décomposition et une corruption de la nature avant sa résurrection annuelle; mais combien celle-ci est saisissante, combien elle est attendue et fêtée après les longs mois d'hiver! Rien dans nos climats ne donne l'idée d'un pareil rajeunissement. Le printemps rend la vie à la terre et à la mer à la fois; après cent cinquante ou deux cents jours de neige, il fait enfin reparaître la terre verte, qui avait absolument disparu; il creuse de nouveau les rivières, les lacs et les golfes, il les crée à neuf pour ainsi dire. C'est tout un élément, c'est le monde liquide tout entier, auquel le printemps rend comme par enchantement l'existence. Lorsque depuis l'automne il n'est tombé du ciel que de la neige, les premières pluies elles-mêmes font une impression de surprise qui n'est pas sans plaisir ni sans analogie avec celle que donnent dans le midi les premières gouttes d'eau après de longues semaines de chaleur ou de sécheresse. Aussi les enfans les saluent-ils et leur souhaitent-ils la bienvenue dans des chants traditionnels. Avec les rivières et tout le monde des eaux renaissent les feuilles et les fleurs, précédées des oiseaux, qui s'étaient réfugiés dans des climats plus doux et dont un naïf calendrier populaire annonce jour par jour le retour; l'alouette, la grolle et l'hirondelle, qui, selon la légende russe, s'en revient du paradis et en ramène avec elle la chaleur. La nature sous toutes ses formes paraît d'autant plus vivante et plus jeune que plus profonde avait paru sa mort.

L'homme accueille ce renouvellement de toutes choses avec une joie qu'on ne peut concevoir ailleurs. Les paysans, dans leurs *vesnyanki* ou chants du printemps, célèbrent avec une naïve poésie le départ de l'hiver et le retour du printemps. Montant sur une colline ou sur leurs toits pour le saluer de loin à son arrivée, ils chantent dès le mois de mars : « Viens, ô printemps, beau printemps, viens avec la joie, viens avec du lin élevé et du blé abondant. » Dans plusieurs pays, ils l'appellent d'avance avec des formules et des rites d'origine païenne; ailleurs les fêtes pour la résurrection de la nature se confondent avec celles pour la résurrection du Christ, comme si l'une était le type ou le symbole de l'autre. Le 1er mai est presque partout une fête populaire : les Russes vont se promener aux bois, et, comme la colombe de l'arche, en rapportent en triomphe de jeunes pousses d'arbre en témoignage du retour de la verdure et de la disparition de l'hiver. La sensation du soleil ou des chaudes brises du printemps est déjà toute seule pleine de délices. Le corps, débarrassé de ses lourds vêtemens,

semble allégé en même temps que rajeuni. Le printemps russe est court : après les laideurs du dégel, il aboutit vite aux ardeurs de l'été; mais la rapidité même en augmente l'effet. Il y a quelque chose d'admirable dans la soudaine éruption de la végétation, qui éclate pour ainsi dire tout à coup; l'œil peut presque en suivre l'épanouissement jour par jour, et le laboureur a une joie plus vive à voir le grain qu'il vient de semer lever, jaunir et mûrir en quelques semaines. Dans le nord de la Russie, la rapide croissance des jours rivalise avec celle des plantes, et, comme des longues nuits d'hiver aux longs jours d'été, ils ont un plus grand intervalle à franchir, ils s'allongent quotidiennement d'une durée plus notable, et tout ainsi se réunit, terre et eaux, plantes et lumière même pour rendre plus intense et plus saisissante la sensation du renouvellement.

Les anciens Russes ne comptaient pas ce bref printemps pour une saison : ils n'en avaient que trois, l'été, l'automne et l'hiver, les deux premières plus ou moins resserrées par la longueur de la troisième. L'été, avec quelques-uns des inconvéniens des pays méridionaux, avec les chaudes journées, la poussière et parfois la sécheresse, apporte à la Russie plusieurs des charmes du midi, la beauté de l'atmosphère et du ciel, la douceur de l'air, la vaporeuse transparence des horizons et la fraîcheur de l'ombre et de l'onde, la délicieuse fraîcheur du premier matin ou des dernières heures du soir. Dans la moitié septentrionale de l'empire, l'été a des tableaux qui lui sont propres et que l'œil ne peut soupçonner sans en avoir joui. Les nuits d'été du midi avec leur molle température et leur ciel diaphane sont belles, les nuits d'été du nord ne le sont pas moins, et sont plus surprenantes. Aucun pinceau ne saurait rendre les délicatesses de leurs nuances, aucun la finesse de leurs dégradations. Dans ces nuits où le soleil descend à peine au-dessous de l'horizon, aux vives couleurs des couchers de soleil du printemps succèdent des teintes d'opale ou de nacre qui semblent appartenir à une autre planète. La lumière en pâlissant semble prendre quelque chose d'éthéré, ce n'est ni le jour ni la nuit, ce n'est ni l'aube ni le crépuscule, ou plutôt ce sont les deux à la fois. Plus l'on monte vers le pôle, et plus le couchant et l'aurore se rapprochent dans l'espace comme dans le temps; vers minuit, on les voit rougir ou blanchir à peu de distance l'un de l'autre des deux côtés du nord, éclairant le ciel de leurs teintes simultanées, comme s'ils se réfléchissaient mutuellement. Sur le 60e degré, à la latitude de Pétersbourg, il n'y a déjà plus de nuit à la fin de juin, bien qu'il faille remonter jusque vers le 66e au-dessus d'Arkangel pour voir le soleil rester à minuit à l'horizon. Ces nuits mystérieuses et si calmes pour l'œil et l'imagination sont parfois singulièrement excitantes pour

le corps et les nerfs. Le goût, le besoin ou la capacité de sommeil semblent diminuer avec la longueur de la nuit; il y a dans ce jour continu un secret stimulant qui le rend fatigant pour certaines natures et amène à désirer le retour des nuits. Elles reviennent bientôt, grandissant aussi promptement qu'elles avaient diminué. Déjà dans les nombreux rites d'origine païenne qui fêtent le solstice d'été, aux chants de joie qui célébraient le sommet de la course ascendante du soleil se mêlaient des chants de tristesse qui pleuraient d'avance sa rapide descente vers l'hiver. Avec les nuits revient l'automne, la moins accentuée des saisons russes, mais non toujours la moins belle. Les forêts reprennent ces teintes chaudes et variées dont l'été ne peut égaler la richesse; les fréquens changemens de l'atmosphère donnent au ciel des tons d'une sombre et mobile beauté, et les premières gelées et le premier givre ont des charmes qui ne sont bien connus que de l'œil matinal du chasseur. Puis, dans cette lente décadence des jours et de la végétation, il y a un sentiment de tristesse qui va bien à cette nature, une poésie doucement mélancolique et profonde comme l'approche de la mort avec la certitude de la résurrection. L'automne dure souvent longtemps, les jours raccourcissent, les feuilles tombent, les oiseaux émigrent, espèce par espèce; mais l'hiver, le véritable hiver russe, n'est réellement arrivé que lorsque la terre est couverte d'un épais linceul de neige que le printemps seul soulèvera.

Toutes ces vicissitudes des saisons sont senties par les Russes comme par personne, et personne ne s'est comme eux entendu à les rendre. Aucune nuance de cette pâle nature, aucun reflet du ciel et de la terre n'a échappé à leurs yeux, aucun son, aucun murmure à leurs oreilles. « Au seul mouvement des feuilles, j'aurais, les yeux fermés, reconnu la saison ou le mois de l'année, » dit quelque part un de leurs écrivains. Ils ont peint avec amour cette nature monotone, qui à la longue prend pour celui qui l'a une fois ressenti un charme pénétrant, ainsi qu'un visage dont la beauté est dans l'expression. Ils l'ont peinte dans ces alternatives des saisons qui à peu de mois de distance offrent à leur pinceau des mondes si différens. D'elle aussi, ils ont reçu un double talent souvent sensible dans leurs tableaux, le sentiment des couleurs et le sentiment des nuances, l'entente des grandes lignes et des masses et l'entente des détails et des accessoires. C'est que dans ces vastes plaines, en été presque autant qu'en hiver, la nature se montre sous ces deux aspects opposés selon qu'on la regarde de loin ou de près. Chez elle, il n'y a pas de milieu entre les effets d'ensemble et les effets isolés, entre la longue forêt et un bouquet d'arbres, entre la steppe sans limite et un buisson de broussaille. L'immensité invite l'œil à se perdre

dans l'horizon, tandis que chaque détail un peu apparent attire invinciblement son attention. Rien ne saurait rendre la grandeur d'un coucher de soleil dans les steppes; en même temps dans ces plaines unies, comme sur une scène vide, chaque personnage, chaque objet, se détache sur l'immensité uniforme avec une singulière vigueur; un arbre, une cabane, un homme, prennent une importance et presque une taille plus grande. Aussi, pour employer une comparaison vulgaire, les Russes ont-ils une rare facilité à contempler la nature par les deux bouts de la lorgnette et à la voir tour à tour en myope et en presbyte. Il n'y a pour ainsi dire pas de degré intermédiaire où l'œil se puisse arrêter. Avec cette qualité, les Russes ont celle de la netteté, de la propriété de l'expression; peuple et écrivains y ont l'image juste et vive, qualité qu'ils tiennent de cette nature où formes et couleurs frappent par leur perpétuelle répétition ou sont mises en relief par leur isolement.

L'influence des vicissitudes des saisons est sensible dans leur sentiment de la nature et dans leur tour d'esprit, elle l'est bien plus dans le tempérament et le caractère des Russes. A cette influence, ils doivent dans leur tempérament cette flexibilité, cette élasticité d'organes que les alternatives des saisons ont préparées à tous les climats, — dans leur caractère, cette variabilité, cette facilité à passer d'un sentiment ou d'une idée à l'autre, faculté analogue à la première, et qui partout leur rend l'acclimatation morale non moins aisée que l'acclimatation physique. A ces oppositions de climat se peut aussi attribuer ce qu'il y a parfois chez les Russes de déréglé, de désordonné ou de heurté. On leur a reproché souvent le manque d'originalité; il faut s'entendre sur ce reproche et sur ce mot. S'ils en ont peu dans l'imagination, dans l'intelligence, dans les idées, ils en ont souvent beaucoup dans le caractère, dans l'esprit, dans l'expression. Ce qui leur manque, ou mieux ce dont le temps ou l'éducation ne leur a pas encore laissé faire preuve, c'est le don de l'invention ou de la conception. Loin d'être toujours dépourvu d'individualité, le Russe en a parfois beaucoup dans les sentimens, dans les goûts et les habitudes. Il est souvent original, dans le sens nouveau et vulgaire du mot, non par les idées et l'intelligence, mais par les goûts et les manières. Cette originalité va même parfois jusqu'à la bizarrerie, jusqu'à l'excentricité. Ivan le Terrible, Pierre le Grand et Paul Ier en sont d'éclatans exemples parmi les souverains. Si ce défaut chez les princes se doit rejeter sur le tempérament individuel ou sur le délire malsain du pouvoir absolu, qui, parmi les césars romains, a produit tant d'exemples analogues, des traces de la même disposition se retrouvent au-dessous du trône des tsars. Il serait facile de raconter bien des traits d'originalité russe, et de-

puis deux siècles plus d'un seigneur de Pétersbourg ou de Moscou s'est en ce genre fait une réputation européenne. On peut chercher à expliquer cette tendance par la race; il est plus probable qu'elle tient au climat. De tels penchans sont moins rares dans les pays du nord que dans ceux du midi, en Angleterre et en Amérique qu'en Italie et en Espagne. Dans tous ces pays, ils peuvent tenir aussi à l'accumulation de la richesse en quelques mains, ou au plus grand nombre des grandes fortunes qui, habituées à se tout permettre, sont ainsi qu'une autre sorte de royauté absolue rapidement blasées, et pour leur distraction épuisent toutes les fantaisies. En Russie, l'absence de la vie politique et l'inutilité souvent forcée du talent et des facultés les plus actives ont longtemps contribué à les faire dévoyer. Dans les basses classes, le poids de la misère et de la servitude n'a pas toujours comprimé toute excentricité; là, elle se déguise sous un masque religieux. Si l'état social et l'âge de la civilisation russe y sont pour beaucoup, cette tendance est certainement pour quelque chose dans toutes les sectes bizarres qui foisonnent dans les bas-fonds de la société russe à tel point qu'il semble qu'il n'y ait pas d'extravagance qui n'y puisse conquérir des adeptes. Il est à remarquer que, pour être en opposition avec eux, de tels penchants bizarres ou désordonnés ne sont pas chez une nation, si ce n'est chez un individu, inconciliables avec l'esprit pratique et le culte du bon sens, si cher au Grand-Russe. Les peuples les plus positifs, les plus *matter of fact*, l'Anglais et l'Américain, en sont une preuve. De ces penchans s'en peut rapprocher un autre, commun aussi à plusieurs peuples du nord, c'est le goût de la nouveauté et une certaine mobilité qui, demeurant d'ordinaire à la surface, est moins qu'il ne le semblerait en contradiction avec le reste du caractère. Le Russe est sujet à s'éprendre, sujet à des caprices emportés et à des goûts passionnés pour une chose ou une autre, une opinion, un écrivain, un artiste. Tout est prétexte à mode, et peu de pays peuvent rivaliser avec lui dans ses accès de ferveur de néophyte ou de dilettante. Dans ses transports les plus sincères, on sent cependant le plus souvent tout l'intervalle qui sépare l'engouement de l'enthousiasme. Aisément accessible au premier, le Russe ouvre peu son âme au second. Chez lui, le fond est rarement remué, et, s'il l'est, il se calme assez vite pour ne pas troubler le cours et les calculs de la vie : encore un trait de ressemblance avec l'Américain et d'autres peuples du nord.

La flexibilité du Russe semble plus encore que son originalité liée aux vicissitudes du climat. Chez lui, les saisons sont une rude école pour l'organisme, c'est une sorte de discipline ou de gymnastique forcée que la nature, comme une mère sévère, lui a imposée, et

qui l'assouplit et l'endurcit à la fois. De là une des causes du succès du Grand-Russe, s'étendant dans tous les sens vers le nord et vers le midi avec une facilité presque égale à s'adapter à l'un ou à l'autre. Ainsi s'est trouvée à la fois corrigée et fortifiée une qualité qui semble avoir déjà été dans le sang slave et qu'ont développée et exercée le contact et le mélange avec les races les plus diverses. Cette flexibilité russe ne coûte rien à l'énergie ou à la solidité; au lieu de l'extrême malléabilité reprochée à certains Slaves, c'est la vigoureuse souplesse d'un métal battu et de bonne trempe, encore plus dur que résistant et flexible. Si l'on cherche un type de ce caractère russe, que le poids de l'histoire a empêché de s'épanouir en grands hommes, on a le tsar Pierre le Grand. A travers sa demi-barbarie, dans ses bizarreries et ses contradictions même, Pierre Alexiévitch est le type national par excellence. Il y a peu de défauts du peuple russe qui ne percent en lui, et beaucoup y ont été poussés jusqu'à l'extrême; il y a peu de ses qualités qui ne se fassent jour en lui, et plusieurs s'y sont élevées jusqu'au génie. Que si l'on s'étonne de trouver chez un seul peuple tant de caractères différens ou opposés, on peut en Pierre le Grand les voir réunis et concentrés dans un seul homme. Cette convergence en un seul individu de tant de vices et de vertus, de tant de traits dispersés dans une nation, a formé un homme bizarre et presque monstrueux, mais en même temps un des hommes les plus vigoureux et les plus souples, les plus entreprenans et les plus persistans, les plus audacieux dans la pensée et les plus résolus à l'exécution que le monde ait vus. Peu de peuples ont l'avantage d'avoir ainsi un grand homme dans lequel ils se puissent personnifier, et qui, dans leurs vices même, semblent une colossale incarnation de leur génie. La Russie est peut-être la seule; Pierre, l'élève et l'imitateur des étrangers, Pierre, qui semblait s'être donné pour mission de faire violence à la nature de son peuple, et qui par les vieux Moscovites fut regardé comme une sorte d'antechrist, est le Russe, le Grand-Russe par excellence. Devant lui, on peut dire que le souverain et la nation s'expliquent l'un par l'autre. Un peuple qui ressemble à un tel homme est sûr d'un grand avenir. S'il paraît manquer de quelques-unes des plus hautes ou des plus fines qualités dont s'honore l'humanité, il a celles qui donnent la puissance et la grandeur politiques : une énergie flexible est le principal trait de son caractère, le sens pratique est le trait dominant de son esprit, et la résignation et la persévérance sont ses deux principales vertus.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

L'ASIE-MINEURE

D'APRÈS LES NOUVELLES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES

Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont, exécutée en 1861 et publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique, par M. George Perrot, ancien membre de l'École d'Athènes, M. Edmond Guillaume, architecte du gouvernement, et M. Jules Delbet, docteur en médecine, 2 vol. in-folio (texte et atlas), Paris 1872; Didot.

La Vénus de Médicis est l'exemple le plus frappant des transformations de l'idée religieuse incarnée dans les symboles et dans les œuvres d'art. Sa beauté et sa sainteté, si différentes aux divers âges, ne disent rien de plus que notre amour et notre vénération pour la mère des mortels et des immortels. Plus l'idéal religieux de notre race s'est purifié et spiritualisé, plus le symbole de sa foi et de sa tendresse s'est ennobli et embelli. Toutefois, comme celle du langage, la création religieuse est chose obscure et inconsciente; l'antique simulacre évoqué par l'art des ancêtres subsiste et se perpétue, mais le sens primitif se perd souvent, surtout quand un culte passe d'une race à une autre race. De nouvelles croyances se substituent alors aux anciennes sans que le symbole ait même été modifié dans sa forme consacrée.

Qui ne l'a vue dans nos parcs et dans nos jardins, la « déesse pudique, » tremblante au moindre souffle du vent qui agite les feuilles d'un arbre? Elle semble écouter le murmure caressant des vagues où elle va se plonger, à moins qu'elle ne se mire dans l'eau profonde et verte. Un chaud rayon de soleil, rapide et lumineux comme une flèche d'or, a-t-il percé l'épaisse feuillée, piqué cette peau marmoréenne, la déesse cache son sein d'un geste qu'on pourrait croire chaste, n'était je ne sais quel voluptueux dédain qui

compté. Il en a pris bravement son parti, et, à la grande surprise de tous, il n'a pas mené la vie de plaisir et d'enivrement que l'on redoutait pour lui. L'amitié ardente qu'a su lui inspirer Espérance Michelin a marqué pour lui une époque de transformation. Il a longtemps cru que son frère accepterait le partage de sa fortune. L'obstination héroïque et un peu étrange de celui-ci à rester dans l'heureuse médiocrité l'a frappé si vivement qu'il a pris en dégoût la vie de désordre et de paresse. Il a gardé près de lui M. Ferras et n'a pas voulu faire un grand mariage, il a choisi selon son cœur. Il quitte peu sa mère et l'entoure de soins, il la suit avec sa famille dans les fréquens voyages qu'elle fait à Montesparre et à Flamarande. Espérance a si bien arrangé le donjon et le pavillon qu'il y a place pour tout le monde, le père Michelin ayant été vivre dans sa propriété personnelle avec sa famille, qui est aussi dans l'aisance. Michelin est fier d'entendre appeler sa fille la jeune dame de Flamarande, et on prétend qu'il signe quelquefois de Michelin pour illustrer son gendre. — Pourquoi non? c'est une nouvelle famille aristocratique qui commence.

Gaston aura des enfans très riches, et, comme il les instruit en conscience, ils seront à la hauteur de leur condition. Quant à lui, il ne fera pas fortune par lui-même, il manque absolument d'ambition et n'aime que le travail qui donne des résultats pour le progrès des gens et des choses. On lui reproche de trop vouloir améliorer les races et produire de beaux élèves; on assure qu'il y dépense trop pour y beaucoup gagner. Il répond gaîment qu'il aime le beau et que le profit n'est pas tout dans les écus. Il passe pour original, et ceux qui ne savent pas le mot de son étrange destinée le chérissent sans le comprendre. Ambroise Yvoine, qui est resté son hôte, son ami, son bras droit, et qu'il a choisi pour parrain de son dernier-né, me dit souvent tout bas : — Il n'y a que nous deux pour savoir ce qu'il vaut!

Roger s'est peu à peu radouci avec moi et me traite avec amitié, mais quelque chose s'est brisé mystérieusement entre nous, j'ai dû accepter ce châtiment et reporter sur l'enfant exilé ma tendresse et mon admiration.

J'ai eu quelque peine à en prendre mon parti. Longtemps je me suis ennuyé de ne vivre que pour moi-même; mais, depuis que j'ai occupé mes loisirs à écrire ma confession générale, je ne suis plus tourmenté par le souvenir du passé, et j'espère qu'un jour, en la lisant, Roger versera quelques larmes sur la tombe de son vieux serviteur.

George Sand.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

IX.

LE RASKOL ET LES SECTES. — LES DEUX BRANCHES DU SCHISME, POPOVTSY ET BEZPOPOVTSY (1).

Sorti d'une révolte du formalisme moscovite contre une correction des livres d'église, le *raskol*, le schisme russe, a reçu de la réforme européenne de Pierre le Grand une vigueur nouvelle et une portée plus haute. Les adversaires des changemens liturgiques introduits par le patriarche Nikone se sont grossis des adversaires des changemens politiques introduits par Pierre et ses successeurs. Le schisme est devenu une protestation nationale contre l'influence et l'imitation de l'étranger, une protestation populaire contre la constitution de la Russie en état moderne. Le *starovère*, le *vieux-croyant*, a personnifié la résistance de la vieille Russie aux mœurs nouvelles et aux importations occidentales.

Détachés du tronc de l'église et privés d'épiscopat et de clergé, les vieux-croyans se sont bientôt divisés en deux partis : les dissidens hiérarchiques, les *popovtsy*, qui reçoivent comme ministres des popes dérobés à l'église dont ils récusent l'autorité, — les sans-prêtres, les *bezpopovtsy*, qui, ne reconnaissant plus à l'épiscopat le droit de conférer le sacerdoce, rejettent tout clergé. Nous avons montré à quelle secrète logique ont obéi ces deux branches du schisme, à quelles extrémités religieuses et morales avait abouti le parti le plus radical; nous voulons chercher aujourd'hui comment ces doc-

(1) Voyez la *Revue* des 15 août, 15 septembre, 15 octobre 1873, 15 janvier, 1er mars, 1er mai, 15 juin et 1er novembre 1874.

trines souvent absurdes, parfois immorales, ont pu vivre et durer, comment dans un état autocratique des sectes de marchands ou de paysans ont pu se constituer en face d'une église d'état. Nous voudrions découvrir dans quelle mesure le *raskol* a pendant une lutte de deux siècles subi l'influence de la civilisation, dans quelle mesure il lui résiste encore, quels sont les ressources et quels sont les obstacles ou les dangers qu'il présente à la Russie et au gouvernement russe. Le *raskol* est le phénomène le plus complexe en même temps que le plus original de la Russie moderne : la religion n'en est qu'une face. Le schisme a un côté social et politique, un côté économique et financier, et sous ces divers aspects il montre le secret génie et les tendances natives d'un peuple dont les aspirations n'ont encore pu se produire que sous forme religieuse.

I.

Quel est le nombre de ces dissidens, de ces *raskolniks*, c'est la première question qui se présente à l'esprit, et c'est la plus difficile à résoudre. Les statistiques officielles donnent le dénombrement des adeptes de tous les cultes professés dans l'empire; les *raskolniks* y figurent à leur rang, mais le chiffre indiqué pour eux n'est même pas un chiffre approximatif. Le dernier recensement accuse un peu moins de 1,100,000 *raskolniks* (1). Les hommes les plus compétens, les statisticiens les premiers, sont unanimes à repousser sur ce point les données de la statistique, unanimes à les trouver notoirement inférieures à la vérité; ils sont en désaccord sur le nombre à substituer au nombre reconnu. Pour avoir la force numérique réelle des dissidens, il suffit, selon quelques-uns, de doubler ou de tripler le chiffre officiel; selon la plupart, ce n'est pas trop de le quintupler, de le sextupler; selon plusieurs, il faut monter au-dessus de 12 millions, peut-être au-dessus de 15 millions d'âmes. L'absence de toutes données positives explique ces divergences. Un des plus remarquables statisticiens de la Russie me disait avoir consulté à ce sujet les chefs du *raskol* venus à Saint-Pétersbourg pour les affaires de leur culte. « Nous sommes nombreux, répondirent-ils, mais nous ne savons combien nous sommes. » Personne ne le sait, et cette obscurité n'est pas une des moindres singularités ni une des moindres forces du *raskol*.

(1) 1,093,452, dont environ 926,600 dans la Russie d'Europe et la Pologne, 58,900 dans la région du Caucase, 65,500 en Sibérie, 42,500 dans la région du fleuve Oural et l'Asie centrale. La Finlande seule n'est pas comprise dans ce chiffre. *Statistitcheski Vrémennik*, 1871. Cf. Buschen, *Russlands Bevölkerung*. Vers 1835, les relations synodales ne comptaient pas tout à fait 480,000 sectaires; on prétendait en convertir une trentaine de mille par an, en sorte qu'aujourd'hui le schisme devrait avoir disparu.

Les statistiques gouvernementales ne comptent à l'actif du schisme que les dissidens admis ou avoués par l'église, c'est-à-dire ceux qui depuis plusieurs générations ont réussi à échapper aux registres des paroisses du clergé orthodoxe. Ce n'est naturellement que le petit nombre. En dehors de ces *raskolniks* déclarés, il y a tous ceux que les actes publics continuent à inscrire parmi les orthodoxes; il y a tous les *raskolniks* honteux ou déguisés qui craindraient de s'exposer à des poursuites; il y a enfin toutes les sectes secrètes ou prohibées qui fuient obstinément la lumière. A défaut de recensement, il est une classe de documens d'où se peuvent tirer quelques données approximatives sur le nombre des dissidens. Ce sont les rapports du haut-procureur du saint-synode sur la fréquentation des sacremens dans l'église orthodoxe. Le règlement spirituel de Pierre le Grand remarquait déjà que l'éloignement pour l'eucharistie était le meilleur indice auquel se pût reconnaître un *raskolnik* (1). Or sur les listes officielles, parmi les gens inscrits comme n'ayant pas participé aux sacremens, ont longtemps figuré plusieurs catégories de fidèles qui paraissent appartenir au schisme. L'analyse des tableaux officiels des confessions et communions pascales a conduit un écrivain russe à estimer à 9 ou 10 millions le nombre des dissidens (2). Ce chiffre paraît un peu élevé, il ne dépasse cependant point les estimations habituelles des *raskolniks*. C'est par millions d'âmes que se comptent les dissidens, et c'est probablement entre 6 et 8 millions qu'oscille leur nombre réel (3).

Le nombre des *raskolniks* ne peut du reste donner une juste idée de l'importance du *raskol*. Il n'en est point du schisme russe comme de la plupart des religions établies, la valeur ou l'influence n'en saurait être mesurée à un chiffre. Le *raskol* n'existe pas seulement à l'état d'église, de confession adoptée par tant ou tant de millions d'hommes; c'est souvent une simple tendance, comme une pente vers laquelle inclinent beaucoup d'hommes demeurés dans l'orthodoxie officielle. La force du *raskol* est peut-être moins dans les adeptes qui le professent obstinément que dans les masses qui sympathisent sourdement avec lui. Au lieu de les avoir en haine ou en répulsion comme des rebelles et des hérétiques, le paysan ou l'ouvrier demeuré fidèle à l'église regarde souvent les vieux-croyans comme les chrétiens les plus pieux et les plus fervens, comme des chrétiens semblables à ceux des premiers temps,

(1) *Règlement ecclésiastique de Pierre le Grand*, édition russe et française du père C. Tondini, p. 188.

(2) Schédo-Ferroti, *la Tolérance et le schisme religieux en Russie*, p. 153-154.

(3) S'il est difficile de déterminer le nombre total des dissidens, il l'est plus encore de fixer le chiffre des adhérens des diverses sectes. Des deux grands partis qui divisent le schisme, c'est le plus radical, le parti des sans-prêtres, qui semble aujourd'hui le plus en progrès.

et comme eux persécutés pour la foi. Dans certaines régions se rencontre chez le petit peuple cette singulière opinion, que l'orthodoxie officielle n'est bonne que pour les tièdes, que c'est une religion mondaine (*mirskaïa*) dans laquelle il est difficile de faire son salut, et que la sainte et vraie religion chrétienne est celle des vieux-croyans. L'insuffisance ou l'inactivité des popes orthodoxes a dû contribuer à répandre cette opinion, que les progrès du clergé russe doivent chaque jour affaiblir. Un conseiller d'état, chargé vers la fin du règne de Nicolas d'une enquête secrète sur le *raskol*, raconte à cet égard une instructive anecdote. « A mon entrée dans l'*izba* d'un paysan, j'ai souvent, dit-il, été accueilli par ces mots : Nous ne sommes pas chrétiens. — Qu'êtes-vous donc, des infidèles? — Non, répondaient-ils, nous croyons au Christ, mais nous suivons l'église; nous sommes des gens mondains, des gens frivoles. — Comment n'êtes-vous pas chrétiens, puisque vous croyez au Christ? — Les chrétiens sont ceux qui gardent l'ancienne foi; ils ne prient point de la même manière que nous; mais nous, nous n'en avons pas le temps (1). » Cette naïve façon de s'accuser de penchant au schisme en se défendant du soupçon de lui appartenir montre quelles racines le schisme a jetées dans l'esprit du peuple. A tort ou à raison, une grande partie de la nation passe pour incliner au *raskol*. C'est là un fait grave, et c'est au fond un des principaux obstacles à l'entière émancipation des vieux-croyans. Le jour où chacun serait maître d'adhérer ostensiblement aux *starovères*, on craindrait de voir l'église dominante perdre le quart, peut-être le tiers de ses enfans. Aussi, pour autoriser la libre profession du *raskol*, le gouvernement attendra-t-il que la grande majorité de la nation soit retenue dans l'orthodoxie par l'instruction ou par l'indifférence.

La force du schisme n'est pas toute dans le nombre de ses adhérens ou dans les sympathies populaires, elle est dans les classes où se transmet l'*ancienne foi*. Objet des mépris du Russe civilisé, c'est dans le peuple ou dans les classes sorties du peuple, chez le paysan, chez l'artisan, chez le marchand, que se recrute le *raskol*. En d'autres pays, cette localisation dans les couches inférieures de la nation eût pu être une cause de faiblesse; dans la Russie du servage, c'était une garantie d'existence. Le schisme est une des suites de cette rupture de la société russe en deux mondes étrangers l'un à l'autre, en deux peuples sans sympathies réciproques, que nous avons signalée comme une des conséquences de la violente réforme de Pierre le Grand. L'épaisse muraille que le XVIIIe siècle avait élevée entre le peuple et les classes instruites a servi de rempart aux

(1) *Iz sekretnykh zapisok ekspeditsii 1852*. *Sbornikpravit. svéd. o rask.*. t. II, p. 13.

superstitions et aux sectes populaires. Le *raskol* a grandi derrière le dédain de la noblesse comme derrière un retranchement, protégé contre les attaques de la civilisation par le mépris même des classes civilisées. Confinés dans le bas peuple, les préjugés et les erreurs du peuple étaient si bien à couvert que pendant plus d'un siècle et demi ils restèrent presque entièrement inconnus des hommes qui eussent pu les combattre. C'est seulement depuis quelques années que les Russes instruits ont eu la curiosité de pénétrer dans l'obscur dédale des croyances de la plèbe dissidente. Cette curiosité nouvelle, ce simple mouvement d'intérêt est un symptôme du rapprochement des classes, et c'est à ce rapprochement plus qu'à toute chose, c'est à la sympathie mutuelle des deux moitiés de la nation qu'il est réservé d'effacer ou de redresser les aberrations religieuses des classes populaires.

Tout confiné, tout dédaigné qu'il fût, le *raskol* possédait deux élémens de puissance souvent liés ensemble, la moralité et la richesse. « Ces *raskolniks*, vous dit-on fréquemment, sont les hommes les plus sobres, les plus économes, les plus honnêtes. » Quand un propriétaire vous mène dans une cabane de paysan propre et bien tenue, si on lui demande ce que sont les habitans, il vous répond souvent : Ce sont des *raskolniks*, des vieux-croyans. Quand vous demandez à un chef d'industrie quels sont ses meilleurs ouvriers, il n'est pas rare de lui entendre dire : Ce sont des dissidens, des *starovères*. Ainsi dans l'Oural, la grande région industrielle de la Russie, la plupart des ouvriers sont des vieux-croyans fort attachés à leurs rites. Ces qualités d'ordre et d'économie se montrent même vis-à-vis de l'état, qui les a persécutés. « Les vieux-croyans, me disait le gouverneur d'une des provinces qui d'ordinaire sont en retard pour le paiement des impôts, les vieux-croyans sont les contribuables qui s'acquittent le plus régulièrement. Ces avantages moraux tiennent en partie aux préjugés des dissidens, et s'affaiblissent peu à peu avec ces préjugés. La répulsion de beaucoup d'entre eux pour certains usages, pour certains alimens, les préserve de tel ou tel vice, de tel ou tel défaut, de même que les prescriptions du Coran défendent parfois le musulman de l'ivrognerie. Le principe de la moralité des *raskolniks* n'est cependant pas dans leurs répugnances ou leurs préventions, il est encore moins dans leur culte. La morale dans les religions ne découle pas toujours directement du dogme, elle vaut souvent moins, souvent mieux que les doctrines. A l'honnêteté ou aux vertus des *raskolniks*, il y a en dehors de la religion deux causes, une cause nationale particulière au peuple russe et à l'origine du *raskol*, une cause générale qui dans tous les cas semblables agit en tout pays d'une façon analogue. La cause nationale, c'est que, le schisme étant sorti d'une révolte de la conscience populaire,

ce sont les âmes ou les familles les plus consciencieuses qui lui sont demeurées fidèles: c'est que le *raskol* est en harmonie avec l'idéal social, l'idéal moral et pour ainsi dire l'idéal domestique du peuple. La cause générale, c'est que, partout où vis-à-vis d'églises privilégiées il y a des confessions moins favorisées, ces dernières doivent à l'infériorité même de leur situation une supériorité relative de zèle et de vertu. En devenant de minorité majorité, un parti religieux, comme un parti politique, tend malgré lui au relâchement ou à l'engourdissement. L'efficacité morale d'une même religion en des pays divers est souvent ainsi en raison inverse du nombre de ses adhérens, en raison inverse de sa puissance politique. Comme une source qui en se répandant perd de sa limpidité, une doctrine religieuse en s'étendant perd souvent de sa pureté, perd de son austérité. Chez les vieux-croyans, de même que chez la plupart des minorités religieuses, les qualités inhérentes à l'infériorité du nombre ou de la situation ont encore été renforcées par des souvenirs ou des perspectives de persécution qui élevaient les esprits et trempaient les caractères. Il est des pays où après un long abaissement les mœurs publiques ont été relevées par des minorités religieuses d'abord dédaignées. A cet égard, il a manqué quelque chose aux vieux-croyans pour avoir sur la Russie l'influence qu'ont eue les puritains sur l'Angleterre des Stuarts. Enfermé en lui-même et dans la contemplation du passé, isolé d'une civilisation qui s'imposait malgré lui à sa patrie, le *raskol* est demeuré dans le peuple comme une protestation stérile, il est resté aussi impuissant à doter la Russie d'un idéal moral que d'un idéal politique.

A la force que donne la moralité s'ajoute chez les vieux-croyans la force de la richesse, la force de l'argent. Ici encore, il y a des causes spéciales au *raskol*, et des causes générales tenant à la situation des *raskolniks*. Cette disposition à s'enrichir est en partie une conséquence de la supériorité morale, et, comme celle-ci, peut tenir à certaines croyances, à certaines préventions du schisme. Le *starovère*, qui ne fume pas, qui boit peu, arrive plus vite à l'aisance par la sobriété et l'économie. Ce n'est là pourtant que le petit côté de l'explication. Il y a une raison plus haute, une raison qui se rencontre à un degré plus ou moins marqué chez la plupart des religions, chez la plupart des races longtemps tenues dans un état d'infériorité. Par la persécution, par les lois d'exclusion, les sectes opprimées et désintéressées des affaires publiques sont rejetées vers les affaires privées, vers le commerce. Chez elles, les capacités financières ou commerciales, fortifiées par l'exercice et accumulées par l'hérédité, finissent par devenir comme un don naturel, une faculté innée. Les Juifs dans le monde entier, les Arméniens en Orient, les Parsis dans l'Inde, les Coptes en Égypte, offrent des exemples di-

vers de la même loi. Le *raskol* est trop récent, un trop grand nombre de ses adhérens appartient aux classes rurales, pour qu'une semblable adaptation soit aussi marquée et aussi générale chez les *raskolniks*. Ce qu'on peut assurer, c'est que chez eux l'esprit positif, les qualités mercantiles du Grand-Russe se sont d'autant mieux manifestés que pour être libres ils avaient besoin d'être riches. La corruption de l'ancienne administration russe les contraignait à recourir à la clé d'or qui ouvrait toutes les portes. Les premiers peut-être en Russie, les *starovères* ont compris que l'argent pouvait être une sauvegarde et la fortune une force; les premiers, ils ont demandé l'émancipation à la richesse.

La prospérité mercantile des vieux-croyans se peut rapprocher de celle de plusieurs sectes protestantes en Angleterre et aux États-Unis. Il est des formes religieuses à principes simples, à morale sévère, parfois même morose, qui conviennent à certaines classes sociales et à une certaine médiocrité de culture, des doctrines pour ainsi dire bourgeoises qui vont facilement à l'esprit du marchand ou de l'homme d'affaires, et mènent à la fortune par un chemin plus régulier et plus sûr. Chez les *raskolniks*, comme chez le puritain, le *quaker* ou le méthodiste, chez le Grand-Russe comme chez l'Anglo-Saxon, l'esprit pratique s'allie fort bien à l'esprit théologique, et le sens des affaires aux illusions religieuses. Dans les villes, dont l'accès ne leur a été officiellement rouvert que sous Catherine II, les dissidens comptent parmi les plus riches de ces marchands russes dont souvent l'énorme fortune rivalise avec celle des négocians américains. A Moscou, la capitale commerciale et financière de l'empire, beaucoup des plus belles maisons, beaucoup des plus vastes usines appartiennent à des *raskolniks*. A Perm et dans l'Oural, la région des mines et des forges, les vieux-croyans se sont rendus maîtres d'une grande partie des transactions. La richesse s'est si vite accumulée dans leurs mains que sous l'empereur Nicolas un écrivain officieux assurait qu'une portion considérable des capitaux russes se trouvait au pouvoir des schismatiques (1). Les appréhensions de quelques esprits ont été jusqu'à craindre de la part du *raskol* une sorte d'accaparement des affaires ou de monopole financier tel qu'ailleurs on en a souvent redouté de la part des Juifs : de semblables terreurs étaient singulièrement exagérées. Ce qui est vrai, c'est qu'au XIXe siècle la force principale du schisme a été dans la bourse. L'argent est devenu le nerf du *raskol*, l'argent a joué le premier rôle dans les moyens de défense et les moyens de propagande des *raskolniks*.

Grâce au soutien que se prêtent les uns aux autres les dissidens,

(1) Mémoire de Melnikof pour le grand-duc Constantin, *Sbornik prav. svéd. o rask.*, t. Ier, p. 182 et 192.

grâce aux liens que noue entre eux la foi religieuse, le schisme a parfois pu être considéré comme un chemin menant à la fortune. Pour certains hommes d'affaires, pour certains riches marchands, le *raskol* a été un puissant moyen d'influence, pour quelques-uns un moyen d'exploitation. Dans plusieurs de ces sectes religieuses, comme ailleurs dans les partis politiques, il semble qu'à côté des fanatiques et des naïfs il y ait des meneurs et des intrigans pour qui l'hérésie, comme ailleurs la révolution, n'est qu'un instrument d'élévation. La superstition des masses dissidentes n'a parfois servi qu'à alimenter la cupidité et les coffres des chefs. « Le *raskol*, écrivait récemment un des hommes qui l'ont le plus étudié, le *raskol* n'est plus que la vache laitière de fripons millionnaires (1). » Prise à la lettre et étendue à tous les vieux-croyans, une telle appréciation ne serait qu'une calomnie. En Russie, la culture des classes marchandes n'est pas encore telle que, pour expliquer leur fanatisme ou leur superstition, il soit besoin de recourir à une fourberie intéressée. Si les *raskolniks* possèdent souvent une grande fortune, beaucoup en font le plus noble usage. Les *starovères* rivalisent de libéralité avec les marchands orthodoxes pour la fondation des écoles ou des établissemens de bienfaisance. Chose plus singulière, ces vieux-croyans, les héritiers des vieux Russes en révolte contre toutes les importations occidentales, sont parfois les protecteurs des arts que la Russie a empruntés à l'Occident. Ces hommes hier encore fidèles au costume moscovite s'entourent déjà de tout le luxe de la civilisation moderne. Nous avons visité à Moscou l'hôtel d'un de ces riches marchands *starovères*. Tous les styles d'architecture avaient été mis à contribution pour cette vaste demeure; les marbres, les peintures et les fleurs y étaient prodigués; un œil parisien n'y eût pu reprocher que l'excès même de la décoration. Dans une aile de l'édifice se trouvait une chapelle dont l'*iconostase* et les murs étaient couverts de ces vieilles peintures de style byzantin que, dans leur amour de l'antiquité, les vieux-croyans achètent au poids de l'or. Le maître de la maison nous y montra avec orgueil une image d'André Roublef, artiste du XIVe ou XVe siècle, dont les œuvres étaient données en modèle par les règlemens iconographiques de l'ancienne église moscovite. Près de cet oratoire consacré aux saintes icônes s'ouvrait une longue galerie de toiles profanes. Il y avait là des paysages et des marines, des tableaux de genre et des tableaux d'histoire. Tout ce qui séduit l'art moderne, jusqu'aux souvenirs mythologiques et

(1) J. V. Livanof, *Raskolniki i Ostrojniki*, t. II, p. VI. — Ce vaste ouvrage, dont il a déjà paru quatre gros volumes, est plein de faits curieux mêlés à de romanesques histoires; malheureusement la partialité y est telle que certains chapitres ont, de la part des *raskolniks*, donné lieu à des procès en justice, et que le lecteur est toujours obligé de se tenir en garde contre les récits et les conclusions de l'auteur.

aux nudités païennes, avait sa place dans le musée de ce disciple des fanatiques adversaires de l'Europe et de Pierre le Grand. Un seul trait dénotait le vieux Russe toujours vivant au fond du vieux-croyant : ces toiles si variées étaient toutes d'un pinceau russe; c'était une galerie nationale, et nulle part, pas même peut-être dans les collections publiques de Pétersbourg ou de Moscou, on ne pouvait mieux étudier l'école russe contemporaine.

Tels sont aujourd'hui ces riches vieux-croyans, en cela du reste semblables à beaucoup de riches marchands de Moscou : ils ont le luxe et le superflu de notre civilisation sans toujours en avoir le fond et l'essentiel. Pour que chez de telles familles l'*ancienne foi* fût un obstacle insurmontable au progrès, il faudrait qu'elle les isolât dans un monde fermé. Ces hommes que la fortune a conduits au seuil de la culture resteront-ils dans le *raskol?* Peut-être les fils de ces marchands, qui à chaque génération se dépouillent de quelques-uns des préjugés de leurs pères, sortiront-ils du schisme en sortant de l'étroit cercle d'idées où le schisme est né. Il y a déjà eu des exemples de semblables conversions. Peut-être les vieux-croyans arrivés à la civilisation pourront-ils renoncer aux coutumes et aux préventions du *raskol* sans renier le culte de leurs ancêtres. Ce ne serait pas la première fois que les fidèles d'une religion changeraient de mœurs et de manière de voir sans changer de religion. Ce qu'il y a de certain, c'est que la fortune, qui pour le schisme a été le principe d'une émancipation sociale, sera en même temps pour lui le principe d'une émancipation intellectuelle; l'argent n'aura pas seulement aidé les vieux-croyans à s'affranchir des entraves et des vexations administratives; il contribuera à les délivrer des entraves spirituelles de leur propre culte. Après avoir été pour le *raskol* une force momentanée, l'aisance et le bien-être seront à la longue une cause de faiblesse pour les doctrines et les principes du *raskol*. Les hommes ne s'enrichissent pas impunément; c'est la richesse qui par les lumières de l'instruction, qui par les jouissances de la civilisation, adoucira et pour ainsi dire apprivoisera les vieux-croyans; grâce à elle, le schisme devra se tempérer, se mitiger, ou il devra périr.

Ce résultat est encore éloigné : chez ces opulens *raskolniks* comme chez la plupart des marchands russes, la fortune a de longtemps précédé l'instruction. Ce n'est point que les dissidens soient plus ignorans que leurs compatriotes orthodoxes. Pour l'instruction comme pour la moralité et le bien-être, les schismatiques l'emportent souvent sur les autres Russes de même classe. Parmi ces dévots du rituel, parmi ces sectateurs du passé, l'homme qui ne sait pas lire est notablement plus rare que dans la masse du peuple russe. Les vieux-croyans ont un grand goût pour l'instruction élé-

mentaire, et, pour la répandre parmi leurs coreligionnaires, ils ont fait de nobles sacrifices. C'est encore là une qualité qui tient autant à la position des *raskolniks* qu'aux principes du *raskol*. Quelques sectaires isolés ont pu ériger l'ignorance en vertu; pour la plupart des vieux-croyans, l'instruction, la lecture et l'écriture étaient des armes indispensables contre les attaques de l'église dominante. Comme le protestant, le *raskolnik* fut par sa révolte obligé de se créer, de se démontrer sa foi à lui-même. Sur ce point comme sur plusieurs autres, les hommes qui fondaient toute la religion sur la tradition furent amenés aux mêmes conséquences que les hommes qui fondaient toute la religion sur la Bible, sur le livre. Le lien avec l'autorité, avec l'antique gardienne des saints usages une fois rompu, le *raskolnik* dut chercher dans les vieux missels, dans les vieux manuscrits les traces de ces traditions dont il reprochait à l'église l'abandon. Le manque de hiérarchie régulière chez les *popovtsy*, la suppression de toute hiérarchie chez les *sans-prêtres* obligea presque également les deux branches du schisme à se rejeter sur l'Écriture sainte; privés de sacerdoce, privés d'intermédiaires officiels entre l'homme et Dieu, les dissidens retombèrent directement sur la parole de Dieu. Il faut aussi tenir compte de ce fait, qu'en agitant l'intelligence l'esprit de secte la remue et la stimule, et qu'en développant le goût de la discussion il développe le goût des libres recherches et les habitudes d'examen. Le *raskol* n'a pu entièrement échapper à cette influence; dans de noires *izbas*, à la lueur tremblante de la *loutchine* faite d'un éclat de sapin, on a vu de pauvres paysans chercher dans quelques pages de l'Écriture ou dans quelques vieux fragmens théologiques la révélation de la religion, qu'ils ne recevaient plus toute faite de l'église. Ici reparaissent toutes les causes d'infériorité du *raskol* vis-à-vis du protestantisme occidental. Au lieu de l'héritage des pères de l'église et des grands écrivains de l'antiquité, le schisme russe n'avait pour tout aliment que quelques lourdes compilations byzantines, quelques chétifs traités apocryphes.

A cette infériorité, qui tenait à l'infériorité même de l'ancienne Russie, le *raskol* en ajoute une autre qui tient à son propre principe. Les vieux-croyans savent lire, mais ils ne lisent que des livres de dévotion, ils ne lisent que de vieux livres. C'est ici surtout que se montre l'aveugle respect du *raskol* pour l'antiquité, et, de toutes les formes du culte du passé, le culte exclusif des vieux livres, des vieux auteurs, n'est pas le moins fatal au progrès. Les *raskolniks* ont un grand goût pour les ouvrages en langue slavonne écrits en lettres slaves avec des rubriques rouges; ils aiment à en lire et à en écrire. Pour avoir un accès plus facile chez les dissidens, leurs adversaires ont plusieurs fois eu recours à ces formes archaïques;

on s'est servi du slavon pour combattre ces sectes modernes et populaires. A cette prédilection pour la langue morte, pour la langue liturgique aux dépens de la langue vivante, de la langue nationale, se reconnaît l'opposition primitive du *raskol* et du protestantisme. Chez les vieux-croyans, l'amour des vieux usages s'étend aux procédés de l'écriture comme aux formes des lettres et de la langue; aux ouvrages imprimés, ils préfèrent les ouvrages copiés à la main. Dans leurs *skites* ou ermitages, hommes et femmes transcrivent avec révérence les manuscrits fautifs du vieux temps, et, comme les moines du moyen âge, les moines du *raskol* mettent leur gloire à calligraphier les saints livres. Les *raskolniks* ont des livres, ils ont des hommes d'une grande lecture, ils n'ont pas de science. Des subtilités recherchées, des compilations sans critique leur en tiennent lieu. Cette fausse science, cette sorte d'ignorance érudite, d'ignorance surchargée de faits mal vérifiés et de mots mal compris, est peut-être plus nuisible qu'une ignorance illettrée, parce qu'elle se fait plus aisément illusion. Le schisme a sa littérature, il a sa prose et sa poésie, l'une et l'autre souvent intéressantes, comme toute littérature populaire, mais également vides d'idée et de vrai savoir. Avec ses disputes stériles et ses naïves méthodes d'argumentation, le *raskol* s'est fait une sorte de grossière scolastique, menaçant ainsi la Russie moderne d'un mal dont l'avait au moyen âge préservée l'entière ignorance.

Dans le domaine religieux, comme ailleurs dans le domaine politique, l'instruction, du moins l'instruction élémentaire, la seule universellement accessible, n'est pas pour le peuple une panacée d'un usage aussi sûr que les hommes se sont plu longtemps à le croire. Au lieu de les étouffer immédiatement, une instruction nécessairement imparfaite et inégale aide souvent au début à propager les erreurs théologiques, comme les erreurs politiques et économiques. Ces connaissances rudimentaires, cette ignorance lettrée ne redressent guère plus les rêveries mystiques ou les fantaisies religieuses qu'ailleurs elles ne corrigent les utopies socialistes et les sophismes révolutionnaires. L'homme qui sait lire est partout plus enclin à se faire lui-même sa foi politique ou religieuse, ici d'après la Bible, là d'après le journal. On a remarqué que le *mougik* sachant lire est plus exposé à tomber dans les sectes; récemment encore, en rendant compte des statistiques judiciaires, le *Messager* officiel russe constatait que l'éducation, qui diminue les délits contre les mœurs et contre les personnes, augmente la propension aux délits contre la religion et contre l'ordre établi. En Russie comme ailleurs, il n'en est pas moins vrai que, pour s'élever au-dessus des illusions d'une instruction rudimentaire, le seul moyen est de monter un échelon de plus vers l'instruction. Entre l'instruction et la

science, il y a un abîme; mais pour arriver à l'une il n'y a d'autre porte que l'autre. Par malheur, les préjugés mêmes des *raskolniks* s'opposent aux moyens d'étude qui seraient les meilleurs remèdes à ces préjugés. C'est ainsi que ces hommes, si épris du slavon, répugnent au latin et aux études classiques; ils restent en dehors des gymnases, en dehors des universités, et par là même en dehors de la vraie culture et du vrai savoir.

II.

Le schisme russe est loin d'être également réparti entre les différentes contrées et les différentes races de l'empire. C'est chez les populations les plus énergiques et les plus actives, chez les populations les plus foncièrement russes, que se rencontre surtout le *raskol*, chez le paysan du nord, l'ancien colon de Novgorod et chez le mineur de l'Oural, chez les pionniers de la Sibérie et les Cosaques du sud-est. Le *raskol*, avons-nous dit, appartient essentiellement à la Grande-Russie, à la Moscovie des premiers Romanof. Ce fait seul prouverait combien ce mouvement est indigène et spontané. De tous les peuples, de toutes les tribus slaves, finnoises ou tatares qui habitent l'empire, le Grand-Russe est le seul qui se montre ainsi enclin à l'esprit de secte. Il y a des vieux-croyans de différens rites dans la Petite-Russie, dans la Russie-Blanche, dans la Pologne, dans la Livonie, au milieu de populations orthodoxes, catholiques ou protestantes; partout là ces *raskolniks* sont des colonies de Grands-Russiens, vivant à part au milieu des indigènes. Dans tous ces pays comme en Sibérie ou au Caucase, on a remarqué que d'ordinaire les dissidens ne font pas de prosélytes; s'ils en font, c'est en général parmi des Grands-Russiens, parmi les soldats par exemple. Il y a là un caractère si prononcé qu'il semble une marque ethnologique, un signe de race. On est tenté d'en chercher l'explication dans le sang du Grand-Russe, et l'on ne sait lequel de ses ancêtres en rendre responsable. On ne peut dire que ce penchant aux sectes soit slave, puisqu'il demeure confiné dans le rameau le moins slave du tronc slavon; on ne peut dire qu'il soit finnois ou touranien, puisqu'il est étranger aux Finnois purs et aux Finnois russifiés. On a bien signalé quelques sectes en Finlande comme les *sauteurs*, les *sauvages* ou *volans*, on en a signalé aussi dans la Petite-Russie; mais ce sont là des manifestations nouvelles, peu considérables, qui pour la spontanéité comme pour l'importance ne se peuvent comparer au *raskol*. De toutes les populations de la Russie, la principale et la plus mêlée a été seule à ce point accessible à l'esprit de secte, et cet esprit reste une des marques distinctives de

cette puissante tribu, une marque attestant son originalité en la séparant nettement des élémens ethniques d'où elle est sortie.

Ce n'est pas au sang, ce serait plutôt au caractère du Grand-Russe, tel que l'ont formé la nature et l'histoire, de donner l'explication de cette singularité. Les Russes cultivés et sceptiques se plaisent à dire que ce Grand-Russien si enclin aux sectes est le moins religieux des Slaves de l'empire. Il y a là un curieux contraste, il n'y a peut-être pas absolue contradiction. Le principe du *raskol* n'est pas exclusivement religieux, il est surtout formaliste, surtout réaliste, et de sa nature le réalisme est peu religieux. Ce goût du réel, qui, à un certain degré de civilisation, a pu être un principe de sectes et d'hérésies, peut, avec une autre éducation, devenir une cause d'indifférence. Dans cette dévotion excessive aux formes du culte, on pourrait peut-être même voir une sorte d'incapacité, d'infirmité religieuse.

Parmi les Grands-Russiens même, chacune des deux branches du schisme a sa région propre, son domaine particulier. Toutes deux règnent surtout dans les contrées de l'empire où la population est le moins dense, dans les contrées excentriques, les forêts du nord, les steppes du sud-est, mais jusqu'en cette similitude se retrouve le dualisme naturel des deux grandes régions de la Russie, le dualisme du nord et du sud, de la forêt et de la steppe. Les sectes hiérarchiques, les *popovtsy*, l'emportent dans le sud, les sans-prêtres, les *bezpopovtsy*, dans le nord. Ceux-ci dominent chez les paysans du bassin de la Mer-Blanche, dans les monts Oural et la Sibérie, ceux-là parmi les Cosaques, sur les bords du Don, du Bas-Volga et du fleuve Oural. Le sol et le climat, l'histoire et les mœurs expliquent cette répartition. Si les vieux-croyans sont plus nombreux dans les contrées les plus éloignées, c'est que les vieilles mœurs s'y sont réfugiées ou s'y sont mieux conservées; c'est que plus loin du centre de l'état les sectes ont pu plus aisément se propager et se constituer. Si les sans-prêtres dominent dans les gouvernemens septentrionaux, presque partout les confessions chrétiennes ont eu des tendances plus laïques sous le rude ciel du nord que sous le ciel plus doux du midi. Dans le nord de la Russie, le succès des sectes antisacerdotales était particulièrement favorisé par l'étendue même du territoire, par la mauvaise qualité du sol et par l'extrême diffusion de la population. Dans ces énormes gouvernemens septentrionaux, dont un, celui d'Archangel, est aussi vaste que la France et l'Italie ensemble, dont d'autres, comme Vologda ou Perm, sont aussi grands que l'Angleterre ou la Hongrie, le nombre des paroisses et par conséquent le nombre des prêtres a toujours été très restreint. L'influence sacerdotale a été par là d'autant plus faible et la religion plus laïque. Encore aujourd'hui l'étendue des paroisses est telle

qu'il faut souvent plusieurs jours de marche pour aller de leur extrémité à leur centre. Avec une population aussi dispersée, avec des chemins rendus fréquemment impraticables par le dégel ou des gelées incomplètes, la fréquentation régulière de l'église était hors de la portée d'un grand nombre de fidèles. Les habitans allaient rarement à la paroisse, quelques-uns s'y rendaient à peine deux ou trois fois dans leur vie. Les actes les plus solennels de la vie ne se pouvaient pas toujours célébrer avec l'assistance du prêtre. Dans la galerie du riche *starovère* que nous décrivions tout à l'heure est un tableau représentant un enterrement dans ces régions du nord. Sur un traîneau de paysan, au milieu d'une campagne blanche de neige, une femme conduit à quelque lointain cimetière une bière de bois. C'est là une image de la sombre existence de ces vastes régions où, avant d'être rejeté théoriquement, le prêtre avait été rendu pratiquement inutile ou inaccessible par la distance. Au fond de ces solitudes, les hommes réunis en petits groupes étaient obligés de se suffire en tout à eux-mêmes, obligés de pourvoir à leurs besoins spirituels comme à leurs besoins matériels. Dès avant l'explosion du schisme, les paysans se construisaient des oratoires où ils lisaient et chantaient des prières ensemble, les plus instruits enseignant les autres. La *bezpopovstchine* était ainsi sortie des mœurs avant d'être érigée en doctrine. Des écrivains russes de différentes écoles, Khomiakof et Kelsief entre autres, ont attribué cette prédominance des *bezpopovtsy* dans le nord de la Russie à l'influence des peuples protestans du nord de l'Europe. Ce n'est là qu'une inutile hypothèse. Le *raskol*, dans sa branche la plus radicale comme dans son point de départ, est essentiellement indigène, autochthone; il est sorti tout entier des habitudes et des mœurs locales. A Novgorod même, les *strigolniki* professaient dès le XIVe siècle des doctrines fort analogues à celles des *bezpopovtsy* actuels et rejetaient l'autorité du clergé longtemps avant les apôtres de la réforme.

Il serait d'un haut intérêt d'avoir une représentation graphique, une carte du *raskol*. Aucun pays peut-être n'aime autant que la Russie à se figurer lui-même aux yeux, aucun ne s'est retracé sous plus d'aspects et ne possède plus de cartes de son propre territoire, plus d'atlas physiques ou politiques, agricoles ou industriels. Sur les atlas où sont représentés les différens cultes, les dissidens russes sont d'ordinaire confondus avec les orthodoxes. Dans ces deux ou trois dernières années, on a au bureau de statistique dressé un projet de carte du *raskol* qui n'a pas, croyons-nous, été publié. Sur cette carte, Moscou apparaît naturellement comme le centre religieux, la métropole ecclésiastique du schisme moscovite. Autour de la vieille capitale, la masse des *raskolniks* décrit une

sorte de cercle plus épais vers le nord, l'est et le sud, plus étroit et presque ouvert vers l'ouest, vers les provinces de récente acquisition. Du cœur de l'ancienne Moscovie, on voit le *raskol* russe se rattacher à l'Europe par de longs fils, de minces traînées qui le relient d'un côté à la Baltique, d'un autre à la Prusse, d'un autre à l'Autriche. A l'aspect d'une telle carte, on pourrait croire que le *raskol* a ses racines en Europe; il n'en est rien. Au lieu d'être des racines, ces longues branches qui pénètrent en Occident ne sont que des rejetons émis de la souche moscovite du *raskol*. Dans le premier siècle du schisme, un grand nombre de dissidens ont été chercher la paix à l'étranger, sur le territoire de la Suède et de la Pologne, de la Prusse et de l'Autriche. Sur différens points, ces colonies de *starovères* ont persisté sans se fondre avec les populations voisines, et les sectaires du dedans sont restés en relation avec ceux du dehors. De là ces lignes plus ou moins continues qui sur la carte rattachent le schisme moscovite à l'Europe centrale; elles indiquent les différentes étapes de l'émigration des schismatiques, elles marquent les routes ordinaires des émissaires du *raskol* entre ces colonies de l'étranger et les centres dissidens de la Grande-Russie, et par suite les points de repère des vieux-croyans et les voies où s'exerce leur propagande.

Le schisme se montre ici sous un nouvel aspect, comme agent d'émigration, agent de colonisation; à ce point de vue encore, le rôle des *raskolniks*, des vieux-croyans russes, n'a pas été sans analogie avec le rôle des non-conformistes, des puritains anglais. S'ils ne pouvaient, comme les puritains, traverser les mers pour y jeter les bases d'un empire tout entier à leur image, les *starovères* avaient, dans les limites mêmes de leur patrie, un champ indéfini d'émigration. En cherchant dans les solitudes de la forêt ou de la steppe un abri contre les vexations du pouvoir central, les dissidens ont notablement concouru à répandre la nationalité russe dans des régions naguère exclusivement asiatiques. Tantôt comme émigrés volontaires, tantôt comme déportés par l'autorité, ils se sont établis dans les provinces les plus reculées de la Russie, à l'est de l'Oural et au sud du Caucase, au milieu des catholiques de la Pologne et des protestans des provinces baltiques, comme parmi les musulmans de l'Orient. Les colonies du schisme à l'étranger lui ont servi de villes de refuge et comme de places de sûreté. C'est sur le territoire de l'ancienne Pologne, à Vetka, dans la province de Moghilef, que fut longtemps le principal foyer de la *popovstchine*, et, pour détruire ce repaire du *raskol*, les troupes d'Anne Ivanovna et de Catherine II violèrent par deux fois la frontière polonaise (1735 et 1764). Dans les provinces baltiques et dans la Lithuanie, dans toute cette vaste zone de provinces annexées au XVIIIe siècle, les *raskol-*

niks, établis jadis sous le sceptre de la Suède ou de la Pologne, sont encore aujourd'hui presque les seuls habitans d'origine grand-russienne. En outre de ces émigrés vieux-croyans rendus à la patrie par la conquête, quelques-uns ont été rappelés par Catherine II et colonisés, avec certaines garanties de tolérance, dans la région du Bas-Volga et la Nouvelle-Russie. De nos jours encore, il reste cependant en dehors de l'empire plusieurs colonies de dissidens. La Prusse en possède une près de Gumbinnen, l'Autriche un groupe de trois ou quatre en Bukovine, la Roumanie en a dans ses deux provinces, la Turquie sur plusieurs points de son territoire en Europe et en Asie-Mineure. Ces colonies, qui mènent au milieu des populations environnantes une vie toute russe, toute moscovite, ont donné au schisme ce qu'il ne pouvait trouver dans la mère-patrie, de libres moyens d'organisation. A cet égard, une simple bourgade de la Bukovine a joué vis-à-vis de la Russie contemporaine un rôle capital et attiré sur ce coin obscur de l'Autriche l'attention des hommes d'état.

Après la période de prédication, de sédition individuelle et indisciplinée, vient pour toute secte, pour toute doctrine nouvelle, la période d'organisation, de constitution en confessions définies, en églises. Sans échapper à ce besoin de toute doctrine religieuse, les sectes du schisme ont généralement gardé quelque chose d'inachevé, d'incohérent; soit manque de culture des dissidens, soit faute du principe même du schisme, le *raskol* n'a pu produire des confessions déterminées, des églises telles qu'il en est sorti du protestantisme. Chez la plupart des sectes de Russie se montre une singulière faculté d'organisation pratique, d'association matérielle, jointe à une remarquable difficulté d'arrêter des doctrines, de formuler une théologie. La théologie est peut-être ce qui fait le plus défaut dans la plupart de ces sectes religieuses. Chez elles se retrouve au contraire ce qui frappe, dans la commune rurale comme dans l'*artel* des villes, l'esprit d'association et de *self-government* discipliné à l'aide de chefs élus et obéis. Les maîtres des principales communautés du schisme, les Denissof, les Kovyline, n'ont pas été des théologiens, des hommes de science ou de controverse; c'étaient pour la plupart des hommes d'action, d'habiles organisateurs, on pourrait dire d'habiles hommes d'affaires. Aux rêveurs et aux fanatiques uniquement occupés de la prédication de doctrines bizarres succédèrent des hommes pratiques, qui donnèrent au schisme l'assiette et la consistance matérielle qu'il n'eût pu tenir de ses croyances.

Les sectes du *raskol* sont nombreuses; un évêque du XVIIIe siècle, Dmitri de Rostof, en comptait déjà deux cents. Beaucoup ont disparu, beaucoup sont nées depuis. Devant cet incessant démembre-

ment d'un schisme en sectes et en schismes nouveaux, il ne faut pas se laisser abuser par les mots ou par l'apparence. Il en est du *raskol* comme du protestantisme, toutes ces sectes, toutes ces *dénominations*, selon l'heureuse expression des Anglais, ne constituent point toujours des confessions, des cultes différens : souvent ce sont moins des églises que des partis, des écoles dans le schisme. A cet égard, le terme de sectes, dont nous devons nous servir, est parfois fort impropre. Au lieu de l'idée de séparation, les mots russes d'ordinaire employés pour désigner les différens groupes de dissidens, *soglasié*, *soslovié*, impliquent l'idée de réunion tout comme les termes de société, de communauté, *obstchestvo*, *obstchina*, qu'on leur substitue souvent et qui souvent peuvent être pris à la lettre. Il n'est pas rare en effet que les *raskolniks* forment entre eux une sorte d'*artèle* spirituelle ou de ligue religieuse ayant ses chefs propres, son centre de réunion, ses statuts ou ses coutumes.

III.

Des deux grandes branches du schisme, la *popovstchine* est celle dont la constitution en église était le plus facile. Le maintien du sacerdoce, en retenant les vieux-croyans hiérarchiques dans l'enceinte dogmatique de l'orthodoxie, rendait chez eux les sectes plus rares et l'unité plus aisée. Pour les *popovtsy*, les conditions de l'admission des popes sont la principale, presque l'unique occasion du dissentiment et du schisme intérieur. Sans évêque pour leur consacrer des prêtres, les vieux-croyans étaient dans la situation où se seraient récemment trouvés les *vieux-catholiques* de Suisse et d'Allemagne sans le secours de la petite église d'Utrecht. Tout leur clergé était nécessairement composé de transfuges de l'église officielle, ce qui valut à la secte l'injurieux sobriquet de *béglopopovstchine* ou communauté des prêtres en fuite. Avant de les admettre comme pasteurs, les vieux-croyans obligent les popes orthodoxes à une humiliante abjuration, ils leur font subir une sorte de purification ou de pénitence. Dans les premiers temps, on les rebaptisait à leur entrée dans le schisme, et, de peur de leur enlever les pouvoirs de l'ordination en les dépouillant des insignes du sacerdoce, certaines communautés les plongeaient dans l'eau avec leurs vêtemens sacerdotaux. Quelque condition qu'ils mettent à la réception de leurs popes, les vieux-croyans ne sauraient avoir grand respect pour ces prêtres, d'ordinaire chassés de l'église orthodoxe pour leurs vices ou attirés au schisme par la cupidité. Le plus souvent les dissidens rétribuaient grassement leur clergé et le tenaient en peu d'estime. Chez ces vieux-croyans, le prêtre est devenu une sorte d'employé mercenaire auquel on fait célébrer le culte divin

comme un métier dont l'ordination ecclésiastique lui a conféré le monopole. Loin d'avoir aucune influence sur leur troupeau, les popes du *raskol* restent entièrement dans la dépendance des communautés qui les stipendient, qui les élisent et les déposent à leur gré. Ce sont des aumôniers ou des chapelains à la merci et à la dévotion des riches marchands qui les entretiennent. Chez les *popovtsy* comme chez les sans-prêtres, l'autorité, la direction appartient aux laïques : le sacerdoce, chez les sectes mêmes qui en proclament la nécessité, a beaucoup perdu de son autorité; quelques vieux-croyans recevaient même comme prêtres de simples diacres ou parfois acclamaient comme ministres les premiers venus. Chez tous, c'est entre des mains laïques, entre les mains des anciens de la communauté qu'est le gouvernement de la secte, et à cet égard les deux branches du schisme ont présenté une grande ressemblance au moins jusqu'à l'époque récente où les *popovtsy* ont, avec un épiscopat, retrouvé un sacerdoce indépendant.

Chez les deux branches du schisme, les premiers centres religieux furent des *skites* ou ermitages, des couvens ou communautés qui groupaient autour d'eux un certain nombre d'adhérens et communiquaient avec les sociétés affiliées des différentes provinces. Ces communautés, d'ordinaire reléguées aux extrémités de l'empire ou sur un territoire étranger, pouvaient difficilement servir de métropole permanente aux différens rameaux du *raskol*. Il se produisait souvent parmi elles des divisions, des rivalités, qui séparaient les vieux-croyans de rite voisin en groupes divers. Cette situation changea à la fin du XVIIIe siècle, et, chose à noter, elle changea pour les deux branches du schisme en même temps. Les vieux-croyans des deux rites trouvèrent tout à coup l'occasion de se créer un centre au cœur même de l'empire, à Moscou, et un centre pour ainsi dire légal, accepté sinon reconnu du gouvernement. C'est à la faveur d'une calamité publique, de la grande peste de Moscou sous Catherine II, qu'eut lieu cette heureuse révolution dans la position des sectaires. Les malheurs publics, en rejetant violemment le peuple vers la religion et les vieilles croyances, sont souvent favorables aux *raskolniks*. On l'a remarqué lors du choléra au XIXe siècle, comme lors de la peste au XVIIIe. Dans son impuissance contre le fléau, qui désolait la seconde capitale de l'empire, l'administration impériale avait fait appel à tous les dévoûmens. Les *raskolniks*, qui de tout temps se sont distingués par leur esprit d'initiative, offrirent d'établir à leurs frais un cimetière et un hôpital pour leurs coreligionnaires. L'autorisation leur en fut accordée en 1771, et presque la même année les *bezpopovtsy*, à Préobrajenski, les *popovtsy*, à Rogojski, fondèrent les deux établissemens qui depuis sont restés les foyers religieux du *raskol*. Sous le voile

de la charité, la création des deux cimetières fut pour le schisme une habile tentative de constitution. Dans deux faubourgs de Moscou, sur des terrains encore déserts, s'élevèrent deux vastes établissemens sans analogues peut-être en Russie ni en Europe. Le cimetière fut entouré de murailles, et dans l'enceinte on construisit des hôpitaux, des églises, des bâtimens de toute sorte. A l'ombre de la demeure des morts et de l'asile ouvert aux malades se cachèrent les retraites des chefs du schisme et les agissemens de ses meneurs. Autour des cimetières ou dans les quartiers voisins se groupèrent des maisons et des ateliers de *raskolniks*, et ainsi, aux portes mêmes de la vieille capitale, le culte proscrit eut sa ville et sa citadelle, on pourrait presque dire son Kremlin. Les fondateurs des cimetières obtinrent du gouvernement une sorte de charte leur laissant la libre administration de leurs fondations. Rogojski et Préobrajenski, la *popovstchine* et la *bezpopovstchine*, eurent un comité de direction, un gouvernement particulier et indépendant; elles eurent leur caisse et leur sceau, leurs statuts approuvés de l'autorité, et ainsi une position reconnue dans l'état. L'argent des vieux-croyans et la corruption de l'ancienne administration russe firent le reste.

Les cimetières eurent de tous côtés des communautés affiliées; leur conseil d'administration devint un synode dont les injonctions furent obéies d'un bout à l'autre de l'empire. De toutes les parties de la Russie, l'argent afflua aux deux établissemens moscovites, et grâce aux dons ou aux legs des marchands dissidens des richesses considérables s'amassèrent rapidement derrière leurs murailles. Ce ne fut point tout, le génie pratique, le côté positif et mercantile du *raskol* et du caractère russe se montra là comme partout dans le schisme. Les cimetières furent des centres d'affaires en même temps que des centres de religion; ils furent à la fois un couvent, un séminaire et une sorte de chambre de commerce, un consistoire et une bourse. Les deux hospices ou les quartiers voisins offraient un refuge aux sectaires poursuivis, aux soldats déserteurs, aux vagabonds pourvus de faux passeports; parmi ces *outlaws*, les riches meneurs du schime trouvaient des ouvriers au rabais, de dociles instrumens et d'aveugles émissaires. Une pareille puissance, élevée peu à peu dans l'ombre à la faveur des règnes tolérans de Catherine II et d'Alexandre Ier, devait être mise en péril en se dévoilant. Les cimetières se virent reprocher différens délits, ils furent compromis dans des querelles de succession et de captation de testament, ils entendirent lancer contre eux la grande accusation faite à toutes les institutions de ce genre, on dit qu'ils formaient un état dans l'état. Rarement, il est vrai, ce reproche tant prodigué, avait été mieux mérité. Sous l'empereur Nicolas, une enquête vint porter aux ci-

metières un coup dont ils n'ont pu entièrement se relever sous Alexandre II. Leurs fonds furent confisqués, leurs bâtimens séquestrés. Un commissaire du gouvernement a été imposé à l'administration des hospices qui sont restés à leur charge, et dans les églises, où pendant près d'un siècle fut célébré le service des deux grandes branches du schisme, officièrent des prêtres relevant du saint-synode.

Nous avons pu visiter Rogojski, le centre de la *popovstchine*. Avec ses murailles et ses différentes églises, l'établissement *raskolnik* ressemble fort aux grands couvens orthodoxes. On éprouvait en entrant une impression de tristesse et d'abandon; le cimetière, planté d'arbres, avait l'air pauvre et mal entretenu, on sentait partout quelque chose de pénible et de contraint. Rogojski possède un hôpital et un asile pour les vieillards semblables aux établissemens de nos petites sœurs des pauvres. L'asile, à l'époque de notre visite, contenait une centaine d'infirmes de chacun des deux sexes; les salles étaient nombreuses, mais basses, petites et modestes. L'ensemble paraissait plutôt humble et indigent pour les richesses attribuées aux vieux-croyans; peut-être sont-ils rebutés par la surveillance de l'état, peut-être craignent-ils de trop montrer leurs ressources. Partout se voyaient de vieilles images devant lesquelles étaient des hommes en prière. Tous ces gens, infirmes et infirmiers, hommes et femmes, avaient un air honnête et simple qui touchait. A notre passage dans les salles, ils se levaient, et, selon l'ancien usage russe, s'inclinaient devant nous comme ils s'inclinent devant leurs images, en pliant le corps en deux. Tout le luxe de Rogojski a été réservé pour les églises. La plus grande, l'église d'été, est haute et spacieuse, les murailles et les coupoles sont entièrement couvertes de peintures comme à la cathédrale de l'Assomption de Moscou. Beaucoup des images sont anciennes, les vieux-croyans paient fort cher ces vieilles icônes qui font de leurs églises une sorte de musée archéologique. Ils nous les montraient avec soin, nous en faisant remarquer l'antiquité, et distinguant les peintures archaïques imitées des peintures originales. Du reste le culte pour les images est le même chez eux que chez les Russes orthodoxes; les plus vénérées étaient couvertes des mêmes robes d'or et de perles fines, couronnées des mêmes diadèmes de pierres précieuses. Toute la différence est que les vieux-croyans n'admettent que d'anciennes images, ou des images copiées sur les anciennes. Après les peintures, les gardiens de l'église nous montrèrent les vieux livres slavons, les missels imprimés sous les prédécesseurs du patriarche Nikone, et dont le texte leur sert de témoin contre la liturgie nouvelle. A Rogojski comme dans toutes les églises du rite grec, l'autel était caché derrière la haute muraille de l'iconostase; mais là s'offrit à nos yeux un spectacle inattendu. Les portes de l'iconostase

étaient fermées par des lanières de cuir où était appliqué le sceau impérial. L'entrée du sanctuaire demeure ainsi scellée, en sorte que dans leur église les vieux-croyans n'ont point d'autel. « Nous ne pouvons plus célébrer la messe, nous dirent-ils, il faut nous contenter des offices qui se peuvent réciter sans prêtre. Nous avons notre clergé, mais il nous est défendu de nous en servir ici; on veut nous imposer des prêtres nommés par le synode de Pétersbourg, et nous refusons leur ministère. » Ainsi dans leur métropole les *popovtsy* en sont réduits à un office sans sacerdoce, comme leurs adversaires les *bezpopovtsy*.

Les *popovtsy* ont un clergé, et ce clergé n'est plus emprunté à l'église orthodoxe, il n'est plus composé de popes transfuges ou dégradés. La *popovstchine* a ses évêques, elle a sa hiérarchie indépendante, et par une combinaison hardie la tête de cette hiérarchie a été placée à l'étranger hors de la portée de la puissance russe. C'est là sans doute une des raisons pour lesquelles l'autel de Rogojski est scellé et la cathédrale du schisme interdite aux prêtres schismatiques. Au temps même où ses murailles les couvraient le mieux de leur ombre, le cimetière moscovite laissait les *starovères* à la discrétion de l'état, les laissait surtout sous la dépendance de l'église, à laquelle ils étaient obligés de dérober leurs prêtres. Pour échapper à cette dépendance, à la fois humiliante et dispendieuse, il fallait aux vieux-croyans une hiérarchie, un épiscopat. Toutes leurs tentatives pour s'en procurer demeurèrent longtemps infructueuses. Un historien orthodoxe assure que, dans le désespoir de découvrir une main vivante pour leur consacrer des évêques, certains vieux-croyans proposèrent d'avoir recours à la main d'un mort (1). Le projet n'eut point de suite. « Quand sa main serait placée sur la tête du candidat à l'épiscopat, la bouche de l'évêque défunt demeurerait muette, firent observer les plus timides, et qui de nous a le droit de prononcer la prière épiscopale pendant l'imposition des mains? » Plusieurs fois des communautés schismatiques en quête d'un prélat avaient été dupes de hardis imposteurs. La manière dont après deux siècles d'attente les *popovtsy* ont retrouvé une hiérarchie ecclésiastique est un des épisodes les moins connus et les plus curieux de l'histoire du XIXe siècle.

C'est à l'aide d'alliés sur lesquels ils ne comptaient point, alliés dont la plupart d'entre eux eussent désavoué le concours, que les dissidens sont parvenus à réaliser leur long rêve de hiérarchie indépendante. Les vieux Moscovites, les hommes les plus nationaux et les plus conservateurs de l'ancienne Russie, ont rencontré pour auxiliaires les promoteurs de la révolution cosmopolite et les en-

(1) Mgr Philarète de Tchernigof, *Istoriia Rousskoï tserkvy*, Ve époque, § 31.

nemis de la grandeur russe. Avec ses millions d'adeptes, dont le nombre semble d'autant plus effrayant qu'il est indéterminé, avec ses ramifications occultes et ses secrètes affiliations d'un bout de l'empire à l'autre, le *raskol* devait paraître un terrain trop favorable à la révolution pour ne point attirer l'attention des révolutionnaires et des ennemis politiques ou sociaux du gouvernement des tsars. En quel pays trouver une force mieux préparée, une opposition plus facile à organiser que ces églises populaires confinées dans les classes inférieures ou les classes ignorantes de la société, et en même temps détenant dans leurs mains une partie notable des capitaux de la Russie, hostiles par éducation à l'ordre de choses établi et comptant de nombreux adeptes parmi les populations et les milices les plus guerrières de l'empire? N'était-ce pas là le côté faible, le point vulnérable du colosse russe? Il semblait qu'il n'y eût qu'à rapprocher ces matériaux épars, à les lier ensemble et à leur donner une impulsion unique pour ébranler jusqu'en sa base le grand empire du nord.

L'épreuve a été tentée. Il vint aux vieux-croyans des avances de deux côtés différens, avances directes de la part des émigrés, des révolutionnaires russes, avances indirectes et détournées de la part des émigrés, des révolutionnaires polonais. Les premiers rêvèrent d'unir dans un dessein commun la jeune Russie et la vieille Moscovie, la révolution athée et les conservateurs religieux; les seconds songèrent à l'alliance de deux choses non moins opposées, de l'intérêt latin et polonais et du vieil esprit moscovite, schismatique des vieux-croyans. Pour gagner les *raskolniks*, les émigrés russes fondèrent à Londres une feuille spécialement destinée à la défense des intérêts du schisme; ils lui prêtèrent leurs presses, ils lui envoyèrent des émissaires, mais toute tentative d'action commune échoua devant l'opposition des principes. De cet essai infructueux, il n'est resté que la publication de quelques-uns des plus importans documens que nous possédions sur le *raskol* (1). Des Polonais eurent des vues plus vastes encore. Le point d'appui à l'intérieur de la Russie, que la plupart de leurs compatriotes cherchaient en vain aux frontières de l'empire, dans l'Ukraine et la Petite-Russie, quelques émigrés crurent le trouver au cœur même de l'ennemi, chez les vieux-croyans. Il s'ourdit une vaste intrigue, depuis dévoilée dans les feuilles russes par l'homme qui y prit la principale part. Un Polonais, alors au service de la Porte-Ottomane, conçut l'idée hardie de donner aux vieux-croyans un centre religieux en dehors de la Russie pour mettre la direction du schisme au service des ennemis du tsar.

(1) Le *Sbornik pravitelstvennykh svédénii o raskolnikakh*, en 4 volumes, et le *Sobranie pravitelstvennykh postanovlénii o rask.*, l'un et l'autre publiés à Londres par l'imprimerie russe de Herzen, à l'aide de papiers dérobés aux chancelleries russes.

C'étaient les sectes hiérarchiques qui, par leur principe et leur organisation, qui par leur diffusion dans le sud de l'empire et leurs colonies sur les territoires de la Turquie et de l'Autriche, se prêtaient le mieux à ce projet de concentration. Il y avait sur la frontière de la Russie, dans la Dobrudja, une colonie de Cosaques vieux-croyans sortis du territoire russe, au XVIIIe siècle, à la suite d'une insurrection, et demeurés en relation avec leurs frères, les Cosaques de l'intérieur de l'empire. L'émigré polonais, devenu bey et pacha, entra en rapport avec ces Cosaques de la Dobrudja. Faisant miroiter à leurs yeux le rétablissement de l'*ancienne foi* et de l'ancienne liberté cosaque, le pacha polonais leur fit entrevoir, dans une vague perspective, une république cosaque et *starovère* où la Pologne eût forcément trouvé une protégée ou une alliée.

Pour préparer les voies à cette sorte de panslavisme retourné contre la Russie et plus chimérique encore que l'autre, la première chose était de donner aux vieux-croyans la consistance qui leur manquait, de leur donner un chef, une sorte de pape ou de patriarche placé à l'abri des atteintes de Pétersbourg, et sous la dépendance d'un des ennemis ou des rivaux de la Russie. La chose était facile à faire accepter des *starovères*, fatigués d'avoir si longtemps cherché en vain un évêque et un épiscopat. Ce que le schisme ne pouvait espérer recevoir de sa patrie, où le haut clergé était trop éclairé, trop au fait du *raskol*, il n'était pas impossible de le rencontrer parmi les innombrables prélats de l'église de Constantinople, si souvent déplacés ou déposés. Le rêve des vieux-croyans eût été de découvrir en Orient un évêque toujours demeuré fidèle à l'ancienne foi. Dans leur ignorance, ils se persuadaient qu'au berceau du christianisme il devait être resté un clergé vieux-croyant, et plusieurs fois les émissaires du *raskol* avaient parcouru la Syrie et les métropoles orthodoxes de l'Orient, où d'ordinaire on ne connaissait même point de nom la vieille foi russe. Après d'inutiles recherches, les *raskolniks* de la Turquie et de l'Autriche durent se contenter d'un transfuge grec découvert par un renégat polonais. C'était un ancien métropolitain de Bosnie, du nom d'Ambroise, récemment déposé par le patriarche de Constantinople. Le métropolitain improvisé du schisme s'installa en 1846 en Bukovine, à Bélokrinitsa (en roumain Fontana-Alba), dans le principal des couvens *starovères* à l'étranger.

Le siége du nouveau patriarcat était admirablement placé, dans une province en partie ruthène et en partie roumaine, au point de jonction des trois grands empires où domine la race slave, la Russie, l'Autriche et la Turquie. L'Autriche, inquiète des menées panslavistes attribuées au cabinet russe, ne pouvait refuser l'hospitalité à une institution qui lui devait permettre de rendre à la Russie les

intrigues dont elle accusait cette puissance sur son propre territoire. Après s'être vu tour à tour éloigné et rappelé, interné et remis en liberté selon l'état des relations des deux empires, le métropolitain de la Blanche-Fontaine finit par siéger tranquillement sur la frontière russe. L'autorité de Bélokrinitsa avait été aisément acceptée des vieux-croyans d'Autriche et de Turquie, fiers de posséder la tête de la hiérarchie du schisme. En Russie, la reconnaissance du nouveau patriarcat présenta plus de difficultés. Quelques sectaires ne voulurent pas se soumettre à un prêtre étranger, qu'en leur naïve ignorance ils appelaient un prêtre d'outre-mer. Les chefs du schisme et le plus grand nombre de ses adhérens hésitèrent peu; une réunion des *anciens* au cimetière de Rogojski reconnut le métropolite de Fontana-Alba. Les meneurs du *raskol* ne regrettèrent probablement pas d'avoir un patriarche en dehors du territoire national, en dehors de la portée de l'autorité civile. Ils cédaient à leur insu à ce penchant d'indépendance qui, pour la rendre invulnérable, fait désirer à certaines églises d'avoir leur tête à l'étranger, et qui chez les catholiques fait réclamer un trône temporel pour le souverain pontife. L'autorité du nouveau métropolitain reconnue, les vieux-croyans procédèrent à la création de toute une hiérarchie. Du fond d'un obscur couvent de la Bukovine, un moine mitré, sans nom et sans réputation, partagea les états de l'empereur Nicolas en diocèses, y nommant des évêques qui relevaient de lui seul, faisant en Russie ce que faisait le pape en Angleterre alors qu'en dehors du gouvernement anglais le Vatican couvrait la Grande-Bretagne d'un réseau de diocèses catholiques. Le *raskol* eut des évêques parfois déguisés en laïques, en marchands, et connus seulement de leur troupeau, un épiscopat occulte dont les fonctions furent facilitées par l'argent des dissidens et la corruption de la police. De tous les coins de la Russie, les offrandes affluèrent à la Blanche-Fontaine, devenue comme la Rome des vieux-croyans. Grâce au lien secret qui unit les *raskolniks*, et qui dans toutes les provinces de la Russie leur fait trouver des amis et un asile, les émissaires du métropolite Cyrille, le successeur russe du Bosnien Ambroise, parcouraient en sûreté les routes et les villes de l'empire.

Un gouvernement comme celui de la Russie, sous le règne d'un prince comme l'empereur Nicolas, ne pouvait voir de bon œil un sujet étranger établi sur la frontière parler en pasteur et en maître à des millions de sujets russes. Chez quelques conseillers de la couronne, la Blanche-Fontaine inspira des craintes presque égales aux espérances qu'elle avait suscitées parmi les adversaires de l'empire. Les esprits timides voyaient déjà le pontife de Bélokrinitsa s'avancer avec les troupes de l'ennemi, soulevant sur son passage la foule des vieux-croyans. « Que serait-ce, disaient-ils, en cas de

guerre avec l'Autriche, si, en avant des bataillons autrichiens, marchait le métropolite Cyrille revêtu des anciens vêtemens patriarcaux! En donnant la bénédiction avec la croix à huit branches, il ferait à la Russie cent fois plus de mal que les canons autrichiens (1). » Ces terreurs étaient aussi exagérées que les calculs des fauteurs étrangers de la nouvelle métropolie. Les défenseurs des vieilles mœurs russes, les représentans outrés du principe national, ne pouvaient faire cause commune avec les ennemis de la Russie, avec les latins de l'Occident. On le vit pendant la guerre de Crimée en dépit des intrigues reprochées à quelques dissidens isolés. Sourde aux suggestions des promoteurs de la hiérarchie schismatique, la masse des vieux-croyans demeura tranquille, inerte, les plus mécontens attendant le jugement de Dieu, vieux-croyans et cosaques n'oubliant pas que le Turc, frère du Tatar, était l'ennemi traditionnel de la sainte Russie. La Porte ne trouva quelques auxiliaires que parmi les petites colonies *starovères* établies sur son territoire.

Comme toutes les classes de la nation, les vieux-croyans ont partagé l'espoir suscité en Russie par l'avénement de l'empereur Alexandre II. Dans leur confiance, les *anciens* du cimetière de Rogojski invitèrent le métropolite Cyrille à venir en Russie visiter son troupeau. A l'aide d'un déguisement et d'un faux passeport, grâce à l'ignorance ou à la secrète connivence de l'administration, le pontife de Bélokrinitsa se rendit à Moscou au commencement de l'année 1863. Sous la présidence du pseudo-métropolite se tint aux portes de la seconde capitale de l'empire un concile général, un concile œcuménique, comme disaient les sectaires, des evèques et des délégués de toutes les communautés *starovères* de Russie. Dans ce concile de marchands, de moines et de prêtres fugitifs furent arrêtés les statuts de la nouvelle hiérarchie. Le schisme, enfin pourvu d'un épiscopat, semblait s'être définitivement constitué en église une et autonome, lorsque des querelles intestines menacèrent de déchirer cette unité si péniblement renouée. Ici, comme dans toutes les affaires humaines, une difficulté et une cause de division éloignées, il en surgit immédiatement d'autres. En retrouvant un clergé indépendant, les vieux-croyans de Rogojski se trouvèrent subitement en face de résistances et de prétentions inattendues de la part de leur nouveau clergé. Les laïques, habitués à régner en maîtres dans leur église, ne rencontrèrent point toujours dans leur hiérarchie improvisée la même docilité que jadis chez les prêtres transfuges de l'orthodoxie officielle. Le concile de Rogojski ayant décidé la nomination d'un prélat qui fût en Russie le vicaire du mé-

(1) Ainsi s'exprime un mémoire russe rédigé pour le grand-duc Constantin par Melnikof, *Zapiska o rousskom raskolé, Sbornik prav. svéd. o rask.*, t. I, p. 193.

tropolite de Bélokrinitsa, le nouveau chef de l'église, déjà avare de ses pouvoirs, se montra peu disposé à les déléguer à un représentant permanent. De là un conflit de l'autorité métropolitaine et du concile qui exposa la *popovstchine* à peine pacifiée à de nouvelles divisions, à de nouveaux schismes.

Les événemens extérieurs vinrent donner au débat une autre direction. Le concile *starovère* siégeait encore qu'éclatait l'insurrection polonaise de 1863. On sait quelle influence exerça sur la politique russe ce déplorable mouvement; on sait quelle exaltation du sentiment national provoquèrent dans tout l'empire les téméraires revendications des Polonais et les menaces d'intervention de l'étranger (1). Toutes les vues, toutes les situations de partis se trouvaient subitement changées; les vieux-croyans éprouvèrent le contre-coup de l'émotion générale. Soit entraînement patriotique, soit calcul politique, les chefs laïques de Rogojski tentèrent de se rapprocher du gouvernement. Pour éviter tout soupçon de connivence avec les ennemis de l'empire, les marchands moscovites proposèrent à leur concile le renvoi du métropolite étranger et l'abandon momentané de tout rapport avec Bélokrinitsa. Cyrille dut quitter la Russie, et l'on vit ces vieux-croyans, depuis deux siècles en lutte avec les tsars, envoyer à l'empereur une adresse pour l'assurer de leur dévoûment au trône et à la patrie. Dans la situation critique où semblait être l'empire, une pareille initiative de la part des plus purs représentans du vieil esprit russe ne pouvait manquer d'être bien accueillie. Les *starovères* en furent récompensés par une plus large tolérance. Dans leur désir de réconciliation, les chefs de Rogojski ne s'en tinrent pas à leur adresse à l'empereur; la même année, ils envoyèrent à tous les enfans « de la sainte église apostolique, catholique des vieux-croyans » une lettre circulaire ou encyclique où les doctrines du schisme étaient présentées sous le jour le plus acceptable pour l'église et pour l'état. « Les vieux-croyans du rite sacerdotal, disait l'encyclique, s'accordent en toute chose sur le dogme avec l'église gréco-russe; ils adorent le même Dieu, le même Jésus-Christ, et sont en réalité beaucoup plus près de cette église que des sectes qui rejettent le sacerdoce. » La circulaire flétrissait les révolutionnaires, les ennemis de la religion et de la patrie, « les fils de l'impie Voltaire; » elle déclarait en terminant que l'église officielle et l'église des vieux-croyans, d'accord toutes deux sur le fond des dogmes, pouvaient vivre côte à côte avec une mutuelle tolérance et fraternité chrétienne.

Un tel langage tenu par les descendans des forcenés qui excom-

(1) Voyez à ce sujet, dans la *Revue* du 15 mars 1866, l'étude de M. Charles de Mazade sur *la Société et le gouvernement russe depuis l'insurrection polonaise.*

muniaient l'église et l'état montre quel progrès s'est accompli dans l'intérieur du schisme. Quelle déception pour les étrangers qui y voyaient le principe d'une dislocation de l'empire, et quel scandale pour les fanatiques! Il en restait en effet à Rogojski, et les *popovtsy* se trouvent de nouveau divisés en deux partis, presqu'en deux sectes, les défenseurs et les adversaires de la circulaire, les *okroujniki* et les *razdorniki* (1). Tandis que les plus éclairés des *starovères* montraient cette largeur de vues, un parti nombreux reprenait les plus étroites notions du schisme, et ressuscitait les plus ignorantes querelles sur le nom de Jésus. Les adversaires de la libérale circulaire soutenaient que le Christ *Iissous* des orthodoxes ne pouvait être le même dieu que le Christ *Issous* des vieux-croyans, et que le premier n'était que l'antechrist. Un nouveau concile convoqué à la Blanche-Fontaine en 1868 n'a fait qu'envenimer ces discussions, compromettre l'autorité du métropolite et détacher du schisme quelques-uns de ses plus notables partisans.

Telles étaient cependant les avances des promoteurs de la circulaire et de la portion la plus influente de la *popovstchine* qu'il semblait ne plus rester qu'à dresser l'acte de réconciliation des *starovères* et des orthodoxes. En dépit des ouvertures libérales des chefs du schisme, en dépit de la condescendance du saint-synode, les clauses d'un traité de paix définitif restent difficiles à stipuler. Chaque partie garde ses prétentions. Les vieux-croyans veulent rentrer dans l'église par la grande porte et enseignes déployées, ils réclament la réhabilitation des anciens rites avec le concours des patriarches orientaux, ils demandent la convocation d'un concile œcuménique orthodoxe, disant que, solennellement condamnés par un concile, les vieux rites doivent être absous par un concile. Le saint-synode n'ouvre aux *starovères* qu'une porte de côté; sous les termes de pacification, de réconciliation, c'est une soumission, une abdication, que l'église russe, comme toute église dominante, offre à ses dissidens.

Dès la fin du XVIIIe siècle, sous l'impulsion prévoyante de Catherine II, le gouvernement et le clergé russe avaient essayé d'aplanir pour les *raskolniks* le chemin du retour à l'église. Il semblait que des concessions sur les rites, que l'autorisation de conserver les anciens livres et les anciennes cérémonies dussent suffire à ramener des hommes qui ne s'étaient révoltés que pour ne point changer les formes du culte. Après plus d'un siècle de résistance, l'autorité ecclésiastique permit aux vieux-croyans de conserver le rituel en

(1) Voyez, sur toutes ces luttes, N. Popof, *Okroujnoé Poslanié Popovstchiny*, et surtout N. Soubbotine, *Sovrémennyia Létopisi raskola, Posledstviia Bélokrinitskago Sobora 1868 Goda,* Moscou 1869.

usage avant la réforme de Nikone. Le saint-synode consentit à faire ordonner des prêtres destinés à la célébration des anciens rites. Aux adhérens de cette nouvelle église, ou mieux de cette ancienne liturgie, on donna le nom d'*edinovertsy*, c'est-à-dire *unicroyans*. C'était à l'aide d'une semblable concession aux *utraquistes* que l'église romaine avait jadis terminé la guerre des hussites. Des pétitions au tsar Alexis attestent qu'un tel compromis eût aisément satisfait les premiers vieux-croyans : un siècle plus tard, leurs descendans ne s'en contentaient plus. En religion comme en politique, les concessions tardives sont souvent dédaigneusement repoussées de ceux qui d'abord les imploraient humblement. En se persuadant que toutes les dissidences étaient extérieures, l'église officielle faisait vis-à-vis des vieux-croyans une erreur analogue à l'erreur des vieux-croyans vis-à-vis d'elle, lorsqu'ils s'étaient révoltés contre son autorité au nom des rites. Le principe du schisme n'est plus tout entier dans le cérémonial. Après de longues années de vie et de lutte , le *raskol* a pris un esprit propre, une individualité, des habitudes d'indépendance et de liberté qui rendent plus difficiles les conditions de sa soumission à l'église.

La nouvelle église ne pouvait suffire à éloigner les préventions des vieux-croyans. Il était trop manifeste que dans l'*édinoverié* le gouvernement et le saint-synode ne voyaient qu'une forme transitoire, une sorte de parvis ou de vestibule où les adversaires de Nikone devaient faire un stage avant d'aller se perdre dans le temple de l'orthodoxie légale. En provoquant les dissidens à entrer dans l'église des *unicroyans*, le gouvernement avait soin d'en interdire l'accès à tous les fidèles réputés orthodoxes; par là il repoussait lui-même de l'*édinoverié* le plus grand nombre des schismatiques qu'il y voulait attirer. Entre cette création des unicroyans de Catherine II et de ses successeurs et celle des *grecs-unis* de Pologne par la cour de Rome et les jésuites, il y a une ressemblance qui n'a pas été remarquée. Les deux institutions étaient des moyens termes répondant à un but analogue et excitant de semblables défiances. On dirait que, pour ramener ses propres dissidens, la Russie a imité le procédé employé par Rome et la Pologne pour se rattacher les sujets polonais du rite grec. Sciemment ou non, le gouvernement russe n'a fait que s'approprier la tactique religieuse qu'il combat de la part de Rome et des Polonais. L'imitation est demeurée incomplète, et de là en partie le peu de succès qu'elle a obtenu. A ses grecs-unis, l'église romaine laissait, outre leur liturgie et leur rituel, des évêques et une hiérarchie propre; à ses *starovères* unis, l'église russe prétend au contraire imposer des prêtres consacrés par ses propres évêques et relevant directement d'eux. C'est là le

principal motif de l'opposition des vieux-croyans; ils se refusent à entrer dans ce bercail officiel, dont les prêtres ne célèbrent les anciens rites que par obéissance à l'autorité et n'ont pour les cérémonies vénérées de leurs ouailles qu'une dédaigneuse tolérance. Les habitudes de liberté des vieux-croyans sont un autre obstacle à l'union. Accoutumés à élire leurs prêtres et à les tenir sous un étroit contrôle, ils repoussent le pope nommé comme un fonctionnaire et traité comme un employé de l'état (1).

Par une de ces transformations fréquentes dans l'histoire des révolutions et des hérésies, le point de départ initial du *raskol*, le formalisme ritualiste des anciens vieux-croyans a cessé d'être la principale cause de la persistance du schisme. Dans sa lutte même contre l'orthodoxie officielle, le *raskol* a trouvé une raison d'être nouvelle. Si la *popovstchine* persiste encore, c'est qu'elle personnifie la résistance populaire à l'ingérence de l'état dans les affaires ecclésiastiques, c'est qu'elle est devenue une protestation contre toute dépendance apparente ou réelle de la religion. Les vieux-croyans hiérarchiques demandent à leur manière la séparation du temporel et du spirituel, la séparation de l'église et de l'état. Ils réclament la liberté de l'église sans se rendre compte que par leur longue révolte ils ont été les premiers à l'affaiblir en la dépopularisant et ont plus que personne contribué à la mettre dans la dépendance du pouvoir civil. Ils réclament la restauration de l'ancienne constitution ecclésiastique, la restauration d'un patriarcat national, sans se rendre compte qu'une telle autorité serait peu en harmonie avec leurs habitudes religieuses, avec leurs mœurs à demi presbytériennes. On distingue chez eux deux tendances ailleurs souvent séparées : ils aspirent à rendre l'église indépendante du pouvoir civil, mais ce n'est point pour en remettre tout le gouvernement au clergé, c'est plutôt pour donner dans l'église une part plus large, un rôle plus direct à l'initiative des laïques et du peuple chrétien. En maintenant la nécessité d'un sacerdoce, les *popovtsy* ne sont, pas plus que les *sans-prêtres*, pas plus que les Russes orthodoxes, enclins à abdiquer dans les mains du prêtre; à cet égard, chez eux comme chez toutes les sectes russes, il n'y a aucun vestige de sacerdotalisme ou de cléricalisme, et ce n'est pas là un des traits les moins curieux du caractère moscovite. Une église autonome s'administrant elle-même sous l'influence et sous le contrôle des fidèles, grâce à l'élection du clergé, une église nationale populaire et démocratique, tel semble être l'idéal religieux des vieux-croyans. Ainsi

(1) L'*édinoverié* a malgré cela reçu dans ces dernières années un chiffre notable de vieux-croyans, parmi lesquels des prêtres et même des évêques. Les statistiques gouvernementales, qui confondent systématiquement les *édinovertsy* avec les orthodoxes, ne nous permettent malheureusement pas d'évaluer le nombre des premiers.

envisagé, ce *raskol*, sorti d'ignorantes querelles et nourri d'une grossière scolastique, devient européen et moderne; il représente dans le christianisme oriental des aspirations et des besoins qui ont souvent agité les églises d'Occident. Devant de telles tendances, le meilleur moyen de préparer la réunion des *starovères*, c'est de réformer l'église dominante, c'est d'en accroître les libertés et d'y donner plus de part au principe de l'élection, longtemps demeuré dans les habitudes du peuple russe; c'est de relever moralement et matériellement le clergé orthodoxe, car, en Russie comme partout, pour les vieux-croyans comme pour les *strigolniki* du XIVe siècle, l'ignorance et l'immoralité du prêtre n'ont pas été la moindre cause des hérésies.

IV.

Pour la seconde branche du *raskol*, pour la *bezpopovstchine*, il était plus difficile de se constituer en église. Le principe fondamental de la secte, la perte des pouvoirs du clergé et l'abrogation du sacerdoce, laissait les *sans-prêtres* plus exposés à tomber en dehors des limites dogmatiques de l'orthodoxie, en même temps qu'il privait leurs communautés du plus puissant des liens ecclésiastiques. Chez eux, plus de digue aux débordemens de la fantaisie individuelle, plus de barrière aux innovations; l'esprit de division et d'hérésie peut librement se donner carrière. Ce sont des sectes de sectes, ou, comme disait Bossuet des protestans, ce sont « des morceaux rompus d'un morceau. » Pour le *raskol* du reste, comme pour la réforme, on se tromperait en regardant ce fractionnement comme un symptôme certain de dépérissement ou de décomposition. Les doctrines issues de mouvemens semblables sont par leur point de départ vouées à des variations, à des changemens perpétuels; elles sont en quelque sorte instables et anarchiques, incapables d'immobilité, incapables d'unité, et le jour où elles cessent de se mouvoir et de se diviser est le jour où commence leur réelle décadence. Ne reconnaissant plus d'ordination, les *bezpopovtsy* n'ont d'autres ministres du culte que des *anciens*, des lecteurs sans caractère sacerdotal. Lire et expliquer l'Écriture, baptiser et parfois confesser, ce sont leurs principales attributions. Chez quelques communautés, ces fonctions peuvent être confiées à des femmes. Ces *liseurs raskolniks* sont tantôt fort ignorans et tantôt fort versés dans la littérature sacrée : il n'est pas rare d'en rencontrer de supérieurs aux prêtres orthodoxes, et d'ordinaire ils ont plus d'autorité sur leurs adeptes que n'en possèdent sur les leurs les popes des *popovtsy*. Chez eux, la simplicité presbytérienne du service divin n'implique point le rejet de tout culte extérieur; loin de là, en s'éman-

cipant du clergé, la plupart de ces communautés ont conservé toutes les pratiques de la dévotion russe, la révérence superstitieuse des images ou des reliques, l'observation scrupuleuse des jeûnes, tout le formalisme religieux d'où est primitivement sorti le *raskol*. Comme les *popovtsy*, les sans-prêtres ont gardé les signes de croix cent fois répétés, et les *poklony* les saluts ou inclinations de corps devant les images. Cette sorte de gymnastique religieuse tient même souvent chez eux une place d'autant plus large que leur culte, dénué de prêtres, est plus vide de cérémonies. Pour la purification des mets achetés au marché, telle secte ordonne cent de ces inclinations de corps ou *poklones*, pour un enterrement deux cents, pour un néophyte deux mille par jour pendant six semaines, avec adjonction de vingt prosternations par chaque centaine. Plus encore que les *popovtsy*, ces hommes, qui ont rejeté tout clergé, ont conservé une horreur religieuse pour le tabac ou pour le sucre, une superstitieuse répugnance pour certains mets, certains animaux, pour le lièvre par exemple. Au lieu de toujours s'épurer, s'alléger, le culte des *bezpopovtsy* semble s'être dédommagé de la privation des rites les plus sacrés de la foi nationale en s'attachant d'autant plus aux dehors vulgaires et aux mesquines pratiques de la dévotion russe, se matérialisant ainsi par les causes qui semblaient devoir le spiritualiser.

S'ils repoussent les prêtres, la plupart des *bezpopovtsy* ont conservé des moines, ils ont des *skites*, des ermitages pour l'un et l'autre sexe. Deux choses distinguent d'ordinaire les règles et les statuts de ces religieux du *raskol*, c'est d'un côté l'étroitesse et la minutie des prescriptions, de l'autre l'instinct pratique, qui, non moins que le formalisme, se retrouve dans la plupart des créations du *raskol*. Ces couvens du schisme offrent à l'homme russe son vieil idéal économique, la propriété commune, un ménage commun sous l'autorité d'un supérieur auquel le bon ordre de la maison et les soins domestiques font autant d'honneur que le zèle pour la foi et l'intelligence des choses spirituelles. Chez les sans-prêtres comme chez les vieux-croyans hiérarchiques, ces *skites*, ces congrégations, ont été les principaux foyers, les principaux centres d'organisation du *raskol*. Beaucoup des sectes de la *bezpopovstchine* en ont tiré leurs doctrines et leurs noms. C'est au nord-ouest, dans la région de l'Onéga, dans ces contrées septentrionales si bien préparées pour le schisme par l'isolement et les habitudes de la population, que se constitua, vers la fin du XVIIe siècle, la première grande communauté de sans-prêtres, celle qu'on pourrait regarder comme la mère des autres. Autour de quelques ermitages bâtis sur les bords du Vyg se groupèrent de nombreux dissidens qui, au début du XVIIIe siècle, trouvèrent dans deux frères du nom de Denissof d'in-

telligens législateurs. Leurs doctrines pénétrèrent dans tout le *Pomorié*, la contrée qui s'étend entre les grands lacs et la Mer-Blanche. Les adeptes de cette communauté en reçurent le nom de *pomortsy* ou *riverains de la mer*. Parmi les nombreuses sociétés filles ou rivales des *riverains*, il en est une que la richesse de ses membres et la rigidité de ses doctrines ont fini par placer définitivement à la tête des sans-prêtres : ce sont les théodosiens, ainsi nommés d'un diacre *raskolnik* mort en prison au commencement du XVIIIe siècle. Au lieu d'une église centralisée et unitaire, la *bezpopovstchine* forma une sorte de confédération religieuse, souvent, il est vrai, agitée de guerres intestines, une sorte de république fédérative ayant à sa tête cette puissante communauté théodosienne.

Ce sont les théodosiens, alors dirigés par Kovyline, un de ces marchands russes unissant à un merveilleux degré le sens pratique au fanatisme, qui donnèrent aux sans-prêtres leur centre matériel et moral, le cimetière de Préobrajenski, fondé lors de la peste de Moscou, un peu avant Rogojski, l'établissement rival des *popovtsy*, et plus puissant encore que ce dernier. Kovyline obtint que l'hôpital joint au cimetière fût soustrait à toute surveillance des autorités ecclésiastiques, et que le culte y fût célébré selon les rites de la secte. La société fondatrice eut le droit de choisir dans son sein les administrateurs de l'établissement, et ceux-ci n'eurent de compte à rendre qu'aux fondateurs. Grâce aux doctrines parfois antisociales de la *bezpopovstchine*, Préobrajenski a dans son existence séculaire donné lieu à plus de soupçons, à plus d'accusations encore que Rogojski. Le cimetière théodosien fut dénoncé comme un repaire de voleurs, une fabrique de faux billets de banque, un asile de débauches. Il se peut que sous le voile de la charité les rigides théodosiens aient caché plus d'une fraude, et que sous le masque de l'ascétisme et du célibat se soit parfois déguisé le libertinage. Pour avoir régné cent ans sur le *raskol* dans une période de l'histoire où toutes les institutions ont eu une si courte existence, il n'en a pas moins fallu à Préobrajenski, comme à Rogojski, de grandes qualités, voire de grandes vertus. Si leurs chefs avaient été étrangers au sentiment du devoir, si en dépit ou plutôt si en raison de leur fanatisme ils n'eussent le plus souvent obéi à une conviction profonde, les deux puissans cimetières du schisme fussent bien vite redevenus de silencieuses demeures des morts. Il est difficile de ne point ressentir un mouvement involontaire de sympathie ou d'admiration pour ces marchands moscovites gouvernant sans contrainte une libre société dans un état autocratique, et maniant sans contrôle un trésor immense pour le temps et le pays, un trésor qui s'éleva, dit-on, à une dizaine de millions de roubles. Aujourd'hui Préobrajenski a, comme Rogojski, été envahi par la police

et le clergé de l'état. Le cimetière théodosien est mutilé; on a laissé aux *raskolniks* leur hôpital, on leur a pris leur église. Le célèbre métropolite de Moscou, Philarète, a purifié le temple presque séculaire du schisme; des prêtres orthodoxes de l'*édinovérié* s'y sont installés, et chaque dimanche les sans-prêtres de l'hôpital entendent résonner dans l'église de leurs pères les chants des popes *unicroyans* nommés par le saint-synode.

Les doctrines de ces théodosiens, de ces sans-prêtres, leur laissent-elles des droits à la tolérance moderne, des droits à la sauvegarde de la liberté commune? Chez les *bezpopovtsy*, la réconciliation avec la raison, avec la civilisation, est assurément plus malaisée que chez les vieux-croyans hiérarchiques. Des deux principes fondamentaux des sans-prêtres, l'un, le rejet du sacerdoce et des sacremens, les a souvent à propos du mariage conduits à des conséquences immorales; l'autre, la croyance au règne actuel de l'antechrist, les a non moins souvent amenés à des conséquences révolutionnaires, anarchiques. C'est sur l'interprétation ou l'application de ce double point de la doctrine que se sont divisées les grandes sectes des riverains de la mer, des théodosiens, des *philippovtsy*, et c'est de leur manière d'entendre l'un et l'autre dogme, de leur enseignement sur le mariage et la famille d'un côté, sur la nature et les droits du pouvoir civil de l'autre, que doit dépendre l'attitude de l'état vis-à-vis des *bezpopovtsy*.

Quelle peut être la soumission au souverain, quelle peut être l'obéissance aux lois d'hérétiques qui prêchent que depuis le patriarche Nikone et le tsar Alexis la Russie est tombée sous le règne de Satan? De pareils hommes, il n'y a, semble-t-il, que révolte ouverte ou rébellion latente à attendre. C'est ce qu'on a vu chez les sectes extrêmes, chez les *philippovtsy*, qui se brûlaient vifs pour échapper aux serviteurs de Satan, chez les *stranniki*, les errans, qui, pour n'avoir pas de communication avec le gouvernement de l'antechrist, rompent aujourd'hui encore tous les liens civils. Ces forcenés ont pour eux la logique du *raskol*, mais dans les religions le triomphe de la logique n'est pas éternel. A l'ère des fanatiques et des extravagans, on voit succéder l'ère des politiques et des modérés, aux dogmes entiers et absolus les compromis qui corrigent, les interprétations qui mitigent. Il en a été ainsi chez les sans-prêtres. Petit aujourd'hui est le nombre de ceux qui regardent le souverain comme l'incarnation ou le vicaire de Satan. Les uns expliquent le règne de l'antechrist d'une façon spirituelle, les autres attendent qu'il se manifeste d'une manière sensible, et les uns et les autres obéissent tranquillement aux lois sans se préoccuper de leur origine. Ces hommes qui disent la terre tombée sous l'empire de Satan sont souvent d'aussi bons citoyens, d'aussi bons sujets, que leurs

compatriotes qui croient vivre sous le règne paternel de Dieu.

Un grand nombre de dissidens ayant plus ou moins ouvertement professé des maximes de rébellion, le gouvernement russe, lorsqu'il se relâcha de ses rigueurs contre le schisme, fut naturellement conduit à exiger de toutes les communautés dissidentes un signe extérieur de soumission, une marque d'allégeance. Cette marque, c'est au service religieux qu'il la demanda, comme pour se mieux assurer que les doctrines de la secte n'avaient rien de séditieux. Des vieux-croyans, comme de l'église officielle, furent réclamées des prières pour le souverain, ou mieux, la suppression, l'omission volontaire de cette partie de la liturgie par les défenseurs scrupuleux de la liturgie nationale fut regardée comme un signe d'insubordination, de rébellion. L'absence de prière pour le souverain devait sembler d'autant plus choquante à l'oreille russe que dans les offices de l'église elle tient une place proéminente. Ce n'est pas un simple *Domine salvum regem* ou *imperatorem*, c'est une longue litanie où tous les membres de la famille impériale sont désignés un à un, et que la belle voix de basse des diacres récite avec une particulière solennité. C'est moins le chef civil de l'état que le protecteur de l'église, le défenseur de l'orthodoxie qui semble mentionné dans les ekténies de la liturgie russe. Or les formules byzantines de *très pieux*, *très fidèle empereur*, de *souverain orthodoxe*, les dissidens se refusent à les employer pour un prince qui à leurs yeux est tombé dans l'erreur.

Cette question de la prière pour l'empereur fut au XVIIIe siècle une des principales causes du schisme intérieur de la *bezpopovstchine*, de la rupture des *pomortsy* et des théodosiens. Les premiers, ayant appris que l'impératrice Anne envoyait inspecter leurs colonies du Vyg, s'étaient décidés à improviser une liturgie pour le souverain; les théodosiens leur reprochèrent cette concession comme une apostasie. Les *pomortsy* avaient cependant eu aussi leurs scrupules; ils consentaient à prier pour le tsar, non pour l'empereur, ce dernier titre étant, selon la plupart des *raskolniks*, un des noms sous lesquels se masque l'antechrist. En face de tels préjugés, il n'y a qu'à laisser les dissidens libres du choix des formules, bien peu se refuseront alors à donner à l'ordre légal cette marque de soumission. Les rigides théodosiens se sont eux-mêmes à cet égard singulièrement relâchés de leur première sévérité. Dans les communautés les plus opiniâtres de la branche la plus hostile du schisme, la raison et l'esprit de conciliation ont ainsi fini par pénétrer. On a vu dans ces dernières années les théodosiens de Préobrajenski, comme les vieux-croyans de Rogojski, envoyer à l'empereur des adresses de fidélité et à ses enfans des présens de noces. C'est à la tolérance publique de faire le reste, et dans la *bezpopovstchine*

comme dans la *popovstchine* les ennemis intérieurs ou étrangers du gouvernement russe ne trouveront pas plus d'appui ou d'encouragement que n'en trouverait un ennemi de la France parmi les protestans français.

Entre les sans-prêtres et l'état, ou mieux entre les sans-prêtres et la société reste la question du mariage, de la famille. Pour la *bez-popovstchine*, qui proclame la perte du sacerdoce, le mariage sacramentel n'existe plus. C'est là le point de vue commun de toutes les congrégations, c'est là en même temps le principal objet de leurs dissensions. La disparition du sacrement entraîne-t-elle la suppression absolue du mariage, fait-elle du célibat une obligation universelle, ou la miséricorde divine et les besoins de la société autorisent-ils à suppléer au sacrement perdu? Sur ce problème capital, tous les points de vue possibles ont trouvé des partisans. Les plus modérés ont conservé ou restauré l'union conjugale, n'exigeant pour la consacrer que la bénédiction des parens ou le baisement de la croix et de l'Évangile en présence de la famille, ce qui pour les Russes est la forme la plus solennelle du serment. Selon d'autres, comme certains *pomortsy*, le sacrement étant abrogé, toute l'essence du mariage est dans le consentement mutuel des deux époux, et la vie conjugale n'est légitime qu'autant que dure ce consentement. L'amour, disent quelques-uns de ces sans-prêtres, est de nature divine, c'est à l'union des cœurs de décider de l'union des existences. On assure que, parmi les sans-prêtres de Russie, ces ménages qu'un caprice peut rompre sont souvent durables et paisibles, comme si des époux libres de se séparer montraient l'un pour l'autre d'autant plus de douceur et d'attachement, ou comme si un lien qui peut toujours être dénoué restait d'autant moins tendu qu'il est plus facile à rejeter. Il se peut que la simplicité des mœurs et le sérieux des convictions religieuses mitigent souvent ce qu'il y a de faux et de malsain dans de pareilles situations. Sous tous ces beaux dehors et ces poétiques formules, l'union libre, l'amour libre chez les sectes russes, comme chez les prétendus réformateurs de l'Occident, n'en garde pas moins un vice ineffaçable. Au fond, ce n'est toujours qu'un concubinage avec toutes les illusions et les déceptions, avec toutes les souffrances et les déchiremens de ces liaisons sans garantie. Sentant eux-mêmes la fragilité du nœud qui les unissait, les sectaires, désireux de faire légaliser leur union, allaient parfois, sous l'impulsion de leurs femmes, se faire marier par le pope dont ils niaient les pouvoirs, sauf à se soumettre ensuite à des pénitences de la part de leur communauté. Chez plusieurs de ces sectes, on a vu tous les abus et les scandales des pays où le divorce est facile; on a vu les époux s'unir sans sérieux et se séparer sans gravité, au grand dommage des enfans et

de la famille. De là vient que les *raskolniks*, qui, sous le rapport de la probité et de la sobriété, passent d'ordinaire pour plus honnêtes et plus moraux que les autres Russes, ont souvent, sous le rapport du commerce des sexes, justement passé pour plus immoraux.

L'union libre et le libre divorce sont peut-être pour la société un moindre embarras que les maximes des sectes plus rigides qui poussent jusqu'à leurs dernières conséquences les principes du schisme. Aux yeux de beaucoup de communautés de sans-prêtres et de la principale d'entre elles, aux yeux des théodosiens de Préobrajenski, toute union de l'homme et de la femme est illicite, rien ne pouvant suppléer au sacrement perdu. Cette farouche doctrine s'est résumée dans une formule rendue plus nette par la concision de la langue : *genaty razgenis*, *ne genaty ne genis*; marié, démarie-toi; — non marié, ne te marie pas. Le mariage fut interdit aux célibataires, la vie conjugale aux gens mariés; les noms de père et de mère furent proscrits. « Que le jeune homme ne prenne pas de femme, que l'époux n'use point de l'épouse, » dit une sorte de catéchisme rimé, « que la jeune fille n'entre pas en mariage, que la femme mariée n'enfante point (1). » Les époux coupables d'avoir enfreint ce précepte, coupables d'avoir donné l'existence à des enfans, furent chassés de la communauté ou soumis à de pénibles et humiliantes pénitences. Les adhérens de ces maximes qui n'avaient point la force d'y rester fidèles furent tentés de faire disparaître les preuves de leur faiblesse. L'infanticide est ainsi un des crimes reprochés aux théodosiens de Préobrajenski. On assure que d'un étang voisin de leur cimetière on a retiré un grand nombre de cadavres de nouveau-nés (2). Si les théodosiens s'en sont toujours défendus, de pareils crimes étaient la conséquence indirecte de leur enseignement. « Dans la conception d'un enfant, dit encore une de leurs poésies manuscrites, ce n'est plus du Dieu créateur, c'est du diable que vient l'âme humaine. »

Une société puissante par l'industrie et la fortune ne pouvait toujours maintenir de pareilles opinions. Quelques communautés comme les *monintsy* se détachèrent du cimetière de Préobrajenski pour en revenir au mariage. Une classe plus nombreuse s'ingénia à conserver les joies de la vie conjugale sans perdre dans la secte

(1) *Raskolniki i Ostrojniki*, t. Ier, p. 128.

(2) Livanof, t. Ier, p. 129, cite à ce propos une épigramme qui se peut traduire ainsi :

Pharaon tuait les enfans
Comme Hérode les innocens;
Ce n'étaient là que peccadilles,
Car tous deux faisaient grâce aux filles;
Nous tuons tous nos nourrissons,
Les filles avec les garçons.

le titre de célibataire. Les hommes réduits à ce triste compromis vivaient avec une femme à laquelle dans la maison ils reconnaissaient les droits d'épouse, et dont ils élevaient les enfans comme leurs enfans légitimes. A ces timides et honteux restaurateurs du mariage, les stricts théodosiens donnèrent le nom de *novogeny*, c'est-à-dire de *néo-mariés*, *remarieurs*. Les sévères gardiens du célibat et les parrains du libertinage fermèrent la porte de leurs oratoires à ces faibles *novogeny*; beaucoup refusaient même de boire ou de manger avec eux. Ces rigueurs ne purent toujours tenir, à la longue il s'est opéré un rapprochement entre les deux parties de la secte. Sur cette question de la vie conjugale et de la famille, comme sur celle du règne de l'antechrist et de la soumission à l'état, la *bezpopovstchine* s'est adoucie et comme apprivoisée. L'inflexible théodosien de Préobrajenski répudie lui-même les immorales doctrines de ses prédécesseurs, il en conteste l'authenticité ou l'interprétation, et recourt au besoin à la presse ou à la justice pour repousser ce qu'il appelle les calomnies de ses adversaires. Ce ne sont plus aujourd'hui les chefs du schisme qui proclament ces maximes attentatoires à la morale ou à la société, ce sont ses ennemis qui les vont déterrer dans les livres et les manuscrits des docteurs de la secte pour s'en servir contre elle. Que leurs adversaires théologiques reprochent aux sans-prêtres d'être inconséquens, plus d'un culte n'a dû l'existence qu'à des inconséquences de cette sorte. Un des meilleurs signes du progrès en Russie, c'est de voir les plus importantes de ces rigides communautés de *raskolniks* renier les fanatiques principes de leurs ancêtres. Si le sauvage génie de l'ancienne *bezpopovstchine* n'est point encore mort, il ne vit plus que dans quelques sectes extrêmes, dans une secte étrange en particulier, les errans ou *stranniki*.

Les plus choquantes aberrations des premiers sans-prêtres sont encore professées en plein XIXe siècle par ces errans. Appelés aussi les *fuyans*, *bégouny*, ils se donnent eux-mêmes le nom de *pèlerins*. Un soldat déserteur devenu moine dans un des *skites* théodosiens du nord fut leur premier apôtre. L'*errantisme* est sorti à la fin du XVIIIe siècle d'une sorte de réveil, d'une sorte de *revival* de la *bezpopovstchine*. La croyance au règne actuel de Satan est la pierre angulaire de l'enseignement des *errans*. Repoussant comme une apostasie toutes les concessions ou les inconséquences des sans-prêtres modernes, l'errant n'admet aucun compromis avec cette funeste doctrine. Il cesse tout commerce avec les représentans de Satan, c'est-à-dire avec l'état et les autorités constituées; à l'instar des anciens prophètes, il se retire au désert ou il s'enfonce dans les forêts où n'ont point encore pénétré les serviteurs de l'antechrist. La devise du *strannik* est cette parole de l'Évangile : « abandonne

ton père et ta mère, prends ta croix, et suis-moi, » et avec le vieux réalisme moscovite, avec le réalisme habituel du *raskol*, il prend ce conseil à la lettre et le met littéralement en pratique. Pour les *stranniki*, il n'y a de vertu que dans l'abandon d'une société régie par l'enfer, il n'y a de salut que dans l'isolement, dans la fuite. Ils quittent leurs biens et leur maison, leur femme et leurs enfans, ils quittent le village et la commune où ils sont légalement inscrits, ne voulant avoir ni famille, ni domicile. En signe de rupture avec la société, les *pèlerins* rejettent les passeports et tous les actes pouvant établir leur identité; c'est là la marque, la formalité essentielle de l'entrée parmi les vrais chrétiens. Au lieu de passeport, l'errant porte des papiers avec des maximes de la secte ou simplement une croix avec des sentences de ce genre : « ceci est le vrai passeport visé à Jérusalem. » Ils pratiquent une sorte de communisme, se considèrent comme moines et se donnent les noms de frère et de sœur. Comme les plus rigides *bezpopovtsy*, ils proscrivent le mariage, qui suivant eux ne sert qu'à couvrir le péché. A la vie conjugale, ils préfèrent les relations illicites sous prétexte que l'homme marié se voue éternellement au mal, tandis que chez les célibataires les faiblesses des sens trouvent déjà leur punition et leur purification dans la condamnation des hommes (1). Sans demeure régulière et sans moyens réguliers d'existence, les errans ont parfois recours au vol et au brigandage, se justifiant toujours par ce principe, que, le monde étant sous la loi de Satan, toute attaque contre la société est une protestation contre la domination de l'enfer.

Une pareille secte ne peut exiger de tous l'application immédiate de ses maximes. De là le partage des *stranniki* en deux classes, en deux ordres de fidèles, et le point de départ d'une organisation qui peut les rendre redoutables. Les adeptes du *strannitchestvo* se divisent en deux catégories, les errans proprement dits, les *pèlerins* ou *coureurs*, qui mènent la vie en fuite, et les domiciliés, les sédentaires ou les mondains, qui demeurent dans la vie ordinaire, dans la maison et la famille. Ces derniers ont pour mission de donner asile à leurs frères plus avancés, ce qui leur a valu le nom d'hébergeurs ou d'hospitaliers, *strannopriimtsy*. De ces deux classes d'adhérens, formant une société à deux degrés, les uns sont les initiés de la secte ou les professes de la communauté, les autres en sont les catéchumènes ou les novices. Les premiers seuls reçoivent le baptême de la secte, baptême qui se donne de nuit dans des lieux déserts, et qui oblige ceux qui l'ont reçu à mener la vie des saints, la vie de pèlerin. Dans leur répugnance pour la société et

(1) *Zapiska o strannitcheskoï eresi*, Sbornik, t. II, p. 44.

la nature extérieure, qu'ils considèrent comme également maudites de Dieu, certains *stranniki* n'admettent pour le baptême que l'eau de la pluie du ciel ou l'eau des marais écartés, sous prétexte que les rivières sont souillées par les adhérens de l'antechrist. Chacun de ces pèlerins, homme ou femme, a son écuelle et sa cuiller de bois comme son image de métal; ils ne prient ni ne mangent avec les profanes, pas même avec les hébergeurs qui leur donnent asile. Ils n'ont ni église ni chapelle, mais célèbrent leurs offices dans des retraites secrètes, ou le plus souvent dans les forêts autour d'images qu'ils suspendent aux arbres. Aux hébergeurs on permet, à cause de leur faiblesse, de remettre leur entrée dans la vie parfaite, comme aux premiers siècles les prosélytes de la foi chrétienne retardaient souvent le baptême jusqu'à leurs derniers jours. Les donneurs d'asile n'ont du reste qu'un sursis, avant de quitter cette terre ils doivent faire acte de vrais chrétiens, abandonner tout lien temporel, abandonner maisons, femmes et enfans. Pris de maladies graves et sentant les approches de la mort, ils se font porter dans les forêts ou les landes écartées, ou au moins dans une demeure étrangère pour y recevoir le baptême et expirer en pèlerin, en errant. Pendant leur vie mondaine, les hébergeurs ont souvent dans leurs *izbas* des retraites secrètes où les errans se retirent à leur gré. Les deux classes d'adeptes se reconnaissent à certaines formules, à certains signes; parfois l'hébergeur loge le pèlerin sans l'interroger, sans lui parler, parfois presque sans le voir. Grâce à cette complicité, les apôtres de la vie errante et les prophètes de la fuite peuvent parcourir d'immenses espaces, prêchant sur leur passage l'isolement et la séparation du monde.

Le règne de l'empereur Nicolas a été l'époque la plus florissante de l'*errantisme*, les poursuites n'en faisaient qu'accroître la force. Pour recrues, les *stranniki* pouvaient compter sur les serfs fugitifs, sur les condamnés échappés de Sibérie, sur les soldats déserteurs, alors que le service militaire durant plus de vingt ans équivalait à une mort civile. La secte se propageait dans les régimens et dans les prisons; elle trouvait des néophytes et des apôtres assurés dans cette nombreuse classe de *brodiagy*, de vagabonds sans passeport si sévèrement pourchassés par la police russe. Dans cette branche extrême, poussant la haine de l'état et de la société jusqu'à l'érection du vagabondage en devoir religieux et en idéal de sainteté, le *raskol* se montrait particulièrement comme l'expression des résistances populaires aux vexations de l'état social, au long service militaire, à la bureaucratie allemande, au servage. Dans certains gouvernemens du nord-est, on arrêtait chaque année des centaines d'*errans*. Alors s'établissaient entre eux et les

employés de la police des dialogues de ce genre (1) : — As-tu un passeport? — Oui, — et le pèlerin présentait une feuille rédigée dans le jargon de la secte avec des prières et des maximes comme la suivante : « celui qui te persécute se prépare une place dans l'enfer. » — D'où tiens-tu ce passeport? demandait l'agent du gouvernement, désireux de mettre la main sur les chefs et les scribes de la secte. — Il vient du roi des cieux, du puissant monarque du monde, répondait le pèlerin. — Tu n'as point de passeport légal? — Non. — Pourquoi cela? — Parce que ces feuilles de la police portent le sceau de l'antechrist. — Les errans désignent ainsi les armes impériales. — Tu veux aller en prison? reprenait l'interrogateur. — Je suis prêt à tout souffrir; les tourmens ne m'effraient pas. Je ne crains ni les bêtes féroces, ni les ministres de Satan, — et dans son exaltation le *strannik* continuait sur ce ton, imitant devant l'*ispravnik* le langage des premiers chrétiens devant le proconsul, et plus on en condamnait, plus il apparaissait de ces fanatiques, la soif de la persécution, la convoitise du martyre étant pour beaucoup le grand attrait de ces farouches doctrines. C'est aux folies religieuses de cette sorte que la réforme civile et le progrès économique de la Russie devaient le plus certainement porter remède. Le *strannitchestvo* est la forme la plus logique du *raskol*, de la *bezpopovstchine* en particulier; c'est le suprême effort d'une résistance vaincue, d'une opiniâtreté qui sent tout faiblir autour de soi. Au lieu de rompre à jamais avec elles, le *raskol* moderne, les *sans-prêtres* comme les *popovtsy* sont irrésistiblement poussés à se réconcilier avec la société, avec la civilisation.

Avec les *bezpopovtsy*, qui n'admettent pas de clergé, comme avec les *popotvsy*, dont le clergé n'est pas reconnu, le plus grand embarras du gouvernement était de régler l'état civil. Jusqu'à l'automne dernier, jusqu'au mois d'octobre 1874, le clergé détenait seul les registres des naissances et des décès, et, la loi n'admettant que le mariage religieux, les dissidens étaient condamnés à ne contracter que des unions clandestines, à ne donner le jour qu'à des enfans illégitimes, légalement incapables d'hériter de leurs pères. Sous ce rapport, les *raskolniks* se trouvaient dans la cruelle position où l'ancien régime avait depuis Louis XIV réduit les protestans français. Le législateur, qui reprochait justement à certains sectaires de repousser le mariage, leur en fermait lui-même l'accès. A cet état de choses, qui mettait hors la loi une portion notable de la population, remédiaient heureusement dans la pratique les mœurs publiques, sur ce point moins injustes que la loi, et la

(1) Livanof, *Raskolniki i Ostrojniki*, t. Ier, p. 6 à 8.

vénalité de l'administration ou de la police, ici comme toujours le regrettable correctif d'une odieuse législation. C'était l'arbitraire qui décidait de l'état civil des *raskolniks*, l'arbitraire qui dressait les recensemens des mariages et des naissances. Les statistiques russes sont encore à cet égard entachées d'un vice radical, la moralité du pays était officiellement ravalée aux yeux de l'Europe par la fiction légale qui comptait comme enfans naturels les enfans *raskolniks*.

Ce qu'il y avait de plus triste dans cette situation, c'est qu'il a longtemps paru impossible d'en sortir. Il se présentait deux issues, qui toutes deux semblaient presque aussi impraticables l'une que l'autre : reconnaître les communautés dissidentes et les formes de mariage religieux en usage chez elles, ou instituer pour les dissidens un mariage civil. A la première solution s'opposait l'intérêt de l'église officielle, le recrutement subreptice du clergé des *popovtsy* aux dépens du clergé orthodoxe, enfin l'extrême division de la *bezpopovstchine*, dont on ne pouvait reconnaître toutes les communautés, et dont beaucoup de sectes n'admettent ni clergé ni aucune forme de mariage. Contre l'institution du mariage civil s'élevaient les maximes de l'église orthodoxe et de tous les cultes de l'empire, habitués à ne voir dans la consécration de l'union conjugale qu'un acte religieux, et les préventions mêmes des dissidens, pour la plupart d'accord sur ce point avec leurs adversaires. Les répugnances des vieux-croyans pour le recensement, pour l'*enregistrement des âmes*, accroissaient encore la difficulté. On se trouvait devant ce problème : instituer un acte civil du mariage sans mariage civil et indépendamment de tout mariage religieux.

La solution a été trouvée avec une habileté nécessairement quelque peu subtile, mais où se montre un art ingénieux de concilier les réformes modernes avec les préventions ou les scrupules du passé. La loi d'octobre dernier institue pous les *raskolniks* des registres spéciaux confiés à la police et aux autorités cantonales. Les mariages des dissidens devront être inscrits sur la seule déclaration des conjoints et de leurs témoins, sans que l'agent de l'état civil ait à s'enquérir si la cérémonie religieuse a eu lieu ou non. L'état ne marie pas, l'état donne aux époux acte de leur déclaration de mariage, et cet acte assure à l'union les mêmes effets civils, aux enfans les mêmes droits que la bénédiction nuptiale donnée par le prêtre. L'intérêt de l'état est ainsi satisfait sans que les maximes de l'église soient blessées; le principe théologique que le mariage est uniquement un acte religieux reste sauf, et les alliances des dissidens jouissent de toutes les garanties légales, alors même qu'elles ne seraient consacrées par aucune cérémonie ecclésiastique. Lors de l'enregistrement du mariage, il y a publication des bans pendant

sept jours, et le crime de bigamie ou les causes de divorce restent soumis aux mêmes lois que pour les orthodoxes et doivent être jugés par les tribunaux ordinaires. Grâce à ces dispositions, le gouvernement se flatte d'ouvrir l'accès d'une vie conjugale régulière aux adhérens de toutes les sectes sans reconnaître leur culte ni connaître de leur mariage religieux.

Le règlement sur le mariage des dissidens est la plus récente et non la moins significative des réformes d'un règne qui en compte tant; elle a d'autant plus d'importance qu'elle a été plus disputée, et qu'elle vient dans une période de repos, une période d'accalmie, où l'ère des grandes réformes et des innovations semblait close. S'il ne reconnaît pas les communions dissidentes, l'état en sanctionne indirectement l'existence. Selon le principe de la législation russe en matière religieuse, les bienfaits du nouveau règlement ne s'appliquent qu'aux *raskolniks* nés dans le *raskol*, aux 1,100,000 schismatiques admis par les statistiques officielles. Pour ceux là du moins, c'est une véritable émancipation civile, c'est l'affranchissement d'une des pires servitudes qui puissent peser sur des hommes. Avec la réforme d'octobre 1874, les dissidens ont cessé d'être les parias de la société russe : n'ont-ils plus rien à attendre d'un régime plus libéral? Les articles du code ou les ordonnances qui s'occupent d'eux n'ont-ils pas vieilli? Avant de répondre à cette question, il faut connaître une catégorie de sectes que nous n'avons pu aborder aujourd'hui; il faut descendre dans l'étage inférieur du *dissent* russe. Au-dessous du vieux-croyant hiérarchique qui repousse les popes du saint-synode, au-dessous du sans-prêtre qui ne reconnaît plus de clergé, il y a des sectes étrangères à la révolte du *raskol* contre l'église russe, sectes obscures et bizarres, parfois plus gnostiques que chrétiennes, dont le nom a dans ces dernières années pénétré en Europe : les *molokanes* et les *doukhobortsy*, dont les tendances rationalistes et communistes montrent le génie russe sous l'un de ses aspects les plus originaux, — les *khlysty* ou flagellans, et les eunuques ou *skoptsy*, dont les immorales et sauvages doctrines font retrouver au fond du peuple russe les plus singulières pratiques du vieil Orient. Ce n'est qu'après avoir pénétré dans ce monde nouveau, après avoir parcouru le *raskol* dans toute son étendue et sa profondeur, qu'il est possible d'apprécier dans l'ensemble la valeur sociale et politique des sectes qui fermentent en Russie.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

LE

CHEMIN DE FER DU HAUT-MADEIRA

ET LE TRAFIC DE L'AMAZONE

Vom Amazonas und Madeira, Skizzen und Beschreibungen aus dem Tagebuche einer Explorationsreise, nebst der Zuyslinie der projectirten Eisenbahn, par M. Franz Keller-Leuzinger, Stuttgart 1874.

On a publié bien des pages savantes ou pittoresques sur le Brésil, et si cette vaste partie australe du Nouveau-Monde a encore des secrets pour nous, ce n'est pas faute d'avoir attiré la curieuse investigation des voyageurs et des hommes d'étude. On nous a dévoilé les splendeurs mystérieuses du *mato-virgem;* on nous a décrit l'immensité majestueuse des *campos*, le curieux train de vie des *fazendas* et des *haciendas*, les miroitemens dorés des sables de l'*Eldorado*. On nous a aussi fait toucher du doigt les misères sociales et politiques de ce pays tout frais émancipé, qui, après avoir essayé d'asseoir sur l'esclavage une prospérité factice, cherche aujourd'hui dans le travail libre une verdeur nouvelle et plus saine. Tout cela pourtant n'est qu'une vue du Brésil à vol d'oiseau; cet empire, qui embrasse dans son gigantesque triangle toute une moitié, en partie inexplorée, du continent de l'Amérique du Sud, se compose de régions si diverses et si disparates que l'œil, déçu par la variété des aspects, perd l'ensemble de la perception, et flotte comme au travers d'une vague féerie. La poésie s'accommode volontiers de cet ondoiement d'objets et de couleurs; mais l'esprit de civilisation, qui prend la science pour point de départ et pour auxiliaire, va tout d'abord au détail, s'avance à pas comptés, examinant les choses par le menu, et n'établit la base de son travail

dans l'ethnologie américaine, qui en a déjà tant à résoudre. Les savans des États-Unis appellent, faute de mieux, les aborigènes qui, à une époque encore inconnue, peuplèrent le centre de l'Amérique du Nord et qui, comparés aux indigènes venus après eux, semblent semi-civilisés, les *mound-builders* ou bâtisseurs de tumulus. Ceux-ci seraient non-seulement les mêmes qui auraient exploité les mines de cuivre du Lac-Supérieur, mais encore strié d'hiéroglyphes les granits en place de la Californie et de l'Arizona, laissé partout des débris, des amas de poteries, de silex éclatés ou taillés, d'ossemens d'animaux incinérés, de coquilles comestibles amoncelées, enfin de meules portatives en porphyre, usées par le rouleau et destinées à broyer le maïs. Qui sait si les Atlantides dont parlait Platon sur la foi des prêtres égyptiens ne seraient pas ces mêmes aborigènes?

Une plus longue dissertation sur ces points ténébreux de l'histoire primitive américaine est ici hors de propos. Il faut revenir en arrière, non pour saluer une race mystérieuse, les premiers habitans d'un continent assurément plus ancien que l'Europe, mais pour résumer ce qui a été dit. Nous avons constaté une fois de plus que le progrès matériel existe partout aux États-Unis : autour des grands lacs, au nord-ouest comme dans l'extrême ouest et le sud de l'Union. Partout on défriche, on exploite le sol et le sous-sol, partout on plante et l'on cultive. Autour des grands lacs, c'est une nature vierge et fertile qui s'ouvre, et deux colonisations rivales, bien qu'à peu près semblables, y sont aux prises : la colonisation américaine sur la rive méridionale des lacs et tout autour du lac Michigan, la colonisation anglo-canadienne sur la rive septentrionale. Un jour, ces deux colonisations n'en feront sans doute qu'une seule, et le drapeau étoilé de l'Union flottera des glaces du pôle au golfe mexicain, peut-être même jusqu'à l'isthme de Panama. En attendant, il faut bien faire une halte au milieu des agrandissemens prodigieux que les États-Unis ont eus depuis trente ans. C'est vers l'époque où ils achetaient aux Indiens chippeways la presqu'île de Keweenaw qu'ils convoitaient déjà la Californie. C'est assez d'extension pour à présent; leurs hommes d'état les plus avides le pensent eux-mêmes. Il faut coloniser, peupler, bâtir, vivifier tout cet immense espace, et aucune localité ne paraît plus propice à recevoir de nouveaux essaims de travailleurs que la presqu'île féconde de Keweenaw et les bords prospères du Lac-Supérieur. C'est à cette partie du Michigan que semble surtout s'appliquer l'heureuse devise de cet état : *Si quæris peninsulam amœnam, circumspice;* — « si tu cherches une péninsule gracieuse, la voici! »

L. Simonin.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

X.

LES SECTES EXCENTRIQUES. — LES MYSTIQUES ET LES PROTESTANS INDIGÈNES (1).

On s'étonnera peut-être de nous voir encore réclamer l'attention pour d'ignorantes et rustiques hérésies. Ce n'est pas qu'à ces sectes illettrées nous voulions attribuer une importance ou un avenir sans proportion avec leur valeur morale ou leur force numérique. Si nous insistons sur cette face obscure de la vie nationale, c'est qu'à nos yeux c'est le côté par lequel le Russe du peuple, si différent du Russe que connaît l'Occident, se laisse le plus facilement saisir et représenter. On a dit de la Russie que ce n'était qu'une façade, une construction extérieure, et on n'en regarde guère en effet que le frontispice européen. C'est presque toujours par le dehors, par les institutions et les lois, par la haute société, c'est-à-dire par le dessus, par la superficie, qu'on envisage l'empire du nord. Nous avons préféré suivre une marche inverse; c'est par le dedans, par le fond et en quelque sorte par le dessous que nous voulons d'abord prendre le peuple russe. L'étude et l'intelligence des institutions n'en seront ensuite que plus aisées.

En dehors du schisme, du *raskol* proprement dit, en dehors des vieux-croyants *popovtsy* ou *bezpopovtsy*, il est en Russie des sectes d'une autre origine, d'un autre esprit, qui montrent le caractère populaire sous une face nouvelle, des sectes multiformes, qui, tout

(1) Voyez la *Revue* des 15 août, 15 septembre, 15 octobre 1873, 15 janvier, 1er mars, 1er mai, 15 juin, 1er novembre 1874, et 1er mai 1875.

en confinant par quelques côtés avec les rameaux extrêmes du *raskol*, s'en séparent nettement par le point de départ et les principes. Chez ces hérésies, le point de départ n'est plus une rupture avec l'église nationale au nom même de la tradition orthodoxe, c'est une révolte consciente et raisonnée contre l'orthodoxie orientale, parfois même contre toute la tradition chrétienne. Envisagées dans leur principe, les sectes russes présentent ce singulier contraste que les unes sont minutieuses, méticuleuses, et les autres radicales, que les unes semblent ne s'attacher qu'à d'insignifians détails, et que les autres rejettent d'un seul coup tout le dogme et le culte, en sorte qu'on y trouve les deux extrêmes opposés, le plus aveugle, le plus étroit conservatisme, les plus hardies, les plus révolutionnaires innovations. Ce contraste tient à la fois au caractère national, excessif dans la révolte comme dans la soumission, et à la constitution de l'église orientale, où, comme dans le catholicisme romain, toutes les parties de l'édifice dogmatique sont tellement liées ensemble, qu'il n'y a de place aux divisions que sur les rites ou la discipline, et qu'on n'y peut repousser une croyance sans les renverser toutes du même coup; à travers leur variété et leur opposition, les sectes étrangères au *raskol* du XVIIe siècle ont toutes un point de vue commun : à l'inverse du schisme, elles font peu de cas du rituel, peu de cas des cérémonies extérieures. Au lieu de s'attacher à la lettre et au sens littéral, elles proclament le culte de l'esprit et se vantent de professer un christianisme spirituel. A cet égard, ces hérésies, d'ailleurs si diverses, peuvent toutes être regardées comme une réaction contre le *raskol*, comme une révolte contre le formalisme des vieux-croyans. Chez elles, le génie moscovite s'affranchit des formes comme des traditions du culte, il s'émancipe de tout joug, de toute autorité, et, s'abandonnant librement à son penchant pour les solutions logiques et absolues, il va droit aux conséquences les plus outrées, aux conclusions les plus excentriques.

Les origines de ces différentes sectes ne sont point aussi claires, aussi faciles à suivre que les origines du *raskol*. Les racines en semblent plonger au-delà des limites du sol national, les unes en Orient, les autres en Occident, tenant à la fois à l'Europe et à l'Asie et se reliant en même temps aux vieilles croyances perdues des premiers siècles de notre ère et aux vagues efforts, aux aveugles tâtonnemens de la conscience moderne. Plusieurs de ces hérésies ont pu être historiquement rattachées à l'influence étrangère, au contact de l'Europe avant ou depuis Pierre le Grand, et elles montrent cette influence sous un des côtés les moins connus, sous le seul peut-être par lequel le peuple russe en ait été directement atteint. Aux principales de ces sectes, quelques prélats russes ont, en sou-

venir de leur filiation supposée ou en raison de certaines ressemblances, voulu donner le nom de *quakérisme* russe. Les doctrines ainsi désignées sont trop multiples, trop originales, même dans l'imitation, pour être affublées d'un nom étranger. Plusieurs mériteraient aussi bien l'épithète de gnostiques. Comme dans les hérésies du premier âge de l'église, on y rencontre un singulier mélange de naturalisme et de mysticisme, un bizarre amalgame d'idées païennes et d'idées chrétiennes. La ressemblance entre ces ignorantes sectes de paysans et les plus célèbres hérésies du monde romain est parfois si frappante que des sectes modernes ont reçu du clergé russe des noms antiques (1).

Unanimes à proclamer le culte de l'esprit, les sectes radicales ou gnostiques de la Russie se partagent en deux groupes, en deux camps, selon que dans la liberté spirituelle elles en appellent à l'imagination ou à la raison, aux transports de l'inspiration ou aux calculs de la réflexion. Elles se divisent ainsi en sectes mystiques et en sectes rationalistes, les unes penchant vers le vieux gnosticisme, les autres vers une sorte de nouvelle réforme, les unes reproduisant, exagérant même les aberrations des plus aveugles illuminés, les autres inclinant à un culte épuré, philosophique, à un christianisme dépouillé de dogmes et de rites, fort voisin du protestantisme libéral de l'Occident. En pénétrant dans ce monde ténébreux, on voit par quel côté le peuple russe en est encore au moyen âge, à l'âge des grossières hérésies, des grossières impostures et des folles élucubrations. Il est des îles ou des continens isolés, l'Australie par exemple, où se sont retrouvées vivantes des formes animales ou végétales qui semblaient propres à des créations antérieures, des types organiques qu'ailleurs nous n'avions rencontrés qu'à l'état fossile. La Russie offre à l'Europe un phénomène analogue. Au fond de ses campagnes se cachent des doctrines étranges, de difformes et monstrueuses hérésies, qui paraissent appartenir à l'âge à demi païen de la Rome impériale ou à l'époque troublée des croisades. En face de ces débris d'un passé qui semble se survivre s'élèvent des doctrines réformatrices ou révolutionnaires à la moderne, des doctrines inachevées et comme embryonnaires, qui dans leur témérité sont un effort vers un monde nouveau, en sorte qu'au fond même de ces erreurs religieuses on voit l'esprit russe attiré en sens inverse vers deux pôles contraires et se débattant entre un passé rétrograde et un obscur avenir. Il y a un intérêt particulier à jeter un regard sur les plus originales ou les plus récentes de ces manifestations populaires, à chercher dans ces confuses doctrines les se-

(1) Les *montany* par exemple, sans doute ainsi appelés en souvenir des *montanistes*, une des principales hérésies du IIIe siècle. *Svédénié o montanskoï sekté*, par l'évêque de Samara; *Sbornik pravitelstvennykh svédénii o raskolnikakh*, t. II, p. 80 et suiv.

crètes aspirations d'un peuple souvent accusé de mutisme parce qu'il n'a encore guère parlé d'autre langue que celle de la religion.

I. — KHLYSTY.

Des deux groupes de sectes qui, avec des doctrines opposées, prétendent également spiritualiser le christianisme, les hérésies à forme primitive, archaïque, les hérésies mystiques, ont pour caractère commun le prophétisme, la croyance à des communications incessantes de la Divinité par l'inspiration et des visions. Selon ces illuminés, la période de révélation n'est pas close ou elle s'est récemment rouverte pour le monde actuel. Comme il y a des prophètes, il y a encore des manifestations personnelles, des incarnations de la Divinité. La Judée n'est pas la seule nation qui ait eu le privilége de voir descendre dans son sein le fils de Dieu : telle bourgade des bords du Volga ou de l'Oka prétend à la même gloire que Bethléem, les paysans de tel district reculé ont entendu de nouveaux christs révéler aux hommes une nouvelle loi. De tous les pays chrétiens, la Russie est celui où de semblables prétentions se sont produites avec le plus naïf cynisme, c'est peut-être le seul où des imposteurs ou des hallucinés puissent encore s'arroger avec succès le nom et les honneurs de Dieu. « Je suis le Dieu annoncé par les prophètes, descendu une seconde fois sur la terre pour le salut du genre humain, et il n'y a pas d'autre Dieu que moi, » dit dans le premier de ses douze commandemens Daniel Philippovitch, le dieu incarné des *khlysty* (1). Une telle affirmation caractérise l'état mental d'une partie du peuple; cet opiniâtre anthropomorphisme recouvre au fond une sorte de paganisme inconscient, une sorte d'incurable polythéisme semblable à celui au milieu duquel s'est propagé l'Évangile.

Les deux principales de ces sectes mystiques, deux sectes souvent considérées comme liées ensemble et comme la continuation, le prolongement l'une de l'autre, sont les *khlysty* ou flagellans, et les *skoptsy*, les eunuques ou mutilés. Le nom de flagellans ou de *khlysty* n'est qu'un sobriquet faisant peut-être allusion à une pratique réelle ou supposée des sectaires; l'Europe du moyen âge a eu aussi ses flagellans. Les adeptes de ces mystiques doctrines s'étant donné à eux-mêmes le titre de *communauté des disciples du Christ*, en russe *khristovstchina*, leurs adversaires en ont par dérision fait *khlystovstchina*. Les noms que les *khlysty* s'attribuent le plus fréquemment sont ceux d'*hommes de Dieu* (*lioudi Bojii*) et de *société des frères et des sœurs*. On connaît mal encore l'origine de ces

(1) S. V. Réoutski, *Lioudi Bojii i skoptsy*. Moscou 1872, p. 77, et *Sbornik prav. svéd.*, t. II, p. 126.

hommes de Dieu; ils passent d'ordinaire pour être nés en Russie, vers le milieu du XVIIe siècle, au contact des marchands de l'Occident, qui déjà fréquentaient Moscou. Selon quelques écrivains, les *khlysty* se rattacheraient à un religionnaire allemand du nom de Kullmann, arrêté comme fauteur d'hérésie sous la régente Sophie, et brûlé publiquement à Moscou en 1689. Ce Kullmann, dont les idées rappelaient par certains côtés celles de Bœhm, rejetait l'Écriture et prêchait le règne de l'Esprit en se donnant, dit-on, pour le Christ. Ayant peu de succès parmi ses compatriotes, il se serait retourné vers les Russes et aurait parmi eux fait plusieurs prosélytes.

Les *khlysty* du peuple se donnent à eux-mêmes une origine nationale en même temps que surnaturelle. Ils ont sur leurs premiers prophètes, un soldat déserteur du nom de Daniel Philippovitch et un serf des Narychkine du nom d'Ivan Souslof, leur tradition et leur légende, ou mieux ils ont leur évangile. Ce n'est point un évangile écrit, un de leurs dogmes fondamentaux est de ne rien écrire sur leurs doctrines, tant pour laisser à l'inspiration toute sa liberté que pour dérober aux regards des profanes les mystères de la foi et les secrets du culte. Lorsque leur dieu parut sur la terre russe, un de ses premiers préceptes fut de ne point confier ses enseignemens à l'écriture, un de ses premiers actes fut de jeter tous ses livres au Volga, les anciens comme les nouveaux. C'était le moyen de rendre impossibles des disputes du genre de celles des orthodoxes et des vieux-croyans. Selon la tradition des *khlysty*, c'est sous le règne de Pierre le Grand que la vraie foi s'est révélée à la Russie. Elle lui fut apportée par le Père éternel, qui au milieu de nuages de feu descendit sur le mont Gorodine, dans le gouvernement de Vladimir, et y prit la forme humaine. Dieu le père ainsi incarné portait parmi les hommes le nom de Daniel Philippovitch; ses adorateurs lui donnent le titre tout gnostique de Dieu Sabaoth. Daniel Philippovitch engendra d'une femme âgée de cent ans un paysan du nom d'Ivan Timoféévitch Souslof, qu'avant de monter au ciel il reconnut pour son fils et son christ. Avec le réalisme de la plupart de ces sectes populaires, les adorateurs de Daniel Philippovitch et d'Ivan Timoféévitch s'intitulent *adorateurs du Dieu vivant*. Il semble que ces *lioudi Bojii* aient besoin de personnifier la Divinité dans un homme, besoin d'en avoir sous les yeux un représentant visible. De là chez eux toute une série de christs se succédant par une sorte de filiation ou d'adoption : chaque génération a le sien, chaque communauté se montre avec son christ vivant, regardé comme le successeur ou l'image du premier.

Ivan Timoféévitch se choisit douze apôtres avec lesquels il prêcha dans les villages des bords de l'Oka les douze commandemens de son père Sabaoth. Arrêté au milieu de sa prédication sur l'ordre

du tsar, le nouveau christ fut flagellé, brûlé, torturé de toute façon sans qu'on lui pût arracher le secret de sa foi. A la fin, il fut crucifié près de la porte sainte du Kremlin; mais, enterré le vendredi, il ressuscita dans la nuit du samedi au dimanche. Cette légende, effrontément calquée sur le récit évangélique et peut-être inspirée à l'origine par le supplice de Kullmann, ne suffit point aux adorateurs d'Ivan Souslof. Pour ce christ de *mougiks*, ce n'était pas assez de mourir et de ressusciter une fois : Ivan Timoféévitch, arrêté de nouveau, est de nouveau crucifié. Pour mieux prévenir tout retour à la vie, les persécuteurs écorchent le cadavre de leur victime; mais, une femme ayant jeté un linceul sur les membres sanglans du dieu, ce linceul lui reforma une nouvelle peau, et le christ de l'Oka ressuscita une seconde fois pour vivre de longues années sur la terre russe avant de monter au ciel s'unir à son père.

Pendant plus d'un siècle, les *khlysty* du centre de la Russie honorèrent pieusement tout ce qui leur rappelait leurs dieux incarnés, les villages où ils étaient nés, les maisons où ils avaient habité, les lieux où ils avaient été ensevelis avant leur ascension présumée. Regardant d'ordinaire le mariage comme une souillure, ces *khlysty* en permettaient, dit-on, l'usage aux membres de la famille d'Ivan Souslof ou de Daniel Philippovitch, afin de ne point laisser tarir le sang qui coulait dans les veines du rédempteur. Au bourg de Staroé, à 30 verstes de Kostroma, vivait encore à la fin du règne de Nicolas une fille du nom d'Ouliana Vasilief que les *khlysty* regardaient comme une sorte de divinité, parce qu'elle était le dernier reste de la race de Daniel Philippovitch. Pour mettre fin aux pèlerinages et au culte dont elle était l'objet, le gouvernement dut faire enfermer la sainte des sectaires dans un couvent orthodoxe. Privés de la famille de leur dieu, les hérétiques continuèrent à témoigner leur vénération aux lieux sanctifiés par sa présence. Une maison de Moscou, jadis habitée par Daniel Philippovitch, fut longtemps pour eux une sorte de *santa casa*, et le village de Staroé resta leur Bethléem ou leur Nazareth. Il y a dans ce village un puits qui avait le privilége de leur fournir l'eau avec laquelle se cuisait le pain qui servait à leur communion. Le transport se faisait en hiver, lorsque l'eau gelée se laissait aisément charrier en bloc jusqu'aux demeures des sectaires.

L'inepte légende de la double passion et résurrection d'Ivan Souslof explique mal le succès d'une secte qui a pénétré dans toutes les provinces de l'empire. Les douze commandemens de Daniel Philippovitch, prêchés par son fils Ivan, n'en paraissent pas donner davantage la raison. La morale en est austère, l'un prohibe l'usage des boissons fermentées, l'autre l'assistance aux noces et aux festins; ils condamnent le serment et le vol et interdisent absolument le ma-

riage et l'union des sexes (1). De ces douze commandemens, il en est deux qui recèlent peut-être les deux grandes causes de succès de cet enseignement; c'est le précepte qui enjoint de croire au Saint-Esprit et celui qui ordonne de garder le secret sur les rites de la secte. Croyez au Saint-Esprit, c'est-à-dire à l'inspiration directe, croyez à vous-même, croyez aux transports et aux illusions de l'imagination; c'est sous une brève formule la liberté des visions et la promesse de l'extase, c'est en un mot toutes les fascinations du mysticisme. A cette séduction, le secret en ajoute une autre : de tout temps les cultes voilés d'ombres et enseignés à voix basse ont eu pour la tête ou les sens de l'initié un attrait semblable à une sorte de vertige. « Ces préceptes, dit le *Dodécalogue* de Daniel Philippovitch, garde-les en secret; ne les révèle ni à ton père ni à ta mère. Qu'on te frappe avec le knout, qu'on te brûle avec le feu, souffre sans rien dire. » Et le prosélyte admis dans la communauté après avoir passé par plusieurs épreuves doit jurer « de garder le silence sur tout ce qu'il verra ou entendra, sans se plaindre ni s'effrayer du knout, du feu ou du glaive. » Une telle discipline explique comment ces hérésies ont été longtemps si mal connues. Pour se mieux dérober aux regards profanes, les *khlysty* comme les *skoptsy*, comme tous les sectaires de ce genre qui sortent virtuellement du christianisme, demeurent extérieurement dans l'église dominante, en fréquentent ostensiblement les offices et parfois même les sacremens.

C'est moins du dogme ou de la morale que de leurs rites secrets que semble provenir le succès des *khlysty*. Comme chez toutes les sectes cachées, chez toutes les doctrines qui fuient le jour, comme dans les mystères du paganisme antique et les clandestines réunions des premiers chrétiens, on a chez les *khlysty* soupçonné d'immorales pratiques, de licencieuses coutumes. Si dans les derniers temps surtout plusieurs communautés de *khlysty* ont justifié de semblables soupçons, il n'est pas besoin de ce grossier attrait pour expliquer l'éclosion de pareilles sectes. En telle matière, les apparences sont parfois trompeuses, on peut être induit en erreur par un langage imprudent, par les ardentes similitudes, les vives et voluptueuses images si souvent chères aux mystiques. Dans les assemblées des *khlysty* comme dans celles de la plupart des illuminés, les sens ont un rôle important; mais, alors même que les bornes de la décence sont franchies, ce n'est le plus souvent qu'un rôle auxiliaire, un simple procédé mystique. C'est au corps d'agir sur l'esprit, c'est

(1) Le commandement qui condamne le vol, une des faiblesses les plus fréquentes du paysan russe, offre une image d'une singulière énergie, bien faite pour frapper des hommes simples. « Ne volez point. Si quelqu'un a dérobé seulement un kopeck (pièce de 4 centimes), on lui mettra au jugement dernier ce kopeck sur la tête, et le péché ne lui sera pardonné que lorsque le kopeck aura fondu dans le feu. »

aux sens de préparer l'imagination à l'extase. Pour cela, comme plusieurs cultes de l'antiquité et quelques sectes anglo-saxonnes, certains sectaires russes ont dans leur rituel donné une place au mouvement corporel : la danse est non moins que le chant un des élémens de leur office. Chez les *khlysty*, le rite le plus habituel est un mouvement circulaire, une sorte de ronde ou de tournoiement, qui à des degrés divers est employé dans le même dessein en différens pays, par exemple chez les *derviches* musulmans et chez les *shakers* d'Amérique. Ces rites tourneurs forment la partie la plus originale, la plus essentielle du service divin des *khlysty*.

Après l'ouverture de la réunion par des cantiques propres à la secte et des invocations au dieu Daniel et au christ Ivan, le chef de la communauté lit dans les *Actes des apôtres* ces paroles de saint Pierre empruntées au prophète Joël : « il arrivera dans les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai mon esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront, et vos jeunes gens verront des visions, et vos vieillards songeront des songes. » Alors commence une scène plus ou moins semblable à celle que les voyageurs vont chercher en Turquie ou dans les autres pays musulmans, aux *tékié* des derviches tourneurs. L'assistance entière se met à tourner en cercle, lentement d'abord, puis avec une rapidité croissante qui aboutit enfin à un mouvement vertigineux. Hommes et femmes, jeunes et vieux, sont emportés dans le même tourbillon; tous semblent saisis d'une sorte de frénésie contagieuse, tous se livrent à des contorsions et s'agitent comme des forcenés jusqu'à complet épuisement, jusqu'à perte de la mémoire et du sentiment. Chacun suivant son inspiration, la piété et les transports des fidèles prennent différentes formes. L'un semble pris d'un tremblement convulsif et cherche l'extase dans un mouvement uniforme, l'autre frappe bruyamment le sol, trépigne des pieds et bondit en l'air; l'un va se balançant à travers la salle dans une sorte de valse furieuse, l'autre pivote sur lui-même les bras en croix, les yeux fermés, comme insensible à toute chose et absorbé dans une contemplation intérieure. Chez les *khlysty*, comme chez les derviches, il y a des dévots si habiles à ce saint exercice qu'à la rapidité de leur mouvement rotatoire ils semblent immobiles, et qu'au lieu d'un homme l'œil ne perçoit plus qu'un fantôme incertain. Dans l'impétuosité du mouvement, les vêtemens se gonflent, les cheveux se dressent sur la tête, l'air tourbillonne dans la salle. Les *khlysty* offrent alors un spectacle bizarre et presque effrayant, un spectacle qui doit agir sur les sens des prosélytes presque aussi violemment que la danse elle-même. Dans leur emportement, les fanatiques perdent toute conscience du monde extérieur : un haut personnage m'a affirmé qu'on

avait vu la police surprendre les réunions de ces *khlysty* tourneurs et pénétrer au milieu d'eux sans que les malheureux s'en aperçussent et suspendissent leur danse. Ils ne cessent de tourner que pour s'affaisser à terre, et tomber dans une lourde prostration. De leur bouche sortent des soupirs entrecoupés, et leur front ruisselle de sueur comme le corps d'un baigneur au sortir des étuves russes. Cet épuisement final, cette sueur dont leurs membres dégouttent, les forcenés les comparent à la faiblesse et à la sueur de sang du Christ au jardin de Gethsémani, de même qu'en balançant leurs bras étendus ils prétendent dans leur danse imiter le battement de l'aile des anges.

Ces valses religieuses sont pour les *khlysty* une divine jouissance en même temps qu'une sainte cérémonie. Ces mouvemens progressivement accélérés, ce tournoiement prolongé, agissent sur les nerfs et le cerveau d'une façon analogue à certaines boissons fortes ou à certains narcotiques. Au premier étourdissement succède une sorte d'ivresse, d'hallucination comparable à celle que procure l'opium ou le *hachich;* les *khlysty* appellent eux-mêmes ces rondes sacrées leur boisson ou leur bière spirituelle, *doukhovnoé pivo.* A en croire quelques-uns de leurs adversaires, ils auraient parfois dans le même dessein recours à d'autres artifices, aux verges et à la flagellation par exemple, ce qui justifierait leur nom vulgaire de *flagellans.* C'est au milieu ou à la suite de cet enivrement que vient l'heure des prophéties. Des phrases entrecoupées, souvent insaisissables et incompréhensibles, des mots incohérens et sans signification sont accueillis comme des révélations en langues inconnues. Dans cet état d'exaltation, les sectaires croient que c'est le Saint-Esprit qui parle par leur bouche, et ils expliquent ainsi comment le plus souvent leurs prophètes ne comprennent ni ne se rappellent eux-mêmes ce qu'ils ont prophétisé.

Tandis que les schismatiques de l'église nationale, que les vieux-croyans des deux rites sont depuis Pierre le Grand demeurés confinés dans le bas peuple, les sectes mystiques, comme les *khlysty,* ont parfois pénétré dans les hautes classes de la société russe. D'après les oukases et les actes officiels, la *khlystovstchine* aurait au XVIIIe siècle compté des adeptes dans tous les rangs, parmi les princes et les princesses, parmi les étrangers comme parmi les Russes, parmi les ecclésiastiques comme parmi les laïques. Chose digne de remarque, cette doctrine qui renversait le christianisme se propagea surtout parmi les moines et les religieuses, parmi les paysans appartenant aux monastères. On a tenté d'expliquer cette apparente anomalie en considérant l'enseignement des *lioudi Bojii* comme une réaction, une révolte du bas clergé monastique contre l'âpre domination et le relâchement du haut clergé. Des commu-

nautés entières telles que le célèbre couvent de *Dévitchi* à Moscou auraient été infestées de ces folles rêveries, et des *flagellans* auraient ainsi été ensevelis aux places d'honneur dans des églises orthodoxes; pour mettre un terme au culte scandaleux qu'elles recevaient des hérétiques, le gouvernement dut faire déterrer et livrer aux flammes les reliques de ces saints *khlysty*.

Le même phénomène s'est reproduit dans la première moitié du XIXe siècle sous les empereurs Alexandre et Nicolas. Une société de mystiques de ce genre fut découverte en 1817 sous le toit même d'une des demeures impériales, dans le palais Michel à Saint-Pétersbourg, et cette société dissoute par la police fut de nouveau surprise dans un faubourg de la capitale quelques années plus tard. Les réunions du palais Michel avaient lieu dans l'appartement de la veuve d'un colonel, originaire des provinces baltiques; elles étaient fréquentées par des officiers de la garde et des fonctionnaires d'un rang élevé en même temps que par des soldats et des gens de service. Là aussi le secret était une des principales conditions de l'initiation, et l'existence de la société ne fut dévoilée que par la saisie d'une lettre d'un des membres. Là aussi l'inspiration était l'idée fondamentale de la religion; les adeptes de la communauté revendiquaient pour eux-mêmes les promesses de saint Paul aux premiers chrétiens, ils prétendaient avoir tous droit au don de prophétie, et pour y parvenir employaient également des moyens artificiels, entre autres le mouvement circulaire. Comme les *khlysty* du peuple, ces illuminés de l'aristocratie se donnaient les noms de frères en Christ, de société fraternelle, et une sorte d'amour mystique ou de mariage spirituel semble avoir été pour les deux sexes un des attraits de ces réunions. Au lieu des cantiques des *khlysty* rustiques, d'ordinaire modelés sur le rhythme des chants populaires russes, la communauté du palais Michel avait des hymnes en langue littéraire versifiées à la manière de Derjavine ou de Joukovsky, et parfois empruntées aux poètes de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Ces *khlysty* civilisés provenaient sans doute moins des pauvres enseignemens de Daniel Philippovitch ou d'Ivan Souslof que des leçons de certains penseurs, de certains mystiques de l'Occident. C'était l'époque où la noblesse russe, lasse du scepticisme voltairien et du matérialisme encyclopédique, était agitée de vagues aspirations spiritualistes et d'une sorte d'inquiétude religieuse, l'époque où par les pentes les plus opposées la société russe inclinait aux doctrines mystérieuses et aux enseignemens arcanes, où Saint-Martin avait des disciples et Cagliostro des admirateurs, où avec Novikof la franc-maçonnerie s'insinuait dans tout l'empire, pendant qu'avec Joseph de Maistre les jésuites exerçaient une puissante influence sur les plus hautes sphères pétersbour-

geoises. Dans ce monde ouvert à tous les souffles de l'Occident, sur cette terre où germaient toutes les idées de l'Europe, l'illuminisme de Bœhm ou de Weisshaupt avait, lui aussi, trouvé un sol propice (1).

Venu ou non de l'Occident, l'illuminisme russe se retira bientôt dans les couches inférieures de la société, et là, chez un peuple grossier, sur ce sol réaliste, il se dégrada, se matérialisa singulièrement. On vit naître et se propager toutes les aberrations auxquelles peut conduire le dogme de la libre inspiration. Au-dessous des zélateurs de l'ascétisme, de la chasteté et du célibat, surgirent des communautés aux doctrines immorales, au culte sensuel, aux rites impurs et obscènes. Là, comme ailleurs, les exaltés qui prétendaient s'élever au-dessus de la nature humaine ne purent toujours se maintenir sur les pentes escarpées du mysticisme, et de l'abrupt sommet de l'illuminisme ils tombèrent en d'étranges chutes. L'inspiration passant par-dessus la morale, comme par-dessus le dogme, à l'imagination succédèrent les sens et aux égaremens de l'esprit les égaremens de la chair. L'extase fut demandée à la jouissance corporelle, et la dévotion alliée aux plus vulgaires appétits. Comme certaines nations primitives et certaines religions antiques, des sectaires du XIXe siècle ont donné dans leurs rites une place à l'union des sexes, moins peut-être par une impudence calculée que par cette naïve admiration avec laquelle des peuples enfans ont vu dans l'acte de la génération un acte aussi religieux que mystérieux. Chez quelques communautés russes, les embrassemens et les baisers ont ainsi pris place dans le rituel, et, comme chez d'anciens gnostiques, les chastes noms de charité et d'amour du Christ ont couvert d'indécentes pratiques ou de sensuels amours. Des reproches de ce genre ont été élevés contre la plupart des *khlysty*, contre les mystiques du palais Michel aussi bien que contre les ignorans adorateurs d'Ivan Souslof. Chez certains flagellans, le libertinage et la débauche en commun ont même pu être employés comme un procédé ascétique, un moyen de dompter et d'abattre le corps en le rassasiant; le déréglement et la volupté ont pu servir au même but que la mortification et la chasteté, et, comme celles-ci, devenir le prélude de l'inspiration et de l'extase.

Une secte voisine de la *khlystovstchine* et qu'on en peut regarder comme une branche, la communauté des *skakouny* ou *sauteurs*, est

(1) La société russe est depuis bien revenue de ces tendances mystiques; avec tout son scepticisme apparent, elle prête cependant encore parfois l'oreille à des idées ou des croyances qui trouvent aujourd'hui peu de partisans en Occident. C'est ainsi que cette année même (1875) les salons de Pétersbourg se sont ouverts au spiritisme et au magnétisme, et que dans un des recueils les plus justement en vogue de la Russie, le *Vestnik Evropy*, un savant professeur de sciences naturelles exposait récemment en croyant les phénomènes et les manifestations spirites dont il avait été témoin.

un exemple de cet impudique mysticisme. C'est aux environs de Pétersbourg que ces *skakouny* firent leur apparition; c'est par la nouvelle capitale, par cette fenêtre ouverte sur l'Europe selon la célèbre expression de Pouchkine, que semble avoir pénétré en Russie cette nouvelle folie. La secte paraît d'origine étrangère, occidentale, d'origine européenne ou américaine; c'est au milieu des populations finnoises du voisinage de la capitale, au milieu des populations protestantes, qu'elle s'est d'abord montrée, et les paysans russes de l'intérieur n'ont fait que se l'approprier et l'adapter à leur grossièreté. Les sauteurs ont été signalés pour la première fois sous le règne d'Alexandre Ier; ils diffèrent seulement des *khlysty* par le mode de leurs mouvemens et le terme auquel aboutissent leurs cérémonies.

Au lieu de tourner en rond, les *skakouny* sautent, d'où le nom vulgaire de sauteurs. Comme les *khlysty*, c'est de nuit et en secret qu'ils se réunissent l'hiver dans une cabane écartée, l'été au fond des bois. Le chef de la communauté lit des prières d'une voix qui passe graduellement à un chant toujours plus vif. Quand ses auditeurs lui semblent sous l'impression du rhythme, il commence à sauter, et les assistans l'imitent en chantant. Les sauts et les chants deviennent de plus en plus rapides, l'enthousiasme s'exprime par des bonds de plus en plus élevés; l'heure des révélations et du prophétisme arrive au milieu de ces transports. Le trait particulier de ce singulier office, c'est qu'il s'accomplissait par couples d'hommes et de femmes qui d'ordinaire s'étaient d'avance engagés pour la danse sacrée. Dans les réunions des *skakouny* des environs de Pétersbourg, lorsque l'assistance était lasse et l'exaltation à son comble, le préposé de la communauté déclarait qu'il entendait la voix des anges; alors les sauts s'arrêtaient, chaque couple demeurait à la place où il se trouvait, les lumières s'éteignaient, et il se passait de ces scènes étranges qu'aux premiers siècles de notre ère païens et chrétiens se reprochaient mutuellement. Chacun était libre de céder au penchant de son cœur ou aux impulsions de la passion; tous les sentimens, tous les appétits, passaient pour inspirés, et leur satisfaction pour légitime. Dans ces assemblées, l'inceste même n'était point regardé comme un péché, tous les fidèles, au dire des sectaires, étant frères en Jésus-Christ. A leurs yeux, tout amour ayant un principe surnaturel, c'était un acte de religion que d'y obéir. Aussi regardaient-ils le mariage comme une souillure, une impiété, et ne se laissaient-ils marier qu'afin de se mieux dissimuler. Pour justifier leurs maximes, ils alléguaient les plus scabreuses histoires de la Bible, les filles de Loth et le harem de Salomon. A côté de ces pratiques immondes, les sectaires russes ou finnois des environs de Pétersbourg avaient certains rites

repoussans et abjects. Telle était la communion, qui consistait dans un rapprochement avec le chef de la communauté, regardé comme une sorte de Christ vivant. A ses disciples, cet impudent prophète donnait sa main ou ses pieds à baiser, aux plus fervens il donnait sa langue. Comme les *khlysty*, ces sectaires se distinguaient du reste par leur sobriété : un zélé sauteur se reconnaissait, dit-on, à sa pâleur (1).

Les efforts du clergé et de la police ne purent empêcher les *skakouny* de pénétrer dans l'intérieur de l'empire. Les sectaires des districts de Pétersbourg et de Peterhof avaient été dispersés, les hommes emprisonnés, les femmes mises dans des maisons de correction. Au bout de quelques années, on découvrit des communautés de sauteurs dans les gouvernemens de Kostroma et de Riazan, de Smolensk et de Samara, au nord et au sud, à l'ouest et à l'est de Moscou. Chez les *skakouny* de Riazan, la licence avait revêtu une forme plus solennelle et plus mystérieuse. Après que la danse habituelle avait été célébrée par un groupe choisi d'adeptes des deux sexes, une femme qui s'attribuait le rôle et le titre de mère de Dieu appelait les jeunes filles à jouir de l'amour du Christ, représenté par un paysan. Parodiant la parabole des vierges sages et des vierges folles, la sainte entremetteuse convoquait en cantiques rimés l'assistance à une sorte de communion charnelle. — Approchez, ô fiancées, voici venir l'époux qui vous accueillera avec amour. Ne vous laissez pas aller au sommeil, ne fermez pas l'œil, ô jeunes filles, tenez vos lampes allumées. — Et pendant ce mystique appel au libertinage, les auditeurs s'inclinaient et se signaient avec dévotion devant leur prophétesse. Ailleurs, ces formes arcanes étaient laissées de côté, et le fond licencieux se montrait presqu'à nu, sans masque religieux. Dans leurs offices, les sauteurs du gouvernement de Smolensk se dépouillaient de tout vêtement, ce qui chez le peuple leur avait valu le nom de *Cupidons;* chez beaucoup de ces *skakouny*, le caractère mystique semblait avoir entièrement disparu, les cantiques étaient devenus des chansons érotiques, et la secte se recrutait presque uniquement parmi les jeunes gens et les jeunes filles, entraînés par l'appel du plaisir.

Il s'est montré en Russie d'autres communautés et d'autres rites

(1) Sous le règne d'Alexandre Ier, ces réunions ayant été interdites par la police à la requête de pasteurs luthériens, dont les ouailles formaient le gros de la secte, les sauteurs osèrent réclamer. « Notre service divin, disaient-ils dans une pétition au ministre des cultes, consiste en chants sacrés et en lectures de la Bible accompagnés de baisers d'amour fraternel et de marques de charité chrétienne, en discours pieux proférés par les différens prédicateurs qu'une inspiration soudaine fait lever au milieu de l'assemblée, enfin en prières avec tremblement de corps, génuflexions et prosternations, avec pleurs, soupirs ou invocations, selon les sentimens provoqués par la parole du prédicateur. »

présentant les mêmes oppositions ou les mêmes combinaisons d'ascétisme et de sensualisme, d'illuminisme raffiné et de cynique grossièreté, alliance qui semble propre à un certain âge de l'existence, à un certain état de la vie populaire. Dans toutes les folies de ce genre, une grande part doit être attribuée à l'exaltation réciproque des fanatiques, à cette contagion religieuse qui accroît le délire des uns de la démence des autres. Ces assemblées d'hommes à la recherche de l'extase peuvent aussi déterminer de ces accès nerveux, de ces effets, en apparence inexplicables, désignés d'ordinaire sous le nom de magnétisme, — des convulsions, des crises de catalepsie, et tous ces phénomènes, longtemps mal étudiés, que les âmes simples prennent pour des marques d'inspiration ou de ravissement céleste. C'est ce qui s'est vu en France au XVIIIe siècle, chez les trembleurs protestans des Cévennes, et chez les jansénistes du cimetière Saint-Médard.

Au symbolisme érotique ou aux rites licencieux, quelques illuminés ont joint ou substitué de sanglantes cérémonies. Comme la volupté et la génération, la souffrance et la mort ont pu prendre une place dans le culte, les deux extrêmes de la vie, les deux choses qui agissent le plus violemment sur les sens et l'imagination, recevant aisément parmi les peuples enfans un caractère religieux. A en croire leurs adversaires orthodoxes, des sacrifices humains et une sorte de cannibalisme sacré se seraient ainsi rencontrés chez des sectaires de la Russie moderne. Chez les uns, c'était un enfant nouveau-né, l'enfant d'une fille non mariée qu'on égorgeait après le baptême, et dont le sang et le cœur mêlés à du miel tenaient lieu d'eucharistie et du sang de l'agneau de Dieu (1). Chez d'autres, l'innocente victime, au lieu d'être immolée par le fer, devait, dit-on, expirer lentement, les assistans se la jetant et la rejetant les uns aux autres jusqu'à ce que la vie s'éteignît. Ailleurs c'était une jeune fille choisie dans la communauté, une jeune fille, vivante et volontaire victime, dont le sein virginal, enlevé au milieu d'une lugubre cérémonie, servait de nourriture et de communion aux fanatiques (2). De telles pratiques sanglantes, de semblables mutilations de la femme, signalées il y a mille ans par les annales de Nestor chez les païens de Russie, se seraient retrouvées de nos jours chez des tribus finnoises de l'empire. On est

(1) Mgr Philarète, *Istoriia Rousskoï tserkvy.*

(2) Haxthausen entre autres a recueilli cette histoire dans ses *Études sur la Russie.* Il peut y avoir dans ce récit plusieurs fois reproduit une confusion avec certaines pratiques des *skoptsy.* C'est un des grands mérites de Haxthausen d'avoir, le premier peut-être en Europe, compris l'intérêt du *raskol* et des sectes russes; mais à l'époque où il écrivait, ces doctrines populaires n'avaient pas encore été assez étudiées en Russie même pour qu'un étranger en pût faire un fidèle tableau.

d'autant plus tenté de croire à l'exagération ou aux fantastiques illusions des récits de ce genre, que le paysan russe est naturellement plus doux. Il y a certaines aberrations du fanatisme qu'il n'est cependant pas permis de mettre en doute. Jadis les *philippovtsy* se brûlaient en troupe pour laver leurs péchés dans la flamme, et aujourd'hui même il est des hommes qui pratiquent le baptême du feu en l'entendant d'une façon plus odieuse encore; c'est une secte où le sacrifice sanglant et le couteau de l'opérateur jouent toujours un rôle capital, une secte mystique comme les *khlysty*, rapprochée de ces derniers par son origine et ses dogmes, la secte des *skoptsy* ou mutilés, des eunuques ou origénistes.

II. — SKOPTSY.

Des sectes mystiques comme les *khlysty* ou les sauteurs, des illuminés aux doctrines ascétiques ou sensuelles, faisant de l'inspiration le droit et la vocation de tous les fidèles, se sont montrées de tout temps chez les peuples où l'imagination religieuse conserve encore sa première puissance. Une secte qui de la plus dégradante pratique de l'esclavage et des harems d'Orient fait un système moral et religieux, une secte qui de la mutilation, de la castration de l'homme fait une obligation, un devoir général, ne s'est peut-être vue qu'en Russie. Il est facile de trouver aux *skoptsy* des ancêtres spirituels dans le paganisme ou même dans le christianisme, chez les prêtres de Cybèle ou d'Atys, dont la mutilation ne semble qu'une conséquence, une application d'un symbolisme religieux, chez le savant Origène, qui dans la mutilation du corps cherchait le repos et le loisir de l'esprit. La pensée du grand docteur de l'église est une de celles qui inspirent ses imitateurs russes, elle n'est point la seule. L'émasculation est une forme d'ascétisme, c'est la plus radicale des macérations, la plus effective des pénitences. Dans leur haine contre les sens et la corruption sensuelle, les *skoptsy* retranchent par le fer le siége même de la tentation. Chez eux, le meilleur moyen pour arriver à l'union avec la Divinité ou au don de prophétie, c'est d'affranchir l'âme de l'impulsion des sens, de rendre l'esprit libre du corps en anéantissant les appétits corporels. La recherche du ravissement, de l'extase, et l'idée du sacrifice sanglant s'unissent, l'un servant de moyen à l'autre. Selon les *skoptsy*, l'homme doit devenir semblable aux anges, il doit abdiquer tout sexe et tout penchant charnel. Ces idées de sectaires frénétiques sont poétiquement développées dans leurs hymnes et leurs poésies, qui sont nombreuses. Par allusion à cette pureté idéale, ils se donnent à eux-mêmes le nom symbolique de *blanches-colombes*, *belié golouby*. Ils sont les

purs, les saints au milieu de ce monde corrompu, les vierges qui dans l'Apocalypse suivent partout l'agneau.

En touchant au mariage et au rapport des sexes, la religion en Russie a provoqué les aberrations les plus contraires. Elle fait naître d'un côté l'immoral amour du Christ des *khlysty* ou des *skakouny*, de l'autre la continence absolue et la mutilation du *skopets*, aboutissant là, comme dans le monde antique, aux deux extrêmes opposés. Dans leur aversion pour le plaisir et la fécondité humaine, les *skoptsy* se rapprochent par un côté des *bezpopovtsy*, des théodosiens et des *raskolniks* les plus radicaux. Ce point de contact n'est pas le seul. Entre ces sectaires, qui semblent au premier abord si isolés, et le *raskol*, il n'est pas impossible de trouver plus d'un trait de ressemblance, et, dans des aberrations différentes, des principes ou des tendances analogues. C'est d'abord le caractère russe lui-même, qui chez le *skopets*, comme chez le *théodosien* ou l'*errant*, se montre enclin à pousser ses idées jusqu'au bout, décidé à ne reculer devant aucune extrémité. C'est toujours au fond chez ces mystiques qui en paraissent le plus éloignés, c'est toujours le vieux réalisme russe, si sensible dans toutes les sectes du *raskol* proprement dit, et qui s'insinue ici dans l'illuminisme même, matérialisant en quelque sorte l'ascétisme, le faisant consister dans une opération de chirurgie, et aboutissant ainsi à une sorte de mysticisme réaliste. C'est encore le culte de la lettre, l'amour du sens littéral, c'est-à-dire la chose même qui répugne le plus au vrai mystique. Il est dans l'Évangile un texte plus facile à citer en latin qu'en français, auquel les *skoptsy*, changeant une similitude en précepte, prétendent ne faire que se soumettre (1). Il est dit par le Christ : « Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le, et si ta main droite te scandalise, coupe ta main et jette-la. » Ces conseils, les nouveaux origénistes se les appliquent avec le même aveuglement que les *raskolniks* d'autres textes non moins malaisés à entendre à la lettre. Ce ne sont pas seulement ces passages par lesquels ils justifient la plus bizarre de leurs coutumes que les *skoptsy* prennent au sens littéral d'une façon stricte et étroite, ce sont aussi les prophètes et l'Apocalypse, sur lesquels ils fondent des espérances millénaires.

Ce n'est point d'ordinaire sur les jeunes enfans que les *skoptsy* pratiquent le rite fondamental de leur religion ; c'est le plus souvent sur des hommes faits, alors que le sacrifice est le plus libre et l'opération le plus dangereuse. Cette sanglante initiation a parfois, dit-on, plusieurs degrés : la mutilation est incomplète ou complète,

(1) Sunt enim eunuchi qui de matris utero sic nati sunt, et sunt eunuchi qui facti sunt ab hominibus, et sunt eunuchi qui seipsos castraverunt propter regnum cœlorum : qui potest capere capiat (*Vulgate*, Matth., XIX, 12).

et suivant l'un ou l'autre cas elle porte chez les sectaires les noms de *sceau royal* (*tsarskaïa petchat*) ou de *seconde pureté* (*vtoraïa tchistota*). Les femmes n'échappent pas toujours à l'horrible baptême. Pour elles, la mutilation n'est pas une condition obligatoire de l'admission parmi les *blanches-colombes;* beaucoup cependant reçoivent aussi les stigmates de la secte et le *sceau royal*, qui est le signe de l'entrée au nombre des purs. Chez elles, les *skoptsy* paraissent s'en prendre plus à la faculté de nourrir qu'à la faculté d'engendrer. Le sein nouvellement formé de la jeune fille est défiguré par de cruelles incisions, et sa poitrine soumise à une sorte d'odieux tatouage. Chez quelques femmes, le fer des fanatiques va plus loin et s'attaque à des organes plus intimes, sans que le plus souvent ces opérations, exécutées par des mains inhabiles, rendent réellement les malheureuses qui les subissent incapables d'être mères. De récens procès ont mis en lumière ces outrages à la nature humaine : on a entendu discuter devant les tribunaux les procédés chirurgicaux employés par les sectaires pour ces détestables cérémonies; on a vu paraître devant les juges de vieilles femmes octogénaires et de jeunes filles de quinze, de dix-sept, de vingt ans, toutes également et diversement déformées par le couteau ou les ciseaux des fanatiques (1). La plupart de ces jeunes victimes avaient, à la fleur même de l'âge, perdu la fraîcheur de la jeunesse, et, comme celui du *skopets*, leur visage était prématurément flétri. Quelques-unes déclaraient ne point se souvenir de l'époque où elles avaient été soumises à ce sauvage traitement, et il n'est pas impossible qu'on ait parfois confondu avec les étranges rites des *skoptsy* de barbares pratiques inspirées à d'ignorans parens par d'autres superstitions.

Il semble au premier abord qu'une pareille religion ne se puisse recruter qu'à l'aide de prosélytes étrangers : il n'en est point entièrement ainsi. Les *skoptsy* ne condamnent pas tous d'une manière absolue le mariage et la génération. Se considérant comme les élus de Dieu, les dépositaires de la saine doctrine, il en est qui se croient permis de donner la vie à des enfans pour leur transmettre la vraie foi. Souvent ce n'est qu'après la naissance d'un fils que le père passe à l'état de pur esprit. L'enfant grandit alors en sachant a quelle immolation il est destiné. L'homme qui à l'heure venue refuserait de se soumettre au sanglant baptême de la secte est en butte aux poursuites et aux vengeances des sectaires, qui forment dans l'empire une vaste association, dont les membres, comme ceux des sociétés secrètes politiques, se permettent de faire eux-mêmes justice des traîtres et des déserteurs. On entend à ce sujet de lugubres histoires. Un *skopets* par exemple avait un fils qui, arrivé à l'âge

(1) Voyez par exemple dans le procès Koudrine (1871) les dépositions des médecins et l'interrogatoire des accusés.

d'homme, s'enfuit de la maison paternelle, passa à l'étranger et s'y maria. Au bout d'une quinzaine d'années, il crut pouvoir, pour ses affaires, revenir dans sa patrie; il y fut reconnu par son père et disparut à jamais.

Soit pour perpétuer leur doctrine avec leur race, soit pour se mieux dissimuler et se donner en même temps les avantages de la vie conjugale, les *skoptsy* se marient souvent, et souvent ces ménages inféconds ou d'une stérilité prématurée semblent heureux, comme si ces froides unions étaient d'autant plus paisibles que la passion y a moins de part. Mariés ou non, ayant ou non des héritiers de leur sang, les *skoptsy* ne suffisent point à la reproduction régulière de leur secte. Il leur faut chercher des prosélytes, et pour s'en procurer ils n'épargnent ni fatigue, ni ruse, ni argent. Tantôt ce sont de pauvres gens, des soldats surtout, qu'ils séduisent par des offres brillantes; tantôt ce sont des enfans qu'ils adoptent et élèvent dans leurs principes. Les sacrifices que s'imposent à cet égard les *blanches-colombes* s'expliquent par leurs doctrines. Comme la plupart des sectaires russes, les *skoptsy* sont millénaires, ils attendent la fin prochaine de l'ordre actuel de la société. Ils ont un messie qui doit aussi établir son règne en Russie et donner l'empire de la terre aux saints, aux *skoptsy*; or, selon les paroles de l'Apocalypse, pour les *skoptsy*, comme pour la plupart des sectes de ce genre, ce messie ne doit paraître que lorsque le nombre des saints sera complet (1). Pour que le nouveau et dernier Christ vienne leur assurer l'empire, il faut que les *blanches-colombes* soient au nombre de 144,000; aussi tous leurs efforts tendent-ils à atteindre le chiffre fixé.

Les dogmes et l'histoire des *skoptsy* commencent à être connus. On sait à quelle époque ils ont formé en Russie une secte déterminée et des communautés organisées; on sait moins bien quelle peut être leur lointaine et obscure filiation avec les religions ou les sectes de l'Orient. Peut-être des idées et des traditions de ce genre se sont-elles sourdement perpétuées à travers certaines couches de la population. Toujours est-il que c'est à une époque peu reculée que les *skoptsy* se sont montrés en Russie comme secte distincte, à une époque plus récente encore que les *khlysty*. Cette hérésie, qui de toutes semblerait la moins moderne, fit son apparition en plein XVIIIe siècle, vers 1770, l'année de la peste de Moscou, et c'est la nouvelle capitale, la ville européenne des bords de la Néva, qui devint leur centre et leur Jérusalem. Le fondateur ou l'organisateur de la secte, André Selivanof, prêchait sa doctrine à Pétersbourg au temps de Napoléon Ier : il n'est mort qu'en 1832, sous le règne de l'empereur Nicolas. Pour les *blanches-colombes*, ce Selivanof est

(1) Apocalypse, VI, 10, 11.

une incarnation divine; les *skoptsy* lui rendent les mêmes adorations que les *khlysty* à Ivan Souslof. *Khlysty* et *skoptsy* ont du reste de nombreux rapports dans le dogme comme dans le culte, si bien qu'on peut regarder les deux sectes comme deux branches d'un même tronc ou comme le rejeton l'une de l'autre. Le *skoptchestvo* est la dernière expression ou la forme extrême de la *khlystovstchina,* il n'en est qu'une exagération ou une réforme. Les premiers *skoptsy* sont sortis d'une communauté de *khlysty*, et le sauvage ascétisme de Selivanof n'est peut-être qu'une réaction contre le mystique dévergondage où étaient tombés les adorateurs d'Ivan Souslof. A l'image des *hommes de Dieu*, les *skoptsy* fondent tout leur culte sur l'inspiration et le prophétisme : pour arriver à l'extase, ils emploient des artifices analogues et en particulier le mouvement circulaire et différentes sortes de danses tournantes. Comme les *khlysty*, les mutilés appellent ces réunions du nom de *radénie* (empressement, zèle). Pour ces assemblées, d'ordinaire célébrées le soir ou à l'aurore, ils se revêtent de longues chemises de lin et se ceignent les reins de ceintures spéciales. Lorsqu'il était en vie et en liberté, Selivanof présidait lui-même au *radenia* de ses fidèles dans une maison de Pétersbourg, encore aujourd'hui en possession d'un *skopets*. Le dieu sans sexe recevait assis sur un trône les hommages de ses disciples et laissait d'ordinaire la parole à ses prophètes ou à ses prophétesses, car il était lui-même illettré et parlait d'une manière incohérente. A leurs réunions, les *skoptsy* admettent tous les initiés de la secte, alors même qu'ils n'ont point encore été admis au *baptême du feu*, c'est-à-dire à l'émasculation. Comme les *khlysty* enfin, les mutilés se conforment extérieurement aux pratiques de l'église dominante pour se mieux soustraire aux soupçons de l'autorité.

Chez les *blanches-colombes*, la mutilation n'est pas seulement un acte d'ascétisme, c'est le résultat direct de l'ensemble des croyances. Toute la doctrine repose sur une interprétation singulière du dogme du péché originel, interprétation qui s'est plus d'une fois produite ailleurs, mais dont on n'avait jamais tiré d'aussi rigoureuses et barbares conséquences. Selon les *skoptsy*, c'est l'union charnelle des premiers parens qui a fait le premier péché, et c'est la castration qui doit le racheter. Ils rejettent ainsi, ou mieux ils renversent le dogme fondamental du christianisme, le dogme de la rédemption par le Christ. Au lieu de Jésus, c'est leur christ particulier, c'est Selivanof que les *blanches-colombes* reconnaissent comme rédempteur, et ce n'est point en mourant sur la croix, c'est en se mutilant lui-même que le nouveau sauveur a délivré et réhabilité l'humanité. Ce sacrifice de leur rédempteur, les *blanches-colombes* s'y doivent associer en l'imitant. Ils accordent à Jésus le

titre de fils de Dieu, mais, interprétant l'Évangile à leur manière, ils font de lui comme de ses apôtres une sorte de précurseur de Selivanof. La mutilation était, selon eux, l'objet de la doctrine secrète de Jésus; mais cet enseignement ayant été incomplet, corrompu ou oublié, il a fallu, pour achever la rédemption du genre humain, la venue d'un nouveau Christ qui enseignât et pratiquât le principe de la mutilation dans toute sa force.

Ce sauveur, ce fils de Dieu, dont les *blanches-colombes* attendent le retour visible, se fit connaître sous Catherine II. On ne sait rien ni de son origine, ni de sa famille; il est probable que ce n'était qu'un paysan échappé au recrutement. Avant de devenir fondateur de religion, il mena longtemps une vie vagabonde, recueilli et abrité par les *khlysty*, avec lesquels il devait rompre un jour. C'est dans une de leurs communautés, alors dirigée par une prophétesse presque centenaire, Akoulina Ivanovna, que la nouvelle foi fut proclamée et le vrai Dieu reconnu dans la personne de Selivanof. Ce christ improvisé était un homme sans éducation, ne sachant ni lire, ni écrire; ses enseignemens étaient recueillis par ses disciples, qui devinrent rapidement nombreux. Arrêté comme un des principaux instigateurs de la nouvelle hérésie, Selivanof fut knouté et exilé en Sibérie, à Irkoutsk; il n'en revint que sous le règne de Paul Ier. Chose singulière, dans un dessein politique peut-être autant que dans une pensée religieuse, ce paysan, qui se donnait comme christ et fils de Dieu, se donnait en même temps comme prince et empereur. Les deux impostures ont, dans la Russie moderne, été également fréquentes, sans doute pour des causes analogues, un peuple crédule et épris du merveilleux, un peuple esclave et rêvant vaguement de délivrance, accueillant avec la même naïveté les faux tsars et les faux christs. Selivanof est probablement le seul qui ait assumé à la fois cette double qualité, et qui après une longue vie garde encore dans la mort de nombreux et fanatiques adorateurs. Comme son contemporain, le *raskolnik* Pougatchef, Selivanof se faisait passer pour Pierre III, et encore aujourd'hui les *skoptsy* identifient les deux personnages, l'empereur et le sectaire. A l'origine, sous le règne de Catherine II, alors que le peuple russe s'attendait toujours à voir reparaître le souverain détrôné, cette seconde imposture ne fut peut-être pour le faux christ qu'un moyen de faire réussir la première; peut-être l'idée n'en vint-elle pas à Selivanof lui-même et lui fut-elle imposée par l'ignorance ou les calculs de ses adeptes. Toujours est-il que, de son vivant même, le nouveau rédempteur prenait, dans les prières qu'il se faisait adresser, le titre de dieu des dieux et de roi des rois. Selon les *skoptsy*, l'empereur Paul Ier aurait voulu voir l'homme qui se déclarait son père, et c'est dans cette intention qu'il l'aurait fait revenir du fond de la

Sibérie, où le faux tsar était alors exilé. Les sectaires ont même sur l'entrevue de leur chef et de l'empereur une légende reproduite dans leurs chants religieux (1). Cette tradition ne paraît pas justifiée. Paul Ier, qui rappela de Sibérie l'apôtre de la mutilation, semble n'avoir vu en lui qu'un fou. Comme tel, Selivanof fut enfermé dans un hôpital d'aliénés, et il ne recouvra la liberté que sous le règne d'Alexandre Ier, grâce à l'intervention d'un gentilhomme polonais du nom d'Elinski, secrètement converti à la secte qui comptait déjà dans la capitale de nombreux et riches partisans. Pendant dix-huit ans, ce singulier messie vécut à Saint-Pétersbourg, dans la maison d'un de ses disciples, recevant les hommages de ses adorateurs en sa double qualité de dieu et de tsar, travaillant à propager sa doctrine, et parfois, dit-on, faisant à ses prosélytes l'honneur de leur en appliquer lui-même le principal précepte. L'argent des sectaires et l'état moral de la société russe sous Alexandre Ier expliquent seuls cette longue tranquillité du fanatique doublement imposteur. En 1820, Selivanof, enfin arrêté, fut enfermé pour le reste de ses jours dans le monastère de Souzdal; il y est mort en 1832, âgé de cent ans et entièrement tombé en enfance.

Pour les *skoptsy*, Selivanof ou mieux Pierre III, qui a reparu sous ce nom, n'est pas mort, comme le prétendent ses ennemis; il vit aujourd'hui dans les solitudes de la Sibérie, d'où il doit revenir un jour à la tête des légions célestes pour établir en Russie et dans le monde l'empire des saints. C'est vraiment une bizarre destinée que celle de ce prince de Holstein, ayant si peu compris le pays sur lequel il avait à régner, et après une chute et une mort prématurées, devenu le dieu et le messie de la plus singulière des sectes russes. Pour établir le règne de la justice, quelques *skoptsy* donnent comme futur lieutenant à l'époux peu guerrier de Catherine II Napoléon Ier, qui, lui aussi, est par ces eunuques revendiqué comme un des leurs. D'autres sectaires voisins des *skoptsy* et des *khlysty* ont fait de Napoléon leur seul et unique messie, et rendent à ses images le même culte que les *blanches-colombes* aux images de Pierre III. Les portraits de ce dernier prince, comme ceux de Selivanof, sont un des indices auxquels se reconnaissent les *skoptsy*, qui aux uns et aux autres rendent les mêmes honneurs. Ils ont aussi parfois d'autres emblèmes, ainsi un moine crucifié qui semble une figure de leur nouveau rédempteur. Le roi David, qui sautait et dansait devant l'arche, et dont certains psaumes invitent les Hébreux à de semblables actes de piété, est encore un des types favoris des *skoptsy* et des *khlysty*. Malgré leurs précautions pour se dissimuler, les mutilés sont souvent dénoncés par leur extérieur même, par leur

(1) Voyez la récente étude d'I. A. Arseniev, *Sekta skoptsof v Rossii*, Berlin 1874.

air, par leur voix. Comme les sopranistes des chapelles romaines, le *skopets* a d'ordinaire le teint jaune, la barbe rare, la voix aiguë, avec un je ne sais quoi d'efféminé et d'incertain dans la démarche et le regard. A ces signes, l'œil du voyageur peut souvent reconnaître les disciples de Selivanof parmi les nombreux changeurs de Petersbourg ou de Moscou.

Dans les villes, les *skoptsy* font en effet fréquemment le métier de changeur, ils aiment à manier l'or, l'argent et le papier, et à leur comptoir de change s'est souvent ébauchée une fortune achevée plus tard dans une autre industrie. On s'est souvent demandé d'où venait cette prédilection des *blanches-colombes* pour un métier ailleurs accaparé par les Juifs. Est-ce d'une idée religieuse ou symbolique, est-ce d'un calcul politique? Rêvent-ils de préparer par la richesse la domination que doit un jour établir pour eux leur messie Pierre III? Sont-ils simplement préoccupés de se mettre, par des capitaux toujours disponibles, à l'abri des atteintes d'une police qui fut longtemps vénale? A cette question posée dans un récent procès, un témoin répondait que les *skoptsy* étaient changeurs parce qu'ils ne se sentaient pas la force de faire autre chose. Peut-être serait-il plus juste de dire que les *skoptsy* se livrent au commerce des métaux précieux parce qu'en les préservant de certaines tentations la mutilation même leur donne plus de chance d'y réussir. « Si j'étais banquier, me disait un Russe, je ne voudrais d'autre caissier qu'un *skopets*. Pour une caisse comme pour un harem, un eunuque est le plus sûr gardien. Dans toute soustraction de fonds, dans toute infidélité de comptable, il y a d'ordinaire une femme : avec les *skoptsy*, l'on peut dormir en paix. » Ce propos n'était pas sans vérité; le *skopets*, sans passion et sans jeunesse, peut pendant une vie entière mettre à la recherche de la richesse un esprit de suite, une régularité, une opiniâtreté, qui d'ordinaire n'appartiennent qu'à la vieillesse ou à la maturité; sans femme et sans famille, ayant peu ou point d'enfans, il est plus maître d'épargner comme il est plus libre d'acquérir. Aussi a-t-on vu parmi les *skoptsy* des hommes riches à millions de roubles, et ces richesses, ils les employaient à la propagande de la secte, qui en même temps que des coreligionnaires leur offrait de dociles agens et de sûrs commis. Récemment encore, l'héritage d'un *skopets* mort en prison avant son jugement était l'un des motifs d'un procès qui a été en Russie un des événemens de l'année 1874, le procès de l'abbesse Mitrophanie; l'intrigante abbesse prétendait tenir de l'eunuque millionnaire, auquel elle devait procurer la liberté pour six cent mille roubles de lettres de change, plus de deux millions de francs. De pareils moyens d'action expliquent la persistance et la diffusion de cette répugnante hérésie; de telles fortunes, une telle préoccupation

des intérêts matériels, rapprochent en même temps les *skoptsy* des vieux-croyans et des autres *raskolniks* russes. Cette secte mystique par excellence, ces illuminés affamés de prophéties, ces *blanches-colombes* qui ne reculent pas devant la plus cruelle mutilation, n'ont pas failli à l'esprit positif, à l'esprit mercantile du Grand-Russe et du *raskol*.

Pour mettre fin à la barbare religion de Selivanof, il semblerait n'y avoir qu'à en isoler les partisans et à les laisser s'éteindre sans postérité et sans prosélytes. Ce moyen a longtemps été employé; en dépit de toutes les rigueurs de la loi, il semble n'avoir que médiocrement réussi. Comme les autres sectes russes, c'est dans l'état mental, dans l'état moral de la nation, que la doctrine des mutilés trouve des alimens. La prison et la déportation n'ont point suffi à en débarrasser l'empire. Sous le règne de Nicolas, on faisait souvent de ces fanatiques des soldats, et une ville du Caucase, Maran, a longtemps servi de garnison à cette singulière troupe. Sous Alexandre II, on les envoie au fond de la Sibérie orientale, et des hommes et des femmes de tout âge ont été ensevelis dans ces solitudes. Quelques-uns ont émigré à l'étranger, en Roumanie surtout, où ils forment, comme les *vieux-croyans*, de petites colonies connues sous le nom de *lipovanes*. Aucune mesure n'a encore pu arrêter la propagation de la secte, qui s'est toujours distinguée entre toutes par l'ardeur de son prosélytisme. Il y a dans l'empire plusieurs milliers de *skoptsy*, et dans un de leurs derniers procès un expert affirmait que, loin d'être en diminution, le nombre des mutilés était en augmentation (1). On voudrait croire que cette assertion cache le secret désir d'exciter la sévérité avec les appréhensions des juges.

La loi est justement rigoureuse pour les adhérens du faux Pierre III : tout eunuque est obligé d'avoir cette qualité inscrite sur son passeport, et par là demeure placé sous la surveillance constante de la police. Toute personne logeant ou employant des *skoptsy* est tenue d'en prévenir l'autorité, sous peine d'être considérée comme un des fauteurs de l'hérésie. La publicité dans ces délicates matières est telle qu'on a vu des oukases déclarer officiellement que tel riche marchand connu pour eunuque avait été mutilé malgré lui dans sa jeunesse et n'appartenait point aux disciples de Selivanof. La propagande parmi les enfans et l'adoption, dont usent souvent les *blanches-colombes* pour grossir leur nombre, ne permettent du reste de punir que les chefs, les propagateurs ou les opérateurs de la secte. Aujourd'hui surtout que ces affaires sont remises à la décision du jury, la pitié publique absout souvent les innocentes et involontaires victimes du fanatisme. Les adeptes de ces doctrines

(1) Déposition du professeur de l'académie ecclésiastique Belaïef. Procès Koudrine.

contre nature, les cruels partisans de ces repoussantes pratiques, sont souvent dans la vie ordinaire les plus honnêtes et les plus doux des hommes. Ne mangeant pas de viande, ne buvant pas d'eau-de-vie, ne fumant pas de tabac, ils se distinguent comme plusieurs autres sectaires par la frugalité, la probité et la simplicité des mœurs. Leurs réunions sont innocentes, on y chante de chastes cantiques, et un mouton blanc ou un pain de blanche farine (*kalatch*) y sert à la communion. Tout leur crime est dans leur doctrine et leur prosélytisme, moins coupable cependant en soi que les calculs intéressés des parens qui en Italie infligeaient à leurs enfans semblable opération pour en faire des chanteurs.

Les *hommes de Dieu* et les *blanches-colombes* ne sont pas seulement remarquables par leurs doctrines, leurs rites et leurs illusions; comme les *vieux-croyans*, ces illuminés ont souvent montré un curieux esprit d'organisation. Les adhérens des deux sectes se divisent en *korabl*, c'est-à-dire en navires ou en nefs, car le mot russe a un sens architectural ecclésiastique en même temps qu'un sens nautique. Cette organisation semble n'être pas sans analogie avec celle des loges maçonniques qui s'étaient introduites en Russie vers la même époque que la secte de Selivanof, et qui furent dissoutes après un demi-siècle de prospérité (1). Chaque *korabl*, chaque *nef* de *khlysty* ou de *skoptsy* comprend les sectaires d'une ville, d'un village, d'une région. Chacune a pour chef un prophète ou une prophétesse dont les inspirations lui servent de règle, ce qui naturellement facilite la diversité des croyances, et en rendant pour de pareilles sectes toute cohésion plus malaisée atténue les inconvéniens de leur secrète organisation. Au temps de Selivanof, le *korabl* de Saint-Pétersbourg, auquel présidait le faux christ, portait parmi les sectaires le titre de nef royale, et dans leur mystique langage les communautés affiliées n'étaient que de légères nacelles voguant à la suite du navire qui pour pilote avait le Dieu vivant. Aujourd'hui encore les *skoptsy* semblent former une sorte de corporation dont les membres se tiennent et ont pour se reconnaître des signes de ralliement, entre autres, dit-on, un mouchoir rouge que dans leurs entretiens ils posent sur le genou.

Skoptsy et *khlysty*, comme en Amérique les mormons, ont à pro-

(1) La franc-maçonnerie, fondée en Russie par Schwartz et Novikof, y eut un rapide développement et une influence considérable sous le règne de Catherine II, de Paul Ier et d'Alexandre Ier. Elle a été abolie sous Nicolas en même temps que les sociétés secrètes, répandues dans la noblesse et dans l'armée, qui avaient préparé le mouvement insurrectionnel de décembre 1825. Aujourd'hui il n'existe plus, officiellement du moins de francs-maçons en Russie, et dans les collections publiques, au musée de Moscou en particulier, les emblèmes maçonniques sont exposés parmi les monumens historiques.

prement parler peu de droits au titre de chrétien; ce sont moins des hérésies que des contrefaçons ou des parodies du christianisme. *Skoptsy* et *khlysty* ont leur dieu sauveur, les uns Ivan Souslof, les autres Selivanof, ils ont leurs dogmes, leur morale, leurs espérances à eux. De telles sectes semblent reproduire en petit chez le plus jeune des peuples de l'Europe les enseignemens hétérogènes qui signalèrent au début du christianisme les hérésies gnostiques. A cet égard, ce sont les derniers restes d'un monde dont les débris doivent bientôt disparaître. Vis-à-vis de ces hérésies à forme arriérée, archaïque, se sont élevées des sectes à tendances modernes, des doctrines plus semblables à celles qui paraissent chez les nations civilisées, et qui montrent que le peuple russe n'est pas fatalement voué aux rêveries et aux chimères. Le spiritualisme religieux a été dans le peuple même entendu d'une autre manière que celle des *khlysty* ou des *skoptsy;* en voulant échapper aux superstitions du ritualisme, le paysan russe ne s'est point toujours jeté dans les aberrations de l'illuminisme. En face des sectes excentriques qui se perdent dans les vagues régions du prophétisme visionnaire s'est fait jour un esprit plus sobre, aimant à marcher sur un sol plus ferme, par des voies plus simples et plus sûres.

III. — DOUKHOBORTSY, MOLOKANES ET SABBATISTES.

Les tendances réformistes, pour ainsi dire protestantes, les tendances rationalistes, sont représentées en Russie par deux sectes voisines que l'histoire comme les doctrines lient l'une à l'autre. Ce sont les *doukhobortsy* ou *lutteurs de l'esprit*, et les *molokani* ou *buveurs de lait*, ainsi nommés parce qu'ils usent librement de laitage les jours où cet aliment est interdit par la discipline de l'église orthodoxe (1). Au milieu du peuple russe, en général si scrupuleux observateur des jeûnes et de toutes les observances extérieures, *molokanes* et *doukhobortses* se distinguent en effet par le dédain du rituel et des formes traditionnelles du culte. Ces réformés russes se donnent à eux-mêmes le nom de chrétiens spirituels : ils repoussent comme une sorte de matérialisme et d'idolâtrie la plupart des pratiques extérieures, des cérémonies, des sacremens. Plus encore que les *khlysty* ou les *skoptsy*, les *lutteurs de l'esprit* et les *buveurs de lait* personnifient la réaction de la raison, la réaction de la con-

(1) Telle est au moins l'interprétation la plus vraisemblable de ce nom bizarre : on en a aussi cherché l'étymologie dans une petite rivière du sud de la Russie, à laquelle la couleur crayeuse de ses eaux a fait donner le nom de *laiteuse* (*molotchna*), et aux bords de laquelle furent longtemps quelques-unes des principales colonies de *molokanes* ou plutôt de *doukhobortses*.

science religieuse contre le formalisme du vieux-croyant ou le formalisme orthodoxe. L'excès du ritualisme dans le *raskol* ou dans l'église mène à la négation du rituel, les disputes sur les cérémonies conduisent au rejet du cérémonial, devenu un principe de discussions et de sectes. « Les *raskolniks*, disait un de ces contempteurs de la forme, vont au billot pour le signe de croix à deux doigts; pour nous, nous ne nous signons ni avec deux ni avec trois doigts, mais nous cherchons à mieux connaître Dieu. » Comme la gauche du *raskol*, comme la *bezpopovstchine*, le *doukhobortse* et le *molokane* ne reconnaissent point de sacerdoce, mais ce n'est plus parce que l'église a perdu le pouvoir sacerdotal, c'est parce que dans la véritable église il n'est pas besoin de clergé. Ce que les *bezpopovtsy* déplorent comme un accident, une privation anormale, les chrétiens spirituels l'érigent en théorie, en droit. Il n'y a pas d'autre pontife, pas d'autre évêque, pas d'autre maître de la foi que le Christ, disent les *molokanes* (1). Les hommes qu'ils choisissent pour présider à leurs réunions et leur lire l'Écriture n'ont aucun caractère sacerdotal, aucun pouvoir sur la communauté, aucun costume particulier dans l'exercice même de leurs fonctions.

Dieu est esprit et veut être adoré en esprit et en vérité, telle est la maxime fondamentale de ces chrétiens spirituels, et cette maxime, ils l'appliquent avec la rigueur et la logique du paysan russe. Dans le *raskol*, les *sans-prêtres*, comme les *popovtsy*, ont gardé les formes extérieures de la prière russe avec ses signes de croix répétés, avec ses *poklony*, inclinations de corps et prosternations. Dieu est esprit, dit le rigide *molokane*, et c'est en esprit que le chrétien s'incline et se prosterne devant lui. Les *bezpopovtsy* comme les *popovtsy* ont généralement conservé le culte des images; s'il est repoussé de quelques sectes extrêmes, des *nieurs nietovstchiki* par exemple, c'est qu'aux yeux de ces fanatiques il n'y a plus rien de saint depuis que l'église russe est tombée dans l'erreur. Dieu est esprit, reprend le *molokane*, et toute image n'est qu'une idole. Aux exhortateurs officiels qui leur présentaient l'image du Christ, les paysans *doukhobortses* de la Nouvelle-Russie répondaient : « Ce n'est pas là le sauveur, ce n'est qu'une planche peinte. Nous croyons au Christ, non à un Christ de cuivre, d'or ou d'argent, à un Christ forgé ou fondu de main d'homme, mais au Christ de Dieu, sauveur du monde. » Rien de plus simple que le culte de l'une ou l'autre secte. Les *molokanes* n'ont ni église ni chapelles; Dieu selon eux n'a d'autre temple que le cœur de l'homme. Pour lui rendre hom-

(1) *Veroïspovedanié Doukhovnykh Khristian obyknovenno nazyvaemyk Molokanami*, Genève 1865, p. 99-102.

mage, ils se réunissent dans leurs maisons : le *Pater noster*, la lecture de l'Écriture, le chant des psaumes, constituent tout le service divin de ces paysans. De sacremens, les *molokanes* n'en reconnaissent d'aucune sorte. Au jour anniversaire de la dernière cène de Jésus, ils mangent le pain en commun, en souvenir du Sauveur, mais ils ne voient là aucun mystère eucharistique. La vraie communion du corps et du sang du Christ, c'est, selon le *molokane*, la lecture et la méditation de sa parole.

Les principes du culte des *doukhobortses* et des *molokanes* sont faciles à connaître, l'origine et la théologie des deux sectes sont obscures. Ces réformés russes semblent avoir subi l'influence de la réforme de Luther et de Calvin. C'est au XVIe siècle que les *buveurs de lait* font remonter leurs ancêtres spirituels, et, selon leur tradition, c'est un médecin anglais qui, sous Ivan le Terrible, introduisit dans quelques familles moscovites la lecture et le culte de la Bible. Cette semence, tombée sur les terres d'un propriétaire de Tambof, ne demeura pas stérile; de l'enseignement du médecin anglais calviniste sortit sur le sol moscovite une doctrine plus radicale que la plupart des confessions alors professées en Europe. Les *molokanes* sont presque de vrais protestans, des protestans du type le plus hardi, le plus rationnel. Les *doukhobortses* ont conservé davantage de l'esprit oriental, un esprit à demi mystique, à demi naturaliste. Entre eux et les *bogomiles* du moyen âge, on peut trouver plusieurs points de ressemblance, et peut-être y a-t-il eu de secrètes infiltrations de l'hérésie bulgare à l'hérésie moscovite. Des deux sectes russes, l'une, celle des *buveurs de lait*, est plus positive, plus pratique, plus sobre; l'autre, celle des *lutteurs de l'esprit*, est moins dégagée des influences gnostiques ou des aspirations ascétiques. Chez de telles sectes de paysans souvent illettrés, il ne peut du reste y avoir de théologie bien compliquée ni bien arrêtée (1).

Tandis qu'ainsi que les protestans le *molokane* prétend fonder toute la religion sur la Bible, les *doukhobortses* n'accordent aux saints livres qu'un rôle secondaire. L'homme, disent-ils, est lui-

(1) Une anecdote montre à quel point les doctrines de semblables hérésies peuvent longtemps rester indécises. Un professeur de l'académie ecclésiastique de Kief, du nom de Novitski, ayant imaginé d'exposer dans une brochure les doctrines des *doukhobortses*, dont lui-même n'avait comme tout le monde qu'une vague connaissance, eut la surprise de recevoir les remercîmens des sectaires. Le livre du critique orthodoxe fut acheté par les hérétiques comme pour leur tenir lieu de catéchisme ou de règle de foi, si bien que le prix de cet opuscule de quelques pages s'éleva jusqu'au-dessus de 50 roubles, et que le malheureux auteur en devint quelque peu suspect. Plus récemment on a publié à Genève, au nom des *molokanes*, une profession de foi qui montre une sérieuse connaissance des Écritures et de consciencieuses habitudes de discussion.

même un livre vivant, et dans son enseignement le Christ a personnellement préféré la parole à l'Écriture. Appuyés sur ce principe que la lettre tue et l'esprit vivifie, les *doukhobortses* traitent fort librement la doctrine chrétienne et les livres saints, et par là ces demi-mystiques restreignent peut-être encore plus le champ du surnaturel que les positifs *molokanes*. La plupart des dogmes chrétiens sont par eux rejetés ou entendus d'une manière symbolique ou spirituelle; ainsi la chute du premier homme, l'incarnation, la trinité. D'ignorans paysans interprètent les mystères d'une façon analogue à celle des hégéliens; l'incarnation, disent-ils, n'est pas un fait isolé, elle doit se reproduire dans la vie de chaque fidèle, le Christ vit, enseigne, souffre et ressuscite en chaque chrétien. Chez les *doukhobortses*, ce rationalisme allégorique semble empreint d'une sorte de naturalisme, de manichéisme, qui leur a fait quelquefois attribuer de singulières opinions, la croyance à la métempsycose par exemple. Les *molokanes* rejettent plus catégoriquement encore le dogme des trois personnes de la trinité; ils sont ouvertement unitaires, et ce n'est pas une petite surprise pour l'étranger de rencontrer en Russie, au fond d'obscures communautés populaires, le christianisme de Newton, de Milton, de Locke; on songe involontairement au socinianisme, accueilli en Pologne alors qu'il trouvait si peu d'adeptes dans l'Europe occidentale, comme si, au contact des juifs et des mahométans, les peuples slaves de l'Orient eussent eu plus de facilité à revenir à la conception hébraïque de l'unité divine.

Comme les quakers et les frères moraves, avec lesquels ils offrent plus d'un trait de ressemblance, les *molokanes* ou au moins les *doukhobortses* ont une religieuse répulsion pour le serment et le service militaire. Les idées de charité et de fraternité qui leur font condamner la guerre s'allient dans les deux sectes à des instincts démocratiques, parfois socialistes, et à une sorte de radicalisme politique analogue à leur radicalisme religieux. Ils ont été accusés de repousser l'autorité temporelle aussi bien que l'autorité spirituelle, accusés de professer la maxime que les puissances ou les gouvernemens n'étaient faits que pour les méchans. Ces penchans révolutionnaires et communistes ont ramené ces sectaires à demi rationalistes aux espérances millénaires dont la sobriété de leur théologie semblait devoir les écarter. Ils ont, eux aussi, eu leurs songes de prochaine rénovation de la terre, ils ont attendu l'abrogation de la société actuelle, et, sous le nom d'*empire de l'Ararat*, le règne universel de la justice, de la paix et de l'égalité. On raconte qu'en 1812, lors de l'invasion française, les Cosaques arrêtèrent une députation de *molokanes* ou de *doukhobortses* du sud,

chargés d'aller demander à Napoléon s'il n'était pas le libérateur annoncé par les prophètes. De ces *buveurs de lait* ou de ces *lutteurs de l'esprit* est, dit-on, sorti un groupe de sectaires qui, sans attendre l'établissement de l'*empire de l'Ararat*, ont voulu mettre en pratique leurs rêves de transformation sociale, prêchant avec la communauté des biens la communauté des femmes, et pour cela désignés sous le nom d'*obstchii* ou communistes. Le gros des *doukhobortses* et des *molokanes* semble demeuré en dehors de telles aberrations; quelles qu'aient pu être leurs utopies millénaires, ils protestent aujourd'hui de leur respect pour les puissances établies. Sous Alexandre II comme sous Alexandre Ier, les fonctionnaires qui les connaissent s'accordent à vanter leurs mœurs honnêtes et paisibles. Dans les colonies où, pour les isoler et empêcher leur propagande, le gouvernement russe les a plusieurs fois transportés et comme parqués, ces hérétiques se sont fait admirer par leur esprit d'ordre et de travail. C'est dans l'agriculture, et non plus dans le commerce ou la banque, que cette nouvelle classe de dissidens s'est le plus distinguée. Ils ont été parmi les premiers et les plus actifs pionniers des steppes du sud, créant dans des contrées désertes, parfois redevenues incultes depuis leur départ, de laborieuses petites républiques à la fois théocratiques et communistes, et y faisant de ces essais de socialisme pratique qui nulle part n'ont réussi ou quelque peu duré qu'à l'aide d'une foi robuste et d'une étroite discipline religieuse. Cette double garantie ne suffit même point à maintenir toujours l'ordre et la prospérité parmi la religieuse démocratie des bords de la Molotchna. La mort de son chef, du nom de Kapoustine, la livra tour à tour au despotisme ou à l'anarchie, et vers 1840 le gouvernement s'en autorisa pour transporter ces florissantes colonies de la Nouvelle-Russie au Caucase, où les sectaires ont de nouveau fondé de prospères villages.

Il y a au fond du peuple russe des sectes réformées, des sectes protestantes, il y a aussi une secte à tendances juives, secte plus sévèrement poursuivie encore, à la fois plus ignorante et moins connue, mais qui, par son histoire comme par l'originalité de ses doctrines, mérite un moment d'attention : ce sont les judaïsans ou sabbatistes (*soubotniki*). Le principal trait du culte de ces nouveaux judéo-chrétiens est de fêter le samedi le sabbat juif au lieu du dimanche. Cette secte, qui incline à revenir aux rites du judaïsme, est-elle bien une hérésie chrétienne? Les sabbatistes ne sont-ils pas les descendans de Juifs jadis amenés au baptême par la violence ou l'intérêt, et qui, de génération en génération et d'une manière de plus en plus confuse, se sont secrètement transmis la foi et les rites de leurs ancêtres? Un juge de paix du sud de la Russie qui

avait eu l'occasion d'en voir à son tribunal nous disait que les traits de ces judaïsans lui avaient rappelé le type israélite. Les vues de ce genre ne sont pas assez contrôlées pour mériter d'être adoptées. Les sabbatistes cités devant ce juge pour réunions clandestines semblaient eux-mêmes ignorer l'origine des traditions auxquelles ils demeuraient obstinément attachés. A toutes les questions, à toutes les objurgations du magistrat, ils faisaient la réponse ordinaire des *raskolniks :* c'est la foi de nos pères. Le juge ayant été contraint par la loi de leur infliger une amende en les avertissant qu'en cas de récidive ils seraient plus sévèrement punis, les malheureux répliquèrent qu'ils ne demandaient qu'à être autorisés à garder les usages de leurs ancêtres, et qu'à cette condition ils étaient prêts à se soumettre à tout (1).

L'existence des sectes judaïsantes n'est pas nouvelle en Russie. Ces sabbatistes, aujourd'hui perdus dans les classes inférieures de la population, sont les derniers héritiers d'une hérésie qui au xve siècle pénétra jusque dans le haut clergé de Novgorod et de Moscou et mit un moment en péril l'orthodoxie russe. Aujourd'hui c'est surtout dans les provinces du sud-ouest, dans le voisinage des contrées habitées par les Juifs polonais que se rencontrent les judaïsans. Comme les sabbatistes actuels, les judaïsans du xve siècle pouvaient tenir leurs opinions de la lecture de la Bible en même temps que du contact des Juifs si nombreux dans les provinces de l'ouest. En tout cas, le sabbatisme ne semble au fond qu'une autre forme et comme une exagération de l'unitarisme. En rompant avec le dogme de la trinité, des lecteurs de la Bible en sont revenus à la théologie mosaïque et ont rendu à l'Ancien-Testament le pas sur le nouveau. La Russie n'est point le seul pays chrétien où se soient montrés des sabbatistes. Il en existe aussi en Hongrie, en Transylvanie, et là, comme en Russie, ils se sont trouvés en contact avec des Israélites et avec des sociniens, des chrétiens unitaires. Si détestés ou méprisés qu'ils soient de la masse du bas peuple, les Juifs n'en ont pas moins, par leur seul voisinage, inspiré des tentatives de synthèse religieuse, de réconciliation de l'ancienne et de la nouvelle loi. Dans ces dernières années était encore enfermé au couvent de Solovetsk,

(1) Cette année même, dans les districts d'Ostrogojsk et de Pavlovsk du gouvernement de Voronège, on avait inculpé comme *sabbatistes* plusieurs centaines de paysans, ce qui exposait la population entière de certains villages à être déportée au Transcaucase. La cour de Kharkof n'a maintenu l'accusation que contre les chefs ou les propagateurs de l'hérésie. Il est juste de remarquer que les rigueurs du pouvoir civil à l'égard de cette secte en apparence inoffensive s'expliquent en partie dans un pays où les Juifs forment encore au milieu de la nation un peuple à part. On a pu voir dans ce néo-judaïsme un danger de dénationalisation.

sur une île de la Mer-Blanche, un vieillard du nom de Nicolas Ilyne, coupable d'avoir prêché aux mineurs de l'Oural un évangile qui, en dépouillant l'église et la synagogue de leurs dogmes et rites particuliers, les devait toutes deux réunir dans une nouvelle forme d'unitarisme (1).

IV. — LES SECTES NOUVELLES.

Le servile formalisme des vieux-croyans hiérarchiques de la *popovstchine* et des *sans-prêtres* de la *bezpopovstchine*, le libre illuminisme des *khlysty* ou le grossier ascétisme des *skoptsy*, le radicalisme théologique du *doukhobortse* et du *molokane*, nous ont montré ce peuple ignorant sollicité et tiré en sens contraires vers les trois grandes tendances où puisse aboutir la religion, le ritualisme, le mysticisme, le rationalisme. Si nombreuses et si variées que semblent ces différentes formes de la piété ou de la folie humaine, ce ne sont ni les seules ni les dernières qui aient surgi au fond de ce peuple, qui, en religion comme en toute chose, paraît en être encore à chercher sa voie. En Russie, l'ère de la génération des sectes n'est pas encore close; il en est né depuis la campagne de Crimée et l'émancipation des serfs, il en est né depuis la guerre de 1870. On en signale presque chaque année qui, sous un autre nom ou sous d'autres formes, reproduisent ou rajeunissent les vieilles aspirations et les vieilles erreurs. Ces aveugles efforts d'une pensée troublée ne servent pas seulement à montrer les instincts confus et les récentes tendances du grand peuple nouvellement émancipé : mieux que l'étude des institutions et mieux qu'aucune dissertation politique, l'accueil fait encore aux prophètes et aux révélateurs de mystères nous dévoile l'état mental et l'état de civilisation des couches inférieures de la population russe.

Dans de tels mouvemens, dans les sectes nouvelles comme dans les anciennes, l'imposture et le fanatisme se côtoient et se mêlent. Parfois chez d'obscurs hérésiarques, comme chez Mahomet et les plus illustres fondateurs de religion, la fraude et l'enthousiasme se combinent ensemble de manière à ne se plus distinguer l'un de l'autre. La rencontre de l'état religieux des masses et de l'esprit sceptique du siècle, le contact de la foi populaire avec l'incrédu-

(1) Sur ce personnage, on peut voir un chapitre de M. H. Dixon, *Free Russia*, 3e édit., Ier vol., p. 226, 244. En le citant, nous sommes obligés de faire remarquer que cet ouvrage, d'un des plus brillans écrivains de l'Angleterre contemporaine, est ellement rempli d'incohérences et d'inexactitudes, que pour le lecteur peu au fait de la Russie la lecture en est plus dangereuse qu'utile. Des deux volumes, le premier est du reste le seul ayant quelque valeur.

lité individuelle se prête aujourd'hui plus que jamais à des impostures et à des exploitations religieuses. Ce qui frappe d'abord, c'est combien ce peuple si naturellement vif et intelligent, combien le *mougik*, en tant de choses si avisé, est souvent crédule et naïf en religion et en politique. Comme au temps de Pougatchef et de Selivanof, il est encore capable d'accueillir les faux prophètes comme les faux tsars, les faux christs comme les faux Demetrius, les faux Pierre III, les faux Constantin. Les mystifications les plus effrontées peuvent encore faire des dupes, les bruits les plus fabuleux agiter le peuple. En 1874, pendant notre dernier voyage en Russie, il est venu devant un juge de paix une singulière affaire. C'était dans un des districts du gouvernement de Pskof, aux portes de la capitale de l'empire et aux confins des provinces protestantes de la Baltique, sur la grande route de Pétersbourg à Berlin. Parmi les paysans s'était répandu le bruit que de ce gouvernement septentrional l'on allait expédier à la Mer-Noire 5,000 jeunes filles qu'un grand bateau emporterait au pays des Arabes, où elles seraient données en mariage à des nègres. Le vide laissé dans le gouvernement de Pskof par le départ des 5,000 jeunes Russes devait être comblé par l'envoi d'autant de négresses. Cette rumeur avait jeté la panique dans le district d'Opotchetski, on se pressait de marier toutes les filles nubiles, et les noces se suivaient avec une rapidité inaccoutumée. Une enquête établit que cette fable avait été inventée par un cabaretier du nom de Iakovlef dans le simple dessein d'augmenter son commerce en augmentant le nombre des mariages, qui en Russie profitent autant au cabaret qu'à l'église.

Un peuple accessible à de telles fables l'est naturellement davantage encore aux mystifications couvertes d'un voile de piété ou parées d'une auréole surnaturelle. Dans ce même gouvernement de Pskof, à une ou deux années de distance, cette effrontée supercherie mercantile avait pour pendant une impudente escroquerie religieuse. En 1872, on a découvert aux environs de Pskof une secte nouvelle dont presque tous les adeptes étaient des femmes. Le fondateur, un moine du nom de Séraphin, récemment échappé d'un des couvens de la province, adressait de préférence ses prédications aux jeunes filles. On appelait les prosélytes les *rasées* (*strijénistsy*) parce qu'en signe d'admission dans la secte Séraphin leur coupait les cheveux, qu'il vendait, commerce fort lucratif dans un pays où les chignons et l'art du coiffeur sont en particulière estime. Ce n'était pas seulement au profit de sa cupidité que le cynique prophète abusait de la bonne foi de ses prosélytes; il était accusé de prêcher le salut par le péché, sous prétexte sans doute d'utiliser la rédemption et d'accroître la gloire du sauveur

en mettant à profit ses mérites. Quel que fût son enseignement, le moine Séraphin avait réussi à se faire dans le pays la plus fantastique légende. Il passait pour invulnérable, pour maître de se dérober à toutes les poursuites par de soudaines métamorphoses. De tels fourbes font comprendre les articles du code russe qui prohibent formellement les faux prophètes, les faux miracles, et spécifient des peines pour ce genre de délit.

A côté des charlatans, il y a les illuminés, et près des faux prophètes les vrais voyans, ou ceux qui croient l'être. Dans un pays où le peuple ajoute encore foi aux sortiléges et aux possessions du démon, où les idiots, les innocens, sont encore regardés comme des inspirés, ces visionnaires sont les plus nombreux et les plus dangereux. Le prophétisme est le caractère commun de la plupart des sectes extrêmes, anciennes ou nouvelles, sorties ou non du *raskol*. Il y a du reste différentes sortes de prophètes et différentes manières de prophétiser. Dans le langage de ces sectaires, comme dans le langage de la Bible, ces mots ne s'appliquent point exclusivement à la révélation d'un avenir inconnu : souvent les prophètes n'annoncent autre chose que l'accomplissement plus ou moins prochain des menaces ou des promesses des saintes Écritures. Ces prophéties roulant sur la fin du monde et le jugement dernier, sur le paradis et l'enfer, ne sont guère qu'une sorte de prédication ou de paraphrase, si ce n'est que, par le tour et les pauses de son discours, l'orateur donne à son enseignement l'apparence d'une révélation intime ou d'une intuition, d'une vision immédiate. Un Russe qui non sans peine était arrivé à se faire admettre parmi les auditeurs d'une célèbre prophétesse de je ne sais quelle secte nous disait avoir été singulièrement désappointé en n'entendant autre chose que des déclamations sur le jugement et le règne futur du Christ, et en voyant les assistans accueillir ces vieilleries avec autant de respect et de crainte que des révélations inattendues. Ce qui distingue ces banales prophéties, c'est le rhythme, la coupe des phrases, l'espèce de versification dans laquelle beaucoup sont délivrées. Il y a des hommes et des femmes auxquels l'habitude ou la nature donne à cet égard une facilité que les sectaires prennent pour une marque d'inspiration et un signe de sainteté. Le prophète n'est ainsi parfois qu'une sorte d'improvisateur, talent qui dans certaines provinces semble du reste s'être longtemps conservé chez le peuple russe. Tantôt le voyant prononce de vagues paroles, des formules générales qui dans le nombre des assistans ne peuvent manquer de trouver quelques applications particulières, tantôt il profère de longs discours dans lesquels il n'est pas difficile de trouver quelque chose qui se réalise en tout ou en partie. Le pro-

phète connaît-il ceux qui l'interrogent, l'illusion est plus aisée encore. D'autres fois ce sont des paroles ambiguës, des oracles amphibologiques que chacun interprète à sa volonté, ou bien, comme au milieu des danses vertigineuses des *khlysty*, des mots entrecoupés, des phrases sans suite et sans signification, où l'ardente crédulité des auditeurs suppose toujours un sens caché.

Un fait digne de remarque, c'est le grand nombre des prophétesses et le grand rôle que jouent les femmes dans la plupart des sectes russes. Dans les communautés excentriques, chez les *khlysty* ou les *skoptsy*, comme chez les errans et d'autres branches extrêmes du *raskol*, certaines de ces prophétesses portent le titre de sainte vierge ou de mère de Dieu, *bogoroditsa*. Chez les hérétiques qui attendent un nouveau messie et une nouvelle incarnation, ce titre est peut-être pris à la lettre; chez les autres, il semble entendu d'une manière mystique, figurée. Il y a des saintes vierges, comme il y a des christs, les deux vont d'ordinaire ensemble, par paire, et souvent c'est de la femme autant que de l'homme que vient l'impulsion, c'est à elle plutôt qu'à lui qu'appartient la direction. Le premier christ des *khlysty*, Ivan Souslof, le christ des *skoptsy*, André Selivanof, avaient chacun leur mère de Dieu, et les successeurs ou imitateurs de ces faux christs ont de même eu chacun leur vierge immaculée. La première *bogoroditsa* des mutilés, Akoulina Ivanovna, est encore aujourd'hui invoquée à côté de son fils spirituel par les adorateurs de l'eunuque Selivanof, et, comme lui, elle reçoit des titres royaux en même temps que des honneurs divins. Selon les *skoptsy*, cette Akoulina Ivanovna ne serait autre que l'impératrice Élisabeth, dont leurs légendes font la mère de l'empereur Pierre III. Les femmes, et en particulier une prophétesse du nom d'Anna Ivanovna, ont peut-être eu la principale part dans l'invention et la diffusion de la doctrine des *skoptsy*. Chez les *khlysty*, chacune des nefs ou *korables* a d'ordinaire sa mère de Dieu, à côté de laquelle il y a souvent diverses prophétesses, et plus d'une secte mystique a été fondée par une femme. La dignité de ces mères de Dieu ou prophétesses n'est pas toujours relevée par les charmes de la beauté ou de la jeunesse; toutes n'ont pas non plus toujours gardé le célibat. Akoulina Ivanovna était vieille lorsqu'elle accueillit Selivanof, et ses émules sont souvent des femmes âgées ou, selon l'expression russe, des *baba*, parfois des femmes divorcées ou séparées de leurs maris, des aventurières qui doivent toute leur autorité à l'esprit d'intrigue ou à un caractère dominateur.

Ce n'est pas seulement dans les sectes prophétiques, chez les illuminés et les mystiques, que le rôle des femmes est considérable, c'est aussi, bien qu'à un moindre degré, chez les vieux-croyans et

les *raskolniks* de toute sorte; ce fait est d'autant plus à noter qu'en général dans le peuple russe, chez le paysan et l'artisan, la femme est encore vis-à-vis de l'homme dans une grande infériorité. Cet abaissement de la femme est un des traits les plus fâcheux, un des côtés les plus arriérés de la civilisation populaire en Russie, c'est en même temps un de ceux par où le marchand et le *mougik* diffèrent le plus des hautes classes de la nation, aussi bien que de l'Europe occidentale. La religion, ou mieux le schisme ou l'hérésie est presque l'unique domaine où la femme du paysan se montre l'égale de son époux. Esclave ou servante dans tout le reste, elle est libre, souvent même elle est maîtresse dans cette sphère spirituelle. « Une dispute d'Aksinia avec son mari sur un objet profane lui vaudrait une verte réprimande et une correction du *volostnik*, dit un des romanciers qui de la peinture des *raskolniks* se sont fait une spécialité (1). Quand il s'agit de *skites*, d'affaires religieuses, la chose est autre, là ce n'est plus l'homme, c'est la femme qui est la tête, c'est Aksinia qui décide et tance à son gré son mari. » De ce fait, certains écrivains ont tiré une conséquence importante. Chez un peuple qui considère la femme comme un être inférieur, les questions dogmatiques lui seraient-elles abandonnées, si l'homme en faisait une de ses préoccupations principales? La piété est pour le paysan une affaire de ménage, et comme telle regarde surtout la femme. On reconnaît dans cette thèse le penchant habituel des écrivains russes à représenter leurs compatriotes du peuple comme naturellement indifférens en matière religieuse, et pour ainsi dire inconsciemment sceptiques en dépit de leur attachement aux formes du culte et de leur propension aux sectes. Cette prétention n'est pas entièrement justifiée par l'influence des femmes dans le schisme ou les hérésies. Le *raskol* n'est pas le seul culte qui se soutienne surtout par les *baba*, ni la Russie le seul pays où, en matière religieuse, l'impulsion vienne de la femme, alors même que la direction vient d'ailleurs. Il y a là un fait général, universel, attribuable au tempérament intellectuel des deux sexes. Dans toutes les religions, dans les nouvelles surtout, le sexe faible, le sexe pieux, comme l'appelle l'église latine dans une de ses hymnes, joue un rôle considérable. Les sectes anglo-saxonnes ont aussi leurs prophétesses, et dans cette société moins ignorante que le bas peuple russe il y a aussi des femmes illuminées, des femmes hystériques, qui s'attribuent des fonctions surnaturelles et des titres presque divins. Les *khlysty* américains, les *shakers* des États-Unis, ont souvent aussi à leur tête une *mère* ou une *fiancée de l'agneau de Dieu*, et il y a quelques

(1) André Petcherski dans le *Rousski Vestnik*.

mois à peine qu'en Angleterre on a dû expulser de leur retraite, comme débiteurs insolvables, les *shakers* de New-Forest dirigés par une certaine mistress Girling, dont les visions servaient à la communauté de règle de foi.

C'est un spectacle monotone dans sa diversité même que l'infatigable génération des sectes et l'incessante reproduction des illusions et des extravagances d'un aveugle prophétisme. Toutes ces obscures doctrines, ne pouvant se fixer par l'enseignement et la publicité, gardent quelque chose d'incohérent, d'indéterminé, qui les expose à de perpétuelles variations. Les sectes russes sont comme des collines ou des dunes de sable sans consistance, auxquelles les vents de la mer ou du désert font sans cesse changer de forme. Ces confuses hérésie ne sont parfois que le contrecoup des aspirations ou des influences du moment, et par là elles peuvent avoir un intérêt supérieur à leur intérêt religieux. Chaque grand événement national, chaque événement qui touche à la vie du peuple peut ainsi donner naissance à une secte nouvelle, qui à son heure est comme la formule des besoins ou des préoccupations populaires.

C'est ainsi que par certaines de ces conditions accessoires l'émancipation du servage, qui, en retirant au peuple son principal grief, devait porter un grand coup à l'esprit de secte, a passagèrement enfanté quelques sectes nouvelles. Le mécontentement produit chez le paysan par les conditions du rachat des terres a, dans quelques contrées, pris une forme religieuse. Dans le gouvernement de Perm en particulier, un artisan du nom de Pouchkine avait en 1866 fondé une secte dont le principal dogme était que les anciens serfs ne devaient rien payer à leurs anciens seigneurs pour les terres qui leur étaient abandonnées. « La terre est à Dieu, disait ce rustique prophète, et Dieu veut que tous ses enfans en jouissent librement et sans redevance. » Ailleurs, au lieu de la gratuité des concessions territoriales, c'est le partage égal des terres sans distinction des biens de l'ancien seigneur et des biens de la commune rurale que prêchent les nouveaux apôtres. En d'autres momens, ce sont les impôts ou les corvées dont le paysan refuse de s'acquitter au nom d'une prétendue révélation, mettant ainsi en avant la religion et le ciel là où nos révolutionnaires se retrancheraient derrière la raison ou le droit naturel. Cette forme de résistance aux taxes s'est plusieurs fois reproduite au nord et au sud de l'empire, donnant lieu à de singulières explications, à de singuliers débats. « Pourquoi ne payez-vous pas l'impôt? demandait le représentant du gouvernement à des paysans d'une des provinces du Don. — Parce que la fin du monde est arrivée. — Qui vous a fait cette histoire? — C'est

une nouvelle apportée du septième ciel. — Par qui cela? — Par saint Jean-Baptiste et sainte Barbe. » Et l'interrogatoire continuait sur ce ton jusqu'à la découverte et l'emprisonnement du faux saint Jean-Baptiste. Dans un district de l'Oural, les mêmes refus s'appuyaient, il y a quelques années, sur l'apparition d'un homme avec un livre d'or qu'aucun des sectaires n'avait vu et auquel tous croyaient. Un semblable mouvement se produisait encore en 1871 dans quelques villages du district de Tsaritsyne. On conçoit l'embarras de la police et des juges devant des résistances ainsi formulées; il n'y a d'autre remède que d'arrêter les propagateurs des célestes nouvelles. Ces exemples montrent que les erreurs religieuses recouvrent souvent chez le peuple russe des préoccupations temporelles : ce n'est pas toujours vers le ciel, vers le paradis invisible que se tournent les regards et les espérances de ces naïves hérésies. Les chimères du *mougik* ne sont pas purement mystiques, les songes de ces illuminés leur font rarement perdre de vue les intérêts terrestres, les intérêts positifs. Les utopies religieuses du dévot paysan des bords du Volga ont parfois une singulière ressemblance avec les utopies révolutionnaires de l'ouvrier incrédule ou athée des bords de la Seine et des bords de la Sprée : le chemin et la méthode diffèrent, le point d'arrivée est le même.

La plupart des sectes découvertes dans les sept ou huit dernières années sont toutes radicales en religion autant qu'en politique. Rejetant presque toutes le sacerdoce et les rites de l'église établie, elles se partagent encore entre les deux tendances, entre les deux groupes que nous avons signalés. *Khlysty* et *molokanes*, mystiques et réformés, ont en même temps des émules ou des continuateurs; mais entre les deux groupes l'ancienne proportion est renversée. Le mysticisme, le prophétisme, qui jusqu'ici était le plus fécond, n'a dans ces dernières années produit que de faibles et obscurs rejetons. En 1870, dans les villes de Troïtsa et de Zlotooust, ce sont les *pliasouny* ou danseurs, sorte de *khlysty* ayant, comme ces derniers, un prophète et une prophétesse, et comme eux fréquentant ostensiblement l'église et les sacremens. En 1872, dans le district de Belevski, c'est la « foi de Tombof, » ainsi appelée de son fondateur, un sous-officier, dont l'enseignement rappelait, dit-on, celui des *skoptsy*. En 1868, dans un village du gouvernement de Tambof, c'étaient les *trouchavery*, qui se regardaient comme les purifiés, les justifiés, et considéraient les autres hommes comme impurs et voués à l'enfer. Comme d'habitude, leur chef, un *mestchanine* ou petit bourgeois du nom de Panof, se donnait pour le Christ. En 1866, dans le gouvernement de Saratof, c'étaient les *tchislenniki* ou *compteurs*, ainsi désignés pour leur manière particulière de compter les jours de

fête et les jours de jeûne. Ils intervertissaient tout le diurnal de l'église, déplaçant les solennités ecclésiastiques et transportant le jour de repos du dimanche au mercredi, célébrant Pâques par exemple le mercredi saint. Tous ces changemens se justifiaient sur une nouvelle révélation et sur un livre tombé du ciel. Selon ces *compteurs*, dont le chef était un simple *mougik*, il n'y a ni eucharistie, ni clergé, tout homme a le droit de confesser et de célébrer l'office. Comme au moine Séraphin de Pskof, on leur reprochait d'enseigner que le péché était la voie du salut en même temps qu'on les accusait de tourner en dérision dans leurs assemblées les fêtes et les cérémonies de l'église. Ces *tchislenniki* semblaient ainsi unir les préoccupations ritualistes des vieux-croyans à la licence des *skakouny* et aux instincts radicaux des *molokanes*.

Des hérésies tout aussi récentes et dont une ou deux ont plus d'importance représentent la tendance réformée, un spiritualisme plus sobre, plus réfléchi, plus moderne; nous en indiquerons deux venues au jour vers le même temps, l'une au centre, l'autre au sud de l'empire. La première a été découverte en 1871 dans la ville de Kalouga parmi les *mestchanie*, c'est-à-dire parmi la classe inférieure de la population urbaine. Le fondateur de cette secte, qui se prêchait dans les *traktirs* et les cabarets, est un cordonnier du nom d'Ivan Tikhanof; sa doctrine est l'abrogation des offices, des cérémonies, des sacremens. Ces sectaires disent que le baptême donné aux enfans est sans valeur, la confession faite au prêtre inutile, l'eucharistie une illusion; ils disent que baptême, confession et communion doivent être spirituels et sans intermédiaire de Dieu à l'homme. Ce cordonnier enseigne que la vraie religion n'admet que le culte de l'esprit; la prière, la parole des lèvres est elle-même trop grossière, trop matérielle, pour servir de moyen de rapprochement avec la Divinité. Les aspirations de l'âme et les soupirs du cœur sont la seule offrande, la seule prière digne d'elle. Conformément à cette doctrine, c'est par de fréquens et longs soupirs que les disciples du cordonnier de Kalouga rendent hommage à Dieu et s'unissent à lui, ce qui leur a valu le nom de *vozdykhantsy* ou *soupireurs*. L'étrange conclusion de ce rigide spiritualisme, cette sorte de confusion des aspirations de l'âme et des inspirations de la poitrine nous fait encore retrouver chez les chrétiens spirituels de Kalouga le naïf et secret réalisme russe.

De toutes les sectes écloses dans ces dernières années, la plus remarquable est celle des *stundistes* du sud. A l'inverse des communautés que nous venons de signaler et qui restent confinées dans les environs des villes ou des villages où elles ont vu le jour, les *stundistes* se sont rapidement répandus sur la surface de plusieurs

gouvernemens. Deux choses donnent à cette secte née d'hier un intérêt particulier, c'est peut-être la première qui ne soit pas sortie d'une population grande-russienne et peut-être la seule qui soit directement issue du protestantisme occidental. C'est aux environs d'Odessa, dans la Nouvelle-Russie, région où sont établies plusieurs colonies allemandes luthériennes ou memnonites, que se sont d'abord montrés ces *stundistes*. Leur nom comme leurs doctrines viennent de ces colonistes allemands. Il y avait parmi ces derniers des hommes, prenant le titre d'*amis de Dieu* (*Gottesfreunde*), qui se réunissaient pour lire en commun la Bible pendant les heures (*stunden*) de repos, d'où leur était venu le surnom de *stundistes*. Au lieu de se borner à leurs compatriotes ou coreligionnaires, ces *amis de Dieu* auraient cherché à répandre leurs maximes parmi les chrétiens de toute confession. Un jour, en 1869 ou 1870, on fut tout surpris de trouver des *stundistes* petits-russiens; plusieurs personnes virent là une intrigue étrangère. La chose était d'autant plus remarquable en effet que les Petits-Russiens avaient jusque-là montré peu de penchant aux sectes et que les nombreuses colonies allemandes campées sur le sol russe étaient d'ordinaire restées sans rapport avec la population indigène ou sans influence sur elle.

Du district d'Odessa et du gouvernement de Kherson, les *stundistes* ont passé dans les gouvernemens d'Ékaterinoslaf et de Kief. Leur doctrine est un protestantisme réformé, peut-être simplifié encore par les prosélytes russes. Ils admettent un second baptême pour les adultes et quelques autres usages qui les rapprochent des anabaptistes et des memnonites allemands colonisés dans le voisinage. Le mépris des formes extérieures est le principal trait de leur religion; ils repoussent les jeûnes, les images, le culte des saints et tous les rites de l'église orthodoxe. Voici comment la secte se manifesta, il y a deux ou trois ans, dans un village du gouvernement de Kief. Les paysans rassemblèrent leurs images, ces ikônes qui dans toute maison russe ont une place d'honneur et reçoivent toujours le premier salut des visiteurs, ils les prirent et s'en allèrent en commun les porter au prêtre en lui disant : « Nous n'avons pas besoin de ces images, nous n'en tirons aucun avantage, et elles prennent une place inutile dans nos cabanes, où nous sommes déjà à l'étroit (1). » C'est moins, semble-t-il, les scrupules religieux ou le fanatisme que l'indifférence, l'esprit de calcul et d'économie qui inspirent les *stundistes;* ce n'est pas comme des pratiques impies et idolâtres, c'est comme des usages inutiles, comme un travail sans

(1) Voyez le *Vpered,* recueil russe révolutionnaire paraissant en Suisse, année 1873, 2e partie, p. 20-24.

profit, que ces paysans paraissent repousser les offices et les sacremens de l'église. A cet égard, ces Petits-Russiens se montrent aussi positifs que leurs voisins de la Grande-Russie. De l'avis même de leurs adversaires, les *stundistes* se font remarquer par leur probité, par leur vie sobre et laborieuse, en même temps que par leur esprit d'économie et la bonne administration de leurs affaires. Ils sont soumis aux autorités et acquittent régulièrement l'impôt, mais en dépit des poursuites ils se refusent à avoir recours au clergé, qu'ainsi que nos révolutionnaires ils paraissent considérer comme un coûteux parasite. Ils ont un culte simple et peu dispendieux, un culte pour ainsi dire domestique, dont la lecture de la Bible fait les principaux frais. Comme les *buveurs de lait* naguère colonisés dans les mêmes régions, ces nouveaux *molokanes* ont des tendances égalitaires et communistes. Ils forment une société de frères et de sœurs où tous les membres sont égaux et où l'on prêche, dit-on, le partage égal des terres, chose d'autant plus remarquable que dans la Nouvelle-Russie la commune russe et le système du partage temporaire entre les paysans n'existe pas. Près de ces déserteurs de l'orthodoxie, les exhortations du clergé officiel ont eu peu de succès, et il n'est point certain que les mesures plus sévères auxquelles on a recouru, que les tribunaux, les amendes et la prison en aient beaucoup plus. On peut agir avec les *stundistes* comme on le faisait jadis avec les *molokanes* ou les *skoptsy*, on peut les déporter aux extrémités de l'empire, au Caucase ou en Sibérie; il est à craindre que, pour cette nouvelle secte comme pour les anciennes, ces exilés ne servent de missionnaires, et qu'ainsi le gouvernement ne se fasse l'agent de la diffusion des doctrines qu'il combat.

Ces sectes nouvelles, *stundistes* et *soupireurs*, *compteurs* du sud et *non-payeurs* de Perm, ne sont pas les seules récemment découvertes en Russie. On s'étonne de la persistance de cet esprit de secte alors que les causes d'où est sorti le *raskol* semblent avoir disparu. On ne réfléchit point que, si ces causes sont en train de disparaître, elles n'ont point encore cessé d'agir, et qu'en toutes choses les effets se prolongent au-delà de l'impulsion qui les a déterminés. Un siècle et demi n'a pas suffi à ce peuple aux habitudes tenaces pour se faire entièrement à la réforme de Pierre le Grand et aux procédés de l'état moderne. Les différentes classes, les deux moitiés de la nation se sont déjà rapprochées, mais il s'en faut que l'intervalle séculaire qui les sépare soit comblé. Le servage est supprimé, mais c'est à peine s'il y aura dans quelques années une génération de paysans grandie en dehors du servage. La transformation même de la Russie, en changeant de nouveau toutes les bases

de la vie nationale, en accomplissant tant de miracles inattendus, a dans certains cas exalté le sentiment et les espérances du peuple, et, avant de calmer toutes ses aspirations, elle les a encouragées à se montrer sous la forme habituelle, sous la vieille enveloppe religieuse. Jusqu'en cette regrettable fécondité du champ de l'hérésie, il y a toutefois pour l'observateur une consolation, un gage d'amélioration. Ce sont les nouveaux penchans de la plupart des sectes nouvelles. Par leurs tendances pratiques et leurs préoccupations économiques, beaucoup de ces manifestations, comme les *stundistes* du sud-ouest ou les *non-payeurs* du nord-est, sont un mouvement social autant qu'un mouvement religieux.

Dans les sectes récentes plus encore que dans les anciennes hérésies la religion n'est point tout, elle est aussi cependant quelque chose, et c'est ce qu'oublient trop certains Russes. A côté de ces vagues aspirations sociales, il y a chez ce peuple des aspirations d'un autre ordre, il y a des besoins spirituels qui, dans les formes de l'église ou dans les mœurs du clergé, n'ont pas encore trouvé satisfaction (1). Il y a enfin à l'apparition de nouvelles sectes en Russie une dernière et grande raison, c'est l'existence de sectes anciennes. Il en est des schismes religieux ou des hérésies comme de certaines plantes; une fois acclimatées dans un terrain, elles s'en laissent difficilement bannir. Les sectes naissent des sectes, et, tant qu'il est en elles un reste de vie, elles se reproduisent et se ressèment les unes les autres.

V.

Pour en finir avec elles, nous devons examiner quelle est vis-à-vis de ces sectes russes l'attitude du gouvernement national. Cette

(1) Certaines circonstances accessoires, certaines mesures libérales même, ont pu indirectement contribuer à entretenir l'esprit de secte, ainsi par exemple la propagation de la Bible non-seulement en slavon, mais en russe vulgaire. Les sociétés bibliques, jadis instituées sous Alexandre Ier, ont été restaurées sous Alexandre II, et les sociétaires orthodoxes montrent pour cette propagande presque autant de zèle que les sociétés protestantes d'Angleterre. J'ai vu, sur le chemin de fer Nicolas entre Pétersbourg et Moscou, des femmes quêter dans les wagons pour cette œuvre de diffusion des Ecritures. Ailleurs c'étaient des membres de la société qui lisaient aux marchands ou aux paysans des fragmens des saints livres et leur en distribuaient ou vendaient des exemplaires au rabais que les chemins de fer emportaient aux quatre coins de l'empire. En mettant à la portée de chacun ces moyens d'édification et d'instruction, les sociétés bibliques mettent aussi chaque fidèle en possession des textes de la loi chrétienne, en possession des pièces sur lesquelles se fondent tous les débats théologiques, toutes les hérésies. Il en est du reste de la connaissance de l'Écriture comme de l'instruction en général : si elle risque de fournir quelques armes aux dissidens, elle contribuera toujours à dissiper les plus grossières de leurs erreurs et à relever le niveau moral et religieux du paysan, au grand bénéfice de l'église et de la nation.

attitude a singulièrement varié suivant les circonstances, suivant les époques. Du XVIIe siècle au XIXe, du jour où éclata le *raskol* jusqu'au temps actuel, le pouvoir laïque a, dans ses rapports avec les Russes en révolte contre l'église officielle, passé par trois phases principales et dans ses sévérités mêmes obéi à trois points de vue différens. Le tsar Alexis et son fils Féodor persécutaient les dissidens comme des hérétiques, des ennemis de la vérité religieuse; Pierre le Grand les poursuivait comme des perturbateurs politiques, des rebelles aux réformes impériales; Catherine II et ses descendans les ont traités successivement avec douceur et avec rigueur, cherchant tantôt à les ramener à l'église, tantôt à les réconcilier avec l'état. Dans cette dernière période, la politique adoptée vis-à-vis des dissidens, vis-à-vis des vieux-croyans, perd toute unité et tout esprit de suite; ils se voient tour à tour frappés et tolérés, rassurés et menacés selon l'esprit du souverain et le vent du moment.

Un des principaux motifs de cette incohérence de la législation et des contradictions des mesures administratives, c'est la confusion de toutes ces doctrines hétérogènes sous un nom commum, qui, en leur donnant une trompeuse unité, engageait à leur appliquer les mêmes règles. On ne comprit point assez vite que, devant des doctrines et des principes si différens, une conduite uniforme ne pouvait convenir. Vieux-croyans hiérarchiques et *sans-prêtres* anarchiques, *khlysty* et *molokanes*, conservateurs rétrogrades et révolutionnaires radicaux, réunis et mêlés sous le nom commun de *raskolniks*, étaient combattus et condamnés avec une égale et inique rigueur. Lorsque les progrès de l'opinion et l'apparition des sectes excentriques amenèrent à faire des distinctions entre des doctrines si diverses, la classification administrative ne prêta guère à moins de confusions et à moins de reproches. Les communautés dissidentes furent divisées en deux grandes catégories, les sectes nuisibles et les sectes moins nuisibles (*nestolvredniia*), comme si entre elles il ne pût y avoir qu'une différence de degré dans le mal. Sous ce point de vue, pour nous plus ecclésiastique que laïque, plus religieux que civil, se retrouve l'habitude russe de chercher l'unité politique dans l'unité religieuse. Les sectes réputées dangereuses ou nuisibles ne sont pas seulement celles dont les croyances ou les pratiques mettent en péril l'ordre politique ou la morale; ce sont toutes les communautés dont les doctrines s'attaquent aux fondemens mêmes de la doctrine orthodoxe. A côté des *skoptsy*, des *khlysty*, des *errans*, figurent sur les listes officielles les paisibles *molokanes*, les ignorans *sabbatistes* et d'autres communautés aussi inoffensives que chimériques, dont parfois l'existence même est incertaine, en sorte que dans la répression des hérésies nationales le gouvernement semble agir tan-

tôt au nom d'un principe et tantôt au nom d'un autre, ici dans un intérêt social, là dans un intérêt religieux.

A cette cause de confusion et de contradiction dans l'attitude du gouvernement russe vis-à-vis des dissidens, s'en ajoute une autre non moins importante, le manque d'une législation fixe et invariable, ou, pour parler avec plus d'exactitude, le manque de concordance entre les lois permanentes et les instructions chargées de déterminer l'application des lois. Jusqu'à ces derniers temps, la conduite de l'administration envers les sectaires a été simultanément soumise à une double règle, à une législation publique inscrite dans le code de l'empire et à des prescriptions administratives secrètes, changeantes, souvent en désaccord avec les premières. De là contradiction et incohérence dans les ordres donnés, arbitraire et vénalité dans l'application des ordres reçus. Sous l'empereur Nicolas, c'était un comité secret qui, à l'aide de secrètes ordonnances, dirigeait les affaires du *raskol*. Les *raskolniks* de toute opinion, privés de la connaissance même des règlemens qui régissaient leur sort, étaient livrés sans défense à la cupidité de la basse administration et du bas clergé. Les *tchinovniks* (les employés) allaient parfois jusqu'à amener les dissidens à se racheter pécuniairement de pénalités imaginaires (1).

Un tel état de choses ne pouvait persister au milieu des réformes libérales qui de tous côtés ont marqué le règne d'Alexandre II. La question du *raskol* est une de celles qui occupèrent la sollicitude de l'empereur actuel dès son avénement, et qui depuis sont restées à l'ordre du jour. Dès le mois d'octobre 1858 paraissaient une circulaire et un règlement provisoire qui régit encore la matière. Suivant pour cette affaire la même voie que pour les plus graves, la même voie que pour l'émancipation, la réforme judiciaire ou la réforme militaire, l'empereur nommait vers le même temps une commission dont les longs travaux, non encore terminés, promettent de n'être pas infructueux. Nous n'exposerons pas la législation qu'il s'agit de réformer, ce serait faire tort au gouvernement qui est en train de la corriger. Il est inuti e de mentionner toutes les restrictions imposées à la liberté ou au culte des dissidens, des plus inoffensifs comme des plus redoutables : l'accès des charges communales interdit aux paysans, et les priviléges de leur *guilde* enlevés aux marchands, les *raskolniks* dépouillés du droit de déposer en justice contre les orthod xes, et privés de la faculté de sortir des frontières de l'empire, la construction de nouveaux oratoires prohibée et la réparation des anciens interdite, si ce n'est

(1) Voyez Schedo Ferroti, *le Schisme et la tolérance religieuse*, chap. XI, XII et XIV.

dans les parties de la toiture qui couvrent l'autel. Au lieu de décrire toutes ces vexations, qui pour un Français rappellent tristement toutes celles que l'ancien régime imposait aux protestans français, il nous semble préférable d'indiquer les améliorations projetées et dont la Russie espère bientôt l'application. Ces réformes feront à la fois comprendre ce que pouvait être la législation précédente, et ce qu'est encore en fait de liberté religieuse l'esprit public en Russie.

La circulaire de 1858 a déjà donné au principe de la tolérance un fondement solide en reconnaissant aux *raskolniks* nés dans le *raskol* le droit de professer librement leur culte. Des lois aujourd'hui à l'étude et qui bientôt, dit-on, seront présentées au conseil de l'empire, doivent légaliser et compléter l'emancipation des dissidens. La réforme porterait à la fois sur la liberté du culte et sur les droits civils des *raskolniks*. La distinction actuelle entre les sectes plus ou moins nuisibles serait maintenue. Aux adhérens des doctrines réputées dangereuses, aux *skoptsy*, aux *khlys'y*, aux *sabbatistes*, aucun droit nouveau ne serait accordé; seulement leurs assemblées religieuses ne seraient plus poursuivies dans les maisons privées à moins que l'ordre public et la morale n'eussent à en souffrir. Aux membres des sectes reconnues comme « moins nuisibles, » aux vieux-croyans en particulier, on donnerait l'autorisation de se réunir pour la prière et le service divin dans leurs maisons, leurs chapelles, leurs cimetières; l'exercice public de leur culte demeurerait seul interdit. Ils recevraient le droit de rouvrir leurs chapelles mises sous les scellés, de réparer celles qui tombent en ruines, de remplacer celles qui auraient été démolies en convertissant sur les mêmes lieux des habitations privées en oratoires; ils n'auraient pas encore la faculté de construire de nouvelles églises. Enfin la réforme projetée rendrait la liberté aux ministres comme aux réunions des dissidens. La qualité de prêtre ou de *liseur* du *raskol*, l'appropriation même des dignités ecclésiastiques, des titres d'évêque ou d'archimandrite, a déjà cessé d'exposer à des poursuites judiciaires (1). Ce ne sont plus les ministres du *raskol*, ce sont les propagateurs du schisme ou de l'hérésie qui seuls ont à redouter les sévérités de la loi, et naturellement ce dernier délit est autrement difficile à reconnaître, autrement difficile à établir que la qualité de docteur ou de prêtre de l'hérésie. Ces réformes humaines, en partie déjà mises en pratique, seraient complétées par l'abrogation formelle des lois qui restreignent les droits civils des dis-

(1) Dans nombre de villes, les évêques vieux-croyans institués par le métropolite de Belokrinitsa vaquent librement aujourd'hui aux fonctions que leur attribuent leurs coreligionnaires.

sidens, et contre lesquelles ils n'ont aujourd'hui d'autre protection que la tolérance administrative. Les *raskolniks* redeviendraient libres de résider dans toute l'étendue de l'empire, de changer de domicile à leur gré et de voyager à l'étranger. Ils seraient autorisés à s'inscrire dans les *guildes* de marchands, à recevoir des distinctions honorifiques, des ordres ou des croix dont les Russes de toute classe sont très friands, enfin à fonder pour leurs enfans des écoles primaires. En ajoutant à toutes ces mesures l'introduction du mariage civil, ou mieux de l'enregistrement civil du mariage proclamé en octobre 1874 (1), on voit de quelles grâces, de quels bienfaits les dissidens seront redevables au règne d'Alexandre II.

Il y aurait deux choses à demander à la législation nouvelle. Ce serait d'abord une distinction nette et permanente faite à un point de vue exclusivement civil, exclusivement laïque, entre les sectes réellement dangereuses et les sectes inoffensives, entre les doctrines manifestement intolérables et les doctrines seulement bizarres, afin que la liberté des unes ne fût plus compromise par une injurieuse confusion, et qu'en étant plus isolées et mieux définies, les autres fussent plus aisées à combattre. Ce serait ensuite que pour les affaires du *raskol*, pour les affaires religieuses en général, tout fût réglé par la loi et tout jugé par un tribunal public, sans intervention d'aucune prescription secrète, sans intrusion d'aucune mesure administrative. Alors même que ce double vœu serait satisfait, la nouvelle législation ne saurait avoir la même précision, ni la liberté de conscience les mêmes garanties, que si la Russie adoptait le principe que le pouvoir civil ne poursuit que les actes opposés aux lois civiles, toute loi spéciale sur la religion étant mise de côté. Pour cela, il ne serait pas besoin d'altérer la situation ou de diminuer les priviléges de l'église dominante. Les dissidens russes pourraient être vis-à-vis de l'église orthodoxe dans la position où sont aujourd'hui les non-conformistes anglais vis-à-vis de l'église anglicane. Tout le monde y gagnerait en dignité comme en liberté, l'église et le clergé orthodoxe non moins que les *raskolniks*. Les habitudes d'activité et de *self-government* des dissidens réagiraient heureusement sur l'église, sur le peuple, sur l'état lui-même, tandis que l'instruction et le grand jour de la liberté éclaireraient peu à peu les adeptes du schisme et dissiperaient les ténèbres où s'abritent les plus grossières hérésies. Il est des plantes qui aiment l'obscurité et les lieux sombres, qui ne vivent que dans des grottes ou des caves. Un grand nombre de sectes russes ressemblent à ces plantes qui fuient la lumière, on n'a qu'à les faire sortir de leur

(1) Voyez à ce sujet notre étude de la *Revue* du 1er mai 1875.

noire retraite, qu'à les encourager à se montrer, à s'étaler au soleil pour les voir se faner et dépérir. Le but du gouvernement doit être de les contraindre à se produire au jour, de les mettre en contact avec la société et la civilisation, qui aujourd'hui agite et transforme l'empire. Vis-à-vis de ces dissidens, ce n'est ni l'église, ni l'état, ni le pope, ni le *tchinovnik* qui seront les plus utiles missionnaires, c'est la culture européenne et la liberté elle-même, et nulle autorité ne s'entendra aussi bien qu'elle à distinguer et à trier parmi ces sectes confuses les doctrines qui ont le droit ou la force de vivre.

Nous ne déciderons point combien de temps le *raskol* peut encore durer. Les religions sont vivaces, elles sont capables de tant de métamorphoses, qu'il est toujours téméraire d'en prédire la fin. Ce que l'on peut dire, c'est qu'après plus de deux siècles d'existence le schisme russe est arrivé à une époque de crise, à une époque de déclin ou de transformation. Le vent qui de l'Occident souffle aujourd'hui sur la Russie est peu favorable aux disputes théologiques. « Si le *raskol* a duré deux cents ans, dit un écrivain, c'est que le peuple russe en a dormi mille (1). » Cette boutade n'est pas sans vérité : beaucoup de ces sectes étranges et incohérentes peuvent être regardées comme les songes d'un peuple endormi ou les rêves d'une nation emprisonnée dans les liens du servage. Aujourd'hui ce peuple s'est éveillé, l'émancipation est venue le tirer du sommeil, ses yeux s'ouvrent et découvrent un champ immense de libre activité. Aux ombres incertaines et aux rêves stériles de la nuit vont succéder pour lui les travaux et les luttes du jour. L'industrie et le commerce, les écoles de toute sorte qui s'élèvent au milieu de lui, les voies ferrées qui le relient à la fois à l'Europe et à l'Asie, lui font déjà entrevoir de vastes perspectives. Pour lui aussi viendra dans un temps plus ou moins éloigné l'heure de la politique, souvent l'une des rivales ou des héritières de la religion, de la politique, qui à ses aspirations sociales donnera une forme plus nette et des formules mieux définies, mais non toujours plus rigoureuses, ni peut-être moins chimériques ou moins dangereuses.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

(1) Livanof, *Raskolniki i Ostrojniki*, t. Ier, introduct., p. x.

ÉTUDE

DE

MÉTÉOROLOGIE FORESTIÈRE

I. *Des Climats et de l'influence qu'exercent les sols boisés et non boisés*, par M. Becquerel, 1853. — II. *Rapports annuels de météorologie forestière*, par M. Mathieu, sous-directeur à l'École forestière de Nancy. — III. *Rapports de la commission météorologique du département de l'Oise* pour l'année 1873-74. — IV. *La Seine*, études hydrologiques, par M. Belgrand, 1872. — V. *La Pluie et le beau temps*, par M. Gauckler, 1869.

I.

Les mouvemens généraux de l'atmosphère sont aujourd'hui, grâce au lieutenant Maury, suffisamment connus; mais les phénomènes qui les accompagnent varient suivant les circonstances locales dans lesquelles ils se produisent, c'est-à-dire suivant la topographie, la proximité de la mer, le genre de culture et la nature du sol. Parmi ces circonstances, la présence des forêts paraît exercer une influence très prononcée, quoique non encore bien définie. Cette influence, constatée depuis fort longtemps, a été dans ces dernières années l'objet d'observations suivies de la part de M. Becquerel, et plus récemment de la part de M. Mathieu, sous-directeur à l'école forestière de Nancy, et de M. Fautrat, sous-inspecteur des forêts à Senlis. C'est le résultat de ces études que je voudrais faire connaître; mais il importe tout d'abord de rappeler succinctement les phénomènes généraux dont l'atmosphère est le théâtre.

L'atmosphère qui nous entoure a une hauteur qu'on évalue à une cinquantaine de kilomètres, mais qui n'est pas partout ni toujours la même. Dans les régions élevées, l'air est très raréfié et la température très basse; dans les régions inférieures au contraire, la température de l'air s'élève en même temps que sa densité. Le poids de l'atmosphère se mesure au moyen du baromètre, dont l'état in-

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED